
ÉCOLE LIBRE
de
N.-D. DE MONT-ROLAND
DOLE (Jura)

Jan Gouget Messenguy et

Rousset

VIES DES SAINTS

Pour tous les jours de l'année, avec une prière et des pratiques à la fin de chaque vie, et des instructions sur les fêtes mobiles.

NOUVELLE ÉDITION,

revue, corrigée et augmentée des vies de plusieurs saints, notamment de celles de S. Ignace de Loyola, de S. François Xavier et de S. Vincent de Paul.



A TOUL,

Chez J. CAREZ, Imprimeur-Libraire.

1823.

AVERTISSEMENT.

La vie des Saints n'est que la morale de l'Évangile mise en pratique; aussi, après les Livres sacrés, il n'en est pas dont la lecture soit plus édifiante et plus profitable, que celle des Ouvrages où sont consignées les vertus de ces Héros du christianisme que l'Église propose à ses enfans, comme un objet d'imitation et de culte.

Mais si la lecture de la Vie des Saints a toujours été si utile, elle l'est bien davantage dans un siecle où les ennemis de la Religion, non contens d'en avoir attaqué tous les dogmes, anéanti même tous les appuis extérieurs, ont voulu en faire regarder la perfection comme une chimere, et la pratique comme impossible. Si quelquefois, dominés par la force de la vérité, ils ont rendu hommage à la sublimité de la Morale évangélique; par une contradiction que l'aveuglement de la passion peut seul expliquer, ils ont taxé de foiblesse ou de fanatisme, la conduite de ceux qui l'ont pratiquée avec le plus d'ardeur et de perfection; et ils ont calomnié les motifs, quand l'évidente authenticité des témoignages ne leur a pas permis de nier les faits.

Il n'est donc rien de plus propre à honorer la Religion et à confondre l'impiété, à nous

confirmer nous-mêmes dans la croyance des vérités que la foi nous enseigne et dans la pratique des devoirs qu'elle nous prescrit, que de montrer ces hommes qui, nés avec les mêmes passions que nous, et entourés des mêmes obstacles, ont vécu sur la terre fideles imitateurs d'un Dieu, qui n'y a passé que pour faire le bien, *qui pertransiit benefaciendo* : ces hommes en qui toute vertu trouve un modele, et tout état de la vie, un patron, et qui, embrasés de l'amour de Dieu et du prochain, la plupart jusqu'à mourir pour Dieu et pour leurs freres, ont rempli, avec une religieuse fidélité, les devoirs les plus ordinaires de la vie, et, avec un courage héroïque, les plus sublimes conseils de la Religion.

Dès les premiers siecles de l'Église, les actes des Martyrs ont été recueillis avec le plus grand soin. Ce sont des extraits des greffes des tribunaux, où sont rapportés les interrogatoires et les réponses des Chrétiens, les tortures qu'on leur faisait subir, leur constance et leur mort. Ce sont, en un mot, des pieces judiciaires, et l'histoire entiere n'offre rien qui soit digne d'une plus grande authenticité. La plupart de ces monumens de l'histoire des premiers Chrétiens, furent réunis en un seul corps d'Ouvrage, au quatrieme sie-

cle, par Eusebe de Césarée. Nous avons aussi un grand nombre de Vies des Saints, écrites par les Peres de l'Eglise leurs contemporains. Dans les temps d'ignorance, quelques Moines ajouterent, à ces Histoires authentiques, des faits suspects et fondés sur de fausses traditions populaires; mais, peu après la renaissance des Lettres, de savans Jésuites de la Flandre autrichienne, conçurent le projet de revoir tous les *Actes des Saints*, pour distinguer les véritables de ceux qu'une pieuse crédulité y avait ajoutés. Bollandus, l'un d'eux, dirigea cet immense travail, dont toutes les bibliotheques de l'Europe fourniren les matériaux, et les premiers volumes des *Actes des Saints* parurent en 1643. (*) Dom Ruinard, Baillet, Tillemont ont travaillé sur le même sujet dans le dernier siecle, et tout ce qui intéressait le plus dans les Vies des

(*) Les Jésuites ont continué, jusqu'à leur suppression, ce grand Ouvrage, qui a mérité des Catholiques une grande reconnaissance, et auquel même les Protestans les plus célebres, tels que Leibnitz et Burnet, n'ont pu refuser des éloges. D'autres continuateurs, réunis sous la protection de l'Impératrice Marie-Thérese, en ont donné le 51.e volume *in*-folio, en 1786; et ils préparaient le 52.e, lorsqu'un Prince philosophe, qui attaquait alors les Institutions religieuses dans le Brabant, ordonna la dissolution de cette réunion de Savans qui s'étaient consacrés à un travail si précieux pour l'Église; et, par une dérision toute philosophique, le livre des *Actes des Saints* fut supprimé le jour de *la Fête de tous les Saints*, 1788.

Saints, a été enfin rassemblé par Fleuri, dans son Histoire ecclésiastique.

C'est de ces sources épurées par la plus sévere critique, que Mésengui et Gouget tirerent leur Vie des Saints, en 2 vol. *in*-4.°, qu'ils reduisirent ensuite en un gros volume *in*-12. Ce dernier Ouvrage qui a paru en 1729, a eu depuis un grand nombre d'éditions, tant à Paris qu'en Province ; et c'est celui que nous redonnons aujourd'hui au public, avec quelques additions et quelques changemens, dont les personnes instruites et zélées pour la parfaite exactitude de la doctrine, ne désapprouveront pas les motifs.

C'est dans le même esprit que nous avons réparé l'omission faite par les Auteurs, des Vies de S. Ignace de Loyola, de S. François Xavier, de S. François de Borgia, de saint François Régis, de S. Louis de Gonzague, de S. Stanislas Kotska ; omission qui devait d'autant plus surprendre, que, dans le Martyrologe romain suivi par Mésengui, les trois premiers sont placés en tête des jours où ils sont inscrits et portent Office double. On a aussi ajouté, dans cette nouvelle édition, les Vies de S. Vincent de Paul et de S.te Jeanne-Françoise de Chantal.

TABLE ALPHABETIQUE

Des noms des Saints, Saintes et Bienheureux dont il est parlé dans cet Ouvrage.

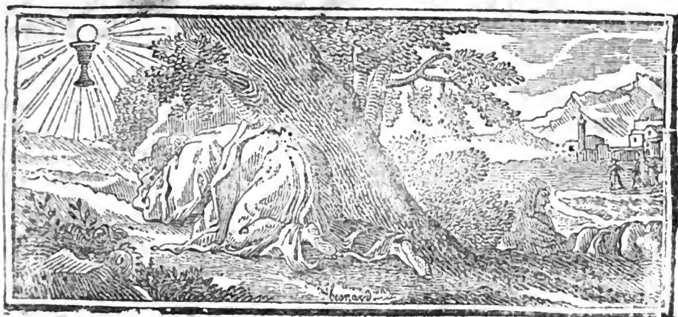
FIN DE LA TABLE.

Les Saints qui regnent avec Jésus-Christ, offrent à Dieu leurs prieres pour les hommes ; il est bon et utile de les invoquer d'une maniere suppliante, et de recourir à leur aide et à leurs secours, pour obtenir de Dieu ses bienfaits, par son Fils unique Notre Seigneur Jésus-Christ, qui seul est notre Sauveur et notre Rédempteur.

(Concile de Trente. *Sess. 26, dec. Invoc., etc.*)

Nous prions Dieu, ou de nous donner les biens, ou de nous délivrer des maux ; mais, parce que les Saints lui sont plus agréables que nous, nous leur demandons qu'ils prennent notre défense, et qu'ils obtiennent, pour nous, les choses dont nous avons besoin. Delà vient que nous usons de deux formes de prieres fort différentes ; puisqu'au lieu qu'en parlant à Dieu, la maniere propre est de dire : AYEZ PITIÉ DE NOUS, ÉCOUTEZ-NOUS ; nous nous contentons de dire aux Saints : PRIEZ POUR NOUS.

(*Catéchisme romain, part. 4, tit.* Quis orandus sit.)



FÊTES MOBILES.

INSTRUCTION SUR LE DIMANCHE.

Le Dimanche est le jour du Seigneur ; le jour spécialement consacré à son service et à son culte. Il a succédé au Sabbat des Juifs, jour auquel il leur était recommandé de s'abstenir de toute œuvre servile, afin de vaquer uniquement au culte de Dieu. L'Eglise Chrétienne a transporté au Dimanche le saint repos et les pratiques de piété que les Juifs avaient attachés au samedi, jour du Sabbat, parce que J. C. ressuscita le lendemain du Sabbat, et que l'Eglise a voulu que le jour consacré au Seigneur fût particulierement destiné à célébrer le mystere de sa résurrection. C'est ce qui fait dire à S. Ignace, martyr, dans son Epître aux Magnésiens, qu'au lieu d'observer, comme les Juifs, le jour du Sabbat, les Chrétiens devaient observer le jour du Seigneur, ou le Dimanche, parce que c'était le jour auquel avait commencé notre vie par J. C., qui était mort pour nous la procurer.

Saint Justin, martyr, mort au second siecle durant la persécution de l'empereur Marc-Aurele, décrit ainsi, dans sa seconde apologie, les occupations des fideles durant le saint jour de Dimanche. « Au jour du Dimanche, dit-il, » que l'on appelle le jour du soleil, tous ceux qui demeu- » rent dans les villes ou dans les campagnes, s'assemblent » en un même lieu. On y lit les écrits des Apôtres et les livres » des Prophetes, autant que le temps le permet. Lorsque » le lecteur a fini, celui qui préside à l'assemblée prend la » parole, et fait un discours pour animer les assistans à la » pratique des enseignemens qui viennent d'être lus. Nous » nous levons ensuite tous ensemble pour prier. La priere » finie, on offre le pain avec le vin et l'eau, que l'on dis- » tribue aux fideles après la consécration et les actions de » graces. Avant de se séparer, ceux qui ont du bien, con- » tribuent, selon leur volonté, à assister les pauvres, et à » délivrer les prisonniers. Nous avons choisi le Dimanche » pour nous assembler, parce que c'est le jour de la créa-

» tion du monde, et celui de la résurrection de Notre-
» Seigneur Jésus-christ. »

Dès le commencement du monde, le Seigneur régla que le septieme jour serait un jour de repos, et il appuya son commandement de son exemple, puisqu'après avoir employé, six jours à la création du monde, il se reposa, c'est-à-dire qu'il cessa de créer et d'agir hors de lui-même, le septieme jour.

Durant le jour du Sabbat, le Seigneur défendait aux Juifs toute œuvre servile; et c'est par cette raison que le Sabbat était appelé le jour de repos, ou simplement le repos. Cette loi fut long-temps observée par les Juifs avec l'exactitude la plus scrupuleuse, et quiconque l'avait violée par le travail, devait être puni de mort: la loi le portait expressément, et l'écriture nous en fournit un exemple. Nous trouvons encore à l'égard de ce repos un trait remarquable dans l'histoire sainte. Elle nous apprend que dans le temps que Dieu nourrissait son peuple dans le désert, et lui envoyait chaque jour une certaine quantité de manne exactement proportionnée au besoin de chaque famille et de chaque homme en particulier, cette quantité se trouvait doublée la veille du Sabbat, afin que le peuple, muni de tout ce qui lui était nécessaire pour le jour suivant, n'eût pas même l'occasion de courber son corps, ni d'étendre sa main pour ramasser le présent du ciel. Ainsi, dès le jour qui précédait le sabbat, un miracle avertissait les Juifs que le Seigneur était jaloux de l'observation de ce *repos* mystérieux.

L'Eglise nous a fait la même défense à l'égard du travail et des œuvres serviles durant le jour du Dimanche: elle nous prescrit le repos, mais un repos saint, un repos sanctifiant, un repos qui ne nous détourne des occupations temporelles, que pour nous attacher uniquement au culte, au service de Dieu, et au soin de notre salut.

Il n'est pas nécessaire de connaître les raisons qui ont pu engager le Seigneur à porter cette loi: il nous suffit de savoir que Dieu l'a ainsi ordonné, et que l'Eglise nous y oblige par un commandement exprès. On peut dire cependant que Dieu, en nous obligeant ainsi à suspendre les travaux du corps, a eu en vue de nous apprendre que nous ne sommes pas faits pour la terre, mais pour le ciel; que nous n'avons point ici bas de cité permanente; qu'enfin nous avons une ame immortelle, qui demande de nous des soins particuliers, et une attention qui n'est que trop partagée par les occupations extérieures. Dieu les suspend durant ce jour et les interdit, afin que nous puissions penser uniquement au salut de cette ame, sans que les travaux du corps nous en détournent.

Ce repos qui nous est prescrit, est donc bien différent de l'oisiveté. Dieu ne suspend les travaux du corps, que pour nous attacher à ceux de l'esprit. Notre repos doit être,

1.° l'image de repos de Dieu même, qui est toujours occupé au-dedans, lorsqu'il ne paraît pas agir au-dehors; 2.° l'image du repos des bienheureux dans le ciel, dont l'ame dégagée de l'esclavage des sens, s'attache d'autant plus vivement à son Dieu, que les besoins du corps et les objets terrestres n'ont plus aucun droit ni aucun pouvoir sur ses sentimens.

Les regles et usages de l'Eglise à l'égard des travaux défendus durant le saint jour du Dimanche, ont varié selon les lieux et selon les temps. Il y a eu des temps où il n'était permis de se mettre en mer, ni de monter à cheval, ni de voyager, ni de prendre le bain, ni d'écrire pour le public durant ce jour. On a jugé à propos de ce relâcher de la sévérité de ces défenses; mais les œuvres serviles, et ce qu'on appelle travail des mains, restent toujours défendus; et il n'est pas permis de s'y attacher durant ce jour, sans une nécessité pressante et approuvée par les Pasteurs légitimes.

Mais peut-on dire qu'il suffit, pour sanctifier le jour du Seigneur, de s'abstenir précisément de toute œuvre servile? Le travail est utile et innocent par lui-même; et s'il est contraire à la sanctification du Dimanche, tant d'actions inutiles, criminelles ou dangereuses, lui sont sans doute encore plus opposées. Est-ce sanctifier ce jour que de l'employer presque tout entier à jouer ou à médire? Est-ce le sanctifier, que de le passer à satisfaire sa gourmandise par tous les excès de l'ivrognerie? Ne vaudrait-il pas mieux, disait saint Augustin à son peuple, travailler tout le jour à la terre, que de le passer à danser ou à boire? On ne peut sans doute sanctifier le jour du Seigneur que par des œuvres qui nous sanctifient; comment pourrait-on l'employer sans crime à des œuvres qui nous corrompent?

Il est vrai que parmi toutes les œuvres saintes que l'Église aurait pu nous prescrire, elle s'est bornée à nous faire un commandement, sous peine de péché mortel, d'assister au saint sacrifice de la Messe; mais qui doute qu'elle ne veuille encore que l'on assiste durant ce jour aux offices divins, autant qu'il est possible; que l'on entende la parole de Dieu annoncée par les Pasteurs ou par ceux qui les représentent; que l'on s'occupe de la méditation des vérités Chrétiennes, de la lecture de ces mêmes vérités dans des livres que l'Eglise approuve; que l'on s'applique principalement à la priere, afin d'obtenir la bénédiction de Dieu sur nos travaux extérieurs, et la grace de les faire servir à notre salut; à la confession de ses péchés, à la participation de l'Eucharistie, à la visite des pauvres, et à la consolation des affligés; enfin, à toutes les œuvres sanctifiantes que chacun peut pratiquer selon son état.

L'Église, à la vérité, ne nous prescrit aucune de ces œuvres en particulier, pour la sanctification de chaque Dimanche et de chaque fête, parce que dans les lois générales on ne doit prescrire que celles qui peuvent être plus géné-

ralement observées. Mais en nous ordonnant de sanctifier chaque Dimanche, elle nous fait assez entendre, qu'outre l'assistance au divin sacrifice, qui ne peut être que d'une courte durée, nous devons choisir parmi ces œuvres sanctifiantes, dont on vient de parler, celles qui seront le plus à notre portée, et les plus propres à notre sanctification articuliere.

LE TEMPS DE L'AVENT.

ON appelle Avent ou *Avènement* de J. C., les quatre semaines qui précedent la fête de Noël, et ce temps est le commencement de l'année ecclésiastique. Il était autrefois plus long, et durait six semaines comme le carême. On y pratiquait l'abstinence et le jeûne comme dans le carême, afin que la préparation au mystere de la Nativité de Jésus-Christ fût entierement semblable à celle qui précede celui de sa résurrection.

L'obligation de jeûner, durant l'Avent, subsiste encore dans quelques ordres religieux; mais elle n'a plus lieu pour les simples fideles. Cependant, il est toujours vrai de dire que si les pratiques extérieures de l'Eglise peuvent changer, son esprit ne change point, et que son intention est toujours que les fideles se préparent à célébrer la naissance de J, C. par la fréquentation des sacremens, la priere, et l'éloignement des vains plaisirs du siecle; et les ordonnances de saint Charles sur ce sujet, ne permettent pas d'en douter.

On doit sur-tout s'occuper avec l'Eglise de la venue de notre Rédempteur. Ses offices ne sont remplis pendant ce saint temps que des endroits de l'Ecriture où sont exprimés les vœux, les prieres et les espérances des Patriarches qui l'attendaient; les prédictions des Prophetes qui l'annonçaient; les miseres de l'homme, captif sous la loi du péché, qui soupirait sans cesse après la naissance de son libérateur.

Quel est celui qui vient au monde, demande saint Bernard, et quel est le sujet de sa venue? Si je considere la dignité de sa personne, je ne puis m'empêcher d'admirer sa grandeur et sa divinité; si je fais attention à l'homme qu'il vient racheter, je suis touché de sa miséricorde et de sa bonté: si je pense à tout ce qu'il vient souffrir et endurer sur la terre pour notre salut, je m'abîme et me perds dans l'étendue immense de sa charité. C'est le souverain maître, c'est le Dieu et le Créateur de l'univers, qui vient sauver les hommes, et qui prend la nature de l'homme. Les Anges sont étonnés, en voyant descendre sur la terre celui qui est si fort élevé au-dessus d'eux dans le ciel. O hommes! préparez-vous à

(1) Cette instruction, ainsi que les suivantes, sur l'Avent, le Carême et les Fêtes Mobiles, sont tirées de l'Année Chrétienne du pere Griffet. On les a substituées à celles de Mesengui, comme étant plus à la portée des simples fideles, et sur-tout d'une doctrine plus sûre. On n'a conservé de ce dernier auteur, que l'Instruction sur le Samedi Saint, dans laquelle les cérémonies de ce jour sont parfaitement expliquées.

recevoir le roi de gloire : oubliez toutes les affaires, renoncez à tous les plaisirs, pour vous occuper uniquement de sa présence auguste. Il vient vous sauver, il vient vous délivrer et vous guérir. Vous étiez égarés, il vous cherche : vous étiez dans l'esclavage, il vient vous racheter ; vous étiez couverts de plaies, il vient vous rendre la santé et la vie ; vous étiez faibles et aveugles, il vous apporte la lumiere et la force. S'il est avec vous, qui pourra vous séduire ? S'il est avec vous, qui sera capable de vous vaincre ? S'il est pour vous, qui osera s'élever contre vous ? Il est la sagesse et la vertu d'un Dieu toujours prêt à éclairer les aveugles et à soutenir les faibles.

LE CARÊME.

LE jeûne en lui-même est d'institution divine ; mais la forme du jeûne et l'obligation de jeûner pendant les quarante jours qui précedent la Pâque, sont d'institution apostolique.

Le Sauveur, dit saint Jérôme, sanctifia par son jeûne de quarante jours le jeûne solennel des Chrétiens, et son exemple peut être regardé comme la premiere institution du Carême. Il est vrai qu'il n'en fit point alors un commandement exprès ; mais l'Evangile nous apprend qu'après sa résurrection il eut avec ses Apôtres de fréquens entretiens dans lesquels *il leur parlait du royaume de Dieu;* et la plupart des interpretes ont cru qu'en cet endroit, *le royaume de Dieu* signifiait l'Eglise. Il leur parlait donc de l'établissement de son Eglise, et leur prescrivait la forme des observances religieuses qu'il voulait y mettre en usage. C'est de là que nous sont venus un grand nombre de réglemens et de pratiques, qui furent institués par les Apôtres, selon les ordres qu'ils en avaient reçus de J. C., quoiqu'il n'en soit fait aucune mention dans l'Evangile. Or saint Jérôme était persuadé que le Carême était du nombre de ces pratiques.

On croit cependant trouver dans l'Evangile l'institution et le précepte du jeûne en général : lorsque les Pharisiens, faisant un reproche à J. C., de ce que les Disciples de Jean-Baptiste jeûnant perpétuellement, les siens ne jeûnaient pas, il répondit que ce n'était pas le temps de jeûner lorsqu'on était *avec l'époux ;* mais qu'un temps viendrait où l'époux leur serait ôté, et qu'alors ils jeûneraient. Le temps où les Disciples étaient avec l'époux ne peut signifier que le temps de la vie de Jésus-Christ ; et celui où il devait leur être ôté, était le temps où il ne serait plus sur la terre : temps, que le Seigneur assure devoir être consacré au jeûne. Ce qui prouve que son intention était que cette pratique fût en usage dans l'Eglise après sa mort.

Le jeûne consiste proprement à ne faire qu'un seul repas dans le jour, et l'on doit y joindre l'abstinence, qui consiste à s'interdire l'usage de la viande. Anciennement on différait

le repas permis dans les jours de jeûne, jusqu'après le coucher du soleil. Il a été permis de l'avancer depuis, et même de prendre le soir une légere collation. On doit regarder comme un péché grief de rompre, pendant le Carême, l'abstinence et le jeûne; on doit se faire un scrupule de rechercher dans le seul repas qui est permis, une abondance et une délicatesse superflues; de se permettre un usage immodéré des liqueurs agréables. Cherchons dans des repas sobres et légers la nourriture de nos ames, dit saint Augustin, fuyons cette abondance superflue, cette profusion de mets, cette délicatesse recherchées, qui font le plaisir et le contentement de la chair. Donnons libéralement aux pauvres ce que nous sommes obligés de nous retrancher à nous-mêmes: celui-là est sûr d'avoir l'avantage dans le combat, qui aura secouru l'indigence de ses freres. C'est ainsi que nous devons faire la guerre au démon et au péché; nous ne pouvons triompher que par le jeûne, par l'abstinence, par l'aumône, et par la priere. Si vous êtes dans l'impossibilité de supporter le jeûne et l'abstinence, ajoute le même pere, renfermez-vous dans votre maison, et n'invitez personne à manger avec vous. Vous ne devez user de mets défendus, qu'avec douleur et avec peine. N'engagez personne à faire par sensualité ce que vous ne faites que par nécessité. Il faut même redoubler vos aumônes, parce que vous ne jeûnez pas, afin que vos péchés qui ne peuvent être expiés par le jeûne, le soient par cet exercice de charité. Que les riches se souviennent que le retranchement de leur abstinence, doit les mettre en état de faire de plus grandes aumônes que dans les autres jours; que Jésus-Christ souffre la faim dans la personne du pauvre, et que le véritable Chrétien se retranche pendant le Carême, afin d'avoir plus de moyens pour le soulager; que l'abstinence libre de l'un doit être la ressource de la disette involontaire de l'autre. Attachons à la croix de J. C. les desirs de la chair et de la concupiscence: le Carême n'est pas établi pour nous faire changer de délices, mais pour les restreindre et pour les diminuer. Car qu'importe par quelle sorte de nourriture on flatte la sensualité et la mollesse? On ne doit changer de mets que pour la mortifier.

C'est ainsi que les Peres de l'Eglise instruisaient les fideles de leur temps, sur l'abstinence et sur le jeûne du Carême. Appliquons-nous à nous mêmes des instructions si saintes et si salutaires. Entrons dans l'esprit du jeûne, sans nous attacher précisément à la lettre de la loi; et faisons en sorte que notre jeûne expie nos péchés, qu'il dompte notre chair, et qu'il attire sur nous, par son exactitude et même par sa sévérité, les regards favorables de ce terrible juge, que nous avons tant de fois offensé.

LE MERCREDI DES CENDRES.

Les six semaines de Carême ne comprenant que trente-six jours de jeûne, parce que les Dimanches sont exceptés de la loi du jeûne, on a jugé à propos de commencer à jeûner dès le mercredi de la Quinquagésime, qu'on nomme le mercredi des Cendres.

Lorsqu'il restait encore des vestiges de la pénitence publique, c'était le mercredi des Cendres que l'on mettait en pénitence les pécheurs publics. Ils y restaient jusqu'au Jeudi-Saint, jour auquel on leur donnait une absolution solennelle, qui se donne encore sous le nom d'absoute, mais indistinctement à tous les pécheurs, parce qu'on n'en choisit plus en particulier pour les mettre en pénitence durant le Carême.

On pourrait cependant dire que les cendres que l'on donne en ce jour à tous les fideles, sont un signe de pénitence, qui nous retrace une des cérémonies de la pénitence publique dans laquelle on couvrait les pécheurs de cendre, pour les humilier et pour leur rappeler le souvenir de la mort. Car les cendres ont été regardées comme un signe de douleur et d'affliction; et par conséquent comme un symbole de pénitence. On en voit plusieurs exemples dans l'ancien Testament.

« Je m'acuse moi-même, dit le saint homme Job, et je » fais pénitence dans la cendre et dans la poussiere. »

Lorsque les Israélites tremblent aux approches d'Holopherne, les Prêtres, pour appaiser la colere du Seigneur, se couvrent la tête de cendre. On voit Mardochée faire la même chose, lorsqu'il apprend que toute la nation Juive est menacée d'une proscription générale. Le roi de Ninive se couche sur la cendre, après avoir entendu la prédication de Jonas.

Jésus-Christ faisait allusion à cette coutume, lorsqu'il disait, que si Tyr et Sidon avaient vu les miracles dont Corozaïm et Bethsaïde avaient été témoins, elles eussent fait pénitence par la cendre et par le cilice.

Le Prêtre en mettant la cendre sur la tête des fideles leur adresse ces paroles mémorables : *O hommes ! souvenez vous que vous êtes cendre, et que vous retournerez en cendre et en poussiere.*

Ce sont les mêmes paroles qui furent dites à Adam après son péché, comme on le voit au livre de la Genese ; et l'on doit les regarder comme un arrêt de mort, prononcé contre tout le genre humain, en punition du péché du premier homme. Cet arrêt s'exécute à chaque instant, et il embrasse tous les âges, tous les sexes et toutes les conditions. Aussi l'église est-elle dans l'usage de mettre de la cendre jusque sur la tête des enfans qui sont encore à la mamelle, puisqu'ils sont assujettis à la loi de la mort, comme les vieillards les plus avancés en âge.

Les cendres que nous recevons en ce jour, sont donc en même-temps et un signe de mort et un signe de pénitence. L'une doit naturellement nous conduire à l'autre, puisque rien n'est plus propre à nous détacher du péché, et à nous faire embrasser les saintes rigueurs de la pénitence, que la pensée de la mort.

Recevons donc ces cendres, et avec une réflexion profonde sur la fragilité de notre vie, et avec un vif sentiment de douleur sur nos péchés. Adressons au Seigneur les prieres que l'Eglise met dans la bouche de ses Ministres, lorsqu'ils font la bénédiction des cendres : elles expriment tous les sentimens d'une vive et sincere pénitence.

« Exaucez-moi, Seigneur, parce que vous êtes bon et » miséricordieux : regardez-moi selon toute l'étendue de vos » miséricordes. Sauvez-moi, Seigneur ; les eaux du péché ont » pénétré jusqu'au fond de mon ame.

» Dieu tout-puissant, Dieu éternel, pardonnez à un pé- » cheur pénitent, et soyez propice à mes vœux. Daignez en- » voyer du haut des cieux votre saint Ange pour bénir ces » cendres, et pour les sanctifier, afin qu'elles deviennent un » remede salutaire pour tous ceux qui invoquent humble- » ment votre saint nom, qui s'accusent eux-mêmes des péchés » que leur conscience leur reproche, qui viennent pleurer » leurs désordres devant le trône de votre clémence, et qui » implorent enfin avec instance et avec ferveur votre infinie » miséricorde. Faites, Seigneur, qui tous ceux qui auront » reçu de ces cendres, pour racheter leurs péchés, y trouvent » la santé de leur corps et le salut de leur ame.

» Seigneur, qui ne voulez pas la mort du pécheur, mais » sa conversion, regardez avec compassion la fragilité de la » nature humaine. Daignez bénir ces cendres, que nous » mettons sur nos têtes par un esprit d'humilité et de péni- » tence ; afin qu'étant persuadés que nous ne sommes que » cendre et poussiere, nous puissions obtenir le pardon de » nos péchés, et la récompense promise aux vrais pénitens, » par votre infinie miséricorde.

» O Dieu, qui vous laissez fléchir par l'humiliation, et » appaiser par une satisfaction sincere, prêtez une oreille » favorable à nos prieres et à nos vœux ; et tandis que la tête » de vos Serviteurs est couverte de ces cendres, répandez » votre grace dans leur cœur ; remplissez-les de l'esprit de » componction ; accordez-leur l'effet de leur juste demande, » et faites qu'ils ne perdent plus les graces que vous leur avez » accordées.

» Dieu tout-puissant et éternel, qui avez pardonné aux » Ninivites, lorsque vous les vîtes couverts de cilices et de » cendres, faites, qu'en imitant les marques de leur péni- » tence, nous obtenions comme eux le pardon de nos péchés. »

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

ON appelle ainsi ce Dimanche, et on nomme la semaine qui le suit, *le temps de la Passion*, parce que l'Eglise commence à célébrer les préparatifs de cet auguste Mystere. L'on croit que les Pharisiens et les docteurs de la loi conjurerent ensemble la mort de J.C., environ quinze jours avant qu'il fut crucifié: et l'Eglise a jugé à propos de s'occuper de cette mort, durant le temps que les ennemis de ce Dieu-homme mirent eux-mêmes à la préparer. Conséquemment à cette idée, l'Eglise témoigne sa douleur par le changement qu'elle fait dans ses offices, et dans les ornemens de ses temples et de ses autels.

A l'égard de ses offices, 1.° elle retranche dans les hymnes ce qu'elle appelle *la Doxologie*: c'est-à-dire, les paroles destinées à célébrer la gloire du Pere, du Fils, et du Saint-Esprit. 2.° Elle retranche les commémorations ordinaires de la Vierge et des Saints. 3.° Elle emploie dans ses capitules et dans ses antiennes, divers endroits des Prophetes qui ont rapport à la Passion de Jésus-Christ.

A l'égard de l'ornement de ses temples et de ses autels, elle couvre d'un voile le Crucifix et les images des Saints dans tous les lieux où ils n'ont pas été couverts dès le commencement du carême. Il y a même des endroits où elle fait porter aux Prêtres des ornemens noirs et semblables à ceux que l'on emploie dans l'office des Morts, pour amener les peuples par ces dehors tristes et lugubres à la considération de la mort de Jésus-Christ.

Entrons dans l'esprit de l'Eglise, en nous occupant du sacrifice sanglant qu'il a offert pour nous sur l'autel de la croix. Représentons-nous cette victime du genre humain, attachée sur ce lit de douleurs, et versant jusques à la derniere goutte de son sang pour notre salut. Cette vue doit nous inspirer une vive contrition de nos péchés, qui ont été la véritable cause de la mort de J. C., et une tendre reconnaissance pour ce Dieu Sauveur, qui s'est livré lui-même à tant de douleurs et à une mort si cruelle et si ignominieuse, pour nous racheter.

LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

L'ÉGLISE a cru devoir honorer en ce jour l'entrée triomphante de Jésus-Christ dans Jérusalem, lorsque tout le peuple vint au-devant de lui, tenant des branches de palmiers et des rameaux verds en signe de joie et de triomphe.

Jésus-Christ reçut ces marques éclatantes de respect de la part des Juifs, cinq jours avant sa mort; ce qui montre jusques où peut aller l'inconstance et la légereté de l'homme, puisque ce même peuple qui avait crié en le voyant entrer dans Jérusalem. *Gloire au fils de David*, *béni soit celui qui*

vient au nom du Seigneur, demanda qu'il fût mis à mort, en criant à Pilate : *Qu'il soit crucifié.*

Cette fête est d'une institution très-ancienne dans l'Eglise. On lit dans la vie des Peres du Désert, qu'après s'être séparés pendant le Carême pour se préparer à la fête de Pâques par une solitude plus exacte, ils ne manquaient jamais de se rassembler à la fête des *Palmes* ou des *Rameaux*, qui précédait la semaine des mysteres de la Passion de notre Sauveur.

L'Eglise bénit, en ce jour, des rameaux qu'elle distribue ensuite au clergé et au peuple, qui les portent en procession, pour représenter l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem. Il y a eu quelques endroits où l'on rendait encore cette représentation plus parfaite, en portant le saint Sacrement à la procession des rameaux ; mais cet usage a cessé.

La Solennité du triomphe de Jésus-Christ n'empêche pas l'Eglise de commencer à nous mettre sous les yeux la passion de ce divin Sauveur, qu'elle fait lire à la Messe. Ainsi elle joint en quelque sorte le triomphe de Jésus-Christ avec sa mort, parce que l'une suivit en effet l'autre de fort près, et que les Juifs ne tarderent pas à crucifier celui qu'ils venaient de bénir et de faire triompher avec tant d'éclat.

Si Jésus-Christ fut modeste dans son triomphe, il fut patient dans son supplice, pour nous apprendre à être modestes dans la prospérité, et constans dans les souffrances.

Le triomphe et le supplice de Jésus-Christ, qui ne furent éloignés l'un de l'autre que par un intervalle de cinq jours, doit encore nous rappeler le souvenir de notre propre inconstance, qui n'est que trop semblable à celle des Juifs. Nous adorons Jésus-Christ un jour, nous le cherchons dans la communion, nous lui dressons une espece de triomphe dans notre cœur, et le jour suivant nous le trahissons, nous l'abandonnons, nous le crucifions de nouveau par nos péchés.

LE JEUDI-SAINT.

L'Eglise célebre en ce jour deux actions mémorables de Jésus-Christ lesquelles se passerent la veille de sa passion et de sa mort. La premiere est l'institution de l'Eucharistie ; la seconde est l'acte d'humilité que fit ce divin Sauveur, en lavant les pieds à tous ses Apôtres, et même à Judas.

Pour nous rappeler l'institution de la divine Eucharistie, l'Eglise en fait une espece de représentation dans les temples. Le Prêtre qui représente Jésus-Christ, communie tout le clergé ainsi que ce Dieu-Homme communia tous les Apôtres après l'institution de l'Eucharistie. On ne dit qu'une seule Messe dans chaque Eglise, afin d'imiter plus exactement la cêne de Jésus-Christ ; et les Prêtres reçoivent la communion à la maniere des laïques, ainsi que les Apôtres la reçurent immédiatement des mains de celui qui venait d'instituer cet auguste Sacrement.

Pour nous rappeler l'acte d'humilité que fit autrefois ce

divin Sauveur, en lavant les pieds à ses Apôtres, l'Eglise en fait encore une espece de représentation, dont la pratique est très-ancienne.

Le Prêtre qui tient la place de Jésus-Christ, lave les pieds à douze ou à un plus grand nombre de pauvres, ainsi que Jésus-Christ lava les pieds de ses Disciples. On lit avant cette cérémonie l'Evangile de saint Jean, où cette action est rapportée avec toutes ses circonstances, pour montrer qu'elle doit nous servir de modele.

Les rois même et les empereurs se sont fait un point de religion d'abaisser en ce jour l'orgueil de leur diadême, pour suivre l'exemple de Jésus-Christ qui avertit ses apôtres qu'étant leur Seigneur et leur Maître, il a voulu s'abaisser devant eux, afin de leur apprendre à ne pas rougir de s'humilier devant leurs semblables.

Pour entrer dans l'esprit et dans les vues de l'Eglise, on doit 1.° rendre à Jésus-Christ d'éternelles actions de graces pour le bienfait inestimable de l'Eucharistie, où il s'abaisse jusqu'à nourrir les hommes de sa propre chair; songer que son amour pour nous ne lui a pas permis de nous abandonner, et qu'il a institué ce mystere pour être avec nous jusqu'à la consommation des siecles. 2.° Admirer l'humilité profonde de notre Sauveur, et l'imiter par ses sentimens et par sa conduite; faire réflexion que le serviteur ne doit pas s'élever au-dessus du maître; et que le maître s'étant mis au-dessous du serviteur, celui-ci doit se mettre, s'il se peut, plus bas encore que Jésus-Christ ne s'est mis lui-même.

L'Eglise a encore fixé au Jeudi-Saint une autre cérémonie, que l'on nomme *Absoude*, ou absolution des pécheurs. On trouve des vestiges de cette cérémonie dans les monumens les plus authentiques du quatrieme siecle.

On voit une lettre du pape Innocent I, où il est dit expressément que c'était la coutume de remettre la réconciliation des pénitens au jeudi d'avant Pâques, à moins qu'ils ne se trouvassent dans un danger de mort qui obligeât de l'avancer; et saint Jérôme qui vivait dans le même temps, nous apprend dans une de ses lettres, que l'on voyait avant le jour de Pâques les pénitens de la ville de Rome à la porte de la Basilique de Latran, attendant qu'on les fit entrer dans l'Eglise dont on les avait chassés.

Dans une ancienne Homélie attribuée à saint Eloy, évêque de Noyon, mort l'an 659, il est dit que c'était la coutume de l'Eglise, de joindre en ce jour la réconciliation des pénitens au lavement des pieds, qui devait en être la figure.

Cette réconciliation publique n'avait lieu que pour ceux qui avaient été mis en pénitence publiquement, et chassés de l'Eglise le jour du mercredi des cendres.

L'absolution que l'on donne aujourd'hui publiquement aux fideles, n'est point une absolution sacramentelle, qui remette véritablement les péchés; mais une pieuse cérémonie qui doit leur rappeler ce qu'il en coûtait autrefois aux pécheurs publics

et scandaleux, pour être rétablis dans la communion des fideles, et admis à la participation des saints mysteres.

LE VENDREDI-SAINT.

C'EST le jour qui est spécialement destiné à célébrer les mysteres douloureux de la passion et de la mort de Jésus-Christ. C'est le jour où l'Eglise fait mémoire de ce grand sacrifice qui a été le gage de notre rédemption, et qui fut offert et consommé sur l'autel de la Croix.

L'Eglise adresse à Dieu des prieres particulieres à la Messe de ce jour; 1.° pour les pécheurs; 2.° pour l'Eglise; 3.° pour le Pape qui en est le chef visible; pour l'Evêque et les autres Ministres de l'Eglise; 4.° pour les princes Chrétiens 5.° pour les catéchumenes qui aspirent à la grace du Baptême; 6.° pour l'extinction de l'hérésie, et pour la propagation de la foi; 7.° pour tous ceux qui sont dans l'affliction; 8.° pour la conversion des hérétiques; 9.° pour la conversion des Juifs; 10.° pour la conversion des idolâtres.

En rassemblant dans ses prieres tant de différens objets, elle nous fait connaître toute l'étendue et toute la force de la médiation de Jésus-Christ. Elle nous montre qu'il n'y a aucune grace et aucun bienfait qui ne puisse être obtenu par les mérites de son sang et par le sacrement de sa Croix.

C'est en ce jour que l'Eglise expose la Croix de Jésus-Christ à la vénération, ou plutôt à l'adoration des fideles. Car on ne doit point craindre d'abuser de ce terme, en l'appliquant à l'instrument de notre salut. L'usage en est très-ancien dans l'Eglise, et la pureté de la foi ne peut être altérée par le culte que nous rendons à la Croix, puisqu'il est la marque de l'adoration véritable que nous devons à notre Rédempteur, auquel il se rapporte.

Nous avons une homélie de saint Chrysostôme, intitulée *De l'Adoration de la Croix*, où ce saint docteur parle ainsi;

« C'est aujourd'hui que l'Eglise propose à notre culte la » Croix de Jésus-Christ, et qu'elle nous invite à venir adorer » ce précieux instrument de notre salut. Embrassons ce signe » vénérable de notre rédemption, avec tendresse et avec » respect. Il nous rend la vie de la grace, il chasse les » démons qui nous tentent, il guérit nos maux, il dissipe » nos ténebres, il instruit, il éclaire tout l'univers. C'est cette » Croix qui fait la force de l'Eglise; c'est le rempart qui » nous défend contre le péché; c'est la source de notre salut. » Heureux celui qui l'adore, et qui l'embrasse avec un cœur » chaste et des levres pures! Armons-nous de cette Croix » pour vaincre le monde, elle est le glorieux trophée de la » victoire que Jésus-Christ a remportée sur lui: qu'elle nous » serve en-même temps de couronne et d'appui. Elle fera » mourir nos passions; elle assurera notre salut dont elle est » le symbole. »

LE SAMEDI-SAINT.

Le corps de Jésus-Christ ayant été mis dans le tombeau, sur le soir du Vendredi, y demeura le Samedi, et une partie du jour suivant; et son ame séparée de son corps descendit dans les lieux bas de la terre, pour consoler les ames des justes qui attendaient sa venue, et pour leur annoncer leur délivrance. C'est ce repos mystérieux de J. C. dans le tombeau et sa descente aux enfers, que l'Eglise honore dans la nuit du Vendredi au Samedi-Saint, et dans les heures du jour jusqu'à Nones inclusivement.

De l'Office de la veille de Pâques.

Avant qu'on eût avancé à l'heure de Tierces l'office de la nuit ou veille de Pâques, il n'y avait point de Messe le samedi, non pas même celle des *Présanctifiés*; et il ne pouvait y en avoir. Car on aurait pu dire la Messe propre au mystere de la sépulture, qu'après Nones, à cause du jeûne: mais on était obligé de commencer à cette heure-là même, l'office de la veille de Pâques, qui durait sans interruption jusqu'au point du jour du Dimanche, comme il sera aisé de voir par le récit abrégé que nous allons faire de ce qui s'observait dans cette veille, la plus longue et la plus célebre de toute l'année.

Préparation des Catéchumenes.

Le principal objet des lectures, des prieres et des cérémonies de la veille de Pâques, était le baptême général des Catéchumenes, qu'on ne donnait solennellement que cette nuit-là, et celle du samedi au dimanche de la Pentecôte. Sur le midi du Samedi Saint, les Catéchumenes qu'on avait préparés au Baptême dans les scrutins, se trouvaient à l'Eglise. Là on les catéchisait pour la derniere fois et on leur faisait rendre compte de ce qu'ils avaient appris dans les scrutins. On les interrogeait principalement sur ce qui était contenu dans le symbole de la foi, et dans l'Oraison dominicale. Les instructions finies, l'Évêque ou le Prêtre accompagné de ses Ministres, allait par les rangs faire le signe de la Croix sur le front de chacun en particulier, et après avoir imposé les mains sur la tête, il leur faisait le dernier exorcisme. Ensuite prenant de sa salive avec le pouce, il leur touchait d'abord les narines, et ensuite les oreilles; en disant cette parole de Jésus Christ au sourd et muet qu'il guérit de sa salive, *Ephpheta*, c'est-à dire, ouvrez-vous. Il les faisait renoncer tout haut à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, par trois réponses distinctes, après quoi il les oignait à la poitrine et aux épaules, de l'huile des Catéchumenes, comme des atletes qui se préparent au combat pour remporter le prix. Enfin il leur imposait les mains de nouveau, et récitait

à haute voix sur chacun d'eux le symbole, et une priere. Cela fait, on commençait les bénédictions.

Feu nouveau.

La premiere était celle du feu nouveau ; mais elle n'était point particuliere à l'office du Samedi-Saint. Comme il n'y avait pas de lampe dans les Eglises qui brûlat jour et nuit on allumait tous les jours du feu nouveau pour les offices, et l'on tirait ce feu d'un caillou, plutôt que de le prendre au foyer des maisons ; parce qu'on n'était pas dans l'usage d'employer du feu profane ou vulgaire pour les prieres publiques. Or, comme c'est la coutume de l'Eglise de sanctifier par la bénédiction la plupart des choses dont elle se sert dans le service divin, on bénissait le feu nouveau, avant d'allumer les cierges et les lampes. Cette bénédiction ne se fait plus que le samedi-Saint.

Cierge Paschal.

La longue cérémonie de la préparation des Catéchumenes ne finissait que vers le soir. C'était pour cela qu'aussitôt après on allumait et on bénissait le feu. On faisait ensuite la bénédiction du cierge. C'était une grande colonne de cire destinée à éclairer l'Eglise pendant la nuit de Paques qui allait commencer. Cette bénédiction était du ministere du diacre, et se faisait en présence de l'Evêque ou du Prêtre officiant, accompagné des Ministres de l'Autel. Néanmoins dans l'Eglise de Ravenne, au sixieme siecle, c'était l'Evêque même qui la faisait. En France, comme l'année commençait à Paques, on écrivait sur le cierge, ou sur un tableau qu'on y attachait, les cycles, les principales époques, et d'autres dates qui étaient différentes, selon la diversité des lieux ; ce qui s'observe encore à Bauvais et ailleurs.

La plupart des Eglises ont étendu à tout le temps paschal l'usage du cierge, qui n'était d'abord que pour la nuit de Pâques. En plusieurs endroits on l'allume à tous les offices, et on le porte aux processions : et le jour de l'Ascension on l'éteint aussi-tôt après l'Evangile, où il est dit que Jésus monta au ciel; parce que le cierge paschal est regardé comme représentant J. C. ressuscité. A Paris, on le laisse brûler depuis le moment qu'il à été allumé par le diacre, jusqu'à la fin de Complies du jour de Paques. On l'allume le lundi et les autres jours de l'Octave, à la messe et à Vêpres, jusqu'à la Messe du samedi inclusivement. Depuis ce jour-là il demeure exposé au milieu du chœur, mais sans brûler, sinon aux grands offices des annuels et des grands solennels, quand il en arrive dans ce temps, comme l'Annonciation, une fête de Patron ou une autre. On le rallume aux premieres Vêpres de l'Ascension, et on ne l'éteint qu'après les Complies du jour. Enfin il brûle depuis la fin de la derniere prophétie du samedi, veille de la Pentecôte, jusqu'a la fin des Complies de cette fête. Après quoi on le retire.

Leçons ou Prophéties. Bénédiction des Fonts :

La bénédiction du Cierge était suivie de plusieurs leçons de l'Ancien Testament appelées prophéties. Le nombre de ces leçons n'était pas le même par-tout ; et il variait depuis quatre jusqu'à quatorze ; mais elles étaient toutes choisies, comme elles sont aujourd'hui, par rapport au baptême, entremêlées de traits, et suivies chacune d'une collecte ; qui le plus souvent était formée sur le sujet de la Leçon. Le dernier trait qu'on chantait avant la bénédiction des fonts, dès le temps de saint Augustin, était tiré du Ps. 41. *Comme le cerf altéré soupire après les sources d'eau, ainsi mon ame soupire après vous, mon Dieu, etc.* C'était, comme il paraît par la collecte qui le suit, une expression de l'ardent désir que les Catéchumenes avaient de recevoir le baptême.

L'usage de bénir l'eau du baptême est regardé avec raison comme de tradition apostolique. Cette bénédiction se fait le Samedi-Saint, et la veille de la Pentecôte, parce que de tout temps ces deux jours ont été destinés à donner solennellement le baptême, et qu'autrefois on bénissait l'eau du baptême toutes les fois qu'on allait baptiser Il y a lieu de croire que dans les premiers siecles de l'Eglise la bénédiction des fonts était plus courte et plus sainte qu'elle n'est aujourd'hui. Au reste la priere qui est aujourd'hui en usage dans l'Eglise latine, et les cérémonies qui l'accompagnent, sont très-anciennes, très-édifiantes, et pleines d'un grand sens. La coutume de faire l'aspersion de cette eau sur le peuple, et d'en verser dans les bénitiers et dans d'autres vaisseaux, d'où les fideles en emportent dans leurs maisons, est aussi très-respectable par son antiquité ; et en nous faisant souvenir du bonheur que nous avons eu d'être régénérés par cette eau, elle doit nous porter à demander à Dieu la grace de conserver ou de recouvrer par la vertu de l'Esprit Saint que l'Eglise vient d'invoquer sur cet élément, la vie spirituelle que nous y avons reçue.

Dans les lieux, où il n'y avait point de Fonts baptismaux, comme dans les monasteres, on ne laissait pas de benir l'eau avant la Messe de la veille de Pâques ; et on faisait l'aspersion sur toutes les personnes présentes, et par toute la maison ; ce qu'on continuait quelquefois pendant l'Octave.

Messe de la nuit de Pâques.

Les nouveaux fideles qu'on appelait *enfans* ou *néophytes*, à cause de la naissance spirituelle qu'ils venaient de recevoir, n'avaient pas plutôt pris leurs places, qu'on commençait la Messe. Cette Messe n'était pas censée être de l'office du Samedi ; mais un sacrifice de joie et d'actions de graces qu'on célébrait pour les néophytes à l'entrée de la grande fête de Pâques, et dans l'attente de la résurrection de Jésus-Christ, dont le moment approchait. Car il était environ trois heures du matin ; et dans l'Eglise même où l'office

n'était pas si long, il n'était point permis de la commencer avant minuit. Aussi était-elle distinguée des offices précédens par le chant de l'*Alleluia*, par les illuminations, les encensemens, le son des cloches, et toutes les autres marques de joie.

Cette Messe n'avait pas d'introït, car l'introït étant originairement une antienne et un pseaume, qu'on chantait pendant que les fideles s'assemblaient en prenant leurs places dans l'Eglise, on n'en avait pas besoin ici, puisque tout le monde était assemblé. Le *Kyrie* qu'on chantait en rentrant au chœur, était proprement la conclusion de la litanie. La Messe ne commençait donc qu'au *Gloria in excelsis*; et on en avertissait les absens par le son des cloches. On peut dire de cette Messe, que c'est celle où il y a eu le moins de changemens : presque tout y marque des caracteres d'une grande antiquité. On y porte ni Croix, ni cierges allumés à l'Evangile, parce que cette cérémonie n'est pas d'un usage fort ancien. Le diacre chez les Chartreux chante tous les jours l'Evangile sans Croix, et sans luminaires. On ne dit point de *Credo*, parce que la récitation du symbole à la Messe n'a été introduite en France qu'au neuvieme siecle et à Rome qu'au onzieme. On ne chante ni offertoire, ni communion. En plusieurs Eglises on faisait l'offrande et la communion en silence; en d'autres on chantait un pseaume, dont nous n'avons conservé que l'antienee. *L'Agnus Dei* ne se disait pas à la Messe, c'est une addition postérieure à la disposition de la Messe de cette nuit. Il n'y avait point de baiser de paix. Il paraît par ce que dit Tertullien qu'on ne le donnait pas les jours de jeûne; et l'on sait que le jeûne du Samedi-Saint se prolongeait jusqu'au matin du dimanche.

Les néophytes pour qui l'on avait prié expressément dans le canon, communiaient après le Prêtre et le clergé; et tout le peuple communiait après eux, avec cette différence qu'en donnant aux néophytes le sang de Jésus-Christ, on leur faisait manger du lait et du miel qui avaient été offerts et béni sur l'autel, pour marquer leur entrée dans la vraie terre promise, et leur enfance spirituelle. Car le lait et le miel étaient la premiere nourriture des enfans. On donnait la communion aux enfans qui avaient été baptisés, aussi-bien qu'aux adultes : mais ceux qui étaient encore à la mamelle, ne recevaient l'Eucharistie que sous l'espece du vin, qu'on leur versait dans la bouche avec une cuiller.

L'heure à laquelle finissait la messe, ne permettait pas de dire les premieres Vêpres de la fête de Pâques. Ainsi on se contentait, avant de congédier les fideles, dont plusieurs n'avaient pas mangé depuis le jeudi soir, de chanter le plus court de tous les pseaumes avec le cantique *Magnificat*. C'était plutôt une action de graces pour les nouveaux baptisés, que des Vêpres. Le Prêtre concluait le tout par la priere appelée Post Communion.

Réflexions sur le fruit qu'on doit tirer des offices de la veille de Pâques.

Depuis que l'Eglise, par une condescendance qui nous reproche notre mollesse et notre tiédeur, a été forcée d'avancer à l'heure de Tierces l'office du soir et de la nuit du samedi au dimanche, la plupart des fideles passent tout d'un coup du mystere de la mort de Jésus-Christ à celui de sa résurrection, sans presque penser à sa sépulture et à son repos dans le tombeau, qui est proprement le mystere de ce jour. Cependant ces trois mysteres ne doivent point être séparés; l'Eglise, dont la piété doit régler la nôtre, les réunit dans l'office d'aujourd'hui, et elle nous en montre, après saint Paul, une vive et admirable peinture dans le baptême qu'elle donnait autrefois cette nuit; auquel, comme nous l'avons déjà dit, presque toutes les parties de cet office ont rapport.

Nous devrions tous y faire d'autant plus d'attention, que nous avons reçu ce sacrement à un âge où nous n'étions pas capables de comprendre ni les effets qu'il produit, ni les mysteres qu'il représente, ni les devoirs qu'il nous impose. N'oublions pas les promesses que l'Eglise a exigées de nous, avant de nous donner le sacrement de Baptême. Il est utile d'y penser souvent, et principalement dans ce saint temps, où nous nous préparons à la sainte communion. Souvenons-nous donc que nous avons renoncé hautement à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et que nous avons promis de nous attacher à Dieu et à Jésus-Christ par une foi ferme et un amour persévérant. Faisons aujourd'hui pendant la bénédiction des Fonts, ou immédiatement après cette sainte cérémonie, le renouvellement de ces vœux solennels; et demandons à Dieu par Jésus-Christ qu'il grave profondément dans notre cœur cette doctrine de saint Paul: Que comme *Jésus-Christ étant une fois ressuscité, ne meurt plus, mais qu'il vit pour Dieu;* ainsi nous, après *être morts au péché,* et ressuscités *à une vie nouvelle,* par le baptême, *nous ne devons plus vivre que pour Dieu en Jésus-Christ.*

LE SAINT JOUR DE PAQUES.

Le mot *Pâques* signifie *passage;* et Dieu ordonna à Moïse dans l'ancienne loi, d'appliquer ce nom au jour où les Israélites célébraient le *passage* de l'Ange exterminateur, qui, allant de maison en maison pour faire mourir tous les premiers-nés des Egyptiens, passa celles des Hébreux dont il voyait les portes teintes du sang de l'agneau paschal qu'ils avaient immolé.

Comme l'agneau que les Juifs immolaient chaque année, en mémoire de ce fameux passage de l'Ange, était la figure de J. C., ce divin Sauveur a pris le même nom et l'a communiqué au jour qu'il avait choisi pour nous délivrer de la

captivité du péché et pour se soustraire lui-même à l'empire de la mort. C'est pour cette raison que saint Paul appelle Jésus-Christ *notre Pâque*, c'est-à-dire, l'*Agneau Paschal*, *qui a été immolé pour nous.*

Cette fête est la premiere et la plus auguste de toutes les fêtes de la Religion Chrétienne. Le jour où on la célebre est appelé par excellence *le jour du Seigneur*, et tous les dimanches de l'année doivent être regardés comme un renouvellement de cette fête. C'est ce qui la rend en quelque sorte perpétuelle, et ce qui a fait dire à saint Basile qu'elle était en un sens l'image de la représentation de la fête de l'éternité bienheureuse.

Saint Grégoire de Nazianze, dit que la fête de Pâques est autant au-dessus des autres fêtes du Seigneur, que celles-ci sont au-dessus de toutes les fêtes des Saints; et saint Léon disait, en prêchant au peuple de Rome, qu'entre tous les jours distingués dans la Religion Chrétienne par un culte public et solennel, il n'y en avait point de plus auguste et de plus excellent que celui de la fête de Pâques, de laquelle toutes les autres fêtes de l'Eglise recevaient en quelque sorte leur dignité et leur consécration.

Les Saints Peres ont souvent donné des interprétations mystiques et spirituelles de ce mot *Pâques* qui signifie *passage*. Il exprime, disait saint Ambroise, ce passage du vice à la vertu, et du péché à la grace, que nous devons faire dans ce saint temps, en ressuscitant selon l'esprit, comme Jésus-Christ est ressuscité selon la chair.

LES ROGATIONS.

Les trois jours qui suivent le cinquieme Dimanche après Pâques, sont appelés jours des *Rogations*, c'est-à-dire, jours destinés à fléchir la colere du Seigneur par des supplications ou prieres publiques. On en fait remonter l'institution jusqu'au cinquieme siecle. Saint Avit de Vienne, et saint Césaire d'Arles, nous apprennent que cette institution prit naissance dans le diocese de Vienne en Dauphiné, son l'épiscopat de saint Mamert. Ce saint Evêque voyant son diocese affligé d'un grand nombre de calamités, proposa à son peuple de faire des processions solennelles, et des prieres publiques, accompagnées de jeûnes et d'autres pénitences, que l'on appela *Rogations*, pour faire cesser ce fléau de la colere divine. Le peuple y consentit. On fixa ces Rogations au trois jours qui suivent le cinquieme Dimanche après Pâques, et bientôt ce pieux établissement fut adopté par toutes les Eglises des Gaules.

Le premier concile d'Orléans, tenu l'an 511, fit un décret exprès pour en ordonner la célébration; et l'on voit das les écrits de saint Grégoire de Tours, avec combien le piété et de ferveur les fideles s'acquitterent de cette obligation, sous le regne des enfans de Clovis. Quelque temps après, l'Eglise

Romaine adopta elle-même cette institution, qu'elle rendit universelle.

Les trois jours des Rogations furent d'abord regardés comme des jours de fête, où il n'était pas permis de travailler, et où l'on était obligé de jeûner. La défense de travailler fut levée dans la suite, et le jeûne fut restreint à la seule abstinence de chair. Mais on peut douter que l'intention de l'Eglise ne soit, que l'on ne passe ces jours dans un esprit de pénitence et de priere. 1.° Dans un esprit de pénitence, pour fléchir le Seigneur irrité contre nos péchés, et qui nous afflige tous les jours par tant de calamités différentes, pour nous en punir. 2.° Dans un esprit de priere, ne cessant de frapper par nos vœux à la porte du ciel, afin d'attirer sur nous les bénédictions du Seigneur, et la délivrance des maux qui nous accablent, ou ces graces précieuses qui nous donnent la force de les supporter et d'en tirer avantage pour nous sanctifier.

L'ASCENSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Cette Fête est une des quatre plus anciennes que l'on célebre dans l'Eglise, et saint Augustin la croyait instituée par les Apôtres. Elle se célebre le quarantieme jour après celui de la résurrection, parce que Jésus-Christ monta au ciel en présence de ses Apôtres, quarante jours après qu'il fut ressuscité. Du temps de saint Augustin, les fêtes de la Passion, de la Résurrection, de l'Ascension, de la Pentecôte, étaient célébrées par-tout où la foi de Jésus-Christ était reçue.

On peut regarder celle-ci comme la fin et le dernier accomplissement de tous les mysteres de l'Homme-Dieu. Il quitte la terre, et il retourne auprès de son pere, après avoir rempli sa mission et consommé son sacrifice.

En quittant ainsi la terre pour monter au ciel qui est le lieu de son origine, il nous apprend que nous ne devons pas nous attacher à ce monde périssable, que la terre n'est pas notre véritable patrie, que nous en avons une autre dans le ciel, à laquelle nous devons sans cesse aspirer.

Il nous a montré le chemin pendant sa vie, et il nous montre aujourd'hui le terme. Prenons la même route que lui, si nous voulons entrer au ciel après lui, suivons ses exemples, si nous voulons avoir part à ses récompenses et à sa gloire.

Célébrons la fête de son Ascension; 1.° par des vœux ardens pour la céleste patrie, en disant comme le Prophete: « Hélas;
» que mon exil est long! combien de temps me faudra-t-il
» demeurer encore avec les habitans de Cédar! ô Dieu des
» vertus, que vos saints tabernacles sont admirables! mon
» ame languit, elle tombe dans une espece de défaillance par
» le désir d'y arriver, et par la crainte d'en être exclus pour
» toujours: en disant avec les enfans d'Israël: *Assis sur les*
» *bords des fleuves de Babylone, nous avons versé des torrens*
» *de pleurs au souvenir de Sion.* »

2.° Par une ferme espérance de régner un jour dans le ciel avec Jésus-Christ, en disant avec saint Etienne : Je vois le ciel ouvert. *Je vois Jésus - Christ qui me regarde, et qui me tend la main.* Il n'est monté dans le céleste séjour que pour m'y préparer une place : c'est là que les membres doivent être un jour réunis avec leur chef : c'est là le lieu de mon repos, pour les siecles des siecles ; j'espere y arriver, ô mon Dieu ! par le secours de votre grace, et j'y établirai ma demeure pour toujours.

LA FÊTE DE LA PENTECOTE.

PENTECÔTE signifie la durée de cinquante jours, et le Saint-Esprit étant descendu sur les Apôtres le cinquantieme jour après la fête de Pâques ; on peut donner le nom de *Pentecôte* à tout cet espace de temps qui s'écoule depuis le dimanche de Pâques, où l'Eglise célebre la résurrection de Jésus-Christ, jusqu'au dimanche qui termine ce temps où elle célebre la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres ; que l'on appelle la fête de la *Pentecôte*.

Les Juifs avaient aussi une fête de *Pentecôte*, qu'ils célébraient cinquante jours après celle de Pâques. Les noms de ces deux fêtes sont demeurés parmi nous ; mais les objets de notre culte ne sont plus les mêmes que ceux du culte des Juifs. Ceux-ci célébraient la Pâque en mémoire de la sortie d'Egypte et du passage de l'Ange exterminateur qui avait épargné les premiers-nés, tandis qu'il allait frapper de son glaive ceux des Egyptiens. Nous célébrons la Pâque en mémoire de la résurrection de J. C., qui fut le premier-né, c'est-à-dire, le premier ressuscité d'entre les morts. Les Juifs célébraient la fête de la *Pentecôte*, en mémoire de la loi qui fut donnée à leurs peres sur le mont Sinaï, nous la célébrons en mémoire de la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, en forme de langues de feu.

Ce n'est donc pas la loi donnée aux hommes avec tout l'appareil de la terreur et de la crainte, au milieu des foudres et des éclairs, qui fait l'objet de cette grande solennité ; c'est la descente de l'esprit d'amour qui est venu sur la terre en forme de langues de feu, pour allumer dans nos cœurs les flammes de la charité. Prions ce divin esprit de nous embraser de ses vives ardeurs et de consumer dans nos cœurs tout ce que la nature y a mis d'impur et de terrestre.

Aujourd'hui, dit saint Chrysostôme, une loi nous vient du ciel ; et quelle loi ? La loi d'amour, la loi de la grace et du Saint-Esprit. Sur quelle table est écrite cette loi ? Sur la table de votre cœur. Quelle est la circoncision qu'elle nous prescrit ? La circoncision du cœur, le retranchement de toutes les affections de la nature corrompue. Quel est l'autel où vous devez sacrifier ? C'est celui qui est élevé dans votre ame. Quelles sont les victimes que vous devez immoler ? Ce sont vos passions. Quel est le feu qui doit consumer ces victimes ?

Le feu de la pénitence, le feu de la componction et de l'amour. Quel est le temple où vous devez adorer le Seigneur en esprit et en vérité ? Un cœur pur, un cœur maître de ses passions, où le Saint-Esprit habite.

LA FÊTE DE LA SAINTE TRINITÉ

Toutes les fêtes, et en particulier tous les dimanches, sont proprement les fêtes de la très-sainte Trinité, puisqu'elles se rapportent toutes au culte et à l'honneur de l'être suprême qui est un Dieu en trois personnes. C'est ce qui faisait dire au pape Alexandre III, que l'Eglise Romaine n'avait point encore établi de son temps de fête particuliere en l'honneur de la très-sainte Trinité, n'ayant pas jugé à propos d'attacher à aucun jour des honneurs qu'elle lui rendait tous les jours de l'année, en terminant tous les offices par ces paroles : gloire au Pere, au Fils, et au Saint-Esprit. Vers l'an 920, Étienne, évêque de Liége, établit dans son Eglise un office particulier de la très-sainte Trinité, et cette institution fut ensuite reçue dans d'autres Eglises. L'abbé Rupert, qui vivait au commencement du douzieme siecle, parle de la fête de la Trinité, comme d'une fête communément reçue, et il emploie un livre entier de son traité des offices divins, pour en expliquer le mystere. Enfin le Pape Jean XXII, ordonna que cette fête serait célébrée dans toute l'Eglise, et la fixa au Dimanche qui suit immédiatement celui de la Pentecôte.

On a jugé à propos d'attirer l'attention des fideles sur ce grand mystere, en lui assignant une fête particuliere. C'est celui de tous les mysteres de notre religion qui est peut-être le plus propre à exercer notre foi. La raison humaine ne comprendra jamais l'unité de la substance, et la triuité des personnes ; elle ne comprendra jamais l'unité de la nature, et cette égalité de puissance qui subsiste entre le Pere, le Fils et le Saint-Esprit, qui font trois personnes, et qui ne font qu'un seul Dieu. Mais il faut faire à l'autorité de la parole divine un humble sacrifice des faibles lumieres de notre raison, en s'écriant avec l'Apôtre : O abîme ! ô profondeur des trésors de la science, de la sagesse, de la puissance, et de la nature de Dieu !

LA FÊTE DU S. SACREMENT.

La fête du Saint Sacrement a été long-temps attachée au Jeudi-Saint où l'Eglise fait mémoire de l'institution de ce grand mystere. L'an 1246, Robert, évêque de Liége, établit une fête particuliere en l'honneur du très-saint Sacrement, laquelle fut célébrée l'année suivante dans l'Eglise de Saint-Martin de Liége. Une vision miraculeuse qu'avait eue quelque temps auparavant la bienheureuse Julienne, religieuse hospitaliere au mont Cornillon près de Liége, avait

donné lieu à cet établissement. Le pape Urbain IV publia une bulle pour rendre cette fête universelle dans toute l'Eglise. Clément V confirma la bulle d'Urbain IV, au concile général tenu à Vienne, l'an 1311.

On porte en ce jour le corps adorable de Jésus-Christ dans une procession solennelle, afin de réparer en quelque sorte l'oubli des Chrétiens lâches, et les outrages des hérétiques et des impies. Avec quelle tendresse de dévotion les fideles ne doivent-ils pas sanctifier une fête où Jésus-Christ nous donne de si grandes preuves de son amour, et où il signale, selon l'expression du concile de Trente, sa magnificence divine et son infinie miséricorde! Tantôt ce Dieu Sauveur est exposé sur nos Autels pour y donner audience à ceux qui ont des vœux et des prieres à lui offrir; avec quelle confiance, et quel respect ne devons-nous pas les présenter? tantôt ce Dieu de bonté est porté dans les rues et les carrefours pour répandre par-tout ses graces et ses bénédictions; avec quel recueillement ne doit-on pas le suivre pour lui témoigner sa reconnaissance? Tantôt ce Dieu libéral invite les fideles à venir s'asseoir à la sainte Table, où il se donne lui-même pour être la nourriture et la force de nos ames; avec quelle sainte avidité ne doit-on pas se présenter pour participer à ce mets céleste!

Si l'on entrait dans les vues que Jésus-Christ a eues en instituant cet auguste Sacrement, quelle abondance de fruits spirituels les ames n'en retireraient elles pas? Quelque puissant que soit notre Dieu, pouvait il faire davantage pour nous? Il descend sur nos autels, il souffre qu'on le porte dans nos villes et dans nos campagnes. Peut-il nous faire une plus touchante invitation de le suivre, de l'accompagner, de lui exposer nos besoins, de lui demander ses graces, d'espérer ses secours les plus puissans? Quelle raison pourrait engager notre Dieu à de pareilles démarches, s'il ne voulait ratifier ses promesses? Serait-ce parce qu'il semble faire trop pour nous, que nous nous croirions dispensés de correspondre à ses avances? Pourrions-nous tenir une conduite plus folle et plus injurieuse, et ne serait-ce point une monstrueuse ingratitude?

Que le bonheur des chrétiens est grand d'avoir un Dieu qui se communique à eux avec tant de bonté! Quel amour peut égaler celui de Jésus-Christ? Il ne s'est pas contenté d'avoir répandu son sang pour effacer les péchés des hommes, il trouve encore le secret admirable de nourrir leurs ames de sa propre substance, et de s'immoler encore tous les jours, pour eux. C'est dans l'adorable Eucharistie que Jésus-Christ se donne à nous d'une maniere si ineffable. Quels hommages, et quelle tendre reconnaissance ne doit-il pas attendre de nous? Que cette fête nous doit être chere! Quelle modestie, quel recueillement, quelle foi ne devons-nous pas faire paraître sous les yeux de Jésus-Christ! Quel soin ne devons-nous pas avoir de purifier nos cœurs, pour qu'il

daigne les agréer pour son sanctuaire ! Ne mettons point de bornes à nôtre amour pour Jésus-Christ, puisqu'il n'en met pas au sien pour nous.

LA DÉDICACE D'UNE ÉGLISE.

On entend par dédicace, la consécration solennelle faite par un Evêque, d'un lieu destiné à chanter les louanges de Dieu, et à lui offrir l'auguste sacrifice des Autels. Le premier exemple de cette auguste cérémonie fut donné par Salomon lorsqu'il dédia le fameux et magnifique temple qu'il avait bâti. La fête dura sept jours entiers, et elle fut célébrée avec une pompe et un appareil digne de la grandeur du religieux monarque qui en forma le plan, et de la majesté du Dieu qui en était l'objet. On offre au Très-Haut l'édifice qu'on a construit pour servir à son culte, on pose dans les autels les ossemens des saints Martyrs ; on fait sur les murs l'onction du saint Crême, on conjure le Seigneur de jeter un œil propice sur le lieu qui lui est consacré, on le supplie d'en faire sa demeure, et de le remplir de son adorable présence ; on le prie de recevoir miséricordieusement les pécheurs qui y viendront reconnaître leurs égaremens, et en solliciter le pardon. Cette fête se renouvelle tous les ans.

La marque sensible de protection que Dieu donna aux Juifs dans le temple de Jérusalem par le nuage dont il couvrit le Tabernacle, l'assurance que Jesus-Christ nous donne dans l'Evangile, qu'il réside réellement dans nos sanctuaires, ne doivent-elles pas nous faire respecter un lieu où Dieu daigne se communiquer à nous d'une maniere si pleine de bonté et de miséricorde. Peut-on se former une idée trop haute d'un lieu si saint ? Peut-on y faire paraître trop de respect ? Peut-on porter trop loin la magnificence pour le décorer ? Que ne fait-on pas pour orner les palais des rois de la terre ? Et on néglige les Temples du Roi des Rois, du Créateur de l'Univers. Ah ! du moins, si l'on manque de moyens pour les rendre dignes de la souveraine majesté, qu'on s'attache à y faire paraître une contenance si religieuse, qu'on puisse juger de la grandeur du maître par les profonds respects que lui rendent ses serviteurs.

Voilà les sentimens dont on doit se pénétrer en célébrant la fête de la Dédicace de nos saintes Eglises. Il faut encore se souvenir que nos corps sont des temples vivans que le Saint-Esprit daigne habiter : il faut donc en ce jour renouveler la Dédicace qui en a été faite sur les fonts sacrés du Baptême ; il faut tâcher d'effacer par les larmes d'une sainte pénitence, toutes les souillures qui les rendaient abominables aux yeux de l'Eprit-Saint, il faut les disposer à devenir une arche vivante et un sanctuaire pour le Saint des Saints. C'est ainsi que nous entrerons dans les vues de l'Eglise lorsqu'elle nous ordonne de célébrer cette fête.

LA FÊTE DU PATRON.

L'ÉGLISE, toujours attentive sur le bien de ses enfans, leur inspire de se choisir parmi les bienheureux, des avocats qui sollicitent auprès de Dieu l'affaire importante de leur salut. Elle donne des Patrons aux royaumes, afin qu'ils s'intéressent pour le souverain et pour les sujets; elle en donne aux villes, afin qu'ils prennent les citoyens sous leur protection; elle en donne aux paroisses, afin que les paroissiens trouvent en lui comme un premier pasteur qui dirige et qui seconde le pasteur visible; enfin elle en donne à chaque particulier, afin qu'il ait un protecteur qui prie spécialement pour lui. C'est ainsi que l'Eglise entretient un saint commerce entre ses enfans; elle voit avec plaisir ses fils premiers-nés arrivés à l'heureux terme de la patrie céleste, et ellecompte sur leur reconnaissance et sur leur charité; elle sait qu'elle n'emploira point en vain leur crédit. tant pour ceux qui sont encore dans cette voie d'exil, que pour ceux qui sont condamnés à expier dans le purgatoire les fautes vénielles dont ils se sont trouvés coupables au moment décisif de la mort: c'est pourquoi elle réclame pour les uns et les autres leur puissante protection.

Une seconde vue de l'Eglise, en donnant des Patrons aux fideles, c'est de faire envisager à ses enfans le chemin qu'ils ont pris pour arriver au Ciel. Elle veut que nous choisissions ces Saints, non seulement pour intercesseurs auprès de Jésus-Christ, mais encore pour modeles de conduite en ce monde, et que nous étudions leurs actions et leurs vertus. Dans ceux ci, cette exacte fidélité dans la pratique de la loi de Dieu; dans ceux-là, ce zele infatigable à l'annoncer; dans d'autres, cette grandeur d'ame héroïque, ce courage à tout sacrifier pour le nom du Dieu qu'ils adoraient; dans quelques-uns, cette componction perpétuelle, et ces saintes rigueurs pour réparer par les austérités de la pénitence les fautes qu'ils ont eu le malheur de commettre; dans tous, cette confiance courageuse mais humble en la miséricorde de leur divin maître, ce zele ardent à marcher sur ses traces, et à faire en tout sa sainte volonté.

Voilà ce que l'Eglise veut que ses enfans considérent dans les patrons qu'on leur donne, non-seulement pour qu'ils publient leur triomphe et leur gloire, mais afin qu'en envisageant leur bonheur, ils s'attachent à chercher et à suivre la route qui les y a conduits. Les devoirs de tout fidele à l'égard de son patron sont donc de l'honorer, de l'invoquer, mais sur tout de l'imiter. Voilà les vues spéciales de l'Eglise dans l'établissement de la fête des saints Patrons.

VIES DES SAINTS
POUR
TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

(1 *janvier.*) LA CIRCONCISION DE N. S.

I. Dieu avait ordonné à Abraham la circoncision, comme la marque et le sceau de l'alliance qu'il avait faite avec lui. Par la même loi, tous les enfans mâles de ce saint patriarche et leurs descendans, devaient être circoncis, le huitieme jour après leur naissance. C'est pour obéir à cette loi, que Jésus-Christ qui descendait d'Abraham selon la chair, a voulu être circoncis, huit jours après être venu au monde. Il s'y est soumis, aussi-bien qu'à toutes les autres observances de la loi de Moïse, pour nous affranchir de ce joug dont le peuple Juif était surchargé. Mais en nous dispensant de la circoncision charnelle, il nous en a imposé une autre, dont celle-ci était la figure, c'est la circoncision du cœur. Elle consiste dans le retranchement, non-seulement de toute action et de toute parole, mais encore de tout désir et de toute pensée contraires à la loi de Dieu. C'est-là, selon l'apôtre S. Paul, la véritable circoncision, la circoncision de Jésus-Christ. C'est elle qui est la marque des vrais enfans d'Abraham, c'est-à-dire, des chrétiens qui sont héritiers et imitateurs de sa foi. Sans elle nous n'avions point de part à l'alliance ni aux promesses de Dieu. Une telle circoncision n'est pas l'ouvrage de la seule main de l'homme, mais de l'esprit de Dieu: elle ne se fait pas en un moment, mais c'est le travail de toute la vie; de sorte qu'il est vrai de dire de la vie du chrétien, qu'elle est une circoncision continuelle.

II. Notre Seigneur au jour de sa circoncision reçut le nom de Jésus, qui signifie Sauveur, parce qu'en effet, selon ce que dit l'ange du Seigneur à saint Joseph, il devait sauver son peuple en le délivrant de ses péchés. Il n'y a point, dit saint Pierre, de salut par aucun autre que par lui, car nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes, par lequel nous puissions être sauvés. Le saint nom de Jésus est donc toute notre espérance et notre gloire; et si nous avions de la foi, si nous comprenions bien de quel abyme de misere Jésus-Christ nous a tirés, nous ne prononcerions jamais le nom de Jésus que dans un esprit d'adoration, de reconnaissance et de confiance. En effet, nous étions perdus par le péché, et Dieu, par une miséricorde que nous ne pouvions ni mériter, ni

exiger, nous a donné son propre fils, pour être notre sauveur et notre libérateur.

Ce Sauveur que Dieu nous a donné, est infiniment bon, comme il est tout-puissant. Non seulement il peut nous conduire au salut, mais il le veut. C'est la fin de son incarnation, et chacun de nous doit dire avec l'Apôtre : Jésus-Christ m'a aimé, et il s'est livré pour moi. Nous avons reçu dans le baptême le premier gage de son amour, et comme les arrhes de notre salut ; nous ressentons tous les jours de nouveaux effets de sa bonté par les graces dont il nous prévient. Malheur à nous si nous négligeons d'en profiter : car le même Jésus qui est notre Sauveur, est aussi notre Juge ; sa bonté méprisée nous abandonnera enfin à toute la rigueur de sa justice. Prions-le humblement qu'il détourne de nous un si grand malheur, qu'il dise à notre ame qu'il est son Sauveur, et qu'il le dise de telle sorte, qu'elle l'entende, c'est-à-dire, qu'il lui inspire un désir sincere de son salut, et qu'il l'y fasse travailler avec courage et persévérance, non en s'appuyant sur ses propres forces, mais en mettant toute sa confiance dans le Seigneur.

III. Ce jour, qui est le premier de l'année, devrait être tout consacré à Dieu ; car c'est à lui que les prémices de toutes choses appartiennent. Mais la coutume est, chez la plupart des Chrétiens, bien plus forte que le devoir. On emploie ce jour presque tout entier à des visites d'une civilité toute humaine ; on le passe dans une dissipation extraordinaire.

Si nous sommes de vrais Disciples de Jésus-Christ, animés de l'esprit de piété, ne pensons qu'à commencer l'année chrétiennement. Faisons de sérieuses réflexions sur la maniere dont nous avons passé l'année qui vient de finir ; humilions-nous et confondons-nous devant Dieu pour les péchés que nous y avons commis ; pensons que nous ne verrons peut-être pas la fin de l'année dans laquelle nous entrons aujourd'hui ; et dans la vue d'une mort peut-être très-prochaine, prenons, en la présence de Dieu, la résolution de faire un meilleur usage du temps que sa miséricorde nous donne encore pour réparer celui que nous avons perdu ; assistons avec piété aux offices Divins et aux instructions de notre paroisse : attirons sur nous la benédiction du ciel par quelques aumônes ou autres œuvres de miséricorde : retranchons en un jour si saint toutes les visites qui peuvent se remettre à un autre, et ne rendons même celles qui sont necesaires, qu'après avoir satisfait à tous les devoirs de la Religion.

PRATIQUES. 1. Travailler à circoncire, c'est-à-dire, retrancher toute action, toute parole, tout désir qui n'est pas conforme à la regle de l'Evangile.

2. Prononcer souvent le saint Nom de Jésus ; mais que ce soit par esprit de priere, pour demander son secours, pour obtenir le salut. Ne le prononcer jamais sans respect.

3. Ne faire des visites en ce jour, que celles qui sont nécessaires. Les faire avec un cœur plein d'un sincere amour pour ses freres.

PRIERE. Seigneur, que le sang que vous commencez aujourd'hui à répandre, guerisse mon cœur, et lui donne la force de retrancher tout

ce que vous n'aimez pas. Sauvez-moi ; vous seul pouvez le faire : votre Nom sacré me l'apprend. Que les civilités que je rends à mes freres, ne soient pas des mensonges, mais une marque que je les aime pour vous.

(2 *janv.*) LES MARTYRS DES LIVRES SAINTS. 4e s.

L'Eglise honore en ce jour la mémoire de plusieurs Martyrs qui ont répandu leur sang, dans la persécution de Dioclétien, pour la conservation des livres sacrés. Ce prince et ses collégues, Maximien-Hercule et Maximien-Galere, résolus de détruire, s'il était possible, la religion de Jésus-Christ, qui faisait tous les jours de nouveaux progrès, s'aviserent pour cela d'un moyen qu'aucun des persécuteurs n'avait encore mis en œuvre : c'était de faire brûler les livres de l'Ecriture Sainte. Comme les fideles les lisaient assidûment, et que c'était principalement dans ces sources sacrées qu'ils puisaient la force et le courage qui les faisaient triompher des ennemis de notre Religion, les Empereurs ne douterent point que le christianisme ne tombât de lui-même, s'ils pouvaient lui ôter un tel appui. On publia donc l'an 303, un édit qui portait entr'autres choses, que toutes les Eglises des chrétiens seraient rasées et les livres saints jetés au feu.

En exécution de cet édit, on établit des commissaires pour faire une recherche exacte des livres saints dans tout l'Empire, avec ordre à tout Chrétien de les remettre entre leurs mains, pour être brûlés. On fit des perquisitions rigoureuses dans les églises, dans les maisons des ecclésiastiques, et même dans celles des laïcs. Plusieurs succomberent à la crainte des tourmens qu'on faisait souffrir à ceux qui refusaient de livrer les saintes Ecritures ; mais ce ne fut pas le plus grand nombre. La plupart aimerent mieux livrer leur corps à la fureur des bourreaux, que de s'exposer au reproche d'avoir donné, contre la défense de Jesus-Christ, les choses saintes aux chiens, et d'avoir jeté leurs perles, c'est-à-dire, ce qu'ils avaient de plus précieux, devant les pourceaux.

Pratiques. 1. Ces Saints ont souffert la mort plutôt que de laisser profaner les livres de l'Ecriture sainte ; quelle confusion pour nous si nous profanons, par nos mœurs, ce qu'elle nous enseigne !

2. La lire, sur-tout les saints Evangiles, sous la direction des Pasteurs, avec le respect qui est dû à la parole de Jésus-Christ qui nous parle dans ce livre adorable

3. En l'entendant dans le sens expliqué par l'Eglise, y chercher la regle de toutes nos actions, et de quoi occuper nos pensées.

Priere. Vous nous parlez, Seigneur, dans les Livres saints ; donnez-nous des oreilles capables de vous entendre ; faites-nous faire ce que nous apprenons.

(3 *janvier.*) SAINTE GENEVIEVE. 5e siecle.

Sainte Genevieve naquit vers l'an 422, à Nanterre, proche de Paris. Elle avait sept ans ou environ, lorsque saint Germain, évêque d'Auxerre, et saint Loup, évêque de Troye, passerent à Nanterre, en allant en Angleterre, pour y con-

battre l'hérésie Pélagienne. (1) A leur arrivée, une foule de gens, attirés par la réputation de leur sainteté, s'assembla autour d'eux pour recevoir leur bénédiction. Genevieve y alla avec les autres, conduite par son pere et sa mere; mais saint Germain, par un instinct de l'esprit de Dieu, la discerna au milieu de la foule, et l'ayant fait approcher, il dit à son pere et à sa mere que cette petite fille serait grande devant Dieu, et que son exemple attirerait à lui plusieurs personnes. Il demanda ensuite à Genevieve si elle voulait se consacrer à Jésus Christ comme son épouse. Elle lui répondit que c'était tout son désir; et il la mena à l'Eglise, où il lui tint la main sur la tête pendant le temps de la priere.

Le lendemain matin le saint Evêque l'ayant prise à part, lui demanda si elle se souvenait de ce qu'elle avait promis la veille. Oui, dit-elle, et j'espere l'observer par le secours de Dieu et par vos prieres. Alors saint Germain regardant à terre, vit une médaille de cuivre où la croix était empreinte. Il la lui donna en lui recommandant de la porter à son cou. Puis il ajouta ces paroles remarquables: « Ne souffrez pas que votre » cou ou vos doigts soient chargés d'or, d'argent ou de pier» reries; car si vous aimez la moindre parure du siecle, vous » serez privée des ornemens célestes et éternels.»

Peu de temps après le départ des deux saints Evêques, sa mere allant à l'Eglise, en un jour de fête solennelle, voulut l'obliger de rester à la maison. Genevieve la conjura en pleurant, de lui permettre d'y aller aussi; et comme elle continuait de lui faire de vives instances, cette femme entra en colere, et lui donna un soufflet. Son emportement fut puni sur-le-champ: elle perdit la vue, et demeura aveugle près de deux ans. Enfin se souvenant de la prédiction de saint Germain, et poussée par un mouvement extraordinaire de foi, elle dit à sa fille de lui apporter de l'eau du puits, et de faire le signe de la croix dessus. Genevieve lui en ayant apporté, elle s'en lava les yeux deux ou trois fois, et recouvra la vue entierement.

Genevieve reçut le voile sacré de la main de l'évêque de Paris: après la mort de son pere et de sa mere, elle se retira à Paris chez une dame qui était sa marraine et qui l'avait invitée à venir demeurer avec elle. Dès l'âge de 15 ans, elle commença à ne manger que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi; et ces jours-là mêmes elle prenait pour toute nourriture du pain d'orge avec des féves cuites depuis une semaine ou deux, et ne buvait jamais que de l'eau. Elle continua ce genre de vie si austere jusqu'à l'âge de 50 ans, où, par le conseil des Evêques, pour qui elle eut toujours un profond respect, elle commença d'user d'un peu de lait et de poisson. Un jeûne si rigoureux était soutenu par une

(1) Pélage, auteur de cette hérésie, était un moine né en Angleterre, qui enseignait que l'homme naissait sans péchés, et qu'il pouvait vivre dans l'innocence, et parvenir au royaume du ciel sans le secours de la grace de Dieu.

priere fervente et presque continuelle. Elle y répandait en la présence de Dieu une si grande abondance de larmes, que le lieu où elle priait ordinairement, en était tout trempé. Elle passait en priere la nuit du samedi au dimanche pour se préparer à célébrer le jour du Seigneur. Elle se disposait à la fête de Pâques par une retraite qui durait depuis l'Epiphanie jusqu'au Jeudi-Saint.

La vertu de Genevieve fut long-temps éprouvée par de grandes persécutions et attaquée par les calomnies les plus atroces. La Sainte n'y répondit que par une patience à toute épreuve, et elle se contenta de pleurer et de prier dans le secret pour ses ennemis et ses calomniateurs. Saint Germain d'Auxerre passant à Paris dans son second voyage d'Angleterre, un de ses premiers soins fut de s'informer de Genevieve. Alors le peuple se déchaîna contr'elle, et traita sa vertu d'hypocrisie et de superstition. Mais ce saint évêque, pour faire voir qu'il en jugeait bien autrement, lui alla rendre visite, et la traita avec un respect qui fut admiré de tout le monde.

Attila, roi des Huns, qui s'appelait lui-même le fléau de Dieu, après avoir ravagé plusieurs provinces de l'empire Romain, était entré dans la France avec une armée formidable. Cette nouvelle répandit l'alarme dans Paris : les habitans ne se croyant pas en sûreté dans leur ville, étaient résolus de se retirer avec leurs biens dans des places plus fortes. Au milieu de cette consternation universelle, Genevieve assembla les femmes, et les exhorta à détourner les fléaux de la colere de Dieu, par les prieres, les veilles et les jeûnes. Elles la crurent et passerent plusieurs jours à prier dans l'Eglise. Mais notre Sainte s'efforça en vain de persuader la même chose aux hommes. Elle eut beau leur représenter qu'ils devaient mettre leur confiance en Dieu, que leur ville serait conservée, et que celles où ils prétendaient se retirer, seraient pillées et saccagées par les barbares ; ils la traiterent de fausse prophétesse, et leur rage contr'elle alla jusqu'à vouloir attenter à sa vie. Mais le moment où Genevieve semblait avoir tout à craindre, était celui que Dieu avait marqué pour la délivrer. Il changea tout d'un coup les cœurs les plus emportés, à l'arrivée de l'archidiâcre d'Auxerre, qui leur montra les eulogies (1) qu'il apportait à Genevieve de la part de saint Germain. Ils renoncerent dès ce moment à leurs mauvais desseins contr'elle : et quand ils virent que l'événement avait confirmé sa prédiction, que les Huns n'approchaient pas de leur ville, ils n'eurent plus pour elle, que des sentimens de vénération et de confiance.

La sainteté extraordinaire de sa vie fut récompensée par le don des miracles. Cette vertu l'accompagnait par-tout, et l'on venait de toutes parts implorer son secours. Sa réputation pénétra jusque dans les pays les plus éloignés, et S. Siméon Stylite, dont on parlera au 5. jour de ce mois, se recom-

(1) Les eulogies étaient des présens de choses bénites, que l'on s'envoyait en ces temps-là pour marque d'union et d'amitié.

manda à ses prieres. Elle mourut au commencement du sixieme siecle, âgée d'environ 90 ans. Son corps fut inhumé dans l'Eglise des Apôtres saint Pierre et saint Paul, qui porte aujourd'hui le nom de Sainte-Genevieve. Ses Reliques y reposent encore; (1) et les bienfaits que Dieu accorde à ceux qui recourent à cette Sainte, attirent tous les jours dans son Eglise un grand concours de peuple.

PRATIQUES. 1. Retrancher toute délicatesse dans la nourriture, pour imiter, au moins en quelque chose, l'austérité de sainte Genevieve.

2. Joindre la priere à la mortification. Nous sommes faibles, parce que nous ne prions pas.

3. Supporter le mal que l'on dit de nous. Nous ne sommes pas aussi innocens que les Saints qui ont été calomniés.

PRIERE. Seigneur, apprenez-nous à vous prier. Fondez la glace de notre cœur, afin que nous répandions des larmes qui éteignent le feu de nos passions. Donnez-nous la patience dans le mal que l'on dit de nous, et convertissez ceux qui nous calomnient.

(4 janv.) S. TITE, DISCIPLE DE S. PAUL. 1.er siecle.

SAINT Tite était né de parens idolâtres. Il y a apparence qu'il fut converti à la foi et baptisé par saint Paul; car cet Apôtre l'appelle son fils. Il le rendit depuis le compagnon de ses travaux apostoliques. Il le mena avec lui, l'an 51, au concile de Jérusalem, où quelques faux freres voulurent obliger Tite à se faire circoncire, mais ils ne purent l'y faire consentir, et il soutint généreusement avec son maître, la liberté de l'Evangile en faveur des Gentils convertis à la foi.

Saint Paul l'envoya deux fois à Corinthe; la premiere, pour pacifier les troubles que la divison avait causés dans cette Eglise; la seconde, pour y porter sa seconde lettre aux Corinthiens, et pour faire en sorte que leurs aumônes pour les pauvres de Jérusalem, fussent toutes prêtes lorsque saint Paul arriverait chez eux.

L'Apôtre retournant de Rome, en Orient, après sa premiere prison, s'arrêta quelque temps dans l'île de Crete, aujourd'hui Candie, pour y prêcher la foi de Jésus-Christ. Il n'y demeura pas long-temps, parce que les besoins des Eglises l'appelaient ailleurs; mais il y laissa Tite, son cher disciple, pour prendre soin de cette nouvelle Eglise; et établir des Evêques dans chaque ville. Dans la suite il lui manda de le venir trouver à Nicopolis, où il devait passer l'hiver. L'année d'après, il l'envoya prêcher la foi dans la Dalmatie. Enfin Tite retourna en Crete pour continuer de gouverner cette Eglise; et il y résida jusqu'à sa mort dont on ignore le temps.

Nous avons encore la lettre que l'Apôtre saint Paul lui écrivit, l'an 66 de Jésus-Christ. Il lui donne des regles sur les qualités que doivent avoir ceux qu'il ordonnera Evêques. Il lui représente les caracteres des peuples sur lesquels il l'a établi, afin qu'il sache de quelle maniere il doit se conduire avec eux. Il lui prescrit les différentes instructions qu'il doit

(1) Elles avaient été enlevées en 1793, et y ont été solennellement replacées en 1804.

donner aux peuples par rapport aux sexes et aux âges différens. Il lui fait voir ce que la considération du grand mystere de Jésus-Christ doit produire en nous. Il lui parle des devoirs des différentes conditions, et de ce que la bonté de Dieu a fait pour nous. Il lui recommande enfin d'éviter les disputes, et de fuir les hérétiques. On ne peut douter que Saint Tite n'ait observé tout ce que saint Paul lui écrit dans cette lettre, qui est la regle de vie des Evêques, et que l'on doit regarder comme la vie de Saint Tite, dont les actions nous sont inconnues.

Pratiques. 1 Lire avec attention ce que S. Paul a écrit à Tite, sur les devoirs des différens états; mais que ce soit pour le pratiquer.

2. Demander à Dieu des Pasteurs qui suivent les admirables regles que S. Paul prescrit à S. Tite. Suivons-les nous-mêmes chacun dans notre condition.

Priere. Seigneur, qui avez retiré S. Tite, par le ministere de votre saint Apôtre, des ténebres du paganisme; faites, qu'instruits de la même doctrine, nous la pratiquions, et nous l'enseignions avec la même fidélité.

(5 janvier.) S. SIMÉON STYLITE. 5.ᵉ siecle.

L'histoire de ce Saint est remplie de faits si surprenans qu'il est nécessaire d'avertir le lecteur, que l'abrégé que nous allons en donner, est tiré presque tout entier des écrits de Théodoret, évêque de Cyr, c'est-à-dire, de l'un des plus graves et des plus judicieux écrivains de l'antiquité ecclésiastique. Il avait vu lui-même et entretenu plusieurs fois saint Siméon. Il a écrit de son vivant l'abrégé de sa vie, où il proteste qu'il a pour témoins de ce qu'il rapporte, toutes les personnes de son temps, de sorte qu'on ne peut le révoquer en doute, sans injustice et sans témérité.

Siméon était né en un bourg de Cilicie, appelé Sisan. Son pere qui était berger, lui apprit dès l'enfance à garder ses brebis. Un jour que le troupeau ne pouvait sortir à cause de la neige, Siméon alla à l'Eglise, où il entendit lire ces paroles de l'Evangile: bienheureux sont ceux qui pleurent, bienheureux sont ceux qui ont le cœur pur. Il demanda à un bon vieillard comment on pouvait parvenir à ce bonheur. « C'est, lui répondit cet homme, en jeûnant, en offrant ses » prieres à Dieu avec crainte et avec respect; aux différentes » heures du jour et pendant la nuit, comme on fait dans » les monasteres. Il faut, mon fils, ajouta-t-il, supporter la » faim et la soif, la nudité, les injures et les opprobres; il » faut gémir, pleurer, veiller et prendre à peine un peu de » sommeil: user de la maladie comme de la santé; renoncer » à ce qu'on aime le plus, être humilié et persécuté par les » hommes, sans attendre de consolation. Entendez-vous, » mon fils, ce que je vous dis? Dieu vous donne par sa miséricorde la volonté de le pratiquer. »

Siméon n'avait alors que treize ans. Cependant ces paroles firent une telle impression sur son esprit, qu'après avoir prié Dieu de le conduire à une piété parfaite, il se retira d[...]

un monastere composé de quatre-vingts moines, qui s'exerçaient aux travaux les plus pénibles de la pénitence. Siméon surpassa bientôt tous ses confreres en austérité. Car les autres mangeaient de deux jours l'un, et lui seul ne mangeait qu'une fois la semaine, donnant sa nourriture aux pauvres.

A cette abstinence, il ajouta une macération bien extraordinaire. Etant un jour allé tirer de l'eau au puits, il prit la corde du sceau, et s'en serra les reins si étroitement, qu'elle entra dans la chair; et on ne s'en apperçut qu'à l'odeur et au sang qui en dégoûtait. La plaie fut plus de deux mois à guérir; et le supérieur le pria de se retirer, de peur que son exemple ne nuisît aux autres.

Siméon alors se retira dans une petite loge abandonnée, où il forma le dessein d'imiter le jeûne de Moïse, d'Elie et de J.C. et de passer les quarante jours de carême sans manger: Théodoret rapporte qu'il avait déjà passé 28 carêmes de la sorte dans le temps qu'il écrivait ceci.

Après avoir demeuré trois ans dans cette cabane, il monta au haut d'une montagne, où il fit faire une enceinte de pierres seches, et s'y renferma, résolu d'y vivre à découvert, exposé aux injures de l'air. Il portait une grosse chaîne de fer de vingt coudées de long, attachée par un bout à une grosse pierre, et de l'autre, à son pied droit, afin de ne pouvoir sortir delà, quand il l'aurait voulu. Mais Melece, vicaire du patriarche d'Antioche, l'étant venu voir, dans le cours de sa visite, lui remontra que ce qui devait l'attacher à sa solitude était le mouvement libre de la volonté, plutôt que la contrainte d'une chaîne de fer. Siméon se rendit et fit venir un ouvrier qui détacha la chaîne.

Ce fut alors que sa réputation commença à se répandre de tous côtés. On lui amenait plusieurs malades, et on le priait de les guérir. Siméon, pour se délivrer de cette foule de monde qui interrompait sa priere, s'avisa de se placer sur une colonne. D'abord il en fit faire une de six coudées de haut: ensuite une de douze, puis une de ving-deux, et enfin une de trente-six. C'est ce qui lui a fait donner le surnom de Stylite, d'un mot grec qui signifie une *colonne*. Le haut de cette colonne n'avait que trois pieds de diametre, et était fermé d'une petite enceinte à hauteur d'appui, comme une chaire de prédicateur.

Plusieurs blâmaient une maniere de vivre si extraordinaire, quelques-uns s'en moquaient; d'autres outrageaient le saint comme un imposteur. Les solitaires d'Egypte allerent jusqu'à vouloir se séparer de sa communion.

Mais les plus sages d'entr'eux jugerent qu'avant toute chose, il fallait députer vers lui, au nom des évêques et des solitaires, pour s'instruire des motifs de sa conduite. Le député eut ordre de lui dire d'abord de descendre de sa colonne, et de se remettre dans la voie ordinaire des serviteurs de Dieu, que s'il obéissait, il faudrait le laissser vivre à sa maniere, mais que s'il résistait, on le regarderait désormais comme un

rebelle. Dès que Siméon eût entendu l'ordre des Evêques et des solitaires, il avança un pied pour descendre, mais l'envoyé lui dit de demeurer et de prendre courage, parce qu'on voyait bien que son état venait de Dieu. L'évêque d'Antioche lui-même le vint voir, admira sa maniere de vivre et lui donna les saints mysteres.

L'occupation de Siméon sur la colonne, était la priere, tantôt debout, tantôt incliné. Aux grandes solennités, il passait les nuits debout, les mains étendues. Sa priere durait tous les jours depuis le coucher du soleil jusqu'à trois heures après midi du jour suivant. Depuis cette heure jusqu'au soir, il instruisait les assistans, répondait à ceux qui le consultaient, guérissait les malades, terminait les différends et reconciliait les ennemis. Il était de facile accès, doux et agréable, répondant à tout le monde, fut-ce un artisan, un paysan ou un mendiant. Il convertit plusieurs milliers d'infideles de diverses nations, qui, après l'être venu voir par le seul motif de la curiosité, s'en retournaient chrétiens. Il était consulté par les Evêques et par les Empereurs sur les affaires de l'Eglise, auxquelles il s'intéressa toujours très-vivement. Il parlait avec beaucoup de liberté aux magistrats et aux Evêques même touchant leurs devoirs. Du reste, il était si humble, qu'il se croyait le dernier des hommes. Il disait à ceux qu'il avait délivrés de leurs maladies : Si on vous demande qui vous a guéri, dites que c'est Dieu : gardez-vous de parler de Siméon, autrement, je vous avertis que vous retomberez dans le même mal.

Dieu appela à lui cet incomparable pénitent, vers l'an de J.C. 460, à l'âge d'environ 69 ans, dont il avait passé 37 sur la colonne. Son heure étant venue; il s'inclina pour prier. Trois jours se passerent sans qu'on le vit se relever. Antoine son disciple, en étant étonné, monta à lui et le trouva mort. Aussitôt il fit avertir l'évêque d'Antioche, qui étant venu accompagné de trois autres évêques, transporta le saint corps à Antioche, au milieu d'une foule de peuple, qui chantait des hymnes et des pseaumes.

Telle a été la vie de saint Siméon Stylite. On ne la propose pas aux fideles comme un exemple à suivre, mais comme un sujet d'admirer la sagesse et la puissance de Dieu, qui conduit quelquefois ses élus par des routes tout à-fait extraordinaires, et qui opere en eux, malgré la faiblesse de la chair, des merveilles que le reste des hommes ne peut ni imiter ni comprendre, et qu'à peine il peut croire.

PRATIQUES. 1. Il n'est pas nécessaire de monter sur une colonne pour aller au ciel, mais il faut être détaché de la terre.

2. S. Siméon est toujours prêt à quitter ses austérités pour obéir : ne soyons point attachés, par entêtement, aux pratiques de piété qui ne sont pas d'obligation, et préférons à notre sentiment, les conseils de ceux qui sont éclairés de l'esprit de Dieu.

PRIERE. Seigneur, détachez-nous de tout, et de nous-mêmes, pour que nous ne soyons attachés qu'à vous. Faites-nous toujours préférer l'obéissance légitime à nos propres pensées.

(*6 janvier.*) L'ÉPIPHANIE DE N. S.

Le mot d'Epiphanie veut dire manifestation. On a donné ce nom à la fête d'aujourd'hui, parce que l'Eglise célebre la mémoire des trois grands mysteres, où le Fils de Dieu Incarné a été manifesté aux hommes. Le premier est l'adoration des Mages, le second, le baptême de J.C. le troisieme, son premier miracle aux noces de Cana.

I. Quelque temps après la naissance de J. C. à Bethléem, on vit arriver à Jérusalem, des Mages (1) qui venaient d'Orient, et qui demandaient où était le roi des Juifs nouvellement né, disant qu'ils avaient vu son étoile en Orient (2) et qu'ils étaient venus pour l'adorer. L'arrivée et la demande de ces étrangers surprirent toute la ville de Jérusalem, et le trouble se répandit jusque dans la cour d'Hérode. Ce prince assembla aussitôt les Princes des Prêtres et les docteurs pour s'informer d'eux où devait naître le Christ. Ils lui répondirent que c'était dans Bethléem de Juda, selon ce qui est écrit dans le prophete Michée : « Et vous, Bethléem de Juda, » vous n'êtes pas la derniere de la tribu de Juda, car c'est » de vous que sortira le chef qui conduira mon peuple d'Is- » raël » Alors Hérode ayant fait venir les Mages en secret, et s'étant enquis d'eux soigneusement du temps que l'étoile leur était apparue, il leur dit : Allez à Bethléem, informez-vous exactement de cet enfant; et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer. Ayant entendu ces paroles du roi, ils partirent, et en même temps l'étoile qu'ils avaient vue en Orient, parut devant eux, et les conduisit sur le lieu où était l'enfant : elle s'y arrêta. Ils entrerent dans la maison, où ils trouverent l'enfant avec Marie sa mere ; et se prosternant devant lui, ils l'adorerent, et lui offrirent de la myrrhe, de l'or et de l'encens. Ils s'en retournerent ensuite dans leurs pays, mais par un autre chemin, parce qu'ils furent avertis en songe de ne pas aller trouver Hérode.

II. Jésus, âgé d'environ trente ans, sortit de Nazareth, où il avait demeuré depuis son retour d'Egypte, soumis à sa

(1) Les Mages, dit Bossuet, étaient les savans de leurs pays, observa- » teurs des astres, riches et puissans, comme leurs présens le font pa- » raître. » (Elévation sur les mysteres.) Etaient-ils des Rois ? c'est un » sentiment commun parmi les Chrétiens, fondé sur l'autorité de S. Athanase et S. Grégoire de Nazianze, S. Jean Chrysostôme, S. Cyprien, S. Tertulien, S. Jérôme et autres anciens Peres.

(2) Il y avait près de quinze cents ans que Balaam avait prédit, qu'il sortirait une étoile de Jacob, et qu'il paraîtrait un dominateur dans Israël. Cette prédiction faite par un homme aussi fameux que Balaam, (voyez le Livre des nombres, ch. 22.) avait pu se conserver dans l'Orient ; et Dieu voulant manifester l'incarnation de son Fils aux Gentils, en la personne des Mages, comme il l'avait manifestée aux Juifs, en la personne des Bergers, fit paraître en l'air, du côté de la Judée, cette étoile extraordinaire, qui les fit souvenir de la Prophétie de Balaam, et les porta à chercher, sous la conduite de l'étoile, et sans doute par l'inspiration de la grace, le dominateur d'Israël.

mere et à S. Joseph, et attendant en silence le temps d'exercer le ministere pour lequel il était venu au monde. Il vint sur les bords du Jourdain, pour recevoir avec la foule des Juifs le baptême de son précurseur. S. Jean ne le conaissait pas auparavant. Mais l'esprit de Dieu, en l'envoyant baptiser dans l'eau lui dit: celui sur qui vous verrez descendre et demeurer le S. Esprit, est celui qui baptise par le S. Esprit. L'ayant donc reconnu à ces marques, il ne put souffrir ce profond abaissement de celui qui était la sainteté même, et lui dit; c'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi! Mais Jésus lui répondit: laissez-moi faire; c'est ainsi qu'il faut que nous accomplissions toute justice. S. Jean se rendit, et baptisa Jésus. Pendant que Jésus était en priere, en sortant de l'eau, le ciel parut s'ouvrir, et le S. Esprit descendit et demeura sur lui en forme de colombe, et l'on entendit une voix du ciel qui lui dit: vous êtes mon fils bien-aimé; vous êtes l'objet de mes complaisances. Il quitta ensuite les bords du Jourdain, et se retira dans le désert pour commencer sa mission par le jeûne et par la priere.

III. Jésus ayant remporté la victoire sur l'esprit tentateur dans le désert, se fit des disciples et commença à prêcher. Il fut alors invité avec ses disciples à des noces qui se faisaient à Cana en Galilée, et y alla. Vers la fin du repas le vin manqua. La Mere de Jésus, qui se trouvait aussi à des noces, lui dit: ils n'ont point de vin. Jésus, pour nous apprendre qu'il ne faut avoir aucun égard humain dans ce qui est du service de Dieu, répondit à sa Mere: femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue. La S.te Vierge inspirée du S. Esprit, ne laissa pas de dire a ceux qui servaient, faites tout ce qu'il vous dira. Il y avait là six grandes cruches de pierre qui servaient aux Juifs pour se laver. Jésus leur dit: emplissez les cruches; et ils les emplirent jusqu'au haut. Puisez-en, ajouta-t-il, et portez-en au maître-d'hôtel. Dès que le maître-d'hôtel en eût goûté, ayant vu que c'était d'excellent vin, sans savoir d'où il venait, il appela l'époux, et lui dit: on sert ordinairement le bon vin d'abord, et quand les conviés ont beaucoup bu, on sert le moindre; mais vous, vous avez fait le contraire, vous avez réservé votre meilleur vin pour la fin du repas. Ce fut là le premier miracle que fit Jésus, pour manifester sa gloire, et se faire connaître à ses Disciples, qui commencerent à le croire vraiment le Messie promis par les Prophetes.

Telle est l'histoire des trois mysteres que l'on célebre en ce jour.

Cette fête est des plus anciennes dans l'Eglise, et elle a toujours été du nombre des cinq premieres ou principales fêtes de l'année, qui sont Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, Noël et l'Epiphanie.

Tous les fideles assistaient aux divins offices de la veille, (c'est-à-dire de la nuit) et du jour de l'Epiphanie: et l'histoire rapporte que Julien l'apostat, étant à Vienne en Dauphiné

l'an 361, n'osa se dispenser ce jour-là de venir à l'Eglise, quoiqu'il eût déjà renoncé dans son cœur à la religion de J. C.

On voit encore dans l'Eglise de Paris et dans quelques autres, une marque éclatante de la solennité de cette fête : c'est l'annonce de Pâques. Le diacre, après avoir lu l'Evangile de la messe, annonce au peuple, à haute voix, le jour où l'on doit célébrer la Pâque du Seigneur ; usage qui vient sans doute de ce qu'entre les fêtes qui se rencontraient depuis le commencement de l'année ecclésiastique, (c'est-à-dire, depuis le premier dimanche de l'avent) jusqu'au jour de Pâques, l'Epiphanie était celle où le peuple fidele s'assemblait en plus grand nombre dans le lieu saint. Dans les Eglises d'Orient d'Egypte et d'une partie d'Afrique, en mémoire du baptême de J. C., on baptisait solennellement les Catéchumenes la veille de l'Epiphanie, comme on faisait en Occident aux veilles de Pâques et de la Pentecôte.

L'Eglise continue d'honorer en ce jour les trois mysteres dont nous avons parlé, mais remettant au jour de l'Octave la lecture de son office particulier du baptême de J.C., et au dimanche d'après l'évangile des noces de Cana, elle s'occupe principalement en ce jour du mystere de l'adoration des Mages. Ils étaient Gentils, c'est-à-dire, idolâtres; et l'Eglise les regarde avec raison comme les prémices des Gentils, que Dieu par sa miséricorde a appelés des ténebres de l'erreur à la lumiere de la vérité. Ainsi ce jour est, à proprement parler, notre fête. Les autres nous sont communes avec les Juifs convertis à la loi ; mais celle-ci est propre à ceux qui, comme nous, sont Gentils et Idolâtres par leur origine.

Souvenons-nous aujourd'hui qu'il y a eu un temps où nous n'avions aucune part à J. C. aucune espérance des biens promis, et que Dieu, dont nous étions éloignés, poussé par l'amour extrême dont il nous a aimés, nous a prévenus et attirés à lui, en nous éclairant par la prédication de l'Evangile de J.C., et par le don de la foi, don inestimable, qui est l'effet d'une miséricorde de Dieu toute gratuite, et par conséquent nous ne pouvons assez le remercier.

C'était de ce souvenir, plein de reconnaissance, que naissait la joie des premiers Chrétiens dans cette fête, joie toute spirituelle et toute sainte, qui était toujours accompagnée de sobriété et de modestie.

PRATIQUES. 1. Les Mages partent aussitôt qu'ils voient l'étoile. Il faut être prompt à suivre les lumieres que Dieu répand dans nos âmes.

2. Jésus-Christ dit qu'il faut accomplir toute justice. Tout est grand dans la Religion chrétienne, ne négligeons donc pas ce qui nous paraît même le plus petit.

3. Prier la sainte Vierge de demander que notre faiblesse soit changée en force comme l'eau a été changée en vin à sa priere.

PRIERE. Que rien ne nous arrête, Seigneur, pour aller à vous. Rendez-nous fideles à nos plus petits devoirs. Ils sont grands dès qu'ils ont rapport à vous.

Vierge sainte, vous voyez notre faiblesse, exposez-la à Jésus-Christ votre fils, et il nous rendra forts pour toute bonne œuvre.

(7 janvier.) S. LUCIEN, PRÊTRE D'ANTIOCHE ET MARTYR. 3 et 4.e siecles.

Saint Lucien était né en Syrie. Après la mort de ses parens, il distribua tous ses biens aux pauvres, et renonça à tout ce qui pouvait l'attacher au monde, afin de servir Dieu avec plus de liberté. Il s'était rendu très habile dans les siences humaines, et dans l'éloquence; mais il ne retint de toutes ces études que ce qui pouvait servir à la religion chrétienne, et il n'en fit plus d'autres, depuis qu'il se fut donné à Dieu que celle de l'Ecriture sainte. Il vivait dans une grande retraite, observait un jeûne très-rigoureux, et gagnait sa vie à copier des livres.

Ayant été ordonné prêtre de l'Eglise d'Antioche, il établit dans cette ville une école chrétienne, où il expliquait les principes de la religion, et les difficultés de l'Ecriture; il travailla même à donner un édition correcte des livres saints, qui avaient été altérés par la multitude des versions, et par la malice des hérétiques. Sa doctrine toutefois fut quelque temps suspecte. On l'accusa de suivre l'erreur de Paul de Samosate, évêque d'Antioche, qui avait été condamné, parce qu'il combattait la divinité du fils de Dieu. Ce fut pour cela que Lucien demeura séparé de la communion sous trois évêques d'Antioche. Mais il y a beaucoup d'apparence qu'on l'accusait, faute de le bien entendre, puisque S. Athanase, S. Chrysostôme et S. Jérôme l'ont toujours regardé comme un docteur très-catholique.

Quoiqu'il en soit, il était dans la foi et la communion de l'Eglise, lorsqu'il eut le bonheur de souffrir le martyre pour le nom de J. C. sous l'emperur Maximin. Il fut pris à Antioche, et conduit à Nicomédie, où cet empereur était alors. Le gouverneur, après lui avoir fait souffrir inutilement plusieurs supplices, s'avisa de l'éprouver par l'insomnie et par la faim. On l'étendit dans la prison, nu et couvert de plaies, sur des têts de pots cassés; et quand on vit son corps épuisé, après plusieurs jours d'abstinence, on dressa devant lui une table chargée de viandes offertes aux idoles, pour irriter l'appétit par la présence de l'objet. Mais le saint Martyr aima mieux s'exposer à mourir de faim, que de scandaliser ses Freres, dont peut-être quelques-uns, faibles et peu instruits, auraient cru qu'en mangeant de ces viandes, il prenait part à l'idolâtrie.

Le gouverneur le fit amener devant son tribunal, l'interrogea de nouveau dans les tourmens, et lui demanda son pays, ses parens, sa profession. A toutes ces questions, Lucien répondait seulement, je suis Chrétien. Il fut ramené en prison pour attendre l'heure du dernier supplice. Les fideles ayant obtenu la liberté d'y entrer, Lucien leur fit une exhortation pleine de zele; après quoi ils lui témoignerent qu'ils auraient

fort souhaité de pouvoir communier avec lui avant qu'il consommât son martyre. Le lieu, la présence des gardes, la situation où était le saint martyr, lié et couché sur le dos, sans pouvoir se remuer, sans Table et sans Autel, ne leur laissait presque aucun sujet d'espérer cette consolation. Mais dans le désir qu'il avait de satisfaire à leur piété et de se nourrir lui-même encore une fois de la chair et du sang de notre Sauveur, il fit ranger tous les fideles autour de lui, pour dérober aux gardes la vue de nos saints Mysteres; puis ayant fait mettre sur sa poitrine, comme sur un autel, le pain et le vin qui devaient être consacrés, il offrit le saint Sacrifice. Tous les assistans y participerent, après que lui-même eut reçu de leurs mains la communion, qui lui donna de nouvelles forces pour offrir à Dieu le sacrifice de sa propre vie, par le martyre. Ce fut l'an de J. C. 312.

PRATIQUES. Si nous disions à des idolâtres, que nous sommes chrétiens, ne nous prendraient-ils pas pour des menteurs, nous nous disons chrétiens; où sont les actions?

2. Nos corps sont devenus les temples du Saint-Esprit par le baptême, et notre cœur doit en être l'autel; mais nous y sacrifions à nos passions

PRIERE. Ne permettez pas, Seigneur, que nous mentions en nous disant chrétiens et ne l'étant pas. Faites-nous la grace de le devenir, et de vous sacrifier continuellement sur l'autel de notre cœur tout ce que nous sommes, en nous attachant à votre croix avec toutes nos passions.

(8 *janvier.*) S. LUCIEN, APÔTRE DE BEAUVAIS. 3.e siecle.

L'EGLISE de Beauvais honore S. Lucien, comme son premier évêque, et comme celui dont Dieu s'est servi pour éclairer ce pays des lumieres de l'Evangile, vers la fin du troisieme siecle. Il eut pour compagnons de ses travaux apostoliques, et ensuite de son martyre, S. Maximien et saint Julien, dont le premier, à ce qu'on croit, était prêtre, et le second diacre. Il ne nous reste aucun monument certain d'où nous puissions apprendre le détail de ce que ces saints on fait et souffert pour le nom de J. C.

PRATIQUE S. Paul veut que les Chrétiens se souviennent de ceux qui leur ont annoncé la parole de Dieu. Nous deshonorons ceux qui sont nos apôtres, en ne pratiquant pas ce qu'ils nous ont enseigné.

PRIERE. Seigneur, augmentez notre foi, nous sommes près de la perdre et de périr, si vous ne nous secourez.

(9 *janvier.*) S. PIERRE, ÉVÊQUE DE SÉBASTE. 4.e siecle.

PIERRE naquit vers l'an349, dans une famille toute de Saints. Il était le dixieme et le dernier enfant de S. Basile et de S. Emmelie, et frere de S. Basile le grand, et de S. Grégoire de Nysse. Il perdit son pere en venant au monde. Dès qu'il eut quitté sa nourrice, sa sœur S.te Macrine, qui était l'aînée de toute la famille, se chargea de son éducation, et elle lui tint lieu de parens et de précepteur. Elle ne voulût point qu'il étudiât les sciences profanes, qu'elle regardait comme inutiles

à son salut ; mais elle s'appliqua uniquement à l'instruire des devoirs de la religion, et à former J. C. en lui.

Dieu avait donné à Pierre un bon esprit, des inclinations fort heureuses, et la plus grande aptitude à tout, même aux ouvrages des mains. S.te Macrine sut mettre en œuvre tant de belles qualités d'esprit et de cœur ; elle lui réglait son temps et partageait ses exercices avec tant de sagesse, qu'elle ne lui laissait pas un moment qui ne fût mis à profit. Pierre de son côté se prêtait avec une docilité admirable aux vues toutes chrétiennes de sa sœur ; et il fit de tels progrès dans la science des choses divines et dans la piété, qu'il ne parut pas inférieur en ce point au grand S. Basile, son frere ; quoiqu'il fut d'ailleurs moins savant et moins éloquent que lui.

Après avoir passé sa premiere jeunesse dans une grande innocence, sous les yeux de sa mere et de sa sœur, il acheva de se former à la vie spirituelle dans le monastere que S. Basile avait fondé, assez proche de celui qui était gouverné par S.te Macrine ; il fut même jugé digne d'en prendre la conduite, lorsque S. Basile le quitta pour aller remplir les fonctions de prêtre à Cézarée. Il y recevait les hôtes avec charité et politesse. Le grand nombre même ne l'embarrassa aucunement, durant une famine qui affligea les provinces de Pont et de Cappadoce. Sa foi et sa charité qui le rendaient ingénieux, lui firent trouver les moyens de nourrir tant de pauvres.

S. Basile devenu évêque de Cézarée, l'ordonna prêtre. Il continua de gouverner son monastere pendant quelques années ; et ce fut dans ce temps-là que S.te Emmelie, sa mere, mourut entre ses bras, après lui avoir donné, aussi bien qu'à S.te Macrine, une benédiction particuliere. Cette bienheureuse mere, sur le point de rendre l'esprit, recommanda à Dieu chacun de ses enfans absens ; puis étendant les mains sur Pierre et sur Macrine, qui étaient aux deux côtés de son lit, elle les offrit à Dieu, le pria de les sanctifier, comme étant à lui spécialement ; Macrine, comme les prémices, et Pierre, comme la dîme de la famille.

S. Pierre fut appelé en l'an 380 au gouvernement de l'Eglise de Sébaste en Arménie, où, après avoir travaillé à l'œuvre de Dieu avec un saint zele, il finit sa course par une mort bienheureuse dont on ignore le temps.

PRATIQUES. 1. On est plus soigneux de mettre l'esprit du monde dans le cœur des enfans, que d'y conserver le Saint-Esprit qu'ils ont reçu dans le Baptême et dans la Confirmation, et on en est puni par le déréglement des enfans. Qu'ils soient élevés chrétiennement, et ils seront la consolation et l'honneur de leurs familles.

2. Nous craignons de diminuer notre bien en assistant les pauvres, et ce sont eux qui l'augmentent. Plus nous leur donnons, plus Dieu nous donne des moyens de leur donner encore.

PRIERE. Vous avez aimé les enfans, Seigneur ; faites que nous les aimions comme on le doit, en les élevant pour vous. Faites-nous aimer les pauvres qui sont nos freres, et ils nous introduiront dans votre royaume.

(10 *janvier.*) S. PAUL, PREMIER ERMITE. 4e. siecle.

PAUL naquit dans la Basse-Thébaïde, province de l'Egypte. Ses grands biens le mirent en état de faire de bonnes études ; il se rendit fort habile dans les sciences grecques et romaines. La persécution de l'empereur Dece l'ayant obligé de se cacher, Dieu lui inspira le dessein de renoncer à tout pour aller s'enfoncer dans la solitude. Après avoir fait bien du chemin, il trouva au pied d'une montagne une grande caverne dont l'entrée était fermée d'une pierre. Il l'ouvrit par curiosité, et il trouva dedans comme un grand salon, ouvert par-dessus et ombragé d'un vieux palmier. Une fontaine très-claire en sortait, et formait un petit ruisseau, qui rentrait dans la terre

Paul regardant ce lieu comme la demeure que la Providence lui avait destinée, s'y arrêta, résolu d'y passer le reste de ses jours. Le palmier de la caverne lui fournissait la nourriture par son fruit et le vêtement par ses feuilles entrelacées en forme de nattes. Quand il eut atteint l'âge de quarante-trois ans, Dieu fit pour le nourrir, un miracle qu'il continua jusqu'à sa mort. Un corbeau lui apportait tous les jours la moitié d'un pain comme au prophete Elie. L'occupation de Paul dans cette profonde retraite, était la priere et la méditation des vérités éternelles. Il vécut ainsi jusqu'à l'âge de cent treize ans, connu de Dieu seul ; et il serait demeuré inconnu à la postérité, s'il n'avait plu à Dieu de le découvrir un peu avant sa mort, comme je vais le rapporter.

S. Antoine, âgé de quatre-vingt-dix ans, vivait depuis très-long-temps dans une autre solitude de la Thébaïde Il lui vint un jour une pensée, que nul autre que lui n'avait mené dans le désert la vie d'un parfait solitaire. La nuit suivante il lui fut révélé qu'il y en avait un, plus avant dans le désert, qui était beaucoup meilleur que lui, et qu'il fallait l'aller voir. Sitôt que le jour parut, le saint vieillard se mit en chemin. Après avoir marché deux jours entiers, et passé la nuit suivante en priere, il apperçut, à la petite pointe du jour, une louve qui se coulait le long du pied de la montagne, cherchant quelque ruisseau pour se désaltérer. Il la suivit des yeux, et il arriva dans une caverne, dont l'entrée était fort obscure. Il y entra en marchant doucement et sans bruit, retenant son haleine, et s'arrêtant de temps en temps pour écouter. Enfin il apperçut de loin quelque lumiere. Cela le fit hâter, mais ayant heurté du pied contre quelque pierre, il fit du bruit. Paul qui l'entendit, ferma aussitôt la porte au verrou. Antoine s'étendit, devant le seuil de sa porte, et y demeura jusqu'après midi, conjurant Paul d'ouvrir, en lui disant : Vous savez qui je suis, d'où je viens, et pourquoi. Je sais que je ne mérite pas de vous voir ; toutefois je ne m'en irai pas sans vous avoir vu. Si je ne puis l'obtenir, je mourrai à votre porte : au moins vous enterrerez mon corps. A la fin, Paul lui ouvrit sa porte. Ils s'embrasserent en se saluant par leurs noms, sans avoir ja-

mais ouï parler l'un de l'autre, et ils rendirent ensemble graces à Dieu. Après le saint baiser, tous deux s'étant assis, Paul qui n'avait parlé à aucun homme depuis quatre-vingt-dix ans, commença ainsi ; « Voici celui que vous avez cherché avec tant de » peine, un corps cassé de vieillesse, couvert de cheveux » blancs et négligés, un homme qui sera bientôt réduit en » poudre. Mais, dites-moi, je vous prie, comment va le genre » humain ? Fait-on de nouveaux bâtimens dans les anciennes » villes ? Comment le monde est-il gouverné ? Y a-t-il en- » core des hommes assez aveugles pour adorer les démons ? » Comme ils s'entretenaient de la sorte, ils virent sur un arbre un corbeau qui, volant doucement, vint mettre devant eux un pain tout entier, et se retira. Voyez, dit S. Paul, la bonté du Seigneur qui nous a envoyé à dîner. Il y a soixante ans que je reçois tous les jours la moitié d'un pain ; mais à votre arrivée Jésus-Christ a doublé la portion. Ayant fait la priere, ils s'assirent sur le bord de la fontaine, pour prendre leur repas, après quoi ils passerent toute la nuit à prier et à chanter des pseaumes.

Le jour étant venu, Paul dit à Antoine : Mon frere, je savais il y a long-temps que vous demeuriez en ce pays, et Dieu m'avait promis que je vous verrais : et parce que l'heure de mon repos est arrivée, il vous a envoyé ici pour couvrir mon corps de terre. Alors Antoine pleurant et soupirant, le conjurait de ne le pas abandonner, mais plutôt de l'emmener avec lui au séjour des bienheureux. Paul lui répondit qu'il ne devait point préférer son avantage particulier à celui de ses freres, qui avaient besoin de ses instructions et de ses exemples, et il le pria d'aller chercher, s'il pouvait, le manteau que lui avait donné Athanase, évêque d'Alexandrie, et de l'apporter pour l'ensévelir. Ce n'est pas que Paul se souciât beaucoup que son corps fut enséveli, mais il voulait épargner à Antoine la douleur de le voir mourir. Antoine étonné de ce qu'il venait de lui dire d'Athanase et du manteau, crut voir J. C. présent en lui, et adora l'esprit de Dieu dont il était rempli. Il lui baisa les yeux et les mains sans oser rien répliquer, et il partit tout baigné de ses larmes, pour retourner à son Monastere.

Il y arriva fatigué et tout hors d'haleine. Deux de ses disciples, qui le servaient depuis long-temps, vinrent au-devant de lui, et lui dirent : Mon pere, où avez-vous donc demeuré si long-temps ? Il répondit : Ah ! malheureux pécheur que je suis, je ne mérite pas de porter le nom de solitaire. J'ai vu Elie, j'ai vu Jean dans le désert ; j'ai vu Paul dans le paradis. Il n'en dit pas davantage ; et se frappant la poitrine, il tira le manteau de sa cellule. Ses disciples le priaient de s'expliquer ; mais il leur dit : Il y a temps de parler et temps de se taire. Et étant sorti sans prendre aucune nourriture, il retourna par le même chemin, ayant toujours Paul dans l'esprit et devant les yeux, et craignant ce qui arriva.

Le lendemain matin il vit, au milieu des Anges, des pro-

phetes et des apôtres, Paul monter au ciel tout éclatant de lumiere. Aussitôt il se jeta le visage contre terre, et dit, en pleurant : Paul, pourquoi me quittez-vous ? Fallait-il vous connaître si tard, pour vous perdre sitôt ? Il se remit en chemin et marcha avec grande vitesse. Quand il fut arrivé à la caverne, il trouva le corps à genoux, la tête levée, et les mains étendues vers le ciel. Il crut d'abord qu'il était vivant, et qu'il priait ; il se mit aussi à prier. Mais ne l'entendant point soupirer, comme il avait remarqué qu'il faisait en priant, il s'approcha pour l'embrasser, et reconnut qu'il était mort. Il enveloppa le corps, le tira hors de la caverne, et chanta des hymnes et des pseaumes selon la coutume observée de tout temps dans l'Eglise. Mais il n'avait pas d'instrument pour creuser la terre. Comme il était fort affligé, ne sachant quel parti prendre, deux lions accoururent à lui du fond du désert. Il en eut peur d'abord ; mais la pensée de Dieu le rassura. Ils vinrent se coucher aux pieds du corps mort, le flattant de leur queue, et rugissant comme pour témoigner leur douleur. Puis ils se mirent à gratter la terre de leurs ongles, et firent une fosse capable de contenir un homme. Après quoi ils s'approcherent d'Antoine comme pour le caresser. Il les bénit, et après qu'ils se furent retirés, il mit le corps dans la fosse et le couvrit de terre. Le lendemain il prit la tunique que Paul s'était faite de feuilles de palmier, et avec cette riche succession, il s'en retourna à son Monastere, où il raconta tout ce qu'il avait vu. Il se revêtit toujours de la tunique de S. Paul aux fêtes de Pâques et de Pentecôte. La mort de cet admirable Solitaire arriva l'an 341 ou 342.

Pratiques. 1. Tout le monde n'est pas appelé à la retraite, mais il faut se séparer du monde autant que les emplois où l'on est engagé le permettent.

2. Dieu n'a pas abandonné S. Paul dans son désert ; pourquoi donc craindrions-nous de manquer du nécessaire, si nous faisons quelque perte pour conserver notre foi.

Priere. Seigneur, faites-nous la grace de perdre tout plutôt que de perdre la foi que nous avons reçue de vous. Que notre corps périsse, mais que notre cœur ne cesse jamais de vous aimer.

(11 *janvier.*) S. THÉODOSE, dit le Cénobiarque. 5.e siecle.

Théodose était né en Cappadoce vers l'an 432, de parens fort vertueux. Il fit pendant quelque temps l'office de lecteur dans l'Eglise. Comme il s'en acquittait avec un esprit de religion, toutes les paroles de l'écriture qu'il lisait pour l'instruction des fideles, pénétraient son cœur et l'embrasaient du désir de les mettre en pratique. Un jour qu'il lisait le commandement que Dieu fit à Abraham de quitter son pays et sa famille, il le prit comme s'il eut été adressé à lui-même ; et se souvenant de la promesse que fait l'évangile, d'une récompense éternelle à ceux qui quittent tout pour Dieu, il prit la résolution de suivre J. C. par la voie la plus parfaite. Il partit de son pays dans le dessein d'aller visiter les lieux saints

de Jérusalem, et de se retirer ensuite dans quelque désert. En chemin il visita S. Siméon Stylite, qui le salua d'abord par son nom, le fit monter au haut de sa colonne, et après l'avoir embrassé, lui prédit que Dieu se servirait de lui pour conduire plusieurs personnes dans la voie du salut.

Après avoir satisfait sa piété à Jérusalem, il se mit sous la conduite d'un saint vieillard, qui l'obligea bientôt après d'aller gouverner une Eglise. Théodose, qui n'avait accepté cet emploi qu'avec répugnance, ne le garda pas longtemps. Il se retira sur le haut d'une montagne déserte, où était une caverne qu'il prit pour sa demeure. Mais Dieu qui avait des desseins sur lui, le découvrit et lui adressa d'abord six ou sept personnes, auxquelles il ne put refuser de les prendre sous sa conduite. Insensiblement le nombre augmenta à tel point, qu'il consentit enfin qu'on lui bâtit un spacieux Monastere.

Depuis ce temps-là il reçut des gens de toutes sortes de pays, d'âge et de profession, et il fut obligé, à différentes fois, d'agrandir considérablement les bâtimens de son Monastere, qui avait l'air d'une ville au milieu du désert; mais d'une ville toute sainte, où régnaient l'ordre, le silence, la charité et la paix.

Le saint Abbé voulant préserver ses Moines des dangers de l'oisiveté, les obligeait tous au travail des mains; les occupant à tous les métiers qui pouvaient être de quelque utilité pour le Monastere. Sa charité s'étendait sur ceux du dehors, sains et malades; et sa maison n'était fermée à personne. Au dehors du Monastere, de grands bâtimens étaient destinés à recevoir les hôtes, et des infirmeries, les malades. On y donnait à chacun tous les secours spirituels et corporels.

Au milieu de toutes ses occupations du dedans et du dehors, Théodose conservait autant de paix et de tranquillité que s'il eut été seul. Il gouvernait ses disciples avec une prudence, une fermeté et une douceur qui lui attiraient les respects et lui gagnaient les cœurs de tout le monde. C'est ce qui porta Saluste, évêque de Jérusalem, à l'établir supérieur de tous les moines(1) Cénobites de la Palestine, et c'est ce qui a fait donner à notre Saint le nom de *Cénobiarque*, qui veut dire chef des Cénobites. S. Sabas et lui étaient amis, et ils s'unirent ensemble pour soutenir la foi de l'Eglise et l'autorité du concile de Calcédoine, contre les entreprises de l'empereur Anastase. Ce prince qui mettait tout en œuvre pour établir l'erreur des Eutychiens (2), sachant de quel poids pouvait être dans toute la Palestine l'exemple de Théodose, entreprit de le gagner. Il lui envoya une très-grosse somme d'argent, comme une aumône, pour assister les pauvres et les malades. Le saint Abbé

(1) Les Cénobites étaient des moines qui vivaient en communauté : on les appellait ainsi, pour les distinguer des Anachoretes ou Ermites, qui vivaient séparés les uns des autres.

(2) Les Eutychiens enseignaient qu'en Jésus-Christ, la divinité et l'humanité étaient confondues en une seule nature. Cette hérésie avait été condamnée dans le concile de Calcédoine.

s'apperçut bien de l'artifice, néanmoins il reçut l'argent et en fit l'emploi. Quelque temps après l'Empereur lui fit proposer de souscrire une confession de foi qui contenait l'hérésie Eutychienne. Aussitôt il assembla tous ses moines, les avertit du péril où était la foi, et les exhorta vivement à défendre la vérité aux dépens même de leur vie. Il écrivit ensuite à l'Empereur une lettre pleine de l'esprit apostolique, dans laquelle, après avoir réfuté solidement l'erreur des Eutychiens, il dit : « Puisque nous n'avons qu'un choix à faire, ou de conserver » honteusement notre vie en suivant l'erreur, ou de mourir » avec honneur dans la vraie foi que les saints Peres nous ont » enseignée, je déclare à votre majesté que nous préférons » la mort à la vie. »

Anastase, étonné de cette liberté, fit à Théodose une réponse fort respectueuse, et l'assura qu'il ne désirait autre chose que de procurer la paix de l'Eglise. Mais il recommença la guerre bientôt après par des édits sanglans qu'il publia contre les Catholiques, et qu'il fit exécuter à main armée. A cette nouvelle le saint Abbé courut à Jérusalem, il fit assembler le peuple dans l'Eglise, et étant monté dans la tribune où l'on faisait les lectures et les instructions, il dit à haute voix : « Si » quelqu'un ne révere pas les quatre conciles écuméniques (1), » comme les quatre évangiles, qu'il soit anathême. » Une action aussi hardie dans un vieillard de 94 ans, rendit le courage à ceux que la rigueur des édits avait effrayés. Dieu même autorisa sur-le-champ, par un miracle, l'action de son serviteur, en guérissant une femme affligée d'un cancer, et qui l'avait touché par derriere, sans qu'il s'en apperçut. Théodose parcourut ensuite plusieurs villes et villages de la Palestine, et il arrêta ainsi l'effet des mauvais desseins de l'empereur.

Anastase en fut si irrité, qu'il le condamna à l'exil; mais sa mort qui arriva bientôt après, ayant rendu la paix à l'Eglise, Théodose revint à son monastere, où il vécut encore onze ans dans ses exercices ordinaires de pénitence et de charité. Enfin Dieu acheva de le purifier par une maladie qui dura un an entier, et dont il mourut âgé de 105 ans, l'an 529 de Jésus-Christ.

PRATIQUE. Toute nouveauté dans la foi ne peut venir que de l'esprit d'erreur. Perdre plutôt tout, et la vie même, que d'abandonner ce que l'Ecriture sainte et la tradition nous enseignent.

PRIERE. Vous nous parlez, Seigneur, dans les Livres divins; faites-nous la grace de vous écouter avec respect, et de pratiquer ce que vous nous enseignez. Vous nous avez défendu d'avoir des dieux nouveaux : bouchez nos oreilles pour tout ce qui ne vient pas de vous, mais de l'esprit du mensonge.

(12 *janvier.*) S. ARCADE, MARTYR.

ON ne connaît ni le temps ni le lieu du martyre de ce Saint. On sait seulement qu'il confessa J. C. dans une ville de Mauritanie, durant une très violente persécution; car on y

(1) Les quatre premiers Conciles écuméniques sont ceux de Nicée, de Constantinople, d'Ephese et de Calcédoine.

cherchait les chrétiens de maison en maison; et tous ceux qu'on trouvait étaient traînés au supplice. Arcade, pour mettre sa foi en sûreté, abandonna sa maison, et alla se cacher dans une solitude écartée, où il servait Dieu dans les veilles, les jeûnes et la priere. Les persécuteurs étant entrés dans sa maison, y trouverent un de ses parens, que le gouverneur fit resserrer dans une étroite prison, jusqu'à ce qu'il eut déclaré le lieu où Arcade était caché. Arcade l'ayant appris, sortit aussitot du lieu de sa retraite, et alla se présenter au gouverneur. « Si c'est à cause de moi, que vous retenez mon parent » prisonnier, je viens me mettre moi-même entre vos mains, » pour vous déclarer ce que vous voulez savoir, et ce qu'il ne » pouvait vous apprendre: Relâchez-le donc maintenant, car » je vous rendrai compte de tout.» Le gouverneur dit à Arcade qu'il pardonnait son parent, et qu'il lui pardonnerait à lui-même, s'il voulait sacrifier aux Dieux. « Savez-vous, reprit » Arcade, ce que c'est qu'un serviteur de Dieu; c'est un homme » qui ne se laisse point affaiblir par l'amour de la vie, ni ébran- » ler par la crainte de la mort. C'est J. C. qui est sa vie, et la » mort est un gain pour lui. Imaginez donc tous les supplices » les plus horribles, et vous verrez que rien ne peut nous sé- » parer de Dieu. »

Le gouverneur piqué de ce discours, mit la constance d'Arcade à l'épreuve des plus affreux tourments. Il lui fit couper l'un après l'autre, et à plusieurs reprises, les doigts, les mains, les bras et les jambes. Le saint Martyr, au milieu de ces supplices qui faisaient frémir les spectateurs et les bourreaux même, conservait une tranquillité toujours égale, ne cessant de louer Dieu, et de le prier pour la conversion de ceux qui le faisaient souffrir. Enfin, réduit à n'être plus qu'un tronc sans membres, et baigné dans son sang, il rendit son esprit à Dieu, avec la gloire d'être le Martyr de la foi chrétienne et de la charité fraternelle.

PRATIQUE. S. Arcade a eu toutes les parties de son corps coupées l'une après l'autre; retranchons toutes les parties du corps du péché, qui sont nos passions et nos mauvaises habitudes.

PRIERE. Nous avons fait un mauvais usage des membres de notre corps, ô mon Dieu! faites, par votre grace, que nous ne nous en servions plus que pour vous louer et vous servir.

(13 *janvier.*) S. HILAIRE, ÉVÊQUE DE POITIERS. 4.e siecle.

HILAIRE naquit à Poitiers d'une famille distinguée. Il étudia les sciences profanes dans sa jeunesse, et s'appliqua particulierement à l'éloquence. Mais il demeura long-temps dans les ténebres du Paganisme; et il était déjà parvenu à un âge mûr, lorsqu'il plut à Dieu de l'éclairer des lumieres de la vérité. Il reçut le baptême, et parut dès-lors aussi rempli de l'esprit de Dieu, que les chrétiens les plus parfaits. Appliqué à former ses mœurs sur les régles de l'Eglise, plein de zele pour la pureté et la sainteté de notre religion, il instruisait les uns des vérités de la foi, et animait les autres au service de Dieu.

par les promesses de la récompense éternelle; de sorte que n'étant encore que laïque, et même engagé dans le mariage il paraissait posséder par avance la grace du sacerdoce auquel la providence le destinait.

Le peuple de Poitiers le choisit pour évêque, et le contraignit, malgré sa répugnance, de se soumettre à l'ordination. Dès qu'il se vit assis sur le siége épiscopal, il renonça plus que jamais aux douceurs de la vie, et aux espérances du siecle, pour ne s'appliquer qu'à la conduite de son troupeau, et à la défense de la vérité.

Elle était alors cruellement persécutée par l'empereur Constance, qui, trompé par les artifices des Ariens, mettait tout en œuvre pour établir leur hérésie (1) sur les ruines de la foi catholique. Les évêques qui refusaient de consentir à ce qu'il demandait d'eux étaient déposés ou exilés : les Eglises demeuraient désolées, et sans pasteur, la plupart envahies par de faux évêques, qui s'y maintenaient à main armée. En un mot l'attachement à la vérité catholique était un titre de proscription, et quiconque était ami des Ariens, pouvait tout entreprendre impunément.

Telle était la situation des affaires de l'Eglise, lorsque S. Hilaire fut fait évêque. Il résolut donc de s'exposer à tout souffrir pour la défense de la vérité, qu'il voyait si évidemment attaquée. Il adressa d'abord une requête à l'Empereur, pour le conjurer d'arrêter les persécutions injustes que souffraient plusieurs Eglises par la tyrannie des Ariens, et par les entreprises des magistrats séculiers sur l'autorité spirituelle des évêques. Il se sépara de la communion de Saturnin d'Arles, prélat décrié pour ses vices, mais soutenu de toute la puissance des Ariens, dont il favorisait l'hérésie. Cependant au milieu du trouble et de la confusion où l'hérésie Arienne avait jeté presque toutes les Eglises, celle de France conservait la foi dans sa pureté.

Saturnin, pour repousser l'affront qu'il avait reçu, fit assembler un concile à Béziers. Saint Hilaire y vint; il s'y rendit dénonciateur contre les protecteurs de l'hérésie; et offrit de produire des preuves de ce qu'il avançait; mais les hérétiques, s'étant rendus maîtres du concile, empêcherent qu'il ne fût écouté. Ils envoyerent même à l'Empereur, au nom de l'assemblée, une fausse relation de ce qui se passait, et S. Hilaire fut exilé en Phrygie avec Rodane, évêque de Toulouse.

La quatrieme année de son exil, il se trouva au concile de Séleucie, où il soutint la foi catholique avec un zele et une prudence admirables. De là il vint à Constantinople, où voyant la vérité opprimée par le grand nombre et le crédit de ses ennemis, il demanda à l'Empereur une conférence publique, où il

(1) Les Ariens étaient ainsi appelés du nom d'Arius, leur chef, qui avait enseigné que le Fils de Dieu n'était pas de même nature que le Pere. Cette hérésie avait été condamnée dans le premier Concile général tenu à Nicée.

fût permis de disputer contre les Ariens devant sa majesté. Les Ariens qui craignaient d'entrer en lice avec lui, s'aviserent d'un expédient assez étrange pour l'éloigner; ce fut de faire entendre à l'empereur qu'Hilaire était un brouillon qui troublait tout l'Orient, et dont il fallait se délivrer en le renvoyant à son Eglise.

Hilaire rétabli sur son siége, songea à profiter de l'état des affaires de l'empire pour remédier, autant qu'il pouvait, aux maux de l'Eglise. Il fit assembler plusieurs conciles, où la plupart des évêques qui, par faiblesse et par surprise avaient souscrit le formulaire des Ariens, au concile de Rimini, reconnurent humblement leur faute, et en réparerent le scandale. Après avoir rétabli dans la Gaule la pureté de la foi, il passa en Italie, pour aller au secours de l'Eglise de Milan, supprimée alors par un évêque usurpateur, nommé Auxence, l'un des chefs de l'Arianisme. Hilaire essaya par toutes sortes de moyens de le faire connaître à l'Empereur Valantinien pour ce qu'il était; mais Auxence sut si bien cacher son hérésie sous des termes équivoques, que ce prince, qui était d'ailleurs prévenu en sa faveur, demeura persuadé de sa foi, et renvoya S. Hilaire dans son diocese. Il y mourut en paix environ deux ans après ce voyage, le 13 janvier de l'an 368, selon les uns, et selon d'autres, au commencement de Novembre de l'an 367.

Pratiques. 1. La vie de S. Hilaire dans le mariage et avant d'être évêque, nous fait voir que la piété n'est pas seulement pour les Religieux et pour les ecclésiastiques, elle est de toutes les professions et de tous les âges, parce que dans toutes les conditions on est chrétien.

2. S. Hilaire n'a presque pas cessé d'être persécuté; Jésus-Christ nous a enfantés sur la croix; il faut donc que nous ayons part à ses souffrances.

Priere. Seigneur, faites-nous la grace de n'oublier jamais le culte que nous vous devons tous, et qui n'est autre que l'amour. Donnez-nous cet amour, et nous ne craindrons pas de souffrir pour vous.

(14 janvier.) S. FÉLIX, prêtre de Nole. 3.e siecle.

Félix naquit à Nole en Campanie de parens chrétiens, et il se consacra dès sa jeunesse au service de Jésus-Christ. Après avoir exercé avec édification les fonctions de lecteur et d'exorciste dans l'Eglise de Nole, il fut élevé au sacerdoce par son évêque S. Maxime, qui l'aima toujours comme son fils, et qui le destinait à être son successeur.

La foi de ce saint Prêtre fut mise à une rude épreuve, dans une persécution qui s'éleva contre l'Eglise : on croit que ce fut celle de l'empereur Dece, en 250. Saint Maxime, par humble défiance de soi même et de la faiblesse de son corps cassé de vieillesse, prit la fuite, et laissa à Félix le soin de son troupeau. Les persécuteurs ayant cherché inutilement l'évêque tournerent toute leur fureur contre le prêtre Félix qu'on regardait comme le plus ferme appui de la religion chrétienne dans la ville de Nole. Comme il ne voulut ni s'enfuir ni se cacher, il fut pris et mené devant le magistrat, qui le fit mettre en prison. Ses mains et son cou furent chargés de chaînes,

ses pieds étendus et enfermés dans des entraves, et on le coucha sur des têts de pots cassés.

Cependant le saint évêque Maxime, retiré dans des montagnes désertes était près de mourir de faim et de froid. Dieu le secourut en cet état d'une maniere toute miraculeuse. Au milieu de la nuit un Ange vint dans la prison de Félix, environné d'une grande lumiere, et lui ordonna de la part de Dieu d'aller assister son Evêque. Félix croyait d'abord que c'était un songe. Il répondit à l'Ange que l'état où il était ne lui permettait pas de sortir. L'ange lui commande de se lever : aussitôt les fers tombent de ses mains et de son cou, il tire ses pieds des entraves; les portes s'ouvrent, il passe au milieu des gardes endormis, et par des chemins inconnus, il arrive au lieu où était le saint vieillard, près de rendre le dernier soupir. L'ayant reconnu ; il le serre dans ses bras ; mais il le trouve froid, sans pouls et sans mouvement. Félix fait ce qu'il peut pour le réchauffer, mais inutilement. Il fallait lui donner de la nourriture, et Félix n'avait rien. Il s'adresse à Dieu, et apperçoit une grappe de raisin que Dieu avait tout d'un coup fait naître sur des ronces. Il la prend, l'approche du vieillard mourant, et lui desserrant les dents avec peine, il fait couler le jus de la grappe. Le malade reprit un peu de vigueur ; la parole lui revint ; il reconnut Félix, et l'ayant embrassé, il le pria de le reporter à son troupeau. Félix le charge aussi-tôt sur ses épaules et le porte chez lui, où il arrive avant le jour. L'évêque était logé fort pauvrement, et avait pour tout domestique une vieille femme qui reçut son maître avec beaucoup de joie. Félix, après avoir reçu la bénédiction du saint Evêque, s'en retourna dans sa maison, ou il demeura caché, priant Dieu ardemment de faire cesser la persécution.

Lorsque Dieu eut rendu la paix à l'Eglise, Félix sortit de sa retraite, et fut reçu par les fideles de Nole, comme un homme venu du Ciel. Après la mort de S. Maxime, tout le monde demandait Félix pour pasteur ; mais il céda l'honneur de l'épiscopat à un vieillard nommé Quintus, parce qu'il avait été ordonné avant lui, quoique la différence ne fût que de sept jours. Quintus fut donc élu pour gouverner l'Eglise de Nole ; mais Félix fut toujours chargé du ministere de la parole.

Il avait hérité de son pere de grands biens, en maison et en fonds de terre. Mais ayant été proscrit durant la persécution, il avait tout perdu. Quand la paix eut été rendue à l'Eglise, il ne tenait qu'à lui de rentrer dans ses biens. Plusieurs l'y exhortaient, en lui représentant qu'il se mettrait par-là en état de secourir les pauvres par ses aumônes. Mais comme il faisait peu de cas des richesses, qu'il en connaissait le péril, il jugea que le parti le plus sûr pour son salut était de vivre et de mourir pauvre. Il prit à loyer environ un arpent et demi d'assez mauvaise terre ; il y fit un jardin qu'il cultivait de ses propres mains, partageant avec les pauvres les légumes qu'il cueillait, et ne réservant rien pour le lendemain. Il n'avait point de valet. Quand il avait deux habits, il donnait le meilleur

leur aux pauvres ; souvent même n'en ayant qu'un, il les en couvrait pour se revêtir de leurs haillons.

Il acheva sa vie dans une heureuse vieillesse, quelque temps avant le regne de Dioclétien, c'est-à-dire, avant l'an 284. Son corps fut inhumé hors de la ville, avec un grand concours de peuple. Il se fit une infinité de miracles à son tombeau, et on y venait de tous côtés, sur-tout au jour de la fête, pour obtenir de Dieu divers bienfaits par ses prieres. Saint Paulin, évêque de Nole, rapporte plusieurs miracles dont il avait été témoin ; et c'est de lui que nous avons appris les principales circonstances de la vie de S. Félix.

PRATIQUES. 1. Ne craignons point de perdre nos biens pour Jésus-Christ ; mais craignons de perdre Jésus-Christ, en voulant sauver ces biens périssables.

2. Le travail des mains doit faire une partie de notre pénitence. On a honte de s'abaisser par le travail, et on ne craint pas de se déshonorer par le péché.

PRIERE. Que votre vérité, Seigneur, soit notre trésor. Faites-nous la grace de la conserver au péril même de notre vie, et de bien comprendre que rien ne doit donner de honte, sinon de n'être pas vos disciples.

(15 *janvier.*) S. MACAIRE D'ÉGYPTE, SOLITAIRE. 4.e siecle.

SAINT Macaire d'Egypte, ou le Grand, qu'on appelle ainsi pour le distinguer de celui d'Alexandrie, était né dans la Haute-Egypte, vers l'an 300, dans une condition basse et méprisable selon le monde ; car il fut occupé dans sa jeunesse à garder les bœufs. Il lui arriva un jour d'aller avec d'autres enfans voler des figues, dont il ne mangea qu'une ; mais lorsque dans la suite Dieu lui eut ouvert les yeux, il eut tant de douleur de cette action, qu'il la pleura toute sa vie.

Touché de bonne heure du désir de travailler à son salut, il se retira dans une cellule auprès d'un village, où il commença à servir Dieu. Il en fut bientôt enlevé par force, et ordonné clerc pour le service de l'Eglise de ce village. Mais il ne put se résoudre à accepter cet emploi ; de sorte qu'il se retira dans un autre village, où il continua son premier genre de vie. Il travaillait à faire des corbeilles ; et un séculier homme de bien prenait ses ouvrages, et lui fournissait tout ce qui lui était nécessaire.

A l'âge de trente ans, il se retira dans un affreux désert d'Egypte, appelé Scété. Son exemple attira peu à peu dans cette solitude plusieurs personnes qui se mirent sous sa conduite ; de sorte que dix ans après sa retraite, il fut contraint de se laisser ordonner prêtre, afin que cette multitude de solitaires ne demeurât pas plus long-temps privée de l'oblation du sacrifice, et des autres secours qui dépendent du ministere sacerdotal. Il s'acquitta des fonctions de ce redoutable ministere avec une pureté de cœur plutôt angélique qu'humaine.

Il menait une vie fort austere, à laquelle il formait aussi ses freres par ses instructions comme par ses exemples. On en peut juger par ce seul trait. Un de ses disciples étant un jour

avec lui à l'heure de midi, et se sentant brûler de soif lui demanda la permission de boire de l'eau. Contentez-vous d'être à l'ombre, lui dit Macaire : car il y a, à l'heure que je vous parle, bien des gens qui voyagent à la campagne ou sur la mer, et qui sont même privés de ce soulagement que vous avez. Comme à cette occasion le disciple s'entretenait avec lui de la mortification, prenez courage, mon fils, lui dit S. Macaire ; j'ai passé vingt ans entiers sans jamais ni boire, ni manger, ni dormir autant que j'aurais voulu. Car je ne mangeais qu'une certaine quantité de pain que je pesais ; je mesurais mon eau : et m'appuyant contre une muraille, je prenais le peu de sommeil dont je ne pouvais me passer.

Il donnait, au rapport de Cassien, un avis à ses disciples, qui est d'un grand sens, et dont tous les chrétiens peuvent profiter. « Il faut, disait-il, qu'un solitaire s'applique au jeûne » comme s'il était assuré d'avoir encore cent ans à vivre ; et » qu'il réprime au contraire les passions de son ame, oublie les » injures, résiste à la tristesse, et supporte les pertes et les » douleurs, comme s'il devait mourir ce jour même. La pre» miere pensée empêchera qu'il ne se relâche de son abstinence » sous prétexte de l'infirmité de son corps ; et la vue d'une mort » prochaine lui inspirera une magnanimité chrétienne, qui lui » fera mépriser également les biens et les maux de cette vie, » parce qu'il aura toujours son cœur et ses yeux attachés au » lieu où il croit à tout moment qu'il va être appelé. »

Quelques solitaires lui demandant de quelle maniere ils devaient prier : « Il n'est pas besoin pour cela, répondit-il, d'em» ployer beaucoup de paroles ; mais il suffit d'étendre les mains » vers le ciel, et de dire : *Seigneur, faites-moi miséricorde en* » *la maniere qu'il vous plaira.* Et lorsque nous nous sentons » pressés par quelque tentation, il faut dire : *secourez-moi,* » *mon Dieu*; car il sait bien ce qui nous est nécessaire ; et il » ne manquera pas de nous assister. »

Saint Macaire étant un jour en oraison, entendit une voix qui lui disait : *Macaire, tu n'es pas encore arrivé à une aussi grande vertu qu'est celle de deux femmes qui demeurent ensemble dans une telle ville.* Aussitôt le saint vieillard prit son bâton et alla dans cette ville chercher la demeure de ces femmes. L'ayant trouvée, il frappa à la porte. L'une des deux vint lui ouvrir et le reçut avec joie : il demanda aussi à parler à l'autre ; et s'étant assis avec elles, il leur dit : c'est pour vous que je suis venu du fond du désert en cette ville, c'est pour savoir ce que vous faites, et comment vous vivez. Je vous prie de m'en informer. Très-saint pere, lui répondirent-elles, quelles bonnes œuvres pouvez-vous attendre de personnes comme nous, engagées dans le mariage, et qui habitent avec leurs maris ? Macaire les pressant toujours de lui déclarer comment elles vivaient, elles lui dirent : nous avons épousé deux freres, et il y a quinze ans que nous demeurons ensemble. Depuis ce temps-là nous ne nous souvenons pas d'avoir proféré une seule parole libre, ni même d'avoir

eu la moindre dispute ; mais nous avons toujours vécu dans une parfaite union. Nous avons fait ce que nous avons pu pour nous séparer de nos maris, afin de nous retirer dans une communauté de vierges chrétiennes ; mais comme ils n'ont pas voulu y consentir, nous nous sommes promis l'une à l'autre, en la présence de Dieu, de ne dire jamais aucune parole mondaine tant que nous vivrons. Saint Macaire ayant entendu ce discours, s'écria : « Qu'il est vrai » que Dieu ne regarde point si l'on est vierge ou femme ma- » riée ; si l'on est moine ou séculier ! il ne considere que la » disposition du cœur, et donne l'Esprit-Saint à tous ceux qui » veulent le servir, de quelque condition qu'ils soient. »

Notre Saint eut le bonheur, aussi bien que plusieurs solitaires d'Egypte, de souffrir pour la foi de la divinité de J. C. à laquelle les Ariens faisaient depuis long-temps une cruelle guerre. Il fut enlevé durant la nuit et emmené dans une île d'Egypte, où il n'y avait pas un seul chrétien. Un miracle éclatant que Dieu fit en faveur des solitaires persécutés, leur fit obtenir la liberté de retourner dans les déserts de Scété, où Macaire mourut âgé de quatre-vingt-dix ans.

PRATIQUE. 1. C'est un grand jeûne que de ne satisfaire, jamais entièrement la faim et la soif, que de supporter, sans se plaindre, les incommodités des saisons et les peines de son état.

2. Travailler à imiter les saintes femmes dont on vient de lire l'histoire Ce n'est pas par des austérités extraordinaires que l'on plaît à Dieu davantage ni en se retirant dans les déserts, mais en remplissant ses devoirs.

PRIERE. Nous pouvons, Seigneur, faire pénitence dans toutes nos actions ; apprenez-nous à la faire. Votre serviteur Macaire s'est humilié à la vue des saintes femmes que vous lui fîtes connaître ; que votre grace nous donne la force de les imiter.

(16 janvier.) S. GUILLAUME, ARCHEVÊQUE DE BOURGES. 12 et 13.e siecles.

GUILLAUME était de la famille des comtes de Nevers. Il fut élevé dans la piété et l'étude des lettres par un de ses oncles, archidiacre de Soissons, chez qui il passa le temps de sa jeunesse dans une grande innocence et simplicité de mœurs. Etant entré assez jeune dans l'état ecclésiastique, il fut premierement chanoine de l'Eglise de Soissons, et ensuite de celle de Paris. Mais bientôt après il se retira dans la solitude de Grandmont. La division s'étant mise dans cet ordre, Guillaume passa dans celui de Cîteaux. Il choisit pour le lieu de sa retraite l'Abbaye de Pontigny, dont il fut fait prieur. On l'élut ensuite abbé de Fontaine-Jean, au diocese de Sens; d'où il passa à Châlis, dans celui de Senlis, pour y goûter jusqu'à la mort les douceurs de la retraite et du silence, si Dieu ne l'en eût tiré après un séjour de 14 ans, pour le mettre sur le siége de Bourges. Guillaume quitta sa chere solitude avec beaucoup de larmes, et se rendit à Bourges, où il fut reçu comme un homme envoyé du ciel. Il gouverna cette Eglise avec la vigilance et la fermeté d'un vrai pasteur du troupeau de J. C.

C'était un usage aboli de son temps dans l'Eglise de France

d'obliger les excommuniés à payer une amende quand on leur donnait l'absolution, après même qu'ils avaient subi les peines prescrites par les lois de l'Eglise. Le motif était de les préserver des rechûtes, au moins par une raison d'intérêt. Cette coutume déplaisait à Guillaume ; mais comme des hommes de grand nom lui conseillaient de la maintenir, il prit le parti de faire donner aux excommuniés absous, caution de payer l'amende ; et pour les retenir dans le devoir il les menaçait souvent de l'exiger, et ne l'exigeait jamais.

On lui conseillait encore de poursuivre par les armes les méchans, que la crainte des censures de l'Eglise ne pouvait arrêter. Mais le saint Evêque prit du temps pour délibérer et prier Dieu sur ce sujet ; et il ne put jamais se résoudre à répandre du sang, à ravager des terres, et à enlever du butin. Il se contentait de prendre en particulier les pécheurs endurcis, de leur faire de fortes réprimandes, de les effrayer par les menaces des supplices de l'enfer ; et de son côté il jeûnait et priait pour eux. Il en gagna plusieurs par cette conduite ; et ceux qui demeurerent dans l'endurcissement, étaient regardés par les autres avec horreur.

L'Eglise de Bourges ne posséda ce saint Archevêque que pendant huit ans. La veille de l'Epiphanie de l'an 1209, il prêcha pour la derniere fois dans son Eglise métropolitaine. Il avait la fievre alors, et cette action l'augmenta considérablement. Le 9 janvier, il demanda l'extrême-onction. Après l'avoir reçue, il se fit apporter le viatique : pour le recevoir avec plus de respect, il se leva de son lit, alla au-devant, se mit à genoux fondant en larmes, pria long-temps prosterné, les bras étendus en croix : puis il reçut le corps du Sauveur. La nuit suivante, il voulut anticiper les nocturnes, qu'il avait coutume de dire à minuit ; mais ayant fait le signe de la croix sur ses levres et sur sa poitrine, et prononcé à peine les deux premiers mots, il ne put continuer. Ceux qui étaient auprès de lui, ayant achevé, il fit signe qu'on le mît à terre. On étendit de la cendre, et on le coucha dessus, revêtu d'un cilice, qu'il portait secretement. Un moment après il rendit l'esprit. Ce fut le 10 de janvier.

Il avait choisi pour le lieu de sa sépulture l'abbaye de Châlis, d'où il avait été tiré ; mais son clergé ni son peuple ne voulurent jamais souffrir qu'on transportât son corps. Il fut enterré dans l'Eglise cathédrale, ou il a toujours été depuis en grande vénération jusqu'à ce qu'en l'an 1562, il fut brûlé par les huguenots, et ses cendres jetées au vent.

PRATIQUE. S. Guillaume change plusieurs fois d'état, et de demeure ; mais c'est par l'esprit de Dieu. Craignons l'inconstance, et ne faisons aucun changement que pour suivre Dieu, et non pour obéir aux caprices de notre imagination.

PRIERE. L'inconstance est une des suites malheureuses du péché de notre premier pere ; délivrez-nous, Seigneur de cette maladie spirituelle. et faites qu'ayant le bonheur d'être à votre service, nous prenions pour principale regle de notre conduite, de vous suivre constamment jusqu'à la mort.

(17 *janv.*) S. ANTOINE, PERE DES SOLIT. 3.e et 4.e siecles.

ANTOINE était né l'an 251, dans un village de la Haute-Egypte, appelé Coma, de parens nobles, riches et vertueux, qui l'éleverent chrétiennement. Son pere et sa mere étant morts, et l'ayant laissé à l'âge de 18 à 20 ans avec une sœur encore fort jeune, il prit soin d'elle et de sa maison. Environ six mois après, Antoine allant à l'Eglise, selon sa coutume, pensait en lui-même, durant le chemin, comment les Apôtres avaient tout quitté pour suivre Jésus-Christ, et comment les premiers fideles, dont il est parlé dans les Actes, vendaient leurs biens et en apportaient le prix aux pieds des Apôtres. Plein de cette idée, il entra dans l'Eglise au moment qu'on lisait ces paroles de J. C. à un jeune homme riche: *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel : puis venez et suivez moi.* Antoine prit pour lui les paroles qu'il venait d'entendre. Aussitôt qu'il fut sorti de l'Eglise, il distribua les terres de son patrimoine, vendit une partie des meubles, dont il donna le prix aux pauvres, et reserva l'autre pour l'entretien de sa sœur. Peu après étant entré à l'Eglise et ayant entendu ces autres paroles de Jésus-Christ : *Ne soyez pas en peine pour le lendemain*, il donna aux pauvres le peu qu'il avait réservé, mit sa sœur entre les mains de quelques vierges chrétiennes de sa connaissance, quitta sa maison, et se retira d'abord dans une cellule prés de son village, pour s'y adonner tout entier aux exercices d'une vie pénitente et laborieuse. Car personne ne s'était encore avisé de se retirer dans le désert, et ceux qui voulaient penser à leur salut, demeuraient seuls, chacun près du lieu de sa naissance.

Il travaillait de ses mains, et c'est ce qu'il observa toujours, sachant, dit saint Athanase, auteur de sa vie, que celui qui ne travaille point, ne doit point manger. Il ne retenait de son travail que ce qu'il lui fallait pour vivre, et donnait le reste aux pauvres. Il priait très-souvent, parce qu'il avait appris qu'il faut prier sans cesse.

Pour rendre inutiles les attaques du démon, il veillait, jusqu'à passer souvent les nuits entieres sans fermer l'œil. Il ne mangeait qu'une fois le jour, ou de deux en deux jours : quelquefois il restait trois jours entiérs sans manger. Sa nourriture était du pain et du sel, et il ne buvait que de l'eau. Son lit était une natte; mais le plus souvent il couchait sur la terre toute nue. Son habit consistait en un cilice, une melote ou manteau de peaux de mouton, une ceinture et une capuce. Jamais il ne se frottait d'huile : ni ne prenait le bain, ce qui était une grande austérité pour le pays.

Le désir d'une plus parfaite solitude lui fit quitter la cellule où il s'était d'abord retiré, pour aller loin de son village

s'enfermer dans un tombeau. (1) Il y fut horriblement maltraité par les démons, mais il y reçut des marques sensibles de la protection de Jésus-Christ qui le consola, et rétablit en un moment ses forces épuisées. Enfin, il prit à l'âge de trente ans la résolution de se retirer dans le désert. Après avoir passé le Nil, il s'arrêta dans un vieux château abandonné depuis long-temps. Il en ferma les portes, qu'il n'ouvrait jamais à personne. On lui apportait du pain deux fois l'année; car dans la Thébaïde on en faisait qui se conservait même un an entier sans se corrompre. Il passa près de vingt années dans cette retraite, sans sortir ni se laisser voir, toujours exposé aux plus violentes attaques du démon, mais toujours victorieux par le jeûne et par la priere. A la fin, comme plusieurs personnes désiraient avec ardeur d'imiter sa maniere de vivre, et le pressaient de venir les assister de ses conseils, il en sortit comme d'un sanctuaire où il s'était consacré à Dieu, et rempli de son esprit. Dieu fit par lui plusieurs miracles, et lui donna des paroles pleines de graces pour consoler les affligés, et réconcilier les ennemis. Il exhortait tous ceux qui venaient le voir, à penser sérieusement à l'éternité; et plusieurs, touchés par ses exhortations, abandonnaient leurs biens pour embrasser la vie solitaire. Tous honoraient Antoine, et se soumettaient à sa conduite.

Un jour qu'ils étaient assemblés autour de lui, ils le prierent de leur dire quelque chose pour leur édification: « Mes » enfans, leur dit-il, les écritures sacrées suffisent pour nous » instruire; mais il est bon néanmoins de nous exhorter et » de nous animer les uns les autres par des entretiens spi- » rituels. Qu'est-ce que notre vie, comparée avec les siecles » à venir? Et Qu'est-ce que sa durée, à proportion de l'éter- » nité? Dans le commerce qui s'exerce entre les hommes, » on ne reçoit que l'équivalent de ce que l'on donne. Il n'en » est pas ainsi de la vie éternelle que Dieu nous promet. A » proprement parler, elle ne coûte rien. Car pour un travail » de quelques années sur la terre, nous recevrons dans le « ciel une récompense et une gloire qui ne finiront jamais.

» Ne croyons pas non plus avoir beaucoup quitté, en quit- » tant tout ce que nous avions. Car qu'est-ce que d'avoir » quitté seulement une maison, de l'argent, et quelques » héritages, que la mort nous obligerait un jour de laisser » malgré nous, quand nous ne les quitterions pas dès-à-pré- » sent par vertu? Ne nous laissons donc pas aller au désir des » richesses.

» Quel avantage y a-t-il de posséder des biens que nous ne » pouvons emporter avec nous? Que ne travaillons-nous » plutôt à acquérir ceux qui nous suivent après la mort, la » prudence, la justice, la tempérence, la force, l'intelligence « des vérités célestes, la foi en J. C., la charité, la douceur, » l'amour des pauvres.

» Méditons sans cesse cette belle parole de l'Apôtre: *Je*

(1) Les tombeaux, en Egypte, étaient des bâtimens considérables.

» *meurs tous les jours*. Car si nous vivions comme devant » mourir chaque jour ; si nous pensions en nous éveillant le » matin, que nous ne vivrons pas jusqu'au soir, et en nous » allant coucher, que nous ne verrons pas le lendemain, nous » ne pécherions point ; mais étant toujours dans l'attente de » la mort et du dernier jugement, nous nous détacherions de » tout ce qui est passager, nous réprimerions nos passions, » nous fuirions les plaisirs.

» Veillons et appliquons-nous avec tout le soin possible à » la garde de notre cœur. Car nous avons des ennemis très» redoutables et très-artificieux, qui sont les démons. Quand » ils voient les chrétiens, et particulierement les solitaires, » travailler à s'avancer dans la vertu, ils les attaquent par » des tentations, ils tendent des piéges sur le chemin ; mais » la priere, les veilles, les jeûnes, le signe de la croix, la » foi et la confiance en Dieu, l'humilité et un grand amour » pour Jésus-Christ, ont le pouvoir de les terrasser à l'heure » même. »

Ces paroles, animées de l'esprit de Dieu, pénétraient les cœurs de tous les freres, et allumaient en eux un saint désir de s'avancer dans la vertu. Le désert était peuplé de monasteres, qui étaient comme autant de temples remplis des chœurs divins de ces saints solitaires, qui passaient leur vie à chanter des pseaumes, étudier l'Ecriture Sainte, à jeûner, à prier, et à vivre tous ensemble dans une charité et une union parfaite.

Antoine visitait de temps en temps tous ces monasteres, pour donner aux freres les avis nécessaires, et les encourager par ses exhortations. Du reste ; il vivait retiré dans son monastere particulier, soupirant sans cesse vers le ciel, et ne prenant qu'à regret et avec une espece de honte, la nourriture, le repos, et les autres choses nécessaires à la vie du corps. D'ordinaire il mangait seul : cependant il prenait de temps en temps sa réfection avec ses disciples, quand ils l'en priaient, afin de pouvoir, avec plus de liberté, leur tenir des discours utiles.

L'empereur Maximin renouvela en 311, la persécution contre les chrétiens. Antoine ayant appris les ravages que faisait cette persécution dans l'Égypte, et particulierement à Alexandrie, quitta sa solitude pour aller dans cette ville chercher le martyre ; car il brûlait du désir de donner sa vie pour J. C. Néanmoins, comme la loi de Dieu defend de se livrer soi-même, il se contenta de visiter les confesseurs de J. C. qui étaient en prison, et d'accompagner ceux qu'on menait devant les juges. Il encourageait les uns et les autres par des discours pleins de zele, à demeurer fermes dans la foi, et à mériter par-là la couronne du martyre. Le juge voyant le courage d'Antoine et de ceux qui étaient avec lui fit défense à tous les solitaires de paraître dans le jugement, et de séjourner dans la ville. Tous les autres aussitôt se cacherent ; mais Antoine eut si peu d'égard à cette ordonnance,

que le lendemain il se plaça en un lieu élevé, d'où il se fit voir au juge, lorsqu'il passait avec toute sa suite. Dieu qui voulait se servir encore de lui pour conduire plusieurs personnes à la perfection chrétienne, ôta à ce juge la pensée de le faire arrêter. Il persista donc à assister les martyrs à l'ordinaire; et la persécution ayant cessé, il retourna à son monastere où il continua avec une nouvelle ferveur de sacrifier à Dieu sa vie par le martyre de la pénitence.

Dieu le rendit alors célebre par la grace des miracles. On venait à lui de tous côtés pour être guéri de diverses maladies, ou délivré de la possession du démon. Antoine invoquait le nom de Jésus-Christ sur les malades et les possédés, et ils étaient délivrés. Quelquefois il demeurait enfermé dans son monastere, sans vouloir ouvrir à personne; mais alors même plusieurs étaient guéris, en se tenant dehors et priant avec foi.

A la fin voyant que ce grand concours troublait le repos de sa solitude, et craignant d'ailleurs de tirer vanité des merveilles que Dieu opérait par lui, il se retira secrétement à trois grandes journées de-là, dans le fond d'un désert, où ayant trouvé au pied d'une haute montagne une source d'eau, au-dessous de laquelle était une plaine, et quelques palmiers, il s'affectionna à ce lieu, et s'y arrêta. Ses disciples découvrirent enfin où il était, et lui envoyerent du pain; mais Antoine voulant leur épargner cette peine, pria qu'on lui apportât seulement une bêche avec une coignée et un peu de blé; puis ayant considéré les environs de la montagne, il se mit à labourer un petit endroit qui était le mieux arrosé; et y sema. Ainsi il recueillait tous les ans de quoi faire son pain, et avait la joie de n'être à charge à personne.

Quoique retiré dans le fond d'un désert, il n'abandonna pas le soin des monasteres, et lors même qu'il était dans le lieu de sa retraite, il recevait avec charité tous ceux qui venaient le voir, soit pour le consulter, soit pour être guéris de leurs maladies. Il descendait de la montagne pour leur parler; et dès qu'il avait accompli ce que le devoir de la charité demandait de lui, il se hâtait de retourner dans sa solitude. Un jour, ayant été obligé de descendre pour des personnes de distinction qui demandaient à le voir, il les entretint un moment des choses du salut; après quoi il prit congé d'elles. Comme elles tâchaient de le retenir, il leur dit agréablement: « Comme les poissons meurent lorsqu'ils sont » long-temps sur la terre; de même les solitaires, en s'arrêtant avec vous, sentent affaiblir leur piété. Ainsi nous » ne devons pas avoir moins d'impatience de rentrer dans la » solitude, que le poisson de rentrer dans l'eau. »

Il respectait les lois de l'Eglise, et honorait l'état ecclésiastique en la personne des moindres clercs. Il alla une seconde fois à Alexandrie, à la priere de saint Athanase et des Evêques catholiques, pour confondre les Ariens, qui avaient publié qu'Antoine tenait leur doctrine. Il y rendit

hautement témoignage à la divinité de J. C., et anathématisa leur hérésie. Toute la ville accourut pour le voir, les païens même s'empressaient de le toucher; et il en convertit un très-grand nombre au christianisme.

Sa réputation alla jusqu'à la cour de l'empereur Constantin. Ce prince et ses enfans lui écrivirent comme à leur pere, et témoignerent un grand désir de recevoir de ses lettres. Antoine parut peu touché d'un honneur dont tant d'autres eussent été flattés. « Ne vous étonnez pas, dit-il aux solitaires qui étaient auprès de lui, si un Empereur, qui n'est qu'un homme mortel, m'écrit; mais étonnez-vous de ce que Dieu a écrit une loi pour les hommes, et de ce qu'il nous a parlé par son propre fils. » Il fit réponse à ces princes, et leur donna de salutaires avis.

Il fut visité plusieurs fois par des philosophes payens, dont quelques-uns essayerent de l'embarrasser par la subtilité des argumens qu'ils proposaient contre la religion chrétienne. Mais Antoine confondit ces derniers, en leur montrant, par de solides raisonnemens, l'excellence de cette religion, et l'absurdité de l'idolâtrie; et pour confirmer pleinement la vérité de ce qu'il leur disait de la puissance de la foi en Jésus-Christ, il délivra à leurs yeux deux hommes possédés du démon en invoquant le nom du Sauveur, et faisant le signe de la croix.

Antoine sachant que sa fin était proche, alla encore rendre visite à ses freres, et leur dit qu'il venait les voir pour la derniere fois. A ces mots, ils se mirent tous à pleurer et à embrasser le saint vieillard, qui leur parlait de sa mort, avec la joie d'un homme qui va quitter un pays étranger pour retourner dans sa patrie. Voici les derniers avis qu'il leur donna: « Mes chers enfans, dit-il, ne vous relâchez point dans vos travaux et vos saints exercices. Vivez comme si vous deviez mourir chaque jour. Efforcez-vous d'imiter les Saints. Evitez tout commerce avec les hérétiques. Observez religieusement la tradition des peres. Demeurez fermes dans la sainte foi en Jésus-Christ que vous avez apprise des écritures, et que j'ai souvent rappelée à votre mémoire. » Les freres voulaient l'obliger à demeurer avec eux et y finir ses jours; mais il ne le voulut pas, après leur avoir dit adieu, il s'en retourna sur sa montagne, accompagné de deux disciples qui le servaient depuis quinze ans, à cause de sa vieillesse. Quelques mois après il tomba malade, et rendit l'esprit avec une joie qui paraissait encore sur son visage après sa mort. Elle arriva dans la 105.e année de son âge, et la 356 de Jésus-Christ.

PRATIQUES. 1. Nous courons après les biens; ceux de la terre valent-ils ceux du ciel? Désirons donc ceux-ci et méprisons ceux-là.

2. L'Eglise est notre mere; donc nous devons prendre part à tout ce qui la regarde, à ses maux comme à ses biens. N'augmentons pas son affliction, par nos déréglemens.

PRIERE. En vous possédant, Seigneur, nous posséderons les véritables biens; ceux de la terre sont faux, détachez-en notre cœur. Votre Eglise

est notre mere, donnez-nous un véritable amour pour elle, faites que nous soyons sensibles à ses maux et ne permettez pas que nous les augmentions, en suivant des nouveautés qu'elle ne peut nous enseigner, en faisant des actions indignes de sa sainteté.

(18 *janv.*) LA CHAIRE DE S. PIERRE A ROME 1.er siecle.

L'Apôtre saint Pierre, après avoir fondé par la prédication plusieurs Eglises, et gouverné en particulier celle d'Antioche en Syrie, durant quelques années, alla établir son siége épiscopal à Rome, afin que cette ville, qui était le centre de toutes sortes d'erreurs et de superstitions, devint par la présence du prince des apôtres et le chef des pasteurs le centre de la Religion Chrétienne. C'est de cet établissement qu'on fait aujourd'hui la fête; et c'est un reste de l'ancienne coutume de célébrer tous les ans dans chaque Eglise la fête de l'Ordination de l'Evêque. La différence qu'il y a, c'est qu'à l'égard des autres Evêques, cette fête était renfermée dans l'étendue de chaque Diocèse; au lieu que celle de l'épiscopat de saint Pierre est célebrée par toutes les Eglises qui réverent l'Eglise Romaine comme leur mere commune. Le devoir des fideles en ce jour, est de prier en particulier pour notre Saint Pere le Pape, afin que Dieu lui fasse la grace d'être imitateur de Saint Pierre, dont il l'a établi le successeur.

Pratique. Célébrons cette fête dans une sainte joie et dans des transports de reconnoissance. Quelle consolation pour un chrétien, et quel sujet d'actions de graces pour toute ame fidele, de voir le doigt de Dieu si bien marqué dans l'établissement de la Religion chrétienne à Rome, et dans sa conservation depuis dix-huit siecles. Dans son établissement, puisqu'il ne se sert que d'un pauvre pêcheur, sans talens naturels, sans science, sans force, pour imposer le joug aux têtes les plus superbes qui furent jamais. Dans sa conservation, puisque ni les torrens de sang que les tyrans ont fait couler, ni le déluge d'hérésies qui innondent l'Eglise depuis tant de siecles, ni la fureur des hommes, ni la puissance des enfers n'ont pu ébranler cette pierre, le centre et le fondement de la religion catholique.

Priere. Seigneur, vous êtes l'auteur de notre Sainte Religion, vous êtes venu vous-même nous l'enseigner, et vous avez jugé à propos de placer à Rome votre Vicaire, et le dépositaire de vos oracles; faites que nous ne cessions de l'écouter avec docilité.

(19 *janv.*) S. GERMANIQUE ET SES COMPAGNONS. 2.e siecle.

Ces Saints souffrirent le martyre à Smyrne, ville d'Asie, dans la persécution de l'empereur Marc-Aurele, l'an 166. Germanique ayant été arrêté avec onze autres Chrétiens, par ordre de Statius Quadratus, gouverneur d'Asie, on le mena à Smyrne, où résidait ce magistrat. Voici ce que l'Eglise de Smyrne nous apprend de leur martyre dans la lettre qu'elle écrivit aux autres Eglises sur le martyre de saint Policarpe, qui suivit de près celui des Saints dont nous parlons

Qui n'admirera, disent les fideles de Smyrne, le courage de ses saints Martyrs, leur patience, leur foi, leur amour pour Dieu? Ils ont été tellement déchirés à coups de fouets, qu'on leur voyait les veines, les arteres et jusqu'aux entrailles.

Au milieu de ces cruels tourmens, ils ne jetaient pas le moindre cri, ni le moindre soupir. C'est qu'ils n'étaient plus alors dans leur corps; ou plutôt c'est qu'ils étaient attentifs à la voix de Jésus-Christ qui était en eux, et qui parlait en leur cœur, et la joie de sa présence leur faisait mépriser tous les tourmens. Ils se trouvaient heureux d'éviter des supplices éternels pour une douleur d'un moment; et les feux que les cruels bourreaux leur faisaient souffrir, leur semblaient un rafraîchissement, parce qu'ils ne pensaient qu'à éviter ces feux qui ne s'éteindront jamais, et qu'ils avaient les yeux du cœur attachés sur les biens que Dieu réserve à ceux qui persévèrent, et que l'œil n'à jamais vus, ni l'oreille entendus, ni le cœur humain compris, mais que Dieu leur découvrait, parce qu'ils n'étaient plus des hommes, mais des Anges.

« Ceux qui avaient été condamnés aux bêtes, ont souffert les incommodités d'une longue prison, en attendant le jour destiné à leur couronne. On les couchait sur des écailles et des pierres aigues, et on leur faisait souffrir mille autres sortes de tourmens, pour les contraindre par la longueur des supplices, à renoncer J. C. Le très-généreux Germanique fortifiait la faiblesse des autres par l'exemple de son courage. Il se signala sur-tout, lorsqu'il fut exposé aux bêtes. Comme il était dans la vigueur de son âge, le gouverneur, qui eût bien voulu le gagner, l'exhortait à avoir pitié de lui-même, et à ne pas perdre une si florissante jeunesse. Mais Germanique, loin de l'écouter, irrita les bêtes et les força en quelque sorte à le dévorer, étant dans une espece d'impatience de sortir de ce siecle corrompu. »

PRATIQUE. Les Saints ont vaincu les bêtes les plus cruelles et n'ont pas craint de perdre leur vie pour Jésus-Christ. Travaillons à vaincre nos passions, qui sont plus cruelles que les bêtes, puisqu'elles tuent nos ames.

PRIERE. Seigneur, donnez-nous des armes pour combattre nos passions. Combattez avec nous: car sans vous nous serions vaincus.

(20 *janvier.*) S. SÉBASTIEN, MARTYR. 3.e siecle.

SAINT Sébastien, né à Narbonne, était originaire de Milan, et il y fut élevé. Il quitta depuis cette derniere ville, pour aller à Rome. Il embrassa la profession des armes, et fut élevé aux charges militaires. Ses premieres vues n'avaient point été pour cette profession, et il en eut toute sa vie de l'éloignement; mais le désir de servir les Chrétiens dans les persécutions qu'on leur suscitait l'emporta sur son inclination. Comme, en qualité de soldat, il n'était point suspect, ses actions étaient moins observées; et il se conservait par-là une plus grande liberté de vaquer aux œuvres de charité, sans donner d'ombrage aux païens. Il visitait ceux qui étaient dans les prisons pour la foi, et les encourageait à souffrir. Il convertit même plusieurs idolâtres qui reçurent le baptême, et furent couronnés par le martyre.

Dioclétien, devenu maître de l'empire, étant venu à Rome

en 285, prit Sébastien en affection, et lui donna la charge de capitaine de la premiere compagnie des gardes, qu'il voulait laisser à Rome. Car ce Saint s'était conduit avec tant de discrétion, que personne ne le soupçonnait encore d'être chrétien. Il continua donc de servir l'Eglise de J.C. comme il avait commencé; et pendant une violente persécution qui s'éleva contre les fideles de Rome, plusieurs, encouragés par ses exhortations pleines de zele, eurent le bonheur de mourir pour J. C. Pour lui, il était toujours prêt à les suivre, et il n'attendait que le moment où il plairait à Dieu de le faire connaître. C'est ce qui arriva l'an 288.

On découvrit qu'il était Chrétien, et que c'était lui qui affermissait les autres contre la crainte des supplices et de la mort. L'empereur en fut averti. Il le fit venir, et lui reprocha son peu de reconnaissance pour les bienfaits qu'il avait reçus de lui. Sébastien lui répondit qu'il n'avait point cessé de faire des prieres pour sa personne et pour l'empire; mais qu'il les avait adressées à Dieu qui est dans le ciel, et à Jésus-Christ, et non à des idoles et à des pierres. Dioclétien, irrité de cette réponse, le mit entre les mains des archers, et donna ordre qu'il fut attaché à un poteau, et percé de fleches; ce qui fut exécuté sur-le-champ. On le laissa pour mort: mais une sainte femme nommée Irene, qui vint pour l'enterrer, le trouva encore vivant. Elle l'emmena dans sa maison, où il fut en peu de temps guéri de toutes ses blessures.

Les Chrétiens qui venaient le voir, le conjuraient de se retirer; mais il n'en voulut rien faire. Après avoir invoqué le secours de Dieu, il alla se placer sur un escalier par où l'empereur devait passer; et s'étant présenté devant lui, il lui reprocha avec liberté l'injustice qu'il commettait en persécutant les chrétiens comme des ennemis de l'état, eux qui étaient les plus fideles sujets, et qui priaient sans cesse pour sa prospérité. Dioclétien, qui le croyait mort, fut fort surpris de le voir et pouvait à peine en croire ses yeux; mais le Saint l'assura que c'était lui-même; que J. C. lui avait rendu la vie, afin qu'il vint protester devant tout le monde que c'était une extrême injustice de persécuter les chrétiens. L'empereur ne pouvant soutenir de tels reproches, le fit assommer à coups de bâton, et son corps fut jeté dans un cloaque. Une femme chrétienne l'en tira et lui donna la sépulture. On bâtit depuis une Eglise sur son tombeau. En 680, Rome fut délivrée d'une grande peste par son intercession. C'est de là qu'est venue la coutume d'invoquer ce Saint en temps de peste.

PRATIQUES. 1. Aucune profession, pas même celle de soldat, ne nous dispense d'être chrétiens, et de vivre comme tels.

2. On ne peut être fidele à Jésus-Christ sans être fidele à son prince. On doit sa vie au prince, mais on doit son ame à Jésus-Christ.

PRIERE. Oui, Seigneur, par votre miséricorde, nous sommes chrétiens et nous ne devons jamais cesser de l'être. Faites-nous la grace de vous être toujours fideles. Nous cesserions de l'être, si nous ne l'étions pas à ceux que vous avez établis pour nous gouverner.

(21 *janvier.*) S.te AGNÈS, VIERGE ET MARTYRE. 4.e siecle.

ON croit communément que sainte Agnès souffrit le martyre à Rome, sous Dioclétien, l'an 304 de J. C. Sa rare beauté la fit rechercher en mariage par plusieurs jeunes hommes d'un rang distingué, lorsqu'à peine elle avait la treizieme année de son âge. Mais comme elle avait déjà consacré sa virginité à J. C, elle rejetta toutes les propositions qu'on lui fit pour le mariage. Quelques-uns de ceux qui avaient été refusés, en eurent un tel dépit, qu'ils la firent arrêter sous prétexte qu'elle était Chrétienne.

Agnès parut devant le juge, qui tenta toutes sortes de moyens pour la faire renoncer à la foi; mais elle méprisa également ses caresses et ses menaces. Elle souffrit courageusement les chaînes de fer dont on la chargea, et elle déclara qu'elle était prête à endurer toutes sortes de supplices, et le feu même dont on la menaçait, dans la confiance que J. C. son époux lui donnerait la force d'en surmonter la rigueur. On la traîna aux autels des faux dieux, où elle confessa hautement le nom de J.C. L'on ne put lui faire remuer la main que pour imprimer sur elle le signe de la croix.

Le juge croyant qu'elle serait plus sensible à la perte de sa chasteté, qu'à tous les supplices, lui dit que si elle n'adorait Minerve, il allait la faire exposer dans un lieu infâme. Agnès, sans être épouvantée de cette menace, répondit que J. C. était le gardien de sa chasteté, et qu'il ne souffrirait pas qu'on profanât un corps qui lui était consacré. Le juge irrité, la fit aussitôt conduire dans le lieu de prostitution. Mais Dieu la protégea si visiblement, qu'aucun de ceux qui y étaient n'osa s'approcher d'elle, ni même la regarder, excepté un jeune homme débauché, qui, plus hardi que les autres, voulut arrêter les yeux sur elle. Il en fut puni sur-le-champ, et renversé par terre à demi-mort.

Le juge se voyant vaincu, la condamna à avoir la tête coupée. Elle entendit prononcer cet arrêt avec joie. Elle alla au lieu de l'exécution, et après avoir fait sa priere, elle reçut le coup qui lui assura la double couronne de la virginité et du martyre.

PRATIQUE. Sainte Agnès aime mieux perdre la vie de son corps, que sa chasteté. Que les chrétiens, mais particulierement les filles, se privent des plaisirs et des divertissemens pour conserver la pureté de leur cœur.

PRIERE. Seigneur, vous êtes l'Epoux des ames chastes; faites-nous mériter la pureté du cœur par une continuelle mortification de nos sens. Vous nous avez appris que ceux qui ont le cœur pur sont heureux, parce qu'ils verront Dieu.

(22 *janvier.*) S. VINCENT, DIACRE ET MARTYR. 3 et 4 siecle.

VINCENT était né à Sarragosse en Espagne. Il fut instruit dans les sciences et dans la piété, sous la discipline de l'évêque de cette ville, nommé Valere, qui le fit diacre de son

Eglise. Ce prélat, d'une éminente sainteté, ayant de la difficulté à parler, chargea Vincent d'instruire son peuple à sa place; et ce saint diacre s'en acquittait avec beaucoup de fruit.

L'Espagne avait alors pour gouverneur, Dacien, l'un des plus cruels ennemis du christianisme. Les empereurs Dioclétien et Maximien ayant ouvert la persécution par des édits sanglans, Dacien fit prendre l'évêque Valere et Vincent son diacre, et les fit emmener chargés de chaînes à Valence où il était. Ils essuyerent de grandes fatigues dans le chemin. Lorsqu'ils furent arrivés, Dacien lès laissa long-temps en prison, et commanda qu'on leur donnât fort peu à manger, dans le dessein d'abattre leur courage en affaiblissant leur corps. A la fin il les fit venir devant lui, et il employa d'abord les promesses et les menaces pour les porter à sacrifier. Valere ne répondant rien, Vincent lui dit, *mon pere, si vous l'ordonnez, je répondrai.* —*Mon cher fils*, dit Valere, *comme je vous ai confié la parole de Dieu, je vous charge aussi de répondre pour la foi que nous soutenons ici.* Alors Vincent déclara qu'ils étaient chrétiens, et prêts à tout souffrir pour le vrai Dieu.

Dacien se contenta d'envoyer l'évêque en exil; mais il tourna toute sa fureur contre Vincent et le fit appliquer à la question. On l'attacha sur le chevalet, et on l'étendit avec tant de violence, que ses os en furent tous disloqués, et ses membres presque arrachés. En cet état on lui déchira le dos et les côtes avec des ongles de fer, de sorte qu'on lui voyait le foie et les entrailles. Au milieu de ces tourmens, le Martyr avec un visage tranquille et serein, se raillait de la faiblesse du gouverneur et de ses ministres. Dacien s'en prit aux bourreaux, et les fit battre, croyant que c'était par leur faute qu'il ne sentait pas les tourmens. Ils le reprirent encore à deux différentes fois, après avoir laissé refroidir ses plaies; mais rien n'était capable d'ébranler la constance du saint Martyr. Dacien, vaincu de ce côté-là, fit cesser la torture, et tenta la voie de la douceur. Il dit au Saint, que s'il ne voulait pas sacrifier, il fallait au moins qu'il donnât les livres sacrés pour être jetés au feu. Vincent lui répondit avec indignation, que les feux où il voulait jeter ces saints livres, étaient bien plus justement destinés pour punir son impiété; qu'au reste, il le priait de ne le point épargner, et qu'il craignait plus sa fausse compassion que sa rigueur.

Cette réponse mit Dacien en fureur; il condamna Vincent à une nouvelle question, la plus cruelle qu'on puisse imaginer. Il fit mettre du feu sous un gril de fer, auquel on l'attacha avec des chaînes de fer, et tandis que le brasier brûlait son corps au dessous, on lui appliquait des lames de fer toutes rouges sur les membres et sur la poitrine. On jetait du sel sur ses plaies, dont une partie, en retombant dans le feu, rejaillissait sur son corps, et le pénétrait jusqu'aux os. Le Martyr demeurait immobile, les yeux levés vers le ciel, l'esprit tranquille et le cœur appliqué à Dieu par une priere continuelle.

Le gouverneur voyant qu'il ne gagnait rien, fit cesser la question, et renvoya le martyr en prison. Il fut mis par son ordre dans un cachot semé de têts de pots cassés, sur lesquels on le coucha les pieds étendus dans les entraves. Mais le cachot se trouva tout d'un coup éclairé d'une lumiere céleste, les entraves rompues, les têts changés en fleurs ; et le saint Martyr, unissant sa voix avec celle des Anges, chantait les louanges de Dieu. Les gardes qui entendirent ces divins cantiques, regardant par les fentes de la porte, virent le Saint qui se promenait en chantant. Ce miracle les frappa tellement, qu'ils se convertirent à l'heure même.

Dacien, averti de ce qui s'était passé, et voulant ôter au Martyr la gloire de mourir dans les tourmens, commanda qu'on le mît sur un lit mollet, et permit qu'on lui donnât toutes sortes de soulagemens. Les fideles de la ville l'ayant appris, accoururent en foule à la prison. Ils baisaient ses plaies, et les essuyaient avec des linges pour garder son sang chez eux, comme la bénédiction de leurs familles. Un moment après que le Martyr eût été couché sur le lit, il rendit son ame à Dieu, l'an 304.

Dacien fit jetter son corps dans un champ pour être mangé des bêtes : mais Dieu envoya un corbeau, qui le garda contre les autres oiseaux, et chassa même un loup qui voulait en approcher. Dacien ne céda point encore à ce prodige. Il le fit jetter en haute mer, cousu dans un sac, attaché à une meule ; mais il flotta toujours sur l'eau : les vagues l'ayant apporté sur le rivage, les fideles, avertis par une révélation divine du lieu où il était, l'enleverent secrétement, et l'enterrerent dans une petite église.

PRATIQUES. 1 Que penser de notre lâcheté et de notre vie molle, à la vue des tourmens des saints Martyrs ?

2. Les honneurs rendus aux Saints, ne sont pas une nouveauté. Honorons-les en imitant leur foi, leur espérance, et leur charité.

PRIERE. Que votre amour, Seigneur, soit un feu qui embrase notre cœur, qui augmente notre foi, et qui, en nous inspirant du respect pour vos saints Martyrs, nous excite à les imiter.

(23 *janvier.*) S. JEAN L'AUMÔNIER. 7.e siecle.

SAINT JEAN, surnommé l'aumônier, naquit à Amathonte dans l'île de Chypre, au sixieme siecle de l'Eglise. Après avoir reçu de ses parens une éducation chrétienne, il fut engagé dans le mariage, et dans le commerce des affaires civiles, où il passa plusieurs années. Mais ayant perdu sa femme et ses enfans, il usa de sa liberté afin de se donner plus fortement que jamais à la pratique des vertus chrétiennes, et au soulagement des pauvres, pour lesquels il eut toujours un fond inépuisable de charité. La grande réputation de sainteté où il était, porta les Alexandrins à le demander pour évêque, et il fut élevé, malgré sa résistance, sur le siége patriarchal de cette Eglise, l'an 609, à l'âge de plus de cinquante ans.

Dès qu'il fut arrivé à Alexandrie, il se prépara à son sacre

par une action bien capable d'attirer sur lui l'abondance des graces de l'esprit divin. Il donna ordre à ses officiers de faire la visite par toute la ville, et de lui apporter un mémoire exact de tous ses maîtres. On ne comprenait pas ce qu'il voulait dire ; et ses officiers qui ne devinaient pas quels pouvaient être les maîtres d'un Patriarche d'Alexandrie, le prièrent de s'expliquer. Il leur répondit : Ceux que vous appelez pauvres et mendians, je les appelle mes maîtres et mes protecteurs ; car ce sont eux qui peuvent nous secourir auprès de Dieu, et nous ouvrir le ciel. Après une exacte perquisition, on lui apporta la liste de pauvres, qui montaient à plus de sept mille cinq cents. Il donna ordre sur-le-champ qu'on leur distribuât chaque jour de quoi se nourrir ; ce qui fut exécuté.

Le lendemain de son sacre, ayant été informé que l'inégalité des poids et des mesures donnait lieu à de grandes injustices, et particulierement à l'oppression des pauvres, il retrancha cet abus dans la ville d'Alexandrie, et dans toute la province, par une ordonnance qui portait peine de confiscation de tous les biens des contrevenans au profit des pauvres. Il apprit encore une autre sorte d'injustice que commettaient les officiers de l'Eglise établis pour le rachat des captifs, en recevant des présens pour en racheter quelques-uns, par préférence aux autres. Il les manda chez lui ; et sans leur faire de reproches sur le passé, il augmenta leurs gages, en leur déclarant que c'était à condition qu'ils ne recevraient rien de qui que ce fût.

Plusieurs de ses diocésains, opprimés par des personnes puissantes en crédit et en richesses, n'osant s'adresser à lui pour lui demander justice, il prit la résolution de donner publiquement audience deux fois la semaine, le mercredi et le vendredi. On lui mettait un siége devant les portes de l'Eglise, avec deux bancs pour les personnes de piété qui l'accompagnaient. Etant là, il lisait le saint Evangile, ou s'entretenait avec eux, en attendant ceux qui voudraient lui parler. Et afin que les particuliers eussent une pleine liberté de l'approcher, il n'avait auprès de lui qu'un seul officier, qui était là pour exécuter ses ordres. Il écoutait avec bonté tous ceux qui se présentaient, et leur donnait satisfaction sans aucun délai. « Car, disait-il, si des hommes comme nous ont la liberté d'entrer à toute heure dans la maison du Seigneur, et de paraître devant cette souveraine Majesté, pour lui adresser leurs prieres ; si Dieu veut bien souffrir que nous le pressions de nous exaucer et que nous le conjurions de ne pas différer, que ne devons-nous pas faire pour ceux qui sont nos freres, et les serviteurs d'un même Maître ?

Un jour, ayant attendu jusqu'à onze heures du matin, sans que personne se présentât à son audience, il se retirait versant des larmes. Le bienheureux Sophrone lui en demanda le sujet. C'est dit-il, que je n'ai rien aujourd'hui à offrir à J. C.

pour mes péchés. Vous devez bien plutôt, répondit Sophrone, vous réjouir d'avoir si bien établi l'union et la paix dans votre troupeau, qu'ils vivent ensemble sans aucun différend, comme des anges. Le saint Patriarche, touché de la réflexion de son ami, rendit graces à Dieu de la bénédiction qu'il voulait bien donner à son travail.

Comme il sortait un jour de la ville pour aller à une Eglise des Martyrs, une femme vint se prosterner devant lui, demandant justice contre son gendre. Ceux qui accompagnaient le saint Patriarche, étaient d'avis qu'il attendît au retour à examiner cette affaire. Mais il répondit : « Et comment Dieu recevra-t-il ma priere, si je remets à écouter cette femme ? Qui m'a promis que je serai demain en vie ? » Et il expédia sur-le-champ cette affaire.

Un homme riche d'Alexandrie ayant su qu'il n'avait qu'un petit lit avec une méchante couverture de laine toute déchirée, lui en envoya une qu'il avait achetée fort cher, et le conjura de s'en servir pour l'amour de lui. Le Saint s'en couvrit en effet la nuit suivante. Mais il ne put dormir, se reprochant à lui-même d'être bien à son aise, pendant que tant de pauvres mouraient de froid et de misere. Le lendemain il envoya vendre la couverture. Le riche la racheta et la lui rendit. Le saint Patriarche la vendit une seconde fois, puis une troisieme, et lui dit agréablement : *Nous verrons qui se lassera plutôt de nous deux.*

Il avait une grande fermeté à maintenir le bon ordre et la discipline de l'Église. Ayant remarqué que plusieurs sortaient après la lecture de l'évangile de la messe, pour s'amuser hors de l'Eglise à des entretiens inutiles, il quitta un jour l'autel pour les suivre, et alla s'asseoir au milieu d'eux. Comme ils en paraissaient fort étonnés, il leur dit : « Mais enfans, il faut que le pasteur soit où sont les brebis. Ou rentrez avec moi dans l'Eglise, ou je demeurerai ici avec vous. Ce n'est que pour vous que je viens à l'Eglise ; car je pourrais dire la messe pour moi dans la maison épiscopale. » Après avoir fait la même chose une seconde fois, il corrigea cet abus.

Ayant été obligé de frapper des censures de l'Eglise un ecclésiastique, et voyant que sa sévérité n'avait fait qu'animer sa fureur contre lui, il entreprit de le gagner par la douceur. D'abord il eut la pensée de le faire venir, et de l'absoudre, après lui avoir donné quelques avis salutaires; mais Dieu permit qu'il l'oubliât: Le dimanche suivant, étant à l'autel, cet ecclésiastique lui revint en mémoire. Aussitôt, pour obéir au commandement, de J. C., il quitta l'autel, et étant allé dans la grande sacristie, il envoya plusieurs de ses officiers pour chercher ce clerc par-tout où il pouvait être. On le trouva, et lorsqu'il fut venu, le Patriarche se jeta le premier à genoux devant lui. L'ecclésiastique surpris et confus, se prosterna à son tour, reconnut humblement sa faute, et demanda pardon : depuis ce moment il parut si changé, qu'il mérita dans la suite d'être ordonné prêtre.

Un grand seigneur avait depuis long-temps une haine mortelle contre un autre, et ne voulait point entendre parler de réconciliation. Notre Saint avait essayé plusieurs fois de l'adoucir, sans avoir pu rien gagner. Il le pria un jour de le venir voir, comme pour lui parler de quelque affaire, et l'engagea à entendre sa messe dans sa chapelle, où il ne laissa entrer avec le seigneur, que celui qui devait servir à l'autel. Après la consécration, comme ils récitaient tous ensemble l'oraison dominicale, quand on en fut à cette demande : pardonnez-nous nos offenses, etc., le saint Patriarche se tut et fit signe au ministre de se taire aussi ; de sorte que ce seigneur prononça seul ces paroles : pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Alors le Saint se tournant de son côté, lui dit avec beaucoup de douceur : pensez, je vous prie, à ce que vous venez de dire à Dieu, en ce moment terrible des saints mysteres. Ces paroles furent comme un coup de foudre qui terrassa ce seigneur. Il se jeta dans le moment aux pieds du Saint, et lui dit : votre serviteur est prêt de faire tout ce que vous lui commanderez. Et il se réconcilia très-sincerement avec son ami.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici la maniere dont ce Saint vengea un outrage fait à son neveu par un hôtelier d'Alexandrie. Le jeune homme en était outré de douleur, et tout le monde disait qu'une telle insolence ne devait pas demeurer impunie. Le Patriarche, pour consoler son neveu, lui dit : est-il possible qu'il y ait eu quelqu'un assez hardi pour ouvrir la bouche contre vous ? Assurez-vous, mon fils, que j'exercerai aujourd'hui à son égard un traitement qui remplira d'étonnement toute la ville d'Alexandrie. Ces paroles, qui semblaient annoncer quelque punition d'éclat, appaiserent le jeune homme. Alors le saint Patriarche l'embrassa, et lui dit : « Mon fils, si vous êtes véritablement mon neveu, vous devez être prêt à essuyer toutes sortes d'outrages de la part de tout le monde ; car ce n'est point la chair et le sang, mais la ressemblance de l'esprit et de la vertu, qui fait la véritable parenté. » En même temps il donna ordre qu'on remît à cet homme tous les droits qu'il devait payer à l'Eglise et à lui-même. Les assistans bien étonnés, comprirent alors le sens de ce qu'il avait dit à son neveu, qu'il allait traiter son ennemi d'une maniere qui surprendrait toute la ville.

Mais le propre caractere de ce Saint, et la vertu qui lui a fait donner le surnom d'Aumônier, était une charité immense envers les pauvres, soutenue d'une foi en la providence, que ni le grand nombre des misérables qu'il avait à assister, ni les pertes considérables qu'il fit quelquefois, ni la difficulté des ressources ne purent jamais ébranler. Il n'est pas possible d'entrer ici dans le détail des libéralités infinies de ce saint Patriarche. Il suffit de dire que la pauvreté était un titre assuré pour avoir entrée chez lui et

pour mériter toute son attention. Un homme qui avait été son domestique, étant réduit à une extrême pauvreté, le saint patriarche lui donna un jour une grosse somme d'argent de sa propre main, afin que personne n'en sût rien. Cet homme lui témoignant sa reconnaissance dans les termes les plus touchans, le Saint lui dit cette belle parole : « Mon frere, je n'ai pas encore répandu mon sang pour vous, comme J.. C. mon maître et notre Dieu, me le commande. »

Toutes ces aumônes excédaient de beaucoup les revenus de son Eglise, quoique la plus riche alors qui fût au monde ; mais la providence, dont les ressources sont inépuisables, ne lui manqua jamais. Quelques gens mal intentionnés en prirent occasion de dire au gouverneur Nicétas, qu'il fallait obliger le Patriarche d'employer pour les besoins pressans de l'état, ces sommes immenses qu'on lui apportait de tous côtés. Nicétas l'alla donc trouver, et après lui avoir représenté les grandes guerres que l'empire avait à soutenir contre tant de peuples barbares, il le pressa de donner l'argent qu'il avait, pour être mis dans le trésor public. Il ne m'est pas permis, lui répondit le Saint, de donner au roi de la terre ce qui a été offert au roi du ciel ; mais voilà le coffre où je mets l'argent de J. C., faites ce que vous voudrez. Aussitôt le gouverneur ayant appelé ses gens, fit enlever cet argent, et ne laissa au Saint que cent écus. En descendant il rencontra des gens qui montaient, portant plusieurs petites cruches pleines d'argent, qu'on envoyait d'Afrique au Patriarche. Il eut la curiosité d'en lire les étiquettes. Il y avait sur les unes : miel excellent ; sur les autres, miel tiré sans feu. Comme il savait que le Patriarche était incapable de ressentiment, il le pria de lui envoyer de ce miel. Le Saint averti de ce qui était dans ces cruches, en envoya une à Nicétas, et lui fit dire que toutes les autres, aussi-bien que celle-là, étaient pleines d'argent, et non pas de miel. Il accompagna ce présent d'un petit billet conçu en ces termes : « Dieu qui nous a promis de ne point nous abandonner, ne peut mentir, et un homme mortel ne saurait lier les mains à celui qui donne à toutes choses la nourriture et la vie. » Nicétas fut si touché, que, sur l'heure, il fit reporter tout l'argent chez le Patriarche, en y ajoutant une somme considérable du sien, et s'alla jeter à ses pieds, pour le conjurer d'obtenir de Dieu, pour lui, le pardon de sa faute.

Le Nil qui fait toute la fertilité de l'Egypte par ses débordemens, n'étant pas monté à l'ordinaire, la grande cherté des vivres épuisa bientôt le trésor de l'Eglise. Le saint Patriarche s'adressa à plusieurs bons chrétiens, et emprunta d'eux jusqu'à mille livres d'or. Après qu'il les eut employées, comme la cherté continuait, personne ne voulait plus rien prêter, parce que chacun craignait pour soi. Pressé par le besoin des pauvres, il redoublait ses prieres et demandait à

Dieu de quoi les nourrir. Il y avait un homme à Alexandrie qui désirait d'être admis au diaconat, mais il en était exclu par les lois de l'Eglise, ayant été marié deux fois. Cet homme crut que l'embarras où était le saint Patriarche, était une belle occasion pour obtenir ce qu'il demandait. Il lui adressa une requête, par laquelle il le suppliait d'agréer qu'il donnât à J. C. par ses mains, deux cents boisseaux de blé et cent quatre-vingts livres d'or, ajoutant qu'il demandait seulement la grace d'être honoré du diaconat, afin que servant au saint autel, il pût obtenir de Dieu le pardon de ses péchés. Le Saint fit venir cet homme; et l'ayant pris à part, il lui dit: « Votre offrande est bonne en soi, et vient fort à propos, mais elle est défectueuse, et ne peut être agréable à Dieu. Quant à mes freres, les pauvres, Dieu qui les a nourris avant que nuos fussions nés vous et moi, les nourrira bien encore à présent, pourvu que nons soyons fideles à observer ses commandemens. Celui qui a multiplié les cinq pains, peut bien aussi multiplier par sa bénédiction dix boisseaux de blé qui restent encore dans mes greniers. » Il le renvoya ainsi tout triste et confus, sans vouloir accepter son offrande aux dépens des regles de l'Eglise. Dieu l'en récompensa sur-le-champ, car on lui vint dire que deux vaisseaux de l'Eglise, qu'il avait envoyés en Sicile, venaient d'arriver au port, chargés de blé.

Jean donna de nouvelles preuves de sa charité pastorale, en assistant les malades et les mourans, dans la mortalité qui suivit la famine. Il était toujours plein de la pensée de la mort, et il aimait tout ce qui pouvait la lui imprimer de plus en plus dans l'esprit. Quand il vit Alexandrie sur le point d'être livrée aux Perses, entrés en Egypte avec une armée formidable, il résolut de se retirer en Chypre, pour s'y préparer à la mort. Il se laissa néanmoins persuader par Nicétas de faire auparavant le voyage de Constantinople pour y rendre visite à l'empereur. Ils allerent ensemble jusqu'à Rhodes, où notre Saint ayant eu une vision qui l'avertissait de sa mort prochaine, il rebroussa chemin, et passa en Chypre. Etant arrivé à Amathonte, lieu de sa naissance, il y mourut après avoir dicté son testament en ces termes: « Je vous rends graces, mon Dieu, de ce que vous avez exaucé ma priere; et qu'après avoir trouvé à mon ordination près de huit mille livres d'or dans la maison épiscopale d'Alexandrie, outre les sommes innombrables qui m'ont été mises entre les mains par les serviteurs de J. C., il ne me reste qu'un tiers de sou, que je veux qu'on donne aux pauvres, parce qu'il ne vous appartient pas moins que tout le reste. » Sa mort bienheureuse arriva l'an 617, après huit années d'épiscopat.

PRATIQUES. 1. Respectons les pauvres, puisqu'ils sont nos maîtres. Achetons d'eux, par nos aumônes, l'entrée du royaume des cieux, dont ils sont en possession. Si nous ne pouvons les soulager avec de l'argent

tachons de le faire par nos services, le bon exemple et l'édification.

2. Ne remetrons jamais à un autre temps les occasions qui se présentent de faire quelque bonne œuvre.

PRIERE. Nous aurons toujours des pauvres, Seigneur, afin que nous ayions toujours occasion d'acheter d'eux un royaume éternel. Donnez-nous un cœur si rempli de charité, que nous soyons prêts à nous donner nous-mêmes pour eux, puisque vous vous êtes bonné pour nous.

(24 *janvier.*) S. TIMOTHÉE. 1.er siecle.

TIMOTHÉE était né à Lystre, ville de Lycaonie, d'un pere gentil, et d'une mere juive, nommée Eutsie. Il fut instruit dès son enfance dans les saintes lettres, et il embrassa de bonne heure la foi de J. C. Saint Paul étant venu en Lycaonie, connut Timothée; et sur le témoignage avantageux que lui rendirent les fideles de Lystre et d'Icone, il le choisit pour être le compagnon de ses voyages et de ses travaux apostoliques. Avant de l'attacher à sa suite, ce saint Apôtre, pour ne pas éloigner les Juifs de la religion chrétienne, le circoncit: après quoi il lui confia, par l'imposition des mains, le ministere de la prédication. Il le regarda toujours depuis non-seulement comme son disciple et son cher fils, mais comme son frere, le compagnon de ses travaux, en un mot, comme un homme de Dieu; car c'est ainsi qu'il l'appelle, et il lui rend ce glorieux témoignage, qu'il n'y avait personne qui fut uni avec lui d'esprit et de cœur, comme l'était Timothée.

L'Apôtre ne le tenait pas tellement attaché à sa personne, qu'il ne l'envoyât en divers endroits pour le service de J. C. Ce fut dans un de ses voyages que S. Timothée fut arrêté prisonnier, et qu'il confessa glorieusement la vérité en présence de plusieurs témoins; mais on ne sait ni le temps ni le lieu de cet événement.

Après que S. Paul eut travaillé pendant plusieurs années à le former au ministere évangélique, il l'établit évêque d'Ephese, et lui confia même, selon les apparences, le soin de toutes les Eglises d'Asie. Quelque temps après, il lui écrivit de Macédoine sa premiere lettre, où il lui donne d'excellens avis pour sa conduite particuliere, et pour le gouvernement de l'Eglise et le choix des ministres. On voit par cette lettre, que S. Timothée ne buvait que de l'eau; que son estomac était fort affaibli, et qu'il était souvent malade. C'est ce qui obligea S. Paul de modérer ses austérités, en lui ordonnant de boire un peu de vin pour fortifier son estomac, et rétablir sa santé.

Le saint Apôtre étant prisonnier à Rome pour la seconde fois, et sachant que sa mort était proche, écrivit à Timothée une seconde lettre qu'on regarde avec raison comme le testament de S. Paul. Il y parle à ce cher fils avec la plus tendre effusion de cœur, et lui demande de venir promptement le trouver; car il avait un grand désir de le voir avant de mourir, pour lui confier plusieurs choses qui regardaient le service de Dieu et les intérêts de l'Eglise.

S. Timothée est honoré comme martyr; mais il ne nous reste aucun monument authentique qui nous apprenne les circonstances de sa mort, qui arriva, à ce que l'on croit, l'an 97 de J. C.

Pratique. Comment S. Timothée est-il parvenu à ce haut degré de sainteté qui nous le fait tant révérer ? C'est parce qu'il a été docile aux leçons de son incomparable maître. Qui nous empêche d'en profiter ? Elles sont adressées à Timothée, mais elles sont parvenues jusqu'à nous et elles peuvent nous être utiles comme à lui. Il ne tient qu'à nous d'en profiter. Quel sujet de condamnation si nous ne le faisons pas !

Priere. Seigneur, qui avez rendu S. Timothée si cher par sa docilité, à S. Paul son maître, faites que nous fassions par la nôtre, la consolation de ceux qui nous enseignent votre sainte doctrine.

(25 *janvier.*) LA CONVERSION DE S. PAUL. 1.er siecle.

Saul, qui fut appelé depuis Paul, était Juif de la tribu de Benjamin, né à Tharse, métropole ou capitale de la Cilicie, qui avait le droit de bourgeoisie romaine. Son pere, qui était de la secte des pharisiens, l'envoya jeune à Jérusalem, où il eut pour maître Gamaliel, l'un des plus célebres docteurs de son temps; il fut instruit dans la maniere la plus parfaite d'observer la loi de Moïse. Il s'attacha à la secte des pharisiens, la plus exacte et la plus sévere de toutes, mais aussi la plus superbe, et la plus opposée à J. C. Il surpassait tous ceux de son âge par son zele pour la loi et pour les traditions de ses peres; et comme il était d'un tempérament tout de feu, ce grand zele le rendit un des plus violens persécuteurs du nom de J. C.

Lorsqu'on répandit le sang du premier martyr S. Etienne, Saul était présent; il consentait à sa mort, et gardait les manteaux de ceux qui le lapidaient. Après cela, il s'éleva une grande persécution contre l'Eglise de Jérusalem, pendant laquelle il se signala entre tous les autres. S'étant fait autoriser par les princes des prêtres, il entrait dans les maisons, en tirait par forces les hommes et les femmes, les traînait en prison chargés de chaînes; et quand on les faisait mourir, il y contribuait de son suffrage. Il allait dans toutes les synagogues, où il faisait battre de verges ceux qui croyaient en J. C., et leur faisait souffrir toutes sortes de supplices pour les forcer de blasphémer.

Après avoir ravagé l'Eglise de Jérusalem, comme il ne respirait que le sang des disciples du Seigneur, il alla trouver le grand-prêtre, et obtint de lui des lettres pour les Synagogues de Damas, avec pouvoir de faire arrêter tous les chrétiens qu'il y trouverait, et de les emmener prisonniers à Jérusalem. Il s'avançait vers Damas, et en était déjà assez proche. lorsqu'à l'heure de midi, lui et ceux de sa suite furent frappés d'une lumiere du ciel plus brillante que le soleil, qui les renversa tous par terre. Alors Saul entendit une voix qui lui dit: Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ? Il répondit: qui êtes-vous, Seigneur ? Et le Seigneur lui dit: je suis Jésus que vous persécutez, il vous est dur

de regimber contre l'aiguillon. Alors tout tremblant et effrayé, il dit : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Le Seigneur lui répondit : levez-vous, et entrez dans la ville; on vous dira là ce qu'il faut que vous fassiez? Car je me suis fait voir à vous afin de vous établir ministre et témoin des choses que vous avez vues, et de celles que je vous montrerai encore dans la suite. Je vous envoie maintenant vers les Gentils, pour leur ouvrir les yeux, afin qu'ils se convertissent des ténébres à la lumiere, et de la puissance de Satan à Dieu; et que par la foi qu'ils auront en moi, ils reçoivent la rémission de leurs péchés, et qu'ils aient part à l'héritage des Saints. Ceux qui accompagnaient Saul étaient épouvantés, voyant la lumiere et entendant une voix, sans entendre les paroles, ni voir celui qui parlait.

Saul ne résista point à la vision céleste ; il se leva sur-le-champ pour aller à Damas, et y recevoir les ordres de Dieu. Mais quoiqu'il eût les yeux ouverts, il ne voyait point, parce que le grand éclat de cette lumiere l'avait aveuglé. On le prit donc par la main, et on le conduisit à Damas, où il fut trois jours en prieres, sans voir, et sans boire ni manger.

Il y avait à Damas un disciple de J. C., nommé Ananie, à qui le Seigneur avait dit dans une vision : Ananie, allez-vous-en dans la rue appelée Droite, et cherchez dans la maison de Judas, un nommé Saul de Tarse. Seigneur, répondit Ananie, j'ai ouï dire que cet homme a fait de grands maux à vos saints à Jérusalem, et même il est venu en cette ville avec un pouvoir des princes des prêtres pour emmener prisonniers tous ceux qui invoquent votre nom. Le Seigneur lui répartit : allez le trouver, parce que c'est un homme que j'ai choisi pour mon nom devant les nations et les rois, et devant les enfans d'Israël; et je lui montrerai combien il faudra qu'il souffre pour mon nom. Ananie donc s'en alla; et étant entré dans la maison où était Saul, il lui imposa les mains, en disant : Saul, mon frere, le Seigneur Jésus qui vous a apparu sur le chemin, m'a envoyé, afin que vous recouvriez la vue, et que vous soyez rempli du Saint-Esprit. Aussitôt il tomba de ses yeux comme des écailles, et il recouvra la vue. Ananie lui dit alors : Le Dieu de nos peres vous a prédestiné pour connaître sa volonté, pour voir le juste, et pour entendre les paroles de sa bouche; et vous lui rendrez témoignage devant tous les hommes, en publiant ce que vous avez vu et entendu. Levez-vous donc, recevez le baptême, et lavez vos péchés en invoquant le nom du Seigneur. Saul se leva, il fut baptisé, et prit ensuite de la nourriture. Il demeura quelques jours à Damas avec les disciples et se mit aussitôt à prêcher dans les synagogues, asssurant que Jésus était le Fils de Dieu. Tous ceux qui l'écoutaient, étaient frappés d'étonnement, et disaient : n'est-ce pas là celui qui persécutait à Jérusalem ceux qui invoquaient le nom de Jésus, et qui est venu ici pour les emmener prisonniers? Mais Saul se fortifiait de plus en plus, et confondait les

Juifs qui demeuraient à Damas, leur montrant que Jésus était le Christ.

Tel fut le miracle par lequel J. C. fit tout d'un coup d'un persécuteur un Apôtre, et du plus cruel ennemi de son nom, le plus zélé prédicateur de son Evangile. Saint Paul n'oublia jamais une si grande faveur.

PRATIQUE. Admirons la miséricorde de Dieu, qui fait servir à sa gloire ses plus grands ennemis. Quelque obstinés que soient les pécheurs, il ne faut point désespérer de leur conversion. Il faut seulement beaucoup prier pour eux. Paul aurait voulu éteindre le christianisme dès sa naissance; Etienne en mourant, prie pour ses persécuteurs; et Paul devient le plus fervent apôtre de Jésus-Christ. Quelle leçon puissante pour tous les Chrétiens! Elle leur apprend à avoir recours aux armes de la priere, sur-tout quand il s'agit de la conversion de leurs freres.

PRIERE. Seigneur, qui avez inspiré à votre Eglise de célébrer le jour marqué par la conversion de l'Apôtre des Gentils, faites, par son intercession, que nous entreprenions l'ouvrage important de notre sanctification, et que nous ne cessions de prier pour celle de nos freres.

(26 *janv.*) S. POLYCARPE, ÉVÊQUE DE SMYRNE. 2.e siecle.

POLYCARPE eut le bonheur de connaître et d'embrasser la religion de Jésus-Christ dès sa jeunesse. Il y fut instruit par les Apôtres même, et particulierement par saint Jean l'Evangéliste; qui l'établit depuis évêque de Smyrne, ville de l'Asie Mineure. Nous avons tout lieu de croire que c'est de lui que parle J. C. dans le second chapitre de l'Apocalypse, quand il dit à l'Ange, c'est-à-dire, à l'évêque de Smyrne: « Je sais quelle est votre affliction et votre pauvreté; mais vous êtes riche, et vous êtes noirci par les calomnies de ceux qui se disent Juifs, et ne le sont pas, mais qui sont de la synagogue de Satan. Ne craignez rien de ce qu'on vous fera souffrir.... Soyez fidele jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie. »

Il gouverna l'Eglise de Smyrne pendant soixante et dix ans ou environ. L'éclat de ses vertus le faisait regarder comme le chef et le premier des Evêques d'Asie; et il était tellement révéré de tous les fideles, qu'on ne souffrait pas qu'il se déchaussât lui-même, chacun s'empressant de lui rendre ce service pour avoir le bonheur de le toucher. Il forma plusieurs disciples, comme lui-même avait été formé par les Apôtres. Saint Irénée, évêque de Lyon, fut de ce nombre. « J'ai encore présent à l'esprit, dit ce Saint, quelle était la gravité de sa démarche, la majesté de son visage, la pureté de sa vie, et les saintes exhortations dont il nourrissait son peuple. Il me semble que je lui entends encore dire de quelle sorte il avait conversé avec saint Jean, et avec plusieurs autres qui avaient vu Jésus-Christ, les paroles qu'il avait entendues de leur bouche, et les particularités qu'ils lui avaient apprises des miracles et de la doctrine de ce divin Sauveur; et tout ce qu'il en disait était tout-à-fait conforme aux divines Ecritures, comme étant rapporté par ceux qui avaient été les témoins oculaires du verbe de la parole de vie. »

Après le martyre de saint Germanique, et des autres dont nous avons parlé au 19 de ce mois, le peuple de Smyrne, qui était alors assemblé dans l'amphithéâtre, irrité de la générosité de ce Saint, se mit à crier: qu'on extermine les impies; qu'on cherche Polycarpe. On le trouva couché dans une chambre haute d'où il aurait pu se sauver: mais il ne voulut pas, et dit: la volonté de Dieu soit faite. Il descendit, et parla aux archers, qui, voyant son âge et sa fermeté, avaient regret d'être chargés d'une telle commission. Il leur fit donner un grand souper, et demanda une heure pour prier en liberté. L'ayant obtenue, et étant rempli de la grace de Dieu, il pria debout pendant deux heures, pour tous ceux de sa connaissance, grands et petits, et recommanda à Dieu l'Eglise catholique répandue par tout le monde.

Quand il fut temps de partir, on le mit sur un âne pour le conduire à la ville. C'était le samedi. Le prévôt des maréchaux, nommé Hérode, et son pere Nicétas, le rencontrerent en chemin; et l'ayant fait monter dans leur chariot, ils tâchaient de lui persuader de faire ce qu'on demandait de lui. Quel mal y a-t-il, lui disaient-ils, à appeler César son Seigneur, et sacrifier pour sauver sa vie? Le Saint ne répondit rien d'abord; mais comme ils le pressaient, il dit: je ne saurais faire ce que vous me conseillez. Cette réponse les fâcha: il le chargerent d'injures, et le firent descendre du chariot avec tant de précipitation qu'il tomba et se blessa à la jambe. Il n'en fut point ému, et comme s'il n'eût aucun mal, il marcha gaiement à l'amphithéâtre où on le conduisait. Le bruit y était si grand, qu'on ne pouvait rien entendre. Lorsqu'il entra, plusieurs Chrétiens, qui étaient présens, ouïrent une voix du ciel qui disait: courage, Polycarpe, soyez ferme.

On le présenta au gouverneur de la province, qui lui demanda s'il était Polycarpe. Il répondit que oui. Le magistrat l'exhortant à renoncer J.C. lui dit: jurez par la fortune de César. Dites: exterminez les impies. C'était une acclamation ordinaire contre les chrétiens. Polycarpe se tourna vers cette multitude d'idolâtres, étendit les mains vers eux, leva les yeux au ciel, et dit en soupirant: exterminez les impies. Ce qu'il disait, ou par le désir ardent qu'il avait de les voir renoncer à leur impiété, ou comme une prédiction des jugemens effroyables de Dieu sur eux, s'ils persévéraient.

Le proconsul le pressait, en lui disant: jurez, et je vous laisserai aller; maudissez le Christ. Polycarpe lui répondit:

Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m'a jamais fait de mal. Comment pourrais je blasphémer contre mon roi qui m'a sauvé? Le proconsul continuait de le presser. Jurez, lui disait-il, par la fortune de César. Alors saint Polycarpe lui répondit avec fermeté: « Vous vous donnez bien de la peine pour me faire jurer par ce que vous appelez la fortune de César; et vous faites semblant

d'ignorer qui je suis. Je le déclare donc hautement : je suis Chrétien. Si vous voulez connaître la doctrine des Chrétiens, donnez-moi un jour pour m'entendre, et je vous l'apprendrai. Le proconsul lui dit : persuadez-le au peuple. « Pour vous, répartit Polycarpe, j'ai bien voulu vous répondre ; car nous avons appris à respecter les magistrats, et rendre aux puissances établies de Dieu toute sorte d'honneur, quand nous le pouvons, sans blesser notre conscience, mais pour ces gens-là, ils ne méritent pas que je me justifie devant eux En effet, le peuple était si animé contre le Saint, qu'il eut été inutile de vouloir lui faire entendre raison. Le proconsul le menaça de l'exposer aux bêtes, s'il ne changeait. Faites-les venir, répondit-il, car je ne sais ce que c'est que de changer de bien en mal ; mais il m'est avantageux de passer des souffrances à la parfaite justice. Le proconsul lui dit : puisque vous ne craignez point les bêtes, je vous ferai brûler vif si vous ne changez. Le saint répondit : « Vous me menacez d'un feu qui s'éteint en un moment parce que vous ne connaissez pas le feu éternel qui est réservé aux impies. Mais que tardez-vous ? faites-moi souffrir ce qu'il vous plaira. » En parlant ainsi, il paraissait plein de confiance et de joie, et la grace répandue sur son visage étonnait le proconsul, qui fit dire trois fois, par le crieur, au milieu de l'amphithéâtre, que Polycarpe avait confessé qu'il était Chrétien. Aussitôt toute la multitude se mit à crier : c'est le docteur de l'Asie, le pere des Chrétiens, le destructeur de nos dieux ; c'est lui qui a appris à tant de gens à ne les point adorer. En même temps ils demandaient qu'on lâchât un lion contre lui. On leur répondit que cela ne se pouvait, parce que les combats des bêtes étaient achevés. Alors il s'accorderent tous à demander qu'il fût brûlé vif et coururent amasser du bois dans les boutiques et dans les bains : en un moment le bûcher fut prêt.

Saint Polycarpe se déshabilla lui-même et comme on voulait le clouer au poteau, il dit : « Laissez-moi ainsi, celui qui me donne la force de souffrir le feu, me fera la grace de demeurer ferme sur le bûcher, sans le secours de vos cloux. » On se contenta donc de le lier avec des cordes, les mains derriere le dos. Etant ainsi attaché il leva les yeux au ciel, et dit : « Seigneur, Dieu tout-puissant, je vous rends graces de ce que vous m'avez fait arriver à ce jour et à cette heure, pour être mis au nombre de vos martyrs, et prendre part au calice de votre Christ, afin que je ressuscite à la vie éternelle. Que je sois admis aujourd'hui avec eux en votre présence, comme une victime d'agréable odeur, ainsi que vous l'avez préparé, prédit et accompli, vous qui êtes le vrai Dieu ; je vous bénis, je vous glorifie par le Pontife éternel et céleste, J. C. votre Fils, avec qui gloire soit rendue à vous et au Saint-Esprit, maintenant et dans toute l'éternité. *Amen.* »

Quand il eut dit AMEN, on alluma le feu ; mais par un

miracle surprenant, la flamme, au lieu de consumer le saint Martyr, s'étendit autour de lui comme une voûte, ou comme la voile d'un vaisseau, enflé par le vent. Les païens voyant qu'il ne pouvait être consumé par le feu, le firent percer d'un coup d'épée ; et le sang sortit en si grande abondance, qu'il éteignit le feu. Ce fut ainsi que Saint Polycarpe finit sa vie et son sacrifice.

PRATIQUE. Apprenons de ce grand Saint l'horreur que nous devons avoir des maximes contraires à la sainteté de l'Evangile et de la foi catholique.

PRIERE. Seigneur, rendez-nous sourds à tous les discours contraires à la sainteté de la religion que nous professons. Donnez-nous un amour plein de respect pour la sainte Eglise catholique notre Mere, et rendez-nous dignes de vous prier pour elle.

(27 *janvier.*) S. JEAN CHRYSOSTOME. 4.e siecle.

JEAN, à qui son éloquence, a fait donner le surnom de Chrysostôme, c'est-à-dire, bouche d'or, naquit à Antioche, vers l'an de J.C. 347, dans une des premieres familles de cette ville. Un génie heureux, cultivé par de bonnes études, l'aurait conduit aux plus hautes dignités ; mais il aima mieux travailler uniquement à acquérir les biens du ciel. Il aurait préféré la solitude du désert pour vaquer plus librement au grand ouvrage de son salut ; mais se croyant obligé de céder, au moins pour un temps, aux larmes et aux prieres d'une mere à qui il devait tout, il se contenta de mener, dans sa propre maison, la vie d'un solitaire. Il jeûnait, veillait, couchait sur la terre, et domptait sa chair par plusieurs austérités. Il combattait ses passions, et tâchait d'étouffer tous ses mauvais désirs, en vivant loin de tous les objets qui pouvaient en entretenir la flamme, se tenant enfermé dans sa chambre, et n'ayant aucun commerce avec le monde. Cette grande retraite donnait lieu à bien des discours, et on l'accusait d'être un homme insociable ; mais il aimait mieux souffrir ces discours que de quitter sa solitude, ne croyant pas qu'il fût possible de converser avec le monde sans y blesser sa conscience et y rallumer ses passions.

Après avoir passé six ou sept années à Antioche, dans le genre de vie dont nous avons parlé, il se retira sur les montagnes voisines, où, ayant trouvé un solitaire d'un âge avancé, il imita la dureté de sa vie, et fut quatre ans sous sa discipline. De là, cherchant à être inconnu, il alla habiter seul dans une caverne. Il y fut deux ans ; sans presque dormir, occupé de l'étude et de la méditation de l'Ecriture sainte, dont il apprit par cœur une bonne partie. De si grandes austérités lui affaiblirent tellement la santé, qu'il fut contraint de revenir à Antioche, où saint Mélece l'ordonna diacre, Cinq ans après, Flavien, successeur de saint Mélece, l'éleva au sacerdoce, et le chargea de prêcher la parole, de Dieu ; fonction qui, jusque-là, avait été réservée aux seuls Evêques. Le saint Prêtre s'en acquitta avec un

zele infatigable, et un très-grand fruit. Il expliquait l'Ecriture avec beaucoup de netteté et de justesse. Ses instructions étaient solides et lumineuses; ses exhortations vives et touchantes. Il reprenait avec force; il conjurait avec charité, sachant se proportionner en tout à la portée et aux besoins de ceux à qui il parlait. Aussi le peuple d'Antioche écoutait ses sermons avec une ardeur et une admiration incroyables. On l'interrompait souvent par des acclamations, et des battemens de mains qui blessaient son humilité; car il ne cherchait point à plaire à ses auditeurs, mais à les convertir. « De quoi me servent vos louanges, disait-il, puisque je ne vois pas que vous fassiez aucun progrès dans la vertu? Je n'ai besoin ni de ces applaudissemens ni de ce tumulte. L'unique chose que je désire, est qu'après m'avoir écouté paisiblement et avoir fait paraître que vous comprenez ces vérités, vous les pratiquiez fidelement. C'est tout l'applaudissement que j'attends de vous; ce sont les seuls éloges que je souhaite.

Il y avait douze ans que saint Jean Chrysostôme faisait à Antioche la fonction de prédicateur, lorsque le siége de Constantinople vint à vaquer par la mort de Nectaire, l'an 377. On fut quelque temps à délibérer sur le choix d'un successeur. Plusieurs prêtres briguaient cette grande place par des bassesses indignes; quelques-uns même par des présens. Le peuple de Constantinople ne le put souffrir, et il conjura l'empereur Arcade de chercher un homme qui sût ce que c'était que l'épiscopat. Le nom de notre Saint était alors célebre dans tout l'empire. On le proposa: il fut élu par un consentement unanime du clergé et du peuple, et l'empereur donna les mains à cette élection; mais il n'était pas aisé de le retirer d'Antioche. Il avait résolu de n'abandonner jamais cette Eglise, et il y était aimé à un tel point, que le peuple paraissait être prêt à tout hasarder plutôt que de souffrir qu'il les quittât. L'empereur écrivit donc à Astere, comte d'Orient, de le lui envoyer sans bruit. Ce comte manda saint Chrysostôme, comme pour lui parler de quelque affaire: après lui avoir proposé d'aller avec lui visiter une certaine Eglise hors de la ville, il le prit dans son chariot, et l'ayant conduit en diligence jusqu'au premier gîte, il le remit entre les mains de deux officiers que l'Empereur avait envoyés pour le conduire à Constantinople.

Saint Jean Chrysostome ayant reçu la consécration épiscopale, le 26 février de l'an 389, s'appliqua à connaître les besoins de son troupeau, et travailla à en guérir les maladies. Elles étaient sans nombre, et d'une cure très-difficile, dans une grande ville où la cour impériale faisait son séjour, et qui avait eu pour Evêque, pendant seize ans, un homme également destitué de zele et de lumieres. Le nouvel Archevêque commença par retrancher dans la maison épiscopale toutes les dépenses superflues, et se réduisit à une vie pauvre. Il ne voulut avoir ni meubles précieux ni habits de soie, il usait de viandes simples et légeres, et ne buvait point

de vin, si ce n'est dans les grandes chaleurs ; il mangeait presque toujours seul, à cause de ses fréquentes maladies, et pour éviter l'inconvénient des compagnies et les frais des repas. Ces retranchemens l'enrichirent en peu de temps, et lui donnerent le moyen de soulager tous ceux qui étaient dans la nécessité.

Sa charité et son application infatigable à remplir ses devoirs, lui gagnerent bientôt l'amour et la confiance de son peuple. On courait en foule à ses sermons ; et Dieu y répandait une telle bénédiction, qu'en peu de temps on vit Constantinople changer de face. Il vint à bout de corriger plusieurs désordres ; il établit l'office de la nuit dans les Eglises, introduisit le chant des Pseaumes dans les maisons même des particuliers, en détourna plusieurs de l'oisiveté et des spectacles, et les rappela à une vie sérieuse et occupée. Les mœurs du clergé étaient fort relâchées. Le saint Evêque entreprit de les réformer, et de faire vivre ses Ecclésiastiques selon les lois de l'Eglise. Il déposa ceux qui étaient d'une conduite scandaleuse, et fit entrer dans son Clergé des gens d'une vie exemplaire. La cour même éprouva son zele ; il reprit avec une généreuse liberté, l'avarice, le faste et l'orgueil des grands ; et il parla souvent à l'Empereur et à l'Impératrice de leurs obligations, et de la nécessité de faire pénitence. Il faisait profession d'ignorer l'art des ménagemens, ce qui lui attira beaucoup d'ennemis à la cour, et plus encore dans son Clergé ; et il parut bientôt que Dieu, en le tirant d'Antioche, où il n'avait jamais essuyé de contradiction, ne l'avait élevé sur le trône épiscopal de Constantinople, que pour achever de le sanctifier par les persécutions. Elles lui furent suscitées, non par des païens, ni par des hérétiques, mais par des Catholiques, et même par des Evêques et des Prêtres. Il fut déposé, et l'Empereur ordonna qu'il serait chassé de son Eglise et conduit en exil.

A cette nouvelle, le peuple s'attroupa autour de l'Eglise, et y fit la garde jour et nuit pour empêcher qu'on n'enlevât son Pasteur. Mais le troisieme jour le Saint trouva le moyen de sortir secretement ; et s'étant livré volontairement à ceux qui avaient ordre de l'arrêter, il fut mis vers le soir sur un vaisseau qui le conduisit en Bithynie. La nuit du lendemain, il y eut à Constantinople un furieux tremblement de terre, que tout le monde regarda comme un effet de la vengeance divine. L'Impératrice elle-même en fut si effrayée, qu'elle conjura l'Empereur de rappeler le saint Evêque, lui protestant qu'il n'y avait que son retour qui pût sauver l'état. Aussitôt les ordres furent expédiés pour le faire revenir. Dès qu'on eut avis qu'il approchait, tout le peuple courut au devant de lui, la plupart tenant des cierges allumés en chantant des Hymnes. Il fut conduit comme en triomphe jusqu'à l'Eglise des Apôtres, où le peuple impatient le contraignit, malgré sa résistance, de se placer sur le trône épiscopal : car il ne voulait pas reprendre ses fonctions, jusqu'à ce

que la sentence prononcée contre lui eût été révoquée.

Plus aimé du peuple que jamais, il faisait en paix les fonctions de son ministere, en attendant la convocation du concile qu'il sollicitait auprès de l'Empereur, pour y justifier son innocence. Mais un incident changea la face des affaires, et replongea son Eglise dans de nouveaux malheurs. On avait dressé une statue de l'Impératrice dans une place voisine de la grande Eglise appelée Sainte-Sophie. Il y eut à la dédicace de cette statue des danses et des spectacles de farceurs, qui exciterent de grands bruits, dont le service divin était troublé. Le Saint ne put souffrir ces insolences; il en parla en chaire avec sa liberté ordinaire, et blâma également ceux qui les commettaient et ceux qui les commandaient. Eudoxie, outrée de dépit, jura sa perte une seconde fois; et il fut exilé à Cucuse, petite ville d'Arménie, sur les confins de la Cilicie. Il partit de Nicée, conduit par des soldats et un capitaine, qui le faisaient marcher jour et nuit, sans lui donner de repos. La fatigue et l'insomnie lui causerent une fievre tierce, dont les accès étaient très-violens. Cependant on n'y eut point d'égards, et on continuait de lui faire faire la même diligence. Enfin il était aux abois, quand il arriva à Cézarée de Cappadoce. Ses gardes lui permirent d'y faire quelque séjour, et il y fut secouru de toute maniere par la charité des fideles. Après soixante et dix jours de marche, dont il passa plus de trente dans une fievre violente, il arriva à Cucuse. Il fut reçu avec beaucoup de charité par l'Evêque du lieu. Un homme de qualité, nommé Dioscore, le logea dans sa maison, et lui fit disposer exprès un appartement pour l'hiver, parce que le froid lui était contraire. Ainsi ce lieu, quoique désert, et à l'extrémité de l'empire, lui fut agréable par le repos et les soulagemens qu'il y trouva. Mais son repos ne fut pas oisif. Il prenait soin des Eglises nouvellement fondées chez les Goths, dans la Perse et dans la Phénicie, et animait les ouvriers Evangéliques par ses exhortations et par les secours qu'il leur envoyait.

Ses ennemis, s'ennuyant de le voir vivre si long-temps, et ne pouvant souffrir la gloire que son exil lui attirait, obtinrent un ordre pour le faire transporter à Pythyonte, ville déserte, et la derniere de l'Empire, sur le bord Oriental du Pont-Euxin. La traite était fort longue. On confia le Saint à deux gardes, à qui on promit de les avancer, s'il pouvait mourir en chemin. L'un d'eux, plus humain, et moins intéressé, lui témoignait son affection comme à la dérobée; mais l'autre était si brutal, qu'il s'offensait même des honnêtetés qu'on lui faisait pour obtenir de lui qu'il épargnât le saint Evêque. Il pressait sa marche le plus qu'il pouvait, disant nettement que tels étaient ses ordres; il le faisait partir par la plus forte pluie, et l'exposait aux plus grandes ardeurs du soleil, sachant que le Saint avec sa tête chauve en était incommodé, il ne souffrait pas qu'il s'arrêtât dans les villes et les bourgades, où il aurait pu trouver quelques

commodités, mais il allait loger dans de méchans villages où tout manquait.

Notre Saint alla ainsi jusqu'à Comane dans le Pont, qu'on lui fit traverser pour le mener à deux lieues de là loger dans les bâtimens du martyr saint Basilique, évêque de Comane. Ce saint Martyr apparut la nuit à saint Chrysostôme, et lui dit : courage, mon frere Jean, demain nous serons tous deux ensemble. Le lendemain le Saint s'assurant sur cette révélation, pria les gardes d'attendre à partir à onze heures du matin; mais il ne put l'obtenir. Ils marcherent environ une lieue et demie, après quoi ils furent contraints de revenir à l'Eglise d'où ils étaient partis, parce que le Saint se trouvait fort mal. Etant arrivé, il prit un habit blanc, et après avoir distribué aux assistans le peu qui lui restait, il reçut à jeûn la sainte Eucharistie; il prononça sa derniere priere, ajoutant ces mots qu'il avait souvent dans la bouche : Dieu soit loué de tout; puis il fit le signe de la croix, et en disant AMEN, il rendit l'esprit. Ce fut le 14 de septembre de l'an 407, la soixantieme année de sa vie, après neuf ans et demi d'épiscopat, dont il en avait passé plus de trois dans son exil. Ses funérailles furent honorées par un concours extraordinaire, et son corps fut inhumé auprès de celui de saint Basilique.

PRATIQUE. La retraite de S. Jean Chrysostôme, dans sa maison, doit être le modele de la nôtre. S'y exercer dans la pénitence, dans la méditation du saint Evangile, et dans la pratique de ce qu'il enseigne.

PRIERE. Quelle consolation pour nous, Seigneur, lorsque les hommes nous persécutent! C'est une marque que nous avons le bonheur d'être à vous. Soutenez-nous, et la mort même ne nous épouvantera pas.

(28 *janvier.*) S.te PAULE, VEUVE. 4.e siecle.

PAULE naquit à Rome, l'an 347, avec tous les avantages que peuvent donner la naissance et la fortune. Elle épousa Toxorius, dont elle eut entr'autres enfans, la célebre Eustoquie. Paule vécut dans son mariage d'une maniere irréprochable; mais sa vertu était encore humaine; et ne connaissant pas alors le véritable esprit du christianisme, elle vivait dans la mollesse trop ordinaire aux personnes de son sexe et de sa condition. Après la mort de son mari, Dieu se servit de la veuve sainte Marcelle, son amie, pour la détacher du monde avec sa fille Eustoquie, et les attirer à lui. Paule commença alors à vivre dans la retraite, quitta les habits précieux, méprisa ses grands biens, et donna aux pauvres tout ce dont elle pouvait disposer, persuadée que la miséricorde de J. C. qu'elle attirait sur ses enfans par ses grandes aumônes, serait pour eux une succession beaucoup plus riche que tout ce qu'elle pourrait leur laisser. Elle renonça absolument au siecle; et foulant aux pieds les délices, elle fit son unique occupation de la priere, du jeûne et de la lecture.

Le séjour que saint Jérôme fit à Rome, durant près de trois ans donna lieu à Paule de le connaître, et elle reçut

de lui de salutaires avis pour s'avancer dans la piété. A mesure qu'elle goûtait les choses de Dieu, la vie tumultueuse et dissipée de Rome lui devenait insupportable, et le départ de S. Jérôme, pour la Palestine, lui fit prendre enfin la résolution de quitter cette ville. Elle s'embarqua peu après ce Saint, suivie de sa fille Eustoquie, et elle le joignit à Antioche, d'où elle se rendit à Jérusalem, avec l'équipage le plus simple. En arrivant à la ville Sainte, elle refusa le logement que le gouvernement lui avait fait préparer, pour prendre une petite chambre. Après avoir visité avec de grands sentimens de piété les lieux qui avaient été sanctifiés par la présence et les mysteres de notre Sauveur, elle fit le voyage d'Egypte pour être elle-même témoin de ce qu'elle avait ouï dire de la vie toute céleste des solitaires.

De retour en Palestine, elle fit bâtir à Bethléem un monastere de filles, divisé en trois différentes communautés qui étaient séparées pour la table et le travail des mains, mais qui se réunissaient pour les offices divins du jour et de la nuit. Les dimanches seulement, les sœurs allaient à l'Eglise de la paroisse, qui était voisine du monastere. Leur habit était uniforme, et d'une étoffe grossiere, et elles ne se servaient de linge que pour essuyer les mains. Leur nourriture était très-frugale, leurs jeûnes fréquens, et leur pauvreté si parfaite, qu'il ne leur était point permis d'avoir la moindre chose au delà de la nourriture et du vêtement.

S.te Paule partageait avec elles, aussi-bien que sa fille, S. Eustoquie, les plus bas offices du monastere. Son extérieur était si négligé, et ses manieres si simples, qu'on l'aurait prise pour la derniere des sœurs. Elle ne se servait point de matelats, même dans ses maladies, mais elle se reposait sur la terre couverte de cilices. Lorsque S. Jérome, sous la conduite duquel elle était, lui représentait qu'elle devait épargner sa vue affaiblie par les larmes et la conserver pour l'écriture sainte, elle répondait : « Il faut défigurer ce visage que j'ai si souvent peint avec du blanc et du rouge, contre le commandement de Dieu, il faut affliger ce corps qui a été dans les délices ; il faut expier par des pleurs continuelles, ces ris et ces joies qui ont duré si long-temps ; il faut changer en l'âpreté d'un cilice, ce beau linge et ces riches étoffes de soie dont j'ai été vêtue ; après avoir tant cherché à plaire au monde et à mon mari, je n'ai plus d'autre plaisir que de plaire à J. C. »

Son abstinence était telle, que les plus robustes ne pouvaient y atteindre ; et S. Jérôme lui-même craignait qu'elle ne la poussât trop loin. Il rapporte que cette Sainte ayant été malade à l'extrémité, lorsqu'elle commença à se trouver mieux, les médecins la presserent de boire un peu de vin, le jugeant nécessaire pour la fortifier et empêcher qu'elle ne devint hydropique. S. Jérome pria S. Epiphane, qui était alors à Bethléem, d'obliger Paule à suivre le conseil des médecins. Lorsque ce saint Evêque sortit d'auprès d'elle

après l'avoir long-temps exhortée, S. Jérome lui demanda ce qu'il avait fait. A quoi il répondit : j'ai si bien réussi qu'elle a persuadé à un homme de mon âge de ne pas boire de vin.

Elle avait un si grand goût pour l'écriture sainte, qu'étant encore à Rome, elle apprit l'hébreu, afin de la mieux entendre. Elle la savait toute par cœur ; et depuis qu'elle se fut établie à Bethléem, elle et sa fille Eustoquie lisaient avec S. Jérome l'ancien et le nouveau testament, et s'en faisaient expliquer les difficultés par ce savant interprete.

Après avoir passé près de dix-huit ans à Bethléem dans la méditation des saintes écritures, et dans l'exercice de l'humilité, de la pénitence et de la charité, sainte Paule tomba dans une grande maladie ; ou plutôt, dit S. Jérome, elle obtint ce qu'elle désirait, qui était de quitter la terre, pour s'unir parfaitement à Dieu. Ainsi elle ne fut point troublée aux approches de la mort, et elle récitait continuellement quelques versets des pseaumes qui exprimaient l'impatience où elle était d'aller jouir de la gloire éternelle. Sa mort heureuse arriva le 26 janvier de l'an 404, dans la 57.e année de son âge.

PRATIQUE. Le silence, la priere, la méditation des vériés saintes, le travail des mains, une vie pénitente et pauvre, voilà l'abrégé d'une vie chrétienne ; mais ce sont les devoirs particuliers des personnes du sexe.

PRIERE. Seigneur, donnez-nous l'esprit de la pauvreté chrétienne, afin que, rebutés par le monde qui méprise les pauvres, nous ne pensions à plaire qu'à vous seul, qui nous rendez vraiment et éternellement riches.

(29 janvier.) S. FRANÇOIS DE SALES. 16.e siecle.

FRANÇOIS, né l'an 1557 dans le château de Sales, au diocese de Geneve, était fils de François, comte de Sales, et de Françoise de Sionas, tous deux d'une naissance illustre et d'une éminente piété. Il fit ses premieres études à Annecy. Delà il fut envoyé à Paris, où il étudia la rhétorique, la philosophie et la théologie chez les Jésuites. Dès qu'il y fut arrivé, il eut soin de chercher un homme sage et éclairé pour se mettre sous sa conduite. Il s'attacha par son conseil à l'étude de l'écriture sainte ; et ce fut pour s'y rendre habile qu'il apprit l'hébreu sous le docteur Genebrad. Il ne connaissait presque dans cette grande ville que l'Eglise et le collége. Comme celle de S. Etienne-des-Grecs lui paraissait la plus convenable au recueillement avec lequel il priait, elle était aussi celle qu'il fréquentait le plus ; et ce fut dans ce saint lieu que, prosterné devant une image de la sainte Vierge, il fit cette chaste mere de Dieu dépositaire de la résolution qu'il prit de garder, pendant toute sa vie la continence. Le motif qui l'engagea à cette action, fut de se mettre dans une plus étroite obligation d'être continuellement en garde contre tout ce qui pourrait donner atteinte à la pureté de son cœur ; et le Seigneur répondit à ses espérances.

Mais avant d'avoir à résister aux attaques contre lesquelles il s'était si sagement précautionné, Dieu voulut qu'il soutint une tentation, que ce jeune homme qui s'était donné sans réserve à lui, était bien éloigné de prévoir. Les ténebres et le trouble se répandirent tout d'un coup dans son esprit; la sécheresse et le dégoût s'emparerent de son cœur. Tout ce qui avait eu jusque-là tant d'attrait pour lui, exercices de piété, pratique de bonnes œuvres, méditation, prieres, étude, tout l'ennuyait, tout le fatiguait, tout le rebutait. Le démon, auteur de ce dérangement affreux, en profita pour faire naître dans son esprit la plus désespérante anxiété dans laquelle une personne qui aime Dieu puisse donner. François, à l'instigation de cet ennemi, se mit en tête qu'il était réprouvé. Quel sujet de désespoir pour lui, qui s'était toujours occupé du plaisir de posséder un jour dans l'éternité l'objet de son amour!

Aussi il passait tout le temps où il était seul à gémir et à pleurer; et la présence de ceux qu'il ne pouvait se dispenser de voir, le tenant dans une contrainte qui ne lui permettait pas de répandre sa douleur, son état devint en peu de temps si fâcheux qu'on commença à craindre pour sa vie.

Mais Dieu ne permet pas que ses serviteurs soient tentés au-delà de leurs forces. Il inspira à François d'aller répandre son cœur en sa présence dans l'Eglise où il avait fait vœu de chasteté: il y alla, et ayant imploré le secours de la sainte Vierge, pour obtenir du Seigneur la tranquillité qu'il avait perdue, il demanda dans l'amertume d'un cœur qui était tout à Dieu, que, s'il était assez malheureux pour être un jour condamné à le haïr sans fin, il lui accordât au moins la grace de ne pas être un moment en cette vie, sans l'aimer de toutes ses forces.

Dieu aurait-il rejeté une priere qui partait d'un si grand fond de charité? François fut exaucé: la paix du cœur qu'il demandait lui fut accordée à l'instant même; et la cause de tous ses maux ne subsistant plus, il revint chez lui avec une joie et un air de santé qui jeterent son précepteur et ceux qui désespéraient de sa vie, dans une surprise égale au plaisir que leur donnait un changement si subit. (1)

Son pere l'ayant rappelé de Paris après six ans d'étude, l'envoya à Padoue, où était alors la plus fameuse école de Droit. Dieu permit qu'il y fût exposé à de grands dangers. De jeunes libertins tendirent plus d'une fois des piéges à sa

(1) Ce combat et cette victoire, cette captivité et cette délivrance, cette mélancolie et cette joie, cet orage et ce calme, le rendirent depuis si adroit et si avisé au maniement des armes spirituelles, qu'il était comme un arsénal pour les autres, fournissant de défenses et d'industrie tous ceux qui lui manifestaient leurs tentations. Etant, pour eux, comme cette tour de David, de laquelle pendaient mille boucliers et toutes sortes d'armures.

Sur-tout il conseillait, aux grandes tentations, d'avoir recours à la puissante intercession de la mere de Dieu, laquelle est terrible, comme une armée rangée en bataille. (CANT. 6, 3.) (*Esprit de S. François-de-Sales.*

chasteté ; mais il en sortit heureusement par le secours de celui en qui il mettait toute sa confiance. La crainte qu'il eut d'être attaqué de nouveau, lui fit redoubler ses prieres, son application au travail et ses austérités : il en devint malade à la mort, et ne recouvra la santé, que par une espece de miracle.

Après avoir achevé ses études, et pris le bonnet de docteur, il fut reçu avocat au sénat de Chambéry. Le dessein du comte son pere était de l'engager dans le mariage ; et il lui proposa un parti fort avantageux. Dans le même temps il reçut, de la part du duc de Savoie, les provisions d'une charge de sénateur. Ce fut alors que François, obligé de s'expliquer, déclara à son pere la résolution qu'il avait prise de se consacrer au service de Dieu dans l'état ecclésiastique. Le comte et la comtesse de Sales y consentirent, quoiqu'avec beaucoup de peine, parce qu'il était l'aîné de leurs enfans.

François, après avoir reçu la prêtrise, parut un homme rempli de l'esprit apostolique, et tout brûlant de zele pour le salut des ames. Il prêchait rarement dans la ville, où il craignait que l'applaudissement des hommes ne lui enlevât le fruit de ses prédications ; mais il allait dans les bourgs et dans les villages, instruire les pauvres gens de la campagne, dont plusieurs vivaient dans une profonde ignorance de la religion. Ses grands travaux pour le service de l'Eglise et la bénédiction que Dieu y répandait, lui attirerent une nouvelle marque d'estime de son prince : il le fit presser pour la seconde fois d'accepter une charge dans le sénat de Chambéry ; mais François la refusa constamment, disant qu'on ne connaissait pas l'étendue du ministere ecclésiastique, si l'on croyait qu'il n'eût pas de quoi occuper un homme tout entier.

Le duc de Savoie, après être rentré en possession du duché de Chablais et de quelques autres pays, pensa à faire instruire dans la religion catholique les peuples de ces cantons, que l'hérésie avait entierement infectés. Tout le monde fut effrayé à la vue des fatigues et des périls d'une telle mission : mais François s'offrit à l'entreprendre avec un chanoine de ses parens, nommé Louis de Sales, le seul qui se présenta pour l'accompagner. Lorsqu'il fut près d'entrer dans le Chablais, il se jetta à genoux, et fit sa priere à Dieu avec beaucoup de larmes, puis il dit à Louis de Sales, en l'embrassant tendrement : « Nous entrons dans ce pays pour y faire la fonction des Apôtres. Si nous voulons y réussir, il faut les imiter. Renvoyons nos chevaux, marchons à pied, et contentons-nous comme eux du nécessaire. » Ils le firent ; et depuis ce moment, François suivi d'un seul domestique, et ayant pour tout équipage un sac où il y avait une bible et un breviaire, qu'il portait assez souvent lui-même, marchait à pied, un bâton à la main, dans un pays où les chemins étaient très-rudes. Il y essuya dans l'exercice de son

ministere, des fatigues, des contradictions et des persécutions incroyables. On lui fermait les hôtelleries, et il était obligé de coucher à l'air ; on lui refusait tout, et le pain même pour de l'argent : on le traitait de magicien et de sorcier. Le dépit et la fureur des ministres calvinistes allerent jusqu'à aposter plusieurs fois des gens pour l'assassiner. Mais le ciel couronna sa douceur et sa persévérance. Les hérétiques les plus aveuglés et les plus endurcis se laisserent enfin gagner, et revinrent à l'Eglise ; l'exercice de la religion catholique fut rétabli dans le pays et les difficultés ayant été une fois applanies par la patience et les travaux de notre Saint, on envoya des ouvriers évangéliques, pour l'aider à achever ce grand ouvrage.

L'évêque de Geneve touché de ses progrès, qu'on n'avait presque osé espérer, résolut de demander François pour son coadjuteur, et il lui communiqua son dessein, lorsqu'il vint à Annecy pour lui rendre compte de sa mission. Le saint Prêtre, qui connaissait mieux que jamais l'étendue des devoirs, et la grandeur des dangers de l'épiscopat, ne put se résoudre à l'accepter, malgré les vives instances que lui en fit son Evêque ; il fallut user d'autorité pour l'y contraindre. Le prélat ayant obtenu du duc de Savoie le brévet de coadjutorerie pour François, le lui envoya par un ecclésiastique, qui lui commanda de sa part de l'accepter, sous peine de désobéissance. A ces mots, se trouvant comme accablé du poids de l'autorité de l'Eglise et de J. C. même qu'il respectait dans son Evêque, il n'osa plus résister ; mais avant de donner son consentement, il alla à l'Eglise se prosterner devant le saint sacrement. Il y demeura long-temps en prieres, répandant une abondance de larmes, et éprouvant en lui-même un combat des plus rudes entre le désir d'obéir à son Evêque, et la crainte des périls auxquels l'obéissance allait l'exposer. Enfin Dieu lui rendit sa premiere tranquillité, il revint trouver l'ecclésiastique, et le chargea de dire à l'Evêque de Geneve qu'il se soumettait à l'ordre de Dieu. Mais il n'eut pas plutôt donné son consentement qu'il fut pénétré de la plus vive douleur qu'il eût ressentie de sa vie.

Les affaires de la Religion l'ayant appelé à la cour de France, Henri IV voulut l'y retenir, en lui offrant une pension de 4,000 liv., et le premier Evêché vacant ; mais François répondit, que Dieu l'ayant appelé malgré lui à l'évêché de Geneve, il se croyait obligé de suivre sa vocation et de le garder toute sa vie : quant à la pension, que le peu de bien qu'il avait suffisait pour l'entretenir, et qu'un plus ample revenu ne servirait qu'à l'embarrasser. Le roi cependant ayant su que le revenu de l'évêché de Geneve n'allait tout au plus qu'à trois ou quatre mille livres de rente, dit que c'était trop peu pour un homme du mérite de François, et lui fit expédier le brévet d'une pension de mille écus. François n'osa le refuser pour cette fois ; mais il pria le roi de

trouver bon que cet argent demeurât entre les mains du trésorier de l'épargne, et qu'il le demanderait quand il en aurait besoin. Le roi vit bien que c'était un honnête refus, et il ne put s'empêcher de dire « que l'évêque de Geneve, par cette heureuse indépendance où sa vertu l'avait mis, était autant au dessus de lui que la royauté l'élevait au dessus des autres hommes. »

François, ayant repris le chemin d'Annecy, apprit la mort de l'évêque de Geneve. Il se rendit de suite en Savoie, et se renferma durant vingt jours dans le château de Sales, pour se préparer à son sacre, qui se fit le 8 décembre, par l'archevêque de Vienne, son métropolitain. Aussitôt après, se regardant dans sa nouvelle dignité comme un homme mort au monde, et obligé plus étroitement que jamais de vivre pour Dieu et pour l'Eglise de J. C., il exécuta sans délai le plan qu'il avait dressé pendant sa retraite pour sa conduite particuliere, pour le réglement de sa maison et le gouvernement de son diocese.

Il ne porta jamais d'étoffes de soie, ou autres trop éclatantes; mais il était vêtu de laine, et aussi simplement qu'avant d'être évêque. Sa maison était propre, mais meublée fort simplement, et sans autres ornemens que quelques tableaux de dévotion. Il n'avait point d'équipage, et allait toujours à pied, même en faisant la visite de son diocese, à moins que le mauvais temps ne l'obligeât de monter à cheval. Sa table était honnête et frugale : on n'y servait que des viandes communes, à moins qu'il ne survînt quelque personne de distinction. Les prêtres, autant qu'il était possible, y tenaient les premieres places. On y lisait l'Ecriture sainte, ou quelques livres de piété jusqu'à la moitié du repas; et pendant le reste du temps on s'entretenait de choses utiles. Ses domestiques étaient en petit nombre, mais bien choisis, et d'une conduite réglée et édifiante. Toute sorte de jeux leur étaient défendus, et on les tenait toujours occupés à quelque chose d'utile. Il y avait un prêtre établi pour veiller sur eux, mais le maître ne se croyait pas pour cela dispensé du soin qu'il en devait prendre lui-même. Il vivait avec eux comme un pere avec ses enfans, assistait à la priere qu'ils faisaient en commun le matin et le soir, les instruisait souvent, et les communiait de sa main.

Une des premieres choses à quoi il s'appliqua, fut l'établissement des catéchismes dans son diocese, pour l'instruction de la jeunesse, d'où il savait que dépend tout le fruit du travail des pasteurs. Pour mettre cet exercice en honneur, il en fit lui-même l'ouverture, et le continua toujours depuis, autant que ses autres occupations le pouvaient permettre. Il donna tous ses soins au choix et à l'instruction des prêtres. Il examinait lui-même avec la derniere exactitude ceux qui se présentaient aux saints ordres, et il n'y admettait personne qu'il aurait connu vicieux ou ignorant, ou poussé par des vues profanes d'ambition ou d'intérêt.

Il entreprit la visite des paroisses de son diocese, avec la résolution de ne la discontinuer jamais totalement, persuadé que c'était le moyen de rassembler dans la bergerie tant de brebis égarées et perdues dans les montagnes, qui n'avaient peut-être jamais ouï la voix de leur pasteur. Il les alla chercher avec des peines infinies, marchant à pied dans des déserts affreux, réduit souvent à coucher sur la paille dans de pauvres chaumieres, obligé de grimper sur des hauteurs presqu'inaccessibles, au péril de rouler dans des précipices, si le pied ou la main lui eut manqué. Il parlait à ces pauvres gens avec une bonté qui les attendrissait; il entrait dans leurs besoins et dans leurs peines, les assistait de tout son pouvoir; et souvent on l'a vu se dépouiller d'une partie de ses habits pour en revêtir des pauvres, quand il n'avait plus autres choses à leur donner. Un jour, les députés d'une vallée vinrent le trouver à trois lieues de là, et ils lui apprirent que des rochers s'étant détachés des montagnes, avaient écrasé plusieurs villages et grand nombre d'habitans, avec quantité de troupeaux qui faisaient toute la ressource du pays; qu'étant réduits par cet accident à la derniere pauvreté, ils étaient hors d'état de payer les tailles. Ils le supplierent d'envoyer sur les lieux pour vérifier toutes choses, afin qu'il pût écrire en leur faveur. François s'offrit de partir à l'heure même, pour leur rendre tous les services qui dépendraient de lui. Ils lui représenterent que le chemin était impraticable. Le saint Evêque leur demanda s'ils n'en étaient pas venus. Ils répondirent qu'ils étaient de pauvres gens accoutumés à de pareilles fatigues. Et moi, mes enfans, répliqua-t-il, je suis votre pere, obligé de pourvoir par moi-même à vos besoins. Il partit avec eux à pied; et il lui fallut une journée entiere pour faire les trois lieues. Etant arrivé, il trouva des gens dans une misere affreuse, et manquant de tout. Il mêla ses larmes aux leurs, les consola, leur donna tout l'argent qu'il avait apporté, et écrivit au duc de Savoie, de qui il obtint tout ce qu'il demanda.

Quelque occupé qu'il fût aux fonctions dont nous venons de parler, il trouva encore le moyen d'instruire les fideles par ses écrits. Celui qui est le plus connu et le plus à la portée de tout le monde, et son *Introduction à la vie dévote*, (1)

(1) Les amis du saint Evêque ayant eu communication des Lettres spirituelles qu'il avait écrites à une Dame du monde, pour lui tracer des regles de conduite, le prierent d'en former un corps d'ouvrages suivis, où il montrerait que la dévotion est de tous les états, et qu'elle regarde le commun des chrétiens, comme ceux qui vivent dans les cloîtres; il se rendit à leurs instances, et composa le livre admirable de l'INTRODUCTION A LA VIE DÉVOTE. Cet ouvrage fut reçu avec un applaudissement universel; et on le traduisit dans toutes les langues qui se parlent en Europe. Henri IV en faisait une estime singuliere, et prenait un plaisir incroyable à le lire. La reine Marie de Médicis en envoya un exemplaire, magnifiquement relié et enrichi de pierres, à Jacques premier, roi d'Angleterre. Ce Prince, tout ennemi qu'il était de l'Eglise romaine, éprouvait en le lisant, une satisfaction indicible; il ne s'en cachait pas, jusques-là qu'il demanda aux Evêques protestans, pourquoi ils n'écrivaient pas avec la même onction. (*Vies des Saints, traduites de l'Anglais.*)

dont il eut la consolation de voir de grands fruits avant de mourir. Il passait souvent des journées entieres au confessionnal ; et on a vu des gens y venir de cent vingt lieues. Sa douceur attirait tout le monde ; mais cette douceur n'était pas, comme quelques-uns l'ont cru, une indulgence qui favorisât le relâchement ; c'était une charité tendre et compatissante, qui le faisait tout à tous, pour gagner tout le monde ; et qui, après avoir retiré les pécheurs de leurs égaremens, se terminait ordinairement par les faire entrer dans les pratiques les plus séveres de la pénitence.

Je rapporterai à ce sujet une chose assez singuliere qui lui arriva à Lyon, où il était allé pour quelques affaires. Il reçut un billet par un inconnu où il ne trouva que ces mots : « Si vous ne venez me confesser au plutôt, vous répondrez de mon ame devant Dieu. » Il répondit qu'on n'avait qu'à aller l'attendre dans le parloir de la Visitation, et qu'il s'y rendrait dans un moment. La Visitation, était un nouvel établissement qu'il avait fait en faveur des personnes de l'autre sexe, qui à cause de leur âge avancé, de leurs infirmités, de leur état de veuves, ou de leur pauvreté, ne pouvaient être reçues dans les maisons d'ancienne institution. En approchant du monastere, il vit un valet qui tenait deux chevaux par la bride. Il entra dans le parloir, où il trouva un homme d'une taille haute, qui avait l'air rude et étranger. Il était habillé en cavalier, et portait un manteau de campagne, dont il se couvrait le visage pour n'être pas connu. Il reçut le saint évêque sans beaucoup de cérémonie : et dès qu'il le vit dans le parloir, il ferma les fenêtres et la porte, en prit la clef, après avoir coupé la corde de la sonnette, afin de n'être point interrompu. François regardait attentivement à quoi aboutiraient toutes ces précautions, lorsque l'étranger l'ayant prié de s'asseoir, se jeta à ses pieds, et lui dit qu'il était général d'ordre ; qu'il vivait dans une licence effroyable, et que ses mauvais exemples avaient entraîné ses religieux dans les mêmes désordres ; qu'il y avait long-temps que Dieu le pressait intérieurement de se convertir ; mais que la honte, et la crainte de trouver des confesseurs peu compatissans à sa faiblesse, l'avaient long-temps retenu : qu'enfin ayant entendu parler de sa charité pour les pénitens, il était venu d'un pays éloigné, pour lui faire une confession de toute sa vie. Il la commença en effet avec beaucoup de larmes, et la continua avec toutes les marques d'une véritable contrition. Le Saint en fut touché ; il le traita avec cette douceur dont nous venons de parler ; en lui témoignant une grande compassion, et l'excitant à avoir une confiance sans bornes en la miséricorde de Dieu toujours prêt à recevoir les plus grands pécheurs qui retournent à lui de tout leur cœur. Il lui imposa une pénitence proportionnée aux excès qu'il avait commis, prit des mesures avec lui pour achever par lettres le grand ouvrage de sa conversion, et le vit partir changé en un autre homme,

sans être connu de personne que de lui. Il apprit depuis que sa conversion avait eu d'heureuses suites, et la plupart de ses religieux édifiés de ses bons exemples, avaient réparé par la pénitence le scandale de leur vie passée.

Sur la fin de l'an 1618, François fut obligé de venir à Paris avec le cardinal de Savoie. Le sujet du voyage du cardinal était la conclusion du mariage du prince de Piémont avec Christine de France. La princesse fut épousée par procureur : et lorsqu'il s'agit de faire sa maison, elle choisit d'elle-même notre saint Evêque pour son premier aumônier. Il l'en remercia d'abord, disant que cette charge était incompatible avec la résidence, qui était pour lui d'une étroite obligation. Enfin la princesse, qui avait une singuliere estime de sa vertu, continuant de le presser, il l'accepta, mais à deux conditions; l'une, qu'elle ne l'empêcherait point de résider dans son diocese; l'autre, que quand il n'exercerait point sa charge, il n'en recevrait point les appointemens. Vous avez, lui dit la princesse, des scrupules qui vont trop loin. Si je veux vous donner vos appointemens, lors même que vous ne servirez pas, quel mal ferez-vous de les accepter? Madame, répondit il, je me trouve bien d'être pauvre, je crains les richesses: elles en ont perdu tant d'autres, elle pourraient bien me perdre aussi. La princesse fut obligée de consentir à ces deux conditions; et sur-le-champ, comme pour l'investir de sa charge, elle lui fit présent d'un diamant d'un grand prix, en lui disant : c'est à condition que vous le garderez pour l'amour de moi. Je vous le promets, madame, lui répondit-il, à moins que les pauvres n'en aient besoin. En ce cas, dit la princesse, contentez-vous de l'engager, et j'aurai soin de le dégager. Je craindrais, madame, répartit François, que cela n'arrivât trop souvent, et que je n'abusasse de votre bonté.

La cour étant partie pour Fontainebleau, François fut un jour accosté par le cardinal de Retz, évêque de Paris, qui lui témoigna la difficulté de pouvoir veiller au troupeau qui lui était confié, s'il n'acceptait la place de son coadjuteur avec vingt mille livres de pension qu'il avait ordre de lui offrir de la part du roi. Une telle proposition ne tenta point notre Saint : il remercia le cardinal, et lui dit ces paroles remarquables : « Dieu me veut évêque de Geneve : il m'a donné cette Eglise pour épouse, il n'y a rien qui puisse m'obliger à l'abandonner pour une autre. »

Pendant ce second voyage de Paris, ses officiers gagnerent à Chambéry un grand procès contre plusieurs gentilshommes de son diocese. Il avait consenti à ce procès, parce qu'il s'agissait des droits de son Eglise, qu'il ne lui était pas permis d'abandonner. Quand il fut de retour, son économe lui proposa d'en exiger les dépens à la rigueur. Dieu me garde, répondit-il, d'en agir ainsi envers qui que ce soit, mais particulierement envers mes diocésains, qui sont mes enfans. L'économe insista, en lui représentant que ces dépens mon-

taient à une grosse somme dont il avait besoin pour se dédommager de ce que lui avait coûté la poursuite de ce procès. Et comptez-vous pour un petit gain, répartit le Saint, de regagner des cœurs que ce procès a peut-être rendu mes ennemis ? Pour moi, je le compte pour tout. A l'heure même il envoya chercher ces gentilshommes, à qui il remit les dépens.

Cette charité sans bornes, qui donnait tout, jusqu'à ses habits, mettait l'économe de mauvaise humeur, parce qu'il était quelque fois embarrassé de fournir à la dépense de la maison. Il le querellait alors, et le menaçait de le quitter. Mais François lui disait avec sa douceur ordinaire : vous avez raison, je suis un incorrigible ; et qui pis est, j'ai bien l'air de l'être long-temps. Quelquefois il lui montrait son crucifix, et lui disait : Peut-on rien refuser à un Dieu qui s'est mis en cet état pour l'amour de nous ? L'économe le quittait tout confus ; et quand il rencontrait les autres domestiques, il leur disait : notre maître est un Saint : mais il nous menera tous à l'hôpital ; et il ira lui-même le premier, s'il continue comme il a commencé.

Depuis son retour à Annecy, François continua de travailler à l'œuvre de Dieu avec une nouvelle ardeur : mais sa santé s'affaiblissait peu à peu, et il fut enfin obligé de se décharger sur son coadjuteur des fonctions les plus pénibles auxquelles sa faiblesse ne lui permettait plus de vaquer. Néanmoins, regardant le ministere de la parole, comme un des devoirs les plus indispensables d'un évêque, il faisait souvent le catéchisme en public ; et plus souvent encore dans sa maison épiscopale, ou il s'environnait d'enfans qu'il instruisait et qu'il formait à la vertu.

L'an 1622, il eut ordre du duc de Savoie de se rendre à Avignon, où ce prince avait dessein d'aller saluer le roi Louis XIII. Le Saint partit d'Annecy déjà indisposé, et avec un pressentiment de sa mort prochaine. D'Avignon il alla à Lyon avec le cardinal de Savoie. Il y prêcha le jour de Noël. Le jour de S. Jean, après avoir célébré la messe, il tomba dans une faiblesse, qui fut suivie d'une apoplexie. Il en mourut le lendemain 28 décembre, âgé de 55 ans, dans la vingtieme année de son épiscopat. Son corps fut porté à Annecy, et inhumé dans l'Eglise de la Visitation. Son cœur demeura à Lyon dans le monastere du même ordre. Il fut canonisé l'an 1665, par le pape Alexandre VII.

(La douceur était la vertu dominante de saint François de Sales. Il disait un jour, qu'il avait été trois ans à l'étudier à l'école de Jésus-Christ, et que son cœur ne pouvait se contenter là-dessus. Rien n'étant plus propre à déconcerter les supérieurs, que cette multiplicité d'affaires et cette affluence de monde qui ne leur laissait pas un moment pour respirer, le Saint disait à ce sujet : « Dieu sonde par-là nos cœurs, afin de voir s'ils sont à l'épreuve, et armés de toutes pieces. Je me suis quelquefois trouvé dans ce cas,

mais j'ai fait un pacte avec mon cœur et avec ma langue, pour les contenir dans les regles du devoir. Toutes ces personnes qui arrivent coup sur coup, sont des enfans qui courent dans le sein de leur pere. Jamais une poule ne se fâche quand ses poussins se jettent tous à la fois sous ses ailes : au contraire, elle les étend le plus qu'elle peut, afin de les couvrir tous. Il me semble que mon cœur se dilate à mesure que le nombre de ces bonnes gens s'accroît. Le remede le plus souverain que je connaisse contre les émotions subites d'impatience, est un silence doux et sans fiel. Quelque peu de paroles que l'on dise, l'amour-propre s'y glisse, et il échappe des choses qui jettent le cœur dans l'amertume pour vingt-quatre heures. Lorsqu'on ne dit mot, et qu'on sourit de bon cœur, l'orage passe ; on étonne la colere et l'indiscrétion, et l'on goûte une joie pure et durable..... Quiconque possede la douceur chrétienne, a un cœur tendre pour tout le monde ; il est porté à pardonner et à excuser les fragilités des autres. Il témoigne la bonté de son cœur par une douce affabilité, qui influe sur ses paroles et ses actions, et lui fait trouver tout agréable ; il s'interdit tout discours sec, brusque, impérieux. Une aimable sérénité est toujours peinte sur son visage ; il ne ressemble point à ces gens qui ne lancent que des regards furieux, qui ne savent que refuser, ou qui accordent de si mauvaise grace, qu'ils perdent tout le mérite du bienfait. »

Quelques personnes l'ayant un jour blâmé de son indulgence pour les pécheurs, il leur répondit : « S'il y avait quelque chose de meilleur que la douceur, Dieu nous l'aurait appris. Mais il ne nous recommande que deux choses, d'être doux et humble de cœur. Me voulez-vous empêcher d'observer le Commandement de Dieu, et d'imiter le plus que je pourrai, la vertu dont il nous a donné l'exemple, et dont il fait si grand cas ? Sommes-nous donc plus savant que Dieu ? » Quand les apostats et les pécheurs les plus abandonnés avaient recours à lui, il leur ouvrait son cœur avec une tendresse inexprimable, et les recevait comme le pere de l'enfant prodigue reçut son fils. « Venez, disait-il, mes chers enfans, venez que je vous embrasse, et que je vous mette dans mon cœur. Je ne vous demande qu'une chose, qui est de ne point vous désespérer : je me charge de tout le reste. » Il les regardait avec des yeux qui annonçaient la sincérité de ses sentimens ; il leur ouvrait sa bourse, son cœur et toutes ses entrailles. Il disait à ceux qui se scandalisaient de ce procédé, et qui lui représentaient qu'il enhardissait à pécher, par l'impunité : « Ne voyez-vous pas que ce sont mes brebis ? Notre Seigneur leur a donné tout son sang, comment leur refuserais-je mes larmes ? Ces loups se changeront en agneaux : un jour viendra qu'ils seront plus saints que tous tant que nous sommes. Si Saul eût été rejeté, jamais on aurait eu saint Paul. »)

PRATIQUES. Que les jeunes gens apprennent, par les dangers où no-

tre Saint se trouva, à fuir les compagnies de ceux de leur âge dont ils ne connaissent pas les mœurs et la conduite.

2. La douceur gagne les cœurs plus que les raisons les plus fortes. Travaillons à l'acquérir, et nous posséderons la terre, c'est-à-dire, nos freres.

PRIERE. Seigneur, donnez-nous de tels Pasteurs, qui joignant la douceur à la sage sévérité, prescrite par les regles de votre sainte Eglise nous conduisent à une véritable pénitence.

(30 *janvier*.) S.te BATHILDE, REINE DE FRANCE 7. siecle.

BATHILDE descendait des anciens Saxons établis en Angleterre. Dès sa plus tendre jeunesse elle fut faite esclave et achetée à vil prix par un seigneur français, nommé Archambaud, qui fut peu après maire du palais, sous le roi Clovis II. Son esprit, sa sagesse, sa modestie et sa douceur lui attirerent bientôt l'estime et la considération de son maître, qui lui donna une des premieres fonctions dans sa maison. Bathilde, loin de se prévaloir de cette distinction, n'en était que plus humble, plus soumise à ses compagnes et plus empressée à leur rendre les services les plus ordinaires.

Archambaud ayant perdu sa femme, eut dessein d'épouser Bathilde. Dès qu'elle le sut, elle disparut et demeura cachée, jusqu'à ce que son maître en eût épousé une autre. Mais Dieu ne lui fit éviter ce mariage, que parce qu'il lui en destinait un autre plus glorieux pour elle, et plus avantageux à la France. Clovis II, fils de Dagobert, avait l'âge d'être marié. Bathilde fut choisie pour son épouse, et ce choix fut universellement approuvé. Son élévation ne la changea point: elle ne servit qu'à mettre dans un plus grand jour son humilité, sa charité envers les pauvres, son respect et son zele pour la Religion. Elle eut de son mariage trois fils qui porterent successivement la couronne. Clotaire III, Childéric II et Thierry I. Clovis son mari étant mort fort jeune en 655, Bathilde demeura chargée de la tutelle de ses enfans et de la régence du royaume. Elle sut maintenir l'état en paix au dedans et au dehors; elle entreprit avec succès de bannir la simonie de l'Eglise de France; elle abolit l'usage des esclaves, qui subsistait encore, et elle ne voulut pas souffrir que des Chrétiens, c'est-à-dire, des hommes que Jésus-Christ a affranchis de l'esclavage du péché, demeurassent esclaves de leurs propres freres. Elle fonda plusieurs monasteres, entr'autres la célebre abbaye de Corbie; elle acheva, ou pour mieux dire, elle rebâtit de nouveau le monastere de Chelles près Paris, que sainte Clotilde avait commencé; et elle apporta tous ses soins pour faire observer dans toutes les maisons religieuses une exacte régularité.

Elle avait toujours soupiré après la retraite; et elle se renferma avec joie dans l'abbaye de Chelles, dès qu'elle en eut la liberté. Elle y prit même le voile de la Religion, et dès-lors elle oublia si parfaitement le rang qu'elle avait tenu dans le monde, qu'on ne la distinguait des autres religieuses que

par son humilité. Elle les aimait toutes comme ses filles, honorait l'abbesse comme sa mere, et s'assujétissait avec plaisir à tout ce qu'il y avait de plus humiliant dans le service de la maison, comme de balayer le cloître et de travailler à la cuisine. Elle visitait et servait les malades et les consolait par de saintes exhortations. Au milieu de tous ces exercices elle était recueillie et appliquée à la priere, elle répandait souvent des larmes en la présence de Dieu, et nourrissait son ame de la lecture des livres saints. Dieu l'éprouva sur la fin de sa vie par une colique très-violente, pendant laquelle elle ne cessa point de le remercier de la grace qu'il lui faisait de la châtier en cette vie. Après avoir recommandé à ses sœurs la charité, le soin des pauvres et la persévérance dans le service de Dieu, elle se prépara à la mort par de continuelles prieres, par une vive douleur de ses péchés, et une humble confiance en la miséricorde de Dieu. Elle passa de cette vie au royaume du ciel, vers l'an 680 de Jésus-Christ.

PRATIQUES. 1 La qualité ni les richesses ne doivent point empêcher que l'on ne paraisse chrétien, et qu'on ne le soit véritablement.

2. En voyant ce que fait une Reine, que ne doivent pas faire ceux d'une condition inférieure, où il y a beaucoup moins d'empêchemens au salut ?

PRIERE. Seigneur, il n'y a plus d'esclaves à l'extérieur dans notre patrie; mais nous sommes toujours esclaves de nos passions. Faites-nous esclaves de votre sainte loi; car c'est être vraiment libre.

(31 *janvier.*) S.te MARCELLE. 5.e siecle.

CETTE Sainte est appelée par saint Jérôme la gloire des Saints, l'honneur de la ville de Rome, le modele parfait de la vertu des veuves chrétiennes. Elle était d'une race très-illustre; et plusieurs de ses ancêtres avaient possédé les premieres dignités de l'empire. Mais elle fut moins illustre par la possession de tous ces avantages du siecle, que par la grace que Dieu lui fit de mépriser et sa noblesse, et les richesses pour embrasser l'humilité et la pauvreté de Jésus-Christ. Elle fut mariée à un homme dont on ignore le nom, et qui la laissa veuve au bout de sept mois. Céréalis, homme très-riche et allié de l'Empereur, la rechercha en secondes noces; et comme il était vieux, il lui promettait, pour l'engager à y consentir, qu'il la ferait héritiere de tous ses biens. Marcelle répondit qu'elle était résolue de se consacrer à Dieu; mais que si elle avait à se remarier, elle voudrait épouser un mari, et non pas une succession.

Elle fut la premiere qui confondit le paganisme dans Rome, en faisant voir à tout le monde ce que c'était qu'une veuve vraiment chrétienne. Avant elle on n'avait point encore vu, dans cette ville, d'exemple de la vie solitaire; et la plupart n'en avaient que du mépris. Marcelle ayant appris par des prêtres d'Alexandrie, et par saint Athanase réfugié à Rome, la vie toute céleste de saint Antoine, de saint Pacôme, et de tant de solitaires, de vierges et de veuves qui peuplaient

les déserts de la Thébaïde, elle n'eut point honte d'embrasser ce qu'elle connut être agréable à Jésus-Christ. Elle prit donc des habits simples et grossiers, et ne voulant rien garder qui fût d'or, pas même son cachet, elle employa ses richesses à nourrir les pauvres. Elle n'allait jamais sans sa mere : elle ne voyait qu'en compagnie les Ecclésiastiques même, et les solitaires qui venaient dans sa maison. Elle avait toujours avec elle des vierges et des veuves graves et modestes : elle sortait peu, et évitait sur-tout d'aller chez les dames de qualité, de peur d'être obligée d'y voir ce qu'elle avait méprisé. Elle allait en secret faire ses prieres dans les Eglises des Apôtres et des Martyrs, observant de ne pas s'y trouver aux heures où il y avait une grande multitude de peuple. Elle ne mangeait point de chair. La faiblesse de son estomac et ses fréquentes infirmités l'obligerent de prendre un peu de vin ; mais le plus souvent elle se contentait de le sentir au lieu de le goûter. C'est ainsi que vivait Marcelle au milieu de Rome, toujours occupée de la pensée de la mort, et s'y préparant par une pénitence et une mortification continuelle.

Les Goths s'étant rendus maîtres de Rome, en 410, et ayant mis la ville au pillage, quelques-uns de ces barbares tout couverts de sang, entrerent dans la maison de Marcelle. Elle les reçut sans s'étonner ; et lorsqu'ils lui demanderent son or et son argent, elle répondit, en leur montrant ses habits de pauvres, qu'une personne vêtue comme elle, n'était guere suspecte d'avoir de l'argent ; mais ils ne le crurent pas ; et pour l'obliger à leur découvrir son trésor, ils la déchirerent à coups de fouets. Marcelle souffrit ce supplice avec autant de fermeté, que si elle y eût été insensible. Elle ne demandait qu'une grace à ces barbares, en se jettant à leurs pieds ; c'était de ne point séparer d'elle sa chere fille Principie, pour laquelle elle craignait l'insulte, dont son âge avancé la mettait à couvert. Enfin les barbares se laisserent toucher, et les conduisirent toutes deux à l'Eglise de saint Paul. Car Alaric, roi des Goths, avait ordonné qu'elle servît d'asile, aussi-bien que celle de saint Pierre, à tous ceux qui s'y seraient retirés. Marcelle alors ne pouvant contenir la joie que sa foi vive lui inspirait, rendait tout haut graces à Dieu, de ce que la captivité ne l'avait point appauvrie, mais l'avait trouvée pauvre ; de ce qu'il n'y avait point de jour, où pour être nourrie, elle n'eut besoin qu'on lui fît quelque aumône ; et de ce qu'enfin elle pouvait dire selon la vérité avec Job : Je suis sortie nue du sein de ma mere et j'entrerai nue dans le tombeau. Peu de temps après cette derniere épreuve de sa foi, Marcelle s'endormit au Seigneur, avec la tranquillité qu'inspire aux ames justes la bonne conscience, et l'espérance de jouir des biens éternels.

PRATIQUES. 1. Nous sommes curieux d'apprendre des nouvelles, et nous ne nous mettons pas en peine d'apprendre dans le saint Evangile, les moyens d'acquérir un royaume éternel.

2. Pratiquons avec ardeur ce que nous comprenons dans l'Ecriture sainte, et demandons à Dieu l'intelligence de ce que nous ne comprenons pas.

3. La retraite et la fuite des personnes mondaines sont un devoir pour les femmes chrétiennes, qui veulent être fideles à Dieu.

PRIERE. Faites-nous aimer vos divines Ecritures, Seigneur, et qu'elles soient toutes nos délices. Nous y apprendrons ce que le monde regarde comme une folie; c'est d'estimer la pauvreté et de craindre les richesses.

(1 *février.*) S. IGNACE, MARTYR 1. et 2.e siecles.

SAINT Ignace s'appelait aussi Théophore. Il fut disciple des Apôtres, et en particulier de saint Pierre et de saint Jean. Il reçut des Apôtres même l'ordination épiscopale, et il gouverna l'Eglise d'Antioche avec une charité et une humilité dignes d'un successeur de saint Pierre. Pendant les persécutions excitées sous Domitien, il s'opposa comme un bon pilote, à la violence de la tempête, par la priere, les jeûnes, l'instruction continuelle, et par la force qu'il recevait de l'esprit de Dieu. Il vit avec joie le calme et la tranquillité rendus à son Eglise, mais il regrettait de n'avoir pas été jugé digne de mourir pour le Seigneur : ce qui lui faisait croire qu'il n'était pas encore parvenu au véritable amour de Jésus-Christ, ni au rang de ses parfaits disciples. Pendant le peu d'années que dura la paix, il continua d'éclairer son peuple, en lui expliquant les divines écritures; et Dieu lui accorda enfin la grace du martyre, à laquelle il aspirait depuis si long-temps. Ce fut dans la persécution de Trajan.

Ce prince enflé des victoires qu'il venait de remporter sur les Daces, et sur plusieurs autres peuples barbares, déclara la guerre à la Religion Chrétienne. Cette persécution attaqua principalement les Evêques. Trajan étant venu à Antioche, l'an 107 de Jésus-Christ, dans le dessein de marcher de là contre les Parthes, saint Ignace, pour détourner l'orage de dessus son troupeau, voulut bien être amené devant lui. L'empereur lui dit : Est-ce toi, mauvais démon, qui méprises nos ordres, et qui persuades aux autres de se perdre? Saint Ignace répondit. On n'appelle pas Théophore un mauvais démon. Il faisait allusion à la signification de son nom de *Théophore*, qui veut dire *Porte Dieu*. « Et qui est Théophore? lui dit Trajan. C'est, répondit Ignace, celui qui porte Jésus-Christ dans son cœur. Trajan dit : Tu crois donc que nous n'avons pas dans le cœur les dieux qui combattent avec nous contre nos ennemis? Vous vous trompez, répondit Ignace, d'appeler dieux les démons que les Gentils adorent : car il n'y a qu'un Dieu qui a fait le ciel et la terre, la mer, et tout ce qu'ils contiennent; et il n'y a qu'un seul Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, au royaume duquel j'aspire. Trajan lui dit : Parles-tu de celui qui a été crucifié sous Ponce-Pilate? Je parle, dit Ignace, de celui qui a crucifié mon péché avec son auteur, et qui met toute la malice des démons sous les pieds de ceux qui le portent dans leur cœur. Trajan dit : Tu portes donc en toi le crucifié? Oui, répondit Ignace : car il est écrit : *J'habiterai en eux.* » Alors Trajan prononça cette sentence : Nous ordonnons qu'Ignace, qui dit qu'il porte le cru-

cifié, soit enchaîné, et conduit à Rome par des soldats, pour y être dévoré par les bêtes, et servir au plaisir du peuple. Le Saint ayant entendu prononcer l'arrêt de sa mort, s'écria plein de joie : Je vous rends graces, Seigneur, de ce qu'il vous a plu m'honorer de ce témoignage de l'amour parfait que j'ai pour vous, en permettant que je sois chargé de chaînes, comme Paul votre Apôtre. Ayant ainsi parlé, il se mit dans les chaînes avec plaisir, pria pour l'Eglise, et la recommanda à Dieu avec larmes ; puis il fut enlevé par les soldats pour être conduit à Rome.

D'Antioche on le mena à Séleucie, où il s'embarqua avec deux de ses Disciples, et dix soldats qui le gardaient jour et nuit. Ceux-ci étaient si brutaux et si farouches, que les bienfaits ne servaient qu'à les irriter. Mais plus ils le maltraitaient, plus il s'instruisait par leurs injustices dans la doctrine de la patience et de la Croix. Au reste, il reçut partout des témoignages d'affection des fideles et il ne cessait de leur recommander sur toutes choses de s'attacher inviolablement à la tradition des Apôtres.

Après de grandes fatigues, Ignace aborda à Smyrne, et se hâta de descendre à terre, pour voir saint Polycarpe évêque de cette ville, son ancien ami, et disciple de saint Jean, comme lui. Il l'entretint de discours spirituels, et lui témoigna combien il était glorieux de ses chaînes. A Smyrne, se trouverent des députés de toutes les Eglises voisines, qui venaient le saluer, et qui s'empressaient d'avoir quelque part à la grace spirituelle dont il était rempli. Le Martyr les supplia tous, et particulierement Polycarpe, de joindre leurs vœux aux siens, afin que la cruauté des bêtes le fit bientôt disparaître de dessus la terre pour aller paraître devant Jésus-Christ. De Smyrne, il écrivit à quelques églises d'Asie des lettres pleines de l'esprit apostolique. Il écrivit aussi aux fideles de Rome par des Ephésiens qui devaient y arriver avant lui.

Le saint Martyr jugeant des sentimens des Romains envers lui, par l'amour tendre qu'il remarquait dans les fideles d'Asie, craignait qu'ils n'obtinssent de Dieu par leurs prieres que les bêtes ne lui fissent aucun mal, comme il était arrivé à quelques Martyrs. Sa lettre est employée toute entiere à les conjurer de ne le pas priver de l'effet du plus ardent de ses désirs, qui était de mourir pour Jésus-Christ. « Je n'aurai jamais, leur dit-il, une si belle occasion d'arriver à Dieu ; et, vous si vous demeurez en repos, vous n'aurez jamais l'honneur d'une œuvre meilleure. Si vous ne parlez de moi, j'irai à Dieu ; si vous m'aimez selon la chair, il faudra que je retourne à la course. Vous ne pouvez me procurer un plus grand bien que d'être immolé à Dieu, tandis que l'autel est encore prêt. Seulement demandez à Dieu pour moi la force au dedans et au dehors, afin que je ne dise pas seulement, mais que je veuille ; et qu'on ne me nomme pas seulement Chrétien, mais qu'on me trouve tel. Je vous en conjure, ne

m'aimez pas à contre-temps. Souffrez que je sois la pâture des bêtes qui me feront jouir de Dieu. Je suis le froment de Dieu; et je serai moulu par les dents des bêtes, pour devenir un pain tout pur de Jésus-Christ. Flattez plutôt les bêtes, afin qu'elles soient mon tombeau, et qu'elles ne laissent rien de mon corps. Dieu veuille que je jouisse des bêtes qui me sont préparées. Je les flatterai, afin qu'elles me dévorent promptement. Si elles ne le voulaient pas, je les forcerai. Pardonnez-moi; je connais ce qui m'est utile. C'est maintenant que je commence à être disciple. Aucune créature, ni visible, ni invisible, ne m'empêchera d'arriver à Jésus-Christ. Puissent venir contre moi le feu, la croix, les troupes de bêtes, la séparation de mes os, la division de mes membres, la destruction de tout mon corps, les plus cruels tourmens du démon, pourvu seulement que je jouisse de J. C. » Telle était l'ardeur d'Ignace pour le martyre.

Les soldats qui craignaient d'arriver trop tard à Rome, parce que les jeux allaient bientôt finir, le pressaient d'avancer, et le Saint en témoignait de la joie. Le bruit de son arrivée s'étant répandu, les freres vinrent à sa rencontre, joyeux de pouvoir s'entretenir avec lui, mais affligés de ce qu'on le menait à la mort. Il les salua tous : et ayant connu par l'esprit de Dieu, que quelque-uns disaient qu'il fallait tâcher d'appaiser le peuple, afin qu'il ne demandât point la mort de cet homme juste, il les conjura d'avoir une véritable charité pour lui : et il leur en dit encore plus que dans sa lettre, pour leur persuader de ne pas lui envier le bonheur d'aller à Dieu. S'étant mis à genoux avec tous les freres, il pria le Fils de Dieu pour les Eglises, pour la cessation de la persécution, et pour la charité mutuelle des freres. Aussitôt après on le conduisit à l'amphithéâtre, où le peuple était venu en foule pour jouir de ce spectacle. Quand le saint Martyr entendit les rugissemens des lions affamés, il dit tout haut ces paroles qu'il avait déjà écrites aux Romains : « Je suis froment de Jésus-Christ, il faut que je sois moulu par les bêtes, afin que je devienne un pain tout pur. » Il fut dévoré en un moment, suivant son désir; et il ne resta que les plus gros et les plus durs de ses os. Cette mort bienheureuse arriva le 20 décembre de l'an 107.

PRATIQUES. 1. Souvenons-nous qu'étant baptisés, nous devons porter Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié dans notre cœur. Jésus-Christ et le monde ne peuvent être ensemble.

2. Souffrons avec patience les maux qui nous arrivent, les persécutions, les maladies; afin que nous ne soyons pas chrétiens de nom seulement, mais que nous le soyons en effet.

3. Les souffrances sont comme la meule qui nous broie, afin que nous devenions le pain de Jésus-Christ.

PRIERE. Vous êtes notre amour, Seigneur, et vous avez été crucifié pour nous; faites-nous la grace de ne pas craindre les souffances, puisqu'elles nous purifient, et qu'elles nous rendent vos véritables disciples.

(2 *février*.) LA PRÉSENTATION DE N. S. AU TEMPLE, ET LA PURIFICATION DE LA S.te VIERGE.

QUARANTE jours après la naissance de Jésus-Christ, le temps de la Purification de Marie sa mere étant accompli selon la loi de Moïse, Joseph et Marie porterent Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la loi : Tout mâle premier né sera consacré au Seigneur ; et pour donner ce qui devait être offert en sacrifice, selon la loi du Seigneur, deux tourterelles ou deux petits de colombes.

L'évangile parle ici de deux lois. Par la premiere, il était ordonné d'offrir et de consacrer à Dieu les premiers nés de tous les animaux, tant de l'homme que des bêtes en reconnaissance de ce que les premiers nés des Egyptiens ayant été frappés de mort, ceux des Israélites furent épargnés par l'Ange exterminateur. Par une suite de cette consécration, les premiers nés devaient être immolés ; mais Dieu ne voulant point qu'on lui immolât des hommes, ordonna que les garçons seraient rachetés du prix de cinq sicles, qui reviennent à environ sept livres quatorze sous de notre monnoie ; et les filles, du prix de trois sicles, c'est-à-dire, d'environ quatre livres douze sous. Outre cela, Dieu déclara qu'il choisissait la tribu de Lévi pour le servir, en la place des aînés Jésus-Christ fut donc porté au temple, suivant cette loi, pour y être offert à Dieu, et pour être racheté comme les autres enfans, quoique dans la suite il ait accompli en mourant sur la croix, toute la rigueur de la loi dont Dieu avait bien voulu exempter les hommes.

La seconde loi dont l'Evangile nous parle, est celle qui regarde la purification des femmes. Cette loi ordonnait à celle qui serait accouchée d'un garçon, d'être quarante jours séparée de la compagnie des autres, comme étant impure, sans toucher rien qui fût consacré à Dieu, et sans entrer dans le temple. Ce temps expiré, elle devait se présenter au temple, et y porter un agneau d'un an pour être offert en holocauste, c'est-à-dire, être tout consumé par le feu en action de graces ; et un pigeonneau ou une tourterelle, qu'elle donnait au Prêtre, afin qu'il priât pour elle, et qu'elle fût purifiée. Si elle était pauvre, et qu'elle ne pût offrir un agneau, elle donnait un autre pigeonneau ou une autre tourterelle. Quoique la sainte Vierge n'eût pas conçu ni enfanté comme les autres femmes, elle se soumit cependant à l'humiliation de la loi ; et elle fit l'offrande des pauvres, quoiqu'elle fût de la race de David.

Il y avait dans la ville de Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui vivait dans l'attente de la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit était en lui. Il lui avait été révélé par le Saint-Esprit, qu'il ne mourrait point avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Il alla au tem-

ple par un mouvement de l'Esprit de Dieu ; et comme le pere et la mere de l'enfant Jésus l'y portaient, afin d'accomplir pour lui ce que la loi avait ordonné, il le prit entre ses bras, et bénit Dieu en disant : « c'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le sauveur que vous nous donnez, et que vous destinez pour être exposé à la vue de tous les peuples, comme la lumiere qui éclairera les nations, et la gloire de votre peuple d'Israël. » Joseph et Marie étaient dans l'admiration des choses que Siméon disait de Jésus. Et Siméon les bénit, et dit à Marie sa mere ; « cet enfant que vous voyez est pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Irsaël, et pour être en bute à la contradiction des hommes jusques-là que votre ame même sera percée comme par une épée, afin que les pensées de plusieurs qui étaient cachées dans le fond de leur cœur, soient découvertes.

Il y avait aussi une prophétesse, nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, qui était veuve et âgée de quatre-vingt-quatre ans, et elle demeurait sans cesse dans le temple, servant Dieu jour et nuit, dans les jeûnes et dans les prieres. Etant donc survenue en ce même instant, elle se mit à louer le Seigneur et à parler de lui à tous ceux de Jérusalem qui attendaient la rédemption d'Israël.

Un Chrétien qui veut entrer dans l'esprit de cette fête, doit se proposer d'imiter l'humilité et l'obéissance de Jésus-Christ et de sa sainte mere, et la piété de saint Siméon.

I. Jésus-Christ présenté au temple par la sainte Vierge s'offre lui-même à Dieu son pere, et il s'offre sans réserve pour accomplir sa volonté. Il consacra à la gloire de Dieu ses désirs, ses paroles, ses actions, sa vie même. Souvenons-nous que nous avons été consacrés à Dieu par le baptême, et demandons aujourd'hui à J. C. la grace d'accomplir fidelement les vœux de notre consécration.

II. La sainte Vierge n'ayant contracté aucune souillure dans son divin enfantement, la loi de la Purification n'était pas pour elle. Cependant elle s'y soumet aujourd'hui volontairement, parce qu'elle ne met point de bornes à son obéissance. Quel exemple pour les chrétiens qui regardent la loi de Dieu, les maximes de l'Evangile, et les regles de l'Eglise, comme un joug pesant et insupportable, qui ne sont occupés qu'à chercher des raisons de s'en dispenser! Quel sujet de confusion pour des pécheurs orgueilleux, qui ne craignent rien tant que de paroître ce qu'ils sont, et puis se soucient peu d'être en horreur à Dieu, pourvu qu'ils conservent l'estime des hommes.

III- Allons à l'Eglise, comme Siméon va au temple, non par coutume et avec dissipation, mais *par le mouvement de l'esprit de Dieu*, pour y adorer Jésus-Christ, l'offrir à Dieu son pere dans l'auguste sacrifice de la Messe, et nous offrir avec lui. Toutes les fois que nous avons le bonheur de le recevoir dans la sainte Eucharistie, soyons pénétrés des mêmes

sentimens de foi, d'amour et de reconnaissance qui animaient ce saint vieillard ; et détachés comme lui de toutes les choses présentes, soupirons de tout notre cœur après l'heureux moment qui nous réunira pour toujours à notre Sauveur.

IV, L'usage de porter en ce jour, à la procession, des cierges allumés et bénis, est très-ancien dans l'Eglise. On croit qu'il a été substitué à une cérémonie superstitieuse, observée par les païens, dans une fête qu'ils célébraient au mois de février. Le dessein de l'Eglise, dans cette cérémonie, est de nous porter à renouveler notre foi envers J. C., et de nous avertir qu'il est lui-même notre lumiere. Elle demande à Dieu dans la bénédiction des cierges, que nos cœurs soient éclairés et embrasés par le feu invisible de son esprit; afin que purifiés de la contagion des vices, et pleins de bonnes œuvres, nous méritions de lui être présentés dans le temple de sa gloire, et d'y jouir de cette lumiere qui ne s'éteindra jamais.

PRIERE. Faites, Seigneur, que nous n'ayons d'autres volontés que la vôtre. Que notre cœur soit embrasé de votre amour, et qu'il ne brûle que pour vous.

Vierge sainte, demandez pour nous la grace de nous purifier sans cesse par la foi, par l'espérance, et par une charité sincere.

(3 février.) S. CELERIN, CONFESSEUR DE J. C. 3.e siecle.

CE Saint dont nous ignorons la patrie, eut la gloire de confesser Jésus-Christ dans la persécution de Dece, en 250. Il était alors à Rome. Il y fut arrêté, et conduit au persécuteur, qui pour abattre ce grand courage, qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer dans un jeune homme, le fit jeter dans une prison obscure. Il y demeura 19 jours, tourmenté par la faim et par la soif. Son corps devint d'une maigreur affreuse; ses membres étaient tout meurtris et ulcérés par les fers, et il en porta toute sa vie les marques. La cruauté des persécuteurs n'alla pas plus loin. Il fut délivré de prison sans doute, parce qu'on eut égard à sa grande jeunesse. Quoi qu'il en soit, la suite a fait voir que le dessein de Dieu, en lui conservant la vie, était qu'après avoir édifié toute l'Eglise par une confession si glorieuse, il honorât encore l'état ecclésiastique par la sainteté de ses mœurs.

Il avait une sœur qui demeurait à Rome, et qui eut le malheur de succomber à la crainte des tourmens, et de sacrifier aux idoles. Dans la douleur que cette chûte lui causa, il se revêtit d'un cilice, se couvrit de cendres, et passa les jours et les nuits en pleurs, sans interrompre même sa pénitence pour la réjouissance de la fête de Pâque, résolu de la continuer jusqu'à ce qu'il eût obtenu la grace de sa sœur par la miséricorde de Jésus-Christ et par l'intercession des Martyrs. Il en écrivit à un de ses amis nommé Lucien, qui était dans les fers à Carthage, pour Jésus-Christ. Après l'avoir instruit du malheur de sa sœur, il la recommanda à ses prieres et à celle

des autres confesseurs, et leur demande la grace de l'indulgence pour elle, et pour deux autres femmes à qui le même malheur était arrivé. Car l'histoire ecclésiastique de ce temps-là nous apprend que plusieurs de ceux qui étaient séparés de la communion pour avoir sacrifié aux idoles, avaient recours à l'intercession des Martyrs, qui leur donnaient des billets de recommandation pour les Evêques, afin qu'ils leur accordassent la paix, c'est-à-dire, l'absolution et la communion, quoiqu'ils n'eussent pas encore achevé le temps de la pénitence. Cela s'appelait la grace de l'indulgence. Les Evêques avaient égard aux prieres des Saints qui souffraient pour le nom de J. C., et en leur considération, ils modéraient la rigueur de la discipline de l'Eglise à l'egard de ceux qui pleuraient leurs péchés, et qui avaient accomplit avec ferveur une partie de leur pénitence. Saint Cyprien ayant vu la lettre, adressée à Lucien, loua hautement la modestie et l'humilité du saint et généreux Confesseur; et il s'en servit avantageusement pour l'opposer à la trop grande facilité avec laquelle plusieurs accordaient indifféremment l'indulgence à tous ceux qui recouraient à eux.

Saint Celerin étant venu à Carthage, sur la fin de la même année, alla trouver saint Cyprien dans sa retraite: car la persécution l'avait obligé de se cacher. Le saint Evêque regarda l'arrivée de Celerin comme une belle occasion que Dieu lui présentait d'honorer son Eglise en engageant un si illustre confesseur dans le ministere ecclésiastique. Il l'ordonna lecteur de l'Eglise de Carthage. Saint Celerin s'y opposa tant qu'il put; et quelque vénération qu'il eût pour saint Cyprien, il ne pouvait se soumettre en ce point à sa volonté, si Dieu même dans une vision ne lui en eût fait un commandement exprès. Saint Cyprien en donna aussitôt avis à son clergé et à son peuple, par une belle lettre remplie des éloges de saint Celerin. L'usage de l'Eglise de Carthage était de faire lire l'Evangile par les lecteurs. C'est pour cela que saint Cyprien avait donné cette qualité à Celerin, afin qu'on entendit tous les jours les paroles de J. C. de la bouche même qui l'avait si généreusement confessé; et que les fideles fussent portés à la pratique des préceptes évangéliques, en les entendant lire par un homme qui les gardait avec tant de courage et de fidélité. Il destinait Celerin à la prêtrise, lorsqu'il serait dans un âge plus avancé: et il voulut qu'en attendant, il jouît des mêmes distributions que les Prêtres. C'est tout ce que nous avons de certain touchant saint Celerin; et nous ignorons absolument l'année et le jour de sa mort.

PRATIQUE. 1. Pleurons les fautes de nos freres, gémissons et faisons pénitence avec eux, afin de les aider à se relever.

2. L'Eglise a le pouvoir d'accorder des Indulgences; mais elle n'accorde cette grace qu'à ceux qui sont vraiment contrits.

PRIERE. Convertissez-nous, Seigneur, et faites-nous entrer dans la voie de la pénitence, afin que nous méritions le pardon que vous n'accordez qu'à ceux que votre miséricorde a convertis.

4 *février.*) S. PHILÉAS ET S. PHILOROME, MART. 4. siecle.

PHILÉAS et Philorome souffrirent le martyre dans la persécution de Dioclétien, vers l'an 306 de J. C. Ils avaient l'un et l'autre tout ce qui peut flatter le cœur humain, de grands biens, des emplois honorables, une haute réputation, mais ils mépriserent généreusement tous ces avantages pour suivre Jésus-Christ crucifié.

Le gouverneur de l'Egypte appelé Culcien, ayant fait amener Philéas devant son tribunal, et l'ayant fait placer sur l'échafaud dressé pour interroger les criminels, lui dit : Eh bien, reviendrez-vous à votre bon sens ? Philéas répondit : Je ne me souviens pas d'avoir jamais perdu l'usage de la raison, ni d'avoir rien fait qui pût me le faire perdre. CULC. Sacrifiez aux dieux. PHIL. Je ne sacrifie point. CUL. Pourquoi ? PHIL. Parce que l'écriture me défend d'immoler aucune victime si ce n'est à Dieu seul. CUL. Immolez en-donc au moins à ce seul Dieu. PHIL. Je n'en immole point ; car ce n'est point de ces sortes de sacrifices que Dieu demande : « Je n'ai que faire, disait-il, de cette multitude de victimes ; je ne veux point des holocaustes de vos béliers, ni de la graisse de vos agneaux, ni du sang de vos boucs. » CUL. Quels sont donc les sacrifices qui plaisent à votre Dieu ? PHIL. La pureté de cœur et des sens, et la vérité dans les paroles. CUL. Moïse n'a-t-il pas sacrifié ? PHIL. Il n'était commandé qu'aux Juifs de sacrifier ; mais à Dieu seul et dans Jérusalem. C'est pourquoi ils péchent maintenant, lorsqu'ils font leurs solennités en d'autres lieux. CUL. Laissez-là tout ce verbiage, et sacrifiez. PHIL. Je ne sacrifie point. CUL. Est-ce par principe de conscience ? PHIL. Oui. CUL. Comment donc ne rendez-vous pas à votre femme et à vos enfans ce que vous leur devez en conscience ? PHIL. C'est que ce que je dois à Dieu en conscience, doit être préféré. CULC. A quel Dieu ? PHIL. (étandant les mains au ciel) Au Dieu qui a fait le ciel et la terre, la mer, et tout ce qu'ils contiennent, qui est le créateur et l'auteur de toutes les choses visibles, et invisibles l'ineffable, l'unique, l'éternel. CUL. Jésus-Christ était-il Dieu ? PHIL. Oui. CUL. Et comment vous êtes-vous persuadé qu'il était Dieu ? PHIL. Par ses miracles. Il a rendu la vue à des aveugles, et l'ouïe à des sourds. Il a fait parler des muets, guéri des malades, ressuscité des morts. Lui-même enfin, après sa mort, est ressuscité. CUL. Est-ce qu'un Dieu a été crucifié ? PHIL. Il l'a été pour notre salut : car il savait bien qu'on l'attacherait à une croix, qu'on lui ferait toutes sortes d'outrages ; et néanmoins il s'est livré à toutes ces souffrances à cause de nous : c'est ce qui avait été prédit de lui par les écritures sacrées. CUL. Souvenez-vous que j'ai épargné votre honneur : j'aurais pu vous faire affront dans cette ville ; mais j'ai voulu vous ménager. PHIL. Je vous en remercie ; mais faites-moi la grace entiere CUL. Que désirez-vous ? PHIL. Usez de votre

autorité ; faites ce qui vous est commandé. CUL. Quoi ! voulez-vous ainsi mourir sans sujet ? Ayez quelques égards pour votre femme, que vous voyez accablée de douleur. Philéas répondit : Le Seigneur J. C. pour qui je suis dans les chaînes, est le Sauveur de tous. Il m'a appelé à l'héritage de sa gloire ; il peut aussi l'y appeler.

Philorome, qui était présent à cet interrogatoire, voyant Philéas environné de ses proches qui fondaient en larmes, voulut finir l'affaire, et s'écria : pourquoi tentez-vous inutilement la constance de cet homme ? Pourquoi voulez-vous l'obliger de renoncer à Dieu, pour obéir aux hommes ? Ne voyez-vous pas qu'il ne vous voit ni ne vous entend, tout occupé qu'il est de la gloire du Ciel ? Ces paroles de Philorome tournerent contre lui la colere des assistans ; ils demanderent qu'il fût condamné avec Philéas par un même jugement. Le juge y consentit, et ordonna que tous deux eussent la tête coupée. Quand ils furent arrivés au lieu de l'exécution, Phileas étendit les mains vers l'Orient, et dit à haute voix : mes chers enfans, vous qui cherchez Dieu, veillez sur vos cœurs : car l'ennemi, comme un lion rugissant, cherche à vous abattre. Nous commençons maintenant à souffrir : nous commençons à être disciples de J.C. Mes chers enfans, observez soigneusement ses préceptes. Invoquons celui qui est sans tache, incompréhensible, assis sur les chérubins, créateur de toutes choses, le commencement et la fin : à lui soit gloire dans les siecles. *Amen.* Après ces paroles les bourreaux couperent la tête aux deux saints Martyrs.

PRATIQUES. 1. La pureté du cœur et des sens, et la vérité dans les paroles sont les sacrifices que Dieu demande de nous.

2. Regardons ceux qui nous persécutent comme des personnes à qui nous avons obligation, puisqu'ils nous rendent dignes d'être les héritiers de Jésus-Christ.

PRIERE. Seigneur, augmentez notre foi, afin que les promesses, les menaces, les supplices, la mort même ne nous empêchent point de vous être fideles.

(5 *février.*) Ste. AGATHE, VIERGE ET MARTYRE. 3e. siecle.

L'ÉGLISE a de tout temps honoré cette Sainte, et elle l'invoque tous les jours dans le canon de la Messe. Mais nous n'avons rien maintenant de certain touchant l'histoire de sa vie et son martyre.

Sainte Agathe était née en Sicile, d'une maison illustre et riche. Elle se consacra à Dieu dès son enfance, et Dieu lui fit la grace de sortir victorieuse de tous les combats que le démon livra à sa chasteté. Quintien, gouverneur de Sicile, homme avare et impudique, ayant ouï parler de la beauté et des richesses de sainte Agathe, résolut de s'en rendre le maître : les édits que l'empereur Dece avait fait publier contre les Chrétiens, lui en offraient une belle occasion. Il envoya donc des gens pour la prendre, et l'amener à Catane où il était. Agathe arrivée à Catane, fut donnée en garde à une femme de mauvaise vie, nommée Aphrondise. Elle demeura

un mois dans cette maison, et sa chasteté fut attaquée de toutes les manieres imaginables; mais elle fut aussi inébranlable qu'un rocher, parce qu'elle mettait toute sa force dans ses gémissemens et ses prieres continuelles. Quintien, après l'avoir interrogée pour la premiere fois, la fit conduire en prison, où elle entra avec joie, recommandant à Dieu le combat qu'elle allait soutenir. Le gouverneur se la fit amener le lendemain, et lui demanda si elle avait pensé au moyen de sauver sa vie. La sainte lui répondit : Jésus-Christ est ma vie et mon salut. Quintien la fit étendre sur le chevalet, et lui fit donner une question, qu'elle souffrit avec constance, et même avec joie. Le gouverneur en étant irrité commanda qu'on la tourmentât long-temps à la mamelle, et puis qu'on la lui coupât; ensuite il la fit reconduire en prison, et défendit qu'on pansât ses plaies; mais Dieu la guérit miraculeusement la nuit suivante. Quatre jours après, Quintien sans être touché de la guérison merveilleuse que Dieu avait opérée en faveur de la Sainte, la fit rouler toute nue sur des têts de pots cassés, et sur des charbons ardens. Ce nouveau supplice n'ayant pu ébranler la constance d'Agathe, celle-ci fut reconduite en prison, où s'étant mise en priere, les mains tendues au ciel, elle dit à Dieu : « Seigneur, mon créateur, qui m'avez gardée dès mon enfance, qui m'avez ôté l'amour du siecle, et m'avez donné la patience dans les tourmens, recevez maintenant mon ame; car il est temps que je quitte la vie présente pour aller jouir de votre miséricorde. » Dieu l'exauça, et elle rendit l'esprit en finissant cette priere. On croit que ce fut vers l'an 251.

PRATIQUE. La priere est notre force : nous ne tombons, que parce que nous ne prions pas assez.

PRIERE. Seigneur, que votre Esprit saint nous apprenne à prier, et qu'il prie en nous, et nous ne craindrons rien.

(6 *février*.) S. VAAST, ÉVÊQUE D'ARRAS. 4.e et 5.e siecles.

CLOVIS, roi des Français, avait épousé quoique païen, une chrétienne nommée Clotilde, qui ne cessait de l'exhorter à quitter les idoles. En 494, il se donna sur le bord du Rhin une bataille sanglante entre les Français et les Allemands : déjà l'armée de Clovis pliait, de toutes parts, lorsque ce prince invoqua le Dieu de Clotilde en lui promettant de ne servir que lui s'il demeurait vainqueur. Sa priere fut exaucée, et il remporta, contre toute espérance, une victoire complette. Au retour de cette expédition, il pensa sérieusement à accomplir son vœu; et passant à Toul, il demanda une personne éclairée qui pût l'instruire des préceptes de la religion chrétienne. Il y avait là un prêtre, nommé Védaste ou Vaast, vivant dans la retraite, et dont on lui parla comme d'un homme d'une science et d'une piété éminente. Aussitôt il l'envoya chercher et le pria de l'accompagner jusqu'à Rheims, pour lui apprendre, chemin faisant,

les élémens de la foi de J. C. Quand ils furent arrivés à la riviere d'Aisne, un aveugle qui se trouva au passage du pont, supplia le saint Prêtre de lui rendre la vue. Saint Vaast éclairé par l'esprit de Dieu, crut que cette occasion avait été ménagée par la divine Providence, moins pour le bien de cet aveugle, que pour le salut du grand nombre d'idolâtres qui étaient à la suite du roi. Il se mit donc en prieres avec confiance; puis faisant le signe de la croix sur les yeux de cet homme, il dit; « Seigneur Jésus, qui êtes la vraie lumiere, et qui avez ouvert les yeux d'un aveugle-né, ouvrez les yeux de celui-ci, afin que tout ce peuple connaisse que vous êtes le seul Dieu qui fait des merveilles au ciel et en la terre. » L'aveugle recouvra la vue à l'instant; et ce miracle, en confirmant le roi dans sa foi, disposa plusieurs de ses courtisans à recevoir la semence de l'Evangile. Clovis en partant de Rheims, aprés son baptême, y laissa saint Vaast, et le recommanda à saint Remy. Il remplit la ville de Rheims, comme il avait fait celle de Toul, de l'odeur de ses vertus. S. Remy qui connaissait mieux que personne, ses grands talens et sa solide piété, l'ordonna Evêque d'Arras en 509. Ce pays était encore rempli d'idolâtres. La lumiere de l'Evangile y avait été reçue autrefois; mais les horribles ravages des Huns avaient tellement désolé cette pauvre Eglise, que S. Vaast ne put découvrir aucune trace du culte du vrai Dieu, que dans la mémoire de quelques anciens du pays, qui lui montrerent hors de la ville les ruines d'une Eglise où les fideles s'étaient autrefois assemblés. La vue de ces tristes objets l'affligea sans le décourager. Dieu qui l'avait destiné à ranimer la foi dans tout ce pays, l'arma d'une force invincible, pour lui faire surmonter les obstacles que la grossiereté et l'esprit superstitieux des habitans formaient à la prédication de l'Evangile. Sa douceur et sa patience, les bons offices qu'il leur rendait, les sages ménagemens dont il usait avec eux, et sur-tout la grace des miracles, que Dieu lui accorda, pour confirmer les vérités qu'il prêchait, gagnerent enfin ces peuples. Saint Vaast, après avoir passé près de 40 ans dans l'exercice d'un si pénible ministere, eut la consolation de laisser en mourant son Eglise florissante par la pureté de la foi et par les bonnes œuvres. Sa mort bienheureuse arriva, comme l'on croit, l'an 539.

Pratique. Pensons, en ce jour, à ce que la foi exige de nous. Nous nous disons chrétiens, où en sont les œuvres ?

Priere. Seigneur, qui êtes la vraie lumiere, et qui avez ouvert les yeux d'un aveugle-né, ouvrez les yeux de notre esprit, afin que nous connaissions que vous êtes le seul Dieu qui fait des merveilles au ciel et sur la terre.

(7 *Février.*) S. AMAND, ÉVÊQUE DE MAESTRICH. 7.e siecle.

Saint Amand naquit l'an 589, à Herbanges, près de Nantes, de parens nobles et pieux, qui prirent soin de l'instruire dès l'enfance dans les saintes lettres. Après sa pre-

miere jeunesse, il quitta son pays pour se retirer dans un monastere en l'île d'Oye, sur la côte de Poitou, près de l'île de Ré. Son pere l'y étant allé voir, fit tout ce qu'il put pour lui persuader de retourner dans le monde, le menaçant même de le déshériter : à quoi Amand répondit : Mon pere, J. C. est mon partage, cela me suffit. Pour votre succession, je n'en désire rien, et je vous demande pour toute grace la liberté de demeurer attaché au service de Dieu. De là il se rendit à Tours, pour y prier au tombeau de S. Martin. Il demanda à Dieu de ne revoir jamais sa patrie; mais de passer toute sa vie sans aucune demeure fixe, comme un pelerin et un étranger. Après qu'il eut été reçu dans le clergé de Tours, il se retira à Bourges où il resta 15 ans dans une cellule, couvert d'un cilice, ne mangeant que du pain d'orge, et ne buvant que de l'eau.

Des Evêques, soutenus de l'autorité du Roi, l'ayant obligé de recevoir l'ordination épiscopale, non pour être attaché à aucune Eglise particuliere, mais pour aller, comme les Apôtres, annoncer l'Evangile à divers peuples qui étaient encore dans l'idolâtrie, il alla d'abord prêcher dans les Pays-Bas. Il y rachetait autant qu'il pouvait de jeunes captifs qu'on avait amenés d'outre-mer; et après les avoir instruits et baptisés, il les envoyait en diverses Eglises; et plusieurs devinrent depuis Prêtres, Abbés ou Evêques. Jusque-là, personne n'avait osé prêcher dans le pays de Gand, à cause de la férocité des habitans. Saint Amand, touché de compassion pour eux, prit la précaution de se faire autoriser par des ordres du roi Dagobert, afin que le respect pour le nom du prince levât du moins une partie des obstacles que leur opiniâtreté formait à la prédication de l'Evangile. Il ne laissa pas d'y souffrir beaucoup; il fut souvent repoussé par des injures, souvent battu ou jeté dans la riviere. Ceux même qui l'avaient accompagné l'abandonnerent, n'ayant pas de quoi subsister; mais il continuait de prêcher, vivant du travail de ses mains. Enfin le miracle de la résurrection d'un mort accordé aux prieres de notre Saint, adoucit ces barbares. Ils le vinrent trouver en foule, le priant humblement de les faire chrétiens. Ils détruisirent eux-mêmes leurs temples, et saint Amand bâtissait des Eglises et des monasteres à la place.

Il passa ensuite chez les Sclaves ou Sclavons, peuples nouvellement venus du Nord, et qui habitaient au-delà du Danube. Il annonça l'Evangile à ces barbares avec grande liberté, dans l'espérance de remporter la couronne du martyre. Mais voyant qu'il y faisait peu de fruit, il revint aux Pays-Bas. Le roi Dagobert s'abandonnait alors à de grands désordres, dont tout le monde gémissait, sans que personne osât l'en reprendre. Saint Amand plus hardi que les autres, alla le trouver, et lui reprocha ses crimes avec une vigueur et une liberté apostolique. Le roi ne le pouvant souffrir, le fit chasser honteusement de son royaume. Notre Saint en prit

occasion d'aller porter la lumiere de l'Evangile dans des pays éloignés. Mais Dagobert rentré en lui-même, et voulant reconnaître la grace que Dieu lui avait faite de lui donner un fils, rappela le saint évêque, et se jetant à ses pieds, lui demanda humblement pardon de l'injustice qu'il lui avait faite, et le pria de baptiser l'enfant, et d'en être le pere spirituel. Saint Amand, qui craignait que cette éducation ne l'engageât à vivre à la cour, se retira de la présence du roi. Dagobert lui envoya aussitôt deux de ses principaux officiers, Dadon ou Ouein et Eloy, encore laïques, mais déjà distingués par leur sainteté, et qui furent depuis de grands Evêques. Ils lui représenterent qu'en donnant cette satisfaction au roi, il se ménagerait une plus grande liberté pour prêcher par-tout où il lui plairait dans ses états, et convertir plus d'infideles. Saint Amand se rendit à leurs prieres. Il baptisa le petit prince, qui fut nommé Sigebert, et qui devint dans la suite plus illustre par sa sainteté, que par la couronne qu'il porta.

Ce fut sous le regne de ce prince que saint Amand fut élu évêque de Maestrich, mais il ne tint ce siége que trois ans. Les déréglemens et l'indocilité du peuple et du clergé l'affligerent si fort, qu'il résolut de retourner à sa premiere vocation. Il quitta le soin de cette Eglise particuliere, pour aller prêcher J. C. aux infideles, et affermir dans la foi les Eglises, qu'il avait fondées. Lorsque son grand âge et l'épuisement de ses forces ne lui permirent plus de travailler à une œuvre si pénible, il se retira dans le monastere d'Elmon, près de Tournai, qu'il avait fondé; et qui porte aujourd'hui son nom. Il y mourut en paix à l'âge de 90 ans, en 679.

Pratique. Cette vie n'est qu'un pelerinage; dépouillons-nous de tout ce qui nous empêche de marcher.

Priere. O mon Dieu! soyez notre partage, et cela nous suffit : nous ne pouvons manquer de rien, en vous possédant.

(8 février.) S. ÉTIENNE DE GRANDMONT. 11.e siecle.

Etienne, fils du vicomte de Thiers, en Auvergne, vint au monde au milieu du onzieme siecle. Son éducation fut confiée à Milon, archevêque de Benevent, et il ne revint en France que pour se retirer seul sur la montagne de Muret, dans le Limosin; là il écrivit ces paroles; « Moi Etienne, je renonce au démon et à ses pompes; je m'offre à Dieu, et me remets au Pere, au Fils et au Saint-Esprit, un seul Dieu en trois personnes. » Ayant fait une cabane de branchages au milieu du bois, il servit Dieu dans une profonde retraite. Sa nourriture était du pain et de l'eau, quelquefois un bouillon de farine très-insipide. Ce ne fut que trente ans après s'être retiré du monde, qu'il commença à prendre un peu de vin pour se fortifier l'estomac. Il porta très-longtemps jour et nuit sur sa chair une cotte de maille pour cilice, et l'habit qu'il mettait par-dessus, était le même en hiver qu'en été. Il couchait sur des planches, dans une es-

pece de sépulcre, sans autre couverture que son habit. Il mena ce genre de vie durant cinquante ans.

Dieu l'avait d'abord découvert à quelques personnes du voisinage, qui lui portaient du pain de temps en temps. Peu à peu sa réputation se répandit, et plusieurs devinrent ses disciples, et les imitateurs de sa pénitence. Etienne, qui se traitait lui-même avec une sainte cruauté, conduisait les autres avec beaucoup de prudence et de modération, et ne leur imposait que ce que leurs forces étaient capables de supporter. Il ne cherchait pas, dit l'auteur de sa vie, à faire mourir leurs corps mais leurs vices, et il s'appliquait principalement à leur inspirer et à faire croître en eux l'amour de Dieu. Cependant ce saint Solitaire qui usait de quelque indulgence à l'égard des austérités corporelles, était très-ferme sur l'article de la retraite, du silence et de la pauvreté, qu'il regardait comme des vertus essentielles à la vie religieuse. Non-seulement il ne permettait pas aux particuliers d'avoir aucun bien en propre; mais il ne voulait pas même que la communauté possédât aucun bien sur la terre. Aimez la pauvreté, leur disait-il; si vous étiez riches, vous devriez toujours craindre de ne pas user de vos biens selon la volonté de Dieu; mais étant pauvres, vous n'avez rien à craindre, puisque vous ne rendez point compte de ce que vous n'avez pas. Il ne sortit jamais de son désert de Muret, et il demeurait toujours enfermé dans sa cellule, sans rompre le silence que dans une grande nécessité. C'est ce qu'il inspirait à ses freres, ne leur permettant jamais de retourner dans le pays, et leur interdisant l'entrée des villes et des châteaux. Il disait agréablement à ceux qui demandaient à être reçus dans sa communauté : C'est ici une prison, qui n'a ni trou ni porte pour sortir, et d'où vous ne pourrez retourner dans le monde que par la brêche que vous y feriez vous-même. Si ce malheur vous arrivait, je ne pourrais envoyer après vous pour vous remener; car tous ceux qui sont ici ont les jambes coupées pour le siecle, aussi-bien que moi.

Sur la fin de sa vie, deux cardinaux légats du saint Siége l'étant venu visiter dans sa solitude, s'informerent exactement de sa maniere de vivre, et lui demanderent s'il était chanoine, ou moine, ou ermite. « Nous sommes, leur répondit-il, des pécheurs que la miséricorde de Dieu a conduits dans ce désert pour y faire pénitence. Nous sommes venus chercher un azile contre les piéges et les périls de ce monde. Nous ne méritons de porter le nom ni de chanoines, ni de moines, ni d'ermites, parce que nous n'en avons point la vertu; mais comme nous sommes un peu écartés de la voie large, nous attendons la miséricorde de J. C. au jour de son dernier jugement. »

Huit jours après le départ des deux cardinaux, quoiqu'il ne sentit aucune douleur, il connut que sa fin était proche, et s'appliqua tout entier à l'instruction de ses disciples et à

la priere. Comme ils lui demandaient comment ils pourraient subsister après sa mort, n'ayant point de biens temporels, il leur répondit : Je vous laisse Dieu à qui tout appartient, et pour qui vous avez renoncé à tout et à vous-mêmes. Si vous ne vous détournez point de la voie de sa vérité, sa providence qui gouverne tout d'une maniere admirable, vous donnera tout ce qu'il saura vous être avantageux. Cinq jours après, comme il se trouva mal, on le porta à l'oratoire, où, après avoir entendu la messe, il reçut l'extrême-onction, et ensuite le viatique. Il mourut en proférant ces paroles : *Seigneur, je remets mon ame entre vos mains.* Ce fut le 8 février 1124, à l'âge de 78 ans. Il avait seulement l'ordre de diacre.

Pratiques. 1. On ne doit penser à la retraite et à la séparation du monde, que pour pouvoir mieux accomplir les vœux du baptême qu'il est difficile de garder en vivant dans le monde.

2. Le silence, la pauvreté et la retraite sont d'excellens moyens pour les exécuter. Les richesses perdent les communautés, aussi-bien que les particuliers. Rien de plus contraire à la charité que les procès.

Priere. Nous sommes vos religieux, Seigneur, et nous en avons fait les vœux dans le Baptême. Faites-nous la grace de les accomplir en aimant la pauvreté et la retraite. Faites-nous aimer notre paroisse, où nous sommes devenus vos enfans : et que les fonts sacrés que nous y voyons nous fassent souvenir que nous ne sommes plus à nous, mais que nous vous appartenons.

(9 *février.*) S.te APOLLONIE *ou* APOLLINE. 3.e siecle.

LA paix que Dieu avait donnée à l'Eglise après la persécution de Sévere, ne finit dans les provinces de l'Empire, que par l'édit de Dece contre les chrétiens : mais la persécution commença un an auparavant à Alexandrie, et plusieurs y souffrirent le martyre. S. Denis, évêque de cette ville, nous en a conservé l'histoire dans une lettre qu'il écrivit à Fabius d'Antioche. L'auteur de cette persécution fut un misérable poëte, qui se mêlait aussi de deviner. Il anima tellement le peuple d'Alexandrie contre les chrétiens, qu'en un moment on vit dans toute la ville une conspiration générale pour les exterminer. On pillait et on saccageait leurs maisons. Les chrétiens ne s'étonnerent point de ces désordres, ils se retirerent chacun où ils purent, et se déroberent à la fureur des idolâtres par la fuite. Ils abandonnerent leurs biens pour sauver leur foi, et reçurent même cette perte avec joie. Plusieurs tomberent entre les mains des séditieux, qui les mirent à mort après les avoir tourmentés cruellement ; et S. Denis assure que de tous ceux qui furent pris, il n'en connaissait qu'un seul qui eût été assez lâche pour renoncer le nom de Dieu.

Ce fut dans cette émotion qu'ils se saisirent de l'admirable vierge S.te Apolline, qui était fort âgée. Ils lui donnerent de si grands coups sur les joues, qu'ils lui casserent les mâchoires. Ensuite ils la menerent hors de la ville, où ayant allumé un grand feu, ils la menacerent de la brûler vive,

si elle ne prononçait avec eux des paroles impies contre J. C. Elle témoigna demander un peu de temps ; et quand il l'eurent lâchée, elle courut se jeter elle-même dans le feu, où elle consomma son sacrifice.

Quoiqu'il soit contre la loi de Dieu de se procurer volontairement la mort, l'Eglise a pourtant toujours honoré cette Sainte comme une martyre, persuadée que son action a été l'effet d'un mouvement extraordinaire de l'esprit saint, et de l'ardent désir qu'elle avait de donner sa vie pour J. C. Dieu qui est l'auteur de la loi, en dispense qui il lui plaît et comme il lui plaît, sans qu'il nous soit permis ni de blâmer ceux que son esprit conduit par ces voies extraordinaires, ni de nous les proposer en ce point pour exemple.

Pratique. Quand nous entendons attaquer les vérités de l'Evangile, demandons ardemment à Dieu, que le feu de sa charité embrase notre cœur.

Priere. Plus on attaque vos vérités si adorables, Seigneur, plus nous vous prions d'en augmenter l'amour dans nos cœurs, et de les brûler par ce feu divin que vous êtes venu apporter sur la terre, et que vous avez tant désiré qui s'y allumât.

(10 *février.*) S.te SCHOLASTIQUE. 6.e siecle.

Cette Sainte était sœur du grand S. Benoît. Elle eut, comme lui, le bonheur de se consacrer à Dieu dès sa jeunesse. Il y a beaucoup d'apparence que le lieu de sa retraite n'était pas éloigné du Mont-Cassin, où S Benoît demeurait. Elle visitait son frere une fois tous les ans : et le Saint sortait de son monastere pour aller la recevoir dans un lieu du voisinage et de la dépendance de cette maison. Ces visites se passaient dans les louanges de Dieu, et dans des entretiens spirituels. Scholastique étant venue un jour, selon sa coutume, Benoît l'alla recevoir, accompagné de quelques-uns de ses religieux. Ils passerent la journée à chanter des pseaumes, et à conférer des choses du ciel, et sur le soir ils se mirent à table pour prendre leur réfection. Après le repas, Scholastique pria instamment son frere de demeurer cette nuit avec elle, afin qu'ils pussent s'entretenir, jusqu'au lendemain matin, du bonheur de l'autre vie. S. Benoît craignant de donner à ses disciples un exemple de relâchement, lui dit qu'ils ne pouvaient passer la nuit hors de son monastere. Alors Scholastique mettant ses mains jointes sur la table, et baissant la tête sur ses mains, fit sa priere à Dieu en répandant beaucoup de larmes. A peine s'était-elle relevée, qu'il vint des éclairs, des tonnerres et une pluie si violente, que S. Benoît ni ses freres qui étaient avec lui, ne purent mettre le pied hors de la maison. Il s'en plaignit à sa sœur, en disant : Dieu vous le pardonne, ma sœur ; mais qu'avez-vous fait ? Elle lui répondit : Je vous ai demandé une grace, et vous me l'avez refusée : j'ai prié le Seigneur, et il m'a exaucée. Ils passerent donc la nuit à s'entretenir de la vie spirituelle. Le lendemain ils re-

tournerent chacun chez soi. Mais trois jours après, S. Benoît étant dans son monastere, et levant les yeux, vit l'ame de sa sœur s'élever au ciel en forme de colombe. Ravi de sa gloire, il rendit graces à Dieu, déclara sa mort aux freres, et les envoya pour apporter le corps à son monastere. Il le fit mettre dans le tombeau qu'il avait préparé pour lui-même, afin que leurs corps fussent unis après la mort, comme leurs cœurs l'avaient été pendant la vie. C'est tout ce que nous savons de cette Sainte, qui mourut apparemment vers l'an 543.

PRATIQUE. Evitons les visites inutiles. Si la charité n'est le motif des visites et des conversations, elles sont très-dangereuses. Si nous aimions Jésus-Christ, il serait le principal sujet de nos conversations. Nous parlons peu des choses de la piété, parce que nous en avons peu dans le cœur.

PRIERE. Seigneur, gravez votre sainte loi dans notre cœur. Mettez-y un désir ardent de vous posséder dans votre royaume, afin que nous ne parlions que de ce que nous devons tant aimer.

(11 *février.*) S. SATURNIN, MARTYR. 4.e siecle.

VERS l'an 304 de J C., on arrêta en Afrique quarante-six ou quarante-sept chrétiens que l'on présenta au proconsul Anulin, comme coupables d'avoir célébré les mysteres contre la défense des empereurs. Un des principaux était le prêtre Saturnin. Est-ce vous, lui dit Anulin, qui avez assemblé tous ces gens-là contre la défense des empereurs ? Saturnin répondit : nous avons fait ce que l'esprit de Dieu nous a inspiré ; nous n'avons pas craint de célébrer les mysteres du Seigneur. Pourquoi, dit Anulin ? C'est, répliqua Saturnin, parce qu'il ne nous est pas permis d'y manquer. A cette réponse, le proconsul le fit attacher sur le chevalet. On lui demanda s'il était auteur de l'assemblée. Il répondit : oui, j'y ai été présent. Pourquoi, dit le proconsul, avez-vous désobéi aux ordonnances ? Saturnin répondit : On ne peut omettre la célébration des saints mysteres ; la foi l'ordonne. Vous ne deviez pourtant pas, dit le proconsul, mépriser les défenses des empereurs : puis il commanda aux bourreaux de le tourmenter. Ils se jeterent sur le corps de ce vieillard, et le déchirerent de telle sorte, qu'au milieu des ruisseaux de sang qui coulaient, on voyait les os à découvert. Le martyr, qui craignait d'expirer sur le chevalet avant d'être condamné à mort, disait à J. C. : Exaucez-moi, Seigneur, je vous rends graces de ce que je souffre : mais accordez-moi encore d'être décapité pour votre nom : Christ, ayez pitié de moi ; Fils de Dieu, secourez-moi : Anulin lui demanda encore pourquoi il avait contrevenu aux ordonnances ? La loi de Dieu me l'a appris, répondit le martyr : la loi me l'ordonne. Ce qu'il entendait seulement par rapport aux ordonnances auxquelles on ne peut obéir sans violer la loi de Dieu. En tout autre cas les chrétiens regardaient comme un de leurs premiers devoirs d'obéir aux

princes. A ce mot de loi, le proconsul dit : c'est assez ; et et le fit mettre en prison, le destinant au supplice qu'il souhaitait.

On y amena encore de divers endroits de la province, des évêques, des prêtres et d'autres ecclésiastiques, dont tout le crime était d'avoir tenu des assemblées pour la célébration des saints mysteres, et de n'avoir pas voulu livrer aux païens les saintes écritures. Ils souffraient beaucoup dans cette prison, non-seulement par la douleur de leurs plaies, par l'incommodité du grand nombre, et par la pesanteur des chaînes dont ils étaient chargés ; mais encore par la faim, la soif et le froid dont ils étaient tourmentés. Il y avait des gens à la porte de la prison qui chassaient à coup de fouet les parens des martyrs, et tous ceux qui venaient leur apporter quelque rafraîchissement. Mais rien n'ébranlait le courage de ces Saints, que l'esprit de Dieu soutenait par des consolations ineffables. Ils n'attendaient tous que l'arrêt qui devait les condamner à la mort ; mais Anulin et le conseil de la province étant détournés par d'autres affaires, ils moururent l'un après l'autre dans la prison, de faim et de misere : martyre d'autant plus glorieux devant Dieu, qu'il était en même temps et plus cruel par la longueur du supplice, et moins éclatant aux yeux des hommes.

PRATIQUE. On doit une exacte obéissance aux lois des Princes ; mais les lois de Dieu doivent l'emporter, parce que Dieu est au-dessus des Princes.

PRIERE. Que votre divine loi, Seigneur, soit dans notre cœur ; elle nous apprendra la fidélité et l'obéissance que nous devons aux Princes, et en même temps elle nous inspirera le courage de mourir même, s'il le faut, plutôt que de vous désobéir.

(12 *février.*) S. NICEPHORE, MARTYR. 2.e siecle.

NICÉPHORE était, à ce qu'on croit, de la ville d'Antioche, simple laïc, et intime ami d'un prêtre nommé Saprice. Ils vivaient ensemble dans une si parfaite union, qu'on les eût pris pour deux freres. Mais il arriva, par je ne sais quel malheur, que leur amitié se changea en une haine si envenimée, qu'ils évitaient même de se voir. Cela dura assez long-temps. Enfin Nicéphore rentra en lui-même, et pria de leurs amis communs d'aller trouver le prêtre Saprice, pour le conjurer de lui pardonner, et d'avoir égard à son repentir. Mais Saprice ne voulut point entendre parler de réconciliation. Nicéphore, sans se rebuter, envoya vers lui une seconde fois et une troisieme ; mais il ne put rien obtenir. Enfin il alla le trouver lui-même ; et se jetant à ses pieds, il lui dit : pardonnez-moi, mon pere, pour l'amour de notre Seigneur. Mais ce prêtre endurci ne voulut jamais lui parler.

Cependant la persécution de Valérien arriva. Saprice fut pris et présenté au gouverneur, qui l'interrogea dans les formes ordinaires. Saprice lui répondit qu'il était chrétien

et prêtre. Le gouverneur lui déclara les ordres des empereurs, et le menaça de la mort, s'il n'obéissait en sacrifiant aux dieux. Saprice lui dit : nous autres chrétiens nous avons pour Roi J. C., qui est le seul vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre : périssent les idoles qui ne peuvent faire ni bien ni mal. Le juge irrité le fit mettre à une longue et rude question. Saprice la soutint avec une constance étonnante. Enfin le gouverneur voyant qu'il ne pouvait l'abattre, le condamna à perdre la tête.

Nicéphore ayant appris qu'on le menait au supplice, courut au-devant de lui, et se jeta à ses pieds, en disant: martyr de J. C., pardonnez-moi si je vous ai offensé. Saprice ne lui répondit pas un mot. Nicéphore le prévint encore dans une autre rue, avant qu'il sortit de la ville, et lui dit : Je vous prie, martyr de J. C., pardonnez-moi la faute que j'ai commise contre vous par faiblesse humaine, puisque vous allez recevoir la couronne des mains du Seigneur que vous avez confessé. Mais Saprice demeura dans son endurcissement, sans vouloir lui parler.

Les bourreaux qui voyaient l'empressement de Nicéphore, se moquaient de lui, en disant : nous n'avons jamais vu un homme si sot que toi. Il va perdre la tête, et tu lui demande grace. Nicéphore leur répondit ; vous ne savez pas ce que je demande à ce confesseur de J. C. mais Dieu le sait. Lorsqu'il fut arrivé au lieu de l'exécution, Nicéphore fit un dernier effort pour fléchir la dureté de son cœur. Mais ce fut toujours inutilement. Dieu donc, pour punir ce prêtre d'avoir ainsi le cœur fermé pour son frere, lui ferma l'entrée du royaume du ciel, et ne voulut pas même permettre qu'il remportât aux yeux des hommes, la gloire de mourir pour la cause de J. C.

Les bourreaux dirent à Saprice de se mettre à genoux pour avoir la tête tranchée. A ce mot il changea tout d'un coup, et dit : Ne me frappez point, je suis prêt d'obéir aux empereurs et de sacrifier aux dieux. Nicéphore entendant ces tristes paroles, lui dit : Non mon frere, n'apostasiez pas, et ne renoncez pas notre Seigneur J. C. ; ne perdez pas la couronne que vous avez gagnée par tant de tourmens. Saprice ne l'écouta point. Nicéphore le voyant perdu, s'écria : Je suis chrétien, et je crois en notre Seigneur J. C. que celui-ci a renoncé, faites-moi donc mourir en sa place. Il n'ignorait pas qu'il était contre l'ordre commun de se présenter de soi même au martyre ; mais le même esprit qui l'avait porté à s'humilier devant son ennemi, pour rallumer la charité éteinte dans son cœur, lui fit juger qu'il devait réparer l'injure que cet informé prêtre venait de faire à J. C., et apprendre aux païens quelle est la force de sa grace. Tout le monde fut surpris d'une telle résolution ; mais les bourreaux n'oserent le frapper sans l'ordre du gouverneur. Un d'eux courut lui dire que Saprice avait promis de sacrifier, mais qu'il y en avait un autre qui voulait mourir

pour le Christ ; qu'il disait tout haut qu'il était chrétien, et qu'il ne voulait ni sacrifier aux dieux ni obéir aux empereurs. Le gouverneur ordonna sur-le-champ qu'on lui coupât la tête : ce qui fut exécuté. Nicéphore alla ainsi recevoir dans le ciel la récompense de sa foi, de sa charité et de son humilité, et remporta la couronne dont Saprice s'était rendu indigne.

Pratique. Quel terrible exemple de la haine du prochain ! Point de miséricorde pour celui qui ne traite pas son frere avec miséricorde. Si celui qui n'aime pas son frere est ainsi abandonné, comment sera traité celui qui n'aime point Dieu.

Priere. La religion sainte que vous avez établie, Seigneur, est tout amour ; donnez-nous cet amour que vous nous commandez.

(13 *février.*) S. ISIDORE DE PELUSE. 5e. siecle.

Ce Saint originaire d'Alexandrie en Egypte, né dans une famille noble et riche, et élevé dans l'étude de toutes les sciences, méprisa de bonne heure tous ces avantages, pour embrasser la vie solitaire. Il se retira sur une montagne voisine de Peluse, ville d'Egypte ; et c'est delà que lui est venu le surnom qui le distingue des autres Isidores.

Là se proposant l'exemple de S. Jean-Baptiste, comme le modele de la vie qu'il devait mener, il se contentait d'un seul vêtement de poil pour se couvrir, et se nourrissait de feuilles et d'herbes. Un de ses amis lui ayant envoyé un habit neuf de poil, en lui demandant son vieux, il le remercia dans une lettre, de lui avoir donné d'une part de quoi se garantir du froid, et de lui avoir fait pratiquer de l'autre la défense que fait S. Jean d'avoir deux habits.

Après que Dieu l'eut élevé à un haut degré de lumiere et de perfection par la retraite et la méditation des choses divines, il fut promu au Sacerdoce. Dieu lui fit connaître qu'il l'avait appelé non-seulement pour défendre l'Eglise contre ses ennemis, mais encore pour assister ceux qui étaient injustement opprimés, et pour apprendre et exhorter à la pénitence ceux qui par leur mauvaise vie déshonoraient la sainteté du christianisme et la dignité du Sacerdoce. Isidore fidele à sa vocation, s'éleva toute sa vie avec un zele ardent contre les méchans, quels qu'ils fussent, grands ou petits, ecclésiastiques ou séculiers, sans craindre ni les discours de ceux qui y trouvaient de l'excès, ni les persécutions auxquelles l'exposait la liberté de ses censures. Car il regardait comme un devoir d'obligation pour un ministre de J. C. de prendre contre les pécheurs les intérêts de la majesté de Dieu offensée.

Son zele était pur, et son aversion pour le vice n'était point l'effet d'une humeur chagrine et satyrique, mais d'une ardente charité. Il proteste souvent à ceux à qui il écrit avec le plus de force, qu'il le fait pour l'amour qu'il a pour eux, et qu'il verse plus de larmes pour eux devant Dieu, qu'il ne leur écrit de paroles. Comme ses répréhensions avaient

la charité pour principe, elles avaient aussi la prudence pour regle. « Il faut, dit-il, reprendre les uns avec douceur et humilité, les autres avec courage et fermeté. On ne gagne pas tout le monde par les mêmes moyens : les mêmes remedes ne guérissent pas toutes sortes de malades ; il y a autant de différens remedes, qu'il y a de différentes maladies. »

Mais l'expérience de tous les temps nous a appris qu'on ne dit point impunément la vérité aux méchans. S. Isidore eut donc beaucoup à souffrir de la part de ceux que son zele attaquait ; et ils eurent même, à ce qu'on croit, le crédit de le faire bannir. Mais sa patience dans les persécutions acheva de montrer que son zele venait de Dieu, et que c'était avec sincérité qu'il écrivait ces excellentes paroles à un de ses amis : « J'aime beaucoup mieux être disgracié et maltraité en faisant le bien, que d'être applaudi et récompensé pour avoir fait le mal. Car sans parler des récompenses réservées à la vertu dans l'autre vie, et des supplices destinés à l'iniquité et au vice, la vertu me semble porter elle-même sa récompense dès ce monde-ci, et le péché son supplice. Quelques calomnies que l'on publie contre la vertu, quelques louanges que l'on donne au vice, elles ne seront point capables de me faire abandonner l'une pour suivre l'autre. J'aimerai toujours la vertu, quoique couverte d'opprobres ; et je détesterai le vice, fût-il couronné de gloire. »

Notre Saint après avoir passé toute sa vie dans les travaux de la pénitence, et édifié l'Eglise par d'excellens écrits, en alla recevoir de Dieu la récompense par une mort bienheureuse qui arriva vers l'an 450.

PRATIQUE. Nous ne pouvons souffrir qu'on parle mal de nous ; et nous écoutons tranquillement parler mal des choses de la Religion. Nous devrions en sécher de douleur.

PRIERE. Que l'amour de nos frères, ô mon Dieu ! nous fasse répandre des larmes en les voyant mépriser votre sainte loi. Que l'amour que nous vous devons nous fasse craindre de la violer nous-mêmes.

(14 *février.*) S. ABRAHAM, ÉVÊQUE DE CARRES. 5.e siecle.

ABRAHAM embrassa dès sa jeunesse la vie solitaire ; et les austérités qu'il y pratiqua, lui affaiblirent tellement le corps, qu'il demeura long-temps sans pouvoir marcher. Enfin, Dieu lui ayant rendu la santé et les forces, il voulut reconnaître cette grace en s'exposant à souffrir quelque chose, et même à donner sa vie pour J. C. Il quitta sa solitude, et s'étant déguisé sous un habit de marchand, il s'en alla avec quelques autres solitaires dans un village du Mont-Liban, dont il avait appris que les habitans étaient encore plongés dans les ténebres de l'idolâtrie. Il y loua une maison, et après avoir été trois ou quatre jours sans rien faire paraître de ce qu'il était, il commença enfin à chanter des pseaumes avec ses compagnons. On les entendit, quoiqu'ils chantassent d'un ton assez bas. Aussitôt tous les habitans

accoururent, boucherent la porte de la maison par dehors, et de dessus le toit jetterent quantité de terre pour les étouffer. Cependant ces Saints ensevelis dans la poussiere, continuaient d'offrir leurs prieres à Dieu. Cette patience toucha quelques-uns des idolâtres, qui arrêterent les autres. On déboucha la porte, on les tira de dessous la terre dont ils étaient couverts, et on leur commanda de sortir du village à l'heure même.

Dans ce moment arriverent des officiers de l'empereur pour faire payer la taille aux habitans. Ils chargeaient les uns de chaînes et faisaient impitoyablement fouetter les autres. Alors Abraham oubliant les mauvais traitemens qu'il venait de recevoir, ne pensa qu'à imiter celui qui étant sur la croix avait prié pour ceux qui l'y avaient attaché. Il parla aux officiers, et les conjura de traiter ces pauvres gens avec moins de rigueur. Ils demanderent si quelqu'un voulait répondre de la dette qui était de cent pieces d'or. Abraham offrit sa caution, et promit de payer cette somme dans peu de jours. Il alla aussitôt à Emese, ville voisine, où ayant emprunté à des personnes de connaissance de l'argent dont il avait besoin, il l'apporta au jour marqué.

Ces habitans furent si touchés de la générosité du serviteur de Dieu, qu'ils lui demanderent pardon des mauvais traitemens qu'ils lui avaient faits, et le prierent instamment d'être leur seigneur, car ils n'en avaient pas. Il le voulut bien, mais à condition qu'ils embrasseraient la religion chrétienne. Dieu qui avait menagé tous ces événemens par des vues de miséricorde sur ce peuple, acheva son ouvrage. Ils consentirent à tout ce que le Saint demandait d'eux, et bâtirent eux-mêmes une Eglise. Ensuite, comme il s'agissait d'avoir un prêtre pour les conduire, ils lui déclarerent qu'ils n'en voulaient point d'autre que lui-même. Il fut donc ordonné prêtre, et il passa trois ans à les instruire de la religion. Au bout de ce temps, les trouvant assez affermis dans la foi, il s'en retourna dans sa solitude, leur laissant pour pasteur un de ceux qui l'avaient accompagné.

Il ne jouit pas long-temps du repos qu'il était allé chercher dans la retraite, et il fut bientôt après élevé par l'ordre de Dieu sur le siége épiscopal de Carres en Mésopotamie. Cette ville avait eu plusieurs évêques illustres en piété; mais quelques peines qu'ils eussent prises pour défricher cette terre, Abraham la trouva encore toute couverte d'épines par la corruption des mœurs et les superstitions païennes auxquelles la plupart des habitans demeuraient attachés. Il eut des travaux infinis à essuyer pour les faire renoncer à leurs erreurs. Enfin l'éclat de sa vertu et la force de sa parole accompagnée de la bénédiction de Dieu, les convertit presque tous, et il eut la consolation de voir cette ville idolâtre changée en une ville toute chrétienne.

Les travaux de l'épiscopat ne lui firent rien relâcher de la pénitence qu'il avait pratiquée dans la solitude. Il don-

nait la plus grande partie de la nuit à la priere et au chant des pseaumes, et passait le reste assis sur un siége, où il prenait un peu de repos. Il ne mangeait qu'après l'office de Vêpres, c'est-à-dire, après le coucher du soleil ; et toute sa nourriture était des herbes crues, ou des fruits dans la saison. Il vécut ainsi pendant tout le temps de son épiscopat, sans user jamais ni de pain, ni d'eau, ni de feu, ni de lit, mais cette austérité n'était que pour lui : elle ne l'empêchait pas de prendre grand soin des autres. Il exerçait l'hospitalité d'une maniere très-généreuse et n'épargnait rien pour bien traiter ses hôtes. Il les faisait manger dès midi, et se mettait à table avec eux ; mais ce n'était que pour les servir et les exciter à manger.

L'empereur Théodose le jeune ayant ouï parler de lui, souhaita de le voir, et l'obligea de venir à Constantinople, où le prince et les princesses ses sœurs lui rendirent toutes sortes d'honneurs. Le saint y termina sa course par une mort heureuse, vers l'an 422.

Pratique. Que de graces nous avons reçues de Dieu ! Témoignons-en notre reconnaissance en tâchant de gagner nos freres à son service. La charité sera la voix la plus puissante. Remplissons tous nos devoirs, et Dieu bénira la voix de nos actions.

Priere. Seigneur, donnez-nous votre amour, afin que toutes nos actions publient qu'il faut vous aimer.

(15 février.) S. FLAVIEN, PATRIARCHE DE CONST. 5. siecle.

Après la mort de S. Procle, patriarche de Constantinople, arrivée l'an 446, sous l'empire de Théodose le jeune, Flavien, prêtre et trésorier de cette Eglise, fut choisi pour remplir cette place. Cette élection, qui eut une approbation universelle, déplut au premier officier de la chambre de l'empereur, nommé Chrysaphe, qui était en grand crédit auprès de son maître, et prévenu contre Flavien. Après que celui-ci eut été sacré Evêque, Chrysaphe porta l'empereur à lui demander les eulogies, ou un présent de bénédiction pour son ordination. Flavien lui envoya quelques pains qu'il avait bénis ; car cela s'appelait *eulogies*. Chrysaphe les rejeta avec mépris, et fit dire à Flavien que c'était de l'or que l'empereur demandait pour *eulogies*, et non pas du pain. L'Evêque répondit qu'il n'avait point d'or, si ce n'étaient les vases sacrés ; mais *vous savez bien*, ajouta-t-il, *que les biens de l'Eglise sont à Dieu, et destinés aux pauvres.*

Dès-lors Chrysaphe résolut de mettre tout en œuvre pour faire déposer Flavien. Il fit tant par ses intrigues auprès de Théodose et de l'impératrice Eudoxie, que la princesse Pulchérie qui soutenait le S. Evêque, fut obligée de s'éloigner de la cour, et d'abandonner la conduite des affaires.

L'engagement où se trouva Flavien l'année suivante de prendre la défense de la foi de l'Eglise contre l'hérésie d'Eutyches, fournit à Chrysaphe l'occasion qu'il cherchait. Eutyches, prêtre et abbé d'un monastere voisin de Constan-

tinople, refusait d'admettre en J.C. deux natures; comme si la divinité et l'humanité eussent été confondues ensemble dans l'incarnation. Flavien averti qu'Eutyches semait par-tout cette pernicieuse doctrine, le fit comparaître dans un concile qu'il avait assemblé à Constantinople. Après que les Evêques se furent convaincus par ses réponses, qu'il confondait les deux natures en J. C., ils le presserent de rétracter son erreur; et sur le refus qu'il en fit, ils le déposerent du sacerdoce, et l'excommunierent.

Eutyches, au lieu de rentrer en lui-même, et de réparer le scandale de son erreur, par un retour sincere à la foi de l'Eglise, s'opiniâtra de plus-en plus à soutenir ce qu'il avait avancé. Appuyé de tout le crédit de Chrysaphe, il sut mettre l'empereur et l'impératrice dans ses intérêts. Il écrivit des lettres aux principaux Evêques de l'Eglise, et particulierement au pape S. Léon, où dissimulant adroitement son erreur, et déguisant la vérité des faits, il se donnait pour un homme injustement opprimé par la cabale de ses ennemis, à la tête desquels il mettait Flavien. L'empereur écrivit au pape sur le même, sujet. Saint Léon, sans se laisser prévenir, s'adressa à Flavien même, et lui demanda une relation simple et exacte de tout ce qui s'était passé. Notre Saint lui envoya les actes du concile de Constantinople, dont la lecture le convainquit pleinement de la vérité qu'Eutyches lui avait déguisée.

Cependant Chrysaphe sollicita auprès de l'empereur la convocation d'un concile universel. Il l'obtint; et après s'être assuré de Dioscore, patriarche d'Alexandrie, ennemi secret de S. Flavien, il lui fit donner le premier rang et la principale autorité dans le concile, en fit exclure le grand Théodoret, évêque de Cyr, et la plupart des prélats et des abbés dont on craignait les lumieres et la fermeté; fit envoyer à Ephese, où le concile était indiqué, deux commissaires de l'empereur avec des troupes, en apparence pour y maintenir le bon ordre et la tranquillité; mais, en effet, pour observer et intimider les Evêques. Toutes choses ainsi disposées, on assembla ce concile, que la postérité a appelé le *brigandage d'Ephese.* Tout s'y passa au gré des ennemis de saint Flavien; les légats du Pape ne purent obtenir qu'on y lût la lettre de S. Léon à ce patriarche, où la foi de l'Eglise était clairement exposée. La doctrine d'Eutyches fut approuvée, et lui même rétabli dans tous ses droits. S. Flavien fut condamné et déposé de l'épiscopat, sans avoir eu la liberté de se défendre. Quand Dioscore commença à prononcer la sentence, plusieurs Evêques se jeterent à ses genoux, le suppliant de n'en rien faire. Aussitôt il appela à son secours les commissaires de l'empereur, qui firent entrer une bande de soldats armés d'épées et de bâtons, avec des chaînes, comme pour emprisonner tous ceux qui oseraient résister.

Une troupe de moines, qui avaient à leur tête un abbé

nommé Barsumas, homme livré à Chrysaphe et à Dioscore; augmentaient la confusion et le tumulte par leurs cris. Dans cette consternation, les Evêques signerent tout ce qu'on voulut. Il n'y eut que les légats du Pape que nulle violence ne put obliger à consentir à l'injustice. Ils s'y opposerent ouvertement, et reçurent l'acte par lequel S. Flavien appelait de la sentence de Dioscore au siége apostolique et à un concile libre. Cet appel mit les ennemis de notre Saint en fureur. Ils le chasserent indignement du concile, après l'avoir maltraité à coups de pieds et de poings. Il fut traîné en prison, et delà conduit en exil; mais étant arrivé à Edipe en Lydie, il mourut des mauvais traitemens qu'il avait reçus.

PRATIQUE. Ce n'est point par la violence qu'il faut soutenir la vérité. Si nous sommes obligés de la défendre, que ce soit avec la douceur de celui qui a voulu qu'on apprît de lui qu'il est doux et humble de cœur.

PRIERE. Seigneur, faites-nous la grace de ne point craindre la violence des hommes, et de ne jamais oublier que la foi nous doit être plus précieuse que notre vie.

(16 février.) S. ELIE ET SES COMPAGNONS. 4e siecle.

L'AN 309 de J. C., qui était le septieme de la cruelle persécution exitée contre l'Eglise, par Dioclétien, cinq chrétiens d'Egypte souffrirent le martyre à Césarée en Palestine. Ils venaient de Cilicie, où ils avaient accompagné les confesseurs condamnés à travailler aux mines de ce pays-là. Comme ils retournaient en Egypte, ils furent arrêtés aux portes de Césarée par les gardes, qui leur demanderent qui ils étaient et d'où ils venaient. Ils le déclarerent sans détour. Aussitôt on les chargea de chaînes, on les conduisit à l'empereur Maximin, qui était alors à Césarée; ils firent devant lui une généreuse confession de leur foi, et furent delà menés en prison.

Le lendemain qui était le 16 Février, le juge Firmilien se les fit amener avec le célebre S. Pamphile et quelques autres confesseurs, qui étaient prisonniers depuis deux ans. Il éprouva d'abord la constance des Egyptiens par toutes sortes de tourmens et par des machines que la cruauté des païens avait nouvellement inventées. Après avoir ainsi exercé le premier des cinq, il lui demanda son nom. Les martyrs ne voulant pas déclarer leurs noms propres, qui étaient peut-être des noms de fausses divinités, avaient pris ceux de quelques Prophetes, *Elie*, *Jérémie*, *Isaïe*, *Samuel et Daniel*, pour montrer non-seulement par leurs œuvres, mais par leurs noms même qu'ils étaient de véritables Israélites. Celui qui était interrogé, dit un de ces noms. Le juge qui n'y entendait rien passa outre, et lui demanda quel était son pays. Le martyr, suivant sa premiere pensée, répondit que c'était Jérusalem, entendant par là la Jérusalem céleste dont les chrétiens sont citoyens. Firmilien, qui n'avait que des pensées terrestres, était fort en peine de savoir ce que c'était

que cette ville : car le nom de Jérusalem était inconnu des païens depuis qu'Adrien avait donné le nom d'Elia à la ville qu'il avait bâtie auprès des ruines de l'ancienne Jérusalem. On lui fit souffrir de cruels tourmens pour l'obliger de s'expliquer. Il répondit tranquillement, et comme s'il n'eût senti aucune douleur, que cette ville était la patrie des serviteurs de Dieu ; qu'ils en étaient les seuls citoyens, et qu'elle était située à l'Orient. Le juge s'imagina qu'il parlait de quelque ville où les chrétiens voulaient s'établir et se fortifier contre les romains, il eût bien voulu pouvoir tirer de sa bouche quelques éclaircissemens sur une chose qu'il croyait si importante au repos de l'état : mais à la fin, voyant qu'il ne gagnait rien ni par ses demandes réitérées, ni par les fouets et les autres tourmens, il condamna le martyr à perdre la tête. Ses quatre compagnons après avoir soutenu le même combat, en sortirent victorieux comme lui, par une mort glorieuse.

Firmilien, qui était las de tant de supplices, et qui savait que Pamphile et ses compagnons avait déjà souffert la question sans s'ébranler, se contenta de leur demander s'ils persistaient encore dans leur désobéissance ; et après avoir entendu leur derniere réponse, il les condamna au même supplice que les autres. Alors un jeune homme âgé de 18 ans, nommé *Porphire*, domestique de S. Pamphile, ayant ouï prononcer la sentence de mort contre son maître, s'écria du milieu de la foule, demandant qu'au moins on permît que les corps des martyrs fussent enterrés. Le juge le fit approcher, et lui demanda s'il était chrétien. Il l'avoua : aussitôt le magistrat entra en fureur, le fit prendre, et sans avoir pitié de sa grande jeunesse, il commanda aux bourreaux de le tourmenter de toutes leurs forces. On lui déchira les côtés jusqu'aux os et aux entrailles. Porphire cependant ne disait mot, et ne jettait pas le moindre cri, comme s'il n'eût sentit aucune douleur. Une si grande patience ne fit qu'irriter le juge ; et comme il désespéra de pouvoir le vaincre, il le condamna à être brûlé vif à petit feu. Le jeune homme plein de l'esprit de Dieu, conserva au milieu du feu qui l'environnait de loin, un visage serein ; et quand la flamme le gagna, il dit tout haut : Jésus fils de Dieu, secourez-moi ; puis il garda le silence, souffrant constamment jusqu'au dernier soupir.

Il y avait là un chrétien, nommé *Seleucus*, originaire de Cappadoce, jeune et de très-bonne mine, lequel avait porté les armes dans les troupes romaines. Déjà il avait été persécuté pour le nom de J. C. et exerçait toutes sortes de bonnes œuvres. Ayant été présent à la mort de S. Porphire il en alla porter la nouvelle à S. Pamphile ; et comme il donna le baiser de paix à un des martyrs de sa compagnie, il fut arrêté par les soldats, et amené au gouverneur, qui lui fit sur-le-champ trancher la tête.

PRATIQUE. La terre que nous habitons n'est pas notre patrie ; pourquoi

donc y sommes-nous si attachés ? Pensons à la Jérusalem céleste ; c'est là notre pays. Regardons les calomnies, les afflictions, les persécutions, comme des moyens pour y parvenir bientôt, et nous ne les appréhenderons point.

Prière. Oui, Seigneur, le ciel est notre patrie, et vous nous en avez montré le chemin. Votre croix est comme l'échelle pour y monter. Donnez-nous la force de vous suivre. Que notre cœur, nos pensées et nos désirs s'y portent sans cesse.

(17 *février.*) S. AUXENCE, solitaire. 5.e siecle.

Auxence était Syrien de naissance. Après avoir été élevé dans la science et la piété chrétienne, il vint à Constantinople du temps de Théodose le jeune, pour voir un de ses oncles, officier dans les gardes de l'empereur. L'ayant trouvé mort, il prit parti dans la quatrieme compagnie des gardes. Il était bien fait de sa personne, brave et fort estimé dans le corps, et Dieu lui fit la grace de conserver dans la profession des armes, les sentimens de piété qu'on lui avait inspirés dès son enfance, de sorte qu'il était tout ensemble un brave soldat et un humble chrétien. Après avoir demeuré quatre ou cinq ans à Constantinople, il se retira sur un rocher de la montagne d'Oxie, à trois lieues et demie de Calcédoine. Il vivait là exposé aux injures de l'air, et vêtu seulement d'une peau. Toute son occupation était la priere et la méditation des choses divines. Il y fut découvert un mois après par des enfans qui cherchaient sur la montagne quelques brebis qu'ils avaient perdues, et qu'il leur fit retrouver. Les enfans raconterent à leurs parens ce qu'ils avaient vu. Le bruit s'en répandit dans tout le voisinage, et on accourut pour voir le saint Solitaire. Ces bonnes gens, touchés de l'incommodité qu'il souffrait sur cette roche, le prierent de monter sur le sommet de la montagne, où ils lui bâtirent une petite cellule. Il la fit fermer par dehors, pour n'avoir pas la liberté de sortir. Ils le venaient voir souvent pour lui demander ses avis et sa bénédiction ; et le Saint leur parlait par une petite fenêtre.

Il y avait environ dix ans qu'il demeurait dans cette solitude, lorsque l'empereur Marcien, successeur de Théodose, assembla le concile de Calcédoine, à l'occasion de l'hérésie d'Eutiches. L'empereur et les Evêques du concile, à qui on avait donné des soupçons contre la foi d'Auxence, lui manderent de s'y rendre ; mais il refusa d'y aller, disant que le partage des Solitaires n'était pas d'instruire, mais d'être instruits par les Evêques. Sur cette réponse, l'empereur envoya des ecclésiastiques et des moines, accompagnés de quelques soldats, avec ordre, s'il refusait de venir, de l'amener par force. Auxence voyant qu'on se préparait à lui faire violence, demanda de quoi il était coupable. On lui répondit qu'on désirait qu'il s'expliquât sur les contestations qui troublaient l'Eglise, et pour lesquelles le concile était assemblé ; et que le refus opiniâtre qu'il faisait d'obéir, rendait sa foi suspecte. Alors ce Saint fit tout haut sa profession

de

de foi, qui était très-orthodoxe. Mais on ne s'en contenta point, et l'on fit venir des ouvriers pour forcer sa cellule. Il se rendit donc à ce qu'on demandait de lui. On le tira de sa cellule et on le mit sur un chariot. Ses austérités, et cette prison volontaire à laquelle il s'était condamné, l'avaient réduit dans un état qui faisait pitié. A peine pouvait-il se soutenir, et son corps était couvert d'ulceres, d'où le pus et les vers sortaient de tous côtés. Il fit en chemin plusieurs guérisons miraculeuses, qui étonnerent ceux qui l'accompagnaient ; mais ils étaient tous si prévenus contre lui, qu'ils le traitaient de séducteur et d'enchanteur : à quoi il répondit sans s'émouvoir, qu'il n'était point séducteur, mais serviteur de Dieu, et que sa foi était pure.

L'empereur Marcien voulut enfin voir le saint Solitaire. Il le fit venir en un lieu proche de Constantinople. Lorsqu'il vit cet homme illustre par tant de miracles, réduit par les austérités de sa pénitence en un état qui faisait compassion, il conçut un respect sincere pour sa personne. Il eut deux entretiens avec lui en différens jours. Il le pressa dans le second de lui dire s'il recevait les décisions du concile de Calcédoine. « Auxence, dit l'auteur de sa vie, qui ne savait encore ce qu'elles contenaient, et à qui l'on avait fait entendre que l'erreur y avait été favorisée, répondit : Si le concile n'a rien décidé de contraire à ce qu'ont ordonné les trois cent dix-huit Evêques assemblés à Nicée, s'il a déclaré que Notre-Seigneur J. C. s'est véritablement incarné, et s'il n'a pas ôté à la sainte Vierge la qualité de mere de Dieu ; en ce cas je communiquerai avec lui ; j'entrerai dans ses sentimens, et j'en rendrai graces à Dieu et à votre piété. » L'empereur l'embrassa aussitôt et le fit conduire avec honneur dans la grande Eglise de Constantinople, où le patriarche eut ordre de lui faire lire les actes du concile. Auxence les lut avec attention ; et après les avoir considérés en la présence de Dieu, il déclara publiquement qu'il s'y soumettait de tout son cœur. Après cette déclaration, il ne pensa plus qu'à rentrer dans la retraite, où il mourut l'an 470 de J. C.

PRATIQUE. Un chrétien doit être toujours prêt à rendre compte de sa foi ; et quand sa langue se tait sur ce sujet, il faut que ses actions parlent et en rendent témoignage.

PRIERE. Seigneur, augmentez notre foi, et ne permettez pas que nos actions y soient contraires, mais qu'elles publient que nous croyons en vous, et que nous vous aimons.

(18 *février.*) S. SIMÉON, ÉVÊQUE ET MARTYR. I.er siecle.

SAINT Siméon ou Simon, était fils de Cléophas et de Marie, sœur de la sainte Vierge, et par conséquent frere de Notre-Seigneur J. C. selon la chair, c'est-à-dire, son cousin-germain ; car les Juifs appelaient freres et sœurs, ceux qui avaient un même aïeul. Il était frere de S. Jacques le mineur, de S. Jude et de Joseph, appelé autrement José.

On a tout lieu de croire qu'il fut aussi-bien que son pere

sa mere et ses freres, du nombre des disciples de J. C., et qu'il reçut le Saint-Esprit au jour de la Pentecôte avec les autres disciples, après avoir persévéré avec eux dans la priere, depuis l'Ascension du Sauveur.

S. Jacques le mineur, évêque de Jérusalem, ayant souffert le martyre, l'an 62 de J. C., les apôtres, les disciples et les parens de Notre-Seigneur s'assemblerent pour lui donner un successeur, et ils élurent tout d'une voix S. Siméon son frere. Quatre ans après qu'il eut pris le gouvernement de cette Eglise, on vit s'élever en Judée les troubles qui causerent cette guerre si funeste à la nation juive. Les séditieux de Jérusalem étant devenus les plus forts, tuerent ceux qui voulaient la paix avec les Romains, dont ils égorgerent la garnison, contre la parole donnée. Cestius, général romain, vint mettre le siége devant Jérusalem; mais il la trouva si bien défendue, qu'il fut obligé de se retirer. Dieu le permit ainsi pour donner lieu à la retraite des chrétiens, parce qu'il ne voulait pas que ses fideles serviteurs fussent enveloppés dans la ruine de cette ville. Ils prirent ce temps pour sortir de Jérusalem, selon l'avertissement de J. C., et se retirerent sous la conduite de S. Siméon leur évêque, dans la ville de Pella au-delà du Jourdain, avant ce funeste siége, où tant de milliers de Juifs périrent misérablement. Après la ruine de Jérusalem ils repasserent le Jourdain, et revinrent habiter au milieu des débris de cette malheureuse ville; et l'on y vit refleurir l'Eglise de J. C., composée d'un très-grand nombre de Juifs qui avaient embrassé la foi.

Saint Siméon gouverna cette Eglise jusqu'au temps de l'empereur Trajan, sans qu'on sache comment il échappa aux recherches que Vespasien et Domitien firent faire de tous ceux de la race de David. Enfin, Trajan continuant les mêmes recherches, notre Saint fut déféré à Attique, gouverneur de la Palestine, comme descendant de David et comme chrétien. Après avoir résisté à de longs et cruels tourmens, malgré son âge de 120 ans, il fut condamné à être crucifié, et eut la gloire, en donnant sa vie pour J. C., de mourir par le même supplice que son divin maître, l'an 107.

Pratique. Nous avons l'honneur d'être freres et sœurs de Jésus-Christ, si nous faisons la volonté de son Pere. C'est le Sauveur lui-même qui nous en assure, comment laissons-nous perdre un si grand avantage ?

Priere. Votre volonté, Seigneur, est que nous portions continuellement notre croix. Portez-la avec nous, et elle deviendra légere.

(19 *février.*) S. LÉON, MARTYR.

Il y avait à Patare, ville de Lycie, un serviteur de Dieu, nommé Léon, qui avait passé tout le temps de sa jeunesse dans la retraite, la chasteté et la mortification chrétienne. Depuis qu'il avait été spectateur du glorieux martyre que saint Paregoire avait souffert à Patare, il lui portait une sainte envie, et il était sensiblement affligé de n'avoir pas été le compagnon de ses combats. Enfin l'occasion qu'il atten-

dait avec une espece d'impatience, se présenta. L'intendant de la ville de Patare fit célébrer une fête en l'honneur du faux dieu Sérapis, et il voulut contraindre les chrétiens d'y prendre part. Léon voyant le peuple y courir en foule, en eut une extrême douleur. Pour lui, il allait adorer le vrai Dieu sur le tombeau de saint Paregoire. Il le faisait d'abord assez secretement; mais Dieu lui ayant fait connaître en songe, qu'enfin le temps de son martyre était venu, il traversa hardiment la place publique pour aller au tombeau de saint Paregoire. En passant il vit autour du temple de la Fortune quantité de lampes, et de petits cierges allumés. Transporté d'un saint zele, il brisa les lampes, jetta par terre les cierges et marcha dessus, en disant aux idolâtres: Si vos dieux ont quelque puissance, qu'ils se défendent. Ensuite il continua son chemin. Cette action de Léon n'était pas selon les regles ordinaires de l'Eglise. Mais l'Eglise même en honorant ce Saint comme martyr, nous apprend que nous devons attribuer son action, non à un zele mal réglé, mais à un mouvement extraordinaire de l'esprit de Dieu, qui est au-dessus de toutes les lois.

On alla aussitôt en avertir l'intendant, qui commanda à des soldats de l'arrêter à son retour, et de l'amener devant lui. Dès qu'il le vit il lui fit des reproches de ce qu'il avait osé attaquer la religion des dieux célestes et violer les lois des empereurs. Vous me parlez des Dieux célestes, répondit Léon, comme s'il y en avait plusieurs; mais vous vous trompez: il n'y a qu'un Dieu, maître du ciel et de la terre. Le culte qui lui plaît, c'est un cœur contrit et une ame profondément humiliée devant lui. Les lampes et les cierges que vous allumez devant les idoles, sont fort inutiles, puisque ces statues n'ont aucun sentiment. L'intendant lui dit: répondez aux accusations dont on vous charge, et ne vous mêlez pas de prêcher ici votre christianisme. Il faut, ou que vous sacrifiiez tout-à-l'heure aux dieux, à l'exemple de ceux que vous voyez, ou que vous portiez la peine de votre attentat. Léon répondit: tous ces gens-là ne sont point ma regle: je suis chrétien; je m'en tiens à ce qu'enseignent les Apôtres. Si c'est ce que vous voulez punir en moi, vous pouvez le faire dès ce moment. Les tourmens dont vous me menacez, ne me feront point changer. Je suis prêt à souffrir tout, parce que je sais que la vie future s'acquiert par les souffrances.

Ces discours irriterent contre lui la multitude des Juifs et des Gentils qui étaient là présens. Ils crierent qu'il fallait l'empêcher de parler si librement. L'intendant après avoir essayé inutilement de le persuader par ses belles promesses, lui fit déchirer le corps à coups de fouets, sans que le martyr jetât le moindre soupir. Ensuite il le fit lier par les pieds, et recommanda qu'il fût traîné sur des cailloux; ce qui fut exécuté avec une inhumanité qui fait horreur. Léon voyant ses désirs accomplis, remercia Dieu tout haut de ce qu'il lui accordait la grace du martyre pour expier ses pé-

chés passés. Il le supplia de pardonner à ceux qui le faisaient mourir, et de leur faire la grace de le reconnaître pour leur Dieu ; et après avoir dit *Amen*, il rendit l'esprit, et alla se rejoindre au saint martyr Paregoire. On ne sait pas en quel temps arriva cette mort glorieuse.

Pratique. La dévotion qui n'est qu'extérieure, est indigne de Dieu, et ne sert qu'à nous séduire. Dieu est esprit, et il veut être adoré en esprit et en vérité.

Priere. Rendez-nous, Seigneur, des véritables adorateurs, afin que nous vous servions comme vous le voulez. Faites-nous marcher par la voie étroite de la croix, puisque c'est la seule qui conduit à vous.

(20 *février.*) S. MOÏSE. 4.e siecle.

Moïse était d'Ethyopie, d'une grandeur et d'une force de corps extraordinaires. Il n'eut dans sa jeunesse que de mauvaises inclinations. Il fut d'abord esclave d'un bourgeois, qui le chassa de chez lui à cause de ses larcins et de ses déréglemens. Ensuite il devint chef d'une troupe de voleurs, et commit plusieurs meurtres. On raconte que pendant qu'il menait cette vie criminelle, étant un jour animé contre un berger qui l'avait empêché avec ses chiens d'exécuter un mauvais dessein, il le chercha par-tout pour le tuer. Ayant su qu'il était de l'autre côté du Nil, qui avait en cet endroit mille pas de large, il mit ses habits sur sa tête, prit son épée entre ses dents, et passa ainsi ce fleuve à la nage. Le berger l'ayant vu venir, se sauva. Moïse, qui n'avait pu décharger sur lui sa colere, tua quatre de ses meilleurs moutons, qu'il attacha à une corde, et repassa le Nil en les tirant après lui. Etant arrivé à un petit village, il les écorcha, en prit le meilleur pour manger, et vendit le reste avec les peaux pour avoir du vin, qu'il but en très-grande quantité ; puis s'en alla à plus de quinze lieues de là, où ses compagnons l'attendaient.

Tel était Moïse laissé à lui-même. Il vécut ainsi jusqu'à l'âge de 25 ou 30 ans. Ce fut alors que Dieu jeta sur lui un regard de miséricorde pour le tirer de cet abîme de misere où la corruption de son cœur l'avait plongé. On ne sait pas bien quelle fut l'occasion d'un changement si merveilleux ; mais Dieu le toucha si puissamment, que renonçant tout d'un coup à ses désordres, il se retira dans le désert de Scété pour y faire pénitence.

Ce fut vers le commencement de sa conversion que quatre voleurs, qui ne le connaissaient pas, vinrent se jetter sur lui lorsqu'il était seul dans sa cellule. Moïse, qui avait encore toute sa force, malgré la rigueur de ses jeûnes, les prit tous quatre, les lia comme une botte de paille, et les porta sur ses épaules jusqu'à l'Eglise, où les freres étaient assemblés. Voici, leur dit-il, des gens qui m'ont attaqué. Comme il ne m'est pas permis de faire de mal à personne, je viens savoir de vous ce qu'il vous plaît que j'en fasse. Ces voleurs confus avouerent leur faute devant Dieu ; et ayant su que celui qui

les avait traités de la sorte, était Moïse ce fameux chef de voleurs, ils glorifierent le nom de J. C., et l'exemple de sa pénitence les ayant portés à renoncer comme lui au monde, ils devinrent d'excellens solitaires.

Moïse toujours tremblant à la vue de ses péchés, se livrait aux plus rudes exercices de la pénitence; il ne mangeait par jour que douze onces de pain, sans aucune autre nourriture, travaillait beaucoup, et faisait de frequentes prieres. L'esprit de charité dont il était rempli, et la vue de ses propres miseres, le rendaient très-réservé à juger les autres. Or raconte à ce sujet, qu'un solitaire de Scété, ayant commis quelque grande faute, les Peres s'assemblerent pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. On y appela Moïse, qui refusa d'abord de s'y trouver; mais après des instances réitérées, il y alla, portant sur son dos un panier plein de sable. Les autres solitaires fort étonnés lui demanderent ce que c'était. Ce sont, dit-il, mes péchés que je porte derriere moi, et que je ne vois pas: et l'on me fait venir ici pour juger les péchés des autres. Cette parabole fit rentrer chacun en soi-même, et personne n'osa condamner le coupable.

Il donnait cet avis aux freres: il y a quatre choses qu'un solitaire doit principalement observer; pratiquer les commandemens de Dieu, garder le silence, s'humilier, souffrir les incommodités de la pauvreté. Il y en a encore quatre autres, mais fort difficiles: pleurer continuellement, se souvenir toujours de ses péchés, se mortifier en tout, avoir sans cesse la mort devant les yeux.

Le désert de Scété était assez proche des Maziques, peuple barbare et très-cruel. Les solitaires étaient continuellement exposés à leurs courses; sur quoi Moïse leur disait: Si nous observons les réglemens de nos Peres, je vous promets, par la confiance que j'ai en Dieu, que les barbares ne viendront point en Scété; mais que si nous nous relâchons, ce lieu-ci sera désolé. Ce qu'il avait prédit arriva. Le relâchement s'introduisit peu-à-peu dans cette solitude, et Dieu lâcha la bride à la fureur de ces peuples, qu'il avait jusque-là retenus. Un jour que Moïse s'entretenait avec sept solitaires, il leur dit: Les barbares viendront aujourd'hui en Scété: allez, prenez la fuite. Et vous, mon pere, lui dirent-ils, ne vous enfuiez-vous pas aussi? Il leur répartit: Il y a bien long-temps que j'attends ce jour-ci, pour vérifier ce que Jésus-Christ mon Seigneur a dit: Tous ceux qui frappent de l'épée mourront par l'épée. Il voulait dire, qu'ayant autrefois commis des meurtres, il s'attendait, selon la parole de Jésus-Christ, de finir ses jours par une mort violente. Les freres lui dirent: Nous ne nous enfuirons pas non plus, et nous mourrons avec vous. Je n'en suis pas cause, répartit le Saint; c'est à vous de voir ce que vous aurez à faire. Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, les barbares fondirent sur eux, et les tuerent tous, excepté un seul qui s'était caché par crainte derriere

des nattes. Telle fut la fin de saint Moïse, à l'âge de 75 ans, au commencement du cinquieme siecle.

Pratiques. On prend plaisir à lire les Vies des Saints, mais on pense peu à les imiter. Ils étaient hommes comme nous : ayons honte de ne pas faire comme eux.

2. La pénitence et la priere sont de puissantes armes contre les tentations. Mais sur-tout mettons notre confiance en Jésus-Christ, et il ne nous abandonnera pas.

Priere. Nous ne pouvons rien sans vous, Seigneur ; ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal.

(21 *février.*) S. FLAVIEN, ÉVÊQUE D'ANTIOCHE. 4.e siecle.

Flavien était d'une famille considérable d'Antioche. Son pere, qu'il perdit fort jeune, lui laissa de grands biens ; mais Dieu le préserva par sa grace des périls infinis auxquels les richesses et la liberté exposent un jeune homme. Il renonça aux délices et à la bonne chere, et travailla à dompter sa chair par le jeûne et les autres mortifications corporelles : mais il y garda toujours une sage modération ; et en refusant à son corps tout ce qui pouvait fomenter la révolte de la chair contre l'esprit, il lui accordait tout ce qui était nécessaire pour entretenir sa santé, afin de pouvoir l'employer utilement pour le service de Dieu. Il observa constamment ce genre de vie jusqu'à la mort, et le temps de la vieillesse, où il n'avait plus les mêmes dangers à craindre, n'y apporta aucun adoucissement.

La haute idée qu'on avait de sa vertu et de ses talens le fit choisir pour successeur de saint Melece, qui mourut l'an 381. Flavien ne fut pas plutôt élevé sur le siége épiscopal d'Antioche, qu'il s'appliqua avec un zele infatigable à remplir les devoirs de son ministere. On voyait revivre dans toute sa conduite les vertus de son prédécesseur. Son attention et sa vigilance s'étendaient sur tous les devoirs de son troupeau. Sa maison paternelle, qu'il avait conservée, était le refuge de tous ceux qui étaient persécutés pour la vérité, en quelque endroit du monde que ce fût. Il les y recevait à bras ouverts, et prenait grand soin qu'ils ne manquassent de rien. Il était également puissant en œuvres et en paroles ; et ses discours pleins de gravité et de douceur, étant soutenus des exemples de sa vie, avaient une force merveilleuse pour toucher les cœurs. Néanmoins son humilité, et le désir de contribuer en tout ce qu'il pourrait au salut de son peuple, lui firent chercher des secours ailleurs pour la prédication de la parole de Dieu. Comme il connaissait les rares talens et la solide piété de saint Jean Chrysostôme, il l'ordonna prêtre, et voulut qu'il partageât avec lui l'exercice du saint ministere.

Il n'y avait gueres plus d'un an que Flavien avait procuré un si grand bien à Antioche, lorsque l'extrême danger où cette ville se trouva, en 387, d'être ruinée, exigea de sa charité pastorale un autre service, qu'on regarde avec raison

comme l'action la plus éclatante de toute sa vie. L'empereur Théodose avait été obligé d'établir de nouveaux impôts, pour subvenir aux frais de diverses guerres qu'il avait à soutenir. La rigueur avec laquelle on levait ces impôts, mit le petit peuple d'Antioche en fureur : ils renverserent et traînerent par les rues les statues de l'empereur, des princes ses enfans, et de Flaccide, son épouse, morte auparavant, princesse dont la mémoire était en bénédiction dans tout l'empire, à cause de sa vertu. L'émotion fut telle par toute la ville, que les magistrats n'oserent s'y opposer, ni même se montrer, craignant pour leur propre vie. Quand le feu de la sédition fut un peu ralenti, le peuple passa presque tout d'un coup, d'un excès de fureur dans la plus grande consternation. On s'attendait aux plus rigoureuses extrémités. En même temps les magistrats de la ville qui commençaient à rechercher les coupables, augmenterent par-tout la terreur. Les uns abandonnaient la ville, et s'enfuyaient en divers lieux, les autres se cachaient dans les maisons ; personne n'osait paraître ; les rues et les places publiques étaient désertes. Toute la consolation d'Antioche dans cette extrême affliction, vint principalement de saint Flavien et de saint Jean Chrysostôme. Le saint Evêque, malgré son grand âge et ses infirmités, résolut d'aller à la cour, pour essayer d'adoucir l'empereur. Il partit dans une saison fort incommode, (car c'était un peu avant le carême) laissant sa sœur malade à l'extrémité.

Lorsque Flavien fut admis à l'audience de l'empereur, il se tint éloigné, baissant les yeux, répandant des larmes, et cachant son visage de honte, comme s'il eût été seul coupable du crime d'Antioche. L'empereur vint à lui le premier ; et prenant la parole, comme pour se justifier lui-même, il lui représenta avec beaucoup de douceur et de gravité, les graces qu'il avait faites à la ville d'Antioche ; ajoutant à chaque bienfait qu'il racontait : Est-ce donc là leur reconnaissance ? Que leur ai-je fait, pour mériter de leur part un tel traitement ? N'ai-je pas toujours préféré Antioche à toutes les autres villes, et même à celle qui m'a donné la naissance ? A ces mots, le saint évêque soupirant amerement, et redoublant ses larmes, avoua sans détour les crimes de ses concitoyens, et reconnut que les plus grands supplices n'égaleraient jamais l'énormité de leur ingratitude. Mais plus le crime est grand, ajouta-t-il, plus il vous sera glorieux de pardonner. Vous pouvez en toute occasion orner votre tête d'une couronne plus brillante que celle que vous portez, puisque vous la devez en partie à la générosité d'un autre ; au lieu que celle-ci sera le fruit de votre seule vertu. On a renversé vos statues ; mais vous pouvez en élever de plus précieuses dans le cœur de vos sujets ; et avoir autant de statues vivantes qu'il y aura jamais d'hommes sur la terre.

Ensuite il lui rapporta l'exemple de Constantin, qui étant pressé par ses courtisans de se venger de quelques séditieux

qui avaient défiguré une de ses statues à coups de pierres, ne fit que passer sa main sur son visage, et leur répondit en souriant, qu'il ne se sentait point blessé. Quelle gloire pour vous, quand un jour on dira qu'une si grande ville étant coupable, tous les habitans consternés, les magistrats, les gouverneurs, les juges, personne n'osant ouvrir la bouche, un seul vieillard, revêtu du sacerdoce de Dieu, s'est montré, et a touché le prince par sa seule présence, et par un discours simple et sans raisonnement? Car notre ville, seigneur, ne vous fait pas peu d'honneur, en me chargeant de cette députation; puisqu'elle juge que vous faites plus de cas des prêtres du Seigneur, quelque méprisables qu'ils soient par eux-mêmes, que de tous vos autres sujets. Mais ce n'est pas seulement le peuple d'Antioche qui m'a député vers vous, c'est le maître des Anges qui m'a commandé d'y venir, pour vous dire de sa part, que si vous pardonnez aux hommes leurs fautes, votre pere céleste vous pardonnera aussi vos péchés. Pensez donc à ce jour terrible où tous les hommes rendront compte de leurs actions. Pensez que si vous avez quelques péchés à expier, vous le pouvez sans aucune peine, en prononçant un arrêt de miséricorde et de douceur.

Ce discours de Flavien pénétra le cœur de Théodose. Quelque effort qu'il fit pour retenir ses larmes, il fallut enfin les laisser couler, et il répondit au saint Evêque en peu de mots: Si le fils de Dieu attaché en croix par ceux qu'il avait comblés de graces, a bien voulu prier pour eux, dois-je faire difficulté de pardonner à mes sujets, moi qui ne suis qu'un homme mortel comme eux: Flavien plein de reconnaissance, se prosterna, et lui souhaita toutes les prospérités qu'il méritait par cette action de clémence: et comme ce prélat témoignait quelque envie de passer la fête à Constantinople, Théodose le pressa de partir. Allez, lui dit-il, les consoler par votre présence, je sais qu'ils sont dans le trouble et dans la crainte: quand ils verront le pilote, ils se tiendront assurés contre la tempête.

Son arrivée à Antioche fut comme un triomphe. Il y eut des illuminations par toute la ville, la place publique fut ornée de festons, et l'on sema des herbes odoriférantes dans toutes les rues par où il devait passer. Enfin il eut la joie de retrouver en vie sa sœur, qu'il avait laissée malade à la mort.

Ce saint pasteur continua de travailler pour le salut de son peuple jusqu'à sa mort qui arriva l'an 404, après avoir gouverné l'Eglise d'Antioche pendant 23 ans.

PRATIQUES. 1. Renonçons à tous les plaisirs, et domptons notre chair par la pénitence; mais n'allons pas jusqu'à nous rendre incapables des devoirs de notre état. Il faut craindre la lâcheté, et éviter l'indiscrétion.

2. C'est un grand péché que de manquer au respect et à l'obéissance que Dieu nous commande de rendre aux Princes qui sont ses images; et souvent Dieu le punit dès cette vie même.

PRIERE. Seigneur, ne permettez pas que des Chrétiens soient assez malheureux pour manquer de fidélité aux Princes que vous leur avez donnés pour les gouverner. Ne permettez pas que les princes oublient qu'ils sont chrétiens, et qu'ils doivent être les peres de leurs peuples.

(22 *fév.*) CHAIRE DE S. PIERRE A ANTIOCHE. 1. siecle.

Antioche était la capitale de l'Orient ; et ce fut en cette ville que les disciples de Jésus-Christ prirent pour la premiere fois le nom de chrétiens. Quoique saint Luc ne dise rien de la prédication de saint Pierre à Antioche, l'antiquité a cru que la fondation de cette Eglise était due à ce saint Apôtre, et qu'il l'avait gouvernée pendant plusieurs années, avant d'aller établir son siége à Rome, capitale de tout l'empire. C'est le sujet de la fête d'aujourd'hui. On y honore la mémoire de l'épiscopat de saint Pierre à Antioche, comme on a honoré le 18 janvier, celle de l'épiscopat de saint Pierre à Rome. Voyez ce que nous en avons dit en ce jour.

Pratique. C'est à Antioche que les Disciples de Jésus-Christ ont commencé d'être appelés Chrétiens. Nous avons l'honneur de porter ce nom : ne le déshonorons pas par une vie contraire à celle dont Jésus-Christ, notre Chef, nous a donné l'exemple.

Priere. Nous avons l'honneur de porter votre Nom, Seigneur ; c'est une obligation pour nous, de marcher sur vos pas. Nous ne pouvons le faire sans vous.

(23 *février.*) S. SERENE, martyr. 3.e siecle.

Serene était grec de naissance, et demeurait à Sirmich, en Pannonie, province de Hongrie. Il y vivait dans la retraite et dans la pénitence, gagnant sa vie à cultiver un jardin. La violence de la persécution de Dioclétien l'obligea de se tenir caché pendant quelques mois, après quoi il revint à son jardin et continua de le cultiver comme auparavant. Un jour qu'il était seul à travailler, il vit une dame qui y était entrée et qui s'y promenait avec deux filles. C'était l'heure de midi, où tout le monde dînait ou prenait quelque repos. Serene soupçonnant quelque mauvais dessein, lui demanda ce qu'elle voulait. Je suis venue, dit-elle, pour avoir le plaisir de me promener dans ce jardin. Une dame de votre condition, reprit le jardinier, ne doit pas ainsi se promener à une heure indue : vous êtes venue ici dans quelqu'autre dessein : retirez-vous et gardez la bienséance qui convient aux personnes de votre sexe. Cette femme se retira ; mais outrée de dépit de voir son dessein découvert et manqué, elle écrivit à son mari, qui était officier de l'empereur Maximien-Galere que Serene lui avait fait un affront. L'officier s'en plaignit à l'empereur, et obtint un ordre au gouverneur de la province pour connaître de cette affaire. Il fut lui-même porteur de cet ordre ; et en le rendant au gouverneur, il le pria de le venger de l'injure qui lui avait été faite en la personne de sa femme. Le gouverneur fort surpris qu'on eût osé attaquer la femme d'un officier qui était auprès de la personne du prince, lui demanda qui était le coupable. C'est, répondit-il, un homme du peuple, un jardinier nommé Serene. Aussitôt le gouver-

neur commanda qu'on le lui amenât; et après l'avoir interrogé, selon la coutume, sur son nom et sa condition, il lui demanda pourquoi il avait insulté la femme de cet officier. Il répondit d'abord qu'il n'avait insulté aucune femme. Le gouverneur se fâchant, lui dit qu'on avait de quoi le convaincre, qu'il avait maltraité une dame qui voulait se promener dans son jardin. Alors Serene dit: Je me souviens en effet d'une femme qui vint il y a quelque temps se promener dans mon jardin à une heure indue. Je l'en repris, et lui dis qu'il ne convenait pas à une honnête femme de sortir à une telle heure de la maison de son mari.

L'officier apprenant par une telle réponse la mauvaise conduite de sa femme, rougit, et ne pensa plus à demander de réparation. Mais le gouverneur faisant réflexion sur ce qu'il venait d'entendre, en conclut que ce jardinier était chrétien; parce qu'il ne voyait pas que tout autre qu'un chrétien pût trouver mauvais qu'une femme le vint voir à heure indue. Telle était l'idée que les idolâtres avaient de la vertu des chrétiens. Au lieu donc de renvoyer Serene, il l'interrogea sur sa religion. Il répondit sans hésiter qu'il était chrétien. Où vous êtes-vous donc caché jusqu'à présent, dit le gouverneur, et comment avez-vous pu éviter de sacrifier? Dieu, répartit, Serene, m'a conservé la vie du corps jusqu'à ce jour, en la maniere qui lui a plu. J'étais une pierre de rebut, indigne d'entrer dans son édifice; mais puisqu'il veut bien maintenant m'y donner place, et qu'il a permis que je fusse découvert, je suis prêt de souffrir pour son nom, afin d'avoir part à son royaume avec ses Saints. Le gouverneur irrité le condamna à la mort, pour avoir, au mépris des ordres des empereurs, refusé de sacrifier aux dieux. Aussitôt on le conduisit au lieu du supplice, où il eut la tête coupée, le 22 février, de l'an de J. C. 307 ou 308.

PRATIQUE. La chasteté et la modestie ont procuré à un jardinier l'honneur du martyre. Combien d'artisans se déshonorent par leurs discours contraires à la pudeur, et par leurs paroles libres!

PRIERE. Etant chrétiens, Seigneur, nous nous sommes obligés d'être Saints; qu'il ne sorte jamais de notre bouche des paroles qui ne conviennent pas à des Saints.

(24 février.) S. MATTHIAS, APÔTRE. 1.er siecle.

SAINT Mathias eut le bonheur de s'attacher à la suite de Jésus-Christ dès le commencement de sa prédication, mais il ne fut pas du nombre des douze que le Sauveur choisit pour Apôtres. On croit fort vraisemblablement qu'il était un des soixante-douze disciples, et ce ne fut qu'après l'ascension de J. C. qu'il fut élevé à l'apostolat de la maniere qui est rapportée au premier chapitre des actes des Apôtres.

Après que le Sauveur eut été enlevé au ciel, ses disciples retournerent à Jérusalem, et se renfermerent dans une maison, pour y attendre la descente du Saint-Esprit. Ils étaient dans une chambre haute, au nombre d'environ cent vingt,

persévérant tous en union d'esprit dans la priere, avec Marie mere de Jésus et ses freres, c'est-à-dire, ses cousins germains. Alors Pierre s'étant levé au milieu de l'assemblée, dit: Mes freres, il faut que ce que le Saint-Esprit a prédit dans l'Ecriture par la bouche de David, touchant Judas, qui a été le chef et le guide de ceux qui ont pris Jésus, soit accompli. Il était dans le même rang que nous, et il avait été appelé aux fonctions du même ministere; et après avoir acquis un champ du prix de son péché, il s'est pendu et a crevé par le milieu du corps, et toutes ses entrailles se sont répandues. Car il est écrit dans le livre des pseaumes: Que sa demeure devienne déserte, qu'il n'y ait personne qui l'habite, et qu'un autre prenne sa place dans l'épiscopat. Il faut donc qu'entre ceux qui ont été en notre compagnie pendant tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu parmi nous, depuis le baptême de Jean jusqu'à ce jour, que nous l'avons vu monter au ciel, on en choisisse un qui soit, comme nous, témoin de sa résurrection. Après ce discours de saint Pierre, les disciples proposerent deux sujets, Joseph, appelé Barsabas, surnommé le Juste, et Matthias: et se mettant tous en priere, ils dirent: Seigneur, vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes, montrez-nous lequel de ces deux vous avez choisi pour entrer dans ce ministere et dans l'apostolat, dont Judas est déchu par son crime, pour s'en aller en son lieu. Aussitôt ils les tirerent au sort et le sort tomba sur Matthias, qui fut associé aux onze Apôtres.

Telle est l'histoire de l'élection de saint Matthias, dans laquelle le Saint-Esprit nous a tracé un modele admirable de la maniere dont se doit faire le choix des ministres du Seigneur. On ne connaît point ici les sollicitations et les brigues. Personne ne se présente pour remplir cette place. L'assemblée procéde à l'élection dans un esprit d'ordre et de paix. Les vues humaines n'y entrent pour rien. Les disciples veulent que Dieu décide, persuadés qu'il n'appartient qu'à celui qui connaît le fond des cœurs, de choisir et d'appeler ses ministres. C'est pour cela qu'après s'étre adressés à lui par une priere courte, mais pleine de foi, ils emploient le sort où Dieu fait tout, et ne laisse rien à faire aux lumieres et à l'industrie de l'homme.

Nous n'avons rien de certain du détail des actions de saint Matthias: on sait seulement en général, qu'après avoir reçu le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte, il alla prêcher l'Evangile de J. C., et qu'il se consacra pendant tout le reste de sa vie aux travaux de l'apostolat, auquel Dieu l'avait appelé. Saint Clément d'Alexandrie rapporte de lui cette parole: qu'il faut combattre contre sa chair, et la dompter entierement, en ne lui accordant rien de ce que demandent les désirs déréglés de la sensualité; et qu'il faut au contraire fortifier et faire croître l'ame par la foi et la connaissance.

PRATIQUES. 1 La conduite des Apôtres nous apprend, que nous devons prier beaucoup, quand nous entreprenons quelque chose, afin que nous accomplissions la volonté de Dieu, et non pas la nôtre.

2. Il faut souvent demander à Dieu de saints Ministres, des Pasteurs vigilans et désintéressés, des Confesseurs fermes et éclairés, des Prédicateurs de l'Evangile. C'est particulierement dans les Quatre-temps, que l'on doit redoubler ses prieres.

PRIERE. Mon Dieu, donnez-nous un cœur qui cherche sincérement à connaître votre sainte volonté, et la grace qui nous la fasse faire. Donnez-nous des Ministres choisis par votre Esprit saint, et qui en soient remplis. Délivrez-nous des loups et des mercenaires.

(*25 février.*) S. CÉSAIRE, MÉDECIN. 4.e siecle.

CÉSAIRE était frere puîné de S. Grégoire de Nazianze. Après avoir été élevé d'une maniere fort chrétienne, il alla à Alexandrie, pour se perfectionner dans l'étude des sciences. Lorsqu'il eut achevé ses études, il voulut, avant de s'en retourner dans son pays, faire quelque séjour à Constantinople. Son mérite et son extérieur avantageux lui attirerent bientôt l'estime et l'affection de tout le monde. Pour l'y arrêter, on lui offrit des honneurs publics, une alliance noble, et la dignité de sénateur. On fit supplier l'empereur d'arrêter Césaire en qualité de médecin : ce qu'il accorda ; mais Grégoire son frere, qui était venu le joindre à Constantinople, lui persuada de renoncer à tous les avantages qu'on lui offrait, pour aller servir sa patrie. Il revint donc à Nazianze avec saint Grégoire. Mais enfin après y avoir consacré les prémices de son art au service des citoyens, son inclination le porta à aller à la cour. Ses parens, non plus que son frere, n'en furent pas contens, jugeant qu'il est plus avantageux et plus noble d'être des derniers dans la maison de Dieu, que d'être le premier dans le palais d'un empereur.

Cependant Césaire acheva de suivre son penchant. Il parvint en peu de temps au rang de premier médecin, et de favori de l'empereur. Sa probité, sa générosité, ses manieres obligeantes, lui firent autant d'amis qu'il y avait des personnes de qualité. Cependant, ni la gloire, ni les délices au milieu desquelles il vivait, ne lui corrompirent point le cœur. Il n'estimait rien de grand que d'être chrétien et de le paraître ; tout le reste n'était pour lui qu'un jeu et qu'un songe. Il soulageait par ses libéralités beaucoup de pauvres, ou les tirait même de la pauvreté. Jamais il ne refusa rien à personne ; et la facilité avec laquelle il donnait ce qu'on lui demandait, faisait qu'on se repentait souvent de ne lui avoir pas demandé davantage. Il savait se maintenir auprès des grands ; mais ce n'était jamais aux dépens de la vérité. Il en prenait toujours les intérêts, et il eut plusieurs combats à soutenir pour sa défense. Telle fut la conduite que Césaire garda à la cour. Cependant Grégoire ne pouvait s'en contenter ; et envisageant avec frayeur les dangers qui l'environnaient, il ne cessait de lui écrire pour l'en retirer. Saint Basile, intime ami de Grégoire, faisait la même chose. Césaire recevait fort bien les avis qui lui venaient de personnes si cheres : cependant il différait toujours de les exécuter ; et il fallut un coup de la main de Dieu, pour lui faire prendre enfin sa résolution.

Il se trouva enveloppé dans un furieux tremblement de terre, qui arriva à Nicée en Bythinie : il y perdit une partie de son bien, et ne se sauva lui-même que par une espece de miracle, ayant été enseveli sous des ruines dont il ne reçut que quelques blessures, qui marquaient le danger dont Dieu l'avait délivré. Saint Grégoire profita de cette occasion, pour le presser de nouveau de se donner entierement à Dieu. Saint Basile se joignit à son ami, écrivit à Césaire une lettre très-pressante, où il lui dit, entr'autres choses, qu'il est obligé plus que tout autre, de servir Dieu comme une personne ressuscitée, puisqu'il venait de le retirer de la mort. Les vœux de ces deux Saints furent exaucés. Césaire écrivit à son frere, qu'enfin il était résolu de se consacrer entierement à Dieu, et de quitter le service du roi de la terre, pour s'attacher à celui du roi du ciel.

Dieu content de la disposition du cœur de son serviteur, l'appela à lui, avant qu'il eut le loisir d'exécuter son dessein. Etant tombé malade peu après le tremblement de Nicée, il reçut le baptême, et mourut au commencement de l'an 369, laissant les pauvres ses héritiers.

Ceux que l'ordre de Dieu a engagés dans les affaires du monde et dans la vie tumultueuse de la cour, ont dans la vie de ce Saint un modele admirable d'innocence, d'intégrité et de religion ; et sa bienheureuse mort, arrivée avant qu'il eût rompu les liens qui l'attachaient à la cour, est un sujet de consolation pour eux, lorsque le besoin de l'état ou quelque autre engagement légitime ne leur laisse pas la liberté de quitter le monde.

PRATIQUE. 1. A la cour, élevé aux dignités, on doit vivre en chrétien, et l'on y est plus obligé de rendre témoignage à la vérité, parce qu'ordinairement elle y est moins connue.

2. Il est bien difficile de s'avancer dans le monde, et d'y conserver la fidélité aux régles saintes du Christianisme.

PRIERE. Le monde est séduisant, ses plaisirs nous entraînent, ses honneurs nous éblouissent. Si vous n'avez pitié de nous, Seigneur, nous y périrons. Parlez à notre cœur, rendez-nous victorieux de tant d'ennemis, et régnez seul dans nos ames.

(26 février.) S. PHOCAS, MARTYR. 3.e siecle.

PHOCAS était de la ville de Sinope dans le Pont. Il cultivait un jardin à la porte de cette ville, et en tirait, par son travail, de quoi vivre, et de quoi assister les pauvres. Sa petite maison était ouverte à tous ceux qui voulaient y venir loger. La grace du martyre récompensa bientôt une telle charité.

Il s'éleva une cruelle persécution contre la religion chrétienne. On croit avec beaucoup d'apparence que c'était celle de Dioclétien. Phocas, quoique d'une profession assez obscure, était si connu par sa piété et par sa charité envers les pauvres, qu'il fut dénoncé aux persécuteurs comme disciple de J. C. Ce prétendu crime parut suffisamment prouvé par la notoriété ; et l'on ne crut pas devoir observer à son égard

les formalités de justice. On envoya donc des gens qui avaient ordre de le faire mourir sur-le-champ. Ces exécuteurs ne voulant entrer dans la ville, qu'après s'être assurés de sa demeure, afin de pouvoir le prendre plus aisément, allerent loger, sans le savoir, chez celui-là même qu'ils cherchaient. Il les reçut avec charité, comme il avait coutume de recevoir les étrangers. Ils ne lui parlerent de rien d'abord. Mais Phocas leur ayant demandé pendant le repas ce qui les amenait à la ville, ils crurent devoir reconnaître le bon accueil de leur hôte, en lui déclarant le sujet de leur arrivée. Après lui avoir donc demandé le secret, ils lui déclarerent qu'ils étaient envoyés pour prendre et exécuter à mort un chrétien nommé Phocas, et le prierent de les aider à le découvrir. Le serviteur de Dieu, sans s'étonner, leur répondit qu'il connaissait Phocas, et que le lendemain matin il leur donnerait des avis certains du lieu où il était.

Quand ses hôtes furent couchés, il fit sa fosse, et prépara toutes choses pour sa sépulture. Le jour venu, il alla leur dire, Phocas est trouvé, et vous pouvez le prendre quand vous voudrez. Ils en furent bien aises, et lui demanderent où il était. Il n'est pas loin, répondit-il, vous le voyez ; c'est moi-même : faites ce qui vous est commandé. Ces hommes furent extrêmement surpris, et demeurerent immobiles, ne pouvant se résoudre à ôter la vie à un homme qui leur avait donné si généreusement l'hospitalité. Phocas les rassura, et n'oublia rien de tout ce qu'il pouvait dire, pour les porter à exécuter leur commission. Ils s'y résolurent enfin, et lui couperent la tête.

PRATIQUE. Un artisan, un pauvre peut exercer la charité, quand elle est dans son cœur. Si l'on ne peut donner aux autres, on peut les servir, les aider, les consoler.

PRIERE. Seigneur, mettez la charité dans notre cœur, elle nous fera trouver les moyens de vous servir en la personne de nos freres.

(27 *février.*) S. LUCE ET S. MONTANT, etc. 3.e siecle.

Ces Saints au nombre de huit, et disciples de S. Cyprien, souffrirent le martyre peu après ce Saint, l'an 258, dans la persécution de Valérien. Nous allons rapporter la lettre qu'ils écrivirent eux-mêmes aux fideles, pour les instruire de ce qui leur arrivait ; elle passe avec raison pour un des plus beaux monumens de l'antiquité ecclésiastique.

« Lorsqu'on nous eut arrêtés, disent les saints Martyrs, on nous garda chez les officiers du quartier, où nous eûmes des avis certains que l'intendant voulait nous faire brûler vifs. Mais Dieu, qui est le maître des cœurs, touché par les prieres que nous répandîmes avec foi en sa présence, détourna de dessus nous la fureur de ce magistrat. Il changea de sentiment, et nous fit mener en prison. L'horrible puanteur et l'obscurité de ce lieu ne nous fit point peur. L'esprit-saint éclaira ces ténebres : la foi fut notre lumiere et nous y

entrâmes avec autant de joie que si nous fussions montés au ciel. On ne peut ni exprimer ni concevoir comment nous passâmes en ces lieux affreux les jours et les nuits. Mais plus la tentation est grande, plus on connaît la puissance de celui qui nous la fait vaincre. Enfin nous reçûmes quelques jours après du soulagement par la visite de nos freres; et la consolation qu'ils nous donnaient pendant le jour, nous faisait oublier les peines que nous avions souffertes durant la nuit. Un des nôtres, nommé Renus, vit en songe qu'on nous tirait de la prison l'un après l'autre, et qu'on portait une lampe devant chacun de nous. Le jour suivant, on vint en effet nous prendre pour nous mener à l'intendant. Nous étions chargés de chaines de fer, qui étaient pour nous plus précieuses que l'or. Les soldats, qui ne savaient où l'intendant voudrait nous entendre, nous promenerent par toute la place. Enfin on nous fit entrer dans un cabinet, où nous terrassâmes le démon : mais comme l'heure de notre martyre n'était pas encore venue, nous fûmes renvoyés en prison, et réservés pour un autre combat.

« Le démon nous y attaqua par la faim et par la soif. Solon, officier du fisc, nous la fit endurer plusieurs jours, jusqu'à refuser de l'eau fraîche à ceux qui étaient malades. Nous recevions toutes ces souffrances comme de la main de Dieu même, qui voulait nous éprouver, et qui nous comblait en même temps de consolation. Un jour que nous attendions l'heure où l'officier avare nous enverrait de quoi manger, Dieu permit que notre cher frere Lucien, surmontant tous les obstacles, nous fit donner à tous de la nourriture en abondance. Ce soulagement rétablit nos forces; ceux d'entre nous qui étaient tombés malades faute d'eau fraîche, furent guéris.

« Il faut maintenant, nos très-chers freres, vous dire un mot de l'union qui est entre nous. Ce n'est pas pour vous instruire, mais pour vous animer. Nous n'avons tous qu'un même cœur, et c'est dans cet esprit de charité que nous vivons, et que nous prions devant le Seigneur. C'est par-là qu'on terrasse le démon, et qu'on obtient de Dieu tout ce qu'on lui demande. Ainsi, nos chers freres, conservons la concorde, la paix, et l'union des cœurs. Soyons dès-à-présent ici-bas ce que nous serons un jour dans le ciel. Si les récompenses promises aux justes nous invitent, si les peines réservées aux méchans nous effraient, si nous voulons vivre et régner avec J. C., faisons ce qui nous peut conduire à ce bonheur. »

Les Martyrs demeurerent plusieurs mois en prison, où ils souffrirent long-temps la faim et la soif. Deux d'entr'eux y moururent; et les autres ayant été présentés au Gouverneur, confesserent hautement le nom de J. C., et furent livrés aux exécuteurs.

PRATIQUE. Que les souffrances des Martyrs nous animent à l'amour de l'Evangile. La nécessité de la pénitence est une des premieres vérités qui y sont annoncées. C'est là le martyre dont rien ne nous dispense.

PRIERE. Seigneur, donnez-nous cette union des cœurs qui est si précieuse, que vous l'avez demandée à votre Pere pour vos disciples la veille de votre mort. Que nous ne soyons qu'un en vous, comme il n'y a qu'une Foi, qu'une Eglise, et que nous n'attendons qu'une récompense.

(28 *fév.*) LES SS. MARTYRS D'ALEXAND. 3.e siecle.

L'ANNÉE même où Dece ouvrit la persécution contre les chrétiens, l'empire Romain commença à être ravagé par une horrible peste qui dura douze ans. Elle fut très-violente à Alexandrie, et elle succéda aux malheurs d'une guerre civile, et d'une cruelle famine. On s'était battu avec tant de fureur et d'acharnement, que les rues et les places publiques étaient couvertes de corps morts qui demeurerent privés de la sépulture, et dont l'infection causa enfin la peste. Toute la ville, au rapport de S. Denis, ne retentissait que de gémissemens et de soupirs. On ne voyait par-tout que morts et que mourans. Les chrétiens reçurent avec soumission ce châtiment de la main de Dieu. Ils ne le regardaient, non plus que les autres maux, que comme un sujet d'épreuve et d'exercice. Mais ce fut pour les païens la chose du monde la plus terrible. La crainte de la mort les rendait cruels envers ceux qui leur étaient les plus chers. Dès que quelques-uns parmi eux étaient attaqués de la maladie, ils les chassaient et les fuyaient comme leurs plus grands ennemis; ils les jetaient dans les rues à demi-morts, et les laissaient sans sépulture.

La plupart des chrétiens au contraire, oubliaient le soin de leur propre vie pour se secourir les uns les autres. Ils visitaient sans crainte les pestiférés, et demeuraient auprès d'eux à les servir et à les panser pour l'amour de J. C. Les hommes disent quelquefois, ajoute S. Denis, qu'ils voudraient mourir pour leurs amis. Ce n'est qu'un compliment dont on ne voit guere l'effet. Mais on le vit en cette rencontre. Après qu'ils avaient soutenu entre leurs bras les corps de leurs saints freres mourans, après leur avoir fermé les yeux et la bouche, après les avoir lavés et ensevelis, ils mouraient de la même maladie, et recevaient les mêmes devoirs par d'autres qui s'étaient rendus les imitateurs de leur charité.

L'Eglise se vit ainsi enlever les plus fervens d'entre ses enfans, plusieurs prêtres et diacres, et grand nombre de laïcs; ou, pour mieux parler, elle eut la consolation de les voir passer à la félicité éternelle; car une mort que l'on s'attire par l'ardeur de sa charité, est un véritable martyre.

PRATIQUES. 1. C'est la charité qui met la différence entre les vrais chrétiens, et ceux qui n'en ont que le nom.

2. Lorsque nos freres sont malades, c'est alors qu'ils ont plus besoin de nôtre secours; serons-nous assez durs pour le leur refuser?

PRIERE. Vous êtes dans nos freres, Seigneur, et vous voulez bien que nous ayons l'honneur de vous servir en leurs personnes. Ne permettez pas que nous soyons assez malheureux pour vous refuser nos services, à vous qui avez versé votre sang pour nous.

(29 *février.*) S. DOSITHÉE, SOLITAIRE. 6.e siecle.

DOSITHÉE fut élevé dans la maison d'un officier qui l'aimait comme son fils. On lui apprit à vivre dans le luxe et la mollesse, on le laissa dans une profonde ignorance des vérités de la religion. Il entendit un jour parler de Jérusalem et des lieux saints. Cela lui donna envie d'y faire un voyage. Il en demanda la permission à l'officier qui le confia à un de ses intimes amis qui allait en Palestine.

Après qu'il eut visité les saints lieux de Jérusalem, ils allerent à Gethsémani. Il y avait là un tableau où étaient représentés les supplices de l'enfer. Le jeune homme était appliqué à le regarder; mais comme il n'avait jamais ouï parler de l'enfer et des jugemens de Dieu, il ne pouvait deviner ce que c'était. Il se trouva là une dame, qui lui expliqua toutes les parties de ce tableau, et qui y joignit quelques avis. Dosithée l'écouta attentivement, et Dieu lui ayant en même temps touché le cœur, il demanda à cette dame ce qu'il fallait faire pour éviter ces supplices horribles. Jeûnez et priez, lui répondit-elle; en vivant de la sorte, vous éviterez ces supplices. Dès ce moment Dosithée commença à observer fidelement ces deux choses. Un changement si subit donna de l'inquiétude à celui à qui on l'avait confié. Quand on vit qu'il continuait, les gens de sa compagnie lui dirent: La maniere dont vous vivez ne convient point à un homme du monde: si vous êtes résolu d'y persister, vous ferez mieux de vous retirer dans un monastere, pour y travailler à votre salut. Dosithée qui ne savait ce que c'était que monastere, pria ceux qui lui donnaient ce conseil, de lui en indiquer quelqu'un. On le conduisit à celui de l'abbé Seride, qui était dans le territoire de Gazes.

L'abbé voyant un jeune homme bien fait, et fort délicat, vêtu en homme de cour, fit quelque difficulté de le recevoir. Il craignait que ce ne fût une feinte, ou tout au plus quelque mouvement de ferveur passagere. Il le fit examiner par un de ses moines appelé Dorothée, qui avait soin des malades, homme d'un grand discernement, et fort avancé dans la perfection. Dorothée lui fit plusieurs questions, auxquelles le jeune homme ne savait d'autres réponses que ces deux mots: *Je veux me sauver.* Il alla en faire son rapport à l'abbé, et lui dit que ce jeune homme n'avait aucun vice, et qu'on pouvait le recevoir sans rien craindre. L'abbé, qui ne jugeait point devoir encore l'admettre aux exercices de la communauté, ordonna à Dorothée de le prendre sous sa conduite.

Dorothée gouverna son éleve avec beaucoup de sagesse et de dévotion. Il s'appliqua principalement à lui inspirer les vertus essentielles à l'état monastique; il lui apprit à être humble et obéissant, et à renoncer en tout à sa volonté et à son esprit. Dieu donna, par sa grace, un heureux succès

à son travail. La vertu de l'obéissance parut en un degré si éminent en saint Dosithée, qu'on peut le regarder comme le caractere particulier qui le distingue de plusieurs autres Saints.

Dosithée passa cinq années dans ce monastere, sans avoir jamais fait sa propre volonté dans la moindre chose, ni donné aucune marque de trouble. Au bout de ce temps, il tomba malade du poulmon jusqu'à cracher le sang. Quoique fort jeune encore, il ne tenait plus à la vie, il n'était appliqué qu'à réprimer ses désirs, et à persévérer jusqu'à la mort dans la sainte obéissance, et dans la pratique de la mortification. Dorothée néanmoins lui faisait prendre tous les remedes dont le malade pouvait recevoir quelque soulagement. Pendant sa maladie, S. Dorothée l'exhortait à persévérer dans la priere autant que ses forces le lui permettraient, et il lui demandait de temps en temps comment allait ce saint exercice. Le malade avait l'esprit continuellement appliqué à Dieu, disant : Seigneur Jésus, mon Dieu, ayez pitié de moi : Fils de Dieu, secourez-moi. A la fin, sa faiblesse devint si grande, qu'il n'était plus capable d'application. S. Dorothée lui dit alors de ne point s'inquiéter, et de penser seulement que Dieu était présent. Après avoir souffert de longues et de cruelles douleurs avec une patience admirable, il passa de cette vie à la bienheureuse éternité, par une mort paisible dont on ignore le temps.

PRATIQUES. 1. Il n'y a encore aujourd'hui que trop de parens qui laissent ignorer à leurs enfans, les mysteres de notre sainte Religion. On les leur raconte comme de vieilles histoires dont on ne fait pas grand cas, et la conduite des peres et des meres les affermit dans l'indifférence, et peut-être dans l'incrédulité.

2. Heureux ceux à qui Dieu met dans le cœur un désir sincere de se sauver ! Disons, comme S. Dosithée : Je veux me sauver ; mais disons-le sincerement.

3. Le jeûne et les autres exercices extérieurs de Religion sont comme le corps de la piété ; mais ce corps est mort sans les vertus intérieures.

PRIERE. Faites-nous la grace, ô mon Dieu ! de ne point mettre le culte que nous vous devons dans les exercices extérieurs seulement, comme les Pharisiens. Vous êtes esprit : faites que nous vous servions en esprit et en vérité.

(1 *mars.*) S. AUBIN, ÉVÊQUE D'ANGERS. 5.e siecle.

Ce Saint était né dans le diocese de Vannes en Bretagne. Dieu lui fit comprendre dès sa jeunesse, quel bonheur il y a de se détacher de toutes les choses terrestres, pour se donner tout à lui. Plein de cette vérité, Aubin quitta sa famille, qui était distinguée dans le pays, et renonça à sa liberté, pour se consacrer au service de Dieu dans le monastere de Tintillant en Bretagne. Après qu'il eut long-temps édifié ce monastere par toutes les vertus propres à l'état d'un simple religieux, il fut choisi pour en être abbé. Il n'était alors âgé que d'environ 35 ans. Durant l'espace de plus de 25 ans qu'il gouverna cette maison, il y rétablit la discipline, et y fit refleurir la piété, l'obéissance et l'union fraternelle.

La sagesse et la vertu du saint abbé jetaient un si grand

éclat que l'Eglise d'Angers ayant perdu son Evêque, l'élut tout d'une voix pour lui succéder. Il fut obligé, après une longue résistance, d'obéir à la voix de Dieu, qui s'expliquait par les suffrages de ce peuple. Je ne puis m'empêcher de rapporter ce qu'il fit, après sa consécration épiscopale, pour délivrer de prison une femme de qualité de son diocese, nommée Etherie. Cette dame était renfermée à Dullac dans le diocese d'Angers, par ordre du roi Childebert, pour quelques sommes considérables qu'elle ne pouvait payer. Notre Saint ayant appris qu'elle y était traitée fort durement par les soldats qui la gardaient, l'alla visiter. Il entra seul dans la prison, sans être reconnu par les gardes. Dès qu'Etherie l'apperçut, elle se prosterna et lui embrassa les genoux, fondant en larmes. Un des gardes voyant qu'elle ne le quittait point, vint à elle comme un furieux, et l'arracha des pieds du Saint avec une violence impitoyable. Aubin transporté d'une sainte indignation, souffla sur son visage, et le renversa par terre. Le coup dont ce soldat fut frappé, intimida les autres : ils s'humilierent devant le saint Evêque, et le châtiment de leur camarade fut pour eux une leçon d'humanité envers les malheureux. Aubin demeura auprès de cette dame pour la consoler, et il ne sortit point de la prison qu'il n'eut obtenu sa liberté.

Un grand désordre régnait alors en France; la coutume autorisait les mariages incestueux. Aubin, comme un autre Jean-Baptiste, prenant la défense des intérêts de Dieu et des saintes lois de l'Eglise, s'éleva de toute sa force contre cet abus, sans craindre ni l'autorité des Rois, ni le pouvoir des grands. Après avoir pris conseil du célebre saint Césaire, évêque d'Arles, vers lequel il s'était transporté exprès, il travailla dans plusieurs conciles à faire cesser le scandale des mariages incestueux, et il employa les censures ecclésiastiques contre ceux qui persistaient dans ce désordre. Mais il ne trouva pas d'abord dans les autres Prélats toute la fermeté qu'il désirait; il y eut même une occasion où des Evêques le presserent d'absoudre quelques personnes qu'il avait excommuniées pour le sujet dont nous parlons, et de donner comme eux sa bénédiction à des *eulogies*, c'est-à-dire, à des pains ou autres choses qu'il voulait envoyer à une de ces personnes, comme une marque de son rétablissement dans la communion de l'Eglise. Notre Saint céda à leur autorité, et leur dit : Vous me contraignez de bénir ces eulogies; et vous abandonnez la cause de Dieu; mais il saura bien la défendre lui-même. En effet, la personne mourut avant de recevoir ces eulogies. Cet exemple de la justice de Dieu fit une impression salutaire sur les esprits; et le saint Evêque s'opposant avec un nouveau courage au torrent de cette pernicieuse coutume, il eut enfin la consolation de la voir condamnée sans aucun ménagement, dans un nombreux concile, qui fut le troisieme d'Orléans, auquel il assista en 538.

Il vécut onze ans après ce concile, travaillant infatigablement à l'œuvre de Dieu dans son Diocese, et y maintint avec vigueur l'observation des saints canons. Enfin après plus de vingt années d'épiscopat, il mourut à l'âge de 80 ans, en 350. La vertu des miracles dont Dieu l'avait honoré durant sa vie, le suivit au tombeau.

PRATIQUE. Le zele de S. Aubin contre les mariages incestueux, doit exciter les peres et les meres, les maîtres et les maîtresses à veiller continuellement, pour qu'il ne se passe rien dans leur maison qui soit contraire à la pureté, et à empêcher toute familiarité entre les personnes de différent sexe.

PRIERE. Vous avez bien voulu nous honorer, Seigneur, jusqu'à rendre nos corps les temples de votre Saint-Esprit, ne permettez pas que nous soyons assez malheureux pour les profaner, et faites-nous la grace de penser continuellement, que vous perdrez ceux qui en violeront la sainteté.

(2 *mars.*) S. ONÉSIME, DISCIPLE DE S. PAUL. 1.er siecle.

ONÉSIME était esclave d'un citoyen de Colosses, nommé Philémon, qui avait été converti à la foi par S. Paul, et qui était devenu son hôte et son ami. Onésime ne montrait d'abord que de mauvaises inclinations; et après avoir toujours très-mal servi son maître, il le vola et s'enfuit. Après qu'il eut dépensé tout ce qu'il avait pris, il s'en alla à Rome pour s'y cacher et chercher fortune. C'etait là que la bonté de Dieu le conduisait sans qu'il y pensât, pour le délivrer d'une servitude infiniment plus triste que celle dont il avait voulu s'affranchir par la fuite. Il y rencontra S. Paul qui était captif, c'est-à-dire, enchaîné avec le soldat qui le gardait, mais avec la liberté d'aller par la ville. Il lui raconta ce qui lui était arrivé; et ce saint apôtre, qui considérait les grands et les petits maîtres et les esclaves, comme une même chose en J. C., lui fit connaître la grandeur de sa faute, l'instruisit des vérités de la religion chrétienne, le convertit et le baptisa. Depuis ce temps-là il le considéra toujours comme son fils, et un fils qui lui était d'autant plus cher qu'il l'avait engendré dans les chaînes.

L'apôtre souhaitait de le retenir auprès de lui, afin qu'il lui rendit les services que Philémon lui-même aurait été bien aise de lui rendre; mais il ne voulut pas le faire sans le consentement de celui à qui il appartenait. C'est pourquoi il le lui renvoya, et lui écrivit en même temps pour le conjurer de pardonner à cet esclave, et de le traiter même comme son frere en J. C., ajoutant qu'il s'obligeait à lui pour tout ce qu'Onésime pouvait lui devoir, et qu'il demeurait sa caution. Philémon reçut Onésime avec toute la charité possible. Non content de lui pardonner sa faute, il lui accorda la liberté et le renvoya à Rome pour être auprès de S. Paul. Cet apôtre s'en servit dans le ministere de l'évangile, et il le fit porteur avec S. Tichyque, de la lettre qu'il écrivit aux Colossiens. On croit qu'il l'ordonna dans la suite évêque de Bérée en Macédoine, et que Dieu couronna sa vie par la gloire du martyre.

PRATIQUES. 1. Regardons nos domestiques comme nos freres ; il n'y a point de différence devant Dieu entre nous et eux.

2. Que les serviteurs regardent Dieu en la personne de leurs maîtres, et il les serviront avec la fidelité et l'affection qu'un tel maître demande.

PRIERE. Seigneur nous sommes esclaves de nos passions : donnez-nous votre amour et nous serons libres.

(3 *mars.*) S. MARIN ET S. ASTÈRE, MARTYRS. 3.e siecle.

L'EMPEREUR Gallien, fils et successeur de Valérien, avait mis fin par un édit à la persécution excitée par son pere. Cependant il ne put arrêter le faux zele de quelques gouverneurs, et l'Eglise eut des martyrs au milieu même de la paix que ce prince lui avait rendue. Un des plus illustres fut S. Marin, qui souffrit à Césarée en Palestine. C'était un homme distingué par sa naissance et par ses richesses, et qui avait un emploi dans la milice. Il devait, selon l'ordre, arriver à une place de centurion qui était vacante, et il était près de l'obtenir, lorsqu'un autre se présenta au tribunal et dit que suivant les lois de l'empire, Marin était incapable de posséder cette charge, parce qu'il était chrétien ; mais que lui qui l'accusait était en tour d'y arriver. Le gouverneur de Palestine, nommé Achée, demanda à Marin de quelle religion il était. Il confessa généreusement qu'il était chrétien. Le juge lui donna trois heures de temps pour penser à ce qu'il avait à faire.

Théotecne, évêque de Césarée ; ayant appris ce qui se passait, alla trouver Marin qui venait de se retirer du tribunal ; et s'entretenant avec lui le prit par la main, et le mena à l'Eglise. Il le fit entrer jusque dans le sanctuaire ; et ayant levé sa casaque militaire, il lui montra l'epée qu'il portait au côté et en même temps lui présenta les livres des saints évangiles, lui disant de choisir celui qu'il aimait le mieux des deux. Marin sans hésiter étendit la main droite, et prit le livre sacré. Attachez-vous donc, lui dit Théotecne, attachez-vous à Dieu ; soutenu par sa vertu toute-puissante, obtenez ce que vous avez choisi. Allez en paix.

Comme il sortait de l'Eglise, le crieur l'appelait pour comparaître au tribunal ; car le terme préfixe était passé. Marin se présenta devant le juge ; et ayant confessé la foi avec encore plus de courage qu'auparavant, il fut emmené sur-le-champ, et exécuté à mort. Ce fut l'an 261 ou 262.

Astere signala en cette occasion sa foi et son courage. C'était un sénateur romain, connu de tout le monde par la splendeur de sa naissance, et par la grandeur de ses richesses. Après que S. Marin eut consommé son martyre, Astère, qui y était présent, chargea le corps sur ses épaules, étant en habit de sénateur, l'ensevelit richement, et lui rendit les derniers devoirs de la sépulture avec tout l'honneur qu'il méritait. Eusebe, de qui nous avons tiré ce que nous venons de rapporter, ajoute qu'il avait ouï raconter plusieurs autres choses merveilleuses touchant la vertu de S. Astère, aux anciens qui l'avaient connu, et entr'autres ce miracle. Auprès

de Césarée de Philippe sont les sources du Jourdain, qui sortent du mont de Paneas : les païens prétendaient qu'il se faisait tous les ans un miracle dans une de ces fontaines : car en une certaine cérémonie, on y jetait une victime, qui s'enfonçait dans l'eau et ne paraissait plus. Astère s'étant trouvé à cette cérémonie, eut pitié de l'erreur de ce peuple; et levant les yeux au ciel, il pria Dieu par J. C., de découvrir l'imposture du démon. Dès qu'il eut achevé sa priere, la victime revint sur l'eau, et il ne fut plus parlé depuis de ce faux miracle; la priere d'un seul chrétien ayant surmonté toute la puissance des démons, et dissipé les prestiges par lesquels ils trompaient les peuples depuis si long-temps.

PRATIQUE. C'est le saint Evangile de Jésus-Christ que nous devons préférer a tout. Il doit être notre défense, notre trésor, et la régle de nos actions.

PRIERE. Que votre divine parole, Seigneur, soit la lumiere qui conduise nos pas. Gravez-la dans notre cœur, et que nous mourrions plutôt que de ne pas la suivre.

(4 *mars.*) S. CASIMIR. 15.e siecle

CASIMIR était le troisieme de treize enfans que Casimir III, roi de Pologne, eut d'Elisabeth d'Autriche. Il naquit le 5 octobre de l'an 1458, et fut formé à la piété dès l'âge le plus tendre, par les soins de la reine sa mere. Cette princesse, qui avait une très-grande piété, donna pour précepteur à ses enfans un homme d'un rare mérite, nommé Jean Dlugoss, chanoine de Cracovie, et d'une des meilleures maisons du royaume. Casimir profita beaucoup sous la discipline de cet excellent homme. Dès sa premiere jeunesse, il parut tellement pénétré de la crainte de Dieu, qu'il regardait avec horreur les plus petites fautes; et dans un âge où la plupart se livrent à la volupté, il conserva la pureté de son corps et de son ame par une grande vigilance sur lui-même; et par la mortification de sa chair. Le mystere de la mort et de la passion de J. C. était toujours présent à son esprit; et cette pensée l'attendrissait jusqu'à lui faire répandre souvent des larmes. Il avait une dévotion fort tendre envers la très-sainte Vierge. Il l'invoquait souvent, et il composa une priere en forme d'hymne, qu'il récitait tous les jours pour implorer sa protection auprès de Dieu.

L'amour pur et ardent dont il brûlait pour Dieu, se répandait avec effusion sur le prochain. Il était le pere des pauvres, le tuteur des orphelins, le protecteur des veuves; et plein de reconnaissance pour la bonté d'un Dieu qui s'est anéanti et livré lui-même pour le salut des hommes, non-seulement il donnait tout ce qu'il avait; mais il se serait donné lui-même avec joie pour soulager les pauvres dans leur misere. Il exhortait tous les jours le roi son pere à gouverner ses sujets selon les regles de la justice : s'il arrivait quelquefois qu'il s'en écartât, il ne manquait pas de l'en avertir, en demeurant toujours dans les bornes du respect

qu'un fils doit à son pere. Le roi l'écoutait volontiers ; et comme, outre la droiture de cœur, il remarquait en lui un grand fond de jugement et une pénétration d'esprit au-dessus de son âge, il suivait avec plaisir ses conseils dans le gouvernement de son état. Casimir était d'un accès facile à tout le monde, mais sur-tout aux pauvres et aux petits qui venaient implorer sa protection ; et il aimait beaucoup mieux leur compagnie, que celle des riches et des grands du siecle. Ce prince, plein de bonnes œuvres, mourut d'une mort précieuse aux yeux du Seigneur, le 4 mars de l'an 1484.

PRATIQUES. 1. Les parens ne doivent rien épargner pour mettre, auprès de leurs enfans, des personnes remplies de l'esprit de Dieu. C'est leur procurer un avantage beaucoup plus considérable que les grands trésors, et que les dignités les plus élevées.

2. Inspirer aux enfans, l'amour de la priere, une dévotion à la sainte Vierge, qui les porte à imiter sa pureté et son humilité.

. La compagnie des pauvres est préférable à celle des riches. Nous y apprenons à nous humilier, et nous y voyons l'état si abaissé où Jésus-Christ s'est réduit pour nous.

PRIERE. Vous êtes, ô mon Dieu ! le Roi des Rois ; apprenez-nous à regner sur nous-mêmes en domptant nos passions ; et donnez-nous une sainte horreur de tout ce qui est contraire à la pureté. Régnez en nous, afin que nous régnions avec vous.

(5 *mars.*) S. GERASIME, ABBÉ. 5.e siecle.

GERASIME était né en Lycie. Après avoir mené long-temps la vie de solitaire dans son pays, il passa en Palestine, où il continua de mener une vie très-sainte, et de combattre les ennemis de son salut par la vigilance, la priere et la mortification. C'était le temps où l'hérésie d'Eutyches, faisait beaucoup de bruit dans l'Eglise. Elle venait d'être condamnée par le concile de Calcédoine ; le grand S. Eutyme, abbé en Palestine, en avait fait publier les décisions ; et son autorité allait réunir tous les solitaires dans la vraie foi, lorsqu'un moine vagabond et imposteur, nommé Théodose, après avoir gagné l'impératrice Eudoxie, qui s'était retirée en Palestine, trompa par ses mensonges plusieurs solitaires, et les révolta contre le concile de Calcédoine. Dieu permit que Gerasime fût du nombre de ceux qui se laisserent surprendre à ses artifices. Mais la séduction ne dura pas long-temps. Gerasime ayant ouï parler des éminentes vertus de saint Eutyme, désira de le voir. Il le vint trouver dans la solitude de Ruban, l'entretint fort long-temps, et fut si touché de ses discours, qu'il renonça à l'erreur, et embrassa la foi de l'Eglise. Il eut toute sa vie une douleur amere de son égarement ; et par un effet de la miséricorde de Dieu, qui fait tout servir au bien de ses élus, cette faute ne servit qu'à rendre Gerasime plus humble, plus vigilant et plus pénitent que jamais. L'exemple de son retour à la vraie foi ramena plusieurs des plus célebres solitaires qui s'étaient laissés séduire, et avaient embrassé la communion des hérétiques.

Gerasime se voyant suivi d'un grand nombre de disciples forma près du Jourdain une enceinte qui renfermait soixante

et dix cellules écartées l'une de l'autre, pour autant de solitaires, et au milieu il fit construire un monastere pour les cénobites, c'est-à-dire, pour ceux qui doivent vivre en communauté. C'est dans cet endroit qu'il éprouvait ses nouveaux disciples, et lorsqu'il les trouvait suffisamment affermis dans la vertu, il les faisait passer dans l'enceinte où chacun demeurait seul dans sa cellule pendant cinq jours de la semaine, gardant un silence exact, sans prendre d'autre nourriture que du pain, des dates et de l'eau. Le samedi et le dimanche, ils venaient à l'Eglise, pour participer aux saints mysteres, après quoi ils mangaient en commun quelque chose de cuit, et buvaient un peu de vin. Le samedi à l'heure de Vêpres, ils apportaient au monastere, leur ouvrage de toute la semaine; et en retournant dans leurs cellules, ils y portaient du pain, des dates et de l'eau pour la semaine suivante, avec des branches de palmier pour leur ouvrage. La pauvreté et l'humilité étaient les vertus auxquelles S. Gerasime les exerçait le plus. Quand ils sortaient de leurs cellules, Gerasime voulait qu'ils en laissassent la porte ouverte, pour montrer qu'ils n'avaient rien dont les autres ne se puissent accommoder, s'ils voulaient. Son dessein était de les ramener par-là à l'esprit de détachement des premiers fideles chez qui tout était en commun.

Les habitans de Jéricho touchés d'une maniere de vivre si rigoureuse, résolurent entr'eux d'aller tous les samedis et les dimanches porter quelque rafraîchissement à ces serviteurs de Dieu. Ce dessein était très-louable et marquait l'estime qu'ils faisaient de la vertu. Mais la plupart de ces saints anachoretes, loin de s'en réjouir, étaient au contraire fort affligés de voir des gens du monde venir troubler leur solitude, et ils fuyaient leur rencontre comme très-dangereuse. Car ils savaient que l'abstinence est la mere de la vraie et parfaite tempérance: qu'elle met l'homme en état de veiller plus exactement sur soi-même. C'est ce qu'ils avaient appris plus encore par les actions de leur saint Abbé, que par les paroles. En effet, Gerasime pratiquait l'abstinence d'une maniere si parfaite, qu'il passait tout le carême sans prendre d'autre nourriture que l'eucharistie. Il persévéra dans ce genre de vie jusqu'à sa bienheureuse mort, qui arriva le 5 de mars 475.

Pratique. Jésus-Christ et ses saints Apôtres nous ont avertis que dans les derniers temps, il viendrait des corrupteurs de la Foi, qui séduiraient beaucoup de Chrétiens. Prenons donc garde à ne pas écouter ceux qui enseignent ce que l'Ecriture sainte et la doctrine de l'Eglise ne nous apprennent pas; ceux qui veulent adoucir la voie de l'Evangile, dont Jésus-Christ nous a le premier montré l'exemple.

Priere. Seigneur, conservez-nous dans la Foi, et ne permettez pas que nous nous écartions jamais de ce que votre Eglise sainte nous a enseigné. Il n'y a point d'autre voie pour aller au Ciel que l'Evangile: rendez-nous-en les observateurs fideles, et donnez-nous de l'éloignement pour tout ce qui tendrait à le corrompre, par des adoucissemens qui ne s'accordent pas avec la croix que vous nous commandez de porter continuellement.

(6 mars.)

(6 *mars.*) S. NILAMMON. 4.e siecle.

NILAMMON vivait renfermé dans une cellule auprès de Gerès, petite ville de la Basse-Egypte. Les habitans de cette ville, après la mort de leur évêque le choisirent pour lui succéder; mais ils ne purent jamais l'y faire consentir; tant il était persuadé de son indignité et effrayé des dangers de l'épiscopat. Pour se délivrer de leurs importunités, en leur ôtant d'abord toute espérance de pouvoir l'abattre, il prit le parti de fermer la porte de sa cellule, sans vouloir l'ouvrir à personne.

Sur ces entrefaites, Théophile, patriarche d'Alexandrie, arriva à Gerès. A la priere des habitans, il alla trouver Nilammon, lui conseilla de se rendre, et de recevoir l'ordination de ses mains. Nilammon s'en excusa plusieurs fois: et voyant qu'il ne pouvait persuader Théophile, il lui dit: Demain, mon pere, vous ferez ce qu'il vous plaira; permettez-moi de disposer aujourd'hui de mes affaires. Théophile revint le lendemain, suivant la convention, il lui dit d'ouvrir sa porte. Prions auparavant, répondit Nilammon. C'est bien dit, répliqua Théophile, et il se mit en priere. La journée se passa ainsi. Théophile, et ceux qui étaient avec lui hors de sa cellule, après avoir attendu long-temps, appelerent Nilammon à haute voix; mais il ne répondit point. Enfin ils ôterent les pierres, ouvrirent la porte, et le trouverent mort.

Un événement si imprévu étonna d'abord tout le monde, mais bientôt après on fut persuadé qu'il avait demandé à Dieu de le délivrer plutôt de la vie, que de l'exposer aux dangers de l'épiscopat, et on ne pensa plus qu'à admirer le rare exemple que ce Saint venait de donner au monde. On le revêtit d'habits précieux; on l'enterra aux dépens du public; on bâtit une Eglise sur son tombeau, et on célébra tous les ans, le jour de cette bienheureuse mort, arrivée l'an 402.

PRATIQUE. Pour juger sainement du ministere Ecclésiastique, il faut le regarder comme un ministere redoutable aux Anges même: et si l'on est bien pénétré de ce sentiment, on sera bien éloigné de porter envie à ceux qui en sont revêtus.

PRIERE. Si vous ne remplissez de votre crainte les Pasteurs de votre Eglise, Seigneur, ils ne seront que des mercenaires: inspirez-leur une sainte terreur, afin qu'ils travaillent utilement pour nous et pour eux-mêmes.

(7 *mars.*) S. THOMAS D'AQUIN. 13.e siecle.

SAINT Thomas était de l'illustre famille des comtes d'Aquin au royaume de Naples. Ses parens qui avaient plusieurs autres enfans, mirent celui-ci dès l'âge de cinq ans au Mont Cassin, pour y être instruit et élevé dans la discipline monastique, espérant qu'un jour il pourrait être abbé de ce riche monastere. Son application à l'étude, et la pénétration

extraordinaire de son esprit, le firent avancer de telle sorte, qu'il devint l'admiration de ses compagnons et de ses maîtres même. Bientôt il entra au couvent de Naples, et prit l'habit de l'ordre de S. Dominique, l'an 1243, à l'âge de dix-neuf ans.

Cette retraite d'un jeune homme de qualité fit grand bruit dans toute la ville, et lui attira la persécution de sa famille. Après les traitemens les plus durs, ses freres s'aviserent d'un moyen détestable, qui aurait infailliblement renversé notre jeune religieux, si Dieu, de qui il attendait toute sa force, ne l'eût soutenu. Ils envoyerent dans sa chambre une fille, à qui ils promirent une récompense, si elle pouvait le séduire et le porter au péché. Thomas qui sentait déjà à la vue de cet objet, la révolte de la chair contre l'esprit, ne sachant comment se délivrer de la présence d'un si dangereux ennemi, prit un tison dans la cheminée, et chassa cette malheureuse avec indignation. Puis ayant fait une croix sur la muraille avec le bout du tison, il se prosterna fondant en larmes: et rendant grace à Dieu de la victoire qu'il venait de remporter, il lui demanda avec tant d'ardeur le don d'une chasteté parfaite, qu'il l'obtint: en sorte que depuis ce temps-là, il ne sentit plus aucun de ces violens aiguillons de la concupiscence, dont il avait été tourmenté.

Enfin Dieu rendit à Thomas le repos et la liberté, et il fut envoyé à Cologne, pour étudier la Théologie sous Albert le grand. Il écoutait fort attentivement, et méditait parfaitement les leçons du maître: mais il parlait très-peu: quoiqu'il possédât parfaitement sa matiere, néanmoins la crainte de donner entrée dans son cœur à l'esprit d'orgueil, arrêtait en lui l'empressement que les hommes, et sur-tout les jeunes gens, ont à produire au dehors ce qu'ils savent. Ses compagnons, qui n'avaient ni son jugement, ni sa vertu, le regardaient comme un stupide, et l'appelaient par raillerie *le bœuf muet*. Mais Albert l'ayant mis à l'épreuve, et l'ayant obligé de parler sur quelques difficultés, s'apperçut bientôt que celui qu'on méprisait si fort était un trésor de lumiere; et il dit à ses compagnons: que les doctes mugissemens de ce bœuf retentiraient un jour par tout le monde.

Après qu'il eut achevé son cours à Cologne, ses supérieurs l'envoyerent à Paris, où il enseigna la théologie. La grande réputation que lui attiraient ses leçons de théologie, étaient à charge à son humilité. Il se croyait incapable de tout; et si le devoir de l'obéissance avait pu s'accorder avec son inclination, il aurait pris pour son partage la retraite et le silence. Aussi y rentrait-il autant de fois que ses emplois le pouvaient permettre, cherchant dans la priere et dans les lectures de piété un remede à la sécheresse et à la dissipation, presqu'inséparables de ces sortes d'exercices.

Avec toute sa science, il prêchait fort simplement, sans rien donner à la curiosité, mais tout à l'édification et à l'utilité du peuple. Il disait souvent qu'il ne comprenait pas

comment des chrétiens, et sur-tout des religieux, pouvaient parler d'autre chose que de Dieu, et de ce qui sert à l'édification des ames. Aussi, quand il se trouvait dans une conversation où l'on parlait de choses inutiles, il n'y prenait aucune part, et se retirait, comme si ce que l'on disait ne l'eût point regardé.

Le pape Grégoire X ayant convoqué un concile général à Lyon, pour l'an 1274, y appela S. Thomas, en considération de sa doctrine; mais il tomba malade en chemin, et mourut le 7 mars de la même année.

PRATIQUES. 1. C'est un grand trésor pour un riche que de devenir pauvre pour Jésus-Christ; c'est une qualité bien relevée que d'être serviteur de Dieu.

2. Savoir Jésus-Christ et Jésus Christ crucifié, c'est la plus sublime de toutes les sciences. La science sans charité est un poison mortel.

PRIERE. Seigneur, donnez-nous la science des Saints. Elle nous apprendra que votre croix n'est pénible qu'à ceux qui ne vous ont pas devant les yeux, et que rien n'est plus doux que de savoir vous aimer.

(8 *mars.*) S. TIGRE ET S. EUTROPE. 4.e siecle.

Voici deux Saints qui ont été les martyrs de l'amitié chrétienne; en sacrifiant leur vie pour défendre l'innocence de S. Jean Chrysostôme leur évêque et leur ami. S. Tigre était prêtre de l'Eglise de Constantinople, et S. Eutrope lecteur. Plusieurs du clergé de cette Eglise s'éleverent contre S. Chrysostôme, et se rendirent ses accusateurs, parce qu'il voulait les obliger de vivre selon les regles de l'Eglise; d'autres l'abandonnerent, quand ils le virent opprimé par la puissante faction de ses ennemis; mais Tigre et Eutrope dont les mœurs étaient très-pures et la vertu très-solide, se distinguerent parmi ceux qui lui demeurerent fideles; et c'est ce qui leur attira la haine des persécuteurs de ce Saint.

Lorsque S. Chrysostôme eut été chassé de Constantinople pour la seconde fois, le feu prit par je ne sais quel accident, à la grande église et à la chambre du conseil. On ne manqua pas de rejeter le crime de cet incendie sur les amis du saint Patriarche. Optat, gouverneur de la ville, eut ordre d'en informer. Il était païen, et il saisit avec joie cette occasion de faire sa cour à l'empereur, en suivant les mouvemens de sa haine contre les fideles serviteurs de J. C. Il fit arrêter le prêtre Tigre et le lecteur Eutrope, sur qui tombait principalement le soupçon, parce qu'ils étaient regardés comme les plus zélés d'entre les amis du saint Patriarche.

Eutrope, comme le plus faible et le plus délicat, fut appliqué le premier à la question. Optat le fit fouetter d'abord, et battre ensuite à coups de bâtons et de nerfs de bœuf. Il lui fit déchirer les côtes avec des ongles de fer, en sorte qu'on voyait ses os à découvert. Enfin on appliqua des torches ardentes sur son corps couvert de plaies. Au milieu de ces tourmens, son ame demeura invincible; mais la foiblesse de son corps y succomba. Il expira sur le chevalet, selon Pallade: ou selon d'autres, après qu'on l'eut ramené en prison,

Aprés lui, le gouverneur fit amener S. Tigre, qu'il fit fouetter et étendre sur le chevalet. On lui tira les mains et les pieds avec tant de violence, que tous ses os en furent disloqués : il ne mourut pourtant pas dans les supplices, et il fut renvoyé. Mais dans la suite ayant refusé de communier avec Arsace, usurpateur du siége de Constantinople, on l'envoya en exil en Mésopotamie, où il mourut. Quoique, selon toutes les apparences, sa mort n'ait pas été violente, l'Eglise néanmoins n'a pas fait de difficulté de l'associer à saint Eutrope, comme martyr, persuadée qu'il mérite ce titre glorieux, après avoir souffert les tourmens et l'exil pour une cause aussi juste que celle de saint Chrysostôme. Eutrope mourut vers l'an 404.

PRATIQUE. Quelle honte pour un chrétien, que d'aban donner un ami, parce que, pour avoir été fidele à Dieu, il est dans l'affliction ou dans a disgrace des grands.

PRIERE. Nous sommes vos disciples, Seigneur, si nous nous aimons les uns les autres. donnez-nous cet amour, et qu'il s'augmente encore à légard de ceux qui ne sont persécutés, que parce qu'ils sont vos disciples.

(9 *mars.*) S. GRÉGOIRE, ÉVÊQUE DE NYSSE. 4.e siecle.

GRÉGOIRE, fils de saint Basile et de sainte Emmelie, et frere puîné de saint Basile le Grand, naquit en Cappadoce, vers l'an 331. Il y avait un an que saint Basile était évêque de Césarée, lorsque le siége épiscopal de Nysse vint à vaquer. C'était une petite ville de Cappadoce, éloignée de Césarée d'environ trente-cinq lieues. Saint Grégoire fut élu pour remplir ce siége en 372. Il fallut lui faire violence pour le déterminer à l'accepter. C'est le glorieux témoignage que lui rendirent les Evêques de la province, qui avaient assisté à son ordination.

La fermeté avec laquelle il soutenait la foi catholique contre les Ariens, lui attira, dès les premieres années de son épiscopat, la haine et la persécution de ces hérétiques. La violence alla si loin, qu'il fût obligé de s'enfuir et de se cacher. Après quoi les Ariens établirent sur son siége un misérable usurpateur, plus digne d'être valet qu'Evêque, et qui n'avait d'autre foi que l'hérésie impie de ceux de qui il tenait cette dignité. Ils vinrent même à bout de le faire bannir nommément par l'empereur Valens : et il ne revint à son Eglise que l'an 378.

L'an 379, il assista au grand concile d'Antioche, de qui il reçut commission d'aller visiter les Eglises d'Arabie et de Palestine, pour y corriger quelques désordres, et rétablir la paix dans celle de Jérusalem. On lui fournit, par ordre de l'empereur Théodose, une voiture publique. Il en fit une Eglise et un monastere, où lui et ceux de sa compagnie chantaient des pseaumes, et observaient les jeûnes pendant tout le chemin.

L'histoire ne nous apprend pas ce qui se passa dans son voyage d'Arabie. Il alla ensuite à Jérusalem, attiré nou-

seulement par la nécessité de sa commission; mais aussi par le désir de satisfaire sa piété, en visitant les lieux où Jésus-Christ avait opéré les mysteres de notre salut. Il assure qu'il reçut une grande consolation de voir ces saints lieux qui conservent encore des marques de la miséricorde infinie de notre Sauveur; mais il avoue qu'il fut très-mal édifié des mœurs des habitans, et qu'il ne remporta gueres d'autre avantage du voyage de Jérusalem, que de connaître qu'il y avait beaucoup moins de piété dans ce pays que dans la Cappadoce. Cette raison et la dissipation, qui est la suite ordinaire des grands voyages, dégoûterent notre Saint d'une pratique de dévotion, dès-lors très-commune parmi les chrétiens. C'étaient les pélerinages aux lieux saints de Jérusalem. Plusieurs, à ce qu'il dit, mettaient en cela une partie de leur piété; et il semblait qu'on ne fût pas chrétien, si l'on n'avait été à Jérusalem. Pour lui, il ne condamnait pas absolument cette pratique, qui peut, en effet, être utile à quelques-uns, mais, en général, il ne la conseillait pas aux fideles; et répondant à la consultation d'un de ses amis au sujet de quelques moines qui voulaient faire ce pélerinage, il est d'avis qu'il les exhorte à sortir de leurs corps, pour s'élever à J. C., plutôt qu'à sortir de Cappadoce pour aller à Jérusalem.

Quant au voyage que notre Saint fit à Jérusalem, il trouva cette Eglise désolée par les ravages des Ariens: car S. Cyrille, son Evêque, n'y était reconnu que depuis un an ou deux. Plusieurs même méprisaient son autorité, et entretenaient dans cette Eglise un schisme très-scandaleux. S. Grégoire fit tout ce qu'il put pour les ramener à l'unité; mais il eut la douleur de s'en retourner sans y avoir pu réussir.

Il assista en 381, au grand concile de Constantinople, qui est le second concile écuménique; il y prononça l'oraison funebre du grand saint Mélece, évêque d'Antioche. La pureté de sa foi était si universellement reconnue qu'il fut du nombre des prélats que le concile choisit pour être, dans l'Eglise orientale, le centre de la communion catholique; en sorte que nul n'était regardé comme orthodoxe, s'il n'était uni de communion avec saint Grégoire, ou quelqu'un des prélats désignés par le concile.

Après avoir travaillé long-temps par ses écrits, comme par ses discours, à instruire les fideles, et à combattre les ennemis de la vérité, il alla jouir du repos éternel, vers la fin du quatrieme siecle.

PRATIQUES. 1. Les voyages ne doivent pas interrompre nos exercices de piété; au contraire, les accidens auxquels on y est exposé, doivent nous tenir dans une plus grande attention, afin d'obtenir la protection de Dieu, dont on a un besoin plus particulier.

2. On ne doit entreprendre les pélerinages que pour s'exciter à l'imitation des Saints que l'on va visiter, ou pour obtenir de Dieu, par leur intercession, des graces et des secours dont on a particulierement besoin. Ce n'est pas par la dissipation et les désordres qu'elle entraine, que l'on peut espérer quelque grace.

PRIERE. Nous sommes étrangers et voyageurs dans cette vie; Seigneur, faites-nous la grace de ne nous y attacher à rien: vous seul méritez tous nos désirs.

(10 *mars.*) LES QUARANTE MARTYRS. 4.e siecle.

ENTRE les martyrs qui ont souffert dans la persécution de l'empereur Lucinius, il n'en est point de plus illustres dans l'antiquité, que ceux que l'on appelle les QUARANTE MARTYRS, et qui confesserent Jésus-Christ à Sébaste, vers l'an 313. Ils étaient à la fleur de leur âge, bien faits, braves, et fort considérés par leurs services. Quand ils eurent appris les ordres que l'empereur avait donnés pour obliger les gens de guerre à sacrifier, ils se séparerent des autres, et déclarerent qu'ils ne voulaient point prendre part à l'idolâtrie. On les prit, et ils furent présentés au juge, qui leur fit savoir les ordres de l'empereur, et les somma d'y obéir. Ils répondirent tous hardiment qu'ils étaient chrétiens, et préparés à tout souffrir plutôt que d'abandonner leur sainte religion. Le juge, après plusieurs menaces inutiles, les fit mettre en prison, d'où ils ne sortirent que pour être conduits à un supplice d'un genre tout nouveau. L'Arménie est un pays froid : c'était l'hiver, et un vent de bise qui soufflait, y causait une forte gelée. Le juge ordonna qu'ils fussent exposés tout nus pendant une nuit sur un étang glacé, qui était au milieu de la ville : et pour les tenter plus violemment par la facilité du remede, il fit préparer un bain chaud tout proche delà, avec ordre d'y transporter sur-le-champ ceux qui, succombant à la rigueur du froid, promettraient de sacrifier pour sauver leur vie.

Les Martyrs se dépouillerent gaîment de tous leurs habits. Ils s'encourageaient l'un l'autre, en disant qu'une seule nuit leur vaudrait une éternité. Puisqu'il faut mourir une fois, ajoutaient-ils mourons pour vivre éternellement. Donnons volontiers pour Dieu une vie que tant de soldats exposent tous les jours, pour le service d'un prince mortel. Ils faisaient tous la même priere, et disaient : Nous sommes entrés quarante dans la lice ; faites, Seigneur, que nous soyons couronnés quarante. Qu'il n'en manque pas un de ce nombre mystérieux. Dieu exauça leur priere, mais d'une autre maniere qu'ils ne pensaient ; et il montra dans cette occasion la vérité de ce que dit saint Paul : *Que tout dépend non de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde, et qui la fait à qui il lui plaît.* Les martyrs eurent la douleur d'en voir un de leur compagnie perdre courage, et sortir de dessus l'étang, pour aller se jeter dans le bain chaud. Mais il fut remplacé sur-le-champ. Il y avait là un garde qui se chauffait en attendant la fin de ce combat, prêt à recevoir dans le bain ceux d'entre les martyrs qui viendraient se rendre. Il vit un spectacle surprenant, des Anges qui descendaient du ciel, et qui distribuaient des récompenses à ces généreux soldats, excepté à un seul ; et c'était ce lâche qui se laissa vaincre par la douleur. Mais en perdant par son crime la

vie de l'ame, il ne put même conserver celle du corps ; car dès qu'il eut touché l'eau chaude, il mourut.

Le garde qui avait vu ce malheureux désérteur courir au bain, ôta ses habits, et se mit à sa place avec les martyrs, criant comme eux qu'il était chrétien. Il consola ainsi ces généreux soldats de J. C., de la perte de l'un d'entr'eux, et remporta la couronne dont l'autre n'avait pas été trouvé digne : exemple étonnant, qui doit humilier et faire trembler les plus forts, et les faire souvenir de prier sans cesse pour obtenir la persévérance que Dieu ne doit à personne !

Le jour étant venu, comme ils respiraient encore, on les mit sur des chariots, et on les jeta dans le feu qui rendit leurs douleurs plus cruelles, en les faisant passer d'une extrémité à l'autre. Après qu'ils eurent été brûlés, on jeta dans la riviere ceux qui n'avaient pas été consumés par le feu; et toutefois les fideles conserverent beaucoup de leurs reliques. Elles furent porteés en diverses provinces, où depuis on bâtit des Eglises en leur honneur, et on célébra leur mémoire avec grande solennité.

Pratique. 1. Si nos freres s'affoiblissent dans le service de Dieu, prions, gémissons pour eux, et tremblons pour nous-mêmes.

2. Dieu ne doit à personne la persévérance. Si nous sommes fideles à Dieu c'est lui qui nous en donne la force, ne nous en glorifions pas.

Priere. Quoi de plus terrible, Seigneur, qu'un cœur qui est froid pour vous ? Faites-nous la grace de sentir le malheur de ceux qui aiment le monde, et qui par conséquent ne vous aiment pas.

(11 *mars.*) S. SOPHRONE. 7.e siecle

Sophrone était de Damas, ville de Syrie. Après avoir étudié les sciences humaines dans sa jeunesse, le désir de s'avancer dans la connaissance et dans l'amour de J. C. le porta à visiter les monasteres de la Palestine, qui étaient peuplés d'un grand nombre de saints Solitaires. L'an 633 il fut élu Evêque de Jérusalem. L'Eglise était alors divisée par l'hérésie des Monothélites, qui reconnaissaient avec l'Eglise catholique deux natures en Jésus-Christ ; mais parce que ces deux natures unies ensemble ne font qu'une seule personne, ils enseignaient qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une seule volonté et une seule opération. Ce fut ce qui engagea Sophrone à composer une lettre synodale dans laquelle il exposait sa foi sur les mysteres de la Trinité et de l'Incarnation. Il s'attachait principalement au point des deux volontés et des deux opérations en Jésus-Christ, montrant que chacune des deux natures avait ses propriétés : que l'action, par exemple, de manger, de boire, de marcher ; que la faim, la soif, la douleur, la fatigue qui étaient en Jésus-Christ des effets de sa volonté, appartenaient à la nature humaine ; comme la connaissance des choses cachées et les guérisons miraculeuses étaient des opérations de la divinité.

Le Saint en écrivant au pape Honorius au sujet de son élévation sur le siége de Jérusalem, lui envoya cette exposition de sa foi, ainsi qu'au patriarche Sergius. Le motif qui le détermina à agir de la sorte, fut la crainte où il était que le Pape ne se laissât séduire par une lettre captieuse que Sergius lui avait écrite pour l'engager à tolérer le silence sur la matiere dont il était question. Ce n'était pas toutefois qu'Honorius fût tombé dans le monothélisme. Les monumens les plus authentiques déposent en faveur de sa catholicité, et prouvent d'une maniere incontestable qu'il ne donna jamais son consentement à l'erreur. Mais comme le silence en fait de doctrine, est une espece d'approbation de la part des premiers pasteurs, et que d'ailleurs la conduite d'Honorius produisait alors de funestes effets, Sophrone mettait tout en œuvre pour démasquer les sophismes d'une hérésie dont les fauteurs étaient puissans et en grand nombre.

Le Saint ne se contenta pas d'écrire pour la défense du dogme attaqué; il porta ses vues plus loin comme nous l'allons voir. Il prit Etienne, évêque de Dore, le plus ancien de ses suffragans, le mena sur le Mont Calvaire, et lui dit: « Si vous négligez le péril où la foi se trouve, vous en rendrez compte à Jésus-Christ, qui a été crucifié en ce saint lieu, lorsqu'il viendra juger les vivans et les morts. Faites donc ce que je ne puis faire en personne, à cause de l'incursion des Sarrasins. Allez vous présenter au siége apostolique, où sont les fondemens de la sainte doctrine. Informez les saints personnages qui y sont de tout ce qui se passe ici, et ne cessez point de les prier jusqu'à ce qu'ils jugent cette nouvelle doctrine, et la condamnent canoniquement. » Etienne part aussitôt pour Rome, et pendant les dix ans qu'il passa dans cette ville, il poursuivit avec beaucoup de zele la condamnation du monothélisme. Il l'obtint enfin sous le pontificat de Marin I, qui assembla pour cet effet le premier concile de Latran, en 649.

Cependant Sophrone avait beaucoup à souffrir de la part des Sarrasins qui s'étaient emparés de Jérusalem en 638, après un siége de deux ans. Omar qui était à la tête de ces infideles, profana les lieux Saints, entreprit de bâtir une mosquée à la place du temple de Salomon. Mais l'édifice ne pouvant se soutenir, il en demanda la cause, et les Juifs lui dirent que le bâtiment tomberait toujours, s'il ne faisait ôter la croix qui était sur le mont des Olives. Effectivement on n'eut pas plutôt ôté la croix, que la mosquée demeura ferme. Le Saint, comme un autre Jérémie déplorait amerement les malheurs de Jérusalem, et travaillait de toutes ses forces à empêcher la dispersion de son troupeau. Enfin Dieu le retira du milieu des impies, pour le recevoir parmi les bienheureux. Il mourut le 11 mars 639 ou 640.

PRATIQUE. La foi ne change pas, comme l'imagination des hommes. La vérité est une et ne peut être divisée : il faut la confesser toute entiere, et ne pas croire qu'il soit permis, sur cette matiere d'entrer dans aucun ménagement comme s'il s'agissait de quelque intérêt temporel.

PRIERE. Seigneur, vous êtes la vérité; ne permettez pas que nous soyons assez malheureux pour vouloir nous diviser par des ménagemens avec le monde, qui sera toujours votre ennemi, et donnez-nous le courage de croire et de pratiquer avec fidélité tout ce que vous nous avez enseigné.

(12 *mars.* (S. EULOGE, MARTYR. 9.e siecle.

EULOGE naquit à Cordoue, vers l'an 800 de Jésus-Christ. Sa science dans les saintes écritures, et l'innocence de ses mœurs le firent élever au sacerdoce, dès qu'il eut atteint l'âge prescrit par les saints canons. Les Maures ou Sarrasins d'Espagne, qui étaient mahométans, ayant excité une persécution contre l'Eglise, il fut mis en prison avec son Evêque et plusieurs fideles. Ayant recouvré la liberté, il n'en usa que pour encourager ses freres au martyre, par ses paroles et par ses écrits. Il fut élu archevêque de Toléde: mais Dieu l'appela à lui par un glorieux martyre, avant qu'il pût recevoir la consécration épiscopale. Une jeune fille de famille mahométane, nommée Léocrite qui avait été convertie à la foi par une de ses parentes, était fort maltraitée par son pere et sa mere, qui voulaient l'obliger à renoncer à la religion chrétienne. Euloge, à qui elle eut recours, la confia à des amis fideles. Comme on la cherchait de tous côtés, elle fut obligée de changer souvent de demeure. Enfin on la trouva chez Euloge. Le juge demanda au saint Prêtre pourquoi il avait retenu cette fille chez lui. Nous ne pouvons, répondit Euloge, refuser notre ministere à ceux qui viennent à nous pour être éclairés des lumieres de la foi. Nous sommes Prêtres, pour instruire; J.C. nous a donné l'exemple, et notre religion nous en a fait un devoir. Cette fille, s'étant adressée à moi, je l'ai instruite des voies du salut, comme je vous instruirais vous-même, si vous me le demandiez. Le juge en colere le menaça de la mort; et comme Euloge continuait de parler avec la même liberté, il fut conduit au palais du roi, où le conseil le condamna à avoir la tête tranchée. Léocrite, quatre jours après, reçut la même couronne. Ce fut l'an de notre Seigneur Jésus-Christ 859.

PRATIQUE. Nos parens font une profession extérieure de notre sainte religion, mais il arrive quelquefois que leurs exemples et leurs discours ne répondent pas à leur croyance: demandons à Dieu de pratiquer ce que nous croyons, parce que nous serons jugés suivant nos œuvres.

PRIERE. Vous avez appris, Seigneur, que la foi sans les œuvres, est une foi morte, faites-nous la grace de vivre conformément à la foi que nous professons.

(13 *mars.*) S. MAXIMILIEN, MARTYR. 3.e siecle.

COMME dans les premiers temps de l'Eglise, où les empereurs n'avaient pas encore embrassé le christianisme, la profession de soldat était presque inséparable de quelque idolâtrie; il y avait beaucoup de fideles qui croyaient que c'était blesser leur conscience que de s'y engager. Souvent

en effet, outre le serment que prêtaient ceux qui étaient enrôlés, il fallait faire sentinelle devant les temples, et profaner le dimanche par plusieurs fonctions militaires; reconnaître les étendards d'un Jupiter, d'un Mars, d'une Pallas, et des autres idoles auxquelles on avait renoncé. Ces marques extérieures de respect, que l'idolâtrie rendait à ces fausses divinités, paraissaient aux chrétiens incompatibles avec le culte du vrai Dieu, et souvent faisaient des Martyrs de ceux qui ne voulaient pas entrer dans la milice, lorsqu'ils y étaient obligés selon les lois de l'empereur.

Maximilien, que l'Eglise honore entre les Saints, en est un exemple. Son pere Fabius Victor, ayant été chargé de lever des jeunes gens pour la milice, ne mit point son fils du nombre, quoiqu'il fût en âge de porter les armes, et que, selon les lois romaines, il y fût obligé. L'avocat Pompéien cita le pere et le fils devant le proconsul Dion, le 13 mars de l'an 295.

Sur la réquisition de Pompéien, le pronoonsul demanda au fils de Fabius comment il se nommait. Maximilien lui répondit: Pourquoi voulez-vous savoir mon nom? il ne m'est pas permis de porter les armes, parce que je suis chrétien. Ce jeune homme parlait ainsi, parce que, comme nous avons dit, l'idolâtrie était presque inséparable alors de la profession des armes, sur-tout après les ordres que Dioclétien venait de donner. Sans s'arrêter à sa réponse, le proconsul dit: Appliquez-le à la mesure. Et pendant qu'on mesurait Maximilien, il disait toujours: Je ne puis porter les armes; je ne puis faire le mal, je suis chrétien. Servez, lui dit Dion, de peur que je ne vous perde. Maximilien répondit: Je ne puis vous obéir en ceci: coupez-moi la tête. Je ne sers pas le siecle; je suis engagé à mon Dieu. Le proconsul demanda qui lui avait donné ce conseil. C'est ma conscience, répondit Maximilien, c'est celui qui m'a appelé à son service. Dion s'adressant ensuite à Victor, lui dit: Donnez à votre fils un conseil meilleur que celui qu'il suit. Il est instruit, répondit Victor; il sait ce qu'il lui convient de faire, il est en état de se déterminer. Le proconsul le pressant encore de se laisser enrôler, de peur qu'il ne le fit périr, Maximilien répondit: Je ne périrai pas. Dieu à qui j'appartiens, veille sur moi; je ne ferai point ce que vous demandez. Ayez égard à votre jeunesse, dit le proconsul, et obéissez: servir dans les armes, est une profession convenable à votre âge. Ma milice, dit Maximilien, est de combattre pour J.C; je ne puis combattre pour le siecle. Je vous l'ai déjà dit: Je suis chrétien. Dion insistant encore, lui dit: Il y a des soldats chrétiens qui font le service à la suite de nos maîtres, Dioclétien et Maximien, Constance et Maxime. Maximilien répliqua: Ceux dont vous me parlez savent ce qu'il leur convient de faire pour moi, je suis chrétien, et je ne puis faire du mal. Mais quel mal font ceux qui sont dans le service, dit le procon-

sul ? Vous le savez par vous-même, répliqua Maximilien. Dieu dit : Faites ce que je vous commande, ou vous mourrez. Si je meurs pour la cause que je défends, dit Maximilien ; mon ame vivra avec J.C mon Dieu.

On lui lut ensuite sa sentence ; conçue en ces termes : Parce que Maximilien a refusé le serment militaire par un esprit de révolte, il est ordonné qu'il sera puni par le glaive. Maximilien répondit : *Dieu soit loué*. Comme on le menait au supplice, il dit aux chrétiens qui le suivaient : Mes chers freres, hâtez-vous de toutes vos forces, empressez-vous d'aller au Seigneur, afin d'obtenir de lui une couronne pareille à celle qu'il daigne m'accorder.

Puis s'adressant à son pere, il lui dit d'un visage gai : Mon pere, donnez à l'exécuteur l'habit neuf que vous m'aviez préparé pour la guerre ; et puissions-nous être ensemble vous et moi dans la gloire avec le Seigneur. Après ces paroles, il fut exécuté le 22 mars de l'an 295.

PRATIQUE. 1. Par le baptême nous sommes soldats de Jésus-Christ. Nous devons donc combattre pour lui avec courage.

2. Craignons tout emploi et tout engagement où notre salut serait en danger : mourons même, s'il le faut, plutôt que d'exposer notre ame à se perdre.

PRIERE. Qu'il est doux, Seigneur, d'être engagé à votre service ! Ne permettez pas que nous servions jamais d'autre maître que vous.

(14 mars.) S. LÉANDRE, ÉVÊQUE. 6.e siecle.

TOUTE la famille de Léandre avait souffert l'exil pour la défense de la divinité de Jésus-Christ, et lui-même ayant été élu évêque de Séville, fut aussi exilé pour la même vérité. Il profita du loisir de son exil pour écrire contre les Ariens, et composer une régle monastique, qu'il adressa à sa sœur. Leuvigide, roi des Visigoths, qui l'avait exilé, ayant eu enfin, pour les catholiques, des sentimens plus humains, le rappela, et en mourant lui recommanda Recarede son fils et son successeur. Saint Léandre instruisit ce jeune prince dans la religion catholique, et l'assista toujours de ses conseils. Dieu acheva de purifier Léandre, en permettant qu'il fût attaqué de diverses maladies, sur-tout de la goutte. Mais le saint prélat se réjouissait de ses maux, parce qu'il espérait qu'ils abrégeraient le temps de sa vie mortelle, et qu'il s'appercevait qu'ils lui donnaient de plus en plus un grand détachement pour les choses de la terre, qu'il avait toujours regardées avec un souverain mépris. On croit que saint Léandre mourut l'an 601.

PRATIQUE. On ne doit estimer la santé qu'autant qu'elle peut contribuer au salut : si les infirmités nous y conduisent plus sûrement, au lieu de les craindre, nous devrions les demander à Dieu.

PRIERE. Seigneur, détachez-nous de tout ce qui peut passer, pour ne nous occuper que de vous.

(15 *mars.*) S.te EUPHRASIE, VIERGE. 5.e siecle.

SAINTE Euphrasie naquit à Constantinople vers la fin du quatrieme siecle, et eut pour pere Antigone, gouverneur de Lycie, et pour mere Euphrasie, qui, après la mort de son mari, se retira en Egypte avec sa fille dans une communauté de saintes vierges, qui retraçaient dans leur vie celle des premiers fideles. Elles n'étaient la plupart occupées que de la priere et du travail de leurs mains.

La supérieure de cette communauté prenait plaisir à s'entretenir avec la jeune Euphrasie, qui n'avait alors que sept ans. Un jour lui ayant demandé qui elle aimait davantage, ou des compagnes qu'elle avait dans le monastere, ou de l'époux auquel elle était accordée, car dès cinq ans elle avait été accordée à un jeune Seigneur de la cour de Théodose; la jeune Euphrasie lui répondit: Je ne connais point celui qu'on m'a destiné, et je n'en suis point connue; pour vous, je vous connais et je vous aime toutes. Si vous m'aimez, dit la supérieure, en riant, demeurez donc avec nous. Je le veux bien, dit l'enfant, pourvu que ma mere le veuille. Elle lui demanda en effet son consentement, en lui témoignant une grande ardeur pour demeurer dans le monastere; mais la supérieure craignant que ce dessein ne vînt d'une attache passagere assez ordinaire aux enfans, à qui la nouveauté plaît toujours, lui dit: Ma chere fille, on ne peut demeurer ici, si l'on ne se consacre entierement à J. C. Eh bien, je m'y consacre, répliqua l'enfant; et en même temps elle s'écria: Sauveur du monde, vous êtes mon Seigneur, et je ne veux point d'autre époux que vous; je ne sortirai point d'ici. Si vous demeurez ici, dit la supérieure, il faudra que vous appreniez tout le pseautier; que vous jeûniez tous les jours; que vous veilliez, et que vous pratiquiez beaucoup d'autres mortifications. J'espere être fidelle à tout, répondit la jeune Euphrasie, pourvu que vous me laissiez avec vous.

Sa mere voyant sa constance, et croyant que c'était la grace qui parlait en elle, l'offrit au Seigneur, et lui permit de demeurer dans la communauté. Peu de jours après, la jeune Euphrasie reçut l'habit de religieuse avec le voile, et sa mere venait souvent la visiter. Dieu hâta la récompense de cette sainte femme. Elle mourut de la mort des justes, et fut enterrée dans le monastere.

L'empereur instruit de cette mort, en apprit la nouvelle au sénateur à qui la jeune Euphrasie avait été accordée, et lui fit savoir en même-temps qu'elle avait pris Jésus-Christ pour époux. Il ne laissa pas, à sa priere, d'écrire à Euphrasie, pour l'informer de l'engagement que ses parens avaient contracté pour elle. Cette généreuse vierge écrivit à l'empereur une lettre pleine de respect, et en même-temps pleine de religion: « Je suis à Jésus-Christ, dit elle, je ne puis

me donner à un autre : tout ce que je souhaite, c'est que le monde ne se souvienne plus d'Euphrasie. Je supplie très-humblement votre majesté de faire distribuer aux pauvres et aux orphelins tous les biens que mes parens m'ont laissés à Constantinople et aux environs ; de faire donner la liberté aux esclaves de ma famille, et de faire remettre aux fermiers de mes biens, tout ce qu'ils doivent depuis la mort de mes parens. » L'empereur fut si touché de ces nobles sentimens, qu'il fit lire la lettre en plein sénat, et il exécuta ponctuellement ce que la Sainte lui avait demandé.

Euphrasie ne songea donc plus qu'à s'occuper des vérités éternelles. On ne peut gueres porter plus loin qu'elle fit, l'humiliation et l'abnégation de soi-même. Dès l'âge de douze ans, elle s'exerça à un jeûne si rigoureux, et à des veilles si continuelles, qu'on était surpris comment elle pouvait vivre. Le Seigneur couronna sa fidelle servante par une mort prompte, mais précieuse à ses yeux. Euphrasie mourut à l'âge de trente ans, le 13 mars, vers l'an 410.

PRATIQUE. La pauvreté est la sauve-garde des monasteres. Celui où sainte Euphrasie se consacra à Dieu, ne se mit pas en peine de ses grands biens : c'est que Jésus-Christ y était.

PRIERE. Seigneur, vous avez aimé les enfans, apprenez à ceux qui sont chargés de leur conduite, comment ils doivent les élever pour vous. Faites que nous-mêmes nous devenions des enfans, comme vous nous l'enseignez dans votre Evangile.

---

16 *mars*.) S. ABRAHAM. 4.e siecle.

ABRAHAM naquit l'an 300, vers Edesse, dans la Mésopotamie. Il eut pour parens des personnes fort riches, qui ne songerent qu'à l'avancer dans le siecle. Mais Dieu donna au jeune Abraham des instructions plus solides et plus conformes aux obligations du christianisme où il était engagé ; et à l'âge de vingt ans il se retira dans la solitude, pour se livrer à la pénitence et à la mortification.

Il y avait douze ans qu'il vivait éloigné du monde, lorsque la mort de son pere et de sa mere le laissa héritier d'une riche succession. Abraham persuadé que les véritables richesses d'un chrétien sont la grace et l'amour de Dieu, et que les biens de la terre y sont souvent un grand obstacle, ne se mit point en peine de recueillir l'héritage de ses peres, et il pria un de ses amis de vendre tout ce qui pouvait lui revenir, et d'en distribuer l'argent aux pauvres.

Le bruit de sa vertu se répandit de tous côtés, et Dieu voulut s'en servir pour sa gloire. Il y avait près de sa cellule un gros village, dont presque tous les habitans étaient idolâtres, et si attachés à leurs superstitions, qu'ils avaient presque toujours maltraité ceux qui avaient voulu les éclairer. L'évêque d'Edesse sensible à leur aveuglement, proposa à ses ecclésiastiques d'envoyer à ces peuples, le solitaire Abraham, comme le plus grand serviteur de Dieu qu'il connut, et le plus capable de les convertir par sa charité

et par sa patience. Tous ses ecclésiastiques entrerent dans son sentiment. Ils vinrent tous ensemble à la cellule du Saint, lui proposerent cette mission, et le prierent instamment de s'en charger. Abraham fit une longue résistance, prétextant son peu de savoir et son amour pour la retraite. Mais on lui dit que Dieu éclairait ceux qu'il envoyait pour parler en son nom, et que ce n'était point violer la retraite, que d'en sortir pour gagner des ames à Jésus-Christ, quand c'était la volonté de Dieu. Abraham se rendit. Les ecclésisastiques l'emmenerent à la ville, où l'Evêque l'ordonna Prêtre, et l'envoya travailler à l'ouvrage du Seigneur. Il le fit autant en priant Dieu pour ce peuple dont l'aveuglement excitait sa compassion, qu'en lui prêchant la vérité. Il fut fort mal reçu, on l'outragea, on le menaça de le faire mourir; mais il ne perdit point courage. Ayant su qu'il restait encore quelque argent de son héritage que son ami n'avait pas distribué, il le pria de le lui envoyer, et il s'en servit pour bâtir une Eglise. Les habitans du lieu ne purent l'en empêcher, parce qu'ils craignaient l'autorité des magistrats qui étaient chrétiens. Quand l'édifice fut achevé, Abraham pria le Seigneur d'y rassembler un grand nombre de ces infideles en les convertissant à la foi: et se sentant animé d'un nouveau zele, il brisa leurs idoles, renversa leurs autels, et foula aux pieds tous les trophées de la superstition païenne. Le peuple irrité, se jetta sur lui, l'accabla de coups, et le chassa hors du village; mais le Saint rendit graces à Dieu d'avoir souffert quelque chose pour son nom, et étant revenu dans l'Eglise, il y passa la nuit en prieres. Le lendemain le peuple l'ayant apperçu, se jeta encore sur lui, et le battit si cruellement, que le croyant près d'expirer, il le traîna par les pieds avec une corde hors du village; mais Dieu qui est le maître de la vie et de la mort, lui rendit promptement la santé.

Abraham passa ainsi trois ans dans une continuité de souffrances et de douleurs, sans que rien pût ralentir son zele. Enfin Dieu exauça les prieres qu'il faisait pour ce peuple, et ce qu'il avait enduré pour son salut. Le jour de sa miséricorde étant arrivé, ces infideles commencerent à se témoigner les uns et les autres l'admiration où ils étaient de la charité et de la patience d'Abraham; et ils conclurent qu'il fallait que ce qu'il leur prêchait fût bien nécessaire, puisqu'il s'exposait à de si rudes épreuves pour leur faire croire. Ils se rendirent donc à l'Eglise, où le Saint priait avec ardeur, et lui demanderent qu'il les instruisit, et qu'il leur fit connaître le Dieu qu'il prêchait. Abraham surpris de ce changement, et louant Dieu qui en était l'auteur, expliqua à ce peuple les mysteres de la religion, et ensuite en baptisa environ mille.

Il passa encore un an avec eux, cultivant cette nouvelle vigne du Seigneur avec beaucoup d'attention; et la voyant en état de porter des fruits abondans, il la recommanda au

Seigneur, sans lequel celui qui plante et qui arrose, ne peut rien, et il s'en retourna dans sa solitude, où il mourut vers l'an de Jésus-Christ 370.

PRATIQUES. 1. Un homme vraiment à Dieu, craint autant les richesses, que les gens du monde craignent la pauvreté ; c'est que Jésus-Christ nous a appris les dangers des richesses, et les avantages d'une vie pauvre.

2. La patience dans les maux que l'on nous fait souffrir injustement, est le moyen le plus sûr de vaincre nos persécuteurs : c'est une voix forte qui leur fait connaître et aimer la vérité pour laquelle nous souffrons.

PRIERE. Seigneur, donnez nous des yeux qui voient le danger des richesses, un cœur touché du malheur de ceux qui ne vous aiment pas, et une patience capable de les gagner à votre service.

(17 *mars.*) Ste. GERTRUDE. 3.e siecle.

GERTRUDE naquit de parens illustres par leur noblesse, par leurs dignités, et encore plus par leur vertu. Pepin de Landin son pere, maire du palais sous les rois Clotaire II, Dagobert I, et Sigebert III, était très-recommandable par sa sagesse et par son amour pour la justice. Il excellait en politique ; mais cette politique était chrétienne, et accompagnée d'une piété solide, qui le portait d'un côté à conserver une exacte fidélité pour le prince, et à maintenir ses droits ; et de l'autre, à rendre justice au peuple, et à ne point souffrir qu'il fût opprimé. Elle eut pour mere la bienheureuse Itte, dont la piété et la religion égalaient la vertu de son mari.

A l'âge de dix ou douze ans, elle avait déjà pris une ferme résolution de demeurer vierge. Elle déclara sa résolution à son pere et à sa mere, dans l'occasion la plus capable de l'affaiblir, si la grace qui l'animait ne l'eût rendue plus forte que la tentation qu'il lui fallut éprouver. Un jour Pepin son pere ayant prié le roi Dagobert de lui faire l'honneur de dîner chez lui, lorsque ce prince fut à table, le fils du gouverneur d'Austrasie vint le prier de lui donner Gertrude pour femme, dès qu'elle serait en état d'être mariée. Le roi et Pepin même reçurent favorablement cette proposition ; et sans tarder plus long-temps, on fit venir Gertrude, pour la faire consentir à cette demande. Elle parut devant le roi accompagnée de sa mere. Le roi demanda lui-même à la petite Gertrude, si elle ne serait pas bien aise d'avoir pour époux celui qu'elle voyait devant elle, jeune, bien fait, vêtu de soie, et tout brillant d'or. « Jésus-Christ est mon époux, répondit-elle, je ne veux ni de ce jeune homme, ni d'aucun autre. » On admira sa vertu, et l'on ne voulut point la forcer d'embrasser un parti qui était opposé à une si sainte inclination. Gertrude perdit son pere peu de temps après, n'étant encore âgée que de 14 ans. Quand elle fut avancée en âge, la bienheureuse Itte fut en peine de ce qu'elle en ferait, puisqu'elle ne voulait point se marier ; mais saint Amand, évêque de Maestrich, la tira d'inquiétude. Ce saint prélat étant venu la voir dans le cours de ses prédications apostoliques, l'exhorta à fonder un monastere où elle pût se re-

tirer avec sa fille, Itte goûta cette proposition, et fit bâtir l'abbaye de Nivelle, située en Brabant, entre Mons et Bruxelles; et après avoir reçu le voile, elle s'y retira avec Gertrude, qui se trouva chargée seule du gouvernement de cette maison, vers l'an 652, qu'elle perdit sa mere.

Pour ne point perdre l'esprit de recueillement, qui est la nourriture de la piété, Gertrude commit les affaires du dehors à de saints religieux dont elle connaissait la prudence et l'expérience, et se fit assister au-dedans par les sœurs les plus spirituelles et les plus intelligentes. Par ce moyen elle trouva du temps pour se recueillir, et la ferveur se maintint dans sa communauté. Elle lisait sans cesse l'écriture sainte, et l'on dit qu'elle la savait presque toute entiere par cœur. L'austérité de l'abstinence de Gertrude, et ses veilles presque continuelles, ayant presqu'entierement ruiné sa santé, elle se démit de sa charge d'abbesse, et du consentement de sa communauté, elle mit en sa place sa niéce Vilfetrude.

Se voyant près de sa fin, elle commanda qu'on l'ensevelît dans son cilice, sans aucun drap ni suaire de toile. Elle disait que les ornemens superflus d'un tombeau ne servaient de rien ni aux vivans ni aux morts. Elle rendit son ame à Dieu, vers l'an 668, n'étant âgée que de 33 ans.

PRATIQUES. 1. Qu'il est avantageux de porter le joug de Jésus-Christ dès sa jeunesse! Les parens sont bien malheureux quand ils empêchent leurs enfans de se consacrer à Jésus-Christ, dans l'état auquel il les appelle. Ils lui appartiennent, et non pas à eux; ainsi c'est un vol et un sacrilége qu'ils commettent lorsqu'ils les détournent de suivre la vocation qu'il leur donne.

2. La piété sans lumieres devient ordinairement superstitieuse, on doit donc chercher à s'instruire dans la science des Saints, fondée sur l'Ecriture-sainte et sur la doctrine de l'Eglise, et ennemie de toute nouveauté.

PRIERE. Si nous n'avons pas eu le bonheur, ô mon Dieu! d'être consacrés à votre service dès notre jeunesse, faites que nous réparions cette perte par un plus grand amour pour vous, et par une grande fidélité à tous nos devoirs.

(18 *mars.*) S. CYRILLE, ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM. 4.e siecle.

Nous ignorons ce que fit S. Cyrille, avant que d'être évêque de Jérusalem. Mais nous savons que Dieu honora le commencement de son épiscopat par une merveille qui étonna tous ceux qui en furent témoins. Le 6 de mai de l'an 351, on vit paraître dans l'air une grande croix si lumineuse, que l'éclat du soleil ne pouvait l'obscurcir. Cette croix s'étendait depuis la montagne du Calvaire jusqu'à celle des Oliviers, ce qui comprenait environ trois quarts de lieues, et elle était large à proportion. Tous ceux qui étaient à Jérusalem, chrétiens et païens, furent témoins de cette merveille, qui commença sur les neuf heures du matin, et dura plusieurs heures, et tous coururent à l'Eglise pour en rendre gloire à Dieu. Cyrille en informa l'empereur Constance, par une lettre que nous avons encore.

Nous ignorons ce que fit S. Cyrille depuis cette apparition.

jusqu'à la fin de l'an 357 ; mais cette année il fut déposé par les intrigues et la haine d'Acace, évêque de Césarée ; Cyrille était en contestation avec ce prélat, qui prétendait que le Saint attaquait ou usurpait les droits de sa métropole. Ce différent s'augmenta par la diversité de leurs sentimens. Cet Acace soutenait l'Arianisme, c'est-à-dire, l'hérésie qui attaquait la divinité de J. C., et Cyrille suivait la doctrine de l'Eglise catholique, qui enseigne que le fils de Dieu est Dieu comme le pere, et égal à lui en toutes choses.

Acace, qui était un de ces génies intrigans que la simplicité des mœurs et l'innocence ne connaissent gueres, cita plusieurs fois S. Cyrille pour le faire comparaître devant lui et le juger ; mais l'Evêque de Jérusalem n'obéit point, parce qu'il ne reconnaissait point Acace pour supérieur. Cependant l'Evêque de Césarée qui avait du crédit et qui était appuyé de la faveur des grands et de plusieurs prélats qui ne pensaient pas mieux que lui, le fit déposer, comme ayant refusé pendant deux ans de comparaître pour répondre aux accusations formées contre lui. Une de ces accusations, aussi frivole que les autres, était que Cyrille, disait-on, avait vendu les trésors de l'Eglise. Il est vrai que le territoire de Jérusalem étant affligé par la famine, le peuple qui manquait de vivres, jeta les yeux sur lui comme sur un pere plein de tendresse et de charité ; et que Cyrille n'ayant point d'argent vendit quelques vases de réserve et quelques étoffes précieuses; comme si ce saint n'avait pas fait une chose juste en dépouillant des temples matériels, pour faire subsister les temples vivans du Saint-Esprit, qui périssaient par la faim. Cyrille n'eut point d'égard à sa déposition, qu'il regarda comme injuste et faite contre les regles : il en appela à un plus grand tribunal, et envoya l'acte d'appel à ceux qui l'avaient déposé.

Les Evêques ayant assemblé un concile à Seleucie, au mois de septembre de l'année 356, Cyrille s'y présenta, et demanda qu'on lui rendît justice. Il fut écouté favorablement Acace fut déposé, et le saint Evêque rétabli sur le siége de Jérusalem. Mais Dieu qui voulait lui faire acheter le repos éternel, par les persécutions temporelles, permit que l'année suivante 360, Acace, dont le crédit n'était pas diminué, le fit déposer de nouveau dans un conciliabule, dont il se rendit le maître par ses intrigues. Il mourut en 386, après trente-cinq ans d'épiscopat.

PRATIQUE. Les temples de Dieu doivent être entretenus d'une maniere qui excite la piété de ceux qui s'y assemblent : mais on doit entretenir, avec encore plus de soin, les pauvres, qui sont les temples vivans du Saint-Esprit.

PRIERE. Seigneur, nous imprimons souvent sur notre corps le signe de votre croix : gravez-la dans notre cœur, afin que nous ne craignions point de souffrir pour vous.

(19 *mars.*) S. JOSEPH, ÉPOUX DE LA S.te VIERGE.

On ne sait point quel fut le lieu de la naissance de saint Joseph. On sait seulement qu'il demeurait à Nazareth, petite ville de la Basse-Galilée. Il était de la tribu de Juda et de la famille royale qui avait régné depuis David jusqu'à la captivité de Babylone. Mais la noblesse de sa race n'était point soutenue par les biens temporels, il gagnait sa vie par le travail de ses mains.

Dieu voulut le donner pour époux à celle qu'il avait choisie de toute éternité pour être la mere de son fils. Mais, dit Gerson, ce ne furent pas tant deux époux qui contracterent ensemble, qu'une virginité qui s'allia avec une autre : car ils avaient résolu tous deux de vivre dans la continence. Le ciel avait présidé à un mariage qui entrait dans l'accomplissement de ses desseins. Marie en devenant mere, n'avait plus rien à craindre de la calomnie pour son honneur ; elle trouvait de plus dans Joseph un aide qui partageait avec elle le soin de pourvoir à la subsistance de son fils. Quelle ne dut pas être la pureté et la sainteté de celui que le ciel avait choisi pour être le gardien de la plus pure des Vierges !

Il paraît que S. Joseph ignora assez long-temps le prodige que le Saint-Esprit avait opéré dans Marie. Il s'en apperçut pourtant à la fin de sa grossesse. La conduite qu'il avait tenue, jointe à l'éminente sainteté de Marie, fit naître en lui des réflexions qui le jeterent dans la plus grande perplexité. Comme il était *juste*, et rempli de charité pour le prochain, il résolut de la quitter secrétement, sans la condamner, ni même l'accuser. De pareilles dispositions ne resterent pas sans récompense. Lorsqu'il se préparait à exécuter son dessein, un ange lui apparut en songe, et lui dit : « Joseph, fils de David, ne craignez pas de prendre avec vous Marie votre épouse, car ce qui est né en elle, est du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils et vous lui donnerez le nom de Jésus, parce que ce sera lui qui sauvera son peuple, en le délivrant de ses péchés. Tout ceci a été fait pour accomplir ce que le Seigneur avait dit par Isaïe. Voici qu'une Vierge concevra dans son sein, et enfantera un fils, et vous l'appellerez Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous. »

Saint Joseph instruit, par ces paroles, du plus grand de tous les mysteres, ne regarda plus la sainte Vierge que comme la mere du rédempteur : sa vénération augmenta avec sa tendresse. Environ six mois après, il se vit obligé d'aller à Bethléem avec la sainte Vierge, pour y donner son nom, comme étant descendu de David, dans le dénombrement général qu'Auguste faisait faire de l'empire. Quand ils furent l'un et l'autre à Bethléem pour se soumettre à la loi du prince, ou plutôt pour obéir à l'ordre de Dieu, qui faisait servir la vanité d'Auguste à l'accomplissement de ses desseins, le temps où Marie devait mettre au monde le Sauveur, arriva.

La foule et les riches de la terre ayant rempli les hôtelleries, Joseph et Marie ne trouverent qu'une étable. Joseph adora la divine providence, qui regle tout selon son bon plaisir : il respecta ses ordres et s'y soumit. Sur le minuit il vit naître dans cette étable le Dieu du ciel et de la terre. Mais quelle dût être sa joie, quand il entendit les anges annoncer cette heureuse naissance, et qu'il vit les bergers accourir en foule pour adorer ce Dieu fait homme : Joseph prit soin d'élever l'Enfant Jésus, comme s'il eût été son fils selon la chair, pendant qu'il lui rendait comme à son Dieu les hommages et les adorations qui lui étaient dûs.

Quarante jours après sa naissance, il le porta à Jérusalem ; où il fut témoin de ce que Siméon et Anne prophétiserent et publierent de ce rédempteur d'Israël. Il vit aussi avec joie les Mages qui vinrent de l'Orient le reconnaître pour leur maître et le Dieu de l'univers. Mais à peine était-il de retour à Bethléem, que Dieu qui mêle toujours des amertumes dans la vie des Saints, pour les rendre encore plus saints, l'avertit par un ange, qu'Hérode cherchait l'enfant pour le faire mourir, et lui commanda de fuir en Egypte avec Jésus et Marie, et d'y demeurer jusqu'à ce qu'il lui ordonnât de revenir. Joseph partit aussitôt, et plein de cette foi divine, supérieure à tous nos vains raisonnemens, il n'examina point pourquoi Dieu étant le maître de tout, permettait cette persécution ; il se retira en Egypte sans murmurer, et y demeura jusqu'à la mort d'Hérode. Ayant appris par un Ange qu'Archélaüs régnait en sa place ; et ayant eu ordre du ciel de revenir dans la Palestine, il retourna avec la même promptitude qu'il avait fui. Il se retira en Galilée dans sa demeure ordinaire de Nazareth. Religieux observateur de la loi, il allait delà tous les ans à Jérusalem avec Marie, pour y célébrer la fête de Pâques. Y ayant mené Jésus à l'âge de douze ans, ils furent pendant trois jours sans savoir où il était ; ce qui leur causa une extrême affliction. L'ayant enfin trouvé dans le temple au milieu des docteurs, ils ne purent s'empêcher de lui témoigner la douleur que son absence leur avait causée. Mais Jésus leur répondit, qu'il fallait qu'il fît la volonté de son pere céleste. Joseph et Marie le ramenerent avec eux à Nazareth ; où il leur était soumis. L'évangile ne nous en dit pas davantage de saint Joseph : et la tradition ne nous en apprend rien de plus qui soit certain.

Pratique. 1. Il y a encore parmi nous des Joseph, des artisans pauvres et justes. Nous ne devons donc pas mépriser ceux d'une condition basse.

2. C'est dans une telle condition que Jésus-Christ est né, et nous voudrions être riches et à notre aise. Un pere excite sans cesse ses enfans à se pousser et à s'avancer dans le monde. Nous ne connaissons guere l'esprit de Jésus-Christ.

3. Jugerons-nous toujours les autres ? Si S. Joseph avait jugé la sainte Vierge, il y avait beaucoup de préjugés contr'elle, et cependant il l'aurait jugée bien témérairement. Jugeons-nous nous-mêmes, et jugeons-nous avec rigueur. Nous sommes bien plus coupables que nous ne le pensons.

Priere. Ouvrez-nous les yeux, ô mon Dieu ! afin que nous voyions combien votre conduite est admirable. Quoi de plus grand sur la terre que

la maison de S. Joseph ! Elle est inconnue et méprisée. Faites-nous la grace d'être inconnus au monde. Rien n'est plus avantageux que d'être connu de vous seul.

(20 *mars.*) S. LOMER, ABBÉ. 6.e siecle

LOMER ou LAUMER, naquit proche de Chartres. Après avoir, été élevé dans la piété par un saint prêtre de cette ville, il fut fait prêtre lui-même, et économe de l'Eglise. Quelques années après, il renonça à tout, et s'alla cacher dans une forêt du Perche, où s'étant fait une petite loge de branchage, il commença à mener une vie pénitente, uniquement occupé de la priere et des pensées de l'éternité. Il y fut enfin découvert, et plusieurs personnes vinrent à lui, demandant à servir Dieu sous sa conduite. Ils logeaient comme lui dans des cabanes, et vivaient fort durement.

Importuné par le grand nombre des visites, il passa avec ses freres dans un hermitage à six lieues de Chartres ; il s'y forma en peu de temps un monastere considérable. On raconte qu'un homme riche étant malade, lui envoya une aumône de quarante pieces d'or, en se recommandant à ses prieres. S. Lomer reçut cette somme ; mais Dieu lui ayant fait connaître que c'était de l'argent mal acquis, il le renvoya sur-le-champ, et fit dire au malade, qu'une telle aumône n'était pas capable d'appaiser la colere de Dieu. Il mourut l'an de J. C. 594.

PRATIQUE. S. Lomer refuse une aumône d'un bien mal acquis. Il faut restituer à ceux à qui on a fait quelque tort. La restitution doit être faite avant l'aumône.

PRIERE. Seigneur, vous ne voulez pas que nous vous offrions le bien des autres : faites que nous rendions justice à nos freres, afin que nous puissions ensuite vous donner et nos biens et nous-mêmes.

(21 *mars.*) S. BENOIT. 6.e siecle.

SAINT BENOIT naquit vers l'an 480, aux environs de Murcie, petite ville du duché de Spolette. Dieu qui le destinait à être le précurseur et le pere d'un grand nombre de Saints, le conduisit de bonne heure dans la solitude, où il demeura trois ans inconnu à tous les hommes, excepté à un saint moine, nommé Romain, qui portait au jeune solitaire, une partie de sa portion de pain.

Malgré le soin qu'il prenait de se cacher, l'éclat de sa sainteté l'ayant fait connaître à des religieux d'un monastere qui était proche du lieu de sa retraite, ils souhaiterent ardemment de l'avoir pour abbé. Benoit les refusa long-temps et leur prédit que leur maniere de vivre ne pourrait s'accorder avec la sienne. Enfin il se laissa vaincre ; mais ils se repentirent bientôt de leur choix. Benoît réprimait leurs abus, et ne parlait que de justice intérieure ; voulait beaucoup de recueillement dans la priere ; une grande fidélité dans les plus petits exercices ; en un mot, qu'on fût religieux en

effet, et non pas seulement par l'habit par la pratique de quelques exercices purement extérieurs qui ne gênent point la nature, et qui ne mortifient point les passions. Tant de régularité leur devint insupportable, et ils résolurent de l'empoisonner. Ils mêlerent donc du poison dans du vin; et le saint abbé étant à table, ils lui présenterent le verre à béni , suivant l'usage du monastere; mais aussitôt que Benoît eut fait dessus le signe de la croix, le verre se cassa. L'homme de Dieu comprit ce que c'était; et se levant aussitôt, il appela les moines, et leur dit d'un visage tranquille: « Dieu vous pardonne, mes freres; pourquoi m'avez-vous voulu traiter ainsi? Ne vous avais-je pas dit que nous ne pourrions vivre ensemble: Allez; cherchez un supérieur qui vous convienne. » Alors il les quitta, et retourna vers sa chere solitude, dans le dessein d'y demeurer seul en la présence de Dieu.

Ses vertus et ses miracles lui attirant de fréquentes visites, et plusieurs personnes le conjurant de les conduire dans la voie de Dieu, il fut obligé de les recevoir pour disciples. Il bâtit douze monasteres, en chacun desquels il mit douze moines sous un supérieur, et en retint quelques autres auprès de lui pour les instruire lui-même. Les plus nobles de Rome venaient à lui, et lui donnaient leurs enfans à élever. Equice et Tertulle, sénateurs romains, voulurent qu'il eût soin de Maur et de Placide leurs fils, et qu'il les formât à la piété; et ces deux jeunes hommes profiterent si bien de cette sainte éducation, qu'ils devinrent eux-mêmes de grands Saints, qui en formerent beaucoup d'autres. Un jour le jeune Placide étant allé puiser de l'eau dans un lac, tomba dedans. Saint Benoît, qui était dans le monastere, connut ce qui venait d'arriver, il dit à Maur, « Mon frere, courez vîte, le jeune Placide est tombé dans l'eau. » Maur lui ayant demandé sa bénédiction, courut jusqu'à l'endroit où l'eau emportait Placide; et l'ayant pris par ses cheveux, il revint avec la même diligence. Sitôt qu'il fut à terre, il regarda derriere lui, et voyant qu'il avait marché sur l'eau, il en fut épouvanté. Il raconta la chose à saint Benoît, qui l'attribua à sa prompte obéissance; mais Maur l'attribua aux prieres de Benoît.

Totila, roi des Goths, passant dans la Campanie, voulut voir S. Benoît; mais désirant savoir s'il connoissait les choses cachées, comme on le lui avait dit, envoya devant lui un des écuyers, revêtu d'habits royaux, et accompagné de plusieurs Seigneurs, et d'un grand cortége. L'écuyer étant ainsi entré dans le monastere du mont Cassin, nouvellement bâti, S. Benoît lui cria: « Mon fils, quittez l'habit que vous portez, car il ne vous appartient pas. « L'écuyer surpris, se jeta par terre avec tous ceux de sa suite; et sans oser approcher du Saint, ils retournerent dire à Totila ce qui s'était passé. Ce prince vint donc lui-même trouver Benoît, et dès qu'il le vit, il se prosterna, sans vouloir avancer. Benoît lui

dit par trois fois de se relever ; et comme Totila demeurait toujours courbé, il le releva lui-même et lui dit : « Vous faites beaucoup de mal : vous en avez beaucoup fait : cessez enfin de commettre des injustices. Vous entrerez dans Rome ; vous passerez la mer ; et après avoir régné neuf ans vous mourrez le dixieme . » Tout cela fut accompli.

Un homme de qualité que S. Benoît avait converti, étant un jour entré dans sa cellule, le trouva qui pleurait amerement. Il s'arrêta long-temps sans l'interrompre, et voyant que ses larmes coulaient toujours, et qu'elles venaient de tristesse, il lui en demanda la cause. Le Saint lui répondit : « Tout ce monastere que j'ai bâti, et tout ce que j'ai préparé pour les freres, a été livré aux Gentils par le jugement de Dieu : et à peine ai-je pu obtenir qu'il sauverait les personnes. « Cette prédiction eut son effet quarante ans après, quand les Lombards ruinerent le monastere du mont Cassin.

S. Benoît prédit aussi sa mort quelque temps avant qu'il fut attaqué par la maladie ; mais il recommanda le secret à ceux à qui il avait fait cette prédiction ; car il craignait qu'on ne l'estimât quelque chose, et qu'on ne l'honorât pour les dons qu'il recevait de Dieu. Six jours avant sa mort il fit ouvrir son sépulcre : aussitôt il fut saisi d'une fievre violente ; et comme elle augmentait tous les jours, le sixieme il se fit porter à l'Eglise par ses disciples : il y reçut le corps et le sang de J. C, et levant les yeux et les mains au ciel, où il attendait sa récompense, parce qu'il avait toujours vécu pour Dieu, il remit son ame entre les mains de son créateur, le 21 mars de l'an 543.

PRATIQUE. A quoi sert de se retirer dans un monastere, si l'on ne renonce pas au monde, et si l'on y vit comme font les gens du monde. C'est attirer sur soi une plus grande condamnation.

PRIERE. Ne privez pas votre Eglise, Seigneur, des asiles que vous lui avez donnés pour mettre ses enfans à couvert des tempêtes du siecle ; mais faites qu'en renonçant au monde, on n'en porte pas l'esprit dans le cloître. Que la pauvreté en fasse tout le trésor, et que la séparation extérieure du siecle soit la marque que l'on n'y est occupé que de vous.

(22 *mars.*) S. BASILE. MARTYR. 4e. siecle.

BASILE était un saint prêtre d'Ancyre en Galatie, qui, après avoir été persécuté par les Ariens, comme un des principaux défenseurs de la divinité de J. C., mérita la couronne du martyre sous Julien l'apostat. Basile fut cité devant cet empereur, qui lui demanda son nom. Chrétien est mon premier nom, répondit le saint Prêtre. J'en ai un autre sous lequel tout le monde me connaît ; c'est celui de Basile ; mais si je suis assez heureux pour conserver mon premier nom pur et sans tache, je recevrai de J. C. la récompense de l'immortalité au jour du jugement. Je sais votre religion, reprit Julien, vous croyez en celui qui a souffert sous Ponce-Pilate ; ne croyez point à ses erreurs. Prince ; je ne suis point dans l'erreur, répondit Basile : c'est vous qui par

votre apostasie avez renoncé au royaume céleste. Pour moi, je crois en mon Seigneur Jésus, que vous avez abandonné lorsqu'il vous a fait monter sur le trône; mais il vous en arrachera bientôt, afin que vous connaissiez la grandeur du Dieu que vous avez irrité par vos offenses. Vous extravaguez, dit Julien, cela n'arrivera pas comme vous voudriez. Basile répondit : Vous ne vous souvenez pas des récompenses qui vous étaient promises : vous n'avez pas respecté l'autel où vous aviez reçu le salut. C'est pourquoi J. C. qui est le souverain empereur, ne se souviendra pas de vous. Il vous dépouillera de votre autorité temporelle, il vous fera perdre la vie au milieu des douleurs, et votre corps sera privé de la sépulture. Cette prédiction eut son effet avant la fin de l'année.

Julien alors transporté de colere : O impie, lui dit-il, j'avais dessein de te renvoyer; mais ton opiniâtreté, et l'insolence avec laquelle tu attaques ton empereur même, te rendent indigne de toute compassion; ainsi j'ordonne que tous les jours on te déchire le corps en lanieres, par sept endroits différens. Le comte Fromentin fut chargé de l'exécution de cette barbarie, et eut ordre de continuer jusqu'à ce que Basile fut entierement dépouillé de sa peau.

Dès le jour même, Fromentin commença sa cruelle commission; et le Saint, après avoir enduré le supplice avec une constance étonnante, dit : Je voudrais maintenant parler à l'empereur. Le comte, qui le crut vaincu, en alla porter au plus vite la nouvelle à Julien, qui le fit venir dans le temple d'Esculape : Dès que Basile apperçut l'empereur, Prince, dit-il, où sont ces prêtres et ces devins qui ont coutume de vous accompagner? Ne vous ont-ils pas dit ce qui m'amene devant vous? Je m'imagine, répondit Julien que rentrant enfin en vous-même, vous venez reconnaître les dieux que nous adorons. C'est au contraire, répondit Basile, pour vous déclarer que ceux que vous appelez dieux, ne sont que des idoles sourdes et aveugles, qui conduisent en enfer ceux qui les honorent. Ensuite il arracha une des lanieres de sa peau qu'on venait de lui déchirer, et la jetant au visage de l'Empereur : Tenez, prince, lui dit-il, recevez les mets que vous paraissez tant souhaiter. Pour moi, la mort est un gain, et J. C. est ma vie; il est toute ma force : c'est en lui que je crois, et c'est pour lui que je souffre.

Tout le monde fut surpris; mais personne ne parut plus confus que le comte Fromentin : pour se venger de Basile, il le fit ramener au lieu destiné pour son supplice, pour le déchirer avec une cruauté sans exemple, de maniere qu'on lui mit les entrailles à jour.

Le lendemain se l'étant fait amener de nouveau par l'exécuteur, il lui dit : O le plus insensé de tous les hommes, te conformeras-tu enfin aux ordres de l'Empereur? Juge impie et insensé, répondit Basile, ne savez-vous pas l'état où vous mîtes mon corps hier, jusqu'à faire verser des larmes aux témoins de votre cruauté? Et ne voyez-vous pas aujourd'hui

que J. C. a guéri mes plaies, et qu'il me présente devant vous, plein de santé et de force? Faites savoir à votre tyran Julien, quelle est la puissance du Dieu qu'il abandonne pour se livrer au démon.

Tu t'égares, insensé que tu es, répartit Fromentin, et si tu ne sacrifies, je vais te faire percer tout le corps avec des pointes de fer. Je n'ai point été effrayé des menaces de l'Empereur, répondit Basile, croyez-vous que les vôtres me feront plus d'impression? Le supplice fut donc exécuté. On fit rougir des alenes de fer, qu'on lui enfonça dans le dos; et pendant ce tourment, Basile fit cette priere à haute voix: Dieu de mes peres, conservez en moi la foi que vous m'avez donnée, et le nom auguste de chrétien dont vous m'avez honoré. Que je sois victorieux des tourmens que j'endure, afin que je reçoive pour héritage le repos éternel, en vertu de la promesse que vous avez faite par J. C. notre Seigneur, par qui je vous prie de recevoir mon ame en paix, vous qui vivez et qui subsisterez dans tous les siecles des siecles. *Amen*. Après avoir fini cette priere, il rendit son ame à Dieu, l'an de J. C. 562.

PRATIQUE. Si nous sommes chrétiens, nous devons en faire les œuvres. Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quelqu'autre choses que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu, dit S. Paul. Il ne laisse aucun temps où l'on puisse cesser d'être chrétien.

PRIERE. Votre nom, Seigneur, que nous avons l'honneur de porter, sera notre condamnation, si nous ne sommes chrétiens en effet. Les hommes veulent nous tromper, en disant que nous ne sommes pas obligés à une si grande exactitude. Vous ne cessez pas d'être Dieu: que nous ne cessions pas d'être vos serviteurs.

(23 *mars.*) S. LIBERAT, MÉDECIN. 5.e siecle.

VERS la fin du cinquieme siecle, la ville de Carthage fut témoin de la constance de Liberat. Il était médecin, habile dans son art, appliqué à s'en servir pour l'utilité des autres, et plus occupé encore à guérir ses propres passions et celles de ses freres, comme étant des maladies infiniment plus dangereuses que celles qui ne peuvent tuer que le corps. Il fut arrêté avec sa femme, parce qu'ils étaient catholiques et ennemis des Ariens; et on les mit tous deux en prison, mais séparément, de peur qu'ils ne s'animassent mutuellement à la constance. Les Ariens crurent que la femme céderait plutôt, parce qu'ils ignoraient qu'il n'y a point de distinction de sexe auprès de Dieu, et que les plus foibles deviennent les plus forts par sa grace: ils allerent donc la trouver, et lui dirent pour la surprendre: Cessez d'être opiniâtre; votre mari a obéi au commandement du roi, et embrassé notre religion. Elle répondit: « Que je le voie; et après cela je ferai ce que Dieu m'inspirera. » On la tira donc de prison, et on la mena au lieu où était son mari. Dés qu'elle l'eût apperçu devant le tribunal du juge, enchaîné avec une grande multitude, l'amour ardent qu'elle avait pour la vérité, lui faisant craindre ce qu'on lui avait dit de son mari, elle le prit

à la

la gorge, et sans autre examen, lui dit : » Misérable, indigne de la grace de Dieu, pourquoi veux-tu périr éternellement pour une gloire passagere ? A quoi te serviront l'or et l'argent ? te délivreront-ils du feu de l'enfer ? » Son mari étonné, mais se doutant de ce qui était arrivé, lui répondit : « Qu'avez-vous, ma femme ? que vous a-t-on dit de moi ? Je suis toujours catholique par la grace de J. C., et j'espere de ne jamais perdre sa foi. » Ainsi la fourberie des hérétiques fut découverte, et ils n'en retirerent que de la confusion. Le roi commanda qu'on envoyât en exil Libérat et sa femme avec leurs enfans, qui étaient encore dans le bas âge.

Les Ariens, pour rendre cet exil plus dur, s'aviserent de séparer les enfans, dans le dessein de profiter de leur âge pour les engager dans l'arianisme. Cette séparation fit de la peine à Libérat ; et par une tendresse naturelle, il était près de verser des larmes, lorsque sa femme lui dit : « Quoi ! perdrez-vous votre ame pour vos enfans ? Ne pensez pas plus à eux que s'ils n'étaient pas nés. Jésus-Christ en prendra soin lui-même : ne les entendez-vous pas dejà crier : Nous sommes chrétiens. » La foi de cette femme ranima le courage de son mari. On dit que dans la suite ils souffrirent l'un et l'autre le martyre avec leurs enfans.

PRATIQUES. 1 Les freres, les parens, les personnes mariées doivent s'exciter mutuellement à vivre selon la sainteté de l'Evangile. Ce doit être là le fruit de leur union.

2. Quand des enfans ont eu le bonheur d'être élevés dans l'innocence, que ne sont-ils pas capables de faire pour Jésus-Christ ?

PRIERE. Seigneur, unissez de plus en plus ceux qui ont le bonheur de vous servir. Que cette union serve à les rendre plus forts contre les tentations et dans les persécutions, afin que nous soyons victorieux par vous qui nous aimez.

(24 *mars.*) S.te CATHERINE DE SUEDE, VIERGE. 14 siecle.

CATHERINE était fille d'Ulphon de Guthmarson, prince de Nericie en Suede, et de la célebre sainte Brigide, qui la nourrit de son lait. Malgré la résolution qu'elle avait prise de consacrer à Dieu sa virginité, son pere la maria à un grand seigneur du royaume nommé Egard. Catherine reçut pour époux celui qu'il lui avait choisi. Mais le jour de ses noces elle parla à son mari des avantages de la chasteté, et lui en parla si efficacement (parce que Dieu donnait du poids à ses paroles) qu'elle le fit consentir à faire mutuellement vœu de continence perpétuelle. Pour être en état de l'accomplir fidelement, ils s'exercerent à la mortification. Ils employaient une partie de la nuit en prieres, et ne couchaient que sur la terre, même en hiver. Tout le reste de leur conduite se ressentait de l'esprit de pénitence qui les animait. Ils faisaient des jeûnes longs et rigoureux. Ils étaient simples dans leurs habits, amis des pauvres et de la pauvreté.

Après la mort d'Ulphon, sainte Brigide sa mere accomplit le désir qu'elle avait eu depuis plusieurs années d'aller à

Rome pour y visiter les saints lieux: dévotion fort ordinaire en ce temps-là. Il y avait près de cinq ans qu'elle était en cette ville, lorsque sa fille conçut le dessein de se rendre auprès d'elle. Elle obtint pour ce voyage le consentement de son mari, qui, quoique sensible à cette séparation et au danger où serait exposée une jeune personne de dix-huit ans, ne voulut pas refuser cette satisfaction réciproque à la mere et à la fille. Elle arriva heureusement à Rome au mois d'août de l'an 1348. Ayant appris que sa mere était en retraite à Boulogne, dans un monastere, elle s'y rendit aussitôt, sous la conduite du confesseur de Brigide, auquel elle s'était adressée. Les deux Saintes de retour à Rome, passerent quelque temps à visiter ensemble les Eglises et les hôpitaux, et Catherine pensait à retourner en Suede; mais Brigide la retint, dans la confiance que son mari aussi plein de piété qu'il était, ne trouverait pas mauvais qu'elles demeurassent ensemble pour servir Dieu à Rome dans les exercices de la pénitence et de la charité.

Egard mourut quelque temps après; et Catherine se vit exposée aux poursuites de plusieurs jeunes seigneurs, qui sachant qu'elle était libre, conçurent le dessein de l'épouser. Un certain comte entr'autres, dressa une embuscade pour l'enlever, un jour qu'elle devait aller à la messe avec sa mere dans une Eglise de saint Sébastien. Mais par une disposition particuliere de Dieu, il se trouva un embarras dans la rue, qui lui donna le temps de se réfugier dans une maison voisine. Ce danger la rendit encore plus attentive qu'auparavant. Elle se livra entierement à la retraite et au silence, et ne sortait plus que pour aller aux Eglises les plus proches. Dans son particulier elle s'occupait de la priere, de la méditation et du travail des mains, qu'elle n'interrompait que pour distribuer des aumônes, et pour instruire les pauvres et les étrangers, sur-tout ceux de Suede, et des pays du Nord.

Les deux Saintes crurent qu'il manquerait quelque chose à leurs exercices de dévotion, tant qu'elles n'auraient pas fait le voyage de Jérusalem. Elles y allerent donc; mais Brigide y tomba malade, ce qui l'obligea de hâter son retour, dans les accès même de la fievre, pour pouvoir mourir à Rome. Dieu lui accorda cette satisfaction, et l'appela à lui, le 23 juillet 1373.

Catherine supportant cette perte avec la soumission qu'inspire la véritable piété, exécuta fidelement les dernieres volontés de sa sainte mere, et ne songea plus qu'à retourner en Suede. Elle arriva au monastere de Vatzen, le 5 juillet de l'an 1374, elle se renferma dans cette abbaye pour y servir Dieu le reste de ses jours avec les religieuses. Ces bonnes filles l'obligerent bientôt de se charger de leur conduite, et Catherine leur donna la regle de saint Sauveur, qu'elle avait pratiquée à Rome pendant vingt-quatre ans, sous sa mere.

Les miracles qu'il plut à Dieu d'opérer sur le tombeau de

sainte Brigide, troublerent bientôt le repos qu'elle s'était procuré dans son monastere. Le roi de Suede, les Evêques et les grands du royaume, résolus de faire procéder à la canonisation de cette Sainte, crurent devoir charger sa fille de cette négociation. Elle resta deux ans à Rome sans finir cette affaire, à cause du chisme qui affligeait alors l'Eglise. Néanmoins elle l'avança fort; et quand elle la vit en bon état, elle sortit de Rome pour revenir à sa chere solitude de Vatzen. Peu de temps après, elle se sentit indisposée : son corps s'affaiblissait de jour en jour; mais plus il devenait languissant, plus son esprit faisait paraître de force et de liberté pour ne s'entretenir que de Dieu. Elle ne voulut point avoir recours aux médecins, pendant neuf mois que dura sa maladie. Elle mourut le dimanche, 24 mars 1382, après avoir donné des exemples admirables d'humilité, de mortification et de patience.

PRATIQUES. 1. Que les personnes engagées dans le mariage, fassent attention à l'exemple qui leur est proposé, pour s'exciter mutuellement à une vie vraiment chrétienne.

2. Que les femmes apprennent de sainte Catherine l'éloignement qu'elles doivent avoir du luxe et des vanités du siecle. Elles y ont renoncé dans le baptême.

PRIERE. Vous avez, ô mon Dieu ! établi le mariage. Que cet état, que vous avez destiné pour produire des enfans qui vous servent, ne devienne pas la perte de ceux qui y sont engagés; mais que le mari fidele gagne, à votre service, la femme infidelle; et que la femme fidelle fasse, par sa douceur et par sa piété, que le mari infidele vous serve avec fidélité.

(25 *mars.*) L'ANNONCIATION DE LA S.[te] VIERGE.

L'HEUREUX moment destiné de toute éternité pour la réconciliation des hommes, étant arrivé, l'Ange Gabriel qui avait prédit au prophete Daniel l'avénement et la mort du Messie, il y avait plus de quatre cents ans et qui depuis six mois avait été envoyé au prophete Zacharie pour lui annoncer la naissance du précurseur de Jésus-Christ, fut envoyé à une vierge appelée Marie, de la tribu de Juda, et du sang royal, puisqu'elle était de la famille de David. Cet envoyé du Seigneur, plein de respect et de vénération pour celle à qui il était adressé, la salua par ces paroles : « je vous salue, ô pleine de grace, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

La vue d'un Ange sous la figure d'un homme causa d'abord quelque trouble à la plus pure des vierges, et elle pensait en elle-même qu'elle pouvait être cette salutation : mais l'Ange la rassura, en lui disant; « Ne craignez point, Marie; vous avez trouvé grace devant le Seigneur : vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils, à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et on l'appellera le fils du Très-Haut. »

Marie ayant entendu les paroles de l'Ange, lui dit : « Comment ce que vous m'annoncez se fera-t-il ? Car je ne connais point d'homme. » Elle découvrait par-là qu'elle était

résolue de demeurer vierge. L'Ange répondit : « Le Saint-Esprit surviendra en vous ; et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. » Dieu même vous tiendra lieu d'époux. « C'est pourquoi, continue l'Ange, le Saint qui naîtra de vous, sera nommé le Fils de Dieu. »

Pour confirmer cette promesse par un exemple éclatant à la vérité, mais cependant bien inférieur à ce qui se passe à l'égard de Marie, l'Ange ajouta : « Voilà que votre cousine Elisabeth a elle même conçu un fils dans sa vieillesse : et c'est ici le sixieme mois de celle qui était appelée stérile, parce que rien n'est impossible à Dieu. Pendant que l'Ange parlait, Marie, éclairée d'une lumiere surnaturelle, et toujours prête à obéir à la volonté de Dieu, s'anéantit devant cet être suprême, et dit: « Voici la servante du Seigneur: que ce que vous venez de m'annoncer s'accomplisse. » L'Ange qui n'attendait que ce consentement, disparut aussitôt, et le Saint Esprit forma en elle un corps au Fils unique de Dieu, qui se fit homme sans cesser d'être Dieu.

PRATIQUES. 1. La bonté infinie de Dieu pour les pécheurs, doit faire le sujet de notre admiration continuelle. Un Dieu se fait homme pour sauver les hommes? Ne ferons-nous donc rien pour celui qui fait tant pour nous ?

2. La sainte Vierge est un modele admirable de la vie chrétienne. « Je » suis dit-elle, la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre » parole. » L'humilité et la dépendance continuelle de la volonté de Dieu, c'est le sacrifice que Dieu demande de nous.

3. La Priere que l'Eglise met tous les jours dans la bouche de ses enfans pour leur faire invoquer la Mere de Dieu, est composée, en grande partie, des paroles apportées du Ciel par l'ange Gabriel. Récitons-la souvent, avec le respect et l'attention que merite une si sainte priere, et avec une humble confiance en Marie, par qui, suivant S. Bernard, nous pouvons tout obtenir de Dieu.

PRIERE. Nous sommes à vous, ô mon Dieu ! faites-nous la grace de renoncer à notre volonté pour n'être occupés quedelavôtre. Vierge sainte, demandez, pour nous, cette disposition où vous avez été d'une maniere si parfaite.

(26 *mars.*) S. IRÉNÉE, ÉVÊQUE DE SIRMICH. 3.e siecle.

ON croit que ce Saint naquit à Sirmich même, ville célébre dans la Pannonie, dont il fut fait évêque vers la fin du troisieme siecle. Il fallait alors un grand courage, et une foi bien vive pour accepter un évêché : rien d'humain ne pouvait y engager ; car dans ces premiers siecles, la plupart des Evêques sont honorés comme martyrs.

Les édits de Dioclétien qui ordonnait de sévir contre les chrétiens, étant arrivés à Sirmich, Irénée fut présenté au gouverneur nommé Probe, qui lui commanda de sacrifier aux Dieux : mais le saint Evêque lui répondit par cette parole de l'écriture : Qui sacrifie aux Dieux et non à Dieu, sera exterminé de son peuple.

Probe ajouta : selon les ordres de nos princes, il faut sacrifier, ou être puni. Pour moi, répondit Irénée, il m'est commandé de souffrir tout, plutôt que de renoncer au nom

de Dieu en sacrifiant aux démons. Probe croyant qu'il n'aurait pas tant de constance, quand il souffrirait réellement, lui fit donner la question, qui fut fort rude; et pendant les tourmens, il lui demandait s'il ne se déterminerait point à sacrifier. Mais Irénée ne lui fit que cette réponse : J'ai toujours sacrifié à mon Dieu, et je lui sacrifie présentement, en confessant son nom.

Cependant son pere, sa femme, ses enfans, toute sa famille et plusieurs de ses amis, pleins d'une compassion toute humaine, accoururent à l'audience pour le conjurer d'obéir aux ordres de l'empereur. Ses enfans encore petits, le prenaient par les pieds, et criaient : Mon pere, ayez pitié de vous et de nous. Soyez sensible à tant de larmes qu'on verse pour vous, et revenez de votre égarement : conservez vos jours; et sacrifiez. Je me conserverai pour l'éternité, répondit Irénée, en ne sacrifiant point. Le gouverneur voyant qu'il demeurait ferme, le fit conduire en prison, où il demeura long-temps dans les souffrances.

Probe se l'étant fait amener une seconde fois, dans une audience qu'il tint au milieu de la nuit, lui dit : Irénée, sacrifiez maintenant, et vous ne serez plus exposé aux tourmens. Faites ce qui vous est ordonné, répondit Irenée, et n'attendez pas de moi que j'offre de l'encens aux démons. Cette réponse irrita Probe, qui le fit battre de verges, pendant qu'Irenée disait à haute voix : Le Dieu que j'adore est celui que j'ai appris à adorer dès ma plus tendre jeunesse, je ne puis adorer des dieux faits par les mains des hommes. Probe lui dit : N'avez-vous pas assez souffert ? Sauvez au moins votre vie. C'est ce que je fais, répondit le Saint; je gagne la vie par ces peines que vous croyez me faire souffrir. Probe voyant qu'il ne pouvait venir à bout de le gagner, prononça cette sentence : *J'ordonne qu'Irénée, qui est rebelle aux ordres des Empereurs, soit précipité dans le fleuve.* Irénée ayant entendu cette sentence, dit : « Après tant de menaces, j'attendais de grands tourmens, et j'espérais mourir par le fer; vous auriez vu quel mépris de la mort donne aux chrétiens la confiance qu'ils ont en Dieu. » Le gouverneur offensé de cette réponse, ordonna qu'on lui coupât la tête avant de le jeter dans le fleuve. Irénée en remercia Dieu comme d'une seconde victoire.

En même temps il fut conduit sur le pont où il devait être exécuté. Quand il y fut arrivé, il se dépouilla de ses habits; et étandant les mains au ciel, il fit cette priere : Seigneur Jésus-Christ, qui avez bien voulu souffrir pour le salut du monde, ouvrez vos cieux, afin que les Anges reçoivent l'ame de votre serviteur Irénée, qui souffre la mort pour votre nom et pour le peuple de votre Eglise catholique de Sirmich. Daignez par votre miséricorde, me recevoir, et les confirmer dans votre foi. Après cette priere, il eut la tête tranchée, et son corps fut jeté dans la Save.

PRATIQUES. 1. Il faut sacrifier à Dieu, biens, fortunes, parens, vie,

plutôt que de périr éternellement. Il n'y a plus d'Idolâtres pour nous persécuter; mais tout est plein de faux chrétiens, qui veulent nous faire renoncer à l'Evangile, ou au moins à sa pratique.

2. Nous ne devons avoir ni femmes, ni enfans, ni parens, ni amis, quand il s'agit d'obéir à Dieu.

PRIERE. Avec la patience qui vient de vous, Seigneur, nous sommes capables de faire tout, de souffrir tout. Recevez le sacrifice que nous vous offrons dès ce moment, de tout ce que nous sommes : que, par votre grace, ce sacrifice ne cesse que dans l'éternité.

(27 *mars.*) S. JEAN, SOLITAIRE. 4.e siecle.

CE Saint vint au monde vers l'an 305, et il fut élevé dans la pauvreté et dans le travail, conformément à l'état de ses parens. Il apprit le métier de charpentier, et l'exerça pendant quelques années; mais à l'âge de 25 ans, touché du désir de la perfection, il se retira dans la solitude, sous la conduite d'un vieillard expérimenté dans les voies du salut.

Il avait passé dix ou douze ans dans cette solitude, lorsque le saint vieillard mourut. Jean privé de cet appui, en chercha quelqu'autre ailleurs; et pendant l'espace de cinq ans il parcourut différens monasteres, afin de s'instruire à fond de la discipline monastique. Enrichi de toutes les vertus que sa vigilance et son attention lui avaient fait recueillir dans ces saintes demeures, il se retira seul sur une montagne, située à une lieue ou environ de la ville de Lyque ou Lycople, dans la Thébaïde. Il choisit le lieu de la montagne, dont l'accès était le plus difficile, afin d'être moins exposé à être visité, et il fit trois grottes en cet endroit, dont il ferma l'entrée fort exactement, afin que personne ne pût y aborder.

Toute sa précaution pour demeurer inconnu, fut inutile; malgré la difficulté d'aborder à sa retraite, on y vint de tous les environs, et ensuite des lieux plus éloignés, pour le voir, et se recommander à ses prieres. Ses instructions toucherent le cœur de plusieurs, qui voulurent demeurer comme lui, sur la montagne, et imiter son genre de vie : et Jean les assistait de ses conseils, et les exhortait sans cesse à la perfection.

Le nombre de ceux qui venaient pour le consulter et recevoir ses avis, s'augmentant de jour en jour; et plusieurs venant de fort loin, les autres solitaires, qui demeuraient sur la montagne, bâtirent auprès de ces grottes une espece d'avant-cour, pour recevoir ces étrangers. C'était le lieu où on lui parlait. Jamais il n'y eut là de conversation vaine ni frivole. On ne s'y entretenait que de Dieu, et des moyens de le servir. Quand Jean avait répondu à ce qu'on lui demandait, il se remettait à la priere; et c'était dans ce saint exercice qu'il acquérait la sagesse qui éclatait dans ses réponses; car Dieu parle au cœur de ceux qui l'interrogent sincerement, et il éclaire de ses lumieres l'esprit de ceux qui le cherchent, et qui fuient le commerce des hommes, pour ne s'entretenir qu'avec lui.

Jean joignait une mortification rigoureuse à une priere continuelle. Il ne mangeait jamais que le soir, et toujours fort peu. A l'âge même de 90 ans, il ne mangeait jamais rien de cuit, non pas même du pain, mais seulement quelques fruits. Il trouvait que la mortification donnait plus de liberté à l'esprit, et le rendait plus recueilli dans la priere. Cependant il ne voulait point qu'on poussât le jeûne à l'excès; et c'est pour cela qu'il mangeait chaque jour, de peur que le corps trop affaibli n'abbattît aussi l'esprit, et ne le rendît incapable de s'acquitter des exercices qui nourrissent la piété. Le jeûne le plus agréable à Dieu, disait-il, est de faire en tout et toujours la volonté de Dieu même. Il désapprouvait toute vertu de caprice et de fantaisie, parce que l'Evangile, qui nous commande d'être vertueux, est fondé sur la vérité; qui n'est autre qu'un amour constant de l'ordre et de la justice. Ayant une fois poussé son jeûne jusqu'à la fin du deuxieme jour, il s'en repentit, et reconnut que c'était le démon qui l'avait trompé, et qui avait voulu le faire tomber dans l'affaiblissement, afin de le tenter plus efficacement; et depuis ce temps-là il évita cette espece de faute. Dieu l'appela à lui l'an 395.

PRATIQUE. Il faut que la pénitence soit proportionnée aux péchés que l'on a commis. Elle ne consiste pas seulement dans les pratiques extérieures; mais aussi dans les sentimens d'un cœur humilié, anéanti devant Dieu, et vivement affligé de l'avoir offensé.

PRIERE. Seigneur, faites-nous la grace de profiter des instructions que vous nous donnez par les Saints, vos serviteurs; et faites-nous penser souvent que, si nous ne sommes des Saints, nous n'entrerons point dans votre royaume.

(28 *mars.*) S. SATUR, CONFESSEUR. 5.e siecle.

SATUR avait une charge dans le palais de Genséric, roi des Vandales, prince zélé pour l'hérésie Arienne. Il savait qu'en refusant de se conformer à la religion du souverain, il s'exposait à perdre sa fortune, et à souffrir les plus cruels tourmens; mais rien ne put le détourner de confesser hautement la divinité de Jesus-Christ. Sa femme, qui craignait l'injuste colere du prince, plus que celle de Dieu, tâcha de le séduire. Elle se présenta à lui les cheveux épars, et les habits déchirés, suivie de ses enfans, et tenant entre ses bras une petite fille qui était encore à la mamelle. Elle mit cet enfant aux pieds de son mari, s'y jeta elle-même en pleurant: et lui embrassant les genoux, elle lui dit: Ayez pitié de moi, je vous en conjure: ayez pitié de vous-même, ayez pitié de vos enfans. Souffrirez-vous qu'on réduise à la condition des esclaves ceux qui ont reçu une naisssance illustre? C'est que le prince avait menacé de faire vendre la femme et les enfans, si Satur ne se rendait. Elle ajouta: Je me suis glorifiée d'être votre femme; ce que j'ai tenu à honneur deviendrait-il pour moi un sujet de honte et de confusion? Rendez-vous, Dieu sait bien que vous ne ferez que malgré vous ce que d'autres ont peut-être fait volontairement. Satur

lui répondit : Vous parlez comme une femme insensée : je tremblerais comme vous, si je n'attendais une autre félicité bien plus considérable que les douceurs ameres de cette vie. Si vous aimiez votre mari, vous ne lui donneriez pas un conseil qui le précipiterait dans une mort éternelle. Ce saint homme demeura donc ferme dans la vraie religion. On le dépouilla de tout, après l'avoir beaucoup fait souffrir ; et il fut contraint de mendier son pain. Mais Dieu l'enrichit de ses graces ; et quelque temps après elles le conduisirent à la gloire éternelle, vers l'an de J. C. 458.

PRATIQUE. Quand il s'agit des intérêts de la foi et de la vérité, il ne faut consulter ni la chair, ni le sang ; le moindre affaiblissement conduit souvent dans le précipice.

PRIERE. Affermissez-nous de plus en plus, Seigneur, dans la croyance des vérités que vos Saints ont scellés par leurs souffrances ; mais, afin, que notre foi ne soit pas vaine, faites qu'elle soit accompagnée d'amour.

(29 *mars.*) S. JEAN CLIMAQUE. 6.e siecle.

SAINT JEAN surnommé Climaque, à cause de son excellent livre intitulé *climax*, terme grec, qui signifie une échelle, parce qu'il enseigne les différens degrès par où l'on arrive à la perfection, était, comme on le conjecture, de quelque endroit de la Palestine. Il vint au monde sous le regne de l'empereur Justin premier, vers l'an 525 ; et dès son enfance il fut instruit des sciences humaines, et fit de grand progrès dans l'étude des belles lettres. Il craignit de bonne heure la distinction que ces connaissances pouvaient lui donner dans le monde ; et dès l'âge de seize ans il résolut de se livrer à la retraite, et de renoncer à toutes les espérances du siecle.

Malgré le soin qu'il prenait de se tenir caché, sa réputation le découvrit, et l'on venait de fort loin le consulter. Il y eut entr'autres un solitaire nommé Moïse, qui voulut demeurer avec lui : et Jean voyant l'ardeur de son zele, le reçut après bien des instances.

Quelque temps après qu'il se fut chargé de ce disciple, il l'envoya, un des jours du mois d'août, chercher de bonne terre pour répandre dans son jardin, et en faire mieux pousser les herbes. Moïse, y alla sur-le-champ, et se mit à travailler, dès qu'il fut arrivé au lieu marqué. Mais l'ardeur extrême du soleil l'ayant contraint sur le midi de chercher de l'ombre et de prendre un peu de repos, il alla se coucher sous une grande roche, et s'y endormit sans examiner qu'elle était près de tomber, et qu'il courait risque d'être écrasé. Dans le même temps le bienheureux Jean, qui s'occupait de Dieu, dans sa cellule, à son ordinaire, s'assoupit d'un sommeil fort léger, durant lequel il crut entendre une voix qui lui reprochait qu'il dormait à son aise, pendant que Moïse était sur le point de perdre la vie. Il s'éveilla aussitôt, et se mit en priere, pour assister son disciple, sans savoir néanmoins quel danger il courait.

Moïse étant revenu sur le soir, Jean lui demanda s'il ne

lui était rien arrivé. Oui, répondit Moïse, j'ai été sur le point d'être écrasé sous les ruines d'un rocher, sous lequel je m'étais endormi. Mais ayant cru entendre que vous m'appeliez, je me suis jeté avec précipitation hors de ce lieu, tout rempli de trouble et de crainte. En même temps j'ai vu cette roche s'arracher et tomber avec fracas. Jean se contenta de remercier Dieu dans le secret de son cœur, sans lui rien dire de la vision qu'il avait eue.

Après quarante ans de solitude, il fut élu, malgré lui, abbé du Mont-Sinaï, et les hommes furent témoins de ses rares qualités, qui jusqu'alors n'avaient presque été connues que de Dieu. Mais la solitude avait de si grands attraits pour Jean Climaque, qu'il ne soupirait qu'après son hermitage. Il résolut donc après quatre ans de supériorité, de se démettre de sa dignité, et de revenir à sa cellule. On le conjura en vain de continuer à servir Dieu dans cette place : les prieres et les larmes ne purent le fléchir. Jean Climaque ne survécut pas long-temps à sa démission. Retiré dans sa solitude, il ne s'occupa plus que de l'heureux moment qui devait le faire jouir pleinement de son créateur. Ce fut le troisieme de mars de l'année 605. Le Saint était âgé d'environ 80 ans.

PRATIQUE. C'est pour Dieu que toutes nos actions doivent être faites. Il est présent à tout ce que nous faisons : agissons donc d'une maniere digne de lui.

PRIERE. Nous sommes à vous, ô mon Dieu! puisque c'est vous qui nous avez donné la vie : toutes nos actions doivent donc vous appartenir. Ne permettez pas que nous oubliions ce devoir indispensable, et faites-nous cette grace, qu'il n'y en ait aucun qui ne soit animé de votre amour.

(30 *mars.*) S. BENJAMIN, MARTYR. 5.e siecle.

VERS le commencement du cinquieme siecle, l'indiscrétion d'un évêque excita dans la Perse une persécution qui dura trente ans, et fit beaucoup de martyrs. Cet évêque nommé Abdas, poussé par un zele peu éclairé, abattit un temple où les Perses adoraient le feu comme une divinité. Le roi l'ayant appris, fit venir cet évêque, se plaignit assez doucement de son indiscrétion, et lui commanda de rebâtir le temple. Abdas l'ayant refusé, ce prince fit abattre toutes les églises des chrétiens, et fit mourir cet évêque. Théodoret, en rapportant cette histoire, blâme Abdas d'avoir abattu le temple du Feu; mais il le loue d'avoir souffert le martyre plutôt que de le rebâtir. « Car il me semble, dit-il, que » c'est la même chose d'adorer le feu, ou de lui bâtir un » temple. » La persécution s'étendit bientôt sur tous les fideles; et il y en eut beaucoup qui rendirent un glorieux témoignage à J. C., en scellant leur confession de leur sang. On remarque en particulier le martyre de S. Benjamin. C'était un diacre fort zélé, qui avait l'esprit de son état, vrai ministre des autels, qui s'immolait souvent en esprit au pied du sanctuaire, et dont la vie était un sacrifice continuel

Le roi le fit arrêter, et commanda qu'on le lui amenât : le saint diacre ayant parut avec cette paix et cette tranquillité que donne la bonne conscience ; je vous ordonne, dit le prince, de renoncer au Dieu que vous adorez, et de rendre aux nôtres l'hommage qui leur est dû. Benjamin plein de confiance en celui qui dit à ses Apôtres : Que lorsqu'ils seraient devant les tyrans, il leur suggérerait lui-même ce qu'ils auraient à répondre, dit au Roi : Prince, comment traiteriez-vous celui qui renoncerait à votre obéissance pour reconnaître l'autorité d'un autre roi ? Je le punirais du dernier des supplices, répliqua le Prince, parce qu'un tel homme mériterait la mort. Quel supplice ne mérite donc pas, répartit Benjamin, celui qui abandonne le créateur de toutes choses, pour faire un dieu d'une créature, et pour oser lui rendre un culte souverain, qui n'est dû qu'au créateur ? Le roi irrité de ces paroles, fit aiguiser vingt roseaux, et les lui fit enfoncer sous les ongles des pieds et des mains. Ce supplice devait causer beaucoup de douleur ; mais Benjamin supérieur à ce tourment, paraissait rempli de joie à proportion de ce qu'on lui faisait souffrir. Le roi prit sa joie pour une insulte, il commanda qu'on lui enfonçât un autre roseau dans les parties du corps les plus sensibles ; qu'on le retirât avec violence, et qu'on continuât ainsi à l'enfoncer. Quoiqu'un tel supplice causât des douleurs inexprimables, S. Benjamin ne cessait de louer Dieu de ce qu'il l'avait assoscié à ses souffrances ; et il était soutenu par l'espérance d'en recevoir bientôt la récompense éternelle. Enfin le roi voyant qu'il ne pouvait ébranler sa constance, le fit empaler avec un pieu hérissé de nœuds de tout côté, et ce supplice consomma le martyre de cet intrépide défenseur de la foi, vers l'an de J. C. 424.

Pratiques. 1. Notre-Seigneur Jésus-Christ, en nous recommandant la simplicité de la colombe, veut aussi que nous soyons prudens comme le serpent. On nuit souvent à la vérité, en faisant des choses qu'elle ne commande pas.

2. Il n'y a aucune autorité qui doive nous empêcher de faire notre devoir. Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.

Prière. Seigneur, donnez-nous votre Esprit saint, et dépouillez-nous du nôtre, qui nous porterait au mal, ou qui nous ferait agir avec un zele qui ne viendrait pas de votre science.

(31 *mars.*) S. ACACE, CONFESSEUR. 3e. siecle.

Les derniers jours du mois de mars de l'an 250, Acace, évêque en Orient, fut cité devant Marcien, gouverneur de la province pour l'empereur Dece, et ennemi de la religion chrétienne. Marcien lui parla de l'obligation d'aimer les princes qui nous gouvernent ; à quoi le prélat répondit : y a-t-il quelqu'un qui s'acquitte plus fidelement de ce devoir que les chrétiens ? Nous prions continuellement pour l'empereur. Nous demandons à Dieu qu'il lui accorde une longue vie ; qu'il gouverne selon la justice, et que son regne soit paisible. Nous prions ensuite pour les soldats, et

pour tout le monde. Je vous en loue, dit Marcien : mais afin que l'empereur soit plus assuré de votre obéissance, offrez-lui des sacrifices avec nous. Il ne peut pas en demander, répliqua le saint évêque, et je ne pourrais pas lui en offrir. Sacrifie-t-on à un homme ? Marcien lui demanda ensuite quel Dieu les chrétiens adoraient ; et Acace lui dit : nous adorons le Dieu qui a parlé à Abraham, à Isaac et à Jacob, qui est assis sur les chérubins et les séraphins, et qui est le seul et le véritable Dieu. Marcien, pour qui ces sublimes vérités étaient autant d'énigmes, voulut parler à son tour des dieux du paganisme ; prétendit qu'ils étaient préférables au Dieu des chrétiens, et voulut obliger Acace à leur sacrifier : mais le saint évêque demeura ferme dans son refus. Il eut ensuite un entretien sur J. C., qu'il s'efforça de faire connaître à Marcien ; et enfin ce gouverneur dit au saint prélat, qu'il allait informer l'empereur de tout ce qui venait de se passer, afin de savoir sa volonté : en attendant il fit reconduire Acace en prison. L'empereur ayant lu le procès-verbal, admira les réponses du saint évêque, et il le fit mettre en liberté. Il en profita pour continuer à instruire et à édifier son troupeau jusqu'au jour qu'il plut à Dieu de l'appeler à la bienheureuse éternité.

PRATIQUE. La nécessité de prier pour les princes, est un devoir recommandé par les Ecritures, et pratiqué par les Saints. C'est la maniere dont nous devons nous intéresser aux affaires de l'état.

PRIERE. Seigneur, accordez à ceux qui nous gouvernent, l'esprit de droiture et de justice, l'esprit de piété et de christianisme, et alors ils gouverneront selon votre cœur.

(1 *avril.*) S.te IRENE, MARTYRE. 4.e siecle.

IRENE était de Thessalonique, et fut citée devant le gouverneur Dulcece vers l'an 304 de J. C., dans la persécution de l'empereur Maximien. Elle avait deux sœurs, Agape et Chionie, qui avaient déjà été condamnées au feu pour avoir refusé de sacrifier aux faux dieux, et de livrer les saintes écritures.

Après que le gouverneur eut déclaré à Irene qu'elle subirait le sort de ses sœurs, à moins qu'elle ne sacrifiât : Je consens encore de vous pardonner, ajouta-t-il, si vous voulez reconnaître nos dieux et leur sacrifier. Allez-vous obéir ? « Non, dit Irene, par la grace de Dieu tout-puissant qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce que ces élémens renferment, je n'en ferai rien. Car ceux qui renoncent Jésus, Verbe de Dieu, sont menacés d'un feu éternel. » Qui vous a persuadée, dit Dulcece, de garder jusqu'aujourd'hui les écrits et les papiers de votre secte ? « C'est, dit elle, le Dieu tout puissant, celui qui nous a commandé de l'aimer jusqu'à la mort. C'est pourquoi nous n'avons osé le trahir, et nous avons mieux aimé être brûlées toutes vives, ou souffrir tout ce qui pouvait nous arriver, que de livrer ces divins écrits. » L'année derniere, dit le gouverneur, lorsque l'édit

des empereurs fut publié pour la premiere fois, où vous cachâtes-vous? « Où il plut à Dieu, répondit Irene : nous demeurâmes exposées à l'air sur les montagnes. » Qui vous nourrissait, dit le gouverneur? « Dieu, dit la Sainte, qui donne la nourriture à tout ce qui vit. » Lorsque vous fûtes revenues des montagnes, dit Dulcece, lisiez-vous ces livres en présence de quelqu'un? « Non, dit Irene, ils étaient en notre maison, et nous n'osions les montrer. C'est pourquoi nous étions très-affligées de ce que nous ne pouvions les lire et les méditer nuit et jour, comme nous avions fait jusqu'au temps de l'édit qui nous obligea de les cacher. »

Le gouverneur lui dit alors : Vos sœurs ont souffert le supplice auquel nous les avons condamnées. Pour vous j'ordonne que l'on vous expose toute nue dans un lieu public, où l'on vous portera tous les jours un pain, et d'où les soldats ne vous laisseront pas sortir. Cet ordre fut exécuté. On conduisit la Sainte dans un lieu de débauche : on la dépouilla de tous ses vêtemens. Mais Dieu qui conserve ses Saints, ne permit pas qu'aucun homme osât s'en approcher, ni même qu'on fît ou dît en sa présence rien qui pût choquer la pudeur.

Peu de temps après, Dulcece la fit venir, et lui demanda si elle persistait toujours dans sa témérité. « Ma résolution, dit Irene, n'est point téméraire : j'obéis à Dieu et je l'honore par cette fermeté. » Après cette réponse le juge écrivit sa sentence en ces termes : J'ordonne qu'Irene soit brûlée vive comme ses deux sœurs, parce qu'elle a refusé comme elles d'obéir aux empereurs, et qu'elle persiste dans la religion chrétienne. La Sainte étant arrivée au lieu du supplice, monta elle-même sur le bûcher en chantant des pseaumes.

PRATIQUE. Cette Sainte est insensible aux menaces des supplices les plus cruels : elle avait puisé ce courage dans la méditation de la loi de Dieu. Méditons-la tous les jours, et nous apprendrons à demeurer fermes au milieu des persécutions.

PRIERE. Seigneur, vous nous parlez dans vos divines Ecritures, faites qu'elles portent dans notre esprit la lumiere et le courage dans nos cœur.

(2 *avril.* S. FRANÇOIS DE PAULE. 5.e siecle.

FRANÇOIS vint au monde dans la petite ville de Paule au royaume de Naples; et c'est du lieu de sa naissance que lui est venu le surnom de Paule. Instruit dans la piété dès ses plus tendres années, autant par les exemples que par les discours de ses parens, il s'exerça de bonne heure à cette vie austere et pénitente, qui a fait depuis, l'admiration de l'Italie et de la France. Pour n'être occupé que de Dieu, il se retira, avec l'agrément de ses parens, dans une vigne qui leur appartenait auprès de la ville. Mais les visites que sa réputation lui attirait, lui firent bientôt chercher une autre demeure. Une de ses parentes lui en procura une plus écartée sur le bord de la mer. Il s'y creusa une grotte sous un rocher, où il demeura long-temps sans autre maître que Dieu même, dont il suivait exactement les leçons. Il n'y

avait pas d'autre lit que la pierre du rocher, d'autre nourriture que les herbes qui croissaient autour de la grotte et dans un bois voisin, avec ce que lui apportaient quelquefois ceux qui le visitaient : sous un habit vil et pauvre, il portait un rude cilice. Voilà comme il passa seul trois ou quatre ans, uniquement occupé de la méditation des choses saintes.

Il avait à peine dix-neuf ans, lorsque plusieurs personnes touchées de Dieu, le prierent de le recevoir avec lui, et de leur apprendre à servir Dieu comme lui. Il ne put résister à leurs instances. Ils se bâtirent quelques cellules auprès de la sienne, et un petit oratoire où ils chantaient ensemble les louanges de Dieu, et entendaient de temps en temps la messe qu'un prêtre du voisinage venait y célébrer. Ils vécurent ainsi en petit nombre plusieurs années, jusqu'à ce que François voyant que ses disciples étaient multipliés considérablement, prit la résolution de bâtir un monastere et une Eglise. L'archevêque de Lozence contribua avec joie à cette bonne œuvre, les peuples des environs et les personnes même de qualité l'aiderent de tout leur pouvoir et de leur argent, et de leurs propres mains.

François établit une maniere de vivre uniforme dans sa communauté, c'est-à-dire, qu'il fit observer à tous ses disciples la même discipline et les mêmes austérités qu'il avait déjà introduites dans son premier hermitage. Il leur prescrivit le carême perpétuel ; et pour leur apprendre que la pénitence ne servait de rien pour le ciel sans l'humilité et la charité, il leur donna cette derniere vertu pour devise, et voulut qu'on les appellât *Minimes*, c'est-à-dire, les moindres de tous les religieux.

Les peuples étaient édifiés de la vie humble et pénitente des disciples ; mais les austérités du maître les étonnaient. Aussi enchérissait-il beaucoup sur ce qu'il prescrivait aux autres. Il couchait sur le plancher nu de sa cellule, réposant sa tête sur une pierre ou une piece de bois. Tout ce qu'on put obtenir de lui dans sa vieillesse, fut qu'il étendit une natte sous lui. Il dormait fort peu, donnant la plus grande partie de la nuit à la priere : il ne mangeait qu'une seule fois le jour après le soleil couché. Sa nourriture ordinaire n'était que le pain et l'eau, encore s'en privait-il de temps en temps deux jours de suite, sur-tout la veille des fêtes. Il mangeait quelquefois un peu de légumes ; mais il n'usait jamais ni de vin, ni de viandes, ni de poissons, ni d'œufs, ni de laitage, comme on l'a déjà dit. Il marchait les pieds nus. Il évitait tout entretien avec les femmes, même avec les religieuses, et il recommandait à ses disciples de les fuir comme des serpens, parce qu'il croyait que rien n'irritait tant la concupiscence que les femmes et l'argent. Il se conduisit toujours avec tant de prudence et de sagesse, qu'il ne donna jamais aucune occasion à ses ennemis de médire de lui.

La réputation de notre Saint vola jusqu'à la cour de France,

Le roi Louis XI désira ardemment de le voir, et lui fit enjoindre par le Pape, de lui donner cette satisfaction. Notre Saint parut comme un prophete à la cour; il déclara au roi que le moment de paraître devant Dieu était arrivé, et qu'il ne lui restait qu'à se préparer au compte qu'il lui faudrait bientôt rendre. La vie de la cour ne changea rien à la conduite de François de Paule. La faveur de Louis XI, de Charles VIII et de Louis XII, ne diminua rien de l'humilité et des austérités de notre Saint. Rien n'était capable de le distraire des pensées de l'éternité dont il était pénétré. Il sentit approcher sa fin, et il s'y prépara avec une ferveur toute nouvelle. Il y mourut de la mort des justes, le 2 avril 1507, âgé de quatre-vingt-onze ans. Les miracles qu'il avait faits pendant sa vie se multiplierent à son tombeau, et confirmerent la grande idée qu'on avait de sa sainteté.

PRATIQUE. En quelque état, et de quelque condition que l'on soit, on n'a jamais sujet de se glorifier, et l'on ne peut conserver la pieté chrétienne que par une véritable humilité, qui fasse que nous nous regardions toujours comme les moindres de tous.

PRIERE. Seigneur, nous ne pouvons vous plaire, si nous ne somme humbles; faites-nous sentir notre néant, et que n tre cœur ne respire que pour vous.

(3 avril.) S. APPHIEN, MARTYR. 4.e siecle.

APPHIEN était né en Lycie, d'une famille considérable et fort riche. Il demeura long temps à Bérite, où ses parens l'avaient envoyé, afin qu'il y apprît les lettres humaines. Dans cette ville pleine de corruption, ni l'ardeur de l'âge, ni le déréglement de ses compagnons, ne purent altérer l'innocence de ses mœurs, parce qu'il recourait souvent à la priere et à la retraite.

Il retourna chez son pere, n'ayant guere que dix-huit ans; et on le destina aussitôt à remplir quelque charge importante. Apphien pouvait parvenir aux premieres dignités de la ville: il était aimé et considéré, et ses grands talens le faisaient rechercher. Mais l'esprit de Dieu qui le remplissait, lui faisait mépriser des honneurs et des plaisirs qui n'ont d'autre durée que celle de la vie présente. Il pensa donc à les fuir, en quittant la maison de son pere, pour se retirer à Césarée dans la Palestine, où il fut reçu chez Eusebe, qui fut depuis évêque de cette ville.

Animé du désir de mourir pour J. C., il apprit, sans s'étonner, que l'empereur Maximien avait donné de nouveaux ordres contre les chrétiens. C'était au commencement de l'an 306. Cette persécution fut très-violente. Des crieurs publics appelaient tous les chefs de familles aux temples, et là on écrivait sur des tablettes les noms de ceux qui composaient leur famille, afin de les citer l'un après l'autre, et de faire mourir tous ceux qui ne voudraient pas sacrifier aux idoles.

Apphien ayant appris que le gouverneur, pour donner

l'exemple d'une prompte soumission aux ordres de l'empereur, se préparait à sacrifier aux idoles, va au temple comme les autres ; mais dans un dessein bien différent. Il se glisse parmi la foule, se mêle au milieu des gardes qui accompagnaient le gouverneur ; et quand il le voit lever la main pour offrir le sacrifice, il l'arrête par le bras, et l'empêche de commencer. Joignant la parole à une action si hardie, il lui représente combien il était indigne d'un homme raisonnable d'oublier le seul véritable Dieu qui l'avait créé, pour adorer des idoles et des démons. C'était aller sans doute contre les regles ordinaires de la prudence, et s'exposer à une mort certaine : mais Dieu le permit, pour faire voir, et dans l'exhortation que le Saint fit au juge, et dans la constance qu'il témoigna ensuite dans les tourmens, jusqu'où va le courage qu'il donne à ses serviteurs.

Ceux qui étaient autour du gouverneur se saisirent du Saint, sans le laisser achever, le meurtrirent de coups, et le traînerent dans la prison. Au bout de vingt-quatre heures, il fut amené devant le gouverneur, qui ayant employé inutilement les promesses et les menaces pour le gagner, commanda qu'on lui fît souffrir les plus cruels tourmens. On déchira donc les côtés du Saint avec des crochets et des ongles de fer, jusqu'à mettre ses os à nu, et à lui découvrir les entrailles. On le battit avec violence sur le visage et sur le cou, en sorte qu'il fut tout défiguré. Le gouverneur voyant que l'excès horrible de ces supplices ne pouvait ébranler la fermeté de ce généreux athlete de la foi, lui fit envelopper les pieds avec des linges trempés dans l'huile, auxquels on mit le feu. Mais bien loin de se laisser abattre par ce tourment, il força les bourreaux de se reconnaître vaincus et il fut remis dans les fers : trois jours après, il fut de nouveau présenté au gouverneur ; et ayant toujours conservé la même constance, parce que Dieu le soutint toujours, il fut enfin jeté dans la mer.

PRATIQUES. 1. On ne peut blâmer l'action de S. Apphien, puisque l'Eglise l'a canonisée. Elle ne nous est pas proposée pour être imitée, mais pour nous encourager à confesser la vérité, soit par nos paroles, soit par nos actions.

2. Ne nous servons de nos lumieres et de nos études que pour croître en esprit de foi et en piété. Malheur à nous si nous savons beaucoup de choses sans savoir Jésus Christ.

PRIERE. Délivrez-nous, Seigneur, du désir de la science qui satisfait la curiosité ou l'ambition, mais donnez-nous la vraie science qui consiste à vous connaître avec votre Pere.

(4 *avril.*) S. MACAIRE D'ALEXANDRIE. 4.e siecle.

MACAIRE d'Alexandrie est ainsi appelé, parce qu'il était né à Alexandrie en Egypte, ou qu'au moins il en était originaire. Il vint au monde au commencement du quatrieme siecle de l'Eglise, il fut dans sa jeunesse marchand de dragées ou de gâteaux. Après avoir connu les dangers de la vie du monde, il alla chercher sa sûreté dans les déserts

de l'Egypte, où il vécut long-temps dans les exercices de la plus austere pénitence. Il partageait son temps entre la priere, qu'il renouvelait cent fois le jour, et le travail des mains, dont il gagnait de quoi se nourrir. Il faisait sa demeure ordinaire dans un lieu voisin de la montagne de Nitrie, qu'on appelle LE DÉSERT DES CELLULES, à cause du grand nombre de cellules de solitaires, dont ce désert était rempli. Dans la suite on l'ordonna prêtre pour le service de ce lieu ; et ainsi il se trouva chargé de la conduite de cette multitude de saints pénitens. Il ne relâcha rien pour cela de la rigueur de ses veilles et de ses jeûnes, non plus que de ses fréquentes prieres ; mais il fut obligé d'employer une partie du temps auparavant destiné au travail, à donner des avis et des instructions à ceux qui le consultaient.

Quelque mortifié que fût Macaire dans tous ses sens et dans tous les mouvemens de son cœur, Dieu permit qu'il fût exercé pendant toute sa vie par diverses tentations. Une des plus violentes et des plus opiniâtres, fut la pensée qu'il eut de sortir de sa cellule, pour aller à Rome exercer la charité envers les malades. Cette idée ne le quittait pas : et voyant que l'ennemi ne lui donnait aucun relâche, et qu'au contraire son esprit était de plus en plus agité par cette pensée, il se coucha par terre, et embrassant le seuil de sa porte, il dit au tentateur qui le pressait si vivement : Arrache-moi d'ici, si tu peux ; et traîne-moi par force où tu veux que j'aille : autrement je suis résolu de ne point partir d'ici. Il demeura dans cette posture jusqu'au soir : mais se sentant la nuit plus agité que jamais, il prit une grande corbeille pleine de sable, qu'il chargea sur ses épaules, et se mit à marcher à travers le désert. Un des freres le rencontrant s'offrit de le soulager, et le pria de ne point se tourmenter davantage. Je tourmente, répondit Macaire, celui qui me tourmente, et qui me voyant si lâche et si paresseux, me veut persuader d'entreprendre de longs voyages. Ayant ainsi marché long-temps, il retourna dans sa cellule, le corps brisé de fatigue, et le calme fut rendu à son ame.

S. Jérôme rapporte de lui un trait fort remarquable. Un des freres, plutôt ménager qu'avare, laissa en mourant cent écus qu'il avait amassés à faire de la toile. Les solitaires s'étant assemblés pour délibérer sur ce qu'ils feraient de cet argent ; les uns disaient qu'il fallait le distribuer aux pauvres, d'autres qu'il valait mieux le donner à l'église. Quelques-uns étaient d'avis qu'on le rendît aux parens du mort. Mais Macaire et les autres qu'on appelait les peres, sachant de qu'elle conséquence il était de prévenir les suites de ce mauvais exemple, ordonnerent qu'on enterrerait ces cent écus avec le mort, en disant ces paroles : *Que ton argent périsse avec toi.* L'événement fit voir combien cette sevérité était juste et sage : car elle fit tant d'impression sur tous les moines d'Egypte, qu'ils regardaient comme un crime de laisser seulement un écu après leur mort.

S. Macaire, après avoir vécu dans la solitude jusqu'à une extrême vieillesse, s'endormit dans le Seigneur, l'an de J. C. 393 ou 395.

PRATIQUES. 1. Si nous ne pouvons imiter les Saints dans leurs austérités et dans leurs exercices extérieurs, il faut nous en humilier, travailler à imiter leurs autres vertus.

2. S. Macaire est tenté de quitter le désert pour aller à Rome servir les pauvres. Il y résiste, et nous apprend à combattre l'inconstance, et à demeurer fermes dans l'état où Dieu nous a mis. Cette tentation est des plus dangereuses.

PRIERE. Si nous ne faisons pas de grandes pénitences extérieures, parce que nous sommes faibles et lâches, donnez-nous, Seigneur, l'esprit de la pénitence intérieure, en nous rendant humbles. Délivrez-nous de l'inconstance naturelle à l'homme; et rendez-nous constant à ne suivre que vous, et mépriser le monde et tout ce qu'il aime.

(5 avril.) S. SEVERIN, ABBÉ. 5.e siecle.

SAINT SEVERIN est regardé comme l'apôtre de la Norique. C'est ainsi qu'on appelait ce qui est aujourd'hui la partie de l'Autriche située à la droite du Danube. Il prit toujours grand soin de cacher son pays et sa famille : ce qui fait juger qu'il était d'une naissance illustre. Il quitta d'abord son pays pour aller vivre dans les solitudes de l'Orient. De-là poussé par un mouvement de l'esprit de Dieu, il vint dans la Norique, pour y prêcher la pénitence au peuple de ce pays, qui était alors continuellement exposés aux courses et aux ravages des barbares de l'autre côté du Danube.

Le lieu où il s'arrêta d'abord, était mêlé d'idolâtres, d'hérétiques ariens, et de catholiques ignorans et vicieux. Saint Severin crut qu'avant toutes choses, il fallait frapper ces peuples grossiers par une vie austere et pénitente, et les gagner par l'exercice de la charité envers les pauvres et les malades. Quelque temps après il leur prédit les maux qui allaient fondre sur eux, et il prit occasion de les exhorter à la pénitence. Mais l'endurcissement de leurs cœurs les rendant sourds à sa voix, il quitta ce lieu, après avoir marqué l'heure précise où ils devaient être saccagés par les barbares. L'événement fit voir que le serviteur avait le don de prophétie. Ceux donc qui étaient menacés du même malheur, vinrent le conjurer de les en délivrer par ses prieres. Ils se soumirent à la pénitence qu'il leur imposa, et ils furent assez heureux pour détourner le fléau de Dieu, que leurs péchés avaient attiré.

Depuis ce temps-là il gagna plusieurs âmes à Dieu par la force de ses prédications, par l'éclat de ses miracles, et surtout par les grands exemples de patience, de douceur, d'humilité et de charité, dont toute sa vie était remplie. Il bâtit dans ce pays un monastere, où plusieurs disciples se rangerent sous sa conduite. Il les instruisait par son exemple, encore plus que par ses paroles; il leur recommandait particulierement d'imiter les anciens, et de vivre éloignés du siecle. Il ne mangeait ordinairement qu'après le soleil couché. Son

lit était un cilice étendu sur la terre ; et il marchait toujours nu-pieds.

Dieu lui avait donné un talent merveilleux pour consoler les affligés, pour soutenir les faibles, et pour trouver dans les plus grandes miseres, des ressources inespérées ; et des moyens d'assister tous ceux qui étaient dans le besoin.

Il prédit le jour de sa mort long-temps auparavant. Etant tombé malade le 5 de janvier, de l'an 483, il assembla ses disciples la nuit du 7 au 8, leur parla et les embrassa pour la derniere fois ; et après avoir reçu la sainte communion, il rendit l'esprit en récitant le pseaume 150.

PRATIQUE. Nous sommes menacés par Jésus-Christ de périr ; si nous ne faisons pénitence ; et déjà la coignée est à la racine des arbres : pourquoi donc différons-nous ?

PRIERE. Nous avons péché contre le ciel et contre vous, Pere des miséricordes ; ayez compassion de nous. Donnez-nous un cœur pénitent ; des yeux chastes, une langue consacrée par vos louanges, des mains bienfaisantes, et nous serons sauvés.

(6 *avril.*) S. PRUDENCE, ÉVÊQUE DE TROYES. 9.e siecle.

PRUDENCE, l'un des plus illustres Evêques que la France ait donnés à l'Eglise, était espagnol. On croit qu'il vint en France avec les autres chrétiens d'Espagne, qui s'y retirerent pour se délivrer du joug des infideles, et se mettre sous la protection de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire. On ne sait rien de ses actions jusqu'au temps de son épiscopat. Il succéda à Adalbert, évêque de Troyes, entre 840 et 845. Il fallait qu'il eût passé presque tout son temps jusqu'alors dans l'étude de l'écriture et de la tradition, puisque nous voyons qu'il était consulté de toutes parts dès le commencement de son épiscopat, et qu'il passait pour un des plus savans évêques de l'Eglise Gallicane.

Le sermon que S. Prudence a fait sur la vie de la vierge S.te Maure, nous apprend qu'il entendait les confessions des fideles qui demandaient le sacrement de pénitence, et qu'il donnait lui-même l'Eucharistie et l'extrême-onction. Il prêchait aussi très-souvent, principalement toutes les fêtes solennelles Il avait beaucoup d'humilité, et c'était sincerement qu'il s'appelait toujours le plus méprisable des serviteurs de J. C.

Ce sentiment venait dans le saint Prélat de la connaissance des faiblesses auxquelles nous sommes tous sujets, et de la persuasion où il était de la nécessité de la grace pour faire la moindre bonne œuvre. Aussi s'éleva-t-il toujours avec zele contre ceux qui, en condamnant le moine Gothescalc, tombaient dans les erreurs des Sémipélagiens, que l'Eglise avait condamnées. Pour défendre donc la foi orthodoxe sur ces articles, S. Prudence composa un recueil de passages des saints Peres, sur la grace et la liberté, et le présenta à un concile où il se trouva. On ne sait pas bien quel était ce concile. On sait seulement que les peres de cette assemblée furent

d'avis que S. Prudence envoyât son écrit à plusieurs de leurs confreres, afin qu'il fût examiné. Comme c'était la vérité qui conduisait sa plume, et qu'il ne demandait qu'à la faire connaître, il ne fit point de difficulté de communiquer son ouvrage. On y reconnut la doctrine de l'Eglise; et le concile auquel il l'avait présenté, l'approuva. Néanmoins S. Prudence trouva des adversaires, plusieurs n'entendant pas sa doctrine et lui attribuant des sentimens qu'il n'avait pas. Egalement ferme pour soutenir la vérité, et humble pour écouter les difficultés qu'on lui faisait, il conserva toujours le précieux dépôt de la foi sans aucune altération; et cependant il ne viola jamais la charité qu'il devait à tous, même à ses ennemis. Dieu l'appela à une meilleure vie, le six avril de l'an 861.

PRATIQUES 1. Craignons toute doctrine nouvelle, et qui n'est pas fondée sur l'autorité de l'Eglise. Suivre une autre voie, c'est s'exposer à l'erreur et à l'illusion.

2. Les simples fideles, sans vouloir approfondir les mysteres de la grace, doivent croire que nous ne pouvons rien sans elle, et que par elle nous pouvons tout. Nous ne pouvons rien sans la grace, sujet d'humiliation. Nous pouvons tout avec elle, sujet de confiance.

PRIERE. Nous reconnaissons, Seigneur, avec l'Eglise, notre mere, que sans vous nous ne pouvons rien, comme vous nous l'enseignez vous-même; et nous confessons, avec votre Apôtre, que nous pouvons tout par vous et avec vous, qui êtes notre force. Faites-nous la grace de vivre et de mourir dans cette foi.

(7 *avril.*) S. MARCELLIN, MARTYR. 4.e siecle.

SAINT Augustin a fait l'éloge de S. Marcellin dans une de ses lettres. « Il a vécu, dit-il, dans une grande piété, dans une conduite sainte et dans des sentimens véritablement chrétiens. Combien trouve-t-on de probité dans ses mœurs, de fidélité dans son amitié, de zele pour soutenir la vérité, de solidité dans sa piété? Il était chaste dans le mariage, integre dans l'administration de la justice, patient envers ses amis, charitable envers tous, prêt à faire plaisir, réservé à demander aux autres qu'on lui fît quelque grace. Combien les bonnes œuvres lui donnaient-elles de joie, et combien ressentait-il de douleur des mauvaises? Combien était-il compatissant et secourable, prêt à pardonner à ses ennemis, et de même à les aimer? Il était plein de confiance en Dieu, et appliqué à la priere. Jamais il ne parlait des vérités du salut, dont il était bien instruit, qu'avec beaucoup de respect et de modestie. Il aurait renoncé à tous les emplois du siecle, s'il n'eût été engagé dans le mariage: mais au milieu de ses liens, il était fortement attaché à J. C. »

Dieu couronna tant de vertus par un glorieux martyre. Le comte Marin le fit prendre comme un complice de la révolte d'Héraclien; et quoique ce crime fût faux, Marcellin fut mis avec son frere dans une affreuse prison, où il n'y avait pas même du jour. Etant dans ce lieu, son frere lui dit un jour: « Si ce sont mes péchés qui m'ont attiré cette disgrace, par où avez-vous mérité d'y tomber, vous dont la vie a toujours été chrétienne? Marcellin lui dit: quand ce que

vous dites serait véritable, et quand néanmoins je devrais perdre la vie, n'en dois-je pas rendre graces à Dieu qui me punit en cette vie pour m'épargner en l'autre? « La cour persuadée de l'innocence des deux freres, envoya dire au comte Marin de les élargir : mais ce comte, pour satisfaire sa haine particuliere, les avait déjà fait exécuter. L'Eglise l'honore comme martyr, parce que la cause de sa mort était le zele qu'il avait fait paraître contre les hérétiques nommés Donatistes ; ce qui lui avait attiré la haine du comte Marin. Saint Marcellin souffrit le martyre à Carthage, l'an 413.

Pratique. C'est en remplissant les devoirs de la vie commune, que ce Saint a mérité la couronne du martyre, et la gloire éternelle. Soyons exacts à ce que Dieu exige de nous dans l'état où il nous a mis, si nous voulons arriver au ciel.

Priere. Faites-nous bien comprendre, Seigneur, qu'on ne peut jouir de vous, si l'on tient aux créatures, et donnez-nous la force de nous en détacher.

(8 avril.) S. APHRAATE, solitaire. 5.e siecle.

Aphraate était persan et, à ce que l'on croit, d'une famille de Mages, c'est-à-dire de ceux qui étaient les maîtres de l'idolâtrie chez les Perses, et les plus grands ennemis de la vraie religion. Cependant il connut et aima la vérité, l'embrassa de tout son cœur ; et dans la douleur de voir qu'elle fut si peu aimée dans son pays, il le quitta, sans se mettre en peine de toute la grandeur de sa maison, et vint s'enfermer avec joie dans une cabane qu'il trouva auprès d'Edesse dans la Mésopotamie. Persuadé de la nécessité de la mortification, il ne mangeait qu'un peu de pain après le soleil couché ; et ce ne fut que dans un âge très-avancé, qu'il y ajouta un peu d'herbes. Il n'eut jamais d'autre lit que la terre sur laquelle il étendait une nate de jonc : et le peu de sommeil qu'il prenait était, pour ainsi dire, une continuation de pénitence. Jamais il n'avait qu'un habit fort grossier, qu'il ne changeait que quand il ne pouvait plus s'en couvrir.

Un jour Antheme, qui fut depuis Consul, et le plus puissant des magistrats de son temps, ayant été envoyé en qualité d'ambassadeur en Perse, en apporta une tunique dont il voulut faire présent au Saint, le priant de l'accepter, comme un ouvrage de son pays. Aphraate parut d'abord y consentir, et il posa cette tunique sur un siége. Mais pendant la conversation, il dit à ce Seigneur : Je me trouve dans un grand embarras, sur lequel il faut que je vous consulte. Un Persan m'est venu voir et me presse de le prendre à mon service, parce qu'il est de mon pays. Quoique je sois touché de cette raison, je suis néanmoins retenu par la reconnaissance que je dois aux services d'un ancien domestique dont je suis très-satisfait. Vous avez raison, lui dit Antheme je crois que vous devez préférer un ancien domestique dont vous êtes content, à un autre, qui peut-être ne vous satis-

ferait pas. Reprenez donc votre tunique, répliqua le Saint, j'en ai une depuis seize ans, et je ne veux pas en avoir deux.

L'arianisme faisant alors de grands ravages par la protection que lui donnait l'empereur Valens, Aphraate crut que Dieu demandait de lui qu'il s'y opposât selon son pouvoir. Il sortit donc de sa retraite, à l'âge de près de 80 ans, pour animer les fideles à souffrir la persécution, les prémunir contre le venin de l'erreur, les confirmer dans la vérité, et partout faire triompher la divinité de J.C. en confondant l'impiété et l'hérésie.

L'empereur voulut lui faire un reproche de ce qu'il avait quitté sa retraite pour courir par les villes, et exciter, disait-il, les peuples à la révolte. Mais Aphraate lui répondit avec cette fermeté que donne un saint zele pour J. C. : « Prince, je suis resté dans ma solitude tant que les brebis du troupeau du céleste pasteur ont été en paix ; mais maintenant que je les vois troublées et près d'être dévorées, me conviendrait-il de demeurer tranquille dans ma cellule ? Si j'étais une fille retirée dans la maison de mon pere, et que je visse quelqu'un y mettre le feu, me conseilleriez-vous de le laisser faire, de rester en repos, et de me laisser brûler avec la maison ? Ne me diriez-vous pas plutôt d'aller chercher du secours, de jetter de l'eau, de faire tous mes efforts pour éteindre l'incendie ? C'est ce que je fais maintenant. Vous avez mis le feu à la maison du Seigneur ; de ma cellule j'ai apperçu l'incendie, je tâche de l'éteindre. Un solitaire perd-il la qualité de chrétien pour être dans la retraite ? et les intérêts de J. C. ne sont-ils plus les siens, parce qu'il a renoncé à ceux du monde ? » L'empereur ne répondit rien à une réponse si généreuse.

La mort de Valens ayant rendu la paix à l'Eglise, Aphraate rentra dans sa retraite, pour attendre l'heureux moment où Dieu devait l'appeler à lui. Ce fut au commencement du cinquieme siecle.

PRATIQUES. 1. Si nous ne pouvons imiter les Saints dans leurs austérités, évitons au moins les délicatesses, et retranchons toute superfluité. On a toujours plus qu'on ne pense.

2. Les intérêts de Jésus-Christ et de son Eglise doivent être toujours les nôtres ; et dans les temps de troubles, nous ne devons pas cesser de gémir et de pleurer pour appaiser la colere de Dieu.

PRIERE. Seigneur, ne permettez pas que nous soyons insensibles aux maux de votre Eglise, dont nous avons le bonheur d'être les enfans. Ce sont nos péchés qui attirent votre colere : qu'une vive douleur et une pénitence sincere nous rendent des victimes qui vous appaisent.

(9 *avril.*) S. ZOZIME, ABBÉ. 4e. siecle.

IL y avait dans un monastere de la Palestine, un homme nommé Zozime, qui avait été instruit dès son enfance dans les exercices de la vie solitaire, et qui faisait éclater dans ses paroles et dans ses actions une véritable piété. Il avait un grand amour pour la pénitence et pour la re-

traite ; et non content de suivre avec exactitude les instructions de ceux qui l'avaient précédé dans ce genre de vie, il ajoutait encore beaucoup d'autres mortifications par le désir qu'il avait d'assujétir la chair à l'esprit. Il lisait et méditait sans cesse l'écriture sainte, et il était toujours occupé des vérités qu'elle renferme. Il vécut ainsi pendant 52 ans.

Etant parvenu à ce haut degré de piété, le démon de l'orgueil le tenta ; il lui mit en pensée qu'il était parfait en toutes choses, et il se disait en lui-même : Y a-t-il quelque solitaire dans le monde qui me puisse rien enseigner de nouveau, ou me montrer quelque chose de convenable au genre de vie que je mene, que je n'aie déjà pratiqué ? Comme il s'entretenait de ces pensées, un religieux étranger, à qui Dieu fit connaître ce qui se passait en lui, lui dit ; O Zozime, il est vrai que tu as combattu jusqu'à présent ; mais quel est l'homme qui puisse se vanter d'être parfait ! Apprends qu'il y a beaucoup d'autres voies pour arriver au salut que celles que tu as suivies, et pour t'en convaincre, sors de ton pays ; et va-t-en au monastere qui est le long du Jourdain.

Zozime y alla, et l'abbé étant venu le recevoir, lui demanda ce qui l'amenait à son monastere. J'y viens, dit Zozime, pour y trouver des sujets d'édification : car j'ai entendu faire de grandes louanges de cette maison. L'abbé lui répliqua : Mon frere, que Dieu qui seul peut guérir les infirmités des ames, veuille par sa grace vous instruire, et nous aussi de ses commandemens ; car il n'y a point d'homme qui soit capable par lui même d'en faire avancer un autre dans la vertu. Cependant puisque vous le désirez, demeurez ici. Le bon pasteur, qui appele ses brebis chacune par leur nom, nous nourrira les uns et les autres par la grace de son Saint-Esprit. Zozime le remercia, et demeura dans ce monastere.

A peine y eut-il resté quelques jours, que comparant la vie de ces solitaires avec celle qu'il avait menée, il fut bien éloigné de se croire parfait. Uniquement occupés du soin de plaire à Dieu, ils oubliaient jusqu'aux plus ordinaires commodités de la vie. Ils vivaient dans la plus grande retraite. Le travail des mains, la priere et la psalmodie presque continuelle occupaient tout leur temps. On ne pouvait gueres enchérir sur les austérités qu'on pratiquait toute l'année dans ce monastere, et on allait passer chaque carême dans le désert au-delà du Jourdain, pour honorer la solitude de J. C., et imiter la rigueur de son jeûne. Ce fut par de tels exemples que Dieu guérit Zozime de l'orgueil. Le saint Solitaire lui en rendit de continuelles actions de graces, jusq'au jour qu'il plût à la divine providence de le dégager des liens de son corps.

PRATIQUE. Quelques progrès que nous ayons faits dans le chemin de la piété, nous ne sommes pas encore au terme. S. Paul ne veut pas que nous regardions derriere nous, pour considérer ce que nous avons fait ; mais

que nous avancions toujours, en pensant à ce qui nous reste à faire.

PRIERE. Votre miséricorde est infinie, ô mon Dieu ! guérissez-nous du démon de l'orgueil, et faites-nous continuellement sentir notre néant.

(10 *avril.*) S. GAUCHER, CHANOINE RÉGULIER. 11e. siecle.

SAINT GAUCHER naquit à Meulan, dans le diocese de Rouen, vers le milieu du onzieme siecle. Il eut le bonheur de recevoir une éducation chrétienne de ses parens, qui lui mirent de bonne heure les saintes écritures entre les mains. Il se lia avec Humbert, chanoine de l'église de Limoges, à qui il découvrit le désir qu'il avait de se consacrer à Dieu d'une maniere particuliere. « Mon fils, lui dit le chanoine, si votre cœur est d'accord avec vos paroles, si c'est sincerement que vous voulez renoncer au siecle, pour suivre J. C., venez avec moi dans mon pays; Dieu, qui a toujours égard aux bons désirs, vous fera trouver dans le Limousin quelque lieu conforme à vos saintes inclinations. Vous y servirez Dieu selon les bons désirs que lui-même vous a inspirés, et il vous tendra la main, de peur que vous ne vous égariez. »

Gaucher avait alors dix-huit ans; et comme il voulait prévenir la séduction du siecle, il partit avec Humbert et un nommé Germond, qui fut depuis son disciple dans la vie réguliere, mais qui ignorait alors le dessein de Gaucher. Quand il fut venu au lieu nommé S. Liénard ou Léonard, ainsi appelé parce que le corps de ce Saint était honoré en ce lieu, il passa la nuit devant son tombeau.

Le matin il demanda permission à Humbert de chercher un lieu solitaire, où il pût se fixer; et prenant son compagnon avec lui, ils parcoururent tous les lieux déserts d'alentour.

Enfin étant venus à un endroit nommé Chavagnac, et voyant que ce lieu était éloigné du commerce des hommes, ils le choisirent pour leur demeure, afin d'accomplir à la lettre cette parole du prophete: *J'ai fui, je me suis éloigné, et j'ai demeuré dans la solitude.* Ils demeurerent pendant trois ans, seuls dans ce lieu, occupés de la priere et du travail des mains, ignorés des hommes mais connus de Dieu, et marchant par la voie de la pénitence vers la céleste patrie.

Quelque grande que fût leur retraite, et quelque soin qu'ils prissent pour demeurer inconnus, Dieu permit que la réputation de leur vertu pénétrât jusque dans la ville. Gaucher tout jeune qu'il fût, attirait l'admiration. On venait le consulter, on se recommandait à ses prieres; quelques personnes voulurent même vivre sous sa discipline. Forcé de faire céder son humilité à l'empressement de ceux qui voulaient se donner à Dieu, il reçut des disciples, avec qui il agit comme avec des freres; et quand le nombre en fut accru, il obtint du chapitre de Limoges, la permission de bâtir un monastere dans une forêt dépendante du chapitre.

Dès que le bâtiment fut achevé, on accourut de tous côtés pour l'entendre, et Dieu toucha le cœur d'un grand nombre par ses instructions. Plusieurs femmes ayant aussi demandé à vivre sous sa direction, il ne put se défendre de leur faire bâtir un monastere à quelque distance du sien; de leur donner une regle, et de les prendre sous sa conduite.

Enfin après avoir beaucoup formé de disciples, qui ayant été les compagnons de sa pénitence, devaient lui être associés dans la récompense, il alla jouir de celle qui lui était destinée. Il mourut d'une chûte, âgé de 80 ans, le 9 avril de l'année 1140. Dieu fit connaître la sainteté de son serviteur par quantité de miracles qui s'opérerent à son tombeau et ailleurs, par son intercession.

Pratiques. 1. Un ami fidele est un trésor qu'on ne peut assez estimer. N'en choisissons que de pieux, qui soient capables de nous exciter au service de Dieu.

2. N'entreprenons rien légerement, et sans avoir consulté Dieu par des prieres humbles et ferventes. Dieu ne nous abandonnera pas., si nous le cherchons sincerement.

Priere. Faites-nous la grace, Seigneur, de ne suivre que votre sainte volonté dans ce que nous entreprenons. Videz-nous de notre propre esprit, afin de nous remplir du vôtre.

(11 *avril.*) S. JEAN CALYBITE. 5. siecle.

Jean surnommé Calybite, à cause de la cabane où il vécut inconnu dans sa propre maison, était le troisieme et le dernier fils d'un homme des plus qualifiés de Constantinople, nommé Eutrope, dont la femme s'appelait Théodore. Ses parens l'éleverent chrétiennement et l'appliquerent de bonne heure à l'étude des sciences. L'enfant n'avait d'inclination que pour le bien, et il fit connaître dès ses premieres années la grace dont Dieu l'avait prévenu, par le peu de goût qu'on remarquait en lui pour tout ce que le monde estime, et qu'il recherche avec tant d'empressement.

A l'âge de douze ans il eut occasion de s'entretenir avec un religieux du monastere des Acemetes, qui passait par Constantinople, en allant visiter les saints lieux de Jérusalem. Jean ayant appris de lui la maniere dont on vivait dans son monastere, fut touché d'un désir si violent d'aller servir Dieu dans cette maison, qu'il fit promettre à ce bon religieux qu'à son retour il repasserait par Constantinople pour l'emmener avec lui. Depuis ce moment, Jean n'était plus occupé que du dessein qu'il avait formé de suivre Jésus-Christ pauvre et crucifié. Dans cette vue il pria ses parens de lui donner un livre des évangiles, afin d'y étudier le divin modele qu'il s'était proposé d'imiter. Comme ils avaient de la piété, ils se firent un plaisir de céder à une inclination si louable. Ils lui donnerent un livre d'évangiles très-bien écrit, et relié magnifiquement, afin que la beauté du livre fût pour l'enfant un nouvel attrait qui l'invitât à le lire.

Le religieux Acemete revint, comme il l'avait promis, et

et Jean ayant pris son temps, il quitta secretement la maison de son pere, pour le suivre, emportant avec lui son livre d'évangiles. Il alla au monastere des Acemetes; et s'étant présenté à l'abbé, il le pria de le recevoir et de lui couper les cheveux. L'abbé qui avait appris du religieux, qui était cet enfant et de quelle maniere il s'était échappé de la maison paternelle, fit d'abord quelque difficulté de le recevoir, à cause de sa grande jeunesse et de la délicatesse dans laquelle il avait été élevé: mais enfin vaincu par ses instances et par ses larmes, il l'admit au nombre des religieux.

Après qu'il eut passé six ans dans ce monastere, le démon lui suscita une tentation des plus violentes. Il lui rappela le souvenir de la maison de son pere, et le sollicita à y retourner. Cette pensée le suivait par-tout et ne lui laissait aucun repos. Il s'en ouvrit à son abbé et le pria de lui permettre d'aller revoir ses parens. Celui-ci essaya d'abord de l'en détourner, en le faisant souvenir de sa premiere ferveur, et des instances qu'il lui avait faites autrefois pour être reçu dans le monastere. Mais la vue de son corps exténué par l'ennui, le toucha; et sur ce que Jean lui dit, qu'il espérait de la bonté de Dieu et de la grace de J. C., qu'en contentant le désir qu'il avait de revoir ses parens, non-seulement il ne serait pas vaincu par l'ennemi de son salut, mais qu'il le terrasserait lui-même, pensa que peut-être Dieu avait dessein de faire entrer ce jeune homme dans quelque voie extraordinaire. Ces raisons le firent consentir à son départ, et après l'avoir recommandé aux prieres de tous ses freres, il lui donna sa bénédiction en répandant beaucoup de larmes.

Jean étant sorti du monastere, rencontra à quelque distance delà un pauvre fort mal vêtu. Il lui donna ses habits, et se revêtit des haillons dont ce pauvre était couvert. En cet état, il s'en alla à Constantinople; et après avoir prié Dieu de le fortifier dans le dessein qu'il avait pris de livrer à son ennemi un combat d'un genre tout nouveau, il alla se coucher à la porte de la maison de son pere, où il passa la nuit. Le lendemain matin, les domestiques de la maison le voyant, eurent pitié de sa misere, et on lui permit de se faire une petite loge sous la porte de la maison, pour s'y retirer. Il vécut ainsi sans être reconnu de personne, exposé aux mépris et aux rebuts de tout le monde, souffrant dans son cœur un combat continuel entre l'amour de Dieu qui le retenait dans cet état d'humiliation, et l'amour naturel qui le sollicitait à toute heure de se faire connaître à ses parens, qu'il voyait si souvent passer devant lui. Son pere touché de la patience avec laquelle il supportait la pauvreté; lui envoyait tous les jours des mets de sa table: mais Jean n'en prenait que ce qui lui était absolument nécessaire pour vivre, et distribuait le reste à d'autres pauvres. Sa mere qui pleurait encore tous les jours le fils qu'elle avait perdu, l'avait devant les yeux, sans le connaître; et le voyant pauvre, hideux et

tout défiguré, elle pouvait à peine jeter ses regards sur un objet si triste et si désagréable.

Dieu qui avait sans doute inspiré à notre Saint cette résolution extraordinaire, lui donna la force d'y persévérer pendant trois ans, sans que de si rudes épreuves pussent affaiblir son courage. A la fin, connaissant que sa derniere heure approchait, il pria l'intendant de la maison de dire à sa maîtresse que le pauvre Calybite la suppliait de le venir voir, ajoutant qu'il avait quelque chose de conséquence à lui dire. La dame parut surprise de cette demande. Elle en parla à son mari, qui fut d'avis qu'elle lui donnât cette consolation. Etant descendue, elle fit tirer le Saint de sa loge pour lui parler. Il était mourant, et pouvait à peine se faire entendre. Madame, lui dit-il d'une voix faible et entrecoupée, je prie Dieu qu'il vous récompense de la charité que vous avez exercée envers un pauvre et un étranger comme moi. Mais j'ai une derniere grace à vous demander, c'est qu'après ma mort je sois enterré sous cette loge avec les haillons dont je suis couvert, et sans aucune cérémonie. Après qu'elle le lui eût promis, il lui présenta son livre des Evangiles, en disant : Recevez ce présent que je vous offre. Je souhaite que vous et monsieur votre mari y trouviez votre consolation dans cette vie, et le gage de la vie éternelle. Elle le reçut de bon cœur; mais avec quelque étonnement de voir qu'un homme si pauvre eût un livre de si grand prix. Puis l'ayant considéré attentivement : Ce livre, dit-elle, est tout semblable à celui que je donnai autrefois au plus jeune de mes fils; et jetant un grand cri, au souvenir de la perte de ce cher enfant, elle répandit beaucoup de larmes. Elle alla montrer ce livre à son mari, qui le reconnut tout d'abord; et se sentant les entrailles émues; il alla sur-le-champ avec sa femme, trouver ce pauvre, dans l'espérance d'apprendre des nouvelles de leur fils. Ils lui firent promettre de leur découvrir avec sincérité tout ce qu'il savait sur le sujet de ce livre. Alors Jean se voyant près de rendre l'esprit, jeta un profond soupir, et leur dit : Je suis ce fils que vous avez si long-temps cherché, et c'est-là le livre que vous me donnâtes quelque temps avant mon départ. A ces paroles leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent à divers signes, à quoi ils n'avaient pas pris garde d'abord. Mais l'excès de la joie d'avoir trouvé leur fils, se confondant avec la douleur qu'ils avaient de le perdre en même-temps, ils demeurerent saisis, et ne purent presque faire autre chose que de l'arroser de leurs larmes. Quelques heures après il expira entre leurs bras.

PRATIQUE. Que le saint évangile soit pour nous la chose la plus chere et la plus précieuse, puisqu'il nous apprend qu'en méprisant les biens du siecle, nous gagnerons le Paradis.

PRIERE. Quelle bonté, ô mon Dieu ! de nous donner votre royaume, pour un peu de boue que nous aurons abandonnée ! Que votre saint Evangile, qui nous le promet, nous soit plus cher que notre vie.

(12 *avril.*) S. SABAS, MARTYR. 4e. siecle.

SABAS vivait dans le quatrieme siecle, sous l'empire d'un prince Goth, ennemi de la religion de J. C. Le Saint avait passé la fête de Pâque avec un prêtre, nommé Sansale, et ils s'excitaient ensemble à l'amour des souffrances, lorsqu'Atharide, fils d'un prince Goth, vint à leur logis pendant la nuit, avec une troupe d'impies, et se saisit d'eux. Sansale fut lié et mis dans un chariot; pour Sabas on le traîna tout nu au milieu de quantité d'épines, et pendant tout le chemin on le frappait de verges et de bâtons. Cependant Dieu, pour manifester sa puissance, permit que le Saint fût trouvé sans aucune blessure. Les bourreaux irrités de ce qu'il ne portait aucune marque de leur cruauté, le dirent à Atharide, qui fit pendre le Saint par les mains à une poutre de sa maison. Peu de temps après, on apporta à Sansale et à Sabas des viandes immolées, et on les pressa d'en manger; mais ils le refuserent tous deux constamment. Nous ne pouvons prendre de cette viande, dit le prêtre: dites plutôt à Atharide, qu'il nous fasse attacher à une croix, ou que l'on nous ôte la vie par quelqu'autre supplice. Sabas voyant que les envoyés du prince insistaient, leur dit: Qui est-ce qui nous envoie ces viandes? C'est le seigneur Atharide, répondirent-ils. Il n'y a qu'un seul Seigneur, qui est le Dieu du ciel et de la terre, dit le saint martyr. Ces viandes sont impures, de même que ceux qui les envoient, et votre Atharide lui-même. Un des envoyés, irrité de cette réponse, jeta le pilon d'un mortier contre l'estomac de Sabas, avec tant de violence, qu'on crut qu'il l'avait tué. Sabas ne parut pas néanmoins en avoir senti le moindre mal. Pensez-vous m'avoir tué, dit-il à ce malheureux? Vous vous trompez, ce coup que vous m'avez porté ne m'a pas fait plus de mal que si vous eussiez jeté un peu de coton contre ma poitrine.

Atharide, que ces miracles extérieurs ne convertissaient point, commanda qu'on fit mourir le Saint: les exécuteurs le traînerent à la riviere de Musson, où ils le noyerent.

PRATIQUE. Pratiquons les vertus que l'Evangile nous enseigne. C'est la meilleure préparation pour rendre témoignage à Jésus-Christ, et pour confesser que nous avons le bonheur d'être de ses disciples.

PRIERE. Nous ne sommes pas dignes, Seigneur, de vous sacrifier notre vie par le martyre. Faites-nous la grace de vous offrir le sacrifice d'un cœur purifié par une pénitence sincere.

(13 *avril.*) S. HERMÉNIGILDE, MARTYR. 6.e siecle.

HERMÉNIGILDE, fils de Levigilde, prince Visigoth, fut élevé dans l'arianisme. Mais les sollicitations et la vertu de la princesse Ingonde sa femme, jointes aux instructions de saint Léandre son oncle, lui firent embrasser la religion catholique. Cette conversion alarma son pere. Il lui envoya des personnes de confiance pour lui parler de sa part, et les

chargea de lettres, où après les plus magnifiques promesses, s'il voulait revenir à l'arianisme, il le menaçait de tout le poids de son indignation, s'il ne se rendait à ses désirs.

Herménigilde répondit aux lettres de son pere avec tout le respect qu'il lui devait, et en même temps avec le courage qu'on avait lieu d'attendre de la grace qui agissait sur son cœur. « J'avoue, lui écrivit-il, que vos bontés sont infinies à mon égard, et je me croirais indigne de vivre, si jamais je manquais de reconnaissance. Oui, je conserverai jusqu'au dernier soupir le respect, l'attachement et la tendresse que je vous dois. Mais est-il possible que vous ne vouliez pas me permettre de préférer mon salut aux grandeurs de la terre? Je vous le dis, la couronne (1) que je porte, je la compte pour rien. Je suis prêt de vous rendre ou de briser le sceptre que vous m'avez donné, et de descendre du trône où vous m'avez fait monter. Je suis prêt même à perdre la vie plutôt que d'abandonner la vérité que Dieu a eu la bonté de me faire connaître. Il n'est pas juste qu'un pere ait plus de pouvoir sur son fils, que la conscience et la loi de Dieu. »

La générosité chrétienne qui paraissait dans cette lettre, irrita Leuvigilde au dernier point, et il résolut de mettre tout en œuvre pour faire changer son fils. Celui-ci prit le parti de se retirer à Ossete, qui était en ce temps-là une place très-forte, et dont les habitans étaient fort attachés à ce prince. Leuvigilde attaqua Ossete, la prit, et y mit le feu. Le jeune prince surpris et hors d'état de se pouvoir défendre, se retira dans une Eglise comme dans un asile sacré, espérant au moins que le lieu serait respecté. Leuvigilde ne voulut pas en effet l'en tirer par force; mais il permit à Recarède, son second fils, d'avoir une entrevue avec Herménigilde, et de lui promettre le pardon, s'il venait se soumettre à son pere. Recarede y alla de bonne foi. Il protesta à son frere, qu'il ne s'agissait plus de religion; que Leuvigilde ne lui en parlerait plus, mais qu'il voulait qu'il lui demandât pardon d'avoir pris les armes contre lui, et qu'à ce prix son amitié lui serait rendue avec la paix. En effet, Herménigilde est blâmable d'avoir pris les armes contre son pere, quoique pour se défendre. Il ne savait pas, dit Grégoire de Tours, le jugement dont Dieu le menaçait pour s'être attaqué à son pere, tout hérétique qu'il était. Le jeune prince crut à la parole de son frere, et vint se prosterner aux pieds de Leuvigilde, qui le releva et l'embrassa avec des marques apparentes d'un véritable retour. Ensuite ils s'en allerent ensemble, et pendant le chemin, le pere tint à son fils des discours pleins d'une feinte tendresse, jusqu'à ce qu'il l'eut amené dans son camp. Alors Leuvigilde démasquant la perfidie qu'il avait tenue cachée, fit ôter à son fils les marques de la royauté, et l'envoya à Séville, où il fut enfermé dans une tour. Là on employa encore les promesses.

(1) Herménigilde avait été associé à l'empire par son frere.

et les menaces pour le faire changer. Mais comme il demeurait inébranlable, on l'enferma dans un cachot affreux, que la grace lui fit regarder comme un lieu de délices. Comme si les horreurs d'une prison si rude, et les autres incommodités qui accompagnent un tel état, ne fussent pas encore assez rigoureuses, le Saint y ajouta beaucoup d'austérités. Il jeûnait continuellement; il n'avait que la terre pour lit, il était couvert d'un rude cilice, et il s'occupait uniquement des choses du ciel.

Il vécut ainsi jusqu'au 14 avril de l'an 586. Comme Leuvigilde souhaitait avec passion de le ramener à la secte des Ariens, il lui envoya ce jour-là vers le milieu de la nuit un évêque de ce parti pour lui administrer la communion. Mais Herménigilde ayant su que cet évêque était Arien, loin de l'écouter, il le chassa de sa présence. Leuvigilde regarda cet affront comme un outrage fait à sa propre personne, et il en fut si irrité, que sur-le-champ il envoya un bourreau pour couper la tête à ce jeune prince.

PRATIQUE. Jamais il n'est permis de manquer à ce que l'on doit à son Prince. La conscience est la seule chose sur laquelle il n'a pas de pouvoir. Dans tout le reste on lui doit l'obéissance, le respect, et la vie même, s'il est nécessaire.

PRIERE. Les Princes, ô mon Dieu! sont votre image sur la terre. Faites-nous la grace de respecter, en eux, votre grandeur et votre autorité souveraine, et de n'oublier jamais que nous leur devons tout; mais que vous seul êtes le maître de notre ame et de notre conscience.

(14 *avril.*) S. MACEDONE. 5.e siecle

Ce Saint était Syrien de naissance, d'un esprit fort simple, sans éducation, sans étude, et même sans aucune connaissance des saintes écritures. Mais Dieu l'instruisit par l'onction intérieure de son esprit, et l'éleva à cette haute sagesse qui ne sait que J. C. crucifié; qui n'estime rien de grand que Dieu, et qui ne connaît point d'autre bonheur que de lui être uni par la charité. Il vécut quarante-cinq ans sur le haut des montagnes, assez près d'Antioche, sans autre retraite que les trous et les cavernes; et pendant quarante ans, il ne se nourrit que d'orge pilée et détrempée dans de l'eau. C'est ce qui lui a fait donner le surnom de mangeur d'orge. Son âge et ses infirmités, et la crainte d'aller contre l'ordre de Dieu, en abrégeant sa vie et sa pénitence, l'obligerent dans la suite à modérer un peu cette austérité. Il quitta son orge, pour se nourrir de pain: il se fit une petite cabane, pour se mettre à couvert, et puis il accepta quelques petits logemens d'emprunt. Toute son occupation était d'offrir jour et nuit des prieres à Dieu, et de travailler à le posséder dans son cœur. Un chasseur le rencontra un jour, et lui demanda ce qu'il faisait seul sur ces montagnes. Ce que vous y faites vous-même, répondit-il, vous courez après des bêtes; moi je cours après mon Dieu, pour tâcher de l'atteindre et de le voir. C'est une chasse dont je ne me lasserai jamais.

Dieu accorda à S. Macedone le don des miracles. Je n'en rapporterai qu'un, qui a été à l'avantage de toute l'Eglise, et qui suffirait seul pour attester la sainteté éminente de celui qui l'obtint par ses prieres: c'est la naissance du saint et savant évêque Téodoret. Sa mere était stérile et hors d'état d'avoir jamais des enfans. Comme elle avait une piété solide, elle s'en consolait par la soumission à la volonté de Dieu : mais son mari en était fort chagrin. Il allait par-tout implorer les prieres des serviteurs de Dieu, sans qu'aucun osât lui promettre ce qu'il désirait. Le seul saint Macedone lui promit non-seulement qu'il demanderait à Dieu un fils pour lui, mais encore qu'il l'obtienderait. Cependant trois ans se passerent sans qu'on vit l'effet de sa promesse. Le mari alla trouver le saint solitaire, qui lui dit de faire venir sa femme. Quand elle fut venue, il l'assura qu'elle aurait un fils, mais qu'il fallait qu'elle le rendît à Dieu, en le consacrant à son service; elle le promit et devint grosse. Il lui survint durant sa grossesse une maladie qui la mettait en danger de faire une fausse couche. Le saint fut appelé, et la vint voir. Il lui dit de ne rien craindre, et que Dieu lui conserverait le don qu'il lui avait fait, pourvu qu'elle se souvînt de ce qu'elle lui avait promis. J'y suis bien résolue, répondit-elle : car je suis persuadée qu'il vaut beaucoup mieux n'avoir pas d'enfans, que de ne pas donner à ceux qu'on a, une éducation chrétienne. Après cela le Saint lui fit boire d'une eau qu'il avait bénie : et elle recouvra la santé. Quand elle fut à son terme, elle mit au monde un enfant qui fut appelé *Théodoret*, c'est-à-dire, Dieu-donné. C'est lui-même qui nous a appris dans la suite tout ce que nous savons de saint Macedone. Il rapporte qu'étant jeune il l'allait souvent voir pour recevoir sa bénédiction, et écouter ses avis. Ce Saint lui disait : « Mon fils, votre naissance a coûté bien des peines; j'ai passé bien des nuits en prieres, pour obtenir de Dieu cette grace pour vos parens. Vous avez été consacré à Dieu, avant de voir le jour. Vivez d'une maniere qui réponde à l'engagement que l'on a pris pour vous. Ce qui est consacré à Dieu est saint, et ne doit point être employé à des usages profanes. Vous devez donc renoncer aux passions déréglées, et ne vous occuper que de ce qui peut plaire à Dieu. » Voilà, ajoute Théodoret, les avis que cet homme divin me donnait, et que je n'oublierai jamais.

Saint Macedone mourut vers l'an 430, à l'âge de plus de 90 ans, dans une telle odeur de sainteté, que tout ce qu'il y avait d'hommes à Antioche, citoyens et étrangers, sans excepter même les premiers magistrats, assisterent à ses funérailles; et il n'y eut personne qui ne regardât comme un honneur de pouvoir porter ce saint corps sur ses épaules. On l'enterra à Antioche dans l'Eglise des martyrs.

PRIERE. Les gens du monde courent après les plaisirs comme des chasseurs après les bêtes. Un chrétien court après la bienheureuse éternité.

PRIERE. Toute notre vie, Seigneur, n'est qu'un amusement : faites-nous comprendre que nous sommes créés pour vous, et que notre principale affaire est de nous occuper de vous.

(13 *avril.*) S. PIERRE GONÇALES. 13.e siecle.

PIERRE GONÇALES naquit à Astorga, ville d'Espagne, l'an 1198. Astorga avait alors pour Evêque son oncle maternel prélat habile et estimé ; et ce fut à lui que Gonçales fut redevable de sa premiere éducation ; et en peu de temps il devint si habile, qu'on le regardait comme un de ces génies supérieurs qui servent d'aiguillon à ceux qui veulent les imiter.

Le prélat ravi d'avoir un neveu de si grande réputation, voulut l'attacher à son Eglise. Il le fit clerc, et peu de temps après il lui donna un canonicat dans sa cathédrale. Heureux si, en entrant dans le clergé, Gonçales y eût apporté d'autres dispositions qu'un génie heureux et fécond. Il aimait l'éclat et le faste ; un certain air de propreté ou plutôt de vanité dans ses habits et dans toute sa personne, le rendait plus semblable à un cavalier qu'à un ecclésiastique.

Le doyen du chapitre d'Astorga étant mort, le jeune Gonçales fut pourvu de ce bénéfice ; et cette nouvelle dignité ne servit qu'à augmenter l'enflure de son cœur. Ayant reçu ses provisions de Rome, le jour qu'il prit possession de sa dignité, il se promena dans la ville revêtu d'un habit fort riche, et ressemblant plutôt à un conquérant qui entre victorieux dans une ville, qu'à un ecclésiastique qui ne doit se faire remarquer que par la modestie et la simplicité.

Pendant qu'il se montrait ainsi dans tous les quartiers, son cheval s'abattit dans un bourbier, ce qui excita la risée du monde. Le péuple le suivit avec des huées et des railleries qui l'humilierent beaucoup et le remplirent de confusion. Mais combien de fois a-t-il eu raison de dire depuis, en se rappelant cette aventure : C'est pour mon bien, Seigneur, que vous m'avez humilié ? En effet, étant revenu à lui, et la grace qui lui avait ménagé cette mortification pour le guérir, faisant une forte impression sur son cœur, il s'écria : « Puisque le monde se joue ainsi de ceux qui l'aiment, je m'en jouerai à mon tour en le méprisant.

Plein de cette pensée, il retourne chez lui, rend graces à Dieu de ce qu'il l'a abaissé pour lui faire voir le néant du monde, qu'il avait trop aimé, et lui promet de s'en séparer entierement. La résolution fut efficace, il entra presque aussitôt dans l'ordre de saint Dominique, où l'on vivait dans une étroite pauvreté. Ses supérieurs l'éprouverent quelque temps, mais dès qu'ils le crurent assez affermi dans le bien et rempli des richesses du salut, ils l'éleverent malgré lui à l'ordre de prêtrise. Alors pour répondre à l'intention de saint Dominique, Gonçales ne fut pas prêtre pour lui seul ; mais il se crut obligé envers tous les fideles. Il entendit les confessions il prêcha avec zele, il convertit quan-

tité de pécheurs, il anima beaucoup de justes, il édifia l'Eglise et se sanctifia lui-même.

Quelques seigneurs de la cour, s'entretenant un jour de la vertu du Saint, virent passer une fameuse courtisane; et l'arrêtant, ils lui dirent que si elle avait entendu prêcher Gonçales, elle changerait bientôt de vie. Cette malheureuse répondit effrontément : Si j'avais la liberté de lui parler seul à seul, on verrait que sa vertu n'est pas plus affermie que celle de bien d'autres. Cette réponse piqua la maligne curiosité de ces jeunes seigneurs, et ils lui promirent une somme d'argent, si elle pouvait gagner Gonçales. La courtisane enhardie par cette promesse, va trouver le Saint; et afin d'écarter ceux qui étaient avec lui, elle lui dit qu'elle a une affaire importante et secrete à lui communiquer. Quand le Saint fut seul : C'est de moi, dit cette femme, dont il s'agit. Puis se jetant à ses genoux et versant beaucoup de larmes feintes : Je veux changer de vie : je suis une malheureuse, je viens à vous, afin que vous me tiriez du bourbier où j'ai été si long-temps plongée. Comme le jour était près de finir, Gonçales lui dit de revenir le lendemain, et qu'il lui donnerait tout le loisir que demandait une affaire de cette importance. Ah! mon pere, s'écria-t-elle, en redoublant ses larmes, si vous ne m'écoutez à présent, je n'aurai plus la force de revenir. Gonçales, qui la croyait sincerement touchée de Dieu, lui dit de commencer la confession de ses crimes. Alors cette hypocrite, changeant de ton et de langage, lui dit tout ce que le démon put lui inspirer de plus propre à le séduire. Mais Dieu, qui en permettant que la tentation attaque les Saints pour les éprouver, leur donne des forces supérieures à la tentation, pour les en faire triompher, soutint Gonçales contre les attaques de celle-ci. Attendez un moment, répondit Gonçales, puis entrant dans une autre chambre, il allume un grand feu, et s'enveloppe de son manteau; puis appelant cette femme, il se couche sur ce brasier, et dit à la courtisane : Venez, voici où je vous attends. Cette femme interdite d'une action si peu attendue, et plus surprise encore de ce que le feu ne brûlait pas Gonçales, se jeta à ses genoux, et versant des larmes plus sinceres qu'auparavant : Ah! mon pere, s'écria-t-elle, vous ne voyez plus une infâme pécheresse, vous voyez une pénitente. Obtenez-moi miséricorde du Sauveur qui vous favorise. La conversion fut sincere : cette femme confessa tous ses péchés, et entra dans un monastere pour en faire pénitence le reste de ses jours.

Ce fait augmentant la vénération qu'on avait pour le Saint, il quitta la cour de peur d'être séduit par l'orgueil, après avoir vaincu l'impureté, et il rentra dans son cloître, où il continua toujours à s'employer à la conversion des pécheurs. Enfin consumé de jeûnes et de travaux, il tomba malade dans le temps qu'il prêchait à Tuy en Galice, et il se prepara à la mort. Elle arriva le jour de Pâque, le 15 avril de

l'an 1240. Son nom est devenu célebre sur mer, par l'invocation de ceux qui ont réclamé son assistance durant les tempêtes, sous le nom de saint Elme.

PRATIQUES. 1. Si l'on a soin de former les enfans à la piété encore beaucoup plus qu'aux sciences, leur esprit s'enfle, leur cœur se corrompt. et les parens qui ont élevé leurs enfans pour le monde, et non pas pour Dieu, sont châtiés dès cette vie par des chagrins qu'ils en reçoivent, et en seront punis ensuite éternellement.

2. Sans être missionnaires, nous devons annoncer Jésus-Christ, et le faire aimer par notre humilité, par notre patience, et sur-tout par notre charité.

PRIERE. Que le sang de Jésus-Christ, ô mon Dieu! éteigne le feu de nos passions. Que notre cœur ne brûle que du feu de la charité.

(16 *avril.*) S. FRUCTUEUX, ARCHEV. DE BRAGUE. 7.e siecle.

FRUCTUEUX naquit à Viez en Espagne. Il était fils d'un général d'armée, et tirait son origine du sang royal des Goths. La mort de ses parens l'ayant mis en état de disposer de ses biens, il en donna une partie aux Eglises et l'autre aux pauvres.

L'an 656, le dixieme concile de Tolede l'éleva sur le siége de Brague : et l'on peut dire que ce fut un pasteur selon le cœur de Dieu. Plein de la science des Saints, il conduisit son troupeau dans les meilleurs pâturages. Pour donner plus de poids à son ministere, Dieu lui accorda le don des miracles. Etant allé un jour à Merida visiter l'Eglise de sainte Eulalie, pour laquelle il avait beaucoup de dévotion, il s'arrêta en chemin dans un bois, afin de prier. Pendant qu'il était dans cette sainte fonction, il vint un paysan, qui le voyant fort mal vêtu et nu-pieds, le prit pour un esclave fugitif, et le chargea d'injures. Le Saint lui dit qu'il n'était pas ce qu'il pensait, mais le paysan toujours prévenu continua de l'outrager de paroles, et le frappa même avec son bâton. Fructueux, pour toute défense, fit le signe de la croix, et aussitôt le paysan devint furieux, et se roula sur la terre comme un homme qui serait possédé du démon. La charité du Saint ne lui permit pas de le laisser en cet état; il s'approcha de cet homme, pria sur lui et le guérit. Il fit encore plusieurs autres miracles; mais sa vie sainte, toujours remplie de bonnes œuvres, toujours occupée de Dieu, soit dans la dissipation des voyages, soit dans les sollicitudes pastorales, est encore plus digne de notre attention.

Sa derniere maladie commença par une fievre qui lui fit juger qu'il allait bientôt sortir de cet exil. On lui demanda alors s'il ne craignait pas la mort. Non, dit-il, je n'en ai aucune crainte, car quoique je sois pécheur, je regarde la mort comme un passage qui me conduira à Dieu, et me fera jouir de sa présence. Après avoir réglé les affaires de sa maison, il se fit conduire à l'Eglise, où il reçut l'absolution de ses péchés. Ensuite il se prosterna devant l'autel, et y demeura le reste du jour. La nuit suivante, il tint ses mains

élevées vers le ciel sans changer de place, et rendit ainsi son esprit avant le lever du soleil.

PRATIQUE. De saints monasteres sont des asiles sûrs pour les justes qui y conservent leur innocence ; et pour les pécheurs qui viennent y faire pénitence : et ceux même que Dieu n'y appelle pas en sont édifiés. Demandons à Dieu qu'il ne prive pas son Eglise d'un si grand avantage.

PRIERE. Seigneur, vous savez que nous n'avons pas moins besoin de pénitence dans ce temps où vous en avez formé tant de maisons : ayez compassion de nous, et ne permettez pas que nous soyons privés de ces marques de votre miséricorde.

(17 *avril.*) S. ETIENNE, ABBÉ DE CÎTEAUX. 11.e siecle.

ETIENNE naquit en Angleterre, dans le onzieme siecle, de parens riches et distingués. Mais il préféra de bonne heure la retraite et la pauvreté à tout l'éclat de sa famille. Il passa en France, et vint prendre l'habit dans le monastere de Molesme. Après avoir édifié cette maison par sa régularité, le désir de mener une vie encore plus parfaite, le porta à aller trouver Hugues, archevêque de Lyon et légat du pape, pour lui faire part de son dessein. Hugues l'approuva, et en l'an 1058, il se retira avec vingt compagnons dans la forêt de Cîteaux. C'était une vaste solitude, qui n'était habitée que par des bêtes sauvages. Plus elle était affreuse, plus elle leur parut propre au désir qu'ils avaient de s'ensevelir tout vivans avec Jésus-Christ et à mourir au siecle présent. Du bois qu'ils avaient abbatu dans la forêt, ils bâtirent un monastere qui avait plus l'air d'un amas de cabanes, que d'une maison religieuse. Tel fut le commencement de l'ordre de Cîteaux, dont saint Robert et saint Albéric furent les premiers abbés. Etienne leur ayant succédé, regarda sa dignité comme un nouvel engagement, qui l'obligeait de vivre encore avec plus de sainteté qu'il n'avait fait jusqu'alors; et toute sa communauté marcha sur ses traces. Ces saints Solitaires pousserent si loin la régularité, et en particulier l'amour de la pauvreté, qu'ils convinrent de se défaire de toute l'argenterie de leur Eglise; et de n'avoir que deux croix de bois, des encensoirs de cuivre ou de fer, et un seul chandelier de fer. Il n'y eut que les calices qui furent d'argent.

Leur réforme fut traitée de nouveauté par les moines de Cluny. Ils s'éleverent contre saint Etienne et ses religieux, et prétendirent que leur exemple pouvait introduire le schisme et la division dans l'état monastique. Mais la piété d'Etienne et de ses compagnons fait leur apologie, et saint Bernard qui connaissait bien l'esprit monastique, prit dans la suite la défense de Cîteaux.

Saint Etienne désirant maintenir cet esprit de pauvreté et d'humilité dans ses disciples, voulait qu'ils lussent assidûment l'écriture sainte; et il passait lui-même chaque jour un temps considérable à la lire et à la méditer. Ils faisaient leurs délices de cette divine parole, et on peut dire que

c'était leur pain le plus ordinaire ; car ils manquaient souvent du pain matériel. Le travail qu'ils faisaient, n'était pas toujours suffisant pour subvenir à leurs besoins. Plusieurs fois le monastere se trouvant dans une pressante nécessité, on vit saint Etienne aller lui-même mendier du pain pour ses freres. Mais au milieu de cette indigence, il avait toujours un grand désintéressement. S'étant un jour informé à un de ses moines de qui il avait reçu plus d'aumônes, le moine lui dit que c'était d'un Prêtre qu'il connaissait, et qu'il lui nomma. Alors le saint abbé jeta un profond soupir, et s'écria : Malheur à vous, pourquoi avez-vous reçu quelque chose de cet homme ? Ne saviez-vous pas que c'est un simoniaque ? Je vous proteste que nous ne toucherons à rien de ce qu'il a donné. Ensuite il fit assembler les bergers qui se rencontrerent en ce lieu, et leur distribua tout ce que ce moine avait reçu.

Etienne étant prêt de mourir, entendit que ceux qui étaient auprès de lui s'entretenaient de ses vertus. Il leur témoigna que ces discours lui faisaient de la peine. « Je vous assure, dit-il en soupirant, que je m'en vais à Dieu avec autant de crainte que si je n'avais fait aucun bien. Car s'il y eut quelque chose de bon en moi, si ma bassesse a porté quelque fruit avec la grace et le secours de Jésus-Christ, que j'ai lieu de craindre de l'avoir mal conservé ! que j'ai lieu d'appréhender de n'avoir pas traité la grace de Dieu avec autant de dignité et d'humilité que j'y étais obligé ! Il mourut dans ces sentimens, le 28 mars de l'année 1134.

Pratiques. 1. Toute connaissance de la religion qui n'est pas fondée sur les saintes maximes de l'Evangile, est vaine et sujette à l'illusion ; mais malheur à nous, si nous nous contentons de savoir, sans faire ce que nous savons.

2. Si les richesses sont si dangereuses pour des religieux qui sont séparés des occasions du péché, les gens du monde ne doivent pas se persuader qu'elles soient sans danger pour eux, au milieu de tant d'occasions d'en abuser.

Priere. En vous possédant, Seigneur, nous possédons tous les biens, et spirituels et temporels : ne permettez pas que nous soyons assez malheureux pour chercher autre chose que vous.

(18 avril.) S. PIONE, martyr. 3e siecle.

Saint Pione était prêtre de l'Eglise de Smyrne, homme de beaucoup d'esprit, savant et éloquent, et plein de ce courage qu'inspirent la foi et la charité chrétienne. Il souffrit le martyre dans la persécution de l'empereur Dece, l'an 250, avec Sabine et Asclépiade. Polémon, garde du temple des idoles, étant venu avec des archers pour les arrêter, demanda d'abord à saint Pione, s'il savait qu'il y avait des ordres exprès de l'empereur, qui les obligeaient de sacrifier. Il répondit : Nous savons qu'il y a des commandemens, mais ce sont ceux qui nous ordonnent d'adorer Dieu. Venez donc à la place, dit Polémon, pour connaître la vérité de ce que je vous dis. Quand ils furent venus, il s'assembla autour

d'eux une grande multitude de peuple. Saint Pione fit un assez long discours au peuple, qui l'écouta avec beaucoup d'attention. A la fin, comme il protestait qu'il n'adorait point leurs dieux, ni leurs images d'or, ceux qui étaient autour de lui, et Polémon même lui disaient : Pione laissez-vous persuader ; car un homme de votre mérite est assurément digne de vivre. Il est bien doux de vivre et de voir la lumiere. Je dis comme vous, répondit Pione, qu'il est doux de vivre et de voir la lumiere : mais je l'entends de celle que nous désirons. Nous ne méprisons point cette lumiere qui est l'ouvrage de Dieu; mais nous en désirons une autre qui lui est infiniment préférable. Au reste, ajouta-t-il, je vous loue de l'affection que vous me témoignez ; mais j'y soupçonne de l'artifice. La haine déclarée est moins nuisible que des caresses trompeuses.

Il se passa un temps assez considérable en questions et en réponses, après quoi Polémon commença tout de bon à instruire le procès, et à interroger juridiquement les martyrs, afin que tout fût prêt pour le jugement du proconsul, qui devait arriver dans peu de jours. Après le premier interrogatoire, ils furent conduits en prison.

Plusieurs païens les venaient voir, et s'efforçaient de persuader saint Pione ; mais ils s'en retournaient sans pouvoir rien faire, et ne pouvaient s'empêcher d'admirer ses réponses. Ceux qui avaient sacrifié par force, y vinrent aussi, et ils déploraient leur chûte par des torrens de larmes. Les saints Martyrs en avaient pitié, et plaignaient sur-tout ceux dont la vie était sans reproche. Saint Pione avait les entrailles déchirées, en voyant, disait-il, les perles de l'Eglise foulées aux pieds des pourceaux, et la vigne du Seigneur ravagée par le sanglier.

Dès que le proconsul fut arrivé à Smyrne, il fit amener S. Pione à son tribunal ; et après l'avoir interrogé sur son nom et sa religion, il l'exhorta à sacrifier aux dieux. Comme le saint martyr persistait à le refuser, il lui fit donner la question, après laquelle il lui dit : Puisque tu as tant d'envie de mourir, tu seras brûlé vif. Ensuite il fit lire la sentence écrite sur une tablette en ces termes : « Nous ordonnons que Pione sacrilége, qui s'est avoué chrétien, soit brûlé vif, pour venger les dieux et donner de la crainte aux hommes. » Le Martyr alla gaîment et d'un pas ferme au lieu de l'exécution; il se dépouilla lui-même, s'étendit sur le poteau, et s'y laissa clouer. Quand il fut attaché, l'exécuteur lui dit : Revenez à vous et promettez de faire ce qu'on vous demande, et on ôtera les cloux. Pione, après être demeuré quelque temps pensif, dit : Je me hâte de mourir pour ressusciter. Ensuite on l'éleva attaché au poteau, et on le tourna vers l'Orient. Puis on entassa autour de lui une grande quantité de bois où on mit le feu. Comme il fermait les yeux, le peuple crut qu'il était mort, mais il priait en silence. Sa priere finie, il ouvrit les yeux, lorsque la flamme commençait à s'élever

et regardant le feu d'un visage gai, il dit : Amen : Seigneur, recevez mon ame. Aussitôt après il expira par un léger soupir.

Pratique. Si nous voyons tant de désordres, attribuons-les à nos péchés, qui obligent Dieu de se retirer de nous. Cessons de pécher, et il se rapprochera de nous.

Priere. Que le feu de votre amour embrase nos cœurs, ô mon Dieu ! et que ce feu sacré se communique à tous nos freres, afin qu'il nous purifie, et que nous devenions dignes de vous être unis.

(19 avril.) S. LEON IX, pape. 11e. siecle.

Saint Léon, connu dans le monde, sous le nom de Brunon, avant qu'il fût élevé au souverain pontificat, était de l'illustre maison d'Aspurg, en Alsace. Chanoine, puis évêque de Toul, il montra dans ces deux places qu'il ne cherchait dans l'exercice de ses fonctions ecclésiastiques, que son salut, et la sanctification des ames qui lui étaient confiées.

Le pape Damase étant mort en 1048, l'empereur Conrard tint une diete à Worms, au commencement de l'année suivante ; le Saint Siége était encore vacant, et dès qu'on y eut parlé de l'élection du pape, toute l'assemblée jeta les yeux sur Brunon, qui était présent. Il refusa très-long-temps de consentir à ce choix ; et comme on le pressait de plus en plus, il demanda trois jours pour délibérer. Il les passa en prieres sans prendre aucune nourriture : ensuite il fit une confession publique de ses péchés, croyant par-là faire connaître son indignité. Les larmes qu'il répandit en cette occasion, en tirerent de tous les assistans sans leur faire changer de résolution. Il fut donc contraint d'accepter cette dignité ; mais il déclara qu'il ne se rendait qu'à condition d'avoir le consentement du clergé et du peuple Romain. Il retourna ensuite à Toul ; et après la fête de Noël, il partit pour Rome en habit de pélerin, priant sans cesse dans le chemin pour le salut de ceux dont il allait être chargé. Quand il fut proche de Rome, toute la ville vint au-devant de lui, chantant des cantiques de joie : il descendit alors de cheval, et marcha long-temps nu-pieds. Après avoir fait sa priere, il exposa au clergé et au peuple le choix que l'empereur avait fait de lui, et dit qu'il les priait de déclarer là-dessus leur volonté. Comme je ne suis venu que malgré moi, dit-il, je m'en retournerai volontiers, si mon élection ne vous est point agréable. On ne lui répondit que par des acclamations de joie, il fut intrônisé le 12 février 1049. Il prit le nom de Léon IX, se proposant le grand saint Léon pour modele.

Le nouveau Pape avait environ 45 ans quand il monta sur le siége de Rome, et il ne l'occupa que cinq ans. Mais si ses années furent peu nombreuses, on en vit guere d'aussi pleines de vertus. Il s'appliqua d'abord à rétablir la discipline ecclésiastique et réguliere, et à réformer les mœurs. Il assembla un concile à Rome, et peu de temps après, un autre à Pavie.

Il abolit les mariages incestueux, qui étaient devenus fort fréquens, et fit grand nombre de réglemens nécessaires pour faire refleurir la piété. Comme il fut obligé de faire plusieurs voyages en Allemagne, par-tout où il passait, il corrigeait bien des désordres, et travaillait à la réformation des mœurs.

Le saint Pape étant tombé malade, se fit porter à l'Eglise de saint Pierre ; il y reçut les derniers sacremens, et fit ensuite cette priere à Dieu : « Seigneur plein de miséricorde, et le rédempteur des hommes, vous êtes toute ma confiance, parce que vous êtes seul celui qui peut me sauver. Si vous voulez que je travaille encore sous vos ordres au salut de votre peuple, je ne refuse pas la peine ; mais si vous voulez m'appeler à vous, soyez-en béni, je suis votre serviteur ; daignez abréger le temps de mon exil. » Il mourut le 19 d'avril 1054, âgé de 50 ans.

PRATIQUES. Travaillons à devenir Saints, et Dieu nous donnera des Saints pour nous conduire.

PRIERE. Seigneur, prince des pasteurs, nous avons le bonheur d'être devenus vos brebis par le Baptême ; donnez-nous dans votre miséricorde des hommes remplis de votre esprit pour nous conduire à vous.

(20 avril.) S. ELPHEGE. 10e. siecle.

ELPHEGE naquit en Angleterre, vers l'an 955, de parens nobles et vertueux, qui lui procurerent une éducation conforme à sa naissance et aux engagemens du christianisme. Pour faire fructifier ses premiers soins, Elphege quitta le monde dès sa jeunesse. Persuadé qu'il est plus facile de se passer des biens du siecle, que de n'en point abuser quand on les possede, il aima mieux s'en priver volontairement, que de s'exposer à se perdre en s'y livrant.

L'an 1006, il fut élevé sur le siége de Cantorbéri ; et pendant qu'il travaillait à faire des réglemens utiles pour étendre le regne de Jésus-Christ, des pirates Danois cherchaient à le détruire en ravageant l'Angleterre, qui n'était pas en état de leur résister. Elphege, qui n'avait pas d'autres armes que la priere et la vertu, s'efforçait d'arrêter ces barbares par ses exhortations, et même de les convertir. Il rachetait les captifs, et nourrissait le peuple réduit à la famine. Mais ces étrangers l'insulterent au lieu de se convertir. Ils attaquerent Cantorbéri, la prirent et la pillerent. Tout passa par le fer et le feu, sans épargner les femmes ni les enfans. Saint Elphege, s'échappant des mains de ses moines, qui le retenaient dans l'Eglise, accourut au milieu des corps morts ; et se présentant aux ennemis, s'écria : Epargnez ces innocens, il n'y a pas de gloire à les massacrer. Tournez plutôt votre colere contre moi, qui vous ai si souvent reproché vos crimes, qui ai nourri, revêtu et racheté ceux que vous teniez captifs. Les Danois ne lui en laisserent pas dire davantage : ils le prirent, lui serrerent la gorge, afin qu'il ne pût continuer ; et après lui avoir lié les mains, ils lui déchirerent le visage de leurs ongles, et lui donnerent dans

les côtés des coups de pieds et de poings. Ils brûlerent l'Eglise, et passerent le clergé et le peuple au fil de l'épée, ne réservant que le dixieme; en sorte qu'il ne resta que quatre moines et quatre-vingts hommes séculiers.

Ils tinrent Elphege sept mois dans une étroite prison: mais la maladie se mit dans leurs troupes, et en peu de temps il en mourut deux mille. Les chrétiens leur firent connaître que c'était Dieu qui les punissait; et touchés plutôt de leur perte que de leurs crimes, ils vinrent demander pardon à l'Archevêque, et le tirerent de prison. Elphege leur dit: quoique vous ne méritiez pas de grace, nous devons imiter l'exemple du Sauveur, qui lava les pieds même au disciple qui devait le trahir, et pria pour ceux qui l'avaient crucifié. Ayant ainsi parlé, il bénit du pain dont il leur donna à manger à tous, et ils furent délivrés de cette calamité. Alors ils lui envoyerent quatre de leurs chefs, qui le remercierent de la grace qu'il leur avait faite: mais ils ajouterent, que s'il voulait jouir de la liberté et de la vie; il leur payât trois mille marcs d'or. Comme il le refusa, ils le lierent de nouveau, et lui donnerent la question avec des tourmens inouis, puis ils le remirent en prison. Ils l'en tirerent le samedi suivant; et l'ayant mis sur un cheval le menerent, avec une troupe de gens armés pour le juger. Ils lui dirent paie-nous l'or que nous demandons, si tu ne veux être aujourd'hui donné en spectacle au monde. Il répondit: je vous propose l'or de la sagesse, qui est de quitter votre superstition, et vous convertir au vrai Dieu. Alors ils se jetterent sur lui, le frapperent du dos de leurs haches, et le chargerent de pierres. Le Saint se mit à genoux et pria pour eux. La faiblesse le fit tomber; mais s'étant relevé, il recommanda son Eglise au bon pasteur. Enfin un Danois qu'il avait confirmé la veille, touché d'une compassion peu éclairée, lui donna un grand coup de hache sur la tête, pour l'empêcher de languir, et le délivra de ses souffrances, le 19 avril de l'an 1012.

PRATIQUE. C'est un grand avantage que de n'avoir qu'à obéir. Un Chrétien qui vit dans le monde, trouve continuellement des occasions de le faire. Ne les négligeons pas, et souvenons-nous que Jésus-Christ nous a dit, qu'il n'était pas venu dans le monde pour faire sa volonté.

PRIERE. C'est à vous, Seigneur, que nous obéissons, quand nous obéissons aux hommes. Faites-nous la grace de renoncer à notre propre volonté, pour ne faire que la vôtre.

(21 avril.) S. SIMÉON 4.e siecle.

Nous apprenons par les historiens ecclésiastiques, que la religion de Jésus-Christ fut prêchée dans la Perse par les Apôtres même, et que du temps du roi Sapor, c'est-à-dire, vers le milieu du quatrieme siecle, ce pays renfermait un grand nombre de véritables adorateurs du vrai Dieu. Les mages qui gouvernaient la religion des Perses infideles, en étaient sensiblement affligés, et ils avaient souvent tenté,

mais inutilement, de proscrire le culte du vrai Dieu. Les Juifs, qui n'étaient pas moins ennemis des chrétiens, s'unirent avec les Perses, et sur tout avec les mages, pour les détruire; et de concert, ils engagerent Sapor à les persécuter. Siméon, surnommé le Foulon, était alors archevêque de Seleucie et de Ctésiphonte. C'était un prélat irréprochable dans ses mœurs, et qui veillait avec soin sur le troupeau qui lui était confié. Sa vertu et son zele irritaient les infideles : ils le regardaient comme l'appui de la religion chrétienne dans la Perse, et ils pensaient qu'ils pourraient la détruire, s'ils venaient à bout de l'accabler lui-même. Pour y réussir, ils le calomnierent auprès du roi. Siméon, dirent-ils à ce prince, est un perfide qu'il est dangereux de souffrir : il est l'appui de l'empereur des Romains, et lui découvre les affaires de Perse. Sapor ajouta à la calomnie sans l'examiner; et croyant Siméon coupable, parce qu'il était accusé, résolut de le punir, et d'envelopper tous les chrétiens dans sa perte. Il commença par les accabler d'impôts excessifs, afin de les réduire à une pauvreté insupportable, et il commit l'exaction de ses tributs à des hommes impitoyables. Les chrétiens pleins de mépris pour les richesses de ce monde, et persuadés qu'on gagne tout en abandonnant tout pour Jésus-Christ, donnerent volontiers leurs biens. Leurs générosité et leur patience ne firent qu'irriter leurs ennemis. Sapor, que ceux-ci animaient sans cesse, ordonna de faire mourir par le glaive les prêtres et les ministres de Dieu, d'abattre les Eglises, et de lui amener Siméon comme traître à l'état et à la religion des Perses.

Ses ordres furent promptement exécutés. Le Saint prélat fut pris et conduit devant le roi, chargé de fers. Le roi lui commanda d'adorer le soleil, et lui promit de riches dons et de grands honneurs, s'il lui obéissait. Il ajouta que s'il le refusait, il le ferait mourir, et qu'il exterminerait tous les chrétiens de ses états. Siméon également insensible aux promesses et aux menaces, ayant répondu qu'il n'adorerait point le soleil, et qu'il ne trahirait point sa religion, Sapor le fit mettre en prison, dans l'espérance de le trouver traitable dans la suite. Quelque temps après, Sapor le fit comparaître de nouveau devant son tribunal. Mais comme la prison semblait augmenter son courage au lieu de l'affaiblir, le roi ordonna qu'on le fit mourir par l'épée. Son martyre arriva vers l'an 344 de Jésus-Christ.

Pratique. Ne craignons pas de perdre des richesses périssables, mais craignons de perdre la foi : ainsi exposons tout, et notre vie même pour la conserver.

Priere. Seigneur, augmentez notre foi : faites-nous la grace de conserver un don si précieux. Que serions-nous, si nous étions sans vous ?

(22 *avril.*) S. USTHAZADE, PERSAN. 4e. siecle.

Dans le temps qu'on conduisait en prison le saint martyr Siméon dont nous avons parlé hier, un vieil eunuque nommé Ustazade, qui avait élevé le roi Sapor, et qui était alors l'intendant de sa maison, voyant passer le saint archevêque, se leva et se prosterna devant lui. Siméon, sans avoir égard à l'honneur que l'eunuque lui rendait, passa en détournant le visage, parce qu'Usthazade était chrétien, et qu'il avait eu depuis peu la lâcheté d'adorer le soleil. Ces reproches toucherent l'eunuque, et Dieu rendant tout d'un coup sa douleur efficace, il pleura et jeta de grands cris, quitta l'habit blanc qu'il portait, en prit un noir pour marque de deuil, et demeura assis devant le palais, gémissant et fondant en larmes. Hélas! disait-il, que dois-je attendre de Dieu que j'ai renoncé, puisque Siméon mon ancien ami, me traite si rudement à cause de ma faute, et qu'il se détourne ainsi de moi sans vouloir me parler!

Sapor ayant appris la tristesse où était Ustnazade, le fit venir, lui demanda la cause de son deuil, et s'il était arrivé quelque chose dans sa maison. « Non, seigneur, répondit-il: cette maison terrestre où je suis n'a éprouvé aucun accident fâcheux. Hé plût à Dieu que je fusse tombé dans tous les malheurs ensemble, plutôt que dans celui qui cause ma douleur! mon état serait bien plus supportable. Je pleure de ce que je vis encore, lorsqu'il y a long-temps que j'aurais dû mourir. Je suis affligé de voir encore le soleil que j'ai adoré en apparence et pour ne pas vous déplaire. Je mérite la mort à double titre, pour avoir trahi Jésus-Christ et pour vous avoir trompé. » Ensuite il jura par le créateur du ciel et de la terre, qu'il ne déguiserait plus ses sentimens. Le roi entra en fureur à ces paroles, jura la perte entiere des chrétiens, croyant que c'étaient eux qui avaient procuré ce changement dans l'eunuque, par enchantemens, et il commanda qu'on lui coupât la tête. Comme les bourreaux ménaient l'eunuque au lieu du supplice, il les pria d'attendre un peu, comme s'il avait quelque chose à dire au roi; et appelant un des autres eunuques, dont il connaissait la fidélité, il le pria de dire de sa part ces paroles à Sapor: « Je n'ai besoin du témoignage de personne pour vous assurer de l'affection avec laquelle je vous ai servi depuis ma jeunesse, et votre pere avant vous: vous le savez par vous-même. La seule récompense que je vous demande, est que ceux qui ne savent pas le sujet de ma mort, ne croyent pas que je sois puni pour avoir trahi l'état, ou pour quelque autre crime. Et afin que personue n'ignore la véritable cause de mon supplice, faites publier par un crieur public, qu'Usthazade a la tête coupée, non pour avoir rien fait contre le service de son roi, mais parce qu'il était chrétien, et qu'il a refusé de renier son Dieu. » L'eunuque rapporta fidele-

ment ces paroles à Sapor, et ce prince accorda la demande d'Usthazade, non pour le favoriser, mais parce qu'il voulait épouvanter les chrétiens, quand ils verraient qu'il n'épargnait pas même un vieillard par qui il avait été élevé, et à qui il avait tant d'obligation.

Pratique. Ayons soin de réparer nos fautes, et ne craignons pas de nous couvrir de confusion : mais appréhendons le malheur de ceux qui causent des scandales.

Priere. Seigneur, qui n'abandonnez pas les pécheurs, malgré leurs infidélités, inspirez-nous le repentir de nos fautes, et faites-nous retourner à vous.

(23 *avril.*) S.te OPPORTUNE. 8e. siecle.

Opportune était d'une des meilleures familles du pays d'Auge en Normandie. Quand elle fut en âge d'être mariée, plusieurs seigneurs de distinction la demanderent ; mais Dieu qui avait comblé son ame des richesses de la grace, lui avait donné un grand dégoût pour le monde. Ne voulant donc que Dieu pour époux, elle renonça aux partis les plus avantageux selon le siecle, pour en prendre un qui pût la conduire à une vie immortelle. Elle se retira au monastere de Montreuil dans la forêt d'Auge, à quelque distance de Sées. Elle y fit de si grands progrès dans la vertu, que l'abbesse étant morte, toutes les sœurs la choisirent pour lui succéder.

Opportune, en qui Dieu avait répandu un esprit de grace et de priere, était le modele de toutes ses sœurs, et les édifiait également, tant par sa douceur et son humilité que par son recueillement et son amour pour la pénitence. Ce fut par ses vertus qu'elle mérita le Ciel. Quelques jours avant sa mort, profitant de la liberté d'esprit que le Seigneur lui laissait encore, elle fit assembler ses sœurs et leur dit : « Il est juste, mes très-cheres sœurs, de rendre à Dieu des actions de graces, autant que nous en sommes capables, pour tant de bienfaits que nous avons reçus de lui, et que nous lui demandions pardon de toutes nos négligences et de tous nos péchés. Ce qu'il y a de bon en nous, c'est de Dieu que nous l'avons reçu ; car sans lui nous ne pouvons ni faire, ni penser rien de salutaire. » Elle mourut dans ces sentimens.

Pratique. Remplissons-nous bien de cette grande vérité : Que c'est Dieu qui nous donne ce qu'il y a de bien en nous, et nous n'aurons garde de nous élever des éloges que les hommes accordent à la vertu.

Priere. Vous nous avez appris, Seigneur, que sans vous nous ne pouvons ni faire, ni penser rien d'utile pour notre salut : dites-le à notre cœur, afin de le tenir dans l'humilité.

(24 *avril.*) S. URSMER, abbé. 7.e siecle.

Ursmer était originaire de Hainault, et vint au monde au mois de juillet de l'an 644 ou 645. Ses parens convaincus de la nécessité de donner à Dieu les prémices d'une

raison qu'on doit lui consacrer toute entiere, apprirent de bonne heure au jeune Ursmer, que n'étant fait que pour Dieu, il ne devait vivre que pour lui. Ils joignaient la priere à l'instruction, afin que Dieu versât ses bénédictions sur cette jeune plante, et qu'il la rendît fertile en vertus: et ils accompagnaient l'un et l'autre du bon exemple, afin qu'Ursmer se formât plus facilement au bien, en le voyant toujours pratiquer devant lui. Il répondit parfaitement à une si sainte éducation; et chacun admirait sa piété profonde dans un âge où les autres enfans savent encore à peine les premiers élémens de leur religion. De peur que l'air contagieux du monde n'infectât ces tendres fruits, ses parens le mirent au sortir de son enfance dans un des monastérés établis par S. Landelin, à qui l'on attribue le premier établissement du célebre monastere de Lobbes.

Ursmer s'appliqua dans sa retraite à cultiver son esprit par l'étude des sciences humaines: mais il eut encore un plus grand soin de former son cœur à toutes les vertus. Plus il lisait les actions des Saints qui étaient déjà arrivés à la gloire, plus il travaillait à augmenter en graces et en piété. Il eût voulu avoir toutes les vertus de chacun, afin d'avoir un cœur plus digne d'être offert à son Dieu; et souvent il lui disait comme David: Seigneur, mon desir est devant vous, et mes gémissemens ne vous sont point cachés.

S. Landelin, témoin par lui-même des vertus et des mérites d'Ursmer, le fit élever au sacerdoce et se déchargea sur lui de la conduite de son monastere. Mais il trouva tant d'oppositions de sa part, qu'il fallut employer l'autorité de Pépin maire du palais.

Le saint homme se voyant conducteur des autres, demanda à Dieu, comme Salomon, qu'il lui donnât la sagesse qui lui était nécessaire pour bien gouverner ceux qu'il lui confiait. Il veillait et priait jour et nuit pour entretenir la régularité dans son monastere, et y faire croître la ferveur dans tous les exercices, et sur-tout une profonde humilité. Et afin de mériter d'être exaucé, il était le premier à tout, même aux plus basses fonctions, il pratiquait de grandes mortifications. Ses austérités étaient si rigoureuses, que l'on croyait qu'il ne pouvait se soutenir que par un miracle. Il fut près de dix ans sans manger de pain: ce que nous ne proposons pas comme un exemple qu'on doive imiter, mais pour faire voir de quoi est capable un ardent amour pour Dieu, et un parfait mépris de soi-même et de sa propre vie.

Il eut une maladie considérable qui le fit beaucoup souffrir pendant neuf ans: mais elle n'affaiblit pas son amour pour la pénitence. Il se réjouissait à proportion que la douleur qu'il sentait devenait plus vive, dans l'espérance d'être bientôt réuni à J. C. Le Seigneur l'exauça enfin. Après l'avoir purifié comme l'or dans le creuset, il lui donna la récompense qui était due à sa constance et à sa persévérance dans les bonnes œuvres. Il mourut l'an 713.

Pratique. Les peres et les meres trouvent dans ceux de saint Ursmer un modele accompli de la conduite qu'ils doivent tenir à l'égard de leurs enfans. Qu'ils relisent souvent cet endroit, et qu'ils prient Dieu auteur de toute grace, de leur accorder celle de les imiter.

Priere. Seigneur, inspirez à ceux qui sont chargés d'élever les enfans un désir ardent, et les moyens de conserver en eux l'innocence de leur baptême. Faites-nous la grace à nous-mêmes d'en réparer la perte par une pénitence véritable.

(25 *avril.*) S. MARC, ÉVANGÉLISTE. 1.er siecle.

Selon la tradition la mieux autorisée, S. Marc ne fut converti à la foi de J. C., qu'après la résurrection de ce divin Sauveur. Il y a apparence qu'il fut une des conquêtes de l'apôtre saint Pierre, qui l'appele son fils dans sa premiere épître : beaucoup de peres ont dit que S. Marc était l'interprête de cet Apôtre. Lorsque S. Pierre alla à Rome, Marc l'y accompagna, et ce fut pendant le séjour qu'il fit dans cette ville, qu'il écrivit son évangile, à la priere des fideles qui voulaient conserver par écrit ce que S. Pierre leur avait enseigné de vive voix. Cet apôtre mit l'évangile de saint Marc entre les mains des fideles de Rome, et le leur donna à lire, afin qu'ils se confirmassent de plus en plus dans ce qu'il leur avait enseigné, et qu'ils fussent de vrais disciples du Seigneur par les mœurs, aussi-bien que par leur croyance.

Saint Marc, destiné à prêcher ce même évangile qu'il venait d'écrire, fut envoyé dans l'Egypte par S. Pierre. On tient qu'avant lui, personne n'avait encore prêché la foi dans ce pays, qui était plongé depuis si long-temps dans les superstitions païennes. Après avoir parcouru diverses provinces, il vint à Alexandrie dans la septieme année de Néron. Sa vie austere et pénitente, ses miracles éclatans, et les bénédictions que Dieu répandit sur ses prédications, firent bientôt changer de face à cette ville. Elle devint en peu de temps presque toute chrétienne et fervente dans les bonnes œuvres.

On dit que l'an 68, S. Marc, étant alors à Alexandrie, les idolâtres le prirent un jour où ils célébraient la fête de leur prétendu Dieu Séraphis ; et que l'ayant traîné en un lieu plein de rochers et de précipices, ils le maltraiterent si cruellement, qu'il en mourut.

L'Eglise fait dans ce jour des processions accompagnées de l'abstinence de viande. La vue qu'elle paraît avoir, est de faire faire réflexion aux chrétiens sur leurs obligations à l'égard des biens temporels qu'ils reçoivent si libéralement de la bonté de Dieu. Elle veut leur apprendre à demander ces biens comme étant nécessaires pour le soutien de leur vie, et à l'en remercier continuellement, puisqu'ils les reçoivent si régulierement, qu'on peut dire que jamais rente ne fut payée avec tant d'exactitude. Mais l'église a encore une autre intention ; elle veut que les fideles, en demadant ces biens temporels, aient encore plus de soin d'en demander le bon usage ; et sur-tout qu'ils demandent avec instance les biens spirituels, une foi vive et animée, une piété sincere,

un détachement véritable d'eux-mêmes, un mépris de la vie, un désir vif et empressé du ciel leur véritable patrie.

PRATIQUES. Que la fête de saint Marc renouvelle en nous le respect pour le saint Evangile. Lisons-le plus souvent, et que ce ce soit toujours pour y apprendre ce que nous devons pratiquer.

2. Assistons à la procession avec un recueillement et une modestie édifiante, en esprit de pénitence, et demandant humblement à Dieu pardon de nos péchés.

PRIERE. Vous nous avez laissé votre divine parole, Seigneur, afin que nous vous eussions toujours présent à nos yeux, et que nous puissions toujours entendre votre voix : que tout ce que vous nous dites, soit gravé dans notre cœur, et que nos actions soient une fidele image de ce que nous y lisons.

(26 *avril.*) S. RIQUIER, ABBÉ. 7.e siecle.

RIQUIER naquit dans le Ponthieu, en un lieu nommé alors Centule. Il eut le malheur de se laisser entraîner au torrent des plaisirs ; et il gémissait encore sous le poids de ses désordres, lorsque deux prêtres Irlandais recommandables par leur vertu, vinrent dans le Ponthieu. Les habitans grossiers et rustiques ne voulurent pas les recevoir, et même les maltraiterent de paroles sans respecter leur caractere et leur piété. Riquier l'ayant appris, fit venir les deux prêtres chez lui, et en eut beaucoup de soin. Dieu versa ses bénédictions dans sa maison, à cause de ceux qui y étaient. Ces prêtres, pour le payement des bons services qui leur étaient rendus, découvrirent à leur hôte les secrets du ciel. Ils lui parlerent avec tant de force, du bonheur qu'il y a à servir Dieu, et de la gloire éternelle qui en est la récompense, que Riquier se sentit embrasé d'un ardent désir de renoncer au siecle, pour ne plus s'occuper que de l'importante affaire du salut.

Quand il eut long-temps pratiqué la vertu, et qu'il se fut parfaitement instruit dans la science du salut, on l'éleva au sacerdoce, et on l'envoya prêcher aux autres les mêmes vérités qu'il avait apprises. Comme ses exemples parlaient encore plus fortement que ses discours, il fit de grands fruits dans tous les lieux où il annonça la parole de vie. Les pécheurs se convertissaient, et les justes s'affermissaient dans la justice.

Le roi Dagobert, attiré par l'odeur de ses vertus, vint le voir pour se recommander à ses prieres, et recevoir ses instructions. Le Saint profitant de la confiance que ce prince lui témoignait, lui parla fortement de la vanité des grandeurs, et du compte terrible que rendront ceux qui gouvernent. Il l'exhorta à prendre la justice pour regle de toutes ses actions, et avoir toujours présente devant les yeux cette importante vérité, qu'un roi n'est grand qu'autant qu'il s'est rendu le maître de toutes ses passions ; qu'il aime son peuple comme ses enfans, et qu'il fait régner Dieu dans tous ses Etats. Dagobert reçut avec plaisir les remontrances du Saint, et l'invita à dîner avec lui. La conversation, pendant le repas,

fut aussi sainte que celle qui l'avait précédée. On goûta des viandes beaucoup plus délicieuses que celles qui sont apprêtées par les mains des hommes. Le cœur des conviés, et sur-tout celui du prince, se nourrit de la parole de Dieu, qui sortait de la bouche du Saint ; et l'attention que l'on prêtait à ses discours, faisait oublier presque tous les besoins du corps. Depuis ce temps-là Dagobert eut toujours beaucoup de vénération pour S. Riquier, et lui en donna souvent des marques. Mais ce saint homme craignant que les honneurs n'affaiblissent sa piété, et ne lui fissent oublier le néant d'où nous sommes tirés, alla se cacher dans la solitude, pour n'être connu que de Dieu, à qui seul il voulait plaire. Il choisit la forêt de Cressi au diocese d'Amiens, comme moins fréquentée des hommes, et s'y exerça à la vie contemplative avec un compagnon seulement. Dieu l'ayant appelé à lui vers l'an 645, fit connaître par la multitude et la grandeur des miracles qu'il opéra sur son tombeau, combien la conduite de ce fidele serviteur lui avait été agréable.

PRATIQUES. 1 L'hospitalité que l'on exerce envers les serviteurs de Dieu, est une source abondante de bénédictions pour une maison ; Jésus-Christ que l'on reçoit dans ses ministres, paie avec usure tout ce que l'on fait pour eux.

2. Si la vérité est bien enracinée dans notre cœur, elle sera le principal sujet de nos entretiens, et nous ne craindrons pas d'en parler ; parce que nous désirons qu'elle soit connue et aimée de tout le monde.

PRIERE. Seigneur, gravez votre vérité dans notre cœur : qu'elle soit la regle de nos actions, et le sujet de nos conversations, afin que nous régnions éternellement avec elle.

(27 *avril.*) S. ANTHYME. 4.e siecle.

VERS le commencement du quatrieme siecle, Dioclétien exerça contre les chrétiens la plus cruelle persécution qu'ils aient eu à souffrir de la part des païens. Le 24 février de l'an 303, on publia un édit qui ordonnait que les Eglises seraient abattues, et les livres saints brûlés, comme nous l'avons rapporté au deuxieme de Janvier. Galere associé à l'empire, ne fut pas encore content : il voulut porter les choses à la derniere extrémité. Pour irriter Dioclétien, il fit mettre le feu au palais si secretement, qu'on n'en découvrit point l'auteur : et il eut soin de faire tomber sur les chrétiens le soupçon de cet embrasement.

Dioclétien, transporté de fureur, fit donner la question à tous les accusés ; et il était lui-même présent aux supplices que les juges leur faisaient souffrir, afin qu'ils n'épargnassent personne. Il ordonna ensuite qu'on obligeât tous les chrétiens d'offrir de l'encens aux idoles. Il commença par sa fille et sa femme, qui aimerent mieux renoncer à la religion de J. C., que de s'exposer aux suites de la colere de l'Empereur. Du palais, la persécution s'étendit sur toute l'église de Nicomédie, dont S. ANTHYME était évêque. Ce Saint eut la tête tranchée. On prit les prêtres et les autres ministres de son Eglise, et comme on ne pouvait trouver de preuve qu'ils

eussent part à l'embrasement, on les condamna comme chrétiens, et on les conduisit au supplice avec tous ceux qui leur appartenaient. Ainsi l'on fit brûler des personnes de tout âge et de tout sexe, et en si grand nombre, qu'on était obligé de les mettre en différentes bandes, pour les mettre par troupes sur les bûchers qui étaient allumés de tous côtés. Pour les esclaves, on les jetait dans la mer, après leur avoir attaché une pierre au cou. Cette persécution dura dix ans, et fit dans la seule ville de Nicomédie plusieurs milliers de martyrs. L'Eglise en honore plusieurs en particulier pendant le cours de l'année; mais elle les réunit tous le 17 d'avril.

Pratique. Comment perdrions-nous notre vie pour sauver notre foi, nous qui ne voulons pas perdre un petit gain, ou un petit intérêt temporel?

Priere. Seigneur, si vous n'avez pitié de nous, nous périrons, et nous perdrons la foi plutôt que de perdre un petit honneur, ou de risquer un vil intérêt. C'est de quoi nous sommes capables par nous-mêmes. Mais par votre secours nous méprisons tout, et notre vie même, pour que notre ame ne cesse point d'être à vous.

(28 *avril.*) S.te THÉODORE, martyre 3.e siecle.

Théodore était d'Alexandrie. Ayant appris, dès sa jeunesse, combien la virginité est précieuse aux yeux de J. C., elles s'était consacrée à lui, et l'avait pris pour son unique époux. Elle fut arrêtée comme chrétienne dans la persécution de Dioclétien; il y avait déjà quelque temps qu'elle était dans les fers, lorsque le juge nommé Proclus, la fit venir pour l'obliger à abandonner le culte du vrai Dieu, ou la condamner à mourir. Dès que la Sainte fut en sa présence, ce juge lui dit: De quelle condition êtes-vous? Théodore répondit: Je suis chrétienne. Je vous demande dit Proclus, si vous êtes née libre ou esclave? Je vous ai déjà dit, répliqua la sainte, je suis chrétienne, J. C., est venu me délivrer; selon le siecle, je suis née d'une famille libre. Pourquoi donc n'avez-vous pas voulu être mariée, répliqua Proclus? Elle répondit: C'est pour être plus unie à Jésus-Christ, qui, en se faisant homme, nous à délivrés de la corruption, et nous a promis la vie éternelle. Le juge lui dit: les empereurs ont ordonné que les vierges sacrifient aux dieux, ou qu'elles soient exposées à la prostitution. Théodore répondit, Dieu regarde la volonté; et la violence que l'on souffre malgré soi, n'est pas un crime. Elle ajouta: Si vous voulez me couper la tête, la main ou le pied, ou mettre mon corps en pieces, ma volonté n'a pas de part à ces violences. Il en est de même du genre de supplice dont vous me menacez. Je vous donne trois jours pour prendre votre parti, dit Proclus. Théodore répondit: Ces trois jours sont déjà passés pour moi, faites ce que vous voudrez. Néanmoins le juge la laissa en repos pendant trois jours, après lesquels il la fit conduire dans un lieu particulier pour être exposée à la passion des libertins. En y entrant, elle

leva les yeux au ciel, et dit : O Dieu, pere de Notre-Seigneur Jésus-Christ, secourez-moi et me tirez d'ici, vous qui avez secouru Pierre dans la prison, et l'en avez tiré sans qu'il eût souffert aucun mal. Conservez-moi pure de cœur et de corps, afin que tous voient que je suis votre servante.

Le peuple était autour de la maison, observant qui entrerait le premier. Mais Dieu suscita un chrétien, nommé Didyme, pour la délivrer. Cet homme prit un habit de soldat, et entra le premier dans la maison où était Théodore. La sainte, qui ne le connaissait pas, fut effrayée en le voyant ; mais Didyme lui dit : Ne craignez point ; je suis vòtre frere : prenez mes vêtemens, et je me revêtirai des vòtres. Vous sortirez d'ici sous cet habit étranger, et moi je demeurerai. Théodore rassurée y consentit ; et se couvrant aussi la tête d'un grand chapeau que Didyme avait apporté exprès, elle sortit sans parler à personne et sans être reconnue.

Le juge ayant été averti de ce qui se passait, se fit amener Didyme, et lui demanda qui est-ce qui l'avait envoyé pour faire cette action. C'est Dieu qui me l'a commandé ; répondit Didyme. Où est Théodore, dit le juge ? Je n'en sais rien, répliqua Didyme : ce que je sais, c'est que cette fille étant une servante du Seigneur, et ayant confessé le nom de Jésus-Christ avec fidélité, ce même Jésus l'a conservée pure. Le juge le menaça de le faire tourmenter, s'il ne sacrifiait aux dieux. Faites, reprit Didyme, ce que les princes ont commandé. Aussitòt le juge prononça qu'il aurait la tête coupée, et que son corps serait jeté au feu. Comme on le menait au supplice, il dit : Vous êtes béni, ô Dieu, pere de Notre-Seigneur, Jésus-Christ, qui avez exaucé mes désirs en délivrant Théodore, et en me donnant la couronne du martyre. Aussitòt la sentence fut exécutée.

Pour Théodore, on dit qu'ayant appris la condamnation de Didyme, elle courut au lieu du supplice, pour lui disputer la palme du martyre, et qu'elle lui dit : J'ai consenti que vous m'ayez sauvé l'honneur, mais non pas la vie ; j'ai fui l'infamie, et non pas la mort : si vous m'aviez privée du martyre, vous m'auriez trompée. On ajoute qu'elle fut mise à mort. C'est S. Ambroise qui nous apprend ces dernieres circonstances, mais sur le rapport d'autrui. Ce qui est certain, c'est que l'Eglise honore sainte Théodore comme martyre.

PRATIQUE. Une entiere confiance en Dieu est un moyen assuré de recevoir son assistance dans les dangers les plus pressans. Nous succombons parce que nous ne nous confions pas en celui qui est tout-puissant.

PRIERE. Seigneur ; faites-nous la miséricorde de nous mettre du nombre de ceux qui sont à vous, et que vous conservez. Ils vous aiment parce que vous les aimez. Que pouvons-nous craindre, si nous vous aimons.

(29 *avril.*)

(29 *avril.*) S. FRUCTUEUX, évêque et martyr. 3.e siecle.

Ce saint Evêque est le plus ancien des martyrs d'Espagne, dont nous ayons une connaissance assurée. Il fut pris l'an 259, par ordre du gouverneur Emilien, et mené en prison avec deux diacres de son Eglise, nommés Augure et Euloge. Ils y demeurerent six jours pendant lesquels Fructueux se tenant assuré de la gloire du martyre, était rempli de joie, et priait sans cesse. Le sixieme jour, qui était un vendredi 21 de janvier, le gouverneur se fit amener S. Fructueux et ses deux diacres. Il demanda à Fructueux s'il savait ce que les Empereurs avaient ordonné. Je ne le sais point, répondit l'Evêque; mais je suis chrétien. Emilien dit: Ils ont ordonné qu'on adore les dieux. Fructueux répartit: J'adore un seul Dieu, qui a fait le ciel et la terre, et tout ce qui y est contenu. Ne savez-vous pas, lui dit Emilien, qu'il y a des dieux? Fructueux dit: Non, je n'en sais rien. Hé bien, dit le gouverneur, vous le saurez tantòt. Emilien interrogea les deux diacres l'un après l'autre. Augure lui ayant déclaré qu'il adorait le Dieu tout-puissant, il s'adressa à Euloge, et lui dit: Et vous, adorez-vous aussi Fructueux? ce qu'il disait à cause du profond respect qu'ils avaient pour leur saint Evêque. Euloge répondit: Je n'adore point Fructueux, mais j'adore celui que Fructueux même adore. Emilien les voyant tous trois fermes dans la foi, les condamna à être brûlés vifs.

Comme on les conduisait au lieu de l'exécution, les païens même étaient touchés de pitié: car ils aimaient Fructueux à cause de sa vertu. Pour les chrétiens, ils se réjouissaient plus de son bonheur, qu'ils ne s'affligeaient de le perdre. Plusieurs par un mouvement de charité, lui offraient un breuvage pour le fortifier. Mais il leur dit: Il n'est pas encore l'heure de rompre le jeûne: car il n'était que dix heures du matin. C'était, comme on l'a dit, un vendredi. Or dans ces temps-là le vendredi était un jour de jeûne ordinaire, où l'on ne mangeait qu'à trois heures après midi.

Quand ils furent arrivés au lieu du supplice, un lecteur nommé Augustal, s'approcha du saint Evêque, et le pria en pleurant, qu'il lui permît de le déchausser. Fructueux répondit: Laissez, mon fils; je me déchausserai avec joie: je suis assuré de la promesse du Seigneur. Après qu'il se fut déchaussé, un chrétien nommé Félix s'approcha, et lui prenant la main, le pria de se souvenir de lui. Fructueux lui répondit tout haut: Je suis obligé d'avoir dans l'esprit toute l'Eglise catholique répandue depuis l'orient jusqu'à l'occident, et de prier pour elle.

Les trois martyrs furent attachés chacun à un poteau, les mains liées derriere le dos. On mit le feu au bûcher, et les flammes, sans toucher d'abord à leur corps, brûlerent seulement les bandelettes qui leur liaient les mains. Les martyrs

s'étant mis à genoux, et priant, les mains étendues vers le Ciel; expirerent tous trois dans le même moment.

PRATIQUES. 1 Saint Fructueux croyait que de boire c'était rompre le jeûne. Si nous n'avons pas le courage d'augmenter nos jeûnes, soyons au moins fideles à observer religieusement ceux que l'Eglise nous ordonne.

2. Faisons une attention particuliere à ce que nous disons tous les jours dans le symbole : Je crois l'Eglise catholique, la communion des Saints.

PRIERE. Faites-nous la grace, Seigneur, d'aimer la pénitence, et de ne pas chercher la délicatesse dans le jeûne même : rendez-nous des membres vivans de votre sainte Eglise catholique, qui subsistera jusqu'à la fin des siecles.

(30 *avril.*) S. JACQUE ET S. MARIEN, MARTYRS. 3e. siecle.

SAINT Jacque était Diacre, et S. Marien lecteur. On ne dit point de quelle Eglise, ni de quel pays ils étaient; mais ils appartenaient à Jésus-Christ, et ils vivaient comme des étrangers sur la terre, sans aucune attache à ce qui les environnait. Ils furent arrêtés comme chrétiens, près de Cirthe en Afrique.

Quand ils furent devant les magistrats, Jacque dit qu'il était chrétien, et même diacre, quoiqu'il n'ignorât pas que Valérien eût prononcé la peine de mort contre tous ceux qui seraient dans le diaconat ou dans les ordres supérieurs. Marien dit que pour lui il n'était que lecteur, mais qu'il n'était pas moins attaché à Jésus-Christ. Cependant comme son ordre n'emportait pas la peine de mort, selon les lois de l'Empereur, on l'appliqua à la question, pour le faire renoncer à Jésus-Christ, ou le condamner à mort, comme chrétien opiniâtre, si les tourmens ne le forçaient pas de sacrifier aux dieux. Marien fut supérieur à tous les tourmens, et on le mit en prison avec Jacque et plusieurs autres fideles. Après y être resté quelques jours, on le mena de nouveau devant les magistrats de Cirthe, et plusieurs fideles les y accompagnerent. Les païens voyant un des spectateurs qui paraissait prendre beaucoup d'intérêt à ce qui se passait, lui demanderent avec emportement s'il était de la même religion. Il répondit qu'il en était : et on se saisit de lui pour le joindre aux martyrs. Après quelques interrogatoires, les magistrats les renvoyerent tous au gouverneur de la province, pour entendre leur condamnation.

Tous les jours on faisait mourir plusieurs Chrétiens laïcs; et les deux Saints qui en étaient informés, rendaient graces à Dieu de la victoire de ces heureux fideles. Ils s'affligeaient néanmoins de ce que la leur était différée si long-temps; car quelques jours leur paraissaient longs, à cause de l'ardent desir qu'ils avaient de glorifier Jésus-Christ. On vint enfin leur annoncer qu'ils étaient condamnés à mort, et cette nouvelle les remplit de consolation. On les mena dans une agréable vallée qui était sur le bord du fleuve, et d'où l'on voyait des collines élevées des deux côtés. On avait choisi ce

lieu exprès, comme pour favoriser le spctacle: car les païens, malgré leur expérience journaliere, croyaient qu'en faisant ainsi mourir les chrétiens avec tant d'appareil, ils en intimideraient d'autres; mais le contraire arrivait ordinairement. Comme ceux qu'on destinait ce jour-là au martyre, étaient en grand nombre, on les fit ranger de suite, afin que l'exécuteur ne fît que passer de l'un à l'autre en coupant les têtes.

Lorqu'ils eurent les yeux bandés, la plupart reçurent divers pressentimens de leur fécilité prochaine, et des malheurs dont l'empire était menacé. Maurien entre autres déclara positivement que la terre était menacée de grands maux, que Dieu enverrait pour venger le sang de ses serviteurs. La mere de ce Saint, nommée Marie, qui l'avait suivi, et qui fut présente à son combat, le vit mourir en rendant graces à Dieu, et en se félicitant elle-même d'avoir eu le même bonheur que la mere des Machabées. La foi dont elle était pénétrée, l'assurait qu'elle ne perdait pas son fils, mais qu'elle l'envoyait seulement au lieu où elle espérait le suivre elle-même dans peu de temps. Ces Saints reçurent la grace du martyre, l'an de J.C. 259 ou 260.

PRATIQUES. 1. Les souffrances ne sont pas un sujet d'affliction pour un Chrétien, puisqu'elles servent à lui faire expier ses péchés, ou à le purifier pour le rendre encore plus juste.

2. Ce que les saints Martyrs ont souffert, doit nous animer au martyre de la pénitence. Jésus-Christ notre chef a été crucifié; ayons honte de ne pas mortifier notre corps, nous qui sommes si coupables.

PRIERE. C'est par la croix, Seigneur, que nous pouvons entrer dans votre royaume; faites-nous la grace de la porter continuellement à votre suite.

(1 *mai.*) S. JACQUES ET S. PHILIPPE, APÔTRES. 1.er *siecle*

JACQUES, que nous appellons le mineur, pour le distinguer de S. Jacques frere de S. Jean, était fils de Marie sœur de la sainte Vierge et d'Alphée, que Marie avait, à ce qu'on croit, épousé en premieres noces. C'est pour cela qu'il est appelé dans l'Evangile frere du Seigneur, comme étant son parent selon la chair. Il fut surnommé le juste. La sainteté admirable de ses mœurs, la grandeur de sa foi et de sa sagesse lui avaient mérité ce titre bien plus glorieux que tous les titres qui viennent de l'orgueil humain.

On croit qu'il vint au monde onze ou douze ans avant la naissance de Jésus-Christ. Quelques peres ont dit qu'il demeurait à Capharnaüm: peut-être y vint-il lorsque Jésus-Christ s'y établit au commencement de sa prédication, l'an trentieme de l'ere commune. Deux ans après il fut appelé à l'apostolat par Jésus-Christ, avec S. Jude son frere, la seconde année de la prédication du Sauveur, quelque temps après Pâques. Jésus-Christ, après sa résurrection, s'étant montré à plus de cinq cents freres ou disciples dans la Galilée, apparut aussi en particulier à S. Jacques. S. Clément d'A-

lexandrie ajoute, que ce fut alors que le Sauveur lui communiqua le don de science, aussi-bien qu'à S. Jean et à S. Pierre; et S. Jérôme prétend qu'il fut désigné évêque de Jérusalem par Jésus-Christ même.

Mais il n'entra dans les fonctions de l'épiscopat qu'après la mort de S. Etienne. La persécution qui suivit cette mort, et dont elle fut le commencement, ayant agité l'église de Jérusalem, les apôtres songerent à lui donner un pasteur pour la soutenir par son exemple, ses prieres et ses instructions. Saint Pierre et les deux fils de Zébédée choisirent saint Jacques, sans lui disputer cet honneur, ni se prévaloir des marques de distinction que le Seigneur leur avait données.

Il se conduisit dans cet emploi avec tant de sagesse et de piété, qu'il était aimé de tous les fideles, et respecté des juifs même. Il était Nazaréen, dit S. Epiphane, et il ne se faisait jamais couper les cheveux, et ne buvait point de vin, ni rien qui pût enivrer. On ajoute qu'il ne portait point de sandales, et qu'il n'avait qu'un simple manteau d'une étoffe grossiere, et une seule tunique. Il se prosternait si souvent en terre pour prier, que son front et ses genoux s'étaient endurcis comme la peau d'un chameau.

Vers l'an cinquante-unieme, quelques chrétiens de Judée troublerent l'église d'Antioche, en voulant obliger les gentils à la circoncision, quoiqu'ils n'en eussent eu aucun ordre de S. Jacques. On envoya pour cela S. Paul aux apôtres et aux prêtres qui étaient à Jérusalem. Chacun dit son sentiment, et S. Jacques parla le dernier comme évêque de Jérusalem. Il fut décidé qu'on ne devait pas inquiéter les gentils convertis, et cette décision fut envoyée à Antioche.

Festus, gouverneur de Judée, étant mort, Néron envoya Albin en sa place. Pendant que celui-ci était en chemin, le grand-prêtre Ananus voulant profiter de cet intervalle pour empêcher le progrès de l'évangile, assembla un grand conseil, où S. Jacques fut amené. Ils feignirent d'abord de le consulter au sujet de Jésus-Christ. Le peuple vous prend pour le Messie, lui dirent-ils; c'est à vous à le délivrer de cette erreur, puisque tout le monde est prêt de croire ce que vous direz. L'histoire ne rapporte pas ce que saint Jacques répondit; mais Hégésipe, auteur du douxieme siecle, dit qu'on le fit monter sur la terrasse du temple, afin qu'il fût entendu de tout le monde.

Après qu'il y fut monté, les scribes et les pharisiens commencerent à lui crier: O juste! que nous devons tous croire, puisque le peuple s'égare en suivant Jésus crucifié, dites-nous ce qu'il faut croire. S. Jacques répondit à haute voix: Jésus le fils de l'homme, dont vous parlez, est maintenant assis à la droite de la Majesté souveraine, comme Fils de Dieu, et doit venir sur les nuées du Ciel. Plusieurs le crurent et rendirent gloire à Dieu. Mais les scribes et les pharisiens dirent entre eux: Nous avons mal fait d'attirer ce témoignage à Jésus. Il faut précipiter cet homme. Et étant montés,

ils le précipiterent du haut de la terrasse du temple, en disant : il faut le lapider. S. Jacques ne mourut pas aussitôt : mais se mettant à genoux, il pria Dieu pour ceux qui le faisaient mourir. Comme ils lui jetaient des pierres, un des prêtres de la famille des Réchabites, s'écria : que faites-vous? le juste prie pour vous. Mais il se trouva là un foulon, qui prit son maillet à fouler les draps, et lui en donna sur la tête. Ce fut ainsi que ce S. Evêque acheva son martyre, l'an 62, après avoir gouverné l'église de Jérusalem vingt-neuf ans. Il fut enterré au même lieu, près du temple, et on y dressa une colonne. Il a écrit une épître ou lettre, qui est une des sept catholiques, qui sont dans le nouveau testament.

S. PHILIPPE, apôtre, différent de Phippe Diacre, était Galiléen, et natif de Bethsaïde. Il était marié, ce qui ne l'empêchait point de s'occuper de la priere et de la méditation de la loi de Dieu. Il avait quelques filles qu'il avait élevées dans la crainte du Seigneur. Jésus-Christ quittant le lieu où S. Jean baptisait, rencontra Philippe, et lui commanda de le suivre. Cette parole d'un Dieu qui peut tout ce qu'il veut, eut son effet. Philippe suivit Jésus, et devint en même-temps le disciple et le prédicateur de la vérité. Il courut trouver Nathanaël, et lui faire part des lumieres dont il venait d'être éclairé. Il lui dit qu'il avait trouvé le Messie, et l'invita à venir avec lui voir Jésus-Christ.

S. Philippe s'attacha dès-lors au Sauveur du monde, et ne le quitta point. Il fut fait apôtre l'année suivante. Lorsque Jésus-Christ voulut nourrir cinq mille hommes qui le suivaient, il demanda à Philippe, pour éprouver sa foi, d'où l'on pouvait acheter du pain pour tant de monde. Et Philippe, qui ne connaissait pas encore toute la puissance de Jésus; ou qui ne pensait pas qu'il voulût faire un miracle, répondit qu'il en faudrait acheter pour plus de deux cents deniers, c'est-à-dire, pour plus de vingt-cinq écus. Des Gentils désirant de voir le Sauveur quelques jours avant sa passion, s'adresserent pour cela à Philippe. Cet apôtre le dit à André, et les deux ensemble en parlerent à Jésus. Dans la derniere cêne, Philippe demanda à Jésus-Christ qu'il lui fît voir le pere, à lui et aux deux autres disciples, et qu'ils seraient contens. Jésus lui répondit que celui qui le voyait, lui qui était le fils, voyait le pere : parce que le pere et le fils ne sont qu'un seul et même Dieu, quoique deux personnes différentes. C'est tout ce que l'on sait d'assuré touchant saint Philippe. On dit qu'il prêcha la foi dans la Phrygie où il mourut, et qu'il fut enterré à Hiéraple, ville de ce pays, vers l'an 80.

PRATIQUES. 1. Le retranchement de toute inutilité, la priere fréquente, sont deux fruits que nous devons recueillir de la vie de saint Jacques. Quelque pauvre que l'on soit, on trouve toujours à retrancher, quand on ne tient à rien des choses de la terre : et quelque avancé que l'on soit dans la priere, on a toujours des besoins qui obligent de prier.

2. Désirons, comme S. Philippe, de voir Dieu : mais il faut pour cela purifier notre cœur, parce qu'il n'y a que ceux qui ont le cœur pur, qui seront assez heureux pour le voir.

PRIERE. Seigneur, vous-avez donné à votre Eglise des saints Apôtres

pour en être les peres et les fondemens établis sur vous, qui en êtes le chef: faites-nous la grace de ne nous écarter jamais de ce qu'ils nous y ont enseigné, pour suivre de nouvelles doctrines, et de pratiquer ce qu'ils nous ont montré par leurs exemples.

(2 *mai.*) S. ATHANASE, ARCH. D'ALEXANDRIE. 3e. siecle.

Athanase naquit à Alexandrie en Egypte, sur la fin du troisieme siecle. Saint Alexandre prit un soin particulier de le faire élever chrétiennement; et après ses premieres études, il le retira dans sa maison. Athanase, dès son enfance, s'appliqua d'une maniere particuliere à la méditation de l'ancien et du nouveau testament: et il n'étudiait que pour mieux connaître ses devoirs, et les prâtiquer. Il n'était encore que diacre, quand il se trouva, l'an 325, au grand concile de Nicée, assemblé contre Arius, qui niait la divinité de J. C. Ce fut là qu'il confondit les héretiques, qu'il démêla leurs artifices et découvrit leurs fourberies.

Saint Alexandre étant tombé malade cinq mois ou environ après le concile, ordonna en mourant qu'on forçât Athanase de prendre sa place. Les Evêques s'étant donc assemblés pour l'élection, les fideles conjurerent les Prélats de ne leur en point donner d'autre pour Evêque: à quoi les Prélats consentirent. Mais Athanase s'était caché pour éviter une diginité, dont il était d'autant plus digne, qu'il cro ait moins la mériter. On le fit chercher avec soin; et ayant été trouvé, il fut sacré Evêque d'Alexandrie au bruit des acclamations de tout le peuple.

Quoiqu'il fût le premier objet de la haine des Ariens, il passa néanmoins cinq ou six ans dans une assez grande tranquillité. Mais depuis lors, il fut toujours en butte à leurs persécutions.

Arius avait été rappelé d'exil par Constantin sur une rétractation artificieuse. Fier de ce rappel, il demanda à être reçu de nouveau dans l'Eglise d'Alexandrie; et sur le refus qu'en fit le prince, il le fit solliciter par Eusebe, évêque de Nicomèdie, un des principaux chef de sa secte. Constantin cédant à ses importunités, écrivit à saint Athanase qu'il eût à recevoir Arius dans son Eglise, s'il ne voulait se voir lui-même déposé et chassé d'Alexandrie. Athanase, qui savait qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, récrivit à l'empereur, et lui fit entendre qu'un hérétique qui attaquait Jésus-Christ, ne pouvait avoir de communion avec l'Eglise Catholique. Constantin reçut bien la réponse du Saint, et y eut égard.

Les Ariens irrités de n'avoir pas réussi, tâcherent de perdre le saint Evêque par des accusations calomnieuses. Ils le chargerent de plusieurs crimes, l'accuserent même d'avoir entrepris sur les droits de l'empereur, et de s'être voulu faire payer des tribus. Mais la calomnie ayant été confondue, les calomniateurs furent envoyés en exil. Leur punition n'arrêta point tous les ennemis du Saint. Il s'en

trouva d'autres, qui l'accuserent d'avoir tué un évêque, nommé Versene, et coupé la main de ce Prélat, pour s'en servir à des sortiléges; accusation ridicule, qu'ils publiaient cependant bien haut. Pour preuve de ce prétendu meurtre, ils portaient par-tout dans une boëte une main d'homme, qu'ils avaient séchée, disant que c'était celle d'Arsene; et afin de mieux appuyer leurs calomnies, ils firent cacher cet Evêque. Constantin donna ordre qu'on examinât cette affaire. Athanase qui avait d'abord méprisé cette accusation parce qu'il en savait la fausseté, voyant qu'elle avait fait impression sur l'esprit de l'empereur, écrivit aux évêques d'Egypte, pour apprendre où était Arsene, et il envoya un diacre pour le chercher. Arsene fut trouvé; et comme il se niait, pour ainsi dire, lui-même, il fut appelé en jugement devant Paul, évêque de Tyr, qui le connaissait depuis long-temps, Arsene rougit en sa présence, découvrit toute la fourberie des Ariens, et montra ses deux mains; en sorte que toute la honte de cette affaire retomba sur leurs auteurs.

Il semble qu'après tant de preuves de la piété et de la vertu du Saint, Constantin n'eut pas dû écouter davantage ses ennemis. Cependant ce prince, quoiqu'avec de bonnes intentions, devint son persécuteur. Sur les pressantes sollicitations des évêques Ariens, il fit assembler un concile à Tyr; au commencement de l'an 335. Athanase y fut cité, il y vint; et voyant de quels Evêques ce concile était composé, il les récusa pour juges. Ceux-ci oserent néanmoins renouveler toutes leurs calomnies contre le saint Evêque; celle même du meurtre d'Arsene, qui n'était pas dans l'assemblée. Mais Arsene ayant su ce qui se passait, s'échappa du lieu où les Ariens l'avaient enfermé, vint à Tyr, entra dans l'assemblée, les mains cachées sous son manteau, et surprit beaucoup par sa présence les ennemis d'Athanase qui ne l'attendaient pas. Le saint évêque d'Alexandrie demanda si c'était là Arsene. On ne put le nier. Et lui faisant ensuite montrer ses deux mains, l'une après l'autre: Voilà, dit il, Arsene avec ses deux mains, la nature ne nous en a pas donné davantage. Malgré cette conviction, les évêques Ariens déposerent Athanase, et rétablirent Arius dans la communion de l'Eglise.

Athanase s'en plaignit à l'Empereur, qui écoutant plus ses préventions que la justice, le relégua à Treves. Le Saint partit sans s'émouvoir, se trouvant heureux de souffrir pour le nom de Jésus, et regardant les souffrances comme un gain. L'église d'Alexandrie redemanda son pasteur. Saint Antoine avec ses solitaires, se joignit à leurs vœux; mais ils ne furent point écoutés. Constantin n'ordonna son retour que l'année suivante. Ce prince se voyant près de mourir, et craignant avec raison que Dieu ne lui reprochât l'exil du Saint, le rappela. Mais le saint Prélat ne put revenir que vers le milieu de l'an 338, plus d'un an après la mort de Constantin.

Son retour ne fit qu'irriter ses ennemis : et Dieu qui l'avait trouvé fidele dans la tentation, parce qu'il avait été fidele à la grace, lui réservait encore de nouvelles persécutions. Les ennemis de la vérité soutenus par l'empereur Constance, exercerent des cruautés inouies dans Alexandrie. On aurait dit qu'ils pensaient que la vérité, toute éternelle qu'elle est, serait anéantie, s'ils pouvaient faire périr l'évêque d'Alexandrie. Saint Athanase obligé de se conserver pour son troupeau, se cacha dans des déserts, et mena pendant quelque temps une vie errante, craignant d'exposer à la fureur de ses ennemis, ceux qui l'auraient retiré chez eux. Sa douleur ne fut pas d'être ainsi maltraité, c'était sa joie et sa couronne : il n'en ressentit que parce qu'il vit la vérité outragée, abandonnée d'un grand nombre, et même par le pape Libere, qui trompé ou affoibli, signa une confession de foi qui lui fut présentée par les Ariens. Cette persécution ne finit qu'avec la vie de Constance, à la fin de l'an 361.

Julien surnommé l'apostat, qui lui succéda, ayant rappelé tous les exilés, saint Athanase revint aussi, et profita de cet intervalle de repos pour faire de bons réglemens de discipline : ce repos ne fut pas long. Le zele de Julien pour l'idolâtrie porta ce Prince à chasser le saint évêque d'Alexandrie, sur la fin de l'an 362. La mort de Julien, qui fut tué vers le milieu de l'année suivante, lui rendit la liberté. Il fut en repos sous Jovien, successeur de Julien. Ce Prince se conduisit même par ses avis, et se plaisait à converser avec lui. Mais son regne dura peu. La persécution recommença sous Valens, qui lui succéda ; et saint Athanase fut contraint pour la cinquieme fois de se retirer d'Alexandrie, l'an 367, pour conserver son peuple, qui en voulant le retenir, malgré les factieux, se serait infailliblement attiré la colere de l'empereur. Le saint Evêque fut caché pendant quatre mois dans le tombeau de son pere. Valens lui permit enfin de revenir, et le laissa en paix. Il en jouit jusqu'au jour où Dieu avait résolu de terminer ses travaux apostoliques, et de lui donner le repos éternel. Sa mort arriva l'an 373, dans la quarante-septieme année de son épiscopat. Il a composé beaucoup d'ouvrages pour défendre la foi de l'Eglise, et la morale de Jésus-Christ.

PRATIQUE. La plupart des hérétiques qui ont abandonné la foi de l'Eglise, ne manquaient ni de lumieres, ni de science ; mais ils manquaient d'humilité. Demandons à Dieu qu'il nous affermisse dans la pratique de cette vertu.

PRIERE. Seigneur, nous croyons que vous êtes Dieu de toute éternité comme votre pere, à qui vous êtes parfaitement égal en toutes choses et consubstantiel. Ne permettez pas que nos actions démentent notre foi, mais que nos paroles, et tout ce que nous faisons, étant conformes à votre saint Evangile, soient la preuve que nous avons le bonheur d'être chrétiens.

(3 *mai.*) L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX.

L'EMPEREUR Adrien ayant cru pouvoir détruire la Religion Chrétienne, en profanant les saints lieux où elle a pris naissance, fit mettre la statue de Jupiter sur le Calvaire, et celle de Vénus à Bethléem; et ces deux idoles y ont subsisté jusqu'au regne du grand Constantin. Sainte Hélene, mere de cet empereur, étant allée à Jérusalem, eut la dévotion de chercher la croix de Jésus-Christ. Elle s'informa du lieu où il avait été crucifié; elle y fit creuser, et on découvrit le saint sépulcre. Près du tombeau l'on trouva trois croix, avec le titre qui avait été à celle de Jésus-Christ, mais séparément des croix, et les clous qui avaient percé son sacré corps. Il ne s'agissait plus que de découvrir laquelle des trois croix était celle sur laquelle Jésus-Christ était mort pour le salut du monde, afin de ne point rendre de culte à ce qui ne méritait que du mépris. Une foi vive peut tout obtenir. Saint Macaire évêque de Jérusalem qui assistait à cette découverte, dit à Hélene, qu'il fallait faire porter les trois croix chez une dame de la ville qui était dangereusement malade. On le fit; S. Macaire pria Dieu qu'il eût égard à la foi des assistans, et en particulier, à celle d'Hélene; et après sa priere, il appliqua les deux premieres croix sur la malade: comme elles n'opéraient rien, le saint Evêque fit toucher la troisieme, et l'impression de Jésus Christ, qui y était mort comme homme, se faisant sentir aussitôt, la dame fut guérie parfaitement, et se leva pour rendre gloire à Dieu.

Hélene remplie de joie d'avoir trouvé le trésor qu'elle estimait plus que toutes les richesses de la terre, adora dans ce bois sacré, non le bois même, dit saint Ambroise, ce qui eût été imiter l'erreur des païens; mais le roi des Cieux, qui avait été attaché à ce bois, et qui delà avait crié à son Pere, pour lui demander qu'il pardonnât les péchés de ceux qui l'y avaient attaché. Ces paroles de saint Ambroise nous apprennent en quoi consiste le culte que l'Eglise rend à la Croix. Quoique l'on se serve du mot d'adoration, en parlant de la Croix, c'est Jésus crucifié que nous devons adorer; et l'Eglise n'expose à nos sens les instrumens de la Passion, qu'afin d'élever nos cœurs jusqu'à celui qui a souffert, et qui est mort pour nos péchés.

Hélene prit une partie de ce précieux trésor, pour le porter à son fils; et ayant enfermé le reste dans de l'argent, elle le remit entre les mains de l'évêque Macaire. Constantin, qui faisait travailler alors à la nouvelle ville de Constantinople, reçut ce présent avec vénération, et l'on bâtit à Jérusalem une Eglise magnifique, où l'on conserva la partie de la Croix qu'Hélene avait laissée. On a fait la fête de l'invention ou découverte de ce bois sacré dans l'église Latine dès le cinquieme ou le sixieme siecle.

Pratique. Nous respectons, et avec raison, les plus petites parcelles de la vraie croix : nous devons aussi respecter les croix que Dieu permet qui nous arrivent ; une parole de mépris, une perte, un mauvais traitement, les afflictions, la pauvreté, sont comme des parties de la croix de Jésus-Christ. Ainsi au lieu de nous plaindre, bénissons Dieu qui nous donne les moyens de satisfaire à sa justice pour nos péchés.

Priere. Seigneur, c'est pour nos péchés que vous avez été attaché à la croix. Vous nous avez appris que pour être vos disciples, nous devons porter la croix continuellement. Nous ne manquons pas d'occasions, mais nous pensons peu à la porter comme il faut. C'est après vous que nous devons la porter, c'est-à-dire, dans les mêmes dispositions que vous, avec humilité, avec patience, avec douceur. Alors elle ne sera plus pesante, parce que vous la porterez avec nous. Nous ne pouvons le faire sans vous, aidez-nous.

(4 *mai.*) S.te MONIQUE. 4e siecle.

Monique naquit l'an 333, et fut instruite dans la crainte de Dieu, principalement par un vieille servante que sa vertu, encore plus que sa vieillesse, faisait respecter de son pere et de sa mere. Monique apprit de bonne heure à servir Dieu sous cette sage gouvernante, et à réprimer ces désirs inconsidérés, qui sont ordinaires aux jeunes personnes. Elle lui faisait observer surtout une exacte tempérance ; et hors le temps des repas, elle ne voulait pas qu'elle bût, même de l'eau. Maintenant, lui disait-elle, vous ne buvez que de l'eau, parce que vous n'avez pas le vin en votre puissance ; mais quand vous serez votre maîtresse, vous conserverez cette mauvaise habitude de boire sans une grande nécessité, et vous vous satisferez en buvant du vin. Malgré ces sages remontrances, Monique avouait à saint Augustin qu'il s'était glissé dans son cœur une inclination à boire du vin, et que dans ses premieres années elle commença d'abord par sucer seulement les gouttes qui restaient au fond du vase ; mais peu à peu elle s'accoutuma à en boire des verres entiers. Dieu qui veillait sur elle, et qui voulait en faire une demeure digne de lui, se servit du reproche d'une servante pour la corriger de ce défaut. Un jour qu'elle disputait avec cette femme, qui l'avait plusieurs fois accompagnée à la cave, celle-ci irritée de ce qu'elle lui disait, l'appela *ivrognesse*. Monique piquée de ce reproche, reconnut sa faute, la condamna, et s'en corrigea.

Lorsqu'elle fut en état d'être mariée, on la donna à Patrice bourgeois de Tagaste, qui était encore païen. Elle eut de lui notre saint Augustin, un autre fils nommé Navigius, et une fille. Patrice avait de la tendresse pour Monique : mais il était extrêmement prompt et violent. Dans ses emportemens, elle ne lui répondait rien : et elle ne parlait qu'à Dieu de tout ce qu'elle avait à souffrir avec lui. Le temps des miséricordes du Seigneur sur celui dont Monique pleurait l'infidélité, arriva enfin. Dieu exauça les vœux ardens de sa servante, et elle eut la consolation de voir son mari chrétien, et chrétien fidele à sa vocation.

Elle perdit Patrice l'an 371, et ne se servit de la liberté

de son veuvage que pour s'appliquer davantage à servir Jésus-Christ; elle répandait les biens qu'elle possédait dans le sein des indigens. Elle avait soin des malades; et l'on peut dire d'elle ce que l'écriture dit de Job, qu'elle était le pied du pauvre et de l'orphelin.

Les exercices de piété ne l'empêchaient point de veiller à l'éducation de ses enfans. Augustin avait environ 17 ans quand son pere mourut: elle l'avertissait continuellement de se défendre des passions de la jeunesse, et des désordres si ordinaires à cet âge. Dieu ne permit pas que ses soins et ses prieres eussent d'abord leur effet: Monique eut la douleur de voir ce cher fils courir d'égaremens en égaremens, et livrer son esprit et son cœur à toutes sortes de désordres.

Elle fut enfin exaucée, et Augustin se convertit. Renonçant à toutes les espérances du siecle, il se retira à la campagne pour ne s'occuper que de l'affaire de son salut. Moniqne le suivit; et le voyant pleinement détaché des vanités du monde, elle lui dit: mon fils, je vous avoue que je ne vois rien en cette vie qui soit capable de me plaire, et je ne sais plus ce que j'y fait, ni pourquoi j'y demeure davantage. La seule chose qui me faisait souhaiter de vivre encore, était de vous voir Catholique. Dieu a fait plus; puisqu'avec cette grace il m'a donné celle de vous voir mépriser pour l'amour de lui tous les biens et tous les avantages de ce monde.

Quelques jours après elle tomba dangereusement malade, et perdit toute connaissance pendant quelque temps. Mais étant revenue à elle, elle dit à ses deux fils, Augustin et Navigius: mettez ce corps où vous voudrez, sans vous en inquiéter; souvenez-vous seulement de moi à l'autel du Seigneur, en quelque lieu que vous soyez. Depuis ce moment son mal ne fit qu'augmenter, et elle mourut le neuvieme jour de sa maladie, en la cinquante-sixieme année de son âge, vers le 13 de novembre de l'an 387 de Jésus-Christ.

PRATIQUES. 1. Il y a une sagesse admirable dans la conduite de cette bonne femme qui élevait sainte Monique. Profitons-en, n'accordant à nos sens que ce qui est absolument nécessaire. Si nous y sommes exacts, nous verrons diminuer bien des besoins, et beaucoup de choses dont la privation nous paraissait absolument insupportable.

2. Les femmes doivent prendre sainte Monique pour modele de leur conduite à l'égard de leurs maris. Elles les irritent par leurs reproches indiscrets et par leurs emportemens: elles les gagneraient par leurs douceurs et leur patience.

PRIERE. Dieu de paix et de charité, faites-nous aimer la paix avec tous les hommes, et donnez-nous la sagesse, afin de ne rien dire qui puisse donner occasion de la violer.

(5 mai.) S. HILAIRE, ARCHEVÊQUE D'ARLES. 5e. siecle.

CE Saint naquit vers l'an 401, de parens également distingués par leur noblesse, et leurs richesses. Il fut élevé conformément à sa naissance dans l'étude de l'éloquence et des belles-lettres, et il acquit une parfaite connaissance de tout

ce que les philosophes ont écrit de plus sublime. Mais il nous a appris lui-même le peu d'estime qu'on doit faire de tout ce qui ne paraît qu'aux yeux du monde. « Nous sommes tous, disait-il, une même chose en Jésus-Christ et le plus haut degré de notre noblesse est d'être du nombre des serviteurs de Dieu. La science ou une naissance illustre selon le monde, ne peuvent nous relever que par le mépris que nous en faisons. »

Avant que Dieu eût mis ces sentimens dans le cœur d'Hilaire, le monde avait été l'objet de ses complaisances. Il paraît qu'il y fut élevé aux premieres dignités, et qu'il ne fut point insensible à ses plaisirs et à ses honneurs. S. Honorat qui avait quitté son pays pour chercher Jésus-Christ dans la solitude de Lerins, fut l'instrument dont Dieu se servit pour le convertir. Ce saint homme avait toujours aimé Hilaire, et il crut ne pouvoir mieux lui témoigner son estime et son amitié, qu'en tâchant de le gagner à Jésus-Christ. Ayant donc appris qu'il était élevé aux dignités du siecle, et que son cœur se laissait prendre aux honneurs qui les accompagnent, il quitta sa solitude pour un temps, alla trouver Hilaire et tâcha de le toucher par les exhortations les plus vives et les raisons les plus puissantes; et la grace les rendit efficaces.

Saint Honorat ayant été obligé en 426 d'accepter l'évêché d'Arles, Hilaire le suivit dans cette ville. Mais dès qu'il le vit établi dans sa dignité, l'amour de la solitude le fit retourner à Lerins. Mais Dieu qui le destinait à gouverner les autres, ne le laissa pas jouir long-temps des douceurs de la solitude. Saint Honorat le pria de revenir auprès de lui; et voyant qu'il ne cédait point à ses instances, il alla lui-même le chercher à Lerins, et l'amena à Arles.

Peu de temps après, Hilaire eut la douleur de se voir privé des instructions et du bon exemple que lui donnait saint Honorat, que la mort lui enleva l'an 428 ou 429. Il se mit aussitôt en chemin pour retourner dans sa solitude. Mais dès qu'on sut qu'il était parti, on fit courir après lui, et on l'obligea de revenir. Il fut ordonné Evêque à l'âge de 29 ans.

Ce fut alors qu'on vit briller dans tout leur jour les grandes vertus qu'il avait acquises dans la solitude. Plus il était élevé au-dessus des autres par sa dignité, plus il se rabaissa au-dessous d'eux dans son cœur. Il prêchait la vérité dans toute sa pureté, sans flatter les grands, et sans dissimuler ce qu'il pensait. Un des premiers officiers n'observait pas la justice dans ses jugemens; Hilaire qui l'avait repris plusieurs fois en secret, le voyant un jour entrer dans l'Eglise, pendant qu'il prêchait, cessa aussitôt de parler. Voyant tous ses auditeurs surpris de son silence: Est-il juste, leur dit-il, que celui qui a si souvent méprisé mes avertissemens, sans vouloir se corriger de ses injustices, participe à la nourriture spirituelle que je vous distrisbue? Le préfet n'osant rien répliquer, sortit de l'Eglise, et laissa ce généreux Prélat en liberté de continuer son sermon.

Il se réduisait pour les besoins de son corps à tout ce qui se pouvait de moins. Il était vêtu du même habit en hiver et en été. Il s'appliquait sans cesse à la méditation de l'écriture, à la prédication de la parole de Dieu, à la priere, aux veilles et aux jeûnes.

Ses travaux apostoliques et ses austérités corporelles épuiserent ses forces, et lui firent trouver une meilleure vie. Il mourut à l'âge de 48 ans, entre les bras de son clergé, qu'il ne cessa d'exhorter à l'union et à la piété jusqu'au dernier soupir.

PRATIQUE. C'est être un veritable ami, que de tâcher de gagner à Jésus-Christ celui que l'on aime. Est-ce ainsi que nous aimons nos amis ?

PRIERE. Dieu de miséricorde, les paroles des hommes ne sont pas capables de toucher nos cœurs sans votre grace ; ayez pitié de nous, et parlez-nous intérieurement pendant que ceux qui ont la charité de nous instruire, parlent aux oreilles de notre corps, et alors nous serons convertis.

(6 *mai.*) S. JEAN DE DAMAS. 8e. siecle

JEAN naquit à Damas ville de Syrie, vers l'an 676. Son pere avait des emplois considérables, et beaucoup de biens ; il fut élevé lui-même à de grandes places : mais bientôt il renonça à toutes les espérances du siecle, pour se faire moine dans le monastere de saint Sabas près de Jérusalem. Le supérieur du monastere, qui remarqua en lui un esprit élevé et profond, le donna à conduire dans la voie du salut à un saint vieillard très-expérimenté dans la science des Saints. Ce guide ayant mené Jean dans sa cellule, lui donna pour premiere regle de conduite, de ne jamais faire sa propre volonté. C'est là, lui dit-il, le fondement de la piété. Puis il ajouta : Offrez à Dieu vos travaux et vos peines : ne vous glorifiez ni de votre savoir, ni d'aucune autre chose. Reconnaissez que par vous-même vous n'avez que l'ignorance et la foiblesse. N'écrivez à personne, ne parlez point de ce que vous avez appris hors du monastere : gardez le silence : et persuadez-vous qu'il y a du danger à dire même de bonnes choses, lorsque rien ne nous y oblige.

Jean se rendit très-ponctuel à la pratique de ces instructions. Le bon vieillard cherchant à perfectionner son obéissance par toutes sortes d'épreuves, l'envoya vendre des corbeilles à Damas. Il lui marqua un prix qui était le double de ce qu'elles valaient, et lui recommanda de ne les point donner à moins. Jean partit sans rien objecter. Il parut dans le marché de Damas pauvre et mal vêtu. Comme il faisait ses corbeilles beaucoup plus qu'elles ne valaient, chacun se moquait de lui, et il y en avait même qui lui disaient des injures. Mais un de ceux qui l'avaient servi dans le monde, l'ayant reconnu, fut touché de son état, et acheta par compassion ses corbeilles au prix qu'il les voulait vendre. Notre

Saint retourna ainsi dans le monastere victorieux de l'orgueil et de la vanité.

Quelque temps après, un Religieux qui demeurait proche de sa cellule, étant mort, laissa un frere qu'il avait, dans une si grande douleur de sa perte, que tout ce que Jean put lui dire pour le consoler, fut inutile. Enfin cet homme dans son extrême affliction le pria de vouloir bien lui faire quelques vers pour consolation. Jean le refusa d'abord; mais enfin vaincu par ses importunités, il lui donna celui-ci :

Ce que le temps détruit, n'est rien que vanité.

Son conducteur l'ayant su, lui en fit un crime et le chassa de sa cellule. Jean se trouva alors dans une plus grande affliction que celui qu'il avait voulu consoler. Il s'adressa à ceux d'entre les Religieux qu'il croyait les plus propres à le remettre en grace auprès du bon vieillard, qui après s'être fait long-temps prier, n'accorda le pardon qu'on lui demandait, qu'à condition que Jean irait vuider de ses propres mains toutes les ordures du monastere. Jean accepta la condition, et la remplit exactement.

Une vertu si accomplie toucha le saint vieillard. Il crut alors que son disciple était assez affermi dans l'humilité, pour n'avoir plus rien à craindre de ses talens, et lui ordonna d'en faire usage. Jean les employa pour la défense du culte des saintes images contre les hérétiques qui les déshonoraient, et il composa plusieurs traités de théologie. Après avoir ainsi édifié ses freres par ses actions, et instruit l'Eglise par ses ouvrages, il alla se reposer dans le Seigneur, vers l'an de Jésus-Christ 780.

PRATIQUE. Apprenons de ce saint à n'avoir point de volonté; mais à faire celle de notre pere céleste, en vivant d'une maniere conforme à l'Evangile.

PRIERE. Il n'y a que les humbles, Seigneur, qui puissent vous plaire, faites-nous la grace de craindre tout ce qui peut diminuer en nous l'humilité, parce que c'est le moyen de faire croître la charité.

(7 *mai.*) S. CELERIN, SOLITAIRE. 7e. siecle.

CELÉRIN était d'une des meilleures familles de Spolette en Ombrie. Dieu le préserva des désordres où une jeunesse imprudente a coutume de se livrer, et il lui fit porter son joug de bonne heure. Célerin avait un frere nommé Serene, à qui le Seigneur fit la même grace : et tous deux s'animant mutuellement à la piété, étudierent ensemble l'écriture sainte et les écrits des saints Peres. Une telle étude faite par des motifs religieux, alluma de plus en plus dans leur cœur le feu de l'amour divin. Le monde leur parut ce qu'il est en effet, rempli de piéges, et digne de mépris. Ils s'en séparerent, et allerent à Rome, où ils demeurerent pendant quelques années, passant les jours et les nuits dans la priere et la méditation des saintes écritures. Leur mérite fut connu. Le Pape informé du trésor qu'il possédait, voulut en enri-

chir son Eglise. Il éleva les deux freres à l'ordre de diacre.

Mais ces deux Saints, ne pouvant souffrir le respect et l'estime qu'on leur témoignait, sortirent secretement de Rome, passerent en france, et vinrent se retirer à Saulge, village dans le diocese du Mans.

Ce lieu tait très-solitaire, mais agréable et fertile. Célerin, qui ne respirait qu'après la mortification; crut qu'il était trop commode pour la vie pénitente qu'il voulait mener, et il le quitta. Il prit avec lui un jeune homme, nommé Fiavard, qu'il avait élevé dans la piété, et se retira dans le territoire d'Hyesme au diocese de Sées, où il construisit un petit hermitage pour lui et son disciple.

Célerin, content de se voir dans un lieu presque inaccessible aux hommes, ne pensait qu'à s'approcher de Dieu, en purifiant sans cesse son cœur par la priere et la mortification de tous ses sens. Mais Dieu qui voulait en sauver aussi par son moyen, permit qu'il fût découvert. A peine fût-il connu, que l'on accourut de toutes parts pour le voir; et Dieu qui change la volonté des hommes comme il lui plaît, lui inspira celle d'instruire tous ceux qui venaient à sa cellule. Ses exhortations en toucherent un grand nombre, qui renoncerent à tout et à eux-mêmes pour ne plus servir que Dieu dans la retraite : et sa cellule devint un monastere. Quoique pauvre il exerçait l'hospitalité avec une grande générosité. Son humilité le fit demeurer toute sa vie dans le diaconat, et il en faisait tous les jours les fonctions, servant le prêtre qui célébrait la messe. Dieu répandit tant de bénédictions sur sa communauté, qu'il y laissa en mourant cent quarante religieux, tous remplis de zele et de ferveur, et dignes imitateurs de ses exemples. On croit que sa mort précieuse devant le Seigneur, arriva vers l'an de J. C. 669.

PRATIQUE. Loin de craindre d'être trop bien logés, que de dépenses inutiles ne faisons-nous pas pour accommoder un logement que nous n'habitons que quelque momens ? L'étable de Bethléem où Jésus-Christ est né, et une fosse dans la terre où nous serons bientôt couchés, ne seront-elles pas capables de diminuer en nous cette folie ?

PRIERE. Seigneur, faites-nous la grace de penser continuellement à ce jour terrible, où dépouillés de tout, nous comparaîtrons devant vous afin que notre cœur dégagé des soins des commodités de cette vie, ne pense qu'à vous plaire.

(8 *mai.*) S. PIERRE DE TARANTAISE. 12 .siecle.

PIERRE naquit dans un village du diocese de Vienne en Dauphiné, l'année 1102, de parens d'une condition médiocre, mais d'une vertu éminente, qui après avoir élevé leurs enfans, s'appliquerent entierement aux œuvres de charité. Ils faisaient de grandes aumônes, exerçaient l'hospitalité et donnaient de bons lits aux pauvres et aux étrangers, pendant qu'ils couchaient eux-mêmes sur la paille. Le frere aîné de Pierre fut destiné à l'église, et envoyé aux études. Pour lui, on le destinait au travail de la campagne. Mais l'exemple de son frere, et son inclination particuliere, le porterent à

demander à ses parens la permission d'étudier ; et comme ils crurent que la volonté de Dieu se manifestait par les demandes réitérées et le goût de cet enfant, ils le lui permirent. Il fit en peu de temps de grands progrès ; et dès la premiere année de ses études, il apprit tout le pseautier.

Pierre étant venu en âge de prendre parti, embrassa la vie monastique à Bonnevaux. Il se conduisit avec tant de sagesse et de piété, que l'abbé le fit passer par différentes charges, et dix ans après, c'est-à-dire, en 1132, il l'envoya à la nouvelle abbaye de Tamiés dans le diocese de Tarantaise, et voulut qu'il en fût le premier abbé ; et le siége de Tarantaise étant venu à vaquer, il fut élu pour le remplir.

Sa dignité ne lui fit point changer sa maniere de vivre. Son habit était pauvre, et si on lui en donnait un meilleur, il en faisait présent aussitôt à celui qui n'en avait point. Sa nourriture était du pain bis, et des légumes de la même marmite que l'on mettait pour les pauvres.

L'auteur de sa vie, qui a été le compagnon de ses travaux et le témoin de la plupart de ses actions depuis son épiscopat, assure que Dieu lui accorda le don des miracles, et qu'il en fit un grand nombre dans le pays des Suisses et dans l'abbaye de S. Claude en Franche-Comté, où il allait de temps en temps faire des retraites. Cette ferveur l'épouvanta : il craignit que l'éclat et la réputation qui l'accompagnaient par-tout, ne lui causât de la vanité. D'ailleurs il appréhendait sans cesse de succomber sous le fardeau de l'épiscopat. C'est ce qui lui fit prendre la résolution de s'aller cacher dans la solitude.

Dès que la retraite du saint évêque fut publique dans son diocèse, la désolation fut générale. Chacun crut avoir perdu son pere : et plusieurs se mirent en chemin pour le chercher. On fit pendant long-temps d'inutiles perquisitions. Le prélat avait changé son nom et tout son extérieur, et avait passé en Allemgne dans un monastere de son ordre. Mais dans le temps qu'il s'y attendait le moins, un jeune homme de son diocese, qui avait été instruit sous sa discipline, entra dans le lieu de sa retraite. Ce voyageur s'étant mis à considérer tous les freres qui sortaient de l'église pour aller au travail, reconnut son évêque, et le fit connaître à toute la communauté. Les religieux fort surpris, se jeterent aussitôt à ses pieds en lui demandant sa bénédiction. Le Saint inconsolable de se voir découvert, versa des larmes, et il méditait quelque nouvelle fuite : mais on ne lui en laissa pas la liberté, de sorte qu'il fut contraint de retourner à son diocese. Il mourut le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, le 14 septembre 1174, âgé de 73 ans.

Pratique. Que les peres et meres lisent aves beaucoup de réflexion la conduite des parens de S. Pierre. S'ils les imitent, ils doivent espérer que leurs enfans imiteront aussi ce Saint.

Priere. C'est vous, Seigneur, qui avez rendu si chrétienne la famille de S. Pierre : que votre miséricorde nous rende dignes de la même grace.

(9 *mai.*) S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE. 4.e siecle.

GRÉGOIRE, surnommé le *Théologien*, était d'Arianze, petit bourg du territoire de Nazianze, en Cappadoce. Son pere, évêque de Nazianze, et sa mere, se sont rendus illustres par leur piété. Quand il eut été suffisamment instruit dans les écoles de son pays, on l'envoya à Athenes, où il demeura plusieurs années. Il sanctifiait ses études par la priere; et rendant graces à Dieu des lumieres qu'il lui communiquait, il lui demandait avec instance de ne s'en servir jamais que pour sa gloire, l'utilité de l'église et son propre salut. Il était l'exemple de ses compagnons d'étude, modéré au milieu de leurs emportemens, aimant la retraite et l'application; et loin de suivre le déréglement des autres, il en retira plusieurs de leurs désordres, et les porta à la vertu.

Quand il fut revenu dans sa famille, on lui conféra le baptême, qu'on avait coutume de donner alors dans un âge avancé, et il se retira dans la solitude. Le goût qu'il avait pour la retraite le portait à s'y livrer entierement, lorsque Dieu l'en tira pour aller secourir son père, qui, trompé par les Ariens, avait souscrit à la formule de Rimini.

Vers l'an 379, on le députa à Constantinople pour l'opposer aux progrès de l'hérésie Arienne. Son extérieur n'était guere propre à lui attirer le respect des hérétiques et des gens du monde. Son corps était courbé par les années (c'est ainsi qu'il parle de lui même), sa tête chauve, son visage desséché par ses larmes. Il était pauvre, mal vêtu, sans argent. Cependant il osa attaquer l'hérésie triomphante, et qui dominait depuis si long-temps dans la capitale de l'empire. Tous les hérétiques qui redoutaient sa vertu et sa science, se réunirent contre lui et le chargerent de calomnies. Ils le traînerent devant les tribunaux séculiers, et par-tout Dieu montra que l'homme ne peut rien contre celui qu'il protege. Il n'opposa que la patience à tant d'outrages, ravi de participer aux souffrances de J. C. Sa vie était très-frugale: sa nourriture était, comme il le dit, celle des bêtes et des oiseaux. Il priait et méditait beaucoup.

Vers l'an 383, il se renferma dans sa maison d'Arianze, pour y achever sa course. Il y vivait avec d'autres solitaires, mortifiant son corps par les larmes, les jeûnes, les veilles et les prieres. Il n'avait qu'un seul habit, ne portait point de souliers, passait l'hiver sans feu, et ne couchait que sur la paille. Cependant malgré les infirmités de son corps et cette vie dure et austere, il sentait encore des combats très-violens de la chair contre l'esprit. Le principal remede qu'il employait contre ces tentations importunes, était la priere et la confiance en la grace de Dieu: « C'est moi, disait-il, qui cours au milieu de la carriere; mais J. C. est mon guide et ma force. C'est par lui que je respire, que je vois, et que je cours heureusement: sans lui nous sommes de vains fan-

tômes, des cadavres vivans, infectés par nos péchés. Comme les oiseaux ne peuvent voler sans air, ni les poissons nager sans eau, ainsi l'homme ne peut marcher un pas sans J. C. »

Pour se corriger de ce que dans sa vieillesse il croyait parler trop, il garda le silence pendant un carême entier, car il punissait très-séverement en lui jusqu'à l'apparence d'une faute. Trois choses, disait-il, sont nécessaires à un chrétien; il doit conserver sa foi pure, dire toujours la vérité, être chaste de corps et d'esprit. Il mourut dans sa retraite, plus comblé de vertu que d'années, vers l'an 390, n'ayant gueres que 60 ans.

PRATIQUE. Les Saints sont persécutés, parce que leur vie est une condamnation continuelle des maximes du monde. Que cette pensée nous soutienne et nous console lorsque nous sommes persécutés. C'est une marque que nous avons le bonheur d'être à Jésus-Christ.

PRIERE. Seigneur, que le monde nous persécute, nous n'aurons rien à craindre tant que vous serez avec nous.

(10 *mai.*) S. ANTONIN. 15e. siecle.

ANTOINE, que la petitesse de sa taille a fait nommer Antonin, naquit a Florence l'an 1389. Dieu répandit sur lui son esprit de grace et de priere, dès la plus tendre enfance: en sorte qu'Antonin donnait dèslors à l'oraison tout ce qu'il pouvait ôter à ses autres exercices. Il demeurait souvent plusieurs heures entieres prosterné, offrant à Dieu le sacrifice de son cœur; et lui demandant avec instance qu'il daignât conduire ses pas dans la voie du salut; et qu'il lui fît toujours accomplir sa volonté.

Après les études ordinaires, son pere voulut qu'il étudiât en droit. Il lui obéit: mais il pensait à embrasser la vie religieuse; et sans communiquer d'abord son dessein à sa famille, il se présenta dans un couvent de dominicains pour y être reçu. On le trouva si jeune et si délicat, qu'on le renvoya, en lui disant, qu'il ne pourrait jamais soutenir les travaux et les austérités de l'ordre. Antonin ne se rebuta pas, et dans les conversations que son zele persévérant lui donna occasion d'avoir avec plusieurs religieux de la maison, on remarqua en lui de si grandes qualités, et un amour si ardent pour la retraite, qu'on le reçut enfin. Il prit l'habit n'étant âgé que de size ans.

On ne fut pas long-temps à s'appercevoir que l'on possédait un rare trésor, en sorte qu'on lui confia successivement les places les plus importantes de l'ordre; et le siege de Florence étant venu à vaquer, le pape l'obligea de se charger de cette église. Antonin commença par régler sa maison, et il eut soin que la piéte en fût le fondement. Il jeûnait tous les vendredi et pendant l'avent; il se faisait toujours lire l'écriture sainte pendant ses repas: il se levait toutes les nuits pour assister aux Matines dans son Egli e cathédrale. Après avoir offert le saint sacrifice de notre r demption, ce qu'il faisait

toujours avec un recueillement et une dévotion qui inspiraient de la piété à tous les assistans, il donnait ses audiences. Tout le monde trouvait accès auprès de lui, et il parlait avec beaucoup de douceur à ceux qui l'abordaient. Il faisait exactement la visite de son diocese, et ordinairement à pied. Se souvenant de l'état de pauvreté qu'il avait d'abord embrassé, il ne voulut ni équipages, ni ameublemens, ni chevaux. Il était toujours habillé pauvrement, et il ne quitta jamais l'habit de son ordre.

Cette piété, jointe à une grande capacité, lui attira une grande réputation. Un flatteur croyant gagner ses bonnes graces, en lui disant qu'il espérait le voir bientôt cardinal: Occupons, dit-il, notre esprit des pensées de la mort qui est proche, et non des pensées des grandeurs humaines. Mourant ainsi tous les jours à lui-même, il regardait la mort comme un gain, et quand il s'en crut proche, il n'en témoigna que de la joie. Sa derniere maladie commença par une fievre lente, qui s'augmenta ensuite et devint très-violente. Dans un de ses accès, un de ses amis qui ne le quittait point, lui ayant dit qu'il devait espérer que sa santé se rétablirait: Je ne désire que la volonté de Dieu, répondit Antonin; et ensuite il récita les paroles du pseaume où David dit que les années de l'homme ne sont au plus que de 70 ans, comme s'il eût prévu que Dieu avait fixé là le terme de sa vie: car il avait en effet cet âge. Il reçut les derniers sacremens avec d'autant plus d'édification, que cet acte de piété avait été précédé d'une vie sainte, qui est la meilleure disposition pour bien mourir. Le jour de sa mort il pria ses freres de chanter l'office de matines auprès de son lit; et quand on l'eut fini, il dit avec beaucoup de ferveur: Seigneur, venez à mon secours, comme s'il eût voulu commencer l'office de Laudes. Ce furent les dernieres paroles qu'il prononça bien distinctement. Mais si sa bouche cessa de parler, son cœur pria toujours, parce qu'il aima jusqu'à la fin celui à qui il avait toujours rapporté ses actions, ses désirs et ses pensées pendant sa vie. Il alla ainsi se reposer dans le Seigneur, le 2 mai 1459.

Pratique. Il semble que la plupart des chrétiens n'aient qu'un corps sans avoir d'ame. On a soin de nourrir ce corps; mais on ne pense point à donner de nourriture à l'ame. Qui empêche qu'en commençant le repas, on ne lise quelques versets du nouveau Testament? Ce serait un sujet de conversation édifiante qui sanctifierait le repas.

Priere. Seigneur, bénissez toutes nos actions, et faites-nous la grace d'être toujours occupés de votre divine parole, afin qu'elle fasse le principal objet de nos conversations et de nos pensées.

(11 *mai.*) S. THEODORE SICEOTE. 6e. siecle.

Théodore naquit dans la Galatie, à Sicée, près d'Anastasiople. On remarque que dès l'âge de huit ans l'écriture sainte faisait ses délices. Il allait dans l'église lire ces divins oracles, pendant le temps que ceux de son âge, avec qui

il étudiait, employaient à la récréation. Cette lecture des livres saints lui donna un mépris souverain pour le monde; et quoiqu'il fût encore dans un âge très-jeune, il embrassa de tout son cœur la vie solitaire, et s'exerça à la pénitence la plus austere.

Théodose, évêque d'Anastasiople, touché de la vertu et de la piété tendre de notre jeune solitaire, le fit entrer dans son clergé, et l'ordonna prêtre, quoiqu'il n'eût encore que dix-huit ans. Pour mieux profiter de la grace de son ordination, Théodore se retira, durant quelque temps, dans une solitude écartée. On ne sait pas précisément combien de temps il demeura dans la retraite après son ordination. On sait seulement qu'il n'en sortait que pour aller à Jérusalem. Il y visita avec beaucoup de piété tous les lieux que le Sauveur du monde avait sanctifiés par sa présence; et après avoir visité ce qu'on appelle les saints lieux, il alla voir les monasteres et les anachoretes qui étaient répandus dans tous les déserts de la Palestine, afin de s'édifier de leur vie pénitente, et de s'étudier à en devenir lui-même un parfait modele. Il écoutait leurs instructions; et les repassant dans son esprit, il priait Dieu qu'il les gravât dans son cœur, et qu'il lui donnât la force de les mettre en pratique.

Après la mort de l'évêque d'Anastasiople, on le força de remplir ce siége. Il redouta toujours le poids dont on l'obligea de se charger. Il s'appliqua tout entier par devoir au bien de son peuple, mais son inclination le portait à la retraite; et il aurait quitté l'épiscopat presque aussitôt qu'il en fût chargé, si l'on eut écouté ses désirs. Cependant il porta ce fardeau pendant dix ans, durant lesquels il donna de grands exemples de zele et de pénitence. Il pria Dieu pendant long-temps qu'il lui fît connaître sa volonté; et quand il fut assuré autant qu'il put l'être, que sa retraite ne lui serait point désagréable, il assembla son clergé et son peuple, et lui dit: Vous savez, mes freres, que vous m'avez imposé ce joug malgré moi; voici l'onzieme année que je vous fatigue; c'est pourquoi je vous prie de vous chercher un pasteur; pour moi, je ne veux plus être le vôtre, mais je vais retourner à ma cellule pour y servir Dieu toute ma vie. Rentré dans sa retraite, il continua à se préparer à l'avénement du Seigneur, en mourant de plus en plus à lui-même pour ne vivre que de Dieu. Ce fut dans ces dispositions qu'il alla jouir de l'éternité, le 22 d'avril 613.

PRATIQUES. 1. Ne lisons les Ecritures saintes, que pour écouter Dieu qui nous y parle, et pour pratiquer ce qu'il nous y enseigne.

2. On cherche de bons directeurs, et on a de très-grandes raisons. Mais souvent on se fait honneur d'être sous leur conduite, et l'on a peu de soin de profiter de leurs avis. Si nous avons un bon directeur, travaillons à être de bons pénitens.

PRIERE. Ne permettez pas, Seigneur, que nous nous contentions d'avoir des guides éclairés: rendez-nous fideles à ce que vous leur inspirez de nous dire: et que les vérités qu'ils nous auront apprises, ne servent pas un jour à notre condamnation.

(12 *mai.*) S. EPIPHANE. 4e. siecle.

Epiphane était de Palestine, et naquit vers l'an 310. Après avoir eu dans l'enfance une éduation chrétienne, il passa en Egypte, où il fut instruit par d'excellens maîtres : il y demeura long-temps, et s'y occupa sur-tout à connaître et à pratiquer ce qu'il y avait de plus parfait dans les exercices des solitaires. Etant de retour dans la Palestine, il y fonda un monastere dont il prit le gouvernement, et il fut élevé au sacerdoce. Il profita de sa retraite pour se perfectionner dans l'étude de l'écriture-sainte et des auteurs ecclésiastiques qui avaient écrit sur la religion avant lui. Après avoir gouverné quelque temps ce monastere, il fut ordonné malgré lui évêque de la métropole de l'île de Chypre, nommée auparavant Salamine, et alors Constantia.

En devenant évêque, il n'avait point quitté l'habit pauvre des solitaires : il en avait encore moins quitté les vertus et les pratiques les plus importantes. On peut dire que c'était un prélat pénitent : mais il ne mettait pas sa piété dans la grandeur des austérités extérieures. L'assiduité à la priere et à l'étude, son application aux fonctions épiscopales, et un grand zele pour rendre service au prochain, faisaient le capital de sa pénitence, dont l'amour pour Dieu était l'ame et le principe. Aussi, disait-il, Dieu ne donne pas gratuitement le royaume des cieux ; mais on peut l'acheter à peu de frais quand on ne peut donner davantage, et que ce peu est fait pour l'amour de celui qui donne tout : un morceau de pain, une obole, un verre d'eau froide peuvent mériter le ciel, quand une grande charité est le principe de ces actions. Il mourut l'an 403 de J. C.

Pratique. Remplissons-nous bien de cette importante vérité, que les actions les plus communes nous mériteront le ciel, si nous les faisons pour Dieu.

Priere. Ce que nous ne faisons pas pour vous, Seigneur, est perdu pour l'éternité. Animez donc toutes nos actions, afin qu'elles nous fassent jouir de vous.

(13 *mai.*) S. JEAN LE SILENTIEUX. 5e. siecle.

Jean, que son amour pour la retraite et le silence fit surnommer le Silentieux, naquit à Nicople, en Arménie, l'an 454. Son pere et sa mere, qui comptaient des généraux d'armée et des gouverneurs de province dans leurs familles, le firent élever chrétiennement avec ses freres. Quand il fut maître de son bien, il l'employa à bâtir une Eglise en l'honneur de la sainte Vierge, et un monastere, où il se retira avec dix autres personnes. Il travailla d'abord à acquérir l'humilité, persuadé que celui qui n'est pas humble ; ne peut avoir que des vertus feintes. Il s'exerçait aussi à la tempérance qu'il poussait jusqu'à l'austérité, afin d'avoir l'esprit plus libre pour la priere, et d'éteindre, s'il pouvait,

dans sa chair, tous les mouvemens de la concupiscence. Sa prudence et sa douceur dans le gouvernement le firent aimer de ses freres. Il avait banni l'oisiveté du monastere comme étant l'ennemie de la vertu et la source de tous les vices. Un travail utile et laborieux les occupait, sans néanmoins les charger, et remplissait tous les intervalles de la priere et des autres exercices qui étaient établis parmi eux. Il n'avait que 28 ans, lorsque l'archevêque de Sébaste qui connaissait son mérite, l'ordonna évêque de Colonie. Jean ne se soumit que malgré lui, et sa dignité n'apporta aucun changement à son genre de vivre: il continua toujours de pratiquer la vie monastique. Son exemple fit beaucoup d'impression sur un de ses freres, et sur un de ses neveux, qui étaient à la cour de l'empereur. Ils réformerent leurs mœurs; et la grace qui sauve les solitaires dans leur retraite, rendit ceux-ci des modeles de perfection au milieu du monde.

La joie que Jean en ressentit fut troublée par Pasinique, C'était un homme violent, et qui n'avait jamais travaillé sur lui-même pour vaincre ses passions. Il outrageait les ecclésiastiques, et ne leur laissait pas la liberté de faire leurs fonctions. Jean l'en avertit souvent, mais toujours inutilement. Voyant que ses avis ne produisaient aucun effet, il alla à Constantinople, et s'en plaignit à l'empereur Zénon, qui lui rendit justice. Mais afin de n'être plus exposé à de semblables affaires, il conçut le dessein de renoncer à l'épiscopat, dont il était chargé depuis neuf ans. Il congédia des prêtres qui l'accompagnaient, s'embarqua secrétement, et vint à Jérusalem, d'où il se retira dans le monastere de saint Sabas.

Il y avait cent cinquante moines sous la conduite de ce saint abbé, tous remplis de zele et de ferveur. Sabas ayant remarqué en lui une vertu éminente, lui donna une cellule pour s'y retirer seul, et s'y livrer à la contemplation. Jean y demeura trois ans, après lesquels il fut fait économe. La dissipation qui semble inséparable de cet emploi ne fut pas même pour lui une distraction. Comme il avait un grand amour pour Dieu, il n'avait pas besoin de faire le moindre effort pour y penser: il était occupé en tout temps, et marchait toujours en sa présence. On ne sait pas en quel temps Dieu appela à sa gloire ce fidele serviteur: mais on sait qu'il vivait encore l'an 558.

PRATIQUE. Soyons occupés de Dieu au milieu de nos occupations, mettons un frein à notre langue pour ne parler que quand il est à propos, et nous serons moins distraits dans nos prieres.

PRIERE. Seigneur, que votre esprit saint prie en nous; que tout se taise en nous, et que notre cœur vous écoute.

(14 *mai*.) S. PACOME, PREMIER INSTITUT. DES MOINES. 3 . S.

PACOME naquit vers l'an 292, dans la Haute-Thébaïde; son pere et sa mere étaient païens et l'éleverent dans leurs superstitions. A l'âge d'environ vingt ans, il fut pris et enrôlé

malgré lui avec plusieurs autres. Ces nouveaux soldats ayant été conduits comme des prisonniers en la ville de Thebes où il y avait des chrétiens, Pacôme eut son logement chez quelques-uns d'eux, qui prirent un grand soin de lui. La charité avec laquelle il pourvoyait à tous ses besoins, lui inspira le désir de les connaître plus particulierement. S'en étant informé, on lui dit que c'étaient des gens qui croyaient en J. C. fils unique de Dieu, et qui s'eforçaient de faire du bien à tout le monde, dans l'espérance d'en recevoir la récompense dans une autre vie. Pacôme, plein d'estime pour ceux qui lui rendaient des services si désintéressés, et intérieurement éclairé d'une lumiere divine, commença peu-à-peu à porter sa pensée au-delà des choses présentes, sensibles et périssables, et dit en levant les mains au ciel : O Dieu créateur du ciel et de la terre, si vous daignez jetter un regard sur moi, me tirer de mon engagement et de ma misere, et me faire connaître la véritable maniere de vous servir, je ne m'occuperai que de vous le reste de ma vie.

Il jouit bientôt de la liberté qu'il désirait ; car la la guerre étant finie dès l'an 313, les nouvelles troupes furent congédiées. Pacôme eut son congé, et s'en retourna aussitôt dans son pays. Il alla se présenter à l'église du bourg de Chinobosque, où il se fit catéchumene ; et peu après il reçut une nouvelle vie par la grace du baptême.

Pacôme devenu chrétien ne pensa plus qu'aux moyens de conserver la grace qu'il avait reçue. Ayant appris qu'un solitaire nommé Palémon menait dans le désert une vie très-retirée et très-pénitente, il alla le trouver afin de demeurer avec lui. Palémon lui demanda ce qu'il voulait et ce qu'il cherchait. Pacôme lui répondit : Dieu m'a envoyé vers vous pour être solitaire. Vous ne le sauriez être ici, répartit Palémon, le vie des solitaires est au-dessus de vos forces : je ne mange que du pain et du sel : je n'use ni d'huile ni de vin ; je veille la moitié de la nuit, et j'emploie ce temps ou à chanter des pseaumes, ou à méditer l'écriture sainte, et quelquefois je passe la nuit entiere sans dormir. Ce discours étonna Pacôme, sans le décourager. Il dit à Palémon qu'il mettait toute sa confiance dans le secours de celui dont il commençait à goûter le joug, et qu'il espérait tout de sa bonté. Palémon ne croyant plus devoir résister à ses instances, ouvrit la porte de son hermitage, et lui donna l'habit de solitaire.

L'an 325, Pacôme se retira à Tabenne ; Jean son frere vint l'y trouver. Ils demeurerent quelques années seuls, méditant jour et nuit les commandemens du Seigneur. Ce qui leur restait des fruits de leur travail chaque jour, etait aussitôt distribué aux pauvres, sans qu'ils se missent en peine du lendemain.

Il devint bientôt le chef d'un grand nombre de solitaires qui ont édifié l'Eglise par l'exercice de toutes les vertus propres à leur état. Après le carême de l'an 348, Dieu

affligea les monasteres qu'il avait fait bâtir, d'une maladie contagieuse qui emporta en peu de temps plus de cent moines. Pacôme en fut aussi attaqué, et sa maladie dura quarante jours, pendant lesquels il fit paraître une grande patience et témoigna une joie extrême de ce qu'il approchait de la fin de son exil.

Deux jours avant sa mort, ayant fait assembler ses freres, il leur recommanda d'être vigilans et fervens dans la priere, de suivre exactement leur regle, et de fréquenter ceux qui craignent le Seigneur. Il ajouta : « Je sens mes forces s'affaiblir, le moment s'approche où mon ame sera séparée de mon corps. Choisissez devant moi quelqu'un d'entre vous qui puisse après Dieu vous commander et prendre soin de votre salut : « Et il leur indiqua lui-même un moine nommé Pétrone, que toute la communauté accepta. Pacôme s'étant ensuite armé du signe de la croix, remit son ame au Seigneur, le 9 mai. Il était dans la cinquante-septieme année de son âge, et la vingt-cinquieme de sa retraite.

PRATIQUE. La charité des chrétiens fut cause de la conversion de saint Pacôme. Si les infideles se trouvaient aujourd'hui parmi nous, notre vie serait-elle capable de les édifier, et leur donnerait-elle le désir de s'instruire de la religion dont nous disons que nous faisons profession ?

PRIERE. Seigneur, vous conduisez S. Pacôme dans la retraite aussitôt qu'il est devenu votre enfant par le Baptême, pour nous apprendre que c'est le lieu le plus sûr pour en conserver la sainteté. Faites-nous la grace d'être separés du monde, au moins d'esprit et de cœur, et de n'être occupés que de vous.

(15 *mai.*) S. PIERRE, MARTYR. 3. siecle.

DURANT la persécution de l'empereur Dece, on arrêta près de Lampsaque, ville de l'Hellespont, un jeune-homme nommé Pierre, bien fait de corps, estimable par la beauté de son esprit, et plus encore par la force et le courage que lui donnait la grace de Jésus-Christ. On le présenta au proconsul, qui après avoir appris par sa propre confession qu'il était chrétien, lui dit : Vous avez devant les yeux les ordonnances de nos invincibles princes : sacrifiez donc à la grande déesse Vénus, comme ils vous l'ordonnent. Pierre répondit : Je m'étonne que vous vouliez me persuader de sacrifier à une impudique, dont on aurait honte de rapporter les actions. Vous l'appellez vous-même une femme de mauvaise vie, et vous punissez ceux qui l'imitent. Comment voulez-vous donc que je lui sacrifie ? Il faut bien plutôt offrir au Dieu vivant véritable, et au Roi des siecles Jésus-Christ mon Seigneur, un sacrifice de prieres, de componction et de louanges. Le proconsul l'entendant ainsi parler, le fit étendre sur des roues, avec des pieces de bois tout autour, et des liens de fer qui lui serraient tout le corps; en sorte que ses os furent brisés. Mais plus il était tourmenté, plus il faisait paraître de constance et de joie; et regardant le ciel avec un visage serein, il dit : je vous rends graces, ô Jésus-Christ ! de ce que vous me donnez

donnez la force et la patience pour vaincre celui qui tourmente mon corps. Le proconsul voyant sa persévérance, lui fit couper la tête.

PRATIQUE. En lisant les tourmens de ceux qui professaient la même religion que nous, demandons à Dieu la grace de souffrir avec patience les maux qu'il lui plaît de nous envoyer.

PRIERE. On n'arrive à vous, Seigneur, que par les souffrances; donnez-nous donc la force de souffrir, et de souffrir pour vous.

(16 *mai.*) S. ANDRÉ, S. PAUL ET S^te^. DENISE. 3e siecle

APRÈS le jugement rendu contre S. Pierre, dont on a lu hier le martyre, on présenta au proconsul trois autres chrétiens, André, Paul et Nicomaque. Il leur demanda d'où ils étaient, et de quelle religion. Nicomaque impatient de rendre témoignage à Jésus-Christ, dit le premier à haute voix; Je suis chrétien. Le proconsul dit à André et à Paul : Vous autres que dites-vous ? Ils répondirent : Nous sommes chrétiens. Sacrifiez aux Dieux, dit le juge à Nicomaque. Un chrétien, répondit Nicomaque, ne doit point sacrifier aux démons; vous le savez. Le juge commanda qu'on le suspendît et qu'on lui donnât la torture. Comme il était prêt de rendre l'esprit par la violence des tourmens, il s'écria : Je n'ai jamais été chrétien; je sacrifie aux dieux. Le proconsul le fit aussitôt délier; mais au moment qu'il eut sacrifié, il fut saisi du démon et se battant contre terre, il se coupa la langue avec ses dents: et finit ainsi sa vie malheureusement.

Dieu consola ses serviteurs d'un événement si triste. Car il se trouva dans la foule des spectateurs une jeune fille nommée Denise, âgée de 16 ans, qui voyant la chûte et la punition de Nicomaque, s'écria : Misérable, pourquoi t'es-tu attiré une peine éternelle pour un moment de relâche ? A ces paroles, le proconsul la faisant amener au milieu de la place, lui demanda si elle était chrétienne. Oui, répondit-elle, c'est ce qui fait que je plains ce malheureux de n'avoir pas encore souffert un peu, pour arriver au repos éternel. Le proconsul dit : Il a trouvé le repos, lorsqu'il a satisfait aux dieux et aux princes en sacrifiant. Imitez-le, sacrifiez comme lui, de peur qu'après vous avoir fait traiter honteusement, je ne vous fasse brûler vive. Denise répondit : Mon Dieu est plus grand que vous; il peut me donner la force de résister à tout ce qu'il vous plaira de me faire souffrir, ainsi je ne crains point vos menaces. Le juge fit conduire en prison André et Paul, et abandonna la chaste vierge à la brutalité de deux jeunes débauchés. Mais Dieu la délivra de leurs poursuites. Ils virent un jeune homme tout éclatant, qui remplit de lumiere le lieu où ils étaient. Aussitôt saisis de crainte et de frayeur, ils se jeterent aux pieds de la Sainte. Elle les releva, et leur dit : Ne craignez point, c'est mon gardien et mon défenseur. Ils la prierent d'intercéder pour eux, de peur qu'il ne leur arrivât du mal.

Le lendemain dès le matin, le peuple excité par deux

prêtres de Diane, alla trouver le proconsul, et lui demanda avec de grands cris qu'il leur livrât André et Paul. Le juge se les fit amener, et leur commanda de sacrifier à Diane. Nous ne connaissons, répondirent-ils, ni Diane, ni les autres démons que vous adorez, et nous n'adorons que le vrai Dieu. Sur cela le peuple redoubla ses cris et les demanda pour les faire mourir. Le proconsul voyant qu'il ne pouvait vaincre la constance des martyrs, les fit battre de verges, puis les livra au peuple pour les lapider. Le peuple les prit donc, et leur ayant lié les pieds, il les traîna hors de la ville.

Comme on les lapidait, Denise qui en entendait le bruit, s'échappa de ses gardes, courut au lieu où étaient les martyrs, et se jeta au milieu d'eux, en disant : Afin de vivre avec vous dans le ciel, je veux mourir avec vous sur la terre. On alla en avertir le proconsul, qui apprit en même-temps comment Dieu avait conservé sa chasteté. Mais comme les miracles extérieurs changent rarement le cœur, ce juge peu touché de cette merveille, répondit froidement : Qu'on la mene dans un lieu séparé pour être décolée. Ce qui fut exécuté.

Pratique. Nous sommes étonnés de l'aveuglement des idolâtres, et nous sommes plus aveugles qu'eux, puisqu'éclairés de la lumiere de l'Evangile, nos passions sont autant de dieux auxquels nous nous sacrifions nous-mêmes.

Priere. Seigneur, les plus grands miracles nous sont inutiles, si vous n'opérez celui de toucher notre cœur. Ayez compassion de nous; vous pouvez tout.

(17 *mai.*) S. PASCAL BAYLON. 16e. siecle.

PASCAL surnommé BAYLON, naquit l'an 1540 à la Terre-Hermosa, petite ville du royaume d'Arragon. Son pere et sa mere y gagnaient leur vie à cultiver la terre ; et ils étaient si pauvres, qu'ils ne purent même faire apprendre à lire à leur enfant. Mais le jeune Pascal, qui avait un grand désir de savoir quelque chose, portait un livre dans les champs, et engageait tous ceux qu'il rencontrait à lui montrer les lettres. Dieu qui est le maître de toutes sciences, donna l'intelligence au jeune Pascal; en peu de temps il apprit à lire, et il en profita pour lire les livres de piété.

Dès qu'il fut en âge de servir, il s'attacha à un maître pour conduire ses troupeaux en second, et pour servir d'aide au berger en chef. Il était charmé de la vie innocente et tranquille que son état lui permettait de mener. Tout ce qu'il voyait était pour lui un objet de foi. Il lisait, pour ainsi dire, dans le grand livre de la nature, et en reconnaissait le souverain auteur dans tout ce que la terre produit. Quand il ne méditait pas surtous ces objets extérieurs qui l'environnaient, on le voyait un livre à la main au milieu de son troupeau, lisant les divines écritures, et se remplissant l'esprit et le cœur des vérités de la religion. Son maître, qui était un homme de bien, charmé de sa conduite édifiante, voulut l'adopter pour son fils, et le constituer héritier de tous ses

biens. Mais Pascal, qui ne désirait que ceux du ciel, le remercia de sa bonne volonté, et le pria de le laisser dans son état pauvre et humble, mais plus conforme à Jésus-Christ son souverain maître, qui n'était pas venu pour être servi, mais pour servir.

Quelque amour qu'il eût pour sa profession, il trouva néanmoins des difficultés qui le firent penser à la quitter. Il ne pouvait venir à bout d'empêcher un troupeau de chevres qu'il conduisait, de brouter dans le champ d'autrui. Cela le chagrinait; il se croyait responsable du tort qu'elles faisaient, lors même qu'il ne pouvait l'empêcher : et la délicatesse de sa conscience l'engagea à se décharger de la conduite de ce troupeau. Mais il trouva d'autres embarras en conduisant d'autres bestiaux. Ceux avec qui il avait quelquefois à vivre, n'ayant pas la même piété que lui, juraient, se querellaient, et se battaient même souvent. Pascal en reprenait quelquefois ses compagnons avec douceur ; mais souvent on le rebutait. Il jugea de là que les hommes étant si vicieux, il devait les quitter, de peur de participer à leur vices.

Il fit beaucoup de jeûnes et d'austérités, afin de connaître ce que Dieu demandait de lui. Souvent il se retranchait une partie de la nourriture qu'on lui donnait, pour en faire part aux pauvres passans. Quand il se fut confirmé dans le dessein de se faire religieux, il s'en ouvrit à quelques personnes, qui lui indiquerent un couvent bien renté, où il aurait, lui dirent-ils, toutes ses commodités. C'en était assez pour en dégoûter Pascal. Je suis né pauvre, leur dit-il, et je veux vivre et mourir dans la pauvreté et dans la pénitence. Il pria Dieu de nouveau de lui faire connaître sa volonté : et bientôt après, n'ayant encore que vingt ans, il quitta son maître et son pays, et alla dans le royaume de Valence, où il se présenta à un couvent de religieux déchaussés, qui suivaient la regle de S. François. Ce fut là que Dieu acheva de le sanctifier jusqu'à l'an 1592, qu'il l'appela à la bienheureuse éternité.

PRATIQUE: Les ouvriers et les gens de la campagne amasseraient de grands trésors de graces, s'ils se servaient de tout ce qu'ils ont sous les yeux pour s'élever à Dieu. Séparés comme ils sont souvent de toute conversation, pendant que leurs mains travaillent, rien ne les empêche de prier Dieu, et de s'occuper de ses miséricordes qui paraissent dans tout ce que la terre produit.

PRIÈRE: Seigneur, vous nous avez avertis que la porte du ciel est petite et étroite, faites-nous la grace d'aimer toujours à être petits, afin de pouvoir y passer.

(18 *mai.*) S. THEODOTE, CABARETIER. 3 siecle.

THÉODOTE était marié, et menait dans la ville d'Ancyre une vie commune aux yeux des hommes, mais bien grande devant Dieu. Il tenait une hôtellerie et vendait du vin ; mais, ce qui est très-rare dans cette profession, il était juste, droit, aimant la religion, et la pratiquant avec la derniere exactitude. Dès ses plus tendres années il avait été formé à la piété

par la sainte vierge Técuse : en sorte que dans cet âge où l'on n'aime rien de solide, il méprisait déjà les plaisirs et les richesses, et s'appliquait au jeûne et à l'aumône ; il secourait les malades et les affligés, et travaillait à la conversion des pécheurs. Il avait pour maxime, qu'il est plus glorieux à un chrétien de souffrir la pauvreté, que d'être riche : ou du moins qu'on doit se dépouiller de ses biens en faveur des pauvres ; et sur-tout de ceux qu'on persécute pour la foi ; et qu'on ne connait pas l'Evangile, si l'on prend plus que son nécessaire.

Telle était Théodote quand la persécution vint affliger l'église. Il rendit à ses freres persécutés tous les services qui dépendaient de lui, jusqu'à ce qu'il fût lui-même cité comme chrétien. Le gouverneur employa d'abord les promesses et les menaces pour l'engager à renoncer au culte du vrai Dieu. Mais jugeant par les réponses de Théodote, qu'il n'en viendrait pas à bout, plusieurs bourreaux eurent ordre de le déchirer avec des ongles de fer ; de verser sur ses plaies le vinaigre le plus fort, et d'y mettre le feu avec des torches ardentes. Ensuite on l'envoya en prison ; et en passant il montrait à tout le monde son corps déchiré, comme une preuve de la puissance de Jésus-Christ et de la force qu'il donne aux siens. « Il est juste, disait-il, de lui offrir de tels sacrifices, puisqu'il a souffert le premier pour nous. »

Cinq jours après, le gouverneur se fit amener le saint martyr dans une grande place où l'on avait dressé son tribunal. Il commanda qu'on rouvrît ses plaies, qu'on le déchirât de nouveau, et qu'on l'étendît sur des charbons ardens. Mais toutes ces cruautés ne servirent qu'à faire triompher davantage la grace de Jésus-Christ. Enfin le gouverneur le voyant invincible, le condamna à perdre la tête ; et de peur que les chrétiens ne l'ensévelissent, il ordonna que son corps fût brûlé. Théodote étant arrivé au lieu de l'éxécution, pria pour la paix de l'Eglise ; puis se tournant vers ses freres, il leur dit : Ne pleurez point ma mort, mais rendez gloire à J. C., qui me fait triompher aujourd'hui : je prierai pour vous dans le Ciel. » Après ces paroles il reçut le coup de la mort avec joie, vers l'an 303 de Jésus-Christ.

PRATIQUES. 1. Dans toutes les professions, excepté celles qui sont condamnées par l'Eglise, on peut être véritablement chrétien.

2. Lisons souvent les maximes de S. Théodote sur les richesses et l'usage que l'on doit en faire.

PRIERE. Seigneur, de quelle condition que nous soyons, nous vous appartenons, puisque nous avons le bonheur d'être chrétiens. Que notre vie soit conforme à votre nom, qu'elle soit assez sainte pour exciter les autres à devenir Saints.

(19 *mai.*) S. YVE, PRÊTRE. 13e. siécle.

YVE naquit l'an 1353, le 17 d'octobre, au diocese de Tréguier, de parens nobles et vertueux qui lui procurerent une éducation convenable à sa naissance. Ils auraient voulu l'engager dans le mariage ; mais l'inclination qu'il avait

pour assister les pauvres, le détermina à embrasser l'état Ecclésiastique. Il serait toujours resté dans les ordres inférieurs, si son évêque ne l'avait forcé de recevoir la prêtrise. Il fut d'abord official, et quand il voyait des personnes que la pauvreté empêchait de poursuivre une affaire juste, il leur fournissait l'argent nécessaire pour la finir. Pour le fixer davantage dans le pays, l'évêque de Tréguier lui donna une cure, qu'il n'accepta que par obéissance.

Ce fut un pasteur vigilant et appliqué à ses devoirs. Comme ses instructions étaient solides, pressantes et pleines d'onction, et que d'ailleurs son air mortifié, la régularité de sa conduite, et tant d'autres vertus trop éclatantes pour être ignorées, annonçaient à tout le monde qu'il pratiquait le premier ce qu'il enseignait, Dieu convertit beaucoup de personnes par son ministere.

Il était aussi l'arbitre de tous les différends; ceux qui avaient des affaires embarrassantes ou des querelles à terminer, s'en remettaient volontiers à son jugement. Il avait un soin particulier des pauvres; non seulement il leur donnait l'aumône, mais il les faisait manger avec lui. Il fit faire une maison assez commode pour les loger, et pour exercer l'hospitalité. Il distribuait son blé à ceux qui n'en avaient point, ou il le vendait au profit des pauvres, dès que la récolte était faite. Car il avait pour maxime, qu'il ne faut point faire attendre ceux qu'on peut assister d'abord. Un homme meilleur ménager que lui selon la chair, informé de cette conduite, lui dit un jour: Vous feriez mieux de garder votre blé, vous le vendriez davantage dans quelque temps. J'en conviens, dit S. Yve, mais je ne sais pas si je serai alors en vie. A la fin de l'année, cet homme vint lui dire d'un air content; Hé bien, j'ai gagné le cinquieme sur mon blé. Et moi, dit le Saint, je prétends y avoir gagné le centieme, en le distribuant aux pauvres.

Pendant quinze ans il jeûna au pain et à l'eau le carême entier et l'avent, et même plusieurs autres jours de l'année; et il ajoutait toujours à ses austérités, afin de se rendre plus conforme à Jésus-Christ crucifié, qu'il se proposait pour modele; et il disait qu'un chrétien, et sur-tout un prêtre, en devait être une image vivante. Il couchait tout vêtu sur une claie ou sur un peu de paille, avec un livre ou une pierre pour chevet.

Pendant le carême de l'an 1303, il sentit ses forces diminuer de jour en jour: mais loin de se relâcher d'aucun de ses exercices, il crut qu'il devoit redoubler son zele à mesure qu'il avançait vers le terme de sa vie. Ainsi réveillant, pour ainsi-dire, toutes ses forces affaiblies, après avoir sacrifié à Dieu ses biens, ses talens, son repos, sa santé et sa vie, dans le ministere qu'il lui avait confié, il voulut encore mourir dans les fonctions qui y étaient attachées. La veille de l'Ascension il prêcha son peuple, il dit la Messe, étant soutenu par deux personnes: il donna des avis à tous ceux

qui lui en demanderent : ensuite il se mit au lit, c'est-à-dire, sur sa claie faite de branches d'osier entrelacées. En cet état il reçut les derniers Sacremens avec une nouvelle ferveur. Depuis ce moment il ne s'entretint plus qu'avec Dieu, qu'il devait bientôt posséder, et qui avait été pendant toute sa vie le seul objet dominant de son amour. Il mourut ainsi le Dimanche après l'Ascension ; le dix-neuvieme jour de mai 1303.

PRATIQUE. L'amour des pauvres doit se trouver dans toutes les conditions. Cherchons les moyens de leur être utiles, et de servir Jésus-Christ en les servant.

PRIERE. Faites, Seigneur, que toute notre vie soit une préparation à la mort. Elle n'aura rien de terrible pour nous, si nous vous aimons, puisqu'elle sera pour nous le commencement de la véritable vie.

(20 *mai.*) S. GRÉGOIRE, PAPE. 5e. siecle.

SAINT GRÉGOIRE, surnommé le grand à cause de ses vertus et de sa science, naquit à Rome d'une famille noble, vers le milieu du cinquieme siecle. Il renonça à tout ce que le siecle a de plus flatteur, pour se consacrer entierement à Dieu ; et après avoir employé une partie de son bien à construire des monasteres en Sicile et un à Rome, il prit l'habit religieux dans ce dernier. Son assiduité à la priere, la rigueur de ses jeûnes, et son application à l'étude des livres sacrés, affaiblirent bientôt sa santé à un point qu'il tombait en défaillance, s'il ne prenait souvent de la nourriture ; mais malgré ses infirmités, il s'occupait continuellement à prier, à lire, à dicter ou à écrire.

Il se nourrissait de légumes crus, que sainte Sylvie sa mere lui apportait. Un jour ayant reçu ce mets si simple dans une écuelle d'argent, et ne se trouvant pas de quoi soulager un pauvre qui lui exposait sa misere, il lui donna cette écuelle, en disant que ce pauvre en ferait un meilleur usage que lui, puisqu'elle servirait à lui procurer un nécessaire dont il ne manquait pas lui-même. Une autre fois, passant dans le marché de Rome, il vit des esclaves d'une belle taille, exposés en vente; et s'étant informé de quel pays et de quelle religion ils étaient, on lui répondit qu'ils avaient été amenés de l'île de Bretagne, c'est-a dire, d'Angleterre, et qu'ils étaient encore païens. Quel dommage, s'écria-t-il, que des hommes si bien faits, et d'une si belle physionomie, soient si difformes aux yeux de Dieu! Aussitôt il alla trouver le Pape, et le pria instamment d'envoyer, dans l'île de Bretagne, des ministres plein de zele et de courage pour y annoncer Jésus-Christ.

Après la mort du pape Pélage, Grégoire fut élu à sa place par un consentement unanime du clergé et du peuple. Notre Saint, effrayé du poids de cette dignité, envoya vers l'empereur Maurice, pour le supplier instamment de ne point ratifier cette élection. Mais malgré toutes ses résistances, il se vit contraint d'obéir. Comme Dieu lui avait confié le

gouvernement d'un grand peuple, il portait aussi ses vues et son attention par-tout. Il donnait ordre que les Eglises eussent de bons pasteurs : il appuyait de son autorité tous ceux qui s'acquittaient de leurs obligations, et reprenait avec charité ceux qui commettaient des fautes. Il envoyait des missionnaires prêcher la foi de Jésus-Christ aux païens : il combattait les hérésies, corrigeait les abus et les désordres, et maintenait la pureté de la discipline. Il protégeait les faibles et soulageait les pauvres, à qui il faisait de si grandes aumônes, qu'il se réduisait quelquefois à manquer lui-même du nécessaire.

S. Grégoire mit en meilleur ordre l'office et le chant de l'Eglise; mais quelque estime qu'il fît du chant, il n'approuvait point que dans le choix des ministres de l'Autel, on préférât ceux dont la belle voix faisait tout le mérite, et qui pouvaient irriter Dieu par le déréglement de leur vie, pendant qu'ils plaisaient aux oreilles par la justesse et la douceur de leur chant : et dans un concile tenu à Rome il fit un réglement contre cet abus.

Quoiqu'il fût accablé d'affaires, il mettait entre les principales, celle d'instruire son peuple. Il le faisait de vive voix et par écrit. Dans tous ses ouvrages, il explique les principes et les maximes de la morale chrétienne avec beaucoup de solidité et de pénétration. Tant de travaux et une application si continuelle acheverent de ruiner sa santé. Il était presque toujours tourmenté de la goutte, et attaqué souvent de maladies considérables, dont il n'attribuait la cause qu'à ses péchés. Il ne pouvait souffrir qu'on le plaignît dans ses maux, parce qu'il les regardait comme de vrais biens : et il voulait seulement qu'on demandât pour lui la patience et le bon usage de ses fréquentes maladies. Elle acheverent enfin de l'épuiser, et lui firent consommer son sacrifice le douzieme de mars de l'année 504, après avoir tenu le Saint-Siége treize ans, six mois et dix jours.

PRATIQUE. Demandons à Dieu des ouvriers évangéliques brûlans de zele pour la gloire de Dieu et le salut des ames. Faisons nos efforts pour que l'Eglise répare la perte qu'elle fait chaque jour, en coopérant de nos moyens à l'éducation de ceux qui se destinent au saint Ministere.

PRIERE. Ayez pitié de votre Eglise, Seigneur; ayez pitié de nous, et donnez-nous des Pasteurs selon votre cœur, qui travaillent à nous former en vous, afin que nous ayons le bonheur d'être de vos brebis bien-aimées.

(21 *mai.*) S. HOSPICE, REGLUS

ON ignore le temps et le lieu de la naissance de S. HOSPICE. On dit qu'ayant entendu parler de la vie sainte et pénitente des solitaires d'Egypte, il y fit un voyage pour les visiter, et apprendre d'eux les regles de la vie spirituelle; et qu'étant venu en France, il s'appliqua à pratiquer ce qu'il avait vu et entendu. Il choisit pour se retirer, une vieille tour abandonnée proche de la ville de Nice en Provence, afin de ne s'y occuper que de Dieu. Cette tour n'avait point de

porte ; mais seulement une fenêtre par laquelle il se montrait dans le besoin.

Fidele imitateur des anachoretes d'Egypte, Hospice vécut comme eux dans toutes sortes d'austérités. Il portait des chaînes de fer sur sa chair, et un cilice par-dessus, et il ne se nourrissait que de pain et de quelques dattes. En carême, il ne mangeait que des racines d'Egypte, que les marchands lui apportaient : et comme si cette nourriture, quelque simple qu'elle fût, eût été encore trop délicate pour lui, il ne les mangeait pas aussitôt qu'il les avait fait cuire ; mais il les laissait sécher pour les rendre plus insipides. Le premier jour il buvait seulement l'eau dans laquelle il les avait fait cuire, et ne mangeait point ; les autres jours il prenait ces racines sans aucun assaisonnement. Il travaillait pendant plusieurs heures, chaque jour, à faire des ouvrages de jonc et de feuilles de palmier, et le reste de la journée il le passait en prieres. Il veillait aussi beaucoup, et ne se laissait aller au sommeil que quand il succombait à la fatigue.

On dit que S. Hospice passa quinze ans dans cette pénitence si dure à la nature, et si incompréhensible aux hommes charnels. Sentant que sa mort était proche, il en fit avertir le supérieur d'un monastere qui était près de sa demeure ; et quand il fut venu, il lui dit : Faites ouvrir la muraille, et avertissez l'évêque de Nice qu'il vienne me donner la sépulture : car dans trois jours je sortirai du monde pour aller jouir du repos que le Seigneur m'a promis, et qu'il me donnera dans sa miséricorde. Le bruit de la mort prochaine d'Hospice s'étant répandu dans Nice, on accourut en foule à sa demeure. Un de ceux qui y vinrent, le voyant chargé de chaînes, et rongé des vers, lui demanda comment il pouvait souffrir si constamment un état si affreux. « Ah ! répondit le Saint, vous ne voyez pas que je suis soutenu par la force de celui pour qui je souffre. Mais je serai bientôt délivré, et pour un moment de peines, j'entrerai dans un repos éternel. » Le troisieme jour il se fit ôter toutes ses chaînes, il passa ensuite plusieurs heures en oraison, prosterné contre terre : puis s'étant relevé, il s'étendit sur un banc, et les mains élevées vers le Ciel, il rendit graces à Dieu des faveurs dont il l'avait comblé pendant sa vie, lui demanda la consommation de tous ses bienfaits, le don par excellence, c'est-à-dire, le Ciel vers lequel il avait toujours soupiré. Il expira ainsi tranquillement le 21 de mai, l'an de Jésus-Christ 581.

PRATIQUE. Il n'est pas donné à tous de mener une vie aussi dure que S. Hospice ; mais tous doivent mener une vie pénitente et mortifiée pour arriver au ciel.

PRIERE. Vous nous avertissez sans cesse, Seigneur, par vos Ecritures et l'exemple de vos Saints, que nous n'arriverons à la gloire que par les souffrances. Donnez-nous la grace qui nous fasse pratiquer ce que vous nous avez appris.

(22 *mai.*) S.te JULIE, MARTYRE. 5.e siecle.

GENSÉRIC, roi des Vandales, voulant introduire l'arianisme dans toute l'Afrique, chassa les Evêques de leurs Eglises, et fit plusieurs Martyrs. Les femmes et les filles de qualité furent vendues à des marchands, afin de faire plus de peine à la noblesse, et de répandre une désolation générale dans la ville.

Parmi ces illustres captives, il se trouva une fille vertueuse nommée JULIE, qui fut vendue à un marchand païen. Julie souffrit l'humiliation de son esclavage avec beaucoup de patience. Elle s'appliqua à servir son maître avec tout le soin dont elle fut capable; et quoi qu'élevée dans la délicatesse, et accoutumée à être servie, elle faisait les fonctions les plus basses avec une certaine facilité qui montrait la liberté de son esprit, et la paix dont son cœur jouissait intérieurement. Ainsi son maître, quoique païen admirait sa vertu; et pour l'amour d'elle il respectait la religion qu'elle professait, et lui laissait toute liberté pour s'acquitter des devoirs du christianisme. Julie n'en abusait point; persuadée qu'on doit faire tout dans l'ordre, et qu'une piété qui n'y est pas conforme, n'est pas une piété solide; elle ne substituait pas la priere ou la lecture à son service.

Dans ses prieres elle demandait souvent à Dieu qu'il lui fit la grace de donner sa vie pour lui. Cette occasion qu'elle désirait, vint enfin. Après avoir passé quelques années en Syrie, son maître qui faisait un commerce considérable des plus riches marchandises du Levant, qu'il faisait transporter dans les Gaules, étant obligé de s'embarquer pour la Provence, résolut de mener Julie avec lui. Le vaisseau étant arrivé au Cap de Corse, on s'y arrêta pour célébrer une fête que les païens de cette île célébraient en faveur de leurs fausses divinités. Comme Julie n'y prenait point de part, elle fut citée devant le gouverneur de l'île comme ennemie des dieux qu'on y adorait. Dès qu'elle fut en sa présence, il lui dit : Sacrifie aux dieux, je te le commande : si tu m'obéis je te racheterai, et je te donnerai la liberté. Je suis libre, répondit Julie, et on l'est toujours quand on sert fidelement le Seigneur Jésus, à qui je suis; et ne me vantez point vos superstitions : loin de les respecter, je les déteste. Félix irrité de ces paroles, commande qu'on la frappe rudement sur les joues; et pendant qu'on exécutait ses ordres inhumains, Julie dit : Si mon Sauveur a bien voulu qu'on lui donnât des soufflets et qu'on lui crachât au visage; le traitement que vous me faites, m'est honorable, et il est juste que je sois traitée comme lui. Le gouverneur ordonna qu'on lui arrachât les cheveux avec violence; qu'on l'accablât de coups : et enfin il la fit pendre. Ce fut le 22 de mai, que cette sainte Vierge reçut la couronne du martyre.

PRATIQUE. La fidélité des domestiques, et leur exactitude à faire

tout ce qui leur est ordonné, sont leurs premiers devoirs. Ce sont les meilleurs moyens de gagner l'affection de ceux qu'ils servent, et d'obtenir de Dieu les graces dont ils ont besoin pour se sanctifier dans leur état.

PRIERE. Seigneur, faites la grace aux personnes qui servent, de vous regarder toujours dans leurs maîtres et leurs maîtresses, et aux maîtres celle de regarder leurs domestiques comme leurs freres; et de se souvenir que nous sommes tous vos enfants.

(25 *mai.*) S. GUIBERT, 10.e siecle.

GUIBERT naquit vers l'an 892, dans le pays de Darnou ou Dornoy, au comté de Lomage. Sa famille était des plus illustres, et possédait de grands biens : il suivit pendant quelques années la profession des armes, et il eût pu y prétendre aux plus grands honneurs, s'il eut ambitionné d'autre titre que celui de parfait chrétien. Il servit sa patrie sans intérêt et par devoir. Loin de causer la ruine des autres, en ravissant leurs biens, il se dépouillait de ses propres richesses pour soulager les pauvres. Il ne souffrait pas la moindre violence, ni le plus petit vol dans ses soldats; et si quelqu'un d'eux avait fait quelque tort, il le réparait lui-même à ses propres dépens. Mais enfin, las d'une profession où il ne pouvait satisfaire l'amour qu'il avait pour la retraite, il se retira dans une de ses terres, où il résolut de se dévouer à la vie religieuse.

Mais avant d'exécuter son dessein, il procura aux autres une retraite telle qu'il la désirait pour lui-même. Il fit bâtir à Gemblou, qui lui appartenait, un monastere et y assembla ensuite des moines, voulant qu'ils y vécussent dans le même esprit qui avait animé les Apôtres et les premiers chrétiens, qui n'avaient rien en propre, mais qui n'avaient qu'un cœur et qu'une ame, et qui menaient une vie angélique dans un corps mortel. Lui-même imitant les premiers fideles, qui venaient apporter ce qu'ils avaient aux pieds des Apôtres, disposa de ses biens en faveur de ce monastere; et choisit pour sa demeure celui de Gorze. Il craignait qu'en restant à Gemblou, la vue de ce monastere qu'il avait bâti et doté, ne lui donnât quelque vanité; et ne lui fit perdre tout le mérite de cette bonne action.

Il trouva à Gorze toute la régularité qu'il désirait : il s'efforça d'en être un fidele imitateur Il examinait la vertu dominante de chaque religieux de la maison, et tâchait de la pratiquer encore plus exactement, s'il le pouvait. Il fit en peu de temps des progrès d'autant plus grands, qu'il se croyait toujours fort au-dessous du moindre de ses freres. Quand il voyait l'un pratiquer la patience, il l'admirait, et s'accusait de n'avoir par la même patience, ni le même courage : quand il en voyait un autre mortifié, ardent dans la priere, il gémissait de ce qu'il croyait n'avoir encore aucune ressemblance avec lui. C'est ainsi que Dieu conduisit ce fidele serviteur à la céleste patrie, le 23 mai de l'an 962.

PRATIQUES. 1. Que les riches pensent souvent que les biens ne leur sont donnés que pour en faire part aux autres. C'est un dépôt que Dieu a mis entre leurs mains, dont ils ne sont que les économes.

2. Il est rare de faire le bien purement et sans intérêt. On est bien aise que les hommes sachent par qui un tel bien a été fait. Si c'est pour Dieu que nous faisons le bien, il le sait. Craignons qu'en nous faisant ainsi connaître aux hommes, nous ne soyons ignorés de Dieu.

3. Que l'on est heureux de voir les vertus des autres, et de ne connaître que ses propres défauts! C'est le moyen de venir vraiment grand devant Dieu.

PRIERE. Que ce soit pour vous seul, ô mon Dieu! que nous fassions toutes nos actions; que les hommes les ignorent: afin que nous n'en perdions pas le fruit; et que leurs louanges ne nous ôtent pas la récompense que nous ne devons attendre que de vous.

(24 *mai.*) S. DONATIEN ET S. ROGATIEN, MART 3. siecle.

SAINT Donatien et saint Rogatien, étaient deux freres qui demeuraient à Nantes, dans le temps de la persécution de l'empereur Dioclétien. Donatien était le plus jeune, mais il se convertit le premier; et ayant reçu le baptême, il vint à bout de gagner son frere à Jésus-Christ. On lui en fit un crime auprès du gouverneur, qui le fit comparaître devant son tribunal. Vous êtes accusé, lui dit-il, de chercher à séduire le peuple, pour le porter au culte d'un homme qui a été crucifié, et dont vous prétendez faire un Dieu. Donatien répondit: ce que vous venez de dire est vrai; je tâche de convaincre le peuple de la vanité de ses dieux, et de lui faire embrasser le culte du Dieu vivant et véritable, à qui il convient que tout soit assujéti. Cessez, lui dit le juge, cessez de pervertir les autres, ou je vous ferai mourir. L'effet de ces menaces, répliqua Donatien, ne peut retomber que sur vous, qui préférez les ténebres à la lumiere, et qui n'ouvrez point les yeux à la beauté de la justice qui vient de Jésus-Christ seul. Le juge irrité de ses réponses, ordonna que Donatien fût mis en prison les fers aux pieds.

Il fit venir ensuite Rogatien, et lui parla d'abord doucement, s'efforçant de le gagner par ses promesses. Prenez garde, lui dit-il, qu'en ne voulant admettre qu'un Dieu, vous n'attiriez sur vous la colere de plusieurs. Renoncez à votre opinion, et rendez avec nous le culte qui est dû à nos divinités. Rogatien répondit; Qu'est-ce qu'une idole faite de pierre ou de bois, ou même d'or ou d'argent, sans intelligence, sans esprit, sans vie, sans mouvement, au-dessous par conséquent des animaux sans raison? Le juge qui souffrait impatiemment un tel discours, l'interrompit en colere, et dit aux ministres de la justice: Qu'on mette cet insensé en prison, avec toute sa science qui n'est que folie, et demain il paiera de sa tête l'injure qu'il a faite à nos dieux.

Le lendemain le juge, assis sur son tribunal, fit venir les deux saints freres, et leur parla avec beaucoup de sévérité en présence du peuple assemblé. Le ton menaçant qu'il prit, et la vue du supplice qu'ils allaient souffrir, ne purent

les intimider. Nous sommes prêts, dirent-ils l'un et l'autre, à souffrir toutes sortes de tourmens pour Jésus-Christ : nous ne craignons point de perdre une vie que nous rendrons à celui qui nous l'a donnée. Ce n'est pas même la perdre ; c'est la conserver pour la vie éternelle. Alors le juge plein de fureur, les fit attacher sur le chevalet, pour se venger au moins sur leurs corps, de ce qu'il ne pouvait obtenir de leur esprit. Ils furent beaucoup tourmentés, mais ils demeurerent invincibles. Leur martyre arriva vers l'an de Jésus-Christ 303.

Pratique. Puisque c'est de Dieu que nous tenons la vie, nous devons en faire l'usage pour lequel il nous l'a donnée, c'est-à-dire, la lui consacrer entierement.

Priere. Quel bonheur, Seigneur, que de mourir pour vous ! nous n'en sommes pas dignes : mais faites par votre grace que nous ne vivions que pour vous.

(25 *mai.*) S.te FRANCHE. 12.e siecle.

Sainte Franche naquit à Plaisance en Italie, l'an de Jésus-Christ 1173, de l'illustre famille des comtes de Vidalte. Dieu la prévint de ses miséricordes de si bonne heure, que n'ayant encore que sept ans, elle déclara qu'elle voulait renoncer au siecle, afin de servir Dieu uniquement. Sur cette déclaration, son pere, qui était un homme vertueux, la mit dans le monastere de Saint-Cyr à Plaisance, pour y être élevée dans la crainte de Dieu ; et à quatorze ans elle fit profession.

Depuis qu'elle eut embrassé la vie monastique, elle passa tous les carêmes sans rien manger de cuit. Elle se contentait de pain sec, ou y ajoutait seulement quelques légumes et quelques herbes crues, sans sel, ni aucun autre assaisonnement. Une si dure abstinence l'ayant rendue très-infirme, elle souffrait non-seulement avec patience, mais encore avec joie, et on l'entendit souvent aux pieds des autels demander à Dieu la dissolution de son corps, afin que son ame pût jouir de la gloire éternelle : Seigneur, disait-elle avec le roi Prophete, tirez mon ame de sa prison. Qnand irai-je me joindre à vous ? Quand sera-ce que je paraîtrai devant votre majesté ? Quand me comblerez-vous de joie, en me montrant votre visage ?

Dieu voulut enfin exaucer les désirs ardens, qu'il lui avait lui-même inspirés, de quitter la terre pour aller se réunir à lui. Elle se trouva tout d'un coup attaquée, vers le milieu du carême de l'an 1218, d'un mal d'estomac qui la tourmentait avec beaucoup de violence ; et le 25 avril de la même année, elle alla jouir des biens éternels, après lesquels elle avait tant soupiré.

Pratique. Désirons une aure vie où rien ne nous séparera de Dieu. Celui, dit S. Augustin, qui ne gémit pas ici comme un voyageur qui ne désire que de retourner en sa patrie, n'aura pas le bonheur d'en goûter les joies comme ceux qui en sont les citoyens.

Priere. Seigneur, vous nous avez fait pour vous, faites-nous désirer sans cesse de vous être réunis dans l'éternité.

(26 *mai.*) S. AUGUSTIN, APÔTRE D'ANGLETERRE. 6. siecle.

Il y avait des chrétiens en Angleterre dès le second siecle ; mais dans la suite la religion de Jésus-Christ s'éteignit presque entierement dans ce royaume ; et ce ne fut que vers le commencement du septieme siecle que la lumiere de l'Evangile reparut dans cette île. Augustin, prieur du monastere de Saint-André à Rome, fut choisi par le pape saint Grégoire pour le chef et le conducteur de cette maison. On lui associa plusieurs religieux distingués par leur science et leur piété.

Les saints missionnaires pleins de confiance dans le secours du Tout-Puissant, prirent terre dans l'île de Tanet. Quelque temps après, Ethelbert roi de ce pays, vint dans le canton où étaient les misionnaires, et manda Augustin avec ses compagnons. Ils arriverent en procession, portant une croix d'argent et l'image de J. C. en un tableau. Ils chantaient des litanies pour demander à Dieu leur salut, et celui du peuple pour lequel ils étaient venus. Le roi les ayant fait asseoir, Augustin lui dit qu'il était venu lui faire connaître le moyen de régner après sa mort, comme il régnait pendant sa vie, mais plus glorieusement, parce qu'ici bas il pouvait perdre sa couronne, et qu'il avait des ennemis ; mais qu'au ciel il n'avait rien à craindre, et que son bonheur serait aussi durable que Dieu même. » Voilà de beaux discours, répondit le roi, voilà des promesses magnifiques : mais comme elles sont nouvelles et incertaines, je ne puis y consentir, et laisser ce que j'ai observé depuis si long-temps avec toute la nation des Anglais. Mais comme vous êtes venus de fort loin, et qu'il me semble avoir reconnu que vous désirez nous faire part de ce que vous croyez le meilleur et le plus vrai, je ne vous empêcherai pas d'attirer à votre religion ceux que vous pourrez persuader. Ne craignez point ; je ne vous ferai aucun mal, et je veux même qu'on vous fournisse ce qui vous sera nécessaire. » Il leur donna donc un logement dans sa ville capitale, nommée depuis Cantorbéry. Ils y entrerent en procession, suivant leur coutume, et chantaient : « Nous vous prions, Seigneur, par votre miséricorde, de délivrer cette ville et cette maison, de votre colere ; car nous avons péché. »

Plusieurs Anglais touchés de la vie simple et innocente des missionnaires, crurent à leurs paroles, et se firent baptiser. Le roi lui-même frappé de la pureté de leur vie, de la beauté de leurs promesses confirmées par plusieurs miracles, crut et fut baptisé : après quoi le nombre de ceux qui venaient aux instructions, s'accrut de jour en jour. Mais le roi ne forçait personne : il avait appris des missionnaires, que le service de J. C. doit être volontaire.

Pour donner quelque forme à cette nouvelle Eglise, et l'établir de maniere qu'elle pût subsister, on voulut que saint Augustin la gouvernât en chef. Il passa donc en France,

et vint à Arles, où il fut ordonné Evêque pour la nation des Anglais. Il retourna aussitôt en Angleterre, où il baptisa plus de dix mille personnes, à la fête de Noël de la même année 577.

Comme le royaume de J. C. s'étendait dans cette terre Augustin ordonna deux Evêques en l'an 604, et les envoya prêcher en diverses parties de l'île, où ils firent de grands progrès. Le roi Ethelbert profitant de la grace qu'il avait reçue lui même, les soutenait dans leur zele, faisait bâtir des Eglises, témoignait beaucoup d'amitié à ceux dont Dieu éclairait l'esprit et touchait le cœur efficacement.

Saint Augustin, après avoir travaillé pendant plus de dix ans avec une application continuelle à former l'Eglise d'Angleterre, alla recevoir la récompense de ses travaux, et mourut à Cantorbéry, le 26 mai, de l'an 607.

PRATIQUE. On ne fait point croire la vérité par force. Le plus sûr moyen de la faire connaître et de la faire aimer, c'est de pratiquer ce qu'elle enseigne.

PRIERE. Seigneur, faites-nous la grace de pratiquer la vérité que nous avons reçue de vous, et de régner éternellement avec elle.

(27 *mai.*) S. JULE, SOLDAT ET MARTYR. 3.e siecle.

L'ÉGLISE marque aujourd'hui le martyre d'un nommé JULE, que les officiers sous qui il servait, dénoncerent comme chrétien, à Maxime gouverneur de la Basse-Mésie. Ce qu'on me rapporte de vous est-il véritable, dit Maxime en le voyant ? Oui, répondit Jule, je suis chrétien. Maxime répliqua : Quoi donc ! ignorez-vous les ordres des empereurs ? N'ont-ils pas commandé que tous ceux qui dépendent d'eux, sacrifiassent aux dieux de l'Empire ? Je sais ce qu'ils ont ordonné, dit Jule ; mais je suis chrétien. J'adore le Dieu vivant et véritable. Est-ce donc une chose si criminelle, dit le gouverneur, d'offrir de l'encens, et de se retirer aussitôt ? Jule répondit ; Je ne puis désobéir à mon Dieu qui me le défend. Pendant vingt-sept campagnes que j'ai servi, je n'ai jamais paru devant les juges comme coupable d'aucune faute contre mon devoir. Je me suis trouvé dans sept batailles, où je n'ai jamais refusé d'exécuter les ordres de mes officiers : je ne crois pas que l'on m'ait trouvé moins courageux que les autres. Après avoir été fidele à des devoirs moins essentiels, pensez-vous que je manquerai à ce que je dois au créateur de l'univers ? Mais en servant mes princes, j'ai toujours adoré Dieu, le Dieu vivant et véritable, qui est leur maître et le mien, je me suis efforcé de le servir toujours avec fidélité.

Je vois, dit le gouverneur, que vous êtes un homme sage et de bon sens. Je vous le conseille donc, sacrifiez aux dieux. Non, répondit Jule, je ne puis faire ce que vous demandez : je m'exposerais certainement à une peine éternelle, parce que je commettrais un grand péché. Si c'est

un péché, dit Maxime, je le prends sur moi. On ne pourra vous reprocher d'avoir sacrifié, parce que je vous y contrains ; et quand vous l'aurez fait, vous pourrez vous retirer chez vous en paix. De plus, vous recevrez l'argent que les princes donnent à leur dixieme année, et personne ne vous inquiétera plus. Jule répondit : Dieu m'est plus cher que tous les trésors du monde, je ne le quitterai point pour quoi que ce soit. Si vous n'obéissez aux ordres des princes, et que vous ne sacrifiiez, dit Maxime ; je vous ferai couper la tête. J'approuve votre pensée, dit le généreux soldat, condamnez-moi à perdre cette vie temporelle, c'est tout l'objet de mes vœux. Et bien, dit Maxime, j'y satisferai, si vous demeurez toujours opiniâtre. Et moi, dit Jule, je vous en remercierai. Vous vous hâtez de mourir, dit Maxime, et vous vous imaginez que vous en aurez de la gloire. Oui, dit Jule, si je mérite de souffrir, j'aurai une gloire éternelle. J'aime mieux mourir pour un temps, afin de vivre éternellement. Alors le juge prononça cette sentence: « Que Jule soit puni de mort, parce qu'il est rebelle aux ordres des princes. »

Aussitôt on le conduisit au lieu des exécutions : et quand il y fut arrivé, il prit un mouchoir, se banda les yeux, et tendant le cou, il dit : Seigneur Jésus, pour le nom duquel je souffre la mort, daignez recevoir mon ame au nombre de celles de vos Saints. Aussitôt l'exécuteur lui coupa la tête. Son martyre arriva le vingt-sept mai, vers l'an 302 de Jésus-Christ.

PRATIQUE. Un véritable chrétien remplit si bien tous ses devoirs qu'il ne peut être justement accusé devant les hommes. Soyons attentifs à tout ce que demande notre état, c'est obéir à Dieu que de le remplir.

PRIERE. Seigneur, faites-nous connaître les devoirs de notre état et donnez-nous la grace de nous en acquitter. Nous ne pouvons vous plaire autrement.

(28 *mai.*) S. GERMAIN, ÉVÊQUE DE PARIS. 6.e siecle.

GERMAIN naquit dans le territoire d'Autun, de parens nobles, vers l'an 496. Il fut élevé dans les sciences et dans la piété, et il y fit de merveilleux progrès. Dès qu'il eut achevé ses études, il se retira à Luzi, auprès d'un de ses parens nommé Scopilion, homme d'une rare vertu, et il passa 15 ans avec lui. Ils vivaient ensemble dans tous les exercices de la vie solitaire, priant et lisant sans cesse, mais sans négliger le travail des mains. Quoiqu'ils fussent éloignés de l'Eglise d'une demi-lieue, ils s'y rendaient régulierément, même pendant la nuit, quelque temps qu'il fît.

Après la mort d'Eusebe, évêque de Paris, tout le clergé demanda saint Germain pour lui succéder. Le roi Childebert y consentit ; et saint Germain, malgré son humilité et sa résistance, fut obligé de se laisser ordonner vers l'an 555. Sa vie fut vraiment épiscopale. Comme il donnait tout le jour à l'instruction et aux autres soins que la charge pas-

torale demande, il croyait devoir employer une partie de la nuit à la priere. Il ne se chauffait point dans les froids les plus rigoureux, et cette mortification, qui paraît si dure, même aux jeunes gens, il la pratiqua jusque dans sa vieillesse. Ses repas étaient si sobres, qu'il prenait à peine le nécessaire le plus étroit; et craignant encore de donner quelque chose à la sensualité, il se faisait lire des livres de piété pendant qu'il mangeait, afin de ne point penser à la nourriture qu'il prenait. En voyage: il parlait toujours de Dieu, ou chantait ses louanges. Il disait l'office tête nue, même à cheval, quelque mauvais temps qu'il fît. Quoiqu'il dormît très-peu, il souffrait que l'on interrompît son sommeil toutes les fois qu'il se présentait quelqu'un qui avait besoin de son secours.

Il fut très-considéré du roi Childebert; et ce prince qui connaissait son amour pour les pauvres, le chargeait souvent de distribuer ses aumônes. Un jour, lui ayant envoyé six mille sous d'or, le Saint en distribua trois mille; et quand il fut revenu au palais, le Roi lui demanda s'il en avait encore, il répondit qu'il en avait la moitié, parce qu'il n'avait pas trouvé assez de pauvres. « Donnez le reste, « dit le Roi, nous aurons toujours, Dieu aidant, de quoi « donner; » et faisant rompre sa vaisselle d'or et d'argent, il la fit porter chez l'évêque. S. Germain assista au troisieme Concile de Paris, en 557; au second de Tours, en 566, et au quatrieme de Paris, en 573. On a encore sa signature dans ce dernier Concile: elle est en ces termes remarquables: « Germain, pécheur, et quoqu'indigne, évêque « de l'Eglise de Paris, au nom de Jésus-Christ. » Dieu lui accorda la récompense qu'il destine à ses Saints, en l'appelant à lui, le 28 mai de l'an 576.

PRATIQUE. Pensons souvent aux graces que nous avons reçues de Dieu, afin de nous animer à le servir avec plus d'ardeur.

PRIERE. Seigneur, regardez-nous dans votre miséricorde: en nous donnant des Pasteurs qui nous conduisent à vous, et en nous rendant des brebis dociles qui vous écoutent parler par leur bouche.

(29 *mai.*) S BEDE. 7.e siecle.

BEDE naquit dans la province de Northumbreland, aux confins de l'Ecosse, l'an 672. A l'âge de sept ans, il fut offert, par ses parens, à S. Benoit Biscop, abbé de S. Pierre-de-Wiremouth, qui prit un soin particulier de former son éleve à la piété et aux sciences. Bede n'étudia pas les belles-lettres par vanité, et pour servir seulement d'ornement à son esprit; il s'appliqua aux sciences humaines, afin de pouvoir mieux entrer dans les divers sens des livres sacrés. Ce fut aussi dans cette vue qu'il apprit la langue grecque. Mais ses principaux ouvrages sont ses Commentaires sur l'Ecriture sainte, son Histoire ecclésiastique d'Angleterre, celle de son Monastere, et un Martyrologe.

Un demi-savant, poussé de jalousie ou d'un faux zele, le décria parmi le peuple, osa l'attaquer d'erreur dans la Foi, et le fit passer pour un hérétique. Bede se justifia, et fit un écrit pour sa défense, où regne un esprit de modération et de douceur, qui montre bien qu'il ne cherchait qu'à faire connaître la vérité, et qu'il eût été prêt d'abandonner ce qu'on lui reprochait, si on eût pu le convaincre de quelque erreur. Quinze jours avant Pâque de l'an 735, il fut attaqué d'une grande difficulté de respirer, qui fut le commencement de la maladie dont il mourut. « Je sens une « grande joie, disait-il; de ce que je souffre : je rends graces « à Dieu de ce qu'il m'a jugé digne d'être châtié sur la terre : « j'espere qu'il me glorifiera dans le ciel. » La fête de l'Ascension étant proche, il chanta l'antienne qui commence par ces mots : *O Roi de gloire !* désirant de monter avec J. C. dans le ciel : et quand il en fut venu à ces paroles, *Ne nous laissez point orphelins*, il ne put s'empêcher de verser des larmes. Le mercredi des Rogations, les Prêtres du monastere l'étant venu voir, il leur distribua de petits présens, suivant la coutume de ce temps-là : il les pria de se souvenir de lui à l'autel. Vers le soir, il pria un jeune religieux de lui soutenir la tête, afin qu'il pût se tourner vers son oratoire. Ensuite il dit tout haut : *Gloire soit au Pere, au Fils et au Saint-Esprit* ; et après avoir prononcé ce dernier mot, il expira l'an 735 de Jésus-Christ.

PRATIQUE. Aimons à nous instruire ; mais rapportons toutes nos connaissances à la piété et à la charité. Toute autre vie n'est que vanité.

PRIERE. Seigneur, que la méditation de vos écritures fasse notre plus douce occupation : rendez-nous dociles aux interprétations de votre sainte Eglise, de peur qu'en cherchant la vie dans ces sources sacrées nous n'y trouvions la mort.

(30 *mai.*) S. CYRILLE, MARTYR. 3.e siecle.

DIEU qui délie la langue des muets, et qui se fait rendre un témoignage éclatant par les personnes les plus faibles, se servit de Cyrille encore enfant, pour rendre gloire à son nom devant les tyrans. Il avait un pere idolâtre qui ne pouvant le porter à invoquer les dieux qu'il adorait, le chassa de chez lui, après l'avoir maltraité.

Le juge de Césarée l'ayant appris, ordonna qu'on lui amenât Cyrille. Surpris de ce qu'il prononçait toujours le nom de Jésus, il lui dit avec douceur et en le caressant, qu'il devait détester ce nom, et ne le plus prononcer. Mon enfant, dit-il, je te pardonne tes fautes : ton pere te recevra chez lui, tu peux jouir de ses biens pourvu que tu sois sage, que tu penses à toi, et que tu suives ce qu'il te dira. Le saint enfant devenu en un moment plus éloquent que tous les orateurs, et aussi constant que les plus parfaits dans la piété, répondit au juge. « Je me réjouis de souffrir des reproches pour ce que j'ai fait ; Dieu me recevra, et je serai

bien mieux avec lui qu'avec mon pere. Je suis bien aise d'être chassé de ma maison. J'en habiterai une qui est plus grande et bien plus estimable. Je renonce volontiers aux biens temporels pour être riche dans le ciel. Je ne crains point une bonne mort, puisqu'elle m'acquiert une meilleure vie. » Comme il parlait ainsi avec un courage qui montrait bien que Dieu parlait en lui, le juge le fit lier publiquement, comme pour le mener à la mort; mais il donna ordre en secret que l'on se contentât de lui faire peur. Cyrille se laissa mener sans verser aucune larme : on l'approcha d'un grand feu, on le menaça de l'y jeter; mais il ne perdit rien de sa constance. Quand on en eut fait le rapport au juge, il rappela Cyrille, et lui dit : Mon enfant, tu as vu le feu, tu as vu le glaive, sois sage pour rentrer dans la maison et dans les biens de ton pere. Le saint enfant répondit : « Vous m'avez fait grand tort de me rappeler; je ne crains ni le feu ni l'epée. Je me hâte d'aller à une maison beaucoup plus désirable, et je soupire après des richesses bien plus solides que celles de mon pere : c'est Dieu qui me doit recevoir et me récompenser. Hâtez-vous de me faire mourir, afin que j'aille à lui plus promptement. »

Les assistans pleuraient en l'entendant ainsi parler, mais il leur disait : « Vous devriez vous réjouir au lieu de pleurer; et loin de chercher à m'affaiblir par vos larmes, vous devriez m'encourager et m'animer à tout souffrir. Vous ne savez pas qu'elle maison je vais habiter, ni quelle est mon espérance. Laissez-moi finir ainsi ma vie temporelle. » Ce fut dans ces sentimens qu'il alla au supplice, comme disent les actes de son martyre, qui ne rapportent point quel genre de supplice il souffrit. Son martyre arriva durant la persécution de Déce, dans le troisieme siecle.

PRATIQUE. Nous voyons un enfant souhaiter de donner sa vie pour Jésus-Christ et nous ne voulons pas nous priver pour lui du moindre plaisir, du moindre intérêt temporel. Comment pouvons-nous après cela nous dire chrétiens.

PRIERE. Vous ne demandez pas du commun des hommes; Seigneur, qu'ils répandent leur sang pour vous; mais vous leur ordonnez de vous sacrifier leurs passions, toute animosité, tout désir de vengeance; donnez-nous la force d'exécuter ce que vous nous commandez.

(31 *mai.*) S. LANFRANC. 11.e siecle.

LANFRANC naquit à Pavie d'une famille de sénateurs, et son pere était au nombre des conservateurs des lois de la ville. Lanfranc le perdit en bas âge; et comme il devait lui succéder dans sa dignité, il quitta Pavie pour aller faire ses études ailleurs. Après y avoir donné beaucoup de temps, il revint parfaitement instruit des lettres humaines, mais très-ignorant dans la science du salut. Semblable à la plupart de ceux qui se livrent à l'étude des sciences et des auteurs profanes. L'envie qu'il avait de s'avancer dans le monde, avait occupé tout son esprit, et il n'avait pas fait réflexion

que l'unique étude importante pour un chrétien est celle de la religion.

Lanfranc estimé dans sa patrie par son esprit et par ses autres qualités extérieures, ne fut point indifférent à l'attention qu'on avait pour lui, et il ne s'appliquait qu'à l'augmenter. Plein du désir d'étendre sa réputation, il quitte son pays, passe les Alpes, vient en France du temps du roi Henri I, et de Guillaume duc de Normandie, suivi de plusieurs écoliers très-célebres.

Comme il allait à Rouen, passant sur la fin du jour dans une forêt, il rencontra des voleurs qui le dépouillerent de ce qu'il avait, lui lierent les mains derriere le dos, lui couvrirent les yeux, et le laisserent en cet état hors du grand chemin, dans des broussailles épaisses. En cette extrémité, ne sachant que devenir, il plaignait son infortune. Quand la nuit fut venue, il voulut chanter les louanges de Dieu; mais ne l'ayant point appris, il ne put se donner cette consolation. Honteux et confus de cette ignorance, il dit avec amertume : « Seigneur, j'ai tant employé de temps à l'étude : j'ai usé mon corps et mon esprit, et je ne sais pas encore comment je dois vous prier. Délivrez-moi du péril où je suis, et avec votre grace je réglerai ma vie de telle sorte, que je pourrai vous servir. » Au point du jour, des voyageurs qui passaient, le délierent et le ramenerent dans le chemin. Il les pria de lui enseigner le plus pauvre monastere qui fût dans le pays. Ils lui répondirent : Nous n'en connaissons point de plus pauvre que celui qu'un certain homme de Dieu bâtit ici proche : et lui en ayant montré le chemin, ils se retirerent. C'était l'abbaye du Bec, commencée sept ans auparavant par le vénérable Hellouin.

Quand Lanfranc y arriva, il trouva ce bon Abbé occupé à bâtir un four, où il travaillait de ses mains. Lui ayant appris ce qui l'amenait, l'Abbé dit à un de ses moines de donner à Lanfranc le livre de la regle. Lanfranc la lut toute en entier, et dit à Hellouin, qu'il espérait qu'avec le secours de Dieu il observerait tout ce qu'elle contenait. L'Abbé croyant appercevoir des marques d'une vocation certaine, le reçut au nombre de ses moines. Lanfranc passa trois ans dans une entiere solitude, s'instruisant des devoirs de la vie religieuse. Il parlait à peu de personnes, et était peu connu, même dans le monastere. On ne le voyait qu'aux emplois dont on le chargeait, et à l'Eglise : et on l'y voyait toujours modeste, recueilli, édifiant tout le monde par sa piété.

Guillaume duc de Normandie, étant devenu roi d'Angleterre, voulut faire monter Lanfranc sur le siege de Cantorbéri, et comme il avait déjà refusé l'archevêché de Rouen il fit assembler un concile de la province de Normandie, dont la résolution fut que Lanfranc accepterait la dignité que le roi d'Angleterre lui proposait. Ce saint religieux en fut fort affligé. Il n'y eut point de raisons qu'il n'employât

pour ne pas se charger du joug qu'on voulait lui imposer. Mais on ne l'écouta point ; et le roi avait si bien gagné tous ses amis, que chacun lui conseilla de consentir à son élection. Ce fut en lui faisant pratiquer toutes les vertus épiscopales, que Dieu acheva de le sanctifier. Il mourut le 28 mai de l'an 1080 de J. C.

PRATIQUES. 1. Quelle estime peut faire un chrétien des connaissances qui ne le conduisent pas à Dieu ? Que sait un savant qui n'a pas appris à l'adorer en esprit et en vérité, et à le prier avec humilité et avec confiance ?

2. C'est être vraiment savant que de connaître le danger des dignités, et de chercher les moyens d'être toujours bas et petit aux yeux des hommes.

PRIERE. Seigneur, faites-nous la grace de ne désirer d'autre science que celle de votre croix, et de vos humiliations. Cette science est de tous les états et de toutes les conditions.

(1 *juin.*) S. PRIX, ÉVÊQUE DE CLERMONT. 7. siecle.

SAINT Prix eut le bonheur de naître de parens catholiques et craignant Dieu, du temps du roi Clotaire II. Après avoir fait ses premieres études sous les religieux du monastere de S. Autremoine, il fut mis sous la dicipline de S. Genès, pour lors archidiacre, et depuis évêque de Clermont, qui le fit entrer dans le clergé. Il se distingua dès-lors par sa modestie, sa charité et son exactitude à remplir tous les devoirs de la religion.

Après la mort de S. Genès, Félix son successeur le fit supérieur d'un monastere de filles ; et Dieu fit connaître dès-lors la sainteté de son serviteur par un miracle qu'il accorda à ses prieres, pour sauver la vie à un ouvrier qu'on croyait écrasé de la chûte d'un pan de muraille. L'éclat de cette action joint à celui de ses vertus, porta l'évêque Felix à l'ordonner prêtre malgré sa résistance ; et quelques années après, le roi Childéric le nomma à l'évêché de Clermont.

Il gouverna son diocese en véritable pasteur : et fut véritablement le pere de tout son peuple. Ses prédications, qui étaient presque continuelles, mais surtout la force de son exemple, porterent plusieurs personnes de piété à concourir avec lui pour assurer plusieurs établissemens utiles qu'il fit en faveur des pauvres de son diocese. On vit entre autres une dame de qualité nommée Claude, qui n'ayant qu'une fille, avait laissé quelques fonds en faveur d'un hôpital que le saint Evêque avait fait bâtir ; mais après la mort de la dame, le patrice Hector, comte, de Marseille, homme violent et débauché, enleva cette fille, et se retira à la cour, où il accusa S. Prix de s'être injustement emparé des biens de la dame dont nous venons de parler. Cette accusation l'obligea d'aller aussi à la cour, où la justification de son innocence et de son bon droit, fit la condamnation du ravisseur, qui fut puni de mort par ordre du roi.

Cette punition sévere irrita de telle sorte les parens d'Hector, qu'ils résolurent de s'en venger sur la personne de S. Prix,

comme s'il en eût été l'auteur Ayant appris qu'il revenait de la cour, ils aposterent des soldats pour l'assassiner en chemin. L'évêque était accompagné d'un saint abbé nommé Damarin, qu'il avait miraculeusement guéri d'une fievre maligne. Les assassins massacrerent d'abord cet abbé, qu'ils prirent pour l'évêque, et s'en allerent. Mais étant revenus sur leurs pas pour examiner ce qu'ils avaient fait : « Vous vous êtes trompés, leur dit S. Prix, c'est moi que vous cherchez : faites ce qu'il vous plaira. » En même temps le plus déterminé de la troupe le perça de son épée dans l'estomac. Le Saint se sentant frappé à mort, dit à Dieu « Ne le leur imputez pas Seigneur ; parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. » Il reçut aussitôt un autre coup sur la tête, dont il expira l'an de J. C. 674. On massacra en même temps un acolyte nommé Elide, le seul de ses gens qui fût resté auprès de lui.

PRATIQUE. S. Prix, à l'exemple de Jésus-Christ, prie pour ses propres bourreaux ; et nous ne pouvons souffrir les réprimandes, souvent même les avis de ceux qui sont chargés de notre conduite ; c'est que nous n'avons pas l'esprit de Jésus-Christ. Demandons-lui la docilité, et un cœur vraiment humble.

PRIERE. Faites-nous la grace, Seigneur, d'écouter vos ministres qui nous parlent en votre nom : et de pratiquer ce qu'ils nous disent, conformément aux regles et aux maximes de votre saint Evangile.

(2 *juin.*) S. POTHIN, ÉVÊQUE ET MARTYR, 2.e siecle.

L'EMPEREUR Marc-Aurele combattant contre les Quades et plusienrs autres peuples de Germanie, vit son armée prête à périr par la soif. Mais les soldats chrétiens qui étaient dans ses troupes, s'étant mis en priere, il tomba une pluie abondante, qui les désaltéra eux et leurs chevaux, pendant qu'une grêle horrible, mêlée de foudres, tombait sur leurs ennemis et les accablait sans nuire aux Romains. Marc-Aurele touché de ce miracle, défendit l'an 175, sous peine de la vie, de rechercher les chrétiens à cause de leur religion. Mais trois ans après, la persécution se ralluma en plusieurs villes avec plus de fureur qu'auparavant, quoique ce fût moins par l'autorité du prince ou des magistrats, que par des émotions populaires.

La fureur de ces idolâtres contre les chrétiens, alla si loin, qu'ils n'osaient presque plus se montrer. C'est ce qui arriva sur-tout à Lyon, à Vienne et aux environs. On chassait les chrétiens des bains et des marchés : on voulait les exclure du commerce et de la société civile. Par-tout ce n'étaient qu'outrages, que mauvais traitemens, qu'injustices à leur égard : et jamais le troupeau de J. C. ne s'était trouvé exposé à une si violente tentation.

L'Eglise de Lyon avait alors pour évêque le bienheureux Pothin, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans : ainsi il pouvait avoir été disciple de S. Jean, puisqu'il avait quinze ans quand cet apôtre mourut, et qu'il demeurait alors en Asie. Pothin, outre son grand âge, était si faible de corps qu'à

peine pouvait-il respirer : mais sa faiblesse était soutenue par la grandeur de son courage, et son ardeur pour le martyre. On reconnut bientot que Dieu ne l'avait conservé jusqu'alors que pour lui en accorder la gloire. Il tomba entre les mains des persécuteurs, qui le traînerent par les rues, et le firent ensuite porter par des soldats jusqu'au tribunal du gouverneur. Il y parut en présence des magistrats de la ville, et d'une foule d'idolâtres, qui croyant voir en sa personne J. C. même, et le Dieu des chrétiens, ne pouvaient contenir la rage et la fureur dont ils étaient animés. Rien ne fut capable d'effrayer Pothin, qui dans un corps cassé de vieillesse, et épuisé par des maladies, fit connaître combien il avait l'ame élevée au-dessus des miseres et des afflictions terrestres. Quand il eut hautement rendu témoignage à J. C., le gouverneur lui demanda quel était le Dieu des chrétiens ? *Si vous en êtes digne*, répondit Pothin, *vous le connaîtrez*. Aussitôt on le tira de ce lieu avec violence, et on lui donna mille coups. Ceux qui étaient près du saint vieillard, le frappaient des pieds et des mains ; ceux qui en étaient plus éloignés, lui jetaient tout ce qu'ils pouvaient rencontrer : et tous auraient cru commettre une grande impiété, s'ils eussent manqué à insulter l'ennemi de leurs Dieux. Ce saint évêque n'ayant presque plus de vie, fut jeté dans la prison, où il expira deux jours après.

PRATIQUE. Quelque foibles que nous soyons, nous pouvons tou avec Jésus-Christ. Ne craignons donc ni les austérités de la pénitence, ni la pureté des persécutions. Jésus-Christ a vaincu le monde.

PRIERE. Si vous ne nous soutenez, Seigneur, nous tomberons à chaque pas ; mais avec le secours de votre grace, nous surmonterons tous les obstacles qui se trouvent dans le chemin qui conduit à vous.

(3 *juin.*) Ste CLOTILDE, REINE DE FRANCE. 6.e siecle.

CLOTILDE était fille de Chilpéric, et niece de Gondebaud, roi des Bourguignons. Elle était encore fort jeune lorsqu'elle perdit son pere et sa mere et deux de ses freres, par la cruauté de cet oncle qui les fit mourir : pour elle, il ne l'épargna avec une sœur aînée qu'elle avait, que parce qu'il ne les craignait pas. Il mit sa sœur aînée dans un monastere, et retint auprès de lui Clotilde, qui dans une cour arienne eut le bonheur d'être élevée dans la religion catholique. Sa douceur, sa piété, son esprit et sa beauté la rendirent bientôt l'objet d'une estime universelle. Clovis, roi des Français, la demanda en mariage ; et l'ayant obtenue, il alla recevoir la princesse à Soissons, où il l'épousa l'an 493.

Clotilde se voyant aimée de ce prince, qui était encore païen, crut qu'elle devait tâcher d'accomplir ce que dit S. Paul, que la femme fidele sanctifie le mari infidele. Elle ne fut pas long-temps sans lui parler de religion ; et le roi prenait plaisir à l'entendre, parce qu'il l'aimait, et qu'elle parlait avec une douceur qui le charmait.

Clotilde, qui savait que l'homme ne peut prévenir les

momens du Seigneur, et que cependant la priere obtient tout de lui, attendait patiemment et avec confiance qu'il exauçât ses désirs. Ce moment si désiré arriva enfin. Les allemands s'étaient répandus du côté de Cologne dans le dessein de fondre sur la France ; Clovis résolut de marcher contre eux. En partant, la reine lui dit : « Seigneur, vous allez combattre, songez à vaincre ; et pour cet effet, invoquez le Dieu des chrétiens, c'est le seul maître de l'univers, il s'appele le Dieu des armées : si vous le priez avec foi, rien ne pourra vous résister ; et malgré vos ennemis, fussent-ils cent contre un, vous remporterez la victoire. Souvenez-vous de ce que je vous dis. » En effet le prince, dans le fort de la mêlée eut recours au Tout-Puissant, qui lui donna la victoire ; et au retour de cette expédition, il embrassa la religion de J. C.

Après la mort de son mari ; elle se laissa aller à deux passions d'autant plus dangereuses, qu'elles passent souvent pour grandeur d'ame ; je veux dire la vengeance et l'ambition. Mais Dieu qui avait sur cette princesse des vues de miséricorde, la châtia par des maux temporels ; Clodomir son fils fut tué ; sa fille, qui avait épousé un prince d'Espagne, fut maltraitée par son mari ; elle mourut lorsqu'elle revenait en France.

Clotilde dégoûtée du monde et pleine de regret des fautes qu' elle venait de faire, ne pensa qu'à les expier par la pénitence. Elle se retira à Tours, où elle acheva sa vie dans les prieres, les aumônes, les veilles et l'exercice de toutes sortes de vertus. Elle fit voir par sa profonde humilité, qu'elle ne pensait plus qu'elle avait été reine, que ses enfans étaient sur le trône. Enfin étant devenue infirme, et fort âgée, un jour qu'elle faisait sa priere sur le tombeau de S. Martin, elle se leva avec une joie extraordinaire, et dit à tous ceux qui se trouverent auprès d'elle : « Mes prieres sont exaucées, je mourrai dans trente jours. « Elle appela auprès d'elle ses deux enfans, Childebert roi de Paris, et Clotaire roi de Soissons ; et mêlant dans ses avis la tendresse et l'autorité d'une mere, elle les exhorta à honorer Dieu et à garder ses commandemens, à défendre l'Eglise et à soulager les pauvres, et enfin à vivre en paix et en union. Sa santé s'affaiblit de jour en jour : et elle ne cessait de répéter des versets des pseaumes. Voyant qu'elle allait mourir, elle commanda à ses gens de distribuer aux pauvres tout ce qui lui restait de bien : mais il lui en restait peu, car elle avait pris le soin, pendant qu'elle était en santé, d'envoyer ses richesses au ciel par les mains des pauvres. Elle reçut les derniers sacremens le trentieme jour de sa maladie ; et après avoir fait publiquement sa profession de foi, elle rendit son ame à Dieu le 3 juin, vers l'an 545.

PRATIQUES. C'est un des principaux devoirs des personnes mariées, que de s'exciter mutuellement à mener une vie chrétienne. Peu y pensent, peu seront sauvés.

2 Aucune faute ne peut être impunie. Il faut satisfaire à la justice de Dieu en cette vie ou en l'autre. Ainsi, loin de nous attrister dans les afflictions, regardons-les comme des moyens par lesquels Dieu veut nous sauver en nous châtiant.

3. Que nos fautes ne nous découragent pas; mais qu'en nous humiliant, elles servent à ranimer notre pénitence et notre fidélité à remplir nos devoirs.

PRIERE. Seigneur; vos miséricordes sont encore plus grandes que nos fautes, si nous les effaçons par les larmes d'un cœur contrit. Mettez votre charité dans notre cœur, parce que la charité obtient tout.

(4 juin.) S. QUIRIN, ÉVÊQUE ET MARTYR. 3.e siecle.

LA persécution de Dioclétien et de Maximien donna à l'Eglise une foule de saints martyrs. QUIRIN, évêque de Sisseg dans la Haute-Panonie, fut de ce nombre. Le gouverneur Maxime ayant donné ordre qu'on l'arrêtât, le saint Evêque se retira aussitôt. Il était déjà hors de la ville quand on le prit. On le conduisit au juge, qui lui demanda où il fuyait. Je ne fuis pas, répondit Quirin; mais je suivais l'ordre de mon maître; car c'est pour nous qu'il est écrit : *Si l'on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre.* Qui vous a fait ce commandement, dit Maxime? C'est J. C., celui qui est le seul Dieu véritable, répondit l'Evêque. Quoi, dit le gouverneur, ne sentez-vous pas que celui que vous nommez le vrai Dieu, ne peut vous secourir quand vous serez pris, comme vous le voyez maintenant? Quirin répondit : Le Dieu que nous adorons est toujours avec nous; et en quelque endroit que nous soyons, il peut toujours nous secourir. Il était avec moi quand j'ai été pris : et il y est encore maintenant pour me soutenir et me fortifier; et c'est lui qui me suggérera les réponses que j'aurai à vous faire. Vos empereurs veulent que des serviteurs de Jésus-Christ sacrifient à vos Dieux : le mien me l'a défendu; et je n'honore point les vôtres parce que ce ne sont point des divinités. Maxime dit : Voilà de l'encens, offrez-le à nos dieux, et apprenez ce qu'ils sont, puisque vous l'ignorez. Vous deviendrez bien plus habile, si vous obéissez, et si vous faites ce que je vous dis. Mais si je ne puis vous persuader de reconnaître nos dieux, sachez que vous finirez votre vie par une mort terrible. Quirin répondit ; La mort que vous me promettez m'acquerra une vie éternelle : ainsi j'obéirai toujours à mon Dieu, et non aux loix injustes de vos princes Je ne regarderai jamais comme des dieux, des idoles qui ne sont rien, et je ne brûlerai point de l'encens sur les autels des démons. Je ne respecte que l'Autel de mon Dieu, où je lui ai offert plusieurs fois un sacrifice de bonne odeur Maxime dit : Vous êtes insensé; et votre folie vous procurera la mort. Sacrifiez aux dieux : Non, dit Quirin, je ne sacrifie point aux démons; car il est écrit : *Les dieux des nations sont des démons, et ceux qui leur offrent des sacrifices, périront.* Alors Maxime ordonna qu'on le battît avec des bâtons; et quand on l'eut frappé rudement, il lui dit : Recon-

naissez

noissez maintenant combien nos dieux sont puissans, ces dieux à qui ce vaste empire des Romains se fait gloire d'obéir Faites ce que je vous dis, et je vous ferai prêtre du grand dieu Jupiter. Quirin répondit: Je fais maintenant une vraie fonction de sacrificateur, en m'offrant moi-même en sacrifice au vrai Dieu; et si je consomme ce sacrifice, je serai véritablement prêtre. Maxime dit: Qu'on le mene en prison et qu'on le charge de chaînes jusqu'à ce qu'il devienne plus sage. Le saint Evêque répliqua: Je ne crains point la prison, parce que j'espere que le Seigneur y sera avec moi, lui qui est toujours avec ses vrais serviteurs.

On le mena chargé de chaînes par toutes les villes qui étaient sur le Danube, jusqu'à ce qu'Amantius, gouverneur de la premiere Pannonie, à qui il appartenait de le juger définitivement, eût ordonné de le garder à Sabarie. Comme Quirin demeurait inflexible, le juge Amantius lui fit attacher une meule au cou, et le fit jeter dans le fleuve. Au lieu d'aller au fond, il demeura long-temps sur l'eau; ce qui surprit fort le peuple, assemblé en foule sur les bords pour le considérer. Saint Quirin les exhortait à demeurer fermes dans la foi, et à ne craindre ni les tourmens, ni la mort. Mais voyant qu'il n'enfonçait point, et craignant de perdre la couronne du martyre, il dit: Jésus tout-puissant, il n'est pas extraordinaire que vous arrêtiez les fleuves, comme vous arrêtâtes le Jourdain, ni que vous fassiez marcher sur les eaux, comme vous fîtes marcher S. Pierre sur la mer. Ce peuple a assez vu en moi l'effet de votre puissance. Accordez-moi la grace qui reste, et qui est la plus précieuse, de mourir pour vous, Jésus-Christ mon Dieu. Après cette priere il fut coulé à fond: son corps fut trouvé assez proche, et honoré ensuite d'un culte religieux. Il mourut le 4 juin de l'an 309.

PRATIQUES. 1. La connoissance de notre faiblesse doit nous faire éviter les persécutions et les afflictions, quand nous le pouvons; la confiance en Dieu doit nous y soutenir quand elle nous arrive.

2 Dieu est toujours avec nous, lors même qu'il semble nous abandonner à l'injustice des hommes. Que pouvons-nous donc craindre, sinon de n'être pas avec lui, et de nous en séparer par nos péchés?

3. C'est une grande consolation dans les souffrances, que de penser qu'elles sont un sacrifice qui plaît beaucoup à Dieu, et que nous en sommes les prêtres. Ne perdons pas cet avantage par nos impatiences.

PRIERE. Seigneur, donnez-nous la patience dans les souffrances; afin qu'étant unis à votre divin sacrifice, nous méritions d'être offerts avec vous à votre Pere.

(5 *juin.*) S. BONIFACE, ÉVÊQUE ET MARTYR. 7.e siecle.

BONIFACE naquit en Angleterre vers l'an 680. Dès l'âge de quatre ou cinq ans, il prenait plaisir à entendre parler des choses de Dieu, et il demandait ce qu'il fallait faire pour être sauvé. Quelques missionnaires évangéliques étant venus loger chez son pere, parurent envoyés par la Providence, pour satisfaire ses désirs. Ce fut d'eux qu'il apprit que pour acquérir le salut éternel, il fallait renoncer à soi-

même et suivre Jésus-Christ. Ils lui parlerent apparemment de quitter le monde, et de se retirer dans un monastere; car il en forma dès-lors le dessein, et il en parla à son pere, qui après quelque résistance, crut enfin devoir y consentir.

Le saint enfant oublia si bien la maison de son pere, et la connoissance de ses proches, qu'il crut n'avoir plus d'autres parens que ceux qui venaient de lui procurer son adoption spirituelle. On le vit croître au milieu de ceux-ci en sagesse et en vertu, d'une maniere très-sensible : et il sut si bien allier la vie religieuse avec l'application aux sciences, que ses études n'apporterent aucun obstacle à son progrès dans la perfection religieuse. Il obéissait exactement à ses supérieurs, s'exerçait au travail des mains, s'acquittait à son tour de divers offices du cloître, selon la regle de saint Benoit. Son abbé le fit ordonner prêtre à l'âge de 30 ans vers l'an 710, après quoi il commença avec un grand zele à instruire les peuples, et à traviller au salut des ames.

Vers l'an 723, le pape Grégoire II le fit Evêque, et l'envoya en Allemagne pour y porter la lumiere de l'Evangile. Partout il se conduisit en digne ministre de Jésus-Christ, et il convertit un grand nombre d'idolâtres.

Le saint Missionnaire avait toujours la pensée de la mort présente à ses yeux; et comme il se préparait à passer en Frise, il fit mettre dans son bagage un linge pour l'ensevelir, et le traité de saint Ambroise, *de l'utilité de la mort*. Il convertit et baptisa plusieurs milliers de païens, abattit des temples consacrés aux idoles, et éleva des Eglise au vrai Dieu. Il avait marqué un jour pour confirmer ceux qu'il avait baptisés ; le jour venu on vit paraître dès le matin sur le bord d'une riviere, non pas ceux qu'il attendait, mais une troupe de païens furieux, armés d'écus et de lances, qui fondirent sur les tentes du saint Evêque. Ses serviteurs sortirent pour les repousser à main armée. Mais saint Boniface ayant entendu le bruit, appela son clergé, et prenant les reliques qu'il portait toujours avec lui, il sortit de sa tente, et dit à ses gens : « Mes enfans, cessez de combattre, l'écriture nous dit de ne pas rendre le mal pour le mal. Le jour que j'attends depuis long-temps, est venu : espérez en Dieu, et il sauvera nos ames. » Ensuite il exhorta ses prêtres et ses compagnons à se préparer courageusement au martyr.

En même temps les païens les attaquerent en furie l'épée à la main, et les tuerent tous. Ensuite ils pillerent le camp ; ils emporterent des coffres pleins de livres, et les châsses des reliques, croyant y trouver de l'or et de l'argent. Dans cette pensée, quand ils en vinrent au partage, ils se querellerent, et plusieurs furent tués. Ceux qui resterent coururent au coffre, espérant au moins d'y trouver de quoi satisfaire leur cupidité : mais n'y trouvant que des livres, ils les disperserent de côté et d'autre. Le martyr de saint Boniface arriva le 5 juin de l'an de Jésus-Christ 755. Les compagnons de son martyre furent jusqu'au nombre de cinquante

deux. Le corps de saint Boniface a été transféré dans l'abbaye de Fulde.

PRATIQUES. 1. Tout le monde n'est pas appelé à aller prêcher l'Evangile ; mais nous sommes tous obligés de vivre selon l'Evangile. C'est une maniere de l'annoncer, dont rien ne peut nous dispenser.

2. Si l'on avait un peu de zele dans les lieux où l'on manque d'instruction, on s'unirait avec des personnes de bonne volonté pour lire nesemble le saint Evangile, et pour s'animer mutuellement à pratiquer ce qu'on aurait lu.

PRIERE. Seigneur ; que votre saint Evangile sait tellement gravé dans notre cœur, que toutes nos actions en soient une représentation, et qu'elles le fassent aimer et respecter de ceux même qui n'ont pas le bonheur de le connoître.

(6 *juin.*) S. NORBERT. 12.e siecle.

NORBERT, d'une des plus illustres familles d'Allemagne, naquit à Santen, dans le pays de Cleves, vers l'an 1085. Après ses études, il passa à la cour de l'empereur Henry, dont il était parent. Son esprit, ses richesses, sa bonne mine, sa libéralité, sa douceur, et sur-tout son humeur enjouée, lui firent trouver de terribles écueils : il n'était occupé que de son ambition et de son plaisir, et les pensées de la vie future lui semblaient des songes et des fables. Mais le Seigneur qui en voulait faire un vase d'élection, rompit enfin le fil de son iniquité.

Un jour qu'il passait dans une agréable prairie, bien monté, vêtu de soie, suivi d'un valet, il survint un grand orage, des éclairs, des tonnerres effroyables. Son valet lui cria de retourner sur ses pas, et aussitôt un coup de foudre tombant aux pieds de son cheval, ouvrit la terre de la hauteur d'un homme, et on sentit une odeur de souffre insupportable. Norbert sans connoissance demeura étendu d'un côté, le cheval de l'autre, et le valet épouvanté.

Norbert resta plus d'une heure en cet état, sans pouvoir presque se remuer : enfin ses forces étant un peu revenues, il se releve ; et sortant comme d'un profond sommeil, il dit en soi-même : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? il crut entendre alors une voix qui lui répondit : « Quitte le mal, et fais le bien ; cherche la paix et la poursuis jusqu'à ce que tu l'aies. » Il retourna donc sur ses pas, résolu de se convertir. D'abord il ne voulut rien changer à son extérieur : il se contenta de s'interdire tout ce qui était criminel, et prit sous ses habits précieux un rude cilice, pour s'accoutumer peu-à-peu aux mortifications corporelles. Il travaillait tous les jours à se combattre lui-même intérieurement : et l'amour de Dieu croissait de plus en plus dans son cœur, et se rendait le maître d'un lieu où la cupidité avait auparavant régné avec empire. Il quitta la cour pour se retirer dans un monastere où il pût se livrer sans obstacle aux exercices de la plus austere pénitence.

Ayant appris que le pape Calliste tenait un concile à Reims, il y vint nu-pieds, quoique l'hiver commançât à se faire

sentir, et pria le Pape de lui donner sa maison. Calliste lui accorda ce qu'il souhaitait, l'exhorta à modérer la rigueur de sa pénitence, et pria l'évêque de Laon d'en prendre soin. L'Évêque l'emmena donc à Laon après la fin du concile, le retint le reste de l'hiver, tâchant de rétablir son corps atténué par le jeûne et par le froid. Comme Norbert avait déclaré qu'il cherchait la solitude, le Prélat, qui voulait le retenir dans son diocese, le menait en divers lieux pour voir si quelqu'un lui agréerait. Celui de Prémontré lui plut, parce qu'il était très-solitaire, et il le choisit pour y établir sa demeure. Ses prédications et la sainteté de sa vie lui attirerent bientôt des disciples : en peu de temps il eut quarante ecclésiastiques qui s'étaient joints à lui, sans compter les laïcs. Tels furent les commencemens de l'ordre de Prémontré. L'esprit de ces premiers disciples de Norbert, était de mener une vie pauvre et pénitente. Il n'y avait point de travail si bas qu'ils dédaignassent : leur silence était continuel : ils jeûnaient en tout temps, et ne faisaient qu'un repas par jour. Cette vie religieuse, soutenue des prédications de Norbert augmenta considérablement le nombre de ceux qui se consacraient à Dieu sous sa conduite : et l'on fonda plusieurs monasteres du même ordre en différens lieux.

L'an 1126, Norbert résolut de passer en Allemagne. Etant arrivé à Spire, il y trouva les députés du clergé et du peuple de Magdebourg, assemblés devant le roi Lothaire pour élire un Archevêque. On l'appela pour prêcher et donner aussi son avis sur l'élection qu'on voulait faire : et le choix tomba sur lui-même. Toute l'assemblée étendit les mains, et s'écria en le montrant et le saisissant : *Voici notre Pere et notre Pasteur.* On l'enleva malgré lui ; et le Roi ayant approuvé cette élection, on mena le saint à Magdebourg, d'où on vint au-devant de lui avec de grands applaudissemens. Il suivit nu-pieds la procession, qui le conduisit à l'Eglise et à son palais ; mais il était vêtu si pauvrement, que le portier lui en refusa l'entrée, et lui dit en le repoussant : « Il y a long-temps que les autres pauvres sont entrés ; pourquoi incommodes-tu ces seigneurs ? » Ceux qui le suivaient crierent au portier : C'est notre Evêque. Mais le Saint lui dit : « Mon frere, vous me connoissez mieux que tous ceux qui m'ont élevé, tel que je suis, à une si haute dignité. »

Il remplit parfaitement les devoirs d'un Evêque qui aime son peuple, et qui en veut faire un peuple de Saints. Il réforma aussi le clergé ; mais il se fit des ennemis de ceux qu'il ne put gagner. Pourquoi, disaient-ils, avons-nous appelé cet étranger, dont les mœurs sont si contraires aux nôtres ? Ils le chargaient d'injures, et le décriaient parmi eux. Il attenterent même plusieurs fois à sa vie.

Un Archidiacre qui se vit obligé de renoncer à son libertinage, ou à ses bénéfices, gagna un assassin qui devait tuer Norbert au confessionnal, le jour du jeudi-saint. Dieu permit qu'il en fût avertit : et lasassin s'étant présenté en

posture de pénitent, comme pour se confesser, le prélat le fit visiter par ses officiers, qui lui trouverent un poignard. Un autre ecclésiastique tira sur le Saint une fléche qui le manqua pour aller blesser un autre. Comme tous avaient horreur de pareils attentats, Norbert leur dit : « Vous étonnez-vous que le démon ayant attenté à la vie de notre chef, attente aussi à celle de ses membres ? » Et il pardonna à l'assassin. Enfin après nne maladie de quatre mois, Norbert alla recevoir de Dieu la récompense éternelle de ses travaux l'an de Jésus-Christ 1134, dans la huitieme année de son épiscopat, étant âgé de 53 ans.

PRATIQUES. 1. Le premier pas d'une conversion sincere est l'humiliation du cœur avec la disposition d'exécuter en toutes choses ce que Dieu demandera de nous.

2. Ne prêchons pas la pénitence, si nous n'en avons pas les pouvoirs mais pratiquons-la : tout nous y oblige.

PRIERE. Nous reconnaissons, ô mon Dieu ! que nous ne pouvons appaiser votre colere que par une véritable pénitence : regardez-nous d'un œil de bonté, et nous serons bientôt pénitens.

(*Le même jour.*) S. CLAUDE, ARCHEVÊQUE DE BESANÇON.

SAINT Claude illustra par ses vertus la partie orientale de la Bourgogne, connue depuis sous le nom de Franche-Comté. Il vint au monde à Salins, vers l'an 603. Etant entré dans l'état ecclésiastique, il devint le modele et l'oracle du clergé de Besançon.

Après la mort de Gervais, archevêque de cette ville, il fut élu pour lui succéder. Mais la crainte des obligations attachées à l'épiscopat, le porta à prendre la fuite et à se cacher. On le découvrit, et on le força à se laisser sacrer. Il gouverna sept ans son Eglise avec le zele et la vigilance d'un véritable pasteur.

Ayant trouvé l'occasion qu'il cherchait depuis long-temps, de se démettre de l'épiscopat, il se retira au monastere de Saint-Oyend sur le mont-Jou et y prit l'habit. On l'obligea ensuite de le gouverner en qualité d'abbé. La sainteté de sa vie, et son zele pour la perfection évangélique, lui firent donner les surnoms d'*Antoine* et de *Pacôme*. On comparait ses moines à ceux de l'ancienne Egypte. Il mourut en 696 et fut enterré dans l'église de l'abbaye de Condat ou de Saint Oyend, aujourd'hui Saint-Claude, érigée en évêché par Benoît XIV. Son corps fut découvert en 1243, et on le renferma dans une châsse d'argent. Le pélerinage qui se faisait à la châsse de saint Claude était un des plus célebres de la France. On s'y rendait aussi avec une grande affluence, de la Suisse et de la Savoie. Trois fois le jour les fideles pouvaient baiser les pieds du Saint, qu'on exposait nus à la vénération publique. Ce corps précieux s'était conservé dans son intégrité jusqu'à nos jours : il a été brûlé en 1793.

(7 *juin.*) S. ROBERT, ABBÉ. 11. siecle.

ROBERT naquit à York en Angleterre, vers la fin du onzieme siecle. Dieu jeta sur lui de bonne heure des regards de miséricorde ; en sorte que méprisant les jeux et les légéretés qui sont ordinaires aux enfans, il ne connoissait point d'autre divertissement que l'étude et les exercices de piété. Il aimait à prier, à lire les livres saints, à demeurer seul, et à s'occuper sérieusement. Lorsqu'il fut avancé en âge, il fut fait prêtre et curé d'une paroisse du diocese d'York. Mais l'amour qu'il avait pour la solitude, et le désir de s'occuper uniquement du soin de son salut, l'ayant porté à quitter cette cure, il prit l'habit religieux dans un monastere de l'ordre de Saint-Benoît. Le B. Richard édifié de la fidélité constante avec laquelle il voyait Robert marcher dans la voie de Dieu, le choisit 5 ans après sa profession, pour abbé du monastere de Neuminster. Cette nouvelle dignité fut pour Robert un nouveau sujet de faire de plus grands progrès dans la piété. Toutes ses vertus prirent une nouvelle vigueur ; et comme il savait que la qualité d'abbé devait l'élever en sainteté au-dessus de ses freres, il s'efforçait de paroître à leur tête plus encore par l'éminence de ses vertus, que par le rang qu'il tenait parmi eux. Il sortait toujours de table avec la faim : et durant le carême il ne prenait pour toute nourriture que du pain et de l'eau.

Un jour, se trouvant dégoûté de toute nourriture, et ne pouvant manger ce qu'on lui avait servi à table, il demanda du pain d'avoine avec un peu de beurre. Car les Religieux mangeaient quelquefois de cette sorte de pain, mais rarement, parce qu'ils le trouvaient encore trop bon. On en apporta donc à Robert ; mais ce saint homme s'accusa de sensualité, parce que dans un dégoût général, il avait demandé du pain d'avoine : et il ne voulut pas le manger, de peur, disait-il, d'affaiblir l'esprit de pénitence dans lui-même ou dans les religieux. Il trouvait tant d'attrait dans la priere, et sur-tout dans les pseaumes, qu'il disait tous les jours le Pseautier tout entier, outre la récitation réguliere de l'office.

Il recommandait sans cesse à Dieu ceux qu'il avait confiés à ses soins, et priait jour et nuit pour leur persévérance dans le bien. Il tremblait, lorsque pensant au petit nombre des élus, il faisait réflexion que plusieurs de ceux qu'il conduisait, auraient peut-être le malheur d'en être exclus.

Robert était lié très-étroitement avec un saint homme de son pays, nommé Godéric. Il le visitait souvent pour s'entretenir avec lui de la seule importante affaire de l'homme qui est celle du salut. Robert et Godéric s'animaient donc l'un l'autre à avancer dans la vertu, et à servir chaque jour Jésus-Christ avec plus de sainteté et de perfection. Il alla jouir de la récompense de ses travaux, l'an 1159 de Jésus-Christ.

RATIQUE. Ceux qui sont élevés au dessus des autres, doivent leur apprendre, par leur propre exemple, à s'acquitter de leurs devoirs. Les peres et les meres le doivent à leurs familles.

PRIERE. Que votre volonté sainte soit notre nouriture, Seigneur que votre amour et le désir de vous plaire dirigent tous nos pas.

(8 *juin*.) S. CLOU, EVÊQUE DE METZ. 7e. siecle.

SAINT Arnou, qui de la cour de Clotaire, roi de France, monta sur le siége de Metz, avait eu deux fils avant qu'il entrât dans le Clergé, Clodulphe ou Clou, et Ansegise. Un pere si rempli de piété ne put manquer de donner une éducation chrétienne à ses enfans. Clou fit espèrer dès ses plus tendres années, qu'il serait héritier de toutes les vertus d'Arnou. Il ne se liait qu'avec les jeunes gens en qui il remarquait un grand amour du bien. Il ne méprisait personne : mais il croyait avec raison qu'il était obligé de fuir ceux dont les mœurs auraient pu corrompre ou même altérer la pureté des siennes ; et il aurait voulu que tous fassent amis de Dieu, afin qu'il fût lui-même ami de tous.

On doute s'il a été engagé dans le mariage : on sait seulement qu'il posséda des emplois trés-honorables à la cour des rois Dogobert I, et Sigebert II, et qu'il se conduisit dans tous avec beaucoup d'intégrité, s'efforçant de demeurer toujours aussi fidele à Dieu qu'il l'était à son prince. Il soupirait après un état où la piété se nourrit et se conserve ordinairement bien mieux qu'au milieu du siecle et des affaires temporelles. Mais Dieu qui voulait qu'il servit encore d'exemple aux autres courtisans, et qu'il leur apprit qu'on peut être avec sa grace véritablement chrétien dans les emplois les plus élevés, ne lui permit pas de suivre ses premiers mouvemens.

Le roi Sigebert étant mort l'an 655, Dagobert son fils fut fait clerc malgré lui, et relégué en Irlande. Cette révolution convainquit Clou de plus en plus de ce qu'il sentait depuis long-temps, que tout est vanité sur la terre, excepté d'aimer Dieu, et que cet amour est le seul bien que la violence des hommes ne peut nous arracher. Son dégoût pour la cour croissait de jour en jour, et il pensait sérieusement à s'en retirer, lorsque la Providence l'éleva sur le siége de Metz. A la premiere proposition qu'on lui en fit, Clou fut saisi de frayeur. il espérait achever ses jours loin du monde, uniquement occupé de Dieu ; et la charge qu'on voulait lui imposer, lui parut un fardeau trop pesant. Mais ses réflexions furent inutiles, on l'obligea de se revêtir de la charge pastorale, et l'on vit bientôt par la sainteté et le zele du pasteur, que l'esprit de Dieu avait présidé au choix du peuple.

Il commença par visiter son diocese, afin de corriger les abus, de réprimer les désordres, et d'établir partout la régularité et la vertu. Libéral envers les pauvres, il se réduisait à l'indigence, afin que chacun eût le nécessaire. Il prêchait assidûment, et comme un homme qui aurait toujours été

élevé dans les fonctions du ministere : c'était aux pieds de la croix qu'il puisait sa science et son éloquence. C'est tout dire, qu'il marcha fidelement sur les traces de saint Arnou son pere, et qu'il fut, comme lui, plein d'amour pour son peuple, attentif à tous les besoins, infatigable dans le travail, l'appui des foibles, le protecteur des veuves et des orphelins, l'exemple de son troupeau et le modele du clergé.

Le saint Prélat gouverna l'église de Metz pendant l'espace de quarante ans et quinze jours. Il regarda la paix dont il jouit durant son Pontificat, comme un moyen que Dieu lui donnait de travailler plus facilement au salut de son peuple et au sien propre; et l'on peut dire que ce fut là l'unique objet de ses travaux, comme de ses désirs. Il mourut à Metz vers l'an 696, âgé de plus de 90 ans, plein de jours, de vertu et de sainteté.

PRATIQUES. 1 On ne peut trop éviter les mauvaises compagnies : les peres et meres ne peuvent y apporter trop d'attention par rapport à leurs enfans.

2. Regardons comme une marque de la miséricorde de Dieu sur nous, lorsque quelque événement nous engage à nous séparer du monde, et à mener une vie plus simple et plus chrétienne.

PRIERE. Seigneur, rompez les liens qui seraient capables de nous attacher au siecle. Vous nous avez créés pour vous, que nous ne soyons occupés que de vous.

(9 *juin.*) S. JULIEN. 4e. siecle.

SAINT Julien dont la vie a été écrite par saint Ephrem, diacre de l'église d'Edesse en Mésopotamie, était originaire d'occident. Ayant été emmené en orient, il fut vendu pour être esclave, et servir un maître, sous lequel il eut beaucoup à souffrir. Il gémissait dans son esclavage, livré à ses passions, et à tous les désordres dont sont capables tous ceux qui ne sont pas à Dieu, lorsque le Seigneur le prévint de ses miséricordes, et que voulant le délivrer de l'esclavage du démon, il permit qu'il reçut la lumiere de l'évangile. Cette heureuse délivrance fut suivie de la mort de son maître, qui lui donna lieu de passer sous le joug aimable de Jésus-Christ et d'embrasser la vie monastique.

L'amour de Dieu qui dominait dans son cœur, le rendit un modele de toutes sortes de vertus. Il ne fit pas, dit saint Ephrem, comme quelques-uns de ceux qui, après avoir renoncé au monde, vivent dans la tiedeur et l'oisiveté. Ils tombent insensiblement dans l'oubli des commandemens de Dieu : ils s'abandonnent à leurs passions : et sous un extérieur de religion, en quoi ils font consister toute leur piété, leur cœur devient la demeure des démons.

Julien, qui savait que pour vaincre l'ennemi de notre salut, il faut le combattre sans cesse, était retiré dans sa cellule, autant que le lui permettaient les exercices de la communauté ; pour pleurer ses fautes passées, et chercher dans le silence et la mortification des sens, des armes propres à faire mourir en lui toutes les passions. Il visitait quelque-

fois saint Ephrem pour s'édifier de ses vertus, et lui demander des avis. Le saint Diacre à son tour allait voir Julien pour sa propre éducation. Sa conversation, dit saint Ephrem, m'était très-utile ; et je voyais avec admiration les lumieres extraordinaires que Dieu avait données à cet homme barbare et grossier aux yeux des gens du monde.

Quoique Julien fût très-robuste, son corps était devenu foible et abattu par ses grandes austérités. Il s'était fait dans sa petite cellule une espece de tombeau où il se retirait pour prier. Il travaillait des mains, et il s'occupait à faire des voiles de vaisseau. Il pleurait beaucoup à la vue de ses péchés, et de la rigueur des jugemens de Dieu. Il se regardait sans cesse comme ces criminels destinés à la mort, et qui attendent à chaque instant l'arrivée de leur juge. Le souvenir de sa vie passée le tenait dans une profonde humilité, qui paroissait dans ses paroles, dans ses démarches, dans ses habits ; Il aimait beaucoup la pauvreté. En effet, dit saint Ephrem, un moine qui aime l'argent, ou qui possede quelque chose, court grand risque de devenir la proie des démons.

Il eut beaucoup à souffrir de la part de quelques moines lâches et paresseux : mais il souffrit toujours avec patience, s'estimant heureux de pouvoir racheter ses péchés par quelque satisfaction. Il évitait avec soin la conversation des personnes du sexe. Assidu à l'office divin, on l'y voyait immobile, comme s'il eût été devant le tribunal du souverain juge. Après avoir passé plus de 25 ans dans son monastere, où Dieu le purifia par les persécutions, l'obéissance, et les travaux de la pénitence, il alla recevoir l'immortalité vers l'an de Jésus-Christ 370.

PRATIQUES. 1. Ne nous contentons pas de l'extérieur de la piété. Dieu est esprit. Il veut être adoré en esprit et en vérité.

2. C'est à tous les Chrétiens que Jésus-Christ a dit : Bienheureux les pauvres d'esprit. Combien de péchés le désir d'être riche fait commettre ?

PRIERE. Soyez seul notre trésor, ô mon Dieu ! que peut-il nous manquer si nous sommes entiérement à vous ?

(10 *juin.*) S.te MARGUERITE, 11e. siecle.

MARGUERITE était fille d'Edouard IV, roi d'Angleterre, et petite niece de saint Edouard, que l'Eglise honore le 5 janvier. Elle s'accoutuma de bonne heure à mépriser les vanités du monde, et à renoncer à tout ce que le siecle a de plus flatteur ; elle ne cherchait qu'à plaire à Dieu. Toute occupée de la priere, elle passait les journées entieres dans les exercices de la piété. Elle fut mariée à Malcome, roi d'Ecosse, l'an 1070 étant âgée de vingt quatre ans. Dieu qui tient entre ses mains les cœurs des Rois, la rendit maîtresse de celui de Malcome, pour le porter à faire régner la justice, et à rendre la religion florissante dans ses états. De son côté, elle eut toujours pour lui la soumission et la complaisance qu'il pouvait souhaiter.

L'exactitude avec laquelle elle s'acquitta de ce qu'elle

devoir à ses enfans, est un modele parfait pour toutes les meres chrétiennes. Elle ne souffrît pas qu'on les élevât dans la vanité, le luxe et les délices où l'on a coutume d'entretenir ceux qui naissent dans la pourpre. Elle leur fit inspirer de bonne heure l'amour de la vertu, l'indifférence pour le monde, la piété envers Dieu, la crainte de ses jugemens, et la haine du péché. Souvent elle les faisait venir en sa présence, et les instruisait elle-même des principes de la foi, et de leurs devoirs, joignant ordinairement à ses instructions des prieres ardentes et des larmes qu'elle répandait devant Dieu pour le conjurer de vouloir bien leur faire goûter ce qu'elle leur disait, et conserver leur innocence. De son côté, elle tâchait d'aller au-devant de tout ce qu'elle croyait capable de les corrompre : et elle veillait autant sur ceux qui les approchaient, que sur ses enfans mêmes.

Sa charité et sa tendresse pour les pauvres et les malheureux n'avaient point de bornes. Les biens dont la Reine avait la disposition, ne suffisaient pas ordinairement à ses libéralités. Elle y employait encore assez souvent ce que le Roi avait réservé pour d'autres usages. Elle ne sortait gueres de son palais, qu'elle ne fût environnée de pauvres veuves, d'orphelins et de misérables, qui accouraient à elle comme à leur mere commune : jamais elle ne les renvoyait sans assistance ou sans consolation.

Les fonctions du dehors ne furent jamais capables de faire diversion à l'ouvrage intérieur de sa sanctification particuliere. Elle tâchait de demeurer toujours unie à Dieu par la priere. Les longues veilles, la liberté d'esprit que lui donnaient les jeûnes fréquens, et le retranchement de tous les amusemens que les grands ont coutume de prendre, lui laissaient plusieurs heures par jour pour vaquer aux exercices de sa dévotion. Toutes les nuits elle se levait pour aller à l'Eglise, à l'office des Matines.

Au milieu des mets dont la table du Roi était couverte, elle gardait une sobriété si grande, qu'elle se levait toujours sur son appétit. Quoique toute l'année fût pour elle un temps de jeûne presque continuel, elle faisait avant Noël un carême rigoureux de quarante jours semblable à celui qui précede la fête de Pâques. Ses austérités lui causerent des maux d'estomac, et plusieurs autres infirmités, au sujet desquelles les médecins ne manquerent pas de lui représenter qu'elle devait mener un genre de vie moins sévere ; mais rien ne fut capable de lui faire modérer la rigueur de sa pénitence.

Comme la diminution de ses forces l'avertissait que sa mort approchait, elle s'y disposa avec un soin particulier. Elle fit une confession générale ; mais avec une douleur si vive, que la parole lui manqua plusieurs fois. Ses infirmités venant à augmenter considérablement, Dieu acheva de la purifier par la longueur de ses souffrances. Car, pendant plus de six mois elle fut dans une telle langueur, qu'elle ne pouvait

presque demeurer hors du lit. Elle mourut le 16 de novembre 1094, étant âgée de 47 ans.

PRATIQUES. 1. Ceux qui sont élevés en dignité ne peuvent s'estimer heureux qu'autant qu'ils peuvent contribuer à soutenir la piété et la justice. 2. Comment résister aux tentations auxquelles nous sommes exposés continuellement, si nous ne demandons continuellement le secours de Dieu par la priere ? Si nous sentons bien nos dangers et nos maux, nous saurons bien trouver les moyens de prier.

PRIERE. Seigneur, donnez-nous l'esprit de priere, afin que, comme nous ne pouvons rien sans vous, nous vous demandions le secours de votre grace, avec laquelle nous pouvons tout.

(11 *juin.*) S. BARNABÉ, APÔTRE. 1er. siecle.

SAINT Barnabé s'appelait José ou Joseph. Il était de la tribu de Lévi, quoique sa famille fût établie dans l'île de Chypre; tout son bien consistait en une terre qu'il vendit après l'Ascension, et dont il mit l'argent aux pieds des Apôtres. Lorsque S. Paul fut venu à Jérusalem trois mois après sa conversion, S. Barnabé l'emmena aux Apôtres.

L'église de Jérusalem ayant su le progrès que l'Evangile faisait dans Antioche, y envoya S. Barnabé, qui vit avec joie les merveilles que la grace de Dieu y avait opérées dans les cœurs. Il exhorta ces nouveaux fideles à persévérer dans le service du Seigneur avec un cœur pur et sincere; il en augmenta beaucoup le nombre par ses instructions et par ses vertus. Le concile des Apôtres lui donna cette louange, qu'il avait livré son ame pour le nom de J. C. Il alla ensuite à Tarse pour chercher S. Paul, et il l'amena à Antioche. Ils y demeurerent un an entier; ils y firent encore connoître la vérité à un grand nombre de personnes: et ce fut là que les disciples commencerent à être appelés chrétiens. Ils allerent ensuite à Jérusalem pour y porter les aumônes des fideles d'Antioche, où ils retournerent ensuite; et emmenerent avec eux Jean surnommé Marc.

Lorsqu'ils y étaient, le S. Esprit ordonna qu'on les lui séparât, et qu'on les consacrât tous deux pour la fonction qu'il leur avait destinée, c'est-à-dire, pour être apôtres des Gentils. Suivant l'ordre du S. Esprit, après le jeûne et les prieres, S. Barnabé et S. Paul reçurent l'imposition des mains; ils partirent ensuite d'Antioche pour aller prêcher, et menerent avec eux Jean Marc pour les servir. Quoique S. Barnabé eût été appelé à la foi avant S. Paul, et qu'il lui eût servi comme de pere en le présentant aux apôtres, qu'il passât pour être le premier des docteurs d'Antioche, et S. Paul pour le dernier; cependant on voit que S. Barnabé céde toujours à S. Paul quand il s'agit de parler; et l'on doit en cela admirer son humilité et son éloignement de toute distinction, pour ne considérer que ce qui etait utile au bien de l'église.

Il accompagna S. Paul dans les courses qu'il fit pour aller prêcher l'évangile, et il exposa souvent sa vie comme lui dans ce pénible ministere. Il fut envoyé d'Antioche à Jérusalem avec S. Paul, et s'y trouva au concile des apôtres. Il y fut

reconnu pour compagnon de S. Paul dans la prédication de l'évangile aux gentils, et on leur recommanda seulement le soin des pauvres.

S. Paul voulant ensuite visiter avec S. Barnabé les églises qu'ils avaient fondées, S. Barnabé souhaita que Jean-Marc vint avec eux. S. Paul ne put y consentir, parce que Jean les avait déjà quittés une fois. S. Barnabé ayant pris Jean Marc avec lui, s'en alla en Chypre. C'est tout ce que nous pouvons dire d'assuré de S. Barnabé. On croit qu'il a consommé sa vie par le martyre, dans l'île de Chypre où son corps a été trouvé.

PRATIQUES. 1. Procurons à nos amis la connoissance de gens de bien, et de ceux qui peuvent les aider dans la grande affaire du salut.

2 Si l'on ne donnait le nom de chrétiens qu'à ceux qui sont disciples de J. C., il y en aurait aujourd'hui bien peu qui le portassent. Efforçons-nous de mériter un nom si respectable. Craignons de le déshonorer par des actions indignes des Disciples de Jésus-Christ.

PRIERE. C'est vous, Seigneur, qui avez vous-même choisi vos Apôtres, afin que nous eussions plus de respect pour ce qu'ils nous annonceraient de votre part : faites-nous la grace de croire tout ce qu'ils nous ont enseigné, et d'imiter ce qu'ils ont pratiqué.

(12 *juin.*) S. ONUPHRE. 4e. siecle.

ONUPHRE était un de ces illustres solitaires cachés dans les déserts de la Thébaïde, qui du temps des empereurs Constans et Valens, combattaient dans le secret par la priere et les travaux de la pénitenee, pour la foi de l'eglise attaquée par les Ariens, et défendue par S. Athanase. Il avait commencé les épreuves de la vie spirituelle dans une communauté religieuse, où l'on observait exactement la loi de Dieu. On y était uni par les liens d'une charité si parfaite, que tous n'avaient qu'un cœur, qu'une ame. On n'y rompait le silence que pour s'instruire et s'édifier les uns les autres. Onuphre, qui avait été reçu tout jeune dans cette sainte maison, entendit un jour ses freres discourir sur la différence qui se trouve entre la vie des religieux et celle des solitaires. Voyant qu'on y donnait la préférence à la vie solitaire, comme à la plus parfaite, il conçut un désir ardent de l'embrasser, sur-tout depuis qu'il sut que c'était celle qu'avaient menée le prophete Elie et S. Jean-Baptiste.

Résolu de se former sur ces grands modeles, il fit secrétement sa provision pour quatre ou cinq jours ; et sortant la nuit de son monastere, sans communiquer son dessein à personne, il prit la route vers le midi, et s'enfonça vers les montagnes. A peine avait-il fait une journée de chemin, que se trouvant seul dans un désert, et ébloui par quelque phénomene qui parut à ses yeux, il fut saisi de frayeur, et ne pensait plus qu'à retourner à son monastere ; mais étant rassuré sur la confiance qu'il avait que Dieu même était l'auteur de sa résolution, et qu'il avait pour guide le S. Esprit, il continua de marcher jusqu'à ce qu'il trouva une cellule occupée par un solitaire, que son grand âge rendait vénérable. Il demeura

près de lui pendant quelques jours, pour s'accoutumer à ce nouveau genre de vie ; et le saint vieillard le croyant assez préparé, lui dit qu'il allait le mener au lieu que Dieu lui avait destiné. Onuphre le suivit, et au bout de quatre jours ils arriverent dans un désert affreux enfermé de montagnes, sous l'une desquelles ils trouverent un autre, où ils s'arrêterent. Le vieillard resta un mois avec lui : puis l'ayant recommandé à Dieu, il s'en retourna dans sa cellule ; et depuis ils se voyaient une fois l'année.

Dans les premieres années, Onuphre eut beaucoup à souffrir de ses passions ; et ce ne fut que par la priere et la mortification qu'il vint à bout du tentateur. Il ne vivait que de racines et de dattes, qu'il trouvait à quelque distance du lieu de sa retraite. Ses austérités le défigurerent de telle sorte, que quand Paphnuce, auteur de sa vie, l'apperçut pour la premiere fois, il ne savait s'il voyait un homme, ou quelque animal d'une espece extraordinaire. Il était couvert d'un poil fort long comme les bêtes, depuis la tête jusqu'aux pieds, ayant seulement autour des reins une ceinture de feuillages.

Paphnuce s'étant familiarisé avec lui, le pressa si instamment de lui raconter comment Dieu l'avait fait arriver à l'état de perfection où il le voyait, que le saint solitaire ne put lui refuser cette satisfaction. Il apprit qu'il y avait près de soixante-dix ans qu'il vivait dans ce desert ; que pendant ce long espace de temps il n'avait vu d'autre homme que lui, et le vieillard dont Dieu s'était servi pour l'y mener. Il ne fut pas moins édifié des discours admirables qu'il lui tint sur la conduite de Dieu à l'égard des hommes, qu'il était frappé d'un genre de vie si extraordinaire. Mais la consolation qu'il trouvait dans ses entretiens, finit par la mort du Saint, qui arriva en sa présence. Après que Paphnuce lui eut rendu les derniers devoirs, il revint en Egypte publier les merveilles que Dieu avait opérées dans son serviteur.

PRATIQUE. Nous ne devons pas nous contenter d'avoir commencé à servir Dieu ; il faut s'avancer de plus en plus ; et tendre à la perfection, puisque nous devons être parfaits comme notre Pere céleste.

PRIERE. Vous voulez bien permettre, ô mon Dieu ! que nous vous appelions notre pere ; ne souffrez pas que le péché nous rende indignes d'être vos enfans.

(13 *juin.*) S. ANTOINE DE PADOUE. 13e. siecle.

ANTOINE de Padoue naquit à Lisbonne en 1195. Convaincu, de bonne heure, que tout n'est que vanité sur la terre, il entra dans l'ordre des Franciscains, pour s'y consacrer à la pénitence et à la mortification. Ayant appris qu'on allait tenir à Assise le chapitre général de son ordre, et que S. François y était, il voulut voir celui dont la réputation l'avait attiré dans ce nouvel ordre, et s'édifier avec ce pénitent, qui le retint auprès de lui pendant quelques jours.

Son indifférence pour la terre lui fit souhaiter de ne pas retourner à son pays. Il demanda une place dans quelque cou-

vent d'Italie, dans la pensée que plus il serait près de S. François, plus il participerait à son esprit. On le proposa aux gardiens de différens monasteres ; mais pas un ne voulut s'en charger à cause de sa mauvaise mine, et de la foiblesse de sa santé. Car on ne trouvait alors rien en lui qui pût suppléer à ces défauts, tant il avait soin de cacher son érudition, et les talens qu'il avait reçus de Dieu : et comme il ne s'offrait que pour la cuisine et les plus bas offices de la maison, on le rejetait comme un présomptueux, qui demandait les emplois réservés pour les plus robustes. Il se trouva néanmoins un gardien appelé le pere Gratiani, qui voulut bien l'emmener avec lui, et qui l'envoya dans un petit couvent écarté, appelé l'hermitage du mont S. Paul.

Antoine ne pensait qu'à s'ensevelir dans cette retraite pour goûter les douceurs de la contemplation : mais l'obligation dans laquelle il se trouva d'aller dans une assemblée de religieux de S. Dominique et de S. François, qui se tenait à Forli, ville de la Romagne, l'arracha de la solitude, et commença à le faire connoître. Comme ils étaient tous assemblés à l'heure où l'on devait faire une conférence, l'evêque du lieu pria les freres prêcheurs de faire une exhortation. Tous s'en étant excusés, en disant qu'ils n'étaient pas préparés, le gardien des Franciscains ordonna au frere Antoine de parler, et de dire tout ce que le S. Esprit lui suggérerait. L'humble religieux s'en défendit, jusqu'à ce qu'il s'y vit contraint par un ordre absolu de son supérieur. Il obéit donc, et parla si bien, et avec tant d'onction, que les auditeurs agréablement surpris admirerent également sa science et son humilité. Il était âgé d'environ 26 ans.

S. François, qui en entendit parler, ne voulut pas laisser dans l'inaction un homme capable de travailler utilement pour le salut des ames, et il le chargea de la fonction de prédicateur. Partout où il fut envoyé, il fit connoître la sainteté de la religion de J. C. Elevé aux charges de son ordre, il maintint la régularité dans les différentes maisons dont on lui confia la conduite. Frere Elie son général, qui avait succédé à S. François, éprouva lui-même la généreuse liberté avec laquelle il disait la vérité. Elie abusant de l'indépendance de sa place, faisait bâtir une Eglise trop magnifique, et avait encore détourné à son usage particulier une partie de l'argent qu'on avait recueilli pour cet édifice. Il s'était donné un cheval et des valets : il mangeait dans sa chanbre, où il faisait bonne chere. Ceux qui gémissaient le plus de ce violement de la regle, n'avaient pas le courage de l'en reprendre. Mais S. Antoine, et un Anglais nommé Adam se chargerent de le faire, et lui reprocherent hautement l'irrégularité de sa conduite.

Leurs représentations ayant été inutiles, ils se pourvurent devant le pape Grégoire IX, qui les reçut avec distinction. Le général fut cité à Rome, convaincu des désordres dont on le chargeait, et déposé. Le Pape voulut retenir Antoine à sa cour, afin de profiter de ses conseils dans le gouverne-

ment de l'église ; mais ce saint religieux, qui ne cherchait que la retraite, obtint la permission de s'en aller au Mont-Alverne, où S. François avait coutume de se recueillir. Il alla ensuite prêcher le carême à Padoue. Dieu bénit les travaux de son serviteur : de maniere que la ville parut toute changée. On vit ceux qui étaient divisés, se réunir ; les usuriers renoncer à leur commerce, et restituer les biens qu'ils avaient amassés par des voies injustes : et chacun s'adressait au Saint, afin de recevoir des avis particuliers pour sa propre conduite.

Antoine jugeant de la proximité de sa fin, par la diminution de ses forces et de sa santé, se retira dans un lieu solitaire, pour s'occuper plus particulierement de la vie céleste, à laquelle il espérait parvenir bientôt. Il mourut le 13 juin de l'an 1231. A la premiere nouvelle qui s'en répandit, les enfans s'attrouperent, et allerent crier par toute la ville, *Le saint est mort.*

Pratque. Quand on écoute la parole de Dieu avec le respect qui lui est dû, elle porte son fruit ; mais on va au sermon par coutume, et non avec un cœur plein du désir de se convertir.

Priere. Ne permettez pas, Seigneur, que votre divine parole soit sans fruit dans notre cœur, de peur qu'elle ne nous accuse devant vous ; mais qu'elle nous convertisse, et qu'elle produise en nous les fruits d'une conversion sincere et persévérante.

(14 *juin.*) S. BASILE. 4e. siecle.

Basile naquit vers la fin de l'an 329 à Césarée en Cappadoce. Aprés l'étude des belles-lettres et de l'écriture sainte, il se retira dans la solitude, dont la providence le fit sortir pour l'élever sur le siége de Césarée. Il décrit dans une lettre les excellentes pratiques qu'il avait établies dans son église, et qui peuvent servir de modele. « Le peuple, dit-il, se leve la nuit, et vient à la maison de priere avant que le jour paroisse. De la priere il passe à la psalmodie, et se partage en deux chœurs pour chanter alternativement. Quand le jour est venu, tous offrent à Dieu, comme d'une même bouche et d'un même cœur, le pseaume de la confesion ; et chacun témoigne le regret de ses fautes par des paroles qui lui sont propres. « Dans une autre lettre où il rapporte diverses pratiques de l'Eucharistie, il dit que la pratique de la sienne était de communier le vendredi, le samedi et le dimanche de chaque semaine, et encore les autres jours, si l'on célébrait la fête de quelque martyr.

L'empereur Valens, toujous zélé partisan des Ariens, voulut obliger les evêques catholiques à s'unir à eux par les liens de la communion. Mais S. Basile les retenait tantôt par ses discours, tantôt par la solidité de ses écrits et de ses lettres, et toujours par son exemple. Valens tenta de le gagner, persuadé que s'il tombait, sa chûte entraînerait beaucoup d'autres dans le même parti. Pour cet effet, il lui envoya Modeste, préfet du prétoire, courtisan habile et arti-

ficieux. Le préfet étant arrivé à Césarée, envoya chercher le S. évêque, et le reçut avec beaucoup de civilité. Puis ayant mis la conversation sur ce qui l'amenait à Césarée : Que prétendez-vous faire, lui dit-il, tandis que vous vivez de la sorte, confiné dans votre diocese? Vous avez du savoir et du bons sens : on vous estime, l'empéreur dit souvent du bien de vous, quoiqu'il n'ait pas lieu d'être satisfait de votre conduite. Que serait-ce donc si vous aviez un peu de complaisance pour lui ? En adhérant aux volontés de Valens, les dignites de la cour et celles de l'église ne vous manqueront pas. Ne tiendriez-vous pas à honneur d'être élevé au même rang que moi? Je tiens à honneur de vous être egal, répartit le Saint ; puisque nous sommes vous et moi créatures de Dieu. Mais je tiens à même honneur d'étre égal au dernier des hommes. Car ce n'est pas la dignité des personnes qui honore le christianisme, c'est leur foi. Peut-être vous êtes-vous figuré que dans un siecle aussi corrompu que celui-ci, un grand ministre comme vous, appuyé de l'autorité souveraine, n'aurait pas de peine à gagner un homme qui n'a pour se défendre que les régles d'un devoir que vous traitez d'imaginaire. Mais sachez que ce devoir est réel et indispensable pour un évêque qui veut se sauver. Et pour moi, je vous déclare que je ne me damnerai pas pour plaire à l'empereur, encore moins pour obtenir les dignités ecclésiastiques. Je n'ai déjà que trop de mon évêché; et s'il m'était permis de m'en dépouiller moi-même, je le ferais tout-à-l'heure. Quant aux talens d'esprit dont vous me flattez, si j'ai reçu quelque chose de Dieu, je ne dois l'employer que pour me bien conduire moi-même et mon diocese. Je suis fort ignorant en politique, car ce ne doit pas être mon ambition de vouloir gouverner un état : Dieu ne m'a établi que pour avoir soin des ames qui me sont confiées, pour bien pratiquer et bien prêcher l'évangile. Voilà pourquoi je suis évêque.

Le prélet surpris et irrité de cette fermeté, lui dit : L'empereur vous fait trop d'honneur ; puisque sa bonté n'a pu rien gagner sur vous, craignez sa justice et son indignation. Que craindrai-je, dit le Saint ? Vous pouvez craindre, dit le préfet, qu'on ne vous enleve vos biens, votre liberté et votre vie même. Ces menaces me touchent peu, dit Basile. Qui n'a rien, ne craint point la confiscation. Quant à l'exil, je n'en connais point, n'étant attaché à aucun lien. Si vous m'enfermez dans une prison, je serai plus content dans le fond d'un cachot, que les courtisans auprès de leur prince. Pour ce qui est des autres supplices que vous pouvez me faire souffrir, où les appliquerez-vous ? Je n'ai pas un corps capable d'en soutenir aucun. Le premier coup est le seul que toute votre puissance peut me faire souffrir. A l'egard de la mort, elle sera pour moi une grâce et un bienfait, et me mettra plutôt en possession de la vue de Dieu, l'unique objet de mes désirs, et l'unique but de mes actions et de ma vie. Modeste encore plus surpris, s'écria que personne n'avait jamais

osé lui parler avec tant de hardiesse. Peut-être, reprit Basile, n'avez-vous jamais eu à traiter avec un evêque : car il aurait tenu le même langage, s'il avait eu la même cause à défendre. Le préfet lui dit qu'il lui donnoit le reste de la nuit à délibérer. Mais le Saint répliqua : je serai demain ce que je suis aujourd'hui.

Modeste renvoya donc S. Basile; et alla promptement trouver l'empereur, à qui il dit : Seigneur, nous sommes vaincus : Basile est au-dessus des menaces : il n'en faut rien attendre que par la force. L'empereur défendit de lui faire violence, et ne pouvant se résoudre à accepter véritablement sa communion par la fausse honte de changer un mauvais parti, il ne laissa pas d'y participer extérieurement en venant dans l'église pour assister aux saints offices. Il y vint le jour de l'Epiphanie, environné de tous ses gardes, et se mêla avec le peuple catholique. Quand il entendit le chant des pseaumes, qu'il vit ce peuple immense, et l'ordre qui régnait dans le sanctuaire et aux environs; les ministres sacrés plus semblables à des anges qu'à des hommes; saint Basile devant l'autel, le corps immobile, le regard fixe, l'esprit uni à Dieu; ceux qui l'environnaient remplis de crainte et de respect : un spectacle si nouveau pour Valens étonna ce prince; la tête lui tourna et sa vue s'obsurcit. On ne s'en apperçut pas d'abord; mais quand il fallut apporter à la sainte table son offrande qu'il portait lui-même, voyant que personne ne la recevait, parce qu'on ne savait pas si saint Basile voudrait l'accepter, il chancela de telle sorte, que si un des ministres de l'autel ne lui eût tendu la main pour le soutenir, il serait tombé.

On avait donc lieu d'espérer que cet empereur se déclarerait en faveur du saint évêque. Mais les ariens qui l'observaient reprirent bientôt le dessus, et lui persuaderent d'exiler Basile. L'ordre en ayant été donné, la nuit même que le Saint devait être conduit en exil, le fils unique de Valens, âgé de six ans, tomba dangereusement malade; et l'impératrice sa femme fut agitée de songes terribles et de frayeurs qui la troublerent. L'empereur se doutant que l'injure qu'on faisait à Basile était la cause de ces maux, envoya les premieres personnes de sa cour, prier le prélat de venir visiter ce jeune prince. Basile y alla aussitôt et l'enfant fut guéri, mais l'empereur l'ayant laissé baptiser par les ariens, il mourut. Valens s'endurcit encore contre ce coup de la main de Dieu qui le frappait. Les ariens profiterent de sa foiblesse, et lui persuaderent de nouveau de bannir Basile. L'ordre en étant tout dressé, Valens prit trois fois la plume pour le souscrire; mais les trois plumes se rompirent : alors sentant trembler sa main, et saisi d'horreur; il déchira le papier, revoqua l'ordre, et laissa saint Basile en paix.

Le prélat n'en profita que pour s'opposer avec un zele toujours nouveaux aux desseins des hérétiques. Enfin ayant achevé sa course, et entendu la voix de Dieu qui lui annonçoit sa

mort prochaine, il imposa les mains à plusieurs de ses disciples pour donner des évêques catholiques aux églises de sa dépendance ; et après avoir donné diverses instructions de piété à ceux qui l'environnaient, il acheva sa vie par ces paroles : Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains.

PRATIQUE. Quel spectacle que celui de S. Basile, de son clergé et de son peuple dans l'Eglise ! Pénétrons-nous des sentimens qu'inspire une foi vive ; et notre recueillement dans le lieu saint la rendra respectable même à ses ennemis.

PRIERE. Seigneur, renouvelez dans votre Eglise, le zele de ses Ministres : ranimez, dans les peuples, la piété qui rendait leurs assemblées si respectables ; afin que, réunis dans un même esprit de respect et d'amour qui obtient tout de vous, toute la terre connaisse que nous adorons le Dieu qui fait les Saints.

(15 *juin.*) S. CYR ET S.te JULITTE. 5e. siecle.

JULITTE naquit à Icone d'une des meilleures familles de la province ; mais elle était encore plus illustre par sa piété et par son zele pour la vraie religion. Elle se maria dans Icone, et eut un fils nommé Cyr ou Cirique, qu'elle présenta à Dieu aussitôt après son baptême, afin qu'il le conservât dans l'innocence que ce sacrement venait de lui donner.

Les empereurs Dioclétien et Maximien ayant fait publier leur édit contre les chrétiens, le gouverneur du pays nommé Domitien, se montra fort ardent à le faire exécuter. Julitte, par une sage défiance de ses propres forces, aima mieux se retirer de bonne heure, que d'attendre qu'on la vint attaquer. Ainsi elle quitta la ville et la province d'Icone, suivie seulement de deux servantes, emmena avec elle son fils Cyr âgé de trois ans. Mais les persécuteurs la découvrirent dans le lieu de sa retraite. Julitte ayant été arrêtée, prit le petit Cyr entre ses bras, et fut conduite ainsi devant le tribunal du juge nommé Alexandre. Ses deux servantes épouvantées, s'enfuirent ; mais étant un peu revenues de leur frayeur, elles revinrent se mêler dans la foule pour savoir ce que deviendrait leur maitresse avec son fils.

Alexandre ayant commencé son interrogatoire par lui demander son nom, sa condition et son pays, elle répondit seulement : « Je suis chrétienne ; jamais je ne sacrifierai aux idoles. » Et comme à toutes les autres demandes du gouverneur, elle réitérait toujours la même réponse, le juge en fut irrité de maniere, qu'il lui fit arracher son fils d'entre les bras, afin de la faire appliquer à la question. Aussitôt les bourreaux l'étendirent sur le chevalet, lui lierent les bras et les jambes, et la frapperent cruellement à coups de nerf de bœuf.

Cependant l'enfant qui se voyait séparé de sa mere se mit à pleurer et à crier, faisant tous ses efforts pour retourner à elle. Le gouverneur touché de sa beauté, se le fit apporter pour le caresser : et empêcher ses cris et ses larmes. Il le mit sur ses genoux et l'approcha pour le baiser. Mais l'enfant lui repoussait la tête avec ses petites mains ; et suivant les

mouvemens ordinaires à cet âge, il tâchait de se débarrasser en lui portant ses ongles au visage, et ses pieds dans les côtés. Quelqu'effort que l'on fît pour lui ôter la pensée de sa mere, il portait toujours les yeux sur elle, et crioit comme elle : *Je suis chrétien*, sans qu'on pût lui faire dire autre chose. Le juge impatienté de le voir se démener de la sorte et par un mouvement de brutalité peu ordinaire, prit le petit Cyr par un pied, et le jetta du haut de son siége contre la terre La tête de cette innocente victime se brisa sur le coin du marche-pied ; et l'on vit en un moment tous les environs arrosés de sang, et couverts de sa cervelle. Le juge honteux de sa fureur, avait lui-même horreur de son inhumanité aussi-bien que tous les spectateurs. Julitte seule vit ce spectacle avec des yeux secs ; faisant voir combien la grace de celui pour qui elle souffrait, l'avait élevée au-dessus des sentimens de la nature, elle s'écria : « Je vous rends graces, Seigneur, de ce que vous avez bien voulu que mon fils reçût avant moi la couronne immortelle. »

Le juge entendit comme les autres une priere qui marquait assez le mépris que Julitte faisait de la vie et de la mort. Il commança à désespérer de pouvoir abattre ce grand courage et l'ayant fait remettre au chevalet, il commanda qu'on lui déchirât les côtés avec des ongles de fer, et qu'on lui versât de la poix bouillante sur les pieds, pendant qu'il lui faisait dire par un crieur : Julitte, prends pitié de toi, et sacrifie aux dieux, de peur que tu ne meures comme ton fils. La Sainte insensible à toutes les menaces de son persécuteur, dit à haute voix : « Je ne sacrifie point à des statues sourdes et muettes ; mais j'adore J. C. le Fils unique de Dieu, par qui le pere a tout créé, et je me hâte d'aller rejoindre mon fils dans le royaume céleste. »

Alexandre poussé à bout par la constance de cette sainte Martyre, ordonna qu'elle aurait la tête coupée. Les bourreaux aussitôt lui mirent un bâillon dans la bouche, et la menerent au lieu du supplice. Quand elle y fut arrivée, elle demanda un moment pour faire sa priere. L'ayant obtenu, elle se mit à genoux, et dit : « Seigneur, qui avez appelé mon fils à vous avant moi ; ô Jésus, daignez aussi jeter un regard favorable sur votre servante : et malgré mon indignité, donnez-moi place parmi ces vierges sages destinées à vous aimer et à vous adorer à jamais : que mon esprit bénisse éternellement Dieu votre Pere, le créateur, le conservateur de l'univers, avec le S. Esprit. Amen. «

Dès qu'elle eut dit *Amen*, le bourreau lui coupa la tête ; et son corps fut jeté hors la ville avec celui de son fils, le 16 juillet de l'an 305. Le lendemain les deux servantes dont nous avons parlé, enleverent les corps de nuit, et les enterrerent.

Pratique. 1. Que les parens se réjouissent, au lieu de s'affliger quand Dieu appelle à lui leurs enfans, soit par la mort, soit par le renoncement au monde et à ses maximes. Quel plus grand bien pourraient-ils leur procurer ?

2. Nous ne méritons pas l'honneur du martyre, tâchons d'y suppléer par celui de la pénitence.

Prière. Seigneur, faites-nous la grace de n'oublier jamais que nous avons l'honneur d'être chrétiens, et que notre vie est à vous de qui nous l'avons reçue.

(16 *juin.*) S. JEAN-FRANÇOIS RÉGIS. 17.e siecle.

Saint Jean-François Régis naquit le 31 janvier 1597, au village de Foncouverte, dans le diocese de Narbonne. Son pere, nommé Jean Régis, sortait d'une branche cadette de la noble maison de Déplas, établie dans le Rouergue. Magdeleine Darcis, sa mere, était fille du Seigneur de Ségur. Ils tiraient principalement de leur vertu la distinciton dont ils jouissaient parmi la noblesse du Bas-Languedoc. Ils eurent plusieurs fils, dont l'aîné fut tué au siége de Villemur, dans une sortie que fit la garnison des Huguenots. François, dont nous donnons la vie, était un des plus jeunes. Après ses premieres études, qu'il fit à Béziers dans le collége des Jésuites, il entra dans leur compagnie, résolu de se consacrer à Dieu, et de travailler au salut des ames. Il fit son noviciat avec beaucoup de ferveur, et enseigna les belles lettres à Billon, à Auch et au Puy, sans que l'étude et la distraction fussent capables d'affaiblir, ou de dessécher en lui les sentimens de la piété.

Il étudia la Théologie à Toulouse, où il prit les ordres sacrés. A peine les avait-il reçus, que la peste ayant affligé cette grande ville, lui donna occasion de signaler son zele et son courage ; il se consacra au service des pestiférés avec plusieurs de ses confreres, et Dieu, qui le réservait pour le salut d'un grand nombre de personnes, ne permit pas qu'il succombât dans ce travail périlleux.

Ayant appris les progrès que la religion faisait dans la nouvelle France, par les soins des missionnaires jésuites qu'on y avait envoyés, il désira cette mission, et la demanda instamment à ses supérieurs : elle avait plus d'attraits pour lui qu'aucune autre, parce qu'elle paraissait plus pénible il fallait suivre les sauvages dans de vastes forêts, au milieu des neiges et des glaces, dans un pays où l'hiver est extrêmement long et encore plus rigoureux ; il avait d'ailleurs l'espérance d'y souffrir le martyre, comme quelques-uns de ses confreres, dont les uns ont été brûlés à petit feu par les sauvages, les autres tués à coups de fusil, et les autres sont morts de froid au milieu des forêts.

Les supérieurs ne jugerent pas à propos d'exaucer les vœux de François Régis ; il sut se dédommager en s'ouvrant lui-même, dans les montagnes du Vélay et du Vivarais, une carriere apostolique presque aussi pénible que celle du Canada où on avait refusé de l'envoyer. Il se mit donc à faire des missions dans les villages les plus abandonnés de ces provinces, prêchant l'évangile aux paysans, expliquant le catéchisme aux enfans, écoutant les confessions de ces peuples

grossiers avec une assiduité et une patience incroyables. Dieu couronna son zele par de grands succès; il convertit un grand nombre de pécheurs : l'esprit de Dieu, qui parlait en lui, faisait la plus vive impression sur ceux qui l'éccoutaient. Sa charité pour les pauvres, son attention à les visiter et à les consoler, lui acquirent une estime et une vénération particuliere.

Dans les plus grandes fatigues de ses missions, il ne vivait que de pain et d'eau, et s'il était quelquefois forcé de prendre un peu de lait, il se reprochait ce soulagement comme un excès de délicatesse. Il portait toujours le cilice, et lorsqu'on l'exhortait à se ménager, il répondait : *j'ai trop souvent éprouvé que le Seigneur prend soin de moi, pour me ménager je lui ferais tort de rien craindre.*

Dieu fit connoître sa sainteté par des miracles. Ayant quêté du blé pour les pauvres dans un temps de disette, il en remplit un grenier, qui fut bientôt épuisé : il envoyait sans cesse des pauvres à une vertueuse Dame qu'il avait chargée de faire la distribution de ce blé : quand elle eut tout donné, elle vint lui dire que le grenier était vide; le Saint lui répondit, qu'*il ne fallait pas cesser de faire du bien aux pauvres.* La Dame étant retournée au grenier, il se trouva miraculeusement rempli. Son zele le portait principalement à instruire les peuples de la campagne. Il demanda à son général la permission de s'y appliquer par préférence. *Les habitans des villes*, lui dit-il dans sa lettre, *ont le pain en abondance, tandis que le peuple de la campagne périt faute de secours.*

Epuisé de travaux et de fatigues, il mourut l'an 1640, dans un petit village du diocese de Vienne, nommé la Louvesc, qui est devenu célebre par les miracles qui se sont faits à son tombeau.

PRATIQUE. Si nous aimions Dieu, nous aurions bientôt l'éloquence qui le fait aimer. Qui que nous soyons, nous trouverions assez d'occasions de défendre ses intérêts, de parler pour sa gloire, et nous le ferions avec fruit.

PRIERE. O Dieu! qui donnez à vos Saints un zele plus persuasif que toute l'éloquence humaine, plus fort que tous les obstacles, rendez-nous dociles à la voix de ceux que ce zele anime, et faites que nous n'ayons rien plus à cœur que notre propre salut et celui de nos freres.

(17 *juin.*) S. NICANDRE ET S. MARCIEN, MART. 4.e siecle

NICANDRE et Marcien étaient engagés dans la milice séculiere; mais revêtus des armes spirituelles de la justice et de la sainteté chrétienne, ils mépriserent la fausse gloire de ce monde qui passe; et voulurent devenir soldats de J. C. pour ne combattre plus que sous ses enseignes.

Dioclétien et Galere Maximien avaient donné un ordre sévere d'obliger tous les soldats de sacrifier aux idoles. Cet ordre fut porté à Dorostore, ville de Mésie, vers l'an 302. Dès que Nicandre et Marcien l'eurent appris, ils demanderent à Dieu la grace de ne point rougir de son saint nom.

On ne tarda point à les faire comparaître devant le gouverneur Maxime, qui leur dit : Si vous n'ignorez point les ordres des Empereurs, qui vous commande de sacrifier aux dieux, approchez et obéissez. Nicandre répondit : Comment un chrétien peut-il abandonner le Dieu immortel et véritable pour adorer des pierres et du bois ? Comment peut-il rendre à ces créatures un culte qui n'est dû qu'à ce Dieu qui a créé toutes choses de rien, et qui peut seul me défendre, me conserver et tous ceux qui espérent en lui.

Daria, femme de Nicandre, était présente à cet interrogatoire ; et remplie du même esprit qui animait son mari, elle lui disait : gardez-vous, mon Seigneur, gardez-vous de faire ce qu'on vous propose : ne renoncez point à Jésus-Christ notre maître. Elevez vos yeux vers le Ciel, et vous y verrez celui à qui vous avez engagé votre foi et votre conscience. Méchante femme, s'écria Maxime, pourquoi hâtes-tu la mort de ton mari ? C'est répondit-elle, afin qu'il possède plutôt la vie éternelle, et qu'il ne meure plus. Ah ! répliqua Maxime, dis plutôt que tu veux avoir un autre mari ; c'est pour cela que tu voudrais déjà que celui-ci fût mort. Daria répondit : Si vous me soupçonnez d'un désir si injuste, faites-moi mourir la première pour Jésus-Christ, si vous avez aussi reçu des ordres contre les femmes. Maxime lui dit que son ordre ne s'étendait point jusqu'à elle : mais cependant, ajouta-t-il, tu iras en prison : aussitôt il en donna ordre.

Le gouverneur ensuite se tournant vers Marcien, lui dit : « Et vous, Marcien, que pensez-vous ? que voulez-vous ? » Je n'ai, dit Marcien, point d'autres sentimens, ni d'autres volontés que mon compagnon. Hé bien, répliqua Maxime, vous irez tous deux en prison en attendant le supplice que vous méritez.

On les enferma dans une prison obscure, et vingt jours après on les en tira pour leur faire subir un second interrogatoire. Maxime leur dit : vous avez eu assez de temps pour vous déterminer : voulez-vous maintenant obéir aux ordres des Empereurs ? Tous vos discours, dit Marcien, ne nous feront point abandonner la foi et renoncer notre Deu. Nous le voyons ce Dieu qui nous soutient, il nous appelle, nous l'entendons. C'est aujourd'hui que notre foi recevra son accomplissement en Jésus-Christ. Si vous êtes assuré de passer à un état plus heureux, je m'en réjouis avec vous, dit Maxime : que votre désir soit accompli. En même temps il les condamna à mort : et les saints martyrs dirent d'une même voix : Que la paix soit avec vous, Juge plein de bonté. Ils s'en allerent ainsi au martyre, remplis de joie, et bénissant Dieu.

Quand les deux Martyrs furent arrivés au lieu de l'exécution, ils se donnerent le baiser de paix. Marcien ayant apperçu la femme de Nicandre, qui ne pouvait approcher, à cause de la foule, lui tendit la main et la mena à son mari : Nicandre ne lui dit que ces paroles : *La paix soit avec vous.* Elle resta auprès de lui, et lui dit : Courage

Seigneur: soutenez le combat avec force. J'ai été dix ans dans notre pays sans vous, et à chaque moment je demandais à Dieu de vous revoir. Maintenant que je reçois cette consolation de vous voir aller à la gloire, quel bonheur pour moi d'être la femme d'un martyr! Rendez donc à Dieu le témoignage que vous lui devez, afin que vous me délivriez aussi de la mort éternelle. Enfin l'exécuteur ayant bandé les yeux aux deux Saints, leur trancha la tête. Ce martyre arriva le 17 juin.

PRATIQUES. 1. Nous sommes soldats de Jésus-Christ, nous avons à combattre contre le démon, contre le monde et contre nous-mêmes, qui sommes nos plus grands ennemis. Nous serons vaincus, si nous cessons de combattre.

2. Que les personnes mariées s'animent mutuellement au service de Dieu à vivre selon l'Evangile, à renoncer aux maximes du siecle, et à remplir tous leurs devoirs.

PRIERE. Seigneur, qui unissez les cœurs de ceux qui vous servent, ne permettez pas que les personnes avec qui nous vivons, nous soient des sujets de tentation; mais que par votre grace, nous nous excitions à vous aimer, vous qui nous avez aimés le premier.

(18 juin.) S. BESSARION, SOLITAIRE. 4.e siecle.

BESSARION était Egyptien, et fut élevé dans son pays, par des parens chrétiens qui lui mirent de bonne heure l'écriture-sainte entre les mains. Dès sa plus tendre jeunesse, il se retira dans le désert de Scété, mais sans demeure fixe, souffrant la nudité, la faim, la soif, l'ardeur du soleil, uniquement occupé de la pensée et du désir des biens futurs. S'il arrivait à quelque monastere, il demeurait à la porte, pleurant comme un homme qui a fait naufrage: et quand on l'invitait à entrer pour recevoir quelque soulagement, il répondit: éloigné de ma patrie, et privé de ma propre maison: entrerai-je dans une maison étrangere? Quelles pertes n'ai-je pas faites? La mer a englouti une partie de mes richesses; les pirates m'ont enlevé le reste; et déchu de grandeur de ma naissance, je me vois dans la misere et dans la bassesse. Ce qu'il disait par rapport à l'excellence dont le péché du premier homme a dégradé la nature humaine.

Bessarion aussi pauvre dans son habillement, qu'austere dans ses jeûnes, n'avait jamais qu'un méchant habit, avec un manteau; mais il portait toujours sous son bras un livre d'évangile. Un jour ayant rencontré un corps mort, il le couvrit de son manteau, et s'en alla. Quelque temps après un pauvre qui était nu, s'étant présenté à lui, il se retira dans un coin, et lui donna sa tunique. Un homme de qualité qui le vit ainsi dépouillé de tout, croyant qu'il avait été arrêté par quelques brigands, lui demanda qui l'avait mis dans cet état: *C'est celui-ci*, lui dit il, en lui montrant son livre d'évangile. Enfin il vendit ce livre pour fournir aux besoins des pauvres. Quelques jours après, un nommé Doulas, qui s'était rendu son disciple, surpris de ne plus voir son maître avec son livre d'évangile, lui demanda où

il était. Bessarion, qui jusqu'alors avait caché cette action au disciple, lui dit : « Ne vous attristez point, mon frere : ce livre dont vous parlez, faisait mes délices ; mais il répétait sans cesse : Vends tout ce que tu as et le donne aux pauvres : n'ayant plus rien, je l'ai vendu lui-même pour lui obéir. »

Dans les dernieres années de sa vie, il redoubla ses austérités. Semblable à un homme qui court pour remporter un prix, et qui malgré la diminution de ses forces, redouble ses efforts quand il approche du but ; la vue de l'éternité, vers laquelle il s'avançait, ranimait son courage et sa ferveur. On ne sait pas précisément l'année de sa mort. Il vivait dans le quatrieme siecle.

PRATIQUES. 1. Nous ne sommes pas tous appelés à vivre dans la solitude ; mais nous devons au moins éviter les lieux et les compagnies de dissipation, et où l'on oublie les maximes saintes de l'Evangile pour suivre celles du siecle.

2. Le Livre des saints Evangiles doit être pour nous comme un trésor précieux, puisqu'il contient les paroles de la vie. Quel bonheur de pratiquer ce qu'il enseigne !

PRIERE. Si vos Saints, ô mon Dieu ! ont tant appréhendé la rigueur de vos jugemens, que ne devons-nous pas craindre, nous qui sommes pécheurs ? Faites-nous prévenir, par de dignes fruits de pénitence, ce moment terrible où il n'y aura plus de temps pour nous.

(15 *juin.*) S. BONIFACE, APÔTRE DE RUSSIE. 10.e siecle.

BONIFACE était de la premiere noblesse de Saxe. On l'éleva selon l'usage ordinaire des grands, dans l'éclat et la pompe du siecle. Cependant on ne négligea pas de le faire instruire dans les sciences, et il y fit de grands progrès, ce qui fut pour lui une tentation dangereuse.

L'empereur Othon III, qui connoissait son mérite, le fit venir auprès de lui pour lui donner le soin de sa chapelle. Ce prince goûta l'esprit doux de Boniface, et il eut pour lui une amitié si sincere, qu'il l'appelait son ame. C'est une grande tentation de pouvoir tout sur l'esprit d'un prince ; et il est bien rare de voir ceux qui ont ce crédit, ne s'en point servir pour parvenir aux premieres places. Mais ce qui est pour la plupart, une occasion presqu'infaillible de se perdre, fut pour Boniface une occasion de salut. Le soin qu'il prenait de la chapelle de l'Empereur, lui donna du goût pour la priere Il profita des premiers mouvemens de piété que cette grace mit dans son cœur ; et cette fidélité lui en mérita de plus grandes. Entrant un jour dans une Eglise dédiée a Dieu sous l'invocation de S. Boniface archevêque de Mayence et martyr, il se sentit saisi d'une sainte ardeur de verser son sang pour la foi de Jésus-Christ ; et dans ce pieux transport, il se disait à lui-même : je m'appelle aussi Boniface ; pourquoi ne serais-je pas aussi martyr de Jésus-Christ, comme l'a été celui qu'on invoque en ce lieu ? Depuis ce temps-là, il conserva toujours ce désir, et Dieu l'accomplit dans son temps.

Saint Romuald étant venu à la cour de l'Empereur, au commencement

commencement de l'an 998, s'attacha à lui, et rompit entierement avec le siecle. Cet homme accoutumé à vivre délicatement, à porter des habits précieux, à manger à la table d'un Empereur, à qui il était extrêmement cher; cet homme qui avait toujours été environné de l'éclat et de la pompe du siecle, se contenta d'un seul habit pauvre et grossier. Il marchait nu-pieds, ne prenait que la nourriture la plus commune; il travaillait des mains, gagnait son pain à la sueur de son corps, menait une vie retirée, et passait une partie de la nuit dans la priere, après avoir travaillé tout le jour. Un tel changement ne pouvait venir que de la droite du Tout-Puissant.

Boniface, à l'exemple de David, demandait à Dieu qu'il l'affermît dans le bien qu'il avait commencé en lui, et sa priere fut exaucée. Il avança à grand pas dans la voie des commandemens du Seigneur. Quelquefois il se roulait dans des orties ou des épines, afin qu'il n'y eût aucune partie de son corps qui ne souffrît, dans le dessein de s'essayer, pour ainsi dire, à souffrir le martyre, après lequel il soupirait. Saint Romuald voulut qu'il l'accompagnât au Mont-Cassin, puis à Pérée près de Ravenne: et par-tout Boniface donna de grands exemples de sainteté. Enfin après avoir mené long-temps la vie érémitique, il voulut aller prêcher aux infideles, espérant de gagner des ames à Dieu dans cette fonction pénible. Après en avoir obtenu la permission du Saint-Siége, il parcourut la Prusse, et s'avança jusqu'en Moscovie, où l'on dit que sa prédication fut accompagnée d'un miracle éclatant, qui fut cause de la conversion du roi de ce pays.

La plupart des grands, alarmés de ce changement animerent le peuple contre le Saint. Le peuple soulevé défendit à Boniface de continuer ses prédications. Comme il n'avait aucun égard à ces défenses, les païens le prirent et lui couperent la tête avec dix-huit des siens, le 14 de février 1009.

PRATIQUE. N'étant pas appelés à instruire les autres, instruisons-nous nous-mêmes de tous nos devoirs, et travaillons sans relâche à notre propre conversion.

PRIERE. Seigneur, si nous ne répandons pas notre sang pour vous, faites nous répandre des larmes pour le malheur que nous avons eu de vous offenser.

(20 *juin.*) S. GERVAIS ET S. PROTAIS, MART. 3e. siecle.

ON sait que S. Gervais et S. Protais souffrirent le martyre à Milan; mais on en ignore les circonstances.

L'église de Milan avait entierement perdu la connaissance de ces Saints dans le quatrieme siecle: et lorsque leurs corps furent trouvés, à peine les vieillards purent-ils se souvenir de les avoir entendus nommer autrefois. Comme l'église de Milan se trouvait dans un grand danger en 386, et qu'elle avait besoin d'un secours extraordinaire, Dieu les découvrit pour arrêter la fureur de l'impératrice Justine. Cette princesse faisait tous ses efforts pour chasser S. Ambroise de son église

et pour établir l'impiété des ariens sur les ruines de la foi catholique. Dans cette conjoncture, Dieu révéla à S. Ambroise par une vision qu'il eut en songe, où étaient les reliques des SS. Gervais et Protais. S. Ambroise ayant fait fouiller la terre, on trouva deux hommes très-grands, dont tous les os étaient entiers, et en leur disposition naturelle, hors la tête qui était séparée du corps. Les reliques furent exposées pendant deux jours, et il y eut concours extraordinaire du peuple, que Dieu rendit témoin de plusieurs miracles. On porta ces saintes reliques dans la Basilique Ambroisienne : et ce fut pendant la marche de la procession, qu'arriva la guérison d'un aveugle nommé Sévere, connu de toute la ville. Les ariens firent ce qu'ils purent pour infirmer la vérité de ce miracle et de plusieurs autres, mais ils ne purent en venir à bout, et l'église de Milan rentra dans le calme.

PRATIQUE. Quand nous honorons les reliques des Saints, ce n'est pas à des os que nous adressons nos vœux et nos prieres ; mais aux citoyens du ciel, qui les ont animés pendant cette vie ; et nous prions les Saints d'intercéder pour nous auprès de Dieu. Telle est la doctrine de l'Eglise catholique.

PRIERE. Vous voulez bien, Seigneur, que nous ayons recours à des hommes comme nous, qui jouissent déjà dans le ciel de votre présence ; mais afin que nous profitions de leur intercession auprès de vous, rendez-nous leurs imitateurs.

(21 juin.) S. LOUIS DE GONZAGUE, 16e. siecle.

Louis de Gonzague, parent au troisieme degré du duc de Mantoue, était fils de Ferdinand de Gonzague, prince du saint Empire, et marquis de Châtillon en Lombardie. Il eut pour mere Marthe Tana Santena, fille de Tano Santena, Seigneur de Chéry en Piémont. Marthe était Dame d'honneur d'Isabelle de France, femme de Philippe II, roi d'Espagne. Le marquis de Châtillon vivait aussi à la cour, et y jouissait des bonnes graces de son prince. Marthe avait beaucoup de piété. Elle n'eut pas plutôt appris que Ferdinand de Gonzague la recherchait en mariage, qu'elle se mit en prieres, pour connaître les vues de Dieu sur elle ; le jeûne fut encore un des moyens qu'elle employa pour s'attirer les bénédictions du Ciel. Les deux époux reçurent le Sacrement avec de vifs sentimens de piété, qui augmenterent encore à l'occasion du Jubilé qu'ils voulurent gagner ensemble. Etant retournés en Italie, le marquis fut déclaré chambellan du roi, et géneral de l'armée de Lombardie.

La marquise ne souhaitait rien tant que d'avoir un fils, qu'elle pût entierement consacrer au service de Dieu. Ses vœux furent exaucés. Notre Saint naquit au château de Châtillon, au diocese de Bresce, le 9 mars 1568. Il eut pour parrain Guillaume, duc de Mantoue, qui le nomma Louis. Dès qu'il fut capable d'intelligence, sa vertueuse mere lui apprit à faire le signe de la croix et à prononcer les noms de Jésus et de Marie ; par ses discours et ses exemples, elle lui inspira la crainte et l'amour de Dieu. Quoique

dans l'âge le plus tendre, on le trouva souvent caché dans des lieux écartés, où il priait avec une ferveur extraordinaire.

Il fit ses études à Florence, et il y vécut avec une innocence et une pureté de mœurs qui le firent regarder comme un Saint dès sa plus tendre jeunesse. De Florence, il se rendit à la cour du duc de Mantoue; et à mesure qu'il avançait en âge, il faisait de nouveaux progrès dans la piété, sans que l'éclat dont il était environné fût capable de l'éblouir. Saint Charles Borromée l'ayant vu, l'exhorta à la fréquentation des Sacremens. Le Saint n'oublia pas cette leçon, et la mit en pratique durant tout le reste de sa vie. Déjà il avait pris la résolution de quitter le monde et de se faire religieux, quoiqu'il fût l'aîné de sa famille.

Son pere le mena à la cour d'Espagne, pour le mettre auprès du prince d'Espagne, fils aîné de Philippe II. Il vécut dans cette cour comme s'il eût été dans un cloître, ne prenant aucune part aux frivoles divertissemens, et ne s'occupant que de Dieu; sans rien négliger du service qu'il avait à faire auprès du prince.

Ce fut à la cour d'Espagne qu'il fit choix de l'ordre religieux dans lequel il voulait se consacrer à Dieu pour le reste de sa vie, et il déclara lui-même que quatre raisons l'avaient déterminé à choisir par préférence la compagnie de Jésus: la premiere, parce qu'elle lui paraissait avoir conservé toute la ferveur de sa premiere institution; la seconde, parce qu'on y faisait vœu de renoncer aux dignités ecclésiastiques; la troisieme, parce qu'on y travaillait à élever la jeunesse dans la piété et dans les lettres; la quatrieme enfin, parce qu'elle s'employait à la conversion des hérétiques et des infideles dans toutes les parties du monde.

Quand il déclara son dessein à son pere, il trouva de grands obstacles à surmonter; mais il obtint enfin, par sa persévérance, par ses larmes et par ses prieres, que son pere consentît à son sacrifice. Il renonça donc solennellement à toutes les prétentions qu'il pouvait avoir sur les héritages de sa famille, et se rendit à Rome pour entrer au noviciat des Jésuites.

Il y vécut comme un Ange, observant toutes les regles avec la plus scrupuleuse exactitude. De là, il passa au collège romain pour y achever ses études, et il y porta encore toute la ferveur et toute l'exactitude d'un novice.

On a trouvé, après sa mort, un grand nombre de papiers écrits de sa main, où il avait soin de marquer les saintes réflexions qu'il avait faites dans ses oraisons, sur l'humilité, sur l'obéissance, sur le détachement de toutes les choses de la terre, les motifs qui devaient l'engager à la pratique de ces grandes vertus, et les différentes manieres qu'il fallait mettre en usage pour s'y perfectionner. Après la mort de son pere, il y eut de grands différends entre son frere et le duc de Mantoue. Le Saint fit un voyage à Mantoue, par ordre de ses supérieurs, pour mettre la tranquillité dans

son auguste famille ; mais il n'y parut que comme un envoyé de Dieu et un Ange de paix, qui ne se souvenait que de sa qualité de religieux, et qui avait parfaitement oublié tous les titres qu'il avait portés dans le monde. Il fit un sermon au peuple, qui arracha les larmes des yeux à tous ses auditeurs, et quitta le monde et la cour le plutôt qu'il lui fut possible.

Ce Saint mourut à Rome, l'an 1591, à l'âge de vingt-trois ans, trois mois et quinze jours; il fut déclaré bienheureux en 1605, et canonisé en 1726. Le pape Benoît XIII donna saint Louis de Gonzague pour protecteur spécial à la jeunesse, par une bulle du 22 novembre 1729.

PRATIQUES. 1. Honneurs, plaisirs, richesses, Louis de Gonzague abandonne tout pour se consacrer tout entier à Jésus-Christ; il se voue à l'obéissance et à l'humilité dans une société de religieux, parmi lesquels il veut être regardé comme le dernier. Sa plus grande joie est d'être employé aux plus vils ministeres. Quoi de plus propre à confondre notre orgueil et notre lâcheté ?

2. L'innocence des mœurs de ce jeune Saint était si grande, qu'on disoit de lui qu'il paraissait n'avoir pas de corps. Il devait cette pureté angélique, à la sévere exactitude avec laquelle il veillait continuellement sur ses sens. Quel bel exemple pour les jeunes gens, dont S. Louis de Gonzague doit être le modele comme il en est le patron !

3. Puisque une ame si pure, si privilégiée, était toujours en garde contre la plus légere atteinte des objets sensibles; quel chrétien pourra se croire excusable, s'il est moins vigilant parce qu'il est plus fragile ?

PRIERE. O Dieu ! qui vous plaisez à habiter dans les cœurs chastes, daignez, par votre grace, nous inspirer un attrait dominant pour la pureté du corps et de l'ame, afin qu'ayant pour cette précieuse vertu, un amour plus fort que tout autre amour, nous méritions de vous posséder à jamais dans le ciel.

(22 *juin.*) S. PAULIN, ÉVÊQUE DE NOLE. 4e. siecle.

PONCE-MÉROPE-PAULIN, l'objet de l'estime et de l'admiration des plus grands hommes de son siecle, comptait une longue suite de sénateurs dans sa famille. Paulin, son pere, a été le fondateur de la petite ville de Bourg sur la Garonne, et préfet des Gaules.

Il naquit à Bordeaux l'an 333, avec toutes les qualités de l'esprit et du corps, qui pouvaient le rendre accompli selon le siecle : et ces avantages étaient soutenus par de grandes richesses, qui étaient depuis long-temps dans sa famille. Dès qu'il fut en état d'étudier, on lui donna pour maître le célebre Ausone, l'un des premiers hommes de son siecle pour la poésie et l'éloquence. Sous un tel maître, Paulin remplit en peu de temps les grandes espérances qu'on avait conçues de lui. On admira, dit saint Jérôme, la pureté et l'éloquence de son style, la délicatesse et la subtilité de ses pensées, la force et la douceur de son éloquence, la vivacité de son imagination pour la poésie.

Il épousa une fille espagnole, nommée Thérasie, beaucoup plus recommandable encore par sa vertu et son mérite personnel, que par sa naissance et ses richesses. Il fut élevé à de grands emplois, dans lesquels il se comporta toujours

avec une intégrité et une sagesse qui le mirent dans la plus haute réputation. Sa générosité, son humeur affable, et ses autres vertus morales lui firent un grand nombre d'amis et de créatures, il gagnait les cœurs de tous ceux qui avaient affaire à lui, par sa douceur et ses bienfaits, marquant à l'égard de tout le monde une bonté qui n'avait presque point d'exemple. Une conduite si estimable aux yeux des hommes, n'était pourtant encore que la vie de l'honnête homme du siecle, et toutes les bonnes qualités qu'on admirait dans Paulin, lui étaient inutiles pour le salut, tant qu'elles n'avaient pas Dieu pour principe et pour fin: mais enfin la grace en fit un chrétien.

Dieu le conduisit par la voie la plus ordinaire à ceux qu'il veut faire arriver au salut, je veux dire par les afflictions. Les changemens arrivés dans l'empire en causerent aussi dans sa fortune: alors il comprit qu'il n'y avait rien de stable ici-bas; et que pour être heureux, il fallait s'attacher à un bien qui ne pouvait périr. Il résolut de renoncer au sénat, d'abandonner pour toujours sa maison, sa patrie, sa famille; d'embrasser la profession monastique, et de passer le reste de ses jours dans la retraite auprès de Nole. Toute son ambition était de servir J. C. au tombeau de S. Felix, d'être le portier de son Eglise, d'en balayer le parvis tous les matins, de veiller la nuit pour la garder, et de finir sa vie dans ce travail.

Thérasie le fortifia dans ces bonnes résolutions, et ne lui céda point en vertu. Elle vendit ses terres comme lui; et pour accomplir entierement ces poroles du Sauveur: *Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres;* elle distribua comme lui ce qu'elle possédait. Elle n'eut point de regret, ni de confusion de se voir avec des habits vils et pauvres, persuadée que la simplicité des habits convient à la pénitence, et que l'humilité se trouve rarement sous des habits précieux.

Il n'y a point d'éloges que saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Martin ne lui donnassent. Ils trouverent que leur siecle était heureux d'avoir vu ce grand exemple de foi et de vertu. Saint Augustin et saint Jérôme y renvoyaient ceux qui avaient encore quelque peine à suivre, dans la pauvreté, J. C. pauvre et humilié: « Allez, disait le premier à Licentius, allez dans la Campanie; voyez Paulin, cet homme si grand par son esprit et sa noblesse, si élevé par ses grandes richesses: voyez avec quelle générosité ce digne serviteur de Dieu s'est dépouillé de tout, pour ne plus posséder que son Dieu; voyez comment il a renoncé à tout le faste du siecle, pour demeurer attaché au bois humiliant de la croix. «

Il était dans cette haute réputation de sainteté, lorsque le siége de Nole vint à vaquer par la mort de Paul son évêque, vers l'an 409. On ne fut pas long-temps à délibérer sur le choix d'un successeur. Toutes les voix se réunirent

pour S. Paulin ; et malgré les efforts qu'il fit pour éviter une dignité dont il se croyait indigne, il fut contraint de s'en laisser revêtir. Il n'y avait pas un an qu'il était Evêque, lorsque les Goths, conduits par Alaric, après avoir pris et saccagé Rome, vinrent faire le ravage dans la Campanie. Le ville de Nole fut prise et pillée ; et saint Paulin fut aussi arrêté. Les barbares respecterent sa vertu. On fouilla sa maison ; mais on épargna sa personne. Au milieu de cette calamité publique, on l'entendit plusieurs fois faire à Dieu cette priere : « Seigneur, que je ne sois pas tourmenté pour de l'or ou de l'argent ; car vous savez que tous mes biens sont entre les mains des pauvres. » Il n'avait plus rien en effet ; mais Dieu lui fit trouver encore, soit dans les biens de l'Eglise, soit dans ce qu'il put ramasser du débris des richesses de son peuple, de quoi soulager les indigens et les captifs ; et tout son troupeau, malgré l'affliction extrême qu'il venait d'éprouver, se consola de ses maux, parce que son cher pasteur lui avait été conservé. Saint Paulin, après l'avoir gouverné pendant plusieurs années, alla enfin prendre dans le ciel la place que Dieu lui avait préparée de toute éternité, et qu'il lui avait fait mériter par tant de travaux et de vertus. Ce fut l'an de J. C. 431.

Pratique. Quand on voit un aussi grand génie que S. Paulin, renoncer aux grandeurs et aux richesses dont il connaissait parfaitement la valeur, on doit être assuré qu'elles ne sont bonnes qu'à mépriser Que les gens du monde disent qu'il n'y a que de petits esprits qui soient dévots. S. Paulin a été un des plus grands esprits de son siecle, il a méprisé ce qu'ils estiment, et il a renoncé à ce qu'ils recherchent avec tant d'ardeur.

Priere. Seigneur, que l'exemple de S. Paulin, votre serviteur, nous convainque que les vrais honneurs sont d'être bas et petits aux yeux des hommes, et que la pauvreté est le trésor le plus précieux. Faites-le-nous comprendre, faites-le-nous pratiquer.

(23 *juin.*) S. EUSEBE, MARTYR. 4e. siecle.

Eusebe était evêque de Samosate, ville capitale du royaume de Comagene. Il eut le malheur pendant quelque temps, d'être dans la communion des Ariens. Mais on ne craint pas d'assurer que c'était par défaut de lumiere, et que toujours il a cherche la vérité. Cette droiture de cœur mérita d'être éclairée : et s'étant trouvé en 353 au concile d'Antioche, il souscrivit au symbole de Nicée : ce qui l'unit parfaitement aux catholiques. Vers l'an 364, il reçut un ordre de l'empereur qui l'exilait dans la Thrace : il le reçut d'une maniere qui fit egalement paraître sa prudence, sa charité, et son courage. Celui qui en était chargé, arriva le soir. S. Eusebe l'avertit de n'en point parler. Car, lui dit-il, si le peuple en avait connaissance, il vous jetterait dans la riviere ; tant il a un zele ardent pour la religion ; et on ne manquerait pas de me rendre responsable de votre mort

Après avoir parlé de la sorte, il célébra à l'ordinaire l'office du soir. Tout le monde commençait à prendre le repos de la nuit, lorsqu'il fit part de l'ordre venu de la cour à un

domestique affidé ; puis il sortit à pied Quand il fut au bord de l'Euphrate, qui arrose les murailles de la ville, il monta sur une barque, et se fit conduire à Zeugma.

Dès qu'on sut à Samosate ce qui se passait, tous se mirent à pleurer la perte de leur Evêque, et ils allerent en si grand nombre après lui, que tout l'Euphrate était couvert de bateaux. Quand ils l'eurent atteint, ils le conjurerent avec larmes, et les motifs les plus pressans, de ne point exposer son troupeau à la fureur des loups. Mais ils ne purent l'engager à revenir ; et il leur représenta toujours le précepte de l'Apôtre, qui ordonne d'obéir aux princes et aux magistrats. Alors les uns lui offrirent de l'argent, les autres des habits, d'autres des valets. Il se contenta de recevoir fort peu de choses de ses amis particuliers ; il donna à tous des instructions, les exhorta à persévérer courageusement dans la doctrine de l'Apôtre, pria pour eux, et continua sa route.

Gratien étant devenu le maître de l'empire en 378, rendit entierement la paix à l'Eglise, et les Evêques bannis retournerent à leurs siéges. L'an 379 ou la suivante, Eusebe ordonna Maris évêque, pour la petite ville de Dolique, en Syrie, qui était alors infectée de l'arianisme. Il ne s'agissait plus que de le mettre en possession de cette Eglise, afin qu'il fût en état de travailler à la conversion de son diocese. Eusebe se mit en chemin pour cela. Comme il entrait dans la ville, une femme arienne lui cassa la tête avec une tuile, qu'elle lui jeta de dessus le toît de la maison. Eusebe près d'expirer, obligea ceux qui étaient présens, de lui promettre avec serment de ne point poursuivre en justice cette femme qui l'avait blessé. Les officiers de justice ne laisserent pas d'informer contre cette femme et ses complices. Mais les catholiques obtinrent leur grace. Ce fut ainsi que Dieu couronna par le martyre, les travaux et les combats de saint Eusebe.

PRATIQUE. Quelque fâcheux que nous puissent être les ordres des Princes, soyons-y soumis. Il n'y a point de vraie piété où il n'y a pas d'obéissance au Prince Il n'y a que dans les choses où la Religion et notre conscience seraient blessées, qu'il ne nous est pas permis d'obéir.

PRIERE. Seigneur, faites-nous la grace de vous obéir, en gardant la fidélité et l'obéissance aux Princes qui nous gouvernent par l'autorité qu'ils ont reçue de vous seul, et ne permettez pas qu'ils nous commandent des choses que nous ne pourrions faire sans vous offenser.

(24 juin.) LA NATIVITÉ DE S. JEAN.

CEUX qui sont en peine de savoir pourquoi nous célébrons cette naissance plutôt que celle d'aucun autre Apôtre, Martyr, Prophete ou Patriarche, doivent se souvenir, dit saint Augustin, que la naissance de ceux-ci n'a rien eu que de naturel; qu'ils n'ont reçu la grace du Saint-Esprit que dans la suite de leur âge; en un mot, qu'ils ne sont point nés prophetes ni martyrs, ou témoins de J.-C.

comme saint Jean. L'institution de cette fête était déjà fort ancienne du temps de ce saint docteur, puisqu'il assure que les fideles l'avaient reçue par la tradition des anciens, pour la transmettre à la postérité.

Lorsque J. C. voulut prendre un corps semblable au nôtre pour paraître parmi nous d'une maniere proportionnée à la faiblesse humaine, il fit paraître avant lui Jean-Baptiste, comme l'étoile qui paraît avant le lever du soleil. La premiere nouvelle en fut apportée à Zacharie. C'était un prêtre de la race d'Aaron, et de la famille d'Abia, la huitieme des vingt-quatre familles destinées pour les fonctions sacerdotales, chacune à son tour durant une semaine. Elisabeth femme de Zacharie, était aussi de la race d'Aaron, et cousine de la sainte Vierge. Zacharie et Elisabeth étaient tous deux justes devant Dieu, et ils marchaient d'une maniere irrépréhensible dans tous les commandemens du Seigneur. Ils n'avaient point de fils, parce qu'Elisabeth était stérile, et ils étaient tous deux avancés en âge.

Mais Dieu, à qui tout est possible, envoya un Ange à Zacharie, pour lui annoncer qu'il aurait un fils. Zacharie était dans l'exercice le plus auguste de la fonction sacerdotale, qui était celui d'offrir des parfums au-dedans du temple sur l'autel destiné à cette fonction, pendant que le peuple était dehors, faisant sa priere, en attendant le sacrificateur qui devait sortir du temple après avoir accompli le ministere sacré. Ce fut à ce moment que l'Ange du Seigneur lui apparut au côté droit de l'autel où il officiait. Zacharie fut saisi de frayeur; mais l'Ange lui dit: « Ne craignez point, votre priere est exaucée. Elisabeth votre femme concevra et enfantera un fils. Vous lui donnerez le nom de Jean. Cet enfant sera pour vous le sujet d'une grande joie: et plusieurs se réjouiront de sa naissance. Il sera grand devant le Seigneur. Il ne boira point de vin, ni rien de ce qui peut enivrer; et il sera rempli du Saint-Esprit dès le ventre de sa mere. Il convertira plusieurs enfans d'Israël au Seigneur leur Dieu. »

Zacharie répondit à l'Ange: « A quoi connaîtrai-je la vérité de ces paroles? Car je suis vieux, et ma femme est déjà avancée en âge. L'Ange lui dit: Je suis Gabriel, le ministre de Dieu, toujours présent devant lui, toujours prêt à exécuter ses ordres. C'est lui qui m'a envoyé vous annoncer cette bonne nouvelle. Mais à cause de votre incrédulité, vous demeurerez muet jusqu'à l'accomplissement des promesses que je vous fais. » Cependant le peuple attendait que Zacharie sortît du temple: et l'on était surpris qu'il tardât plus qu'à l'ordinaire. Mais on le fut bien davantage, lorsqu'il sortit, et qu'on s'apperçut qu'il était muet: et l'on connut par-là qu'il avait eu une vision, ce qu'il fit aussi entendre par signes.

Quand les jours du ministere de Zacharie furent accomplis, il s'en alla dans sa maison. Quelque temps après, Elisabeth ayant conçu l'enfant que l'Ange avait promis, elle demeura

retirée chez elle pendant cinq mois. Elle était dans son sixieme mois, lorsqu'elle reçut la visite de la sainte Vierge, qui venait de concevoir le fils de Dieu par l'opération du Saint-Esprit. Marie avait appris la grossesse miraculeuse de sa cousine, par l'Ange même qui avait apparu à Zacharie, qui était venu à Nazareth, lieu de sa demeure, lui annoncer l'incarnation de celui dont le fils d'Elisabeth devait être le précurseur.

Le temps auquel Elisabeth devait accoucher arriva, et elle mit au monde le fils qui lui avait été promis. Ses voisins et ses parens accoururent pour célébrer la miséricorde que Dieu avait exercée sur elle. Le huitieme jour, étant venus circoncire l'enfant, ils le nommaient Zacharie, qui était le nom de son pere. Mais Elisabeth prenant la parole, leur dit : Non, mais il sera nommé Jean. On lui dit que personne n'avait ce nom dans la parenté : et en même temps ils demanderent par signe à son pere, quel nom il lui voulait donner ; et il écrivit sur des tablettes, que Jean était son nom, ce qui étonna tout le monde. Le nom de Jean signifie grace, piété, miséricorde, et Dieu avait destiné ce nom au précurseur de sa grace et de sa miséricorde. Au même instant la langue de Zacharie, que son incrédulité avait liée, fut déliée par sa foi et son obéissance ; et recevant avec la parole le don de la prophétie, il publia que Dieu allait accomplir ce qu'il avait promis à Abraham ; que le Messie était près de paraître, et que Jean en serait le précurseur et le prophete. L'Eglise chante tous les jours ce cantique à l'office des Laudes. Tous ceux qui demeuraient dans le voisinage, furent saisis de crainte et d'étonnement à la vue d'une naissance accompagnée de tant de prodiges. Le bruit s'en répandit dans les montagnes de Judée, et tous se disaient les uns aux autres : Que pensez-vous que sera un jour cet enfant ?

L'Ecriture remarque qu'à mesure que Jean croissait en âge, son esprit se fortifiait, et que la main du Seigneur était avec lui. Il se retira tout jeune dans les déserts pour y rester jusqu'au jour où il devait se manifester dans Israël. Au 29 d'août nous acheverons sa vie, en rapportant l'histoire de son martyre.

PRATIQUE. Imitons la retraite de S. Jean, en nous séparant, le plus que nous pourrons, des compagnies et des conversations du siecle. Joignons, comme ce Saint, la pénitence à la retraite ; en retranchant toute superfluité dans les habits, dans les meubles et dans la nourriture.

PRIERE. Seigneur, donnez-nous l'amour de la retraite et de la pénitence, afin que nous vous servions tous les jours de notre vie dans la sainteté et dans la justice.

(25 juin.) S. PROSPER, DOCTEUR DE L'EGLISE. 5.e siecle.

L'EGLISE honore saint Prosper comme un illustre défenseur de la foi orthodoxe contre les Pélagiens. Il aima les sciences et la piété dès sa plus tendre jeunesse, et il en fit toute son étude. Il y réussit de telle sorte, qu'il acquit la

réputation d'un des plus savans et des plus saints personnages de son siecle. Il y avait à Marseille, et dans quelques autres villes voisines, des prêtres recommandables d'ailleurs par leur piété et leur savoir, qui trouvaient quelque chose de dur et d'obscur dans la maniere dont saint Augustin s'exprimait contre les Pélagiens sur la prédestination, et sur la grace qui prévient nos mérites. Ces prêtres croyaient tenir un milieu entre Pélage et saint Augustin, en disant que l'homme par les seules forces de la nature, et sans être prévenu de la grace, pouvait avoir la foi, et commencer l'ouvrage de son salut. Saint Prosper, et un de ses amis nommé Hilaire de Syracuse en Sicile, en écrivirent à saint Augustin qui composa, à cette occasion, les deux livres *de la prédestination des Saints, et du don de la persévérance*. S. prosper de son côté entreprit son poëme *contre les ingrats*, c'est-à-dire, contre ceux qui ne reconnaissent pas la nécessité et la gratuité de la grace de Jésus-Christ. Ce poëme est le chef-d'œuvre de saint Prosper, tant pour la maniere dont il est écrit, que pour le fond du sujet.

Pour fruits de ces travaux, saint Prosper ne recueillait que des persécutions, et les sémi-pélagiens cherchaient toujours à le perdre. Cependant ayant déclaré qu'il s'en tenait sur la matiere de la grace, à ce que les papes en auraient décidé, il profita de leur déclaration, et s'en alla à Rome avec son ami Hilaire porter ses plaintes au pape Célestin. Ce pape approuva le zele des deux Saints, et leur remit une lettre dogmatique pour les prêtres de Marseille.

Prosper revint apparemment dans les Gaules avec la lettre du pape Célestin, et il se flattait qu'une autorité si respectable y appaiserait tous les troubles. Mais il éprouva en cette rencontre la vérité de ce qu'il soutenait avec tant de force : Que si la grace n'agit dans les cœurs, les secours et les lumieres extérieures ne les changeront pas. Le zele de saint Prosper ne se ralentit point, et il continua de s'exposer lui-même pour la défense de sa doctrine. Saint Léon étant devenu Pape, fit venir à Rome saint Prosper et l'employa avec succès dans les affaires de l'Eglise. Ce fut à son zele et à ses travaux que l'on dut l'extirpation du pélagianisme. Saint Prosper mourut vers l'an 463.

PRATIQUES. 1. Soyons en garde contre toute nouveauté en matiere de doctrine : demeurons constamment attachés au centre de la foi, et ne nous écartons jamais de l'enseignement de l'Eglise.

2. Méditons souvent ces paroles de Jésus-Christ : *Sans moi vous ne pouvez rien faire ;* et celles de S. Paul : *Je puis tout en celui qui me fortifie :* nous trouvons, dans celles de Jésus-Christ, de quoi nous humilier ; et dans celles de S. Paul, de quoi soutenir notre confiance.

PRIERE. Vous ne nous devez rien, Seigneur, et votre grace ne serait pas une grace, si elle nous était due ; accordez-nous, Seigneur, d'être toujours fermes dans la foi de votre Eglise, et donnez-nous vos graces avec abondance, pour faire des œuvres dignes de notre foi.

(26 *juin.*) S. MAIXENT, ABBÉ EN POITOU. 5.e siecle.

MAIXENT naquit à Agde, vers la fin de cinquieme siecle; et reçut au baptême le nom d'ADJUTEUR, Ses parens, qui étaient chrétiens, lui apprirent les premiers élémens de la foi, et eurent grand soin de préserver son ame de toute souillure. Quand il fut sorti de l'enfance, on le mit entre les mains de saint Sévere pour être instruit et formé à la piété dans son monastere et sous sa discipline. Le saint Abbé regarda le jeune Adjuteur comme un vase d'élection que Dieu lui mettait entre les mains pour lui en rendre compte. Aussi en eut-il tant de soin, qu'il ne le quittait presque jamais, et qu'il s'informait exactement de toutes ses actions.

Adjuteur, profitant des instructions d'un tel maître, fuyait les louanges et les applaudissemens, qu'il regardait comme le poison de la vertu. Il s'éleva également au-dessus de l'envie et de la persécution des méchans qui l'attaquerent; mais pour se dérober aux unes et aux autres, il prit le parti d'abandonner son pays. Il demeura caché près de deux ans au bout desquels ses parens et ses amis l'obligerent de revenir à Agde. Les éloges que l'on commença de nouveau de rendre à sa vertu, l'en chasserent une seconde fois. Il vint en Poitou, et se mit sous la conduite d'un saint Prêtre, nommé Agapit, supérieur de quelques serviteurs de Dieu, qui vivaient en commun. En même temps il changea le nom d'Adjuteur en celui de Maixent, pour demeurer inconnu, et empêcher que ses parens et ses amis ne le vinssent encore troubler dans ses exercices.

Lorsqu'on vit un homme si humble, si mortifié, si détaché des choses sensibles, si plein de charité, si éclairé dans la science du salut, on le regarda comme un envoyé de Dieu, destiné à apprendre aux autres le chemin de la perfection. C'est ce qui porta Agapit et les autres religieux à le choisir tous d'une voix pour leur supérieur.

Maixent montra par sa conduite que c'était Dieu qui l'avait choisi pour faire son œuvre, en concourant au salut de ses élus. Sobre, austere, quelquefois jusqu'à l'excès, il ne cherchait point une nourriture qui périt; mais ne désirait pour lui et pour ses moines que cette nourriture spirituelle de la grace qui fait vivre pour la vie éternelle.

Tant de vertus furent récompensées par le don des miracles: et la nature obéit plus d'une fois à celui dont toute la vie avait été une obéissance continuelle à la voix de Dieu Entr'autres merveilles, nous nous bornerons à une rapportée par saint Grégoire de Tours, contemporain de S. Maixent. Il y avait déjà plusieurs années que saint Maixent gouvernait son monastere de Poitou, lorsque Clovis, roi de France déclara la guerre à Alaric, roi des Visigoths. Les diciples de de notre Saint voyant approcher du monastere un parti ennemi, le prierent de sortir de sa cellule, pour chercher les

N 6

moyens de les mettre à couvert de l'insulte et de la violence du soldat, Maixent occupé de la priere et de la méditation, ne paraissait pas tenir grand compte de la frayeur de ses moines, lorsque ceux-ci ouvrirent la porte, et l'obligerent de sortir. Alors sans faire paraître la moindre émotion: il alla droit aux ennemis comme un général aguerri, soutenu d'une bonne armée. Un soldat, plus brutal que les autres, vint à lui l'épée à la main pour lui abattre la tête; mais le bras qu'il avait levé pour le frapper, s'engourdit de telle sorte, qu'il laissa tomber son épée, et demeura comme perclus. Le soldat en même temps se jeta aux pieds de Maixent, et lui demanda pardon. Cette punition donna de la frayeur aux autres, et leur fit prendre la fuite. Le Saint n'abandonna pas le soldat qui était à ses pieds; faisant le signe de la croix, il le guérit. Saint Maixent mourut quelque temps après, vers l'an de J. C. 515.

PRATIQUES. 1. Ceux qui sont chargés de l'éducation des enfans, doivent veiller sur eux nuit et jour, pour les conserver dans l'innocence, comme le démon veille continuellement pour les perdre. C'est parce qu'on ne veille pas, qu'il y a tant de corruption parmi les jeunes gens.

2. Si les Saints ont fui l'estime et les louanges des hommes, sont-elles moins à craindre pour nous qui sommes si foibles?

PRIERE. C'est à vous, Seigneur, que la louange est due, rendez-nous assez purs pour vous la rendre éternellement.

(27 *juin.*) S. ALBAN, MARTYR. 2.e siecle.

Les habitans de la Grande-Bretagne, qui comprend l'Angleterre et l'Ecosse, ayant reçu les semences de la religion chrétienne, lorsque le roi Lucius embrassa la foi de Jésus-Christ, vers l'an 180, les conserverent sans altération jusqu'au temps de Dioclétien. La persécution n'avait pas pénétré jusque chez eux; ce long repos faisait des chrétiens lâches et imparfaits; et l'on comptait presque pour rien l'Eglise d'Angleterre, parce qu'elle n'avait encore rien fait d'éclatant pour la défense de la foi.

Dieu voulut enfin réveiller sa foi endormie, en permettant que la persécution l'éprouvât. Plusieurs personnes de l'un et de l'autre sexe soutinrent en divers endroits de glorieux combats pour J. C. Mais le plus connu est S. Alban, qui pour cette raison est appelé le premier martyr de la Grande-Bretagne. Alban encore païen reçut dans sa maison un ecclésiastique qui était poursuivi par les persécuteurs. Cette action d'humanité fut la source de son bonheur. Dieu bénit sa maison à cause de celui qu'il y avait caché. Alban ne pouvait s'empêcher d'admirer la douceur et la piété de son hôte: de l'admiration il passa à l'imitation. Touché de l'exemple qu'il avait continuellement devant les yeux, il voulut le suivre; et la grace qui lui avait donné ce désir, lui accorda la force de l'effectuer. Il pria cet ecclésiastique de l'instruire de la religion qu'il professait: et quand celui-ci lui eut fait connaître l'absurdité du paganisme, et la vé-

rité de la loi de Jésus-Christ, Alban éclairé et fortifié renonça à ses idoles, et embrassa avec un cœur parfait la religion chrétienne.

Cependant cet ecclésiastique était toujours recherché, surtout par les prêtres des idoles, qui se voyaient abandonnés par le grand nombre de ceux que ses exhortations convertissaient. Enfin on sut qu'il était retiré chez Alban, et le gouverneur envoya aussitôt des soldats pour le prendre. Alban plein de reconnoissance pour la grace qu'il avait reçue par le moyen de cet ecclésiastique, ne pensa qu'à le sauver : il changea d'habit avec lui, le fit sortir secrétement, et se présenta aux soldats, qui le conduisirent au gouverneur, au lieu de l'ecclésiastique. Alban déclara en chemin aux soldats qu'il était chrétien, et qu'il voulait mourir dans cette sainte religion.

En le présentant au gouverneur, ils lui dirent qu'ils lui amenaient l'ennemi de leurs dieux. Le gouverneur offrait alors un sacrifice à ces prétendues divinités : il reconnut Alban, et fut surpris d'apprendre qu'il était chrétien. Cette nouvelle, jointe à la colère où il était de ce qu'on ne lui avait point amené celui qu'il avait envoyé prendre, le rendit furieux contre Alban. Il le fit approcher de ses autels, et le menaça de lui faire souffrir tous les tourmens préparés à celui dont il portait l'habit, s'il ne renonçait pas à la religion qu'il venait d'embrasser. Alban se mit fort peu en peine de ces menaces, et protesta ouvertement qu'il n'obéirait pas à de tels ordres : le gouverneur le mit donc entre les mains du juge.

Le juge lui demanda de quelle famille et de quelle maison il était. Je me nomme Alban, lui dit le Saint, et j'adore le Dieu vivant créateur de l'univers. Le juge le pressa encore fortement de sacrifier ; comme Alban demeura constant dans son refus, il ordonna qu'il fût fouetté cruellement, et ensuite décapité.

Pratiques. 1. La persécution est quelquefois une épreuve que Dieu fait de ses serviteurs ; mais souvent elle est une punition de la corruption des chrétiens. Tremblons lorsqu'elle arrive, et ranimons notre piété, afin que la colere de Dieu soit appaisée par nos prieres, par nos larmes et par notre pénitence.

2. Demandons à Dieu des amis pleins de religion et de piété, qui nous animent à son service par leurs exemples.

Priere. Que votre parole, Seigneur, et les exemples de vos Saints nous excitent à y conformer toutes nos actions, afin que nous n'ayons pas le malheur de perdre, par les persecutions, la foi que nous professons.

(28 juin. S. IRENÉE, MARTYR. 2.e siecle.

Irénée naquit en Grece vers l'an 120, et fut disciple de S. Papias et de S. Polycarpe qui avaient été instruits par S. Jean l'évangéliste. Quelque jeune qu'il fût lorsqu'on le mit auprès de S. Polycarpe, il remarquait avec soin tout ce qu'il voyait dans ce saint vieillard, afin d'en profiter. « Par la miséricorde de Dieu, dit-il lui-même, j'écoutais ses instructions très-

attentivement. Je gravais ses actions et ses paroles, non sur des tablettes, mais dans le plus profond de mon cœur. Elles y sont demeurées très-vives et très-présentes : et Dieu me fait la grace de les repasser sans cesse dans mon esprit. »

On croit qu'il fut envoyé en France par ce saint Evêque vers l'an 157. Il exerça la fonction de prêtre dans l'Eglise de Lyon ; et S. Pothin étant mort l'an 177, Irénée fut mis en sa place, et devint le chef des Eglises des Gaules, soit par son mérite personnel, soit par la dignité de son siége. Toute sa vie paraît n'avoir été occupée qu'à instruire par ses prédications, et à soutenir par ses écrits le testament de J. C., c'est-à-dire, la vérité. Défenseur zélé de la foi, il attaquait vivement les erreurs des hérétiques ; mais il avait une charité sincere pour leurs personnes. « Nous les aimons, dit il, plus utilement pour leur salut, qu'ils ne s'aiment eux-mêmes : et s'ils veulent éprouver les effets de notre tendresse, elle leur sera aussi avantageuse qu'elle est véritable : notre charité leur paraît dure et sévere ; c'est qu'elle perce leurs plaies pour en faire sortir le venin de l'orgueil qui les enfle. » Plein de ces sentimens, il exhortait les fideles à rejeter la doctrine des hérétiques, et à demander à Dieu leur conversion.

Il y avait long-temps que les fideles étaient partagés au sujet de la fête de Pâque. Les uns croyaient qu'il fallait la célébrer le 14 de la lune après l'équinoxe, en quelque jour de la semaine qu'il arrivât ; et c'était la pratique de l'Asie mineure ; d'autres soutenaient que l'on ne devait solenniser la résurrection de J. C., que le dimanche. La différente pratique que l'on suivait sur cela, dura long-temps sans troubler la paix de l'Eglise. Mais le pape Victor, qui succéda à saint Eleuthere, voulut réduire toute l'Eglise à l'uniformité sur ce point. On assembla des conciles en différentes provinces : et S. Irénée en tint aussi un dans les Gaules. Partout il fut arrêté que l'on devait célébrer la Pâque le dimanche d'après le quatorzieme de la lune, selon l'usage de Rome, et non le quatorzieme même, selon l'usage des asiatiques. Néanmoins les évêques d'Asie ne furent point d'avis de changer la tradition de leurs Eglises, qui leur venait des apôtres S. Jean et S. Philippe. Le pape Victor, qui avait déjà menacé les asiatiques de l'excommunication, s'échauffa tellement sur leur résistance, qu'il ne fit point de difficulté de les retrancher de sa communion.

Cette conduite déplut à beaucoup de saints Evêques d'entre ceux-mêmes qui combattaient le sentiment des asiatiques. S. Irénée surtout, qui cherchait tous les moyens de conserver la paix dans l'Eglise, et de faire régner la charité pour tous les fideles, s'opposa fortement à cette entreprise. Il écrivit au pape Victor, au nom de tous les chrétiens des Gaules, pour lui représenter qu'il avait agi en cette occasion avec trop de chaleur et de précipitation. Il lui fit voir qu'encore qu'il eût raison de vouloir qu'on célébrât la résurrection le dimanche, la pratique différente de quelques

Eglise ne l'autorisait pas à les séparer de la communion des autres. Il appuyait ses raisons de l'autorité de plusieurs papes prédécesseurs de Victor, qui avaient usé en ce point de la sage condescendance qu'il tâchait de lui inspirer. Il écrivit plusieurs autres lettres à Victor et à d'autres évêques pour assoupir cette dispute, et remettre la paix dans l'Eglise. Il y réussit heureusement, et il fut cause que Victor et ses successeurs laisserent en repos les asiastiques, qui furent enfin obligés de se conformer à l'usage commun, par l'autorité du concile œcuménique de Nicée.

L'histoire ne nous apprend plus rien de S. Irénée depuis cette grande action, jusqu'à sa mort, dont nous ignorons les principales circonstances. Nous savons seulement qu'il souffrit le martyre sous l'empereur Sévere, l'an 202.

PRATIQUE. 1. Gravons dans notre cœur les vérités que nous apprenons, et que ce soit pour les pratiquer. La science sert peu sans la pratique.

. Profitons des avis de S. Irenée, en rejettant les erreurs et les nouveautés; mais loin de haïr ceux qui les enseignent, prions pour leur conversion, en demandant la nôtre.

PRIERE. Ne permettez pas, Seigneur que ceux qui ont le bonheur de vous servir, éprouvent des divisions. Nous n'avons qu'une foi, nous attendons une même récompense; que nous n'ayons aussi qu'un cœur.

(29 *juin.*) S. PIERRE, APÔTRE.

SIMON qui fut ensuite appelé Pierre, était de Bethsaïde, petite ville de la Galilée, sur le bord du lac de Génésareth, et s'occupait à la pêche avec André son frere. Il était marié, avant d'être appelé par Jésus-Christ et on prétend que sa femme arriva à la gloire du martyre. S. André ayant eu le bonheur de trouver Jésus-Christ, il se hâta de faire part à son frere d'une si heureuse nouvelle. « J'ai, lui dit-il, trouvé le Christ promis par les prophetes. » Simon ajouta foi à ce que son frere lui disait, et il résolut dès-lors de se donner tout entier au divin agneau. André le mena à Jésus, qui lui dit que dans la suite il s'appelerait *Céphas* c'est-à-dire, Pierre ou Rocher. Après qu'André et Pierre eurent passé un jour avec le Sauveur, ils s'en retournerent le lendemain à leur occupation de la pêche. Mais ils revenaient de temps en temps l'écouter, et recevoir de lui les paroles de vie : de sorte qu'ils pouvaient passer dès lors pour être de ses disciples.

Vers la fin de la même année, J. C. étant revenu de Jérusalem, rencontra sur le bord du lac de Génésareth, André et Pierre qui lavaient leurs filets. Il monta dans leur barque pour instruire le peuple qui venait l'écouter en foule; ensuite il dit à Pierre : Jetez vos filets en pleine mer, pour pêcher. Pierre obéit, et la pêche fut si abondante, quoiqu'ils n'eussent pu rien prendre pendant toute la nuit, que leurs filets se rompaient. Pierre étonné du miracle, et convaincu qu'il n'était pas digne que Dieu fît aucune œuvre surnaturelle en sa faveur, protesta qu'il n'était qu'un

pécheur, et qu'il ne méritait pas d'approcher du Saint des Saints. Mais dès ce moment, il quitta tout pour suivre J. C. et s'attacha à lui. Et le Sauveur du monde fit quelque temps après, l'élection des douze Apôtres, à la tête desquels l'écriture et la tradition mettent toujours S. Pierre.

Pierre répondit parfaitement à sa vocation. On le vit toujours depuis plein de zele pour J. C. et sa doctrine, est remplie d'ardeur pour faire connaître l'un et l'autre. Aussi J. C. lui donna-t-il souvent des marques de préférence. Quand Pierre lui demanda d'aller à lui, en marchant sur les flots, J. C. lui en accorda la grâce, pour récompenser son ardent amour. Il est vrai que l'agitation des flots causée par le vent, diminua un peu de la fermeté de sa foi : mais Jésus le rassura aussitôt, et le soutint. Il fallait que le chef des Apôtres, qui représentait toute l'Eglise, et les forts comme les faibles, fît voir dans sa crainte ce que nous sommes par nous-mêmes. Pierre était bien persuadé que c'est Dieu qui donne à l'homme les forces dont il a besoin ; et il eut bientôt occasion de le marquer à J. C. Cet homme-Dieu ayant abordé dans le pays de Génésareth, s'y trouva presque abandonné de tout le monde, parce qu'il avait prêché des vérités que l'orgueil humain ne pouvait goûter. Il dit alors aux Apôtres : « Voulez-vous aussi vous en aller ? Mais Pierre lui répondit : Seigneur, à qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle. » Il fit voir peu de temps après pourquoi il donnait cet avantage à J. C. et que c'était parce qu'il le connoissait pour le vrai Dieu. Car J. C. ayant demandé à ses Apôtres : « Vous autres, qui croyez-vous que je suis ? vous êtes, répondit Pierre, le Christ, le Fils du Dieu vivant. Confesssion admirable, qui lui fit mériter de la bouche de la vérité même, le titre d'heureux. Vous êtes heureux, fils de Jonas, parce que la chair et le sang ne vous ont point révélé cette vérité. Et moi je vous dis, ajouta J. C. que vous êtes Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, contre laquelle les puissances de l'enfer ne prévaudront point. »

Quand J.C. annonça à tous ses disciples qu'il allait être livré à ses ennemis, et que ses disciples l'abandonneraient, S. Pierre toujours plein de zele pour son maître, assura qu'il mourrait avec lui, s'il le fallait, plutôt que de lui être infidele : et que quand tous les autres l'abandonneraient, pour lui, il ne le quitterait jamais. Il en avait effectivement la volonté : mais comme elle était mêlée d'une présomption qui avait besoin d'être guérie par un remede qui l'humiliât, J. C. lui prédit que loin de mourir pour lui, il le renoncerait trois fois avant le point du jour. En effet, après l'avoir suivi jusque chez Caïphe, il n'eut pas assez de courage pour le confesser et s'avouer son disciple. Une parole d'une servante l'abattit, et il protesta par trois fois qu'il ne connoissait point celui que peu auparavant il avait reconnu publiquement pour le Christ, le Fils du Dieu vivant. Voilà ce

que sont les hommes abandonnés à leur foiblesse. Dès que Pierre eut commis cette faute, Jésus le regarda, non des yeux du corps ; mais de ce regard de grace et de miséricorde qui touche et qui convertit le cœur. Pierre connut aussitôt la grandeur de sa faute, et la pleura amerement. Heureuses larmes, dit S. Ambroise, qui ne demandent point le pardon, et qui le méritent ! Aussi J. C. oublia le péché de ce sincere pénitent, et continua de répandre sur lui ses faveurs avec abondance.

J. C étant monté au ciel, Pierre se retira à Jérusalem avec les Apôtres et la S[te]. Vierge, pour y attendre le Saint. Esprit qui descendit sur eux le cinquantieme jour après la mort du Sauveur. Le discours que S. Pierre prononça alors devant les Juifs qui étaient assemblés en grand nombre pour être témoins de ces merveilles, fit bien voir que lui et les autres Apôtres parlaient par l'esprit de Dieu : et il y en eut environ trois mille qui crurent et furent baptisés.

Dieu oulant que l'évangile fût annoncé aux Gentils, permit que la persécution s'allumât contre les Apôtres, et les obligeât de se disperser. Saint Pierre vint à Samarie, où la parole de Dieu avait déjà été reçue ; et il imposa les mains aux fideles de cette ville, et leur donna le Saint-Esprit. Un magicien fameux, nommé Simon, voyant que ceux à qui les Apôtres imposaient les mains, recevaient en même temps le don des langues, leur offrit de l'argent pour avoir le même pouvoir, comme si des personnes qui vivaient dans un entier dépouillement de toutes choses, eussent été capables de lui vendre pour de l'argent qu'ils méprisaient, la puissance du Saint-Esprit. Saint Pierre eut horreur de l'ambition sacrilége de Simon, et il le rejeta avec indignation, l'exhortant néanmoins à faire pénitence de son péché. Cet Apôtre peu de temps après fut envoyé par J. C. même pour baptiser et instruire le premier des Gentils qui se convertit. C'était un centenier, nommé Corneille, dont les prieres et les aumônes étaient agréables à Dieu. Il écouta saint Pierre avec docilité ; et il crut, lui et toute sa famille. Saint Pierre alla ensuite à Antioche, dont il fut le premier évêque. Il n'y résida pas toujours ; car son zele lui fit parcourir le Pont, la Cappadoce et d'autres lieux ; et on dit qu'ensuite il alla à Rome, afin de combattre l'erreur et l'idolâtrie, jusque dans les lieux où elle dominait avec plus d'empire.

Il était l'année suivante à Jérusalem, où il fut mis en prison par l'ordre d'Hérode Agrippa, et délivré par un Ange. Quelque temps après il écrivit sa premiere épître. En l'an 51 il se trouva au concile de Jérusalem, d'où il alla à Antioche, où saint Paul le reprit de ce que par sa maniere d'agir il engagait les Gentils convertis à vivre selon la loi des Juifs. Car saint Pierre qui avait mangé pendant quelque temps avec les Gentils devenus fideles, sans s'arrêter à la distinction des viandes prescrites par la loi, s'était ensuite séparé d'eux pour ne point blesser les chrétiens de Jérusalem ; il ne mangeait

plus avec eux : ce qui pouvait donner lieu de croire que l'observation de la loi était encore nécessaire au moins pour les Juifs convertis. Il écouta avec humilité la réprimande que saint Paul lui en fit, et changea de conduite. Il fait paraître cette humilité et l'amour sincere qu'il avait pour la vérité, dans sa seconde épître, qu'il écrivit vers l'an 65. Ce fut le temps qu'il retourna à Rome pour la derniere fois. C'était en ce lieu qu'il devait consommer ses travaux et acquérir la gloire du martyre.

Saint Pierre ne flatta point les puissances du siecle en leur cachant la vérité, pour s'épargner, ou du moins pour retarder un supplice qu'il regardait comme sa gloire. Il redoubla son zele et son ardeur, et prêcha avec tant de force la chasteté, la pénitence, l'amour de Dieu pardessus toutes choses, et toutes les autres vérités qui font le chrétien, que tous les païens en furent irrités. On dit que les fideles qui craignaient qu'on ne le fît mourir, le prierent instamment de se retirer: faisant violence à son zele, il ceda à leurs importunités. Il choisit le temps de la nuit, et déjà il était à la porte de Rome lorsqu'il vit J. C. qui entra par la porte. Le saint Apôtre lui demanda: « Seigneur, où allez-vous? Je viens à Rome, lui répondit J. C. pour être crucifié de nouveau. » Saint Pierre comprit le sens de cette parole, retourna aussitôt sur ses pas, et raconta cette vision aux fideles. Il fut arrêté d'abord; et se réjouit de ce qu'il allait enfin donner sa vie pour J. C. C'était Néron qui régnait alors, prince cruel et inhumain, digne par conséquent d'être le ministre du démon pour faire mourir le premier des Apôtres. Saint Paul fut pris avec lui; et l'on croit qu'ils demeurerent neuf mois en prison. Prédicateurs de l'évangile au milieu de leurs liens: ils convertirent les principaux de leurs gardes, et plusieurs autres personnes; et ainsi ils gagnerent des ames à Dieu jusqu'à la fin de leur vie. Saint Pierre finit la sienne sur une croix où il fut attaché la tête en bas, comme il l'avait demandé lui-même.

PRATIQUE. Plus orgueilleux et plus foibles encore que S. Pierre, nous avons protesté cent fois que nous ne renoncerions jamais Jésus-Christ, et nous le renonçons en n'osant paraître disciples de la vérité, en craignant les railleries des hommes, en abandonnant nos devoirs. Pleurons comme cet Apôtre; et devenus plus humbles, que notre amour augmente à proportion de nos chûtes.

PRIERE. Que nous serions heureux, ô mon Dieu! si nous pouvions vous dire que nous vous aimons! Nous sommes pécheurs, donnez-nous des larmes, donnez-nous un amour plus fort que la mort où nos péchés nous ont fait tomber.

(30 juin.) S. PAUL, APÔTRE.

Nous avons rapporté au 25 Janvier, l'histoire de la conversion de S. Paul. Après qu'il eut été baptisé, il demeura quelques jours avec les fideles qui étaient à Damas : et plein de reconnoissance pour la grace qu'il venait de recevoir, il se hâta d'annoncer celui qui en était l'auteur. et

de prêcher au milieu des synagogues que Jésus était le Christ et le fils de Dieu. Ainsi d'ennemi et de persécuteur de l'Eglise il en devint tout d'un coup le zélé défenseur. Comme il savait parfaitement l'écriture, qu'il avait l'esprit vif et pénétrant, une douceur qui gagnait tout le monde, et une autorité dans ses paroles qui trouvait créance partout, ses discours faisaient beaucoup d'impression sur les esprits. Ajoutons que la grace de J. C. accompagnaît toutes ses paroles, et y donnait du poids. Un tel docteur, choisi exprès du ciel pour annoncer la vérité, et revêtu de tant de qualités propres à la faire connaître, devait sans doute faire de grands progrès en peu de temps. Aussi se convertissait-on en foule après ses prédications.

Les juifs ne pouvant plus souffrir l'avantage que l'Eglise tirait de sa conversion et de ses prédications, résolurent de le tuer. Il porterent le gouverneur de Damas à faire garder les portes de la ville pour l'arrêter; mais leur dessein ayant été connu, les fideles descendirent saint Paul durant la nuit, dans une corbeille, par une fenetre qui était sur la muraille de la ville. Saint Paul échappé des mains de ses persécuteurs par un moyen légitime que la prudence lui fournit, vint à Jérusalem pour voir S. Pierre. Les disciples qui n'étaient pas informés de son changement, le fuyaient, et saint Barnabé fut obligé de raconter le miracle de sa conversion, et ce qu'il avait déjà fait à Damas. Depuis ce moment, les disciples eurent confiance en lui, et il était toujours avec eux. Il demeura quinze jours avec saint Pierre, et prêcha pendant tout ce temps - la foi de J. C., disputant avec les juifs étrangers. Comme dans ces disputes il avait toujours l'avantage, ils voulurent encore le tuer. Les fideles ayant su leur dessein, le menerent à Césarée, et delà l'envoyerent à Tarse. Ainsi il alla porter la foi en Syrie et en Cilicie, et depuis dans tout le pays de Judée. Il était revenu à Tarse, lorsque S. Barnabé vint l'y chercher pour l'emmener à Antioche, afin d'y seconder son zele, et d'y étendre le regne de J. C., qui commençait à s'y établir. Ils allerent ensuite tous deux à Jérusalem, pour y porter les aumônes des fideles d'Antioche, vers l'an 44. Etant revenus dans cette derniere ville, le Saint-Esprit inspira aux disciples de séparer Paul et Barnabé pour l'ouvrage auquel il les avait destinés, c'est-à-dire, pour l'apostolat; et alors on leur imposa les mains

Paul devenu l'Apôtre des Gentils, non par le choix des hommes, mais par la vocation de Dieu, reçut en même temps toutes les graces qui étaient nécessaires à son ministere, pour faire éclater la puissance du Seigneur. Mais de peur que ces dons ne nourrissent dans son cœur cet amour de nous-mêmes qui se fait toujours sentir même dans les plus saints, Dieu permit que ce grand Apôtre fût agité des plus violentes tentations, et que cet homme, à qui presque toute la terre devait obéir, éprouvât malgré lui la révolte de la

chair. Combien de fois pria-t-il le Seigneur de le délivrer de cet ange de satan ! Dieu ne le voulut pas : il permit qu'il fût tenté, mais non qu'il succombât à la tentation. *Ma grace vous suffit*, lui dit-il ; *je perfectionnerai votre vertu par votre infirmité même.* En effet, si d'un côté Paul éprouvait en lui cette humiliation, d'un autre, Dieu se plaisait à le ravir jusqu'au troisieme ciel, pour lui communiquer ses plus intimes secrets ; et l'enfer ne put jamais rien contre lui. Aussi à une profonde humilité, joignait-il une grande mortification. Il nous apprend lui-même qu'il châtiait rudement son corps, et qu'il le réduisait en servitude, de peur q'ayant prêché aux autres, il ne fût lui-même réprouvé. Sa pénitence était continuelle ; car outre qu'il prêchait continuellement et toujours avec zele, qu'il faisait de fréquens voyages pour faire connaître J. C., et qu'il priait beaucoup, il travaillait encore des mains, et souvent pendant les nuits entieres, non-seulement pour donner l'exemple à tous les chrétiens de n'être pas oisifs, ni à charge aux autres ; mais encore pour tâcher d'avoir lui-même de quoi soulager les autres. Son travail ordinaire était de faire des tentes.

Il y avait à Philippe une fille esclave possédée du démon qui la faisait deviner, de quoi ses maîtres tiraient un grand gain. Cette fille ayant un jour rencontré saint Paul et ceux qui étaient avec lui, elle les suivit en criant qu'ils étaient serviteurs du Dieu très-haut, qui annonçaient la voie du salut. Saint Paul eut compassion de cette fille, et commanda au démon de la quitter, et le démon obéit. Ceux à qui cette fille appartenait, voyant l'espoir de leur gain perdu, se saisirent de Paul et de Silas, les traînerent devant les magistrats, et se plaignirent que c'étaient des juifs qui voulaient introduire parmi eux, qui étaient Romains, des coutumes contraires à leurs lois. Le peuple accourut sur cela, criant contre les Apôtres : et les magistrats pour le satisfaire, et sans rien examiner, firent déchirer leurs habits, leur firent donner publiquement plusieurs coups de verges, et les envoyerent en prison, où on leur serra les pieds dans des ceps, ce qui les obligeait de demeurer couchés sur le dos.

Tant de maux et d'ignominies, loin de les abattre, les emplirent d'une joie divine : ils se mirent à prier et à louer Dieu au milieu de la nuit avec tant d'ardeur, que les prisonniers les entendaient. Dieu voulut faire voir qu'elle était la force d'une priere fervente et sincere : toute la prison trembla ; les fondemens en furent ébranlés ; les portes s'ouvrirent, et les liens de tous les prisonniers furent rompus. Le geolier tout tremblant se jeta aux pieds des Apôtres, et demanda ce qu'il devait faire pour être sauvé. Paul et Silas l'instruisirent, lui et tous ceux de sa maison, et ils reçurent le baptême. Le lendemain les magistrats rendirent la liberté aux deux illustres captifs, qui n'en profitérent que pour recommencer à annoncer partout l'évangile. Athenes, Corinthe, Ephese, Troade, Milet, et quantité d'autres villes

eurent le bonheur de voir Paul et de l'entendre; et par-tout où il passait, Dieu bénissait ses paroles et les rendait efficaces dans le cœur d'un grand nombre. Il opérait aussi par lui beaucoup de miracles, jusque-là même que les linges qui avaient touché son corps, étant appliqués aux malades, les guérissaient.

Paul etant venu à Jérusalem, le peuple voulut le tuer; mais le tribun lui-même le tira de ses mains, et le fit mettre dans la forteresse. Le lendemain il fut conduit dans le conseil, où il parla avec beaucoup de force; et comme les juifs voulaient encore le tuer, le tribun le fit mener secrétement à Césarée, où il fut prisonnier pendant deux ans; et il y répondit plusieurs fois aux accusations des juifs, qu'il confondit toujours. Enfin craignant que leur cabale et leurs intrigues ne réussissent, il en appela à l'empereur. Mais en partant il laissa ses juges persuadés de son innocence, et indignés contre ses ennemis.

Paul étant arrivé à Rome après beaucoup de peine et de fatigues, dont on peut lire le récit dans les actes des Apôtres, et ayant eu permission de demeurer en son particulier avec un garde, il loua une chambre où il demeura deux ans entiers. Il s'occupa pendant ce temps-là à travailler à la conversion des juifs de Rome, et à celle des gentils, dont il trouva l'esprit et le cœur plus dociles, parce que c'étaient eux que Dieu avait choisis pour entrer dans l'héritage que les juifs avaient rejeté. Ainsi la captivité de cet Apôtre servit beaucoup à la propagation de la foi, et le rendit célebre jusqu'à la cour, où il y avait plusieurs chrétiens. Ayant été mis en liberté, il entreprit de nouveaux voyages, et parcourut diverses nations pour y porter le flambeau de l'évangile. Il souffrit de nouveau les chaînes, les tourmens, les combats les piéges, les calomnies, les menaces, prêt à donner dix mille vies, s'il les eût eues, pour sauver une seule ame. Enfin Dieu couronna tant de travaux par un glorieux martyre. Paul était revenu de lui-même à Rome, et s'était joint à S. Pierre pour instruire avec lui les juifs dans les synagogues, et les païens dans les assemblées publiques. Néron irrité de ces progrès, qu'il ne pouvait empêcher, fit mettre saint Paul en prison. Il fut au moins un an dans les liens, mais son amour pour J. C. et pour ses freres n'étant point captif, il trouva le moyen de convertir plusieurs ames, entr'autres, dit S. Chrysostôme, une concubine de Néron, et l'échanson de ce prince. Après cette année de prison, il eut la tête tranchée, le 29 juin de l'an 66.

Cet Apôtre a écrit plus qu'aucun autre disciple du Seigneur pour l'édification et l'instruction des fideles. Nous avons de lui quatorze épîtres ou lettres qui l'ont fait admirer, en son temps, des juifs et des païens, et qui seront toujours la force, la consolation et l'édification des chrétiens.

PRATIQUES. Travaillons à étendre et à augmenter la connoissance et l'amour de Jésus-Christ, non en prêchant publiquement, cela n'ap-

[illegible]nt qu'aux Ecclésiastiques ; mais en instruisant notre famille, les pauvres à qui l'on fait l'aumône, en contribuant à l'établisement des écoles, etc.

2 Les personnes qui peuvent se passer de travailler, ne doivent pas s'en dispenser ; mais elles doivent le faire par esprit d'humilité, et s'occuper à des choses utiles, comme à des habits ou du linge pour les pauvres.

3. Que de travaux S. Paul a supportés pour gagner des ames à Jésus-Christ ? qu'avons-nous fait pour lui ? Au contraire, notre mauvais exemple n'a-t-il pas causé la perte de quelqu'un ? Réparons le mal par une plus grande ardeur à faire le bien.

Priere. Votre saint apôtre, Seigneur, nous à appris, que la vie d'un chrétien est de croire en vous, d'être attaché à la croix avec vous, et de vous aimer. Faites-nous la grace de suivre ce saint exemple.

(1 *juillet.*) S. THIBAULT. 11[e]. siecle.

Saint Thibault naquit à Provins, en Brie, vers l'an 1017. Pendant sa jeunesse il ne prit point de part à la corruption du siecle. Il trouvait dans la maison de son pere tout ce qui pauvait flatter la cupidité ; mais la grace de Dieu le rendit supérieur à toutes les vanités de la terre. Plus on cherchait à lui faire goûter le monde, plus il découvrait le néant de tout ce qu'il estime ; et le mépris qu'il en avait, lui faisait souhaiter la solitude. Il admirait sans cesse la conduite que le prophete Elie, S. Jean-Baptiste, S. Paul l'hermite et S. Antoine avaient tenue dans les déserts. Soupirant après ce genre de vie, il en faisait les essais dans la maison de son pere, en gardant, le plus qu'il pouvait, le silence, la retraite et l'abstinence.

Le désir de suivre de plus près ces maîtres de la vie solitaire, lui fit prendre la résolution d'aller consulter un saint hermite nommé *Burchard*, qui vivait retiré dans une petite île de la Seine. Il lui découvrit les mouvemens de son cœur, lui fit part du dessein qu'il avait de quitter ses parens et son pays pour embrasser la vie solitaire. Le pieux hermite l'ayant retenu quelque temps pour l'exercer dans les pratiques les plus austeres de la pénitence, et lui donner les avis qu'il crut les plus convenables à ses dispositions, le laissa retourner chez son pere. Il resta encore quelques années, occupé de la priere et de la méditation des saintes écritures, jusqu'à ce qu'enfin il se détermina à quitter le pays avec un nommé *Gauthier*, n'ayant chacun que leur écuyer pour toute compagnie. Ils s'en allerent à Reims, logerent dans l'abbaye de S. Remi : et sous prétexte de vouloir converser plus librement avec l'abbé et les religieux, ils envoyerent leur équipage à l'hôtellerie avec leurs écuyers. La nuit suivante ils sortirent à pieds de la ville, changérent d'habits avec deux pauvres pélerins qu'ils rencontrerent, et gagnerent l'Allemagne. Ils s'arrêterent en un lieu nommé Pitengen, où ils commencerent à vivre en solitaires.

Persuadés qu'ils ne devaient vivre que du travail de leurs mains, ils allerent par les villages et les hameaux voisins, porter des pierres et du mortier en qualité de manœuvres, travailler aux prés sous les faucheurs, aider à charger et

décharger les chariots sous les voituriers, nettoyer les étables et les écuries sous les valets des fermiers ; mais le plus souvent ils faisaient du charbon pour les forges. Ce qu'ils recevaient de leur travail, ils l'employaient à avoir de gros pain fort bis, en quoi consistait toute la provision de leur hermitage. Tant qu'elle durait, ils passaient les jours et les nuits à prier et à louer Dieu. Dès que la provision venait à manquer, ils retournaient au travail dans les villages. Mais la bonne odeur qu'y répandait leur vertu, leur attira des honneurs, qui leur firent craindre de retrouver au milieu de la pauvreté, une partie de ce qu'ils avaient voulu éviter en renonçant à leur patrie. Ainsi ils abandonnerent un pays où ils ne pouvaient plus vivre dans l'obscurité et l'humiliation.

Ayant amassé une petite somme par leur travail, ils entreprirent des pélerinages de longs cours, qui étaient la dévotion commune de ces temps-là. Après plusieurs voyages de cette espece, ils arriverent en un lieu couvert de bois, appelé Salaniga, auprès de la ville de Vicence dans la seigneurie de Venise. Ils y trouverent une vieille chappelle ruinée, et tellement abandonnée, que depuis long-temps on n'y célébrait plus les divins offices. Comme elle était écartée des routes publiques et du grand commerce, ils la jugerent propre au dessein qu'ils avaient de se fixer une retraite dans la solitude pour le reste de leurs jours. L'ayant obtenue du seigneur du lieu, ils y bâtirent une petite cabane, où ils s'occuperent ensemble des biens futurs pendant deux ans, après lesquels Dieu appela à lui le bienheureux Gauthier. Cette perte, loin d'abattre S. Thibault, l'excita à marcher avec encore plus de courage, dans la voie droite où il était entré; comme si la mort du fidele compagnon de ses voyages l'eût averti que le terme de sa course n'était point éloigné.

Il s'était interdit la viande, et tout ce qui provient des animaux, comme la graisse, les œufs et le laitage, il ne buvait que de l'eau, et ne mangeait que du pain d'orge. Il s'endurcit même de telle sorte dans la suite, que s'étant accoutumé peu à peu aux fruits et aux racines de son hermitage, il se passa entierement de pain et de toute boisson pendant quelques années. Il portait un rude cilice en tout temps, et affligeait son corps par toutes sortes de macérations, persuadé qu'il n'y avait pas de moment dans tout le cours de sa vie où il ne fût obligé de porter sa croix pour suivre J. C.

Il y avait long-temps que ce pieux solitaire combattait contre les ennemis de son salut, dont le plus redoutable était sa propre chair ; mais Dieu l'en délivra en lui envoyant une cruelle maladie, par laquelle il acheva de le sanctifier. Son corps devint si couvert de pustules et d'ulceres, qu'il ne lui resta pas un membre dont il eût l'usage libre. La patience avec laquelle il supporta tous ses maux, fut pour le public une leçon encore plus instructive, que l'exemple de

toutes ses vertus. Il mourut dans un grand calme, le dernier de Juin, l'an 1066.

PRATIQUE. La vie d'un chrétien est une vie de pénitence et de travail : quelle doit donc être la vie d'une personne qui a renoncé au monde pour suivre de plus près Jésus-Christ couronné d'épines, cloué sur la croix ?

PRIERE. Faites, ô mon Dieu ! que l'exemple de vos serviteurs nous excite à la retraite et à la pénitence. Renouvelez parmi nous cette vie sainte qui est presque ignorée. Nous n'en sommes pas dignes ; mais vous êtes riche en miséricorde.

(2 *juillet.*) LA VISITATION DE LA Ste. VIERGE.

I. L'ANGE Gabriel envoyé du ciel à Marie pour lui annoncer qu'elle allait devenir la mere du fils de Dieu, sans cesser d'être vierge, lui montra que rien n'est impossible à Dieu, en lui apprenant qu'il avait donné un fils à sa cousine Elisabeth, femme du prêtre Zacharie; qui était non-seulement stérile, mais encore fort avancée en âge ; et qu'elle était déjà dans le sixieme mois de sa grossesse. Marie pleine de grace et animée de l'esprit de J. C., qu'elle portait déjà dans son sein, partit en même-temps et se hâta de traverser une grande partie de la Judée, et d'aller à la ville d'Hébron dans la tribu de Juda, pour voir elle-même cette merveille de Dieu, pour s'en réjouir avec Elisabeth, et pour lui rendre en cette occasion les assistances dont elle pouvait avoir besoin. On ne doit pas craindre de quitter la retraite et de rompre le silence, quand on suit les mouvemens de la charité, qui est la premiere regle d'une véritable dévotion.

II. Marie étant entrée dans la maison de Zacharie, salua Elisabeth, qui n'eut pas plutôt entendu sa voix, qu'elle sentit son enfant remuer dans ses entrailles : et elle-même fut aussitôt remplie du S. Esprit ; puis elle dit à Marie : *Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur, que la mere de mon Seigneur me rendre visite ? car dès le moment que votre voix m'a frappé l'oreille, lorsque vous m'avez saluée, mon enfant a tressailli de joie dans mes entrailles. Vous êtes heureuse d'avoir cru, parce que ce qui vous a été dit de la part du Seigneur, s'accomplira.* Marie, pour lui répondre, et pour célébrer les grandeurs de Dieu, prononça l'excellent Cantique que nous avons d'elle dans l'Evangile, et que nous devons regarder comme le triomphe de l'humilité sur l'orgueil du siecle.

III. Marie et Elisabeth, dit S. Augustin, prophétisent toutes deux par l'Esprit saint dont elles étaient remplies, et par le mérite des enfans qu'elles portaient dans leur sein. Elisabeth connut le mystere de l'Incarnation que la modestie de la Ste. Vierge lui cachait dans le commencement : elle apprit par une inspiration soudaine ce que signifiait ce tressaillement extraordinaire qu'elle avait senti dans ses entrailles. Le sauveur du monde lui fit connaître dès-lors le ministere auquel était appelé l'enfant qu'elle portait dans son sein. S'estimant heureuse de recevoir chez elle la mere de son Seigneur, elle publia

publia le bonheur de cette sainte mere, dont elle rapporta la cause à sa foi. La sainte Vierge passa trois mois chez elle, et retourna à Nazareth.

IV. On doit regarder la conduite de la sainte Vierge, dans ce mystere, comme un modele parfait de la conduite des Chrétiens dans les visites qu'ils se rendent. C'est une action des plus ordinaires, et qui peut être la source de beaucoup de maux, par la maniere dont on la fait. Marie ne quitte sa solitude, que pour aller se réjouir avec sa cousine, de la grace qu'elle a reçue de Dieu, et pour lui communiquer la grace qu'elle a reçue elle-même. Marie porte J. C. avec elle, et le communique à toute la famille qu'elle visite. Dans nos visites nous devons porter la bonne odeur de J. C., et le faire glorifier de tout le monde par la sainteté de notre conduite. Marie et Elisabeth ne s'entretiennent que de la grandeur de Dieu, et de leur propre bassesse. Malheur à nous, si nos conversations, au lieu d'être édifiantes, et de porter les autres à la piété, servent au contraire à leur inspirer l'esprit du siecle et ses maximes empoisonnées. Enfin, Marie s'en retourne après qu'elle s'est acquittée chez Elisabeth de ce que Dieu demandait d'elle. Nous devons aussi rentrer dans notre retraite, lorsque nous avons fait ce que la charité demandait de nous.

PRATQUE. On n'a pas d'autres pratiques à proposer, que les réflexions qui sont dans ce discours. Demandons à Dieu la grace d'y être attentifs.

PRIERE. Que ce soit votre charité, Seigneur, qui conduise toutes nos actions, qu'elle soit le motif particulier des visites que nous rendons à nos freres, afin qu'elles ne nuisent ni à eux ni à nous, et que nous n'ayons pas le malheur de vous y perdre.

(3 *juillet.*) S^te^. MONEGONDE, 6e. siecle.

MONEGONDE naquit à Chartres d'une famille honnête, et fut engagée par ses parens dans un mariage d'où lui vinrent deux filles, qu'elle aimait tendrement, et qui semblaient faire toute sa joie. Mais Dieu qui voulait se l'attacher toute entiere, lui ôta ces deux objets de sa tendresse, auxquels il était à craindre qu'elle ne terminât son amour. La mort de ces deux enfans la jeta dans un accablement dont aucune consolation humaine ne put la tirer. Dieu la préparait ainsi à ne chercher d'appui et de support qu'en lui seul. Elle y fit réflexion; et la crainte qu'elle eut de déplaire à Dieu par des sentimens peu chrétiens, la porta à quitter son deuil.

Dans le dessein de se donner entierement à Dieu, Monegonde, du consentement de son mari, se fit faire une cellule étroite, sans autre couverture qu'un guichet, qui devait demeurer toujours fermé sur elle, et une petite fenêtre par où elle devait recevoir le jour. Après avoir dit adieu au monde, elle se retira dans sa cellule, et ne vit plus qu'une jeune servante chargée de lui apporter son nécessaire, qui consistait en un peu de farine d'orge, dont elle pétrissait elle-même son pain, avec de l'eau passée au travers de la

cendre. C'était toute sa nourriture. Ce qui lui restait de son revenu, elle le faisait distribuer aux pauvres. Elle passa de la sorte un temps considérable, priant sans cesse pour ses péchés et ceux du peuple, jusqu'à ce que se voyant abandonnée de la fille qui la servait, et fatiguée des visites que lui attirait sa réputation, elle résolut de se retirer ailleurs. Elle prit le chemin de la ville de Tours, pour aller à l'église de S. Martin tâcher de trouver près delà une retraite propre à son dessein, et se mettre sous la protection de ce grand Saint. Après avoir rendu ses actions de graces à Dieu sur son tombeau, elle se renferma dans une petite cellule, où elle commmença à s'occuper uniquement de la priere et de la contemplation divine, dans les veilles et les jeûnes continuels. Elle y acquit la réputation de faire des miracles, que son humilité aurait bien voulu confondre avec ceux de saint Martin.

Son mari ayant ouï parler de ses merveilles, la vint voir avec quelques-uns de ses amis et de ses voisins, et la ramena à Chartres, où il lui laissa la liberté de vivre seule comme auparavant. Elle y continua ses exercices de dévotion; mais on ne put lui faire passer le désir qu'elle avait de retourner dans sa cellule près de saint Martin de Tours. Elle en prit le chemin, après avoir obtenu de son mari qu'il l'y laisserait finir ses jours. Ce fut pour lorsqu'après avoir imploré le secours de saint Martin auprès de Dieu, elle se fit une regle constante pour le genre de vie qu'elle avait embrassé. Elle assembla ensuite dans le même lieu quelques religieuses qui cherchaient à profiter de ses exemples et de ses instructions: ce qui forma autour d'elle une petite communauté de servantes de J. C. Elle persévérait avec ses filles spirituelles dans la foi et l'oraison, ne vivant que de pain d'orge à son ordinaire, et ne buvant que de l'eau, hors les fêtes, auxquelles elle usait d'un peu de vin. Elle n'avait ni matelas, ni paillasse pour son lit; mais une simple natte qu'elle étendait sur la terre, ou sur des planches: tout le reste répondit à cet esprit de pénitence: tout inspirait à ses compagnes la pauvreté et la mortification. Elle mourut de la mort des Saints entre leurs bras, vers l'an 570 et elle fut enterrée dans son petit monastere, où Dieu fit connaître aux hommes la gloire dont il l'avait couronnée dans le ciel, par divers miracles qui se firent à son tombeau.

PRATIQUE. 1. Profitons des afflictions. C'est pour nous sauver que Dieu nous les envoie.

2. Rien ne doit empêcher une femme mariée de vivre chrétiennement; mais le respect qu'elle doit à son mari ne lui permet pas de faire rien d'extraordinaire sans son consentement. Ce serait manquer à un des premiers devoirs de son état.

PRIERE. Vous nous avez fait pour vous, Seigneur; détachez notre cœur de tout ce qui n'est pas pour vous. Notre plus grand bonheur est de n'être attaché qu'à vous.

(4 *juillet.*) S. FÉLIX, S. IRÉNÉE ET Ste. MUSTIOLE. 1. s.

L'EMPEREUR Aurélien qui commença à régner l'an 270, fut d'abord favorable aux chrétiens ; mais la bonne volonté qu'il leur témoignait, ne dura pas long-temps. Dieu l'ayant abandonné à la corruption de son cœur, il publia des édits de mort contre tous ceux qui professeraient le nom de J. C. Sa mort arrivée au commencement de l'an 275, empêcha l'effet de ses édits dans les provinces éloignées de Rome ; mais les provinces voisines en ressentirent toute la violence pendant six ou sept mois.

Turcius fut chargé de faire en Toscane la recherche des chrétiens. Entre ceux dont la foi éclatait le plus à Sutri, ville de cette province, il y avait un prêtre nommé Félix, qui possédait de grands biens, mais sans en être possédé Il s'en servait pour assister les pauvres, et pour gagner à Dieu le plus d'ames qu'il pouvait. Quand il sut que Turcius venait, il assembla les fideles pour les exhorter à demeurer fermes dans la foi, et à ne pas craindre une tempête qui ne pourrait que les faire arriver heureusement au port.

Félix confirma ses paroles par ses exemples. Car ayant été pris ; il confessa hardiment le nom de J. C. Turcius l'ayant fait comparaître devant son tribunal, lui demanda pourquoi il avait la hardiesse de porter les peuples à mépriser la religion des Romains, et les ordonnances des Empereurs. « C'est, répondit Félix, que notre joie et notre bonheur consistent à prêcher J. C., et à procurer au peuple la vie éternelle. Quelle est cette vie, répliqua Turcius ? C'est, dit Félix, de craindre et d'adorer Dieu le Pere, notre Seigneur J. C., et le S. Esprit. » Après quelques autres questions, Turcius qui vit que Félix ne se rendait point, ordonna qu'on lui meurtrit la bouche avec une pierre, pour le punir, disait-il, de ce qu'il trompait les peuples par ses paroles. Et il continua de le faire frapper jusqu'à ce qu'il rendit l'esprit.

Le diacre Irénée l'enterra auprès de Sutri ; Dieu qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau donné pour la gloire de son nom, accorda aussi à Irénée la gloire du martyre. Turcius ayant fait arrêter le saint Diacre, le fit marcher devant son chariot, nu-pieds et chargé de chaînes jusqu'à Chiousi, où il fut mis en prison avec plusieurs autres chrétiens qui lui furent dénoncés à son arrivée.

Il y avait dans cette ville une dame chrétienne, nommée Mustiole ; cousine de l'empereur Claude qui avait régné avant Aurélien. Mustiole allait la nuit, et quelquefois le jour, à la prison pour rendre toutes sortes d'assistances aux confesseurs de J. C. et les fortifier dans la foi. Elle leur lavait les pieds, el pansait les plaies que les tourmens leur avaient faites ; et par l'indulgence des gardes et du geolier, qu'elle payait bien, elle faisait entrer dans la prison autant de rafraichissemens qu'elle jugeait à propos. Turcius en ayant été

averti, la cita pour venir rendre compte de sa conduite. Dès qu'il la vit, il fut si frappé de sa rare beauté, qu'il la fit conduire chez elle avec toute la politesse imaginable. Il alla ensuite lui rendre visite : et il voulut entrer dans une connoissance plus particuliere de sa noblesse et de sa famille, marquant assez ouvertement le désir qu'il aurait de l'épouser. Mustiole s'en apperçut et se contenta de lui répondre qu'elle ne connaissait point d'autre noblesse que celle qui vient du christianisme. Turcius lui tint de grands discours pour l'engager à ne reconnaître d'autres dieux, que ceux que Rome avait toujours adorés : mais la Sainte sut se délivrer de ses importunités, en traitant de folie et d'impiété toutes les propositions qu'il lui faisait.

Turcius peu satisfait de sa visite, alla décharger sa colere sur les chrétiens qu'il tenait prisonniers. Il réserva Irénée, mais c'était pour donner à Mustiole le spectacle de son supplice. Il le fit étendre sur le chevalet, en sa presence ; et plus on le frappait, plus il faisait paraître de fermeté dans sa patience ; et de générosité dans ses réponses. Le juge irrité de la liberté de ses remontrances, lui fit déchirer les côtés avec des ongles de fer, et appliquer des torches ardentes sur les flancs. Le trouvant invincible de toutes parts, il ordonna qu'on ne cessât de le tourmenter, que quand il cesserait de vivre. Il mourut en rendant graces à J. C. de ce qu'il l'avait jugé digne de souffrir pour son nom.

Mustiole, touchée de la cruauté de Turcius, lui en fit de vifs reproches, jusqu'à le menacer de la vengeance du ciel. Le juge en fureur la condamna à être battue avec des fouets armés de plomb, jusquà ce qu'elle expirât. Ce fut ainsi qu' elle reçut la couronne du martyre le 3 juillet.

PRATIQUES. 1 Heureux ceux qui meurent en confessant Jésus-Christ, mais il faut pour cela avoir vécu pour Jésus-Christ.

2. Employons nos biens si nous en avons, pour soulager les prisonniers et ceux qui souffrent. Si nous n'avons pas de biens, rendons-leur les services que nous pouvons.

PRIERE. Faites que nous ne vivions que pour vous, ô mon Dieu ! afin que, mourant en vous, nous vivions éternellement avec vous.

(*5 juillet.*) S. SISOY, SOLITAIRE. 4e. siecle.

SAINT SISOY ou SISOIS, est devenu un des plus grands modeles de la vie solitaire après saint Antoine. Ayant été touché de Dieu dès sa jeunesse, il quitta tout pour suivre J. C. pauvre et humilié. Il se retira d'abord dans le désert de Scété avec saint Macaire ; et un jour qu'il allait scier les blés avec lui, il fut témoin d'un miracle de ce Saint qui fit parler un mort, pour savoir où il avait mis un dépôt.

Trouvant le désert de Scété trop frequenté, et peu favorable à son amour pour le silence et la retraite, il alla s'établir au mont S. Antoine, à une journée de la mer Rouge. Il y arriva peu de temps après la mort de ce patriarche des solitaires, c'est-à-dire, l'an de J. C. 356, et il y trouva la més-

moire de ses instructions et de ses exemples si recents, qu'il se considéra comme l'un de ses disciples, et ne pensa qu'à marcher sur ses traces.

La regle de Sisoy était de ne manger que de deux jours l'un. Ordinairement même il ne mangeait pas de pain, à moins que la condescendance pour les autres ne l'y engageât. Quelques freres l'ayant prié un jour de Pâques, de venir prendre son repas avec eux : « A condition, leur dit-il, que je ne mangerai point de pain, ou que je ne mangerai que du pain. » Ils accepterent la derniere condition, et il se rendit à leur cellule; pour ne point les affliger. Une autrefois que l'on avait célébré la messe sur la montagne de S. Antoine, un des anciens lui apporta un petit verre de vin qui était resté. Sisoy le but. On lui en présenta un second, qu'il but encore. On lui en présenta un troisieme qu'il refusa, en disant : « En voilà bien assez, mon frere, ne savez-vous pas qu'il y a un démon ? »

Un séculier vint un jour avec son fils encore enfant, pour recevoir sa bénediction. L'enfant mourut en chemin; mais le pere, sans se troubler, le prit entre ses bras. Dès qu'il fut entré dans la cellule du saint vieillard, il se jetta à terre avec son fils pour lui demander le secours de ses prieres. Il sortit ensuite, et laissa son fils aux pieds de Sisoy, qui, ne sachant pas qu'il fût mort, lui dit : « Levez vous, mon fils, et suivez votre pere. » En même temps l'enfant se leva, et alla trouver son pere. Celui-ci vivement touché de cette merveille, revint à la cellule de Sisoy, et lui dit tout simplement que sa joie était égale à l'affliction qu'il avait ressentie en perdant son fils. Le solitaire, qui craignait extrêmement de perdre l'humilité, fit dire à cet homme par son disciple, qu'il se gardât bien de parler avant sa mort, de ce qui venait de se passer.

Un frere qui avait quelque sujet de plainte contre un autre, vint trouver Sisoy et lui dit qu'il était résolu de se venger. Sisoy fit ce qu'il put pour l'en dissuader; mais voyant que tout ce qu'il disait, était inutile, et que cet homme persistait toujours dans le dessein de sa vengeance, il lui dit : « Au moins, mon frere, prions Dieu ensemble, avant que vous exécutiez votre résolution. » En même temps il commença sa priere de cette sorte : « Il n'est pas nécessaire, mon Dieu, que vous preniez notre défense et que vous vous déclariez notre proctecteur, puisque ce frere prétend que nous pouvons et que nous devons nous venger nous-mêmes. » Le solitaire fut si touché de ce début, qu'il se jeta aux pieds de ce Saint, demanda pardon à Dieu, et protesta de ne vouloir jamais de mal à celui contre lequel il avait été irrité.

Comme le mont S. Antoine était exposé aux courses des Sarrasins, ils pillerent un jour le peu que Sisoy et son disciple possédaient, jusqu'à leurs habits. Ainsi ils se trouverent réduits l'un et l'autre à aller chacun de leur côté chercher dans le désert de quoi se nourrir, et à manger des choses dont à

peine les bêtes eussent voulu. Ce fut après cet accident qu'un frere vint faire cette question à Sisoy : « Si des voleurs viennent à moi pour m'attaquer, et que je me trouve le plus fort, me conseillez-vous de les tuer ? Gardez-vous - en bien, lui dit-il, car vous seriez homicide. Mais abandonnez tout à la providence de Dieu. Si vous êtes maltraité, reconnoissez que c'est une pénitence de vos péchés. Si au contraire il ne vous arrive rien de fâcheux, remerciez-en la bonté du tout-puissant

Etant devenu fort vieux, Abraham son disciple lui dit un jour ; Allons-nous-en, mon Pere, auprès de quelque lieu habité, où vous puissiez plus aisément trouver ce qui est nécessaire à votre âge : Allons où vous voudrez, répondit Sisoy, pourvu qu'il n'y ait point de femmes. Et où n'y en a-t-il point, répartit Abraham, si ce n'est dans le désert ? Menez-moi donc dans le désert, dit Sisoy. » Il paraît cependant qu'il fut enfin obligé de céder aux besoins de son corps. Il vint à Clisma ville d'Egypte sur le bord de la mer Rouge, où il mourut l'an de J. C. 428.

PRATIQUES. 1. Dieu donne, dans tous les temps, aux chrétiens des modeles à imiter ; et dans notre siecle même tout corrompu qu'il est, il y a des serviteurs fideles : étudions leurs actions, animons-nous par leurs exemples.

2. On propose souvent la question, s'il est permis de tuer pour conserver sa propre vie : notre corps est-il plus précieux devant Dieu qu'une ame pour laquelle Jésus-Christ est mort, et que nous allons précipiter dans les enfers ?

PRIERE. Vous nous faites la grace, ô mon Dieu ! de lire de grandes verités ; ne permettez pas que nous négligions de les mettre à profit.

(6 juillet. Ste. GODELIEVE. 11e. siecle.

GODELIEVE était d'une famille distinguée du Boulonois. Lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, son pere la donna à un jeune gentilhomme flamand, nommé Bertulfe, fort riche, et qui avait paru souhaiter ce mariage avec beaucoup d'ardeur. Mais il était violent et brutal, sans éducation, sans foi, sans religion. Dieu qui cache au commun des hommes le dessein qu'il a sur ses élus, permit cette alliance pour détacher Godelieve de l'affection des choses de la terre ; et pour se l'attirer par les voies des souffrances, qui sont ordinairement les plus sûres de celles qui conduisent au ciel.

Dès que Bertulfe se vit le maître de sa nouvelle épouse, il conçut pour elle une aversion dont il y a peu d'exemples. Son dégoût augmenta encore par les reproches que lui fit sa mere, femme bisarre, qui trouvait dans la physionomie de sa bru quelque chose qui lui déplaisait. Après le festin des noces où il ne voulut pas se trouver, il revint la voir pour lui dire qu'il lui abandonnait sa maison et ses domestiques, et que pour lui il se retirait chez son pere.

Godelieve ainsi méprisée de son époux, loin de ses parens et de ses habitudes, chargée de tous les soins des domestiques, sans expérience, sans conseils, sans aucun secours humain, se tourna toute vers Dieu, qui fut lui-même son

conseil et son soutien : et elle tint une conduite si sage et si irréprochable, que les langues même les plus médisantes furent réduites au silence. Elle profita de sa solitude pour mener une vie retirée, et pour s'appliquer à tous les exercices de la piété, qui convenaient à son état. Il n'y avait aucun vide dans le cours de sa vie : la priere chez elle ou à l'église, la visite des hôpitaux, l'assistance des pauvres et des malades, l'instruction de ses domestiques et le travail des mains prenaient tout son temps.

Une conduite si louable, loin de gagner le cœur de Bertulfe, semblait l'éloigner encore davantage. Son aversion pour Godelieve se changea en haine ; et il ne songeait qu'aux moyens de se délivrer une bonne fois d'un objet qui faisait son supplice. Dans cè dessein il commença, de concert avec sa mere, à lui ôter l'administration de toutes choses, et à la faire dépendre elle-même d'un valet brutal, qui ayant ordre de ne lui donner pour toute nourriture qu'une certaine quantité de pain et d'eau, et de la charger d'injures et de mauvais traitemens, enchérissait encore sur ces ordres barbares. La vertu de Godelieve ne pouvait être mise à une plus rude épreuve ; mais se souvenant de la maniere dont Jésus-Christ avait été traité sur la terre, elle s'estimait heureuse de pouvoir suivre ce divin Sauveur, par les souffrances et les humiliations. Prenant avec actions de graces le morceau de pain que lui donnait son cruel intendant, elle le coupait en deux, et en réservait la moitié pour les pauvres Si on lui parlait des malédictions dont son mari la chargeait, elle n'y répondait que par les prieres ferventes qu'elle adressait à Dieu pour sa conversion.

Bertulfe insensible à une vertu si pure, devenait de plus en plus impatient de la voir mourir de chagrin. N'osant attenter ouvertement à la vie de Godelieve, parce qu'il craignait sa famille, qui était puissante, il prit le parti de la faire mourir de faim et de misere. Il lui fit donc encore retrancher la moitié du pain qu'on lui donnait. Godelieve s'en contenta, et la partagea avec les pauvres à son ordinaire. Jusque-là elle avait eu la force et la discrétion de cacher les mauvais traitemens qu'elle avait eu à souffrir ; mais voyant qu'on en voulait à sa vie, elle crut devoir se dérober à la cruauté de son persécuteur, et se sauva chez son pere qui porta ses plaintes au comte de Flandre. Bandouin, c'était le nom de ce prince, menaça Bertulfe de tout le poids de son indignation, s'il continuait à la traiter d'une maniere si indigne. Ce malheureux contraint par l'autorité de son souverain, fit de belles promesses. Il reprit Godelieve, et lui fit quelque satisfaction apparente ; mais ne pouvant se contraindre long-temps, il résolut de s'en défaire à quelque prix que ce fût.

Godelieve ne fut pas long-temps sans s'en appercevoir : elle s'abandonna sans réserve à la Providence, et demanda à Dieu la grace de recevoir en vrai disciple de Jésus-Christ l'accident qui la délivrerait des miseres de la vie ; et reg-

dant Bertulfe comme un instrument dont Dieu se servait pour la purifier, elle ne pouvait souffrir qu'on parlât mal de lui, ni qu'on la plaignît. « La vie est si courte, disait-elle, et les plaisirs qu'on peut donner à un corps qui va pourrir, sont si peu solides, qu'il faut compter pour rien d'être hors d'état de les goûter .... »

Bertulfe désespérant de se délivrer de Godelieve par la faim et la misere, fit confidence de sa situation à deux valets affidés, nommés *Lambert* et *Hacca*, qui le releverent du scrupule qu'il avait eu jusque-là, de s'en défaire par les voies de fait. Ils s'offrirent pour être les exécuteurs de l'assassinat qu'ils lui conseillerent : ils convinrent du jour et de la maniere, et ne s'occuperent plus que des moyens d'ôter à la Justice toutes les preuves du crime qu'ils étaient prêts de commettre. Dans cette vue Bertulfe feignit une réconciliation avec Godelieve : il la vint trouver la veille de la funeste tragédie, lui donna toutes les marques d'une véritable tendresse, et protesta qu'il voulait réparer sinceremeut le scandale de sa conduite passée. Il ajouta que comme leur mésintelligence venait sans doute de quelque sortilége, il la priait de trouver bon qu'une certaine femme qui avait le secret de renouer les amitiés conjugales, vînt la voir, parce qu'elle lui avait promis qu'en la voyant elle ferait cesser toute l'aversion qu'il avait sentie jusque-là pour elle ; que la nuit suivante, Lambert et Hacca qu'elle connaissait bien, lui ameneraient cette femme. Godelieve se contenta de lui dire : « Je suis la servante de Jésus-Christ, mes intérêts sont entre ses mains. Si ce que vous me proposez peut se faire sans crime, j'y consens de tout mon cœur. » Sur cette réponse, Bertulfe monta à cheval, et s'en alla à Bruges pour y attendre la nouvelle de sa mort.

Sur le milieu de la nuit, les deux valets entrerent dans la chambre de Godelieve, la tirerent de son lit avec violence, sans lui donner le temps de prendre de quoi se couvrir, sous prétexte que la femme dont on lui avait parlé, l'attendait à la porte avec impatience. En même temps ils lui jeterent une corde au cou, et l'étranglerent ; et craignant qu'elle n'expirât pas assez vîte, ils la traînerent dans une marre d'eau, pour achever de la suffoquer. Après l'y avoir laissé quelque temps ils la rapporterent dans son lit.

Comme elle avait coutume de se lever avant le jour pour aller à l'Eglise faire sa priere, les domestiques furent surpris de ne point la voir dans la maison, lorsque la matinée était déjà avancée. Ils allerent donc à sa chambre, où ils la trouverent morte, portant au cou les marques de la corde avec laquelle on l'avait étranglée. On croit que cette mort cruelle arriva l'an de Jésus-Christ 1070. Dieu fit connaître la sainteté de Godelieve par plusieurs miracles ; et dix-huit ans après sa mort, Ratbodon, évêque de Noyon et de Tournai, leva son corps hors de terre : ce qui était une espece de canonisation. Sa vie a été écrite par Drogon ou Dreux,

contemporain de Godelieve, religieux et prêtre dans l'endroit même où vivait cette sainte femme. Il la composa sur les dépositions et les mémoires des témoins oculaires, et il adressa son ouvrage à l'évêque de Tournai, dont nous venons de parler.

PRATIQUES. 1. Une femme chrétienne ne doit opposer aux violences d'un mari, que la patience et la douceur: avec ces armes, elle ne sera jamais vaincue.

2. On attribue souvent la mésintelligence, des personnes mariées, à des sortileges, et on emploie pour les faire cesser, des moyens condamnés par l'Eglise. Le véritable sort est le peu de religion de ces personnes. Qu'elles recourent sincerement à Dieu par une conversion véritable, et le prétendu sort cessera bientôt.

PRIERE. Seigneur, vous avez élevé le mariage jusqu'à en faire un sacrement; faites, par votre miséricorde, que les personnes qui y sont engagées, respectent le lien sacré qui les a unis à la face de vos saints Autels; et qu'une ardente charité couvre toutes les imperfections qui, sans elle, seraient capables de les désunir.

(7 juillet.) S. PROCOPE, MARTYR. 3.e siecle.

SAINT Procope eut l'honneur d'être la premier Martyr de la persécution de Dioclétien. Il naquit à Jérusalem, et il fut élevé dans la religion de Jésus-Christ. Dès l'enfance, il menait une vie très-mortifiée. Le pain et l'eau faisaient toute sa nourriture; et son corps était tellement abattu par la pénitence, dit l'auteur de sa vie, qu'il ressemblait à un cadavre.

Ayant quitté le lieu de sa naissance pour aller demeurer à Scythople près du Jourdain, il y servait l'Eglise en qualité de lecteur, d'interprete de la langue Syriaque, et d'exorciste, lorsque l'édit des Empereurs contre les chrétiens y fut publié. Procope fut arrêté des premiers, et conduit à Césarée où était le siége du gouverneur appelé Flavien. Ayant été cité pour comparaître devant lui, ce juge commença par lui proposer de sacrifier aux dieux. « Je ne reconnais qu'un Dieu, répondit Procope, et ce nom n'est dû qu'à celui qui a créé l'univers, qui le gouverne seul, et qui en est l'unique maître. » Flavien touché de cette réponse, fut obligé de convenir qu'elle était très-sensée. Mais au moins: lui dit-il, offrez de l'encens aux Empereurs. « Un Etat est chancelant dès qu'il a plusieurs maîtres, répondit Procope: il est bien plus avantageux de n'avoir qu'un Seigneur et qu'un Roi. » Cette répartie était d'autant plus hardie, qu'elle pouvait regarder le gouvernement présent de l'Empire, qui avait alors quatre maîtres. Aussi Flavien s'en trouva-t-il si choqué, qu'il porta sur-le-champ une sentence de mort contre Procope, en disant, qu'on ne manquait pas impunément de respect aux Empereurs. Il eut la tête coupée un mercredi 8 de juillet, l'an de Jésus-Christ 303.

PRATIQUE. 1. La Religion sainte dont nous faisons profession, est une vie de pénitence et de croix; nous ne pouvons la conserver en vivant dans les délices.

2. Ne servons-nous qu'un Dieu? Nos passions ne sont-elles pas autant de divinités que nous suivons aveuglément?

PRIERE. Seigneur, vous seul êtes notre Dieu: ne permettez pas que nous en servions d'autres; et faites qu'en honorant ceux que vous avez établis au-dessus de nous, nous n'oubliions jamais que vous êtes au-dessus d'eux.

(8 *juillet.*) S.te ELISABETH, REINE DE PORTUGAL. 13.e siecle.

ELISABETH était fille de Pierre III, roi d'Arragon, et de Constance, fille de Mainfroy roi de Sicile. Elle naquit l'an 1271, et fut nommée Elisabeth, en l'honneur de sainte Elisabeth de Hongrie, sa grand'tante. Le roi Jacques son grand-pere, surnommé le Saint à cause de sa piété, et le Conquérant à cause de sa valeur, voulut se charger de son éducation, et il reconnut bientôt que Dieu lui avait confié un dépôt qui lui était cher, et sur qui il devait répandre les dons les plus précieux de sa grace. Dès l'âge de huit ans, Elisabeth avait tant d'ardeur pour la priere, qu'elle s'imposa l'heureuse obligation de réciter tous les jours le grand Office de l'Eglise, ce qu'elle continua toute sa vie.

Elisabeth porta ce goût pour la priere dans le mariage, où ses parens l'engagerent dès l'âge de douze ans; et le changement d'état ne put rien changer dans ses mœurs. Denis, roi de Portugal, qui lui fut donné pour mari, avait plus cherché en elle sa beauté et les avantages de sa naissance, que sa vertu et sa piété: mais il lui laissa la liberté de se satisfaire dans tout ce que sa dévotion lui prescrivait; et quoiqu'il ne se piquât pas lui-même d'une grande vertu, il ne put s'empêcher d'admirer et d'estimer celle d'Elisabeth. La pieuse Reine profitant de la liberté que le Roi lui laissait, se fit au milieu de la cour une regle de conduite qui approchait fort de la vie des Religieuses les plus exactes.

Elle se fit une loi de s'astreindre à certains exercices réglés, qui partageaient tout son temps, espérant que la fidélité avec laquelle elle s'y assujettirait, servirait à honorer le Créateur, qui a établi un ordre souverain dans tout l'univers. Par l'arrangement qu'elle avait pris pour toute ses actions et ses différens exercices, elle ne faisait rien par fantaisie et par humeur, défaut assez ordinaire aux personnes mêmes qui veulent vivre dans la piété.

Elle se levait tous les jours de grand matin, et après plusieurs prieres qu'elle récitait avec beaucoup de ferveur, elle passait quelque temps en méditation; ensuite elle récitait matines, laudes et primes du grand Office. Après cela elle assistait au saint sacrifice de la messe où elle communiait très-souvent; cherchant dans cette divine nourriture le soutien de son ame, et l'appui des vertus qui lui servaient de préparation. Toutes les autres heures de la journée étaient aussi saintement remplies: ou elle réglait son domestique et s'acquittait des devoirs de son état, auxquels elle était très-fidelle, comme étant le capital de la dévotion; ou elle lisait des livres de piété; ou elle travaillait des mains. On ne voyait point de moment vide dans sa journée, et elle n'en

remplissait aucune par les jeux et les divertissemens. Quand on lui représentait qu'une vie si austere ne convenait point à son rang, elle répondait « La mortification est d'autant plus nécessaire sur le trône, que les passions y sont plus vives, et les dangers plus grands. » Elle mourut l'an 1336, âgée de 65 ans.

Outre les jeûnes prescrits par l'Eglise, elle jeûnait encore trois fois la semaine; l'Avent tout entier, depuis la fête de saint Jean-Baptiste jusqu'à l'Assomption; et quelques jours après elle commençait un carême, qu'elle ne finissait qu'au jour de saint Michel; et lors même qu'elle ne jeûnait pas, elle était très-sobre dans le boire et le manger: de peur qu'en nourrissant trop bien son corps, elle ne rendît son esprit moins propre à la méditation des choses saintes.

PRATIQUES. 1. Imitons sainte Elisabeth en réglant tous nos exercices, et les temps du jour où nous devons les faire, afin de fixer notre inconstance; la fidelité à observer cette regle est plus difficile qu'on ne pense, mais regardons-la comme une partie de notre pénitence qui sera agréable à Dieu.

2. C'est une pratique bien sainte que d'entendre la Messe tous les jours; mais ayons soin tous les jours de nous offrir avec Jésus-Christ à Dieu son pere, comme des victimes vivantes, saintes, agréables à ses yeux.

PRIERE. Seigneur, vous nous donnez des modeles dans tous les temps et dans toutes les conditions: donnez-nous la force de les imiter.

(9 *juillet.*) S. CYRILLE, MARTYR, 3.e siecle.

CYRILLE pratiqua la loi de Dieu dès son enfance. A 34 ans il fut fait évêque de Cortyne dans l'île de Candie, et il gouverna cette église pendant 54 ans. Non content de conserver dans la pureté de la foi ceux qu'il trouva fideles à J. C., il travailla de telle sorte à augmenter le troupeau du maître qu'il servait, qu'il convertit un grand nombre de païens, et que sur la fin de son épiscopat, il eut la consolation de voir presque toute sa ville soumise à la véritable religion.

L'édit contre les chrétiens ayant été publié à Cortyne, le gouverneur de la ville, nommé Luce, fit arrêter Cyrille âgé pour lors de 84 ans, et voulut l'obliger de sacrifier aux dieux de l'empire. Sur le refus qu'il en fit, il lui déclara que l'édit du prince portait punition de mort contre les contrevenans, et il l'exhorta à avoir pitié de sa vieillesse. « Ne faites aucune attention à ma vieillesse, répondit Cyrille: le Dieu que je sers me promet de renouveler ma jeunesse comme celle de l'aigle. Je ne puis sacrifier à vos dieux; parce que quiconque reconnaîtra d'autres dieux que celui-là seul à qui cet auguste nom appartient, sera exterminé de dessus la terre. » J'apprends, lui dit le gouverneur, que vous avez de la sagesse et de l'expérience, faites-en maintenant usage, en prenant les moyens les plus propres à vous sauver, vous et tous ceux qui vous sont attachés. « Je ne saurais, repartit Cyrille, faire paraître plus de sagesse, qu'en cherchant à ne me perdre point, après avoir appris aux autres à se sauver. »

Le juge lui fit encore plusieurs instances pour tâcher de le vaincre et de lui faire changer de résolution ; mais voyant qu'il n'en pouvait venir à bout, il prononça sa sentence en ces termes : « J'ordonne que Cyrille, ennemi de nos dieux, soit brûlé vif. » Ce qui fut exécuté l'an 250.

PRATIQUE. Ayant le bonheur d'être nés chrétiens, et de vivre parmi les chrétiens, personne ne nous porte aujourd'hui à adorer les idoles de bois et de pierre ; mais ne voyons-nous pas tous le jours de mauvais chrétiens sacrifier à l'or et à l'argent, aux plaisirs charnels, à l'ambition ? Fuyons leur compagnie, et prenons garde que leur exemple ne nous entraîne.

PRIERE. Rendez-nous, Seigneur, des adorateurs en esprit et en vérité, en nous détachant des créatures, pour n'aimer que vous.

(10 *juil.*) S.te FÉLICITÉ ET SES SEPT ENFANS, MART. 2.e S.

SAINTE FÉLICITÉ est une des plus illustres martyres qui ait souffert dans la ville de Rome. Après la mort de son mari, elle vécut dans la retraite, occupée de la priere et de l'éducation de ses enfans. Elle avait sept garçons à qui la grandeur de la naissance pouvait faire espérer les premieres dignités romaines. Mais Félicité leur inspira de bonne heure du dégoût pour tous les vains honneurs du siecle ; et elle demandait sans cesse à Dieu, d'en faire des citoyens du ciel, plutôt que des hommes distingués dans le monde.

L'exemple de sa piété servait à affermir plusieurs chrétiens, et portait un grand nombre de païens à renoncer aux idoles. Les prêtres des faux Dieux en porterent leurs plaintes à l'empereur Antonin, et ils disaient dans leur requête : Cette femme veuve et ses enfans attentent à votre propre vie, en insultant nos dieux : que si elle tarde plus long-temps à adorer les divinités de l'empire, votre piété doit savoir qu'elles seront irritées de maniere à ne pouvoir plus être appaisées. Sur cette requête, Félicité fut arrêtée avec ses sept fils ; et l'empereur chargea de cette affaire le préfet de Rome, nommé Publius, à qui il recommanda de faire en sorte que les dieux fussent appaisés, et les pontifes satisfaits. Publius voulut voir Félicité ; il la fit venir chez lui, pour lui parler en particulier. Il employa d'abord les voies de civilité et de douceur, pour la porter à sacrifier aux dieux de l'empire. Mais voyant qu'il ne pouvait en venir à bout, il eut recours aux menaces, et lui fit entendre qu'il s'agissait d'obéir ou de mourir.

Felicité soutenue par la grace de Jésus-Christ, et animée d'une foi vive, répondit au préfet : Vos menaces ne sauraient m'abattre : et vos promesses ne peuvent me séduire. L'esprit saint qui est en moi, me rend invincible au démon : ainsi je ne crains rien, sachant que si Dieu me conserve la vie, je demeurerai victorieuse dans ce combat que vous me livrez ; mais s'il vous permet de me l'ôter, je remporterai sur vous en mourant, une victoire encore plus glorieuse. Misérable que vous êtes, lui dit Publius, si la mort a pour vous tant de charmes, ne la procurez pas à vos enfans. Ils vivront, répartit

Félicité, pourvu qu'ils ne sacrifient point aux idoles.; au lieu que s'ils commettent un si grand crime, ils ne peuvent attendre qu'une mort éternelle.

Le lendemain il parut sur son tribunal dans la place de Mars, et il fit comparaître Félicité avec ses enfans. Il dit à la Sainte, en leur présence; Ayez pitié de vos enfans, dont la jeunesse florissante promet tant au public. La pitié à laquelle vous me portez, répondiit Félicité, est une véritable impiété; et la compassion à laquelle vous m'exhortez, me rendrait la plus cruelle de toutes les meres. Puis se tournant vers ses enfans, elle leur dit: Regardez en haut, mes enfans, voyez le ciel: c'est là que J. C. vous attend avec ses Saints. Demeurez fideles dans son amour, et combattez pour vos ames. Publius irrité de son courage, lui fit donner des soufflets, en disant: Vous êtes bien hardie de leur donner en ma présence de tels avis, au mépris des ordres de nos princes.

Alors il appela ses sept enfans, l'un après l'autre. Il tâcha de gagner le premier nommé *Janvier*, tantôt en lui promettant de grands biens, tantôt en le menaçant des plus rigoureux supplices. Ce jeune homme lui répondit: Vous me conseillez des choses insensées, mais la sagesse de mon Dieu me conserve, et elle me rendra victorieux. Le préfet voyant sa fermeté, le fit battre de verges et l'envoya en prison.

Il fit approcher le second, nommé *Félix*, et l'exhorta de même à sacrifier aux dieux. Il n'y a qu'un seul Dieu, répondit Félix, et c'est à lui que nous offrons le sacrifice de nos cœurs. Publius le renvoya après cette réponse, et fit venir le troisieme, nommé *Philippe*, et lui dit: L'empereur Antonin, mon maître et le vôtre, vous commande d'honorer les dieux tout-puissans. Ceux dont vous me parlez, dit Philippe, ne sont ni dieux, ni tout-puissans; ce ne sont que de vaines idoles; et ceux qui les honorent, périront éternellement. Publius commanda qu'on lui amenât le quatrieme, nommé *Sylvain*, et lui dit: Je vois bien que vous avez concerté avec la plus méchante de toutes les meres, le dessein de vous perdre, en méprisant d'obéir aux empereurs. Sylvain répondit: Si nous étions assez faibles pour craindre une mort passagere, nous tomberions dans un supplice éternel; mais parce que nous savons les récompenses qui attendent les justes, et la peine qui est réservée aux pécheurs, nous méprisons les menaces des hommes, et nous demeurons constans dans la fidélité que nous devons à Dieu. Le cinquieme nommé *Alexandre* ayant comparu ensuite, Publius lui dit: Ayez pitié de votre jeunesse: obéissez aux empereurs, afin de mériter leur faveur et de conserver votre vie. Je suis serviteur de J. C., répondit Alexandre, je le confesse de bouche, je le possede dans mon cœur, et je l'adore sans cesse. Publius fit venir le sixieme nommé *Vital*, et lui dit: Pour vous, vous souhaitez peut-être de vivre. Qui est-ce, répondit Vital, qui souhaite une meilleure vie, ou de celui qui adore le véritable Dieu, ou de celui qui sert les démons? Et qu'est-ce que les démons, reprit

Publius ? Les démons, reprit Vital, sont tous les dieux des nations, avec ceux qui les adorent. Enfin Publius ayant fait approcher le dernier nommé *Martial*, lui dit : Vous êtes vous-mêmes les auteurs des cruels supplices qui vous attendent, en méprisant les ordres des empereurs. O si vous saviez, répondit Martial, quels sont les tourmens que Dieu prépare aux adorateurs des idoles ! Il veut bien différer encore de faire éclater sa juste colere contre vous et vos idoles ; mais sachez que tous ceux qui ne confessent pas que J. C. est le vrai Dieu, seront jetés dans les flammes éternelles.

Le préfet le renvoya, et rapporta à l'empereur le procès-verbal de cet interrogatoire. Antonin l'ayant vu, prononça une sentence de mort contre Félicité et ses enfans, et renvoya l'exécution à quatre différens juges. On fit mourir le premier des sept freres à coups de lanieres plombées, c'est-à-dire, garnies de balles de plomb par les bouts. Le second et le troisieme furent assommés à coups de bâtons. Le quatrieme fut précipité dans le Tibre. Les trois derniers eurent la tête tranchée aussi-bien que leur mere, l'an de J. C. 164.

Pratiques. 1 Le premier devoir des parens est d'élever leurs enfans chrétiennement ; mais il faut commencer par leur donner l'exemple, 2. Le monde nous tente tous les jours, comme le juge a tenté ces Saints : méditons leurs réponses pour nous affermir dans la foi.

Priere. C'est vous, Seigneur, qui donnez la véritable sagesse ; instruisez-nous, afin que nous ne nous laissions pas séduire par la fausse sagesse du siecle.

(11 *juillet.*) S. JEAN, évêque et martyr. 7e. siecle.

Saint Jean, dont l'église fait aujourd'hui mémoire, est regardé comme l'un des plus savans et des plus saints prélats du septieme siecle. Ayant été fait évêque de Bergame dans la Lombardie, vers l'an de J. C. 656, il s'appliqua à purger son diocese de l'hérésie arienne, et Dieu lui donna la consolation de voir les fruits de ses travaux par la conversion de plusieurs d'entre ceux qui étaient les plus attachés à l'Arianisme.

Il crut n'avoir rien fait en rétablissant la pureté de la foi dans son diocese, s'il ne travaillait de toutes ses forces à rétablir encore la pureté des mœurs. Il reprenait les grands et les petits avec une sainte liberté, lorsqu'il s'agissait de les retirer du péché. Cette liberté lui aurait été funeste, si Dieu même ne l'eut pris sous sa protection d'une maniere visible. Ayant été obligé d'aller à Pavie, il fut invité à manger avec Cunibert, héritier du royaume de Lombardie, et déjà associé au gouvernement de l'état par le roi son pere. Un jour que le Saint était à table avec Cunibert, il lui fit une généreuse remontrance, sur une injustice qu'il commettait. Le jeune prince s'en trouva si piqué, qu'il résolut la perte de celui qui osait blâmer sa conduite. Il avait dans son écurie un cheval fougueux que personne n'osait monter ; il le fit conduire à l'hôtellerie du saint évêque, et défendit qu'on lui en donnât

un autre pour s'en retourner à Bergame. Jean, plein de confiance en celui qui donne, quand il veut, la douceur des agneaux aux bêtes les plus farouches, ne fit point de difficulté de monter le cheval envoyé par le prince; et au grand étonnement de tous ceux qui étaient attentifs à ce qui allait arriver, il trouva dans ce cheval la docilité de ceux qu'on a dressés avec le plus de soin.

Cunibert ayant appris cette merveille, en fut vivement touché; et reconnaissant que Dieu était avec son serviteur, il voulut bien vivre avec lui. Il lui fit présent du meilleur de ses chevaux, qu'il avait coutume de monter lui-même, et il lui rendit dans la suite toutes sortes d'honneurs. Jean ne survécut gueres à cet événement. Les chefs des Ariens ne pouvant souffrir qu'il les poursuivît toujours avec la même vivacité, le firent assassiner le onzieme de juillet, l'an de J. C. 683.

PRATIQUE. Ne nous contentons pas de croire ce que la foi nous enseigne. Notre foi est semblable à celle des démons, si nos actions ne sont conformes à ce que nous croyons.

2 Ne craignons jamais de dire la vérité. Dieu saura bien nous tirer des dangers auxquels une prudente liberté nous aurait exposés.

PRIERE. Seigneur, faites-nous aimer la vérité; faites-nous croire qu'elle est un bouclier qui nous couvre contre tous ceux qui en sont les ennemis..

(12 *juillet.*) S. HYDULPHE, ÉVÊQUE DE TRÊVES. 7e. siecle.

HYDULPHE naquit en Baviere. Le désir de la retraite lui fit abandonner son pays pour se retirer dans le diocese de Trêves. Sa vertu l'ayant fait connaître dans la solitude, il fut élevé sur le siége de Trêves. Il y travailla, non en mercenaire qui ne cherche que ses propres intérêts, mais en pasteur vigilant qui aime véritablement son troupeau. Les grandes occupations inséparables du ministere pastoral; les dangers qui l'accompagnent, et le souvenir des délices spirituelles qu'il avait goûtées dans la retraite, lui firent reprendre le chemin de la solitude.

On a vu dans les différens siecles de l'église, des évêques quitter leurs siéges pour embrasser la profession monastique. Il faut avouer cependant que l'on a toujours cru que les liens qui attachent les pasteurs à leurs églises, ne pouvaient être rompus sans de grandes raisons. Hydulphe fit part de son dessein à l'évêque de Toul, nommé Jacob, et il se retira dans le désert du pays des Vosges, où il y avait déjà un grand nombre de serviteurs de Dieu, qui y vivaient loin du commerce et de la société des hommes.

Il n'y fut pas long-temps sans se voir environné d'une foule de gens que l'odeur de sa vertu attirait auprès de lui. La peine qu'il eut de renvoyer ceux qui venaient chercher Dieu avec lui, l'obligea de pourvoir aux moyens de les mettre à couvert de l'injure de l'air et de l'insulte des bêtes. C'est ce qui a donné l'origine au monastere de *Moyen-Moutier*,

qui subsiste encore aujourd'hui. C'est une abbaye de Bénédictins de la congrégation de S. Vannes.

Hydulphe était très-uni avec S. Déodat, appelé vulgairement *S. Dié*, qui avait bâti le monastere de *Jointures*. Comme ils n'étaient qu'à deux lieues l'un de l'autre, ils se visitaient une fois l'année, pour s'éclairer et se soutenir mutuellement dans la carriere de la vie spirituelle où ils étaient entrés. Au jour destiné pour cette visite, ils partaient à la même heure pour venir l'un au-devant de l'autre. Dés qu'ils s'étaient joints, ils se mettaient à genoux à l'endroit même où ils se rencontraient : et après avoir fait leur priere, ils se donnaient le baiser de paix, et s'entretenaient ensuite du bonheur de la vie future. Ce saint commerce dura jusqu'à la mort de S. Dié. Hydulphe vécut toujours dans les exercices de la plus austere pénitence. Dans un âge très-avancé, il s'occupait encore du travail des mains, et en gagnait ce qui était nécessaire pour sa nourriture et ses vêtemens. Il mourut l'an de J. C. 707.

PRATIQUES. 1. La retraite est un port assuré contre les tentations du siecle, quand c'est l'esprit de Dieu qui y conduit : les Saints l'ont toujours désirée.

2. Qu'il est avantageux de trouver des amis dont la vie et les discours excitent à la piété! Est-ce là ce que nous cherchons dans nos amis ?

PRIERE. C'est vous, Seigneur, qui formez les amitiés véritables : donnez-nous des amis, qui, étant vos serviteurs, nous apprennent à le devenir.

(13 *juillet.*) S. EUGENE, EVÊQUE DE CARTHAGE. 5e. siecle.

EUGENE, fut élu évêque de Carthage dans un temps que cette Eglise était persécutée par les Ariens qu'Huneric soutenait. Ce prélat se rendit bientôt vénérable à ceux-mêmes qui n'étaient pas de la communion de l'Eglise. Pour les catholiques, il gagna leurs cœurs à un point que chacun se fût estimé heureux de donner sa vie pour lui. Sa charité se repandait sur tous avec tant d'abondance, qu'on était surpris qu'il pût faire tant d'aumônes dans un temps où les barbares maîtres de tout, laissaient l'Eglise dans l'indigence et la pauvreté. Il trouvait ces ressources dans les cœurs qu'il se conciliait par sa douceur, et dans l'austérité de sa vie : car il se refusait tout pour le donner aux autres. Quand on lui représentait qu'il devait du moins se réserver de quoi pourvoir à ses propres besoins : « Le bon Pasteur, répondait-il, doit être prêt de donner sa vie pour son troupeau ; lui convient-il de se mettre beaucoup en peine des besoins de son corps ? »

Tant de vertu l'exposerent à l'envie et à la haine des Evêques Ariens. Chaque jour ils inventaient de nouvelles calomnies contre lui : et enfin ils porterent le roi Huneric à lui défendre de s'asseoir sur le siége épiscopal, de prêcher la parole de Dieu au peuple, et de souffrir dans son Eglise ni hommes ni femmes qui fussent habillés à la Vandale. Nous

ne savons point ce que le saint Evêque répondit aux deux premiers articles ; mais il dit sur le troisieme : Que la maison de Dieu étant ouverte à tout le monde, il ne lui était pas permis d'empêcher ceux qui voulaient y entrer, ni d'en chasser ceux qui y étaient.

Huneric irrité de cette réponse, fit mettre à la porte de l'Eglise des bourreaux, qui dès qu'ils voyaient un homme ou une femme y entrer avec l'habit de leur nation, leur jetaient sur la tête de petits bâtons dentelés, dont ils leur entortillaient les cheveux ; et les tirant avec force, ils arrachaient la chevelure avec la peau. Quelques-uns en perdirent les yeux ; d'autres en moururent après avoir long-temps souffert ; plusieurs expirerent à la porte même de l'Eglise. On menait par la ville des femmes avec leur tête ainsi écorchée, précedées d'un crieur, pour les montrer à tout le peuple. Huneric ôta toutes les pensions aux catholiques qui étaient à sa cour, et les employa aux travaux les plus rudes de la campagne. Ainsi l'on vit des personnes de condition, et d'une santé foible, obligées de faire la moisson pendant les plus grandes chaleurs. Ce prince barbare croyant abbattre les catholiques à force d'être cruel, ne se contenta pas de ces premiers coups, il chassa les laïcs de leurs maisons, les dépouilla de leurs biens et les relégua dans l'île de Sardaigne. Il fit assembler les vierges, et les traita indignement, pour les obliger à déposer contre les ecclésiastiques, comme s'ils eussent été coupables d'impudicité. Il fit prendre près de cinq mille Evêques, prêtres, diacres et autres ecclésiastiques, et les relégua dans les déserts.

Saint Eugene fut exilé dans les déserts de la Tripolitaine, et mis à la garde d'un nommé Antoine, qui exerça contre lui toutes sortes de cruautés.

Huneric sentit enfin le poids de la colere du Seigneur. Saint Victor de Vite dit qu'il fut mangé des vers qui sortaient de toutes les parties de son corps, et qu'il mourut ainsi dans le désespoir en vidant ses intestins. L'Eglise respira un peu sous son successeur. Saint Eugene eut la liberté de revenir à Carthage l'an 487, et il obtint du nouveau roi, que ce prince rappelât tous les Evêques. Mais ce calme dura peu. Ce roi mourut l'an 496 ; et Trasamond son successeur recommença la persécution. Dès la même année, ou tout au plus la suivante, S. Eugene fut enlevé tout d'un coup, et conduit au roi. Il disputa en sa présence avec le Patriarche des Ariens, qu'il confondit, et réduisit au silence. Pour prix de cette victoire le Seigneur lui en prépara une seconde, dont il réserva le prix pour l'autre vie. Il fut condamné à perdre la tête avec deux autres qui l'avaient accompagné, et qui eurent en effet la tête tranchée. Pour Eugene, il eut seulement la gloire de montrer que Dieu lui avait donné le courage et la constance d'un généreux Martyr ; car Trasamond lui en envia l'honneur. Le bourreau avait déjà l'épée tirée, prêt à le frapper, lorsqu'on lui demanda encore quelle était

sa résolution. « C'est, dit-il, de perdre la vie plutôt que d'abandonner la foi. » Le roi sembla avoir honte de faire mourir un homme respectable par sa science et sa vertu, et faisant arrêter le bras du bourreau, il exila le Saint dans le Languedoc. Eugene se retira à Alby, où on le laissa en paix, quoiqu'Alaric roi des Visigoths, qui étaient Ariens comme les Vandales, fût maître de cette Province. Le saint Prélat y fut aussi respecté qu'à Carthage; et l'on dit que le grand nombre de catholiques qui voulurent se mettre sous sa conduite, l'obligerent à bâtir un monastere dans le lieu de son exil. Il y finit sa glorieuse carriere l'an 505.

PRATIQUE. Si nous avons quelque bien, nous n'en sommes que les économes. Jésus-Christ nous a donné jusqu'à la derniere goutte de son sang, et nous refusons aux pauvres quelque petit soulagement.

PRIERE. Seigneur, ne permettez pas que nous soyons exposés à la persécution pour les vérités de la Religion, ou augmentez notre foi.

(14 juillet.) S. BONAVENTURE. 13e. siecle.

BONAVENTURE naquit l'an 1221 à Bagnaréa en Toscane. En 1243, Bonaventure âgé de 22 ans, entra dans l'ordre des Freres Mineurs. Les secours qu'il trouva dans ce nouvel engagement, acheverent de l'affermir dans le bien. Son ordre plein d'estime pour sa vertu, le choisit pour général, à l'âge de 35 ans, et le pape Alexandre IV confirma cette élection. Bonaventure eut beau exposer sa jeunesse et son peu d'experience dans la conduite des autres, il fut contraint d'obéir. Chef d'un ordre si célebre, il n'en fut que plus humble; et les embarras inséparables de sa place, ne l'empêcherent point de pratiquer toujours ce qu'il y avait dans le cloître de plus difficile et de plus humiliant.

Grégoire X ayant été élevé sur la chaire de saint Pierre, trouva tant d'affaires à regler, tant d'abus à réformer, qu'il crut devoir convoquer un concile général. Il jeta les yeux sur diverses personnes qui étaient le plus en reputation de science et de piété; et afin de leur donner plus d'autorité, il les éleva aux prélatures et au cardinalat de l'Eglise romaine, qui était dès-lors en grande considération. Bonaventure ayant appris qu'il était de ce nombre, sortit secrétement de l'Italie, et se réfugia au grand couvent de Paris. Mais un ordre bien précis le fit retourner promptement. Il était dans le couvent de Mugello, à quatre ou cinq lieues de Florence, lorsque deux nonces du pape vinrent lui apporter le bonnet. Ils trouverent ce général occupé aux plus bas offices de la cuisine, et ils se contraignirent pour ne point faire paraître la peine que leur causait ce spectacle. Bonaventure ne se contraignit point pour eux, et ne rougit point de continuer en leur présence le vil ministere * qu'il avait commencé. Quand il eut achevé, il prit le bonnet en soupirant, et marquant à ses freres en présence des nonces, le regret qu'il avait de

* Il était occupé à laver la vaisselle.

l'échange qu'on lui faisait faire des fonctions paisibles du cloître, contre les nouvelles obligations qu'on lui imposait.

L'ouverture du concile s'étant faite le septieme de mai de l'an 1274, dans la ville de Lyon, Bonaventure y prêcha à la seconde et à la troisieme session. Après la quatrieme, qui se tint le sixieme de juillet, il tomba dans une défaillance qui fut suivie d'un vomissement continuel. Cet accident, qui lui fit perdre toutes ses forces, le fit passer de cette vie à l'éternité bienheureuse, le quatorzieme du même mois.

Saint Bonaventure a laissé un grand nombre d'écrits également remplis d'érudition et de sentimens de piété. Saint Thomas d'Aquin, avec qui il était fort uni, étant venu le voir dans le temps qu'il composait la vie de S. François, ne voulut pas le détourner : « Laissons le Saint, dit-il, travailler pour le Saint : ce serait une indiscrétion de l'interrompre. » Une autre fois ce saint docteur pria S. Bonaventure, de lui dire dans quelles sources il puisait l'onction qu'on trouvait dans ses écrits, et cette éloquence toute divine qui les faisait rechercher. S. Bonaventure lui montra son crucifix, et lui dit : « Voilà le grand livre où j'apprends tout ce que j'enseigne. » Un frere lui disait un jour : « Dieu vous a donné de grands talens à vous autres savans, avec lesquels vous pouvez le louer et le servir ; mais nous autres ignorans, que pouvons-nous faire pour lui plaire ? Vous pouvez aimer Dieu, repondit le Saint ; c'est par-là qu'on lui est véritablement agréable. »

PRATIQUES. 1 Que ceux qui s'appliquent à l'étude, pensent souvent à la conduite de S. Bonaventure. Ils seront toujours au-dessous des plus ignorans, s'ils ne sont vraiment humbles.

2. La croix de Jésus-Christ est un excellent livre. Que nous serions savans, si nous y lisions souvent !

PRIERE. Nous ne pouvons, Seigneur, vous être agréables qu'en vous aimant ; que votre Espri saint prie en nous, et nous fasse obtenir ce plus précieux de tous vos dons.

(15 juillet.) S. JACQUE DE NISIBE. 4e. siecle.

SAINT JACQUE était de Nisibe, ville célebre, sur les limites de l'empire romain, dont elle dependait alors, et de celui des Perses qui l'occuperent ensuite. Dégoûté du monde aussitôt qu'il le connut, il chercha son salut dans la retraite, et il embrassa la vie solitaire des Anachoretes. Afin d'être plus inconnu, il demeurait sur les plus hautes montagnes dont l'accès était plus difficile et plus impraticable. L'hiver il se mettait à couvert dans une caverne, qui lui rappelait sans cesse l'étable de Bethléem ; et cette pensée, lui faisait supporter avec joie toutes les incommodités de l'état qu'il avait embrassé. Quand l'hiver était passé, il quittait sa caverne, et demeurait toujours exposé à l'air dans les bois : sa nourriture n'était que des fruits sauvages, qu'il cueillait sur les arbres, et les herbes qu'il trouvait propres à manger : il n'usait jamais de feu ni pour faire cuire ce qu'il mangeait,

ni pour se chauffer. Sa tunique et son manteau n'étaient que de poil de chêvre très-rude.

Quelque dessein qu'il eût de demeurer ignoré, on reconnut son mérite ; et l'estime que l'on avait pour sa vertu, le fit choisir pour Evêque de Nisibe sa patrie. Mais il garda dans la ville le même genre de vie qu'il menait sur les montagnes. Il jeûna et coucha sur la terre comme auparavant ; il porta le même habit, et se nourrit des mêmes mets, quoiqu'il travaillât beaucoup plus qu'il ne faisait dans sa solitude. Comme il dépensait peu pour lui-même, il trouvait toujours de quoi donner à ceux qui étaient dans la misere. Quelques gueux qui connoissaient son humeur bienfaisante, s'attrouperent un jour pour en abuser : et ils eurent recours à un artifice digne d'eux pour tirer de l'argent du saint Evêque. Ils allerent l'attendre dans un certain endroit par où ils savaient qu'il devait passer, et lui demanderent de quoi enterrer leur camarade, qu'ils disaient mort, et qu'ils lui montraient étendu par terre. Jacque leur donna ce qu'ils demandaient, et pria Dieu en même temps de pardonner les péchés de cet homme, et de le recevoir au nombre des Saints. Quand l'Evêque fut passé les autres vinrent pour faire lever leur compagnon, afin d'aller ailleurs user du même artifice ; mais ils furent bien surpris de le trouver mort en effet. Ils coururent aussitôt après le Saint, se jeterent à ses pieds, lui avouerent leur imposture, en s'excusant sur leur pauvreté, et ils le conjurerent d'avoir pitié d'eux et de leur camarade. Jacques leur ayant fait voir combien ils offensaient Dieu par de pareilles fourberies ; et les ayant exhortés à la pénitence, pria pour le mort ; et Dieu à sa priere lui rendit la vie.

L'hérésie d'Arius, qui niait la divinité de J. C., commençait alors à infecter plusieurs Eglises. S. Jacques eut la gloire de combattre cette impiété avec les Evêques de son temps, qui s'y opposerent. Il se trouva avec eux en 325 au concile de Nicée, où il porta la tradition de son Eglise. Onze ans après se trouvant à Constantinople dans le temps que l'empereur Constantin, trompé par une fausse confession de foi d'Arius voulait le faire recevoir à la communion des fideles, dans la grande Eglise de cette ville, il contribua beaucoup à détourner un tel scandale. Car voyant que les hérétiques avaient rendu Constantin inaccessible aux catholiques, et qu'ils travaillaient à faire chasser S. Alexandre evêque de Constantinople, il porta les fideles de la ville à mettre en Dieu toute leur confiance, et à fléchir sa colere par le jeûne et la pénitence. L'idée qu'on avait de sa sainteté, et la persuasion où l'on était que Dieu avait accordé à ce fidele serviteur le don des miracles et de prophétie, firent une grande impression sur l'esprit des catholiques ; et pendant toute la semaine ils adresserent à Dieu leur prieres, afin qu'il détournât l'orage qui les menaçait. Dieu écouta leurs vœux, et le Dimanche que l'empereur avait choisi pour introduire Arius dans l'Eglise de Constantinople, cet hérésiarque fut trouvé mort en

chemin dans un lieu public de commodité, où la nécessité l'avait fait entrer. Une mort si honteuse ne fut point regardée comme un accident naturel, mais comme l'effet des prieres de S. Alexandre et de S. Jacques ; non qu'ils eussent demandé à Dieu la mort de cet impie, mais seulement la cessation des maux que causait son impiété. Ce saint Evêque mourut vers l'an 350.

Pratique. L'esprit du monde nous porte à nous produire, et à nous faire connaître. L'esprit de Dieu nous fait aimer à être cachés et inconnus. Quel est le plus sûr pour conserver notre ame ? On ne cherche point à se faire voir à des voleurs.

Priere. Vos ennemis, Seigneur, voudraient nous faire perdre les vérités que nous croyons, avec votre Eglise, depuis tant de siecles. Convertissez-les, et qu'ils deviennent nos freres, afin que nous soyons unis dans votre amour.

(16 *juillet.*) S. EUSTATHE. 4e. siecle,

Eustathe était de la ville de Side en Pamphilie. Son mérite le fit élever sur le siége de Berée ; et il s'y distingua entre les plus zélés défenseurs des dogmes apostoliques. Les progrès que faisait l'hérésie d'Arius, augmenterent de telle sorte, que l'empereur Constantin, après avoir inutilement employé les remedes qu'on pouvait y apporter par des conciles particuliers, crut que rien ne serait plus capable d'arrêter un si grand embrasement, qu'un concile général, où toutes les forces de l'Eglise se trouvassent réunies. Il le convoqua à Nicée pour l'an 325. Tous les Evêques du monde y furent invités par des lettres très-respectueuses, que ce grand prince leur écrivit ; et il fit fournir à ceux qui n'étaient pas en état d'y venir, des voitures, et les provisions nécessaires pour le voyage. Du côté des catholiques il se trouva à Nicée jusqu'à trois cent dix-huit Evêques, tous respectables, les uns par leur saint eté, les autres par leur doctrine, et la plupart part a confession du nom de J. C. et le temoignage qu'ils avaient rendu à la vérité durant les persécutions. S. Eusathe était assis le premier du côté droit dans la salle du concile. Chacun ayant pris sa place après l'empereur, à qui l'on avait préparé un petit siége d'or au bout de la salle, Eustathe se leva et adressant la parole à Constantin, il le félicita sur la grace que Dieu lui avait faite d'accorder sa protection à l'Eglise, qui se trouvait assemblée par ses soins et sa libéralité pour décider le point de doctrine le plus important qui eû encore été agité. L'empereur ayant répondu en latin au discours d'Eustathe, laissa la parole aux présidens du concile, et donna à tous les Evêques qui y assistaient, la liberté qui leur était nécessaire pour examiner la doctrine.

Après la conclusion du concile, où l'hérésie arienne fut proscrite, S. Eustathe fut chargé d'en porter les décrets dans les provinces de l'Orient qui dépendaient de son Eglise. Il n'épargna rien pour les faire exécuter ; et il ne lui fut pas difficile d'y réussir, pendant que les chefs de l'hérésie,

c'est-à-dire, Arius et quelques-uns de ses principaux fauteurs, demeurerent dans l'exil où Constantin les avait relégués après leur condamnation. Mais depuis que ce prince les eut rappelés, ils renouvelerent leurs cabales, et mirent tout en œuvre pour se venger des Evêques les plus opposés à leurs erreurs. Comme Eustathe était un de ceux qui faisaient paraître le plus de zele contre les Ariens, ces hérétiques conçurent contre lui une haine irréconciliable, et résolurent de le perdre. Ils eurent recours à la calomnie, et trouverent créance auprès de Constantin même qui exila Eustathe dans la Thrace. Le S. supporta avec douceur l'injustice de ses ennemis, et mourut vers l'an 338.

PRATIQUES. 1. La foi ne change point ; nous devons rejeter, avec horreur, ce qui n'a pas toujours été cru par toute l'Eglise.

2. La vérité ne peut être défendue par le mensonge et par les calomnies. Il est aisé, à cette marque, de connaître ceux qui la défendent.

PRIERE. Vous permettez, Seigneur, que nous vivions dans ces temps périlleux que vous avez prédits ; faites-nous la grace de veiller et de prier continuellement, afin que nous ne soyons pas séduits.

(17 *juillet.*) LES MARTYRS SCILLITAINS. 2e. siecle.

Les plus anciens martyrs d'Afrique dont nous ayons connaissance, sont ceux qu'on nomme *Scillitains*, peut-être parce qu'ils étaient de Scillite, ville de la métropole de Carthage. Ils furent arrêtés comme chrétiens l'an 200, sous le regne de l'empereur Sévere, et conduits à Carthage pour y être jugés par le proconsul Saturnin. Ce proconsul leur fit subir un premier interrogatoire ; et les ayant trouvés tous inébranlables dans la confession du nom de J. C., il les fit mettre en prison. Il les fit comparaître de nouveau le seizieme de juillet. Les sergens de la ville lui en amenerent six, trois hommes, *Spérat*, *Narzale* et *Citin ;* et trois femmes, qui s'appelaient *Donate*, *Seconde* et *Vestine*. Saturnin commença par les assurer du pardon pour tout ce qui s'était passé, s'ils voulaient se soumettre à ce que l'on demandait d'eux, et adorer les dieux des Romains. Spérat, qui paraissait partout comme le chef des autres, répondit : Nous n'avons pas besoin de pardon, puisque nous n'avons offensé personne ; quelque mauvais traitement que nous ayons reçu, nous en avons toujours rendu graces à Dieu : toujours nous avons prié pour nos persécuteurs, selon l'ordre que nous en avons reçu du Seigneur, que nous adorons comme notre véritable roi. Saturnin voulant à son tour relever sa religion, lui dit que la religion des Romains portait aussi à la douceur et à la modération ; mais qu'on n'y faisait pas difficulté d'y jurer par le génie des empereurs ; qu'on y faisait des vœux pour leur salut et leur conservation, et qu'on ne demandait point autre chose aux chrétiens. Sperat s'offrit de lui expliquer en peu de mots tout le mystere de la douceur et de la simplicité chrétienne ; mais Saturnin répondit, qu'il ne voulait point entendre parler contre ses

dieux, et il la pressa de jurer par le génie de l'empereur. Je ne connais pas ce génie de l'empereur, répliqua Spérat. Je sers le Dieu du ciel, que nul homme n'a vu et ne peut voir, et je le sers par la foi, par l'espérance et par la charité. Je n'ai jamais commis de crime qui puisse être puni par les lois: je paie le tribut de tout ce que j'achete, parce que je reconnais l'empereur comme mon Seigneur: jamais je n'ai fait de tort à personne : ainsi l'on ne peut point me faire aucune peine, sans violer les lois de la justice.

Après cette réponse, Saturnin les envoya tous en prison, et les fit mettre dans les ceps de bois. Le lendemain s'adressant de nouveau à Spérat, il lui demanda s'il continuait encore à faire profession de la religion chrétienne. Oui, répondit Spérat; que tout le monde l'entende : je suis chrétien. J'en ai reçu la grace, et j'espere la conserver jusqu'à la fin, non par mes propres forces, mais par la bonté de Dieu. Si vous voulez donc savoir ma derniere résolution, je suis chrétien. Tous les autres firent la même protestation. Mais, dit Saturnin, ne voulez-vous pas que je vous accorde un délai pour délibérer sur ce que vous avez à faire? Il ne faut point de délai, répondit Spérat : dans une chose où la justice est évidente, il n'y a point à délibérer. Le proconsul demanda ensuite à Spérat quels étaient ces livres qu'ils lisaient avec tant de respect? Ce sont, dit Spérat, les quatre évangiles de Notre Seigneur Jésus-Christ, les lettres de l'apôtre S. Paul, et toute l'Ecriture inspirée de Dieu. Après cette réponse, Saturnin parlant à tous, leur dit: Je vous donne encore trois jours pour réfléchir sur le parti que vous avez à prendre. Quand vous nous donneriez trente jours, dit Spérat, nous ne changerons point d'avis.

Le proconsul voyant qu'ils étaient inébranlables, dicta au greffier la sentence par laquelle il les condamnait à avoir la tête tranchée, comme opiniâtres dans la religion chrétienne, et comme n'ayant pas rendu à l'empereur l'honneur et le respect qu'ils lui devaient. Après avoir dicté cette sentence, il la lut devant les Saints, qui en remercierent Dieu, témoignant beaucoup de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir pour son nom. Ils allerent avec un saint empressement au lieu destiné pour l'exécution comme à celui d'où ils devaient monter au ciel par un glorieux martyre; et après y avoir prié quelque temps à genoux, ils eurent la tête tranchée le 17 juillet de l'an 200.

PRATIQUE. N'oublions jamais ce que nous devons au Prince, et à ceux qui nous gouvernent sous son autorité. Si nous souffrons, que ce soit pour la vérité, et non pour avoir manqué à nos devoirs.

PRIERE. Donnez-nous, Seigneur le respect qui est dû à vos divines Ecritures. Qu'elles soient le pain qui nourrisse tous les jours notre ame, et qu'elles nous empêchent d'oublier que nous ayons l'honneur d'être chrétiens.

(18 *juillet*.) Ste. SYMPHOROSE. 3e siecle.

Symphorose avait sept fils qu'elle élevait chrétiennement à Tivoli, où elle avait de grands biens, dont elle se servait pour soulager tous ceux qui étaient dans le besoin, et principalement les fideles persécutés. Elle était veuve de Gétule, qui avait déjà eu le bonheur de mourir pour J. C. avec un de ses freres nommé Amance; elle désirait elle-même d'avoir le même sort, si c'était la volonté de Dieu. Ayant été dénoncée comme chrétienne, et conduite devant l'empereur Adrien avec ses enfans; ce prince la traita d'abord fort civilement, et les exhorta doucement à sacrifier. Symphorose répondit : Mon mari Gétule et Amance son frere, qui étaient vos tribuns, ont souffert divers tourmens pour le nom de Jésus-Christ, plutôt que de sacrifier aux idoles : et enfin aimant mieux être décolés que de se laisser vaincre par l'abus des biens terrestres, ils ont eux-mêmes vaincu vos démons, en mourant. La mort qu'ils ont soufferte a pu leur attirer de l'ignominie devant les hommes ; mais elle leur a procuré une gloire réelle aux yeux de Dieu et des Anges, et maintenant ils jouissent dans le ciel de la vie éternelle.

L'empereur dit à Symphorose : sacrifiez avec vos enfans aux dieux tout-puissans que nous adorons, où je vous ferai immoler vous-même à eux avec vos fils. D'où me vient ce bonheur, dit Symphorose, que je sois trouvée digne d'être offerte en sacrifice avec mes enfans au Dieu vivant et éternel ? C'est à mes dieux que je vous sacrifierai, répliqua l'empereur. A vos dieux, répartit Symphorose ? Ils ne peuvent me recevoir en sacrifice. Choisissez, dit Adrien, ou de sacrifier à mes dieux, ou de finir votre vie malheureusement. Symphorose répondit : Vous croyez donc que la crainte me fera changer, moi qui n'ai d'autre désir que de reposer avec mon mari que vous avez fait mourir pour le nom de J. C. ?

L'empereur voyant qu'il ne pouvait rien obtenir de cette sainte femme, la fit conduire au temple d'Hercule, où on lui donna des soufflets, et ensuite on la suspendit par les cheveux. Mais comme rien n'ébranlait sa fermeté, l'empereur commanda qu'on lui attachât une grosse pierre au cou, et qu'on la précipitât dans le fleuve. Le lendemain Adrien fit venir les sept fils de cette sainte Martyre, et les exhorta encore à sacrifier aux dieux, et à ne pas imiter l'exemple de leur mere. Voyant que les exhortations étaient inutiles, il les menaça de les faire tourmenter cruellement, s'ils n'obéissaient à ce qu'il demandait. Mais ses promesses et ses menaces furent inutiles. L'empereur, irrité de ce courage, fit planter 7 pieux autour du temple d'Hercule; on les attacha pour leur tirer les membres avec des poulies. Après ce premier supplice, Adrien les fit tous mourir diversement. Le premier, nommé *Crescent*, eut la gorge percée; le second, nommé *Julien*, fut poignardé dans l'estomac, le troisieme, nommé *Nemestus*, fut

fut frappé au cœur; le quatrieme, nommé *Primitif*, eut le ventre percé; on tua le cinquieme, nommé *Justin*, en lui perçant le dos. *Stactée*, qui était le sixieme, eut le côté déchiré; et le dernier, nommé *Eugene*, fut fendu par le milieu du corps. Le lendemain l'empereur retourna au temple d'Hercule, et fit jeter ces corps dans une grande fosse.

PRATIQUE. Nous ne sommes pas dignes de nous sacrifier à Dieu par le martyre; ne cessons point de lui offrir le sacrifice d'une pénitence humble et sincere.

PRIERE. Faites-nous la grace, Seigneur, de ne craindre que vous, qui pouvez nous punir pendant une éternité.

(19 *juillet.*) S. VINCENT DE PAUL. 17e. siecle.

VINCENT DE PAUL naquit le 24 août 1576, dans la paroise de Poy, au diocese de Dax. Son pere se nommait Guillaume de Paul, et sa mere Bertrande de Moras. Ils avaient six enfans qu'ils élevaient dans la piété, et qui les aidaient à cultiver une petite ferme qu'ils possédaient en propre. Vincent, qui était le troisieme, fut employé à garder les troupeaux. On remarqua dès-lors en lui le germe de cet amour pour les pauvres, qui devait être un jour sa vertu dominante. Ayant une fois ramassé jusqu'à trente sous, somme considérable pour lui, il la donna au malheureux qui lui parut le plus délaissé.

Guillaume de Paul, qui apperçut bientôt dans son fils de rares dispositions pour les sciences et la piété, résolut de le faire étudier, et il l'envoya à Dax faire ses premieres études.

A l'âge de vingt ans, Vincent se rendit à Toulouse, pour y commencer un cours de théologie. Dans cette ville, de même qu'à Dax, les soins qu'il donna à quelques jeunes gens, fournirent un supplément à son peu de fortune. Il fut fait Prêtre en 1600, et nommé presque aussitôt à la cure de Tilh, dans le diocese de Dax; mais il abandonna, sans regret, ce bénéfice pour ne point plaider contre un compétiteur qui le lui disputait. Son désistement lui laissa la liberté de continuer ses études; et il prit le degré de bachelier en 1604.

L'année suivante, Vincent fut obligé d'aller à Marseille pour recevoir un legs que lui avait laissé un de ses amis, mort dans cette ville. Etant sur le point de retourner à Toulouse, il accepta la proposition qu'on lui fit de prendre la voie de la mer jusqu'à Narbonne; mais il fut pris par des pirates, blessé, enchaîné, mené à Tunis, et vendu d'abord à un pêcheur, puis à un médecin, après la mort duquel on le vendit à un renégat natif de Nice en Provence. Vincent fut exposé à toutes sortes d'épreuves durant cette captivité; promesses, menaces, mauvais traitemens, rien ne fut épargné pour ébranler sa foi. Le médecin, qui fut son second maître, fut jusqu'à lui offrir de le faire son héritier s'il voulait abandonner sa religion. Vin-

cent implora le secours du ciel par l'intercession de la sainte Vierge; et il se crut toute sa vie redevable à la mere de Dieu, d'avoir échappé à ces tentations. Le Seigneur récompensa cette constance: Une des femmes du renégat voulut un jour que son esclave chantât les louanges du Dieu qu'il adorait; Vincent chanta le pseaume *super flumina Babylonis*, et l'antienne *salve, Regina*, avec tant d'onction et de grace, que cette femme en fut vivement touchée. Elle dit à son mari qu'il avait eu grand tort de quitter sa religion. Ce reproche ne fut pas en vain; dès le jour suivant, le renégat s'ouvrit à son esclave, et lui dit qu'il n'attendait que la commodité de se sauver en Europe. Elle se trouva au bout de dix mois; le 28 juin 1607, ils aborderent en France, où le renégat fut réconcilié par le vice-légat d'Avignon. Delà Vincent de Paul alla à Rome, où il visita avec une grande dévotion le tombeau des saints Apôtres. Vers la fin de 1608, il quitta l'Italie, chargé par le cardinal d'Ossat de rendre compte de vive voix au roi Henri IV, d'une affaire très-importante, qu'il n'avait pas voulu hasarder dans une lettre.

Arrivé en France, Vincent remplit sa commission auprès d'Henri IV; «mais quoiqu'il eût eu, dit son premier historien (1) une si favorable entrée auprès d'un grand roi, qui savait très-bien faire le discernement des esprits, et de qui, par conséquent, étant connu, il pouvait espérer un avancement très-considérable selon le siecle, il ne voulut pas se prévaloir de cette occasion, que d'autres eussent recherchée et ménagée avec tant de soin; et fermant les yeux aux premieres lueurs de la fortune, il fut se loger dans le voisinage de l'hôpital de *la Charité*, où il passait une partie de ses journées à instruire et soigner les malades.»

Deux ans après, par le conseil du cardinal de Bérulle, il accepta la cure de Clichi près Paris. Les aumônes qu'il recueillit dans la capitale, lui fournirent le moyen de rebâtir en entier et orner l'Eglise de cette paroisse; il y nourrit les pauvres, et y fit fleurir la piété: mais la providence qui destinait le saint Prêtre à une carriere plus vaste, se servit encore de M. de Bérulle, pour le déterminer à se charger de l'éducation des enfans du comte de Gondy, général des galeres de France, qui, par sa piété et son zele, eut tant de part, ainsi que la comtesse son épouse, à presque tout le bien que fit depuis Vincent de Paul.

En 1616, Vincent accompagna madame de Gondy au château de Folleville, dans le diocese d'Amiens On vint un jour le prier de confesser un paysan dangereusement malade. Vincent lui ayant proposé de faire une confession générale, s'apperçut bientôt que son pénitent ne s'était jamais confessé avec les dispositions nécessaires. Le paysan fondant en larmes, s'accusa de tous ses pechés, et reçut l'abso-

(1) Abély, evêque de Rhodez. Il publia la vie de S. Vincent de Paul quatre ans après sa mort, et il dédia cet ouvrage à la Reine.

lution. Il ressentit ensuite une joie extraordinaire ; et il s'écriait qu'il eût été perdu, s'il n'eût pas eu le bonheur de rencontrer Vincent. Madame de Gondy, craignant que plusieurs de ses vassaux ne fussent dans le même cas, le pria de prêcher dans l'Eglise de Folleville, le jour de la conversion de saint Paul, afin d'instruire le peuple sur le caractere de la vraie pénitence. Son discours produisit le plus grand fruit. Toute sa vie le Saint en célébra la mémoire ; c'est aussi pour cela que les Prêtres de la congrégation de la Mission, datent leur premier établissement, du jour de la conversion de saint Paul, 25 janvier 1617. L'année d'après, toujours par le conseil de M. de Bérulle, Vincent accompagné de cinq Prêtres, se chargea du soin d'aller prêcher l'évangile dans les villages de la Bresse, où régnait une ignorance grossiere des premieres vérités du christianisme. Madame de Gondy, apprit avec une joie singuliere les succès des travaux de Vincent; ce fut alors qu'elle résolut de concert avec son mari, d'établir une compagnie de missionnaires, qui s'emploieraient à l'instruction de leurs fermiers et de leurs vassaux. Ce projet fut proposé à J. F. de Gondy, frere du comte, premier archevêque de Paris. Le prélat l'approuva et donna le collége des Bons Enfans, pour loger la nouvelle communauté.

Vers le même temps, Vincent secondé par M. de Gondy, parvint à porter quelques soulagemens aux forçats qui étaient en dépôt à Paris, et qu'il trouva dans la plus affreuse situation ; il les rassembla dans une seule maison, leur donna des secours pour le corps et pour l'ame, et établit pour eux un ordre si admirable, que M. de Gondy en ayant parlé au roi, Vincent fut nommé aumônier général des galeres. Il ne tarda pas à se rendre à Marseille : et là se trouvant au milieu des galériens qui par leurs imprécations, ne faisaient qu'aggraver leur horrible état, il allait de rang en rang, il écoutait leurs plaintes, il compatissait à leurs peines ; il joignait autant qu'il était possible l'aumône aux paroles, et par là il s'ouvrit un chemin dans tous les cœurs ; il engagea aussi les officiers à traiter avec plus de ménagement des hommes déjà assez malheureux. Ses soins ne furent point inutiles ; on eut plus d'humanité d'un côté, plus de docilité de l'autre ; l'esprit de paix commença à dominer, les murmures s'appaiserent ; les aumôniers purent parler de Dieu sans être interrompus ; et ils comprirent que des forçats étaient susceptibles de vertu. Mais le plus grand service qu'il leur rendit, fut d'obtenir qu'on bâtirait pour les malades un hôpital, que M. de Gondy commença dès-lors, et qui fut depuis achevé par le cardinal de Richelieu.

En 1624, après la mort de madame de Gondy, que Vincent assista dans ses derniers momens, il alla demeurer avec ses Prêtres au collége des Bons-Enfans ; et leur donna des regles ou constitutions, qui furent approuvées par le pape Urbain VIII, en 1631. L'année suivante les chanoines régu-

liers de S. Victor, céderent à Vincent, le prieuré de Saint Lazare, qui devint le chef-lieu de la congrégation, et fit donner aux peres de la mission le nom *Lazaristes*.

Cet établissement ne suffisant pas encore au zele de saint Vincent de Paul, il travailla à former cette société, devenue depuis si célebre sous le nom de *Filles de la Charité*. Les premieres qui se réunirent furent logées chez mademoiselle Legras; (1) qui pourvut à leur entretien. On leur apprit à servir les malades, et on les forma aux exercices de la vie spirituelle. Leur zele à remplir leurs devoirs, la sainteté de leur vie charmerent tous ceux qui eurent occasion de les voir; et leur nombre s'augmenta si rapidement, non-seulement en France, mais dans les Pays-Bas, l'Autriche, la Silésie et la Pologne, qu'il y en eut trois cens maisons du vivant même du fondateur. La vocation des filles de S. Vincent, est de prendre soin des pauvres dans les paroisses, d'élever les enfans-trouvés, d'instruire les jeunes filles privées de leurs parens, de soigner les malades dans les hôpitaux, et même les criminels condamnés aux galeres.

Saint François de Sales, dans un des voyages qu'il fit à Paris, eut occasion de connaître Vincent de Paul. Une tendre charité unit bientô ces deux grandes ames. Vincent disait que la douceur, la majesté, la modestie et tout l'extérieur de François de Sales, lui retraçaient une vive image du fils de Dieu conversant parmi les hommes. Etant tombé malade peu de temps après un entretien qu'il avait eu avec ce saint Prélat, il s'écriait tout naturellement: *Puisque l'évêque de Geneve est si bon, il faut ô mon Dieu! que vous soyez bien bon vous-même.*

Vincent de Paul fut aussi fait supérieur de plusieurs autres communautés religieuses, entr'autres de celle des Filles de la Providence. Celle-ci avait été établie en 1643, par madame de Pollalion. Cette pieuse femme formée par Vincent de Paul, voulut procurer un asile aux jeunes personnes de son sexe, que l'indigence, l'abandon, ou la mauvaise conduite de leurs parens, exposent souvent au danger de perdre leur honneur et leur ame. Il coopéra à l'établissement de la maison des *Orphelines*, fondée par madame de l'Etang; de celle des Filles de Sainte-Genevieve, appelées *Miramiones*, du nom de madame de Miramion, leur fondatrice; de celles des *Filles de la Croix*, fondée par

(1) Madame, ou comme on parlait alors, mademoiselle Legras était fille de Louis de Marillac, frere de Michel de Marillac, garde des sceaux, et du maréchal de Marillac. Elle épousa Antoine Legras, secrétaire des commandements de la reine Marie de Médicis, qu'elle perdit en 1625, après 12 ans de mariage. S'étant mise sous la conduite de S. Vincent de Paul, le grand serviteur de Dieu l'employa dans les établissemens de charité qu'il fit, surtout à Paris. Elle mourut le 15 mars 1660. Voici ce que S. Vincent de Paul dit d'elle, dans une lettre datée du Samedi-Saint 1660. « Je recommande son ame à vos prieres, quoique peut-être » elle n'ait pas besoin de secours; car, nous avons grand sujet de » croire, qu'elle jouit maintenant de la gloire promise à ceux qui ser- » vent Dieu et les pauvres de la maniere qu'elle a fait. »

madame de Villeneuve : institutions toutes destinées à l'éducation des enfans de la classe indigente ou au soin des pauvres malades.

La charité de Vincent de Paul ne se bornait point aux soins de ces précieuses communautés. La Lorraine, la Champagne, la Picardie, ravagées par la guerre, la famine et les épidémies, trouverent en lui des ressources inespérées. Les aumônes qu'il ramassa pour la Lorraine seule, se porterent à 1, 600, 000 livres.

Les étrangers participerent aussi aux fruits de sa charité. Un grand nombre de royalistes Anglois ayant eté obligés de fuir leur pays sous Cromwel, Vincent de Paul parla de la triste position de ceux qui s'étaient retirés à Paris, dans une assemblée de seigneurs qu'il avait formée en *association de charité*. On y résolut qu'il serait fait une pension à ces étrangers ; et chaque mois elle était portée chez eux par le baron de Renti.

Ce n'est pas le seul service dont les catholiques des îles Britanniques furent redevables à Vincent de Paul ; d'après un bref du pape Innocent X, il envoya huit de ses Prêtres en Irlande, qui y firent des biens sans nombre, selon que l'écrivirent à Vincent les évêques du pays. Il en envoya aussi en Ecosse et dans les îles Hébrides, qui fortifierent les catholiques dans la foi, et y ramenerent un grand nombre de ceux qui l'avaient abandonnée.

Les regards de Vincent se porterent encore plus loin que l'Europe. Se ressouvenant des maux qu'il avait soufferts dans son esclavage d'Afrique, il envoya de ses missionnaires à Tunis, à Tripoli et à Alger.

Enfin, sur l'invitation de la Congrégation établie à Rome pour la propagation de la foi, il envoya vingt de ses Prêtres pour prêcher l'évangile aux peuples idolâtres et presque sauvages de l'île de Madagascar. Son regret était de ne pouvoir aller lui-même prêcher la foi aux infideles. *Ah ! malheureux que je suis*, disait-il quelquefois dans l'ardeur de son zele, *je me suis rendu indigne par mes péchés d'aller rendre service à Dieu parmi les peuples qui ne le connoissent pas.*

Oh ! qu'heureuse, ajoutait-il, *est la condition d'un missionnaire qui n'a point d'autres bornes de ses travaux pour J. C. que toute la terre habitable ! Pourquoi donc nous restreindre à un point et nous prescrire des limites, puisque Dieu nous a donné tant d'étendue pour exercer notre zele ?*

Les enfans-trouvés étaient alors à Paris, dans un état d'abandon qu'il est impossible de décrire. Vincent rassembla une société de dames charitables qui se chargerent de ces infortunés ; mais bientôt la dépense de cet établissement devint si énorme, et elle épuisa à tel point toutes les ressources, qu'on fut au moment de l'abandonner. Dans cette extrémité, Vincent convoqua une assemblée générale de ces dames pieuses, et il mit en délibération si la compagnie

devait cesser ou continuer ses premiers soins. Il leur proposa, dit Abély, les raisons qui pouvaient les dissuader ou persuader; il leur fit voir que jusqu'alors elles avaient fait vivre jusqu'à cinq à six cents de ces enfans, qui fussent morts sans leur assistance, dont plusieurs apprenaient des métiers, d'autres étaient en état d'en apprendre, et que par leur moyen tous ces pauvres enfans avaient appris à connaître et servir Dieu; puis, élevant un peu la voix, il conclut par ces paroles: or-sus, mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfans; vous avez été leurs meres selon la grace, depuis que leurs meres selon la nature les ont abandonnés; voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner. Cessez d'être leurs meres, pour devenir à présent leurs juges; leur vie et leur mort sont entre vos mains; je m'en vais prendre les voix et les suffrages: il est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un charitable soin; et au contraire ils mourront infailliblement, si vous les abandonnez. Ces dames furent si fort touchées, que toutes unanimement conclurent qu'il fallait soutenir, à quelque prix que ce fût, cette entreprise de charité; et pour cela elles délibérerent entr'elles des moyens de la faire subsister. A la suite de cette délibération on obtint du roi le château de Bicêtre pour loger ces enfans, et une somme considérable qui suppléa à l'insuffisance des aumônes particulieres.

La vénération dont jouissait Vincent de Paul lui donnait le moyen de faire réussir les plus grands projets. Il assista Louis XIII à la mort, et le disposa, par ses exhortations, à finir sa vie dans les plus parfaits sentimens de piété. Ce fut dans ces derniers momens, que le roi repassant dans son esprit les devoirs de la royauté, s'écria: *Ho! M. Vincent, si Dieu me rendait la santé, je ne nommerais personne à l'épiscopat qui n'eût passé trois ans avec vous.*

La reine Anne d'Autriche, qui fut régente pendant la minorité de Louis XIV, appela Vincent au conseil de conscience. Il y rendit de très-grands services à l'Eglise, malgré les contradictions qu'il y éprouva, et M. Fléchier, évêque de Nismes, dans la lettre qu'il écrivit au Pape, 45 ans après, pour demander la béatification de Vincent de Paul, témoigne que le clergé de France lui devait en grande partie l'éclat dont il brillait depuis ce temps.

Pendant les troubles de la Fronde, prévoyant la disette qui devait s'en suivre, il avait renvoyé en province tous les éleves de ces séminaires; et il put ainsi nourrir pendant quelque temps deux mille pauvres, soit avec les aumônes destinées à ces ecclésiastiques, soit avec les subsistances dont la charité le rendait toujours dépositaire. Enfin le Saint termina le cours de ses grands bienfaits publics, en procurant la fondation de l'hôpital général, où tous les pauvres de Paris trouverent un asile.

En 1658, le Saint, âgé de 83 ans, convoqua à S. Lazare, l'assemblée générale des membres de sa congrégation. Il les exhorta tous de la maniere la plus touchante, à observer avec la plus parfaite exactitude les regles qu'il leur avait données. Sa santé dès-lors était bien altérée; on la voyait dépérir de jour en jour, mais malgré son extrême affaiblissement et ses souffrances, il ne diminua rien de ses exercices de piété; il continua de se lever à quatre heures du matin, de dire la messe, de faire trois heures d'oraison; et à ses prieres accoutumées, il ajoutait encore, vers la fin de sa vie, les recommandations de l'ame et les divers actes par lesquels l'Eglise prépare les fideles à paraître devant Dieu. Il mourut le 27 septembre 1660, âgé de 85 ans.

On l'enterra dans l'Eglise de Saint-Lazare; il y eut un concours prodigieux à ses funérailles; le nonce du pape, plusieurs Evêques, le prince de Conty assisterent. Il s'opéra, par l'intercession de Vincent, divers miracles, dont la vérité fut juridiquement reconnue.

PRATIQUES. 1. Le zele le plus ardent pour l'instruction des simples et le soulagement des pauvres, firent éminemment le caractere de saint Vincent de Paul. Imitons, autant qu'il est en nous, son zele pour l'honneur de la Religion, et son amour pour nos freres indigens.

2. Quel bien un fidele ne peut-il pas faire en procurant à l'Eglise, un Prêtre rempli de l'esprit de piété et de charité. Les riches songent-ils assez au compte qu'ils auront à rendre, s'ils négligent de concourir de tous leurs moyens, à une œuvre devenue si nécessaire?

PRIERE. Seigneur, faites que nous voyions refleurir encore, au milieu de nous, la piété, la charité et toutes les bonnes œuvres qu'elles inspirent.

(20 *juillet.*) S^te^. MACRINE, VIERGE. 4e. siecle.

MACRINE, fille de saint Basile et de sainte Emmélie, fut l'aînée de dix enfans que Dieu regarda dans sa miséricorde, et qui vécurent tous dans une grande sainteté. Saint Basile, évêque de Césarée, S. Pierre de Sébaste, et saint Grégoire de Nisse sont les plus connus. Macrine fut élevée avec beaucoup de soins. S^te^. Emmélie, sa mere, veillait exactement sur sa conduite, et tâchait de ne lui inspirer du goût que pour le ciel. Quoiqu'elle lui eût donné une nourrice, qui selon l'usage ordinaire de ces temps-là, était également chargée de l'éducation et de la nourriture de l'enfant, elle la retenait le plus qu'elle pouvait auprès d'elle, examinait ses inclinations, et s'efforçait de les régler sur la sagesse et la vertu. Emmélie ne souffrit point que l'on suivît dans l'éducation de sa fille la méthode ordinaire, qui était de commencer l'instruction des enfans par la lecture des poëtes profanes. Mais elle lui faisait apprendre les parties de l'écriture sainte les plus proportionnées à son âge, principalement les livres de Salomon et les pseaumes. Les pseaumes sur-tout lui devinrent si familiers, qu'elle les chantait en toute occasion. En se levant du lit, en s'appliquant à son travail en se reposant, entrant à table et en sortant, se couchant

et se relevant pour prier, elle chantait toujours des pseaumes. Sa mere l'appliqua au travail des mains, comme il convient à une personne de son sexe, et la jeune Macrine y réussit aussi-bien que dans les exercices de l'esprit. Elle excellait surtout dans les ouvrages de laine, qui étaient l'occupation ordinaire des femmes; mais elle n'en faisait point pour la vanité, ni pour la parure : et dans un âge où les filles les plus sages sont ordinairement si passionnées ponr les ajustemens, elle ne voulait rien que de simple et de bas prix.

Dès l'âge de douze ans, sa beauté, que l'on dit avoir été si grande, que les peintres les plus habiles ne pouvaient la représenter; la noblesse de sa famille et ses grands biens la firent rechercher par les jeunes gens les plus qualifiés de la province. Basile son pere en choisit un, dont il connaissait particulierement la parenté et les bonnes mœurs, et il lui promit sa fille lorsqu'elle serait en âge d'être mariée. Mais Dieu ayant appelé à lui ce jeune homme avant l'accomplissement du mariage, Macrine en prit occasion de déclarer à son pere que son dessein était de demeurer vierge. « Celui que vous m'aviez destiné, lui dit-elle, n'en sera pas moins mon époux : sa mort n'est qu'un voyage : je le verrai après la résurrection. » Basile ne voulut point s'opposer à une si sainte résolution : ce qui donna à Macrine la liberté de refuser tous les partis qui se présenterent depuis. Elle demeura donc attachée à sa mere, à qui elle rendait toutes sortes de services; jusqu'à s'assujétir à vouloir lui faire son pain, et la nourrir du travail de ses mains, afin qu'elle eût davantage de quoi donner aux pauvres.

Macrine perdit Saint Basile son frere, le premier jour de l'an 379; et onze mois après elle tomba dans la maladie qui devait la délivrer des miseres de cette vie. Saint Grégoire de Nisse vint la visiter. Elle n'avait pour lit qu'une planche de bois, posée sur la terre, et pour chevet une autre planche échancrée, de maniere que le cou y entrait. L'entretien tomba sur la mort de leur illustre frere S. Basile. Comme S. Grégoire en était extrêmement attendri, Macrine entreprit de le consoler par un excellent discours qu'elle lui fit sur la providence, sur l'état de l'ame, et sur le bonheur de la vie future.

« Jamais, dit S. Grégoire de Nisse, sa foi et son courage ne parurent davantage que dans ces tristes momens, où elle nous dit adieu. Consolez-vous, mon cher frere, me disait-elle, en me voyant pleurer; ces larmes conviennent peu à votre dignité. Souvenez-vous qu'en recevant le caractere d'évêque, vous avez dû vous dépouiller de ces faiblesses pardonnables aux autres hommes : le seul amour de l'Eglise et de votre troupeau doit remplir votre cœur. N'est-il pas temps d'ailleurs que mon sacrifice s'acheve? Si vous m'aimez véritablement, réjouissez-vous de me voir si près de l'heureuse éternité. »

Sur le soir elle se sentit beaucoup plus foible. Cessant alors

de parler à son frere, elle se mit à prier, mais d'une voix si basse, qu'à peine pouvait-on l'entendre. Néanmoins elle joignait les mains, et faisait le signe de la croix sur ses yeux, sur sa bouche et sur son cœur. Lorsqu'on eut apporté de la lumiere, on reconnut aux mouvemens de ses levres, qu'elle s'acquittait, autant qu'elle pouvait, de la priere du soir, dont elle marqua la fin par un signe de la croix qu'elle fit sur son visage. Aussitôt elle rendit l'esprit par un long soupir : et le saint Evêque son frere lui ferma les yeux et la bouche, comme elle l'en avait prié.

PRATIQUES. 1. On apprend aux enfans bien des choses inutiles, ou mauvaises, et on les laisse ignorer ce qui regarde le salut. Sommes nous donc chrétiens !

2. Que les vierges chrétiennes et les meres de famille relisent souvent cette vie pour en imiter les exemples.

PRIERE. Que votre divine parole, Seigneur, soit la regle que nous ayons continuellement dans l'esprit, et que de notre cœur elle passe dans nos actions.

(*Le même jour.* S^te. MARGUERITE, VIERGE ET MARTYRE.

Son culte est ancien dans l'Eglise ; mais on ne sait rien de son histoire. Les personnes qui portent son nom, doivent s'occuper du bonheur qu'il y a de consacrer son corps à Dieu par une vie chaste et pure, et demander par son intercession la force de souffrir toutes les peines et les traverses auxquelles sont sans cesse exposées toutes les personnes qui veulent vivre d'une maniere conforme à l'évangile.

(21 *juillet.*) S. VICTOR, MARTYR. 3e. siecle.

L'EMPEREUR Maximilien, après avoir laissé dans différentes villes des Gaules des marques de son inhumanité envers les chrétiens, vint aussi vers l'an 290 rendre la ville de Marseille témoin de ses excès. Ce prince trouva du courage dans tous les sexes, parce qu'il trouva par-tout des hommes pleins de foi et animés de la grace de Jésus-Christ. Un des plus célebres fut Victor. C'était un officier de guerre fidele à son devoir, mais plus fidele encore à la religion chrétienne qu'il professait. Dès que la persécution fut commencée, il allait encourager les fideles à souffrir avec constance, et les exhortait à plutôt mourir pour Jésus-Christ que de se laisser vaincre par des tourmens passagers, qui leur mériteraient une gloire éternelle. Il parcourut aussi toutes les nuits les maisons des particuliers, et il allait même dans les camps animer ceux de son état à se montrer en cette occasion plus soldats de J. C. que de l'empereur.

Un zele si ardent ne pouvait manquer d'être connu des païens. On se saisit de Victor ; on l'amena aux préfets Astere et Eutyque, et on l'accusa devant eux de se révolter contre les ordres du prince. Les préfets, qui auraient voulu le gagner, l'exhorterent à sacrifier aux dieux ; afin de ne pas perdre le fruit de ses services, et la faveur du prince

Je n'ai rien fait, dit Victor, contre l'honneur ni contre l'intérêt de l'empereur ou de l'état : je n'ai jamais refusé de défendre l'un et l'autre, quand mon devoir m'y a obligé. Tous les jours même j'offre à Dieu des vœux pour le salut de l'un et de l'autre ; tous les jours je sacrifie des victimes spirituelles pour attirer sur eux les bénédictions célestes. Mais peut-on me condamner de ce que je préfere aux biens présens ceux de l'éternité ? Ne serais-je pas insensé de m'attacher à ce qui est peu de chose, pendant que je puis avoir des biens d'un prix infini ? La faveur des princes, les plaisirs de la vie, la gloire, les honneurs, la santé, la vie même, qu'est-ce que tout cela ? N'est-il pas juste de leur préférer des jours stables, une vie éternelle, et la faveur de celui qui a créé toutes choses, et qui rend parfaitement heureux ceux qui l'ont ? Or on le possede dès qu'on l'aime, ce bien inestimable, et en le possédant on a tout. En vous laissant les biens dont vous me parlez, je fais un échange avantageux ; pour des avantages d'un moment j'acquiers une éternité de délices. A l'égard des tourmens, je les regarde comme des rafraîchissemens plutôt que comme des peines. Ils éteindront pour moi des supplices éternels. Je serais bien insensé, ayant la connaissance que j'ai de vos dieux et du mien ; de préférer les vôtres qui ne sont rien, ou qui ne sont que des démons, à mon Dieu, qui est le Dieu vivant et véritable. Sa fermeté fut couronnée par le martyre, l'an 290.

Pratique. Méditons les réponses de saint Victor, pour nous convaincre du peu de cas que nous devons faire des choses de la terre, qui passent si promptement.

Priere. Seigneur, nous sommes vos soldats, donnez-nous des armes pour combattre : donnez-nous le courage de le faire.

(22 *juillet.*) Ste. MARIE-MAGDELEINE.

Jésus-Christ avait délivré Marie-Magdeleine de sept démons dont elle était tourmentée : c'en fut assez pour la porter à rendre au Sauveur du monde tous les services qu'elle put lui procurer. Pleine de reconnaissance, elle montrait en toute occasion qu'elle sentait la grandeur du bienfait qui lui avait été accordé. Pleine d'amour pour Jésus, elle le suivit jusqu'à sa croix et se tint à ses pieds avec la sainte Vierge. Elle mit son corps dans le tombeau, et alla aussitôt préparer des parfums pour l'embaumer, parce qu'elle n'avait pas encore compris le mystere de la résurrection. C'est ce qui la jeta dans l'étonnement, lorsqu'ayant été au tombeau le lendemain du sabat, avec plusieurs saintes femmes, elle ne trouva plus le corps de celui qu'elle cherchait. L'ardeur de son amour, joint à la surprise, lui fit verser des larmes, et la retint auprès du sépulcre. Jésns-Christ récompensa sa persévérance. Deux Anges lui apparurent, et ensuite Jésus-Christ se montra à elle. Mais elle ne le connut pas d'abord. Jésus lui dit : *Femme que cherchez-vous ?* Magdeleine pensant que c'était le Jardinier

du lieu où était le tombeau, et croyant que tout le monde devait être instruit de ce qui l'occupait beaucoup, répondit : *Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai.* Jésus lui dit : MARIE. A ce mot, ses yeux furent ouverts, elle reconnut Jésus, et voulut embrasser ses genoux. Jésus lui dit : *Ne me touchez point : car je ne suis pas encore monté vers mon Pere ; mais allez trouver mes freres* (c'est ainsi qu'il appelait ses disciples) *et dites-leur de ma part : Je monte vers mon Pere et votre Pere, vers mon Dieu et votre Dieu.* Magdeleine courut avec empressement annoncer aux disciples que Jésus était ressuscité d'entre les morts : c'est tout ce que l'Evangile nous en apprend. On dit qu'elle suivit la sainte Vierge à Ephese, et qu'après la mort de cette auguste mere de J. C., elle demeura avec S. Jean l'évangéliste. On ajoute qu'elle obtint la couronne du martyre. Elle mourut à Ephese, et y fut enterrée.

PRATIQUE. Cette sainte femme est le modele de tous ceux qui aiment Dieu : que son exemple nous apprenne à le chercher avec empressement, et à nous attacher à lui.

PRIERE. Seigneur, qui nous avez arrachés à l'empire du démon, par le baptême, accordez-nous la grace de vivre et de mourir dans votre amour, afin que nous vous possédions éternellement.

(23 *juillet.*) S. ARSENE, SOLITAIRE. 5.e siecle.

SAINT ARSENE d'une famille distinguée dans Rome, fut élevé avec soin, et instruit dans les lettres grecques et latines où il fit beaucoup de progrès. L'empereur Théodose le choisit pour lui confier l'éducation de son fils Arcade ; et en lui mettant ce jeune prince entre les mains, il lui dit : Je veux désormais que vous soyez plus son pere que moi-même. Ce prince étant entré un jour dans la chambre où Arsene donnait la leçon à son fils, et ayant vu le disciple assis et le maître debout, s'en plaignit au dernier, et lui fit entendre qu'il était encore trop tôt de faire connaître à Arcade ce qu'il serait un jour.

Les honneurs qu'il recevait à la cour de Théodose le toucherent peu, et les dégoûts inséparables de son emploi, lui firent naître le désir de la solitude. Dieu qui l'y appelait, lui en fournit l'occasion, et il se retira dans le désert de Scété.

La vertu qui éclata le plus dans Arsene, fut l'amour de la retraite. S'il avait besoin de quelque chose, il aimait mieux recevoir par les mains des autres solitaires, ce qui lui était nésessaire, que de sortir pour le chercher lui-même, de peur de quitter sa solitude. Quand il était à l'église, il se mettait derriere un pilier afin que personne ne le vît au visage, et qu'il ne vît personne. L'abbé Marc lui dit un jour : Pourquoi nous fuiez-vous ; Arsene lui répondit : Dieu sait combien je vous aime : mais je ne puis être avec Dieu et avec les hommes. Théophile, archevêque d'Alexandrie étant accompagné d'un magistrat, alla lui rendre visite dans le dessein d'entendre de lui quelques paroles d'édification. Le

Saint garda quelque temps le silence, et lui dit ensuite : Si je vous dis quelque chose, l'observerez-vous ? Ils répondirent qu'ils feraient ce qu'il leur dirait. Hé bien, dit le solitaire : Partout où vous saurez que sera Arsene, n'en approchez pas. Théophile voulant revenir une autre fois, envoya savoir auparavant, si le Saint ouvrirait sa porte. Arsene répondit : Si vous venez, je vous ouvrirai et si je vous ouvre, j'ouvrirai à tout le monde, après quoi je ne demeurerai plus ici. Théophile sachant cette réponse, n'y voulut point aller, et dit : J'aime mieux me retirer que de le chasser. Ce saint homme avait toujours à la bouche ces paroles tant de fois répétées depuis par saint Bernard : Arsene, pourquoi as-tu quitté le monde ? et ces autres : J'ai toujours eu regret d'avoir parlé, je n'en ai jamais eu d'avoir gardé le silence.

Un solitaire lui dit en le consultant lui-même sur les tentations qu'il éprouvait : Que dois-je faire, mon pere ? mon esprit est toujours agité par des pensées d'impureté : elles ne me laissent point de repos. Arsene lui répondit : Quand vous vous appercevrez que le démon répand dans votre cœur les semences de ces pensées, ne vous en entretenez pas en vous-même. Les démons peuvent bien nous les suggérer, mais ils ne peuvent point nous y faire consentir. Lors donc que vous sentez ces pensées s'élever, et comme parler dans le cœur, ne les écoutez point, et ne leur répondez point ; mais, levez-vous, priez, gémissez, et dites Jésus-Christ, fils de Dieu, ayez pitié de moi.

Quand Arsene vit sa fin approcher, il dit aux autres solitaires : Ne vous mettez point en peine d'avoir de quoi faire des aumônes pour moi, quand je serai mort ; c'est assez qu'on se souvienne de mon ame en offrant le sacrifice. Si j'ai fait quelque bonne œuvre pendant ma vie, je la trouverai alors. Etant prêt de rendre l'esprit, il se mit à pleurer ; et les freres lui dirent : Pourquoi pleurez-vous ? avez-vous donc peur de la mort comme les autres ? J'en ai grande peur, répondit-il : et cette peur ne m'a pas quitté depuis que je suis solitaire. C'est ainsi que les vrais serviteurs de Dieu redoutent ses jugemens ; mais ce sentiment est toujours accompagné d'une douce confiance en la miséricorde divine. Cett crainte n'empêcha pas Arsene d'expirer dans une grande paix. Sa bienheureuse mort arriva vers l'an 449 ; il était âgé de 94 ans, et en avoit passé 45 dans le désert. L'abbé Lémen l'ayant vu expirer, s'écria les larmes aux yeux : *Que vous êtes heureux, Arsene, d'avoir tant pleuré sur vous-même pendant votre vie ! car ceux qui n'auront pas pleuré sur eux dans ce monde, seront condamnés en l'autre à des larmes éternelles.*

PRATIQUES. 1. Fuyons les hommes, si nous voulons trouver Dieu.

2. Souvenons-nous de l'avis de S. Arsene : ne nous arrêtons pas aux mauvaises pensées ; mais adressons-nous humblement à J. C.

PRIERE. Apprenez-nous, Seigneur, à fuir le monde et à garder le silence avec les hommes pour ne parler qu'à vous, et donnez-nous ces armes salutaires capables d'effacer les fautes.

(*24 juillet.*) S. GERMAIN, ÉVÊQUE D'AUXERRE. 5.e siecle.

SAINT GERMAIN naquit à Auxerre vers l'an 380, de parens nobles, qui l'instruisirent avec soin dans les lettres humaines. Son mérite lui donna entrée dans les charges, et il obtint celle de duc, c'est-à-dire, qu'on lui donna le commandement des troupes de son pays. Germain remplit cette place avec toute l'intégrité et la sagesse que l'on pouvait attendre d'un honnête homme du monde. Content d'être homme de probité, il s'embarrassait peu d'être chrétien, et il mettait toute sa religon, comme le plus grand nombre, à éviter les vices grossiers, et à briller par des vertus humaines. Quand il avait pris quelque bête à la chasse, il se plaisait d'en faire pendre la tête à un poirier qui était au milieu de la ville, afin qu'on vît qu'il était bon chasseur, et qu'il eût la réputation d'être fort adroit. Son amour-propre se repaissait de cette fumée, et on ne pouvait lui faire appercevoir la petitesse et la vanité de cette action, sans le révolter.

Mais Dieu fit connaitre à S. Amateur évêque d'Auxerre qu'il changerait l'esprit et le cœur de Germain, et qu'il en ferait un saint Evêque et une des plus grandes lumieres de l'Eglise. Amateur, plein de joie de ce que la miséricorde du Seigneur allait s'exercer sur celui qui jusques-là avait paru très-éloigné de la voie qui conduit au ciel, lui donna l'habit ecclésiastique, en lui disant: « Travaillez, mon cher et vénérable frere, à conserver pur et sans tache l'honneur que vous venez de recevoir. Dieu veut que vous occupiez en qualité de pasteur, le siége épiscopal que je vais quitter. » Ce saint évêque mourut peu de jours après, le premier de mai, l'an de J.-C. 418.

Aussitôt le clergé, la noblesse et le peuple d'Auxerre, demanderent tous d'une voix Germain pour leur évêque. Il y résista de toute sa force, et sollicita diverses personnes pour l'aider à faire échouer cette affaire. Mais ceux-mêmes qu'il croyait avoir gagnés, l'abandonnerent, et se rangerent avec les autres pour le faire évêque. De sorte qu'il fut obligé de céder, et de se laisser imposer les mains par les évêques de sa province, le sept juillet de l'an 418. On reconnut bientôt que sa résistance ne venait que de la connaissance qu'il avait des obligations attachées à un ministere si redoutable; et il fit juger dès le commencement que Dieu l'avait choisi pour en faire l'exemple des bons évêques.

Il se fit en lui un changement universel; et foulant aux pieds les honneurs et les richesses du siecle, il renonça en même temps à tous les plaisirs de la vie. Il distribua tous ses biens aux pauvres, et ne s'attacha plus qu'à suivre J. C. dans sa pauvreté, et les humiliations de sa croix. Depuis son épiscopat jusqu'à sa mort, il ne mangea jamais de pain de froment, il ne buvait pas de vin ordinairement, n'usait ni d'huile ni de vinaigre, ni de sel. Les jours de jeûne il

ne mangeait que le soir : en hiver comme en été il avait toujours le même habit, d'une étoffe grossiere; telle que le portaient les petites gens de la campagne pour travailler aux bois ou aux champs. Il ne le quittait que quand il tombait par piece, ou que la misere des autres l'engageait à le leur donner : dessous son habit, il avait un rude cilice qu'il n'ôtait jamais. Il exerçait l'hospitalité envers tous ceux qui se présentaient; sans choix et sans exception : il leur lavait les pieds, et prenait soin qu'ils ne manquassent de rien, mais il ne mangeait pas avec eux, pour ne point rompre son jeûne.

Le Pélagianisme faisant de grands progrès en Angleterre, les catholiques députerent aux évêques de France pour leur représenter l'état où ils étaient, et leur demander du secours. Les évêques de France tinrent sur cela une grande assemblée où d'un commun avis, on pria S. Germain et S. Loup de Troies, d'aller pour ce sujet en Angleterre, comme ayant tous deux la vertu et la grace des Apôtres.

Il n'y avait pas long-temps que saint Germain était de retour à Auxerre, lorsqu'il fut obligé de passer en Italie, pour aller trouver l'empereur Valentinien qui était à Ravenne. Au sortir de Milan, des pauvres l'aborderent pour le prier de leur faire quelque aumône. Il demanda à son diacre qui l'accompagnait, s'il lui restait quelque argent. « Trois écus, répondit le diacre. Donnez-les à ces pauvres gens, lui dit Germain. Et de quoi vivrons-nous, reprit le diacre; Dieu aura soin lui-même, répondit Germain, de nourrir ceux qui se seront rendus pauvres pour l'amour de lui : ainsi donnez aux pauvres tout ce que vous avez.» Le diacre n'obéit qu'en partie, réserva un écu. Peu de jours après, un seigneur du pays nommé *Lépore*, qui étoit très-malade l'envoya prier instamment de le venir voir, ou du moins de l'assister de ses prieres, en cas qu'il ne voulûtpas se détourner de son chemin. L'homme de Dieu, qui regardait toujours comme le meilleur chemin, celui qui conduit à quelque bonne œuvre, alla trouver Lépore, demeura trois jours chez lui, et obtint sa guérison. Lépore plein de reconnoissance, l'obligea de recevoir deux cents écus pour la dépense de son voyage. Germain les mit entre les mains de son diacre, et lui dit que s'il avait donné les trois écus qui lui restaient, comme il le lui avait commandé, ce seigneur, dont Dieu avait voulu se servir pour les récompenser de leur aumône, leur aurait donné trois cents écus au lieu de deux cents. Le diacre qui croyait s'être bien caché, vit parlà que Dieu avoit fait connaître au Saint la faute qu'il avait faite.

Après que Germain eût obtenu de l'empereur la grace qu'il demandait, Dieu termina ses travaux par une sainte mort. Un jour après l'office du matin, comme il s'entretenait des matieres de la religion avec les évêques qui l'accompagnaient, il leur dit « Mes chers freres, je vous recommande mon passage. J'ai cru voir cette nuit Jésus

Christ, qui me donnait la provision pour un voyage, et il m'a dit que c'était pour aller dans ma patrie, y recevoir le repos éternel. » Peu de jours après il tomba malade. Toute la ville en fut alarmée. L'impératrice l'alla voir ; et Germain lui demanda en grace de renvoyer son corps dons son pays; ce qu'elle lui accorda à regret. Le saint Evêque mourut le septieme jour de sa maladie, après avoir gouverné son Eglise pendant trente ans et vingt-cinq jours.

PRATIQUES. Il n'y a encore aujourd'hui que trop de chrétiens qui se contentent de ne pas tomber dnas le crime; mais qu'il y en a peu qui suivent J. C., et qui soient chrétiens de nom et d'effet?

2. Le récit de la pénitence de S. Germain nous fait trembler. Si nous n'avons pas le courage ou la force de l'imiter, retranchons au moins tant de délicatesses et de superfluités.

PRIERE. Seigneur, rendez-nous humbles ; accordez-nous, Seigneur, comme à votre serviteur S. Germain, la grace d'une véritable et sincere pénitence.

(25 juillet.) S. JACQUES, APÔTRE.

SAINT JACQUES, que l'on nomme le Majeur, pour le distinguer de l'évêque de Jérusalem, était frere de saint Jean, Apôtre et Evangéliste, tous deux fils de Zébédée et de Salomé, et parens de Jésus-Christ. Ils s'occupaient à la pêche ; c'était leur emploi et ils en vivaient. Ils se trouverent à la pêche miraculeuse que Jésus-Christ fit faire à saint Pierre, et ils aiderent celui-ci à tirer ses filets. Ce miracle les surprit, et ayant mis leur barque à bord, ils s'attacherent à Jésus.Christ Cependant ce ne fut que quelque temps après, que le Sauveur du monde leur dit expressément de le suivre.

En l'an 31, ils assisterent à la guérison de la belle-mere de saint Pierre, et à la résurrection de la fille de Jaïr, chef de la Synagogue. La même année Jésus le mit au nombre de ses Apôtres, c'est-à-dire, de ceux qu'il devait envoyer annoncer son Evangile aux Juifs et aux Gentils. Il donna à Jacques et à Jean le nom de Boanerges, c'est-à-dire, enfans du tonnerre. Ce nom marquait leur naturel ardent et plein de zele. Ils en donnerent une preuve bien sensible peu de temps après la transfiguration du Sauveur, dont ils avaient été témoins avec saint Pierre. Les Samaritains ayant refusé de recevoir Jésus-Christ dans un de leurs villages, ces deux Apôtres indignés, lui demanderent s'il voulait qu'ils fissent descendre le feu du ciel pour consumer le lieu et les habitans. Mais il arrêta leur zele, et leur dit qu'ils ne connaissaient pas l'esprit qui les animait; parce que ce qu'ils croyaient faire par un pur zele de la justice, était accompagné de quelque mouvement de colere. Il voulut donc leur apprendre que l'esprit de l'Evangile qu'il venait faire connaître au monde, est un esprit de charité qui cherche à sauver les ames, et non à venger les injures. Cette réprimande n'empêcha pas que quelques jours après, ils ne demandassent au Sauveur du monde d'être assis l'un à sa droite, et l'autre à sa gau-

che. Ils le firent demander à Jésus par Salomé leur mere ; mais Jésus leur adressa sa réponse parce que Salomé ne l'avait fait qu'à leur sollicitation, et il leur dit : *Pouvez-vous boire le calice que je boirai?* Ce qu'il entendait de sa passion : et ils lui répondirent : *Nous le pouvons.* Jésus leur dit : *Vous boirez en effet le calice que je bois dès-à-présent, et vous serez baptisés du même baptême dont je suis baptisé.* Par où il leur faisait entendre qu'ils souffriraient le martyre ; ce qu'ils ne comprirent pas alors.

Lorsque Jésus-Christ parla de la ruine du Temple, ces deux Apôtres lui demanderent quand cela arriverait. Ils furent aussi tous deux témoins de l'agonie de Jésus-Christ dans le Jardin des Oliviers ; et aussi faibles que les autres, parce que la vertu du Saint-Esprit n'était pas encore descendue sur eux, ils abandonnerent leur commun maître lors qu'il fut livré à la puissance des hommes. Après sa résurrection, Jésus leur apparut sur le bord de la mer deGallilée, où ils étaient allés pêcher. Ayant été remplis de force le jour de la Pentecôte, ils allerent prêcher sans rien craindre, que celui que les Juifs avaient crucifié, était le Rédempteur d'Israël, le Messie promis depuis tant de siecles, et à qui toute la terre appartenait.

Voilà tout ce que nous savons de saint Jacques jusqu'à son martyre, dont le Saint-Esprit a bien voulu lui-même nous instruire dans les actes des Apôtres. Ce martyre arriva sous Hérode Agrippa roi des Juifs, et petit-fils du grand Hérode. C'était un prince politique, et qui voulait plaire aux Juifs. Un moyen pour y réussir était de servir de ministre à la haine que ceux-ci portaient aux disciples du Sauveur. Il jugea que la mort de Jacques serait agréable aux Juifs ; ainsi il le fit mourir par l'épée, à Jérusalem, onze ans ou environ après la mort de Jésus Christ, c'est-à-dire, l'an 43 ou 44, un peu avant Pâques.

PRATIQUE. Pensons souvent à la douceur et à la charité, qui font le caractere principal de la religion chrétienne, et demandons à Dieu qu'il ne permette pas que, sous prétexte de zele, nous traitions comme ennemis ceux qui n'ont pas les mêmes sentimens que nous.

PRIERE. Vous voulez, Seigneur, que nous apprenions de vous à être doux et humbles de cœur ; préservez-nous de ce zele amer, qui est selon l'esprit de domination de siecle, et donnez-nous un zele accompagné de douceur et d'humilité.

(*Le même jour.*) S. CHRISTOPHE.

Son culte est ancien dans l'Eglise, mais nous ignorons son histoire. La persuasion où le peuple a été pendant plusieurs siecles que la vue seule d'une figure de saint Christophe garantissait des maladies contagieuses, a fait placer à l'entrée de plusieurs Eglises cathédrales ces énormes statues que nous voyons aujourd'hui, par lesquelles on a voulu repésenter ce saint martyr. On croit qu'il mourut pour la foi dans le troisieme siecle.

(26 *juillet.*) Ste. THÉE ET S. PAUL. 3e. siecle.

La persécution excitée par Dioclétien contre l'Eglise, fut fort violente en l'an 308, et fit beaucoup de martyrs et de confesseurs. Quelques chrétiens qui s'étaient assemblés à Gaza pour entendre la lecture des livres saints, ayant été pris, on leur fit souffrir les plus rudes tourmens. On admira particulierement la constance d'une sainte vierge nommée *Thée*, qui avait été trouvée dans une assemblée de ceux qui entendaient la lecture de l'écriture sainte. Le juge voulut l'obliger à offrir de l'encens aux idoles; et n'ayant pu le lui persuader, il la menaça de la prostituer. Sainte Thée eut horreur d'une telle menace, et elle en fit des reproches au juge. Son zele la porta même à parler fortement contre le paganisme et l'inhumanité du prince, qui donnait des ordres si cruels contre ceux à qui on ne pouvait rien reprocher qu'une grande fidélité à tous leurs devoirs. Le juge outré de ces reproches, fit battre de verges cette sainte vierge, la fit étendre sur le chevalet, où on lui déchira les côtés avec des ongles de fer, en sorte qu'on lui découvrit les os, et enfin on la condamna à être brûlée.

Un autre chrétien nommé Paul fut aussi condamné à avoir la tête tranchée. Lorsqu'on l'exécutait, il éleva la voix, et pria avec ferveur devant tout le monde. Il pria en particulier pour tous ceux qui allaient être les témoins de sa mort, afin que cette vue animât les fideles, touchât les idolâtres, et encourageât les lâches : imitant ensuite J. C. le modele du vrai chrétien, il pria, pour le juge qui l'avait condamné à la mort, pour l'empereur qui était l'auteur de la persécution; pour l'état, et enfin pour le bourreau qui allait l'exécuter. Il demanda à Dieu de ne point imputer sa mort à ceux qui ne lui ravissaient la vie temporelle, que pour lui en procurer une éternelle, quoique ce fût contre leur intention. Il n'y eut presque personne qui pendant qu'il faisait cette priere, ne fût attendri jusqu'à verser des larmes sur le sacrifice de cette innocente victime. Dès qu'il eût cessé de prier, il présenta sa tête avec une constance étonnante, et il reçut ainsi la couronne du Martyre le même jour 26 juillet, qui fut celui de la mort glorieuse de la sainte dont nous venons de parler.

Pratiques. Un chrétien regarde tous les hommes comme ses freres. Prions donc, à l'imitation de S. Paul, pour tous les états et toutes les conditions, pour tous ceux qui nous sont unis par une même foi, et pour ceux qui ont le malheur d'être separés de l'Eglise.

Priere. Seigneur, que votre esprit saint prie pour nous, et qu'il nous fasse prier pour tous les hommes, puisque c'est pour eux tous que vous êtes mort.

(*Le même jour.*) S.te ANNE.

C'est le nom qu'on a donné à la mere de la sainte Vierge. L'écriture ni l'histoire de l'Eglise ne nous en disent rien.

Jésus-Christ qui venait pour confondre l'orgueil humain, n'a pas seulement voulu vivre lui-même dans la pauvreté et dans l'humiliation; il a voulu encore que sa famille participât à ses saintes dispositions. On fait cette fête à Paris le 28 de ce mois.

(27 juillet.) S. AURELE ET S^te^. NATALIE. 9e. siecle.

Les Mahométans connus sous le nom de Maures, qui s'étaient emparés de l'Espagne, y firent un grand nombre de martyrs dans le neuvieme siecle. L'Eglise en honore plusieurs aujourd'hui, dont l'histoire est très-célebre. Le premier est Aurele, né à Cordoue, d'une famille noble et riche. Il était fils d'un pere mahométan et d'une mere chrétienne. Etant en âge de se marier, et sa famille le pressant de prendre cet engagement, il demanda à Dieu par de ferventes prieres, de lui donner une femme avec qui il pût le servir librement. Il en trouva une nommée Natalie ou Noele. Aurele remercia Dieu de ce qu'il lui avait accordé une femme chrétienne comme lui, ils vécurent ensemble dans les exercices de piété; mais sans oser d'abord se déclarer publiquement.

Un jour Aurele étant allé à la place publique, il vit un marchand nommé Jean, qu'on venait de battre de verges, comme chrétien; et que l'on promenait par la ville monté sur un âne. Aurele touché de ce spectacle, crut que Dieu avait permis qu'il fut témoin de cette action, afin d'animer sa foi. Etant donc rentré dans sa maison, il dit à sa femme: « Il y a long-temps que vous m'exhortez à mépriser le monde, et que vous me parlez de la vie monastique; je crois que l'heure est venue d'aspirer à une plus grande perfection. Vivons désormais comme frere et sœur; appliquons-nous à la priere, et préparons-nous au martyre par la pureté et par le détachement de toutes les créatures.» Natalie reçut cette proposition comme venant du ciel. Depuis ce moment leur vie devint un modele de vraie pénitence. Ils avaient un lit magnifique; mais ils couchaient séparément à terre sur des cilices; ils jeûnaient souvent, priaient sans cesse, méditaient pendant la nuit les Pseaumes qu'ils savaient, et prenaient un grand soin des pauvres.

Aurele et Natalie furent cités devant le juge, qui leur demanda avec des paroles pleines de douceur, pourquoi ils quittaient leur religion et couraient à la mort; et il leur fit de magnifiques promesses, s'ils voulaient renoncer à la religion chrétienne. Mais ils répondirent: « Vos promesses sont vaines et ne nous touchent point. Nous méprisons cette vie passagere, parce que nous espérons en obtenir une meilleure. Nous n'avons qu'une foi, nous ne croyons qu'un baptême, nous adorons un Dieu seul en trois personnes, et nous avons toute autre religion en horreur. » Le juge voyant leur fermeté, les fit conduire en prison chargés

de chaînes. Cinq jours après on les en tira pour les présenter encore devant le juge qui, les voyant inébranlables, les condamna à la mort. Pendant qu'on les conduisait au martyre, Natalie encourageait son mari. Ce zele irritant les soldats, ils se jeterent sur elle, et l'accablerent de coups de pieds et de poings jusqu'au lieu du supplice. Leur martyre arriva le 27 juillet, l'an de Jésus-Christ 852.

PRATIQUE. Quel bonheur pour un mari et une femme que d'être unis encore plus étroitement par les sentimens de la piété chrétienne, que par les liens du mariage ! Quel malheur pour des personnes mariées, que de vivre sans religion, et par conséquent sans union sincere! c'est un commerce d'enfer.

PRIERE. Seigneur, donnez-nous la vie de la foi, et nous ne craindrons pas de souffrir pour la conserver.

(28 *juillet.*) S. INNOCENT, PAPE. 5. siecle.

INNOCENT était né dans la ville d'Albano près de Rome. Son mérite et sa rare vertu l'éleverent sur le Saint Siége à l'âge de 42 ans. Innocent n'avait point brigué cet honneur, il n'avait fait que céder aux instances du clergé de Rome ; et il fut saisi de frayeur à la vue des obligations importantes qui sont attachées à cette éminente dignité.

Rome renfermait encore des idolâtres dans son enceinte, et Innocent fit tout ce qui était en lui pour les détromper et les amener à la connaissance de Jésus-Christ. Mais il ne bornait pas son zele à l'Eglise de Rome; tous les maux qui arrivaient dans les autres Eglises le touchaient également, et il cherchait à y remédier. Ayant appris qu'il y avait un schisme entre les Evêques d'Espagne, et que les canons étaient ouvertement violés dans plusieurs lieux de ce royaume, il écrivit aux Evêques pour les exhorter à la concorde et à l'observation de la discipline ; et il leur donna des regles sages pour leur servir selon les occasions. Il était encore plus affligé des maux de l'Eglise d'Orient, et particulierement de la persécution qu'on faisait souffrir à S. Jean Chrysostôme patriarche de Constantinople. Quand il apprit que ce saint Evêque avait été déposé par la cabale de ses ennemis, il ressentit cette injustice comme si elle eût été faite à lui-même. Il ordonna un jeûne public dans la ville de Rome, pour demander à Dieu qu'il lui plût d'empêcher le schisme dont l'Eglise était menacée; il ne se laissa point prévenir contre saint Chrysostôme, malgré les artifices et les mensonges des ennemis de cette grande lumiere de l'Eglise. Ne pouvant remédier entierement à un si grand mal, il fit ce qu'il put pour en empêcher le progrès.

Il semble que le ciel eût dû favoriser un zele si pur, et lui ouvrir tous les moyens propres à le faire réussir; mais Dieu dont les pensées sont bien différentes de celles des hommes, se plut, pour ainsi dire, à multiplier ses travaux sur la terre. En effet, dans le temps que ce saint Pape tâchait de mettre partout l'ordre et la régularité, Alaric troubla

tout dans Rome même, par le siége qu'il mit devant cette ville, l'an 409. Ce qui affligea davantage ce saint Evêque, fut de voir que pendant que les fideles imploraient le secours de Dieu, les païens consultaient les devins, et offraient des sacrifices aux faux dieux pour empêcher la prise de la ville. Il prévit bien que cet encens sacrilége ne pouvait qu'irriter le ciel, et que les désordres publics avaient attiré l'état déplorable où l'on était réduit. Il fallut acheter la levée du siége, par une somme immense d'or et d'argent qu'on ne put former qu'en dépouillant les particuliers et les temples. Le siége fut donc levé; mais Alaric ne voulut point faire de paix avec l'empereur Honorius, dont il était mécontent: et par-là Rome demeurait toujours exposée au mal qu'elle venait d'éloigner. Le sénat députa Innocent vers Alaric, et ensuite vers l'Empereur, pour engager ces deux princes à s'accorder. Ces deux négociations furent infructueuses. Innocent prévoyant ce qui devait arriver à la ville de Rome, s'arrêta à Ravenne auprès d'Honorius; bientôt il parut que Dieu avait voulu retirer son fidele serviteur d'une ville dont il allait permettre la ruine. En effet Alaric remit le siége devant Rome, la prit l'an 410, et l'abandonna au pillage, à l'exception de l'église de Saint-Pierre. L'année suivante elle fut encore ravagée par Atraulfe beau-frere d'Alaric.

Quand l'état de cette ville parut un peu plus tranquille, Innocent y revint, et causa par son retour une grande joie au peuple. Ce saint Pasteur lui apprit à faire un bon usage des maux qu'il souffrait. Il s'en servit même pour détruire les restes de l'idolâtrie, engageant les chrétiens à se montrer dans leur adversité plus patiens que les païens. Ceux-ci voyant la résignation et le courage des chrétiens qui souffraient, sans se plaindre, la perte de leurs biens, demandaient à entrer dans une religion qui inspire un si grand mépris des richesses temporelles, et une si grande résignation dans les adversités. Au bout de quelque temps la tranquillité se remit dans Rome, et le saint Pape en profita pour y faire refleurir la discipline et la régularité, et pour tâcher de former un peuple saint et adonné aux bonnes œuvres. Il se servit aussi de son autorité pour chasser les Domestiques de Rome. Il condamna Pélage et ses sectateurs; et après cette derniere marque de son zele, il alla recevoir dans le ciel le fruit de ses travaux. Il mourut le douzieme de mars, l'an 417, après avoir tenu le siége de Rome 14 ans, 9 mois et 22 jours.

PRATIQUE. L'Eglise véritable est appelée catholique, parcequ'elle est répandue par toute la terre. Si nous en sommes les vrais enfans, nous devons en ressentir tous les biens et tous les maux; cependant on y prend bien peu de part. D'où vient cette indifférence!

PRIERE. Ayez pitié de votre Eglise, ô mon Dieu, et ne permettez pas que ses enfans déchirent plus long-temps son sein, par les erreurs, par les hérésies, par le schisme. Que votre vérité paroisse, et nos maux seront guéris.

(*29 juillet.*) S. LOUP, ÉVÊQUE DE TROYES. 5.e siecle.

SAINT LOUP, l'un des principaux ornemens de l'Eglise de France au cinquieme siecle, naquit à Toul, de parens distingués dans laprovince. Quand il fut en âge de se marier, il épousa Piméniolesœur du grand S. Hilaire d'Arles. La septieme année de leur mariage, ils se séparerent d'un consentement mutuel, pour mener une vie plus parfaite. On ne sait pas ce que devint Piméniole; pour saint Loup, il se retira dans le célebre monastere de Lérins, sous la conduite de saint Honorat, qui fut depuis évêque d'Arles Il y demeura un an, occupé de la priereet des différentes pratiques de la pénitence

Après cette épreuve, il fit un voyage à Mâcon, pour vendre quelques héritages, et en distribuer le prix aux pauvres. Ayant fini cette affaire, il se préparait à retourner à Lérins, lorsque des députés de la ville de Troyes vinrent le demander pour Evêque. Sa résistance fut sans effet; on l'emmena à Troyes malgré lui, et les évêques de la provincede Sens lui imposerent les mains. Sa nouvelle dignité ne lui fit rien diminuer de la vie pénitente qu'il avait commencée dans le monastere de Lérins. On vit toujours en lui la même humilité, le même esprit de mortification, et de qui est remarquable, le même esprit de pauvreté.

Quoique les évêques ses prédécesseurs eussent beaucoup travaillé à mettre le bon ordre dans le diocese de Troyes, il trouva néanmoins encore beaucoup de déréglemens et de corruption parmi le peuple et le clergé. Il entreprit de déraciner le vice avec une vigueur digne d'un Apôtre de Jésus-Christ. Mais son zele fut toujours accompagné de prudence.

Il y avait long-temps que l'on était menacé dans les Gaules des hostilités du fameux Attila roi des Huns, qui s'était jeté dans les provinces de l'empire Romain, avec une multitude effroyable de barbares. Après avoir ravagé la Thrace la plus grande partie de l'Illyrie et de la Grece, il passa enfin le Rhin à la tête de plus de quatre cent mille hommes, qui se répandirent dans tout le pays jusqu'à la Seine et la Loire, pillant et brûlant tout ce qui se trouvait à leur rencontre. Après une infinité de massacres, et le saccagement des villes les plusfortes, entr'autres de Rheims' Cambrai, Besançon, Langres et Auxerre; celle de Troyes fut avertie que les barbares venoient pour en faire, comme des autres, le sépulcre de ses habitans. Les Troyens en furent d'autant plus alarmés, qu'ils n'avaient ni armes, ni garnison, ni murailles. Mais lé saint Evêque, dont le crédit auprès de Dieu valait bien mieux que les boulevards les plus inaccessibles, loin de s'effrayer comme les autres, assembla son peuple, le porta à la pénitence pour appaiser la colere de Dieu, indiqua un jeûne et des prieres publiques

De son côté, il se couvrit d'un sac, et se prosterna contre terre pour conjurer le ciel de détourner la tempête de dessus sa ville. Il demeura en cet état jusqu'à la nouvelle qu'on eut de l'approche des ennemis. Alors il se releva, plein de confiance en la bonté divine, se revêtit de ses habits pontificaux, se fit accompagner de tout son clergé, et marcha en procession avec la croix au-devant d'Attila. Il lui parla le premier, selon plusieurs auteurs modernes, et lui demanda hardiment qui il était? *Je suis le fléau de Dieu*, répondit ce roi barbare. « Respectons ce qui nous vient de Dieu, répliqua ce saint Evêque : mais si vous êtes le fléau dont le ciel veut nous châtier, songez que vous ne devez faire que ce qui vous est permis par la main toute-puissante qui vous remue et qui vous gouverne. » Attila frappé d'un discours auquel il était si peu accoutumé, s'adoucit de maniere qu'il promit à saint Loup d'épargner sa ville. En effet, il fit remonter toute son armée dans les plaines du territoire de Châlons, où il fut défait peu de temps après par les Romains et les Français. Saint Loup mourut le 29 juillet de l'an 478, après 52 ans d'épiscopat.

PRATIQUE. Ne nous conduisons pas nous-mêmes dans les exercices de piété et de pénitence, mais suivons les conseils d'un homme éclairé et rempli de l'esprit de Dieu.

PRIERE. Seigneur, vous ne demandez pas de nous des paroles seulement : faites-nous produire les fruits des bonnes œuvres, que nous ne soyons pas des arbres qui ne soient propres qu'à être jetés au feu.

(30 *juillet.*) S.te JULITTE, MARTYRE. 3.e seicle.

JULITTE était de Césarée en Cappadoce, fort élevée au-dessus des personnes ordinaires de son sexe, par sa vertu, son esprit et son courage. Elle eut à souffrir diverses injustices de la part d'un des principaux de la ville, qui avait fait saisir la plupart de ses terres, et lui avait enlevé jusqu'à ses troupeaux et ses valets. Le peu d'attache qu'elle avait aux biens de la terre lui aurait fait sans doute supporter patiemment toutes ces pertes, si ce méchant homme n'eût encore entrepris de la dépouiller de tous ses meubles, et des autres choses les plus nécessaires à la vie. Pour tâcher d'arrêter le cours de tant d'injustices, elle se crut obligée d'en porter ses plaintes devant le magistrat. L'usurpateur avait gagné de faux temoins, pour déclarer que tout ce que demandait Julitte lui appartenait; et il avait eu la précaution de faire aux juges des présens considérables, qui les rendaient très-favorables à l'accusé. Julitte qui n'avait d'autre appui que la bonté de sa cause, se contenta de bien instruire ses juges.

Le jour de l'audience étant venu, l'usurpateur, au lieu de songer à prouver que les biens qu'on lui redemandait étaient à lui, dit que Julitte n'était pas recevable à se plaindre et à demander justice, parce qu'elle était chrétienne, et que

selon les lois (1) elle ne pouvait pas même être écoutée. Ce juge qui était bien aise d'avoir un prétexte pour ne point rendre justice à Julitte, dit que si elle voulait qu'il examinât son affaire, il fallait auparavant qu'elle renonçât publiquement à la religion chrétienne. Aussitôt il fit apporter un autel et de l'encens, et lui ordonna de sacrifier aux dieux, et de reconnaître leur puissance. Julitte qui savait que le plus grand bien est de conserver sa foi pure et sans tache, et qu'on gagne tout, en perdant tout pour Jésus-Christ, répondit avec courage: « Que toutes mes richesses, et que mon corps même périssent, mais ma bouche ne prononcera jamais un blasphême contre le Dieu qui m'a créée. » On la pressa, on la menaça, on employa toutes sortes d'artifices pour la gagner; elle fit toujours la même réponse, et montra qu'elle n'avait que de l'horreur pour ceux qui voulaient la porter à renoncer au vrai Dieu.

Cette constance vraiment chrétienne irrita le juge; mais plus Julitte le voyait prêt à se porter contre elle aux dernieres extrémités, plus elle bénissait Dieu, qui en la privant des biens de la terre, lui avait ouvert un chemin pour arriver à ceux du ciel. Enfin ce juge d'iniquité, non seulement la déclara dechue de la demande qu'elle avait faite de ses biens, mais la condamna encore à être brûlée. Julitte entendit prononcer cet arrêt avec une joie qui se répandit sur son visage, et qu'elle témoigna jusqu'au dernier soupir. Ayant apperçu auprès d'elle plusieurs femmes chrétiennes, elle ne se contenta pas de les prêcher par son exemple, elle les exhorta encore par ses paroles à souffrir avec courage tout ce que la foi en J.C. pourrait leur représenter de dur à la nature: et les païens eux-mêmes étaient dans l'admiration de voir une femme riche, et en état de plaire au monde, mépriser ces avantages, et la vie même avec une constance héroïque. Dieu fit à Julitte dans son supplice, la même faveur qu'il avait faite à S. Polycarpe. Les flammes du bûcher formerent comme une voûte autour d'elle; ensorte qu'elles ne servirent qu'à dégager son ame des liens du corps, et laisserent celui-ci sans aucune altération.

S. Basile qui a rapporté son histoire, dit que près de l'endroit où l'on déposa son corps, l'on voyait une fontaine d'eau douce très-salutaire aux malades, quoique toutes les eaux des environs fussent ameres et salées. On ne sait point l'année du martyre de cette sainte; mais ce ne fut qu'après l'an 303.

PRATIQUES. 1 Une infinité de chrétiens se perdent pour un petit intérêt. Jusqu'à quand aurons-nous le cœur appesanti vers la terre ?

2 Quand nous lisons les histoires des saints Martyrs, que leur foi nous réveille de notre assoupissement. Nous ne vivons plus parmi les Païens, mais avec une infinité de mauvais chrétiens, dont la fréquentation est capable de nous perdre.

PRIERE. Seigneur, préservez-nous de la séduction des mauvais exemples. Notre foi doit être pure, que notre vie soit conforme à notre foi.

---

(1) Dioclétien avait fait un édit, qui déclarait les chrétiens infames, indignes du secours des lois, et déchus de tous les priviléges des citoyens.

(31 *juillet.*) S. IGNACE DE LOYOLA. 16e. siecle.

Saint Ignace de Loyola naquit l'an 1491 dans cette partie de la Biscaye, qui porte le nom de Guipuscoa. Sa famille était noble et distinguée dans la province. Il fut élevé à la Cour d'Espagne parmi les Pages du Roi Catholique, et prit le parti des armes.

Il se distingua par sa valeur en plusieurs rencontres, et ne songeait qu'à acquérir de la gloire, et à vivre conformément aux idées du monde.

Mais le moment marqué par la providence pour sa conversion, ne tarda pas d'arriver. Il se trouva assiégé dans la citadelle de Pampelune, où il parut plus d'une fois sur la brêche, soutenant plusieurs assauts avec un courage intrépide, et dans un de ces assauts il eut la jambe cassée d'un coup de canon. Ce malheur hâta la prise de cette citadelle où il commandait, et Ignace se fit transporter au château de Loyola qui appartenait à son pere. Comme sa guérison fut longue et difficile, il demanda quelques romans pour se desennuyer; il ne s'en trouva point dans le château : on lui apporta une vie des Saints, et il aima mieux la lire, que de passer ses jours dans une oisiveté ennuyeuse. Il fut frappé de tout ce que ces héros du christianisme avaient fait pour sauver leur ame, et il prit la résolution de les imiter. Il eut le temps de former à loisir le projet de sa conversion, et on peut dire qu'elle fut héroïque et digne de son grand cœur.

Dès qu'il fut parfaitement guéri, il se rendit à Mont-Ferrat, lieu célebre par le concours des Pélerins, et par la dévotion des Fideles qui y accouraient en foule pour implorer la protection de la Mere de Dieu. Il fit une confession générale de tous les péchés de sa vie, avec tant de componction et de larmes, que son confesseur en fut vivement touché. Il veilla une nuit devant l'image de la mere de Dieu, et pendit son épée à un des piliers de l'Eglise. Il donna ensuite aux pauvres les riches habits qu'il portait, se rendit à l'hôpital de Manreze dans l'équipage le plus pauvre et le plus humiliant, et s'attacha au service des malades.

Malgré son déguisement, on s'apperçut que cet homme n'était pas de la condition des pauvres. Voyant que l'on commençait à le respecter, il alla se cacher dans une grotte proche la ville de Manreze, où il fut uniquement occupé de la priere et des exercices de la pénitence. Ce fut là qu'il composa le livre des *Exercices spirituels*, qui a donné la premiere idée des Retraites, où l'on ne s'applique qu'à méditer les vérités du salut, et qui ont fait tant de fruit dans les ames.

Il désira de visiter les saints lieux, et fit le voyage de Jérusalem. A son retour il résolut de se consacrer aux travaux de l'apostolat. Il vint à Paris l'an 1528 pour y finir ses études. Ce fut là qu'il s'associa quelques compagnons qui étudiaient comme lui dans l'université, et qu'il jeta les fondemens d'une compagnie

compagnie d'hommes apostoliques, destinés à faire une guerre éternelle aux ennemis de J. C. et de l'Eglise.

L'an 1354 ils firent vœu dans l'église de Montmartre, de se rendre dans la Palestine, pour y travailler à la conversion des infideles, ou, si ce voyage ne pouvait avoir lieu, d'aller se présenter au Pape pour lui offrir de travailler sous ses ordres partout où il lui plairait de les envoyer.

Le pape Paul III reçut avec plaisir les offres de ces nouveaux ouvriers, et les employa utilement pour le service de l'Eglise, qui était alors déchirée par l'hérésie dans toutes les parties de l'Europe. Ils étaient habiles et formés par un grand maître dans la science des Saints. Ce fut l'an 1540 que saint Ignace fit approuver par le Pape l'établissement de sa compagnie, dont il fut élu le premier général. Ce ne fut pas sans répugnance qu'il accepta cette dignité, et quelques années après il résolut de s'en démettre; mais aucun de ses disciples n'y voulut consentir, et il les gouverna jusqu'à sa mort avec une profonde sagesse, et un zele encore plus grand pour la gloire de son Dieu et pour les intérêts de l'Eglise.

Cette compagnie s'étendit par ses soins avec un rapide progrès. Il ne cherchait dans son établissement que l'utilité du prochain: la gloire de Dieu et l'avantage de la religion; et tout le temps qu'il pouvait dérober au gouvernement de son ordre, il le donnait aux bonnes œuvres.

Il fut favorisé d'un grand nombre d'extases et d'apparitions miraculeuses, qui marquaient la pureté de son ame et son union intime avec Dieu, et on pouvait le regarder comme un parfait modele de toutes les vertus religieuses dont il donnait des regles aux autres.

Il mourut à Rome l'an 1556, et fut canonisé l'an 1609 par le pape Grégoire XV, à la priere de la plupart des princes catholiques de l'Europe.

PRATIQUE. 1. Ignace de Loyola détrompé par sa propre expérience, et encore plus par la grace, de l'illusion de la gloire humaine, tourne toutes ses affections vers celui qui, seul, est le principe et la fin de toute gloire solide. Ignace n'avait presque rien appris; mais il ne respire que pour la gloire de Dieu, et dès-lors l'esprit de Dieu l'instruit de tout ce qu'il y a de plus sublime dans la science des Saints; et par surcroit de ce qu'il peut y avoir de plus parfait dans la sagesse humaine. Ses *Constitutions* font l'admiration des politiques même du siecle; et ses *Exercices* le mettent au premier rang des maîtres de la vie spirituelle. Il forma des disciples dont le zele embrassait l'univers. Il fut le fondateur d'une société qui rendit à la religion des services immenses, et dont la perte a été une calamité pour l'Eglise. Oh, si nous étions pénétrés comme Ignace d'un ardent amour de Dieu, de quelque bien ce puissant mobile ne nous rendrait-il pas capables?

PRIERE. Seigneur, qui dans un siecle d'erreurs, de troubles et de scandales, suscitates des hommes apostoliques qui défendirent votre Eglise contre les attaques de ses ennemis, et qui en reculèrent même les portes jusqu'aux extrémités du monde, voyez les circonstances plus déplorables encore où nous nous trouvons. L'irréligion s'est glissée dans toutes les classes de la société; la foi est presqu'éteinte, et votre vigne est ouverte de toute part, faute d'ouvriers pour la cultiver: formez, Seigneur, des pépinieres de ministres évangéliques, animés de votre esprit, brulans de zele pour le salut des ames et renouvelez la face de votre Eglise pour la grande gloire de votre nom.

(1 août.) LES SEPT FRÉRES MACHABÉES,

AVEC LEUR MERE, MARTYRS.

Quoique ces illustres martyrs aient souffert près de deux siecles avant la naissance de J.C., on les regarde néanmoins comme appartenant à l'église du nouveau testament, parce que la foi dans le médiateur, sans laquelle il n'y a point de vrai martyre, les vivifiait et les animait. Aussi l'église les a-t-elle honorés d'un culte public dès les premiers siecles; et elle nous les propose aujoursd'hui pour les objets de notre vénération et de notre imitation.

Après que le S. vieillard Eléazar eut, par sa fin glorieuse au milieu des tourmens, laissé à toute sa nation un grand exemple de générosité et du mépris de la mort, on présenta à Antiochus, surnommé Epiphanes cruel persécuteur des juifs, sept freres avec leur mere, qui témoignerent la même constance et le même courage. Antiochus voyant leur jeunesse, crut en triompher aisément, et leur fit présenter des viandes défendues par la loi, afin de les obliger d'en manger. Mais voyant qu'il ne pouvait les y engager par promesses, ni les intimider par ses menaces, il les fit tourmenter cruellement. D'abord il les fit battre à coups de fouets et d'escourgées: et pendant ce supplice, le premier des sept dit au roi «Que demandez-vous de nous? Nous sommes prêts à mourir plutôt que de violer les lois de Dieu et de notre pays.» Alors Antiochus commanda que l'on fit chauffer des poëles et des chaudieres d'airain: et lorsqu'elles furent toutes brûlantes, il ordonna qu'on coupât la langue à celui qui avait parlé le premier; qu'on lui arrachât la peau de la tête; qu'on lui coupât les extrémités des mains et des pieds, en présence de ses freres et de sa mere, et qu'ensuite on le fit rôtir dans la poële, tandis qu'il respirait encore. Sa mere et ses freres, au lieu de se laisser abattre à la vue de ces tourmens inouis, s'encourageaient, en disant: «Le Seigneur décharge à présent sur nous et sur notre nation sa juste colére; mais il s'appaisera, et nous traitera un jours dans sa miséricorde.»

Après la mort du premier des sept freres, on prit le second et on lui arracha la peau de la tête avec les cheveux. Ceux qui le tourmentaient, lui disaient; «Mangez des viandes qu'on vous présente, et nous cesserons de vous faire du mal. Mais il répondit: Je ne puis faire ce que vous me demandez.» On le traita donc comme son frere. Etant près de rendre l'esprit, il dit au roi: «Vous nous faites perdre la vie présente; mais le roi du monde nous ressuscitera un jour pour la vie éternelle.» On se saisit ensuite du troisieme, et on lui dit de donner sa langue, qu'il donna aussitôt, en disant: «J'ai reçu de Dieu les membres de mon corps; mais je les méprise maintenant pour la défense de ses lois, parce que j'espere qu'il me les rendra un jour dans une autre vie.»

On ne lui en laissa pas dire davantage : on lui coupa la langue, et ensuite les mains; et le roi et tous les assistans étaient surpris de voir ce jeune homme qui regardait sans émotion les plus affreux supplices. Le quatrieme fut tourmenté comme ses trois freres; et étant près d'expirer, il dit : « Il vaut mieux souffrir la mort de la part des hommes, que de vivre en violant la loi de Dieu, puisqu'un jour Dieu nous rendra la vie en nous ressuscitant. Car pour vous, ajouta-t-il, en parlant à Antiochus : vous ne ressusciterez pas pour la vie. » Le cinquieme étant appliqué aux mêmes tourmens, regarda Antiochus, et lui dit : Vous faites à présent ce que vous voulez, parce que vous avez reçu la puissance parmi les hommes, quoique vous ne soyez vous-même qu'un homme mortel. Mais ne pensez pas que Dieu ait abandonné notre nation; attendez un peu, vous verrez quelle est la force de celui que nous adorons; vous connaîtrez l'étendue de sa puissance, et vous sentirez comment il vous accablera vous et votre race. »

La constance de ces cinq premiers redoubla le courage des deux autres. Le sixieme sentant que la violence des tourmens allait lui ôter la vie présente, dit aussi au roi : « Ne vous trompez pas en voyant les maux que nous souffrons; c'est la juste peine des péchés que nous avons commis contre Dieu : mais ne vous flattez pas non plus de demeurer impuni, après avoir entrepris de combattre contre le Tout-Puissant. »

Antiochus confus de se voir vaincu par de jeunes gens, voulut faire de nouveaux efforts pour tâcher au moins de séduire le septieme, et de le faire tomber. Il lui promit avec serment qu'il le rendrait riche et heureux : qu'il le mettrait au rang de ses favoris, et qu'il le comblerait d'honneur, s'il voulait abandonner les lois de ses peres. Mais le jeune enfant témoigna qu'il ne voulait point d'autre sort que celui de ses freres. Antiochus, avant d'en venir aux tourmens, dit à la mere d'inspirer à son fils d'autres sentimens, et de l'empêcher de courir à une mort prompte et cruelle. Mais cette généreuse mere, au lieu de faire ce que le roi attendait d'elle, s'approcha de son fils, et lui dit en hébreu, afin que les assistans ne l'entendissent point; car ceci se passait à Antioche, où l'on parlait grec : « Mon fils, dit-elle, ayez pitié de moi, qui vous ai porté neuf mois dans mon sein; qui vous ai nourri de mon lait pendant trois ans, et qui vous ai élevé jusqu'à l'âge où vous êtes. Considérez le ciel et la terre, qui sont les ouvrages de Dieu, aussi bien que tous les hommes : souffrez courageusement les tourmens et la mort, comme ont fait vos freres, afin que je vous reçoive de nouveau avec eux dans la résurrection que nous attendons. »

Lorsqu'elle parlait encore, ce jeune homme s'écria : « Qu'attendez-vous de moi ? Je n'obéis point au commandement du roi; mais à la loi de Dieu qui nous a été donnée par Moïse. Pour vous, qui êtes la cause de tous les supplices dont on nous accable, vous n'éviterez pas la vengeance de Dieu. Si nous souffrons à présent, c'est la main de Dieu qui nous frappe

à cause de nos péchés. Si ce Dieu nous châtie, c'est pour nous rendre meilleurs et pour nous corriger; mais ensuite il rendra de nouveau ses graces et ses bienfaits à ses serviteurs.

Pour vous, encore une fois, ne vous flattez pas d'une vaine espérance de pardon, vous n'éviterez point le Jugement de Dieu, qui peut tout et qui voit tout. Mes freres, que vous avez fait mourir, sont entrés dans la vie éternelle. J'abandonne volontiers, comme eux, mon corps et ma vie pour la défense des lois de mes peres; je conjure seulement Dieu de regarder enfin notre nation d'un œil de pitié, et de vous contraindre, par la force de son bras vengeur, à reconnaître qu'il est le seul vrai Dieu. J'espere que sa colere, qui est justement tombée sur son peuple, finira à ma mort et à celle de mes freres. »

Le roi irrité du courage et de la sainte hardiesse de ce jeune homme, ordonna qu'on le traitât encore plus cruellement que ses freres, et il mourut comme eux au milieu des supplices, avec une constance admirable. La mere suivit elle-même le même jour ceux qu'elle avait envoyés à Dieu devant elle, et mêla son sang avec celui de ses enfans.

Pratiques. 1. Reconnoissons humblement que les maux de l'Eglise sont la juste punition de nos péchés. Tâchons d'appaiser la colere de Dieu par le martyre d'une pénitence sincere et persévérante.

2. C'est à Dieu que les membres de notre corps appartiennent; n'en faisons donc pas un mauvais usage.

Priere. C'est de vous, ô mon Dieu! que ces Saints ont reçu la force de mourir, plutôt que de violer vos saintes lois; ayez pitié de notre foiblesse.

(2 août.) S. FRIARD. 6.e siecle.

Ce Saint naquit en Bretagne, de parens pauvres, et il fut occupé dans sa jeunesse à labourer la terre; mais semblable aux solitaires d'Egypte, il pensait sans cesse à son origine en remuant la terre; il s'occupait de la méditation de la mort, qui fait rentrer l'homme dans la terre, d'où il a été tiré, et soupirait continuellement après la terre du ciel, où l'on ne seme plus, et où l'on ne laboure plus; mais où l'on recueille éternellement ce qu'on a semé dans le temps. Sa piété lui attira bien des railleries de la part de ceux qui ne pouvaient goûter sa vertu, parce qu'ils n'avaient pas assez de courage pour l'imiter. Un jour, comme Friard liait des gerbes avec ses compagnons, ceux-ci furent assaillis par un essaim de guêpes, et dirent à Friard: « Que ce dévot vienne, lui qui prie Dieu sans cesse, et qui fait à tout moment le signe de la Croix, et qu'il nous délivre de ces animaux. » Friard peu sensible à ces insultes, ne songea qu'à secourir ses compagnons; et plein de confiance en la bonté de celui qu'il adorait, il fit le signe de la croix en disant ces paroles qu'il répétait sans cesse: « Notre secours est dans le nom du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre ». Ces paroles chasserent les guêpes; et ce miracle remplit de confusion ceux

qui s'étaient raillés du Saint. Pour lui, animé du désir de mépriser entierement le monde, il se retira dans une île du diocese de Nantes, où il ne s'occupa plus que de la priere et de la méditation du ciel. Il mourut dans cette retraite en l'an 566 ou 567.

PRATIQUE. Regardons le travail comme une des peines du péché : pendant que le corps est courbé vers la terre, élevons notre esprit vers Dieu.

PRIERE. Faites-nous la grace, Seigneur, de souffrir pour vous les peines, les afflictions et les travaux de cette vie ; afin que nous obtenions celle où il n'y aura plus ni peines, ni alarmes, ni douleurs.

(3 *août.*) Ste. MARANNE ET Ste. CYRE. 5e. siecle.

Le célebre Théodoret, évêque de Cyr, dont la piété et les lumieres sont très-connues, nous a rapporté lui-même ce que nous allons lire, et ce qu'il en a dit, il le rapporte comme témoin oculaire. Ces deux Vierges étaient deux sœurs, nées vers le commencement du cinquieme siecle, à Bérée en Syrie, d'une famille illustre dans le pays, et elles reçurent une éducation convenable à leur naissance. Occupées de la grande affaire du salut, elles mirent toute leur gloire à mépriser le siecle présent, et à ne vivre que pour l'éternité Pour s'en rendre la voie plus facile, elles quitterent la maison paternelle, et allerent s'enfermer dans un petit enclos de murailles, hors les portes de la ville de Bérée. Elles firent boucher l'entrée de cet enclos, afin que personne ne fût tenté de les visiter, et que leurs exercices ne pussent être interrompus par une conversation inutile. Ce fut dans ce lieu si ressemblant à l'étable de Bethléem, que ces victimes innocentes de la pénitence commencerent un sacrifice qui dura autant que leur vie. Elles firent bâtir à côté une petite maison pour celles de leurs servantes qui voulurent les suivre et marcher sur leurs traces dans la carriere d'une mortification si rigoureuse. Il y avait à cette petite maison une fenêtre qui donnait sur l'enclos des deux sœurs, et c'était par-là qu'elles examinaient les actions de celles qui avaient voulu les imiter, qu'elles les animaient au service de Dieu, et qu'elles les encourageaient dans la voie où elles étaient entrées.

Il n'est gueres possible de pousser plus loin les rigueurs de la pénitence, que le firent ces deux sœurs, et l'on aurait peine à croire ce que l'on en rapporte, si on ne le tenait d'un témoin aussi digne de foi que Théodoret. Elles n'avaient ni cellule, ni toît en leur enclos. Elles demeuraient tout le jour exposées aux injures de l'air, sans pouvoir s'en garantir, ni en diminuer même les incommodités. Elles recevaient seulement un peu de nourriture par la petite fenêtre dont nous avons parlé : et ce peu paraissait encore trop à leur ardeur pour la penitence. Elles ne recevaient de visites que dans le temps de Pâques : tout le reste de l'année elles gardaient un silence très-rigoureux. Pendant que le cœur de ces deux Saintes jouissait de la liberté que donne la victoire sur toutes les

passions, et que leur esprit dégagé de tous les désirs terrestres pénétrait déjà jusque dans le ciel, elles accablaient leurs corps par des chaînes si pesantes, qu'un homme fort aurait eu de la peine à les soutenir. Elles en avaient au cou, à la ceinture et aux mains ; en sorte que Cyre, qui était plus délicate, ne pouvait presque marcher, et qu'elle était courbée vers la terre. Ce n'est pas qu'elles regardassent ces chaînes comme nécessaires pour les arrêter dans leur retraite : l'amour de Dieu qui les embrasait, était un lien bien plus fort pour les y retenir. Elles savaient bien d'ailleurs que c'est en vain que le corps est dans la solitude, lorsqu'on est de cœur dans le siecle ; mais elles se chargeaient ainsi pour augmenter par cette sainte rigueur l'austérité de leur pénitence. Elles étaient aussi couvertes d'un grand voile, qui descendait d'un côté jusqu'aux talons, et pardevant jusqu'à la ceinture.

« J'ai souvent eu le bonheur de les voir, dit Théodoret ; et comme elles respectaient en moi l'honneur du caractere que je porte, quoique j'en sois très-indigne elles voulurent bien m'accorder la grace d'entrer dans leur enclos. Je vis avec surprise et avec confusion ces chaînes pesantes dont elles étaient chargées et dont des hommes robustes auraient eu peine à soutenir le poids. Elles me résisterent long-temps, lorsque je les priai de les ôter : mais aussitôt que je fus sorti, elles reprirent par esprit de pénitence ce que l'obéissance ou la complaisance leur avait fait quitter. Voilà la maniere dont elles vivent, ajoute-t-il, et dans laquelle elles ont passé non-seulement cinq, dix ou quinze ans, mais quarante-deux ans ; et après de si longs et de si pénibles travaux, elles n'aiment pas moins les souffrances, et ne les embrassent pas moins de joie et d'ardeur, que si elles ne faisaient que de commencer. Occupées continuellement de Jésus attaché en croix, qu'elles ont pris pour époux, tout ce que ces pénitences ont de plus rigoureux, leur semble léger. Il n'y a point d'austérités qu'elles ne veuillent pratiquer, point d'efforts qu'elles ne veuillent faire pour arriver au terme où elles voient leur Sauveur tenant entre ses mains la couronne qu'il doit mettre sur leur tête, quand elles seront arrivées jusqu'à lui. »

« Une vie si admirable, dit Théodoret, en finissant leur histoire, les a rendues l'ornement de leur sexe et l'exemple de celles qui se proposent d'arriver au comble de la perfection. Il ne leur reste plus qu'à recevoir de la main de Dieu les couronnes dont il récompense les travaux de ceux qu'il a rendus victorieux en combattant pour son service. Pour moi, continue-t-il, je m'estime trop heureux, si après avoir fait admirer au public ce que peut la grace dans des personnes si faibles et si délicates, je puis profiter d'un si grand exemple, et avoir part à la récompense qui les attend. « Théodoret écrivait ceci en l'an 444, et par ce discours, il paraît que ces Saintes vivaient encore. On ne sait pas combien de temps elles vécurent depuis.

PRATIQUES. 1. Humilions-nous de notre vie si peu mortifiée, en

voyant les austérités étonnantes de ces Saintes. Si notre vie n'est pas austere, qu'au moins elle soit humble.

2. Si nous n'avons pas le courage de vivre dans la pénitence, retranchons au moins les délicatesses.

Prière. Seigneur, donnez-nous votre amour, et il nous donnera la force d'être pénitens.

(4 août.) S. DOMINIQUE, FONDATEUR D'ORDRE, 12 e.siecle.

Dominique naquit en 1170, au bourg de Calaruega en Castille, dans le diocese d'Osma. Il achevait son cours de théologie l'an 1191, lorsqu'il eut occasion de faire paraître la compassion que Dieu lui avait inspirée pour les pauvres et les affligés. L'Espagne fut alors tourmentée d'une cruelle famine, qui se fit sentir surtout dans les royaumes de Castille et de Léon. Dominique en cette triste conjoncture, ne se contenta pas de donner aux pauvres ce qu'il avait d'argent, il vendit encore tous ses meubles, et jusqu'à ses livres pour les assister. Une pauvre femme le pria un jour avec larmes de lui faire quelque aumône, pour l'aider à racheter son frere d'entre les mains des Maures qui l'avaient fait esclave. Dominique n'avait alors ni meubles ni argent, et n'espérait pas de pouvoir trouver sitôt de quoi satisfaire aux désirs de cette femme; il jugeait néanmoins par ses larmes et son impatience, que le captif souffrait beaucoup, et que la chose pressait; ainsi il s'offrit lui-meme de très-bonne foi pour être donné en échange de celui qui était dans l'esclavage. La femme n'eut garde d'accepter cette proposition: elle se retira saisie d'étonnement et d'admiration.

Alphonse, roi de Castille, ayant envoyé l'evêque d'Osma en France pour quelque affaire d'état, celui-ci voulut avoir Dominique pour l'accompagner dans ce voyage. L'hérésie des Albigeois, qui en attaquant ouvertement le culte extérieur et les sacremens de l'église, enseignait secrétement les erreurs les plus monstrueuses, faisait alors de terribles ravages dans le Languedoc. Le saint Prélat et Dominique furent accablés de douleur à la vue de ces maux, et résolurent de défendre la vérité aux dépens de leur vie même, si c'était la volonté de Dieu. Dès que l'évêque eut terminé les affaires dont il était chargé, et qu'il en eut rendu compte au roi par courrier, il alla à Rome demander au Pape la permission de quitter son évêché, afin de s'occuper uniquement à faire des courses dans le Languedoc. Le Pape ayant refusé de décharger l'évêque d'Osma du gouvernement de son diocese, limita à deux ans son séjour en Languedoc, en lui permettant d'y laisser Dominique, et les autres missionnaires qui seraient nécessaires pour travailler à la conversion des hérétiques. S'étant joint pour cette œuvre à douze abbés de l'Ordre de Cîteaux, ils parcoururent tout le Languedoc, instruisant les peuples avec autant de zele que de solidité.

L'evêque d'Osma ayant passé deux ans dans cette mission, partit pour aller faire la visite de son diocese. Mais à peine

fut-il arrivé, qu'il alla recevoir de Dieu le fruit de ses travaux. En partant, il avait laissé la conduite de la mission à Dominique, qu'il avait ordonné Prêtre. Dieu avait choisi ce vertueux Ecclésiastique, pour travailler à la conversion des hérétiques, et pour établir un ordre de saints Religieux destinés particulierement à prêcher l'Evangile par toute la terre, et à défendre la doctrine de l'église contre de profanes nouveautés. Il avait auprès de lui de fideles coopérateurs, que l'exemple de ses vertus avait gagnés à J. C.; et ce fut avec eux qu'il commença l'établissement de son Ordre.

Foulque, évêque de Toulouse, étant allé à Rome en 1215, pour assister au Concile que le Pape Innocent III y avait assemblé, voulut que Dominique l'y accompagnât. Le Pape, qui savait combien ses prédications faisaient de fruit, lui ordonna de retourner vers ses disciples, et de choisir avec eux une regle approuvée; et lui promit de confirmer ce nouvel établissement. Dominique étant revenu à Toulouse, exposa à ses freres les ordres qu'il avait reçus du Pape. Comme leur principal intention était de se consacrer à l'instruction des peuples, par la prédication, ils crurent qu'ils devaient prendre S. Augustin pour modele: c'est pourquoi ils choisirent sa regle, dont ils firent profession. Le Pape Honorius approuva cette régle, l'an de J. C. 1216, et peu de temps après, Dominique envoya plusieurs de ses disciples en différens pays pour y prêcher et défendre la pureté de la foi contre les hérétiques. Il en vint sept à Paris, qui louerent d'abord une maison entre l'Evêché et l'Hôtel-Dieu. Mais l'année suivante 1218, le Docteur Jean, doyen de S. Quentin, et l'Université de Paris, leur donnerent la maison de S. Jacques: c'est delà qu'ils sont appelés Jacobins. La vie édifiante de ces premiers disciples de S. Dominique attira une grande vénération à son Ordre. On venait en foule écouter leurs instructions, leur demander des avis, et beaucoup de personnes se conduisaient par leurs lumieres.

Dieu lui fit connaître le temps de sa mort: et la seule pensée de la voir approcher, le comblait de joie. Etant à Boulogne, il dit à quelques amis, avec qui il venait de s'entretenir du mépris du monde et de la vanité de la vie présente: « Vous me voyez en santé, mais j'irai à Dieu avant l'Assomption de N. D. » En effet, il tomba dans un grand épuisement à la fin du mois de juillet; il passa la nuit suivante en prieres à son ordinaire, et assista aux matines. Quand elles furent finies, il dit au prieur qu'il avait mal à la tête; et dès ce jour-là il tomba dans la maladie dont il mourut. Il ne voulut pour lit que le sac sur lequel il avait coutume de coucher. Voyant que sa fin approchait, il fit venir les novices, et leur recommanda d'aimer Dieu plus que toutes choses, et de suivre leur régle par amour de Dieu. Il fit ensuite appeler le prieur et plusieurs prêtres devant qui il se confessa de tous ses péchés; puis il leur dit: Dieu m'a conservé dans la virginité: afin de la garder aussi, évitez tout commerce avec les fem-

mes. Avec cette vertu et la pauvreté, vous serez agréables à Dieu et utiles au prochain par la bonne odeur de votre réputation. Servez Dieu avec ferveur, et n'introduisez point dans l'ordre, des possessions temporelles, qui y renverseraient l'esprit de l'humilité chrétienne et de la pauvreté évangélique, sur lequel il doit être établi. « Après ces instructions, Dominique mourut le 6 août de l'an 1221, âgé de 51 ans. L'Église honore sa mémoire le quatrieme du même mois, à cause de la fête de la Transfiguration, qui tombe le sixieme.

PRATIQUE Si notre état ne nous engage pas à la conversion des pécheurs, la charité nous oblige à la demander à Dieu par de ferventes prieres, à le prier qu'il envoie des ouvriers dans sa maison.

PRIERE.. Seigneur, ayez pitié de nous: ne nous privez pas des asiles saints, où l'on trouve la lumiere de votre esprit saint, et l'ardeur de votre charité; afin qu'à l'abri de la corruption du siecle, vous y soyez servi en esprit et en vérité.

(5 *août.*) Ste. AFRE, MARTYRE. 5te. siecle.

AFRE née dans l'idolâtrie, ne se fit connaître d'abord dans la ville d'Ausbourg sa patrie, que par ses débauches : sa maison était la perte de la ville, et elle avait trois servantes qui l'aidaient à corrompre la jeunesse. Dieu fait rarement des Saints de ces sortes de pécheurs, parce que la vérité entre difficilement dans un cœur livré aux passions honteuses. La grace du tout-puissant les arrache néanmoins quelquefois au démon, afin que personne ne s'abandonne au désespoir, à la vue de ses péches, quelque énormes qu'ils puissent être.

Afre fut du petit nombre que Dieu excepte dans sa miséricorde; et d'une prostituée, il en fit non-seulement une pénitente, mais encore une martyre. On croit qu'elle fut convertie à la vraie religion par un S. évêque nommé Narcisse, avec sa mere et toute sa maison. On voit par les actes de son martyre, qu'elle avait sans cesse devant les yeux la grandeur de ses péchés, et qu'elle en était pénétrée de douleur. Pour les richesses que ses crimes lui avaient acquises, elle s'en déchargea le plus promptement qu'elle put, comme d'un fardeau également pesant et honteux. Elle s'en servit pour assister les indigens; et quelques chrétiens refusant dans leur pauvreté même, de les accepter, elle les conjurait avec larmes de vouloir bien lui faire cette grace, et de prier pour elle, afin que ses péchés lui fussent pardonnés.

L'empereur Dioclétien, qui servait, sans le savoir, d'instrument à Dieu pour manifester sa gloire et sa puissance dans le courage de ses serviteurs, persécutait cruellement les chrétiens partout où s'étendait son empire. La persécution ayant pénétré jusqu'à Ausbourg, on se saisit d'Afre, et on la présenta au juge nommé Gaïus, qui après les interrogations ordinaires pour savoir d'elle-même qui elle était, et ce qu'elle faisait, l'exhorta à honorer les dieux des païens. Sacrifiez à nos dieux, lui dit il, ce parti vous sera avantageux: vous évitez en le prenant, les tourmens qui vous attendent, si vous

résistez. Afre répondit : J'ai commis assez de péchés avant de connaître Dieu, sans faire encore celui que vous me proposez. J'apprends, lui dit le juge, que vous êtes une prostituée, ne faites donc pas de difficulté de sacrifier à nos dieux ; car vous n'avez rien à attendre du Dieu des chrétiens. Afre répondit : Mon Seigneur J. C. a dit qu'il était descendu du ciel pour les pécheurs, et je vois dans l'evangile qu'une femme qui avait été de mauvaise vie, avait arrosé ses pieds de ses larmes, et avait obtenu la rémission de ses péchés. Je lis au même endroit que Jésus n'a pas rejeté les femmes débauchées ni les publicains, et qu'il avait même souffert qu'ils mangeassent avec lui.

Le juge n'eut point de honte de l'exhorter à rentrer dans sa premiere vie, en lui représentant le gain qu'elle y ferait encore. Je renonce à ces gains infâmes, dit Afre, je les ai en horreur. J'ai rejeté loin de moi ceux que j'avais faits, parce que je ne les avais pas acquis légitimement. Je les ai abandonnés aux pauvres, et j'ai prié ceux qui n'en voulaient pas de les recevoir et de prier pour moi. Pourrais-je après cela chercher de telles richesses ? Gaïus lui dit : Votre Christ ne vous juge point digne de lui ; c'est à tort que vous l'appelez votre Dieu, puisqu'il ne vous connaît pas pour être à lui ; car on ne peut regarder comme chrétienne celle qui s'est livrée au désordre. Afre répondit : Il est vrai, je ne mérite pas d'être regardée comme chrétienne, je suis même indigne d'en porter le nom. Mais la miséricorde de Dieu, qui ne regarde pas nos mérites, m'a fait la grace de m'admettre à cette religion sainte. D'où savez-vous, dit Gaïus, qu'il vous permet d'en faire profession ? Je connais, répondit-elle, qu'il ne m'a pas rejetée, puisqu'il me permet aujourd'hui de confesser son saint nom, et qu'il me donne la confiance que cette action m'obtiendra le pardon de tous mes péchés. Vous me contez là des fables, dit le juge ; sacrifiez aux dieux, ce sont eux qui vous sauveront. Mon salut, répliqua la sainte, vient de J. C., qui étant attaché à la croix, promit son paradis à un larron qui avoua sa faute. Gaïus repartit : Sacrifiez, ou je vais vous faire tourmenter, et ensuite brûler vive. Afre répondit : Que ce corps par lequel j'ai tant péché, souffre mille tourmens : je ne souillerai point mon ame, en sacrifiant aux démons. Le juge prononça alors la sentence en ces termes : « Nous ordonnons qu'Afre, cette femme prostituée, qui s'est déclarée chrétienne, et qui a refusé de sacrifier aux dieux, soit brûlée vive. » Son martyre arriva l'an de J. C. 303.

PRATIQUE. Les païens mêmes avaient une telle idée de la sainteté du christianisme, qu'ils ne croyaient pas que des personnes dont la vie avait été corrompue pussent devenir chrétiens. Notre vie donnerait-elle cette idée de notre sainte religion ?

PRIÈRE. Seigneur, vous êtes venu pour sauver les pécheurs ; nous le sommes, jetez sur nous des regards de miséricorde.

(6 août.) LA TRANSFIGURATION DE N. SEIGNEUR.

Jésus-Christ était dans la seconde année de sa prédication, lorsqu'il alla aux environs de Césarée de Philippe. Il demanda un jour à ses disciples ce que les hommes pensaient de lui, et ce qu'ils en pensaient eux-mêmes. Simon Pierre prenant la parole, lui dit : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant* Jésus-Christ déclara Pierre heureux, parce que ce n'était ni la chair ni le sang, mais le Pere céleste qui lui avait révélé cette vérité. Et après lui avoir déclaré qu'il établirait son église sur cette pierre, il leur défendit de dire à personne qu'il était le Christ. Et pour nous apprendre avec quel soin nous devons nous humilier, lors même que Dieu nous éleve, il découvrit à ses disciples ce qu'il devait souffrir à Jérusalem.

Quelque temps après, il prit Pierre Jacques et Jean, et les mena seuls avec lui sur une montagne pour prier. S. Jérôme dit que c'est la montagne du Thabor. Pendant que Jésus priait, il fut transfiguré devant eux ; son visage parut tout autre ; il devint brillant comme un soleil, ses habits parurent tout éclatans de lumiere et blancs comme la neige. On vit alors deux hommes qui s'entretenaient avec lui, c'étaient Moïse et Elie. Ces deux prophetes étaient pleins de majesté et de gloire, et ils lui parlaient de sa sortie du monde, qui devait arriver dans Jérusalem. Cependant Pierre et les deux autres étaient accablés de sommeil : et en se réveillant ils virent Jésus dans sa gloire, et les deux hommes qui s'entretenaient avec lui. Et comme ils se séparaient de Jésus, Pierre lui dit : « Seigneur, nous sommes bien ici : faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes; une pour vous, une pour Moïse, et une pour Elie : car il ne savait ce qu'il disait : tant ils étaient effrayés. »

Lorsque Pierre parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit, et les trois disciples furent saisis de frayeur, en le voyant entrer dans cette nuée. Il sortit aussitôt de la nuée une voix qui fit entendre ces poroles : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection : écoutez-le. » Les disciples ayant ouï ces paroles, tomberent le visage contre terre, et furent saisis de frayeur. Mais Jésus s'approchant, les toucha et leur dit : Levez-vous, et ne craignez pas. Alors levant les yeux et regardant de tous côtés, il ne virent plus que Jésus qui était resté seul avec eux. En descendant de la montagne, Jésus leur commanda de ne parler à personne de ce qu'ils avaient vu, jusqu'après sa résurrection.

Cette transfiguration toute pleine de mystere fut un des moyens dont Jésus-Christ se servit pour fortifier la foi de ses disciples et pour les convaincre de sa divinité. Il voulut par cet échantillon de sa gloire, leur donner une idée de ce qu'ils seraient un jour eux-mêmes à la résurrection des morts, et leur faire connaitre qu'après les travaux et les souffrances de

cette vie, ils participeraient à la gloire dont il les avait rendus témoins sur cette montagne.

PRATIQUES. 1. Ne cherchons point l'élévation ; mais quand Dieu permet qu'elle nous arrive, n'oublions pas de nous humilier à l'exemple de Jésus-Christ.

2. Ecoûtons J. C. comme le docteur de la vérité : mais écoutons-le pour faire ce qu'il nous dit.

PRIERE. Seigneur, apprenez-nous à souffrir, et que la vue de votre gloire nous anime à porter votre croix.

(7 août.) S. GEZELIN, SOLITAIRE. 12. siecle.

GEZELIN vivait dans les bois du pays de Treves, dans le douzieme siecle. La pauvreté qu'il avait embrassée, était sans exception ; et ses mortifications étaient au-dessus de tout ce que l'on peut imaginer. Il passa dix ans au milieu des montagnes et des déserts, sans avoir d'autre toit que le ciel, et d'autre nourriture que celle des bêtes, c'est-à-dire, les herbes de la campagne, des racines crues, et quelquefois du gland. Ainsi il souffrait avec une patience que Dieu seul peut donner, les plus grandes ardeurs de l'été, et les froids les plus rudes de l'hiver, jusque-là qu'on le trouva un jour étendu par terre, et tellement couvert de neige, qu'on ne voyait plus son corps.

Pendant les quatre dernieres années de sa vie, où sa faiblesse le mettait dans l'impuissance de cueillir, au milieu de l'hiver, des herbes dans les bois ou les champs couverts de neiges, ou d'arracher quelque racine de la terre lorsqu'elle était gelée : il allait à l'entrée de la nuit chercher dans les villages écartés quelque pauvre maison. Il y passait la nuit couché dans une étable ou dans la cour, sans vouloir entrer plus avant : et il se retirait avant le jour, afin de n'être vu de personne. On s'estimait heureux de le recevoir : mais on n'osait lui parler depuis qu'on s'était apperçu que c'était un moyen de lui faire chercher retraite ailleurs. L'unique assistance qu'il voulait bien recevoir de la part de ceux chez qui il allait, était qu'ils missent devant leur porte un peu de paille, et quelques morceaux de pain d'orge ou de son. Tant qu'il put rester dans les bois et les déserts, il ne porta point d'habit ; mais quand il se vit obligé d'aller dans les lieux habités, il se couvrit de quelque méchant haillon. Il y joignit un petit sac de toile où il mettait le pain qu'on lui donnait en aumône pour passer l'hiver : car il retournait à sa nourriture ordinaire pendant les trois autres saisons de l'année.

S. Bernard, abbé de Clairvaux, entendit parler d'un genre de vie si extraordinaire. N'ayant pu voir le saint solitaire par lui même, il donna ordre à Achard, un de ses religieux, de l'aller chercher dans son désert, de le saluer de sa part, et de lui porter une robe pour gage de son amitié, en le priant de s'en servir pour l'amour de lui. Achard ne manqua pas d'obéir aux ordres de son supérieur. Il prit avec lui quelques religieux et s'en alla au lieu où il apprit que Gezolin devait

passer la nuit; mais il ne le trouva pas, quoiqu'il s'y fût rendu avant le jour. S'étant informé du maître de la maison, quand il viendrait, il apprit qu'il était déjà venu, mais qu'il s'était retiré plutôt qu'à l'ordinaire. Achard pria cet homme de dire au solitaire qu'il était venu des religieux de la part de l'abbé de Clairvaux, qu'ils avaient quelque chose à lui communiquer. Le respect de Gezelin pour l'abbé de Clairvaux, l'oracle et l'admiration de son siecle, l'engagea de donner rendez-vous à ses députés. Il reçut Achard et ses compagnons avec une politesse qui ne sentait point le sauvage. Il prit l'habit que le S. abbé lui envoyait, et s'en revêtit; puis il l'ôta en disant: « Béni soit le Seigneur, qui a inspiré à cet homme apostolique le souvenir d'un pécheur tel que je suis. J'ai pris avec reconnaissance l'habit qu'il m'a envoyé, et je m'en suis revêtu devant vous: mais il trouvera bon que je ne m'en serve pas davantage, parce qu'il ne m'est pas nécessaire, et qu'il ne me l'a pas commandé. « Achard le trouvant affable et d'une humeur gaie, lui fit diverses questions, et lui demanda particulierement si les austérités qu'il pratiquait, l'avaient délivré des tentations de la chair. « Il y a long-temps, dit le solitaire, que Dieu m'en a affranchi; mais parce que la vie de l'homme est une tentation continuelle, qui peut se glorifier d'avoir le cœur pur? Nous marchons au milieu d'un grand nombre d'ennemis, contre lesquels nous ne pouvons nous défendre sans la protection du ciel: mais il faut espérer que Dieu qui est bon, ne permettra pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces. « Après cette réponse il se recommanda à leurs prieres et à celles de S. Bernard; puis il se retira dans les bois. On croit qu'il mourut vers l'an de J. C. 1136. Dieu voulut faire voir que c'était lui qui avait conduit Gezelin dans les déserts, en opérant des miracles sur le tombeau de son serviteur.

PRATIQUE. Travaillons à dépouiller au moins notre cœur des choses de la terre, si nous ne pouvons y renoncer entierement.

PRIERE. Vous nous l'avez appris, Seigneur, nous ne pouvons servir deux maîtres: ne permettez pas que nous soyons assez malheureux pour en servir d'autre que vous.

(8 *août.*) S. JUST ET S. PASTEUR, MARTYRS. 3e. siecle.

JUST et PASTEUR étaient deux freres, nés à Ascala en Espagne. Le premier avait treize ans et l'autre sept. Ils étaient ensemble aux écoles de la ville, lorsqu'on publia dans la place publique un édit de persécution contre les chrétiens. Quand ils surent que le gouverneur de la Province était arrivé à Ascala pour faire exécuter l'édit, ils se sentirent enflammés d'une ardeur subite pour le martyre. A la premiere nouvelle qui parvint jusqu'à eux, ils jeterent leurs livres et leurs écritures, sortirent brusquement de l'école, et allerent à la place où l'on avait dressé le tribunal, pour être témoins du courage de ceux qui faisaient profession du christianisme.

A la vue de ceux qu'on conduisait au supplice, ils ne purent

s'empêcher de faire connaître qu'ils aspiraient à la même gloire : et l'on dit au gouverneur que, dans la foule des spectateurs, il y avait deux enfans qui, par leurs gestes et leurs discours, faisaient bien voir qu'ils étaient Chrétiens. Le Gouverneur se les fit amener. Just et Pasteur parurent devant lui avec une constance assurée. Mais au lieu de les interroger, il ordonna qu'on les fouettât, affectant de les traiter comme des enfans qu'il fallait corriger, sans employer contre eux le raisonnement ni les interrogations. Les deux freres allerent avec joie aux tourmens, et se mirent d'eux-mêmes entre les mains des bourreaux, en déclarant qu'ils étaient Chrétiens, et qu'ils étaient prêts à répandre jusqu'à la derniere goutte de leur saug pour le Dieu qu'ils adoraient. Avant de passer du fouet à d'autres supplices, on alla avertir le Gouverneur qu'il ne fallait pas espérer de gagner ces deux enfans. Celui-ci ne répondit qu'en ordonnant qu'on leur coupât la tête ; et ils reçurent la couronne du Martyre au mois d'août, l'an 304.

Pratique. Deux enfans remportent un triomphe éclatant sur les ennemis de la foi ; apprenons delà que Dieu donne la force et le courage, quand il lui plaît, aux personnes les plus faibles.

Prière. Quelque faibles que nous soyons par nous-mêmes, Seigneur, nous vaincrons les ennemis de notre salut, si vous nous regardez dans votre miséricorde.

(9 *août.*) S. VICTRICE, évêque de Rouen. 5e. siecle.

Saint Victrice était né dans quelqu'endroit des Gaules, qui servait de limites à l'empire romain, du temps de Constantin-le-Grand ; mais on ignore le lieu. Il était plus jeune que S. Martin de Tours, et il paraît n'être venu au monde que quelques années après le concile de Nicée. Dans sa jeunesse, il servait dans les troupes de l'Empire : mais craignant les dangers de l'état où il était engagé, il résolut de renoncer à la milice. Un jour que les troupes étaient assemblées pour une revue générale, il se présenta devant le Tribun : et se dépouillant de ses armes en sa présence, il lui déclara qu'il renonçait au service, et lui demanda son congé. Le Tribun irrité de cette action, fit déchirer Victrice à coups de fouets et de bâtons, puis on le conduisit en prison. On ne le tira de ce lieu que pour le faire paraître devant l'Intendant de l'armée, qui semblait être venu au camp pour le juger. Victrice lui déclara qu'étant devenu soldat de J. C., il croyait devoir se retirer de l'armée pour le servir plus librement. L'intendant, peu satisfait de cette réponse, le fit tourmenter pour l'obliger à reprendre les armes ; mais voyant ses efforts inutiles, il le condamna à perdre la tête. Si nous en croyons S. Paulin, auteur très-digne de foi, Dieu fit plusieurs miracles pour délivrer son serviteur. Ce Saint rapporte que, le bourreau qui menait Victrice au supplice, ayant mis la main sur son cou, comme pour marquer l'endroit où il devait le frapper, perdit subitement la vue. Cet accident l'em-

prêcha de poursuivre son action. On reconduisit Victrice en prison, et Dieu fit encore un second miracle en sa faveur. On lui avait attaché des fers aux mains qu'on avait serrés jusqu'aux os : il pria ses gardes de le relâcher un peu ; et sur leur refus il adressa sa priere à J. C., et ils virent les chaînes tomber d'elles-mêmes. Ses gardes n'oserent les remettre ; mais ils coururent épouvantés, raconter cette merveille à l'Intendant, qui rendit la liberté à Victrice.

On ne sait pas en quel lieu il se retira, ni combien de temps il passa dans les exercices de la vertu chrétienne, avant d'être élevé à l'épiscopat. Il était déjà Evêque avant l'an 390, lorsque S. Paul le vit à Vienne chez S. Martin, et qu'il se recommanda à ses prieres comme à un homme favorisé du ciel, et estimé des plus saints personnages de son temps. Dieu le rendit fidele à son ministere ; en sorte qu'il n'instruisait pas moins par son exemple que par ses discours. Il rassembla autour de lui un grand nombre de personnes des deux sexes à qui il avait fait goûter la pureté de la religion, et qu'il soutenait dans la vertu en leur servant de modele, en priant pour eux et en les instruisant. Aussi, dit S. Paulin, rendit-il son Eglise une image de la premiere Eglise de Jérusalem, où l'on voyait fleurir toutes les vertus. On y admirait un grand nombre de vierges qui n'avaient que J. C. pour époux, et beaucoup de veuves qui surmontaient toutes les attaques du démon par les œuvres de piété, par le ministere saint auquel elles s'appliquaient, et par les services qu'elles rendaient à l'Eglise le jour et la nuit. On voyait beaucoup de personnes mariées qui vivaient comme freres et sœurs, et qui invitaient J. C. par des prieres, à les visiter et à bénir leur chasteté. On y trouvait partout des entrailles de miséricorde. Le nom de J. C. y était loué le jour et la nuit. On chantait tous les jours de saints cantiques dans un grand nombre d'églises et de monasteres, et la pureté du cœur jointe à l'harmonie des voix, formait un concert agréable aux Saints du ciel et à ceux de la terre. Ainsi la ville de Rouen, qui jusqu'alors avait été peu connue même dans les provinces voisines, devint célebre par le moyen de S. Victrice, jusque dans les pays les plus éloignés. On croit que S. Victrice mourut en l'an de J. C. 417 : et on le compte pour le premier évêque de Rouen.

PRATIQUES 1 Quand nous avons un désir sincere de nous donner à Dieu, rien ne nous doit arrêter. Il y a trop à gagner pour que nous hésitions à perdre quelque chose.

2. Relisons de temps en temps cette image de l'Eglise de Rouen que nous venons de voir, et pratiquons ce qui convient à notre état.

PRIERE. Seigneur, donnez-nous une confusion salutaire de notre vie, en voyant celle de vos serviteurs, et que cette confusion produise en nous le salut.

(10 *août.*) S. LAURENT, MARTYR. 3 e. siecle.

On ignore le lieu de la naissance et les commencemens de la vie de S. Laurent. S. Pierre Chrysologue dit qu'il était aussi pauvre des biens de la terre, que riche de ceux du ciel. Ses vertus le firent connaître à S. Xiste, qui lui donna tous les avis qu'il crut nécessaires pour le porter à la perfection. Disciple d'un homme si plein de l'esprit de Dieu, et prévenu lui-même des graces du ciel, Laurent devint en peu de temps un homme parfait dans la vertu, quoiqu'il fût encore dans un âge peu avancé. Quand S. Xiste fut élevé sur la chaire de S. Pierre, l'an de J. C. 257, il s'associa son cher disciple pour porter avec lui une partie du ministere, et l'éleva au diaconat. Il n'y avait alors que sept diacres dans l'église de Rome, et S. Laurent était le premier; ce qui lui a fait donner par les Peres le nom d'*Archidiacre.* C'était lui qui avait soin des richesses de l'église, et qui en était le distributeur.

L'empereur Valérien, qui croyait pouvoir détruire l'église, qu'il ignorait être l'ouvrage du Tout-Puissant, persécutait les chrétiens les plus connus, et sur-tout ceux du clergé, afin qu'en frappant les pasteurs, il pût disperser et détruire le troupeau. Le pape Xiste fut une des premieres victimes de cette persécution. Il fut pris avec quelques-uns de son clergé, lorsqu'il était au cimetiere de Calliste pour y célébrer les saints mysteres. S. Laurent animé du désir de donner aussi sa vie pour J.C., voyant qu'on menait Xiste au supplice, le suivit en versant des larmes, et lui dit: « Où allez-vous, mon pere, sans votre fils? Prêtre saint, où allez-vous sans votre ministre? En quoi vous ai-je déplu? Eprouvez si je suis digne du choix que vous avez fait de moi pour me confier la dispensation du sang de notre Seigneur J. C. (car c'était alors l'office des diacres.) S. Xiste lui répondit: « Je ne vous abandonne pas, mon fils; mais un plus grand combat vous est réservé, vous me suivrez dans trois jours. » Laurent consolé par ces paroles, se prépara au martyre; et ayant fait assembler les pauvres, il leur distribua tout l'argent de l'église qu'il avait entre les mains; et vendit même les vases sacrés pour augmenter la somme. La nouvelle de ces libéralités ayant été portée au préfet de Rome, il crut que les chrétiens avaient de grands trésors en réserve, et il résolut de s'en emparer. Il fit venir S. Laurent pour l'engager à lui découvrir le lieu où ces prétendus trésors étaient gardés, et pour l'y contraindre par la violence, s'il refusait de faire cet aveu. « Vous vous plaignez souvent, dit ce préfet au saint diacre, que nous vous traitons cruellement; je ne veux point agir ainsi envers vous; je vous demande seulement ce qui dépend de vous de m'accorder. On dit que dans vos cérémonies vous vous servez de vases d'or et d'argent, et que pour éclairer vos sacrifices nocturnes; vous avez des cierges dans des chandeliers d'or On ajoute que pour finir ces offrandes, les freres, vendent

leurs héritages et se dépouillent, eux et leurs enfans, pour vous enrichir; mettez ces trésors au jour: le Prince en a besoin pour l'entretien de ses troupes.»

Saint Laurent répondit sans s'émouvoir. « J'avoue que notre Eglise est riche, l'empereur n'a pas de si grands trésors. Je vous ferai voir ce qu'elle a de plus précieux; donnez-moi du temps pour mettre tout en ordre. « Le préfet, content de cette réponse, lui accorda trois jours de délai. pendant cet espace, saint Laurent rassembla tous les pauvres que l'Eglise nourrissait, les aveugles, les boiteux, les estropiés; et après avoir écrit leurs noms, il les rangea devant l'Eglise. Le jour marqué étant venu, il va trouver le préfet, et lui dit: « Venez voir les trésors de notre Dieu: vous verrez une grande cour pleine de vases d'or, et des talens entassés sous des galeries. « Le préfet le suit, et voyant cette troupe de pauvres, il se tourne vers saint Laurent avec des yeux troublés et menaçans.» De quoi vous fâchez-vous, lui dit le saint diacre? L'or que vous désirez si ardemment, n'est qu'un vil métal tiré de la terre, qui est l'occasion de bien des crimes: l'or véritable est la lumiere divine dont ces pauvres sont les disciples. Voilà les trésors que je vous avais promis: profitez de ces richesses pour vous-même. C'est donc ainsi que tu me joues, dit le préfet. Je sais que vous vous piquez, vous autres, de mépriser la mort: aussi ne te ferai-je pas mourir promptement.»

Après que Laurent eût été jeté dans une noire prison, on lui déchira le corps à coups de fouets. Mais le juge voyant cette premiere attaque inutile, il le fit étendre sur un gril tout rouge, sous lequel il fit mettre de la braise à demi-éteinte. Mais la ferveur de sa foi le rendit insensible à la violence du feu qui consumait son corps; et ne s'occupant au milieu de ce tourment que de la loi du Seigneur, son supplice lui devenait un rafraîchissement: son visage parut aux fideles, environné de lumiere, et son corps exhalait une odeur agréable. Mais les païens ne virent point cette lumiere, et ne sentirent point cette odeur. Laurent possédait son ame dans une si grande paix au milieu des cruelles douleurs que le feu devait lui causer, qu'il dit tranquillement au préfet: « J'ai été assez long-temps sur ce côté: faites-moi retourner, pour rôtir l'autre. Et quelques momens après, il ajouta: Mon corps est assez cuit, rassasiez-vous en, si vous voulez.» Puis regardant au ciel, il pria Dieu pour la conversion de Rome, et rendit l'esprit. Des sénateurs convertis par l'exemple de sa constance, emporterent son corps sur les épaules. Il fut enterré dans une grotte à Véran, près le chemin de Tibur, le dixieme d'août de l'an 258. Il se fit aussitôt de grands miracles par son intercession, et Dieu a souvent accordé la même faveur dans la suite des siecles à ceux qui ont imploré sa protection.

PRATIQUES. 1. Une pauvreté chrétienne est une grande facilité pour salut. Demandons à Dieu qu'il nous la fasse aimer.

2. Regardons-nous les pauvres comme les riches des chrétiens ? nous les traitons comme des personnes viles et méprisables, et les Saints les ont regardés comme des trésors précieux. Apprenons à juger de tout par la foi.

PRIERE. Donnez-nous, Seigneur, cette charité ardente qui nous fasse mépriser les choses de la terre, qui nous fasse respecter les pauvres, puisqu'ils sont votre trésor ; et qui nous fasse sacrifier notre corps par la pénitence, et par une soumission entiere à votre volonté.

(11 *août*.) S. HORMISDAS, MARTYR. 5e. siecle.

HORMISDAS était un homme illustre parmi les Perses, fils d'un gouverneur de province, et élevé lui-même à une des premieres charges. Le roi ayant appris qu'il était chrétien, le fit venir, et lui recommanda de renoncer à son Dieu. « Vous m'ordonnez, répondit Hormisdas, une chose injuste en soi, et contraire à vos propres intérêts. Quiconque sera capable de méconnaître le souverain de tout l'univers, et de mépriser ses commandemens, sera bien plutôt disposé à mépriser et à trahir le roi, qui n'est qu'un homme sujet à la mort comme les autres. Si c'est donc un crime digne du dernier supplice que de vous refuser l'obéissance qui vous est due, c'est un crime bien punissable de renoncer au Dieu de l'univers. »

Le roi, au lieu d'admirer, comme il le devait, la sagesse de cette réponse, ôta à Hormisdas sa charge et son bien ; et le réduisit à conduire les chevaux de l'armée. Quelque temps après, ce prince regardant par la fenêtre de sa chambre, vit cet homme d'une naissance distinguée, vêtu de méchants habits, couvert de poussiere, et tout brûlé du soleil. Il l'envoya quérir, et lui fit mettre une tunique de lin. Croyant que ce bon traitement, et les peines qu'avait endurées Hormisdas, le rendraient traitable, il lui dit : « Ne soyez plus si opiniâtre, et renoncez au fils du charpentier. » Mais le Saint transporté de zele, déchira en la présence du roi, la tunique qu'il venait de recevoir, en disant : « Si vous croyez que j'abandonne si aisément la loi de mon Dieu, gardez votre présent avec votre impiété. » Le roi irrité de cette sainte fierté, le fit chasser du palais tout nu comme il était. On ne sait point quelle a été la suite de sa vie, ni le genre de sa mort.

Nous ajouterons ici le témoignage que rendit à Jésus-Christ saint Suanès, parce que Théodore a joint sa confession à celle d'Hormisdas. Le roi Varenne voyant que Suanès, homme riche et puissant, qui avait mille esclaves, ne voulait pas abandonner la religion de J. C. lui demanda lequel de ses mille esclaves, était le plus méchant. Quand il l'eut appris, il le mit à la tête de toute la maison de Suanès, qui fut contraint, comme les autres, à lui obéir. Cet indigne traitement n'empêcha pas Suanès de demeurer fidele à Dieu. Le roi n'en resta pas là : croyant venir à bout de Suanès à force d'outrages, il lui ôta sa femme, qu'il donna encore à l'esclave. Mais ses espérances furent encore trompées ; le serviteur de Jésus-Christ demeura inébranlable dans sa foi.

PRATIQUES. 1. Qu'est-ce que la foi sans la charité ; les démons croient, et ne cessent de faire le mal.

2. Rien ne nous déshonore que le péché : la condition la plus basse, jointe à une vie chrétienne, releve plus qu'une vie de péché, avec la plus grande noblesse.

PRIERE. C'est vous, Seigneur, qui êtes notre gloire et notre grandeur ; faites-nous la grace de n'en désirer jamais d'autre

---

(12 août.) S.te CLAIRE, VIERGE. 13e. siecle

CETTE Sainte née à Assise, l'an 1191, d'une famille noble, fut élevée dans la piété, et renonça au monde, dès sa jeunesse. Ce furent les instructions de saint François, qui contribuerent à lui faire prendre ce parti ; et comme elle craignait que sa famille ne s'y opposât, elle se retira secrétement, et se rendit avec quelques compagnes à l'Eglise de la Portioncule, où saint François et ses religieux la reçurent avec des cierges à la main. S'étant revêtue en ce lieu, d'habits pauvres et convenables à l'austere pénitence qu'elle voulait pratiquer, saint François leur procura un lieu pour se retirer. La famille de Claire irritée de cette retraite, voulut la faire enlever par violence ; mais voyant sa fermeté, on fut contraint de la laisser tranquille.

La vertu de Claire et de ses compagnes attira beaucoup de personnes de leur sexe, et les porta à se joindre à elles, pour vivre dans la pénitence. Tel fut le commencement de ce grand ordre de filles, dont la pénitence extraordinaire édifie l'Eglise, confond la lâcheté des personnes du siecle, et sert d'aiguillon à la vertu même des justes. Ce fut aux prieres ferventes de sainte Claire que les habitans d'Assise attribuerent leur délivrance lorsque les Sarrasins et l'armée de l'empereur Frédéric II, ravagerent le duché de Spolette.

Elle avait un profond respect pour l'Eucharistie, et une dévotion singuliere pour la passion de Jésus-Christ, à laquelle elle ne pensait jamais sans verser des larmes. Elle instruisait soigneusement ses filles de la pratique de toutes sortes de vertus, et elle leur recommandait de joindre la priere au travail des mains ; afin que pendant que le corps était occupé extérieurement, l'esprit ne se laissât pas aller à la dissipation. Elle était humble, charitable envers tout le monde, et ne faisait jamais rien que dans la vue de plaire à Dieu. Elle eut de fréquentes maladies, et pendant les vingt-huit dernieres années de sa vie elle fut toujours souffrante, et ce que la grace seule peut donner, elle fut toujours très-patiente, et contente de souffrir. Elle mourut l'an 1253, âgée d'environ 60 ans.

PRATIQUES. 1. Heureux les pauvres d'esprit, dit J. C. ; heureux les riches, dit le monde. Qui devons-nous croire.

2 La méditation des souffrances de Jésus-Christ doit faire la consolation des pénitens, et une de leurs principales occupations, puisqu'il est le gage de leur pardon.

PRIERE. Seigneur, vous qui êtes né, vous avez vécu, et vous êtes mort dans la pauvreté, pour nous apprendre à l'aimer. Renouvelez-en l'amour dans un temps où l'amour des richesses s'est tant augmenté.

(13 *août.*) S. NUMIDIQUE, PRÊTRE. 3 . siecle.

NUMIDIQUE se rendit célebre dans l'Eglise d'Afrique, au milieu du troisieme siecle, par la grandeur de sa foi et de sa charité. Il en donna des preuves dans la ville de Carthage, durant la persécution de l'empereur Déce. Il tâcha alors de suppléer à l'absence de saint Cyprien qui en était Evêque, et qui s'était retiré pour être plus en état de servir son Eglise. Selon le témoignage du saint Evêque, Numidique fortifiait les fideles par ses exhortations, et réglait par la sagesse de ses conseils, l'impatience des Tombés. C'étaient des chrétiens qui ayant succombé aux violences des tourmens, demandaient à être réconciliés, sans attendre que le temps prescrit par les canons pour leur pénitence, fût expiré.

Numidique travaillant sans relâche à procurer des confesseurs et des martyrs à Jésus-Christ, envoya devant lui au ciel une foule de prédestinés, qu'il avait encouragés par ses exhortations et son exemple à souffrir les pierres et le feu. Après avoir vu brûler sa propre femme à ses côtés, il demeura lui-même sur la place à demi-brûlé sous un monceau de pierres dont on l'avait accablé. Mais Dieu lui conserva la vie, afin qu'il continuât d'être utile au clergé de Carthage. Sa fille venant chercher son corps pour lui rendre les derniers devoirs, le trouva respirant encore, et prêt à rendre les derniers soupirs. Elle le débarrassa des corps morts parmi lesquels il se trouvait, et le fit si bien panser, qu'il recouvra la santé.

Saint Cyprien, de qui nous apprenons ce que l'on vient de rapporter, le fit depuis prêtre de carthage sur la fin de l'an 250, et il en écrivit à toute son Eglise comme d'une grace particuliere que Dieu lui faisait. Il avait dessein de l'élever à l'épiscopat; mais on ne sait pas s'il l'exécuta. Le reste de la vie de saint Numidique nous est entierement inconnu.

PRATIQUES. 1. Soumettons-nous aux regles saintes de la pénitence. Elles sont établies, non par la fantaisie des hommes, mais par l'Eglise toujours inspirée de Dieu. Ne cherchons pas des confesseurs faciles, nous nous exposerions à nous perdre avec eux.

2. Demandons souvent à Dieu des prêtres saints et remplis de son esprit qui suivent la vérité et qui nous conduisent à Dieu par leurs actions encore plus que par leurs paroles.

PRIERE. Seigneur, vous êtes le maître de la moisson, envoyez-y des ouvriers qui travaillent pour vous, et non pour eux-mêmes.

(14 *août.*) S. ALEXANDRE LE CHARBONNIER. 3e. siecle.

SAINT GRÉGOIRE de Nysse nous décrit lui-même ce que nous savons de ce saint Evêque, dans la vie de saint Grégoire de Néocésarée, surnommé le Thaumaturge. Voici ce que nous en apprenons. La ville de Comanes connoissant le zele et la sagesse de saint Grégoire Thaumaturge, lui e.

voya des députés pour lui demander un Evêque. Grégoire qui savait de quelle importance il est de choisir un pasteur digne de gouverner le peuple de Dieu, se rendit aux désirs de ceux de Comanes. Les principaux de la ville lui témoignèrent que leur intentioin était qu'il ne leur choisit pour pasteur qu'un homme distingué par sa noblesse et par ses talens. Grégoire qui avait appris de l'écriture qu'on ne doit mettre dans des places si importantes que ceux qui sont remplis de l'esprit de Dieu et de la doctrine des Saints, ne consulta point leurs désirs, mais l'esprit de l'Eglise, pour faire cette élection. Après donc qu'ils lui en eurent eux-mêmes présenté plusieurs qui n'avaient d'autre mérite que celui qui flatte l'amour-propre, et qui est l'objet de la cupidité, il leur dit: « Je ne puis approuver vos vues: pourquoi ne cherchez-vous que ceux qui sont grands selon le siecle? Dieu cache souvent dans des hommes qui ne paroissent rien aux yeux du monde, des trésors de graces qui les rendent dignes des plus hautes places et des emplois les plus importans. » Un de ceux qui présidaient à l'élection, voulant tourner ce discours en raillerie, dit: « Si vous êtes si peu attaché aux personnes de considération, faites évêque *Alexandre le Charbonnier*. Vous n'avez point à craindre en lui une éloquence trop humaine; et assurément la chair et le sang ne présideront point à cette élection. » Mais quel est cet Alexandre? dit saint Grégoire. La demande fit rire ces hommes tout mondains; et un d'eux, pour se divertir, présenta Alexandre à l'Evêque. Alexandre était en effet à demi-nu couvert seulement de quelques haillons sales et déchirés, et on connoissait son métier à son visage et à ses mains. Mais Grégoire ne s'arrêta point à ce dehors, et appercevant dans sa physionomie quelque chose de plus relevé que son état, il le tira à l'écart, et lui demanda qui il était. Alexandre eût bien voulu avoir la liberté de se retirer; mais ne pouvant ni échapper, ni se taire, il avoua que ce n'était point par nécessité qu'il faisait le métier de charbonnier, mais par le seul désir de vivre inconnu et d'éviter, s'il pouvait, tous les piéges de l'amour-propre. « Je regarde, dit-il, cette poussiere de charbon qni me défigure, comme un masque qui m'empêche d'être connu. Je suis jeune, comme vous voyez; si Dieu m'avait donné quelques talens, j'aurais pu plaire, au monde et peut-être que j'eusse perdu la vertu, et que la chasteté sur-tout en eût beaucoup souffert. J'ai voulu éviter ces dangers. Ce métier que je professe est d'ailleurs un moyen qui me procure de quoi subsister innocemment, et assister ceux qui sont dans le besoin.

Saint Grégoire admirant cette divine sagesse, qui surpassait sans comparaison la science que le peuple de Comanes cherchait dans celui qu'il voulait pour évêque, fit sortir Alexandre, donna ordre à quelques personnes affidées de prendre soin de cet homme, en leur marquant ce qu'ils avaient à faire. Pour lui, il rentra dans l'assemblée: il y

parla des devoirs d'un évêque, et de ceux qui étaient soumis à sa conduite; et il les entretint jusqu'au retour d'Alexandre. Saint Grégoire avait ordonné qu'on le menât au bain, et qu'on lui donnât des habits honnêtes. En cet état Alexandre parut un autre homme, et ne fut plus regardé qu'avec admiration. Le saint prélat profitant de leur surprise, dit: « Ne vous étonnez pas si vous vous étiez trompés en jugeant selon les sens; le démon voulait rendre inutile ce vase d'élection en le tenant caché. « Toute l'assemblée applaudit à la sagesse de Grégoire, et connut bien que l'esprit du Seigneur le conduisait, et chacun consentit à l'élection d'Alexandre. Le saint Evêque le consacra donc solennellement avec les cérémonies accoutumées. Après la consécration, il pria le nouveau prélat de faire selon la coutume, un discours pour instruire l'assemblée; Alexandre s'en acquitta si bien, que tout le monde réitéra l'acclamation.

Alexandre fut véritablement le pere de son peuple, et il ne le conduisit que dans les voies droites. Son zele infatigable le portait à examiner tous les besoins de son troupeau, et son ardente charité l'excitait à y pourvoir promptement. Comme il se trouvait dans des temps difficiles où le christianisme était en bute à la contradiction des hommes, et que l'enfer s'armait sans cesse pour persécuter les fideles, ce saint pasteur animait son troupeau à la constance et au désir du ciel, et le préparait à confesser Jésus-Christ devant les tyrans. Il montra lui-même la sincérité de ses discours par son exemple; car il souffrit le martyre dans la persécution de Déce. On dit qu'il fut brûlé. C'était dans le troisieme siecle.

Pratiques. 1 On ne craint point un état bas et méprisable, quand on veut sauver son ame. Trouverait-on aujourd'hui bien des chrétiens qui fissent un tel choix!

2. Demandons à Dieu des pasteurs qui soient choisis, non selon l'esprit du siecle, mais qui soient remplis de l'esprit de Dieu.

Prière. Seigneur, donnez-nous l'esprit de sagesse qui nous fasse juger des choses selon ce qu'elles sont à nos yeux, et qui nous délivre de l'esprit du monde, qui est un esprit de fausseté et d'erreur.

(15 août.) L'ASSOMPTION DE LA Se. VIERGE.

Comme l'Eglise nous remet devant les yeux les actions des Saints le jour de leur mort, afin de nous porter à imiter les exemples qu'elle nous propose; il paraît que nous ne pouvons rien faire de plus conforme à son esprit dans cette fête de l'Assomption, c'es-à-dire, du triomphe de la sainte Vierge, que de nous occuper des principales circonstances de la vie de cette divine mere de notre Sauveur; afin qu'en l'imitant autant qu'il est posible, nous méritions d'entrer dans la gloire où elle nous a précédés.

La sainte Vierge ayant été choisie et destinée de toute éternité pour être la mere du Fils de Dieu, on ne peut douter qu'elle n'ait été prévenue de la grace, et sanctifiée

avant même que de naitre. Elle était de la tribu de Juda, et de la famille de David. Elle s'ppelait *Marie*, et eut pour époux un homme de la même race, appelé *Joseph*. Ils vécurent ensemble dans une parfaite continence : de sorte qu'elle trouva dans Joseph un témoin et un gardien fidele de sa pureté. Elle demeurait dans une ville de Galilée, nommée Nazareth. Ce fut là que le temps étant venu, un Ange lui vint annoncer le mystere de l'incarnation, et la part qu'elle devait y avoir, comme on l'a vu au 25 de mars. Le 2 de juillet nous avons rapporté l'histoire de la visite qu'elle rendit à sainte Elisabeth sa cousine. Le 25 de décembre on parlera du miracle ineffable de la naissance du Fils de Dieu. Le 2 février, nous avons décrit l'histoire de sa purification, et de l'oblation qu'elle fit de son fils au temple. Nous allons rapporter le peu que l'on sait de ses autres actions.

On croit que les mages n'arriverent à Bethléem qu'aprés que la sainte Vierge eut exécuté ponctuellement ce que la loi ordonnait pour la purification des femmes nouvellement accouchées, et pour l'oblation qu'elles devaient faire de leur premier enfant. Après que les mages furent partis, Marie fut obligée de s'enfuir en Egypte avec Jésus et Joseph, et d'y demeurer jusqu'à la mort d'Hérode. Ce prince étant mort, Joseph les mena à Nazareth pour y faire leur demeure ordinaire. Marie allait delà tous les ans à Jérusalem à la fête de Pâque. Lorsque Jésus eut atteint l'âge de douze ans, elle l'y mena avec elle. Jésus y demeura après la fête sans que Joseph et Marie s'en apperçussent. Ne le voyant plus avec eux, ni parmi ceux de leur connoissance, ils retournerent le chercher à Jérusalem. Trois jours après ils le trouverent assis au milieu des docteurs, les écoutant, les interrogeant et faisant admirer sa sagesse et ses réponses. La sainte Vierge et saint Joseph furent remplis d'étonnement; et sa mere lui ayant représenté la douleur qu'ils avaient ressentie, lorsqu'ils l'avaient perdu, et la peine qu'ils avaient eue à le chercher, elle ajouta : *Mon fils, pourquoi avez vous agi ainsi? Pourquoi me cherchiez-vous?* répondit Jésus. *Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé de ce qui regarde le service de mon pere?* Ils ne comprirent rien à cette réponse de Jésus, ce qui n'empêcha pas la sainte Vierge d'en conserver toutes les paroles dans son cœur. Jésus s'en retourna à Nazareth avec eux; et l'Evangile remarque qu'il leur était soumis.

Depuis ce temps-là, la sainte Vierge ne paraît plus qu'au premier miracle de Jésus-Christ, aux noces de Cana, où elle se trouva. Le vin venant à manquer, Marie dit à son fils : *Ils n'ont pas de vin.* Mais Jésus voulant nous apprendre qu'il ne faut avoir aucun égard humain dans les fonctions qui regardent le service et la gloire de Dieu, et qu'on doit alors regarder les plus proches parens comme des étrangers, répondit : *Femme, qu'avons-nous de commun ensemble? mon heure n'est pas encore venue.* La sainte Vierge ne

fut point troublée de cette réponse, et elle dit à ceux qui servaient : *faites tout ce qu'il vous ordonnera.*

Il est encore fait mention de la sainte Vierge, lorsque Jésus parlant au peuple, on l'avertit que sa mere et ses freres, c'est-à-dire, ses parens, étaient dehors, parce qu'ils n'avaient pu entrer à cause de la foule, et qu'ils demandaient à lui parler. Mais il répondit : *Qui est ma mere, et qui sont mes freres ?* Puis regardant ceux qui étaient autour de lui; et étendant les mains sur ses disciples : *Voici*, dit-il, *ma mere et mes freres ; car ma mere et mes freres sont ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la pratiquent.* Et en ce sens, la sainte Vierge était encore mere de Jésus-Christ plus qu'aucune autre créature.

On ne trouve plus la sainte Vierge dans l'Evangile qu'au pied de la croix. Elle s'en tenait fort près avec Marie Madeleine et une autre Marie; et Jean, fils de Zébédée, était auprès de la sainte Vierge. Le Sauveur, ayant vu sa mere, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mere : *Femme, voilà votre fils* ; *et au disciple : Voilà votre mere.* Depuis ce temps-là cette Vierge mere demeura, selon les saints Peres, avec le disciple vierge, aux soins duquel son fils l'avait recommandée. Et il ne faut pas s'étonner, dit saint Augustin, si cet Apôtre nous a parlé si divinement des grands mysteres de la religion, puisqu'il avait auprès de lui le sanctuaire auguste où avait été conçu l'auteur de tous les mysteres.

Après l'Ascension de Jésus-Christ, il est marqué dans les actes, que les Apôtres animés du même esprit persévéraient dans la priere avec les femmes, et Marie mere de Jésus et ses freres, c'est-à-dire, ses parens. Elle se trouva le jour de la Pentecôte dans un même lieu avec les fideles, lorsque le Saint-Esprit descendit sur eux. L'écriture ne nous dit plus rien de la vie de la sainte Vierge, et la tradition ne nous en a rien conservé de certain. Il y a bien de l'apparence qu'elle a demeuré à Ephese avec saint Jean : des auteurs disent même qu'elle y est morte âgée de 72 ans.

L'écriture ne nous dit rien de sa mort ; mais nous en devons juger par la sainteté de sa vie. Représentons-nous donc aujourd'hui toutes les vertus de la mere de Dieu, appliquée tout le temps qu'elle a vecu à servir son fils, à coopérer à ses mysteres, à prendre part à ses travaux, et à profiter de sa parole et de son exemple. Considérons quelle mort a dû suivre une vie si sainte, et quelle gloire a suivi une mort si heureuse. Faisons un retour sur nous-mêmes, pour nous demander ce que nous serons à notre mort, demandons à Dieu la grace d'une bonne vie, par les mérites de celle à qui nous demandons avec l'Eglise de prier pour nous maintenant et à l'heure de notre mort.

PRATIQUES. 1. On sait peu de choses des actions de la sainte Vierge, et nous voulons que l'on parle de nous, qu'on nous connoisse. La vie cahée est la plus sûre

2. Une des principales choses que nous devons imiter dans la sainte

Vierge,

Vierge, c'est le soin qu'elle a de conserver dans son cœur toutes les actions et les paroles de J. C. et de les repasser dans son esprit. C'est ainsi que nous devons nous nourrir de la vérité.

3. La sainte Vierge est notre mere, nous devons l'écouter et lui obéir, Faites, nous dit-elle tout ce que J. C. vous dira.

Prière. Vierge sainte, intercédez pour nous en ce jour de votre triomphe, et obtenez-nous la grace d'aimer une vie cachée où nous ne soyons occupés que de la vérité éternelle que vous avez portée dans votre sein, et plus encore dans votre cœur.

(16 août.) S. HIPPOLITE, martyr. 3.e siecle.

Entre plusieurs saints martyrs du nom d'*Hippolite*, il y en a deux dont la fête est marquée au 13 d'août. Le premier fut converti par saint Laurent, et rçeut la couronne du marytre peu de temps aprés sa conversion : et c'est tout ce que l'on sait de son histoire. L'autre était un prêtre de l'Eglise de Rome, dont le poëte Prudence a décrit le martyre, et sur le tombeau duquel il dit avoir prié plusieurs fois. C'est de ce dernier que nous parlerons.

Hippolite eut le malheur de se laisser entraîner dans le schisme de Novatien, qui ayant refusé de reconnaître le pape Corneille, vint à bout de se faire élire à sa place. Mais Dieu lui fit la grace de l'en retirer, et d'expier sa faute par le martyre, vers l'an 252. Il fut pris et appliqué à la question. Le préfet de Rome étant allé à Ostie le jour qu'il devait le juger, donna ordre qu'on y transportât Hippolite avec les autres prisonniers qui étaient arrêtés pour la foi de J. C. Sur le chemin de Rome à Ostie, le peuple dont il avait eu soin, le consulta sur le parti qu'il avait à prendre entre Corneille et Novatien : « Fuyez, leur dit-il, fuyez le malheureux Novatien ; quittez le schisme, et revenez à l'Eglise catholique : je vois maintenant les choses tout autrement, et je me repens de ce que j'ai enseigné. »

Quand il fut arrivé à Ostie, on le conduisit devant le préfet. Ce juge était sur son tribunal environné de bourreaux et de toutes sortes d'instrumens de supplices. Devant lui on voyait des bandes de fideles et de confesseurs dont la crasse et les longs cheveux montraient qu'ils avaient déjà souffert long-temps dans les prisons. Après les avoir condamnés tous à la mort, et ordonné qu'on leur fît souffrir à chacun des supplices différens, il vint au vieillard Hippolite qui attendait sa sentence, chargé de chaînes. Une foule de jeunes gens se mirent à crier que c'était le chef des chrétiens, et qu'il fallait le faire périr par quelque nouveau genre de supplice. Le préfet lui demanda son nom, il lui répondit qu'il s'appelait Hippolite. « Qu'il soit donc traité comme Hippolite, dit le juge, et qu'il soit traîné par des chevaux indomptés. » C'était une allusion à cet ancien Hippolite fils de Thésée, fameux dans les poëtes profanes, qui, fuyant la colere de son pere, rencontra un monstre dont ses chevaux furent épouvantés, en sorte qu'étant tombé de

son chariot, et s'étant embarrassé dans les rênes, il fu traîné et mis en pieces.

Les exécuteurs de la sentence prononcée contre saint Hippolite allerent prendre deux chevaux des plus farouches. On les joignit ensemble avec beaucoup de peine et l'on passa entr'eux au lieu de timon une longue corde, au bout de laquelle on attacha les pieds du saint martyr. En même temps les chevaux excités à coups de fouets, et par les cris des idolâtres, partirent avec furie. Les dernieres paroles qu'on lui entendit prononcer furent celles-ci : Seigneur, on déchire mon corps, mais sauvez mon ame. Les chevaux courant à travers les champs, les épines, les cailloux et les rochers, marquerent leurs route par le sang du saint martyr, dont on trouva les membres par morceaux, épars de tout côtés. Les fideles eurent grand soin de les ramasser, ils n'en laisserent pas même le sang qu'ils recueillirent avec des éponges.

PRATIQUE. Prions souvent pour l'Eglise, et demandons à Dieu qu'il fasse cesser toutes les divisions qui la déchirent.

PRIERE. Seigneur, vous avez demandé à votre pere la veille de votre passion, que ceux qui croiront en vous, fussent consommés dans l'unité ; faites-nous la grace d'être de ce nombre.

(*Le même jour.*) S ROCH.

Ce saint est plus connu par la dévotion des fideles qui l'invoquent dans les maladies contagieuses que par l'histoire de sa vie, écrite pour le moins 168 ans après sa mort. On dit qu'il naquit à Montpellier d'une famille noble vers la fin du treizieme siecle, et qu'ayant perdu son pere et sa mere à l'âge de 20 ans, il alla à Rome en pélerinage. Il s'arrêta en plusieurs villes d'Italie qui étaient affligées de la peste, et s'employa à servir les malades dans les hôpitaux. Rome étant attaquée du même mal, il y alla, et s'y occupa de même pendant environ trois ans. Au retour, il s'arrêta à Plaisance, où cette maladie régnait alors. Saint Roch en fut frappé lui-même, et réduit à sortir, non-seulement de l'hôpital mais de la ville, pour ne pas infecter les autres. On ajoute qu'il fut assisté par un Seigneur nommé Gothare, auquel il inspira le mépris du monde et l'amour de la retraite. Saint Roch étant guéri revint à Montpellier, où il mourut le 16 août 1327.

(*17 aoust.*) S. LIBÉRAT ET SES COMPAG. MARTYRS. 3. siecle.

IL y avait près de sept ans qu'Huneric, roi des Vandales en Afrique, et successeur de Genseric, faisait gémir les fideles sous une persécution cruelle, lorsqu'il donna encore un nouvel édit pour en redoubler la violence. Il l'accorda aux sollicitations de Cyrila et de plusieurs autres évêques ariens dont il suivait la secte. Ce prince commença par envoyer plusieurs saints Evêques dans un lieu très-incommode, où il ne leur fit donner pour nourriture que du blé pourri ; encore même le leur retrancha-t-il quelque temps après. Le courage de ceux qui persévérerent dans la foi

catholique, augmenta sa colere, il s'emporta contre tout ce qu'il trouva de monasteres d'hommes et de vierges, et il les donna aux Maures avec tout ce qu'ils y trouveraient. On prit alors sept religieux d'un monastere du territoire de Capse, dans la province de Byzance, et on les amena à Carthage, qui était le principal théâtre de cette sanglante persécution. Ces moines se nommaient *Libérat*, qui était abbé du monastere; *Boniface*, diacre, *Serf* et *Rustique*, sous-diacres; *Rogat*, *Septime* et *Maxime*, simples moines. On tenta d'abord par des promesses flatteuses de les attirer dans le parti des hérétiques Ariens; on leur proposa une grande fortune et la faveur du roi: mais ces saints religieux accoutumés depuis long-temps à mépriser les vanités du siecle, répondirent tous: « Nous détestons ce que vous nous promettez; nous ne connaissons qu'un Dieu, une foi, un baptême; et nous espérons de demeurer toujours attachés à l'unité de l'Eglise. Faites de nos corps tout ce que vous voudrez; nous souffrirons plutôt ces peines temporelles, que de nous attirer les éternelles. » Après cette confession, on les mit chargés de fers dans une obscure prison, et on commanda de les traiter avec rigueur, de leur faire souffrir la faim et toutes sortes d'incommodités, afin de les obliger à plier. Mais le peuple fidele de Carthage, ayant gagné les gardes par argent, les visitait jour et nuit pour recevoir leurs instructions et s'encourager au martyre, et leur donnait ce qui leur était nécessaire pour vivre. Huneric ayant eu avis de ces secours qu'on leur procurait, les fit charger de fers plus pesans, et commanda qu'on les resserrât encore plus. Cette rigueur ne pouvant encore abattre leur constance, il résolut de les faire mourir. Il commanda que l'on emplît un vaisseau de menu bois sec, qu'on y conduisît les sept religieux, et qu'après les y avoir attachés, on mit le feu à ce vaisseau. On tira donc ces saints athlétes de la prison, et tout le peuple de Carthage vint à ce spectacle.

Ceux qui conduisaient ces saints religieux, voulurent persuader au jeune Maxime de ne point imiter les autres, et d'accepter les honneurs qu'on lui promettait, et dont son âge lui faisait espérer de jouir long temps. Vous êtes jeune, lui dirent-ils, ayez pitié de vous-même. Toutes ces personnes que vous suivez aveuglément sont des insensés, ne les imitez pas. Mais Maxime, fortifié par la grace du Tout-Puissant, répondit avec cette sagesse qui vient de l'esprit de Dieu, et qui rend éloquente la langue des enfans: « Je ne veux point être séparé de Libérat, mon abbé, ni de mes autres freres; ils m'ont élevé dans leur monastere; j'aiporté axec eux les travaux de la vie pénitente, je souffrirai aussi avec eux le martyre, Dieu aura pitié de nous tous; et comme on ne put autrefois détacher un seul des sept freres Machabées, personne aussi ne sera capable de séparer aucun de nous. » On fut donc obligé de le laisser suivre les autres. Etant entrés dans le vaisseau, ils furent attachés sur

le bois ; mais lorsqu'on y eut mis le feu, il s'éteignit aussitôt ; et quoiqu'on essayât plusieurs fois de le rallumer, on ne put jamais y réussir. Ce miracle, au lieu d'adoucir le tyran, ne fit que l'endurcir et l'irriter davantage. Il commanda qu'on leur cassât la tête, et qu'on les assommât à coups d'aviron ; ce qui fut exécuté. Ensuite on jeta leurs corps dans la mer, qui les rendit aussitôt, contre l'ordinaire, et le peuple qui était présent, les ensevelit honorablement, conduit par le clergé de l'Église de Carthage. Ces Saints souffrirent l'an 483, le second jour de juillet ; mais l'Eglise honore leur mémoire le 17 août.

PRATIQUES. 1. Nous manquons de fidélité à Dieu, parce que nous aimons les choses du monde. Prions Dieu humblement de nous délivrer de cet amour si dangereux.

2. Nous sommes prêts à tout perdre pour sauver ce corps qui n'a que quelques momens à vivre : et nous ne voulons rien perdre pour sauver notre ame qui est immortelle.

PRIERE. Seigneur faites-nous la grace de vivre dans la pénitence, afin que nous ne craignions pas de souffrir pour vous.

(18 *août.*) S^te. HÉLENE, IMPÉRATRICE. 4e. siecle.

HÉLENE devenue si célebre dans l'Eglise par son mérite et celui de Constantin son fils, naquit à Drépane en Bithynie, d'une famille obscure ; car on prétend que son pere tenait hôtellerie. L'empereur Constance n'étant encore qu'un simple officier, l'épousa par inclination. Hélene vécut avec Constantce jusqu'en 292, que ce prince nouvellement associé à l'empire, la répudia pour épouser la belle-fille de Maximien Hercule. Constantin son fils la rappela à la cour. Il lui donna alors le titre d'*Auguste*, et des terres dans toute l'étendue de l'empire ; il lui ouvrit même tous ses trésors, pour en disposer comme il lui plairait.

Hélene jusqu'alors avait été dans l'ignorance de la religion de Jésus-Christ, et elle dut la connaissance de la vérité à Constantin son fils, qui, après avoir embrassé le culte du vrai Dieu, le fit connaître à sa mere. Elle pouvait avoir 46 ans, lorsqu'elle reçut la lumiere de l'évangile : mais le zele qu'elle fit paraître pour avancer dans les exercices de la piété, lui fit avantageusement réparer le temps qu'elle avait perdu pour l'éternité. Maîtresse des trésors de l'Empire, elle n'en prit que pour faire des libéralités et des aumônes. Elle assistait aux offices divins avec une assiduité exemplaire : elle ornait les Eglises de riches meubles et de vases précieux, elle ne négligeait pas les oratoires des moindres bourgades. Oubliant son élévation, elle paraissait au mileu du peuple vêtue très-modestement dans les assemblées ecclésiastiques.

Après le concile de Nicée, qui se tint l'an 325, Constantin employa des sommes considérables à élever des temples au vrai Dieu, particulierement dans la Terre-Sainte, Hélene se chargea de l'exécution de ce pieux dessein, et elle embrassa

avec joie cette occasion pour satisfaire la dévotion qu'elle avait de visiter les lieux consacrés par les mysteres de J.C. Elle partit l'an 326. Lorsqu'elle fut arrivée à Jérusalem, elle découvrit le sépulcre du Sauveur et le bois de la croix où il a souffert, comme nous l'avons rapporté au troisieme jour de mai. Elle donna ensuite ses soins pour la construction de la superbe Eglise du S^t.-Sépulcre. Avant de quitter la Palestine, elle voulut témoigner aux Vierges consacrées à Dieu, l'estime qu'elle faisait de la sainteté de leur état. Elle les assembla toutes, les fit coucher sur des nattes préparées pour les recevoir, et les servit à table, tenant elle-même l'aiguiere sur le bassin pour leur donner à laver, apportant les viandes pour les mettre devant elles, et leur présentant à boire. Elle vécut jusqu'à près de 80 ans dans une santé parfaite de corps et d'esprit. Lorsqu'elle sentit que Dieu était près de l'appeler à une meilleure vie, elle donna à son fils d'excellentes instructions, pour l'animer à se conduire d'une maniere digne d'un empereur chrétien ; et après lui avoir dit adieu et à ses petits-fils, elle mourut entre leurs bras, vers l'an 328.

PRATIQUES. 1. Rachetons par plus de bonnes œuvres le temps auquel nous n'avons point servi Dieu.

2. Toute la terre est au Seigneur ; mais nous devons respecter plus particuliérement les lieux consacrés à son honneur, et contribuer à les entretenir dans la propreté et la décence convenables.

PRIERE. Seigneur, donnez-nous le respect qui est dû à vos temples saints. Nos corps sont devenus vos temples par le baptême ; que nous ne soyons pas assez malheureux pour les profaner.

(*Le même jour.*) S. FRAMBOUR, appelé aussi FRAMBAUD.

Saint Frambour naquit en Auvergne, de parens riches et distingués par leur noblesse. L'éducation chrétienne qu'il reçut d'eux, le dégoûta du monde, et lui fit quitter la cour où son pere l'avait envoyé après ses études. Il se retira proche de Paris, dans un lieu où est aujourd'hui le village d'Ivri. La proximité de cett ville ne convenant pas au dessein qu'il avait de ivre inconnu, il se retira en l'abbaye de Mici, appellée aujourd'hui Saint-Memin. Après y avoir passé plusieurs anneés, pour se perfectionner dans les exercices de la vie monastique, il alla se cacher dans une forêt du Maine. Il s'y bâtit une cabane de branchages et de chaumes, où il demeura avec l'agrément d'Innocent, évêque du Mans, qui recevait avec joie les solitaires dans son diocese, quand leur vie répondait à leur état. Il en avait alors plusieurs dont il se servait pour l'instruction des peuples de la campagne. Il employa les talens de Frambour : on dit même qu'il l'ordonna prêtre. Ce saint solitaire vivait dans le sixieme siecle.

(19 *août.*) S. LOUIS, EVÊQUE DE TOULOUSE. 13e. siecle.

LOUIS, encore plus célebre par sa sainteté et par ses miracles, que par son illustre naissance, était fils de Charles-le-Boiteux, roi de Sicile, petit-neveu de Saint-Louis roi de

France, et neveu par sa mere, de sainte Elisabeth de Hongrie. Il naquit, en l'an 1274, à Brignoles en provence. Il n'avait que sept ans qu'il s'accoutumait déjà à coucher par terre sur un simple tapis, et qu'il se relevait la nuit pour prier. Quand il était à l'Eglise, il ne pouvait souffrir qu'on le distinguât du reste des hommes, et qu'on lui donnât des marques de sa qualité.

Dieu éprouva bientôt sa fidélité par le feu des tribulations. A l'âge de quatorze ans, il fut donné en ôtage avec deux de ses freres, à Jacques roi d'Arragon, pour la liberté du roi son pere. Louis passa sept ans dans cette prison, où la dureté du roi Alphonse donna beaucoup d'exercice à sa vertu. Ses maux ne l'abattirent point; il offrait à Dieu ses souffrances, et il s'en formait un trésor qui devait l'enrichir pour l'éternité. Quelques personnes lui ayant fait connaître qu'elles étaient surprises de lui voir toujours un esprit égal dans la triste situation où il était, il leur répondit: « L'adversité est une voie bien plus sûre pour le salut, que les prospérités de cette vie. Celles-ci nous font perdre la crainte et le souvenir de Dieu, au lieu que l'autre nous retient sous sa main toute-puissante. » Ceux qui le gardaient lui proposant, dans sa prison, des plaisirs défendus par la loi de Dieu: « Ne vous suffit-il pas, leur dit-il, que mon corps soit prisonnier? voulez-vous encore que mon ame devienne captive? »

L'an 1296, Boniface VIII, donna à ce jeune prince l'évêché de Toulouse, et lui commanda de l'accepter. Louis ne voulut point obéir, qu'il n'eût accompli le vœu qu'il avait fait d'embrasser la regle de saint François. Il renonça alors en faveur de son frere Robert, au royaume de Naples, dont il était héritier présomptif. Le jour de sa profession il fut sacré par le Pape même. Pour ne pas choquer le roi son pere, Boniface lui ordonna de cacher l'habit de saint François sous un habit ordinaire d'ecclésiastique; mais le jour de sainte Agathe, cinquieme de février 1297, Louis reprit publiquement son habit régulier en presence de deux cardinaux, marchant ainsi dans Rome, avec la ceinture de corde et les pieds nus, depuis le Capitole jusqu'à Saint-Pierre, où il prêcha. Ensuite il se mit en chemin pour aller prendre possession de son Eglise. A Sienne, il logea chez les freres Mineurs, et voulut être traité comme les autres sans aucune distinction, jusqu'à laver la vaisselle avec eux après le dîner. A Florence, il refusa de coucher dans une chambre qu'on avait meublée pour le recevoir.

Il fut reçu à Toulouse avec une joie et une vénération extrêmes. Lorsqu'il y fut établi, il chargea un secrétaire en qui il avait confiance, de s'informer des revenus de cette Eglise, et de ce qui suffisait pour l'entretien raisonnable de sa maison, qu'il fixa à une somme médiocre, voulant que tout le reste fût employé à la subsistance des pauvres. Tous les jours il en nourrissait vingt-cinq dans sa maison, et les ser-

vait lui-même. Il s'acquittait avec un saint zele de toutes les fonctions épiscopales ; et avant de pourvoir quelque clerc de benéfice, il avait soin de l'examiner exactement sur les mœurs et sur la doctrine. Pour avancer lui-même dans la perfection, il chargea un frere Mineur qui l'accompagnait toujours, de l'avertir de ses fautes. Ce frere ayant un jour usé de cette permission, en présence de plusieurs personnes qui en paroissaient mécontentes : « C'est pour mon bien qu'il l'a fait, dit le saint Evêque, et je l'ai voulu ainsi. Comme l'amitié ne doit rien taire, on doit prendre en bonne part tout ce qui en vient ; et fermer l'oreille à la vérité, c'est se perdre. »

La connaissance que Dieu lui avait donnée de l'étendue des devoirs de l'épiscopat, le porta à faire tous ses efforts pour obtenir la permission de le quitter, et de se retirer dans un des couvens des freres Mineurs. Comme bien des gens désapprouvaient cette résolution, il dit à ceux qui lui en parlaient : « Que m'importe que l'on me traite d'insensé, pourvu que je sois déchargé de ce fardeau ? Il vaut bien mieux quitter ce poids, que de m'en laisser accabler. » Dieu accomplit enfin son désir en le retirant du monde. Ce saint Prélat étant allé en Provence pour des affaires pressées, tomba malade à Brignolles ; et il disait à ceux qui étaient autour de lui : « Je meurs enfin ; et après une dangereuse navigation, je vois le port tant désiré, ce port où je jouirai de la vue de Dieu, que tant d'occupations diverses m'avaient ravi ; ce port où je serai délivré du poids accablant de l'épiscopat. Il mourut le 19 août, l'an 1297, étant âgé de 25 ans et demi.

PRATIQUES. 1. Tremblons, lorsque nous sommes heureux en cette vie, de peur que nous ne le soyons pas dans l'éternité.

2. Loin de refuser les grandeurs, nous mettons tout en usage pour nous élever. Si nous avions plus de foi, nous préférerions le dernier rang au premier.

PRIERE. Appelez-nous, Seigneur, à votre divine école pour y apprendre que l'humilité et votre sainte pauvreté sont le plus precieux trésor d'un chrétien.

(20 *aout.*) S. BERNARD, ABBÉ DE CLAIRVAUX. 12.e siecle.

BERNARD, premier abbé de Clairvaux, illustre par la sainteté de sa vie, par sa doctrine et par ses miracles, et l'un des plus grands ornemens de l'Eglise de France, naquit en Bourgogne au château de Fontaines dont son pere était seigneur. Il n'avait gueres que quatorze ans, quand il perdit sa mere. Bernard commença dès-lors à être maître de sa conduite ; et comme il avait toutes les graces extérieures du corps avec un grand talent pour la parole ; on le regardait comme un jeune homme de grande espérance. Tout lui riait à son entrée dans le monde, et quelque chemin qu'il suivît, il n'y avait aucun avantage qu'il ne semblât se pouvoir promettre. Il était assisté d'amis dangereux, qui

cherchaient à le rendre ce qu'ils étaient eux-mêmes; mais l'esprit saint le couvrait de l'ombre de ses ailes, et le défendait de l'air empoisonné qu'on voulait lui faire respirer.

La nouvelle reforme de Cîteaux lui parut très-propre pour se consacrer à Dieu, et il résolut de l'embrasser. Ses freres et ses amis s'étant apperçus de son dessein, firent tous leurs efforts pour l'attacher au monde; mais il leur parla avec tant de force du peu de solidité des biens d'ici bas, et de la grandeur des biens du ciel, qu'il vint à bout de les gagner eux-mêmes les uns après les autres, à Jésus-Christ. Le jour étant venu d'accomplir leurs vœux, les freres sortirent ensemble de la maison de leur pere, dont ils étaient venus recevoir la bénédiction; et l'aîné ayant rencontré le plus jeune, lui dit: « Mon frere c'est vous seul que regarde tout notre héritage. Celui-ci répondit; oui, le ciel pour vous, et la terre pour moi; le partage n'est pas égal. » Il demeurait pour lors avec son pere; mais il suivit ses freres peu de temps après.

Bernard n'avait encore que vingt-quatre ans, et un an de profession, lorsque l'abbé Etienne l'envoya à Clairvaux pour en être abbé. Les autres religieux furent étonnés de ce choix; ses freres surtout craignaient qu'il ne pût pas soutenir cette charge, à cause de sa jeunesse et de la faiblesse de sa santé. La maison de Clairvaux était fort pauvre; les moines étaient souvent réduits à faire le potage de feuilles de hêtre, et leur pain était mêlé d'orge et de millet. Mais Bernard était peu touché par rapport à lui, de ces incommodités, et il exhorta ses religieux à les supporter en esprit de pénitence, et à s'occuper des biens du ciel, qui les dédommageaient abondamment de ce qu'ils auraient souffert sur la terre. Ses exhortations firent beaucoup de fruit. On voyait à Clairvaux des hommes qui après avoir été riches et honorés dans le monde, se glorifiaient dans la pauvreté de Jésus-Christ, souffrant patiemment, et même avec joie la fatigue du travail, la faim, la soif, le froid, les persécutions et les affronts, ne comptant pour rien tout ce qui leur manquait, pourvu qu'ils aimassent Dieu par dessus toutes choses, et qu'ils obtinssent la gloire céleste. Au premier aspect, en descendant la montagne pour entrer à Clairvaux, on voyait que Dieu habitait dans cette maison par la simplicité et la pauvreté des bâtimens. Dans cette vallée remplie d'hommes, dont chacun était occupé au travail, on trouvait au milieu du jour le silence de la nuit; on n'y entendait pas d'autre bruit que celui des outils, et des louanges de Dieu, lorsque ces moines chantaient l'office. Ils étaient solitaires malgré leur multitude; parce que l'unité d'esprit, et de la loi du silence, conservaient à chacun la solitude du cœur.

Cependant Técelin, pere de Bernard qui était demeuré seul dans la maison, vint aussi trouver ses enfans à Clairvaux, où il embrassa, comme eux, la vie monastique, et y mourut quelque temps après, dans une heureuse vieillesse.

Sa sœur Humbeline n'eut pas un sort moins heureux. Etant venue voir saint Bernard, elle fut si touchée de ses entretiens, que renonçant à tout, elle s'enferma dans le monastere de Julli, qui avait été fondé depuis peu pour les femmes. Pour perfectionner saint Bernard, Dieu l'affligea de différentes maladies. Il en eut une si considérable, environ deux ans après son entrée à Clairvaux, qu'on n'en attendait que la mort, ou une vie languissante pire que la mort. Guillaume de Champeaux, évêque de Châlons, alla le visiter; et le voyant en cet état, il en fut affligé. Il dit cependant qu'il espérait que le saint abbé rétablirait sa santé, s'il voulait suivre ses conseils. C'était de diminuer ses austérités, mais il n'était pas facile d'y faire consentir Bernard L'Evêque en sentant la difficulté, alla trouver les abbés de l'ordre de Cîteaux assemblés en chapitre, et obtint d'eux la permission de conduire le saint homme pendant un an. L'Evêque étant retourné à Clairvaux, fit mettre le saint abbé dans un logement séparé, et lui défendit de pratiquer aucune des austérités de l'ordre, et aux religieux de lui parler d'aucune affaire. Dieu bénit ses soins, et Bernard recouvra la santé.

Toute l'Eglise s'en réjouit comme d'un bien qui lui était cher, et s'en servit pour son utilité propre dans les affaires les plus importantes et les plus difficiles. Il ne s'est presque élevé aucune constestation de son temps, qn'on ne l'ait pris pour arbitre, et qu'on n'ait adhéré à sa décision. Ce fidele serviteur de Dieu rendit son ame à son Créateur, le 20 août de l'an 1153.

PRATIQUE. La belle assemblée que celle d'un nombre de jeunes gens qui se réunissent pour s'exciter à renoncer au monde, et pour s'animer à embrasser la pauvreté et la pénitence! Nous ne sommes pas dignes d'un tel spectacle.

PRIERE. Seigneur, faites-nous aimer la retraite, et qu'il n'y ait que votre ordre qui nous en retire. Faites-nous aimer les humiliations, comme la voie la plus sûre pour aller à vous.

(21 aoút.) SS. BONOSE ET MAXIMILIEN, 3e. siecle.

BONOSE et MAXIMILIEN étaient deux officiers qui servaient dans le corps des Herculiens, et ils étaient chargés d'en garder le principal étendard, qui était orné d'une croix, avec les deux premieres lettres du nom de Christ, en caracteres grecs. Julien l'apostat, qui voulait détruire tout ce qui pouvait donner l'idée du christianisme, commanda que l'on ôtât cette marque pour y metre celle des idoles. Bonose et Maximilien refuserent d'obéir : et ils exhorterent tous leurs compagnons à ne rien faire de contraire à ce qu'ils devaient à Dieu. L'empereur chargea le comte Julien, son oncle maternel, apostat comme lui, de faire exécuter ses ordres, et lui permit d'employer les dernieres rigueurs contre les deux Saints.

Le comte Julien leur dit : L'empereur vous ordonne d'ôter

le signe qui est sur votre étendard, et d'adorer les idoles. Bonose répondit: Nous ne pouvons adorer des dieux qui ont été faits par les hommes. Obéissez, leur dit le comte, avant d'être exposés à souffrir les tourmens. Nous sommes prêts à souffrir le martyre pour le nom de J.C., répondirent les deux officiers. Julien fit approcher Bonose, et lui commanda d'adorer les dieux. Nous avons une loi que nous tenons de nos peres, répondit Bonose, nous y obéissons: mais nous ne connaissons pas vos dieux: je ne crains rien de ce que vous pouvez me faire souffrir. Julien, outré de dépit, lui fit donner plus de trois cents coups de lanieres plombées, sans que le Saint, qui avait Dieu même pour soutien, fit autre chose que sourire, ne daignant pas même lui répondre.

Le comte qui ne pouvait vaincre le courage et la résistance de Bonose, s'adressa à Maximilien, en disant: Répondez-moi. Ne voulez-vous pas adorer les dieux que nous adorons, et changer votre étendard? Maximilien répondit: Faites que ces dieux vous entendent et vous parlent: et après cela nous pourrons les adorer avec vous. Mais s'ils sont sourds et muets, comment pouvez-vous vous-même vous résoudre à les adorer? Il n'en est pas de même de Dieu en qui nous mettons notre espérance, et par la vertu duquel nous espérons consommer notre martyre; vous savez vous-même quelle est sa puissance: vous savez qu'il nous défend d'adorer des idoles muettes et sourdes.

Qu'on les étende tous deux sur le chevalet, dit le comte Julien, et qu'un crieur les appele par leur nom. Après cette formalité, il ajouta: Vous voilà sur le chevalet: obéissez donc, et cessez d'entraîner par votre exemple vos compagnons dans le même crime. Otez de votre étendard les figures qui y sont, et mettez-y l'image des dieux immortels. Nous ne pouvons, à de telles conditions, obéir à l'empereur, répondirent les deux martyrs, parce que nous avons devant les yeux le Dieu vivant, invisible et immortel, en qui seul nous espérons. Julien dit aux bourreaux: Frappez-les rudement et sans relâche. Mais comme Dieu rendait ses athletes insensibles aux coups, le comte ajouta: Si ces tourmens ne peuvent encore fléchir votre opiniâtreté, je vous en réserve d'autres qui vous feront obéir. En même temps il s'écria: Qu'on apporte une chaudiere pleine de poix: et après qu'elle sera fondue à grand feu, qu'on les y plonge. Nous verrons si leur Dieu, ce Dieu en qui ils ont tant de confiance, pourra les en tirer. Mais cette poix se shangea pour eux en un bain rafraichissant: la flamme qui s'élevait au-dessus de la chaudiere, retomba sur eux comme une douce rosée: et afin qu'on ne crût pas que tout cet appareil n'était qu'un supplice imaginaire, il resta sur leur corps des marques très-sensibles de la réalité des tourmens.

Julien peu touché des merveilles dont il avait été témoin, condamna Bonose, Maximilen et les autres chrétiens à perdre

la tête. Ils allerent au lieu du supplice pleins d'une sainte joie, à laquelle toute la ville d'Antioche prenait part; et ils furent accompagnés dans leur triomphe, par saint Méléce et plusieurs autres évêques. Trois jours après, le comte Julien commença à vomir des vers sans discontinuation, et il expira dans ce tourment. Les saints martyrs souffrirent l'an de Jésus-Christ 263.

Pratique. En combien de rencontres rougissons-nous de la piété? Nous n'osons faire paraître les sentimens de la religion que Dieu a mis dans notre cœur. Jésus-Christ aussi rougira de nous.

Priere. Seigneur, ne tremblerons-nous pas à la vue du terrible jugement que vous exercez sur ceux qui vous abandonnent? Qu'une crainte salutaire perce notre cœur pour en faire sortir de dignes fruits de pénitence.

(22 *août.*) S. SYMPHORIEN, martyr. 2e. siecle.

Saint Symphorien est regardé comme un des plus illustres martyrs que la France ait donnés à l'Eglise. Il était fils d'un homme qualifié de la ville d'Autun, nommé Fauste, qui le fit baptiser, dit-on, par saint Bénigne et saint Andoche, Apôtres du pays. Fauste ayant eu le bonheur de les recevoir chez lui, profita de leurs lumieres et de leurs instructions pour l'éducation de son fils. Ces saintes semences produisirent bientôt des fruits qui rendirent Symphorien l'objet de l'estime et de l'admiration de tous les gens de bien. Il joignit à beaucoup de simplicité une sagesse véritablement chrétienne; et se tenant toujours ferme dans les voies étroites de l'évangile, il évita tous les écueils contre lesquels vont se heurter ceux qui se laissent aller aux charmes et aux vanités du siecle.

La ville d'Autun était alors une des premieres villes des Gaules, mais en même temps une des plus attachées à l'idolâtrie. On y adorait principalement Cybele, Apollon et Diane. Il y avait dans l'année un jour célebre où le peuple s'assemblait pour une cérémonie particuliere établie à l'honneur de Cybele, que l'on appelait la mere des dieux. On portait sa statue dans un chariot richement paré. Symphorien la voyant un jour passer, ne put s'empêcher d'en parler avec mépris. On le pressa d'adorer la statue comme les autres; et sur le refus qu'il en fit, on l'arrêta comme séditieux, et on le présenta à Héracle, gouverneur du pays, et qui était alors occupé à faire la recherche des chrétiens. Héracle monté sur son tribunal demanda à Symphorien son nom et sa condition. Je suis chrétien, répondit le Saint, et je m'appelle Symphorien. Vous êtes chrétien, répliqua le juge: comment avez-vous pu nous échapper? car il ne se trouve plus gueres ici de ces sortes de gens. Dites-moi pourquoi avez-vous refusé d'adorer Cybele la mere des dieux? Je vous l'ai déjà dit, répartit Symphorien, c'est que je suis chrétien. J'adore le vrai Dieu qui est dans le ciel; mais je n'adore point les images du démon; je suis prêt à les briser à coups de marteau, si vous m'en donnez la permission. Cet homme-ci, reprit Héracle, ne se contente pas d'être sacrilége: il joint encore la révolte

à l'impiété. Est-il citoyen de cette ville? Les officiers qui étaient présents à l'interrogatoire, l'en ayant assuré, en ajoutant qu'il était de très-bonne famille, le juge répliqua : C'est apparemment votre naissance qui vous rend désobéissant : mais savez-vous les ordonnances des empereurs? qu'on les lui lise. Le greffier lut ; « L'empereur Marc-Aurele, à tous gouverneurs, juges et magistrats de notre Empire. Nous apprenons que certaines gens qui se disent chrétiens contreviennent aux lois de l'Etat : faites-les arrêter ; et s'ils refusent de sacrifier aux dieux, employez les tourmens pour les y obliger : ensorte néanmoins que la justice retienne la sévérité dans de justes bornes, et qu'en retranchant le crime, on ne punisse pas trop séverement les criminels. »

Qu'avez-vous à répondre à cette loi, dit Héracle? Pouvons-nous renverser les édits des Princes? Si vous n'obéissez pas, vous serez puni de mort. Symphorien répondit : L'image que vous voulez que j'adore est une invention du démon, qui s'en sert pour entraîner les autres avec lui dans la perdition. Tout chrétien qui s'engage dans la voie qui conduit au crime, tombera infailliblement dans le précipice. Le Dieu que j'adore est libéral quand il récompense ; mais aussi il est terrible quand il punit ; je n'arriverai au port de la bienheureuse éternité, qu'en persévérant dans la confession de son saint nom. Sur cette réponse le juge le fit battre de verges par ses licteurs, et l'envoya en prison.

Quelques jours après, Héracle le fit amener. Dès que le juge l'apperçut, il lui dit que s'il voulait honorer les dieux des Romains, il lui procurerait des honneurs et des charges. Symphorien répondit : Je ne connais d'autres biens que ceux qui me sont offerts de la main même de J. C. Les richesses dont il nous comble sont incorruptibles. Pour vous, vos plaisirs et vos joies sont semblables à une eau glacée, qui se dissout au premier rayon du soleil. Notre Dieu est le seul qui puisse donner aux siens une félicité durable. L'antiquité la plus reculée n'a point vu le commencement de sa gloire, et les derniers siecles n'en verront pas la fin. Enfin ma patience est à bout ; s'écria le juge : offrez de l'encens à Cybele ; sinon je vous condamnerai à perdre la tête, après vous avoir fait déchirer le corps à force de tourmens. Mon corps est en votre pouvoir, répondit Symphorien. Il se moqua ensuite des superstitions du paganisme avec autant de force que de solidité, jusqu'à ce que le juge en fureur prononça contre lui une sentence de mort. Comme on le conduisait hors de la ville pour être exécuté, sa mere qui était sur les remparts, l'encourageait en criant : Mon fils, pensez au Dieu vivant, et armez-vous de courage. Ne craignez pas une mort qui mene certainement à la vie. Elevez votre cœur, mon fils, et considérez celui qui regne dans le ciel. On ne vous ôte point aujourd'hui la vie : mais on la change en une meilleure. Symphorien animé par les discours de sa mere, consomma son sacrifice avec joie, vers l'an de J. C. 170.

PRATIQUES. 1. Je suis chrétien, dit ce Saint : nous disons la même chose, mais le sommes-nous ? Nos sentimens sont-ils ceux d'un chrétien ? 2. Récompense éternelle : quelle consolation ! Supplice éternel : quoi de plus terrible !

PRIERE. Seigneur, faites-nous la grace de prévenir le moment de notre mort, par une sainte préparation, et de ne connaître d'autres biens que ceux que vous avez promis à vos serviteurs.

(23 *août.*) S. SIDOINE, ÉVÊQUE. 5[e]. siecle.

SIDOINE était fils d'Apollinaire, qui avait été préfet du prétoire. C'était la premiere charge de l'empire romain dans les Gaules. Il naquit à Lyon vers l'an 431, et fut instruit dans les lettres et dans les sciences par les meilleurs maîtres ; en sorte qu'il devint un des hommes les plus célebres de son temps, par l'éloquence et la poésie. Il suivit d'abord la profession des armes, et il épousa Papianille, fille d'Avit, qui après avoir été quatre fois préfet des Gaules, et trois fois général d'armée, fut élevé à l'empire, l'an 455.

La nécessité où l'empereur Avit se trouva de quitter la pourpre par une de ces révolutions qui abattent en un moment les plus grandes fortunes, enveloppa Sidoine dans les malheurs qui suivirent cette chûte. Ce grand homme adora la main qui le frappait. Il connut alors combien la religion est une ressource avantageuse dans les disgraces, et quel bonheur c'est que d'être chrétien, quand on est malheureux aux yeux des hommes charnels.

Après la mort d'Eparque, évêque de Clermont, cette ville le demanda pour pasteur, vers l'an 472. Sidoine eut beau représenter qu'il n'était que laïc, et qu'il avait toujours vécu dans les emplois du siecle, on l'obligea à se laisser ordonner. Dès ce moment, il s'interdit la poésie, qui avait long-temps fait ses délices, et pour laquelle il avait une forte inclination et beaucoup de facilité. Il fut encore plus sévere sur le jeu ; il se l'interdit absolument, comme étant une occasion de perdre au moins quelques momens d'un temps qui n'est jamais trop long pour remplir tous les devoirs du ministere épiscopal. Il se défit aussi d'un air enjoué qu'il avait eu dans le monde, mais qu'il croyait peu convenable au sérieux et à la modestie qu'on attend d'un ministre des autels. Justement avare de son temps, il employait tout ce qui lui en restait après ses fonctions, à étudier l'écriture sainte et la théologie, pour être en état d'instruire son peuple plus solidement.

Quoique d'une complexion délicate, il poussa l'austérité fort loin, et toute sa vie était une pénitence continuelle. Son amour envers les pauvres, qui avait paru dans tous les temps de sa vie, prit de grands accroissemens dès qu'il fut évêque. Il manquait souvent du nécessaire, parce qu'il donnait à tous ceux qui étaient dans le besoin. Dans un temps de famine il nourrit, avec le secours de son beau-frere Ecdice, qui était aussi fort charitable, non-seulement tout son diocese, mais de plus environ quatre mille hommes que la misere y avait attirés. Quand l'abondance fut revenue, il fournit encore à

cette nombreuse troupe d'indigens, des voitures et des commodités pour retourner chez eux. Sidoine mourut au milieu des fatigues que lui donnaient son zele pour l'eglise et son exactitude à remplir tous les devoirs d'un saint évêque On croit que sa mort arriva vers l'an 482.

PRATIQUE. Ne manquons jamais à secourir les pauvres et les affligés. Tous sont nos freres, pouvons-nous les négliger?

PRIERE. Seigneur, vous vous êtes fait pauvre pour nous; que la reconnoissance nous fasse respecter votre sainte pauvreté dans nos freres; faites-nous-la désirer pour nous-mêmes.

(24 août.) S. OUEIN, ARCHEVÊQUE DE ROUEN. 7 e. siecle.

OUEIN naquit l'an 609, aux environs de Soissons. Son pere se nommait Authaire, et sa mere Aige, tous deux illustres par leur naissance, mais plus estimables encore par leur piété. Authaire mit de bonne heure son fils à la cour du roi Clotaire, où il se fit beaucoup estimer du prince et même des courtisans.

Dagobert I étant monté sur le trône, ne voulut point laisser sortir de sa cour un homme qui pouvait lui être si utile; il le fit son chancelier, et lui confia ainsi les affaires les plus importantes du royaume. Il reste encore des actes originaux souscrits de sa main en cette qualité. S. Ouein fut un ministre aussi vertueux qu'éclairé, et l'ordre qu'il tâchait de conserver et d'affermir dans le royaume, régnait aussi dans toute sa conduite particuliere.

Un royaume gouverné si sagement, attira plusieurs grands hommes à la cour de Dagobert, et S. Ouein fit amitié avec eux, afin d'étudier leurs bonnes qualités et de les imiter. Celui avec qui il se lia plus étroitement, fut Eloi, dont il connaissait particulierement le zele et la vertu. Sous un habit séculier et au milieu de la cour, ils vivaient tous deux comme de véritables moines. Ils s'animaient mutuellement à mener une vie pénitente, à mépriser le siecle présent, et à ne tendre qu'à l'éternité. Un hérétique chassé des pays étrangers vint dans les Gaules, et s'étant arrêté à Autun, y débita ses erreurs. S. Ouein toujours vigilant pour la foi, concerta avec S. Eloi et plusieurs autres, des moyens d'empêcher cette hérésie naissante; et c'est à leurs soins qu'on doit le sixieme concile d'Orléans, où l'hérétique fut condamné.

Après la mort de S. Romain, archevêque de Rouen, le roi, les grands et tout le peuple jeterent les yeux sur saint Ouein pour remplir ce siége, et il fut élu d'une commune voix. Il eut beaucoup de peine à s'y soumettre; et se voyant forcé d'obéir, il n'osa pas recevoir sitôt l'ordination, mais il prit du temps pour s'y préparer. Il dit qu'il était juste qu'il menât la vie cléricale avant d'être élevé plus haut; et il passa tout cet intervalle jusqu'à sa consécration, à prier, à jeûner et à demander à Dieu l'esprit de sagesse, qui est si nécessaire pour bien conduire les autres, et l'esprit de piété si

important pour ne se point perdre soi-même en les sauvant. S. Eloi, son ami, ayant été élu en même temps évêque de Noyon, imita sa sage conduite, et enfin ils furent ordonnés tous deux à Reims le dimanche avant les Rogations, l'an 640.

Cette dignité qui éleve les autres, dit l'auteur de la vie de S. Oucin, rendit au contraire le S. évêque de Rouen plus pauvre et plus humble qu'il n'avait eté avant son ordination. Il redoubla ses austérités et ses mortifications. Affable envers tout le monde, il se plaisait pourtant davantage avec les pauvres, et il tâchait de leur apprendre à profiter de leur état, en le souffrant avec patience. Il avait un grand zele pour la conversion des pécheurs; et afin d'y travailler plus efficacement, il forma de jeunes ecclésiastiques à l'esprit de leur état, pour les associer à ses travaux. Dieu autorisa souvent son zele par des miracles éclatans. Il assista au troisieme concile de Châlons, tenu par ordre de Clovis II, l'an 644, comme l'on croit, et il y fut écouté avec le respect qui était dû à sa sainteté et à sa science. Il vit avec joie approcher le moment qu'il avait tant désiré, et il finit sa vie dans la priere, âgé d'environ 74 ans, la quarante-troisieme année de son épiscopat, le 14 août de l'an 683.

PRATIQUES. 1. N'ayons pour amis que ceux dont nous pouvons imiter les vertus.

2. Imitons le zele de S. Ouein pour conserver la pureté de la foi, et si notre état ne nous permet pas de la défendre par des actions, faisons-le par nos prieres et par notre pénitence.

PRIERE. Seigneur, vos saints Apôtres nous ont avertis qu'il y aurait des hérésies; ne permettez pas que nous quittions jamais la simplicité de la foi, et donnez-nous de l'horreur de toute nouveauté, afin que nous ne perdions pas la vérité.

(*Le même jour.*) S. BARTHELÉMI, APÔTRE.

Il était Galiléen, et fut mis au nombre des apôtres destinés à annoncer l'évangile de J.C. Il l'a prêché dans les pays que les anciens appelaient les Indes, c'est-à-dire, apparemment l'Arabie heureuse: il y porta l'évangile de S. Matthieu écrit en hébreu. C'est tout ce qu'on sait de sa vie. On ignore le temps et le genre de sa mort. Quelques-uns ont dit qu'il a souffert le martyre.

(25 *août.*) S. LOUIS, ROI DE FRANCE. 13e. siecle.

Louis neuvieme du nom, et le quarante-troisieme roi de France, vint au monde le 15 avril 1215. Il fut baptisé à Poissy, comme tous les historiens en conviennent, mais il y a lieu de croire qu'il naquit à la Neuville-en-Hez village du Beauvoisis, dans un vieux château qui ne subsiste plus. Il était fils de Louis VIII et de Blanche Castille, Princesse d'un grand courage, d'un grand esprit, digne de régner, et capable de bien conduire un état. Dès l'enfance, elle lui avait inspiré le goût de la piété et l'amour de la vertu; et plusieurs fois elle lui avait répété ces belles paroles dignes d'une mere chrétienne

« J'aimerais mieux, mon fils, vous voir privé du trône et de la vie, que souillé d'aucun péché mortel. »

Louis, formé par des mains que la sagesse conduisait, apprit de bonne heure que tout est grand dans le christianisme, et infiniment au-dessus de ce que le monde appele grand. Réduisant cette science divine en pratique, on le vit à l'âge de vingt ans, aussi sérieux et aussi appliqué à ses devoirs, que s'il n'eût point eu de passion; aussi pieux et aussi vertueux, que si la piété et la vertu fussent nées avec lui. Simple dans ses habits, il ne chercha pas à éblouir son peuple par un dehors fastueux, mais à s'en faire aimer. Ami de la vérité, il ne connaissait point ces ruses et ces déguisemens que le monde appele prudence, et qu'on appele politique à la cour; et il aimait mieux perdre quelque chose, pour ne point blesser la vérité, que de gagner beaucoup par le moindre mensonge. C'est ainsi qu'on forma le cœur de ce jeune prince. A l'égard de son esprit, on le cultiva autant que l'on put dans un siecle qui n'était pas celui des sciences. On lui apprit néanmoins la langue latine, et il la possédait assez pour entendre l'écriture et les écrits des peres de l'église, qu'il lisait avec goût, et qu'il aimait à faire lire à ceux qui l'approchaient.

Quand Louis eut 21 ans accomplis, il fut déclaré majeur selon la coutume de ce temps-là, qui fixait la majorité à cet âge. Ceux qui ne savaient pas combien on goûte de plaisir à vivre chrétiennement, s'imaginaient que le roi, n'étant plus sous le joug de la reine Blanche sa mere, s'abandonnerait plus volontiers aux plaisirs et au luxe. Mais le saint roi trompa leur attente. Comme il n'avait pas été pieux par contrainte, il continua de l'être quand il eut toute sa liberté. Il regarda toujours sa mere avec le même respect, il l'écouta avec la même attention, et suivit ses conseils avec la même docilité, et quoiqu'elle usât quelquefois durement de l'autorité qu'il lui laissait sur son esprit, il lui fut toujours soumis dans tout ce qui ne pouvait nuire au bien de son état.

Baudoin II, qui fut empereur de Constantinople, étant venu en France implorer le secours des Latins contre les Grecs, en demanda au roi, et lui offrit la sainte couronne d'épines qui était engagée aux Vénitiens. Louis, réjoui de posséder ce trésor, et de trouver une occasion de faire plaisir à Baudoin, assista ce prince de troupes et d'argent, retira la sainte couronne d'épines des Vénitiens, et alla la recevoir à cinq lieues de Sens, suivi de toute la cour et du clergé. Ayant reçu encore depuis, un morceau de la vraie croix et quelques autres reliques, il fit bâtir à Paris ce qu'on appelle aujourd'hui la *Sainte Chapelle*, pour les y déposer. Dans la réception de ces reliques, ce prince montra une piété exemplaire, et tout son peuple bénit Dieu de lui avoir donné un roi si religieux, et que chacun pouvait se proposer pour modele.

Le 13 de mai 1249 le saint Roi s'embarqua pour la terre sainte. Etant arrivé devant Damiette en Egypte, et ayant vu

tous les seigneurs qui le suivaient, rassemblés autour de lui et leur dit : « Mes amis, nous serons invincibles, si la charité nous rend inséparables. Abordons hardiment, quelque grande que soit la résistance des ennemis. Ne considérez point ici ma personne : je ne suis qu'un seul homme, dont Dieu quand il lui plaira, emportera la vie d'un soufle, comme celle d'un autre. Tout événement nous est favorable : si nous succombons, nous sommes martyrs; si nous sommes vainqueurs, Dieu en sera glorifié. Combattons pour lui, et il triomphera pour nous ; non pour notre gloire, mais pour la sienne. « La descente fut résolue ; mais comme on ne trouva pas assez d'eau pour aborder avec des bâtimens plats, le roi, suivi de son armée, sauta le premier dans la mer, tout armé. Les ennemis surpris d'un tel courage ne tinrent pas long-temps contre la valeur de ceux qui les attaquaient. Damiette fut prise le 6 de juin, et le roi y passa l'été, pendant lequel il fit de grands biens à cette ville et l'édifia beaucoup par sa piété.

Quelques mois après la prise de Damiette, Alphonse comte de Poitiers, frere du roi, étant arrivé avec l'arriere ban de France, il fut résolu d'assiéger le grand Caire, capitale d'Egypte. Dans leur marche, qui fut longue, ils furent souvent attaqués par les Sarrasins ; mais la victoire demeura toujours aux Français. Le plus grand combat fut celui qui se donna auprès de Massora ville d'Egypte. Le roi y montra beaucoup de valeur. Mais une maladie contagieuse semblable à la peste, causée par l'infection du grand nombre des corps morts de ceux qui avaient été tués, ravagea l'armée, et emporta une grande quantité des troupes qui la composaient.

Louis ne se laissa point abattre par cette disgrace, il adora la main de Dieu qui le frappait, avec la même tranquillité qu'il l'avait béni lorsqu'il l'avait comblé de biens. Il se montra en cette occasion le pere de ses soldats par sa charité, comme il se montrait dans l'action leur capitaine par sa valeur : il courait de rang en rang, soulageant autant qu'il était en lui, ceux qui souffraient et les consolant de leur disgrace par la vue des récompenses éternelles que Dieu promet à ceux qui souffrent avec patience et avec soumission à sa volonté. Enfin le Seigneur mit le saint roi lui-même dans l'occasion de pratiquer la patience à la quelle il exhortait les autres. La maladie l'attaqua avec violence : il fut résolu que l'armée retournerait à Damiette : on se mit en chemin ; mais les Sarrasins les surprirent et les désarmerent. Le roi fut fait prisonnier avec les princes ses freres et toute la noblesse de France qui l'avait suivi. Le soudan le traita avec tout l'honneur qui était dû à son rang, et le mit entre les mains de ses médecins, qui connaissant mieux sa maladie que les Français, la guérirent en peu de temps.

Louis parut tel dans la prison, qu'il s'était montré en toute autre occasion. Privé de sa liberté, il se montra toujours roi et chrétien. Sa prison ne changea rien à sa maniere de vivre dans tout ce qui dépandit de lui. Il n'interrompit ni ses

jeûnes, ni ses austérités. Ses gardes admiraient sa patience à souffrir les incommodités de sa prison et leurs insultes; son égalité d'ame et sa fermeté à refuser tout ce qu'on lui proposa pour sa délivrance, et qu'il crut déraisonnable. Les Sarrasins lui dirent un jour : Tu es notre prisonnier et notre esclave, et tu nous traites comme si nous étions nous-mêmes tes prisonniers. Comme on lui eut demandé pour sa rançon dix millions d'argent et la ville de Damiette ; il répondit aux envoyés du sultan : « Allez dire à votre maître, qu'un roi de France ne se rachete point pour de l'argent. Je donnerai les dix millions pour mes gens, et la ville de Damiette pour ma personnne. » Les Sarrasins lui ayant proposé pour assurer le traité, une formule de serment qui lui parut contraire au respect dû à Dieu, il refusa de le faire; et comme ses parens et ses amis le pressaient d'y acquiescer, il leur dit : « Dieu m'est témoin que je vous aime comme je le dois, et que je ne hais point ma vie : mais j'aime encore mieux J. C. et sa croix ; et j'offenserais mon Dieu si je faisais ce qu'on me propose. » Les Sarrasins furieux de son refus, lui porterent le sabre à la gorge, et le menacerent de le mettre en croix lui et tous les autres. « Vous le pouvez, leur dit-il, Dieu vous a rendus maîtres de mon corps ; mais mon ame est entre ses mains, vous ne pourrez rien sur elle. Enfin on lui rendit la liberté, et il revint en France. »

Quelque temps après son retour, le saint roi entreprit de visiter ses états, et par-tout il laissa des marques de sa générosité, de sa bonté et de sa grande piété. Il veillait avec soin pour faire rendre la justice à ceux qui avaient droit ; et quand il était lui-même en cause, il se dépouillait si bien de tout intérêt propre, qu'il voulait qu'on le jugeât à la rigueur, plutôt que de faire perdre la moindre chose à celui qui avait raison. Il donna des édits séveres contre les blasphémateurs, les condamnant à avoir la langue percée d'un fer chaud, et il disait à cette occasion : « Je souffrirais moi-même ce supplice avec plaisir, si je pouvais par ce moyen bannir les juremens et les blasphêmes de mon royaume. » Quelqu'un disant un jour à ce saint Roi, qu'il donnait trop de temps à ses exercices de piété, il répondit : « Si j'en employais encore plus à tous les divertissemens que se permettent les personnes de mon rang, qui que ce soit n'y trouverait à redire. »

Le mauvais succès de son premier voyage en terre sainte ne lui ôta pas le désir d'y retourner. L'on jugea à propos d'aller en Afrique et d'attaquer Tunis ; mais avant que le siége de cette ville fût formé, les maladies se mirent dans le camp, et le ravagerent plus que n'eût fait l'épée d'un ennemi victorieux. Jean, comte de Nevers, surnommé Tristan, fils aîné du roi, en mourut ; le roi en fut lui-même atteint ; et comme le mal était contagieux, il jugea bien qu'il n'en guérirait point. Il employa ses dernieres heures à dresser en forme de testament, une longue instruction pour son fils Philippe, qui devait lui succéder ; voici entr'autres instructions les avis

qu'il lui donne: « Mon fils, la premiere chose que je vous recommande, c'est d'aimer Dieu de tout votre cœur; sans cela personne ne sera sauvé. Si Dieu vous envoie quelque adversité, souffrez-la avec patience et actions de graces; pensez que vous l'avez toujours méritée, et qu'elle tournera à votre avantage. S'il vous envoie de la prospérité, remerciez-le, ne vous en attribuez rien, et n'en devenez point orgueilleux; car on ne doit pas tourner les dons de Dieu contre lui: choisissez des confesseurs vertueux et savans; donnez-leur la liberté de vous avertir et de vous reprendre. Entendez avec piété le service de l'eglise, sans y parler, ni regarder çà et là: mais priez Dieu de bouche et de cœur. Soyez plein de charité envers les pauvres, et consolez-les selon votre pouvoir. Ne vous liez qu'avec des gens de bien. Que personne ne soit assez hardi de rien dire devant vous qui excite au péché, ou pour médire d'autrui. Aimez tout ce qui est bien, et haïssez tout mal. Punissez les blasphémateurs; rendez souvent graces à Dieu des biens que vous en avez reçus, et méritez par-là d'en recevoir davantage. Soyez équitable en tout, même contre vous. Mettez votre application à faire régner la paix et la justice parmi vos sujets. »

La maladie continuant d'augmenter, le saint roi reçut les sacremens avec beaucoup de piété; et quand il se sentit près de sa fin, il se fit mettre sur un lit couvert de cendres, où les bras croisés sur la poitrine et les yeux élevés au ciel, il rendit l'esprit sur les trois heures après midi, le lundi 25 août 1270, ayant vécu cinquante-cinq ans, et régné près de 44 Il avait fondé beaucoup d'églises et de monasteres, entr'autres l'abbaye de Royaumont, où il se retirait souvent pour prier avec plus de recueillement: et l'hôpital des Quinze-Vingts, pour y loger ceux qui auraient perdu la vue, au nombre de trois cents. Il ne faut pas oublier non plus, que ce prince si religieux faisait tant d'état de la qualité de chrétien, qu'il avait coutume de dire que le lieu où il avait reçu le plus grand honneur, n'était pas Reims, où il avait reçu la couronne royale, mais Poissy, où il avait été baptisé. C'était pour cette raison que quelquefois il signait *Louis de Poissy*.

PRATIQUES. 1 perdons tout, la vie même plutôt que de commettre aucun péché. Que les peres et les meres ne cessent de le répéter à leurs enfans.

2. Que de sermens on fait tous les jours pour des intérêts de peu de conséquence! Pensons au courage du saint Roi, qui s'expose à perdre la vie plutôt que d'en faire un contraire à la sainteté de la religion.

PRIERE. Oui, Seigneur, notre plus grand honneur est celui d'être chrétiens. Faites que les chefs des Etats soient bien convaincus qu'ils ne sauraient porter un plus beau titre et qu'ils ne peuvent gouverner les peuples paisiblement et avec gloire, qu'en vous faisant régner vous-même.

(26 *août.*) S. GENÈS LE COMÉDIEN, MARTYR. 3e. siecle.

GENÈS était le chef d'une troupe de comédiens dans Rome, lorsque l'empereur Dioclétien parvint à l'empire. Il avait conçu contre les chrétiens une aversion si étrange, qu'il ne pouvait pas même en entendre prononcer le nom, sans une espece d'horreur. Il n'aimait à les voir que dans les supplices, afin d'avoir le plaisir de leur insulter. Il entreprit un jour d'en divertir l'empereur et la ville, et de jouer en plein théâtre les mysteres du christianisme. Il tâcha pour ce sujet de s'instruire de ce qui s'y pratiquait, et il ne lui fut pas difficile de l'apprendre de quelque apostat, ou de ses parens mêmes qui étaient chrétiens. Lorsqu'il eut dressé tous les acteurs; et qu'il les vit prêts à bien f ire leurs rôles, il parut sur le théâtre devant Dioclétien et le peuple romain. Il contrefaisait le malade, couché sur un lit, et demandant le baptême: « Mes amis, disait-il, je me sens bien pesant, je voudrais être soulagé. Quel remede pourrions-nous apporter à votre mal, dirent les autres? Sommes nous des menuisiers et gens à rabots? Nous ne voyons pourtant que cet outil, qui puisse vous rendre plus léger. « Cette mauvaise plaisanterie ayant fait rire les acteurs, le malade bouffon s'écria: « Lourdauds que vous êtes, ne comprenez-vous pas que je veux mourir chrétien, et que par-là je serai bientôt déchargé du fardeau de cette vie? Et pourquoi vouloir être déchargé du fardeau de cette vie, dirent ses compagnons? Afin, ajouta Genès, que paraissant devant Dieu comme fugitif, il me reçoive en ce jour terrible. « Aussitôt on envoie chercher un prêtre et un exorciste. Il vint deux nouveaux acteurs pour jouer cette nouvelle scene. Ceux-ci s'approchant du malade, lui dirent: « Que voulez-vous, mon fils, et pourquoi nous avez-vous fait venir? « Genès alors changé tout-à-coup par un effet miraculeux de la grace, répondit très-sérieusement et de tout son cœur: « Je veux recevoir la grace de J. C., afin que renaissant en lui, je sois délivré du poids de mes péchés. « Comme les autres croyaient que le prétendu malade continuait son jeu, on accomplit sur lui les cérémonies du baptême. Après qu'on l'eut revêtu d'habits blancs, des comédiens habillés en soldats se saisirent de lui comme chrétien, et le conduisirent devant l'empereur pour être interrogé sur sa religion.

L'empereur était charmé de voir représenter si naïvement ce qui se passait à l'enlévement des chrétiens. Mais sa joie ne fut pas de longue durée: et Genès lui fit bientôt connaître qu'il était en effet un de ceux qu'il avait dessein de jouer sur le théâtre. Jusqu'ici, dit-il à l'empereur, je n'avais pu entendre nommer un chrétien sans frémir d'horreur, et je n'ai jamais assisté à leurs supplices, que pour les insulter. Cette aversion allait si loin, que j'en avais pour ceux qui m'ont donné la naissance, à cause qu'ils sont pro-

fession du christianisme et je ne m'étais instruit des mysteres des chrétiens, que pour les tourner en ridicule. Mais dès le moment que l'eau dans laquelle j'ai été baptisé a touché mon corps, et que sur la demande qui m'a été faite, si je croyais; j'ai répondu, je crois; je me suis senti tout-à-coup un autre homme. J'ai vu une troupe d'anges tout éclatans de lumiere. Ils lisaient dans un livre tous les péchés que j'ai commis depuis l'enfance: et après l'avoir plongé dans l'eau où j'étais encore, ils l'ont retiré aussi blanc que la neige, sans qu'il parût qu'il y eût jamais rien eu d'écrit. Vous donc, grand prince, et vous, peuple qui avez voulu vous faire un divertissement des mysteres des chrétiens, croyez maintenant avec moi, que J.C. est le vrai Seigneur, qu'il est la lumiere et la vérité, et que c'est par lui que nous pouvons obtenir la rémission de nos péchés.»

Dioclétien également surpris et indigné d'un tel discours, lui fit donner des coups de bâtons, et le mit entre les mains de Plautien, préfet du prétoire, pour l'obliger à sacrifier. Plautien lui fit appliquer les ongles de fer et les torches ardentes: mais Genès persistait dans la confession du nom de J.C., en disant: « Il n'y a pas d'autre roi que celui que j'ai vu; c'est lui que j'adore; et quand il faudrait endurer mille morts, jamais je ne cesserais d'être à lui: jamais les tourmens ne m'ôteront Jésus de la bouche, jamais ils ne l'arracheront de mon cœur. Je n'ai d'autre regret que d'avoir commencé si tard à le connaître et à l'adorer. » Enfin, Plautien lui fit couper la tête le 26 août, l'an de Jésus-Christ 286.

PRATIQUE. Que de chrétiens jouent la comédie en se disant chrétiens! On va à la messe, on reçoit les sacremens, parce que les autres le font: mais tout cela se fait sans avoir le cœur chrétien. C'est un rôle que l'on joue: mais la piece finira. Quel en sera le dénouement?

PRIERE. Seigneur, vous faites miséricorde à qui il vous plait. Si vous nous traitez selon nos mérites, nous ne pouvons attendre que l'enfer N'entrez point en jugement avec nous, mais ayez compassion de notre misere.

(27 *aout.*) S. CÉSAIEE D'ARLES. 6e. siecle.

CÉSAIRE naquit l'an 470, au territoire de châlons-sur-Saône, d'une famille distinguée par sa piété. Il en reçut une éducation chrétienne, dont il profita si bien, que dès l'âge de sept ans, il donnait tout ce qu'il pouvait aux pauvres qu'il rencontrait, quelquefois jusqu'à ses habits. L'aumône faite par un principe d'amour de Dieu, attire de grandes graces sur celui qui l'a faite: aussi le Seigneur en versa-t il d'abondantes sur Césaire. A dix-huit ans, renonçant à toutes les espérances du siecle, il pria S. Sylvestre, évêque de Châlons, de lui couper les cheveux, et de l'admettre dans son clérgé pour l'engager au service de Dieu. Mais deux ans après le désir d'une plus grande perfection le porta à quitter sa famille et son pays, pour se retirer au monasteré de Lérins, sous la

conduite de l'abbé Porcaire. Césaire y devint un modele de régularité, d'obéissance, d'humilité et de douceur.

Eone, évêque d'Arles, étant près de mourir, déclara à son clergé et à son peuple, qu'il désirait avoir Césaire pour successeur, parce qu'il le connaissait pour un homme sage, zélé, instruit de ses devoirs, et propre à rétablir la discipline ecclésiastique dans son diocese. Mais Césaire ayant su qu'on voulait le faire évêque, se cacha entre des tombeaux. Dieu permit qu'il fût découvert : on l'emmena à Arles, et il en fut ordonné évêque, l'an 501, n'étant âgé que de trente ans.

Forcé de se charger du pesant fardeau de l'épiscopat, il fut dans une sollicitude continuelle de son troupeau. Il se déchargea sur des diacres du soin des choses temporelles, afin de n'avoir que celui des ames ; et à l'imitation des apôtres, il ne s'occupa plus que de la prédication. Il faisait réciter publiquement tous les jours l'office de Tierce, de Sexte et de None, afin que les pénitens et les autres séculiers pussent y assister. Pour l'office de Prime, on ne le disait en public que le dimanche, le samedi et les fêtes solennelles. Pendant qu'on s'assemblait dans l'église, il faisait chanter au peuple des cantiques en langue vulgaire ; afin que personne n'eût occasion de se distraire dans un lieu où l'on ne doit ouvrir la bouche que pour les louanges de Dieu. Il avait grand soin d'instruire son peuple de ce que Dieu demande de nous dans la priere, et combien c'est une illusion grossiere de croire honorer Dieu par quelques prieres vocales, auxquelles le cœur n'a point de part. « On adore, dit-il, dans un sermon que nous avons encore, l'objet auquel on pense pendant la priere. Celui qui pense à la place publique, à son commerce, ou à la maison qu'il bâtit, adore ces objets et déplaît à Dieu. » Il avait aussi grand soin de leur recommander la lecture de l'écriture sainte, et leur disait : « Ne vous contentez pas de l'entendre lire à l'église : lisez-la encore dans vos maisons. » Il prêchait tous les dimanches et toutes les fêtes ; et quand il ne pouvait s'acquitter lui-même de ce devoir, il faisait lire par des prêtres ou par des diacres ses discours ou ceux de S. Ambroise et de S. Augustin.

Dieu permit que ce saint évêque fût éprouvé par la calomnie. Un de ses secrétaires l'accusa auprès d'Alaric, roi des Visigoths en Espagne, à qui la Province était soumise, d'avoir voulu livrer aux Bourguignons la ville et le territoire d'Arles. Sur cette accusation, Césaire fut exilé à Bordeaux. Il souffrit cette persécution sans murmurer. Parfaitement soumis à son prince, quoiqu'il fût Arien, il en prit occasion de recommander, comme il avait toujours fait, l'obéissance qui lui était due dans tout ce qui n'était pas contraire à la loi de Dieu. Alaric ayant reconnu son innocence, ordonna qu'il retournât à son église, et que son accusateur fût lapidé. Le peuple accourait déjà avec des pierres ; mais S. Césaire obtint la grace du coupable pour lui laisser le temps de faire pénitence.

Après quarante ans d'épiscopat, pendant lesquels ils s'était rendu le modele d'un parfait évêque et d'un saint religieux, Dieu l'appela à lui pour le faire jouir de la récompense qu'il prépare à ses élus. Un jour qu'il sentait des douleurs très-aigües, il dit qu'ayant toujours eu une vénération particuliere pour S. Augustin, il espérait mourir vers sa fête. En effet, la veille de la fête de ce grand Saint, il rendit les derniers soupirs entre les bras des évêques, des prêtres et des diacres, âgé de 73 ans, l'an de J. C. 542.

PRATIQUES. 1. Il n'y a point de vraie piété où il n'y a point de respect pour le prince, quel qu'il puisse être; et il n'y a qu'un esprit de fanatisme qui puisse inspirer le contraire.

2. Respectons, comme S. Césaire, les sentimens de S. Augustin sur la grace, puisque ce sont les sentimens de l'église catholique. C'est être suspect dans la foi, que de s'en écarter.

PRIERE. C'est vous, ô mon Dieu! qui êtes l'auteur de toute grace. Elle ne nous est pas due: mais c'est le pur effet de votre amour. Donnez-nous cet amour qui obtient tout de vous.

(28 *août.*) S. AUGUSTIN, ÉVÊQUE D'HIPPONE, 4.e siecle.

AUGUSTIN naquit à Tagaste, ville de Numidie en Afrique, le 13 novembre de l'an 354. Ses parens étaient de condition honnête. Son pere se nommait Patrice et sa mere Monique. Ils eurent grand soin de le faire instruire des lettres humaines; et tout le monde remarquait en lui un esprit supérieur, et des dispositions excellentes pour les sciences. Il y fit de grands progrès; mais comme ses études n'avaient d'autre but que sa propre satisfaction, et l'amour de la gloire, il marcha dans la voie de l'erreur; il se livra aux excès de la table, et à l'amour des créatures, jusqu'à ce qu'enfin Dieu, touché par les larmes de sainte Monique sa mere, l'arracha au monde, pour le faire vivre en vrai disciple de J. C.

Un jour qu'Augustin était seul avec son ami Alipe, un Africain nommé Pontitien, qui avait une charge considérable à la cour, vint le trouver. Quand ils se furent assis pour s'entretenir, Pontitien apperçut un livre sur la table qui était devant eux; il l'ouvrit, et trouva que c'étaient les épîtres de S. Paul, dans lesquelles Augustin se plaisait à lire depuis quelque temps. Il en fut surpris parce qu'il croyait rencontrer quelque ouvrage de belles-lettres. Il regarda S. Augustin avec un sourire mêlé d'admiration et de joie, car Pontitien était un chrétien fidele à sa religion. Augustin lui dit qu'il s'appliquait beaucoup à ces sortes de lectures. Ensuite Pontitien leur raconta la vie de S. Antoine, comme très-connue aux fideles. Augustin et Alipe n'en avaient jamais entendu parler: ils étaient surpris d'apprendre de si grandes merveilles et récentes, et Pontitien n'était pas moins étonné qu'ils les eussent ignorées jusqu'alors. Il leur parla ensuite de la multitude des monasteres qui remplissaient les déserts, et enfin de la conversion de deux officiers de l'empereur, qui se promenant avec lui à Treves, et ayant trouvé chez des soli-

taires la vie dont il venait de leur parler, en furent tellement touchés, qu'ils embrasserent aussitôt la vie monastique.

Cet entretien de Pontitien fit sur le cœur d'Augustin une vive impression; et quand cet officier se fut retiré, il se leva et s'adressant à son ami Alipe, il dit avec émotion, le visage tout changé et d'un ton de voix extraordinaire: « Qu'est-ce que ceci? que faisons-nous? Des ignorans viennent ravir le ciel: et nous avec nos sciences, nous voilà plongés dans la chair et le sang! aurions-nous honte de les suivre? » Alipe étonné de ce changement, le regarda sans rien dire, et le suivit dans un jardin où l'emportait le mouvement qui l'agitait. Ils s'y assirent ensemble à l'écart. « Après qu'une profonde méditation, dit lui-même S. Augustin, eut exposé à la vue de mon esprit toutes mes miseres et tous mes égaremens, je sentis s'élever dans mon cœur une grande tempête qui fut suivie d'une pluie de larmes. Je me levai pour pleurer avec plus de liberté, et me retirai dans un lieu écarté; je me couchai par terre sous un figuier, et ne pouvant retenir mes larmes, j'en répandis des torrens, que vous reçutes, Seigneur, comme un sacrifice agréable. Je vous disais: Mon Dieu, jusqu'à quand serez-vous en colere contre moi? jusqu'à quand remettrai-je toujours au lendemain? pourquoi ne sera-ce pas à cette heure? J'entendis alors une voix comme d'un enfant, que je crus sortir d'une maison voisine, qui répétait souvent ces deux mots, *Tolle, lege*, n'est-à-dire *Prends et lis.* Je pensai si les enfans avaient coutume dans quelqu'un de leurs jeux de se servir de ces paroles, et je ne me souvins point d'avoir entendu jamais rien de semblable. Alors je cessai de pleurer; et pensant que Dieu me commandait d'ouvrir les épitres de S. Paul que j'avais laissées auprès de mon ami Alipe, et d'y lire le premier endroit que j'ouvrirais, je retournai vers Alipe, j'ouvris le livre, et je tombai sur ces paroles que je lus tout bas: *Ne vivez pas dans les festins et dans l'ivrognerie, ni dans les impudicités et les débauches, ni dans les contestations et les envies: mais revêtez-vous de notre Seigneur J. C., et ne cherchez pas à contenter votre chair en ses désirs.* « Augustin n'en lut pas davantage; et aussitôt toutes ses incertitudes se dissiperent. Il ferma le livre, après avoir marqué l'endroit; et d'un visage tranquille il dit à Alipe ce qui venait de se passer. Alipe voulut lire lui-même les paroles qui avaient touché son ami et il lui fit remarquer celles-ci qui suivaient: *Recevez celui qui est faible dans la foi*, s'appliquant à lui-même ces derniers mots. Ils rentrerent et vinrent dire cette heureuse nouvelle à sainte Monique, qui en bénit Dieu.

Quelque temps après, il se retira à la campagne avec sainte Monique, son ami Alipe et trois autres: et pendant cette retraite il composa divers ouvrages.

Vers l'an 395, Valere, évêque d'Hippone, le demanda pour son coadjuteur, et l'obtint. Augustin sentit toute sa vie le poids de la charge épiscopale. « En même temps, disait-il

il à son peuple, que nous vous parlons d'un lieu éminent, comme élevé au-dessus de vous, notre crainte nous met sous vos pieds, parce que nous savons que ce trône nous expose à un grand danger, à cause du compte qu'il faudra rendre. »

On sait que ce saint Evêque eut à combattre une hérésie, qui attaque le cœur et l'ame de la religion, en détruisant la grace du Sauveur qui nous fait chrétiens. Pélage avait trouvé beaucoup de sectateurs. Augustin prêcha d'abord contre ces nouveaux hérétiques, et il fut ensuite engagé à prendre la plume pour réfuter leurs erreurs, en voyant les écrits qu'ils répandaient dans le public.

S. Augustin était regardé comme le plus savant évêque de son siecle, et le docteur de toutes les églises; la sainteté de ses mœurs le rendait aussi le modele des plus saints. Ses meubles et ses habits étaient modestes sans affectation de propreté ni de pauvreté. Il était chaussé et il exhortait ceux qui allaient nu-pieds par mortification, à ne pas en tirer vanité. « Gardons la charité, disait-il, j'aime votre courage, souffrez ma faiblesse. » Sa table était frugale, on n'y servait ordinairement que des herbes et des légumes: on y ajoutait quelquefois de la chair pour les hôtes et les infirmes, mais il avait toujours du vin. Hors les cuillers qui étaient d'argent, toute la vaisselle était de terre, de bois ou de marbre, non par nécessité, mais par amour de la pauvreté. Sur sa table étaient écrits ces deux vers, pour défendre de médire des absens:

Quiconque des absens déchire la conduite,
Doit regarder pour lui cette table interdite.

On faisait la lecture pendant ses repas: ses clercs vivaient et mangeaient avec lui, et ils étaient nourris et vêtus à frais communs. Aucune femme ne demeura jamais ni ne fréquenta dans sa maison; pas même sa sœur: « Car, disait-il, quoique celles que les conciles nous permettent d'avoir chez nous, comme sœurs, nieces ou cousines-germaines, soient hors de tout soupçon, elles attirent nécessairement d'autres femmes qui les servent ou qui les visitent, et dont la fréquentation n'est pas sans péril ou sans scandale. » Il ne faisait point d'autres visites que celles des malades, des veuves, des orphelins, et de ceux qui étaient dans l'affliction. Il avait un grand soin des pauvres, et il exerçait l'hospitalité avec joie. Il laissait le soin du temporel à des économes fideles, qui lui rendaient compte; mais il s'en rapportait à leur probité. Quand l'argent de l'église manquait, il déclarait à son peuple le besoin des pauvres; et quelquefois pour y subvenir ou pour racheter les captifs, il faisait briser et fondre les vases sacrés. Il ne voulut jamais acheter de terre ou de maison, à la ville et à la campagne; mais si on en donnait à l'église à titre de donation ou de legs, il les recevait.

Ce saint docteur se voyant âgé de près de 72 ans, voulut pourvoir à son successeur. Il assembla donc son peuple dans

la grande église d'Hippone, le 26 de septembre 426, et lui dit : « Nous sommes tous mortels ; dans la jeunesse, on espere un âge plus avancé, mais après la vieillesse il n'y a plus d'âge à espérer. Je sais combien les églises sont ordinairement troublées après la mort de leurs évêques ; et je dois, autant que je puis, empêcher que ce mal n'arrive parmi vous. Afin donc que personne ne se plaigne de moi, je vous déclare ma volonté, que je crois être celle de Dieu : je souhaite que le prêtre Eraclius soit mon successeur. « Tous applaudirent à ce choix ; et dès ce moment S. Augustin se déchargea sur lui du poids de ses occupations ; mais il l'assistait de ses conseils, et se prêtait encore aux affaires qui le demandaient absolument. Il employa le reste de sa vie à méditer l'écriture sainte, à prier et à composer des ouvrages pour défendre la foi de l'Eglise, et donner des regles et des mœurs. Enfin pendant que les Vendales assiégeaient sa ville d'Hippone, il fut attaqué d'une fievre violente, qui le conduisit au tombeau.

Pendant sa maladie il fit attacher contre le mur près de son lit les pseaumes pénitentiaux, et il demandait sans cesse à Dieu, de pénétrer son cœur des sentimens qu'ils renferment. De peur d'être détourné de ces pieux exercices, il défendit environ dix jours avant sa mort, qu'on laissât entrer personne dans sa chambre, excepté à de certaines heures qu'il marqua. Ainsi il passait tout ce temps en priere et en méditation. Il conserva une entiere connaissance jusqu'à sa mort, qui arriva le 28 août, l'an 430.

Il a composé un grand nombre d'ouvrages, dont une partie a été traduite en français. Les fideles ne peuvent trop lire son livre des confessions, monument éternel de l'humilité de ce grand docteur ; et qui jusqu'à présent a fait les délices et l'admiration de toutes les personnes de piété. On a aussi ses lettres en français, ses sermons, ses traités sur la grace, ses commentaires sur les pseaumes, et il y a beaucoup à profiter à leur lecture.

Pratique. S. Augustin est accablé de douleur de se voir élevé au sacerdoce, et les parens précipitent, pour ainsi dire, dans l'état ecclésiastique des jeunes gens remplis de l'esprit du monde. S'étonnera-t-on après cela des grands maux de l'Eglise.

Priere. Nous vous rendons grace, Seigneur, d'avoir donné à votre Eglise un docteur et un défenseur tel que S. Augustin : rendez-nous ses enfans et ses fideles disciples, afin que nous apprenions de lui ce que vous aviez gravé si profondément dans son cœur, la vérité et la charité

(29 *août.*) La Décollation de S. JEAN-BAPTISTE.

Jean-Baptiste retiré dès son enfance dans le désert, y avait passé plus de 30 ans dans une austere pénitence. Son vêtement était un cilice fait de poils de chameau, qu'il tenoit serré autour de ses reins avec une ceinture de cuir. Pour sa nourriture, il n'avait que des sauterelles ou du miel sauvage, c'est-à-dire, la nourriture des plus pauvres, et il vivait inconnu au monde, dans l'exercice continuel de la

priere et de la méditation des choses saintes. Mais enfin Dieu tira cette lumiere des ténebres qui la cachaient. L'an quinzieme de l'empire de Tibere, c'est-à-dire, vers l'an 30 de J. C., la parole du Seigneur se fit entendre à Jean dans le désert, et il vint sur le Jourdain aux environs de Jéricho. Il prêchait le baptême de la pénitence, et annonçait la venue du Messie, disant qu'il était envoyé pour lui préparer les voies. Tout le pays venait à lui; et les peuples touchés de ses prédications, confessaient leurs péchés, et recevaient son baptême.

Pendant que S. Jean baptisait et isntruisait ainsi les pécheurs, le Sauveur même des pécheurs, le juste et le saint par excellence, J. C. enfin, voulut aussi être baptisé par lui. Il vint donc pour cela de Nazareth vers le Jourdain, et se présenta pour être baptisé comme les autres. S. Jean reçut en ce moment une lumiere d'en haut, qui lui fit connaitre que c'était le Messie. Saisi alors de vénération et de respect, il s'excusa de baptiser celui qu'il savait être son Sauveur et son Dieu, et qui venait ôter le péché du monde. Mais il fut obligé de céder à celui qui venait accomplir toute justice, c'est-à-dire, toute humilité. Il le baptisa dans le Jourdain; et quand Jésus fut sorti de l'eau, les cieux s'ouvrirent, et le S. Esprit descendit sur lui

Jean continua de baptiser jusqu'à son emprisonnement. La cause de sa détention fut la liberté avec laquelle il reprenait Hérode le Tétrarque de tous ses crimes, et particulierement de ce qu'il avait épousé Hérodiade, femme de Philippe son frere, dont elle avait eu une fille nommée Salomé. Jean représenta à Hérode l'énormité de ce crime, et lui dit que la loi de Dieu lui défendait d'avoir la femme de son frere: ce prince ne pouvant souffrir la liberté du saint précurseur, l'envoya chargé de chaînes au château de Macheronte. Hérodiade non contente de le voir en prison, voulait le faire mourir. Mais la crainte du peuple retenait Hérode; et d'ailleurs comme il ne pouvait point se dissimuler à lui-même que Jean était un juste et un saint, il avait du respect pour lui, et suivait ses avis dans toutes les accosions où sa passion n'était point intéressée. Ainsi Jean demeura prisonnier jusqu'à ce que son temps fût accompli.

Ses disciples avaient assez de générosité pour ne pas l'abandonner dans sa prison. Mais comme il était venu pour préparer les voies au Seigneur, il ne pensa qu'à leur faire connaître celui qui seul était leur libérateur et leur maître. Ayant donc appris d'eux les miracles de J. C., il en envoya deux lui demander s'il était celui que l'on attendait depuis le commencement du monde. J. C. leur répondit par des miracles qui étaient des preuves de sa divinité et de sa mission. Jean ne doutait pas que Jésus ne fût le Christ; mais il voulait que ses disciples s'en convainquissent par leurs propres yeux.

Quelque temps après, Hérodiade ayant trouvé une occasion favorable pour satisfaire sa haine contre S. Jean, fut attentive à en profiter. Hérode célébrait le jour de sa naissance,

et donnait un grand festin à ceux de sa cour, dans le château même de Macheronte, où était Jean en prison. Pendant que les conviés étaient animés par le plaisir qui les avaient assemblés, Salomé, fille d'Hérodiade et de Philippe son premier mari, oubliant la modestie qui convenait à son sexe, et à sa qualité, entra dans la salle du festin, et dansa devant le roi d'une maniere qui fit grand plaisir à ce prince. Hérode, dans la chaleur de la bonne chere et du bon vin, dit à Salomé : « Demandez-moi ce que vous voudrez, et je vous l'accorderai, quand ce serait la moitié de mon royaume. « Et il confirma cette promesse par un serment. Salomé sortit de la salle, et alla rapporter à sa mere ce que le roi avait dit. Hérodiade, qui n'etait occupée que de la perte de son prisonnier, fit demander sa tête. Salomé rentra aussitôt, et dit à Hérode : « Donnez-moi dans ce plat la tête de Jean-Baptiste. » Le roi fut attristé de cette demande, car il conservait toujours quelque respect pour S. Jean. Mais comme il s'était engagé par serment devant une si grande compagnie, il fut arrêté par une honte aussi criminelle que sa promesse avait été imprudente, et n'osa se rétracter. Ainsi il envoya un de ses gardes pour couper la tête au saint précurseur, dans la prison. On apporta ensuite cette tête à Salomé dans un plat; et Salomé la porta à sa mere. S. Jérôme dit que cette femme voulant se venger de la liberté avec laquelle S. Jean lui avait reproché ses désordres, lui perça la langue avec son aiguille de tête. La mort de S. Jean arriva sur la fin de l'an 31, ou au commencement de l'an 32 de J. C. Ses disciples emporterent son corps et l'enterrerent.

PRATIQES. 1. S. Jean ne sort du désert que par l'ordre de Dieu: Ne faisons rien que nous n'ayons un juste sujet de croire que Dieu le demande de nous.

2. La tête du plus grand homme devient le prix d'une danse; n'en est-ce pas assez pour donner de l'horreur de ce plaisir dangereux et presque toujours criminel.

PRIERE. Seigneur, apprenez-nous par l'exemple de votre saint précurseur, à vivre dans cette dépendance continuelle de votre sainte volonté, à ne rien faire que par votre esprit.

(30 *août.*) S. MERRI, ABBÉ. 7e. siecle.

MERRI, que l'on croit avoir vécu depuis le milieu du septieme siecle, était de la ville d'Autun. Dès l'âge de treize ans, Dieu lui inspira la volonté de renoncer au monde. L'opposition que ses parens y apporterent, ne servit qu'à mieux éprouver sa vocation. Sa persévérance leur fit connaître la volonté de Dieu; et craignant de s'y opposer, ils allerent eux-mêmes offrir leur fils à l'un des monasteres de la ville, que l'on croit être celui de Saint-Martin. Merri y trouva cinquante-quatre religieux qui vivaient fort régulierement. Il les édifia par sa douceur et son humilité, par son obéissance et sa charité.

Après la mort de l'abbé du monastere, il fut mis en sa place, d'un consentement unanime. Il eut beaucoup de peine à accepter cette dignité; mais il fallut se rendre aux vœux des religieux, des peuples voisins du monastere, et de l'évêque. Dès qu'il se vit à la tête des autres, il ne songea plus qu'aux moyens de remplir ses obligations. Il ne prescrivait rien à ses religieux, qu'il ne pratiquât le premier; il marchait toujours devant eux pour les conduire et leur applanir les difficultés qui auraient pu les rebuter. Sa nouvelle dignité ayant fait connaître son nom et sa vertu plus qu'auparavant, augmenta aussi l'opinion que l'on avait de sa sainteté. On venait des endroits les plus éloignés de la Bourgogne, le consulter dans son monastere; et quoique ce ne fût que sur des affaires qui ne regardaient que le spirituel, il craignit la vanité pour lui-même, et l'interruption des exercices de sa communauté. C'est ce qui le porta à quitter son monastere pour aller se cacher dans un désert à cinq quarts de lieue d'Autun, que l'on appele encore aujourd'hui LA CELLE DE SAINT MERRI.

Le Saint trouva la solitude fort douce, tant qu'il put y demeurer inconnu. Les besoins du corps ne lui donnaient point d'inquiétude. Accoutumé à une vie dure, il travaillait des mains, et ne mangeait que ce qu'il s'apprêtait lui-même. Ses religieux l'ayant découvert, tâcherent de lui persuader de revenir: ils lui représenterent qu'ayant été élu canoniquement, il ne dépendait pas de lui d'abandonner la conduite de ceux dont Dieu même l'avait chargé, et qu'il devait craindre de se rendre coupable de désobéissance à la divine volonté, s'il persistait à borner ses soins à lui seul, dans son désert. Mais n'ayant pu rien gagner sur son esprit, ils se crurent obligés d'avoir recours à l'évêque d'Autun, qui alla voir Merri dans son hermitage, et qui le menaça des censures de l'Eglise, s'il refusait plus long-temps de retourner à son monastere. Il obéit, et l'on vit éclater plus que jamais la charité qui animait toutes ses actions.

La pensée de la retraite durait toujours: et prenant les mouvemens de son cœur pour les marques d'une vocation certaine à la solitude, il sortit encore de son monastere, pour aller visiter le tombeau de saint Denis; mais résolu de ne plus revenir à Autun. S'étant mis en chemin avec un de ses religieux, nommé *Frodulphe*, que nous appelons vulgairement *saint Frou*, il tomba malade dans le monastere de Champeaux, à deux lieues et demie de Melun. Il y fit un long séjour, pour y rétablir sa santé. Son mal ne l'empechait pourtant pas de vaquer aux exercices ordinaires de sa piété, dans l'Eglise du lieu, ni même d'aller de jour à autre jusqu'à Melun visiter les prisonniers, et travailler à leur procurer la liberté.

Comme ses incommodités ne cessaient pas, il crut qu'il était inutile de demeurer plus long-temps à Champeaux, et il continua son voyage pour Paris, dans un petit chariot

parce qu'il ne pouvait le faire à pied. Il alla, dit son historien, se loger au faubourg du Nord, dans une petite cellule qui tenait à la chappelle de Saint-Pierre. Il n'y fit autre chose que prier et souffrir : et après avoir été malade pendant deux ans et neuf mois, il fut délivré des miseres de cette vie par une heureuse mort, que l'on met au commencement du huitieme siecle. Au lieu de l'ancienne chapelle de Saint-Pierre, on bâtit depuis une grande Eglise sur le tombeau de saint Merri. C'est celle qui porte aujourd'hui son nom. Les reliques de saint Merri s'y conservent encore dans une châsse d'argent, au-dessus du grand autel.

Pratiques. 1. Craignons les œuvres extérieures : elles empêchent le recueillement, et exposent beaucoup à l'orgueil.

2. Si nous ne pouvons procurer la liberté aux prisonniers, consolons-les, et apprenons-leur à faire un saint usage de leur état, en l'offrant à Dieu pour leurs péchés.

Priere. C'est votre vérité sainte, Seigneur, qui nous procure la véritable liberté. Donnez-nous-en l'amour, afin que nous ne soyons plus esclaves du péché.

(31 *août.*) Ste. ISABELLE DE FRANCE. 13e. siecle

Isabelle était fille du roi de France, Louis VIII, et de Blanche de Castille : elle naquit en 1225, environ dix ans après saint Louis son frere ; elle fut l'unique fille de la famille royale. Ayant reçu d'excellentes qualités de corps et d'esprit, ces dons naturels furent perfectionnés par la grace du baptême. Elle n'avait pas vingt et un mois, qu'elle perdit le roi son pere. Mais Blanche sa mere, qui l'aimait tendrement, prit un soin particulier de son éducation ; elle ne négligea pas de lui donner des maîtres pour les sciences, et ce qui est singulier pour son siecle, elle apprit si parfaitement le latin, qu'elle corrigeait souvent les écritures des Chapelains de la cour. Lorsqu'elle fut suffisamment instruite des sciences, elle apprit à travailler aux différens ouvrages qui convenaient à son sexe.

Toute la vie d'Isabelle ne fut plus qu'une suite continuelle de prieres, de lectures et de travail, surtout depuis l'âge de treize ans, qu'elle prit une ferme résolution de consacrer à Dieu sa virginité. Elle renonça dès-lors à tous les vains amusemens de la cour, qui occupent si sérieusement la plupart des personnes de son sexe et de sa qualité : et quoique pour obéir à la reine sa mere, elle portât des habits convenables à son rang, elle ne cessait de marquer le mépris qu'elle faisait des ajustemens et des parures.

Toutes les affections de son cœur se tournerent vers Dieu, et considérant Jésus-Christ dans la personne des pauvres, ceux-ci étaient auprès d'elle en plus grande considération que tout le reste des hommes. Elle ne leur préféra pas le roi saint Louis même, ce frere qui lui était si cher. Un jour ce bon prince lui voyant achever un ouvrage propre à couvrir la tête, qu'elle avait filé de sa main, la pria de lui en faire

présent, en l'assurant qu'il le regarderait comme un gage précieux de son amitié, et qu'il s'en servirait pour l'amour d'elle. « Mon frere, répondit-elle, comme c'est le premier ouvrage de cette nature, que j'aie encore filé, je le destine à Jésus-Christ; les prémices lui appartiennent. » Le roi le trouva bon, mais il la pria d'en filer un autre pour lui. Elle dit qu'elle le voulait bien, si jamais elle en filait un autre. En même temps elle envoya celui-là à une pauvre malade dont elle prenait soin.

La mort de la reine blanche sa meré, arrivée l'an 1252, ayant rompu les liens qui pouvaient la retenir à la cour, elle se retira dans le monastere de Longchamp, qu'elle avait fait bâtir. Ses fréquentes infirmités, qui lui faisaient craindre d'être obligée de recourir à des dispenses qui auraient pu nuire à la régularité du monastere, l'empêcherent de faire profession. Mais elle ne fut pas moins séparée du monde, elle n'en édifia pas moins le couvent par les exemples de retraite, de mortification et des autres vertus qu'elle donna à la communauté. Ses infirmités augmenterent à un tel point, que les six dernieres années de sa vie se passerent dans une suite de divers maux qui se succéderent les uns aux autres. Elle y fit paraître une patience et une soumission aux ordres de Dieu, qui furent le sujet de l'admiration publique. Dieu l'appela à lui le 22 février de l'an 1270, âgée de 43 ans, moins quelques jours. Saint Louis assista à la cérémonie de sa sépulture, et finit ses derniers devoirs à sa sœur par un discours plein d'onction, qu'il fit aux religieuses, pour les consoler de la perte qu'elles faisaient.

PRATIQUE. Prenons, comme sainte Isabelle, les pauvres en considération; ils sont les membres souffrans de J.C.

PRIERE. Donnez-nous, Seigneur l'esprit de foi et de charité, afin que découvrant J.C. sous les haillons du pauvre, nous soyons remplis de zele pour son soulagement.

(1 *septembre.*) S. LEU, ARCHEVÊQUE DE SENS. 7e. siecle.

SAINT LEU naquit vers le milieu du sixieme siecle, dans le diocese d'Orléans, d'une famille alliée aux rois. Sa mere nommée Austregilde, lui procura une éducation chrétienne. Elle lui apprit à connaître Jésus-Christ, et la grace le lui fit aimer.

Une des dévotions principales de saint Leu était de visiter les tombeaux des martyrs : et l'on sait que c'était aussi la dévotion des premiers fideles. Pour imiter leurs souffrances en quelque chose, il jeûnait beaucoup, et domptait sa chair par plusieurs autres austérités, comme les veilles, les longues prieres, les humiliations, la privation de tout ce qui pouvait satisfaire ses sens. L'an 609, Dieu le plaça sur le siége de l'Eglise de Sens.

Saint Leu vécut dans cette dignité, en pasteur vigilant qui aime son troupeau, et qui est persuadé qu'il rendra compte

à Dieu de la maniere dont il l'aura gouverné. Il l'instruisait souvent par ses exhortations, et en tout temps, par son exemple. Il s'informait des besoins de chacun, et s'appliquait à y remédier Mais son zele et sa vertu lui susciterent des envieux ; et parce qu'il était agréable à Dieu, les hommes le persécuterent.

Après la mort de Thierri, Clotaire II voulant s'emparer de la Bourgogne, envoya attaquer Sens. Le saint Prélat qui craignait pour son peuple, les désordres qui suivent ordinairement la guerre, entra dans son Eglise Cathédrale dédiée sous l'invocation de saint Etienne ; et sonna la cloche pour appeler le peuple, qui vint se mette en priere avec lui. Dieu les exauça, l'ennemi fut saisi d'une épouvante subite et se retira. Cependant Clotaire ayant réuni toute la monarchie francaise sous sa domination, envoya en Bourgogne un homme de confiance nommé Farnife en qualité de gouverneur. Cet officier faisant son entrée à Sens trouva fort mauvais que saint Leu ne fût pas venu au devant de lui, et ne lui eût pas fait des présens, comme il s'y attendait. Il crut que le saint Prélat n'avait manqué à lui rendre ces honneurs que par indifférence pour lui et par mépris pour sa dignité. Il en fit d'assez vifs reproches au saint évêque qui lui répondit : « Le devoir d'un évêque, est de gouverner le peuple et d'enseigner aux grands du siecle, les commandemens de Dieu. » Farnife encore plus irrité par cette réponse ; déchira le Saint auprès du roi, dans le dessein de le perdre. Médégisile, abbé du monastere de saint Remi au faubourg de Sens, se joignit au gouverneur, et appuya ses calomnies, parce qu'il voulait être archevêque en sa place.

Clotaire séduit par leurs mensonges artificieux, envoya saint Leu en exil à Ansene, village dans le Vimeu. Cependant les habitans de Sens indignés de ce qu'on leur avait enlevé leur saint pasteur, au lieu de souffrir cette affliction avec patience, comme l'évangile l'ordonne, ou de le redemander au roi avec respect, déchargerent leur colere sur l'abbé Médégisile et le tuerent dans son Eglise de Saint-Remi, pour le punir de sa trahison et de son ambition. Cette nouvelle affligea saint Leu, qui avait toujours enseigné à ce peuple que la vengeance n'appartient qu'à Dieu, et que le chrétien ne se venge lui-même que par la patience et par les bienfaits, et il pria Dieu de leur pardonner cette faute. Le peuple de Sens revenu de son emportement, prit une voie plus douce et plus convenable pour obtenir le retour de son pasteur ; il fit prier Vinebaud abbé de saint Loup de Troyes, d'aller demander son rappel au roi.

Saint Vinebaud alla en effet trouver Clotaire qui etait auprès de Rouen ; et fit si bien connaître à ce prince la fausseté des accusations formées contre l'archevêque de Sens, et la sainteté de ce prélat, qu'il obtint sa liberté. Quand le Saint fut de retour, Vinebaud le présenta au roi : et ce prince le voyant maigre et défiguré, à cause de ce qu'il avait souffert

dans son exil, et de ses longs jeûnes, il en fut touché, détesta ses calomniateurs, le fit manger à sa table, se prosterna pour lui demander pardon, et le renvoya à son Eglise comblé de présens. Saint Leu la gouverna comme auparavant, avec zele et avec édification. Etant près de mourir, il fit venir les prêtres de son clergé et les exhorta à vivre dans la sainteté que leur ministere exigeait. Ensuite il mourut en paix, vers l'an 623, et fut enterré sous la gouttiere de l'Eglise de Sainte-Colombe, comme il l'avait ordonné, par humilité.

PRATIQUES. 1. Honorons les tombeaux et les reliques des Saints, en les visitant et en leur rendant le culte approuvé par l'Eglise, mais principalement en imitant leurs vertus.

2. Si les Saints sont calomniés, nous ne devons pas être surpris que nous le soyons aussi, nous qui sommes si remplis de défauts; mais souffrons les calomnies avec patience comme les Saints.

PRIERE. Seigneur, pardonnez à ceux qui nous calomnient, et ne permettez pas que par des imprudences nous leur donnions occasion.

(2 *septembre.*) S. JUST, ÉVÊQUE DE LYON. 4.e siecle.

SAINT JUST, est le plus illustre évêque qu'ait eu l'Eglise de Lyon, depuis saint Irénée jusqu'à saint Eucher. Après avoir renoncé aux avantages qu'il pouvait espérer du siecle, pour se consacrer au service de Dieu, il fut fait diacre de l'Eglise de Vienne, dans le quatrieme siecle. Il pratiqua dans les fonctions de ce ministere toutes les vertus qu'il avait apprises dans l'école sainte où l'on avait formé sa jeunesse; et la réputation de sa sainteté s'étant accrue de jour en jour, l'Eglise de Lyon le demanda pour Evêque, après la mort de Vérissime, qui avait été le douzieme pasteur de cette illustre Eglise.

Saint Just gouverna son troupeau avec beaucoup de patience et de zele. Il fut lié d'amitié avec saint Ambroise de Milan, et nous avons encore deux lettres de ce dernier, au saint Evêque de Lyon. Il témoigne dans l'une, que saint Just lui avait demandé qu'ils quittassent les discours ordinaires dont on remplit les lettres, ce qui est souvent une vraie perte de temps, pour ne les employer qu'à s'entretenir des divines écritures.

Il y avait plusieurs années que ce pasteur vigilant gouvernait le troupeau de Jésus-Christ, lorsqu'il crut devoir renoncer à la conduite des autres, pour ne travailler qu'à sa propre sanctification. Voici quelle en fut l'occasion. Un homme furieux, attaqué d'une frénésie subite, sortit de chez lui, l'épée à la main, et en perça plusieurs personnes qui se trouverent à sa rencontre. Cette action fit grand bruit, et le peuple courut en foule pour arrêter ce furieux. Il se défendit avec son épée, et en blessa encore plusieurs: s'étant ensuite fait jour au travers de ceux qui voulaient l'arrêter il se sauva dans une Eglise dont il ferma les portes sur lui. Le respect dû au lieu saint, garantît durant quelque temps

cet homme de la fureur du peuple : mais la sédition augmentant, on menaça de mettre le feu à l'Eglise. Saint Just sachant ce qu'il y avait à craindre d'une multitude mutinée, crut l'appaiser en remettant le malade entre les mains d'un des principaux de la ville, après lui avoir fait promettre par un serment solennel, qu'on ne lui ferait aucun mal, et que l'on se contenterait de le retenir en prison jusqu'à ce que les esprits fussent calmés. Cependant à peine le saint prélat fut-il retiré, que la populace en fureur se jeta sur ce malheureux, lui mit une corde au pied, et le traîna par la ville jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir. Le saint évêque fut très-affligé de cet événement, pleura le crime du peuple, comme s'il en eût été lui-même coupable. Sa douleur fut si vive et son regret si amer, qu'il résolut de se retirer dans quelque pays étranger pour y vivre dans la pénitence.

Quand on eut appris à Lyon le lieu de sa retraite, Antioque, prêtre de cette Eglise, fit exprès le voyage d'Egypte où il était, pour le voir. Ils s'étaient toujours aimés tendrement, et s'étaient portés mutuellement à servir Dieu avec ferveur. Cette entrevue se passa dans les mêmes sentimens. Chaque entretien qu'ils avaient ensemble, roulait sur la nécessité de ne vivre que pour le ciel, et sur le désir de cette bienheureuse patrie, où l'on voit la vérité sans voile, où on l'aime sans partage. Mais Antioque ne jouit pas long-temps de la vue de son ami. Saint Just mourut entre ses bras en lui recommandant l'Eglise de Lyon, pour laquelle il n'avait cessé de prier depuis sa retraite. Antioque sortit d'Egypte et vint apporter à Lyon la nouvelle de sa mort. L'un des principaux devoirs que les Lyonnois se crurent obligés de rendre à sa mémoire, fut d'envoyer quelques années après, en Egypte pour faire transporter son corps et celui de saint Viateur dans leur ville.

PRATIQUES. 1. Il ne doit y avoir aucune inutilité dans la vie d'un chrétien ; une simple lettre, un billet, tout doit porter les marques de la religion qu'il professe.

2. A combien de fautes donnons-nous occasion ? nous sommes coupables de ces fautes de nos freres ? quelle en est la pénitence ?

PRIERE. Seigneur, ne permettez pas que nous ajoutions à nos péchés ceux que nos paroles ou nos exemples feraient commettre à nos freres donnez-nous cette ardente charité qui efface la multitude des péchés.

(3 septembre.) S. AYOU, MARTYR. 7.e siecle.

AYOU était né à Blois, sur la Loire, d'une famille médiocre et peu accommodée des biens de la fortune. Il fut élevé dès l'enfance parmi des ecclésiastiques, et Dieu lui inspira un si grand amour pour la piété, que lorsqu'il se vit en âge de prendre un parti, il renonça au monde, et résolut de servir Dieu dans un monastere. Il choisit celui de Fleury, aujourd'hui nommé Saint-Benoît-sur-Loire, et fut reçu au nombre des religieux par l'abbé de Mommol recommandable par sa piété.

Il était devenu le modele et l'exemple de la communauté, lorsque Dieu l'en retira, et le fit passer dans une autre maison, où son zele pour la régularité fut consommé par la gloire du martyre. Après la mort de Vincent, abbé de Lérins, le relâchement s'introduisit dans le monastere par la négligence de son successeur. Le désordre y produisit la division et la mésintelligence : en peu de temps on ne reconnaissait plus cette maison, d'où étaient sortis tant de Saints. Quelques religieux en qui cet esprit de piété ne s'était pas encore éteint, porterent leurs plaintes au roi Clotaire III, et lui demanderent un nouvel abbé. Le roi fit choix de saint Ayou, et le chargea de mettre la réforme dans le monastere.

Arcade et Colombe ennemis de la paix et de la piété, résolurent de traverser l'abbé. Le désir de grossir leur parti leur fit dissimuler quelque temps leur pernicieuse intention : mais quand ils crurent leur cabale assez forte, ils firent éclater leur mauvaise volonté. Ils tenterent du premier coup d'assassiner saint Ayou et les plus pieux d'entre les freres. Dieu permit néanmoins que ceux-ci échappassent à leur fureur, pour cette fois. Ils se réfugierent dans l'Eglise de Saint-Jan, où ils furent obligés de se retrancher. Le saint abbé alla trouver les deux rebelles, leur représenta l'énormité de leur faute, et leur dit : « Si je suis la cause de cet orage, prenez-moi seul, et comme un autre Jonas, jetez-moi dans la mer. » Ce discours les adoucit, ils parurent touchés de leur faute, ils demanderent pardon, et demeurerent en repos durant un an. Mais ayant appris que le bruit de cette révolte s'était répandu dans le royaume, et craignant que le roi ne les punît, ils chercherent les moyens de se soustraire à la punition qu'ils méritaient. Arcade sortit du monastere pour se procurer plus facilement la faveur des personnes puissantes du pays. Colombe resta dans le monastere et tâcha de s'y former un parti. Arcade après avoir été quelque temps hors du cloître, voulut y rentrer : mais le saint abbé qui était assuré de sa perfidie, ne voulut pas le recevoir. Ce misérable voulant y rentrer par la force, eut recours à un seigneur nommé Mommol, homme cruel et avare, et lui persuada d'aller à Lérins, l'assurant qu'il y trouverait de grandes sommes d'argent. Momol excité par l'avidité du gain, vint à Lérins, et y fut bien reçu par saint Ayou, dont il était connu, mais qui ignorait ses mauvais desseins. Quand tout fut disposé pour faire éclater la sédition, Arcade prit le temps où le saint abbé était à table avec Mommol, entra dans la salle avec ceux de son parti, se saisit du Saint, le fit battre à coups de bâton, et l'enferma dans une prison avec ceux qui l'imitaient dans ses prieres.

Le lendemain on leur apporta à manger mais ce ne c'était un jour de jeûne, ces saints religieux voulurent encore ajouter l'abstinence aux douleurs qu'ils souffraient, et ils ne prirent aucune nourriture qu'après trois heures du soir. Mon-

mol qui s'était retiré du monastere pour faire croire qu'il n'avait aucune part à ces violences, y revint trois jours après, et demanda à chaque religieux où était leur argent. Tous lui répondirent : « Nous n'en avons point ; notre regle nous défend de rien posséder en propre, pas même notre volonté. » Mommol n'ayant pu tirer d'eux d'autre réponse, prit et emporta tout ce qu'il put des biens communs du monastere. Saint Ayou et ses disciples furent dix jours en prison : après quoi Arcade et Colombe leur firent couper la langue et créver les yeux, et en cet état ils les mirent sur un vaisseau. On les transporta dans une petite île vers la Sardaigne, où l'on acheva leur martyre en leur ôtant la vie.

Pratiques. 1. Quelque innocente que la vie ait été, nous avons toujours une infinité de fautes que nous ne connaissons pas : et comme nous disons tous les jours à Dieu, pardonnez-nous nos offenses, faisons pénitence tous les jours.

2. On ne peut travailler à établir une piété véritable, sans qu'il en coûte des peines et des persécutions. Jésus-Christ est mort pour établir son Eglise.

Priere. Etablissez votre regne, Seigneur, dans le cœur des chrétiens ; souffrons et mourons, s'il le faut, pourvu que vous régniez.

(4 septembre.) Ste. IDE, veuve. 8e. siecle.

Le comte Egbert, favori de Charlemagne, étant tombé malade de fatigue et de blessures dans une guerre où il assistait ce prince de ses conseils et de sa valeur, fut obligé de se retirer pour prendre du repos, et se faire traiter. L'hôte chez qui était Egbert, avait une fille nommée *Ide*, qui, à l'imitation de son pere et de sa mere, lui rendait tous les services que la bienséance pouvait lui permettre. Elle avait été élevée dans la piété, et avait appris des saintes vierges Odille et Gertrude, filles de Pépin, à mépriser le monde, à servir Dieu à leur exemple, et à n'aimer que lui seul. Egbert avait admiré souvent sa modestie, son amour pour le silence, et la sagesse qui acconpagnait ses paroles, quand elle était obligée de parler. Ces vertus le charmerent, et voulant s'engager dans le mariage, il crut ne pouvoir faire un meilleur choix que de prendre une femme qui eût appris à se soumettre à Dieu avant d'entrer sous la dépendance d'un mari. Ce mariage fut heureux, parce qu'il fut Saint. L'union d'Ide et d'Egbert resta toujours également forte, parce qu'elle était fondée sur la charité. L'un et l'autre s'aimaient pour le ciel, et s'excitaient à le mériter par des œuvres saintes.

Etant demeurée veuve assez jeune, elle ne pensa pas à un second engagement ; mais elle profita de sa liberté pour suivre avec plus d'ardeur l'attrait qu'elle avait pour la pénitence. On ne peut croire en combien de manieres elle commença alors à se mortifier. La maxime de saint Paul ; *Mortifiez vos membres*, était sa regle : et sans s'astreindre aux exercices de la vie religieuse, elle était plus pénitente au milieu du monde,

qu'on ne l'est souvent dans les monasteres où l'on connaît le plus l'esprit de l'évangile.

Elle se privait des commodités qui paroîssent les plus indispensables, non par un esprit d'avarice et de cupidité, mais parce qu'elle voulait suivre la voie étroite qui mene à la vie. Elle donnait aux pauvres tout ce qu'elle épargnait par ce retranchement de dépense, et elle se dépouillait avec joie pour revêtir J.C. dans ses membres. Elle se fit bâtir une petite chapelle dans une église qu'elle avait fait coustruire, et elle s'y enfermait souvent pour être recueillie dans la priere. Lorsque sainte Ide eut passé ainsi plusieurs années dans une vie si pénitente, Dieu, content de son sacrifice, voulut la retirer à lui. Mais avant de l'enlever de cet exil, il lui envoya une maladie douloureuse et longue, pendant laquelle elle témoigna une si grande patience, qu'on ne lui entendit jamais faire la moindre plainte. Elle mourut au mileu de ces douleurs, pour aller jouir du repos éternel, au commencement du neuvieme siecle.

PRATIQUES. 1. Les mariages seront heureux quand l'amour de la vertu en fera le principal motif. Toute autre vue les rend ordinairement malheureux.

2. Avarice sainte ! quand on se retranche tout ce que l'on peut, pour satisfaire plus abondamment aux besoins des pauvres.

PRIERE. Seigneur, faites nous aimer les pauvres, afin qu'ils nous obtiennent l'amour de la pauvreté, qui nous fera acquérir les véritables richesses.

(5 septembre.) S. LAURENT JUSTINIEN. 15e. siecle.

LAURENT naquit à Venise l'an 1381. Son pere, nommé Bernard, était de la famille des Justiniens, l'une des plus anciennes et des plus illustres de Venise. Ayant été formé à la piété dès sa plus tendre enfance, il devint, en avançant en âge, un fidele disciple de J.C.

Le pape Eugene IV, ayant été informé du rare mérite de Laurent, le nomma à l'évêché de Venise, et lui ordonna de l'accepter. Laurent fut un modele pour tous ceux qui sont appelés à la conduite des ames. Il ne voulut avoir ni tapisseries, ni tapis. Sa table était très-frugale, et l'on y faisait toujours une lecture utile. Sa vaisselle n'était que de terre ou de verre. Il avait une très-petite chambre où était seulement une paillasse et une grosse couverture. Quand on lui représentait qu'il pouvait accorder quelque chose de plus à sa dignité, il répondait qu'il avait, en la personne des pauvres, une nombreuse famille à nourrir. Il faisait donner tout ce qu'il retranchait des dépenses qu'il aurait pu faire dans une vie moins austere. Il était discret dans ses aumônes, et il n'en faisait aucune pour favoriser l'ambition de qui que ce fût. Un de ses parens dont le bien était médiocre, l'ayant prié de contribuer à la dot de sa fille, il lui répondit : « Si je vous donne peu, ce n'est pas de quoi vous avez besoin ; si je vous donne une somme considérable, il faudra pour la

satisfaction d'un seul homme, priver un grand nombre de pauvres de ce qui leur est absolument nécessaire.

Il s'appliqua beaucoup à réformer le clergé et à rétablir une bonne discipline. Il était ennemi du luxe pour les autres comme pour lui-même ; et sachant combien les femmes par leurs vaines parures causent de scandales et de chûtes, il fit une ordonnance pour les modérer, et les réduire à la modestie chrétienne. Comme les femmes ne souffrent gueres patiemment qu'on retranche ce qui fait un des principaux objets de leur affection, elles exciterent le doge de Venise à se plaindre de cette ordonnance comme d'un attentat fait, disaient elles, contre la jurisdiction séculiere. Le doge assez faible pour écouter ces plaintes ambitieuses, vint trouver Laurent, et voulut lui parler avec hauteur. Mais le saint évêque lui répondit avec tant de charité et tant de solidité, que le doge s'en retourna plein d'estime et de vénération pour lui, et lui laissa régler en paix son diocese, comme il convenait.

Dieu l'ayant assez purifié sur la terre, lui ouvrit la gloire éternelle qu'il lui avait préparée de toute éternité. Une maladie ordinaire y conduisit le saint prélat. Il eût pu au moins dans l'extrême faiblesse où le mal le réduisit, relâcher quelque chose de son austérité ; mais il voulut mourir pénitent comme il avait vécu. Il refusa tout autre lit que la paillasse sur laquelle il avait coutume de coucher ; et comme il vit qu'on lui préparait un lit de plume, il dit : « C'est sur un bois dur, et non sur une plume molle, que mon Seigneur a été couché sur la croix. » Etant saisi de crainte à la vue des jugemens de Dieu, dans ces derniers momens de sa vie, on lui dit pour le rassurer que la couronne de gloire l'attendait. « Cette couronne, dit-il, attend les hommes forts et courageux, et non les lâches comme moi. » Mais des mouvemens de confiance ayant succédé à la crainte, il dit à ceux qui étaient auprès de lui : « Pourquoi pleurez-vous ? c'est aujourd'hui un jour de joie, et non de larmes. » Il mourut dans ces sentimens, le huitieme de janvier, l'an de Jésus-Christ 1455.

PRATIQUE. Les femmes sont coupables de tous les péchés qu'elles causent par la vaine recherche de leurs parures. N'ont-elles donc pas renoncé dans le baptême à toutes les pompes du démon.

PRIERE. Seigneur, donnez-nous un cœur plein d'amour pour vous, afin que nous soyons penitens, et donnez-nous des larmes qui méritent d'être changées en joie.

(6 *septembre.*) S. DOROTHÉE, SOLITAIRE. 4e. siecle.

SAINT DOROTHÉE dit le *Thébain*, parce qu'il était de Thebes, ville capitale de la Thébaïde quitta sa province pour venir dans les solitudes d'Égypte, apprendre à servir Dieu sous la dicipline des maîtres de la vie spirituelle. Il passa d'abord quelques années dans les exercices cénobitiques, en suivant les instructions et les exemples des autres. Il se renferma ensuite dans une caverne dans le désert, à deux ou trois

lieues d'Alexandrie, sur le chemin de Nitrie, où il mena long-temps seul une vie des plus dures et des plus difficiles, soit pour le travail, soit pour les abstinences.

Pendant presque tout le jour, et pendant la plus grande chaleur du midi, il ramassait dans le désert qui est le long de la mer, des pierres dont il bâtissait des cellules pour ceux qui n'en pouvaient pas bâtir eux-mêmes. Il en faisait une tous les ans sans négliger ses autres occupations. La nuit il faisait avec des feuilles et des écorces de palmier, des paniers ou des cordes, qu'il vendait pour avoir de quoi vivre. Ce qui n'allait pas loin; car il ne mangeait que six onces de pain par jour et une petite poignée d'herbes ou de légumes. Sa boisson était un peu d'eau. S'étant accoutumé à cette étroite abstinence, dès sa jeunesse, il l'observa sans interruption dans la vieillesse la plus avancée. Pendant 60 ans, les disciples qui vinrent étudier la vie solitaire sous lui, ne le virent jamais couché sur un lit ou sur une natte, ni se mettre à son aise, de quelque façon que ce fût, pour se reposer: la lassitude le contraignait quelque fois de fermer les yeux en travaillant, et même en mangeant.

Un jour qu'il était accablé de sommeil, il tomba sur la natte qu'il faisait. Ses disciples le voulant obliger d'y rester quelque temps, il leur dit: « Vous persuaderiez aussitôt de dormir à un ange, qu'à un solitaire qui veut s'avancer dans la vertu. Mais à quoi pensez-vous, mon pere, lui dirent ses disciples, d'accabler ainsi votre corps par tant de travaux dans une si grande vieillesse? Il me veut perdre, leur répondit-il, et moi je veux le prévenir. »

Pallade un de ses disciples, et l'historien de sa vie, étant allé au puits à l'heure de None, qui était le temps où le saint homme prenait son repas, apperçut dans l'eau un aspic, qui est un petit serpent fort venimeux; et au lieu d'en tirer de l'eau, il s'en retourna promptement tout effrayé vers le saint homme, et lui dit: « Nous sommes perdus, mon pere; il y a un aspic dans le puits; je l'ai vu. » S. Dorothée branla la tête, souriant doucement à son ordinaire, et répondit: « Eh quoi! si le diable s'avisait de jeter dans tous les puits et dans toutes les fontaines des serpens, des aspics et d'autres animaux venimeux, ne boiriez-vous jamais? Vous laisseriez-vous donc mourir de soif? » Après avoir dit ces paroles, il sort de sa cellule, va au puits, tire de l'eau, fait le signe de la croix dessus, et en boit quoique à jeûn, en disant: « Toute la malice du diable perd sa force en présence da la croix de J. C. » Ce S. Anachorete mourut vers la fin du 4.ᵉ siecle.

PRATIQUE. Le but de nos soins, de nos peines et de notre travail, est une vie commode et aisée: de pareils motifs sont condamnés par l'Ecriture sainte et l'exemple des Saints: tâchons donc que Dieu soit la fin de notre travail, et il nous accordera la récompense qu'il destine à ses Saints.

PRIERE. Faites-nous bien comprendre, Seigneur, que pour arriver à vous, il ne faut chercher que vous pendant cette vie: faites-nous aimer la retraite, l'humiliation, la pauvreté; afin que dans le siecle à venir nous possédions les véritables richesses.

(7 *septembre.*) S. CLOUD, PRETRE ET SOLITAIRE. 6.e siecle.

SAINT CLOUD était fils de Clodomir, roi d'Orléans, et petit fils du grand Clovis et de sainte Clotilde. Il naquit en l'an 522. Ayant perdu son pere environ trois ans après sa naissance, il fut élevé avec Thibaut et Gontaire ses deux freres, par sainte Clotide, qui leur donna une éducation très-chrétienne. Elle espérait de les voir un jour en possession du royaume de leur pere; mais l'ambition de Childebert, roi de Paris, et de Clotaire, roi de Soissons, leurs oncles, et fils de Clotilde, priva ces trois jeunes princes de l'héritage qui leur était dû, et ôta la vie même à Thibaut et à Gontaire.

Le jeune Cloud échappa à la fureur des meurtriers de ses freres par une providence particuliere qui l'engagea à chercher Jésus-Christ dans le repos de la solitude. Ses oncles le firent chercher, dans la crainte qu'étant devenu grand, il ne voulût les dépouiller de ce que leur injustice les avait portés à lui ravir; mais Dieu qui se joue des desseins des hommes, sut si bien le soustraire à leur cruauté, qu'il ne leur fut pas possible de le trouver. Le jeune prince goûtait d'ailleurs une joie trop grande dans le service de Dieu, pour penser a l'échanger avec les honneurs humains. Le jour et la nuit il rendait graces à Dieu qui l'avait retiré de Babylone avant qu'il eût pu en éprouver la corruption. Un habillement rude et grossier lui donnait plus de satisfaction qu'il n'en eût trouvé sous la pourpre; et jamais l'oubli de soi-même, qui accompagne si souvent les rois et tous ceux qui sont dans les grandes places, ne put pénétrer dans le réduit obscur où il était devenu vainqueur des démons.

Comme on augmente en mépris pour la terre, à mesure qu'on augmente en graces et en lumieres, saint Cloud comblé des bénédictions du ciel dans cette premiere retraite, voulut la quitter pour embrasser une vie encore plus parfaite: dans ce dessein il s'adressa à un saint solitaire nommé Severin, qui vivait reclus dans une cellule, aux environs de Paris. On croit que c'était dans le lieu où est aujourd'hui la paroisse qui porte son nom. Séverin, à qui une longue experience dans la vie spirituelle avait appris les moyens les plus sûrs de parvenir à la perfection, donna à saint Cloud les avis qu'il crut nécessaires pour le faire avancer de plus en plus dans la voie de l'évangile: il le revêtit aussi de l'habit monastique, comme pour lui apprendre qu'étant consacré à Dieu d'une maniere particuliere, il ne devait jamais penser à retourner dans le siecle. Il demeura pendant quelque temps avec saint Severin, s'exerçant sous sa conduite à toutes les pratiques de la vie monastique, et s'efforçant d'arriver au ciel par la voie étroite que Jésus-Christ a tracée Mais la proximité de Paris et la réputation de saint Severin l'empêchant de demeurer aussi inconnu qu'il désirait l'être, il se retira dans la Provence, après avoir donné son bien

aux pauvres. On ne nomme point le lieu où il voulait demeurer ; on sait seulement qu'il y resta long-temps, et qu'il y fit plusieurs miracles qui le firent encore plus connaître qu'il ne l'avait été lorsqu'il demeurait avec saint Séverin. Voyant donc qu'il n'avait rien gagné à fuir, et qu'en évitant les visites que la vertu de son maître lui attirait, il n'avait pu se garantir de celles que lui attirait sa propre réputation, il revint à Paris, où on le revit avec une grande joie.

Il fut ordonné prêtre par l'évêque Eusebe, vers l'an 551. Il fit pendant quelque temps les fonctions de son ministere dans l'Eglise de Paris. Ensuite il se retira à deux petites lieues de Paris, dans le village de Nogent, sur la riviere de Seine, où il fit bâtir un monastere, qu'il mit sous la dépendance de l'Eglise cathédrale de Paris. Ce fut là qu'il passa le reste de sa vie avec plusieurs personnes que la crainte de se perdre dans le siecle assembla auprès de lui. Le monastere qu'il avait bâti a été changé depuis en une Eglise collégiale, qui conserve ses reliques ; et le lieu a pris son nom. Il y mourut vers l'an 560.

Pratiques. 1. Nous sommes destinés à régner dans l'éternité, commençons à régner ici-bas en domptant nos passions.

2. La voie qui conduit au ciel est étroite, et nous marchons au large, tant que nous pouvons : nous ne sommes donc pas dans la voie.

Priere. Ne permettez pas, Seigneur, que nous nous écartions de la voie que vous nous avez marquée pour aller à vous : faites-nous la grace de nous dépouiller de tout et de nous-mêmes, pour marcher plus librement.

(8 *septembre.*) LA NATIVITÉ DE LA Ste. VIERGE.

IL n'est point parlé de la naissance de la sainte Vierge, dans l'écriture ni dans les premiers écrivains de l'Eglise. Si sa généalogie se trouve dans saint Luc, ce n'est que sous le nom de saint Joseph, et par rapport à Jésus-Christ, dont la naissance de la race de David devait être vérifiée pour prouver l'accomplissement des prophéties. C'est pour confondre la vanité des hommes dans leurs généalogies, et pour nous apprendre à oublier tout ce que nous sommes par Adam, et à ne nous souvenir que de ce que nous sommes par J. C. le nouvel Adam. Nous passons par le moyen du baptême, de la famille du premier dans celle du second : et tout ce que nous espérons pour l'éternité, n'est fondé que sur la naissance que nous y avons reçue. C'est donc une extrême folie à un chrétien de s'entêter, comme on fait souvent, d'une noblesse qui ne passe en lui que par le moyen d'une naissance criminelle, qui ne se communique qu'avec le péché, et qui doit périr avec le monde d'Adam.

Ce que les fideles doivent considérer d'abord dans la naissance de Marie, c'est l'obscurité et le silence qui l'ont rendue alors inconnue au monde, sans qu'il y ait rien paru qui la relevât aux yeux des hommes. Le monde possédait déjà celle

par qui le saint devait venir au monde, et il ne la connaissait point. Il était juste que tout fût humble dans une vierge qui devait être la mere du docteur de l'humilité ; que Marie ressemblât à Jésus-Christ, autant qu'il est possible à une créature de ressembler à un Dieu fait homme, et qu'elle annonçât par avance dans toute sa conduite les vertus que le Fils de Dieu devait venir nous enseigner par son exemple et par sa conduite.

C'est encore pour nous apprendre les avantages de cette vie cachée, que Dieu n'a pas permis que nous eussions rien d'assuré sur le nom du pere et de la mere de Marie. Il nous suffit de savoir que Marie avait été choisie de toute éternité pour être la mere du Fils de Dieu, selon la chair : qu'elle est née dans le temps destiné par cette providence qui a marqué tous les momens de la vie de l'homme sur la terre ; qu'elle a été mere sans cesser d'être vierge, et qu'elle a porté dans son chaste sein celui qui était né en elle par une opération toute divine. Adorons ces mysteres et honorons celle qui en a été l'instrument. Mais honorons-la en l'imitant : et comme son intercession peut nous obtenir cette grace d'imitation, prions-la avec foi et avec ardeur par cette vie qu'elle commence, de nous obtenir de son Fils, une nouvelle vie et une nouvelle naissance.

On ne peut douter que la sainte Vierge n'ait employé le premier usage de sa raison à se donner à Dieu, à se détacher des choses sensibles qui l'environnaient, à rendre à son créateur tous les devoirs d'une fidele créature. On peut croire qu'elle lui a dit alors intérieurement ce que S. Paul nous apprend que Jésus-Christ a dit à son pere en entrant dans le monde : « Je viens, mon Dieu, pour faire votre volonté et tout ce que vous avez ordonné de moi dans le livre de votre sagesse. » Ce qu'on n'a pu faire quand on est venu au monde ; ce qu'on n'a peut-être point fait quand on est entré dans l'usage de la raison et de la volonté, il faut le faire au moins dans tout le reste de la vie, et en employer tous les momens, comme Marie, à se préparer à recevoir les graces de Dieu, et à le remercier. C'est ainsi que nous honorerons Marie d'un culte agréable à Jésus-Christ son Fils, et qui nous méritera de nouvelles graces par son intercession.

PRIERE. Seigneur, faites-nous la grace de vivre dans une attente continuelle de vos miséricordes, et d'être toujours prêts à faire votre sainte volonté qui est notre vie.

(9 *septembre.*) S. OMER ÉVÊQUE. 7ᵉ. siecle.

SAINT OMER naquit vers la fin du sixieme siecle. Dieu lui ayant fait connaître la vanité du monde, il se retira au monastere de Luxeu, dans le diocese de Besançon. Son humilité, son obéissance et ses autres vertus édifiaient toute la communauté, qui ressentait une grande joie d'avoir acquis

un religieux d'un si grand mérite. Il avait une douceur qui le rendait aimable à tout le monde, quoiqu'il usât d'une grande sévérité envers lui-même. Il faisait paraître une pureté de mœurs admirable, et une grande vigilance à éviter et à écarter tout ce qu'il croyait capable de blesser cette vertu. Il employa les jeûnes, les veilles et d'autres austérités pour mortifier ses passions, et pour assujettir la chair à la loi de l'esprit.

L'éclat de sa vertu ne fut pas toujours renfermé dans son monastere. On parla avantageusement de lui au roi Dagobert; et ce prince jugeant par ce qu'on lui en disait, qu'il était capable des plus grands emplois de l'Eglise, le demanda à l'abbé de Luxeu. Il fallut faire violence au Saint pour le tirer de sa retraite. « Quelle différence; disait-il, entre le port où je suis; et la mer orageuse où l'on va m'embarquer, sans expérience et contre ma propre volonté? Mais on n'écouta point tout ce que son humilité lui dicta en cette occasion. On le tira donc de Luxeu, et on le sacra évêque de Therouenne l'an 656.

Saint Omer trouva la plus grande partie de son peuple plongée dans l'idolâtrie, et tous dans des vices grossiers. Il semblait que Dieu lui eût réservé cette moisson. Aussi ne s'épargna-t-il pas; il travailla fortement à réformer les mœurs du peu de chrétiens qui y étaient, et à leur faire observer la loi deDieu. Il s'appliqua ensuite à détruire l'idolâtrie par les prédications; et avec le secours de la grace de Dieu, il fit tant de solides conversions, qu'il y avait peu de dioceses aussi-bien cultivés que le sien l'était, à la fin de son épiscopat.

Dieu inspira à plusieurs le désir de suivre ses conseils évangéliques, en se dépouillant de tout et en se retirant dans la solitude. Ce fut ce qui donna lieu à la fondation du monastere de Sithieu ou de Saint-Berthein dont saint Mommolein fut établi premier abbé par saint Omer. Ce saint prélat s'y retirait lui-même quelquefois pour s'occuper de la contemplation, quand les fonctions épiscopales lui laissaient quelque loisir. Etant parvenu à un âge avancé, il perdit la vue; mais cette infirmité ne lui arracha jamais aucune plainte. Son ame était trop éclairée pour se plaindre d'un accident qui ne devait pas être long, et qui après tout, lui laissait plus de liberté pour méditer la loi du Seigneur; et lorsqu'il assista à la translation des reliques de saint Vaast, quoiqu'il s'y fit plusieurs miracles, il ne demanda point à Dieu d'autre grace, que celle d'augmenter en justice, et de mourir dans son amour. Le Seigneur lui accorda sa demande: sa vertu devint de jour en jour plus parfaite, jusqu'à ce qu'enfin ayant acquis le degré où elle devait monter, Dieu la récompensa par une sainte mort, et par la gloire éternelle qui la suivit. Ce fut vers l'an 667 que Dieu retira ce saint prélat du monde. On l'enterra dans l'Eglise ou monastere de Notre-Dame de

Sithieu, ainsi qu'il l'avait ordonné. Cette Eglise est aujourd'hui la cathédrale de la ville de Saint-Omer.

PRATIQUE. Nous demandons des miracles pour la guérison de nos corps : celle de nos ames est bien plus nécessaire.

PRIERE. Seigneur, nos ames sont accablées de maladies, c'est en votre nom que nous en demandons la guérison.

(10 *septembre.*) S. PATIENT, ÉVÊQUE. 5e. siecle.

L'HISTOIRE ne nous apprend rien touchant la naissance, l'éducation et les premiers emplois de ce Saint. Il fut choisi pour gouverner l'Eglise de Lyon, vers l'an de J. C. 467. Voici une partie de l'éloge que saint Sidoine Appollinaire en a fait dans une lettre qu'il lui écrivit.

« Nous voyons avec beaucoup de joie, lui dit-il, que vous ne vous contentez pas de remédier aux maux que vous voyez de vos yeux, mais que vous étendez vos libéralités jusqu'aux extrémités de la France. Les malades et les affligés n'ont point à se plaindre de ce qu'ils ne peuvent venir jusqu'à vous; votre charité va les trouver jusque dans leurs maisons et dans leurs lits, et votre main bienfaisante prévient la faiblesse de leurs pieds. Vous consolez ceux qui ne connaissent pas même votre nom, et vous essuyez souvent les larmes de ceux dont vous n'avez jamais vu les yeux. On voit dans vous une sainte inquiétude qui vous fait toujours craindre de manquer à assister quelque pauvre. » Sidoine loue ensuite saint Patient sur l'austérité de sa vie, sur son zele pour la discipline, sur son amour pour la pureté de la foi, sur la conversion des hérétiques et des païens, que ses discours et ses prieres ont retirés de l'égarement.

Sa charité parut d'une maniere particuliere dans le ravage que les Goths firent dans une partie des Gaules, en 473 et 474. Ces barbares avaient brûlé une très-grande partie des blés qui étaient sur terre ; ce qui causa une grande famine. Saint Patient fit acheter des blés de tous côtés ; et les fit distribuer gratuitement à Lyon et aux environs : il en envoya jusqu'en Provence et en Auvergne, et par ses soins on se sentit à peine de la disette. Ce fut lui encore qui engagea le prêtre Constance, à écrire la vie de saint Germain d'Auxerre. On ne sait pas le temps de sa mort.

PRATIQUE. Si nous avons de quoi assister les indigens, c'est une cruauté de leur refuser ce qui leur est nécessaire.

PRIERE. Donnez-nous, Seigneur, l'amour de nos freres : faites-nous la grace de les secourir de nos biens, de nos prieres; afin qu'un jour nous trouvions grace auprès de vous.

(11 *septembre.*) S. PAPHNUCE, ÉVÊQUE. 5e. siecle

PAPHNUCE était Egyptien de naissance. Prévenu des graces du ciel, dès sa jeunesse, il se retira dans le monastere de Pisper vers les extrémités de la Haute-Egypte. Dieu l'en tira quelque temps après pour l'élever à l'épiscopat.

Paphnuce donna au peuple que la providence avait mis sous sa conduite, l'exemple des grandes vertus qu'il avait apprises et pratiquées dans le désert, et il tâcha d'en former des Saints appliqués aux bonnes œuvres, et dignes du nom de chrétien dont il faisait gloire. Il gouvernait son troupeau depuis peu d'années, quand il eut à soutenir la persécution de l'empereur Maximien. Il fut du nombre des confesseurs à qui ce prince cruel fit créver un œil et couper le jarret gauche, et qu'il envoya ensuite travailler aux mines, ne leur laissant la vie que pour leur faire endurer un plus long martyre, et ne voulant pas hâter le moment de leur gloire en abrégeant celui de leurs souffrances S. Paphnuce souffrit cette douleur et ces travaux sans murmurer. Il s'offrit à Dieu comme une victime prête à lui être immolée, s'il le demandait : il savait que l'homme ne doit vouloir que ce que Dieu veut, et compter pour rien les peines qui lui obtiennent une félicité éternelle.

La mort des persécuteurs de l'Eglise et l'élévation de Constantin à l'empire, ayant rendu la paix et le calme au siecle, on tira Paphnuce des travaux pénibles auxquels on l'avait condamné, et on le rendit à son troupeau. Il reprit ses fonctions avec un zele si grand, qu'on ne s'apperçut pas de l'état d'infirmité où ses souffrances l'avaient réduit. Il prit les intérêts de l'Eglise avec ardeur ; et comme on est digne de défendre la foi, quand on a souffert pour elle, lorsque Constantin eut assemblé le concile général de Nicée, le saint prélat y vint tout estropié qu'il était, et y parut avec beaucoup d'éclat au milieu de plusieurs autres saints confesseurs de Jésus-Christ, restes précieux des persécutions de Dioclétien et de ses successeurs. Pendant la tenue du concile, l'empereur Constantin faisait souvent venir Paphnuce dans son palais, afin de s'entretenir avec lui des moyens de rétablir la paix dans l'Eglise; et jamais ils ne se séparaient, que ce prince religieux ne baisât avec affection la place de l'œil que le Saint avait perdu pour la foi de J. C. On ne sait point le temps de sa mort, qui a été précieuse devant le Seigneur : mais il paraît qu'il mourut dans une grande vieillesse, et sa mémoire a été en bénédiction dans tous les siecles suivans.

PRATIQUE. Respectons ceux qui souffrent persécution pour la foi : celui qui reçoit le prophete au nom du prophete, recevra la récompense du prophete.

PRIERE. Faites, Seigneur, que si nous ne sommes pas dignes de souffrir pour vous, nous prenions part aux souffrances des autres, en vous demandant pour eux la force et la constance dont ils ont besoin.

(12 *septembre.*) S. GUIDON, BEDEAU. 11e. siecle.

GUIDON ou Gui surnommé le pauvre d'Anderlecht, vint au monde sur la fin de l'onzieme siecle, dans un village du Brabant. Ses parens qui étaient de condition basse et fort pauvres, ne purent lui procurer qu'une éducation

conforme à leur état. Mais comme ils craignaient Dieu, ils apprirent à leur fils à le servir fidèlement. Ils lui inculquerent dès l'enfance cette maxime de Tobie à son fils : Nous serons assez riches si nous craignons Dieu ; et ils lui donnerent eux-mêmes l'exemple de cette crainte animée et vivifiée par la charité.

Guidon étant allé un jour dans le village de Lacke, à une demi-lieue de Bruxelles, il entra dans l'Église pour y prier. Le curé l'ayant apperçu dans cette sainte fonction, fut charmé de sa modestie et de son recueillement ; il l'appela et l'entretint. Encore plus frappé de ses discours, qui ne respiraient que la priere, surpris du bon sens avec lequel il parlait, il lui proposa de rester au service de son Eglise. Guidon accepta l'offre avec d'autant plus de plaisir, qu'il espérait trouver dans ce poste les moyens de contenter son amour pour la priere et son respect pour les lieux saints. Il fut donc établi Garde ou Contre-lay de Notre-Dame de Lacke, office qui répond à celui de Bedeau. Comme il n'agissait point en mercenaire, tout lui parut grand dans son emploi. On le voyait toujours également recueilli, sans avoir rien de la dissipation si ordinaire aux personnes de cet état. Loin d'imiter ceux qui regardant l'Eglise comme un lieu ordinaire, parlent souvent plus haut et grossierement qu'ils ne feraient dans les places publiques, il y était dans un religieux silence, une modestie qui semblait dire à tout le monde : C'est ici la maison du Seigneur tremblez, vous qui approchez de son sanctuaire. La propreté, le bon ordre, et sa ponctualité dans tout ce qu'il avait à faire, faisaient aisément juger de la pureté de son ame et du réglement de ses mœurs. C'était toujours au pied de l'autel qu'il se délassait de ses occupations extérieures, et souvent il passait une partie de la nuit en oraison. Tout le reste de sa conduite était aussi réglé. Il ne donnait rien au plaisir ni à la légéreté. Il évitait toute familiarité avec les femmes. Il marchait toujours en la présence de Dieu, et s'efforcait de devenir parfait. Il vivait dans une très-grande pauvreté, et lorsqu'il n'avait pas de quoi faire l'aumône, il la demandait pour ceux qu'il ne pouvait soulager autrement. Il affligeait son corps par des jeûnes rigoureux, et prévenait ainsi par sa pénitence le jour de la colere future. Mais il tâchait de rendre la vertu aimable par ses manieres : elles n'avaient rien que d'honnête, de doux et de poli ; et il fit bien voir par sa conduite, que la véritable vertu civilise les esprits et les naturels les plus grossiers.

Cependant pour l'humilier encore davantage, et le rendre plus vigilant, Dieu permit qu'il fît une faute qui lui coûta ensuite bien des larmes. Un marchand de Bruxelles voyant l'amour qu'il avait pour les pauvres, lui persuada de se mettre dans le négoce, afin d'y gagner de quoi les soulager plus abondamment. Guidon trompé par ce prétexte spécieux, ne fit point d'attention que Dieu n'exige pas de nous le bien qu'on ne peut faire qu'en quittant un état où sa providence nous a

placés. Il écouta la proposition du marchand, se mit dans le négoce, ce qui surprit tous ceux qui le connoissaient. Dieu qui n'avait permis cette fausse démarche, que pour apprendre à son serviteur que le propre esprit, quoique bon en apparence, est toujours un mauvais guide, ne permit pas qu'il demeurât long-temps dans l'illusion faite à sa simplicité. Guidon ayant mis dans un bateau le peu de marchandises avec lequel il allait commencer son trafic, ce bateau périt lorsqu'il était encore à la vue du port. Guidon regarda cet accident comme une punition de sa faute; et retournant aussitôt à Lacke, il reprit son premier emploi, et ne songea plus qu'à trafiquer pour le ciel; en avançant de vertus en vertus. Dieu l'appela à lui vers l'an 1112.

PRATIQUES. 1. La pauvreté est un état heureux pour un chrétien : si nous sommes pauvres, profitons de notre bonheur : si nous sommes riches, tâchons de nous rendre nos richesses utiles par nos aumônes.

2. Il est très-dangereux de changer d'état, quand celui dans lequel on est n'a rien de contraire au salut. Il n'y a rien que le démon n'emploie pour nous faire sortir de la voie dans laquelle Dieu nous a mis.

PRIERE. Seigneur, donnez-nous un conducteur fidele qui nous conduise dans votre voie, et ne permettez pas que nous nous écartions jamais.

(13 *septembre.*) S. AMÉ, ÉVÊQUE DE SENS. 7e. siecle.

DIEU fit naître S. AMÉ dans une famille assez accommodée des biens de la fortune, et d'une grande piété. Formé à la piété dès sa jeunesse, l'étude des lettres humaines à laquelle il fut nécessaire de l'appliquer pendant quelque temps, ne lui fut pas préjudiciable. Il mit des bornes à sa curiosité, de peur qu'elle ne l'égarât, et il pratiqua à la lettre ce que dit S. Jerôme : qu'il vaut mieux ignorer ce qu'on ne peut savoir sans danger. Il n'y eut que dans la science des Saints qu'il voulut approfondir. S'appliquant à cette étude avec humilité et avec un cœur pur, il en remporta un mépris sincere pour le monde, et un désir ardent pour le ciel. Telles étaient les dispositions d'Amé, lorsqu'il entra dans l'état ecclésiastique, non que lui-même s'en crût digne : car dès-lors il ne l'eût plus été, mais parce qu'il crut qu'il y serait à couvert des dangers qu'on court dans le monde. Il considérait qu'un ecclésiastique peut garder la retraite, et ne se point conformer aux vains usages du siecle, sans qu'on y trouve à redire.

La ville de Sens, témoin de ses progrès, et édifiée de son zele, le jugea digne de succéder à son saint pasteur Emmon, qui mourut l'an 669. Le clergé et le peuple l'élurent donc aussitôt, et le presserent d'acquiescer à leur choix. Mais plus ils lui faisaient d'instance, plus son humilité le portait à leur résister. Il fallut donc céder à tant d'instances : la vocation du ciel était trop bien marquée, et Amé aurait pu craindre enfin de devenir désobéissant aux ordres de Dieu, en voulant lui plaire par une humilité excessive, et qui dès-lors cessait d'être une véritable humilité. Devenu le chef du troupeau

il se conduisit avec sagesse, et le garantit autant qu'il fut en lui, contre le vice qui corrompt le cœur, et contre l'hérésie qui séduit l'esprit. Il prêcha, il instruisit, il eut soin des misérables, et les soulagea. Il fut, en un mot, un Pasteur saint, et il sanctifia tous ceux qui étaient sous sa conduite.

Il y avait près de cinq ans qu'il gouvernait son Eglise en paix, lorsque la calomnie vint l'attaquer. Le démon jaloux de sa vertu et du bien qu'il faisait dans son diocese, suscita contre lui quelques-uns de ces hommes qui ne peuvent souffrir dans les autres le bien qu'ils n'ont pas le courage de faire eux-mêmes. Ils l'accuserent auprès du roi Thierri III, de plusieurs crimes qui n'avaient aucun fondement. Thierri ne s'informa seulement point si ce qu'on lui rapportait contre le saint Prélat était vrai; et le croyant coupable, parce qu'on lui disait qu'il l'était, il l'exila à Péronne, dans le monastere de saint Fursy. S. Outain en était alors abbé: il ne tarda gueres à reconnaître le mérite de son prisonnier. Il l'honora comme un serviteur de Dieu qui souffrait persécution pour la justice, et il aurait adouci encore plus les peines de son bannissement, si saint Amé n'avait voulu faire servir sa disgrace à la pénitence dans laquelle il prétendait passer le reste de ses jours.

Il y avait environ douze ans que saint Amé était à Péronne, lorsque le roi Thierri l'en fit sortir, non pour le rendre à son peuple (ce prince ne voulait point en exclure celui qui le gouvernait); mais pour l'envoyer au monastere de Bruel ou Breueil, au diocese de Thérouenne, en Flandre. Mauron, qui en était le fondateur, et qui avait été abbé de saint Fursy après saint Outain, fut réjoui de posséder encore le saint Prélat: et soit qu'il en eût obtenu le consentement du roi, soit de son propre mouvement, il lui laissa le gouvernement de ce nouveau monastere. Saint Amé croyant qu'il ne convenait point à un exilé, et encore moins à un prisonnier de commander aux autres, et craignant que cette autorité qu'on voulait lui donner ne lui fit perdre une partie de son mérite, refusa d'abord Mauron; mais enfin vaincu par ses instances, il se chargea du gouvernement de cette communauté. Il prit grand soin de ceux qui furent confiés à sa vigilance, et il s'efforça par son exemple et par ses discours de les porter à la pratique de l'humilité et de la simplicité évangélique. Quand il avait donné ordre à tout, il se retirait dans une cellule qui était proche de l'Eglise, et s'y occupait à la contemplation avec une telle ardeur, qu'il semblait n'être plus sur la terre, mais dans le ciel. Il ne demeura qu'environ quatre ans parmi ses religieux, et il ne les quitta que pour être auprès de J. C. leur intercesseur dans le ciel, comme il avait été leur pere et leur médiateur sur la terre. Il mourut l'an 650, et fut enterré dans l'Eglise de Bruel. On dit que le roi Thierri reconnût qu'il avait été trompé au sujet de ce saint Prélat, que pour réparer en quelque sorte l'injustice avec laquelle il

il l'avait traité, il fit plusieurs donations au monastere de Bruel : faible réparation pour un crime aussi grand que la persécution faite à un saint Evêque.

PRATIQUES. 1. La vie d'un ecclésiastique est une vie de retraite et de priere : que les parens inspirent ces sentimens à ceux de leurs enfans que Dieu appele à ce saint état.

2. Profitons des afflictions qui nous arrivent, en les regardant comme des moyens de satisfaire à la justice de Dieu.

PRIERE. Seigneur, nous sommes redevables à votre justice de dettes immenses : ne permettez pas que nous laissions perdre aucune occasion d'y satisfaire par la pénitence et par la charité.

(14 septembre.) EXALTATION DE LA S.te CROIX.

L'EXALTATION de la sainte Croix est une fête instituée pour célébrer la mémoire du jour, auquel on rapporta à Jérusalem la croix sur laquelle le Sauveur du monde a opéré le grand ouvrage de notre salut. Voici en peu de mots le détail de cet événement important. Siroés, roi de Perse, ayant fait mourir Chosrés son pere, le prince le plus cruel qu'on eût vu depuis long-temps, fit la paix avec l'empereur Héraclius. Il lui renvoya tous les chrétiens qui étaient captifs en Perse, entr'autres, Zacharie, patriarche de Jérusalem ; avec la vraie croix qui avait été enlevée de Jérusalem même, quand la ville fut prise 14 ans auparavant. Cette précieuse relique fut d'abord apportée à Constantinople, mais l'année suivante 629, au commencement du printemps, Héraclius s'embarqua pour la rapporter à Jérusalem, et rendre graces à Dieu de ses victoires. Cette cérémonie se fit avec beaucoup de solennité et de piété, et le patriarche Zacharie remit ce bois sacré en la place qu'il occupait avant son enlevement. Voilà quel est l'objet de la fête que l'Eglise célebre en ce jour. Elle a toujours eu beaucoup de vénération pour la vraie croix, à cause de Jésus-Christ qui y a été attaché, et du sacrifice qu'il y a fait de sa propre vie pour notre salut : elle en rappele souvent la mémoire aux fideles, afin que le souvenir de ce que leur salut a coûté à Jésus-christ, les porte à donner tout pour un Dieu qui s'est livré tout entier pour eux. La vraie croix n'est honorée que parce qu'elle a porté le corps sacré de Jésus-Christ, et qu'elle a été teinte de son sang précieux ; et nous n'honorons les images et les représentations de cette croix, que parce qu'elles nous font souvenir du grand mystere qui a été opéré sur le Calvaire ; et quand nous nous prosternons devant elles, c'est pour adorer Jésus-Christ qui a voulu mourir pour nous sur une croix. Ainsi nous n'adorons point la croix de ce culte et de cette adoration qui ne sont dûs qu'à Dieu, comme les hérétiques nous en accusent faussement ; mais nous la respectons, nous l'honorons, et nous la baisons même avec dévotion, parce qu'elle a été sanctifiée par la présence et l'attouchement du Saint des Saints, qui s'est fait malédiction pour nous racheter de la malédiction de la loi.

PRATIQUES. 1. Il a fallu que J.C. souffrît, et qu'il entrât ainsi dans

gloire : c'est lui-même qui nous le dit ; pouvons-nous aller au ciel par une autre voie, nous qui sommes pécheurs ?

2. Nous honorons les plus petites parcelles de la vraie croix, et nous le devons ; et nous la méprisons en cherchant le plaisir et en fuyant les souffrances.

PRIERE. C'est sur la croix, Seigneur, que vous nous avez donné la vie : faites-nous la grace de vivre comme des enfans de la croix.

(15 septembre.) S. JEAN LE NAIN, SOLITAIRE.

LE nom de l'abbé JEAN, surnommé LE NAIN, à cause de la petitesse de sa taille, est célebre dans l'histoire des solitaires et des peres des déserts. Il avait un frere plus âgé que lui, et avec lequel il se retira à Scété.

Jean le nain dit un jour à son frere aîné : « Je voudrais bien être comme les Anges qui n'ont point d'inquiétude, qui ne sont point obligés de travailler, et qui sont sans cesse occupés à louer et servir Dieu. » En même temps il quitta son habit, et s'en alla au désert. Après y avoir passé une semaine, il vint retrouver son frere qui, l'entendant frapper à la porte, lui dit : « Qui êtes-vous ? Je suis Jean votre frere, répondit-il. Jean, répliqua l'autre, n'est plus maintenant avec les hommes ; il est devenu un Ange. » Jean continua à frapper en protestant que c'était lui-même. Mais son frere le laissa là toute la nuit sans vouloir lui ouvrir. Quand le jour fut venu, il ouvrit sa porte ; et lui dit : « Si vous êtes un ange, vous n'avez pas besoin de ma permission pour entrer dans ma cellule ; mais si vous n'êtes qu'un homme, ne faut-il pas que vous travailliez pour gagner votre vie ? » Alors reconnoissant sa faute, il se jeta aux pieds de son frere, en lui disant : « J'ai fait une faute : pardonnez-la-moi. »

Depuis ce temps-là il ne s'occupait plus que du travail, et de la pratique de différentes vertus qui convenaient à un solitaire. Un jour qu'on lui demandait ce que c'était qu'un moine : « Un moine, répondit-il, est un homme de travail ; ou plutôt le travail même ; puisqu'il doit s'exercer à toutes sortes de peines et de travaux. » Un autre frere lui demandait à quoi servaient les veilles et les jeûnes : « Elles servent, répondit-il, à abattre et humilier l'ame ; afin que Dieu la voiant abattue et affligée, en ait compassion et le secoure. »

Jean le Nain, conseillait aux autres, pour être vainqueurs de leurs passions, de se tenir dans un recueillement continuel, dans une vive attente des biens éternels, et dans une confiance parfaite en la bonté de Jésus-Christ. C'est ce qu'il pratiquait le premier. Il se comparait à un homme assis au pied d'un grand arbre, où il est attaqué par toutes sortes de bêtes. Il leur résiste tant qu'il peut ; mais dès qu'il craint de succomber, il monte sur l'arbre, où il n'a plus rien a craindre de tous leurs efforts. « De même, disait-il, je me tiens assis dans ma cellule, où je veille sur moi-même pour me garantir des embûches des démons ; et comme par mes propres forces je ne serais pas en état de leur résister, j'ai recours à mon Dieu

qui me fait terrasser par la priere, toute la puissance de mon ennemi. Car la sûreté du moine est de garder sa cellule, de veiller sur soi, et d'avoir toujours Dieu présent à l'esprit.»

Pour avoir Dieu toujours présent, il ne s'occupait jamais des affaires du siecle; jamais il ne parlait de nouvelles, l'amusement ordinaire des gens oisifs. Quelques freres voulant un jour le mettre à l'épreuve sur cet article, commencerent la conversation par lui dire: « Nous avons bien des graces à rendre à Dieu, de ce qu'il a tant plu cette année. Les palmiers poussent à merveille: ainsi les freres qui s'occupent au travail des mains, trouveront aisément de quoi faire des nattes.» Jean se contenta de leur répondre: « Il arrive la même chose quand l'esprit de Dieu descend dans les cœurs des Saints: ils reverdissent, pour ainsi dire, ils se renouvellent, et produisent comme de nouvelles feuilles par la crainte de Dieu.» Cette réponse ne leur donna point envie de pousser plus loin leurs entretiens sur de pareils sujets.

On ne dit rien des circonstances de la mort du saint Solitaire. Mais nous ne pouvons douter qu'après une vie si parfate, elle n'ait été très-précieuse devant Dieu.

PRATIQUE. Le travail a été imposé à l'homme, comme une punition et une pénitence: quel titre avons-nous pour nous en exempter?

PRIERE. Seigneur, nous sommes pécheurs; faites-nous la miséricorde de devenir pénitens.

(16 *septembre.*) S. CYPRIEN, ÉVÊQ. DE CARTHAGE. 3e. siecle.

SAINT CYPRIEN est né en Afrique, mais on ignore en quel lieu. Avant qu'il eût le bonheur d'être converti à la religion chrétienne, il enseigna la rhétorique avec beaucoup de réputation. Il ne quitta la religion païenne où il était né, qu'après avoir hésité long-temps sur ce changement, et avoir mûrement délibéré s'il le devait faire. « Il me semblait, dit-il, très-difficile de renaître pour mener une vie nouvelle, et de devenir un autre homme en gardant le même corps. Comment peut-on, disais-je, se dépouiller tout d'un coup des habitudes enracinées et endurcies? Comment apprendre la frugalité, quand on est accoutumé à une table abondante et délicate? Mais quand l'eau vivifiante eut lavé les taches de ma vie passée, et que mon cœur purifié eut reçu la lumiere d'en haut et l'esprit céleste, je fus étonné que mes doutes s'évanouirent: tout fut ouvert, tout fut lumineux: je trouvai facile ce qui m'avait paru impossible.»

La vertu de Cyprien encore néophyte, c'est-à-dire, nouvellement baptisé, le fit élever à la prêtrise: on ne se contenta pas même de le voir prêtre, et Donat évêque de Carthage, étant mort fort peu de temps après, tout le peuple fidele s'empressa à demander Cyprien. A cette nouvelle, le saint homme se retira, cédant aux plus anciens un honneur dont il se croyait indigne. Mais on se saisit de lui, et on l'obligea de se soumettre. Il fut donc sacré Evêque de Carthage

par l'ordre de Dieu, par le jugement unanime des Evêques, et avec le consentement du peuple, l'an de J. C. 248.

Cyprien ne songeait qu'à bien conduire son diocese, et à y faire fleurir la foi et la piété, lorsque le démon suscita dans l'Eglise une tempête qui obligea ce saint Pasteur à se séparer pour quelque temps de son troupeau. L'an 249, l'empereur Déce publia un édit par lequel il ouvrait contre les fideles une cruelle persécution. Il y eut beaucoup de personnes du clergé et du peuple de Carthage qui moururent pour la foi, et un plus grand nombre qui furent mis en prison, et n'en sortirent qu'après avoir beaucoup souffert. Mais il y en eut aussi, surtout parmi ceux qui étaient riches ou en place, qui s'offrirentd'eux-mêmes pour brûler de l'encensen l'honneur des idoles; d'autres qui confesserent d'abord le nom de J. C. au milieu des tourmens; mais qui n'étant pas assez humbles, et n'ayant pas une foi assez vive, le renoncerent au milieu des tourmens, et finirent par l'apostasie, après avoir commencé à défendre la vérité.

Saint Cyprien, qui avait été obligé de prendre la fuite, fut extrêmement affligé de ces tristes nouvelles, et il en témoigna sa peine à son clergé. « Je suis affligé, dit il, aussi-bien que vous, du malheur de nos freres, qui renversés par la violence de la persécution, ont entraîné avec eux une partie de nos entrailles, et nous ont porté le même coup qu'ils ont reçu.... Certes, il est plus besoin de larmes que de paroles pour exprimer notre douleur, pour pleurer nos blessures, pour déplorer la ruine d'un peuple autrefois si nombreux. » Plusieurs de ceux qui étaient tombés, furent sensibles à la charité de S. Cyprien, et demanderent la pénitence.

Saint Cyprien écrivit aussi aux confesseurs, c'est-à-dire, à ceux qui avaient confessé Jésus-Christ devant les magistrats, et au peuple. Aux premiers, pour leur remontrer que s'ils ont gardé la foi au Seigneur avec tant de courage, ils doivent aussi êtreles pluszélésà garder sa loi et la discipline del'Eglise. Aux seconds, pour les engager à exhorter ceux qui sont tombés, et qui avouent leur faute, à en faire pénitence, et à attendre avec patience le moment de leur réconciliation, qui ne peut être méritée que par beaucoup de larmes et une longue épreuve.

Cette conduite de S. Cyprien fut soutenue par le clergé de Rome, qui écrivit à celui de Carthage de tenir ferme contre les importunités des apostats qui s'avouaient coupables, et de ne les réconcilier que suivant la rigueur salutaire de l'Evangile. « Il est aussi nécessaire, dit le clergé de Rome, quand on est dans un temps fâcheux, de se tenir ferme à la discipline de l'Eglise, qu'il est important de ne point quitter le gouvernail d'un navire pendant la tempête. Dieu garde l'Eglise romaine, ajoute la lettre, de perdre sa vigueur par une facilité profane, et de relâcher les nerfs de la sévérité, en renversant la majesté de la foi. »

L'empereur Valérien ayant renouvelé la persécution contre

les chrétiens, saint Cyprien fut pris, et condamné à perdre la tête. Le saint Evêque étant arrivé au lieu du supplice, se prosterna le visage contre terre, et fit sa priere. Quand elle fut finie, il ôta ses habits, qu'il donna à ses diacres. Il prit ensuite un bandeau pour se couvrir les yeux; et comme il avait de la peine à le nouer par derriere, un prêtre et un diacre lui rendirent ce dernier office. Lorsque l'exécuteur parut, Cyprien lui fit donner vingt-cinq écus d'or; puis il se mit à genoux, et tenant ses mains croisées sur la poitrine, il attendit le coup qui devait le faire passer de cette vie à la glorieuse immortalité. Les fideles avaient jeté autour du saint Martyr, des mouchoirs et des linges pour recueillir son sang. Il reçut la couronne du martyre le 14 septembre l'an de Jésus-Christ 258.

PRATIQUES. 1. Nous avons grand besoin de l'indulgence de l'Eglise, mais c'est se tromper que de croire qu'elle dispense de faire pénitence.

2. Personne de nous, dit S. Cyprien, ne cherche ici ni joie, ni prospérité. C'est donc là le caractere qui distingue les chrétiens d'avec les payens : est-ce le nôtre!

PRIERE. Que votre croix, Seigneur, fasse toute notre joie : que votre sainte pauvreté soit notre trésor.

(17 *septembre.*) S. LAMBERT, MARTYR. 8. siecle

LAMBERT naquit à Maestricht vers la fin du septieme siecle. Son pere nommé Apre, qui avait du bien et de la naissance, lui donna de bonne heure des maîtres habiles pour le former aux sciences et à la vertu. Comme il trouvait dans son fils beaucoup d'amour pour la religion, il le mit, après ses premieres études entre les mains de Théodore évêque de Maestricht, afin que ce prélat le fît instruire des pratiques de la vie monastique avec les moines et les clercs qui desservaient alors la chapelle royale.

Lambert était encore assez jeune, lorsque les habitans de Maestricht le demanderent pour évêque. Les premiers de la cour se joignirent à eux, et parlerent au roi Chilperic II, du mérite de Lambert, ensorte que ce prince consentit à son élection. Lambert regarda l'épiscopat, comme l'ont regardé tous les Saints; c'est-à-dire, comme un fardeau très-pesant, et qui doit remplir de frayeur ceux qui en sont chargés. Cette crainte salutaire le rendit toujours très-appliqué à tous les devoirs de sa charge, et il s'en acquitta avec toute l'exactitude d'un bon et fidele serviteur.

Le roi Chilperic ayant été tué, le cruel Ebroïn, maire du palais, et l'ennemi déclaré de tous les bons Evêques, fit déposer Lambert et quelques autres prélats. Lambert se retira dans le monastere de Stavelo, où il vécut pendant sept ans dans l'observance exacte de la vie monastique. Nous rapporterons un exemple remarquable de sa soumission à la regle, et de son obéissance au supérieur du lieu. Lambert se levant la nuit pendant l'hiver pour faire quelque priere en particulier, une de ses sandales ou patins de bois vint à lui échapper des

mains pendant qu'il se chaussait, et tomba sur le plancher assez rudement pour éveiller ceux des religieux qui reposaient dans le dortoir. L'abbé en entendit le bruit; et sans savoir qui en était l'auteur, il ordonna tout haut à celui qui l'avait fait, d'aller prier Dieu devant la croix. C'était une croix exposée à l'air devant la porte de l'Eglise ou dans le cloître. Le saint Evêque obéit sur-le-champ sans répliquer: et laissant les habits qu'il tenait dans les mains pour se revêtir, il alla prier devant la croix, nu-pieds, couvert seulement d'un rude cilice : et il y passa trois ou quatre heures en oraison, les bras étendus. Les religieux se chauffant après Matines, l'abbé demanda si tout le monde était rassemblé. On le fit souvenir qu'il avait envoyé à la croix un religieux qui n'avait pas été rappelé. Ayant ordonné qu'on le fît revenir, il fut fort surpris d'apprendre que c'était l'évêque Lambert, et qu'il était gelé de froid et couvert de neige. Il l'envoya prier de rentrer au plutôt : et dès que le prélat parut, l'abbé et ses religieux se prosternerent à ses pieds pour lui demander pardon. « Que Dieu vous pardonne, dit-il, puisque vous croyez avoir besoin de pardon. Mais je n'ai pas sujet de me plaindre d'avoir été réduit à souffrir la nudité et le froid; puisque selon S. Paul, c'est ainsi qu'il faut traiter son corps. » Les religieux craignant qu'il n'en devint malade, préparerent un bain pour le réchauffer.

La mort d'Ebroïn ayant rendu le saint pasteur à son Eglise, il reprit ses fonctions avec une nouvelle application : brûlant de zele pour le salut des ames confiées à ses soins ; il les forma à la pratique de la patience, de la pauvreté, de l'humilité et de toutes les autres vertus dont il leur donna le premier l'exemple. Il convertit beaucoup d'infideles dans son diocese, principalement dans le canton qui fait aujourd'hui partie du diocese de Liege. Le saint évêque mourut vers l'an 707.

PRATIQUE. Quand on a le cœur pénitent, on ne perd aucune occasion de souffrir.

PRIERE. Seigneur, nos péchés devraient être effacés par notre sang : qu'ils le soient du moins par nos larmes.

(18 *septembre.*) LE B. PONCE DE LARAZE. 12e. siecle.

PONCE surnommé de LARAZE, d'un château qui lui appartenait aux environs de Lodeve, vivait sous le regne de Louis-le-Gros. Il était d'une naissance distinguée dans sa province. Ses grands biens, sa valeur, la vivacité de son esprit, et d'autres semblables avantages temporels le jeterent dès sa jeunesse dans toutes sortes de déréglemens. N'ayant pour regle de sa conduite que ses passions, il troublait tout le pays. Il s'appropriait les biens des uns par artifice et tromperie; il les enlevait aux autres par violence; enfin il ne s'occupait jour et nuit qu'à exercer un infâme brigandage. C'était là son vice dominant entre plusieurs autres, qui ne

ne te rendaient pas moins criminel aux yeux de Dieu.

Mais le Seigneur plein de bonté, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion, perça le cœur de Ponce, de sa crainte salutaire, et lui fit quitter toutes ses mauvaises habitudes. Ce pécheur rentrant en lui-même, commença à considérer les maux qu'il avait faits, et le jugement dont il était menacé après de telles actions. Alors touché de douleur jusqu'au fond du cœur, il se livra tout entier à la pénitence. Il versait le jour et la nuit des torrens de larmes pour effacer les souillures de ses crimes. Après avoir mûrement examiné en lui-même par quelle satisfaction il pourrait appaiser la colère du souverain juge et obtenir sa grace, il crut devoir renoncer entierement au monde, pour passer le reste de sa vie dans la pénitence. Quelque temps après, il fit publier qu'il mettait en vente tous ses biens. Il lui vint des acheteurs de tout état; et quand l'argent leur eut manqué, il prit en paiement des bestiaux et des fruits pour se défaire de ses immeubles. Son dessein d'abord était de donner tout aux pauvres : mais croyant avec raison que ses aumônes ne seraient point agréables à Dieu, s'il ne commençait par rendre ce qu'il avait pris, il envoya publier par tous les marchés et par toutes les Eglises de la province, que ceux à qui Ponce de Laraze devait quelque chose ou avait fait quelque tort, se trouvassent à sa maison de Péqueroles, les trois premiers jours de la semaines sainte, et que chacun y serait satisfait.

Le dimanche des Rameaux à Lodeve, après la procession et la lecture de l'évangile, l'évêque étant avec tout son clergé sur un échafaud dressé exprès dans la place pour parler au peuple, Ponce uniquement occupé de son salut, vint percer la foule avec six compagnons de sa pénitence. Il était en chemise et nu-pieds, ayant une corde au cou comme un criminel. Il se fit mener en cet état aux pieds de l'évêque, comme un esclave qui avait abandonné son maître. S'étant jeté à ses pieds, il lui donna un papier où étaient écrits tous ses péchés, le conjurant de le faire lire devant le peuple. L'évêque voulant lui en épargner la honte, le défendit d'abord; mais Ponce l'en pressa tant, qu'il le permit. Pendant qu'on lisait sa confession, il se faisait frapper de verges continuellement, demandant toujours qu'on le frappât plus fort; et arrosant la terre de ses larmes, il criait qu'il était coupable de tous ces crimes. Ce spectacle attendrissait les assistans : ils l'admiraient, ils le respectaient, ils disaient que Dieu l'avait vraiment regardé dans sa miséricorde, et ils priaient le Seigneur qui lui avait donné la grace de la conversion, de lui accorder celle de la persévérance.

Le lendemain et les deux jours suivans, plusieurs personnes se trouverent à Péqueroles pour demander ce qu'ils avaient perdu. Ponce servant contre lui-même d'accusateur, de témoin et de juge se jetait aux pieds de chacun d'eux, leur demandait pardon, et leur rendait ce qu'il leur avait fait

perdre, selon la qualité et la quantité, soit en argent, soit en bestiaux, soit en fruits ou en autres choses nécessaires à la vie: en sorte qu'ils croyaient retrouver les choses mêmes qu'ils avaient perdues. Après ces restitutions, Ponce distribua aux pauvres ce qui lui restait de biens, et le jeudi saint il en prit treize, leur donna à manger, leur lava les pieds, les arrosa de ses larmes, et les essuya de ses cheveux. Ce saint pénitent mourut vers le milieu du douzieme siecle.

PRATIQUES. 1. On voit quelques personnes qui après beaucoup d'injustices font quelques aumônes; mais il y en a bien peu qui réparent tous les torts qu'ils ont faits.... Dieu est juste.

2. Nous nous plaignons des pénitences que l'on nous impose: quand le cœur est vraiment touché, on craint de n'en faire pas assez.

PRIERE. Apprenez-nous, Seigneur, à faire pénitence; que votre amour soit notre maître dans ce saint exercice.

(19 *septembre.*) S.te POMPOSE, MARTYRE. 9.e siecle.

POMPOSE était de la ville de Cordoue en Espagne. Ses parens y tenaient un rang assez considérable; mais ils étaient encore plus distingués par leur piété que par leurs richesses, ou par les charges de leurs familles. Voyant que leurs enfans, formés sur leur exemple et leurs instructions, se portaient volontiers à renoncer au monde, ils vendirent la meilleure partie de leurs biens pour bâtir un double monastere à deux ou trois lieues de Cordoue. Ils s'y retirerent ensuite avec toutes leurs familles, et beaucoup d'autres personnes de leur parenté.

Pompose leur fille était encore fort jeune lorsqu'elle y entra. Mais on la vit bientôt s'élever au-dessus de la faiblesse de son âge par l'ardeur avec laquelle elle embrassa toutes les austérités de la vie réguliere, après qu'elle eut fait ses vœux entre les mains d'un saint prêtre, nommé Félix, qu'on avait établi abbé du monastere des hommes, et directeur de celui des religieuses. Elle se soutenait dans l'innocence par ses jeûnes, ses veilles, son assiduité à la priere et à la lecture de l'écriture sainte. Quand elle sut que les mahometans, qui étaient les maîtres du pays, persécutaient les chrétiens, elle porta une sainte jalousie à ceux qui souffraient pour la foi de Jésus-Christ, et elle crut pouvoir aspirer au même honneur. Pour mériter d'avoir part à leur victoire, elle redoublait ses jeûnes, ses prieres et ses austérités, attendant avec quelque sorte d'impatience, que Dieu lui en présentât l'occasion. Souvent elle essaya de rompre les liens qui la retenaient dans son cloitre, pour aller devant le tribunal des persécuteurs rendre témoignage à la foi de Jésus-Christ.

Ses parens et ses supérieurs voyant qu'après avoir arrêté ses prémiers efforts, elle cherchoit sans cesse les moyens de courir au martyre, se crurent obligés de la faire garder; et ils l'enfermerent dans le fond du monastere: mais ayant

appris la nouvelle du martyre de sainte Colombe son amie, elle se sentit animée d'une si vive ardeur, qu'elle résolut de tenter tout pour avoir la liberté de se présenter devant les juges. Au nombre de ses gardes, était un de ses freres. Celui-ci était resté seul auprès de sa cellule au milieu de la nuit, pendant que les autres se reposaient. Ayant été ouvrir la porte à quelqu'un du dehors, il s'était contenté de la fermer au verrou. Pompose profita de cette inadvertance, se glissa sans bruit pendant que son frere avait le dos tourné, s'échappa du monastere, et se trouva avec le jour aux portes de Cordoue. Dès que la salle des audiences fut ouverte, elle alla se présenter au juge, lui fit sa confession de foi, et lui parla avec une hardiesse surprenante contre les impostures de Mahomet. Ce juge, que la conduite de plusieurs martyrs avait accoutumé à une pareille liberté, comprit tout d'un coup ce qu'elle demandait; et il la condamna à avoir la tête coupée devant la porte du palais. Cette sentence fut exécutée le même jour 19 septembre, l'an 853.

Quoique la conduite de cette Sainte et de plusieurs autres qui dans la même persécution se sont présentés aux juges sans nécessité, paraisse avoir quelque chose de défectueux, l'Eglise néanmoins, après l'apologie que saint Euloge en a faite, n'a pas cru devoir leur refuser les honneurs d'un culte public.

Pratique. Comment souffririons-nous pour la défense de la foi, puisque nous pratiquons si mal les devoirs ordinaires d'un chrétien ?

Priere. Seigneur, nous ne pouvons vous demander trop souvent que vous augmentiez notre foi : animez-la en répandant la charité dans notre cœur.

(20 *septembre.*) S.te MAURE, VIERGE. 9.e siecle.

Maure, fille de Marien et de Sédulie, naquit à Troyes en Champagne, vers l'an 827, d'une des familles les plus considérables du pays. Elle fut nourrie dans l'abondance, et élevée d'abord dans la délicatesse; mais Dieu lui fit comprendre de bonne heure le peu de solidité des plaisirs et des vanités du siecle: en sorte qu'elle résolut de renoncer à tout pour suivre la voix qui l'appelait à la retraite. Elle eut bientôt occasion de faire connaître à ses parens les dispositions de son cœur. Lorsqu'ils lui proposerent de se marier, elle leur déclara qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que Jésus Christ, et qu'elle lui avait consacré sa virginité.

Après la mort de Marien, elle demeura auprès de Sédulie sa mere, pour laquelle elle eut toujours beaucoup de respect et de docilité. Tout son temps était employé à la priere, à des œuvres de charité, et au travail des mains. S. Prudence remarque qu'elle entretenait l'huile des lampes, et la cire pour le luminaire. Elle fournissait ce qui était nécessaire pour la décoration des Eglises, et souvent elle y travaillait de ses propres mains. Prudence releve beaucoup une

aube de lin qu'elle lui avait donnée, après l'avoir filée, faite et blanchie elle-même. Il la portait avec joie, et il lui semblait que cette aube exhalait l'odeur de la piété qui rendait Maure si précieuse aux yeux du Seigneur.

Comme l'ordre conduit à Dieu, selon saint Augustin, Maure avait réglé toutes les actions de la journée. Tous les jours elle passait dans l'Eglise la plus grande partie de la matinée. Il y avait dans l'Eglise où elle allait faire sa priere, trois tableaux, dont l'un représentait J. C. enfant, entre les bras de Marie; le second, J. C. attaché sur la croix; et le troisieme, J. C. revêtu de sa majesté, et assis sur son trône pour juger les vivans et les morts. Ces trois états de J. C. la touchaient vivement, et faisaient l'objet de ses méditations. Maure avait une autre dévotion réglée; elle allait le mercredi et le vendredi de chaque semaine pieds nus, sans linge et à jeûn, au monastere de Manteni, à deux petites lieues de Troyes, où elle demeurait. Ces jours-là elle jeûnait au pain et à l'eau, et priait long-temps.

La maladie dont Dieu voulut se servir pour retirer à lui cette sainte fille, fut accompagnée de circonstances qui confirmerent encore beaucoup l'opinion qu'on avait de sa sainteté. « Pendant que le mal accablait son corps, nous lui vîmes un jour, dit S. Prudence, lever la tête de dessus son lit avec beaucoup de difficulté; ensuite elle la pencha de quatre côtés différens, comme pour saluer quelqu'un. L'abbé Léon qui était présent lui demanda pourquoi elle faisait cette espece de salutation, et elle lui dit: Je vois au coin de mon lit saint Pierre et saint Paul, saint Gervais et saint Protais, que j'ai toujours honorés d'une maniere particuliere pendant ma vie: ils chassent aujourd'hui loin de moi les démons qui voudraient ravir mon ame. » Ensuite se tournant du côté de saint Prudence, elle lui demanda le sacrement de l'Extrême-Onction et celui de l'Eucharistie. Saint Prudence les lui administra en présence de tous les assistans. Peu de temps après, sainte Maure récita à voix intelligible l'oraison dominicale, et après avoir dit ces poroles: *que votre régne arrive*, elle mourut dans la paix du Seigneur, le 21 septembre vers l'an 850, à l'âge de 23 ans.

PRATIQUES. 1. Méprisons le monde, si nous voulons en inspirer le mépris aux autres.

2. La vie d'une Vierge chrétienne, est une vie de retraite, de prieres et de travail.

PRIERE. Seigneur, faites-nous sentir notre pauvreté spirituelle et les miseres qui nous accablent; et que votre esprit saint prie en nous pour vous en demander la délivrance.

(21 *septembre*.) S. MATTHIEU, APÔTRE ET ÉVANGÉLISTE.

SAINT MATTHIEU, appelé aussi Lévi, était de Galilée comme les autres Apôtres, et publicain de profession; c'est-à-dire, qu'il avait pris le parti et la recette de quelque impôt. On prétend qu'il demeurait à Capharnaüm, mais

qu'il avait son bureau hors de la ville, sur le bord de la mer de Galilée. Il y avait plus d'un an que le Messie annonçait le royaume des cieux par toute la province, et il venait de guérir un paralytique dans Capharnaüm, lorsque retournant du côté de la mer, il passa par le lieu où était Matthieu Le voyant assis au bureau de sa recette, il lui dit de le suivre. En même temps Matthieu se leva, quitta tout et le suivit. Ensuite il reçut J. C. dans sa maison, et il fit un grand festin, où se trouverent beaucoup de publicains. Les disciples de Jésus-Christ y étaient aussi, ce qui rendit la compagnie fort nombreuse. Les pharisiens et les Scribes, déjà fort jaloux de la gloire de Jésus-Christ, en firent du bruit; et s'adressant à ses disciples, ils leur dirent: « Pourquoi votre maître se trouve-t-il ainsi à table avec des gens de mauvaise vie? » Jésus qui les entendit, prit la parole et leur dit: « Ce ne sont pas ceux qui sont en santé, qui ont besoin de médecin, mais les malades. » Je ne suis pas venu appeler les justes à la pénitence, mais les pécheurs. »

Saint Matthieu fut élevé à l'apostolat, l'année même de sa conversion. Les anciens nous apprennent que cet Apôtre ayant prêché quelque temps dans la Judée après la descente du Saint-Esprit, et devant quitter ce pays pour aller prêcher ailleurs, écrivit l'évangile qui porte son nom, lorsqu'il était encore à Jérusalem. Il donna à son ouvrage le nom d'évangile, c'est-à-dire, bonne nouvelle. C'est à juste raison qu'il porte ce titre, puisqu'il annonce à tous les hommes, même aux plus grands pécheurs, qu'ils peuvent espérer le pardon de leurs péchés, la rémission des peines qu'ils ont méritées, et la gloire qui est promise à ceux que Dieu a appelés à son héritage. Saint Matthieu fut le premier qui écrivit l'évangile, et il le fit par l'inspiration du Saint-Esprit. Et comme il l'écrivait principalement pour les Juifs convertis, il l'écrivit en la langue qu'ils parlaient, c'es-à-dire, en hébreu.

Saint Matthieu ayant laissé des copies de son évangile aux fideles de son pays, partit pour ses missions apostoliques. Saint Clément d'Alexandrie, qui n'était pas éloigné du temps des Apôtres, nous apprend que saint Matthieu mena jusqu'à la mort un genre de vie fort austere; qu'il ne vivait que d'herbes, de fruits et de légumes. On croit qu'il annonça l'évangile du côté de la Perse, et qu'il y souffrit le martyre.

Pratiques. 1. Combien de fois Jésus-Christ nous a-t-il appelés Pourquoi ne le suivons-nous pas?

2. Renouvelons nous dans le respect et l'amour du saint Evangile: qu'il soit le sujet de nos méditations continuelles.

Priere. Ecrivez, Seigneur, votre saint Evangile dans notre cœur et que nos actions en soient une copie fidele.

(22 *septembre.*) S. MAURICE ET SES COMPAGNONS. 7.e siecle.

ENTRE les légions qui composaient les armées Romaines du temps des empereurs Maximien et Dioclétien, il y en avait une nommée la Thébéenne, toute composée de chrétiens, quoiqu'elle fût comme les autres, de six mille six cens hommes.

Cette légion ayant été mandée en Italie pour fortifier l'armée que Maximien devait conduire dans les Gaules contre un parti de révoltés nommés Bagandes, elle obéit avec promptitude et se joignit au reste des troupes. Maurice, à la tête de ceux qu'il commandait, passa les Alpes avec l'empereur, prêt à verser son sang pour ses intérêts, tant qu'ils s'accorderaient avec ceux de la vérité et de la justice. Après avoir fait beaucoup de chemin, Maximien fatigué de la marche, s'arrêta dans un lieu nommé Octodure, aujourd'hui Martini en Valais. Ayant rassemblé en ce lieu les troupes qui le suivaient, il ordonna des sacrifices auxquels il voulut que tout le monde assistât, et il exigea des soldats de nouveaux sermens qui engageaient la conscience de ceux qui étaient chrétiens, parce qu'ils tendaient à les faire servir contre leur religion.

La légion Thébéenne qui campait à trois lieues de là, fut mandée comme les autres; et Maximilien lui fit entendre qu'il voulait se servir d'elle pour détruire les chrétiens qui étaient dans les Gaules. Cette proposition fit horreur à Maurice et à ses soldats. Il refuserent de faire le serment proposé, et de prêter leur armes à l'injustice qu'on voulait leur faire commettre. Maximien irrité de leur résistance, ordonna que la légion fût décimée, afin que la crainte obligeât les autres à se soumettre. L'ordre de Maximien fut exécuté, sans qu'aucun, ni des soldats ni des officiers, qui avaient tous les armes à la main, fît la moindre résistance pour défendre ses compagnons. Quand l'exécution fut achevée, tous ceux qui restaient protesterent qu'ils ne prendraient jamais aucune part aux impiétés qu'on voulait leur faire commettre; cependant ils convinrent tous d'envoyer une remontrance à l'empereur, pour lui faire voir l'équité du refus qu'ils faisaient de lui obéir. Voici ce que cette remontrance portait:

« Nous sommes vos soldats, seigneur, mais nous sommes en même temps serviteurs de Dieu: nous en faisons gloire et nous le confessons volontiers. Nous vous devons le service de guerre; mais nous devons à Dieu l'innocence. Nous recevons de vous la paie; il nous a donné la vie. Nous ne pouvons vous obéir en renonçant à Dieu notre créateur, notre maître et le vôtre, quand vous vous obstineriez à refuser de le reconnaître. Si on ne nous demande rien qui l'offense, nous vous obéirons comme nous avons fait jusqu'à présent; autrement nous lui obéirons plutôt qu'à vous ......

Vous nous commandez de chercher les chrétiens pour les punir ; pourquoi jeter les yeux sur des étrangers ? Nous voici : nous confessons Dieu le pere auteur de tout, et son Fils Jésus-Christ. Nous avons vu égorger nos compagnons, sans les plaindre : nous nous sommes réjouis de l'honneur qu'ils ont eu de souffrir pour leur Dieu et le nôtre. L'injustice avec laquelle on les a traités, ni les menaces qu'on nous a faites, ne nous ont point excités à nous révolter : nous avons encore les armes à la main ; mais nous ne résisterons pas, parce que nous aimons mieux mourir innocens, que de vivre coupables. »

Cette généreuse remontrance ne fit qu'irriter Maximien. Il eut honte de céder à la force de la vérité, parce qu'elle sortait de la bouche de ceux qu'il croyait obligés à une obéissance entiere. Désespérant de les abattre, il ordonna qu'on les fit mourir tous. Il fit marcher des troupes pour les environner et les tailler en pieces. Mais ces hommes pleins de foi, dont la piété avait arrêté la main lorsqu'ils pouvaient facilement se défendre contre ceux qui les avaient décimés, étaient bien éloignés de faire aucune résistance. Dès qu'ils virent leurs bourreaux arrivés, ils mirent leurs armes bas, et se laisserent égorger comme des agneaux sans ouvrir la bouche pour se plaindre.

PRATIQUES. 1. Un véritable chrétien ne neglige aucun des devoirs de son état, et il les remplit tous avec fidélité, sous les yeux de Dieu.

2 Ne craignons pas les injustices des hommes : ils peuvent nous ôter la vie ; ils n'ont aucun pouvoir sur nos ames.

PRIERE. Seigneur, vous avez souffert la mort, sans vous plaindre de l'injustice des hommes ; rendez-nous vos imitateurs.

(25 *septembre.*) S. CONSTANCE. 6.e siecle.

CONSTANCE était sacristain dans une Eglise de S. Etienne, près la ville d'Ancône, et se sanctifia dans cet emploi par la pratique des vertus chrétiennes. Il vécut parfaitement détaché de toutes les choses de la terre, faisant paraître un grand mépris pour tout ce que les gens du monde estiment le plus ; et n'ayant d'affection que pour le ciel, il travaillait de toute sa force pour l'obtenir. Aussi était-il regardé comme un Saint dans tout le pays. La réputation des miracles que Dieu accordait à ses prieres, lui attirait la visite de plusieurs personnes, qui venaient de toutes parts pour le voir.

Un paysan, entr'autres, étant venu pour cela de fort loin, trouva le saint homme monté sur une échelle, qui raccommodait les lampes de l'Eglise ; et n'appercevant qu'un homme d'une taille peu avantageuse, et d'un extérieur méprisable, il ne put croire que ce fût là le fameux Constance. comme on l'eut assuré que c'était lui même, il s'en moqua, et dit tout haut : « Je pensais voir un homme parfait, et je ne vois pas même une figure d'homme. » Le serviteur de Dieu l'ayant entendu parler ainsi, l'alla embrasser, en le remerciant du

jugement qu'il faisait de lui, et en disant : « Vous êtes le seul qui ayez les yeux ouverts pour connaître qui je suis véritablement. » On voit par cette action combien ce saint homme était humble. Il mourut dans le sixieme siecle.

Pratique. On porte envie à ceux qui sont en place ; et on les croit heureux, parce qu'ils sont honorés : c'est qu'on n'a pas l'esprit du christianisme.

Priere. Faites-nous la grace, Seigneur, d'aimer à n'être rien sur la terre, afin d'être grands avec vous dans le ciel.

(24 *septembre.*) S. GERMER. 4.e siecle.

Germer naquit à Vardes, près de Gournai, sur la riviere d'Epte, qui sépare le diocese de Rouen de celui de Beauvais. Ses parens des plus considérables du pays par leur noblesse et leurs grands biens, et qui n'avaient que lui d'enfant, firent leur principale affaire de son éducation. Ils le confierent à d'habiles maîtres, à qui ils recommanderent surtout de le former à la piété.

Il passa quelque temps à la cour du roi Dagobert, et il épousa une fille d'un seigneur du Vexin, dont il eut deux filles et un fils. Mais la crainte qu'il eut de se laisser dominer par l'esprit du siecle, tant qu'il y demeurait, lui fit concevoir le dessein de chercher un asile pour travailler plus sûrement à son salut. Il alla donc trouver saint Ouein, et le pria de lui enseigner la conduite qu'il devait tenir. Saint Ouein lui conseilla de se retirer dans un monastere ; et après lui avoir donné la tonsure et l'habit monastique, il l'envoya au monastere de Pentale, entre Honfleur et Pont-Audemer, dont il lui donna la conduite. Germer fut un modele de pénitence, de veilles et de prieres. Après avoir passé la journée à chanter les louanges de Dieu, il ne prenait le soir pour toute nourriture que du pain de matelots, avec un peu de légumes et de l'eau salée.

La communauté de Pentale était fort nombreuse. Il y avait d'excellens moines, qui suivaient avec joie l'exemple de leur saint abbé ; mais il y en eut aussi quelques-uns, qui ne pouvant souffrir son exactitude, résolurent de s'en défaire. Germer avait coutume de se lever la nuit pour aller prier à l'Eglise, puis il revenait se coucher. Ces Malheureux qui l'avaient remarqué, cacherent sous son lit un couteau, la pointe en haut, de maniere que le Saint devait se l'enfoncer dans le corps, en se recouchant. Mais Germer ayant contre sa coutume tâté le lit, en revenant, trouva le couteau. Il retourna à l'Eglise, où il répandit beaucoup de larmes devant le Seigneur. Le même jour, après la conférence, qui se faisait ensuite de Tierce, il se prosterna en présence de toute la communauté ; et sans dire ce qui lui était arrivé, il demanda d'être déchargé du gouvernement. Il se retira près de là dans une grotte qu'on appelait de Saint-Sanson. Il ne pensait qu'à s'y donner entierement à Dieu par les exercices

de la pénitence, et les œuvres de charité envers les pauvrs, lorsque saint Ouein le fit consentir à recevoir la prêtrise. il continua la vie qu'il menait dans sa grotte, offrant tous les jours le sacrifice de nos autels; et il était si pénétré de la grandeur de cet auguste mystere, qu'il ne l'achevait presque jamais sans verser des larmes.

Cependant il apprit la mort de son fils, et par là il rentra dans la possession de tous ses biens. Après en avoir fait différentes distributions à des hôpitaux et à des Eglises, il résolut d'employer le reste à fonder un grand monastere, où il pût finir ses jours; c'est celui que nous appelons aujourd'hui Saint-Germer-de-Flay, à cinq lieues de Beauvais, du côté de Gournai-sur-Epte.

Germer vécut trois ans dans ce monastere, toujours appliqué à ses devoirs, et servant de modele de la perfection religieuse. Ce fut ainsi qu'il se prépara à remettre son esprit entre les mains du Seigneur, qu'il avait servi avec tant de fidélité. Il mourut vers l'an 658.

PRATIQUES. 1. Les Saints ont tellement connu le monde, qu'ils l'ont méprisé, et qu'ils y ont renoncé : nous l'aimons, et nous faisons tous nos efforts pour nous y établir.

2. Que la malice des méchans serve à nous attacher à Dieu plus fortement; et loin de nous nuire, ce sera un gain pour nous.

PRIERE. Seigneur, nous sommes vos plus grands ennemis : délivrez-nous du mal; délivrez-nous de nous-mêmes.

(25 septembre. S. GEOFFROI, ABBÉ. 8e siecle.

GEOFFROI fut disciple de S. Benoît Biscop. Etant encore fort jeune, il alla avec lui à Rome, et profita de sa compagnie, pour s'instruire à fond des devoirs de la vie chrétienne, et de ceux de la profession religieuse. Lorsque saint Benoît eut fondé les deux monasteres de Wiremouth et de Jarow en Angleterre, il donna la conduite de celui de Jarow à Geoffroi, qui avait été élevé depuis quelque temps au sacerdoce. Ensuite se sentant accablé d'infirmités, et craignant d'être surpris par la mort, il mit les deux communautés sous un seul et même supérieur, et nomma Geoffroi, comme celui qu'il croyait le plus propre à y faire fleurir la piété et la régularité.

Comme Geoffroi était savant, et qu'il était convaincu que les études bien dirigées, et entreprises par de bons motifs, ne pouvaient qu'être utiles aux moines, il augmenta de beaucoup les bibliotheques des deux communautés. Il ne les chargea pas de livres inutiles, ou qui ne pouvaient servir qu'à la curiosité : il s'étudia principalement à amasser des exemplaires des livres saints et d'autres ouvrages utiles pour la connaissance de la vérité.

Après avoir gouverné ces deux communautés pendant près de 28 ans, et se sentant trop faible pour s'acquitter de ses fonctions avec le zele et l'ardeur qu'elles demandaient, il se démit de la supériorité, et résolut d'aller finir ses jours à

Rome. Il partit avec vingt-quatre personnes; et pendant toute la route il ne cessait de prier et de réciter des pseaumes. Il continua ainsi son voyage et ses exercices de piété jusqu'en Champagne. Etant arrivé près de Langres, ses infirmités augmenterent, et le réduisirent bientôt à l'extrémité C'était là que Dieu avait marqué le terme de sa course, et d'où il devait l'attirer au ciel. Sa mort arriva le 25 septembre de l'an 716, à l'âge de 74 ans.

PRATIQUES. 1. Servons-nous de l'union avec des personnes de piété, pour avancer dans la connaissance de nos devoirs, en imitant leurs exemples.

2. L'amour de la lecture est un avantage pour ceux qui vivent dans la retraite : mais évitons les livres dangereux ou inutiles.

PRIERE. Seigneur, faites-nous aimer la lecture de vos livres saints, et faites-nous pratiquer ce que nous y lisons

---

(26 septembre) S. CYPRIEN, MARTYR. 4e. siecle.

CYPRIEN, surnommé le *Magicien*, pour le distinguer du célebre évêque de Carthage, était de la ville d'Antioche en Syrie. Il avait trouvé dans sa famille les richesses et le crédit nécessaire pour mener dans le monde une vie distinguée, et la nature l'avait pourvu de toutes les qualités de l'esprit, qui pouvaient lui acquérir l'estime des hommes. Ses parens étaient idolâtres : et comme ils enchérissaient sur les superstitions du commun des païens, ils dévouerent leur fils aux faux dieux dès sa plus tendre jeunesse. A l'âge de 30 ans, il alla dans le pays de Babylone, pour être initié dans les mysteres des Chaldéens. Quelque criminel qu'il fût déjà, en employant à la superstition un temps qui ne lui était donné que pour chercher la vérité, l'étude de la magie ne fut que le commencement de ses crimes. Il égorgea des hommes, des femmes et des enfans, dont il offrait le sang au démon, et il se noircisissait de toutes sortes d'infâmies et de débauches. Mais enfin Dieu lui décilla les yeux, et l'amena à la connaissance et à la pratique de la vérité. Il l'adressa à un saint homme nommé Timothée, qui en lui inspirant de l'horreur de sa vie passée, lui fit comprendre ce qu'il avait à espérer de la miséricorde divine. Cyprien ne pensa donc plus qu'à faire pénitence de ses crimes. Comme il avait scandalisé et abusé un grand nombre de personnes, il fit un aveu public des artifices dont il s'était servi, et dit hautement qu'il n'y avait qu'illusion dans tout ce qu'il avait fait; ensuite il brûla tous ses livres de magie, et se livra aux austérités les plus rigoureuses. Le souvenir de ses crimes le pénétrait quelquefois d'une douleur si vive, qu'il déchirait ses habits, se couvrait la tête de cendres, et se tenait prosterné contre terre, n'osant lever les yeux vers le ciel, qu'il avait tant de fois irrité. Dans cet état humiliant il poussait de grands gémissemens, se frappait la poitrine, versait d'abondantes larmes, et criait sans cesse : « Malheur à moi : malheur à moi. Hélas ! misérable, qu'ai je fait ? » Mais le prêtre Eusebe, qui lui

avait souvent parlé de ses devoirs, lorsqu'il refusait de l'écouter, l'entretenait de la bonté et de la miséricorde de Dieu, sans vouloir arrêter les larmes qu'il répandait si justement.

L'an 304, Cyprien fut pris dans la persécution de Dioclétien, et conduit devant le juge. Comme il refusa constamment de sacrifier aux fausses divinités que les idolâtres adoraient, on le suspendit en l'air, et on lui déchira les côtés avec des ongles de fer; on le plongea ensuite dans une chaudiere d'airain, pleine de poix et de cire enflammées; enfin on ordonna qu'il fût décapité; ce qui fut exécuté vers l'an 304

PRATIQUES. 1°. Quelque grands que soient nos péchés, la miséricorde de notre Dieu est plus grande : que notre pénitence soit proportionnée, et le sang de Jésus-Christ y suppléer.

2. La pénitence est un martyre auquel il nous est permis de nous présenter : plus nous aimerons Dieu, et plus nous serons pénitens.

PRIERE. Seigneur, que votre amour soit le juge qui regle notre pénitence : nous vous avons beaucoup offensé ; faites-nous la grace de vous aimer beaucoup.

(27 *septembre.* S. NIL, SOLITAIRE. 10.e siecle.

NIL était grec d'origine, et naquit en Italie, vers l'an 906. Il fut engagé dans le mariage et dans les charges du siecle : mais après la mort de sa femme, il embrassa la vie monastique. On rapporte de lui quelques paroles dignes de remarque. Des seigneurs qui étaient allés lui rendre visite, souhaiterent d'entendre de lui quelques paroles d'édification. « Si vous n'êtes ornés de vertus, leur dit-il, et même de grandes vertus, personne ne vous délivrera des peines de l'enfer. » Un d'eux lui opposa cet endroit de l'écriture, où J. C. dit à ses disciples, qu'un verre d'eau froide donné en son nom ne demeurera pas sans récompense. « Ces paroles, répondit S. Nil, sont pour ôter tout prétexte d'excuse à ceux qui n'ont pas même de quoi faire chauffer un verre d'eau ; mais vous qui enlevez aux pauvres jusqu'à un verre d'eau froide, qu'avez-vous à espérer ? » Un autre qui vivait dans un adultere public, prenant la parole, dit au Saint : « Je voudrais savoir si ce grand roi Salomon est sauvé. Et moi, dit le saint, je voudrais savoir si vous le serez : c'est à vous plus qu'à Salomon qu'il a été dit : *Celui qui regarde une femme avec un méchant désir, a déjà commis un adultere dans son cœur.* »

L'empereur Othon III, l'ayant exhorté à lui demander quelque grace, il lui dit : « La seule chose que j'ai à vous demander, est que vous sauviez votre ame. Tout empereur que vous êtes, il faudra mourir comme le commun des hommes, et rendre compte de vos actions, au jour redoutable du Seigneur. « Le gouverneur Eupraxe, étant tombé malade de débauche, fit prier S. Nil de venir le revêtir de l'habit monastique. Nil étant venu, dit à Eupraxe : « Les vœux de votre baptême devraient vous suffire : le baptême de la pé-

nitence ne demande point de vœux nouveaux, et il n'est pas nécessaire de changer d'habit pour changer de vie. » Cependant sur les instances réitérées d'Eupraxe, il lui coupa les cheveux et lui donna l'habit monastique : et Eupraxe mourut dans de grands sentimens de pénitence.

Les Sarrasins s'étant répandus dans la Calabre, où Nil demeurait, ce saint moine se retira dans le monastere du Mont-Cassin, d'où il alla dans celui de Val-Luce. Mais le relâchement s'étant introduit dans cette derniere maison, il se retira avec quelques disciples dans une solitude à Frescati à cinq lieues de Rome, où il mourut en l'an 1002, âgé d'environ 96 ans.

PRATIQUE. C'est le changement du cœur que Dieu demande de nous : sans cela toutes les pratiques extérieures sont inutiles pour le salut.

PRIERE. Seigneur, qui nous avez aimés jusqu'à mourir pour nous, faites que nous vivions pour vous, en vous rapportant, comme à notre derniere fin, toutes nos pensées, tous nos desirs et toutes nos actions.

(*Le même jour.*) S. COME ET S. DAMIEN.

Ces deux Saints sont illustres chez les Grecs et dans l'Eglise Latine, qui en fait mémoire, tous les jours, dans le Canon de la Messe. Mais il ne nous reste rien de bien certain sur le détail et les circonstances de leur vie. On croit qu'il étaient freres, Arabes de nation; qu'ils exercerent la médecine gratuitement, et qu'ils souffrirent le martyre dans la persécution de Dioclétien. Ils vivaient à la fin du troisieme siecle, ou au commencement du quatreme.

(28 *septembre.*) S.te EUSTOQUIE, VIERGE. 5.e siecle.

EUSTOQUIE, vierge romaine, était fille de l'illustre sainte Paule. Elle embrassa l'état de la virginité par les exhortations de sainte Marcelle : et il semble qu'elle soit la premiere de Rome qui ait donné aux filles de qualité l'exemple de cette vertu. S. Jérôme rapporte une chose fort remarquable, lorsqu'elle était encore toute jeune. Une de ses tantes nommée Prétextate, lui fit un jour, par ordre de son mari, ôter ses habits modestes, pour lui faire prendre des habits mondains, et lui fit peigner et friser les cheveux, pour la mettre comme les personnes de son rang, et lui donner du goût pour les ajustemens. Mais la nuit même, elle vit venir à elle un ange, qui, d'une voix terrible et menaçante, lui fit entendre ces paroles : « Vous avez donc mieux aimé obéir à votre mari qu'à J. C. Vous avez osé porter vos mains sacriléges sur la tête d'une vierge consacrée à Dieu : Ces mains vont devenir seches, et ce châtiment vous apprendra le mal que vous avez fait ; et au bout de cinq mois vous serez portée au tombeau. Si vous continuez à inspirer la vanité à l'épouse de J. C. vous perdrez en même temps votre mari et vos enfans. « Cette terrible menace eut son effet. C'est ainsi,

ajoute S. Jérôme, que J. C. punit les violateurs de son temple. Eustoquie eut le courage de fouler aux pieds tout ce que le monde a de plus grand, pour embrasser une pauvreté générale, et mener une vie pénitente, afin de conserver son innocence. Elle suivit sa mere sainte Paule dans la Palestine, et passa vingt-trois ans dans la pratique des conseils évangéliques, sous la direction de S. Jérôme, qui s'était retiré dans un monastere d'hommes, voisin du sien. Elle étudia sous lui l'écriture sainte, et s'y rendit très-habile par la connoissance qu'elle acquit de la langue hébraïque. Après la mort de sa mere, elle fut obligée de se charger de la conduite du monastere de Bethléem. Dieu l'éprouva par la persécution. Une troupe de gens perdus, suscités par les pélagiens, allerent à Bethléem, maltraiterent les serviteurs de Dieu, aussi-bien que les vierges, et brûlerent leurs monasteres : en sorte que Eustoquie eut beaucoup de peine à se délivrer du feu et des armes qui l'environnaient. Trois ans après, c'est-à-dire, vers l'an 416, elle alla recevoir la récompense de ses travaux et de sa persévérance.

PRATIQUE. On ne saurait trop déplorer la coutume où l'on est, d'inspirer aux enfans la vanité et la parure : à peine ont-ils quelque discernement, qu'on leur parle de beaux habits et d'ajustemens.

PRIERE. Donnez-nous du mépris, Seigneur, pour tout ce que le monde estime ; afin qu'en n'estimant que ce qui conduit à vous, nous jouissions un jour de la gloire céleste.

(29 *septembre.*) S. MICHEL ET TOUS LES SS. ANGES.

L'ECRITURE-SAINTE nous apprend qu'il y a des Anges, que Dieu a créés de purs esprits sans corps, et qu'il s'est souvent servi d'eux, pour faire connaître aux hommes ses volontés toujours justes et raisonnables. On ne peut douter que Moïse n'ait connu ces esprits célestes. Tous ses livres sont pleins de preuves de leur existence. Nous les voyons chez Abraham, à qui ils découvrent les secrets du Seigneur, et à qui ils font de sa part les promesses les plus magnifiques. Ils arrêtent la main de ce patriarche prêt à égorger son fils. Jacob en voit une multitude qui montent et qui descendent sur une échelle mystérieuse que Dieu lui découvre.

On ne peut disconvenir que Dieu ne soit l'unique auteur de leur création. Aussi l'Apôtre S. Paul nous enseigne nettement que Dieu a tout créé dans le ciel et sur la terre ; que les choses visibles et invisibles, les trônes et les dominations, les principautés, les puissances, et généralement toutes choses ont été créées par J. C. et en J. C.

Nous ne savons pas combien Dieu a créé de ces esprits célestes ; mais leur nombre a dû être très-considérable, puisque Daniel ne parlant que des anges qui ne sont point déchus de leur bonheur, dit : *Un million d'anges le servaient* (il parle de Dieu qu'il présente assis sur le trône de sa gloire:) *et mille millions assistaient devant lui.*

Outre ces bons Anges, il y en avait encore un grand nom-

bre qui avaient aussi été créés dans la justice et dans la vérité; mais ils voulurent s'égaler à Dieu, et leur orgueil fut puni. Dieu les précipita dans l'abîme, et leur malheur sera éternel. Une partie de ces anges rebelles s'est répandue dans l'air : leur occupation est de tenter les hommes : mais ils n'ont de pouvoir sur nous qu'autant que Dieu leur en laisse, et cette puissance ne peut se terminer qu'à faire du mal. Cette chûte des mauvais anges nous est ainsi décrite dans l'Apocalype de S. Jean : « Il se donna une grande bataille dans le ciel. Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon avec ses anges combattait contre lui. Mais ce dragon, cet ancien serpent, qui est appelé le diable et satan, qui séduit tout le monde, fut précipité en terre, et ses anges avec lui. »

L'état de ceux qui sont demeurés fideles à Dieu est un état bien différent des premiers : il est d'autant plus heureux, qu'ils ne peuvent plus pécher, ni par conséquent déchoir de leur bonheur. Leur occupation n'est pas renfermée cependant dans l'adoration qu'ils rendent à la majesté suprême du Seigneur. L'écriture et la tradition nous donnent lieu de croire qu'ils ont beaucoup de part au gouvernement du monde. 1. Ils sont tous appelés esprits destinés aux ministeres, et envoyés pour servir ceux qui sont héritiers du salut : or, cette administration comprend une infinité d'offices. 2. Ils offrent à Dieu les prieres des Saints, comme il est marqué dans le livre de Tobie et dans l'Apocalypse. 3. Ils nous rendent plusieurs assistances à l'égard des choses temporelles, comme il paraît par la priere, par laquelle Tobie demanda que l'ange du Seigneur accompagnât son fils pendant le voyage qu'il allait faire dans le pays de Medes. S. Augustin a fort bien prouvé que toutes les apparitions de Dieu dans l'ancien testament se faisaient par le ministere des anges. 5. C'est aussi la doctrine de l'église catholique, que chaque homme a un ange gardien qui veille sur lui, et dont la protection peut beaucoup pour défendre contre les piéges du démon.

Nous lisons dans l'écriture les noms de trois de ces anges, MICHEL, GABRIEL et RAPHAEL, parce que ce sont ceux-là dont Dieu s'est servi particulierement pour faire connaître aux hommes ses volontés. On trouve dans l'écriture plusieurs ordres d'esprits saints, savoir les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances, les Vertus, les Archanges, et enfin les Anges. Ces différentes dénominations sont données à ces esprits célestes, à raison sans doute de leurs différens ministeres, qui cependant n'ont tous qu'un même but et une même fin, qui est la gloire de Dieu.

Admirons ces merveilles du Seigneur; mais ne nous en tenons pas à une stérile admiration. Imitons ceux que nous honorons. Comme eux, obéissons à Dieu promptement, fidélement et avec joie. Comme eux, ne faisons que la volonté de Dieu, marchons toujours en sa présence, entrons dans toutes ses vues, ne vivons que pour lui. Comme eux,

chantons ses louanges, non-seulement en priant souvent et avec un cœur pur, mais dans toutes nos œuvres en les faisant toutes pour lui. Ayons un grand respect pour ces esprits bienheureux. Ce sont les premiers des Saints : invoquons-les souvent avec foi ; ne les contristons point, en tombant dans quelque péché volontaire : et dans l'état de faiblesse à laquelle nous sommes réduits, n'éloignons pas de nous des secours qui peuvent nous être si salutaires.

PRATIQUE. C'est l'orgueil qui a précipité les Anges du ciel en enfer ; craignons la moindre pensée d'estime de nous-mêmes ; l'état le plus bas et le plus humiliant est le plus sûr.

PRIERE. Seigneur, qui nous avez donné les Anges pour nous garder, faites-nous la grace que comme eux, nous soyons dans une attention continuelle à faire votre sainte volonté.

(30 *septembre.*) S. JÉROME. 4e. siecle.

JÉRÔME naquit à Stridon en Dalmatie vers l'an 340, de parens chrétiens et fort accommodés des biens de la fortune. Ils eurent grand soin de son éducation, et tâcherent de le former à la piété, en même temps qu'ils lui firent étudier les lettres humaines. Jérôme devint très-habile ; mais comme l'estime des hommes était plutôt l'objet de ses études, que le désir de s'avancer dans la science du salut, Dieu permit qu'il tombât dans le désordre. Ses égaremens ne durerent pas long-temps.

Vers l'an 374, il se retira dans le désert de Calcide en Syrie. C'était une vaste solitude, toute brûlée par les ardeurs du soleil, et qui était néanmoins habitée par quelques solitaires, que l'amour de la pénitence y avait conduits. Jérôme effrayé des jugemens de Dieu, et abattu sous le poids de la majesté du Seigneur, chercha dans cette affreuse retraite à se mettre à couvert de la colere future, et à prévenir les rigueurs de la justice du Très-Haut. Livré aux jeûnes les plus austeres, et aux veilles les plus continuelles, il lui semblait entendre le son de la trompette, qui doit faire sortir les morts de leurs tombeaux, et les faire paraître devant le juste juge ; et cette seule pensée le saisissait d'effroi. Son imagination vive, et les tentations violentes qu'il éprouvait dans sa chair, ne servaient pas peu à augmenter son trouble. Il redoublait ses jeûnes, et il adressait à Dieu de fréquentes prieres. Il demeura quatre ans dans ce désert, et il fut attaqué de fréquentes maladies, causées par ses jeûnes, par son application à l'étude, et par ses autres austérités. Mais regardant son corps comme son plus cruel ennemi, il ne cherchait qu'à l'affliger pour sauver son ame. La persécution que quelques moines schismatiques exciterent contre lui, l'obligea d'errer de solitude en solitude, visitant toujours ceux qu'une grande vertu rendait recommandables, et recueillant pour en profiter, tout ce qu'il voyait ou entendait d'édifiant.

Etant à Antioche, en l'an 377, Paulin qui en était évêque l'ordonna prêtre malgré lui, à cause de sa vertu. Mais

Jérôme ne voulut point demeurer dans cette ville, ni s'attacher à aucune église, parce que son dessein était de continuer à vivre dans la solitude. Son humilité ne lui a jamais permis d'exercer les fonctions du sacerdoce. Etant venu à Constantinople, il demeura quelque temps avec S. Grégoire de Nazianze, étudiant sous lui l'écriture sainte, qui faisait de plus en plus ses chastes délices. Il partit de Constantinople pour aller à Rome en 382, et le pape Damasse le retint auprès de lui.

S. Jérôme ne demeura pas long-temps à Rome, après la mort du pape Damasse. La réputation de sa doctrine avait excité la jalousie de plusieurs du clergé; et sa liberté à reprendre leurs vices, lui avait attiré leur haine. C'est ce qui lui fit prendre la résolution de retourner en Palestine, où il avait déjà fait quelque séjour. Sainte Paule suivit de près S. Jérôme avec sa fille Eustoquie, et plusieurs autres vierges qui voulaient renoncer, comme elle, à toutes les espérances du siecle, afin de ne vivre que pour Dieu. Comme elle avait de grands biens, elle fit bâtir près de Bethléem plusieurs monasteres pour les deux sexes, et des maisons d'hospice pour recevoir les pélerins qui venaient visiter les lieux sanctifiés par la présence du Seigneur. S. Jérôme avait le soin du spirituel de ces communautés. Il instruisait aussi de jeunes enfans, qu'on lui avait donnés à élever dans la crainte de Dieu; et il s'occupait à des ouvrages qui l'ont fait regarder comme une des grandes lumieres de l'église

Malgré cette application continuelle, Jérôme éprouvait toujours les coups humilians de l'esprit tentateur. Voici ce qu'il en dit lui-même dans le traité qu'il a fait des dangers de la vie solitaire, pour prouver qu'on n'est pas à l'abri des obstacles du salut, même dans le désert. « Combien de fois, dit-il, étant dans la plus profonde solitude, m'imaginais-je néanmoins être aux spectacles des Romains? Mes membres secs et décharnés étaient couverts d'un sac; mes jours se passaient en gémissemens, et si le sommeil m'accablait quelquefois malgré moi, la terre dure sur laquelle je me couchais, était moins un repos pour moi, qu'une espece de tourment. Cependant je ne pouvais arrêter mon imagination volage. Mon visage était défiguré par le jeûne, et mon cœur brûlait malgré moi, de mauvais désirs: toute ma consolation était de me jeter aux pieds de J. C. sur la Croix, et de les arroser de mes larmes. Combien de fois pour dompter cette chair rebelle, ai-je jeûné des semaines entieres au pain et à l'eau? combien de fois ai-je poussé des cris vers le ciel, le jour et la nuit en frappant ma poitrine, jusqu'à ce que le Seigneur m'eût rendu le calme?

Les écrits de S. Jérôme, qui sont en grand nombre, font assez voir quel était son tempérament et le caractere de son esprit. C'était un homme d'une imagination vive, d'un génie ardent et élevé, et d'une érudition vaste et profonde. Une vertu solide et sublime relevait toutes ces grandes qualités;

mais il faut avouer qu'elles n'étaient pas sans défaut. Il s'est souvent laissé aller à son génie trop bouillant dans plusieurs de ses écrits, surtout dans ses disputes. Mais il a effacé ces défauts par une grande humilité, une charité ardente, une mortification qu'on pourrait appeler excessive, s'il y avait de l'excès à suivre les impressions de l'esprit-Saint, qui souffle où il veut et comme il veut. D'ailleurs Dieu l'a purifié encore par de grandes maladies. Il en fut surtout attaqué violemment les dernieres années de sa vie, et il les accepta avec le même esprit de pénitence et de foi qui l'avait soutenu dans toutes ses autres afflictions. Voici comment il parle de ses fréquentes indispositions.

« Jusqu'à quand, Seigneur, laisserez-vous souffrir votre serviteur sur la terre ? Cependant que votre saint nom soit béni, que votre volonté soit faite. Quel droit ai-je de me plaindre de mes maux ? La maladie et la santé ne sont-elles pas les ouvrages du Seigneur ? C'est lui qui blesse et qui guérit, qui tue et qui vivifie. Hélas ! la douleur qu'il me fait sentir, m'avertit à toute heure de mon néant. Il m'a pétri de limon sujet à se corrompre, et je n'ai reçu la vie, qu'à condition de souffrir depuis le moment de ma naissance jusqu'à ma mort. Souffrons donc tant qu'il plaira au Seigneur ; trop heureux s'il fait servir mes souffrances à l'expiation de mes péchés. »

S. Jérôme se consolait par ces réflexions, lorsqu'il fut attaqué d'une fievre violente. Tous ses amis vinrent pour lui rendre les derniers devoirs. Il les reçut avec un visage serein. « Venez-vous, mes amis, m'annoncer qu'il faut partir ? Que cette nouvelle m'est agréable ! Prenez part à ma joie. Voici le précieux moment qui va me rendre libre pour toujours. Que les hommes ont tort de peindre la mort si affreuse ! Elle ne l'est que pour les méchans. Depuis que J. C. l'a aimée, elle plaît même dans l'horreur des tourmens, parce qu'elle est toujours accompagnée de l'espérance d'une éternité bienheureuse. Voulez-vous trouver la mort telle que je vous la dépeins ? faites pénitence, mortifiez vos sens, méprisez la vie, haïssez-vous vous-même, ne vous attachez à rien, n'aimez que J. C. et vous éprouverez un jour combien il est doux de mourir quand on a su bien vivre. » Tels furent les sentimens dans lesquels S. Jérôme remit son ame a son Créateur l'an 420.

Pratique. Nous sommes nos plus cruels ennemis. nous ne pouvons nous vaincre que par une guerre continuelle, et nous ne cherchons qu'à nous satisfaire et à nous mettre à notre aise.

Priere. Seigneur, faites-nous la grace de nous donner cette crainte salutaire de vos jugemens, qui nous y prépare par la charité et par une sincere conversion.

(1 *octobre.*) S. REMI, ÉVÊQUE DE REIMS. 4e siecle.

ON ne sait rien des premieres actions de la vie de S. Remi. Mais il paraît qu'elle fut sainte dès sa jeunesse, puisqu'on l'éleva a cause de sa vertu sur le siége épiscopal de Reims dans un âge peu avancé. Un des plus célebres événemens de son épiscopat, est la conversion de Clovis, roi de France, et le baptême que ce prince reçut par les mains de S. Remi. S. Remi continua de prendre soin du salut de Clovis, afin que ce prince se rendît digne de la religion qu'il venait d'embrasser, et que ses mœurs répondissent à la sainteté de son engagement.

Nous avons encore une lettre que ce saint évêque écrivit à ce prince, dans laquelle entr'autres instructions, il lui donna celle-ci : « Choisissez pour vos conseillers des hommes sages et prudens. Ayez un grand respect pour les ministres du Seigneur, et suivez leurs avis. Soutenez vos peuples, consolez ceux qui sont dans l'affliction, prenez soin des veuves, nourrissez les Orphelins; et faites en sorte que tous vous craignent et vous aiment. Rendez la justice à tout le monde, et que personne, s'il se peut, ne sorte triste d'auprès de vous. » S. Remi vécut près d'un siecle, et fut évêque plus de 70 ans; mais nous ignorons la plus grande partie de ses actions. Il mourut le 13 de Janvier l'an de J. C. 533 : cependant l'église l'honore le premier d'octobre.

PRATIQUE. Les personnes de piété se font un devoir de prier pour les Eglises, en même temps qu'elles honorent leurs Evêques : imitons cette sainte pratique.

PRIERE. Rendez-nous attentifs, Seigneur, aux besoins de nos freres; et enseignez-nous ce que nous devons demander pour eux, afin que nous soyons exaucés.

(2 *octobre.*) S. BAVON, SOLITAIRE. 7.e siecle.

BAVON vint au monde vers l'an 589, de parens distingués par leur noblesse, dans le Brabant Liégeois. Le peu de soin que l'on prit de son éducation le plongea dans la débauche de bonne heure : et le mariage qui met ordinairement un frein aux désordres de la vie précédente, n'arrêta pas les siens. Mais après la mort de sa femme, Dieu lui fit la grace de le rappeler de ses égaremens. Ayant entendu prêcher S. Amand, il alla trouver ce zélé missionnaire, lui avoua les désordres de sa vie passée, et le pria de vouloir bien être son guide dans une affaire si importante. Saint Amand voyant la sincérité de sa douleur, ne l'effraya point sur des crimes qu'il paraissait pleurer de tout son cœur; il ne pensa qu'à le porter à la reconnaissance envers Dieu, qui l'avait regardé dans sa miséricorde; mais en même temps il lui montra les précautions qu'il devait prendre pour ne plus retomber dans ses fautes, et pour mener une vie digne d'un chrétien converti.

Pourquoi

« Pourquoi aimeriez-vous de nouveau ce que vous avez quitté ? La vie que nous menons sur la terre, lui disait ce sage guide, est très-courte, et ressemble à une vapeur qui se dissipe aussitôt qu'elle parait ; les plaisirs qu'on goûte finissent souvent avant elle, et n'enfantent que des amertumes éternelles. Travaillons donc, continuait-il, à obtenir la vie éternelle, à laquelle Dieu a bien voulu nous appeler : réjouissons-nous dans la confiance que nos noms sont écrits au ciel. Il faut se revêtir des armes de justice et de la cuirasse de la foi, et éviter avec le secours de Dieu, les piéges du démon. Personne ne mérite mieux la qualité d'homme courageux, que celui qui surmonte cet ennemi des hommes, et nul n'est si lâche que celui qui se laisse vaincre par les plaisirs de la chair. » D'autres fois il lui disait : « Voulez-vous repousser les attaques du démon, et empêcher qu'il ne vous perce de ses flèches meurtrieres ? Joignez à la priere et à la vigilance, l'austérité des jeûnes et des veilles : aimez votre prochain, soyez rempli de charité envers les pauvres et les étrangers. Ce qui abat et affaiblit la chair, fortifie l'ame et la rend féconde en fruits spirituels et en bonnes œuvres. »

Bavon écoutait ces instructions avec joie et s'efforçait d'y conformer sa vie. Il avançait chaque jour dans la piété et dans l'amour de la pénitence, et il prit la résolution d'imiter les moines les plus austeres. Pour exécuter ce généreux dessein, il se retira dans une forêt voisine ; et ayant trouvé un vieux hêtre où il y avait un creux d'environ six pieds, il s'y logea. Mais comme sa retraite n'avait point été cachée, il se vit bientôt exposé aux visites du peuple, ce qui l'obligea de quitter ce lieu pour se retirer durant la nuit dans le bois de Malmedun, à une lieue de Gand. Il s'y fit une petite cellule pour se mettre à couvert des injures de l'air, et y vécut fort austerement. Il se contentait des fruits que lui fournissait le bois où il demeurait, et de l'eau de la riviere qui en était proche. Ce saint pénitent mourut vers l'an 653.

Pratiques. 1. Combien de fois avons-nous été touchés du regret de nos péchés ? Combien de résolutions d'en faire pénitence ? Avons-nous commencé ?

2. Quand le cœur est véritablement converti, on n'est point effrayé de la pénitence la plus austere ; on ne craint que de n'en pas faire assez.

Priere. C'est pour nos pechés, Seigneur, que vous êtes mort sur la croix ; qu'un si grand amour nous excite à une grande pénitence.

(5 octobre.) S. GÉRARD, abbé. 10e. siecle.

Saint Gérard naquit sur la fin du neuvieme siecle, au village de Staves dans le comté de Namur. Il avait reçu de Dieu un esprit doux, qui le fit aimer de tout le monde, et une certaine inclination pour la piété, qui se manifesta dès l'âge le plus tendre. On lui donna une éducation telle qu'on la procurait alors aux enfans qu'on destinait à la profession des armes ; et après ses exercices militaires, il entra

au service de Bérenger comte de Namur, qui lui donna une charge dans ses troupes. La cour, écueil assez ordinaire de l'innocence, ne servait qu'à faire éclater davantage celle de Gérard. Comme un autre S. Martin, il menait la vie d'un moine sous un habit militaire, et cependant il ne gardait pas avec moins d'exactitude toutes les bienséances de son état, qui pouvaient s'accorder avec une régularité vraiment chrétienne. Possesseur de grands biens, il proportionnait ses aumônes à ses richesses, et ne se faisait point de nécessités imaginaires, pour avoir un prétexte de diminuer ses charités. Il savait qu'on ne gagne rien à se faire illusion soi-même, puisque la vérité qui nous jugera, ne peut être altérée ni affaiblie par tous les préjugés des hommes. Dieu bénit sa régularité en multipliant sur lui ses graces et ses bénédictions. Il lui donna surtout le don précieux de la priere, avec lequel on obtient tous les autres. Gérard avait tant d'amour pour ce saint exercice, qu'on pouvait dire qu'il priait partout et en tout temps. Revenant un jour de la chasse où il avait accompagné le comte Bérenger, pendant que les autres s'étaient retirés pour prendre quelques rafraîchissemens, il entra dans la chapelle de Brogne, et y demeura longtemps en priere. Il y trouva tant de consolation, que ce ne fut qu'avec peine qu'il abandonna son oraison. « Que ceux-là sont heureux, dit-il, qui n'ont point d'autre occupation que celle de louer le Seigneur, et de le prier le jour et la nuit. »

Quelque temps après, le comte Bérenger eut une affaire importante à négocier avec Robert, comte de Paris : il en chargea Gérard, qu'il envoya à la cour de France. Dès que Gérard fut arrivé à Paris, il y laissa ses gens, et alla loger seul dans l'abbaye de S. Denis, pour y demeurer quelques jours en retraite. Là uniquement occupé de Dieu et de la considération des biens célestes, il fut touché d'un vif désir de quitter le monde, et prit la résolution de l'exécuter. Il se hâta donc de terminer l'affaire pour laquelle il avait été envoyé ; et après avoir fini heureusement sa négociation, il retourna en rendre compte à Bérenger. Ce prince lui témoignant combien il était satifait de ses services, Gérard saisit cette occasion pour lui dire qu'il lui demandait pour toute récompense la permission de renoncer au monde, et de se consacrer à Jésus-Christ dans l'humble profession de moine. Il partit donc pour se rendre à Saint Denis.

Les religieux qui ne s'attendaient point à son retour, témoignerent beaucoup de joie de le revoir, et l'admirent aisément parmi eux. Comme de son temps l'étude n'entrait pas ordinairement dans l'éducation qu'on procurait aux enfans qu'on destinait aux armes, et que la plupart des gentils-hommes ne savaient pas lire, Gérard qui avait été élevé de même, ne rougit point de se mettre à apprendre à son âge les premiers élémens des sciences. Il s'y appliqua avec tant d'ardeur, qu'en peu de temps il apprit par cœur le pseautier

et fut en état d'entendre l'écriture sainte et les Peres. Il fit des progrès encore plus grands dans la piété et dans les vertus de son état. Il parut dans le monastere, ce qu'il avait eté à la cour, plein de mépris pour le monde et de lui-même, et déjà habitant du ciel par ses désirs. Dieu l'appela à la récompense des Saints, le 3 octobre de l'an 959.

PRATIQUE. Que de nécessités imaginaires, que de prétextes on allegue pour se dispenser de faire l'aumône ! Pense-t-on que c'est à Jésus-Christ même que l'on refuse un faible secours ? Est-ce donc ainsi qu'on peut se le rendre favorable ?

PRIERE. Faites-nous la grace, Seigneur, de ne nous occuper que de vous sur la terre, afin que nous ayons le bonheur de vous louer éternellement dans le ciel.

(4 octobre.) S. FRANÇOIS D'ASSISE. 13ᵉ. siecle

FRANÇOIS naquit à Assise en Ombrie dans les terres de l'état ecclésiastique, l'an 1182. Son pere nommé Pierre Bernardon, était marchand ; sa mere s'appelait Pique, tous deux honnêtes gens selon le monde; mais plus occupés de leur trafic, que de l'éducation de leurs enfans. Dieu préserva François des désordres ordinaires à la jeunesse ; il n'avait pas beaucoup de goût pour la piété et il aimait la dissipation ; mais il n'était pas dérangé. Après ses études superficielles, son pere le mit dans le commerce. Quoiqu'il fût, comme presque tous les marchands, sensible à l'intérêt, il aimait les pauvres et se plaisait à leur faire du bien. Dès l'enfance il s'était proposé de donner à tous ceux qui se présenteraient, sur-tout s'ils lui demandaient pour l'amour de Dieu.

L'aumône est une voix qui pénetre jusqu'au trône de Dieu : celui qui la fait, s'acquiert autant d'intercesseurs auprès du pere des miséricordes, qu'il y a d'indigens qu'il secoure : et François attribuait à ses aumônes les graces qui toucherent son cœur. Le Seigneur en ajouta d'autres, en lui envoyant des maux corporels, qui lui apprirent combien on doit peu compter sur la vie, et que la jeunesse la plus robuste est un faible rempart contre la mort. Revenu d'une maladie dangereuse, il sortit dans la ville avec un habit fort propre, qu'il mettait pour la premiere fois, lorsqu'il rencontra un gentilhomme fort pauvre, presque nu; François, touché de son état, lui donna cet habit. Un jour qu'il marchait à cheval dans la campagne, il rencontra un lépreux qui lui fit horreur : mais faisant aussitôt réflexion que pour servir Jésus-Christ, il faut commencer par se vaincre soi-même, il descendit de cheval, donna l'aumône à ce lépreux, et le baisa; depuis ce temps-là il cherchait ceux qui étaient attaqués du même mal, et les visitait.

Dans le dessein de se livrer entierement à la grande affaire de son salut, il renonça à l'héritage qu'il pouvait espérer après la mort de son pere ; et s'en alla sans autre habit qu'un manteau de méchante étoffe, chercher une solitude en chan-

tant par les chemins les louanges de Dieu. Il fut rencontré dans un bois par des voleurs, qui ne lui ayant rien trouvé le battirent cruellement, et le jeterent dans une fosse pleine de neige. Continuant sa route, il fut reconnu par un de ses anciens amis, qui le mena chez lui, et l'obligea de recevoir une tunique pour mettre sous son manteau.

François s'étant mis dans l'état que Jésus-Christ conseillait à ses disciples pour la prédication de l'évangile, alla prêcher la pénitence, et fit dès le commencement, des conversions éclatantes. Quelques-uns de ceux que ses discours avaient touchés, voulurent s'attacher à lui, et mener le genre de vie qu'il avait embrassé. François les asssembla; et après leur avoir beaucoup parlé du royaume de Dieu, du mépris du monde, du renoncement à sa propre volonté, et de la mortification du corps, leur donna sa regle. Entr'autres choses, il y exhorte les freres au travail des mains; mais il veut qu'ils se contentent de recevoir pour le prix de leurs ouvrages les choses nécessaires à la vie, pourvu que ce ne soit pas en argent. Il leur défend de prêcher sans la permission de l'évêque, ni de rien posséder en propre. Il veut que leurs prédications soient courtes, mais exactes, fondées sur la parole de Dieu, et qu'ils ne disent rien qui ne porte véritablement à l'édification.

Les peuples avaient pour lui une telle vénération, que lorsqu'il entrait dans une ville, on sonnait les cloches : le clergé et le peuple venaient au-devant de lui; et souvent on s'empressait de le toucher. Voyant un de ses compagnons étonné de ce qu'il souffrait ces honneurs, il lui dit; « Sachez, mon frere, que je renvoie à Dieu tous ces respects, sans m'en rien attribuer; et les autres y gagnent, en honorant Dieu dans la plus vile de ses créatures. » C'est ainsi qu'il avait coutume de se nommer. Un de ses religieux lui ayant demandé comment il pouvait se croire tel, il lui répondit : « Si le plus scélérat de tous les hommes avait reçu de la miséricorde de Dieu autant de graces que moi, il en serait plus reconnaisant que je ne le suis. »

Il recommandait fréquemment cette humilité à tous ses disciples comme une vertu fondamentale du christianisme, et particuliérement de l'état religieux. Le pape lui ayant demandé s'il voulait qu'on élevât ses religieux aux dignités ecclésiastiques : « Le nom qu'ils portent, répondit-il, avertit qu'ils ne doivent pas penser à s'élever. Si votre Sainteté souhaite qu'ils soient utiles à l'Eglise, qu'elle les tienne toujours dans l'état humble auquel ils ont été appelés. » Comme ses disciples lui demandaient un jour laquelle de toutes les vertus était la plus agréable à Dieu : « La pauvreté, leur dit le Saint, est la voie du salut, la nourriciere de l'humilité, et la racine de la perfection. Ses fruits sont cachés, mais ils se multiplient en une infinité de manieres. »

Jamais pour se retirer de cette pauvreté, ni pour en di-

minue les rigueurs, il ne voulut consentir à retenir la moindre portion des biens que les novices avaient dans le monde. Quelques personnes qui connaissaient son exactitude sur ce point, crurent l'en faire relâcher en lui remontrant, que s'il voulait retenir de ces biens, il pourrait satisfaire aux devoirs de l'hospitalité. « A Dieu ne plaise, dit il, que pour quoi que ce soit, nous donnions atteinte à la sainteté de notre regle : il vaut mieux être dans la nécessité de dépouiller l'autel de la sainte Vierge, qui nous saura plus de gré d'observer les conseils de son fils, que de parer ses autels. » Ce fut dans le même esprit qu'il se dépouilla dans un voyage, d'un petit manteau qu'il portait sur son habit, pour en revêtir un pauvre presque nu. « Ce manteau lui appartient, dit-il à son compagnon, en se dépouillant ; car J. C. nous l'a prêté, pour le rendre à celui qui serait plus pauvre que moi. »

Rien ne fut capable d'affaiblir en lui cet amour qu'il avait pour la pauvreté ; et jamais sous prétexte du bien de son ordre, le voile ordinaire dont se couvre la cupidité, il ne voulut ni richesses, ni distictions. Dans le premier chapitre qu'il fit tenir, plusieurs freres le prierent d'obtenir du Pape un privilége en vertu duquel ils pussent prêcher partout où il leur plairait, même sans permission des évêques. Cette proposition déplut au saint homme, et il répondit avec indignation. « Quoi, mes freres, vous ne connaissez pas la volonté de Dieu. Il veut que nous gagnions les supérieurs par l'humilité et le respect, afin d'attirer par la parole et le bon exemple ceux qui leur sont soumis. Quand les évêques verront que vous vivez saintement, et que vous ne voulez point entreprendre sur leur autorité, ils vous prieront d'eux-mêmes de travailler au salut des ames dont ils sont chargés. »

Quand il sentit sa fin approcher, il redoubla les rigueurs de la pénitence. Le jour même de sa mort, il se fit lire le treizieme chapitre de l'évangile de saint Jean, et récita le pseaume 141. Après avoir dit ces dernieres paroles : « Les justes sont dans l'attente de la justice que vous me rendrez, » il s'endormit dans le Seigneur, étant âgé de 45 ans, l'an de Jésus-Christ 1226.

PRATIQUE. La pauvreté et l'humilité sont les gardiennes des autres vertus. On le sait, on le dit : quand travaillera-t-on à les acquerir?

PRIERE. Seigneur, faites que nous pensions seulement que nous sommes nés sur votre croix, et faites-nous la grace de la porter par la pauvreté et par les humiliations.

(5 *octobre.*) Ste. GALLE, VEUVE. 6e. siecle.

SAINTE GALLE était fille du patrice Symmaque le jeune, un des premiers hommes de son siecle. Galle qui fut mariée fort jeune, perdit son mari la prmiere année de ses noces. Pour lors elle renonça généreusement au monde, et à tous les avantages d'une brillante fortune, pour ne plaire

qu'à Dieu dans le secret d'une solitude qu'elle s'était faite auprès de la basilique du Vatican. On voulut l'engager à se marier et à se prêter au siecle à qui elle pouvait plaire. Mais elle aima mieux ne s'occuper qu'à plaire à J. C. Heureux celui qui porte le joug du Seigneur dans sa jeunesse, se disait-elle à elle-même ! et ne voulant point en porter d'autre, elle oublia si bien le monde, que le monde enfin parvint à l'oublier comme elle le désirait.

Les austérités de la pénitence à laquelle elle se livra, la réduisirent à une maigreur extrême, et à de fréquentes incommodités, qu'elle souffrit avec beaucoup de patience. Comme elle s'était réservé l'usage des grands biens dont elle avait été héritiere, elle s'en servit pour se faire des amis auprès de Dieu, en assistant ceux qui étaient dans le besoin. Elle demandait continuellement à Dieu d'être véritablement une veuve chrétienne, qui ne profite de sa liberté que pour vaquer davantage à la priere et aux bonnes œuvres. Dieu lui envoya différentes maladies, qui jointes à la rigueur de sa pénitence, consumerent peu à peu cette sainte victime Dans les dernieres années de sa vie, il permit encore qu'elle fût attaquée d'un cancer qui lui rongea le sein, et lui causa les douleurs les plus vives. Le Seigneur finit sa pénitence par une sainte mort, vers le milieu du sixieme siecle.

PRATIQUES. 1 Que gagne-t-on à plaire au monde ? L'enfer. Travaillons à ne plaire qu'à Dieu, et nous gagnerons un bonheur éternel.

2. Dieu purifie par les afflictions ceux qu'il aime. Nous prenons des remedes amers et dégoûtans pour la santé de notre corps, et nous ne voulons rien souffrir pour la guérison de notre ame.

PRIERE. Seigneur, souverain médecin de nos ames, ceux que vous aimez sont malades ; si vous le voulez, vous pouvez nous guérir.

(*6 octobre.*) S. BRUNO. 11e. siecle.

SAINT BRUNO, le restaurateur de la vie solitaire en Occident, naquit à Cologne vers l'an 1060. Ses parens, distingués par leurs richesses, étaient encore plus recommandables par leurs vertus. Bruno ne se prépara point dans sa jeunesse ces remords souvent infructueux que l'on ressent dans un âge plus avancé, sur des années précieuses qu'on a données au monde et à ses plaisirs. On le vit de bonne heure élevé au-dessus des faiblesses ordinaires à ceux de son âge ; et le Seigneur qui le conduisait comme par la main, mit son innocence à couvert de tous les dangers qu'on court dans le siecle. Après avoir excellé dans les belles lettres, il se distingua encore plus dans la théologie et dans la science des peres ; il se rendit si habile, qu'il passa pour un des plus célebres docteurs de son temps. Il était encore très-jeune, lorsque S. Annon, son archevêque, le fit venir à Cologne, le pourvut d'un canonicat dans l'Eglise de Saint-Cunibert, et l'éleva aux premiers ordres sacrés. Après la mort d'Annon, il fut chanoine et chancelier de l'église de Reims. Comme

Bruno s'entretenait un jour avec quelques amis, des dangers où le siecle nous expose, et particulierement des troubles qui divisaient alors l'Eglise de Reims; ils prirent tous ensemble la résolution d'abandonner au plutôt les biens passagers de cette vie, et d'embrasser l'état monastique. C'est saint Bruno lui-même qui nous l'apprend dans une de ses lettres.

Ils s'adresserent pour cela à saint Hugues, évêque de Grenoble, qui les conduisit lui-même l'an 1084, dans un affreux désert appelé Chartreuse. Voici ce que Guilbert de Nogent rapporte de la vie de ces premiers solitaires. Ils avaient chacun leur cellule séparée: mais ils passaient ensemble les saints jours de dimanche. En se séparant, ils emportaient un pain, et une seule sorte de légumes pour toute la semaine. Tout était pauvre chez eux, et même dans leur Eglise, où l'on ne voyait ni or ni argent, excepté un calice. Mais ils étaient riches en livres; et leur travail ordinaire était de les copier.

Le saint évêque de Grenoble, charmé de voir former auprès de lui ce nouveau peuple de Saints, allait souvent les visiter, sans avoir égard à la difficulté des chemins, et il ne faisait rien de considérable sans consulter Bruno. Le comte de Nevers, Seigneur d'une grande piété, attiré par l'odeur de leur vertu, accourut comme les autres, à cet asile de la vertu, et après y être resté quelque temps pour s'affermir par leur exemple dans l'amour qu'il avait déjà pour le bien, il en sortit en rendant graces à Dieu, des merveilles que sa droite avait opérées dans les cœurs où il daignait habiter. Quelque temps après, il leur envoya beaucoup de vaisselles d'argent, qu'il les priait d'accepter à cause de lui. Mais ces saints solitaires aimaient trop la pauvreté, pour souffrir que l'on y donnât la moindre atteinte. Ils renvoyerent donc au comte toute cette argenterie, en lui disant qu'elle leur était inutile: et le comte leur envoya beaucoup de cuirs et de parchemins pour servir à leurs ouvrages.

Saint Bruno se sentant près de sa fin, assembla la communauté, et leur raconta toute la suite de sa vie depuis son enfance, par forme de confession générale. Ensuite il fit sa profession de foi, qu'il conclut ainsi: « Je crois les sacremens que l'Eglise croit; et nommément que le pain et le vin consacrés sur l'autel, sont le vrai corps de Notre Seigneur Jesus-Christ, sa vraie chair et son vrai sang, que nous recevons pour la rémission de nos péchés et dans l'espérance du salut éternel. Il mourut un dimanche 6 octobre, l'an 1101. »

PRATIQUES. 1. On voit les maux de l'Eglise, on s'en entretient; mais on ne pense point à diminuer ces maux par des prieres ferventes, et par une conversion sincere.

2. Un véritable pauvre craint autant les richesses qu'un avare craint la pauvreté.

PRIERE. Vous savez, Seigneur, ce qui nous convient; ne permettez pas que nous quittions sans votre ordre l'état où votre providence nous a placés.

(7 *octobre*. S. PARDOU, ABBÉ DE GUÉRET. 7e. siecle.

PARDOU naquit vers l'an 658 à Sardenne, village de la Haute-Marche près de Guéret. Ses parens n'avaient rien de considérable selon le monde : leur emploi était de cultiver la terre. Contens de la médiocrité de leur fortune, ils ne penserent point à donner à leur fils une éducation propre à le conduire dans un état différent du leur. Le jeune Pardou suivait sans aucune pensée d'ambition la profession de son pere, et contemplait le créateur dans les productions de la nature, lorsqu'un accident imprévu le rendit aveugle. Il ne s'attrista point de cet événement : il se soumit à Dieu, qui regle tout pour le plus grand bien de ses élus. Le Seigneur récompensa sa foi et sa patience ; et pendant que son corps était privé de la lumiere extérieure, le Saint-Esprit l'instruisait lui-même, et lui inspirait le mépris du monde et de tout ce qui ne porte pas à Dieu.

Cependant la vue lui revint insensiblement. Il n'en profita que pour se livrer à toutes les bonnes œuvres qu'il était en état de faire. Enfin poussé par le désir d'une plus grande retraite, il se sépara de ses parens, et se fit une espece d'hermitage où il continua avec une nouvelle ardeur ses exercices de piété. Il y avait déjà quelque temps qu'il n'était plus occupé que de Dieu et de son propre salut, lorsque Lanthaire comte de Limoges jeta les yeux sur lui pour lui donner la conduite d'un monastere qu'il venait de faire bâtir, aux sources de la riviere de Gartempe. Après avoir consulté Dieu dans la priere, il se rendit aux vœux de Lanthaire. Depuis qu'il fut entré dans ce monastere, il n'en sortit plus ; il garda toujours l'abstinence de la chair, ne porta point de linge et ne fit aucun usage du bain. On prétend qu'il ne mangeait qu'une fois la semaine ; et encore sa nourriture était toujours quelque mets sec et sans apprêt ; souvent il se piquait le corps avec un fer pointu ; et jamais il n'était sans quelque blessure. La nuit il priait aussi long-temps qu'il pouvait, prosterné contre terre, et les bras étendus, jusqu'à ce que son corps accablé l'obligeât de prendre quelque repos. Après Matines, il s'exerçait à reciter par cœur les leçons de l'office ; et après Laudes, il répétait avec beaucoup de réflexions ce que l'Eglise chante en l'honneur des Saints. Depuis Tierce jusqu'à Sexte, il allait prier devant chaque autel. Il demeurait en silence entre Sexte et None. Vers None, il recevait les pauvres et les malades qui venaient le voir, et leur donnait de saintes instructions tirées de la parole de Dieu.

Pardou eut la consolation de voir la regle se maintenir sans aucun affaiblissement pendant toute sa vie. Les bâtimens du monastere penserent périr par les incursions des Sarrasins. Ces peuples sortis de l'Egypte pour venir faire leurs ravages en France, après avoir été défaits en Poitou par

Charles Martel, se rallierent et se jeterent dans la marche. A leur approche, les religieux de Guéret voulurent obliger leur saint Abbé de prendre la fuite, et déjà ils avaient préparé un chariot pour le conduire dans un lieu sûr; mais Pardoux ne voulut point sortir du monastere : il leur dit que pour eux il leur conseillait de se retirer, et qu'il resterait seul. Il eut recours à Dieu par une priere fervente, et il garantit sa maison de la fureur des ennemis. Etant parvenu à une heureuse vieillesse, il s'endormit dans le Seigneur, le septieme jour de sa maladie, âgé d'environ 80 ans, l'année 757, et fut enterré dans son monastere.

Pratiques. 1. Les parens cherchent à élever leurs enfans au-dessus de leur condition : est ce l'esprit de l'Evangile qui les fait agir ?

2. La confiance en Dieu est le puissant secours contre les dangers : on y succombe, parce qu'on a peu de foi.

Priere. Seigneur, vous voyez à quels dangers nous sommes exposés : augmentez notre confiance en vous, et nous ne périrons point.

(8 *octobre.*) S.te THAÏS, PÉNITENTE. 5.e siecle.

Vers le milieu du quatrieme siecle, il y avait en Egypte une fameuse courtisanne, nommée Thaïs, qui devint dans la suite un modele de pénitence pour les pécheurs. Une grande beauté, de l'esprit et une mauvaise éducation furent la cause de sa perte. Se voyant recherchée par beaucoup de jeunes gens débauchés, elle se livra au mal, et y entraina une infinité de personnes. Elle avait reçu les premiers principes de la religion; elle croyait en Jésus-Christ, et elle était très-persuadée d'une éternité de peines pour les méchans, et du bonheur que les justes attendent. Mais ces vérités se trouvaient étouffées en elle par l'amour du plaisir et le désir du gain; de sorte qu'elle n'était chrétienne que de nom, et qu'elle n'avait qu'une foi stérile.

Dieu eut pitié d'elle, et lui envoya Paphnuce, célebre anachorete da la Thébaïde. Elle fut touchée de ses discours, et cédant aux impressions de la grace, elle se jeta à ses pieds, les yeux baignés de larmes, et lui dit : « Mon pere, ordonnez-moi telle pénitence que vous jugerez convenable, car j'espere que Dieu me fera miséricorde par vos prieres. Je vous demande seulement trois heures de temps, et après cela je me rendrai où il vous plaira, et j'exécuterai tout ce que vous me commanderez. » Paphnuce lui prescrivit tout ce qu'elle avait à faire, et lui marqua le lieu qui devait lui servir de retraite, aussitôt que le terme qu'elle lui avait demandé, serait expiré. Thaïs employa ces trois heures à ramasser tout ce qu'elle avait acquis par ses péchés, d'or, d'argent, d'habits et de meubles : puis en ayant fait un monceau au milieu de la ville, elle y mit elle-même le feu devant tout le peuple, et invita ceux qui lui avaient fait ces présens, et qui avaient été les complices de ses crimes, à prendre part à ce sacrifice.

Quand tout fut consumé, elle partit à la hâte, pour se

rendre au lieu que Paphnuce lui avait marqué ; et après avoir demandé à Dieu la grace de se sacrifier elle-même pour expier ses péchés, elle suivit le saint homme, qui la conduisit dans un monastere de filles. Thaïs y entra avec joie, et docile à tout ce que Paphnuce voulut lui prescrire, elle se laissa enfermer dans une cellule, dont le saint vieillard scella la porte avec du plomb, comme s'il en eût voulu faire son sépulcre. Convaincue de cette importante verité, qu'il faut que le pécheur se juge et se condamne lui-même, pour prévenir un jugement plus rigoureux, elle ne demanda à Dieu que la grace de satisfaire en ce monde à sa justice, pour n'éprouver en l'autre que sa miséricorde. Saint Paphnuce commanda aux sœurs du monastere de lui porter seulement chaque jour un peu de pain et d'eau, durant tout le reste de sa vie. Avant que le saint homme se retirât, Thaïs lui dit : « Mon pere, enseignez-moi comment je dois prier Dieu. » Paphnuce lui répondit : « Vous n'êtes pas digne de proférer son saint nom, puisque vos levres sont pleines d'iniquités ; ni d'élever vos mains vers le ciel, puisqu'elles sont souillées de tant d'impuretés ; mais contentez-vous de regarder du côté de l'Orient, et de répéter souvent ces paroles : *Vous qui m'avez formée, ayez pitié de moi.* » Thaïs ayant passé trois ans dans une vie pénitente, Paphnuce alla consulter saint Antoine sur son sujet, et lui demanda s'il y avait lieu d'espérer que Dieu eût pardonné à cette pécheresse. « C'est le Seigneur qu'il faut consulter, dit saint Antoine. » Il passa la nuit en prieres avec Paphnuce, Paul le simple et ses autres disciples. Dieu qui se plaît à révéler ses secrets aux humbles, fit connoître à Paul qu'il avait destiné une place dans le ciel pour Thaïs. Sur cette révélation, Paphnuce accourut au monastere, et la fit sortir de la cellule. Thaïs, que la considération des jugemens de Dieu et de ses iniquités alarmait encore, malgré cette rigoureuse pénitence, pria le saint vieillard de la laisser le reste de ses jours dans l'état où il l'avait mise. Mais Paphnuce lui dit : « Sortez, ma fille ; Dieu vous a fait miséricorde. Elle lui répondit : Je le prends à témoin, que depuis que je suis entrée ici, j'ai mis tous mes péchés comme en un monceau devant mes yeux, je n'ai point cessé de les considérer et de les pleurer. C'est pour cela, lui dit Paphnuce, que Dieu vous les a remis. » Elle sortit donc de sa prison, pour vivre avec les autres sœurs. Dieu, content de sa pénitence, la retira du monde quinze jours après sa sortie.

PRATIQUES. 1. Nous savons les vérités de l'Evangile, mais nous n'en nourrissons pas notre cœur, et nous ne les pratiquons pas.

2. On va à confesse, mais on ne fait pas pénitence. Pensons que nous avons offensé un Dieu juste, qui nous jugera dans toute sa sévérité, si nous ne le prévenons, en nous jugeant nous-mêmes.

PRIERE. Seigneur, si vous ne touchez notre cœur, il est plus dur que les pierres ; que votre miséricorde nous conduise à une sincere conversion.

(9 *octobre.*) S. DENIS ET SES COMPAGNONS MART. 3.e siecle

ON lit dans quelques auteurs que la religion chrétienne avait été prêchée dans une partie des Gaules par saint Luc, et sur tout par saint Crescent, disciple de saint Paul. Les Eglises de Marseille, de Lyon et de Vienne furent redevables de la lumiere de la foi à des prédicateurs grecs ou asiatiques, mais qui avaient reçu leur mission du siége apostolique de Rome. En effet, le pape Innocent I assure, de la maniere la plus expresse, dans une de ses épîtres qui nous a été conservée, que les fondateurs des Eglises des Gaules, de l'Espagne et de l'Afrique avaient été ordonnés évêques par saint Pierre et ses successeurs. L'histoire des Martyrs de celle de Lyon et de Vienne qui souffrirent en 177, prouve qu'elles étaient très-florissantes dans le second siecle.

Saint Irénée étendit beaucoup le royaume de Jésus-Christ dans les Gaules, et laissa plusieurs disciples célebres, dont deux allerent exercer leur zele en Italie et dans d'autres contrées éloignées. La lumiere de l'évangile cependant ne pénétra pas sitôt à l'extrémité des Gaules, comme nous l'apprenons de Sulpice Sévere, et des actes de saint Saturnin. Saint Germain de Paris et sept autres Evêques français disent dans une lettre à sainte Radégonde, qu'à la vérité la foi avait été plantée dans les Gaules dès la naissance du christianisme, mais qu'elle n'y avait pas fait des progrès bien rapides jusqu'à l'an 360, que la miséricorde divine y envoya saint Martin. Il n'en est pas moins certain qu'on y voit en divers endroits de nombreuses Eglises, qui avaient été fondées par sept évêques envoyés par le Saint-Siége, vers l'an 250.

Saint Grégoire de Tours dit que ces sept évêques furent saint Denis de Paris, saint Gratien de Tours, saint Trophime d'Arles, saint Paul de Narbonne, saint Saturnin de Toulouse, saint Austremoine d'Auvergne, saint Martial de Limoges. On croit que saint Denis était le chef de cette mission. Ce qui est certain, c'est que des sept évêques, ce fut lui qui porta le plus loin la prédication de l'évangile. Il s'avança jusqu'à Paris, accompagné de plusieurs saints ministres, qui voulurent être associés à ses travaux, pour avoir part à sa récompense.

La ville de Paris était resserrée alors dans l'ile, qu'on nomme aujourd'hui LA CITÉ. Saint Denis avait déjà beaucoup souffert, lorsqu'il y arriva ; car ayant traversé des pays idolâtres, il avait prêché la foi dans presque tous les lieux où il avait passé ; et les païens amateurs de leurs superstitions, l'avaient souvent maltraité. Mais Dieu lui avait préparé à Paris la couronne du martyre. Cette ville, plus attachée que les autres à ses superstitions, souffrit d'abord impatiemment l'ardeur de son zele, en persécutant avec cha-

leur celui qui voulait qu'on renonçât à leur culte. Mais la vertu que Dieu donnait à ses prédications, fit bientôt un grand nombre de conversions. On voyait tous les jours la croix du Sauveur arborée en quelque lieu, et quelques idoles renversées. Le peuple, frappé de l'éclat et du nombre de ses miracles, s'écriait : « Un Dieu plus puissant que les » nôtres est descendu parmi nous : » et saint Denis leur ayant fait connaître qu'il n'était lui-même que le ministre de Dieu, qui l'avait envoyé vers eux et par qui il opérait toutes ces merveilles, les conduisit à adorer par la foi ce Dieu invisible aux sens, mais rendu visible par les effets de sa toute-puissance.

Tant de conversions allumerent la fureur de ceux qui demeurerent dans l'aveuglement. Mais ce qui les irrita davantage, c'est que le saint Apôtre voyant croître le nombre des fideles, leur bâtit une Eglise pour y prier en commun, et y établir un clergé, pour partager avec lui les fonctions du ministere. A cette vue les idolâtres, et surtout les prêtres des faux dieux s'arment contre le Seigneur et son Christ. Il s'éleve une persécution violente contre l'Eglise. On se saisit de S. Denis et de ses deux plus fideles compagnons, Rustique prêtre, et Eleuthere diacre. On croit qu'il furent mis en prison au lieu où est à présent Saint-Denis de la Chartre. Ils se réjouirent de pouvoir donner leur vie pour la vérité qu'ils avaient prêchée, et demanderent à Dieu, au nom de qui ils avaient parlé, qu'il les assistât dans les tourmens, et qu'il leur donnât la patience chrétienne. Ils furent exaucés. Ils confesserent tous trois courageusement la foi qu'il avaient prêchée ; et après avoir été éprouvés par les fouets et par divers autres tourmens, le juge nommé Sisinnius Fescennius leur fit trancher la tête. Ce fut, comme on le croit, sur la fin du troisieme siecle. Les païens avaient dessein de jeter leurs corps dans la riviere ; mais une dame nommée Catule, trouva le moyen de les enlever, et de les cacher dans une terre prête à ensemencer. Après la persécution, les chrétiens y bâtirent une Eglise : on croit que c'est dans le même lieu que le roi Dagobert fit bâtir, au commencement du septieme siecle, la célebre abbaye de Saint-Denis.

Pratiques. 1. Qu'il est aisé de perdre la foi ? craignons, puisque nous en profitons si peu.

2. Que la fête de nos Apôtres et de nos peres renouvelle en nous le désir de profiter de leurs saintes instructions, et de vivre conformément au saint Evangile qu'ils nous ont annoncé.

Priere. Graces vous soient rendues, ô mon Dieu ! pour le don précieux de la foi que vous nous avez accordé ; mais faites-nous faire ce que nous croyons.

(10 *octobre.*) S. FRANÇOIS DE BORGIA, CONFES. 16.e siec.

Saint François de Borgia, fils de Jean de Borgia III duc de Gandie ; et grand d'Espagne, naquit à Gandie, petite ville du royaume de Valence, le 28 octobre 1510. On lui

donna au baptême le nom de François, parce que sa mere, s'étant trouvée en péril lorsqu'elle le mit au monde, avait eu recours à l'intercession de saint François d'Assise.

Il passa une partie de sa premiere jeunesse auprès de l'archevêque de Sarragosse son oncle ; ensuite on l'envoya à la cour. A l'âge de 18 ans, il épousa Eléonor de Castro, que l'impératrice Isabelle avait amenée de Portugal, et il fut fait premier écuyer de cette princesse.

Saint François de Borgia avait eu dès son enfance un grand fond de piété, que l'air de la cour ne put altérer ; divers événemens contribuerent encore à l'augmenter. L'impératrice Isabelle étant morte à Tolede, l'an 1539, François assista à ses funérailles qui se firent à Grenade. Il fut présent à l'ouverture de de son cercueil, qui se faisait pour reconnaître que c'était véritablement son corps à qui l'on allait rendre les honneurs dûs à son rang. Il fut vivement touché en voyant les ravages que la mort avait faits dans peu de jours sur une princesse dont la beauté avait fait l'admiration de la cour, et il prit dès-lors une résolution, qu'il garda toute sa vie, de ne s'attacher à aucune chose mortelle.

Il entendit ensuite l'oraison funebre de l'impératrice, qui fut prononcée par le pere Avila, célebre prédicateur d'Espagne. François déjà frappé du spectacle qu'il avait vu, écouta son discours avec une attention singuliere, et voulut avoir des entretiens particuliers avec l'homme de Dieu qui l'avait prononcé. Il découvrit au pere Avila l'état de sa conscience, et par ses conseils, il fit vœu d'embrasser l'état religieux, s'il survivait à sa femme.

Cependant il fut fait vice-roi de Catalogne, et commandeur de l'ordre de Saint Jacques : mais ces nouvelles dignités n'affaiblirent point la sainte résolution qu'il avait prise de vivre dans un parfait détachement du monde, et de ne songer qu'à son salut. Tandis qu'il donnait tous ses soins aux affaires publiques, mortifiant sa chair par toutes les austérités qui sont en usage dans les cloîtres, et prenant sur son sommeil pour donner plus de temps à la méditation et à la priere.

Trois religieux célebres par leur vertu et par leur doctrine, dont deux étaient de l'ordre de saint Dominique, et l'autre de celui de saint François, l'aidaient de leurs conseils dans les pratiques de la piété. Ce fut par l'avis de ces saints religieux qu'il fréquenta les sacremens avec plus d'assiduité qu'on ne le faisait pour l'ordinaire de son temps. Il se confessait toutes les semaines ; il communiait en public toutes les fêtes solennelles, et en particulier tous les dimanches. Cette conduite donna lieu à la censure de quelques zélés indiscrets, qui s'imaginerent que c'était manquer de respect à l'égard de Jésus-Christ, sur-tout pour un homme du grand monde, que d'en approcher si souvent. On tâcha de rendre suspecte au Saint la méthode de ceux qui le conduisaient dans la voie du salut, et pour se déterminer, il consulta le pere Ignace, qui était alors à Rome occupé à l'établisse-

ment de sa compagnie. Saint Ignace ayant connu le détail de sa vie et les dispositions de son cœur par les lettres qu'il lui écrivit, le confirma dans l'habitude où il était de communier tous les dimanches, et l'exhorta à y persévérer.

L'an 1542, saint François de Borgia perdit son pere, et devint par cette mort quatrieme duc de Gandie. Il saisit cette occasion pour se démettre de la vice-royauté de la Catalogne, et pour obtenir la permission de se retirer dans ses terres.

L'an 1546, François perdit sa femme, qui lui laissa huit enfans, cinq fils et trois filles. Cette mort lui imposa l'obligation d'accomplir le vœu qu'il avait fait d'embrasser l'état religieux, en cas que sa femme mourût avant lui. Il n'avait alors que 36 ans, et il ne balança pas un moment à prendre les mesures nécessaires pour accomplir un engagement qui aurait paru pénible à tout autre qu'à lui.

Il fit une retraite sous la conduite de Lefevre, qui avait été le premier compagnon de saint Ignace, et il ajouta au vœu général et indéterminé qu'il avait fait d'entrer dans quelque ordre religieux, le vœu particulier d'entrer dans la compagnie de Jésus. Il en écrivit à saint Ignace, fondateur de cette compagnie, qui lui prescrivit toutes les mesures qu'il avait à prendre pour exécuter son dessein.

Le même Saint obtint un bref du Pape, qui permettait au duc de Gandie de faire secretement les vœux de profès dans la compagnie de Jésus, et de rester quatre ans dans le monde après l'émission de ses vœux, pour régler toutes les affaires de sa famille, et pourvoir à l'établissement de ses enfans.

L'an 1550, il se rendit à Rome, où il prit l'habit de Jésuite, après avoir authentiquement renoncé à toutes ses dignités et à tous ses biens. Il retourna ensuite en Espagne, dans la crainte que le Pape ne le fît cardinal. L'empereur sollicita vivement pour lui cette dignité, et son éloignement précipité ne l'aurait pas empêché d'être nommé au cardinalat, si le pere Ignace n'avait fait au Pape de fortes représentations pour prévenir l'effet des sollicitations de Charles V. Cependant le Pape ne put se dispenser d'offrir le chapeau à saint François de Borgia; mais il promit au pere Ignace qu'il le laissait libre de le refuser, ou de l'accepter. Le Saint ne balança pas et le refusa, ainsi que le pere Ignace, qui connaissait les dispositions de son cœur, s'y était attendu.

Saint François de Borgia s'occupait, en Espagne, à travailler au salut des ames, selon l'esprit du nouvel institut qu'il avait embrassé : il convertit un grand nombre de pécheurs, qui n'étaient pas moins touchés de ses exemples, que de ses discours.

Saint Ignace le nomma visiteur dans les royaumes d'Espagne et de Portugal.

Lainez, 2.e général de la compagnie de Jésus, et succes-

seur immédiat de saint Ignace, le choisit pour un de ses quatre assistans; ce qui obligea le Saint de se rendre à Rome, où il fut élu lui-même général après la mort de Lainez. Il s'acquita de cet emploi avec un zele et une application extraordinaires, et travailla avec succès à maintenir dans son ordre l'esprit de son saint fondateur. Il fut obligé d'accompagner en France le légat Alexandrin, neveu du pape Pie V, et à son retour à Rome, il mourut l'an 1572, âgé de 62 ans, et fut canonisé par le pape Clement X, l'an 1561.

PRATIQUE. Quel spectacle que celui qu'offrirent aux yeux de S. François de Borgia les hideux ravages de la corruption sur le visages d'une reine, qui peu de jours auparavant réunissait ce que les mondains estiment le plus, la puissance et la beauté? Pénétrons-nous comme lui de la vanité des choses humaines, et nous n'estimerons que les biens incorruptibles.

PRIERE. Seigneur, qui, par votre grace, rendîtes votre Saint fidele dans le monde à tout ce que lui imposaient et le soin d'une famille et le rang où vous l'aviez fait naître; accordez-nous de remplir fidelement tous nos devoirs, et de procurer votre gloire, autant qu'il sera en nous, dans tous les états où votre divine providence nous aura placés.

(11 *octobre.*) St PÉLAGIE, 5 siecle.

La premiere profession de Pélagie fut d'être comédienne à Antioche. Ayant été touchée d'une exhortation qu'elle entendit faire à saint Nonne, évêque d'Héliopolis, elle écrivit au Saint, pour lui demander la permission de l'aller trouver Nonne lui répondit: « Je consens à ce que vous me demandez; mais prenez garde dans quel esprit vous viendrez chez moi; songez que vous ne pouvez tromper Dieu. Je vous parlerai, mais en présence des autres évêques. »

Pélagie qui agissait sincerement, courut se jeter aux pieds de saint Nonne, et le conjura de lui donner le baptême: car elle n'était que catéchumene. Comme son désir paraissait sincere, le saint Evêque et les autres qui étaient présens, crurent qu'il fallait lui accorder ce qu'elle demandait. Elle reçut donc le baptême et les sacremens de confirmation et d'eucharistie, qui se donnaient alors ensemble. Dès le lendemain, elle mit aux pieds de saint Nonne tout ce qu'elle avait de biens et d'habits, et donna la liberté à ses esclaves. Le huitieme jour après son baptême, auquel elle devait quitter la robe blanche que les nouveaux baptisés portaient pendant huit jours, elle se revêtit d'un cilice et d'un méchant habit; étant partie la nuit même, elle s'en alla secretement à Jérusalem, se bâtit une cellule sur la montagne des Oliviers, et s'y enferma. Elle passa ainsi le reste de sa vie dans une pénitence extraordinaire. On croit qu'elle vivait au commencement du cinquieme siecle.

PRIERE. Seigneur, nous sommes tous pécheurs, convertissez-nous, et faites-nous expier par la pénitence les fautes que nous avons commises contre votre souveraine majesté.

(12 *octobre.*) LES MARTYRS D'AFRIQUE. 5e. siecle.

HUNERIC, roi des Vandales en Afrique, ayant résolu la ruine totale de la foi catholique dans toute l'étendue de ses états, envoya pour une seule fois, en exil dans les déserts, quarante-neuf mille cent soixante et seize, tant évêques que prêtres, diacres et simples fideles, malgré les incommodités et les maladies d'un grand nombre, et le grand âge des autres. Du nombre de ces derniers était l'évêque Félix, à qui la paralysie avait fait perdre le sentiment et la parole. Quelques-uns des principaux représenterent au roi la situation de cet Evêque, le prierent de le laisser mourir à Carthage, puisqu'il lui restait si peu de temps à vivre, et que d'ailleurs, il n'était presque pas possible de l'emmener. Ce prince cruel répondit en fureur : S'il ne peut aller à cheval, qu'on l'attache avec des cordes à des bœufs, qui le traîneront dans le lieu où je veux qu'il aille. Ainsi l'on fut contraint de le mettre de travers sur un mulet, comme l'on aurait fait d'un tronc d'arbre.

Tous ces confesseurs de la divinité de Jésus Christ furent assemblés dans les villes de Sicque et de Lare, pour être mis sous la garde des Maures qui devaient les conduire dans les déserts. Deux comtes des Vandales qui étaient chargés de l'exécution des ordres du roi, crurent qu'il leur serait aisé de ramener à la religion du prince cette troupe accablée d'infirmités et de fatigues : ainsi ils leur proposerent d'obéir à ce que la cour demandait d'eux. Mais ils furent bien étonnés de trouver parmi un si grand nombre une confession unanime de la foi catholique. Ils prirent donc le parti de les faire enfermer dans de vastes prisons, où d'abord on les traita avec quelque ménagement.

Quand les exécuteurs de la persécution virent qu'ils ne gagnaient rien par-là, ils eurent recours aux mauvais traitemens. Les serviteurs de Jésus-Christ furent resserrés dans de méchantes petites chambres, avec défense expresse aux gardes de les laisser visiter : et ceux qui par argent ou par pitié, se laissaient gagner, étaient chargés de coups de bâtons, dès qu'on le savait. Les saints confesseurs se trouverent réduits par la petitesse des lieux, à demeurer entassés les uns sur les autres comme les fagots d'un bûcher, ou plutôt comme les grains d'un froment très-pur. Comme on ne leur permettait pas de sortir pour satisfaire aux besoins de la nature, il se forma une corruption, dont la puanteur surpassait tous les genres de supplices. L'infection en fit mourir plusieurs, ce qui obligea enfin les Maures à faire sortir les autres, pour achever leur voyage. Le bienheureux Cyprien évêque d'Unizibir était celui qui avait le plus de talens pour consoler tant d'illustres persécutés. Il n'était pas du nombre des exilés; mais son zele l'attacha à cette généreuse troupe, dont il enviait la gloire. Quelque temps après il eut le bonheur

d'avoir part à leurs souffrances, et d'être banni pour la foi de Jésus-Christ.

Les chemins par où passaient les confesseurs, étaient couverts d'une multitude de catholiques qui accouraient des villes et des provinces voisines, la plupart le cierge en main pour honorer leur triomphe. Ils faisaient baiser à leurs enfans la trace des pas de ces saints martyrs, et demandaient par leurs cris et leurs plaintes, qu'on leur rendit quelques-uns de leurs évêques et de leurs prêtres, pour les conduire et leur administrer les sacremens; mais on n'eut égard ni à leurs prieres, ni à leurs larmes. On pressait durement les confesseurs de doubler le pas, afin de pouvoir arriver dans les déserts. Les vieillards et les enfans ne pouvant plus se soutenir, on les piquait avec la pointe des javelots; puis on leur jetait des pierres pour les faire avancer. Mais on s'apperçut que tous ces moyens ne servaient qu'à les affaiblir davantage; ainsi on ordonna aux Maures de les lier par les pieds et de les traîner comme des cadavres de bêtes mortes, à travers les cailloux et les épines. La plupart en eurent la tête et les côtes brisées, et rendirent l'esprit entre les mains de ces barbares. Ceux qui se trouverent plus forts, arriverent enfin au lieu de leur exil. C'était un endroit sec et aride, rempli de serpens et de scorpions. Les serviteurs de Dieu y étaient d'abord nourris d'orge, comme les autres: mais on leur ôta ce secours bientôt après. S. Victor de Vite qui nous à laissé par écrit l'histoire de cette persécution, était un de ceux qui suivaient les saints confesseurs pour les consoler, et leur rendre tous les secours qui dépendaient de lui.

PRATIQUES. 1. Quand on connaît le prix de la foi, on est prêt à tout pour la conserver. En avons-nous?

2. Nous regardons comme une persécution, de petites contradictions. Avons-nous souffert quelque chose qui approche de ce que nous venons de lire?

PRIERE. Seigneur, ayez compassion de notre faiblesse. Soutenez-la, en augmentant notre foi, notre espérance et notre charité.

(13 octobre.) LES SS. FAUSTE, JANVIER, etc. 4e. siecle.

APRÈS que les édits des empereurs qui obligeaient les chrétiens à adorer les dieux de l'empire, ou qui les condamnaient à la mort, s'ils le refusaient, eurent été exécutés avec rigueur en plusieurs lieux, un nommé Eugene vint à Cordoue en Espagne pour les y faire exécuter avec la même sévérité. Dès que Fauste, Janvier et Martial eurent appris l'arrivée d'Eugene, et le motif de sa légation, ils n'attendirent point qu'on les dénonçât. Impatiens de rendre témoignage à Jésus-Christ et de mourir pour lui, ils allerent au-devant d'Eugene, et lui dirent: « Que demandez-vous, Eugene? Pourquoi persécutez-vous les serviteurs de Dieu, au lieu d'embrasser la religion qu'ils professent? » Eugene surpris de la liberté avec laquelle les trois Saints lui par-

laient, s'écria : O insensés que vous êtes, que voulez-vous vous-mêmes ? Fauste répondit : « Nous sommes chrétiens, et nous confessons qu'il n'y a qu'un Dieu, par qui tout a été fait, et qui nous a tous créés. » Eugene adressant la parole à tous les trois, dit : Quel désespoir vous unit ainsi pour vous perdre ? Ce n'est point le désespoir qui nous conduit, dit Fauste, si ce n'est peut-être celui de voir que vous contraignez les serviteurs du vrai Dieu à renoncer au culte qu'ils lui doivent. » Eugene prenant ces paroles pour un outrage, commanda qu'on étendît le Saint sur le chevalet. Pendant qu'il était dans ce tourment, Janvier lui dit : « C'est pour nous tous, mon cher Fauste, que vous souffrez ; nous sommes également pécheurs, et vous n'étes point plus coupable que nous. Fauste lui répondit : Nous avons été unis sur la terre, notre union demeurera éternellement dans le ciel. » Eugene entendant ce discours, leur dit ; Je sais bien que vous étes unis dans votre impiété, et que c'est elle qui vous a fait parler si hardiment. « Non, dit Janvier, ce n'est point l'impiété qui est le lien de notre société, mais la confession du nom de J. C. « Eugene se tournant alors vers Martial, qui était le plus jeune des trois, dit : Voyez-vous quelle est la folie de ces deux hommes qui vous ont attiré dans leur compagnie ? Mon fils, ne vous fiez plus à eux ; renoncez à leur société. Martial dit : « J'adore, comme eux, le Dieu seul immortel qui a fait le ciel et la terre. » Eugene irrité de sa fermeté, le fit mettre aussi sur le chevalet. Pendant qu'on l'y appliquait, il dit à Fauste : « Que nous sommes heureux d'être unis dans des souffrances qui nous obtiendront la même gloire ! Eugene dit alors aux soldats qui étaient avec lui : Tourmentez-les jusqu'à ce qu'ils adorent nos dieux « Quelques maux que vous nous fassiez souffrir, il est bien difficile que vous nous fassiez abandonner les lois de nos peres » Eugene dit : « Les très-saints empereurs ont ordonné que vous adoriez les dieux. » Fauste répondit : « Il n'y a qu'un Dieu qui a tout créé et qui nous a faits nous-mêmes. » Eugene, que les réponses du martyr irritaient de plus en plus, commanda qu'on lui coupât le nez, les oreilles, les sourcils, la levre d'en bas, et qu'on lui arrachât les dents d'en haut, ce qui fut exécuté. Mais Fauste se réjouissait à chaque membre qu'on lui arrachait; et quand l'ordre d'Eugene eut été rempli, il ne cessa de rendre graces à Dieu de ce qu'il venait de souffrir. Eugene avait cru, en faisant tant de maux à Fauste, ébranler Janvier, et le faire consentir à ce qu'il demandait. Mais Janvier demeura ferme dans la confession du nom de J. C., et Eugene le fit tourmenter comme Fauste. Martial témoin de ce qu'il avait souffert, priait Dieu de lui donner le même courage. Eugene l'interrogea à son tour, et voulut l'obliger à sacrifier aux dieux, mais il répondit : J. C. est ma consolation : je le louerai toujours avec la même joie que ceux qui ont confessé son nom au milieu des tourmens. Il n'y a qu'un Dieu, Pere,

Fils et S. Esprit, qui mérite nos louanges et nos hommages.» Eugene voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur ces Saints les condamna à être brûlés vifs.

Pratiques. 1. C'est par la priere, par les exercices de la pénitence, et par une vie retirée que l'on se prépare à rendre témoignage à la vérité 2. Nous n'avons qu'un Dieu, ne servons-nous que lui ? Jésus-Christ est-il notre consolation ? N'en cherchons-nous pas dans les plaisirs du siecle !

Priere. Nous vous adorons, et nous vous bénissons, mon Dieu, qui êtes l'auteur de tout. Ne permettez pas que nous rendions nos hommage à d'autres qu'à vous.

(14 oct.) S.te ANGADRESME, PATRONNE DE BEAUVAIS. 7e s.

Angadresme était fille de Robert, garde du sceau de Clotaire III, et de sainte Bathilde. Elle eut le bonheur de connaître et d'aimer J.C. dès son enfance, et de concevoir une grande aversion pour toutes les vanités du siecle : ce qui lui inspira de consacrer à Dieu sa virginité. Robert son pere, qui ne savait point les dispositions de sa fille, ne fit point de difficulté de la promettre à un puissant seigneur du Vexin, nommé Sivin, qui la lui demandait pour son fils Ansbert. Ce jeune homme qui dès son enfance avait été conduit par le même esprit qu'Angadresme, n'avait pas moins d'éloignement qu'elle pour le mariage. L'un et l'autre néanmoins, accoutumés au respect et à l'obéissance qu'ils devaient à l'autorité paternelle, n'oserent d'abord résister à la volonté de leurs parens. On prit jour pour les accorder et pour faire l'entrevue La premiere fois qu'ils se virent, il se communiquerent l'un à l'autre leurs pensées et leurs premieres résolutions, et convinrent de demander à Dieu que si sa volonté était de les unir par le mariage, il lui plût de préserver leur cœur du poison de la volupté, et de l'amour de la créature. Angadresme étant en son particulier, offrit à Dieu le désir qu'elle avait de ne vivre que pour lui, et le conjura de vouloir bien effacer en elle ce qui pouvait attirer sur elle les yeux des hommes. Dieu eut égard à l'ardeur de sa priere; elle tomba malade quelque temps après, et se trouva couverte d'une lepre ou petite vérole qui lui gâta le visage.

Son pere qui l'aimait tendrement, et qui prenait d'abord cet accident pour l'effet d'une maladie ordinaire, eut recours à l'art des médecins, pour empêcher que cette difformité ne restât après sa guérison. Mais la Sainte trouva le moyen de rendre leurs remedes inutiles ; en sorte que les médecins déclarerent à Robert que sa fille resterait défigurée. Le pere vint la voir pour la consoler sur cette prétendue disgrace, et la sonder sur la rupture de son mariage. Angadresme ne put s'empêcher d'avouer à son pere quelle regardait comme une faveur du ciel ce qu'il appelait disgrace, qu'elle avait toujours souhaité de n'avoir point d'autre époux que J. C., et qu'elle s'estimait fort heureuse de ce que Dieu, sans la mettre en danger de désobéir à son pere, avait empêché son mariage.

Robert voulant seconder les saintes résolutions de sa fille, la mena lui-même à Rouen pour lui faire recevoir le voile sacré des mains de l'évêque S. Ouein. Il semble même que l'on y bâtit un monastere sur le fond qui lui appartenait, près d'un lieu déjà destiné à la retraite de quelques serviteurs de Dieu, que l'on nomme l'Oratoire, à cause de quelques chapelles où ils s'assemblaient pour prier. Angadresme se vit bientôt à la tête d'une communauté de vierges et de veuves, qui se mirent sous sa conduite pour suivre J. C. Après les avoir édifiées par une vie exemplaire près de trente ans, elle mourut le 16 octobre vers l'an 698. Son corps fut transporté au neuvieme siecle, dans la ville de Beauvais, pour le mettre à couvert des insultes des Normands.

PRATIQUES. 1. Il y a peu de personnes du sexe qui désirent que leur beauté se perde pour ne pas plaire au monde. C'est qu'il y a peu de chrétiens. Si je plaisais aux hommes, dit S. Paul, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ.

2. Bénissons Dieu quand il nous arrive quelque chose qui nous sépare du monde, c'est la même grace que si nous étions mis hors d'un lieu infecté de contagion.

PRIERE. Seigneur, faites nous la grace de déplaire au monde sans que nous blessions la charité, et de ne chercher à plaire qu'à vous seul.

(15 octobre.) Ste THÉRESE. 16.e siecle.

SAINTE THÉRESE naquit à Avila, ville du royaume de Castille en Espagne, au mois de mars 1515. Elle était la cadette de trois filles d'Alphonse Sanchès de Cépede, et de Béatrix d'Ahumade, tous deux d'une famille noble et ancienne, mais plus recommandables encore par leur vertu. Alphonse faisait tous les jours la lecture de la vie des saints dans sa famille. La petite Thérese y prit un goût particulier : et souvent elle prenait le livre pour continuer cette lecture pendant plusieurs heures de suite, avec un frere qu'elle aimait beaucoup. L'histoire des Martyrs leur plaisait encore plus que les autres récits ; et en les lisant, ils se disaient souvent l'un à l'autre qu'ils voudraient bien aussi mourir pour J. C. A force de se le dire, ils crurent qu'ils pouvaient l'exécuter, et ils étoient déjà sortis de chez eux pour aller chez les Maures, quand un de leurs parens qui les rencontra, les ramena chez leur pere. Ce qui les frappait davantage, et les portait à prendre une telle résolution, c'était la crainte de périr pour une éternité, en vivant plus long-temps sur la terre. Quoi toujours, toujours séparé de Dieu ! Quoi toujours, toujours brûler dans les enfers, disait Thérese à son frere ! Qui peut soutenir une telle pensée ? Voyant qu'ils ne pouvaient être martyrs, il résolurent de vivre en hermites ; ils dresserent donc comme ils purent de petites cellules avec des branches d'arbres, dans le jardin de leur pere, et ils s'y retiraient souvent pour prier. Ce n'étaient là que les actions d'enfans ; mais elles marquaient la disposition de leur cœur.

Thérese sur-tout faisait paraître un ardent amour pour tout ce qui tendait à la vertu. Mais la mort de sa mere qu'elle perdit à l'âge de douze ans, arrêta ces beaux commencemens, et suspendit, pour ainsi dire, le cours rapide de sa piété. Etant moins veillée, elle fut moins attentive à ne lire que ce qui pouvait l'édifier ; et ayant trouvé des romans dans sa propre maison, elle les lut, et y apprit tout ce qu'on a coutume d'y apprendre, l'amour de la vanité, et la passion de briller, le désir d'être aimée. Une liaison qu'elle fit deux ans après avec une de ses parentes d'un esprit volage et mondain, fit croître les semences de mort que la lecture des romans avait jetées dans son cœur. Thérese auparavant simple dans ses manieres, si pure dans ses mœurs, devint comme les autres filles de son âge, dissipée, n'aimant plus que soi et le plaisir : l'esprit de ferveur et de dévotion fut bientôt éteint ; ce dérangement serait allé plus loin, si son perè, qui s'en apperçut ne l'eût mise en pension dans un couvent des Augustines. Elle y fut un an et demi, et y profita beaucoup par les bons exemples qu'elle y vit, et par les solides instructions de la maîtresse des pensionnaires, qui avait toutes les vertus de son état Thérese, réfléchissant sérieusement sur les dangers qu'elle avait courus, rendit graces à Dieu qui l'avait arrachée aux précipices où sa jeunesse et son imprudence l'eussent infailliblement jetée sans lui, et pour éviter d'y tomber à l'avenir, elle résolut de s'engager dans la vie religieuse.

Elle se retira dans un monastere de l'Incarnation de l'ordre du Mont-Carmel, à Avilla, et y prit l'habit, le 2 novembre 1536, à l'âge de 21 ans. « Dans le moment que je pris cet engagement, dit-elle, j'éprouvai de quelle sorte Dieu favorise ceux qui se font violence pour le servir. Ce souvenir fait encore sur mon esprit une impression si forte, qu'il n'y a rien, quelque difficile qu'il fût, que je craignisse d'entreprendre pour le service de Dieu. C'est pourquoi, si j'étais capable de donner conseil, je ne serais jamais d'avis, lorsque Dieu nous inspire de faire une bonne œuvre, et qu'il nous y excite plusieurs fois, de manquer à l'entreprendre par la crainte de ne pouvoir l'exécuter : si c'est son amour qui nous y porte, et si c'est pour lui qu'on l'entreprend, elle réussira certainement, rien n'étant impossible à l'amour de Dieu. »

Plus elle avançait dans la piété, plus elle appercevait en elle d'imperfections et de taches : ce qui servait beaucoup à l'humilier, et par conséquent à rendre ses prieres encore plus ferventes. Mais elle ne s'en tint pas à une vue stérile de ses défauts, elle les combattit tous, résolue de les détruire, afin d'être agréable aux yeux de Dieu, qui ne souffre rien d'impur ni de souillé. Les progrès qu'elle fit dans la vertu surprirent ses sœurs, qui n'avaient ni le courage, ni peut-être la volonté de l'imiter : car le couvent où elle vivait, était un de ces monasteres mitigés où l'on trouve souvent plus de

commodités du siecle, que dans le siecle même. Thérese désiroit ardemment que ses sœurs embrassassent une réforme qui les approchât davantage de la perfection évangélique et de l'esprit de leur institut. Plus elle y réfléchissait, plus elle déplorait le malheur des monasteres qui ne sont pas réformés.

Comme elle s'occupait de ces pensées, Dieu permit qu'une personne lui parlât du dessein qu'elle avait de fonder un monastere, si quelques religieuses voulaient entreprendre d'y observer la regle de l'ordre du Mont-Carmel dans toute sa pureté. Thérese goûta ce dessein, et promit de seconder cette sainte entreprise de tout son pouvoir. Aussitôt que son dessein de réforme fut éventé, on ne peut dire à quelles persécutions elle se vit exposée. On la traita de visionnaire et d'extravagante : son ordre même fit tout ce qu'il put pour la traverser. Mais Thérese pleine de confiance en Dieu, semblait s'encourager par les efforts mêmes qu'on faisait pour l'affaiblir. Enfin victorieuse de tous les combats qui lui furent livrés, elle eut la consolation de voir le premier monastere de la réforme fondée dans Avilla, sous le nom de S. Joseph, en l'an 1562.

Thérese mit pour fondement de sa regle l'exercice de l'oraison et la mortification des sens. Elle établit la clôture la plus exacte, ferma les parloirs, défendit les entretiens du dehors, rendit les conversations du dedans courtes et fort rares. Comme elle s'était apperçue que le défaut de bons confesseurs était ce qui lui avait fait à elle-même beaucoup de tort dans ce relâchement, elle eut soin d'en fournir chacune de ses maisons. Son zele ne se borna pas à la réforme des religieuses de son ordre, elle voulait le faire passer jusqu'aux religieux. Thérese sentit les difficultés de ce nouveau projet; mais elle eut recours à Dieu son refuge ordinaire. Le premier qui prit l'habit et la regle de la réforme parmi les hommes, fut le pere Jean, qui prit le surnom de la Croix, et son exemple fut bientôt suivi par beaucoup d'autres. C'est cette réforme que suivent les Carmes qu'on appelle *Déchaussés.*

Quoique son corps faible et délicat naturellement, fût encore plus épuisé par les maladies fréquentes, elle entreprenait ce qu'il y avait de plus difficile avec une ardeur surprenante, et l'exécutait avec un courage qui semblait au-dessus de ses forces. Rien ne paraissait lui coûter. Aussi avait-elle coutume de dire à Dieu : Seigneur, ou souffrir ou mourir. Elle mourut le 4 octobre de l'an 1582, âgée de plus de 67 ans.

PRATIQUE. Que les mauvaises lectures sont dangeureuses ! L'exemple de la jeune Thérese doit faire trembler les personnes qui ont le malheur de s'y donner.

PRIERE. Seigneur, renouvelez ces saints asiles où vous cachez ceux que vous voulez sauver de la corruption du siecle. Tant de personnes en ont besoin, et vous le demandent, réconciliez-vous avec votre peuple.

(16 *octobre.*) S. MARTINIEN ET SES COMPAGNONS. 6.e siecle.

Après la mort du saint évêque de Carthage, appelé *Deogratias*, Genseric, roi des Vandales, continua de persécuter les catholiques de ses états : un des officiers de ce prince avait pour esclaves MARTINIEN, SATURNIEN avec deux de ses freres, et une fille nommée MAXIME. Martinien armurier de son métier, était très-utile à son maître, et Maxime le servait à son gré dans le détail de sa maison. Pour s'attacher davantage deux personnes dont il était très-content, il résolut de les marier ensemble. Martinien en reçut la proposition avec joie. Maxime, au contraire, qui voulait demeurer vierge, était résolue de n'avoir point d'autre époux que J. C. Néanmoins elle n'osa déclarer à son maître les sentimens de son cœur ; ainsi le mariage se fit. Dès que les époux furent seuls, Maxime dit à Martinien : « Mon frere, j'ai consacré mon corps à J. C. ; je l'ai pris pour mon époux, et je ne puis en avoir d'autre. Prenez part à la grace que j'ai reçue, et consacrez-vous aussi à son rervice. » Comme Dieu parlait en même temps au cœur de Martinien, il suivit sans hésiter, l'avis de cette sainte fille ; et non content d'assurer son propre salut en suivant une voie que Dieu lui montrait, il voulut encore procurer le même avantage à ses trois freres, et ils résolurent tous quatre de renoncer au siecle pour ne servir que Dieu.

Pour exécuter ce dessein avec une entiere liberté, ils sortirent la nuit de la maison de leur maître. Martinien avec ses freres, se retira dans le monastere de Tabraca, et Maxime dans le monastere des filles, qui en était proche. L'officier Vandale les fit chercher de tous côtés, et promit des récompenses à ceux qui les découvriraient. On les trouva enfin ; et dès qu'on les lui eut ramenés, il les fit mettre en prison et charger de chaînes, pour obliger Martinien et Maxime à violer leurs vœux, et à se faire baptiser une seconde fois. Le roi Genseric qui en entendit parler, commanda qu'on les maltraitât jusqu'à ce qu'ils fussent soumis à la volonte de leur maître. On les battit avec de gros bâtons pleins de pointes aisées à rompre. Ainsi ces bâtons en les assommant par leur pesanteur laissaient dans la chair des pointes qui causaient des douleurs très-aiguës. Mais le lendemain ilsse trouvaient guéris.

Maxime fut mise dans une prison séparée. On l'étendit sur une poutre qui lui tenait les pieds écartés l'un de l'autre. Dans cet état elle était consolée par plusieurs serviteurs de Dieu qui la visitaient. Un jour qu'ils y étaient, cette poutre rompit à leurs yeux comme un bois pourri. Le Vandale ferma encore les yeux à l'éclat de cette merveille. Dieu appésantit sa main sur lui et sur sa maison : il mourut aussi-bien que ses enfans et ses bestiaux, d'une mort si prompte, qu'il n'était guere possible de la regarder comme un événement naturel.

Sa veuve désolée de tant de pertes, ne songea plus qu'à se

défaire de cinq esclaves que son mari avait retenus prisonniers. Elle en fit présent à Sersaon, parent du roi Genséric, qui en temoigna beaucoup de joie. Mais il vit bientôt sa maison dans le trouble par les différens accidens qui affligeaient ses enfans et ses domestiques. Sersaon étourdi de ce qu'il voyait, crut que le démon était entré dans sa maison avec les cinq esclaves. Il en parla au roi, qui pour délivrer son parent de ses frayeurs, relégua les esclaves dans le pays des Maures, à l'exception de Maxime, à qui il donna la liberté d'aller où elle voudrait. Elle se retira dans un monastere de filles dont elle fut supérieure, et où elle finit très-saintement ses jours.

Les Maures chez qui les quatre freres furent exilés, étaient la plupart païens ou sans religion, et vivant de brigandage. Les serviteurs de Dieu se crurent envoyés de Dieu dans ce pays pour y faire connaître J. C. Leur exemple et leurs instructions en convertirent plusieurs : et ils envoyerent à Rome demander des ministres au Pape pour leur administrer les Sacremens. Le prince du pays, tributaire de Genséric, qui ne songeait qu'à établir l'arianisme, fut si irrité de ce progrès de la religion catholique, qu'il résolut de les arrêter par la mort des quatre freres à qui il les attribuait. Il ordonna qu'on les attachât à la queue de quatre chevaux indomptés, afin que leurs corps fussent mis en pieces. Leur martyre arriva vers l'an de J. C. 560.

PRATIQUE. 1. La crainte de déplaire au monde nous empêchera-t-elle de nous consacrer au service de Dieu ? Le monde ne peut nous mettre à couvert de la colere du tout-puissant que nous refusons de servir.

2. Ne perdons aucune occasion de faire connaître J. C. Que notre conduite fasse voir quel bonheur c'est que d'être à lui.

PRIERE. Seigneur, à qui irons-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle : faites-les entendre à notre cœur, et nous ne craindrons point la mort.

(17 octobre.) S. DOMINIQUE L'ENCUIRASSÉ. XIe siecle.

DOMINIQUE vivait dans le onzieme siecle, où la simonie était fort commune pour les places des ecclésiastiques. Ayant passé par tous les degrés de la cléricature, il fut élevé à la prêtrise ; et ses parens n'oublierent pas de faire des présens à l'évêque pour l'ordination de leur fils. Dominique était de bonnes mœurs, et avait le cœur droit ; mais ses lumieres étaient peu étendues. Il reconnut néanmoins dans la suite la faute que ses parens avaient faite ; et il en fut si touché, qu'il résolut de ne plus faire le reste de sa vie les fonctions d'un ordre qu'il croyait avoir acquis par une voie illegitime. Voulant encore porter plus loin la satisfaction qu'il croyait devoir à la justice divine, il résolut de renoncer au monde et de se consacrer entierement aux exercices de la pénitence. Après avoir embrassé la profession religieuse, il se retira dans un hermitage de l'Appennin, sous la discipline d'un saint homme nommé Jean, supérieur de dix-huit cellules. La vie

que l'on menait dans cet hermitage était des plus austeres. On n'y buvait point de vin, et on n'y mangeait ni viande, ni graisse, ni beurre, ni laitage. On y jeûnait au pain et à l'eau toute la semaine, hors le dimanche et le jeudi. On y partageait tout son temps entre la priere et le travail des mains: et on n'en laissait qu'une très-petite portion pour prendre le repos de la nuit. Les solitaires n'avaient en propre qu'un seul animal, c'était l'âne, qui leur servait pour leurs petites provisions; de sorte que le terrein même où était situé l'hermitage, ne leur appartenait pas. On y gardait un silence exact toute la semaine, et l'on ne se parlait que le dimanche au soir après le repas, c'est-à-dire, entre Vêpres et Complies. On n'y portait point de chaussure, et l'on s'y macérait le corps par différentes austérités.

Dominique ayant passé plusieurs années de la sorte, sous la conduite de son supérieur Jean, se mit ensuite avec sa permission sous celle du B. Pierre Damien, qui fut depuis cardinal et évêque d'Ostie, et qui était alors dans son hermitage de Fontavelle au pied du Mont-Appennin. Quand ils commencerent à vivre ensemble, il y avait déjà long-temps que Dominique portait sur sa chair une cuirasse de fer, qui lui a fait donner le surnom *d'Encuirassé*, et il ne la quittait que pour se déchirer le corps par les macérations les plus extraordinaires.

Ses austérités ne l'empêcherent pas d'arriver à une grande vieillesse. Pierre Damien l'avait obligé pendant quelque temps de boire un peu de vin, à cause d'une grande faiblesse d'estomac dont il était incommodé; mais sur la fin de sa vie il s'en priva entierement. Lorsque Dieu voulut mettre fin à sa pénitence, ses douleurs d'estomac augmenterent de telle sorte, qu'on le détermina à chercher quelque soulagement dans la médecine. Mais les remedes ne servirent qu'à augmenter le mal. La veille de sa mort il récita Matines et Laudes avec les freres; et pendant qu'ils disaient Prime auprès du saint pénitent, il alla recevoir la récompense après laquelle il soupirait depuis si long-temps. Ce fut le samedi 14 octobre l'an de J. C. 1060.

PRATIQUE. Ne laissons aucunes de nos fautes impunies, si nous voulons que Dieu ne nous punisse pas.

PRIERE. Seigneur, nous avons eu le malheur de vous offenser par beaucoup de péchés: que votre miséricorde nous les fasse effacer par les larmes de la pénitence.

(18 *octobre.*) S. LUC, ÉVANGÉLISTE.

SAINT LUC était originaire d'Antioche en Syrie, et païen de religion, avant que Dieu lui eût fait la grace de l'éclairer des lumieres de la foi. Il était médecin de profession, et son habileté le faisait rechercher. Dès qu'il eut l'avantage d'être converti au christianisme, il consacra ses talens et sa vie à la religion sainte dans laquelle il était entré. Il s'attacha

particulierement à S. Paul, et il fut le fidele compagnon de ses voyages et de ses travaux. Il passa avec lui de Troade en Macédoine, dans le premier voyage que cet apôtre fit en Grece vers l'an 31, après sa séparation d'avec S. Barnabé, dont S. Luc prit la place : et depuis ce temps-là il ne le quitta point. Ayant demeuré quelque temps avec lui à Philippes en Macédoine, et parcouru en sa compagnie toutes les villes de la Grece, où la moisson devenait de jour en jour plus abondante, il eut la consolation de converser avec plusieurs des apôtres et des disciples du Seigneur. Peu de temps après, c'est-à-dire, vers l'an 53, étant dans l'Achaïe, il fut inspiré par le S. Esprit d'écrire l'évangile, c'est-à-dire, l'exposé des actions et de la doctrine de J. C. S. Mathieu et S. Marc l'avaient déjà dévancé dans une pareille entreprise ; mais ils avaient omis bien des faits, dont il était utile de laisser la connaissance aux fideles : et c'est ce qu'on trouve dans l'évangile écrit par S. Luc. Toute l'église y reconnut la voix de l'Esprit Saint qui l'avait dicté ; et il a toujours été regardé comme un livre canonique, c'est-à-dire, inspiré de Dieu, et donné à l'église pour servir de preuve et de fondement à sa foi.

Environ dix ans après, S. Luc écrivit un autre ouvrage qu'il intitula *Les Actes des Apôtres*, parce que c'est l'histoire des principales actions des Apôtres, et de ce qui s'est passé de plus merveilleux et de plus édifiant dans la naissance de l'Eglise. S. Luc l'écrivit sur ce qu'il avait vu lui-même, et après l'évangile qu'il publia, il ne pouvait laisser à l'église un ouvrage qui lui fût plus utile, et qui fût plus capable de l'édifier. Il nous y présente, dit S. Chrysostôme, l'accomplissement de plusieurs prédictions importantes de J. C., la descente du S. Esprit, le changement étonnant qu'il a opéré dans le cœur et dans l'esprit des apôtres. Nous y voyons le modele de la perfection dans la vie des premiers fideles, qui ne faisaient qu'un cœur et qu'une ame par la charité qui les unissait, comme ils ne faisaient qu'un corps de religion par la profession d'une même foi, et la pratique des mêmes vertus. S. Chrysostôme ajoute que S. Luc a intitulé cet ouvrage, *Les Actes des Apôtres*, afin que nous y cherchions, non les miracles qu'ils ont faits, et qu'il n'est pas donné à tous de faire, mais leurs actions qu'il est commandé d'imiter. Il mourut dans l'Achaïe, mais on ne sait si ce fut par le martyre.

PRATIQUE. 1. Ecoutons assidûment les saints Apôtres ; et ne suivons d'autres maximes que celles qu'ils ont enseignées. Les novateurs ont-ils été, comme eux, instruits par Jésus Christ ?

2. Le saint Evangile est le titre qui nous assure le royaume des Cieux ; mais c'est à des conditions. Les observons-nous ? Négligerions-nous de même d'accomplir les clauses d'un testament qui nous donnerait un bien considérable ?

PRIERE. Seigneur, écrivez votre saint Evangile dans notre cœur, afin que, par votre grace, notre vie en soit une copie fidele.

(19 *octobre*.) S. AQUILIN, ÉVÊQUE D'ÉVREUX. 7e. siecle

SAINT AQUILIN naquit à Bayeux vers l'an 620, de parens nobles et riches, qui le firent élever avec grand soin dans tous les exercices capables de lui former l'esprit et le cœur. Sa conduite répondit à cette éducation : il fut dans sa premiere jeunesse soumis à ses parens, appliqué à ses devoirs ; et ce qui est très-rare dans les enfans, il aimait dès-lors la priere et les lectures sérieuses. Il porta toutes ces dispositions dans le mariage où ses parens l'engagerent, et il reçut de Dieu celles qui sont nécessaires pour cet état.

Le mérite et la naissance d'Aquilin lui procurerent des emplois à la cour de Clovis II, et il fut obligé de servir quelque temps dans les armées de ce prince. Pendant qu'il avait les armes à la main pour la défense de sa patrie, sa femme levait les yeux au ciel, afin d'attirer sur son mari les graces et les bénédictions dont il avait besoin : et son absence ayant été une fois prolongée beaucoup plus qu'elle n'espérait, elle fit vœu de garder la continence pendant un an, si elle le revoyait en santé. Son désir fut exaucé : Aquilin revint après la guerre qui avait duré trois ans et demi, et sa femme alla pleine de joie au-devant de lui jusqu'à Chartres, où elle lui déclara ce qu'elle avait promis à Dieu. Aquilin dit à sa femme qu'il approuvait son vœu, et que non seulement il n'y mettait aucun obstacle, mais que si elle le voulait, ils vivraient l'un et l'autre le reste de leurs jours comme frere et sœur ; que pour lui, il le désirait depuis long temps, et qu'il remerciait Dieu de ce qu'elle lui donnait occasion de lui ouvrir son cœur sur ce sujet. Elle lui répondit que Dieu lui avait inspiré le même désir, et qu'ainsi elle espérait que sa grace la soutiendrait.

S. Etern, évêque d'Evreux, étant mort vers l'an 653, le clergé et le peuple, informés de la vertu d'Aquilin, le demanderent avec instance aux évêques de la province, qui y consentirent volontiers. Aquilin eut bien de la peine à consentir aux instances qu'on lui fit : il voulait vivre dans l'obscurité et dans le saint loisir de la contemplation. Le clergé et le peuple d'Evreux voyant qu'il tardait tant à se rendre, le firent enlever malgré lui ; et après qu'on lui eut donné les saints Ordres, on le mit sur le siége épiscopal.

Après son sacre, Aquilin ne songea plus qu'à profiter des dispositions favorables avec lesquelles on l'avait reçu, pour travailler au salut de ceux dont il se trouvait chargé. Afin de mieux connaître ses devoirs, et d'obtenir du ciel les forces dont il avait besoin pour s'en acquitter dignement, il se retirait de temps en temps dans la solitude pour y vaquer plus librement à la priere.

Plus ses travaux se multipliaient, plus il augmentait sa penitence et ses austérités. C'est à ce double esprit de mortification et de priere qu'on doit attribuer la sagesse de so

gouvernement, et la lumiere qui paraissait dans ses discours. C'est ce qu'on vit en particulier dans le concile assemblé à Rouen par S. Ansbert, l'an 688 ou 689, auquel S. Aquilin assista. Pendant que ce saint évêque éclairait ainsi les autres par sa lumiere, Dieu permit qu'il fût privé lui-même de celle du corps. Le saint prélat qui n'avait d'attache pour rien de ce qui est périssable, et qui d'ailleurs était très-soumis à la volonté de Dieu, reçut cette privation comme une nouvelle faveur que le Seigneur lui faisait. Il ne cessa point pour cela d'instruire son peuple. La mort seule mit fin à son zele, pour lui en faire obtenir la récompense éternelle. Il mourut l'an 695, après 41 ans d'épiscopat.

PRATIQUES. 1. Que les personnes mariées pensent souvent que leurs corps sont les temples du Saint-Esprit et que leur mariage étant sanctifié par la bénédiction de l'Eglise, elles ne doivent pas en user pour satisfaire brutalement leurs passions.

2. La priere et la mortification sont nécessaires dans toutes les conditions: quelle est sur cela notre conduite?

PRIERE. Seigneur, faites-nous la grace de sentir nos maux, afin que nous vous en demandions la guérison. Que votre esprit prie en nous, et nous serons exaucés.

(20 *octobre.*) S. SENDOU, PRÊTRE ET SOLILAIRE. 6e. siecle

LE soin qu'a eu S. SENDOU de mener une vie cachée, nous a ôté la connaissance de la plus grande partie de ses actions. Il était né en Aquitaine, et y avait passé une grande partie de sa jeunesse dans les exercices de la vie chrétienne. Mais le désir de s'avancer dans la perfection évangélique, lui avait fait abandonner ses parens, ses amis et sa patrie, pour venir chercher dans le diocese de Reims une retraite où il pût vivre inconnu, loin du commerce du monde, et tout occupé de la méditation des biens du ciel. Il la choisit à quatre lieues de Reims, près du village d'Aussance, parce que ce lieu était fort solitaire; et s'y étant pratiqué une cellule, il y mena une vie très-pénitente, et qui approchait fort de celle des plus austeres anachoretes.

Le désir qu'il avait de demeurer toujours inconnu, ne put être satisfait jusqu'à la fin de ses jours. Son genre de vie extraordinaire excita la curiosité de ses voisins. Sendou voyant qu'on accourait à sa cellule pour le voir, crut qu'il devait profiter de l'occasion que Dieu lui présentait d'instruire des vérités du salut, ceux qui ne venaient peut-être que par des motifs humains. La ferveur avec laquelle il marchait dans la carriere sainte de la pénitence où il était entré, prit toujours de nouvaux accroissemens. Dans sa vieillese même il pratiquait les plus grandes austérités, sans vouloir prendre aucun des soulagemens dont il semble que cet âge a besoin. Comme il n'aimait point son corps, il ne se souciait point de le voir détruire; il regardait même la mort comme un gain, l'envisageant comme un terme où l'on commence à trouver la sûreté et la paix. Dieu qui l'avait toujours conduit

durant sa vie, l'y fit arriver heureusement le 20 octobre, vers l'an 620. Son corps fut enterré dans le lieu de sa pénitence; mais il en fut levé dans le neuvieme siecle, et transporté dans l'abbaye de Haut-Villers, à quatre lieues de Reims sur la Marne.

PRATIQUES. 1. Cherchons à être cachés et inconnus aux hommes, pour n'être connus et récompensés que de Dieu.

2. plus nous approchons du terme de notre vie; plus nous devons croître dans la charité, l'humilité et la mortification.

PRIERE. Ne permettez pas, ô mon Dieu, que nous nous affaiblissions en marchant dans votre voie; mais faites-nous la grace qu'en approchant du terme, nous courrions avec plus d'ardeur.

(21 *octobre.*) S. HILARION, ABBÉ. 4.e siecle.

HILARION naquit vers l'an 291, dans une bourgade de la Palestine. Sa famille était païenne; mais Dieu le prévint de bonne heure de ses bénédictions; et il était chrétien dès l'âge de 10 ou 12 ans. Il fit ses études à Alexandrie, et il y apprit le grec et le syriaque; ce qui lui fut d'un grand secours dans les divers voyages qu'il fit à Alexandrie.

Il n'avait que 15 ans, lorsqu'ayant ouï parler de S. Antoine, dont le nom était déjà célebre dans l'Egypte, il alla le trouver. « Je ne suis pas venu dans le désert, dit Hilarion, pour y voir autant de monde que dans les villes. Antoine est arrivé à la perfection évangélique, et moi je n'ai pas encore commencé. » Il revint dans son pays; et comme son pere et sa mere étaient morts, il distribua aux pauvres tout ce qu'il put recueillir de leur succession, et se retira ensuite avec quelques compagnons dans la vaste solitude qui est entre Gaza et l'Egypte. Dès la premiere ou la deuxieme année qu'il fut dans ce désert, des voleurs étant entrés dans sa cellule, il les aborda d'un air assuré, qui les surprit. Vous ne nous craignez donc point, lui dit l'un d'eux. Hélas, dit Hilarion, n'ayant rien, que pouvez-vous m'enlever? Nous pouvons vous tuer, dirent ces voleurs. Le jeune solitaire répliqua: « Celui qui ne craint pas la mort temporelle, ne redoute point ceux qui la peuvent donner. »

Le genre de vie qu'il menait, montrait bien en effet qu'il désirait plutôt la mort, qu'il ne la craignait. Tout ce qu'il faisait semblait devoir abréger le nombre de ses jours. Il ne mangea d'abord que quinze figues par jour, sans pain, et il était souvent trois ou quatre jours sans prendre aucune nourriture. Un seul habit de l'étoffe la plus commune le défendait des ardeurs du soleil et des injures de l'air. La terre était le lit où il prenait son repos, quand la nature le faisait succomber à la nécessité du sommeil. Souvent il labourait la terre et il regardait comme un délassement de faire des corbeilles de jonc, parce que ce travail était bien moins rude. Il étudiait ce qui pouvait le mortifier davantage, et il s'y livrait avec joie. Quinze figues lui ayant paru une nourriture trop forte et trop sensuelle, à l'âge de 21 ans il commença

à ne manger qu'un peu de lentilles trempées dans de l'eau froide : s'étant encore retranché ce mets trois ans après, il se contenta d'un peu de pain d'orge avec du sel et de l'eau. Mais comme il était bien éloigné de faire consister toute sa pénitence dans ces austérités, quand il se sentait trop faible, et que quelque maladie attaquait son corps, il adoucissait son jeûne par des herbes cuites, y ajoutait même quelquefois de l'huile qu'il se retranchait dès qu'il pouvait s'en passer.

Après avoir ainsi passé vingt-deux ans dans le désert, le Seigneur, pour récompenser dès ce monde sa fidélité à le servir, lui donna le don des miracles, et il y eut un grand nombre de malades guéris par son intercession. Quand il en venait quelques-uns de la Palestine à S. Antoine, avec qui Hilarion était en commerce de lettres, il leur disait : « Pourquoi vous êtes-vous fatigués à venir si loin, puisque vous avez là mon fils Hilarion ? » Mais le saint solitaire était le premier à conseiller à ceux qui venaient le trouver de s'adresser à S. Antoine, leur faisant entendre qu'il avait plus de sainteté et de vertu. Cependant quand il croyait devoir demander lui-même la guérison de ceux qui venaient à lui, il joignait toujours quelque mot d'instruction, et tâchait de leur faire comprendre que les maladies de l'ame sont infiniment plus à craindre, et qu'on doit être bien plus empressé à en demander la guérison. Quand on voulait lui faire quelque présent pour reconnaître la grace qu'on avait reçue par son intercession, il le refusait constamment, et exhortait de faire du bien aux pauvres qui ne pouvaient en gagner par le travail de leurs mains.

Hilarion était sur le point de mourir, comme la frayeur des jugemens de Dieu le saisissait, quoique sa vie eût été si remplie d'œuvres saintes, et si pénitente, il s'excitait à la confiance par ces paroles : « Sors, mon ame, disait-il, sors : pourquoi cette inquiétude et cette crainte ? Tu as eu le bonheur de servir J. C. pendant près de 70 ans, et tu crains la mort ! » Il mourut dans sa quatre-vingtieme année, sur la fin de l'an 371.

PRATIQUES. Les Saints ont retranché tout ce qu'ils ont pu des besoins de leur corps ; nous nous en rendons esclaves. Travaillons donc à devenir libres, en retranchant tous les jours quelque chose.

2. Si les Saints, dont toute la vie a été une préparation à la mort, ont tremblé à ce moment terrible, que deviendrons-nous, étant pécheurs et impénitens ?

PRIERE. Faites, Seigneur, par votre miséricorde, que toute notre vie soit une préparation à paraître devant vous, et qu'une charité ardente chasse la crainte qui nous accablait dans ce moment.

(*Le même jour.*) S.te URSULE ET SES COMPAGNES.

Ces Saintes, qui étaient au nombre de dix ou onze qui s'excitaient mutuellement à la vertu, sont très-célebres dans l'Eglise : mais on ignore leur histoire. On les honore comme martyres ; et on croit qu'elles en reçurent la palme par les mains des Huns. On ne sait en quel siecle.

(22 *octobre.*) Ste. EDWIGE 13e. siecle.

SAINTE HEDWIGE, nommée aussi sainte Avoie, fut élevée dans le monastere de Lutzing, et formée dès son enfance à l'étude des lettres saintes et à la piété. Elle porta cette vertu dans le mariage où elle fut engagée dès l'âge de douze ans avec Henri duc de Silésie et de Pologne : elle fut véritablement cette femme forte, que l'écriture regarde comme un trésor d'un si grand prix, mais qu'il faut souvent chercher jusqu'aux extrémités du monde. Après que Dieu eut béni ce mariage par la naissance de trois fils et de trois filles, elle garda, du consentement de son mari, une exacte continence.

L'amour qu'elle avait pour la chasteté l'engagea à faire bâtir un monastere à Trebnitz, où elle mit des religieuses de l'ordre de Cîteaux, dans lequel elle fit élever un grand nombre de filles. Elle s'y retira enfin elle-même avec la permission de son mari, mais sans s'y engager par des vœux. La mort de J. C. était gravée si profondément dans son cœur, qu'elle tâchait d'en porter toujours les marques sur son corps, en le mortifiant continuellement. Elle ne mangea point de viande pendant quarante ans, mais à cette rigoureuse abstinence, elle joignait des jeûnes très-austeres. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi elle gardait cette conduite, les veilles des fêtes : « A la vie et à la mort, dit-elle, nous avons besoin de l'intercession des Saints : de plus, le jeûne a la force de réprimer l'emportement de nos passions, de donner des ailes à l'ame pour s'élever aux choses du ciel et d'obtenir de Dieu non-seulement les vertus, mais la félicité qui en est la récompense. »

Dans ses afflictions elle ne se plaignait jamais, et quand on voulait la consoler, elle disait ; « Voudrais-je résister à la volonté de Dieu ? N'est-on pas assez consolé de savoir que le Créateur fait ce qu'il veut de sa créature ? Tout ce qui lui plait doit nous être agréable. « Elle avait autant de soin des pauvres, que s'ils eussent été ses propres enfans. Rien n'échappait sur cela à ses soins et à son attention. Pour achever de la sanctifier, le Seigneur lui envoya une grande maladie, après laquelle elle alla se reposer dans son sein, en l'an de J. C. 1241.

PRIERE. Les peines et les tribulations que vous nous envoyez, Seigneur, sont des effets de votre miséricorde sur nous : faites que nous les recevions avec un esprit de reconnaissance et de soumission à votre sainte volonté, afin qu'elles nous soient utiles.

(23 *octobre.*) S. THÉODORIT, MARTYR. 4e. siecle.

JULIEN l'apostat étant parvenu à l'Empire, donna à son oncle Julien la qualité de Comte d'Orient. Ce dernier qui était apostat comme son neveu, sachant qu'il y avait beaucoup d'or et d'argent dans le trésor d'Antioche, s'en empara,

fit fermer l'église, et chassa les ministres. Un saint prêtre nommé Théodorit, resta dans la ville, tenant chez lui les assemblées des fideles. Le comte Julien en ayant été averti, le fit prendre, et se le fit présenter, les mains liées derriere le dos. Tu es donc, lui dit-il, ce Théodorit, qui sous le regne de Constance empêchait que l'on ne servit les dieux, abattais les autels et les temples pour bâtir des églises et des tombeaux de morts? « Oui, répondit Théodorit, autant que j'ai pu, j'ai contribué aux édifices des églises et des basiliques des martyrs, et j'ai détruit les idoles et les autels des démons pour sauver les ames de ceux qui étaient dans l'erreur. » Puisque tu reconnais que tu l'as fait, dit Julien, rends donc honneur aux dieux. « Je l'ai fait, dit Théodorit, du temps de Constance, sans que l'on m'en ait empêché. Et je suis étonné qu'un prévaricateur tel que vous, se rende si promptement le vengeur des démons. » Alors Julien le fit frapper sous la plante des pieds et sur le visage. Ensuite il le fit étendre sur le chevalet avec tant de violence, qu'il semblait avoir huit pieds de long. Sens-tu les tourmens, dit le comte? Quitte donc la doctrine de ce mort, sacrifie aux dieux, et continue de vivre. Théodorit parlant fort haut et d'un air plein de joie, reprit: « N'appelez pas dieux les ouvrages des hommes; mais reconnaissez le Dieu qui a fait le ciel et la terre, et J. C. son Fils par le sang précieux duquel vous aviez été délivré. » Quoi, dit le comte, ce crucifié, ce mort, cet homme mis dans le tombeau, tu l'appelles créateur du monde? « Oui, répondit Théodorit, celui qui a été crucifié, qui est mort, qui a été mis dans le tombeau, qui est ressuscité pour notre salut, c'est lui qui a fait toutes choses, qui est le Verbe et la sagesse du Pere, et que vous aviez adoré lorsque vous étiez sage, si cependant vous l'avez jamais été véritablement. »

Le comte, plein de colere, fit redoubler les tourmens: et pendant que le sang coulait des côtés du saint Prêtre, son visage était rempli de joie. Je vois bien, dit le comte, que tu ne sens pas les tourmens « Non, répondit le Saint, je ne les sens pas, parce que le Seigneur est avec moi. » Julien faisant toujours continuer la torture, dit au Saint: J'ai appris que tu dois une somme au trésor de l'empereur; tu te hâtes de mourir pour ne pas payer; mais sacrifie, je te ferai remettre la dette. « Que votre or et votre argent périssent avec vous, dit le saint Martyr, je ne dois rien à personne qu'à Dieu seul; et en conservant ma conscience pure, j'espere en ses promesses. » Julien commanda qu'on apportât des flambeaux pour lui brûler les côtés. Pendant qu'on le faisait, Théodorit levant les yeux au ciel; dit: « Seigneur, Dieu tout-puissant, qui avez fait le ciel et la terre, et tout ce qui y est contenu, Sauveur du monde, remplissez l'espérance de votre serviteur qui souffre pour votre nom, et faites voir votre puissance aux méchans, afin que tout le monde connaisse quelles graces vous faites à ceux qui vous craignent,

et quels tourmens sont préparés à ceux qui vous renoncent. En même temps les bourreaux tomberent par terre. Julien les ayant fait relever, leur dit de recommencer ; mais ils répondirent qu'ils ne pouvaient pas, qu'ils avaient vu quatre Anges avec des robes blanches, qui s'entretenaient avec le Saint, et que c'était ce qui les avait fait tomber. Julien en fureur commanda qu'on les jetât dans la mer. Comme on les y conduisit, Théodorit leur dit : « Allez, mes freres, allez devant : pour moi, en vainquant l'ennemi, je vous suivrai, et j'irai au Seigneur qui veut bien m'accorder la victoire. » Julien le pressa encore de sacrifier, et lui offrit telle récompense qu'il voudrait. Mais le Saint lui dit : « Pour vous, vous mourrez dans votre lit en souffrant de cruelles douleurs : mais pour l'empereur qui se prépare à la guerre, non-seulement il ne remportera pas la victoire, mais il périra sans qu'on sache qui l'aura frappé. »

Le comte craignant que le Saint n'en dît davantage, lui fit trancher la tête. Ce fut le 25 octobre de l'an 362. Peu de temps après il tomba malade et mourut selon la prédiction du Saint, qui eut aussi son accomplissement à l'égard de Julien l'Apostat.

PRATIQUES. 1. Le devoir d'un ministre de Jésus-Christ est de détruire les idoles des passions qui dominent dans le cœur de tant de chrétiens. Examinons-nous pour voir s'il n'y en a point en nous.

2. Lorsque nous sommes dans l'affliction, pensons que le Seigneur est avec nous. Que pouvons-nous craindre ?

PRIERE. Seigneur, qui êtes le verbe et la sagesse éternelle, conduisez-nous dans la voie de la vérité, et soutenez-nous dans les afflictions ; afin qu'étant avec vous, nous ne craignions point les hommes.

(24 *octobre.*) S. FÉLIX, ÉVÊQUE ET MARTYR. 3.e siecle.

FÉLIX était né vers l'an 247, et avait été élevé dès l'enfance dans les principes et les sentimens de la religion chrétienne. Il y avait déjà du temps qu'il était évêque de la petite ville de Tibiure en Afrique, lorsque l'édit de Dioclétien qui avait été donné l'an 303 pour ouvrir la persécution contre les chrétiens, fut affiché dans la ville, le 5 juin. Magnilien, curateur, c'est-à-dire, principal magistrat de la ville de Tibiure, l'envoya chercher par un officier. Félix obéit avec promptitude ; et s'étant rendu chez le curateur, celui-ci lui dit : Donnez-moi tous les livres et les parchemins que vous avez. Je les ai, il est vrai, dit Félix ; mais je ne puis livrer ainsi la loi de mon Dieu, du Dieu que j'adore. Magnilien dit ; Votre Dieu est-il plus grand que les nôtres ? Le Dieu des chrétiens, dit Félix, est le seul Dieu grand et véritable, le seul qui est à craindre, le seul qui de rien a créé le ciel, la terre, la mer, et tout ce qu'ils contiennent. Vos dieux ne sont que de pierre et les ouvrages des mains des hommes. Magnilien dit : Ce que les empereurs ordonnent l'emportera sur ce que vous dites ; donnez les livres que je vous demande afin qu'on les brûle. Félix répondit : J'aime

mieux que mon corps soit livré aux flammes, que d'y jeter les saints oracles du Dieu que j'adore; et je dois plutôt obéir au roi éternel qu'au prince de ce siecle, quand il ordonne quelque chose contre la justice. Magnilien dit: Je vous donne trois jours pour penser au parti que vous avez à prendre : si vous n'obéissez pas à ce que je vous demande, je vous enverrai au proconsul, afin qu'il prenne connoissance de votre affaire.

Le troisieme jour, Magnilien ayant encore fait venir Félix, lui dit: Avez-vous pensé sérieusement à ce que je vous ai dit? L'évêque répondit: Je n'ai qu'une parole; ce que j'ai dit, je le pense encore, et je le redis aujourd'hui; et si vous m'envoyez au proconsul, je parlerai de même devant lui. Magnilien dit: Vous irez donc devant le proconsul, et vous lui rendrez compte. Alors il commanda à un officier de conduire le saint évêque lié à Carthage. Félix partit de Tibiure le 24 juin; et lorsqu'il fut arrivé, on le présenta au lieutenant du proconsul, qui lui demanda pourquoi il n'avait pas livré au curateur de Tibiure les écritures qu'on lui demandait. Félix répondit: C'est parce qu'il ne m'est pas permis de les livrer. Le lieutenant le fit donc mettre en prison jusqu'à nouvel ordre. Le saint évêque dit en y entrant: Seigneur Dieu, créateur de toutes choses, ne m'abandonnez pas, parceque c'est pour vous et pour votre loi que je souffre maintenant. Ayez pitié de moi et recevez mon esprit.

Enfin on conduisit Félix à Venouse, ville de la Pouille, dans la province que l'on nomme aujourd'hui Basilicate, au royaume de Naples, où était l'empereur. Le préfet du prétoire, qui s'était rendu auprès de ce prince, se fit amener Félix, et lui dit: Si vous eussiez donné dans votre ville les écritures qu'on vous demandait, vous ne fussiez jamais venu jusqu'ici: faites donc maintenant ce que vous avez refusé ailleurs. Félix répondit: Je persiste dans mon refus, parce que mes raisons de refuser ne sont point changées. Le préfet dit; Je vous ferai trancher la tête, si vous ne m'obéissez. Félix répliqua: Je suis prêt à souffrir la mort plutôt que de livrer les divines écritures. Alors le préfet dicta la sentence, par laquelle il condamnait le saint évêque à mourir par l'épée. Félix levant les yeux au ciel, dit: Je vous rends graces, Seigneur, de ce que vous m'avez fait passer 56 années dans le célibat. Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, pere de notre Seigneur J. C., vous voyez que c'est pour vous et pour votre loi que je souffre aujourd'hui, et que je baisse la tête pour recevoir le coup qui va donner la mort à mon corps; recevez mon esprit. Vous êtes seul le Dieu vivant et éternel avec qui je désire d'être. Après cette priere on le mena au lieu où il devait être décollé, et il consomma son sacrifice le trentieme jour d'août, l'an 303; mais l'église honore sa mémoire le 24 octobre.

PRATIQUE. I. Les chrétiens qui ne lisent pas le saint Evangile, souffriront-ils la mort plutôt que de le perdre

Quand on est si négligent que de ne pas lire le saint Evangile, il est bien à craindre qu'on ne le soit à pratiquer ce qu'il enseigne. Le ciel n'est pas pour les tiedes.

PRIERE. Seigneur, faites-nous la grace d'aimer la lecture de vos divines Ecritures, afin que nous méprisions tout autre bien que celui que vous voulez bien nous y promettre.

(25 *octobre.*) S. SENOCH, ABBÉ. 5.e siecle.

SENOCH, né dans un bourg du Poitou nommé aujourd'hui Tiffauge, se dévoua au service de Dieu dès sa jeunesse. Il entra dans l'état ecclésiastique; et ayant ensuite quitté sa patrie, il vint en Touraine. Un vieux bâtiment ruiné qu'il trouva, lui parut une demeure assez commode pour un homme qui regardait ce monde comme un lieu de passage et une terre étrangere. Il s'y accommoda d'abord une retraite pour lui seul, et ensuite il y fit bâtir quelques logemens pour quelques personnes qui, renonçant au siecle, à son exemple, vinrent se joindre à lui. Il y avait aussi dans le même lieu les restes d'une chapelle où l'on disait que S. Martin avait souvent fait sa priere. Il la rétablit pour son usage; il y dressa un autel et y prépara un endroit pour y mettre des reliques. Saint Euprone, évêque de Tours, vint à sa priere consacrer l'autel, et l'ordonna diacre avant de s'en retourner, et depuis il fut fait prêtre. Senoch avait alors avec lui trois solitaires, qui n'avaient d'autres désirs que de servir le Seigneur. Ils formerent tous quatre la résolution de marcher ensemble par les sentiers les plus étroits de la justice: ils s'en firent même une loi, qu'ils exécuterent fidelement. Leur vie était fort pénitente; ils ne sortaient de leur retraite, et ne rompaient le silence qu'autant que la nécessité où leur édification commune l'exigeait: ils s'occupaient toujours ou à travailler ou à prier. Ils pratiquaient une sévere abstinence dans le cours de l'année, et l'augmentaient encore durant les deux carêmes, c'est-à-dire, depuis la fête de S. Martin jusqu'à Noël, et pendant les quarante jours avant Pâques.

Lorsque S. Grégoire fut élevé sur le siége épiscopal de Tours, Senoch sortit de sa cellule pour aller le saluer; et après avoir baisé la main de son évêque, il s'en retourna sur-le-champ dans sa retraite, sans vouloir prendre aucune nourriture. Sa vie pénitente l'avait déjà fait avancer à un si grand dégré de sainteté, que Dieu l'avait gratifié du don des miracles pour le soulagement des pauvres malades. Cette faveur céleste pensa lui faire perdre le mérite de ses bonnes œuvres, et le fruit de sa sainteté. En considérant le pouvoir que Dieu lui avait donné, il ne lui en rendit pas la gloire, et cette vue lui inspira de la vanité. Croyant être en état de tout entreprendre, sans avoir rien à craindre, il quitta sa solitude sans consulter la volonté de Dieu, pour aller en Poitou visiter ses parens. Ce voyage lui nuisit beaucoup, n'ayant servi qu'à augmenter sa présomption. Il revint reprendre sa cellule, mais plein de lui-même, et n'ayant plus cet esprit de

retraite, de mortification, d'humilité et de recueillement où il vivait auparavant. S. Grégoire, son évêque, crut devoir lui en faire des reproches, et une réprimande sévere et charitable : il lui remit devant les yeux, avec un saint zele, que *les superbes sont loin du royaume de Dieu.* Senoch rentra en lui-même et reconnut sa faute. Pour l'expier et se purifier parfaitement de son orgueil, il se livra à une plus rude pénitence. Il avait résolu de se renfermer entierement pour toute sa vie, et de n'être plus visible à personne; mais S. Grégoire trouva de l'xces dans cette résolution, et ne lui permit de la pratiquer que pendant les deux carêmes : il lui persuada de ne pas refuser les offices de sa charité à ceux qui s'adresseroient à lui en tout autre temps. Senoch reçut ce conseil avec soumission, et l'exécuta depuis à la lettre.

Le souvenir de sa faute, qu'il avait toujours présente à l'esprit, le rendit si humble dans son cœur, qu'il en arracha jusqu'au moindre sentiment de vaine gloire. Il répétait sans cesse ces paroles de l'apôtre : *Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur.* Dieu fit bientôt connaître qu'il avait agréé sa pénitence, et lui avait rendu sa grace, en se servant de lui, comme avant son voyage, pour rendre la santé aux malades. Il les recevait chez lui, surtout les pauvres; et comme il était prêtre alors, sa charité le portait à les assister dans les besoins spirituels comme dans les corporels.

Après s'être rendu célebre par ses vertus et par ses miracles, il fut attaqué à l'âge d'environ quarante ans d'une maladie qui le retint trois jours au lit. On alla avertir S. Grégoire qu'il était près de passer à une meilleure vie. Ce saint prélat se hâta d'aller le voir; mais il n'en put tirer une parole, tant il était accablé : une heure après il rendit l'esprit. Cette multitude de gens qu'il avait soulagés de différentes manieres, s'assemblerent pour assister à ses funérailles; ils le pleuraient amerement en disant : « Pourquoi, saint Pere, nous abandonnez-vous? » Il s'est fait un grand nombre de miracles à son tombeau.

PRATIQUES. 1. On fait des sociétés et des parties de plaisir, ne pourrait-on pas s'unir pour prendre les moyens de pratiquer le saint Evangile?

2. Servons-nous de nos fautes mêmes pour nous exciter à une vie plus sainte, en les réparant par une humilité plus profonde, et une pénitence plus rigoureuse.

PRIERE. Seigneur, nous sommes tous nés avec l'orgueil; que vos humiliations nous guérissent de ce mal qui est la source de tous les autres.

(*Le même jour.*) S. CRÉPIN ET S. CRÉPINIEN.

Saint Crépin et saint Crépinien furent du nombre des premiers Apôtres de France, qui furent envoyés avec saint Denis pour y annoncer l'évangile. Ceux qui eurent le bonheur d'entendre les instructions de ces saints Apôtres, furent plus soigneux de les pratiquer que d'écrire leur histoire : ainsi nous savons peu de choses de S. Crépin et de S. Crépinien. On dit qu'ils étaient freres.

Les compagnons de saint Denis s'étant dispersés en dif-

férens endroits des Gaules, Crépin et Crépinien s'arrêterent à Soissons, où ils se servaient de toutes les occasions que Dieu leur donnait pour attirer les peuples à la connoissance de la vérité. A l'exemple de saint Paul, qui prêchait le jour et qui travaillait la nuit pour n'être à charge à personne, ils firent du lieu de leur retraite non seulement une école d'instruction, mais encore une boutique de travail. Ils exerçaient le métier de cordonnier, occupation tranquille, propre à les entretenir dans l'humilité qui convient à des ouvriers évangéliques, et qui leur donnait occasion de parler de J. C. à ceux qui les employaient.

Il y avait long-temps qu'ils vivaient de la sorte, et qu'ils répandaient la lumiere de l'évangile, lorsqu'ils furent dénoncés à l'empereur Maxime-Hercule. Il les envoya prendre aussitôt et les interrogea. Mais n'ayant pu les gagner ni par promesses ni par menaces, il les remit entre les mains du préfet du prétoire des Gaules, nommé Rictius Varus. Ce préfet éprouva la constance de ces deux missionnaires par tous les moyens que la cruauté lui suggéra, sans pouvoir les ébranler. Les deux freres étant demeurés victorieux de toutes les attaques du persécuteur, eurent enfin la tête coupée. On met leur martyre vers l'an 287.

PRATIQUE. Remercions Dieu de nous avoir envoyé des Apôtres pour nous instruire des vérités du salut : qu'avons-nous fait pour mériter cette grace, pendant que tant de peuples sont privés de la lumiere de l'Evangile ?

PRIERE. Seigneur, qui nous avez appelés à la lumiere de la foi ; aidez-nous du puissant secours de votre grace, afin que pratiquant ce que nous croyons, nous méritions de recevoir dans le ciel la récompense que vous déstirez à vos Saints.

(26 octobre.) S. LUCIEN ET S. MARCIEN, MARTYRS. 3.e sie.

LUCIEN et MARCIEN élevés dans les ténebres du paganisme, s'étaient abandonnés à toutes sortes de désordres. Livrés à des passsions honteuses également contraires à la raison et à la piété, ils suivaient sans scrupule les désirs corrompus de leur cœur, et s'avilissaient au dessous des bêtes mêmes. Mais dans le temps où ils ne pensaient qu'à multiplier leur ingratitude et leurs crimes, Dieu les regarda dans sa miséricorde. N'ayant pu engager une vierge chrétienne à consentir à leur infâme passion, ils eurent recours à tout ce que la magie a de plus noir, et à ce qu'ils s'imaginaient qu'elle avait de plus puissant. Mais tous leurs efforts se trouverent bien faibles contre celle qui opposait à leur vains artifices les armes puissantes de la priere et de l'humilté. Les démons vaincus furent obligés de confesser leur défaite, et d'avouer à Lucien et à Marcien qu'ils ne pouvaient rien sur ceux qui étaient à Jésus-Christ, et qui vivaient de son esprit. Cette confession que la vérité tira du pere du mensonge, toucha Lucien et Marcien. Ils eurent honte d'avoir été si long-temps séduits, et de n'avoir suivi que des esprits de ténebres. De la honte d'eux-mêmes, ils pass rent bientôt

au mépris de ce qu'ils avaient aimé ; ils abandonnerent leurs biens et leurs familles, et se retirerent dans un lieu écarté et solitaire. Ils ne sortaient de leur retraite, que pour venir de temps en temps à l'Eglise, où ils confessaient publiquement leurs crimes passés, afin de s'humilier ; et s'en retournaient ensuite pleurer dans leur solitude.

Après s'être ainsi fortifiés dans la grace que le baptême leur avait donnée, ils voulurent réparer autant qu'il serait en eux, les pertes qu'ils avaient fait faire à l'Eglise, par la mort spirituelle qu'ils avaient donnée à tant d'ames qu'ils avaient entraînées dans leurs désordres. Pour réussir dans ce dessein, ils commencerent à prêcher J. C. avec autant de zele qu'ils en avaient eu auparavant pour détruire son empire.

Les ennemis du nom chrétien mirent tout en œuvre pour les empêcher de gagner des ames à Jésus-Christ et ils en trouverent bientôt l'occasion. Dece persécutait l'Eglise avec chaleur, et faisait chercher par tout ceux qui étaient fideles à Jésus-Christ, afin de les obliger à sacrifier aux démons, ou de les faire mourir. Dieu permit que Lucien et Marcien fussent aussi arrêtés. Sabin, proconsul de Bithynie, leur dit : Par quelle autorité prêchez-vous le Christ que vous annoncez ? Tout homme qui a de la charité, répondit Lucien, ne désire rien tant que de retirer ses freres de l'erreur. Marcien qu'il interrogea ensuite, lui fit la même réponse, et ajouta : celui qui a rendu saint Paul un zélé défenseur de cette même Eglise qu'il persécutait auparavant, nous a fait aussi la même grace. Laissez-là tous ces discours, dit Sabin, retournez au culte des dieux que vous avez abandonnés : vous n'avez que ce moyen pour conserver une vie qui va vous être ôtée, si vous n'obéissez. Hélas, dit, Lucien, que nous avons de graces à rendre à Jésus Christ qui nous a délivrés par sa puissance de la mort éternelle ! Sabin n'ayant pu les affaiblir, ni par promesses, ni par menaces, les condamna à être brûlés. Lucien et Marcien rendirent graces à Dieu de ce qu'après avoir mérité par leurs crimes de brûler éternellement dans l'enfer, il les avait arrachés à la puissance des ténebres pour les faire passe dans sa gloire : ils allerent avec joie au bûcher et consommerent leur sacrifice. On ne sait point en quelle année.

PRATIQUES. 1. Quelle consolation, de savoir que les démons ne peuvent rien sur ceux qui sont à Jésus-Christ et qui vivent de son esprit : Quoi de plus capable de nous animer à servir un maître si bon et si puissant !

2. Nous ne pouvons conserver les graces que nous avons reçues, qu'en vivant dans la retraite autant que notre état le permet, et en y joignant la priere et la mortification.

PRIERE. Que vous rendrons-nous, Seigneur, pour tous les biens que nous avons reçus de vous ? Faites que nous vous rendions amour pour amour, et que nous ne craignions rien tant que de vous offenser.

(27 *octobre.*) S. FRUMENCE. 4 . siecle.

UN philosophe nommé Metrodore, poussé par la curiosité de voir le pays, et de connaître le monde, entreprit plusieurs voyages, et alla jusqu'en Ethiopie. A son retour, il présenta à l'empereur Constantin, des perles et pierreries d'un grand prix. A son exemple, un autre philosophe Tyrien, nommé Mérope, entreprit le même voyage par le même motif: mais Dieu qui conduit tous les pas des hommes, lors même qu'ils ne pensent point à lui, permit ce voyage pour un dessein bien plus estimable que toutes les pierréries que le philosophe pouvait en rapporter. Mérope emmena avec lui deux de ses neveux, nommés Frumence et Edesse. C'étaient deux jeunes enfans, qu'il instruisait et qu'il aimait beancoup. Il espérait en les faisant voyager, leur former l'esprit, et leur acquérir plusieurs connaissances utiles. Le philosophe ayant satisfait sa curiosité, se mit en chemin pour revenir. Pendant le retour, le vaisseau qui le portait ayant été obligé de prendre terre en un port de l'Ethiopie, pour faire provision de quelques rafraîchissemens, fut attaqué par les barbares du pays, qui ayant reconnu que l'équipage était composé de Romains, avec qui ils étaient alors en division, tuerent tous ceux qu'ils purent attraper. Mérope n'ayant pu échapper à leur barbarie, subit le même sort. Mais ses deux neveux, tranquilles pendant ce carnage, qu'ils ignoraient sans doute, étudiaient leurs leçons sous un arbre à l'écart où ils s'étaient retirés jusqu'à ce qu'on les appelât pour rembarquer. Les barbares surpris de leur tranquillité et de l'occupation qui les tenait si attachés, eurent assez d'humanité pour ne leur faire aucun mal; mais s'étant saisis d'eux, ils les amenerent à leur roi.

Dieu disposa aussi le cœur de ce prince en faveur de ces enfans, en sorte qu'il les fit élever avec soin; et quand il eut éprouvé avec le temps les qualités excellentes de leur esprit, il fit Edesse qui était le plus jeune, son échanson. Pour Frumence, comme il vit qu'il avait un génie peu commun, et beaucoup de conduite, il lui donna le soin de ses finances. Depuis ce temps-là, ils furent l'un et l'autre fort honorés et aimés de ce Roi, qui les regarda toujours comme deux hommes de confiance sur qui il pouvait se reposer sûrement d'une partie du soin de son état. Ce prince se voyant près de mourir, les remercia de leurs services, et leur laissa la liberté de faire ce qu'ils voudraient. Edesse passa à Tyr, lieu de sa naissance, et Frumence s'en alla à Alexandrie.

Dès qu'il y fut arrivé, il alla voir saint Athanase, qui venait d'en être fait évêque, et en lui rendant compte de ses voyages, il lui fit connaître combien il serait facile de gagner toute l'Ethiopie à Jésus-Christ, si on y envoyait des

ministres prudens et éclairés. Il suffit de savoir avec quel zele saint Athanase a défendu la divinité de Jésus-Christ, pour comprendre quelle fut sa joie de trouver cette occasion d'étendre le royaume de Jésus-Christ. Ayant donc assemblé son clergé, il leur fit le récit de ce que Frumence lui avait dit; et ensuite s'adressant à Frumence lui même, qui était présent, il dit, comme Pharaon à Joseph : Quel autre pourrions-nous trouver qui ait l'esprit de Dieu comme vous, et qui puisse exécuter de si grandes choses ? puis, sans attendre un plus long délai, il l'ordonna évêque, et l'obligea de retourner avec la grace du Seigneur, au pays d'où il était venu.

Frumence obéissant à la voix de Dieu qui se faisait entendre par celle de Saint Athanase, retourna dans cette partie de l'Ethiopie, qu'on nomme l'Abyssinie, et fixa son siége à Auxume. Les Abyssins le reçurent avec joie, et le secoururent autant qu'il fut en eux dans l'entreprise qu'il voulait exécuter. Jamais peuples n'embrasserent le christianisme avec plus d'ardeur, ni ne le défendirent avec plus de courage. L'empereur Constance, grand partisan des Ariens, voulut traverser les progrès que faisait la vérité dans ce pays, en y introduisant, s'il était possible, les erreurs d'Arius : et comme il était convaincu que Frumence s'opposerait avec ardeur à ce qu'il voulait entreprendre, il écrivit aux rois Abra et Asba, pour les engager à livrer ce saint Evêque à George, que les Ariens avaient fait patriarche d'Alexandrie à la place de saint Athanase, qui avait été forcé d'abandonner son siége et de se cacher. S. Athanase nous a conservé lui-même cette lettre dans son apologie qu'il a adresée à Constance. Mais tous les efforts que fit cet empereur, furent inutiles, et ce digne pasteur continua de gouverner son troupeau, selon la justice et la vérité, jusqu'à ce qu'il plût au souverain pasteur des ames de le récompenser de sa fidélité et de ses travaux. On ignore le temps de sa mort.

PRATIQUES. 1. Combien de chrétiens vivraient dans la piété, s'ils la connaissaient ! Car il faut l'avouer à notre confusion, peu connaissent notre sainte religion. Prions pour eux ; et quand nous trouvons l'occasion de leur en parler, ne la négligeons pas.

2. Si nous avons le bonheur de connaître la vérité, profitons-en, de peur qu'elle ne soit donnée à d'autres qui en tireront plus de fruit.

PRIERE. Seigneur, ne vous cachez pas plus long-temps à tant de personnes qui ne vous connaissent pas ; mais ne nous abandonnez pas pour vous donner à d'autres.

(28 *octobre.*) S. SIMON ET S. JUDE, APÔTRES.

SAINT SIMON est l'un des Apôtres de Jésus-Christ dont l'Évangile nous ait moins appris de choses. Il était Galiléen comme les autres : et on le surnommait le Cananéen, peut être parce qu'il était de la petite ville de Cana, et le zélé, terme qui exprime en grec ce que celui de Cananéen, signifie dans la langue vulgaire du pays, selon la remarque

de saint Jérôme. Nous ne pouvons rien dire de ce qu'a fait saint Simon, ni de ce qui lui est arrivé jusqu'à la descente du S. Esprit, qui ne lui soit commun avec les autres Apôtres. Ce qu'il a fait depuis leur séparation nous est encore moins connu.

On a quelque chose de plus certain et de plus détaillé touchant S. Jude. C'est le même qui est surnommé Thadée, ou Lebbée. Il était parent de J. C. selon la chair ; et c'est pour cela qu'il est appelé son frere, parce qu'il était fils de Marie sœur de la sainte Vierge et de Cléophas frere de Joseph. Il était aussi frere de saint Jacques le mineur. Jude fut marié, et eut des enfans ; mais le Seigneur en l'appelant à l'apostolat, le destina à être pere d'un grand nombre d'enfans spirituels qu'il devait enfanter à Jésus-Christ. Il en fit, pour ainsi dire, l'apprentissage sous Jésus-Christ même qu'il accompagnait dans ses courses évangéliques, et dont il voyait le zele pour la gloire de son pere, pour accomplir l'œuvre pour laquelle il avait été envoyé. Dans la derniere cêne, Jésus-Christ ayant dit qu'il se manifesterait à ceux qui l'aiment, et à ceux qui gardent ses commandemens, et non pas au monde, Jude lui dit : « Seigneur, pourquoi vous manifesterez-vous à nous, et non pas au monde ? » Jésus lui répondit : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et nous ferons en lui notre demeure. » On dit que saint Jude, après avoir reçu le Saint-Esprit avec les autres Apôtres, alla porter la lumiere de l'évangile dans la Lybie. Il y a apparence qu'il se trouva à Jérusalem, l'an 62 de Jésus-Christ après la mort de saint Jacques le mineur son frere, et qu'il fut du nombre de ceux qui choisirent saint Simon, qu'on croit aussi avoir été son frere, pour succéder à saint Jacques dans le gouvernement de cette Eglise.

Nous avons une lettre ou épître de saint Jude, qui est la derniere des sept qu'on nomme Catholiques ou universelles. Il écrivit principalement pour les Juifs convertis au christianisme, et il y attaque les hérétiques de ce temps-là, comme les Nicolaïtes, les Simoniens et les Gnostiques, qui combattaient la nécessité des bonnes œuvres. On croit qu'il ne l'écrivit qu'après la ruine de Jérusalem, et il y recommande avec soin qu'on se souvienne de ce que les autres Apôtres avaient écrit avant lui. On ignore le temps et le genre de sa mort.

PRATIQUES. 1. Jésus-Christ n'était occupé que de l'œuvre pour laquelle il a été envoyé : ne nous occupons que de l'œuvre de notre salut et du service de Dieu. Que tout le reste s'y rapporte.

2. Jésus-Christ ne se fait point connaître au monde. Terrible vérité ! fuyons donc le monde, puisqu'il ne connaît point Jésus-Christ.

3. Lisons aujourd'hui l'épître de saint Jude, pour honorer les reliques de son esprit, et profitons des vérités qu'il y enseigne.

PRIERE. Seigneur, qui êtes la vérité éternelle, préservez-nous de la séduction et de l'erreur. Que votre amour soit notre lumiere et notre guide et nous ne nous égarerons jamais.

(*29 octobre.*) S. NARCISSE, Evêque. 2e. siecle.

Narcisse vint au monde vers la fin du premier siecle de l'Eglise. Il avait près de 80 ans, lorqu'il fut choisi pour gouverner l'Eglise de Jérusalem. Vers l'an 195, il se trouva au concile de Palestine, assemblé pour décider sur le jour de la célébration de la Pâque.

Eusebe rapporte que les fideles de son temps conservaient la mémoire de beaucoup de merveilles que Dieu avait operées par ce saint Evêque ; entre les autres, il parle de celle-ci. L'huile ayant manqué aux ministres de l'Eglise, lorsqu'on était prêt de célébrer les solennités de la veille de Pâque, Narcisse commanda à ceux qui avaient soin des lampes, d'aller tirer de l'eau à un puits qui était proche, et de la lui apporter. Après avoir fait sa priere sur cette eau, il leur dit de la mettre dans des lampes, et Dieu la changea en huile. On conserva long-temps de cette huile, et l'on en voyait encore du temps d'Eusebe.

Mais quelque éclat que les miracles donnassent à la réputation de Narcisse, rien ne le rendit si célebre, qu'une persécution dont Dieu permit qu'il fût éprouvé. Trois scélérats qui redoutaient les châtimens que méritaient les crimes dont ils se sentaient coupables, résolurent de prévenir l'effet de son exactitude à faire observer la discipline ecclésiastique, et de l'accabler par leur calomnie. Ils le chargerent d'un crime atroce ; et pour donner plus de poids à leur accusation, ils la fortifierent par un serment solennel, mais chacun sous différentes conditions. Le premier dit qu'il demandait à Dieu de périr par le feu ; le second, d'être couvert de lepre ; le troisième, de perdre la vue, si ce qu'ils avançaient n'était pas véritable. Malgré toutes ces protestations, leur accusation ne trouva point de croyance dans l'esprit des fideles prévenus en faveur de leur Evêque. Narcisse néanmoins ne put supporter l'indignité des calomnies dont on s'efforçait de le noircir : et comme d'un autre côté, il y avait long-temps qu'il soupirait après le repos et la solitude, il prit cette occasion pour s'aller cacher dans le désert, sans qu'il fût possible de découvrir le lieu de sa retraite.

Cependant la justice divine éclata contre les calomniateurs ; et ces infâmes parjures tomberent bientôt dans les malédictions qu'ils avaient prononcées contre eux-mêmes. Car le feu prit à la maison du premier pendant une nuit, et ce malheureux fut brûlé avec sa famille. Le second fut attaqué d'une lepre qui le rongea en peu de temps. Le troisieme frappé de la punition de ses complices, avoua publiquement le complot qu'ils avaient formé pour perdre le saint Evêque : et les larmes que le regret de sa faute lui fit répandre, furent si abondantes et si continuelles, qu'il en devint aveugle. Après que Narcisse se fut retiré, les Evêques des villes voisines furent d'avis qu'on mit quelqu'un à sa place. Dieu

fut élu ; mais il mourut peu de temps après : Germanion lui succéda, et Gordien ensuite.

Narcisse reparut enfin comme s'il fût sorti du tombeau. La vénération que l'on avait toujours eue pour sa vertu, et qui s'était encore augmentée par la maniere dont Dieu avait pris soin de faire connaître son innocence, engagea tous les freres à le conjurer de reprendre l'administration de son Eglise. Il rentra dans ses fonctions pour quelque temps ; mais son extrême vieillesse l'obligea bientôt de s'en décharger sur saint Alexandre. Eusebe nous a conservé une lettre où ce zélé coadjuteur parle en ces termes : « Narcisse vous salue, et vous conjure comme moi, de conserver la paix et l'union entre vous. C'est lui qui a gouverné l'Eglise de Jérusalem avant moi, et qui gouverne encore par ses prieres. Il a présentement cent seize ans passés. »

Il semble par cette lettre, que Narcisse n'avait conservé que le nom et la qualité d'Evêque, et que saint Alexandre était plutôt son successeur que son collegue. Mais Eusebe et saint Jérôme en parlent toujours comme de deux prélats qui gouvernaient ensemble, et l'on ne voit pas que ces deux Saints suivissent, dans l'exercice de leur ministere, d'autres regles que celles de la charité. On ne sait point si Narcisse passa de plusieurs années, l'âge de 116 ans.

PRATIQUES. 1. Si Dieu permet que nous soyons attaqués par la calomnie, n'en soyons pas abattus ; souffrons-la avec patience, et qu'une vie sainte la détruise.

2. Respectons la sainteté du serment en n'en faisant jamais que quand les justes lois nous y obligent ; et quand nous en avons fait de justes, observons-les exactement.

PRIERE. Seigneur, que la vérité se trouve toujours dans nos paroles avec la simplicité que vous avez apprise.

(30 octob.) S. MARCEL ET S. GASSIEN, MARTYRS. 3.e siec.

MARCEL était centenier, ou capitaine d'une compagnie de cent hommes, dans la légion Trajane, du temps des empereurs Dioclétien et Maximien. Il faisait publiquement profession du Christianisme, et il en donna des preuves dans une réjouissance solennelle prescrite aux troupes le 21 juillet, pour l'élevation de Maxime-Herculé. La fête consistait principalement en festins, qui étaient accompagnés de sacrifices en l'honneur des faux dieux. Marcel à qui la religion défendait de s'y trouver, prit cette occasion pour renoncer à la profession des armes. C'est ce qu'il fit dans le lieu le plus respecté du camp, où étaient les drapeaux de la légion. En quittant le baudrier et l'épée, il dit à haute voix : « Je ne veux plus combattre que pour J. C. le roi éternel. » Jetant ensuite la baguette qui était la marque de sa charge, il ajouta : « Je renonce dès ce moment au service des vos empereurs; je n'ai que du mépris pour vos dieux de bois et de pierre, et pour vos idoles sourdes et muettes. Si on ne peut porter les armes sans sacrifier aux dieux et aux

empereurs, j'abandonne très-volontiers tous les ornemens militaires, et je dis adieu aux aigles et au camp. »

Les soldats fort surpris de ce qui venait d'arriver, se saisirent de Marcel, et le dénoncerent à Anastase Fortunat, lieutenant et juge de la légion, qui le fit mettre en prison. Après la fête, Fortunat assembla le conseil de guerre, et se fit amener Marcel. Pourquoi, lui dit-il avez-vous violé les regles de la discipline militaire, en jetant vos armes, et les marques de votre dignité? « J'en ai suffisamment marqué la raison, répondit le centenier, lorsqu'à la fête du 21 juillet, j'ai déclaré publiquement que j'étais chrétien, et qu'en cette qualité je ne servirais plus que Jésus-Christ à qui je me suis lié par serment. » Je ne puis donc plus dissimuler votre témérité, répartit Fortunat : j'en informerai les empereurs. En attendant je vais vous faire conduire en sûreté à Aurélien Agricolanus, vicaire du préfet du prétoire.

Ce ne fut que le 30 d'octobre suivant, que l'on présenta Marcel au vicaire Agricolanus, avec la procédure commencée par Fortunat. Agricolanus était à Tanger, lorsqu'on lui amena l'accusé, en lui disant : Anastase Fortunat renvoie devant vous le centurion Marcel présent. Voici la lettre que je suis chargé de vous présenter de sa part. Je la lirai, si vous l'ordonnez. Lisez, dit Agricolanus. Il dit : « Ce soldat ayant jeté par terre les marques de sa dignité, a déclaré publiquement qu'il était chrétien, et a proféré en présence de toute l'armée plusieurs blasphèmes contre les dieux et contre César. C'est ce qui nous a engagés à le renvoyer devant vous, afin que vous en ordonniez ce qu'il vous plaira.

Après la lecture de cette lettre, Agricolanus demanda à Marcel s'il avouait les charges portées contre lui. Le Saint convint de tout, sans se soucier de rien expliquer, et sans se plaindre des termes odieux dont la lettre était conçue. Il déclara seulement au vicaire qui le traitait de furieux, qu'on n'est point sujet à la fureur quand on craint Dieu. « Si j'ai jeté mes armes, ajouta-t-il, c'est qu'un chrétien enrôlé dans la milice de J. C., s'embarrasse peu de la malice et des soins du siecle. »

Le vicaire apprenant par sa confession tout ce qu'il pouvait souhaiter, ne crut pas devoir le mettre à la question. Ainsi il le condamna à mort sur-le-champ, non pas comme chrétien, parce que l'Eglise était alors en paix, mais pour avoir prononcé des paroles pleines de fureur devant le lieutenant de la légion. Lorsqu'on conduisait Marcel au supplice, il dit à son juge : *Que Dieu vous comble de ses bienfaits.* « C'est ainsi, disent les actes de son martyre, qu'un serviteur de Jésus-Christ devait se venger en sortant du monde. Il eut la tête coupée le 30 octobre, à Tanger en Mauritanie, vers l'an 298. »

Celui qui tenait le registre de l'interrogatoire de saint Marcel, s'appelait GASSIEN. En écrivant ce que disaient le juge et l'accusé, il se sentit touché de la constance de

Marcel, et des réponses qu'il faisait aux questions de son juge. Lorsque le vicaire lui dicta la sentence de mort, il eut horreur de cette iniquité; il refusa d'écrire le jugement, et jeta par terre tout l'interrogatoire. Le juge étonné de sa conduite, se leva de son siége, tout ému, et demanda pourquoi il agissait ainsi. « C'est, répondit le greffier, que vous avez prononcé une sentence injuste. » Agricolanus qui craignait d'entendre encore quelque réponse désagréable, sans lui faire d'autre question, l'envoya sur-le-champ en prison. Cinq semaines après, il le fit comparaître devant son tribunal. Gassien protesta, comme saint Marcel, qu'il ne voulait plus servir que J. C. Cette confession lui mérita la couronne du martyre : et il eut la tête coupée le 3 décembre de la même année.

PRATIQUE. De quelque condition que l'on soit, et de quelque charge que l'on soit revêtu il faut plutôt perdre tout, et la vie même, que de se prêter à la moindre injustice.

PRIERE. Vous nous l'avez appris, Seigneur, il est impossible de vous servir et de servir le monde. Sans le secours de votre grace, nous serons assez insensés pour servir le monde, ne permettez pas que nous fassions un choix si inégal

---

(31 octobre.) S. QUENTIN, MARTYR. 3e. siecle.

QUENTIN était fils d'un sénateur Romain, nommé Zénon. On croit qu'il vint en France, vers l'an 245, avec saint Lucien de Beauvais. Dieu lui inspira le dessein de s'arrêter à Amiens. C'était là le champ qu'il devait défricher, afin de le rendre une portion de l'héritage du Seigneur, en y établissant la foi. Quentin s'appliqua à ce grand ouvrage avec tout le zele qu'il demandait; et ne désirant rien avec tant d'ardeur, que de faire glorifier le nom de Dieu, et de détruire le regne du démon, il prêchait continuellement la doctrine évangélique, et demandait sans cesse à l'auteur de tout bien, qu'il la gravât dans le cœur de ceux à qui il l'annonçait. Ses travaux apostoliques furent récompensés par la gloire du martyre dans la persécution de Dioclétien et de Maximien, et sous le préfet Rictiovare, le plus cruel persécuteur des chrétiens dans les Gaules. Cet ennemi de la vraie religion courait de ville en ville, portant toujours avec lui la terreur et l'effroi, et inondant en effet tous les lieux par où il passait, du sang des chrétiens. Etant arrivé à Amiens, et voyant que Jésus-Christ y avait un grand nombre d'adorateurs, il fit arrêter saint Quentin, qu'il regardait comme le principal auteur de ce progrès qu'avait fait l'évangile, et il l'envoya chargé de chaînes dans une prison. Le lendemain il se le fit amener, et lui fit de magnifiques promesses pour l'engager à renoncer à Jésus-Christ. N'ayant pu le séduire par ce langage trompeur, il s'efforça de l'abattre par les menaces les plus terribles. Dieu fortifia saint Quentin contre la séduction, et le soutint contre toutes les menaces du persécuteur. Rictiovare irrité de le voir si constant, le fit fouetter

cruellement, et ensuite jeter dans un cachot obscur, et défendit qu'on y laissât entrer aucun chrétien, de peur que le Saint ne reçût de leur part quelque consolation.

Rictiovare le fit venir devant lui après quelque jours de prison, et employa de nouvau les promesses et les menaces pour le vaincre. Mais ayant trouvé encore saint Quentin inflexible aux unes, et aux autres, il fit redoubler les tourmens : on l'étendit par le moyen des poulies avec une telle violence, qu'on déboîta tous ses membres. On le fouetta long-temps avec des chaînettes de fer; on lui versa sur le dos de l'huile, de la poix et de la graisse toute bouillante; on lui appliqua des torches ardentes, afin qu'il n'y eût aucune partie de son corps qui ne souffrît les plus vives douleurs. Mais le feu du Saint-Esprit qui l'embrasait intérieurement, lui fit mépriser tous ces tourmens. Il semble qu'on ne pouvait rien ajouter à ce qu'on venait de lui faire souffrir; néanmoins la cruauté de Rictiovare ingénieuse à inventer de nouveaux supplices, fit verser encore dans la bouche du Saint de la chaux, du vinaigre et de la moutarde, afin de lui ôter au moins la parole, s'il ne pouvait lui enlever le précieux trésor de la foi. Rictiovare n'y réussit pourtant pas : le Saint eut encore la parole assez libre pour confesser Jésus-Christ de bouche, comme il le confessait de cœur. Le barbare honteux de se voir toujours confondu, et voulant ôter de devant ses yeux un objet qui lui reprochait sa cruauté et la faiblesse de ses prétendues divinités, voulut envoyer saint Quentin à Rome pour être présenté aux empereurs. « Dieu est à Rome aussi bien qu'ailleurs, dit le Saint; pourquoi craindrais-je d'y aller? Cependant, ajouta-t-il, j'espere consommer ma course dans cette province où je suis maintenant. »

Rictiovare devait partir d'Amiens pour aller au pays du Vermandois : c'est pourquoi il ordonna qu'un y conduisît le Saint, pour achever son procès. Quentin fut mené chargé de chaînes dans la capitale de cette province. Quand le préfet fut arrivé, il employa encore les promesses et les menaces pour tâcher de vaincre son prisonnier. Mais voyant que sa foi était à l'épreuve de tout, il lui fit percer le corps depuis le cou jusqu'aux cuisses avec deux barres de fer, et lui fit entrer de grands clous entre les ongles et la chair, en plusieurs autres parties du corps, et jusques dans la cervelle. Ce fut ainsi que saint Quentin consomma son martyre après le milieu du troisieme siecle.

PRATIQUES. 1 Joignons toujours la priere aux instructions ou aux avis que nous nous trouvons engagés de donner, et nos paroles ne seront pas sans fruit.

2. Nous n'osons faire profession de la piété chrétienne devant les gens du monde, parce que nous craignons leurs railleries. Nous renoncerions donc à J. C. par la crainte des tourmens. Que notre foi est faible !

PRIERE. Seigneur, nous ne sommes que faiblesse : faites-nous la grâce, afin que nous vous demandions humblement ce que nous ne pouvons faire sans vous.

(1 *novembre.*) LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

On rapporte au pape Boniface IV, qui vivait au commencement du septieme siecle, la premiere origine de la fête de tous les Saints: et voici quelle en fut l'occasion. Il y avait à Rome un temple nommé Panthéon, bâti par Auguste, quelques années avant la naissance de Jésus Christ. Cet édifice était regardé comme un chef-d'œuvre d'architecture, et son auteur l'avait rendu comme le centre de l'idolâtrie en le consacrant à tous les dieux. Les empereurs Romains étant devenus chrétiens, porterent des lois contre le culte des idoles, et firent abattre leurs temples. On en épargna pourtant quelques-uns à cause de leur magnificence, et le Panthéon fut de ce nombre; mais ils furent fermes, et on ne les regarda pendant long-temps, que comme de beaux morceaux d'architecture, propres à orner les villes où ils étaient.

Lorsque la religion chrétienne fut bien affermie, et que l'Eglise crut n'avoir plus rien à craindre de l'idolâtrie, elle ne fit point de difficulté d'ouvrir ces temples pour les purifier, et les consacrer au culte du vrai Dieu. C'est ce qui arriva à l'égard du Panthéon. L'an 607 Boniface IV le bénit, et le consacra à Dieu sous l'invocation de la sainte Vierge et de tous les martyrs. On ne peut pas dire que ce fût encore la fête de tous les Saints, puisqu'elle n'avait pour objet que la sainte Vierge et tous les martyrs: et ce ne fut que l'an 847, que le pape Grégoire IV lui donna toute l'étendue qu'elle a aujourd'hui, en dédiant une chapelle à Rome en l'honneur du Sauveur, de la sainte Vierge, des saints Apôtres, et de tous les saints martyrs, et de tous les justes de la terre. Cette fête bientôt après passa en Allemagne. Louis-le Débonnaire, à la priere du Pape, et du consentement des Evêques, publia un édit qui en ordonnait la célébration dans tous ses états, et qui la fixait au premier novembre.

Le premier objet de cette fête est Jésus-Christ, le chef et le modele de tous les Saints. Comme leur justice et leur sainteté ne sont qu'un écoulement de la justice et de la sainteté souveraines, c'est à lui que se termine le culte que nous rendons à ceux qu'il a bien voulu sanctifier. La foi nous apprend qu'ils n'ont rien mérité pour eux qu'en vertu des mérites de Jésus-Christ, et nous faisons profession de croire qu'ils ne peuvent rien pour nous que par Jésus-Christ; mais nous savons que par lui ils sont très puissans; ayons donc recours à leur intercession et à leurs prieres.

Les protestans accusent l'Eglise catholique d'idolâtrie dans le culte qu'elle rend aux Saints: mais il est aisé de voir par ce que nous venons de dire, que c'est une calomnie. C'est à Jésus-Christ que les Saints rapportent tous leurs mérites, puisque nous faisons profession de croire que ces mérites sont les dons de Jésus-Christ. C'est par Jésus-Christ que

les Saints de tout âge, de tout sexe et de toute condition, ont renoncé aux maximes du monde, pour suivre celle de l'évangile.

L'Eglise a honoré les Saints dans tous les temps : mais toujours elle a prétendu honorer Jésus-Christ, même dans le culte qu'elle leur a rendu. Nous invoquons les Saints, c'est-à-dire que nous les prions d'être nos intercesseurs auprès de Dieu. C'est ce que nous faisons tous les jours à l'égard des personnes vivantes. Nous nous recommandons aux prieres de nos amis, et des personnes de piété. Pourquoi ne ferions-nous pas la même chose à l'égard de ceux dont la vie sainte et souvent confirmée par des miracles, nous assure qu'ils jouissent déjà de Dieu? Nous croyant indignes d'être écoutés dans nos prieres, nous avons recours à ceux dont nous savons que le crédit est grand auprès de la majesté divine.

Nous honorons les reliques des Saints, parce que nous regardons leurs corps comme ayant été les victimes de Dieu par le martyre ou par la pénitence : c'est ce qui fait que nous les regardons avec respect. C'est dans le même esprit que nous rendons honneur à leurs images. Nous ne croyons pas qu'elles aient aucune vertu qui doive les faire révérer; nous les regardons seulement comme très-propres à nous faire penser plus souvent à ceux qu'elle représentent. C'est dans ce même esprit que l'on visite leurs tombeaux et les lieux consacrés à Dieu sous leur nom. Le Saint que l'on veut honorer n'est ni l'objet principal, ni la fin du culte qu'on lui rend : c'est à Dieu que tout se rapporte. Nous prions les Saints de demander pour nous à Dieu les secours qui leur ont mérité la gloire dont ils jouissent. Nous les prions de demander à Jésus-Christ qu'il nous fasse porter sa croix en marchant dans la voie qu'il leur a tracée, et par laquelle ils l'ont suivi avec persévérance. Le dessein de l'Eglise en faisant les fêtes des Saints, en honorant leurs reliques et leurs images, a toujours été d'honorer Dieu en eux; de les proposer aux chrétiens pour leurs modeles, et de les porter à les imiter en leur faisant voir la grande récompense qui les attend, s'ils ont le bonheur de les suivre.

Pratiques. 1. Nous ne pouvons être sauvés que par Jésus-Christ. Adressons nous donc à lui avec confiance, puisqu'il nous a promis que tout ce que nous demanderons en son nom nous sera accordé.

2. Les Saints ne peuvent faire aucunes graces, mais ils peuvent demander pour nous celles dont nous avons besoin. Ayons donc recours à leurs intercessions, afin qu'il prient pour nous.

3. Le principal culte que nous devons rendre aux Saints, c'est d'imiter leurs vertus. Que cette fête nous y anime.

Priere. C'est vous, Seigneur, qui faites les Saints; accordez-nous la grace de les imiter en nous donnant l'amour de votre sainte pauvreté, de la pénitence, et un désir sincere de pratiquer votre saint Evangile.

---

2 novembre.

(2 *novembre.*) LA MÉMOIRE DES MORTS.

L'Église a marqué un jour pour faire une mémoire générale de tous ceux qui sont morts dans le Seigneur, c'est-à-dire, avec sa grace, mais dont la vertu ne s'est pas trouvée assez pure au sortir de cette vie pour entrer tout d'un coup dans la jouissance de l'héritage céleste. On en fait tous les jours mémoire dans le sacrifice de la Messe. On y prie pour tous en général, et même en particulier pour ses amis, et pour ceux qui sont recommandés aux prêtres. Mais l'Eglise a jugé à propos de choisir de plus un jour pour exciter les fideles à prier spécialement pour tous les fideles qui sont morts, avec la grace du Seigneur, et qui ayant encore quelque tache à expier, n'ont pu être admis au ciel, où rien de souillé ne peut entrer.

Il est du devoir d'un chrétien de s'instruire soigneusement de ce qu'il doit aux morts qui peuvent recevoir par son moyen quelque soulagement. Ce sont des justes; ce sont des ames remplies de l'amour de Dieu et de charité pour nous; ce sont des enfans de Dieu et des membres de Jésus-Christ. Tous ces titres méritent sans doute que nous fassions tout ce qui est en nous pour les secourir. Or, il est constant par la foi et la croyance de l'Eglise, qu'unis avec eux par les liens d'une charité sincere, nous pouvons contribuer à la consommation de leur bonheur éternel. Il n'est pas moins certain que nous y sommes obligés, puisqu'ils sont dans la même communion des Saints que nous, et que chacun d'eux est ce prochain que nous devons aimer comme nous-mêmes.

Les moyens que nous propose l'Eglise pour secourir ces ames que Dieu acheve de purifier par les souffrances, sont la priere, le sacrifice de la Messe, le jeûne, les mortifications, les aumônes, toutes les bonnes œuvres faites dans l'esprit de la charité, et offertes à Dieu à leur intention, et particulierement les indulgences que l'Eglise nous accorde en nous donnant la faculté de les appliquer à leur soulagement.

En les assistant de la maniere qui dépend de nous, tâchons de ranimer en ce jour notre foi et notre piété, et entretenons-nous de ces importantes vérités. 1.° Qu'il faut que le péché soit un mal infiniment plus grand que la plupart des hommes ne s'imaginent, puisqu'une faute même légere qui se trouve dans un juste mourant, mérite de si terribles châtimens après sa mort. 2. Que la pureté et la sainteté de Dieu sont bien incompréhensibles, puisqu'il est impossible d'approcher de lui avec la moindre tache du péché. 3.° Que le temps de cette vie ne nous étant donné que pour nous purifier et nous rendre dignes de posséder Dieu, il est très-important d'en ménager précieusement les momens, de peur que l'ennemi ne nous l'enleve, si nous négli-

geons de le bien remplir. 4.° Que nous ignorons combien il plaira à Dieu de nous donner de temps pour travailler à cette importante affaire, et pour achever en nous son œuvre. 5.° Que le dernier moment de notre vie, dont nous ignorons le temps, décidera de notre sort pour l'éternité, et qu'alors chacun de nous sera jugé selon ses œuvres, et sur l'état de sa conscience; que l'éternité bienheureuse sera la récompense infiniment grande de ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin dans la fidélité qu'ils doivent à Dieu; et l'éternité malheureuse, le partage de ceux que la mort aura surpris avec le péché et l'empire dominant de la créature. 6.° Que le juste même, selon saint Pierre, sera sauvé avec peine, et qu'il rendra compte de la moindre attache à la créature et à soi-même; d'une parole, d'une pensée, d'une action inutile; que tout ce qui ne sera pas parfaitement pur, passera par le feu, et qu'il n'en sortira pas qu'il n'ait payé jusqu'à la moindre obole, comme dit l'écriture. 7.° Que sur ce principe, la vie même des plus innocens doit être, comme l'Eglise le déclare par le concile de Trente, une pénitence continuelle, afin d'expier chaque jour les péchés légers qu'on commet chaque jour. Voilà les réflexions que nous devons faire, et les vérités que nous devons méditer continuellement.

PRIERE. Seigneur, en vous priant pour ceux qui étant morts dans votre grace, sont encore redevables à votre justice, faites-nous la grace de travailler à satisfaire pour nous-même avec une foi vive, une espérance ferme, et une charité ardente.

(3 *novembre.*) S. MARCEL, ÉVEQUE DE PARIS. 4.e siecle

MARCEL naquit à Paris même, d'une famille médiocre. Après avoir été élevé dès l'enfance dans une grande piété, il fut fait lecteur. La maniere dont il s'acquitta de cette fonction, le fit élever au diaconat, qu'il exerça sous l'évêque Prudence.

Après la mort de Prudence, Marcel fut élu en sa place. Il remplit dignement toutes les fonctions de son ministere. On rapporte qu'un homme ayant voulu s'approcher avec les autres pour communier, il demeura tout d'un coup immobile. Marcel, qui s'en apperçut, lui demanda ce qu'il avait fait. Cet homme avoua qu'il était coupable d'un péché. Le saint Evêque ayant reçu sa confession, et le voyant pénétré de sa faute, lui dit; « Aprochez-vous, et ne péchez plus. » On parle encore d'un autre miracle célebre, qui a été remarqué par saint Grégoire de Tours. Une femme de qualité, après avoir vécu dans le désordre, fut enterrée hors la ville, selon la coutume. Un serpent prodigieux parut quelque temps aux environs du tombeau. Les habitans voisins en furent si effrayés, qu'ils abandonnerent leurs demeures. Marcel en ayant été averti y alla, suivi de tout le peuple; il commanda au serpent de se retirer, et on ne le vit plus.

Saint Marcel mourut vers le commencement du cinquieme siecle, le premier jour de novembre. Son corps fut enterré à un quart de lieue de la ville, dans un village qui en fait aujourd'hui un faubourg, que l'on appelle *le faubourg Saint-Marceau.* Ses reliques ont été dans la suite transferées dans l'Eglise cathédrale. Ce que nous venons de rapporter de saint Marcel, se trouve dans le recueil de Surius. L'auteur de sa vie, qui vivait du temps de saint Germain, l'écrivit par ordre de ce saint Evêque; il n'eut d'autres mémoires que la tradition populaire.

PRATIQUE. Dieu ne fait pas toujours des miracles pour empêcher les communions indignes, mais malheur à ceux qui s'exposent aux châtimens terribles dont il se réserve de les punir.

PRIERE. Seigneur, qui êtes le souverain Pasteur; donnez à ceux qui nous conduisent, les lumieres et le zele nécessaires pour enseigner la piété; donnez-nous la docilité pour les écouter et mettre à profit leurs instructions.

(4 *novembre.*) S. CHARLES BORROMEE. 16e. siecle.

CHARLES naquit au château d'Arône, le 2 octobre 1558, de Gilbert Borromée, et de Marguerite de Médicis: il donna dès son enfance, des marques de la sainteté à laquelle il était appelé. Sa vocation à l'état ecclésiastique s'annonça d'une maniere si marquée, dès son bas âge, qu'on n'hésita pas de lui laisser prendre la tonsure, quoiqu'il n'eût encore que dix ans.

Après avoir achevé les études que l'on nomme *Humanités*, on l'envoya étudier à Pavie, le droit civil et canonique; mais à la mort de son pere, en 1558, il fut obligé de revenir à Milan pour les affaires de sa famille; et à cette époque le cardinal de Médicis, son oncle, fut élevé au souverain Pontificat; sous le nom de Pie IV. Notre Saint reçut les complimens qu'on lui en fit avec une froideur qui marquait combien il appréhendait les dangers auxquels cette élevation allait l'exposer.

Le Pape ne tarda pas d'appeler auprès de lui son neveu, et trouvant en lui une sagesse consommée, il le fit cardinal en 1560, et archevêque de Milan, peu de temps après, quoique notre Saint n'eût encore que vingt-trois ans.

Charles n'accepta ces dignités que par obéissance; mais il justifia bientôt le choix du souverain Pontife, dont il fut la consolation et l'appui dans les affaires les plus difficiles du gouvernement de l'Eglise. L'une des plus importantes alors était celle du concile de Trente, qui durait depuis dix-huit ans. Le saint cardinal vint à bout, par son zele et sa présence, de surmonter toutes les difficultés qui en avaient retardé la clôture. La derniere cession eut lieu le 4 décembre 1563. Saint Charles se hâta d'en faire publier les décrets dans son diocese, pour la réformation de la discipline; et pour donner plus de force à leur exécution, il en donna le premier exemple par la réforme de sa maison; il vendit ce qu'il y avait de

plus précieux et de moins nécessaire dans ses meubles et son équipage.

Cependant notre Saint ne soupirait qu'à se rendre dans son diocese, pour travailler à la sanctification de son troupeau. Il se fit précéder par plusieurs missionnaires de la compagnie de Jésus, et leur donna une maison dans Milan, afin qu'elle leur servît de point central pour donner des missions dans tout son diocese. Il partit lui-même peu de temps après; mais il fut à peine à Milan, qu'il apprit que le Pape était tombé malade, ce qui le fit retourner à Rome. Pie IV mourut entre ses bras, le 10 décembre 1565. Pie V, qui fut élu Pape un mois après, fit tous ses efforts pour que saint Charles restât auprès de lui; mais le saint Archevêque fit tant d'instances, pour avoir la permission de se rendre dans son diocese, qu'il en obtint enfin l'agrément du souverain pontife.

« Arrivé à Milan, (dit l'historien de sa vie), il s'occupa avec le plus grand zele de la réformation de son diocese, et commença par régler sa propre maison, où chacun eut son emploi et sa regle à observer. Les exercices de la pieté chrétienne y furent fixés pour tous les jours. Ce fut alors que le saint Prélat commença cette vie d'oraison, de charité pastorale et d'austérités, qu'il continua jusqu'à sa mort. Dès qu'il eut fixé sa résidence à Milan, il se réduisit à n'avoir que le seul revenu de son archevêché, avec la pension qu'il s'était réservée sur ses biens de famille, et celle qu'il recevait du roi d'Espagne. Il résigna ses autres bénéfices, ou les employa avec les formalités nécessaires, à fonder des séminaires, des colléges et à fournir aux besoins des pauvres et des malades dans les hôpitaux, pour lesquels il vendit sa vaisselle d'argent, ses meubles précieux, et tout ce qui pouvait avoir un prix extraordinaire : son palais fut toujours sans tapisseries ni décorations, ou autres recherches de luxe, de vanité ou de sensualité. Il se confessait tous les jours, avant de célebrer la sainte Messe, récitait son bréviaire tête nue et à genoux, et assistait à l'office public, les jours de fête dans sa cathédrale. »

« La passion de Jésus-Christ était le plus cher objet de sa piété, et sa tendre dévotion pour la sainte Vierge et pour les Saints honorés dans son Eglise, lui fournissait habituellement des prieres, auxquelles il était fidele. Son jeûne était continuel, excepté les jours de fête et d'ordinaire, il l'observait en ne mangeant que quelques légumes, du pain, et ne buvant que de l'eau. Son palais, toujours ouvert à tous ceux qui désiraient recevoir ses instructions, ou lui confier leurs peines, représentait l'image d'une maison religieuse, dont le chef et la communauté étaient des Saints, et dont le zele et les exemples firent l'édification de Milan et de tout son diocese, où la piété se renouvela, et rendit à la religion son autorité et son éclat, dans l'observation de ses lois et les pratiques de son culte dans presque tous les états. Le saint Archevêque eut sur tout à souffrir de la part des mé-

chans ; on attenta deux fois à sa vie qui ne fut conservée que par un miracle. On désaprouva souvent sa conduite, on blâma jusqu'à ses aumônes ; on lui prêta de mauvaises intentions dans la sévérité qu'il mit en certaines occasions où elle était un devoir. Saint Charles souffrit tout sans se plaindre et força plusieurs de ses ennemis à l'admirer, et à lui faire des satisfactions, qu'il reçut avec des affections de charité qui lui attacherent souvent les cœurs. »

« Il était parti pour assister à la mort d'un de ses suffragans, lorsqu'il apprit que la peste s'était déclarée près de Milan, où elle gagna bientôt. Il se hâta de retourner dans sa ville, et, en arrivant, il alla visiter le lieu où le magistrat avait ordonné de conduire les pestiférés. Il les consola, pourvut à leurs besoins spirituels et temporels, et déclara que dans cette calamité terrible, il ne se séparerait pas de son peuple, et qu'il sacrifierait sa vie à lui rendre tous les soins d'un bon pasteur. Il ordonna des prieres publiques, pour tâcher de fléchir la divine justice et s'offrit souvent à Dieu comme victime, spécialement dans une procession où il parut la corde au cou et les pieds nus. Le ciel exauça les vœux de saint Charles par la cessation de ce terrible fléau. »

« En 1584, il se rendit avec le pere Adorno jésuite, son confesseur, au Mont-Varalli ; il y fit une confession extraordinaire et dit à quelques personnes intimes que sa fin approchait ; il fut pris quelques jours après d'une fievre tierce : c'était le 24 octobre ; on le transporta à Milan ; le 2 novembre suivant, le redoublement de la fievre fut si violent, qu'on désespéra de sa vie. Il demanda les sacremens de l'Eglise, qu'il reçut avec cette tendre dévotion qui lui était ordinaire, et expira au commencement de la nuit du 3 au 4 novembre, en prononçant ces mots : *Ecce venio*, voilà que je viens. Paul V le canonisa 9 ans après sa mort. »

PRIERE. Donnez, Seigneur, à votre sainte Eglise des pasteurs zélés comme saint Charles, et donnez au troupeau la docilité pour mettre à profit leurs instructions.

(*Le même jour.*) S. AMANS.

Saint Amans fut le premier évêque de Rodez, sa pâtrie. Il travailla avec un zele infatigable à la conversion des idolâtres qui étaient encore en grand nombre dans son diocese ; et il en gagna beaucoup à J. C. par la force réunie de ses discours et de ses miracles. Il mourut vers le cinquieme siecle, et eut pour successeur saint Quintien.

(5 *novembre.*) Sᵗᵉ. BERTILE, VIERGE. 7ᵉ. siecle.

BERTILE était d'une maison noble du Soissonnais ; mais elle s'acquit par sa piété la noblesse des enfans de Dieu, qui est beaucoup plus estimable que celle qu'on tire des hommes. Elle eut dès l'enfance un attrait si grand pour la retraite, qu'elle fuyait toute compagnie pour vaquer plus librement

et plus long-temps à la priere. Ce goût pour la solitude croissant avec l'âge, le monde lui parut de plus en plus digne de mépris, et elle résolut d'y renoncer entierement. Comme elle n'osait s'en ouvrir à ses parens qui avaient dessein de l'élever pour le siecle, elle en parla à saint Ouein, qui la fortifia dans sa résolution, et lui promit de la secourir de ses avis et de prier Dieu pour elle, afin qu'elle pût connaître sa volonté. Bertile pria aussi très-ardemment de son côté : et toutes les fois qu'elle sortait de sa priere, elle sentait une nouvelle ardeur pour la retraite. Ses désirs furent enfin écoutés de ses parens. Edifiés de sa piété, charmés de sa modestie, et pleins de vénération pour sa vertu, il ne leur fut pas difficile de deviner le parti qui pouvait lui être plus agréable. Ils la menerent au monastere nouvellement fondé à Jouarre, par saint Adon, frere de saint Ouein. Bertile au comble de ses vœux, montra autant de joie en entrant dans cette communauté, qu'un passager en a de se voir échappé aux fureurs de la mer. Séparée du monde, elle s'étudia à faire de jour en jour de nouveaux progrès dans la vertu. Elle s'humiliait sans cesse sous la main de Dieu, et se chargeait avec joie de tout ce qui pouvait l'humilier aussi devant ses sœurs. Rien ne lui paraissait vil, parce que l'obéissance qui la guidait, lui rendait tout précieux. L'abbesse qui reconnut en elle beaucoup de sagesse et de prudence, lui confia les emplois les plus importans. On la chargea du soin des hôtes, des infirmes et des enfans qu'on élevait dans le monastere. La maniere dont Bertile s'acquita de ces différens emplois, la fit élire Prieure : ce qu'elle accepta avec peine, parce qu'elle trouvait plus de sûreté à obéir qu'à commander. Une des choses dont elle eut plus de soin dans cette charge, fut de maintenir la paix et la bonne intelligence parmi les sœurs, et de les édifier toutes par son humilité et par ses autres vertus.

La reine Bathilde, régente du royaume pendant la minorité de Clotaire III son fils, ayant fait bâtir un monastere à Chelles près de la Marne, dans le diocese de Paris, demanda à sainte Théclide, abbesse de Jouarre, de lui envoyer Bertile avec quelques religieuses, pour établir la régularité dans cette nouvelle maison. Bertile fut donc la premiere abbesse de Chelles, et la réputation de sa sainteté y attira un grand nombre de religieuses, qui répandant au loin l'odeur de leurs vertus, firent naître aux étrangers mêmes le désir de venir se consacrer à Dieu dans ce nouveau monastere. Bathilde s'y retira dès que son fils Clotaire fut en état de se passer du soin qu'elle avait pris jusqu'alors de ses états, et elle reçut l'habit des mains de Bertile, à qui elle fut soumise, comme si elle eût été la derniere de la maison. Bertile fut abbesse de Chelles pendant quarante-six ans; et loin de diminuer ses austérités en avançant en âge, elle redoublait à mesure qu'elle se voyait plus proche de sa fin; parce que, disait-elle, plus j'avance en âge, plus je multiplie mes fautes, plus par conséquent

j'ai besoin de pénitence. Ce fut dans ces saintes dispositions qu'elle rendit son ame à Dieu vers l'an 702.

PRATIQUES. 1. Nous ne devons pas faire notre volonté dans les choses même les plus saintes, mais celle de Dieu. demandons à la connaître et à la pratiquer.

2. Ne renonçons pas à-demi aux maximes du siecle. Dieu veut notre cœur tout entier.

PRIERE. Seigneur, vous vous êtes donné tout entier à nous, faites-nous la grace de nous donner tout entiers à vous.

(6 *novembre.*) S. LÉONARD, SOLITAIRE. 6.e siecle.

LÉONARD était d'une famille illustre, qui avait de grands emplois à la cour de Clovis; ce prince même qui était son parrain, avait beaucoup d'affection pour lui. Mais au milieu de tous ces liens qui l'attachaient au monde, une voix plus forte lui disait de se retirer dans la solitude. Renonçant donc au service d'un prince de la terre, pour entrer sous l'heureuse domination du roi des rois; et voulant suivre l'agneau partout où il irait, il quitta la cour de Clovis, et alla trouver S. Remi pour vivre sous sa conduite. Un maître saint ne forme pas toujours des disciples qui lui ressemblent; mais il est bien rare qu'il n'affermisse dans la sainteté ceux qui en sont déjà revêtus. C'est ce qui arriva à Léonard. Il alla de vertu en vertu, et devint en peu de temps un parfait chrétien. La réputation de sa vertu s'étendit jusqu'à la cour; et le roi lui proposa de venir auprès de lui, jusqu'à ce qu'il l'eût placé. Mais Léonard aimait trop la retraite pour la quitter. Il alla trouver S. Memin près d'Orléans, et demeura quelque temps avec lui, pour s'animer de plus en plus par l'exemple de ce Saint, au désir des biens célestes. Etant passé ensuite dans le Limousin, et trouvant dans ce pays une forêt abandonnée, il crut que ce lieu serait très-propre au dessein qu'il avait de vivre loin de commerce des hommes, et connu de Die seul. Il y bâtit un oratoire et quelques cellules, et ce fut dans cette forêt qu'il passa la plus grande partie de sa vie avec quelques moines, qui voulurent être les compagnons et les imitateurs de ses jeûnes, de ses vertus et de ses prieres. Ayant eu occasion de s'employer à la délivrance des captifs, il eut grand soin de les avertir combien ils avaient à craindre une autre captivité, c'est à-dire, celle du péché, dont les hommes ne délivraient pas. Il leur parlait avec tant de force et d'onction de la nécessité d'éviter ce joug honteux, en quittant tout pour n'aimer que Dieu, que la plupart demandaient à vivre sous sa discipline. Ainsi il forma un grand nombre de disciples qui servirent Dieu avec ardeur; et quand il eut rempli la mesure des bonnes œuvres que le Seigneur demandait de lui, il mourut saintement vers le milieu du sixieme siecle.

PRATIQUE. Si nous sommes libres, demandons à Dieu qu'il ne permette pas que nous nous engagions dans le monde: si nous ne pouvons y renoncer extérieurement, renonçons au moins à ses maximes.

PRIERE. Seigneur, faites-nous la grace de renoncer au monde et à nous-memes, pour vous suivre, portant la croix.

(7 *novembre.*) S.te MARIE, SERVANTE. 3.e siecle

Le courage héroïque que Dieu a donné à la bienheureuse *Marie*, pour confesser le nom de Jésus-Christ, doit nous convaincre qu'il ne distingue ni le sexe, ni la qualité dans la distribution de ses graces. Cette fille était esclave d'un sénateur païen nommé Tertulle, et la seule de la maison qui eût le bonheur de connaître Jésus-Christ. Fidele à ses devoirs, attentive à obéir à ses maîtres, exacte à les prévenir dans tout ce qui pouvait leur être utile, elle faisait consister l'essentiel de sa piété dans l'accomplissement de toutes ses obligations. Mais elle rapportait à Dieu tout ce qu'elle faisait et contente d'un état qui lui donnait lieu d'imiter Jésus-Christ, qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, elle ne pensait qu'à se rendre agréable à ses yeux. Comme elle vivait sous l'empire de Dioclétien, du temps que les chrétiens étaient persécutés, elle demandait sans cesse pour eux la fidélité et la persévérance. Elle mérita ainsi pour elle-même les graces qu'elle avait demandées pour les autres. En effet ayant été connue pour être chrétienne, son maître la fit fouetter cruellement, et ensuite enfermer dans un endroit obscur, où on ne lui donna pendant trente jours qu'un peu de pain et d'eau.

L'intention de Tertulle était de lui faire changer de religion, afin de pouvoir la conserver pour son service. Mais pendant qu'elle était dans cette espece de prison, où elle se fortifiait de plus en plus dans la vraie religion, on rapporta au gouverneur que Tertulle avait chez lui une esclave chrétienne, qu'il n'avait pas dénoncée, selon les édits des empereurs. Le gouverneur envoya chercher aussitôt Tertulle, et lui fit un crime capital de son silence. Mais quand il eut dit toutes les raisons qui l'avaient porté à agir ainsi, on le renvoya absous, à condition qu'il livrerait son esclave. Marie fut donc conduite devant le gouverneur qui voulut en vain la faire renoncer à la religion chrétienne. Tout le peuple qui était présent, voyant la fermeté de cette fille, et traitant son courage d'opiniâtreté, s'écria qu'il fallait la brûler vive. Pendant ces cris confus, Marie priait Dieu de lui donner la constance qu'elle avait si souvent demandée pour les autres; le gouverneur ne put jamais lui persuader de renoncer à Jésus-Christ. « Le Dieu que je sers est avec moi, dit-elle; je crains peu vos menaces. » Le juge voulut voir si elle serait aussi ferme qu'elle le paraissait, quand elle sentirait de vives douleurs; et l'ayant livrée aux bourreaux, elle fut traitée si cruellement, que le peuple qui, un moment auparavant demandait sa mort, touché de compassion, cria qu'on l'épargnât, et accusa le juge d'inhumanité. Le juge voyant le peuple en émotion, fit cesser les tourmens dont on accablait le corps de Marie, et la laissa sous la garde d'un soldat : mais cette sainte fille craignant encore plus de voir sa pudeur exposée sous un tel gardien,

que de mourir dans les tourmens, s'enfuit secrétement, et se sauva sous des rochers, où Dieu ne permit pas qu'on la trouvât pour alors. On ignore ce qu'elle devint depuis. Mais l'Eglise l'honore comme martyre.

PRATIQUE. La vraie piété nous fait remplir les devoirs de notre état c'est à son premier exercice.

PRIERE Seigneur, rendez-nous fideles à tous les devoirs de notre condition, parce que c'est faire votre volonté, dont nous demandons tous les jours l'accomplissement.

(8 *novembre.*) S. CLAIR, PRÊTRE. 4.e siecle

SAINT CLAIR naquit dans le quatrieme siecle, de parens distingués dans le monde par leur naissance et leurs richesses: mais Dieu lui fit la grace de renoncer à tout pour ne chercher que la gloire et les biens du ciel. La réputation de S. Martin attira auprès de lui le jeune Clair, qui se forma à la piété dans le célebre monastere de Marmoutier. Le saint Evêque de Tours ayant connu par lui-même que Clair avait toutes les qualités que Dieu demande de ses ministres, l'éleva au sacerdoce. S. Sulpice Sévere, qui le connut très-particulierement, dit qu'il s'éleva en peu de temps à un souverain degré de perfection dans la pratique des vertus chrétiennes.

Au bout de quelques années, Clair bâtit un petit hospice pour lui, assez près du monastere de saint Martin, et il y reçut plusieurs freres qui voulurent s'y retirer. On y vit, entre les autres un jeune homme nommé *Anatole*, en qui l'on appercevait tous les dehors d'un bon religieux, mais qui nourrissait dans son cœur tous les sentimens de la plus haute hypocrisie. Il ne laissa paraitre d'abord, que ce qui pouvait persuader les autres de son humilité et de l'innocence de sa vie. Mais quand il crut avoir acquis assez de réputation et de crédit parmi les freres, il commença à se donner pour un homme particulierement favorisé de Dieu, qui voulait bien se communiquer à son serviteur par des révélations. Il se prétendit en commerçe avec les Anges, qui venaient souvent le visiter et converser familierement avec lui. Les gens sensés se moquerent de ses révélations; mais il eut pour lui les simples, qui ne douterent point qu'Anatole ne fût un grand Prophete; et qu'il n'eût avec Dieu un commerce extraordinaire, par le moyen des esprits célestes. Clair ne donna point dans l'illusion: et il déclara nettement au prétendu prophete, qu'il le regardait comme un fourbe ou un visionnaire. Anatole le menaça de toute la colere de Dieu, s'il s'obstinait à rester dans l'incrédulité. Mais voyant que de pareilles menaces ne faisaient pas impression sur Clair, et qu'il continuait de prémunir les autres contre ses impostures, il dit un jour en présence de tous ses freres: « Cette nuit, Dieu doit m'envoyer du ciel une robe blanche, vous m'en verrez revêtu marcher au milieu de vous: ce sera pour vous une preuve que je suis la vertu du Très-haut. »

Tout le monde était attentif à ce qui allait arriver, lorsque sur le minuit on entendit un grand bruit, et la cellule d'Anatole paraissait toute en feu. Quand tout fut calme, Anatole appelle l'un de ses freres nommé Sabat, et lui montre la robe dont il leur avait parlé. Sabat, fort étonné, avertit tous les autres qui accoururent promptement à la cellule; Clair s'y rendit aussi, chacun mania la robe: on la trouva très-belle, et d'un blanc admirable; elle parut même à plusieurs d'une étoffe extraordinaire, et qui marquait quelque chose de surnaturel. Clair qui s'apperçut de la disposition des esprits, dit à sa communauté, qu'il fallait prier Dieu de découvrir la vérité; et le reste de la nuit se passa à réciter des hymnes et à chanter des pseaumes. Quand le jour fut venu, il prit Anatole par la main, et voulut le mener à saint Martin. Mais cet hypocrite résista de toute sa force, et se mit à crier qu'on lui avait défendu de se montrer à saint Martin. Les freres vinrent au secours de Clair, et se mirent en devoir de l'obliger par force à comparaître devant le saint Evêque. La crainte qu'eut Anatole d'être confondu par ce grand serviteur de Dieu, mit fin à ses impostures. Il ne fut plus question de belle robe ni de révélation.

Clair ayant toujours suivi avec beaucoup de zele, d'exactitude et de fidélité les conseils de S. Martin son maître, le précéda de quelques jours dans la gloire du ciel, par une mort digne de la sainteté de sa vie. C'est S. Sulpice Sévere, son ami, qui nous a laissé par écrit ce que nous savons de ce saint prêtre.

PRATIQUES. 1. Ne croyons pas à tout esprit; mais examinons par les regles que les Saints nous ont laissées, les choses extraordinaires, afin que nous ne tombions pas dans la séduction.

2. Pour ne pas tomber dans l'égarement, demandons à Dieu par des prieres humbles et ferventes, un homme rempli de son esprit, pour nous conduire.

PRIERE. Seigneur, que votre esprit saint nous conduise, et ne permettez pas que nous soyons trompés dans ces jours de ténebres et de séduction; mais que la lumiere de la foi ne cesse de nous éclairer.

(9 *novembre.*) S. THÉODORE, MARTYR. 4.e siecle.

ON ne sait pas précisément quelle était la patrie de Théodore. Il parait par le discours que S. Grégoire de Nysse a fait en son honneur, qu'il était originaire d'Orient. Mais ses parens étaient peu accommodés des biens de la fortune, et peu avancés dans les charges. Théodore ayant été engagé dès sa jeunesse dans le parti des armes, ne pensa qu'à être soldat de Jésus-Christ, en combattant pour les princes de la terre. Content de la paie qu'on lui donnait, il trouvait encore le moyen de secourir ses freres du peu qu'il recevait. Ayant ainsi l'esprit et le cœur occupés des biens célestes, il entendit sans frayeur la nouvelle de la persécution que les empereurs Maximien Galere et Maximin Daia exciterent contre les chrétiens vers l'an 360. Il mettait sa confiance en Dieu, et lui demandait la force nécessaire pour vaincre les ennemis

de son nom. Telle était sa disposition, quand on lui donna ordre de sacrifier. Déjà plusieurs de ses compagnons avaient obéi. Pour lui il déclara hautement qu'il était chrétien, et qu'il ne pouvait rien faire contre sa religion. Sur cette déclaration on le mene au colonel, qui le presse, et veut le forcer de sacrifier aux faux dieux: mais Théodore, après lui avoir parlé en abrégé des vérités du christianisme, qui l'obligeaient à demeurer ferme dans ce qu'il avait résolu, et à ne point obéir en cette occasion, ajouta: « Telle est ma religion, telle est ma foi: Qu'on me coupe, qu'on me déchire, qu'on me brûle; si mes membres souffrent pour celui qui les a créés, c'est un hommage qu'ils lui doivent. » Le colonel témoigna avoir pitié de lui, et le laissa en liberté, en le renvoyant à un autre jour.

Théodore fit alors une action de grand éclat, et qui n'était pas selon les régles de la justice et de la prudence chrétienne. Il y avait au milieu de la ville d'Amasée un temple de la déesse Cybele. Théodore ayant trouvé l'heure et le vent favorable, y mit le feu pendant la nuit, l'édifice fut réduit en cendres. Comme il ne cherchait pas à se cacher, il avait été apperçu par quelques personnes, qui apprirent en un moment à toute la ville l'auteur de l'embrasement. On le traduisit aussitôt devant le gouverneur de la ville, nommé Publie, qui lui demanda pourquoi il avait brûlé le temple de la déesse, au lieu de l'adorer elle-même, «Il est vrai, répondit-il, que c'est moi qui ai fait cette action: j'ai allumé du bois pour brûler des pierres. Votre déesse et toute sa vertu s'est trouvée de pierre, et le feu l'a brûlée. » Le gouverneur irrité d'une réponse qu'il prit pour une insulte faite à Cybele, fit fouetter Théodore, et lui dit: Si vous ne m'obéissez dans peu, en sacrifiant aux dieux que vous méprisez, je vous ferai souffrir les tourmens les plus cruels. « Je méprise vos supplices, lui répondit Théodore; pourrais-je les craindre, ayant avec moi Jésus mon Seigneur et mon roi? » Publie le voyant insensible à ses menaces, tâcha de le gagner par des promesses magnifiques. Je vous comblerai d'honneurs, dit-il, je vous éléverai aux plus hautes dignités. Théodore fut autant sensible aux promesses qu'aux menaces. Publie voyant sa constance, résolut de le faire tourmenter. Alors le Saint levant les yeux au ciel, et faisant le signe de la croix sur son corps, dit: « Quand vous me feriez fondre dans le feu, quand vous déchireriez mon corps dans toutes ses parties, je bénirai mon Seigneur et mon Dieu jusqu'au dernier soupir, et je lui offrirai tout ce que je souffrirai pour son nom. » Le gouverneur se hâtant d'éprouver si Théodore serait aussi ferme qu'il le disait, le fit mettre sur le chevalet, où on lui déchira les côtés avec des ongles de fer, si cruellement, que les os furent découverts. Au milieu de ce supplice, Théodore montrait un visage aussi serein que si c'eût été un autre qui eût souffert; et pendant qu'on le tourmentait avec plus de fureur, il chantait un verset du pseaume: *Je bénirai le Seigneur en*

tout temps ; ma bouche publiera toujours ses louanges. Publie étonné de cette rare patience, lui dit : N'as-tu point de honte, misérable que tu es, de mettre ta confiance dans cet homme que tu appelles Christ, et qu'on a fait mourir si ignominieusement ? Mais Théodore lui répondit ces belles paroles : « C'est un opprobre dont se couvrent avec joie tous ceux qui invoquent le nom de Jésus-Christ. » Le gouverneur las de le faire souffrir, le fit remettre en prison. Mais l'ayant fait venir quelques jours après, et le voyant toujours également ferme et constant, il le condamna à être brûlé. Théodore écouta la sentence avec joie. On le mena au lieu du supplice ; et quand le feu fut allumé, il fit le signe de la croix sur son front et sur tous ses membres, et il mourut ainsi en louant Dieu, qui se rend admirable dans ses Saints.

Pratique. Que tous les membres de notre corps ayent part au sacrifice de la pénitence, que nous devons offrir sans cesse à Dieu.

Priere. Seigneur, rendez-nous dignes de vous être offerts en sacrifice, et que nous ne cessions de vous l'offrir sur l'autel de notre cœur.

(10 *novembre.*) S. TRYPHON ET S. RESPICE. 3. siecle.

Tryphon et Respice étaient chrétiens, du même pays et peut-être de même famille. Ils étaient d'un village nommé Sansore, dans le territoire d'Apamée en Bithynie. Dès le berceau, on les éleva dans les principes de la foi et dans les sentimens de la piété chrétienne. On ne sait point quels furent leurs emplois, et s'ils en eurent d'autre que celui de méditer les vérités éternelles. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que Dieu les rendit dignes de lui offrir le sacrifice de leur vie dans la persécution de Déce.

Dès qu'ils eurent été arrêtés, ils bénirent Dieu de la grace qu'il leur faisait, et lui demanderent celle de ne lui être point infideles. On les chargea de chaînes, et on les amena à Nicée devant le gouverneur Aquilin, qui leur demanda quel était leur état et leur fortune. « Des chrétiens, répondirent ils, ne connaissent point de fortune. Ils croient que c'est Dieu qui regle tout selon sa volonté infinimenr sage. » Un officier qui était présent, dit aux Saints : ceux de votre religion doivent être brûlés vifs, s'ils ne sacrifient aux dieux : ainsi l'ont ordonné les Empereurs. « Nous ne craignons point de souffrir, dit Respice, nous le désirons même. « Aquilin voulant tempérer en quelque sorte les menaces de l'officier, leur dit : Vous paraissez avoir assez d'âge pour savoir ce que vous devez faire. « Oui, dit Tryphon, nous sommes sages, parce que nous suivons Jésus-Christ, et tout ce que nous désirons c'est d'arriver à la perfection de cette sagesse. Or il n'y a pas de voie qui nous y fasse arriver plus sûrement, que celle dans laquelle nous sommes entrés » Après cette réponse, Aquilin commanda qu'on leur donnât la question. Tryphon et Respice se dépouillerent eux-mêmes de leurs habits, et souf-

frirent ce tourment pendant trois jours entiers sans se plaindre. Ils n'ouvrirent la bouche que pour invoquer le nom du Seigneur et pour faire connaître au juge à quels dangers il s'exposait en adorant les idoles. Aquilin peu touché de ces vérités, s'en alla à une partie de chasse, et commanda qu'on laissât ces deux chrétiens jusqu'à son retour, exposés à un frimat très-froid qui tombait alors, de sorte que leurs pieds se fendirent en divers endroits. Aquilin de retour, recommença l'interrogatoire avec aussi peu de succès qu'auparavant. Quoi, leur dit-il, ne voulez-vous pas devenir plus sages ? « Hélas! dit Tryphon, c'est à quoi nous ne cessons de travailler, par le culte continuel que nous rendons à Dieu. » Le gouverneur voyant leur fermeté, les condamna à avoir la tête tranchée : ce qui fut exécuté vers l'an 251.

PRATIQUE. C'est être sage que de suivre Jésus-Christ, que de préférer les véritables biens à ce qui n'en a que l'apparence ; ce qui est éternel à ce qui passe comme une fumée.

PRIERE. Seigneur, qui êtes la sagesse éternelle, rendez-nous sages, en nous faisant goûter combien il est doux de vous servir.

(11 *novembre.*) S. MARTIN, ÉVÊQUE DE TOURS. 4e. siecle.

SAINT MARTIN naquit à Sabarie, ville de Pannonie, qu'on prétend être aujourd'hui Savar en Hongrie, l'an 316 de Jésus Christ. S'étant trouvé engagé dans la profession des armes, il fut un soldat vraiment chrétien ; exact à tous ses devoirs, il montrait par toutes ses actions qu'il ne vivait que pour Dieu. Il avait pour les pauvres un amour ardent ; et on le vit une fois à la porte d'Amiens donner la moitié de sa casaque, parce qu'il ne lui restait plus rien qu'il pût donner. Cette action ne manqua pas de lui attirer des railleries de la part des libertins ; mais quand on ne veut plaire qu'à Jésus-Christ, on est peu sensible aux faux jugemens des hommes, et souvent on reçoit de lui dès ce monde même, l'approbation que ceux-ci refusent ; et c'est ce qui arriva à Martin. La nuit suivante, pendant qu'il donnait à ses membres fatigués un court repos, qu'il avait coutume d'interrompre souvent par la priere, Jésus-Christ se montra à lui, revêtu de cette moitié de casaque qu'il avait donnée, et environné d'une multitude d'Anges, à qui il dit : « Martin qui n'est encore que Catéchumene, m'a couvert de cet habit. »

Il reçut le baptême à l'âge de dix-huit ans, et renonça à la milice séculiere. La haute réputation de saint Hilaire de Poitiers l'ayant attiré près de ce saint évêque, il fit bâtir à deux lieues de cette ville un monastere dans lequel on vit bientôt des hommes de différens pays se réunir pour servir Dieu sous une même discipline. Saint Martin s'y renferma lui-même pour se sanctifier et conduire les autres à J.C.

Vers l'an 371, le peuple de Tours et des villes voisines le demanderent pour Evêque. Il fallut user d'artifice et employer la violence pour l'arracher de sa solitude. Il joignit toutes les

vertus épiscopales à celles de la profession monastique, qu'il n'abandonna point. Il conserva toujours la même humilité dans le cœur, la même pauvreté dans ses habits et dans ses meubles. Il demeura quelque temps dans une étroite cellule qui tenait à l'Eglise; mais ne pouvant souffrir les visites qu'il recevait fréquemment, il bâtit de l'autre côté de la Loire le célebre monastere de Marmoutier, que l'on croit être la plus ancienne abbaye de France.

S. Martin se vit à la tête de quatre-vingts moines qui retraçaient dans leur vie celle des plus austeres anachoretes, et dont plusieurs furent enlevés, à cause de leur sainteté, pour être Evêques en différentes villes. Pour lui, il fut comme l'apôtre de toute la Gaule. Il dissipa l'incrédulité des gentils, détruisit les temples et fit bâtir des Eglises en l'honneur du vrai Dieu, dans les lieux où l'on rendait auparavant aux fausses divinités un culte superstitieux. Partout il établissait la piété sur la connaissance de Jésus-Christ. Ce qu'il enseignait de vive voix, il le confirmait par des miracles sans nombre, et le persuadait, pour ainsi dire, par sa fidélité à pratiquer le premier ce qu'il prêchait. Son zele s'étendit jusqu'en Bourgogne où il arracha bien des victimes au démon pour les donner à Jésus-Christ. Etant un jour dans un bourg rempli de païens, il entreprit, comme il avait fait ailleurs, de les convertir au vrai Dieu, et de leur faire abandonner leurs vaines superstitions. Après les avoir exhortés assez longtemps, il leur dit d'abattre un arbre qui était dans ce lieu, et que le peuple regardait avec vénération. Les païens dirent à S. Martin : Nous voulons bien le couper, pourvu que vous vouliez être dessous. Le saint Evêque accepta la condition; on abat l'arbre, il penche du côté de S. Martin; les païens le crurent déjà écrasé; mais le Saint ayant fait le signe de la croix, l'arbre se redressa, et tomba du côté des païens; plusieurs auraient été tués, s'ils n'eussent évité la mort par une prompte fuite.

Dieu se servit de ce miracle pour amolir le cœur féroce des idolâtres, et les porter à demander le baptême.

Quelquefois il sollicitait auprès des princes le pardon des criminels, la liberré des captifs, le retour des exilés, et le soulagement des personnes affligées. Ce fut pour obtenir quelques-unes de ces graces qu'il alla à Treves, vers l'an 383, trouver le tyran Maxime, qui après s'être révolté contre l'empereur Gratien s'était emparé des Gaules, de l'Angleterre et de l'Espagne. Mais il demanda ces graces en Evêque c'est-à-dire, sans les acheter par des bassesses. Il faisait connaître au prince que c'était plaider pour ses propres intérêts que de prendre en main auprès de lui la cause de la veuve, du prisonnier, de l'orphelin ou de l'affligé; que sa gloire la plus solide était de faire du bien aux malheureux, et qu'il devait remercier ceux qui lui montraient les objets sur qui devaient tomber ses faveurs.

L'empereur Maxime, loin de se choquer de cette sainte

hardiesse, en conçut plus d'estime pour le saint évêque; et plusieurs fois il le pria de manger à sa table. S. Martin refusa d'abord l'honneur que lui faisait ce prince; mais dans la suite il crut devoir l'accepter. Maxime convia les plus illustres de sa cour pour le jour où le Saint lui avait promis de dîner avec lui. Dans le repas, Martin fut assis à la droite du prince, et un prêtre qui l'avait accompagné à la cour, fut placé entre le frere et l'oncle de l'empereur. Quand on donna à boire, l'officier présenta la coupe à Maxime, qui la fit donner au saint évêque pour la recevoir lui-même de sa main; mais S. Martin la donna au prêtre dont on vient de parler. Cette action fut admirée de l'empereur même et de tous les assistans. Vers l'an 400, il alla recevoir la récompense que Dieu accorde à ses fideles serviteurs.

PRATIQUE. La profession des armes est dangereuse pour le salut: elle le serait bien moins, si ceux qui y sont engagés, se mettaient au-dessus des railleries pour professer qu'ils sont chrétiens.

PRIERE. Accordez-nous, Seigneur des ministres remplis de votre esprit; afin qu'ils nous guident dans la voie qui conduit à vous.

(12 *novembre.*) S. MARTIN, PAPE ET MARTYR. 7.e siecle.

MARTIN naquit à Todi ville de Toscane. Ses parens eurent soin de faire cultiver son esprit par l'étude, et ils lui donnerent les meilleurs maitres du pays. Il fit de grands progrès dans les belles-lettres, l'éloquence et la philosophie, et il aurait pu se distinguer dans le monde par les talens de son esprit: mais il laissa bientôt toutes les sciences, pour acquérir celle du salut. Ayant été jugé digne d'entrer dans le clergé, il fut admis dans celui de Rome, qu'il édifia par sa vertu, et dont il devint le modele par sa sainteté.

Après la mort du pape Théodore, il fut choisi unanimement pour remplir son siége. Les premieres années de son pontificat furent assez tranquilles; mais la paix que Dieu lui avait accordée, fut troublée dans la suite par les hérétiques et les schismatiques d'Orient. Les défenseurs de l'hérésie etaient accrédités. Ils avaient su mettre les puissances dans leurs intérêts. Mais la crainte des hommes n'empêcha pas le saint Pape de défendre la cause de Dieu. Il assembla à Rome un concile nombreux, qui condamna l'ectese ou édit que l'empereur Héraclius avait donné en faveur des hérétiques, et le type de Constant qui avait voulu imposer silence en même temps aux hérétiques et aux catholiques.

L'empereur Constant irrité de cette démarche, envoya à Rome un exarque nommé Théodore, qui se saisit du Pape à main armée dans l'église de S. Jean de Latran, où il s'était retiré, l'emmena pendant la nuit hors de Rome, et le fit conduire à Constantinople. Pendant le chemin il fut traité avec la derniere inhumanité; mais ce fut bien pis encore à Constantinople. Dès le soir de son arrivée on le jeta dans une prison obscure, où à ses infirmités ordinaires, qui étaient la goutte et une grande faiblesse d'estomac, on ajouta des

cruautés inouïes. Après avoir demeuré dans cette prison 95 jours, on se souvint enfin de lui comme d'un criminel qu'il fallait juger.. On fut obligé de l'apporter en chaise au Sénat, parce qu'il ne pouvait pas marcher : on l'interrogea sans aucune regle, et on produisit des accusateurs au nombre de vingt ; car ses ennemis, pour le perdre dans l'esprit de l'empereur, l'avaient chargé de calomnies, et l'avaient fait passer pour un ennemi de l'état. Les accusateurs qu'on fit paraître étaient la plupart des soldats et d'autres gens semblables, gagnés par argent. S. Martin les voyant entrer, dit en souriant : « Sont-ce là les témoins ? Est-ce là votre procédure ? » On ne lui répondit rien ; mais on dit aux accusateurs de jurer sur l'évangile, qu'ils diraient la vérité. Le S. Pape touché de cette profanation, dit aux magistrats : « Je vous prie au nom de Dieu, ne les faites point jurer ; qu'ils disent tout ce qu'ils voudront sans faire le serment ; et vous, faites ce que vous voudrez. Qu'est-il besoin qu'ils perdent ainsi leurs ames ? »

S. Martin voulant se justifier sur une des accusations, et commençant à parler de l'édit de Constantin, le préfet l'interrompit, en criant : « Ne nous parlez point ici de foi, il est question de crime d'état. Nous sommes tous chrétiens et orthodoxes. Plût à Dieu que cela fût, dit le Pape : mais au jour terrible du jugement, je rendrai témoignage contre vous sur cet article. » Quand on eut entendu toutes les dépositions, on fit sortir Martin de la chambre du conseil, et on le mit dans la cour environné de gardes. Peu de temps après, on le fit apporter sur une terrasse, afin qu'il pût être vu de l'empereur, on lui insulta d'une maniere si indigne, que les gardes mêmes, et la plupart des spectateurs en furent choqués. Quand on lui eut déchiré son manteau, les bourreaux le prirent, le dépouillerent de tous ses habits, ne lui laissèrent qu'une seule tunique sans ceinture ; encore la déchirerent-ils des deux côtés depuis le haut jusqu'en bas. Ils lui mirent un carcan de fer au cou, et le traînerent ainsi depuis le palais, par le milieu de la ville, attaché avec le geolier, pour lui montrer qu'il était condamné à la mort ; et un autre portait devant lui l'épée dont il devait être exécuté. Malgré ces souffrances, le saint Pape conservait un visage serein qui montrait la joie de son ame ; et pendant que tous les gens de bien gémissaient, il paraissait plus tranquille que lorqu'il était en paix sur le siége de Rome. Etant arrivé au prétoire, il fut chargé de chaînes, et jeté dans une prison avec des meurtriers. On l'exila ensuite dans l'île de Chersonese au-delà du Pont-Euxin, où il arriva la 15 mai de l'an 653, et après y avoir beaucoup souffert pendant quatre mois, il alla jouir du repos éternel.

PRATIQUE. Comment ne tremble-t-on point quand on prend Dieu à témoin d'une chose ou fausse ou dont on n'est pas assuré ? il faut avoir perdu sa religion et sa conscience.

PRIERE. Seigneur, nous n'avons pas l'occasion de défendre la vérité devant les Tyrans, mais nous avons à lutter contre le monde qui est le tyran de la vertu ; faites-nous la grace de ne jamais rougir de votre Evangile.

13 *novembre.*) S. HOMOBON, MARCHAND. 12.e siecle.

HOMOBON était fils d'un marchand de Crémone en Lombardie, qui eut soin d'inspirer de bonne heure à son fils les principes de la religion et la pratique des vertus chrétiennes. Homobon fut appliqué fort jeune à l'état de marchand, et il l'exerça avec une probité et une droiture qui furent toujours à l'épreuve de la tromperie et de l'infidélité. Dès qu'il fut en âge de se marier, son pere lui chercha une fille bien née et de bonnes mœurs, avec laquelle il vécut dans la crainte de Dieu.

Après la mort de son pere, il résolut de s'occuper entierement de l'affaire de son salut. Il considéra que les richesses étaient un bien faux, périssable, sujet à la rouille et aux voleurs ; mais qu'elles pourraient lui servir à acheter le ciel. Pour y réussir, il ne se regarda plus que comme l'économe et le dispensateur de ce qu'il avait amassé dans son négoce. N'attendant pas que les pauvres vinssent à sa porte, il prévenait leur misere, et allait les chercher jusqu'au fond de leurs maisons. A ces charités il joignait l'aumône spirituelle, c'est-à-dire, qu'il consolait les uns, qu'il instruisait les autres de leurs devoirs. Sa femme moins détachée que lui des choses de la terre, se plaignait souvent de ses aumônes, et recourait quelquefois aux larmes pour l'obliger à les modérer. Il se contentait de lui représenter avec douceur, que ce que l'on donne à J. C. profite au centuple ; et que dans la nécessité où nous sommes tous de travailler pour l'autre vie, il n'y a pas de moyen plus facile pour en acquérir la félicité.

Sa frugalité et ses abstinences répondaient à son amour pour les pauvres : il donnait beaucoup de temps à la priere. Sa boutique, sa chambre, tout était pour lui un lieu d'oraison Tous les jours avant minuit il allait à léglise de S. Gilles. Il y entendait les Matines, et n'en sortait qu'après la messe du chœur. Il assistait au saint sacrifice avec une ferveur et un recueillement qui inspiraient de la dévotion à tous ceux qui le voyaient. Il vaquait ensuite à ses aumônes et à ses œuvres de miséricorde ; et l'exemple d'une vie si sainte servit à retirer beaucoup de pécheurs et d'hérétiques du vice et de l'erreur. Le treize novembre de l'an 1197, il assista à Matines à son ordinaire. Il demeura ensuite à genoux devant le crucifix jusqu'à la messe. Au *Gloria in excelsis*, il étendit les bras en croix, et tomba contre terre comme s'il se fût prosterné. Personne n'en fut surpris, parce que l'on était accoutumé à le voir dans cette posture pendant la messe. Mais on fut surpris qu'il ne se levât pas à l'évangile. Quelques-uns crurent qu'il s'était endormi, et ils s'avancerent pour l'éveiller : mais on reconnut qu'il était mort. Le Pape Innocent III informé des vertus qui l'avaient sanctifié pendant sa vie, lui décerna un culte public, l'an 1198.

PRATIQUES. 1. Le moyen le plus sûr d'attirer la bénédiction de Dieu sur notre travail, c'est l'aumône : comptons plus sur l'amour des pauvres que sur notre industrie.

2. N'assistons point à la sainte messe sans nous y offrir avec J. C. mais allons-y comme des victimes.

PRIERE. Seigneur, que notre vie soit crucifiée avec vous, afin que nous soyons dignes d'être offerts avec vous.

(*Le même jour.*) S. STANISLAS KOSTKA. 16.e siecle.

STANISLAS, fils de Jean Kostka, sénateur de Pologne, et de Marguerite Kriscka, sœur du palatin de Mazovie, naquit au château de Rostkou, le 28 octobre 1550. Sa mere lui inspira de bonne heure de tendres sentimens de piété. Le premier usage qu'il fit de sa raison, fut de se consacrer à Dieu avec une ferveur au-dessus de son âge. On confia son éducation et celle de Paul, son frere aîné, à un gouverneur nommé Jean Bilinski qui les conduisit à Vienne pour y faire leurs études, et logea les deux freres dans la maison d'un luthérien de cette ville. Stanislas y tomba dangereusement malade, et il demanda à recevoir le saint viatique : mais le luthérien chez lequel il logeait, ne voulut point consentir qu'on le lui apportât ; en quoi il fut secondé par Bilinski et Paul Kostka qui reprochant à Stanislas sa dévotion, qu'ils disaient excessive pour un homme de sa qualité, en étaient venus jusqu'à le prendre en aversion. Stanislas pénétré de douleur de ce refus implora le secours du ciel : sa priere fut exaucée. Il eut une vision où des anges lui apparurent lui donnant la communion. Dans une seconde vision, la sainte Vierge lui dit : « Que l'heure de sa mort n'était pas encore venue, et qu'il devait se consacrer à Dieu dans la compagnie de Jésus. » A peine eut-il recouvré la santé, qu'ayant trouvé des difficultés insurmontables pour être reçu dans cette compagnie en Allemagne, à cause de l'opposition de son pere, il alla à Rome se jeter aux pieds de S. François de Borgia, alors général des jésuites, et le conjura avec beaucoup d'instances de le recevoir, ce qui lui fut accordé. Pendant son noviciat il montra une piété si vive que tous ses jeunes compagnons étaient embrasés par son exemple d'amour pour Dieu et de zele pour leur état. Vers le dixieme mois, il fut averti intérieurement que sa derniere heure approchait.

S'entretenant avec un pere de la compagnie, sur la fête de l'Assomption : « Mon pere, s'écria-t-il, que ce fut un jour heureux pour les Saints que celui auquel la sainte Vierge entra dans le paradis ! Je suis persuadé qu'ils en renouvellent tous les ans la mémoire, aussi bien que nous, par quelque réjouissance extraordinaire ; et j'espere que je verrai la premiere fête qu'ils en feront. » Le bon état de sa santé empêcha qu'on ne remarquât cette prédiction ; cependant le jour de S. Laurent, 10 août, il tomba malade, et il ne put contenir la joie que lui causait déjà la vue de l'éternité bienheureuse. Le 15 d'août, il dit le matin qu'il mourrait la nuit suivante. Il reçut le saint viatique et l'extrême-onction,

couché sur la terre comme il l'avait désiré. Enfin après avoir dit qu'il voyait la sainte Vierge accompagnée d'une troupe d'anges, il expira tranquillement vers les 3 heures du matin, le 15 août 1568, sur la fin de la dix-huitieme année de son âge. Il a été béatifié par le pape Clément VIII, en 1604, et canonisé par Benoit XIII, en 1726. S. Stanislas *est conjointement avec S. Casimir*, patron de la Pologne.

PRATIQUE. Heureux ceux qui ont porté fidelement le joug du Seigneur dès leur enfance ! ils meurent avec joie.

PRIERE. Seigneur, qui ne permîtes pas que le jeune Stanislas se laissât ébranler par les railleries et les mauvais traitemens que lui attira, de la part même de ses proches, son zele pour votre service; soutenez les jeunes gens qui dans ces jours de corruption, vous restent fideles contre les efforts impies de ceux qui voudraient les détourner de vos saintes voies.

(14 *novembre.*) S. MARCIEN, SOLITAIRE. 4e. siecle.

MARCIEN vint au monde dans la ville de Cyr en Syrie, de parens nobles et distingués par leurs emplois; il parut lui-même avec éclat à la cour, dès sa premiere jeunesse. Mais son cœur ayant été embrasé de l'amour de Dieu, il renonça à tout, et alla se cacher dans le desert de Calcide. Il s'renferma dans une petite enceinte d'où il ne sortait jamais, et il s'y bâtit une cellule si étroite, qu'il ne pouvait ni s'y tenir debout, ni s'y coucher de son long. Là son occupation était d'écouter Dieu en lisant l'écriture-sainte, ou de lui parler dans la priere ou dans le chant des pseaumes.

Il ne mangeait que du pain, et en très-petite quantité, afin de demeurer toujours dans la faim: mais il ne passait jamais plusieurs jours sans nourriture; et il disait qu'en prolongeant son jeûne de plusieurs jours on doit craindre de manquer de force pour l'accomplissement de ce que Dieu demande de nous. « Je crois, disait-il, qu'il vaut mieux ne passer aucun jour sans manger, et ne se rassasier jamais, parce que le véritable jeûne ne consiste pas à sentir continuellement les inquiétudes incommodes de la faim. »

Théodoret qui fut évêque de Cyr, lui donne de grands éloges: il dit que malgré le soin qu'il prenait de vivre inconnu au monde, l'odeur de sa sainteté porta plusieurs personnes à vouloir vivre sous sa conduite; mais il n'accorda cette faveur qu'à Eusebe et Agabit, à qui même il ne permit pas de vivre avec lui, mais seulement dans des cellules séparées. Sa réputation s'étant répandue au loin, il fut visité par Flavius, patriarche d'Antioche, qui vint accompagné de plusieurs évêques, et d'autres personnes considérables par leurs dignités et par leurs vertus. Tout le monde s'étant assis, et demeurant dans un profond silence, quelqu'un dit au Saint que les évêques qui étaient présens attendaient avec ardeur qu'il les instruisît par quelques paroles utiles. « Hélas! répondit Marcien en souriant, tous les jours Dieu nous parle par toutes ses créatures, il nous instruit par ses livres. Il nous apprend ce que nous devons faire pour nous et pour les au-

tres. Il nous menace : il nous encourage. Si nous ne profitons pas de tant d'excellentes leçons, comment Marcien qui n'en sait pas plus profiter que les autres, pourrait-il vous être utile ? » Insensiblement cependant on entra de part et d'autre dans une conversation très-utile, qui se termina par une priere commune. Les évêques voulurent l'ordonner prêtre ; mais comme chacun d'eux se déféra mutuellement l'honneur de la cérémonie, on se retira sans rien faire, et le Saint demeura tel qu'il était ; ce qui lui causa beaucoup de joie. Ayant été visité par un autre solitaire, ils prierent ensemble ; et après l'heure de None, on leur servit quelques légumes. Celui qui était venu voir Marcien ne voulut point manger, en disant qu'il prolongeait son jeûne jusqu'à deux ou trois jours, et qu'au moins il ne mangeait jamais que sur le soir : « Je suis dans le même usage, répondit Marcien ; mais la loi de la charité est autant au-dessus de celle du jeûne, que la loi de Dieu est au-dessus de celle des hommes. » On vit combien ce Saint était détaché de toute affection humaine dans la visite que lui rendit sa sœur. Cette femme étant venue pour le voir avec son fils nommé Alipe, qui tenait un rang considérable dans la ville de Cyr, Marcien refusa de la voir, quoique ce fût dans le temps de Pâque, auquel il ouvrait la porte à tout le monde. Mais il fit entrer le jeune homme, qui mit à ses pieds les présens qu'il lui avait apportés. Marcien le regardant d'un œil indifférent, demanda à Alipe quelle part il en avait fait aux monasteres qui s'étaient rencontrés sur son chemin ? Alipe avoua ingénuement qu'il n'avait rien donné à personne. « Reprenez donc ce que vous avez apporté, répartit le Saint, puisque vous n'avez cherché qu'à satisfaire les mouvemens de la nature, et non ceux de la charité. S. Marcien mourut vers l'an 387. »

PRATIQUES. 1. Apprenons de saint Marcien comment nous devons jeûner, et joignons comme lui la priere à la mortification.

2. Prenons pour regle invariable de notre conduite celle de la charité qui est excellente

PRIERE. Vous êtes charité, ô mon Dieu ! et vous ne nous commandez que la charité : faites-nous la grace de la suivre en toutes nos actions comme la voie la plus sûre pour aller à vous.

(15 *novembre.*) S. LÉOPOLD. 11e. siecle.

LÉOPOLD, quatrieme du nom, surnommé le Pieux, était fils de Léopold III, dit le Bel, et d'Itte, fille de l'empereur Henri III. Ce prince montra dès l'enfance un esprit aisé, et capable d'approfondir les plus hautes sciences. Mais il fit voir en même temps qu'il avait encore plus de goût pour la vertu, et plus d'attrait pour tout ce qui fait le véritable chrétien. La lecture de l'évangile, qu'il avait toujours entre les mains, l'affermit dans ces saintes dispositions : c'était dans ces divins oracles qu'il apprenait qu'il n'y avait pas une autre morale pour les princes que pour les autres particuliers ; que l'évangile est la regle commune de tous les chrétiens, que

c'est la source où chacun doit puiser la connaissance de ses devoirs ; et que quiconque vit autrement qu'il n'est ordonné par cette loi commune, ne peut espérer de parvenir au salut. Léopold goûta ces vérités et les mit en pratique. Il fut un prince sobre, modeste, chaste, porté aux exercices de piété et aux œuvres de charité. Il renonça à tout plaisir, à toute satisfaction humaine, et mit sa joie et ses délices à mortifier ses sens, et à ne vivre que pour l'éternité. Il employait son revenu au soulagement des pauvres, et son temps à la lecture des saintes écritures. Quoiqu'il se vît dans un âge encore peu avancé, Seigneur d'une grande province par la mort de son pere, qui arriva l'an 1096, il n'oublia point qu'il était engagé par son devoir à faire le bonheur de tous ceux qui dépendaient de lui.

Ce peuple était grossier, superstitieux, sans instruction et sans mœurs. Léopold demanda à Dieu la sagesse qui lui était nécessaire pour adoucir ces esprits féroces, et pour en faire des chrétiens, après en avoir fait des hommes raisonnables. Cet ouvrage fut long et difficile; mais s'il n'eut pas le bonheur de le conduire à sa perfection, il l'avança beaucoup. Il s'efforça de se faire aimer en diminuant les impôts, en faisant du bien à tous, en se rendant d'un abord facile, en témoignant de la bonté à chacun. Son palais semblait être le palais de la justice et le séjour de la vertu. Il pardonnait souvent, mais toujours avec prudence ; et quand il était contraint d'en venir au châtiment, il tâchait de le faire trouver juste par celui-même sur qui il devait tomber : tant il avait soin que la sagesse et la bonté accompagnassent toutes ses actions. Il épousa l'an 1106, Agnés fille de l'empereur Henri IV, princesse fort accomplie dont on dit qu'il eut dix-huit enfans. Le prince et la princesse vécurent ensemble dans une union parfaite. Agnés voulut avoir part à toutes les bonnes œuvres de son mari. Elle lisait avec lui l'écriture sainte, même au milieu de la nuit, interrompant avec joie son sommeil pour méditer les vérités célestes. Ils contribuerent ensemble à faire bâtir une église magnifique à deux lieues de Vienne, sur le Danube, et y établirent des chanoines réguliers de S. Augustin, afin, disait Léopold, que ne pouvant vaquer au service divin suivant ses désirs, pendant qu'il était occupé aux affaires de son état, il pût substituer en sa place des personnes qui fissent le jour et la nuit ce qu'il eût fait lui-même s'il en avait eu la liberté. Il mourut de la mort des justes, le quinzieme de novembre, l'an 1136. On assure que Dieu a attesté sa sainteté par plusieurs miracles

PRATIQUES. 1. Profitons de l'exemple de saint Léopold, et cherchons dans le saint Evangile la regle de nos devoirs.

2. Que la sagesse et la douceur accompagnent les corrections que nous sommes obligés de faire : joignons-y la priere, et nous en verrons bientôt le fruit.

PRIERE. Seigneur, que votre divine loi soit la principale regle de ceux qui nous gouvernent : faites-nous la grace de n'en pas suivre d'autre dans toute notre conduite.

(16 *novembre.*) S. EUCHER. 5e siecle.

L'Eglise de Lyon n'a point eu depuis S. Irénée d'évêque plus célebre en science et en piété que S. Eucher. Il joignait à la noblesse de la naissance, et à la piété, un esprit pénétrant et élevé, une science peu commune, une éloquence qui le faisait admirer des plus grands orateurs de son temps. Ayant pris le parti du mariage dans un âge fort jeune, il épousa une fille nommée Galla, dont il eut plusieurs enfans, deux desquels, Salone et Véran furent depuis évêques, même du vivant de leur pere. Eucher les avait formés lui-même à la pieté, et avait été après Dieu leur premier maître et leur premier directeur. Non content de leur tracer par sa propre conduite un modele de la véritable piété, il employait encore les talens de son esprit, et ce qu'il avait acquis d'érudition et d'éloquence, pour leur donner par écrit les conseils que la sagesse lui dictait, et les maximes les plus propres à leur former le cœur, et à régler leurs mœurs. Mais ensuite il les mit à Lérins entre les mains des Saints qui habitaient ce désert; et lorsqu'il n'eut plus rien qui le retînt dans le siecle, il le quitta lui-même promptement pour aller dans sa solitude.

Le lieu qu'il choisit fut aussi l'île de Lérins, où S. Honorat, qui fut depuis évêque d'Arles, avait fondé le célebre monastere qui fut regardé comme le séminaire et l'école de l'église Gallicane. Eucher y admira ces assemblées de justes qui y répandaient par-tout l'odeur de leur piété. Rien n'est plus capable de satisfaire un cœur qui aime Dieu, que de se trouver avec ceux qui sont remplis de cet amour : aussi Eucher goûta dans cette île ces joies pures et ces consolations solides que le Seigneur n'a réservées que pour ceux qui le cherchent de tout leur cœur.

Cependant Eucher se trouvant encore trop honoré à Lérins, et craignant que l'estime que les gens de bien faisaient de sa vertu, ne lui fût aussi nuisible que celle qu'il avait acquise dans le siecle, il se retira dans l'île de Léro, nommée aujourd'hui Sainte-Marguerite. Elle était voisine de celle de Lérins, mais plus déserte, et par conséquent plus propre au dessein qu'il avait de vivre dans une grande retraite. On le tira malgré lui de son désert pour le faire évêque de Lyon, vers l'an 434. Ce fut en cette qualité qu'il assista l'an 441 au premier concile d'Orange, où il donna des marques de sa science et de sa sagesse. L'histoire ne nous a point conservé le récit de ce qu'il a fait pendant son épiscopat : mais Claudien Mamert, prêtre de Vienne, frere et grand vicaire de l'évêque S. Mamert, nous a appris qu'Eucher tenait souvent des conférences à Lyon, dans lesquelles il donnait toujours des marques éclatantes de sa doctrine, de la force de son esprit, et de la solidité de son jugement; et il ne fait point de difficulté de l'appeler le plus grand des prélats de son siecle. Il avait composé sur les matieres de la foi un grand nombre d'ouvrages

où l'on voyait l'élévation de son esprit, la profondeur de sa science et la force de son éloquence. Ce fut au milieu de ses travaux que S. Eucher consomma sa course, et alla jouir du repos éternel, vers l'an 454.

PRATIQUE. 1. Quand une famille a le bonheur de ne servir que J. C., c'est une société d'Anges : quand on n'y suit que les maximes du siecle, c'est une troupe de démons.

PRIERE. A qui irons-nous, Seigneur ? c'est vous qui avez les paroles de la vérité éternelle. faites-nous la grace de n'écouter, que vous.

(17 *novembre.*) S. MALO. 5.e siecle.

SAINT MALO fut élevé en Angleterre où il était né d'une famille distinguée par sa piété et par sa noblesse; et pour se préserver de la corruption du siecle, il embrassa de bonne heure la vie monastique. On l'en tira malgré lui pour le placer sur le siége épiscopal de Vinchester; mais effrayé du poids dont on le chargeait, il s'embarqua secretement avec un petit nombre de personnes à qui il avait découvert son dessein; et aborda dans une île sur les côtes de Bretagne, où un solitaire nommé Aaron menait une vie pénitente. Aaron le reçut avec beaucoup d'amitié sans le connaître.

Ces deux serviteurs de Dieu, après s'être observés mutuellement pendant quelques jours, se trouverent dans une si grande conformité de mœurs et d'intentions, qu'ils firent entr'eux une liaison très-étroite, pour s'animer et s'aider l'un l'autre à avancer dans le chemin de la perfection. Ils vécurent ensemble dans cette aimable société, loin du tumulte et du commerce des hommes, sans curiosité, sans inquiétude pour tout ce qui ne pouvait contribuer à leur salut : cette union formée par la charité, rendait douces les grandes austérités que l'esprit de pénitence leur faisait pratiquer. Leur nourriture était du pain et quelques racines, et leur boisson était de l'eau dont ils buvaient fort modérément, pour ne pas violer l'étroite abstinence dont ils faisaient profession.

Comme le lieu de leur retraite était fort près de la ville d'Aleth, les chrétiens qui étaient en fort petit nombre, les venaient quelquefois visiter. Ils engagerent Malo à venir travailler à la conversion de leurs compatriotes. La charité dont son cœur était embrasé le détermina à prendre ce parti. Quelque amour qu'il eût pour le repos, il craignit de résister à la volonté de Dieu. Il alla donc faire connaître l'évangile aux peuples voisins, sur-tout à ceux d'Aleth : ses prédications furent efficaces. Le peuple instruit demanda le baptême, et souhaita Malo pour évêque. Le Saint voyant leur ardeur, et craignant que ces nouveaux fideles ne s'égarassent bientôt s'ils étaient sans guide, se rendit à leurs vœux, et le bien se multiplia au centuple entre ses mains. Mais le diable lui suscita des ennemis, qui après l'avoir longtemps persécuté, le contraignirent de se retirer. Saint Malo alla en Saintonge, où il comptait finir ses jours; mais son

peuple ayant su qu'il y était, l'obligea par ses prieres et par ses larmes de revenir à Aleth, où il demeura encore quelque temps. Enfin croyant avoir asez fait pour son peuple, il se retira de nouveau en Saintonge, où il acheva sa course en l'an 564. La ville d'Aleth a pris le nom de Saint-Malo.

PRATIQUE. Ceux qui ont le plus de soin d'éviter les écueils et les dangers auxquels le commerce du monde nous expose pour notre salut, n'ont pas laissé de se livrer aux austérités de la pénitence : que faut-il donc penser de la plupart des chrétiens, qui après avoir cherché le monde, au lieu de le fuir, passent de cette vie à l'autre sans aucun fruit de pénitence ?

PRIERE. Nous sommes pécheurs, et nous aimons le monde que vous condamnez, Seigneur : inspirez-nous l'esprit de retraite et de mortification, afin qu'en sortant de ce monde, nous ayons l'espérance des élus.

(18 *novembre.*) S. ROMAIN ET S. BARULAS. 5.e siecle.

SAINT ROMAIN fut un des premiers martyrs de la persécution de Dioclétien. L'on croit avec fondement qu'il était originaire de la Palestine. Dans le temps de la persécution, Dieu permit qu'il se trouvât à Antioche en 303, lorsqu'on y abattait les Eglises, par l'ordre de Dioclétien, et que les hommes, les femmes et les enfans couraient en foule pour sacrifier aux idoles. Il ne se contenta pas de déplorer ce malheur en secret, il fit connaître publiquement la grandeur du mal qui se commettait. Mais quand il eut vu des ministres du vrai Dieu se joindre à ceux qui le renonçaient pour adorer des idoles, il ne put arrêter l'ardeur de son zele : il rassembla tous les chrétiens qui avaient obéi aux ordres injustes de l'empereur, et leur parla avec tant de force et d'onction, qu'il releva leur courage, et les disposa à retourner au combat, pour expier leur crime par une généreuse confession.

Son zele irrita les ennemis du christianisme. Asclépiade, préfet du prétoire, qui était à Antioche, envoya des soldats pour le prendre. Romain parut avec joie devant ce juge. Asclépiade lui reprocha d'être cause de ce que les autres chrétiens n'obéissaient pas aux ordres de l'empereur. Romain ne désavoua point le prétendu crime qu'on lui imputait. « J'ai fait, dit-il, ce dont vous m'accusez, et je consens de souffrir tout ce que vous m'ordonnerez. » Asclépiade commanda qu'on l'étendît sur le chevalet, pour lui déchirer les entrailles. Mais ayant appris qu'il était d'une bonne famille, il changea cet ordre pour en donner un autre plus inhumain. Je veux, dit-il à Romain, vous punir en homme de qualité. Il le fit tourmenter, d'abord par tout le corps avec des fouets armés de plomb. Mais comme Romain, maître de lui-même au milieu de ces tourmens, parlait au juge avec beaucoup de liberté, celui-ci devenu furieux, lui fit souffrir tout ce que la rage put inventer de plus cruel. Il animait lui-même les bourreaux qui tourmentaient le Saint, et la colere le transportait tellement, qu'elle le faisait quelquefois lever

lever de son siége. Romain toujours intrépide au milieu des supplices, confessait hautement le nom de Jésus-Christ, et disait au juge : « Je n'obéirai jamais à un prince, quand il me commandera de faire du mal. » Asclépiade prenant ces paroles pour une révolte, commanda que le Saint fût suspendu sur le chevalet, et qu'on le déchirât jusqu'à ce que les os fussent découverts. Ensuite il lui fit déchirer les joues et le visage : et Romain conservant au milieu de ce tourment une entiere tranquillité d'ame, dit au juge : « Je vous rends graces de tout mon cœur de ce que vous me faites déchirer le visage ; ce sont plusieurs bouches que vous ouvrez, afin que je loue mon Sauveur avec plus d'ardeur. »

Asclépiade ayant fait cesser les bourreaux, le menaça de le faire brûler vif. Mais Romain, sans être effrayé de cette menace, continua à lui prêcher la grandeur de la religion chrétienne ; et pour conclusion, il dit qu'il s'en rapporterait au jugement d'un enfant : le parti fut accepté. Asclépiade fit amener un petit enfant nommé BARULAS, qui se trouva là, et saint Romain lui ayant demandé s'il fallait n'adorer qu'un seul Dieu, ou en adorer plusieurs, cet enfant répondit : « Il n'y a qu'un seul Dieu, et ce Dieu c'est Jésus-Christ. » Le juge irrité, lui demanda de qui il avait appris ce qu'il venait de dire. « Je l'ai appris de ma mere, répondit l'enfant. » Asclépiade fit venir la mere, et en sa présence il fit étendre l'enfant sur le chevalet, et le fit fouetter jusqu'au sang. Tous les spectateurs, les officiers, les bourreaux mêmes pleuraient à ce spectacle, et détestaient la cruauté du juge. La mere seule marqua de la joie de voir son fils au nombre des martyrs, et conserva toujours un visage serein ; et son enfant ayant demandé à boire, pendant qu'on le tourmentait, elle le regarda d'un air sévere, et lui dit qu'il ne devait plus souhaiter que l'eau vivante de la vie éternelle, et l'exhorta à ne s'occuper que de la couronne que Jésus-Christ promet aux martyrs, et qu'il avait donnée aux enfans de Bethléem. Cette exhortation soutint ce tendre enfant, et lui fit trouver de la joie dans ce qu'il souffrait.

Romain fut appliqué de nouveau à la question, et après avoir souffert long-temps les plus vives douleurs, sans se plaindre, il fut enfermé dans une prison avec Barulas. Ils n'en sortirent que pour recevoir, par une mort précieuse aux yeux de Dieu, une liberté que les hommes ne pouvaient plus leur ôter. Romain fut condamné à être brûlé vif, et l'enfant à avoir la tête tranchée, l'an 303 de J. C.

PRATIQUES. 1. Il n'est pas permis de désobéir aux princes, quand ce qu'ils commandent est juste ; mais il n'est pas permis de leur obéir, quand ce qu'ils commandent est contraire à la loi de Dieu.

2. Heureux les enfans à qui l'on apprend à servir Dieu, aux dépens même de leur vie : heureux les parens et les maîtres qui s'assurent ainsi une gloire éternelle

PRIERE. Seigneur, apprenez-nous à devenir enfans, afin que nous soyons dignes de vous rendre témoignage, et d'entrer dans votre royaume.

(19 *novembre.*) Ste. ELISABETH DE HONGRIE. 13e. siecle.

ELISABETH était fille d'André de Hongrie, et la reine sa mere se nommait Gertrude. Elle fut fiancée dès le berceau avec Louis, fils D'Hermand, landgrave de Thuringe. La petite princesse donna bientôt des marques de la sainteté éminente à laquelle elle arriverait un jour. Peu curieuse de parures et d'ajustemens, elle donnait volontiers aux pauvres, et priait Dieu avec un grand recueillement. Lorsqu'Elisabeth fut en âge, le mariage fut célébré avec les cérémonies ordinaires.

Le prince son mari, qui était plein d'admiration pour sa vertu, lui laissa la liberté de suivre les mouvemens de son cœur. Elisabeth profita de cette liberté, pour se prescrire différens exercices de dévotion, auxquels elle fut toujours fidelle. Elle voulut même se livrer à des austérités qui pouvaient interésser sa santé. Mais son directeur, qui était un homme d'un vrai mérite, eut la prudence de les arrêter en lui disant qu'il fallait regagner par son humilité ce qu'elle perdait du côté des mortifications. Docile à ces avis, elle demandait souvent à Dieu la grace de connaître son néant devant lui.

Elisabeth souffrait de tout ce qui l'élevait; et pendant qu'on respectait son rang et sa vertu, elle s'abaissait aux pieds de Jésus-Christ. Quand elle était à l'Eglise, elle déposait, autant qu'elle pouvait, toutes les marques de sa dignité. Comme on lui demandait un jour pourquoi elle ôtait sa couronne de dessus sa tête, pendant l'office divin, Elisabeth répondit: « A Dieu ne plaise, que n'étant qu'une vile créature tirée du limon de la terre, j'ose paraître avec une couronne superbe devant mon Dieu et mon Sauveur couronné d'épines. » Pour conserver dans son cœur les sentimens que Dieu y avait mis, elle avait souvent recours à la priere; elle se levait même toutes les nuits pour y donner un temps considérable. Elle joignit à ce saint exercice le soin assidu des pauvres et des malades; et presque tous les ouvrages qui sortaient de ses mains n'étaient que pour leur usage. Sa famille n'en était pas moins réglée. Tout son palais paraissait plutôt un monastere que la cour d'une princesse. Dieu y était servi fidellement, et personne ne manquait à un devoir qu'il était obligé de remplir.

Le prince son mari, qui voyait que Dieu lui avait accordé la sagesse, se faisait un plaisir de l'instruire des affaires de l'état; et quand il était absent, il la laissait maîtresse absolue du gouvernement. Elisabeth ne se servait jamais de cette autorité que pour le bien public, et de ceux sur-tout qui étaient sans secours. Dans une famine qui survint en Allemagne, l'an 1225, elle fit donner aux pauvres tout le blé qu'on avait recueilli dans ses terres, en l'absence de son mari, qui était en Italie, auprès de l'empereur Frédéric. Ce

prince à son retour approuva la conduite d'Elisabeth, sans écouter les plaintes de ses intendans. Pour soulager les pauvres infirmes, qui ne pouvaient venir chercher l'aumône au château, qui était sur une haute montagne, elle fit bâtir au bas un hôpital où elle allait les servir de ses propres mains, et elle prenait un soin particulier de leurs enfans. Elle nourrissait neuf cens pauvres tous les jours. Cette attention pour les pauvres, et le détail dans lequel elle entrait en leur faveur, étant un jour traités devant elle de vertu qui ne convenait pas à la dignité royale : « Ce qui paraît indigne de moi, répondit-elle, purifie mes fautes ; gardons-nous bien de mépriser les moyens que Dieu a établis pour nous sanctifier. »

Ce fut dans l'exercice de ces saintes pratiques que Dieu la trouva, lorsqu'il l'appela à lui, pour la faire régner dans le ciel. Elle mourut l'an 1231, à l'âge de 24 ans.

PRATIQUE. Dieu ne demande pas toujours de nous des austérités extraordinaires ; mais rien ne nous dispense des pratiques de l'humilité ; elles ne peuvent nuire à notre santé.

PRIERE. Seigneur, vous avez toujours été pauvre, et nous désirons d'être riches : changez notre cœur, afin que nous soyons vos disciples.

(20 *novembre*.) S. BARLAAM, MARTYR. 4e. siecle.

BARLAAM était Syrien de nation, et d'un village des environs d'Antioche. La condition de ses parens n'avait rien que d'obscur aux yeux des hommes ; mais c'est souvent dans les conditions les plus basses que Dieu se plaît à former ses Saints, pour confondre l'orgueil humain, qui n'estime rien que ce qui paraît grand aux yeux de la chair. Barlaam, dit saint Basile, était un simple paysan qui n'avait reçu qu'une éducation grossiere, et qui s'exprimait d'une maniere tout-à-fait barbare. Mais Jésus-Christ qui avait fait de ses Apôtres, gens simples et sans lettres, des hommes capables d'instruire l'univers, donna aussi à Barlaam cette sagesse que le monde ne connaît point, et que l'on n'acquiert pas par les études ordinaires,

Il était déjà avancé en âge, lorsqu'il fut pris pour la foi, on le mit en prison, et les peines qu'il y souffrit, augmenterent ses lumieres, et affermirent son amour pour la vérité qu'il avait le bonheur de connaître. Il en sortit plus fort qu'il n'y était entré ; et ayant été amené devant le juge, toutes les paroles qu'il dit dans son interrogatoire, furent comme autant de traits perçans qui mirent en déroute les démons. On riait de sa façon de parler, on se moquait de son air simple et naïf : mais on était contraint de louer sa constance ferme et modeste, qu'on admirait d'autant plus qu'on l'attendait moins d'une personne de sa condition. Le juge le fit fouetter cruellement ; mais jamais le saint Martyr ne prononça aucune parole de murmure, ni jamais il ne lui échappa aucun mouvement d'impatience. Les bourreaux se lasserent plutôt de le fouetter, qui lui de

souffrir. On le mit ensuite sur le chevalet. On le déchira avec les ongles de fer, jusqu'à lui découvrir les côtés. Presque tous ses membres furent disloqués ; et au milieu des douleurs qu'il souffrait, il montrait plus de joie que s'il eût été assis à un festin, ou élevé aux plus grands honneurs de la terre

Le juge honteux de se voir vaincu par un paysan ; et ne voulant point avouer la puissance du Dieu des chrétiens, imagina un nouveau tourment pour satisfaire en quelque sorte ses prétendues divinités, qu'il croyait irritées par la constance du Saint. Il obligea Barlaam de tenir la main étendue sur l'autel profane où les païens avaient allumé du feu ; ensuite on lui mit de l'encens sur la main avec des charbons ardens, afin que la douleur qu'il ressentirait, l'obligeât de secouer la main pour faire tomber l'encens avec le feu, et qu'on eût quelque prétexte de dire qu'il avait offert de l'encens aux idoles. Mais Barlaam ne voulut pas même donner cette satisfaction aux païens. Comme il craignait jusqu'à l'ombre du péché, et qu'il ne voulait pas donner aux fideles faibles dans la foi le moindre sujet de scandale, il aima mieux se laisser brûler la main, que de faire le moindre mouvement pour jeter les charbons qu'on avait mis dessus. Dieu content du sacrifice de Barlaam, ne permit pas que les hommes pussent rien davantage sur son corps ; il le retira à lui aussitôt après le tourment qu'il venait de souffrir, afin de lui donner le rafraîchissement éternel.

PRATIQUES. 1. Jésus-Christ en nous invitant à venir à lui, ne dit pas : Je vous apprendrai toutes les sciences ; mais apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.

2. Soyons attentifs sur toutes nos actions et toutes nos paroles, afin que les petits et les simples n'y trouvent rien qui leur soit une occasion de tomber dans quelque faute : Malheur au monde à cause des scandales, nous dit Jésus-Christ.

PRIERE. Seigneur, apprenez-nous ce qui est plus que toutes les sciences, et que tant de savans ignorent : apprenez-nous à être doux et humbles de cœur.

(21 nov.) LA PRESENTATION DE LA S.te VIERGE.

On fait aujourd'hui la fête de la Présentation de la sainte Vierge, c'est-à-dire, du vœu par lequel on croit qu'elle a consacré à Dieu sa virginité dès son enfance. Cette action avait été jusqu'alors sans exemple ; mais elle est devenue très-commune depuis, dans le christianisme. Les Vierges ont toujours été la plus noble et la plus précieuse portion de l'Eglise. Chacun de nous en particulier a été consacré à Dieu par le Bapteme, pour lui demeurer fidele le reste de nos jours, et lui conserver notre cœur dans la pureté et dans la sainteté dont ce premier des sacremens nous a revêtus. La sainte Vierge doit en cela nous servir de modele ; et nous ne l'honorons bien qu'en imitant ses vertus. Il faut sans cesse se présenter a Jésus-Christ, pour lui offrir toutes nos actions, nos pensées, nos paroles, nos peines, nos afflictions, car

tout doit être pour Dieu, et la véritable maniere de l'aimer, est de l'aimer sans mesure.

PRATIQUE. Nous avons été consacrés à Dieu dans le baptême, renouvelons-en les vœux : que les personnes consacrées à Dieu renouvellent en ce jour leur oblation. Ne soyons pas assez malheureux pour vouloir nous reprendre, après nous être donnés à lui.

PRIERE. Seigneur, vous voulez que les victimes qu'on vous offre soient entieres : faites-nous la grace que nous nous donnions à vous sans réserve et pour toujours.

(22 *novembre.*) S. COLOMBAN, ABBÉ. 7.e siecle.

COLOMBAN naquit en Irlande. Sa mere qui avait beaucoup de piété, l'éleva avec un si grand soin, qu'elle ne le perdait pas de vue, de peur que le démon ne se servît des discours ou des exemples des autres pour lui corrompre le cœur. Colomban s'appliqua aux sciences dès sa jeunesse, et y fit de grands progrès. Mais voyant que la volupté l'assiégeait de toutes parts, et lui dressait des piéges d'autant plus dangereux, qu'il avait du côté de l'esprit et du corps tout ce qui peut rendre un jeune homme aimable, il quitta son pays contre la volonté de sa mere, et alla se mettre sous la discipline du vénérable Silene, solitaire autant recommandable par sa science que par sa piété.

A l'âge de treize ans, il vint en France avec douze religieux, et se retira dans les déserts des Vosges avec ceux qui l'accompagnaient. Il s'arrêta d'abord dans un lieu nommé Anegrai, et y pratiqua avec ardeur les exercices de la vie monastique. Comme le lieu était stérile, le saint et ses disciples y souffrirent beaucoup : mais Dieu qui n'abandonne jamais ceux qui sont pleins de foi en sa providence, leur envoya des secours qu'ils n'attendaient pas, et qui rendirent leur vie un peu plus commode, sans la rendre moins pénitente. Il eut bientôt un grand nombre de disciples qui suivirent avec zele la sainteté de ses exemples ; ensorte qu'outre le monastere d'Anegrai, il fut obligé d'en bâtir encore deux autres, celui de Luxeu et celui de Fontaines. Il composa une regle pour tous ses disciples, et voulut particulierement qu'ils fussent assidus à la priere publique, et qu'ils travaillassent des mains.

Il choisit Luxeu pour sa demeure ordinaire ; mais de temps en temps il se retirait dans le désert pour y vaquer plus librement à l'oraison, et s'animer avec plus d'ardeur au désir du ciel.

La hardiesse avec laquelle il reprenait le roi Thierri de ses débauches, lui avait attiré la haine de Brunehault, dont ce prince était petit-fils. Le Saint étant un jour allé à la cour, pour quelque affaire nécessaire, Brunehault lui présenta les enfans naturels de Thierri, afin qu'il leur donnât sa bénédiction, mais Colomban l'ayant refusé, cette princesse résolut de le perdre. Pour le faire avec plus d'éclat, elle tâcha d'engager dans sa passion tous les grands du pays,

et même les évêques. Colomban obligé de céder à la persécution, traversa toute la France, et passa enfin dans les états de Théodebert, sur les bords du Rhin, où il convertit beaucoup de peuples barbares. Il mourut en Italie, l'an 617 de Jésus-Christ.

PRATIQUE. La piété ne doit pas servir de prétexte à l'oisiveté : prier, travailler et souffrir sont les occupations continuelles d'un chrétien.

PRIERE. Si nous travaillons sans vous, Seigneur, nous travaillerons en vain. faites-nous la grace de ne travailler que sous vos ordres.

(23 *novembre.*) S. AMPHILOQUE. 4. siecle.

AMPHILOQUE célebre dans l'Eglise du quatrieme siecle, était originaire de Cappadoce. Il fréquenta le barreau dans sa jeunesse, et fit pendant quelque temps la fonction de juge. Il n'y avait pas long-temps qu'il exerçait ce dernier emploi, lorsque saint Grégoire de Nazianze lui recommanda la cause d'un diacre que l'on voulait mettre à la taille. Cette affaire le lia très-étroitement avec saint Grégoire, et ce fut principalement sur ses avis qu'il résolut de quitter le palais, pour aller servir Dieu dans la retraite. Il choisit pour sa demeure une solitude dans le quartier d'Ozizale en Cappadoce, où sans négliger les soins qu'il devait à un pere infirme et fort âgé, il s'occupait de la priere et de l'étude. Il paraît qu'il cultivait aussi un jardin, et l'on voit qu'il en envoyait des fruits et des légumes à saint Grégoire, qui de son côté avait soin de lui fournir du blé, parce qu'il n'en croissait pas dans le canton d'Ozizale. Amphiloque était dès-lors étroitement uni à saint Basile : et dès que ce Saint eut été élevé sur le siége de Césarée, il aurait été vivre avec lui, sans deux obstacles. Le premier était le besoin continuel que son pere avait de sa présence ; et l'autre, la crainte que son ami ne voulût l'engager dans le ministere ecclésiastique.

Mais Dieu qui l'y appelait, le conduisit à la dignité qu'il redoutait, par des voies contre lesquelles il ne s'avisa pas de se précautionner. Il ne pensait à rien moins qu'à l'épiscopat, lorsque la providence l'attira à Icone dans un temps que le siége de cette Eglise était vacant. Le peuple et le clergé l'élurent tout d'une voix pour remplir cette place. Amphiloque étonné de cet événement, ne pensait qu'à fuir pour éviter le fardeau qu'on voulait lui imposer : mais Dieu lui ôta tous les moyens d'exécuter son dessein, et il fut obligé de prendre soin d'un peuple qui le souhaitait si ardemment. Encouragé par les lettres de saint Basile, il se livra tout entier aux besoins de son diocese et de l'Eglise universelle.

L'an 381, il se trouva au second concile œcuménique assemblé à Constantinople par les soins de Théodose, pour tâcher de rétablir l'unité de la foi catholique dans l'Orient. Deux ans après, cet empereur qui travaillait sérieusement

à la paix de l'Eglise, crut que le moyen le plus propre pour terminer les disputes sur la religion, serait d'assembler encore à Constantinople tous les chefs des différens partis qui divisaient l'Eglise. Il les manda pour conférer ensemble, et ils se rendirent presque tous à Constantinople au mois de juin, l'an 383.

Avant que ces assemblées commençassent, Amphiloque fit dans le palais de l'empereur une action d'éclat, et qui fut très-avantageuse à la religion. Les Ariens, quoique privés de leurs églises dans Constantinople, ne laissaient pas d'y être en grand nombre, et d'avoir de puissans protecteurs à la cour de Théodose. Ce fut dans cette conjoncture que saint Amphiloque vint trouver l'empereur pour obtenir de lui qu'il fut défendu aux ennemis de la divinité de Jésus-Christ de tenir des assemblées en quelque endroit que ce fût. L'empereur qui, deux ans auparavant, avait fait des lois pour les défendre dans les villes, trouva qu'il était trop dur de les défendre aussi à la compagne, et refusa d'abord la demande d'Amphiloque. Le saint évêque, sans se rebuter, revint au palais quelques jours après, pour saluer l'empereur. Il lui rendit les respects ordinaires, comme faisaient les Evêques ses confreres; mais il n'en rendit aucun à son fils Arcade nouvellement associé à l'empire, quoique ce jeune prince fût auprès de son pere, et que tous les autres Evêques fissent les cérémonies accoutumées en pareil cas; Théodose crut qu'il n'y pensait pas, et l'avertit de saluer son fils. Amphiloque en même temps s'approcha d'Arcade, et lui fit quelques caresses, mais du bout du doigt seulement, comme il aurait pu faire à un enfant ordinaire, et se contenta de lui dire bon jour. Le pere lui ayant fait entendre qu'on devait avoir pour son fils le respect qui est dû à la dignité impériale puisqu'il était déclaré Auguste: « Seigneur, lui dit Amphiloque, c'est assez que je me sois acquitté de ce qui est dû à l'empereur, sans qu'il soit nécessaire d'honorer encore son fils. » Théodose irrité de l'injure qu'il croyait être faite à Arcade, commanda qu'on chassât l'évêque de son palais. On le poussait déjà pour le faire sortir, lorsque se tournant vers l'empereur, il lui dit d'un ton de voix fort élevé: « Vous ne pouvez souffrir qu'on méprise votre fils, et vous vous emportez contre ceux qui ne rendent pas à son rang ce qui lui est dû: ne doutez donc pas que Dieu n'ait en horreur ceux qui refusent de rendre à son fils unique les mêmes honneurs qu'à lui. » Théodose aussitôt comprit les raisons de la conduite d'Amphiloque, et pour marquer combien ce trait d'esprit faisait d'impression sur lui, il fit, en présence de toute sa cour, des excuses au saint évêque, et porta une loi qui défendait à tout hérétique de tenir aucune assemblée, ni dans les lieux publics, ni dans les maisons particulieres.

Amphiloque employa le reste de ses jours à instruire son peuple, et à combattre les hérétiques par ses pré-

dications et par ses écrits. On croit qu'il mourut vers l'an 395.

PRATIQUE. Il ne suffit pas de croire un article de foi, il faut les croire tous. Ce n'est pas assez d'accomplir une des regles de l'Evangile : tout doit être accompli jusqu'à une seule lettre.

PRIERE. Seigneur, donnez-nous une foi qui soit entiere : tout est divin dans votre saint Evangile, faites-nous la grace de le pratiquer tout entier.

(*Le même jour.*) S.te CÉCILE, VIERGE ET MARTYRE.

Cette Sainte est très-célebre dans l'Eglise, et on en fait la mémoire dans le Canon de la Messe ; mais le détail de son histoire ne nous a point été conservé.

(24 *novembre.* S.te FLORE, MARTYRE. 9.e siecle.

FLORE naquit dans un lieu nommé Ausinien, auprès de Cordoue, d'une mere chrétienne et d'un pere mahométan, qui étaient venus de Séville. Ayant perdu son pere lorsqu'elle était encore enfant, sa mere l'éleva librement dans la piété et dans l'amour de la vraie religion. Dieu parlant encore plus efficacement que les hommes au cœur de cette jeune fille, lui fit regarder la vertu comme le seul bien solide et digne de ses désirs ; et dès l'enfance elle fit de si grands progrès, que sans avoir égard à la faiblesse de son âge, elle jeûnait le carême, et donnait secrétement aux pauvres ce qu'elle recevait de sa mere pour son dîner. On s'en apperçut dès le premier carême ; mais il était déjà bien avancé, quand on reconnut cette pieuse industrie. Pour se fortifier dans la pratique du christianisme, elle se trouvait de temps en temps aux assemblées de ceux qui professaient, comme elle, cette divine religion. Mais elle n'osait y venir aussi souvent qu'elle le désirait, parce qu'elle craignait son frere qui était mahométan, et qui observait toutes ses démarches.

Cependant sa foi devenant plus vive, et étant mieux instruite de la nécessité de confesser sa religion sans en rougir, elle quitta la maison à l'insçu de sa mere, et se retira avec une sœur qu'elle avait, chez de saintes religieuses où elle pouvait facilement demeurer inconnue aux mahométans. Leur frere ignorant le lieu où elle s'était réfugiée, s'en vengea contre les chrétiens. Le temps était favorable pour satisfaire sa passion. Le roi et le magistrat de Cordoue s'étaient déclarés contre les fideles : la persécution commençait à s'allumer en plusieurs lieux : ainsi cet homme profita de cette conjoncture pour faire emprisonner quelques clercs, et persécuter quelques communautés de filles.

Flore apprenant toutes ces vexations, dont elle croyait être l'occasion, ne voulut pas que l'église souffrît pour elle ; et après s'être offerte au Seigneur comme une victime prête à s'immoler pour le salut de ses freres, elle revint publiquement à la maison de sa mere, et dit à son frere : « Me

voilà, puisque vous me cherchez ; je suis chrétienne, et prête à tout souffrir pour J.C, « Alors son frere, après avoir essayé en vain de la pervertir par ses caresses, la mena devant le Cadi qui était le juge du lieu, et dit : « Ma jeune sœur que voici, observait comme moi notre religion ; mais les chrétiens l'ont séduite, « Le Cadi demanda à Flore si l'accusation était vraie. « Oui, dit-elle, je suis chrétienne, et je l'ai toujours été. » Le juge irrité la fit prendre par des soldats, et on lui donna tant de coups de fouets, même sur la tête, que le crâne en fut découvert. Le Cadi la rendit ensuite à son frere, à demi-morte, et le chargea de la faire instruire dans la religion de Mahomet, et de la lui ramener. Le frere, pour exécuter ses ordres, mit sa sœur entre les mains de deux femmes adroites et artificieuses, afin qu'elles pussent la pervertir, et il ne lui laissa aucune liberté de voir des chrétiens. Mais Dieu qui avait tiré S. Pierre de la prison, les portes étant fermées, fit trouver à Flore les moyens de s'échapper pendant la nuit. Elle passa par-dessus la muraille, quoique fort haute, et monta sur une maison voisine, d'où elle gagna la rue, et se retira dans les ténebres chez une personne fidele : puis elle sortit de Cordoue, et alla à Ossaria, près de Tucci, où elle demeura cachée avec sa sœur. Elle eut le bonheur d'y voir S. Euloge de Cordoue, qui la fortifia dans ses saintes résolutions, et l'encouragea au martyre. Flore se repentait déjà d'avoir fui : elle s'accusait de lâcheté, et pensait en elle-même si elle ne devait pas retourner à Cordoue, pour confesser de nouveau J, C. devant les infideles. Cette pensée devint bientôt une résolution formée ; en sorte que croyant que Dieu demandait d'elle cet acte de générosité, elle vint à Cordoue, et se présenta devant le Cadi, à qui elle dit avec ingénuité : « Je suis celle que vous avez fait autrefois déchirer de coups, parce qu'étant de race de musulmans, j'ai embrassé la religion chrétienne. J'ai eu la faiblesse de me cacher jusqu'à présent : mais aujourd'hui me confiant en la puissance de mon Dieu, je vous déclare que je reconnais J. C. pour mon Dieu, et que je déteste votre faux prophete. » Le juge irrité la condamna à avoir la tête coupée. Son martyre arriva le 24 novembre de l'an 851.

PRATIQUES. 1. Pensons-nous à remercier Dieu souvent de nous avoir fait naître dans l'Eglise catholique ? Le peu de réflexion que nous faisons sur cette grace que Dieu n'a pas accordée à tant d'autres, est peut-être la cause que nous sommes si lâches et si faibles.

2. Nous ne pouvons conserver la foi, si nous ne faisons ce qu'elle nous enseigne. La foi sans les œuvres, est une foi de démon.

PRIERE. Seigneur, nous disons que nous croyons en vous, faites par votre grace que nos actions le disent encore davantage.

(25 *novembre.*) S. PIERRE, ÉVÊQUE ET MARTYR 4 . siecle

CE Saint succéda dans le siége d'Alexandrie à S. Théonas, en l'an 300. Comme il vivait dans des temps où le christianisme souffrait contradiction de toutes parts, il exhortait continuellement son peuple à mourir à toutes ses passions, afin d'être plus disposé à mourir pour J. C., quand l'occasion s'en présenterait.

Il y avait à peine trois ans que le saint évêque gouvernait l'église d'Alexandrie, lorsque la persécution s'alluma par tout l'empire romain. Pierre redoubla son zele, pour animer par son exemple et par ses instructions, ceux qui étaient attaqués. Il eut la consolation d'en voir un grand nombre confesser J. C. hautement, et plusieurs mourir pour cette confession. Il y eut aussi des lâches et des faibles qui tomberent. Les diverses circonstances de ces chûtes porterent le saint évêque à dresser quelques canons pour régler la maniere de les expier par la pénitence.

Mélece, évêque d'une église de la Thébaïde, ayant été convaincu d'avoir sacrifié aux idoles, S. Pierre le déposa dans une assemblée d'évêques. Mélece, qui avait le cœur corrompu par plusieurs passions, se souleva contre ce jugement, fit schisme en se séparant de la communion de l'église, et eut recours à la calomnie pour tâcher de se venger de l'ennemi de ses désordres. Le saint évêque d'Alexandrie passa de ces épreuves qui paraissaient légeres, à la grandeur de sa foi, par des épreuves beaucoup plus grandes. Car la persécution ayant commencé en 312, il fut obligé de fuir; mais ayant été pris, il eut la tête tranchée avec plusieurs autres évêques d'Egypte.

PRATIQUE. Dans tous les temps on a calomnié et persécuté ceux qui pratiquent l'Evangile. Ne regardons donc pas comme un malheur d'encourir la haine et la disgrace des méchans, en faisant notre devoir.

PRIERE. Faites-nous la grace, Seigneur, de ne pas craindre les railleries et les insultes des amateurs du siecle, puisque la persécution est une voie qui conduit à vous.

(*Le même jour.*) Ste. CATHERINE.

On honore cette Sainte comme Vierge et Martyre. Imitons donc sa pureté, dit S. Ambroise, en parlant d'une autre Sainte, et suivons tous les moyens qui peuvent conserver notre cœur et notre corps dans une chasteté digne du christianisme, digne des sacremens auxquels nous participons, digne de Dieu à qui nous appartenons, digne de la gloire que nous espérons. Ne nous contentons pas de louer sa constance dans les tourmens, ajoute le même Saint; imitons-la en demeurant fermes dans la piété, inébranlables dans la vertu. Le malheur des temps ne nous a rien laissé d'assuré sur ce qui regarde cette sainte, dont le culte est très-ancien dans l'Eglise

(26 *novembre.*) S. BASLE, HERMITE. 7.e siecle.

Saint Basle naquit au sixieme siecle, dans le Limousin. Il trouva dans sa famille une noblesse ancienne, et du bien pour la soutenir ; mais ce qui lui fut beaucoup plus important et plus utile, il y reçut une éducation chrétienne, et y apprit à servir Dieu dès ses plus tendres années. La grace lui ayant fait comprendre l'illusion et la vanité des richesses de ce monde, il résolut d'abandonner tout ce qu'il possédait, et tout ce qu'il pouvait espérer de la succession de ses parens. Pour réussir plus sûrement dans cette résolution, il en exécuta une autre ; ce fut de sortir de la maison paternelle, de s'éloigner même de son pays, et de se priver de tout ce qui pouvait lui en rappeler un souvenir trop séduisant. La ville de Reims fut le lieu de sa premiere retraite. Il en connaissait l'archevêque nommé Gilles, qui avait demeuré chez ses parens : il savait quelles étaient sa prudence et sa sagesse, et il espérait recevoir de lui les avis dont il avait besoin pour ne se point égarer dans la nouvelle route qu'il voulait prendre. L'archevêque le reçut fort bien ; et comme Basle lui témoigna qu'il voulait mener une vie solitaire, il lui donna toute liberté de choisir dans son diocese un lieu qui fût propre à son dessein. Basle en usa prudemment, et selon les plus sages maximes de la profession religieuse ; car au lieu de se réduire d'abord à une entiere solitude, il alla pratiquer l'obéissance dans la société du cloître.

Le monastere où il se retira fut celui de Versy, dans le diocese de Reims. L'auteur de sa vie marque qu'il n'avait d'autre occupation que de s'entretenir avec Dieu dans la priere, ou de l'écouter dans la lecture et la méditation de l'écriture-sainte.

Après avoir pratiqué pendant quelque temps les devoirs de la vie commune ou cénobitique, il voulut imiter les célebres solitaires de l'Orient et de l'Egypte. Dans ce dessein, Il quitta le monastere de Versy, pour passer le reste de ses jours dans un endroit écarté d'une Montagne voisine. Il y bâtit une chapelle et une cellule, et l'on dit qu'il y resta pendant 40 ans. Il eut beaucoup à combattre contre l'ennemi du salut du genre humain, et il employa sans cesse contre lui le jeûne et la priere. Dieu l'appela à la gloire éternelle, vers l'an 640.

Praiques. 1. Ne craignons rien tant que de nous conduire nous-mêmes. Jésus-Christ envoya S. Paul à Ananie. Demandons à Dieu un homme selon son cœur, qui nous conduise à lui.

2. Quand on entre au service de Dieu, il faut prendre garde de porter trop loin les pratiques de la retraite de la pénitence : il vaut mieux les augmenter peu à peu, que d'être obligé de les diminuer.

Priere. Seigneur, donnez-nous un Ananie qui nous conduise à vous : nous sommes faibles et trop ignorans pour nous conduire nous-mêmes.

(27 *novemb.*) S. JACQUES L'INTERCIS, MARTYR. 5.e siecle.

La religion chrétienne qui avait souffert plusieurs persécutions dans la Perse, jouit d'une paix de vingt années sous le gouvernement du roi Isdegerde. C'etait un prince naturellement doux, et qui aurait laissé les chrétiens dans le repos qu'il leur avait accordé depuis qu'il était sur le trône, si un évêque nommé Abda n'eût fait mettre le feu à un temple des faux dieux. Isdegerde ordonna qu'il le rebâtirait à ses dépens; mais Abda n'en voulut rien faire. Ce refus irrita tellement le roi païen, que non content d'avoir fait mourir l'évêque, il donna ordre de ruiner les églises des chrétiens, et de faire revenir à la religion du pays ceux qui avaient embrassé le christianisme.

Jacques, que l'on a depuis surnommé l'intercis, fut un de ceux qui obéirent aux ordres du prince. Il craignait de perdre ses biens et des charges considérables qui l'attachaient à la cour. Sa mere et sa femme ayant appris son apostasie, lui écrivirent une lettre très-forte, où après l'avoir exhorté à réparer sa faute, elles lui disaient: « Si vous ne rentrez dans la voie sainte que vous avez quittée, nous vous traiterons en étranger, et nous vous déclarons que nous allons nous séparer de vous. Il ne nous conviendrait pas de demeurer avec un homme de différente religion, qui a quitté son Dieu, pour servir un homme mortel, afin de conserver des biens qui doivent bientôt périr, et vous perdre avec eux. »

Jacques à qui la conscience reprochait déjà son infidélité, fut vivement touché de cette lettre. Il donna beaucoup de larmes à sa faute; et comme elle était publique, il pensa aussitôt à la réparer publiquement. « Je suis chrétien, s'écriait-il, et je me repens d'avoir abandonné la foi de mon Dieu. » Isdegerde fut extrêmement piqué de ce changement. C'est un affront, dit ce prince, que Jacques fait aux dieux que j'adore, et à moi-même. Aussitôt il ordonna qu'on se saisit de lui, et qu'on le lui amenât. Jacques, fortifié par l'esprit de Dieu, parut devant Isdegerde avec un courage que rien ne put abatre. Le prince l'accusa de légereté, le pressa de sacrifier aux dieux des Perses, et le menaça de la mort la plus cruelle, s'il ne lui obéissait promptement. Mais les promesses et les menaces furent inutiles. Jacques répondit au prince qu'il était chrétien, et qu'il ne voulait plus devenir infidele. Isdegerde, naturellement porté à la douceur, força son naturel, et condamna Jacques à être coupé vif par morceaux, afin que cet exemple arrêtat ceux qui auraient le dessein de se repentir de leur apostasie. Le Saint donna tous ses membres les uns après les autres, avec une constance qui fit trembler l'exécuteur. On lui coupa d'abord le pouce de la main droite, et le bourreau eut ordre de lui dire qu'il en resterait là, s'il voulait obéir au prince. Mais Jacques qui mettait sa joie dans les souffrances, présenta chacun de ses mem-

bres l'un après l'autre, et les vit tous couper sans se plaindre et sans montrer la moindre faiblesse. A chaque partie qu'on lui coupait, il se faisait des applications spirituelles de l'écriture qui édifiaient les fideles témoins de son supplice Aprés qu'on lui eut ainsi coupé tous les membres par parties, on lui trancha la tête. Son martyre arriva le 29 novembre de l'an 420. Le genre de son supplice l'a fait surnommer l'INTERCIS, c'est-à-dire qui a été coupé par morceaux.

PRATIQUES. 1. C'est un grand obstacle à une vie vraiment chrétienne, que d'avoir de grands biens et de grandes charges. Un pauvre n'a rien à perdre. Heureux état !

2. Il est ordinaire à l'homme de tomber dans des fautes ; il est rare que l'on fasse pénitence.

PRIERE. Notre faiblesse, Seigneur, nous fait tomber : que votre force nous releve par une sincere pénitence.

(28 *novemb.*) S. ETIENNE LE JEUNE, MARTYR. 8.e siecle.

SAINT ETIENNE naquit à Constantinople l'an 714. Il fut élevé avec soin dans la piété et dans les lettres, et à l'âge de 30 ans, il fut choisi pour gouverner le monastere de S. Auxence dans la Bithynie. Ce monastere n'était qu'un certain nombre de petites cellules éparses sur la plus haute montagne de la province. Etienne se renferma dans une de ces cellules, où il s'occupait de la priere et du travail des mains. Il copiait des livres, ou il faisait des filets, de sorte qu'outre sa subsistance, il gagnait encore de quoi faire l'aumône.

L'amour d'une plus grande retraite porta Etienne à se décharger de la supériorité. Il passa aussitôt au sommet de la montagne, où il se fit une cellule qui n'avait que deux coudées de long, sur une et demie de large, avec si peu de hauteur, qu'il n'y pouvait demeurer que couché. Pour tout habit, il n'avait qu'une petite peau de mouton fort mince et fort courte, avec une chaîne de fer dont il se serrait le corps. L'odeur de sa vertu attira auprès de lui plusieurs personnes qui venaient l'entendre ou l'admirer. De ce nombre fut une jeune veuve de qualité, nommée *Anne*, qui n'avait point d'enfans, et qui prit l'habit de religieuse dans un monastere de femmes qui était au pied de la montagne.

Il y avait près de 20 ans que l'empire était gouverné par Copronyme, qui continuait avec une étrange fureur la guerre que son pere Léon avait déclarée aux images. Copronyme aurait bien voulu attirer dans son parti un homme tel qu'Etienne, dont l'autorité faisait agir une infinité de moines, qui le consultaient sur la maniere dont ils devaient se conduire dans l'affaire des images. Après avoir assemblé un grand nombre d'évêques dévoués à ses volontés, qui déciderent que le culte des images n'était qu'un reste d'idolâtrie, et que pour la détruire entierement, il fallait dérober à la vénération des fideles ce qui la renouvelait, on proposa à S. Etienne de souscrire à cette décision. Le patrice Calliste, qui était éloquent et fort adroit, fut député par l'empereur pour cette commis-

sion qu'il avait fort à cœur. Quand Calliste eut dit tout ce qu'il croyait le plus capable de faire impression sur l'esprit d'Etienne, celui-ci lui répondit : « Je ne puis souscrire à la définition de ce faux concile qui contient une doctrine hérétique Je ne veux pas attirer sur moi la malédiction prononcée par le prophete Isaïe, en nommant doux ce qui est amer. Je suis prêt à mourir pour le culte qui est dû aux saintes images, sans craindre l'empereur qui a osé les condamner. Puis montrant sa main, il ajouta : Quand je n'aurais de sang dans les veines qu'autant qu'il en tiendrait dans le creux de la main, je le répandrais volontiers pour l'image de J. C. » Comme l'empereur lui avait envoyé des dattes et des figues en présent, Etienne ajouta encore en renvoyant Calliste : « Reportez la nourriture que l'empereur m'envoie. *L'huile du pécheur ne parfumera pas ma tête,* »

L'empereur irrité d'une telle réponse renvoya Calliste sur-le-champ, avec des soldats chargés de tirer Etienne de sa cellule, et de le garder dans le monastere qui était au bas de la montagne. Les soldats trouverent un homme desséché par les austérités, et dont les nerfs étaient si retirés, qu'il ne pouvait pas se soutenir sur les jambes, en sorte qu'ils furent obligés de le porter au lieu où ils avaient ordre de le garder. Pendant qu'ils faisaientsentinelle auprès de lui, ils l'entendirent qui disait à Dieu : « J'ai rencontré des voleurs de mes pensées, et ils m'ont dépouillé » (voulant faire comprendre qu'on l'empêchait de s'appliquer à la méditation.) Là-dessus les soldats en branlant la tête, se dirent les uns aux autres : « Ces moines qne l'on maltraite sans sujet, ont bien raison de nous traiter de voleurs. »

Il n'y eut point de tentatives que l'on ne fît pour le gagner ; mais tout fut inutile, et on le relégua dans une île de la Propontide, près de l'Hellespont. Quand il fut débarqué, il se retira dans une caverne, où il vécut des herbes et des racines qui croissaient autour du lieu de sa demeure. La vertu des miracles qui l'y accompagna, remplit tout le pays de l'odeur de ses vertus, et multiplia le nombre des défenseurs des images : ce qui engagea l'empereur à le faire transférer dans une prison de Constantinople. On lui mit les fers aux mains, et on lui serra les pieds entre deux morceaux de bois. Quelques jours après, l'empereur se le fit amener dans son palais, entra en conférence avec lui, et lui dit entre autres choses : « Esprit bouché, est-ce qu'en foulant aux pieds les images, nous foulons aux pieds J. C. ? A Dieu ne plaise. Pourquoi donc nous traiter d'hérétiques ? » Etienne, pour toute réponse, prit une piece de monnoie, qu'il montra aux assistans, en leur demandant quel traitement on ferait à celui qui foulerait aux pieds l'image des empereurs, qu'on voyait empreinte sur cette piece. Toute l'assemblée s'écria aussitôt qu'on punirait un tel homme sévérement. » Aveugles, que vous êtes, reprit Etienne, en jetant un profond soupir, c'est un crime digne du supplice de profaner l'image de l'em-

pereur de la terre, et l'on ne punirait point celui qui jette au feu l'image du roi du ciel? » On ne put rien lui répliquer de raisonnable; mais sa perte était résolue. Le saint homme fut mené en prison, quelques jours après on le conduisit hors de la ville pour le faire mourir. On était prêt d'immoler par l'épée cette sainte victime, lorsque l'empereur le fit remettre en prison, où il ordonna qu'on le déchira à coups de fouets jusqu'à ce qu'il expirât. Cet ordre parut si inhumain, que personne n'osât l'exécuter; et l'on était résolu de le laisser là, quand l'empereur qui avait su qu'Etienne respirait encore, s'écria plein de fureur: « Est-ce qu'on ne me délivrera point de ce moine? « A peine eut-il dit ces mots, qu'une troupe de scélérats courut à la prison. Ils tirerent le saint homme par les pieds avec ses chaînes, et le trainerent le long des rues, en l'accablant de coups et de pierres. Enfin ils le tuerent d'un coup de levier sur la tête: c'était, comme l'on croit, l'an 766.

PRATIQUES. 1. Sommes-nous prêts à perdre tout plutôt que d'abandonner la vérité et le service de Dieu? Un chrétien ne peut hésiter dans ce choix.

2. La vérité est une: l'abandonner dans un point, c'est la renoncer toute entiere. Croyons-nous tout ce que l'Eglise nous enseigne, pratiquons-nous tout ce qu'elle nous commande?

PRIERE. Seigneur, vous êtes la vérité, comme vous êtes la vie; ne permettez pas que nous vous divisions, et que nous vous abandonnions.

(29 *novembre.*) S. SATURNIN, MARTYR. 3e. siecle.

SAINT SATURNIN, autrement appelé S. SERNIN, a toujours été regardé comme un des martyrs des plus illustres de l'église Gallicane. Il fut envoyé dans les Gaules avec S. Denis et les autres apôtres de ce royaume. La religion chrétienne y était alors peu connue, et l'on n'y voyait que peu d'églises. Mais Saturnin et les autres compagnons de sa mission y répandirent de tous côtés la lumiere de la foi. Saturnin s'étant fixé à Toulouse, l'évangile y fit de grands progrès en peu de temps: parce que la vertu des miracles qui suivait par tout le saint missionaire, servait à confirmer la vérité de ses prédications. Il avait dans la ville de Toulouse une petite église où il rassemblait les fideles qu'il avait convertis, et où il exerçait les fonctions du sacré ministere. Pour y aller, il passait devant le capitole, qui était le temple des idoles. Comme Saturnin faisait souvent ce chemin, sa présence fit taire les démons, et ils ne rendaient plus leurs oracles à l'ordinaire. Ce silence devait faire connaître aux païens la faiblesse de leurs prétendues divinités, et la puissance du Dieu des chrétiens. Mais leurs cœurs étaient endurcis; et au lieu de se convaincre de leur faiblesse, ils ne penserent qu'à ôter la vie à celui qui les rendait muettes.

Un jour qu'ils délibéraient là-dessus, ils apperçurent le Saint, accompagné d'un prêtre et de deux diacres, qui passait à son ordinaire pour aller à l'église. Ils profiterent de

cette occasion, ou pour appaiser leurs dieux, en obligeant Saturnin à les adorer; ou pour les venger par la mort de leur ennemi, s'il refusait d'offrir de l'encens. Ils se saisirent donc de lui, et l'emmenerent au capitole : pour ceux qui l'acconpagnaient, ils leur laisserent prendre la fuite. Sur la proposition qu'on lui fit de sacrifier aux idoles pour conserver sa vie, il répondit qu'il ne connaissait qu'un seul et véritable Dieu, à qu'il offrirait toujours des sacrifices de louanges; que les Dieux qu'ils adoraient, n'étaient que des démons; et qu'en leur immolant des bêtes, ils faisaient mourir leurs ames. Voudriez-vous, ajouta-t-il, que je craignisse, et que je respectasse ceux qui ont peur de moi? Cette réponse irrita extrêmement les prêtres des idoles, et tout le peuple qui était accouru pour être témoin de ce qui se passerait. Il s'excita un grand tumulte, à la faveur duquel on lui donna des coups: de sorte qu'en un instant il se trouva tout couvert de plaies. Il y eut même un des prêtres qui le perça d'un coup d'épée. A la fin, ils l'attacherent par les pieds avec une corde à la queue d'un taureau indompté que l'on avait amené au temple pour être immolé. Le taureau échappé, se précipita du haut des degrés du capitole, et brisa la tête du saint martyr, qui entra ainsi dans le royaume de Dieu, pour régner éternellement avec J.C. Son martyre arriva vers le milieu du troisieme siecle.

PRATIQUE. Un petit avantage perdu pour conserver J. C., nous mérite une vie éternelle : pesons bien cette vérite.

PRIERE. Seigneur, en perdant quelque chose pour vous, on gagne le centuple : faites-nous perdre tout, et que nous ayons le bonheur de vous posséder.

(30 *novembre.*) S. ANDRÉ, APÔTRE.

SAINT ANDRÉ était de la ville de Bethsaïde en Galilée, fils d'un juif, nommé Jonas ou Jean, et frere de Pierre. On ne sait lequel des deux était l'aîné. Ils avaient une maison à Capharnaüm, et leur exercice ordinaire était la pêche. S. Jean Baptiste ayant commencé à prêcher dans le désert, André courait avec une sainte avidité pour entendre ses instructions, et il voulut se rendre son disciple, sans néanmoins s'engager à demeurer toujours avec lui. Un jour ayant entendu dire à S. Jean que J.C. qui revenait alors du désert, où il avait demeuré quarante jours, était l'agneau de Dieu; et sa foi lui faisant comprendre le sens de ces paroles mystérieuses, il suivit ce divin Sauveur avec un autre disciple de S. Jean, que l'évangile n'a point nommé. Ils allerent pleins d'ardeur au lieu où Jésus logeait; ils passerent avec lui le reste du jour et toute la nuit. André, à son retour, rencontra Simon, son frere, et lui fit part de la joie dont son cœur était rempli : « Nous avons trouvé le Messie, lui dit-il, le Christ promis par les prophetes. » Simon voulut aussi avoir le bonheur de voir J.C., et de lui parler, et André l'amena au lieu où il l'avait trouvé, et dès-lors ils se rendirent ses

disciples. Cependant ils ne s'attacherent point à lui entierement, se contentant de l'aller trouver souvent et de revenir ensuite à leur pêche. Comme ils étaient fréquemment à sa suite, ils eurent lieu d'admirer sa sagesse, et de profiter des instructions qu'il donnait en toute rencontre, et l'on croit qu'ils se trouverent avec lui aux noces de Cana.

Vers la fin de la même année, qui était la trentieme de J. C. le Seigneur les ayant rencontrés qui pêchaient ensemble, il les appela tous deux, en leur promettant de les faire devenir pêcheurs d'hommes. Aussitôt ils quitterent leurs filets, pour s'attacher uniquement à J. C. Peu de temps après, le Sauveur alla en leur maison de Capharnaüm, où ils lui demanderent la guérison de la belle-mere de S. Pierre, et il la leur accorda. L'année suivante J. C. qui avait été passer la fête de Pâques à Jérusalem, revint dans la Galilée, où il fit l'élection de ses douze apôtres, à la tête desquels S. Mathieu et S. Luc nomment Pierre et André. Quelque mois après, J. C. qui était allé dans le désert, demandant à ses disciples comment on pourrait donner à manger à cinq mille hommes qui l'y avaient suivi, André prit le premier la parole, et dit à J. C. : « Seigneur, il y a ici cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » Et il fut témoin avec les autres du miracle que J. C. opéra en cette rencontre. André toujours zélé pour faire connaître J. C, lui présenta quelques Gentils qui lui avaient été adressés par S. Philippe : c'était peu de jours avant que le Sauveur du monde s'immolât pour nous réconcilier à son pere. André qui lui avait entendu prédire la ruine du temple de Jérusalem, lui demanda quand arriverait la destruction de cet édifice. Et J. C. lui fit la réponse qui convenait à sa sagesse et à ses desseins. C'est tout ce que l'écriture nous apprend de S. André.

Après la mort de J. C., il alla comme les autres apôtres annoncer l'évangile du royaume de Dieu, d'abord aux Juifs, ensuite aux Gentils. Il parcourut la Scythie, l'Achaïe, et beaucoup d'autres provinces ; mais l'histoire ne nous a pas conservé le détail du succès de ses prédications. On ne peut gueres douter qu'il n'ait scellé de son sang les vérités qu'il avait prêchées. L'opinon la plus commune est qu'il fut crucifié à Patras en Achaïe.

PRATIQUES. 1. Quand on a le bonheur de connaître la volonté de Dieu, il ne faut pas différer de la suivre : souvent Dieu ne nous parle qu'une fois.

2. Les gens du monde se font des compagnons de plaisir ; ne gagnerons nous personne à Jésus-Christ ?

PRIERE. Seigneur, que rien ne nous arrête : dépouillez-nous de tout pour vous suivre jusque sur la croix : vous pouvez tout sur nous, et nous pouvons tout avec vous.

(1 *décembre.*) S. ÉLOY, ÉVÊQUE. 6.e siecle.

Eloy vint au monde dans le village de Cadaillac près de Limoges, vers l'an 588. Son Pere s'appelait Eucher, et sa mere Téragle. Quand ils crurent avoir donné à leur fils une connoissance suffisante de ses devoirs et des maximes de la religion, et qu'ils le virent en âge d'embrasser un état, ils consulterent ses inclinations; et remarquant en lui beaucoup d'industrie et d'adresse pour les ouvrages des mains, ils le confierent à un orfevre, nommé Abbon, directeur de la monnoie à Limoges, qui était en égale réputation de probité et d'habileté dans sa profession.

A l'âge de trente ans, quelques affaires l'obligerent d'aller à la cour de Clotaire II, qui était alors à Paris. Il y fut connu de Bobon, trésorier du roi, qui le prit sous sa protection, et le fit travailler à la monnaie et aux ouvrages de sa profession. Peu de temps après, le roi voulant avoir une chaise ornée d'or et de pierreries, ne trouvait aucun de ses ouvriers ordinaires, qui pût s'en former une idée semblable à la sienne, et l'exécuter. Bobon qui avait déjà eu plusieurs preuves de l'habileté d'Eloy, croyant que c'était l'occasion de le produire, ne balança pas à dire au roi, qu'il avait trouvé un homme que sa majesté cherchait. Sur son témoignage, le Prince fit donner à Eloy la quantité d'or et de pierreries qu'on jugeait nécessaire. Eloy aussitôt se mit à l'ouvrage, et bientôt après, au lieu d'une chaise qu'on attendait, il en présenta deux au roi. A la vue de la premiere, Clotaire admira fort son industrie et sa dextérité; mais il admira beaucoup plus sa fidélité, quand il vit la seconde. Ayant reconnu dans l'ouvrier autant d'esprit que d'adresse et de désintéressement, il crut devoir l'attacher à son service, et lui dit qu'après une si grande preuve de son exactitude et de sa fidélité, on pouvait se fier à lui pour des choses d'une plus grande importance. Il le retint donc à la cour, et lui donna dès-lors une très-grande part dans sa confiance. Il le logea dans son palais, et se faisait un plaisir singulier d'aller l'y voir travailler.

Plus Clotaire voyait Eloy, plus il était charmé de ses belles qualités, et plus il estimait sa vertu. Croyant qu'un homme d'une si rare probité était propre à autre chose qu'à façonner les métaux, il résolut de l'employer aux affaires de l'état. Et pour se l'attacher plus sûrement, il lui proposa de prêter le serment de fidélité ordinaire sur les saintes reliques. Eloy assuré des dispositions de son cœur, promettait bien de demeurer fidele; mais craignant de jurer en cette accasion sans nécessité, contre la défense de Jésus-Christ, il ne pouvait se résoudre à faire le serment que le Prince exigeait. Clotaire ne sachant à quoi attribuer ce refus, insista à demander le serment. Eloy s'en defendit avec toute l'humilité possible, et tâcha de justifier sa répugnance à jurer. Le roi ne recevant pas ses excuses, l'en pressa encore davantage,

et témoigna être choqué de sa résistance. Alors Eloy appréhendant ou d'offenser Dieu, ou de déplaire au roi, ne put s'empêcher de verser des larmes. Ce prince s'en apperçut, et lui dit que cette délicatesse de conscience l'assurait plus de sa fidélité, que tous les sermens qu'il eût pu faire.

Cette action d'Eloy fit tant d'impression sur l'esprit de saint Ouein, tout jeune qu'il était alors, car il n'avait gueres que onze à douze ans, que le regardant comme un grand serviteur de Dieu, il chercha son amitié, et la cultiva toujours depuis avec un grand soin. Mais Eloy peu content de ce qu'il avait fait jusqu'alors pour son salut, entreprit de mener une vie plus réformée et plus spirituelle. Il repassa dans l'amertume de son cœur toute sa conduite depuis son enfance, et fit une confession générale aux pieds d'un prêtre. Il s'imposa ensuite lui-même une sévere pénitence; il commença à mortifier sa chair par des travaux et par des jeûnes fréquens, qu'il prolongeait quelque fois deux ou trois jours.

On ne voyait point chez lui d'autres tapisseries que des livres rangés sur des planches autour de sa chambre, entre lesquels l'Ecriture sainte tenait le premier rang. Après avoir chanté des pseaumes, ils s'appliquait à la lecture. Il lisait même en travaillant des mains, et il avait toujours un livre ouvert devant ses yeux à ce dessein. En un mot, au milieu de la cour, et sous un habit séculier, il menait la vie des religieux les plus parfaits.

Après la mort de saint Acaire, évêque de Noyon, on le choisit pour remplir sa place. Eloy voyant qu'il ne pouvait se dispenser de se laisser imposer le pesant et redoutable fardeau de l'épiscopat, demanda un temps suffisant pour se préparer à recevoir les saints ordres sans précipitation, et après deux ans de préparation, âgé de 52 ans il reçut l'ordination du sacerdoce et la consécration épiscopale à Rouen, l'an 640.

Eloy fit admirer son zele et sa sollicitude pastorale dans la vigilance et les soins qu'il apporta pour conduire au ciel le troupeau qui lui avait été confié. Il trouva des peuples qui n'avaient ni politesse, ni humanité, ni raison, et plus semblables par leurs mœurs, à des bêtes féroces, qu'à des hommes. Il les instruisait avec une tendresse vraiment paternelle. Il les assistait dans leurs besoins; il prenait soin d'eux dans leurs maladies, et les consolait dans leurs afflictions. Ces barbares étaient étonnés de sa bonté, de sa douceur, de son désintéressement et de sa grande patience. Ils admiraient surtout sa vie frugale et innocente: et l'admiration leur donna envie de l'imiter. Plusieurs enfin se convertirent. Ceux-ci par leur exemple en entraînerent d'autres qui accoururent en foule écouter les prédications du saint Prélat. On les vit bientôt abattre eux-mêmes leurs temples, renverser leurs autels, briser leurs idoles. Eloy les catéchisait exactement, leur faisait comprendre la sainteté du Dieu qu'ils allaient servir et la pureté des mœurs qu'il exige de es serviteurs. Il les éprouvait pendant l'année, selon la coutume des premiers

siecles du christianisme, et tous les ans à Pâques il en baptisait un grand nombre.

Un jour de saint Pierre, qu'il prêchait dans une paroisse près de Noyon, il parla fort contre les danses et les autres jeux, qui viennent du paganisme, et où les bonnes mœurs sont si fort en danger. Les habitans du lieu ne pouvant souffrir qu'on leur ôtât des divertissements qu'ils avaient reçus de leurs peres, se mutinerent, et résolurent de faire plutôt périr leur Evêque, que de se voir troublés dans ces malheureux plaisirs. Eloy en eut avis; et loin d'être épouvanté de leurs mauvais desseins, il y retourna, et prêcha encore avec plus de force contre ces désordres, résolu de répandre son sang, s'il le fallait. On paya son zele d'injures et d'outrages. On ne parlait que de le massacrer et de le mettre en pieces, sans oser cependant en venir aux effets. Eloy voyant qu'il ne faisait rien par ses prédications, suivit l'exemple de S. Paul, et les livra à Satan. Il y en eut cinquante en qui l'on vit des marques sensibles de la vangeance divine, jusqu'à l'année suivante. Ces mutins devenus plus sages par cette punition, et les autres avec eux, demanderent pardon au saint Prélat, et le conjurerent de vouloir bien prier Dieu de leur rendre la santé et la liberté. Leur pénitence et leur soumission obtinrent la délivrance des maux qu'ils s'étaient attirés par l'indocilité et l'impénitence.

Eloy s'appliqua aussi beaucoup à abolir les superstitions, qui sont la plupart, ou les restes d'une idolâtrie grossiere, ou les compagnes d'une dévotion ignorante et intéressée. On voit dans ses instructions, que ces absurdités étaient à peu près les mêmes que celles qui se pratiquent encore aujourd'hui, comme de consulter les devins, les sorciers, les enchanteurs, les diseurs de bonne aventure; d'ajouter foi à leurs prédictions, d'observer les éternuemens, les saignemens de nez, le chant et le vol des oiseaux, les jours de la lune et de la semaine, de passer le premier jour de janvier dans des réjouissances toutes païennes, de danser et chanter à la fête de saint Jean, de sauter par-dessus les charbons allumés du feu de la veille de cette fête, pour accoucher heureusement: de faire des mascarades, d'attacher des paroles de l'écriture ou d'autres ligatures au col des hommes ou des bêtes, de faire passer les hommes ou les bêtes par des arbres creux, ou dans de la terre percée, et plusieurs autres extravagances semblables, qu'il serait trop long de rapporter ici. De telles pratiques, dit S. Eloy, ne viennent pas de Dieu, mais du diable.

Eloy passa près de vingt ans dans les exercices de l'épiscopat, qu'il n'interrompait que pour travailler à des ouvrages de sa premiere profession. Enfin Dieu voulant le récompenser de toutes ses bonnes œuvres, lui fit connaître que le moment après lequel il avait tant soupiré, arriverait bientôt. Il fut attaqué d'une petite fievre, qui l'affaiblit peu à peu. La veille de sa mort il assembla son clergé et ses disciples, et leur fit un long discours, pour les exhorter à demeurer fermes dans

les sentimens de piété qu'il avait tâché de leur inspirer ; et le lendemain premier jour de décembre de l'an 659, après les avoir embrassés, il mourut en recommandant son ame à Dieu. Il était âgé de 70 ans et quelques mois.

Pratiques. 1. Un ouvrier qui travaille avec fidélité, qui emploie en conscience les matieres qu'on lui met entre les mains, qui ne perd pas le temps qu'on lui paie, ne doit pas craindre de manquer d'ouvrage. C'est l'infidélité des ouvriers qui est cause qu'on se méfie d'eux.

2. Sanctifions notre travail par la priere, par la méditation de l'Ecriture sainte et des vérités qu'on nous a apprises. Il n'y a point de travail où l'on ne puisse le faire.

Priere. Notre travail doit être fait pour vous, Seigneur : faites-nous la grace de nous en acquitter avec fidélité, pour qu'il soit digne de vous Que respectant la sainteté des sermens, nous évitons d'en faire sans nécessité : mais que la vérité soit toujours dans notre cœur et dans nos paroles.

(2 *décembre.*) S. CLÉMENT D'ALEXANDRIE. 3.e siecle.

Saint Clément d'Alexandrie eut le malheur de naître dans les ténebres de l'idolâtrie. Dès sa jeunesse et avant sa conversion, il avait une grande avidité pour les sciences. Dieu qui voulait en faire un vase d'élection pour la conversion des infideles, permit qu'il restât assez long-temps dans le paganisme, pour en lire tous les auteurs, et en apprendre toutes les cérémonies aussi folles que détestables. L'envie qu'il avait de savoir tout, lui fit faire plusieurs voyages en Grece, en Italie, en Syrie, en Palestine et en Egypte. Il rencontra dans ces pays des chrétiens qui l'instruisirent de la religion de Jésus-Christ, de la science de l'Eglise, et de la doctrine de la tradition. Le plus célebre de ces maîtres fut saint Pantene, à qui il succéda dans la qualité de chef de l'école chrétienne d'Alexandrie.

Clément fut fait prêtre de cette grande Eglise, et instruisit pendant douze à treize ans les païens qui embrassaient la foi. Sa grande expérience dans ces saintes fonctions lui fait dire dans ses livres, que ceux qui s'en veulent bien acquitter, doivent examiner les paroles des auditeurs, leurs actions leurs mœurs, leurs regards, leurs postures, leurs gestes, pour connaître les progrès qu'ils font dans la science de J. C., pour discerner ceux qui sont semblables au chemin ou aux pierres, ou aux épines, ou à la bonne terre, afin de se conformer à leurs besoins. Il sortit plusieurs grands hommes de son école. Mais la violence de la persécution le força de l'abandonner pour se soustraire à la fureur des païens, qui le cherchaient comme le plus grand ennemi de leurs divinités. Ce ne fut pas la crainte de la mort qui le fit fuir, comme il l'insinue lui-même, en disant que quand Jésus-Christ nous ordonne de fuir, ce n'est pas qu'il veuille que nous regardions la persécution comme un mal, ni que nous craignions la mort ; mais pour nous apprendre que nous ne devons ni être cause de notre mort, ni contribuer aux crimes de ceux qui

nous persécutent, et qu'il ne faut leur donner aucun sujet de dispute, de plainte, de procès et de haine.

L'an 210, Clément était en Cappadoce auprès de saint Alexandre son disciple, évêque de ce pays, et alors prisonnier pour Jésus-Christ. Dieu l'y avait conduit pour affermir les chrétiens dans la foi, pendant la prison de l'Evêque. L'année suivante saint Alexandre envoya de sa prison Clément à l'Eglise d'Antioche. Nous ne savons rien de ce qu'il fit dans la suite, ni quand Dieu finit sa sainte vie par une mort heureuse. Il a laissé plusieurs écrits.

Priere. Seigneur, donnez-nous des maîtres habiles, afin que nous ne nous égarions pas avec eux; donnez-nous des maîtres chrétiens, afin que leur exemple nous anime à la pratique des vertus qui conduisent à vous.

(3 *décembre.*) FRANÇOIS XAVIER. 16e. siecle.

François Xavier naquit le 7 avril 1506, au château de Xavier, près de Pampelune. D. Jan de Jasso, son pere, était un des principaux conseillers d'état de Jean d'Albret, roi de Navarre. Ses enfans embrasserent presque tous l'état militaire. François qui était plus jeune, montrant une grande ardeur pour les sciences, fut envoyé à l'âge de 18 ans à Paris, pour y faire ses études dans l'université. Il s'y distingua bientôt par la pénétration de son esprit; et après avoir pris le degré de maître ès-arts, il enseigna la philosophie au college de Beauvais; mais il demeurait dans celui de Sainte-Barbe. Ce fut là qu'il connut S. Ignace, qui le retira de la société de jeunes luthériens qui avaient été envoyés d'Allemagne pour répandre secrétement leurs erreurs parmi les étudians de l'université. Peu après, Ignace qui lui répétait sans cesse cette parole de Jésus-Christ: *Que sert à l'homme de gagner l'univers entier, s'il vient à perdre son ame?* vint à bout de le ramener entierement à Dieu. Xavier se fit son disciple et se rendit à Rome avec lui. Il y servit les pauvres dans les hôpitaux et enseigna le catéchisme aux enfans.

Jean III, roi de Portugal, ayant demandé au Pape des ouvriers évangéliques pour aller prêcher la foi aux Indes orientales, où les Portugais avaient de grands établissemens, le pape crut trouver dans les compagnons d'Ignace, qui étaient alors au nombre de dix, de quoi répondre parfaitement aux intentions du roi de Portugal, Ignace choisit d'abord Rodriguès et Bobadilla pour les envoyer aux Indes. Ce dernier s'étant trouvé malade, Xavier fut nommé pour le remplacer. Il se rendit donc en Portugal. avec Rodriguès, que le roi jugea à propos de retenir auprès de lui. Ainsi Xavier partit seul pour les Indes, l'an 1541. Le pape lui avait donné le caractere de légat apostolique; mais loin de se prévaloir de cette dignité, il ne voulut avoir ni suite, ni domestique, ni aucune distinction particuliere. L'an 1542 il arriva à Goa, et alla d'abord prendre son logement parmi les pauvres à l'hôpital.

Il refusa constamment les offres du vice-roi, qui voulait lui donner un appartement dans son palais.

Avant de commencer ses fonctions de missionnaire apostolique, il alla rendre ses devoirs à l'Evêque de Goa. C'était Dom Jean d'Albuquerque, religieux de l'ordre de S. François, prélat d'un grand mérite, et plein de zele pour la propagation de la foi. Xavier lui montra les pouvoirs qu'il avait reçus du Pape et du roi de Portugal, et lui déclara qu'il ne voulait les exercer qu'avec sa permission. Il se mit ensuite à genoux pour recevoir sa bénédiction. Le prélat fut édifié de son humilité, et l'embrassa tendrement. Il se forma entr'eux une liaison très-étroite; et Xavier, quoiqu'autorisé par le Saint-Siége et par sa qualité de Légat, n'entreprit jamais rien sans consulter l'Evêque de Goa.

Le saint travailla quelque temps à Goa à la réformation des mœurs, tant des Portugais que de quelques idolâtres mal instruits et mal convertis, qui étaient fort déréglés. Il se rendit ensuite à la côte de la Pescherie, et se mit à prêcher l'Evangile aux gentils. Il parcourut toutes les Indes, et sa mission devint semblable à celle des Apôtres, par l'étendue et par la rapidité de ses succès. Aussi employait-il les mêmes moyens dont les Apôtres eux-mêmes s'étaient servis pour convertir le monde idolâtre; la priere, l'humilité, le désintéressement, la mortification et le don des miracles. Il pénétra jusque dans le royaume du Japon, où il fit des conversions innombrables.

Voyant qu'un homme seul ne pouvait suffire aux besoins de tant de peuples, il écrivit à Ignace son général, pour le prier de lui envoyer des missionnaires de sa compagnie. Ignace qui ne respirait que le salut des ames et le progrès de la religion, seconda promptement ses désirs; et bientôt on vit dans les Indes un grand nombre de chrétientés florissantes et gouvernées par des missionnaires formés par les soins d'Ignace et par ceux de Xavier.

Quand il parut au Japon, sa figure étrangere lui attira d'abord le mépris du peuple; mais sa vertu et ses miracles ne tarderent pas à le faire respecter. Il parlait à la fois plusieurs langues différentes qu'il n'avait jamais apprises: il guérissait les malades par le signe de la croix: il ressuscitait les morts, et il se rendait maître des esprits et des cœurs par la vertu du Saint-Esprit. Comme un autre saint Paul, il se faisait tout à tous; il regardait comme un gain les fatigues, les souffrances, les dangers. Lorsque le Seigneur lui faisait connaître ce qu'il aurait à souffrir, il s'écriait: *encore plus, Seigneur, encore plus.* A l'égard des consolations dont il était souvent comblé, il disait: *Seigneur, c'est assez*; je ne mérite pas d'être tant consolé.

Il mourut âgé de 46 ans, le 2 décembre 1552, dans l'île de Sancian, à la vue de la Chine, où il se disposait à passer pour y établir le royaume de Jésus-Christ. Son corps fut mis dans une caisse assez grande, à la maniere des Chinois, et

cette caisse fut remplie de chaux vive, afin que les chairs étant plutôt consommées on pût emporter les os à Goa. Mais lorsqu'on eut ôté la chaux de dessus le visage, on le trouva frais et vermeil comme celui d'un homme qui dort doucement. La conservation de ce saint corps a été vérifiée à diverses reprises : la derniere a eu lieu en 1782, et toute la ville de Goa a éte témoin de ce miracle toujours subsistant.

Saint François Xavier fut béatifié deux ans après sa mort, et canonisé en 1662. Le roi de Portugal obtint de Benoit XIV, en 1747, un bref portant que le serviteur de Dieu serait honoré comme patron et protecteur de toutes les contrées des Indes orientales.

PRATIQUES. Si le jeune Xavier n'eut pas été retiré par Ignace de Loyola de l'imprudente liaison qu'il avoit faite avec quelques étrangers qui étaient à son insçu disciples de Luther, il est presque certain qu'il aurait été séduit. Xavier se fût perdu ; et quelle perte pour l'Eglise ! La jeunesse doit apprendre de cet exemple qu'il n'est pas de plus dangereux écueil pour elle que la société des gens pervertis, ni de plus précieux trésor qu'un ami chrétien.

PRIERE. Seigneur, qui fîtes connaître au glorieux Apôtre des Indes, combien il est doux de travailler et de souffrir pour votre gloire, faites-nous participer à ce zele ardent dont il était consumé, afin que nous regardions comme le plus grand bonheur de se dévouer au salut du prochain, et de gagner des ames rachetées par votre sang.

(4 déc.) S. REPARAT ET SES COMPAGNONS, MART. 5.e siecle.

L'AN de Jésus-Christ 484, Huneric roi des Vandales d'Afrique, renouvella la cruelle persécution qu'il avait déjà faite aux catholiques de ses états pour les obliger de confesser avec lui, selon les dogmes impies d'Arius, que Jésus-Christ n'était pas Dieu, ni de même substance que son pere. Il bannit les Evêques ; et envoya des bourreaux par toute l'Afrique en même temps, avec ordre de n'épargner personne, et de n'avoir égard ni à l'âge ni au sexe de ceux qui refuseraient de lui obéir. On fit mourir les uns à coups de bâtons ; on pendit et on brûla les autres ; on dépouilla les femmes, principalement les nobles, pour les tourmenter et les fouetter publiquement.

A Typase, dans la Mauritanie, les catholiques voyant qu'on leur donnait un Evêque Arien des plus violens, prirent la résolution de s'embarquer tous pour passer en Espagne. La plus grande partie l'exécuta. Il n'en resta qu'un petit nombre, qui ne purent le faire, faute de vaisseaux. L'Evêque Arien s'efforça de les pervertir. Il usa d'abord de caresses, ensuite de menaces ; mais Dieu les fortifia tellement, qu'ils ne furent ébranlés ni de ses caresses ni de ses menaces, et se séparerent de lui pour célébrer les saints mysteres. Ce faux Evêque, bien éloigné de la douceur qui convient tant à son état et à un bon pasteur, écrivit contre eux à Huneric. Le roi, irrité de voir qu'on ne lui obéissait pas plutôt qu'à Dieu, envoya un comte avec ordre de faire assembler tous les catholiques de la ville dans la place publique, et de leur faire couper à tous la langue et

et la main droite. Cet ordre cruel fut exécuté avec beaucoup de rigueur : mais par un effet de la puissance de Dieu, qui voulait couvrir ces barbares de confusion, quoiqu'on leur eût coupé la langue, jusqu'à la racine, ils ne laisserent pas de parler aussi bien qu'auparavant. Saint Victor, évêque de Vite, qui vivait alors, et qui a eu aussi à souffrir de cette persécution, rend témoignage à ce miracle, et assure que ces confesseurs parlaient encore lorsqu'il écrivit cette histoire, trois ou quatre ans après que la chose fut arrivée. « Si quelqu'un, en doute, ajouta-t-il, qu'il aille à Constantinople, et il y trouvera entr'autres, un sous-diacre, nommé *Réparat*; qui parle nettement sans aucune peine, et qui par cette raison est singulierement honoré dans le palais de l'empereur Zénon, et principalement de l'impératrice. » Victor n'est pas le seul témoin de ce miracle. Enée de Gaze, philosophe Platonicien, qui ne doit être suspect de crédulité à personne, en parle en ces termes : « Je les ai vus moi-même, et je les ai entendus parler : j'ai été surpris que leur voix fût si bien articulée ; et ne me fiant pas à mes oreilles, j'ai voulu en juger par mes yeux. Je leur ai fait ouvrir la bouche, pour y chercher l'instrument de la parole, et j'ai vu que toute la langue en avait été arrachée jusqu'à la racine : de sorte que je fus moins étonné alors de ce qu'ils parlaient, que de ce qu'ils vivaient ainsi, contre toutes les lois de la médecine, et contre l'ordre de la nature. » L'historien Procope parlant de cette persécution d'Huneric, dit : « Il fit couper la langue à plusieurs qui de mon temps se promenaient à Constantinople, parlant librement, sans se sentir de ce supplice. Mais il y en eut deux qui, ayant commis un péché d'impureté, cesserent aussitôt de parler. « Le comte Marcellin, dans sa Chronique, dit : « Le roi Huneric fit couper la langue à un jeune homme catholique, muet de naissance, et aussitôt qu'il eut la langue coupée, il parla, et commença par rendre gloire à Dieu. J'ai vu à Constantinople quelques-uns de cette troupe de fideles, qui avaient la langue et la main coupées, et qui parlaient néanmoins parfaitement bien. » L'empereur Justinien déclare aussi l'avoir vu, dans une loi qu'il fit depuis en faveur de l'Afrique.

De sorte que voilà un miracle des plus avérés qu'on puisse souhaiter, et contre la certitude duquel il n'y a pas d'incrédulité qui puisse tenir. Il est rapporté par cinq témoins contemporains et oculaires. Ils disent tous qu'ils l'ont vu. Ils sont tous de différentes professions et de différens pays, nullement intéressés à nous en imposer : tous cinq sont personnages d'autorité et de poids. C'est un Evêque, c'est un philosophe, c'est un historien, c'est un journaliste ; c'est enfin un empereur qui en parle dans une loi faite pour le pays même où la chose était arrivée. Qui pourrait en douter après des témoignages si authentiques ?

PRATIQUE. On a peine à croire le miracle que l'on vient de lire

A a

parce qu'on a peu de foi. Terrible état, puisque sans la foi il est impossible de plaire à Dieu.

PRIERE Que la foi dont nous faisons profession, Seigneur, nous fasse croire que vous faites des prodiges quand il vous plait, et qu'elle opere notre conversion.

(5 décembre.) S. SABAS, ABBÉ. 5e. siecle.

SABAS vint au monde l'an 439, dans un village de la dépendance de Césarée, en Cappadoce. Son pere, nommé Jean, et sa mere Sophie, étaient des plus considérables du pays par leur noblesse et par leur vertu. Son pere, qui était officier de l'armée, fut obligé d'aller en Egypte. Comme il emmenait sa femme avec lui, il mit son fils, âgé de cinq ans, et tous ses biens, entre les mains d'Hermias, frere de Sophie, pour en prendre soin pendant son absence. Il y avait à peine trois ans que le jeune Sabas y était, et que ne pouvant plus supporter la mauvaise humeur de sa tante, il se vit obligé de se retirer chez un oncle paternel, nommé Grégoire, qui demeurait dans un village voisin. Grégoire ayant l'enfant, voulut avoir les biens. L'autre ne voulut pas s'en désaisir; ce qui occasionna de grandes disputes entr'eux. Sabas, tout jeune qu'il était, fut très-sensible à ce différend; et considérant que lui et ses biens en étaient la cause, il résolut de se retirer, et de renoncer en même temps pour toujours à ce qui causait de si grands maux parmi les hommes. Il alla se présenter à un monastere nommé Flavianne, à une lieue de sa patrie. Le supérieur le reçut avec plaisir, et le fit instruire avec soin de la science des Saints, et des regles de la profession monastique.

A l'âge de dix-huit ans, Sabas demanda à son abbé la permission d'aller à Jérusalem pour y voir les lieux sanctifiés par la présence corporelle de notre Seigneur J. C., et pour visiter les saints Solitaires qui vivaient dans les déserts voisins, afin de profiter de leur conversation et de leur exemple. L'abbé fit d'abord quelques difficultés, craignant les illusions de l'ange des ténebres, qui, sous prétexte de pélerinages, et de dévotion, voulait faire quitter à ce jeune homme la pratique de la vertu. Mais ensuite persuadé que cette pensée lui venait de Dieu, qui est assez puissant pour soutenir ses serviteurs en quelque endroit qu'ils soient, il lui donna sa bénédiction, et le laissa partir. Sabas passa l'hiver à Jérusalem dans le monastere de S. Passarion, gouverné par un bon vieillard de son pays, nommé Elpide. On y fut si charmé de ses vertus, qu'on ne désirait rien tant que de pouvoir le garder: mais il ne voulut pas s'y engager. Son amour pour la retraite et pour le silence lui fit préférer la conduite de S. Euthime à tout autre. Il alla donc le trouver; et s'étant jeté à ses pieds, il le conjura avec larmes de le recevoir au nombre de ses disciples.

Sabas, en entrant dans cette maison, se consacra à Dieu tout de nouveau. Il employait le jour à travailler des mains, et la nuit à prier. Il préparait le bois et l'eau nécessaires à

la maison. Dès l'âge de 30 ans, il parut assez fortifié dans la vertu, pour obtenir de S. Euthime la permission d'aller demeurer seul dans une caverne pendant cinq jours de chaque semaine, comme son ardent amour pour la solitude le lui faisait désirer: et le saint abbé disait qu'il ne doutait point qu'il ne fît un très-bon usage de cette retraite, et qu'il ne l'employât à s'approcher de Dieu encore davantage. Sabas passait ces cinq jours de suite dans la grotte sans manger, occupé uniquement de la priere et du travail. Il sortait du monastere le dimanche au soir, chargé de branches de palmier, et y rentrait le samedi au matin, avec cinquante corbeilles qu'il avait faites de ces branches pendant ce temps-là.

Après la mort de S. Euthime, Sabas voyant que le relâchement s'introduisait peu à peu dans le monastere, se retira dans un désert vers l'orient, où demeurait S. Gerasime, assez près du Jourdain. Il y avait un peu plus de quatre ans que Sabas vivait dans cette séparation universelle du commerce des hommes, lorsque étant en priere sur une haute montagne, il apprit par une révélation divine, qu'il devait établir sa demeure assez près de l'endroit où il était, dans une caverne au-dessous de laquelle coule le torrent de Cédron. Il la trouva et s'y logea, âgé de 40 ans. Cette caverne était creusée au sommet d'une montagne fort élevée et fort escarpée; et pour surcroît de fatigue, l'eau du torrent n'était pas bonne à boire: il fallait en aller prendre une fontaine éloignée de deux lieues. Pour se soulager, il attacha une longue corde, qui pendant depuis sa demeure jusqu'au pied de la montagne, servait à le soutenir lorsqu'il montait la charge de sa provision d'eau. Des paysans du canton appercevant la corde qui pendait le long des rochers, monterent par ce moyen jusqu'à la caverne; et surpris de voir un homme seul habiter un lieu où il n'y avait rien pour vivre, conçurent une si grande idée de sa sainteté, qu'ils s'estimerent heureux de pouvoir lui rendre quelque service. Ils convinrent entr'eux de lui apporter certains jours, du pain, du fromage, des dattes, et les autres petites choses dont il pouvait avoir besoin.

Sabas passa ainsi cinq ans sans autre compagnie que celle de Dieu, jouissant en repos et en silence du bonheur de la retraite. Il lui vint ensuite plusieurs disciples, qui ayant renoncé au monde, voulaient servir Dieu dans la solitude, sous la conduite d'un homme si expérimenté dans ce genre de vie. Il avait peine d'abord à s'en charger; mais sa charité l'emporta sur son humilité et sur son amour pour la contemplation. Il ne put les renvoyer, ni leur refuser les instructions qu'ils lui demandaient. Bientôt il se vit à la tête d'une compagnie de soixante et dix personnes entierement dévouées à la pratique des préceptes de J. C., et continuellement occupées à louer et à prier Dieu. Il leur marqua à tous un lieu propre à bâtir leur cellule. L'éloignement de l'eau lui fit demander au Seigneur, qu'il lui plût de lui découvrir une fontaine plus commode. Après sa priere il fit creuser au pied de

la montagne, et il s'en trouva une, qui subsiste encore. Il fit bâtir auprès de la Laure une petite chapelle avec un autel. Quand il venait quelque prêtre visiter ces lieux, il le priait d'y célébrer les divins mysteres; car son humilité lui faisait croire qu'il était indigne des saints ordres.

Un jour que Sabas se promenait seul le long du torrent, priant et chantant des pseaumes, Dieu lui fit trouver une caverne fort spacieuse, taillée dans le roc, en forme d'église, et embellie de plusieurs ornemens naturels. Il résolut de la faire consacrer, afin qu'on pût célébrer les saints mysteres le samedi et le dimanche. Mais la crainte qu'on n'en prît occasion pour le faire prêtre, lui faisait différer l'exécution de son dessein. Cependant Dieu qui l'appelait à cette dignité, rendit sa précaution inutile. Parmi le bon grain il se trouve presque toujours de l'ivraie, et les sociétés les plus saintes ne sont pas exemptes de faux freres. Quelques-uns des disciples de Sabas ne s'accommodant pas de sa régularité et de sa vertu, voulurent se retirer de sa dépendance. Ils allerent à Jérusalem vers Salluste, qui en était depuis peu patriarche, et lui demanderent un abbé pour les conduire dans une vie solitaire. « D'où êtes-vous, leur dit le patriarche ? Nous habitons dans une vallée déserte, dirent-ils. Dans quelle vallée, reprit Salluste ? Dans celle que quelques-uns appellent la vallée de Sabas, dirent-ils. « Alors Salluste continuant à les presser : « Et cet abbé Sabas, qu'est il devenu ? Il n'est pas propre, dirent-ils, à conduire cette Laure : il est trop rustique et trop simple; et pour vous dire tout, il n'est pas prêtre, et ne veut pas que les autres le soient. « Un prêtre nommé Quirice, qui était présent, leur dit : « Est-ce vous qui avez reçu Sabas, ou Sabas qui vous a reçus en ce lieu-là ? C'est lui, dirent-ils, qui nous a reçus. Mais il est trop simple, et trop grossier pour nous conduire, parce que nous sommes à présent en fort grand nombre. S'il vous à reçus, reprit Quirice ; s'il vous a assemblés en si grand nombre ; s'il vous a bâti de quoi loger dans ce désert, il est bien capable de vous conduire. Et si Dieu l'a assisté jusqu'ici, il ne lui refusera pas son secours dans la suite, afin qu'il puisse continuer à s'acquitter de sa charge. »

Le patriarche prenant la parole, leur dit : « Allez, faites réflexion sur cette affaire, revenez demain, et nous l'examinerons plus particulierement. » Cependant il fit venir Sabas, qui ne savait rien de ce qui se passait. Il fit aussi venir ses accusateurs, qui s'attendaient à le voir déposer. Lorsqu'ils furent tous présens, il l'ordonna prêtre à leurs yeux, et leur dit : « Voilà votre pere, et l'abbé de votre Laure, choisi de Dieu, non des hommes ; et en confirmant le choix de Dieu, j'ai plutôt regardé mon avantage que celui de Sabas. » Accompagné du prêtre Quirice, il les ramena ensuite à la Laure. Il dédia la caverne au culte de Dieu, et il fit élever un autel qu'il consacra, en mettant dessous plusieurs reliques de Martyrs. S. Sabas avait alors cinquante-trois ans.

Depuis ce temps-là sa réputation augmenta de telle sorte, qu'on venait de pays fort éloignés demander à embrasser la pénitence dans sa Laure, et à servir Dieu sous sa conduite. Il y reçut S. Jean le silencieux, qui avait quitté un évêché pour vivre dans la retraite. Il y reçut des Arméniens auxquels il donna son ancienne cellule, et la premiere chapelle qui en était voisine, pour y faire l'office divin en leur langue, le samedi et le dimanche. Il y reçut aussi sa mere, qui depuis la mort de son mari, ayant entendu parler de la vertu de son fils, avait vendu son bien, et lui en était venu apporter le prix. Dieu appela à lui S. Sabas, le 5 décembre de l'an 531.

PRATIQUES. 1. Puisque les richesses causent tant de maux dans le monde, il est bien plus sûr de les mépriser, et même d'y renoncer, quand on le peut.

2. Si nous ne pouvons jeûner et vivre dans la retraite, nous pouvons retrancher quelque chose de nos repas, nous pouvons rendre service à nos freres, nous pouvons joindre la priere à notre travail.

PRIERE. Que nous serions heureux, Seigneur, si par la douceur et la patience nous engagions nos freres à votre service! Donnez-nous-la, afin que cette charité couvre la multitude de nos péchés.

(6 *décembre.*) S.te CRISPINE, MARTYRE. 4. siecle.

SAINTE CRISPINE était d'une naissance illustre, fort riche, et fort délicate. Elle était mariée et avait des enfans, qui tâchaient par leurs larmes de l'attendrir et de l'engager à renoncer à la foi, pour conserver sa vie. Mais elle demeura inébranlable dans la confession du nom de J. C., malgré les menaces et les tourmens.

« J'adore un seul Dieu tous les jours, dit-elle; je n'ai jamais offert de sacrifice qu'à Dieu seul et à J. C. son fils, qui est né et qui est mort pour nous. Je suis disposée à souffrir tout ce qu'on voudra. Je ne crains point la colere des hommes: tout ce qu'ils peuvent faire n'est rien. Je crains Dieu qui est dans le ciel, qui me perdrait au jour du jugement, si je méprisais ses commandemens. J'aime infiniment mieux, dit elle encore, paraître sacrilége aux yeux des hommes, en désobéissant aux empereurs qui commandent le mal, que d'être sacrilége aux yeux de Dieu, seul grand et seul tout-puissant, qui a créé tout l'univers. Les hommes sont ses créatures, que pourraient-ils faire pour empêcher que je ne sois punie de Dieu? » Quand elle eut entendu la sentence qui la condamnait à perde la vie par l'épée, elle dit: « Je rends graces à J. C. mon Dieu: je bénis le Seigneur de ce qu'il veut bien me délivrer ainsi de la main des hommes. » Elle souffrit la mort, sous l'empire de Dioclétien et de Maximien, l'an 303.

PRIERE. Faites que nous vous aimions, Seigneur, et nous compterons pour rien les afflictions et les traverses de cette vie.

(*Le même jour.*) S. NICOLAS.

S. Nicolas, que l'on dit avoir été évêque de Myr en Lycie, et avoir assisté au concile de Nicée, est très-célèbre dans l'é-

glise : mais on ne sait aucun détail de sa vie. On rapporte un très-grand nombre de miracles, qui sont des preuves de la pureté de sa foi et de la sainteté de ses actions. Dieu n'autorise pas par des prodiges la mémoire d'un homme qui ne lui aurait pas été agréable. Demandons par son intercession la grace de vivre selon la sainteté du christianisme, et que nos pensées, nos paroles et nos actions soient dignes du Dieu que nous adorons, et en qui nous devons mettre toute notre confiance.

(*7 décembre.*) S. AMBROISE, ARCHEV. DE MILAN. 4.e siecle.

AMBROISE vint au monde environ l'an 340 dans les Gaules, où son pere, du même nom que lui, était alors préfet du prétoire. Sa mere, après la mort de son mari, qu'elle perdit peu de temps après la naissance de cet enfant, alla demeurer à Rome, où elle lui fit faire de bonnes études sous d'habiles maitres, qui prenaient un grand soin de cultiver son esprit, pendant qu'elle veillait sur ses mœurs. Ayant fait beaucoup de progrès dans l'éloquence, il se mit dans le barreau, et plaida quelque temps dans l'auditoire de Probus, préfet du prétoire d'Italie. Ce préfet charmé des belles qualités et de l'éloquence d'Ambroise, le fit son successeur, et bientôt après, avec l'agrément de l'empereur Valentinien I, il l'établit gouverneur de la Ligurie et de l'Emilie, et lui dit en l'envoyant dans la province : « Allez, agissez, non en gouverneur, mais en évêque. » Milan était la capitale de ce gouvernement, et le séjour assez ordinaire des empereurs en Occident. Il y avait depuis vingt ans dans cette ville un évêque Arien, nommé Auxence, qui mourut en 374.

Les évêques assemblés à Milan, pour lui donner un successeur, se trouverent dans un grand embaras ; car les orthodoxes d'un côté, et les Ariens de l'autre, voulaient chacun un évêque de leur sentiment. Comme on était près de voir une sédition, Ambroise qui par sa charge devait pourvoir à la tranquillité publique, alla à l'église, et parla au peuple pour le porter à faire l'élection sans tumulte. Il parlait encore, lorsque toute l'assemblée, catholiques et ariens crierent tout d'une voix, *Ambroise évêque.* On dit que ce fut un enfant qui cria le premier, trois fois, *Ambroise évêque*, et que le peuple repéta avec joie, *Ambroise évêque.* Ce qui est certain, c'est que tous les esprits se trouverent réunis comme par miracle, et s'accorderent à le demander pour évêque

Ambroise était le seul à qui cette élection ne plut pas, il ne se croyait pas même digne du rang des simples fideles dans l'église, n'étant encore qu'un catéchumene. Il différait de se faire baptiser, parce qu'il appréhendait beaucoup de perdre l'innocence du baptême, il employa toutes sortes de raisons pour porter le peuple à changer de résolution, et pour éviter un état si redoutable à ses lumieres et à son humilité. Voyant que malgré ses remontrances, on persistait unanimement à

le vouloir pour évêque, il eut recours à la fuite. Mais Dieu permit qu'après avoir bien marché, il s'égarât jusqu'à se trouver le matin à une porte de Milan. Le peuple alors lui donna des gardes, pour l'empêcher d'échapper. On envoya, à l'empereur Valentinien une relation de tout ce qui s'était passé, et on le pria de consentir à l'ordination d'Ambroise : ce qui était nécessaire, à cause de la charge dont il était revêtu.

Depuis son ordination jusqu'à sa mort, il vécut dans une abstinence extraordinaire. Quoiqu'il travaillât beaucoup, il jeûnait presque continuellement, ne dînant que le samedi, le dimanche et les jours des fêtes des plus célebres martyrs. Il dînait le samedi, parce que l'on ne jeûnait pas ce jour là dans l'église de Milan, même en carême. Il donnait quelquefois à manger aux grands de l'empire, aux consuls et aux préfets. Mais pour lui, il n'allait jamais manger hors de chez lui, quelque priere qu'on lui en fît. Il en apporte la raison dans son traité des Offices. « Les festins, dit-il, occupent et amusent trop : ils inspirent l'amour de la bonne chere, ils obligent d'entendre des discours qui ne roulent que sur les plaisirs, sur les maximes du monde, et sur les vains amusemens du siecle. On ne peut pas s'en défendre ; il faut les écouter malgré soi, ou l'on passerait pour être impérieux et trop difficile. On s'y laisse insensiblement aller à boire comme les autres, quoique d'abord avec répugnance. Il vaut bien mieux demeurer chez soi, et s'en excuser une bonne fois pour se tirer d'affaire, que de s'y embarquer mal-à-propos. Mais si on y va, il faut quitter la table après avoir mangé sobrement pour n'être pas complice de l'intempérance des autres. » Il avait encore pour maxime de ne se mêler jamais de mariage, et de ne procurer à personne aucune charge à la cour, pour n'être pas responsable des suites. Son assiduité à la priere était si grande, que sans parler de l'office de l'église, où il ne manquait jamais, il y employait encore la meilleure partie de la nuit.

Les bornes que nous nous sommes prescrites, ne nous permettant pas d'entrer dans tout le détail de ce que S Ambroise a fait et souffert dans l'exercice de son ministere, nous nous contenterons de rapporter un trait éclatant de sa fermeté pour la discipline de l'église. L'empereur Théodose avait d'excellentes qualités ; mais il se laissait trop aisément emporter à la colere contre ceux qui l'avaient offensé. La ville de Thessalonique eut le malheur d'encourir sa disgrace pour une sédition excitée contre son gouvernement : Ambroise et les autres évêques avaient intercédé pour ces séditieux qui reconnaissaient leur faute, et ils avaient fait promettre à l'empereur qu'il leur pardonnerait. Néanmoins, à la sollicitation des principaux officiers de sa cour, qui lui représentaient qu'il était d'une dangereuse conséquence de laisser ces violences impunies, il prit la résolution d'en tirer une vengeance sanglante, avant que l'évêque de Milan sût rien de son dessein. Sept mille personnes périrent dans le massacre qu'on fit dans cette ville.

On fut étrangement surpris à Milan d'apprendre cette triste nouvelle. Théodose n'y était pas alors. Quand Ambroise sut qu'il y revenait, il en sortit pour lui donner le temps de réfléchir sur cette cruelle expédition. Il jugea même à propos de lui écrire une lettre, dans laquelle il le reprend fortement de son crime, l'exhorte à en faire pénitence, pour pouvoir être admis aux saints mysteres, comme auparavant. « Si le prêtre, dit Ezéchiel, n'avertit pas le pécheur, celui-ci mourra dans son péché, et le prêtre sera coupable de ne l'avoir pas averti. Le péché ne s'efface que par les larmes, et le Seigneur ne pardonne qu'à ceux qui font pénitence. Il finit par ces paroles; Je vous aime, je vous chéris, je prie pour vous. Si vous le croyez, rendez-vous à mes conseils, et reconnaissez la vérité de mes paroles. Si vous ne le croyez pas, ne trouvez pas mauvais que je donne à Dieu la préférence.

Le saint Prélat ayant su que l'empereur venait à l'église, il alla au-devant de lui et lui en refusa l'entrée, en lui disant: » Il semble, Seigneur; que vous ne compreniez pas encore toute l'énormité de votre crime. Peut-être que la grandeur de votre dignité vous éblouit, et vous empêche de connaître vos faiblesses, en aveuglant votre raison. Sachez que vous êtes homme comme les autres, ne vous laissez pas éblouir par la pourpre qui vous couvre. Vos sujets sont comme vous, les serviteurs du même Dieu, qui est également maître et des sujets et des souverains. Comment donc entreprenez-vous d'entrer dans son saint temple? Oseriez-vous étendre vos mains encore teintes du sang innocent que vous avez répandu, pour recevoir le corps sacré de J. C. Oseriez-vous recevoir son sang adorable dans cette bouche qui a commandé tant de meurtres injustes? Retirez-vous, prince, et n'ajoutez pas un nouveau crime à celui que vous avez déjà commis. Recevez plutôt avec soumission la sentence que je prononce sur la terre contre votre péché, et que J. C. approuve dans le ciel, puisque c'est pour votre salut. » Théodose sensiblement touché de ce discours, resta quelque temps les yeux baissés, sans rien dire; après quoi il répondit d'un ton modeste, qu'il reconnaissait son crime; mais qu'il espérait que Dieu aurait égard à sa faiblesse; que David avait obtenu miséricorde, après avoir commis un adultere et un homicide. « Puisque vous l'avez imité dans son péché, répartit l'archevêque, imitez-le donc aussi dans sa pénitence. » Théodose se retira dans son palais, les larmes aux yeux, et y demeura huit mois entiers, éloigné des sacremens, et vivant en pénitence, sans aucune marque de la dignité impériale. Le jour de Noël, il se leva plus matin qu'à l'ordinaire, pénétré d'une vive douleur, et s'attendant de passer cette fête dans une profonde tristesse, parce qu'il ne pouvait avoir aucune part à la sainte joie des fideles. Enfin un de ses premieres officiers l'ayant trouvé dans cette affliction, lui en demanda la cause. L'empereur redoublant ses pleurs et ses sanglots lui dit « Je pleurs et je gémis, en considérant que le temple de Dieu est ou-

vert au dernier de mes sujets, tandis qu'il est fermé pour moi. « Rufin plus habile courtisan que bon chrétien, tâcha de le consoler par des raisons humaines et politiques, et d'affoiblir dans son maître le repentir d'une faute à laquelle il avait si grande part. Mais Théodose lui dit avec indignation ; « Cessez, Rufin, cessez de vous moquer de ma douleur. Je comprends mieux que vous l'état déplorable où je suis réduit. »

Rufin ne voyant plus d'apparence de pouvoir ôter de l'esprit de son maître la crainte religieuse que les remontrances d'Ambroise y avaient fait naître, « Je courrai, dit-il à l'empereur, vers l'évêque, si vous le voulez; je le prierai tant, que je lui persuaderai de vous absoudre. Vous ne le persuaderez pas, dit Théodose : je connais la justice de son jugement, et toute la puissance impériale ne lui fera rien faire contre la loi de Dieu. « Néanmoins, sur les instances qu'il lui fit de fléchir l'évêque, Théodose lui dit : allez donc promptement. Puis il le suivit lui-même. Ambroise appercevant le courtisan, lui dit qu'il n'était pas propre à être le médiateur de l'absolution d'un crime dont il était le premier auteur ; et que pour peu qu'il lui restât de honte et de crainte des jugemens de Dieu, il ne devait penser à cette affaire, que pour pleurer les mauvais conseils qu'il avait donnés à son maître. Rufin ne se rebuta point de ces reproches ; il employa tout ce qu'il croyait capable de toucher le prélat, et l'avertit enfin que l'empereur venait à l'église. Ambroise, sans s'étonner, lui dit : « Je vous déclare, Rufin, que je l'empêcherai d'y entrer. S'il veut changer sa puissance en tyrannie, je me laisserai égorger avec joie. » Le ministre donna aussitôt avis à Théodose de cette résolution de l'évêque, et lui conseilla de retourner dans son palais. Mais comme ce prince était déjà au milieu de la place, il ne jugea pas à propos de s'en retourner : « J'irai, dit-il, et je recevrai l'affront que je mérite. »

Théodose étant arrivé à l'église, n'y entra pas : il alla demander l'évêque dans la salle d'audience, pour le prier de lui donner l'absolution. Ambroise s'avança vers lui, et lui dit qu'il n'agissait pas en empereur chrétien, s'il entreprenait de forcer l'église : que c'était s'élever contre Dieu même, et fouler aux pieds les lois divines, que de vouloir assister aux sacrés mysterés, avant d'avoir fait pénitence de son péché. « Je respecte ces lois, dit l'empereur je ne veux pas entrer contre les regles dans le vestibule sacré. Je vous prie seulement de me délivrer de ces liens de l'excommunication, et de ne me pas fermer la porte du salut, que le Seigneur a ouverte à ceux qui font pénitence. Quelle pénitence avez-vous donc faite après un si grand péché, reprit Ambroise ? C'est à vous, dit Théodose, à m'apprendre ce que je dois faire, je viens à vous comme au médecin de mon ame. »

Alors Ambroise lui ayant représenté le malheur d'un prince qui se laisse aller à ses passions, et qui s'expose à répandre le sang innocent par des jugemens précipités, lui ordonna de

faire une loi qui suspendît pendant trente jours l'exécution des sentences de mort. Théodose accepta cette condition : il fit écrire la loi, la signa, et promit de l'observer. Ambroise le condamna ensuite à une pénitence publique. L'empereur s'y soumit, et alors Ambroise leva l'excommunication, et lui permit d'entrer dans l'église. Ce prince n'y fit pas sa priere debout ni à genoux, comme les autres fideles : mais ayant ôté tous ses ornemens impériaux, qu'il ne reprit point pendant tout le temps de sa pénitence, il se prosterna sur le pavé, répétant ces paroles de David : *Ma bouche est collée à la terre, rendez-moi la vie selon vos promesses.* Il resta pendant le service divin en cette posture humiliante, arrosant le pavé de ses larmes, et demandant à Dieu miséricorde.

Saint Ambroise mourut le samedi-saint, 4 avril l'an 397. Il avait été évêque 21 ans et 4 mois, et avait vécu 57 ans. Dieu fit connaître sa sainteté avant et après sa mort, par plusieurs miracles qui sont rapportés par des témoins oculaires.

Pratique. Tous les siecles ont admiré la fermeté de saint Ambroise. Cette vertu si nécessaire aux Pasteurs pour le maintien des lois de l'Eglise, ne l'est pas moins aux simples fideles pour résister aux attaques que les enfans du siecle ne cessent de livrer aux vertus chrétiennes.

Priere. Seigneur, qui pour nous apprendre que la fermeté est une vertu indispensable dans un chrétien, avez institué un sacrement pour nous la donner, faites que nous montrions dans toutes les circonstances que vos disciples sont prêts à tout souffrir pour vous, et qu'ils n'ont d'autre crainte que celle de vous déplaire.

(8 décembre.) LA CONCEPTION DE LA Ste. VIERGE.

Un Dieu fait homme, c'est-à-dire, l'auteur et le maître de toutes choses, revêtu des infirmités de la nature humaine, et abaissé jusqu'au rang de ses créatures pour les racheter par sa mort ; c'est un mystere si fort au-dessus de l'intelligence humaine, et qui renferme une si grande bonté, que tous les momens de notre vie devraient être employés à lui en témoigner notre reconnaissance. Les patriarches, les prophetes et les vrais Israélites soupiraient sans cesse après les heureux momens où devait arriver un si grand prodige de miséricorde, et les chrétiens ont commencé dès le temps des apôtres à consacrer certains jours particuliers à la mémoire des principales circonstances de cet ineffable bienfait.

On célébra d'abord les fêtes de la résurrection de Jésus-Christ et de la descente du Saint-Esprit ; ensuite celles de la naissance de Jésus-Christ, de sa manifestation aux mages, de sa mort, de son ascension. Dans les siecles suivans pour ranimer la ferveur des fideles, à mesure qu'elle se ralentissait, on ajouta toutes les autres fêtes qui peuvent nous remettre devant les yeux ce que le verbe incarné a fait et souffert pour nous. Ce fut dans le même dessein de multiplier les occasions de penser à notre rédemption, et de nous animer à mener une vie qui réponde à une si grande grace, que l'Eglise a jugé à propos d'instituer plusieurs fêtes en

l'honneur de la sainte Vierge Marie, que Dieu a remplie de grace pour la rendre digne d'être la mere de Jésus-Christ. Après avoir célébré pendant plusieurs siecles les fêtes de son assomption et de sa naissance, on commença aussi à faire celle de sa conception, qui a été sans tache, *immaculeé*, selon le sentiment généralement reçu dans l'Eglise; sentiment qui n'a pas été défini comme article de foi, mais si respectable, que plusieurs Papes ont expressément défendu de l'attaquer dans des disputes ou par des écrits. Cette fête a été confirmée par le concile de Basle.

Pour nous conformer à l'esprit de l'Eglise dans l'institution de cette fête, nous devons aujourd'hui ranimer notre foi, en considérant les avantages que nous avons reçus de Dieu par le moyen de la sainte Vierge, en célébrant la mémoire de la conception de celle que Dieu avait destinée de toute éternité pour donner la naissance temporelle à son fils, nous devons travailler à imiter ses vertus, afin que Jésus-Christ vienne aussi prendre naissance en nous.

La foi de la sainte Vierge n'était pas une foi morte. Elle était remplie de grace : elle vivait selon cette foi. Si nous voulons avoir part à son bonheur, nous devons donc, à son exemple, accomplir les commandemens de Dieu, et les préceptes que son divin fils nous donne dans l'évangile. C'est la sainte Vierge qui nous le commande : « Faites ce qu'il vous dira. « Il est même certain que la dévotion que nous avons pour son culte, et que les honneurs que nous lui pouvons rendre, ne lui sont agréables qu'autant que nous tâchons en même temps d'obéir à Dieu. Elle veut bien nous servir de médiatrice auprès du souverain médiateur des hommes, Jésus-Christ; mais elle ne veut pas que la confiance que nous avons en son intercession, nous fasse négliger la grande et essentielle obligation, qui est de servir Dieu en esprit et en vérité, et d'observer ses commandemens. Or, on n'observe les commandemens qu'autant qu'on aime Dieu et le prochain. Prions donc en ce jour la sainte Vierge de nous obtenir cette grace.

PRIERE. Vierge sainte, ayez pitié de vos enfans. Vous avez été la plus parfaite et la plus humble des créatures : nous sommes pécheurs et orgueilleux : demandez pour nous une humilité sincere qui nous fasse sentir notre néant.

(9 *décembre.*) S.te GORGONIE. 4.e siecle.

GORGONIE était fille de saint Grégoire, qui fut ensuite évêque de Nazianze, et de sainte Eonne, et sœur de saint Grégoire de nazianze, patriarche de Constantinople, et de saint Césaire. Elle fut élevéedans la piéte par des parens éclairés et pleins de religion. Elle était belle, spirituelle et instruite : elle parlait bien, et avait beaucoup de discernement et de pénétration. Mais toutes ces qualités extérieures ne lui servirent que d'occasions pour pratiquer

la vertu. L'exemple des autres personnes de son sexe entêtées des ajustemens propres à relever leur beauté, ne la porta point à prendre aucun soin de la sienne. Elle laissait, dit saint Grégoire de Nazianze, aux comédiennes et aux femmes de mauvaise vie, le fard, les couleurs empruntées, et les autres inventions de la vanité; elle ne voulait point d'autres ornemens que ceux de l'ame. Loin de fréquenter les lieux propres à se faire voir, elle se dérobait soigneusement à la vue des hommes. Son génie vif et délicat ne paraissait qu'autant qu'elle y était forcée par les personnes qui avaient recours à elle pour profiter de ses lumieres et de ses conseils. Ses avis et ses remontrances étaient accompagnés d'une grande circonspection. Dès qu'elle n'était plus obligée de parler, elle se renfermait en elle-même; et quoiqu'elle sût l'histoire ancienne et nouvelle, elle n'affectait jamais d'en parler. Elle avait grand soin de fermer les oreilles aux discours vains et inutiles; elle n'écoutait que ceux qui la portaient à Dieu, et n'en tenait elle-même que d'édifians. Elle veillait sans cesse sur ses yeux, de-peur que la curiosité ne les lui fît porter sur des objets capables d'exciter en elle des passions criminelles.

Gorgonie n'était encore que catéchumene lorsqu'elle menait une vie si chrétienne. La crainte qu'elle avait de ternir tant soit peu la pureté de sa robe baptismale, lui fit différer de recevoir ce sacrement jusqu'aux dernieres années de sa vie. Après avoir reçu la grace de la régénération, elle soupirait continuellement après l'heureux moment qui la détacherait entierement de ce monde, pour la placer avec Jésus-Christ. Uniquement occupée de l'éternité, elle se préparait à la mort comme à un jour de fête, et rendit l'esprit en récitant ces paroles du prophete: « Je dormirai et me reposerai en paix. » Elle mourut entre les bras de sa mere, vers l'an 372.

PRATIQUE. On ne peut prescrire de meilleure pratique aux personnes du sexe, que de lire avec beaucoup d'attention la conduite de sainte Gorgonie, son éloignement des vaines parures auxquelles nous avons renoncé dans le baptême.

PRIERE Dieu de miséricorde, qui ne changez point comme les hommes, ayez pitie de nous, et convertissez nos cœurs, afin que nous soyons chrétiens en effet, comme nous le sommes de nom.

(19 *décembre.*) S.te EULALIE, MARTYRE. 5.e siecle.

EULALIE était d'une maison illustre de Mérida, en Espagne. Dès l'enfance, elle témoigna un grand amour pour la virginité, et elle fit voir qu'elle était destinée pour le ciel, en méprisant les jeux, les ornemens et les plaisirs ordinaires des enfans. Elle n'avait encore que douze ans lorsqu'on publia à Mérida les ordres des empereurs Dioclétien pour forcer les chrétiens à sacrifier aux idoles. Eulalie brûlant de zele pour la gloire de Dieu, ne souhaitait rien tant que de donner sa vie pour Jésus-Christ. Mais les précautions de sa

mere arrêterent pendant quelque temps son ardeur en la retenant cachée dans une maison de campagne éloignée de la ville. Enfin cette jeune fille s'ennuyant d'un repos qui lui paraissait indigne d'une chrétienne, ouvrit les portes la nuit pour s'enfuir. Elle se mit en marche vers la ville, à travers champs; de peur sans doute que si elle suivait le chemin ordinaire, ceux qui courraient après elle, ne la joignissent, et qu'on ne la renfermât.

Elle arriva à Mérida avant le lever du soleil; et dès le matin elle se présenta hardiment devant le tribunal du gouverneur. Elle lui reprocha la fureur qui le poussait à faire périr les ames, en les obligeant de renoncer à leur seul et véritable Dieu. « Si vous cherchez des chrétiens, dit-elle, me voici: ennemie de vos sacrifices impies, je déteste vos idoles, et je confesse un seul Dieu de cœur et de bouche. Vos divinités et vos empereurs même ne sont rien, parce que les unes ne sont que les ouvrages des hommes, et que les autres les adorent. Ce pendant que les maîtres du monde s'abaissent au dessous des pierres et leur consacrent leur vie, s'ils veulent, nous ne les en empêchons pas; mais pourquoi tourmenter ceux qui ont des sentimens plus nobles? Ces excellens juges se répaissent de sang innocent, déchirent les entrailles des Saints, et mettent leur plaisir à leur faire abandonner la foi. Ainsi, bourreaux, vous pouvez exercer votre fureur sur les membres de la terre; coupez-les, déchirez-les, brulez-les, mais vous ne pouvez rien gagner sur mon esprit.

Le gouverneur irrité de ce discours, essaya de l'intimider, en lui faisant voir les supplices horribles qui lui étaient préparés, l'épée, les dents de bêtes, et le feu, si elle persistait dans sa religion. Quelle difficulté, ajouta-t-il, de faire ce qui est nécessaire pour éviter ces malheurs? Vous en serez exempte, si vous voulez seulement toucher du bout des doigts un peu de sel et d'encens.

Cette fausse douceur fit sur elle une impression étrange; et n'écoutant que son zele, elle eut la hardiesse de cracher au visage du juge: elle renversa l'idole, et foula aux pieds ce qu'on avait apprêté pour le sacrifice. Sur-le-champ deux bourreaux lui déchirerent les côtés jusqu'aux os avec des ongles de fer, sans qu'elle fit autre chose que compter les coups, disant que c'était une écriture qui gravait sur elle les victoires de Jésus Christ. On lui brûla ensuite le sein et les flancs avec des flambeaux. Au lieu de pleurs, de cris et de gémissemens, on n'entendait sortir de sa bouche que des actions de graces. Enfin le feu prit à ses cheveux épars, monta bientôt à son visage et à sa tête, et en peu de temps elle fut étouffée par la flamme. Son martyre fut suivi de prodiges qui épouvanterent les bourreaux mêmes, et qui donnerent moyen aux chrétiens d'ensevelir son corps. Ceci arriva l'an de Jésus-Christ 304.

PRATIQUES. 1. Préparons-nous par une vie sainte et vraiment chrétienne à tout ce que Dieu demandera de nous.

2. Un jeune enfant souffre avec joie les plus cruels tourmens : nous avons peine à faire une pénitence légere. Elle aimait Dieu ; nous ne l'aimons donc pas.

PRIERE. Ne permettez pas, Seigneur, que nous soyons plus long-temps sans vous aimer ; et que ce don précieux nous rende toujours prêts à faire votre volonté, toujours sainte, et toujours adorable.

(11 *décembre.*) S. DAMASE, PAPE. 4.e siecle.

DAMASE, originaire d'Espagne, était fils d'un écrivain, qui s'étant établi à Rome, y avait été lecteur, diacre et prêtre de l'Eglise de Saint-Laurent. Damase servit dans la même Eglise jusqu'à ce qu'il fût élu Evêque. Il était diacre lorsque l'empereur Constance bannit de Rome le pape Libere. Il s'engagea par un serment solennel avec tout le clergé, de ne jamais reconnaître d'autre Evêque que lui. L'amour qu'il avait pour la foi catholique lui fit prendre part aux persécutions de son pasteur. Il l'accompagna, et resta quelque temps avec lui dans son exil. Etant revenu à Rome, il continua de fortifier le peuple dans la foi catholique, par ses exemples et par ses discours, jusqu'à la mort de Libere arrivée en 366. Damase avait alors plus de 60 ans.

La plus grande et la plus saine partie du clergé et du peuple Romain jeta les yeux sur lui, pour en faire le conducteur de ce grand troupeau. Cette élection fut traversée par l'ambition du diacre Ursin, qui ne pouvant souffrir qu'on lui eût préféré Damase, se fit élire par une troupe de séditieux, mais Damase fut confirmé dans le siége de Rome, et Ursin banni. Il n'oublia rien pour engager les prêtres schismatiques à la réunion. Il ne se contenta pas d'employer pour cela toutes les voies humaines, comme les sollicitations, les remontrances, les prieres ; il s'adressa à celui qui est le maître des cœurs. Il demanda l'intercession des Saints martyrs auprès de Dieu, obtint enfin ce qu'il souhaitait avec tant d'ardeur.

Les troubles des schismatiques n'empêchaient pas Damase de travailler à la conservation de la discipline ecclésiatique, il tint aussi à Rome un concile assez nombreux, pour éteindre le reste de l'arianisme pour la condamnation des évêques Ariens, et pour ramener à la foi catholique ceux que la crainte en avait détachés sous l'empereur Constance.

Les hérétiques et les schismatiques voyant qu'ils ne pouvaient rien contre la pureté de la foi du Pape, tâcherent de ternir sa réputation par des accusations subornées. Mais leurs calomnies furent découvertes, et Damase fut toujours regardé comme amateur de la chasteté, docteur vierge de l'Eglise vierge, selon l'expression de saint Jérôme, et comme un homme de très-sainte vie, toujours prêt à dire et à faire toutes sortes de choses pour conserver la foi des Apôtres, dit Théodoret....

Damase rendit un grand service à l'Eglise, en faisant connaître saint Jérôme. Ce saint docteur étant venu à Rome,

l'Evêque l'y retint auprès de lui, et s'en servit pour répondre aux consultations des Eglises. Il profitait aussi avec plaisir de ses lumieres dans l'étude de l'écriture. Le saint Pape, après avoir ainsi essuyé plusieurs combats pour la foi et les mœurs, et avoir mené une vie pleine de bonnes œuvres jusqu'à l'âge de 80 ans, alla jouir de la récompense que Dieu a promise à ses fideles serviteurs, le 11 décembre 384.

PRATIQUE. Rien n'est plus contraire à l'esprit de Jésus-Christ que la division. Tâchons de nous conduire si sagement, que nous ne donnions lieu à aucune mésintelligence entre ceux avec qui nous vivons. Prions tous les jours pour obtenir de Dieu, qu'il n'y ait aucune division dans son Eglise, et qu'il réunisse tous les cœurs dans une même foi, par une ardente charité.

PRIERE. Nous ne pouvons vous aimer, Seigneur, et ne pas aimer nos freres. Faites par votre miséricorde que nous ne soyons tous qu'un cœur et qu'une ame : qu'aucun intérêt ne nous divise ; afin que nous ne soyons jamais séparés de vous.

(12 *décembre.*) S. VALERI, ABBÉ. 7e. siecle.

VALERI naquit en Auvergne, de parens d'une condition médiocre. Il fit connaître dès son enfance qu'il serait un jour un grand serviteur de Dieu. Toutes ses inclinations étaient tournées vers le bien. Son amour pour la priere et pour les exercices de piété, lui faisait souhaiter ardemment de savoir lire. Il était difficile de satisfaire ses désirs si louables. Le besoin que ses parens avaient de lui, l'empêchait d'aller voir ceux qui auraient pu l'instruire. Néanmoins ayant eu accès auprès du précepteur de quelques enfans de qualité de son pays, il le pria de lui tracer un alphabet, et de lui en nommer les lettres. En peu de temps il vint à bout de pouvoir lire tout le pseautier, et de l'apprendre tout entier.

Il avait un oncle maternel dans le monastere d'Antonin, qui n'était pas fort éloigné du lieu de sa naissance. Il résolut d'aller le voir, et de s'y consacrer à Dieu à son exemple. Son pere qui avait besoin de ses services, alla prévenir l'abbé et les religieux, leur représenta combien son fils lui était utile, et les engagea dans ses intérêts. C'est ce qui fit qu'on refusa de le recevoir pendant long-temps, malgré toutes les protestations qu'il put faire de ne retourner jamais dans la maison paternelle. On employa les caresses, les menaces, les mauvais traitemens même, pour lui faire changer de résolution. On porta la dureté jusqu'à lui refuser les choses les plus nécessaires, et à le laisser deux et trois jours sans manger. Mais quand on vit que tout cela était inutile, on ne crut pas devoir s'opposer plus long-temps à une vocation qui se déclarait par une telle persévérance. L'abbé l'admis dans sa communauté en présence du pere, qui se soumit à la volonté de Dieu.

Dès qu'il eut reçu l'habit monastique, on le vit croître en vertu de jour en jour, et bientôt il fut une regle vivante

et un modele de perfection pour ses freres. Il était exact à tous ses devoirs, et soumis à tout le monde, parce que son humilité lui faisait croire qu'il était vraiment au dessous de tout le monde. Valeri ne croyant pas avoir encore assez fait, cherchait les moyens de s'avancer davantage dans la perfection. Il crut pour cela devoir quitter son pays, et se retirer dans quelque monastere qui fût en réputation d'une plus grande régularité. Ayant entendu parler de celui de Saint-Germain à Auxerre, il y alla. Saint Aunaire, qui était alors évêque de cette ville, le reçut avec beaucoup de charité, et lui permit de demeurer dans ce monastere, où vivaient des religieux d'une conduite très-édifiante : mais Valeri ne leur était pas inférieur. L'austérité des jeûnes qu'il y pratiquait, ses prieres assidues et ses veilles leur faisaient dire qu'il menait une vie angélique. Cependant il se regardait toujours comme un serviteur inutile, et comme un moine lâche qui avait besoin d'un maître plus sévere pour avancer dans la vertu. Ces sentimens d'humilité qui lui faisaient appréhender les suites d'une réputation qui commençait à se répandre aux environs d'Auxerre, le firent penser à se retirer à Luxeu, sous la conduite de saint Colomban. Il exécuta ce dessein avec un grand seigneur, qui étant venu le voir pour recevoir ses instructions, en avait si bien profité, qu'il renonça à tous ses biens, pour embrasser la voie étroite qui mene à la vie éternelle. Ils furent reçus tous deux en qualité de novices, et Valeri fut employé à cultiver le jardin. Mais saint Colomban ne fut pas long-temps sans reconnaître la vertu de ce nouveau disciple, et il le mit aussitôt au rang des principaux de sa nombreuse communauté.

Un des religieux de cette maison, nommé Valdolen, demanda au saint abbé la permision d'aller prêcher la foi aux infideles, et d'amener avec lui Valeri. Colomban lui accorda l'un et l'autre, et lui recommanda Valeri comme un grand serviteur de Dieu. Ils s'acheminerent vers la partie septentrionale de la France, et allerent en Neustrie trouver le roi Clotaire, qui leur donna la terre de Leucone en Picardie, sur la Somme, assez près de la mer. Ils y bâtirent, avec l'agrément de Bertard, évêque d'Amiens, une chapelle commune, et à chacun sa cellule séparée. Ils y reçurent quelques disciples qui se joignirent à eux.

Valeri convertit un grand nombre d'idolâtres du pays, par ses prédications, et encore plus par les saints exemples qu'il leur donnait. Il allait ordinairement prier, à l'exemple de Jésus-Christ, sur le haut d'une montagne, au pied d'un arbre, éloigné de plus d'une lieue de sa cellule. Un jour que ses disciples l'y avaient accompagné, il leur dit: Après ma mort vous m'enterrez ici. Huit jours après il mourut, et alla recevoir la récompense que Jésus-Christ a promise à ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin. On rapporte sa mort à l'an 622. On bâtit depuis un monastere

à la place de sa cellule, et il s'y forma une ville qui porte son nom.

PRATIQUES. 1. Que le désir ardent du jeune Valeri pour apprendre à lire, excite les parens mêmes à faire instruire leurs enfans, non pour les rendre plus savans, mais afin qu'il soient plus chrétiens.

2. Nous n'avons aucun sujet de nous élever, et quelque progrès que nous fassions, nous pourrons toujours dire que nous sommes des serviteurs inutiles.

PRIERE. Seigneur, donnez-nous un désir ardent d'apprendre votre sainte loi, et de connoître votre volonté divine; mais donnez-nous aussi la grâce de l'accomplir, afin qu'elle ne nous condamne pas.

(13 *décembre.*) S. JOSSE. 7. siecle.

JUDICAEL ou JUEL, comte de Bretagne, laissa en mourant ses états à Giguel, son fils aîné, qui prit le premier, le titre de roi de Bretagne. Mais ce prince peu de temps après, fut touché de Dieu, et renonça à cette couronne périssable pour travailler dans la solitude à l'acquisition d'une couronne incorruptible. Avant de se retirer dans le monastere de Saint-Méan, diocese de Saint-Malo, ou il vécut dans la sainteté jusqu'à la mort, il proposa la couronne à Josse, son frere cadet; mais Josse qui n'avait pas moins envie d'arriver au ciel que son aîné demanda huit jours pour connaître la volonté de Dieu. Il crut devoir se renfermer dans le monastere de Lanmamion où il avait été élevé, pour s'y déterminer en la présence de Dieu.

Tandis que Josse s'adressait avec ferveur au pere des lumieres et qu'il le priait avec larmes de vouloir bien, en l'éclairant, mettre fin à ses peines et à ses inquiétudes, il passa par cette maison onze pélerins qui allaient à Rome. Josse prit cette rencontre pour une déclaration de la volonté de Dieu. Il se joignit à eux sans délibérer davantage, et sans rien prendre avec lui qu'un bâton et une tablette. En sortant de Bretagne, ils allerent à Avranches, où Josse, à leur sollicitation, reçut des mains de l'Evêque la tonsure cléricale, d'autant plus volontiers qu'il avait un ferme dessein de renoncer absolument au monde pour se donner tout entier au service de Dieu. De là les pélerins prirent la route de Paris, d'où ils passerent en Picardie dans le Ponthieu.

Josse n'avait eu d'autre but en suivant les pélerins, que de s'éloigner de son pays pour fuir les honneurs qu'on lui rendait, et pour se mettre à l'abri du fardeau de la royauté dont on voulait le charger. C'est pourquoi trouvant dans le Ponthieu de grandes forêts fort propres à ce dessein, et rencontrant dans un seigneur du pays nommé Haimon, un protecteur plein de religion, qui entrait dans ses vues, il consentit à demeurer auprès de lui, et à laisser partir sans lui ses camarades. Cependant le duc en le retenant n'avait pas prétendu le laisser habiter les bois et les déserts; il voulait se le rendre utile et à ceux du pays, en l'engageant à recevoir les saints ordres. Et quand il le vit prêtre, il lui donna sa

chapelle à desservir, Josse en eut soin pendant sept ans ; mais enfin considérant que cet engagement l'obligeait d'être fréquemment en conversation avec les hommes, il pria Haimon de lui permettre de chercher une retraite plus profonde. Quelque envie qu'eut ce seigneur de retenir auprès de lui un prêtre d'une si grande édification, il n'osa s'opposer à son désir, dans la crainte de résister à la volonté de Dieu. Il voulut même l'accompagner dans la recherche d'un lieu propre à la vie qu'il voulait mener. Il le conduisit lui-même dans un endroit fort solitaire, appelé à présent Ray.

Josse le trouva fort commode, tant parce qu'il espérait que son repos y serait peu troublé par la vue des amateurs du monde, que parce qu'il fournissait ce qui était nécessaire à la vie. Il s'arrêta donc là avec un seul disciple nommé Vurmaire. Le duc Haimon leur fit bâtir une chapelle et une cellule. Ils y vécurent pendant huit ans dans une grande pauvreté, n'ayant d'autre revenu que le travail de leurs mains. Cependant ils trouvaient encore de quoi donner aux pauvres. Un jour qu'il ne leur restait qu'un pain pour leur nourriture, il vint un pauvre à leur cellule demander l'aumône : Josse lui fit donner la moitié de ce pain. Il en vint ensuite un second, et après celui-ci un troisieme, et le disciple fut obligé de donner à chacun une partie de ce qui restait. Il en vint enfin un quatrieme : le solitaire ne voulut pas le renvoyer sans lui rien donner, il fallut donc que Vumaire se défit de la derniere partie du pain pour obéir à la charité de son maitre qui lui dit, pour l'empêcher de murmurer : « Ne vous fâchez pas, mon fils, Dieu est encore aujourd'hui aussi puissant qu'autrefois. » Bientôt après ils virent des marques du soin que Dieu prend de ceux qui mettent toute leur confiance en lui. Car il arriva quatre petites barques, sur lesquelles il y avait toutes sortes deprovisions, qui leur étaient en voyées par des personnes de piété.

L'an 668. Josse finit sa vie pénitente, dont Dieu fit connaître la sainteté par plusieurs miracles, avant et après sa mort. On y bâtit depuis un monastere qui porte le nom du Saint.

PRATIQUES. 1. Dieu n'appelle pas tout le monde à vivre dans les bois, mais nous sommes tous obligés de faire pénitence ; et si nous ne la faisons pas, nous périrons tous.

2. Quelque pauvre que l'on soit, quand on a la charité dans le cœur on trouve toujours de quoi assister ceux qui sont dans le besoin, et l'on peut au moins leur rendre quelque service.

PRIERE. Nous sommes pauvres, Seigneur, donnez-nous la charité, et nous serons riches pour enrichir les autres de notre pauvreté.

(14 *décembre.*) S. SPIRIDION, ÉVÊQUE. 6.e siecle.

Spiridion était né dans l'île de Chypre, de parens pauvres, mais que l'on croit avoir été chrétiens. Sa profession était de garder des moutons. Il se maria, et eut une fille nommée Irene qui le servit et demeura vierge. Il menait une vie si innocente dans l'état de berger, qu'on le crut digne d'être chargé du troupeau de Jésus Christ. Il fut élu Evêque de Trémithonde, et conduisit son peuple avec tout le zele d'un bon pasteur, sans abandonner sa premiere occupation. Son diocese était fort petit ; les habitans n'en étaient pas tous chrétiens, et les chrétiens en étaient pauvres et d'une vie réglée, ce qui faisait qu'étant obligé de travailler pour vivre, il en avait le loisir. Des voleurs formerent ensemble le dessein de lui enlever quelques brebis. Croyant n'avoir rien à craindre de ce bon vieillard, ils entrerent la nuit, sans grande difficulté, dans la bergerie; ils choisirent celles qui étaient à leur gré ; et se disposant à les emmener, ils voulurent sortir par où ils étaient entrés ; mais ils n'en purent venir à bout. La crainte d'être surpris leur fit redoubler plusieurs fois leurs efforts, et toujours inutilement, ils sont effrayés d'être obligés de rester, sans appercevoir ce qui les retient. Une main plus puissante que toutes les forces, les avait attachés par des liens invisibles, et les arrêta jusqu'au lendemain. Lorsque Spiridion vint le matin pour mener paître son troupeau, il fut étonné lui-même de voir des hommes dans la bergerie, dans la posture de gens enchaînés. Il leur en demanda la cause;les voleurs, fort honteux de se voir découverts en cet état, lui avouent ce qu'ils avaient voulu faire, et lui racontent ce qui leur était arrivé. Aussitôt, plein de compassion pour ces malheureux, il pria Dieu, dont il admirait la bonté pour lui, de leur rendre la liberté. Sa priere fut exaucée, et ils furent déliés. Sa charité ne se borna pas à les laisser aller en paix, il leur donna un mouton, en leur disant agréablement : « C'est afin que vous n'ayez pas perdu votre peine en veillant si long-temps ; mais, ajouta-t-il, vous auriez mieux fait de le demander. »

Il avait coutume en carême de ne manger qu'en certains jours, et d'en passer à jeun plusieurs de suite. Il vint alors chez lui un étranger fort fatigué du chemin qu'il avait fait. Spiridion dit à sa fille : « Lavez-lui les pieds, et donnez-lui à manger. Il n'y a ici, dit-elle, ni pain ni farine, parce que nous n'en avions pas besoin, à cause du jeûne. », Spiridion ayant fait sa priere à Dieu et ses excuses au voyageur, commanda à sa fille de faire cuire de la chair de porc salé, puisqu'il n'y avait rien autre chose dans sa maison. Quand la viande fut cuite, il se mit à table avec son hôte, en mangea le premier, et l'invita à en faire autant. L'étranger s'en excusait en disant qu'il était chrétien. « C'est pour cela, dit-il, que

vous devez faire moins de difficulté de manger de tout, puisque la parole de Dieu nous apprend que tout est pur pour ceux qui sont purs. »

Il divisait ordinairement tout son revenu en deux parties, dont l'une était pour les pauvres, et l'autre pour sa maison, et pour prêter à ceux qui en auraient besoin. Lorsqu'on venait lui emprunter quelque chose, il se contentait de montrer le lieu où on la trouverait, voulant qu'on prît soi-même ce dont on avait besoin. Lorsqu'on lui rapportait ce qu'on avait pris, il faisait la même chose, se reposant sur la fidelité de son prochain. Il arriva cependant qu'on voulut abuser de cette confiance. Un particulier rapportant de l'argent qu'il avait emprunté, fit semblant de le remettre dans le coffre, et le remporta. Mais Dieu ne permit pas que cette infidélité demeurât long-temps cachée ; car cet homme ayant eu recours à son Evêque, alla pour prendre de l'argent dans le coffre, et le trouva vide. Il le vint dire à Spiridion, qui lui répondit : « Il est étonnant que vous soyez le seul qui ne trouviez pas ici ce qui vous est nécessaire. Prenez garde si vous n'avez pas manqué à remettre ce que vous y avez pris une autre fois. » Cet homme fit connaître, en avouant sa faute, que la conjecture de Spiridion était juste.

On raconte plusieurs autres actions merveilleuses de Spiridion, que nous ne rapporterons pas ici. On ne sait pas l'année qui termina la vie édifiante de ce saint Prélat. On croit qu'il a vécu jusqu'après le concile de Sardique, auquel il assista, et où il rendit témoignage à l'innocence de S. Athanase en 347.

PRATIQUES. On doit avoir un grand respect pour les pratiques de l'Eglise, et obéir exactement à ses commandemens ; mais on ne les viole pas quand une véritable nécessité nous en empêche.

2. Le mauvais usage que l'on fait de la charité des autres, est souvent cause que l'on manque de secours dans de pressans besoins.

PRIERE. Que votre Esprit saint, ô mon Dieu ! qui anime votre Eglise, nous apprenne à respecter ses commandemens, et à les pratiquer fidelement.

(15 *décembre.*) S. EUSEBE, ÉVÊQUE DE VERCEIL. 4.e siecle.

EUSEBE était de l'île de Sardaigne. Etant venu demeurer à Verceil, ville des états de Savoie, il y fut si estimé pour ses belles qualités et sa vertu, qu'on le jugea digne de remplir le siége épiscopal de cette ville, préférablement à tous ceux du pays. Tout le peuple le demanda d'un commun consentement, et les Evêques l'élurent.

La conduite d'Eusebe fit voir qu'on ne s'était pas trompé en le regardant comme un sujet capable de conduire les autres, et que Dieu lui-même avait présidé à son élection. En effet il s'appliqua toujours avec une foi ferme et ardente, soutenue par la priere, à connaître la volonté de Dieu et à l'exécuter. Sa grandeur d'ame était soutenue et nourrie, pour ainsi dire,

par une vie très-pénitente. Il jeûnait souvent, et ne buvait que de l'eau. Ses habits étaient pauvres et des plus communs.

Le moyen qui lui parut le plus propre pour travailler avec fruit à l'édification de son peuple, et à la sanctification des ames, ce fut de former sous ses yeux de jeunes ecclésiastiques, dont l'innocence et la piété lui fussent connues, afin de les employer ensuite dans les fonctions du saint ministere. Il réussit si bien dans l'exécution de ce projet, que les Eglises s'empressaient de lui demander de ses disciples pour en faire leurs Evêques. Au milieu de la ville, il vivait avec ses clercs comme les moines des déserts. Tout le clergé voulut les imiter. Ils se mirent sous la conduite de leur Evêque, qui les renferma dans une même maison avec lui, où ils s'exerçaient à la pratique de toutes les vertus et des fonctions de leur ministere. sans négliger la vigilance qu'ils devaient avoir sur le peuple qui leur était confié. Ils travaillaient à se maintenir dans la sainteté et la chasteté, par l'abstinence et l'éloignement de tout ce que le monde estime. Voici comment S. Ambroise décrit la vie de ces disciples de S. Eusebe. « C'est une milice toute céleste et toute angélique, occupée jour et nuit à chanter les louanges de Dieu, à appaiser sa colere, et à implorer sa miséricorde par des prieres ferventes et continuelles. Ils ont toujours l'esprit appliqué à la lecture ou au travail. Y a-t-il rien de plus admirable que cette vie, où la peine et l'austérité du jeûne est dédommagée par la tranquillité de l'esprit, soutenue par l'exemple, adoucie par l'habitude, et charmée par de saintes occupations? Cette vie n'est ni troublée par les soins temporels, ni distraite par les embarras du siecle, ni traversée par les visites des gens oisifs, ni relâchée et attiédie par le commerce des gens du monde. »

Cette vie austere que menait Eusebe lui apprit à supporter plus facilement toutes les persécutions qu'il eut à souffrir dans la suite de la part des Ariens, qui attaquaient la divinité de Jésus-Christ. Il fut relégué à Scytopolis de Palestine, qui avait pour évêque Patrophile, l'un des chefs des hérétiques. Les agens de l'empereur Constance avaient marqué une maison pour Eusebe. Les Ariens l'en tirerent avec violence, et l'enfermerent dans une petite chambre, où en supposant des ordres du prince, ils venaient le maltraiter à diverses heures, pour l'obliger d'entrer dans leurs sentimens. Ils le traînaient par terre à demi-nu, et le faisaient decendre un escalier à la renverse et la tête en bas, sans pouvoir arracher de lui aucune réponse en faveur de leur hérésie. Il leur abandonnait son corps, à l'exemple de Jésus-Christ, pour être le jouet de leur fureur.

Au milieu de ces tourmens, il reçut la consolation de la visite d'un diacre et d'un autre ecclésiastique, qui lui apporterent des lettres et des aumônes de son Eglise et des Eglises voisines. Mais à peine ces clercs furent-ils partis, que les Ariens redoublerent leurs vexations. Ils empêcherent les prêtres

et les diacres de le venir voir, et le laisserent quatre jours sans manger. Eusebe termina une vie si laborieuse et si pénitente par une sainte mort, vers l'an 370.

PRATIQUES. 1. Quoi de plus nécessaire que les maisons consacrées, comme celle de S. Eusebe, à former de jeunes ministres des autels! Un fidele qui, de quelque maniere que ce puisse être, aurait la faculté de contribuer à cette œuvre importante, ne serait-il pas bien coupable de ne vouloir faire pour cela aucun effort, aucun sacrifice!

2. Une vie bénite est une grande préparation à défendre la foi.

PRIERE. Seigneur, faites-nous la grace de pratiquer constamment votre saint Evangile, afin que nous soyons prêts à mourir pour sa défense. Donnez-nous des Pasteurs qui nous l'enseignent toujours par leurs actions comme par leurs paroles.

(16 *décembre.*) Ste. ADÉLAIDE, 8e. siecle.

ADÉLAÏDE était fille de Rodolphe, roi de Bourgogne, qu'elle perdit lorsqu'elle n'avait encore que six ans. A l'âge de seize, elle épousa Lothaire, roi de France, l'an 966. Son mari la laissa veuve à l'âge de dix-neuf ans. On avait remarqué en elle, dès l'enfance, des marques d'une piété solide. Les afflictions qui lui survinrent avec la mort de son mari, et qui en furent les suites, ne servirent qu'à l'affermir dans le service du Seigneur, et à la détacher davantage des grandeurs et des pompes du monde, dont elle comprit alors toute la vanité. Elle se trouva tout d'un coup sans appui, sans conseil, sans secours, entierement abandonnée à la discrétion des ennemis de son mari. Bérenger le plus puissant de tous se fit couronner roi d'Italie, et se saisit d'Adélaïde qu'il fit enfermer dans une prison, où on lui fit souffrir mille outrages et mille indignités. Mais Dieu lui envoya quelqu'un qui malgré toutes les diligences de Bérenger, sut la tirer de sa prison à la faveur d'une nuit obscure.

La princesse s'échappa accompagnée d'une seule fille qu'on lui avait laissée; et ne sachant où elle allait, à cause de l'obscurité de la nuit, elle tomba dans un étang, où elle serait infailliblement périe, si Dieu, en qui seul elle avait confiance, ne l'eût fait rencontrer par un pêcheur qui vint avec sa barque la retirer elle et sa compagne. Elles avaient passé une nuit et un jour dans le limon de l'étang. Le froid et la faim les avaient extrêmement affoiblies, cependant elles n'étaient pas dans un lieu propre à recevoir de grands soulagemens. Tout ce que put faire le pêcheur, fut de les réchauffer à un feu qu'il alluma d'un peu de bois qu'il alla ramasser à la hâte, et de leur faire cuire un poisson qu'il avait pris.

Pendant ce temps-là, un ecclésiastique qui n'avait abandonné la princesse, ni dans sa prison, ni dans sa fuite, s'étant avancé pour lui chercher du secours, vint l'avertir qu'Othon arrivait avec une armée, pour réprimer les entreprises de Bérenger et la délivrer de la persécution; Bérenger fut défait bientôt après, et Othon épousa Adélaïde dont il con-

naissait le mérite. Il la fit couronner reine de Lombardie. Ce retour de prospérité ne changea rien dans les sentimens d'Adélaïde ; mais étant plus en état de secourir les pauvres et les affligés, elle leur fit de plus grands biens. Quand Dieu lui eut donné un fils de son second mariage, elle apporta tous ses soins à lui donner une bonne éducation. Pendant que son mari fut occupé à pacifier les troubles d'Italie, elle gouverna l'Empire avec beaucoup de prudence.

Sa vigilance dans les affaires publiques ne la rendait pas plus négligente dans les exercices de piété. Elle rentrait à certaines heures dans son oratoire, pour y puiser dans la priere les lumieres dont elle avait besoin dans l'administration de l'Empire. Adélaïde mourut l'an 999, âgée d'environ soixante-huit ans.

PRATIQUE. Plus il est rare de voir de la piété dans les grands, plus nous devons honorer ceux qui en ont, plus aussi nous devons nous humilier de ce que nous ne les imitons pas.

PRIERE. Vous n'abandonnerez jamais votre Eglise, Seigneur ; mais vous la laissez quelquefois dans l'abaisssement pour punir nos péchés. Visitez cette vigne que vous avez plantée, et rendez-nous-en des branches qui portent des fruits.

(17 *décembre.*) Ste. OLYMPIADE, VEUVE. 4e. siecle.

OLYMPIADE, née vers l'an 368, était d'une famille des plus considérables de l'empire, et par sa noblesse et par ses biens immenses. Elle perdit son pere et sa mere étant encore jeune ; mais Théodosie, sœur de S Amphiloque, évêque d'Icone, lui tint lieu de l'un et de l'autre, en lui donnant une éducation très-chrétienne. Procope, gouverneur de Constantinople, qui était son oncle et son tuteur, la maria à Nébride, qui avait été préfet de Constantinople Nébride mourut après vingt mois de mariage.

Olympiade, veuve à dix-sept ans, recommandable par ses richesses, par sa grande beauté, et par les qualités de son esprit et de son cœur, fut bientôt recherchée par tout ce qu'il y avait de plus considérable à la cour. L'empereur Théodose voulut lui faire épouser un de ses cousins nommé Elpide, et l'en pressa extrêmement. Mais elle répondit ; « Si Dieu avait voulu que je vécusse dans le mariage, il ne m'aurait pas ôté mon mari ; il ne m'a pas jugée propre à cet engagement, puisqu'il m'a remise en liberté. « L'empereur piqué de ce refus, ordonna que tous ses biens fussent en la garde du préfet de Constantinople, jusqu'à ce qu'elle eût trente ans. Olympiade rendit grace à Dieu de l'avoir déchargée de ses richesses, et elle en remercia l'empereur en ces termes : « Vous avez fait paraître envers moi, seigneur, une bonté digne d'un empereur et d'un Evêque, en me déchargeant du pesant fardeau de mes biens dont j'étais embarrassée. Vous ferez encore mieux, si vous les faites distribuer aux Eglises et aux pauvres; car il y a long temps quo j'apprébende les mou-

vemens de vanité que peut causer cette distribution : et je crains que l'embarras de ces biens matériels ne m'empêche de rechercher les véritables richesses.« Théodose touché de cette réponse, et informé de la vie sainte et pénitente de cette jeune veuve, la rétablit dans la jouissance de ses biens, et la laissa vivre en liberté.

Olympiade fit un bon usage de sa liberté et de la disposition de ses biens qu'on lui rendit. Elle pratiqua la charité en tout ce qu'elle put. Elle assistait les pauvres, les veuves, les orphelins, les personnes âgées et infirmes, et tous ceux qui avaient besoin de secours. Elle ornait les Eglises de vases sacrés, et de ce qui était nécessaire pour le service des autels : elle donnait aux monasteres, aux hôpitaux, aux prisonniers, aux exilés : elle fournissait aux dépenses qu'on faisait pour la conversion des infideles : elle envoyait de grandes sommes aux Evêques qui bâtissaient de nouvelles Eglises. Ceux de Perse même s'en ressentirent. Elle affranchit des milliers d'esclaves, et répandait ses aumônes par toute la terre, dans les villes, dans les campagnes, dans les îles et dans les déserts On peut dire que sa charité était sans bornes ; de sorte que S. Jean Chrysostôme, quand il fut évêque de Constantinople, crut devoir l'avertir de modérer ses largesses, et de les régler sur les besoins de ceux qui lui demandaient

Lorsque les brigues de Théophile, patriarche d'Alexandrie, la vengeance de l'impératrice Eudoxie, les calomnies des mauvais ecclésiastiques de Constantinople eurent accablé S. Jean Chrysostôme dans un conciliabule, et qu'ils eurent obtenu de l'empereur Arcade un ordre quil'exilait;on vit dans le temps même qu'on mettait cet ordre à exécution, s'élever dans l'Eglise une grande flamme, qui en un moment embrasa le dedans et le dehors avec tous les bâtimens qui l'environnaient à l'exception de la sacristie où étaient les vases sacrés de l'Eglise. Le feu poussé par un grand vent prit au palais, le consuma tout entier en trois heures. On ne put découvrir la cause de ce furieux embrasement qui fut accompagné de circonstances qui le firent regarder comme un effet de la vengeance divine.Les ennemis dusaint Evêque exilé accuserent ses amis d'avoir mis le feu à l'Eglise, et sous ce prétexte en tourmenterent plusieurs, Olympiade fut enveloppée dans cette persécution. Le préfet de Constantinople l'ayant fait amener devant son tribunal, lui demanda pourquoi elle avait mis le feu à l'Eglise.« Je n'ai pas vécu jusqu'ici, dit Olympiade, de maniere à être soupçonnée, puisque j'ai employé les grands biens que j'avais, à rétablir les temples de Dieu. Je sais votre vie, dit le préfet. Prenez donc, répondit-elle, le rang d'accusateur, et qu'un autre nous juge.« Le préfet n'ayant rien à répliquer, quitta cette accusation si peu vraisemblable, pour en venir à un sujet que ses ennemis avaient plus à cœur.

Après la condamnation de S. Jean Chrysostôme dans le conciliabule

conciliabule de Chêne, on avait mis un autre évêque en sa place, nommé Arsace. Comme l'injustice de la procédure, dont on avait usé envers S. Chrysostôme, était visible, Arsace ne pouvait être reconnu pour légitime évêque, et tous les gens de bien le rejetaient, et restaient attachés au saint exilé. Cependant l'empereur, pour soutenir sa premiere démarche et empêcher le schisme, voulait contraindre tout le monde à embrasser la communion du faux pasteur. C'est pourquoi le préfet dit, comme par conseil, à Olympiade et à d'autres femmes, qu'elles étaient bien folles de refuser la communion d'Arsace, puisque c'était un moyen sûr de se tirer d'affaire. Olympiade lui répondit : « Après avoir été arrêtée sur une calomnie, il n'est pas juste de m'obliger à me défendre sur une autre affaire. Donnez-moi des avocats pour la premiere accusation. Pour ce qui est de la communion de l'Evêque intrus, quelques souffrances qu'il faille endurer, je ne l'embrasserai jamais contre ma conscience. » La religion me le défend.

Le préfet la renvoya ce jour-là comme pour lui donner le temps de prendre des avocats ; et l'ayant fait comparaître quelques jours après, il la condamna à une amende de deux cents livres pesant d'or. Cette perte la toucha peu ; et quoiqu'en tout ce qui était selon Dieu, elle fût parfaitement soumise aux puissances supérieures et aux magistrats, cependant en cette occasion, persuadée que la justice était du côté de S. Jean Chrysostôme, elle lui demeura constamment unie tant qu'il vécut. On ne sait pas l'année qui mit fin à sa pénitence et à ses souffrances : ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle vivait encore en l'an 407.

PRATIQUE. Les veuves doivent se servir de leur liberté pour être à Dieu avec plus d'ardeur ; et c'est un grand malheur pour elles, si elles en abusent, en se livrant aux plaisirs du siecle.

PRIERE. Votre Eglise, Seigneur, est souvent déchirée par ses propres enfans ; ne permettez pas que nous soyons du nombre de ceux qui la persécutent : donnez-nous la force de souffrir la persécution.

(*Le même jour*) S. LAZARE.

S. Lazare était frere de Marie et de Marthe, aimé de Jésus-Christ, qui le ressuscita. Nous ne savons de lui que ce que nous lisons dans les onzieme et douzieme chapitres de S. Jean. On en fait la fête à Paris le 2 septembre.

(18 *décembre.*) S. PAUL LE SIMPLE. 4.e siecle.

UN des plus illustres disciples de saint Antoine a été saint *Paul* surnommé le *Simple*, parce qu'il était d'un esprit droit, naïf et sans déguisement. Avant d'embrasser la vie solitaire, il avait vécu dans le monde jusqu'à l'âge d'environ soixante ans. Il s'était marié dans un âge un peu avancé ; et avait des enfans. Il était laboureur, et demeurait dans un village de la Thébaïde. Sa femme qui était beaucoup plus

jeune que lui et belle, n'était pas aussi vertueuse. Sa mauvaise vie était connue de tout le monde, excepté de son mari. Mais un jour qu'il revenait de la campagne plutôt que de coutume, il la surprit en adultere. Paul, sans s'abandonner aux reproches et à des plaintes inutiles, prit tout d'un coup son parti. Il sortit de sa maison sans en rien dire à personne, et s'enfonça dans le désert. Après avoir erré huit jours d'un côté et d'autre, sans savoir où il allait, il arriva au lieu où s'était retiré saint Antoine. Croyant que Dieu ne l'avait pas conduit en cet endroit sans raison, il s'adressa au Saint; et le pria de le recevoir au nombre de ses disciples, et de le mettre dans les voies du salut.

Saint Antoine en fit d'abord difficulté. Il ne le croyait pas capable de demeurer seul dans le désert comme les plus parfaits solitaires, après avoir vécu si long-temps dans le monde. Il voulut lui persuader d'aller plutôt servir Dieu dans quelque village voisin, ou dans celui même qu'il avait quitté; en cultivant la terre, ou enfin de se retirer dans quelque communauté de moines, où il aurait plus de soutien, et moins de sujets de s'ennuyer et de se décourager. Paul continua à presser S. Antoine de ne pas le renvoyer. Le Saint, pour l'éprouver, lui ordonna de se mettre en priere au lieu même où il était, et de l'attendre en cet état devant la porte de sa cellule, jusqu'à ce qu'il en sortît. Après ces paroles, il se renferma, et laissa Paul en priere. De temps en temps il regardait par la fenêtre, et le voyait toujours en priere, comme s'il eut été immobile. Il lui permit donc de rester. Il commença à l'instruire de tout ce qu'il avait à faire pour se sauver dans ce nouveau genre de vie qu'il embrassait. Il lui montra l'exemple des austérités qu'il devait pratiquer, et les lui fit pratiquer en même temps. Quand il vit qu'il avait exécuté le tout avec beaucoup de courage et d'exactitude, il lui dit: « Si vous pouvez, mon frere, vivre tous les jours comme aujourd'hui, je veux bien que vous demeuriez ici. Je ne sais pas, lui répondit Paul, si vous n'avez rien de plus difficile à m'ordonner; mais tout ce que je vous ai vu faire jusqu'à présent, je n'ai pas de peine à le faire moi-même. »

Quand cet habile maître spirituel se fut assuré, par toutes sortes d'épreuves, de la perfection et de la sincérite entiere avec laquelle Paul tâchait de pratiquer la vertu et de se rendre agréable à Jésus-Christ, il lui fit bâtir une cellule à une lieue de la sienne, et l'y envoya, en lui commandant d'y pratiquer ce qu'il lui avait enseigné, et sur-tout d'implorer l'assistance du ciel par la priere. Il allait souvent l'y visiter, et c'était pour lui une grande satisfaction de le trouver toujours occupé à exécuter avec soin et avec application d'esprit, ce qu'il lui avait recommandé. Il y avait à peine un an que Paul demeurait dans la retraite et dans cette pratique exacte de l'obéissance, quand Dieu l'honora du don des miracles. On venait à lui de tous côtés, et S. Antoine lui envoyait des malades qu'il n'avait pu guérir, persuadé que son disciple avait reçu de

Dieu une grace plus étendue que la sienne. On lui amena un jour un possédé, sur lequel il invoqua long-temps le nom de Jésus-Christ inutilement. Ne voulant cependant pas le renvoyer dans un état si triste, il alla se mettre à genoux sur le haut d'un rocher, exposé aux ardeurs les plus vives du soleil. Il y demeura immobile comme une colonne, résolu d'y mourir plutôt que d'en descendre sans avoir obtenu la grace que sa charité lui faisait demander, et que sa foi lui promettait. Jésus-Christ exauça sa priere, parce qu'elle partait d'un cœur humble, et qui ne cherchait pas sa propre gloire, mais la seule gloire de Dieu. Le démon quitta le possédé, qui s'en retourna en paix en glorifiant Dieu avec ceux qui l'avaient amené. La multitude des miracles qu'il faisait lui attirait tant de visites, que saint Antoine craignant que l'importunité de ce grand monde ne le fît fuir, lui conseilla de se retirer en un lieu plus écarté, où il ne serait pas si aisé de le trouver. Paul le simple vivait dans le quatrieme siecle: mais nous ne savons ni le jour ni l'année de sa mort.

PRATIQUE. Nous devons être attentifs à profiter, pour notre salut, des afflictions qui nous arrivent. Dieu le permet pour notre bien et pour nous attirer à lui. Regardons-les de cette maniere, et elles nous seront très-utiles.

PRIERE. Seigneur, ce sont les simples que vous aimez, et à qui vous vous faites connaître. Faites-nous la grace d'accomplir, en toutes choses, votre sainte volonté avec un cœur simple et droit, et de renoncer sans cesse à la nôtre.

(19 *décembre.*) S. GATIEN, ÉVÊQUE DE TOURS. 3ᵉ. siecle.

GATIEN vint en France prêcher l'Evangile avec S. Denis, vers le milieu du troisieme siecle. Il s'arrêta dans la ville de Tours, dont le peuple était superstitieux et très-attaché à l'idolâtrie. Le zélé missionnaire ne se rebuta ni des contradictions ni des mauvais traitemens qu'il eut à souffrir; et sa persévérance gagna enfin quelques ames à Jésus-Christ.

Il s'assemblait avec son petit troupeau dans des grottes et des cavernes pour y célébrer les saints mysteres. Souvent il était obligé de demeurer caché pour éviter les insultes des plus puissans de la ville. On dit que S. Gatien vécut de la sorte jusqu'à la fin du troisieme siecle, et qu'il mourut en paix avec la qualité de confesseur de Jésus-Christ, qualité qu'il avait acquise par ses travaux et ses souffrances, pendant plus de cinquante ans.

PRIERE. Seigneur, qui avez bien voulu nous éclairer des lumieres de la foi; faites-nous la grace de vivre d'une maniere conforme à l'Evangile, afin que nous obtenions les récompenses éternelles.

(20 *décembre.*) S. TIMOTHÉE ET Ste. MAURE. 3e. siecle.

Timothée était lecteur du bourg de Pérape en Thébaïde, fils d'un préfet nommé Pécile. Sa femme nommée Maure, était chrétienne, et n'avait encore que quinze ans quand il l'épousa. Trois semaines après, Timothée fut pris par les persécuteurs, qui faisaient la recherche des chrétiens, pour obéir aux édits des empereurs Dioclétien et Maximien. Il fut présenté à Arrien, gouverneur de la Province, qui voulut l'obliger à sacrifier aux idoles. Timothée lui répondit que l'esprit de Jésus Christ qui était en lui, ne lui permettait pas de sacrifier, et qu'il ne craignait pas les tourmens. Arrien sachant qu'il était lecteur, lui demanda les saintes Ecritures pour les brûler. Timothée répondit qu'il livrerait plutôt ses enfans, s'il en avait. Le juge irrité de sa fermeté, lui fit enfoncer un fer chaud dans les oreilles et dans les yeux, afin qu'il ne pût ni lire, ni entendre lire les livres qu'il aimait tant. Le saint lecteur remercia Dieu qui augmentait par ses souffrances l'espérance de la récompense éternelle. Arrien le fit pendre par les pieds à un poteau, et lui fit mettre une pierre au cou et un baillon dans la bouche pour l'empêcher de parler. On le laissa long-temps en cet état, afin que la longueur d'un supplice si rigoureux le forçât à se rendre.

Quand on vit que tous les moyens étaient inutiles, on dit au juge qu'il était nouveau marié, et qu'il fallait essayer de le gagner par la tendresse qu'il avait sans doute pour sa femme. Arrien envoya donc dire à sa femme de venir le trouver. Elle vint, et le juge lui fit entendre qu'il n'y avait plus d'autre moyen de sauver la vie à son mari, qu'en le portant à sacrifier; et il lui promit une grande somme d'argent; si elle voulait faire ses efforts pour y réussir. Cette jeune femme, encore foible dans la foi, se laissa persuader par ces discours. Elle alla au lieu où était son mari, et lui dit tout ce qu'elle put de plus flatteur et de plus fort pour le faire consentir à ce qu'on demandait de lui. Il est à croire qu'il n'avait pas entierément perdu l'usage de l'ouïe, car autrement il aurait été inutile de lui parler. On lui ôta donc le bâillon pour lui donner la liberté de répondre aux sollicitations vives de son épouse.

Mais Timothée se contenta de prier son pere, qui était présent, de lui mettre un mouchoir sur le visage, afin qu'il ne pût sentir l'odeur de la mort qui sortait des habits de sa femme, voulant marquer par-là l'horreur qu'il avait de tout ce qu'elle lui disait. Maure ne se rebuta point: elle continua ses instances et ses caresses, dans le désir qu'elle avait de l'abattre. Mais le saint martyr rendit le change au démon, qui se servait d'elle comme du plus puissant instrument qu'il pût mettre en œuvre pour le perdre. Il exhorta Maure à cesser de vouloir le pervertir, et à se relever plutôt de sa chûte par une généreuse confession du nom de J. C. L'esprit

de Dieu qui parlait par sa bouche, ralluma la foi presque éteinte de cette femme. Elle reconnut sa faute, et déclara à son mari qu'elle était résolue à l'imiter dans sa confession. Timothée lui dit que pour réparer son infidélité, elle devait aller faire connaître ses nouvelles dispositions au juge. Elle eut quelque peine à s'y résoudre, parce qu'elle appréhendait de ne pouvoir soutenir les regards d'un juge en colere, ni la rigueur des tourmens. Il la rassura, en l'excitant à mettre sa confiance en J. C. qui pouvait lui rendre toutes choses faciles. Il adressa en même temps sa priere à Dieu, afin qu'il leur donnât à tous deux la force de vaincre les ennemis de son nom et de leur salut. A peine cette priere était-elle finie, que Maure toute enflammée du Saint Esprit, alla hardiment trouver le juge, lui reprocha de l'avoir voulu perdre pour son argent, et l'assura qu'elle était prête à tout souffrir pour réparer sa faute. Arrien surpris de ce changement, lui demanda si elle aimait véritablement mieux la mort que la vie; que si elle ne pouvait se résoudre à demeurer veuve, il lui ferait épouser un de ses principaux officiers. Elle se moqua de cette proposition, et lui dit qu'elle ne voulait plus avoir d'autre époux que J. C., fils du Dieu vivant. Arrien transporté de colere, lui fait arracher les cheveux. Maure se réjouit de ce que Dieu lui donnait un moyen de faire pénitence des péchés qu'elle avait commis en prenant tant de soin de ses cheveux dont on la dépouillait. Le juge plus irrité de voir que ce supplice ne la faisait pas changer, lui fit couper les doigts. Maure en rendit graces à Dieu, parce qu'elle espérait, disait-elle, expier par-là le mauvais usage qu'elle avait fait de ses doigts, en s'en servant pour se parer. Arrien la fit jeter ensuite dans une chaudiere pleine d'eau bouillante, d'où elle sortait comme d'un bain d'eau tiede. Le juge frappé de ce miracle, commanda qu'on la laissât aller. Mais aussitôt il la rappela, et la menaça de lui faire mettre des charbons embrasés dans la bouche. « J'en suis bien aise, dit Maure : ils me purifieront entierement des fautes que j'ai commises par la langue, et vous me ferez plaisir de me purifier de même dans tout mon corps. On lui appliqua sur le corps un feu de soufre et de poix. « Cela ne suffit pas, dit elle : pour voir quel est le pouvoir de notre Dieu dans ses serviteurs, jetez-moi dans une fournaise. »

Arrien ayant épuisé tous les supplices sur elle, et la trouvant aussi invincible que son mari, les condamna par une même sentence à être crucifiés tous deux l'un auprès de l'autre. Ils moururent vers l'an 305.

PRATIQUES. 1. Bouchons nos oreilles à tous les mauvais discours; et fermons les à toutes les vanités du monde, afin de conserver, dans notre cœur, l'amour de Jésus-Christ.

2. Les personnes mariées, loin de s'affoiblir, doivent s'exciter mutuellement au service de Dieu. C'est-là une des graces que l'on recevrait dans le Sacrement de mariage, si l'on s'y présentait avec des dispositions chrétiennes.

3. Regardons, avec sainte Maure, nos afflictions et nos maladies comme des moyens que Dieu nous donne de réparer le mauvais usage que nous

avons fait de nos membres et de toutes les créatures. Offrons-les à Dieu dans ces sentimens.

PRIERE. Seigneur, nous avons eu le malheur de faire servir nos membres au peché; faites-nous la grace de ne plus nous en servir que pour votre gloire.

(21 *décembre.*) S. THOMAS, APÔTRE.

THOMAS, nommé en grec Dydime, c'est-à-dire, jumeau, était Galiléen de naissance. Il s'attacha à la suite de J. C., qui le choisit, la seconde année de sa prédication, pour être un de ses douze apôtres. L'evangile ne nous apprend rien de lui en particulier depuis son élection jusqu'à la mort de Lazare, peu avant la passion de J. C. Ce divin Sauveur fit connaître à ses disciples qu'il voulait retourner en Judée, pour ressusciter Lazare. Ils tâcherent tous de le détourner de ce voyage, en lui représentant que les Juifs cherchaient à le faire mourir. Mais Thomas dit aux autres : « Allons-y aussi, afin de mourir avec lui. Dans la cene, J. C. avait dit à ses apôtres : Vous savez bien où je vais, et vous en savez le chemin. Thomas répondit : Seigneur, nous ne savons pas où vous allez ; comment en pourrions-nous savoir la voie ? Jésus lui dit : Je suis la voie, la vérité et la vie ; personne ne va au pere que par moi » Dans le temps de la passion, Thomas prit la fuite comme les autres, et fut si frappé de la mort de J. C., que les autres lui rapportant qu'ils avaient vu le Seigneur ressuscité, il n'en voulut rien croire, et leur dit : « Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans le trou des clous, et ma main dans la plaie de son côté, je ne le croirai pas. » Huit jours après, les disciples étaient encore dans le même lieu, Thomas avec eux. Jésus vint, quoique les portes fussent fermées ; et se tenant au milieu d'eux, il leur dit : « La paix soit avec vous. Il dit ensuite à Thomas : Portez ici votre doigt ; et considérez mes mains ; approchez ici votre main, et mettez-la dans mon côté, et ne soyez plus incrédule, mais fidele. Thomas répondit, en disant : Mon Seigneur et mon Dieu. Jésus lui dit : Vous avez cru, Thomas, parce que vous m'avez vu. » Il est incertain si S. Thomas a touché J. C. ; mais on ne peut douter qu'il n'ait été pleinement persuadé de sa résurrection, et en même temps de sa divinité, quand il l'appelle son Seigneur et son Dieu. J. C. avait dit plusieurs fois à ses disciples qu'il était fils de Dieu et Dieu comme son pere ; il avait fait des miracles pour le prouver, et avait marqué sa résurrection comme la derniere preuve qui devait les convaincre de sa divinité. Et Jésus permet que S. Thomas ne veuille pas ajouter foi au récit des autres, pour nous laisser un témoignage plus authentique de cette vérité. Ainsi le doute de S. Thomas nous est plus utile que la foi prompte des autres disciples ; on ne peut appeler foi prompte celle qu'ils n'eurent qu'après une parfaite conviction comme lui. Car aucun d'eux n'a cru la résurrection du Sauveur sur le

rapport des autres, mais après en avoir eu les mêmes marques que S. Thomas : et Dieu l'a voulu ainsi, afin que nous puissions croire fermement, sans avoir vu, ce qu'ils n'ont cru qu'après y avoir été forcés par une conviction si pleine et si parfaite, qu'ils donnerent tous leur vie pour en attester la certitude. Thomas se trouva avec S. Pierre, Nathanaël, les deux fils de Zébédée et deux autres disciples, à la pêche miraculeuse qui arriva après la résurrection, en Galilée, où J. C. s'apparut à eux. Après la descente du S. Esprit, on croit que S. Thomas alla porter l'évangile dans la grande Asie jusqu'aux Indes et qu'il y souffrit le martyre : mais on n'en sait pas le temps.

Pratiques 1. C'est un honneur pour un chrétien, que d'être toujours prêt à mourir avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, mais il faut pour cela, n'avoir aucune attache et s'être renoncé soi-même.

2. Demandons à Jésus-Christ, qu'il nous enseigne le chemin par où il veut que nous allions. Si nous le demandons avec un cœur sincere, il nous l'enseignera, et nous donnera aussi la force d'y marcher.

3. Témoignons notre foi en Jésus-Christ, en lui disant, avec saint Thomas : Mon Seigneur et mon Dieu ; en lui obéissant comme à notre Seigneur, en nous donnant entierement à lui comme à notre Dieu, qui peut disposer de nous selon qu'il lui plaît.

Priere. Seigneur, nous croyons les mysteres que vous nous avez révélés : augmentez notre foi, afin que nous fassions ce que nous croyons.

(22 décembre. S. YVES de Chartres. 11.e siecle.

Yves était fils d'un gentilhomme du Beauvoisis, nommé Hugues d'Auteuil. Il fut élevé avec beaucoup de soin dans la piété et dans l'étude des belles lettres. Après son cours de philosophie, il alla à l'abbaye du Bec, étudier la théologie sous le célebre Lanfranc. Il s'y rendit si habile, qu'il fut dans la suite en état de l'enseigner aux autres. Il lut avec application les ouvrages des saints Peres et des conciles, et fit un recueil assez exact des maximes, des décrets et des canons qui pouvaient servir à régler les mœurs et la discipline. Cette étude lui ouvrit les yeux sur bien des désordres communs dans son siecle. Il remarqua sur-tout combien la vie des chanoines était peu conforme à la régularité qui leur est prescrite par les canons. Il en gémissait en lui-même, jusqu'à ce qu'étant à Beauvais, et trouvant de grands sentimens de religion dans l'évêque Guy, il ne put lui dissimuler la peine qu'il en avait. Ce prélat forma la résolution de bâtir dans un des faubourgs de Beauvais un monastere où il mettrait des chanoines, qui sous la conduite d'Yves, pussent renouveller la pratique des regles que Chrodogan, évêque de Metz, avait fait approuver par les conciles, plusieurs siecles auparavant. La vénération que Guy avait pour S. Quentin, parce qu'il avait été doyen de la célebre église dédiée à ce saint martyr dans la ville du même nom, lui fit donner le titre de S.-Quentin à son nouveau monastere, qui fut bâti l'an 1078. Il y donna des terres de son patrimoine, et s'attacha à observer lui même, et à

faire observer aux autres la vie canoniale avec tant d'exactitude, qu'on doit l'en regarder comme le restaurateur. Plusieurs communautés touchées de la vie édifiante des chanoines de S. Quentin, voulurent se réformer à leur exemple, et apprendre d'eux la pratique des vertus convenables à leur état.

Il y avait quatorze ans qu'Yves jouissait du saint repos d'une laborieuse solitude, lorsque Dieu l'en tira, pour rendre son zele et ses talens utiles à un plus grand nombre de personnes. Geoffroi, évêque de Chartres, avait été déposé pour ses crimes par Urbain II, et ce pape écrivant à l'église de Chartres pour l'exhorter à se choisir un autre évêque, lui proposa Yves, dont il connaissait le mérite. Yves fut élu d'une commune voix; mais il ne fut pas aisé d'avoir son consentement. Sa modestie, son humilité et son amour pour la vie retirée, le retinrent enfermé dans son abbaye, jusqu'à ce que le roi Philippe II l'en arracha pour le mettre entre les mains du clergé et du peuple de Chartres, qui le demandaient.

Yves eut beaucoup à souffrir pendant le temps de son épiscopat, et de la part de ses confreres, et de la part du roi Philippe I, dont il eut le courage de reprendre les désordres, à l'exemple de S. Jean-Baptiste. Ce prince, du vivant de sa légitime épouse, avait fait enlever Bertrade, femme du comte d'Anjou, qui vivait encore. Yves mandé à la cour n'y alla pas; mais il écrivit au roi pour lui représenter l'énormité de son crime, sans manquer au respect qu'il devait à son prince. On blâma son zele; on le traita d'arrogant et d'imprudent; on saisit son temporel, on le mit en prison; mais tous ces mauvais traitemens ne furent pas capables de l'ébranler et de lui faire abandonner son devoir. On fut enfin obligé de lui rendre la liberté, dont il usa comme auparavant. Cela ne l'empêchait pas d'être toujours recueilli devant Dieu, et de travailler au salut de son troupeau avec autant d'application que s'il n'eût pas eu d'autres affaires. Après 23 ans d'épiscopat, passés dans des persécutions et des traverses continuelles, il alla jouir du repos qu'un vrai et fidele ministre du Seigneur ne peut trouver que dans le ciel. Il mourut le 23 décembre de l'an 1115.

PRIERE. Faites, Seigneur, que nos Pasteurs soient remplis du zele de votre maison: faites-nous la grace d'être des brebis dociles à leur voix.

(23 *décembre.*) S.te JEANNE-FRANÇOISE FREMIOT DE CHANTAL. 17e siecle.

JEANNE-FRANÇOISE FREMIOT DE CHANTAL naquit à Dijon, le 23 janvier 1572, et eut pour pere Benigne Fremiot, président au parlement de Bourgogne; d'une ancienne famille distinguée dans cette province, mais bien plus recommandable par les vertus chrétiennes qui y étaient héréditaires.

Le président Fremiot ne négligea rien pour donner à ses enfans une solide éducation. Il avait trois enfans : son fils unique entra dans l'état ecclésiastique, devint archevêque de Bourges, et fut un saint prélat. Sa fille aînée fut mariée au baron d'Effran en Poitou, et elle obtint de son pere de lui laisser amener avec elle, pour quelque temps sa jeune sœur. Pendant son séjour en Poitou, madame d'Effran fit tout ce qu'elle put pour l'engager à épouser un gentilhomme de son voisinage; mais mademoiselle Fremiot ayant su qu'il était calviniste, quoiqu'il le dissimulât, se refusa à un établissement où sa foi aurait été exposée, et elle écrivit à son pere de la rappeler auprès de lui.

Lorsqu'elle eut atteint sa vingtieme année, son pere la maria au baron de Chantal, l'aîné de la maison de Rabutin, qui s'était distingué en combattant auprès d'Henri IV, et qui avait mérité la bienveillance et les bienfaits de ce grand roi. Quelques jours après le mariage, le baron de Chantal conduisit son épouse au château de Bourbilly où il faisait sa résidence ordinaire. Elle trouva une maison en désordre et les affaires dans le plus mauvais état; mais M. de Chantal l'ayant priée de s'en charger, il régna bientôt un ordre admirable dans la maison, et les dettes furent payées dans peu d'années. Son premier soin fut de veiller sur les domestiques, de leur faire pratiquer les devoirs de la religion, et de les faire assister à la priere qui, matin et soir se faisait en commun. Ils entendaient la messe, tous les jours dans la chapelle du château. Le dimanche et les fêtes, madame de Chantal les conduisait à l'office de la paroisse, qui était distante de demi-lieue, et elle engageait, le plus souvent qu'elle pouvait, M. de Chantal à s'y trouver. « Rien, lui disait-elle, ne persuade mieux que l'exemple; comment ce pauvre peuple saura-t-il ce qu'il doit à Dieu et à sa religion s'il voit que nous négligeons ce que nous lui devons, et que nous ne nous faisons pas honneur de servir un si bon maître. »

Lorsque le baron était forcé de s'absenter pour aller soit à la cour, soit à l'armée, sa pieuse épouse se tenait renfermée dans sa maison; elle se livrait toute entiere aux soins que demandaient ses enfans et ses affaires domestiques, et s'occupait plus qu'à l'ordinaire à la lecture des bons livres, et à travailler pour les églises ou pour les pauvres. Mais lorsque son mari était de retour, elle cherchait à lui plaire, en lui procurant des plaisirs innocens : elle attirait chez elle les compagnies qui lui étaient agréables; elle abrégeait même ses exercices de dévotion, et se prêtait à des complaisances que l'esprit de piété ne proscrit point, quand on sait les contenir dans de justes bornes.

Le baron de Chantal était un homme également rempli d'honneur et de religion. Il aimait tendrement son épouse qui de son côté le payait d'un juste retour. Rien ne manquait au bonheur de l'un et de l'autre. Mais Dieu qui dési-

vait régner sans partage dans le cœur de sa servante, voulut l'éprouver par le plus sensible des sacrifices.

Le baron de Chantal relevait de maladie. Un de ses amis vint le voir au château de Bourbilly. Il lui proposa, pour le récréer, une partie de chasse. Le baron l'accepta et sortit avec un surtout de couleur de biche. Son ami, qui était un peu éloigné de lui, ne s'apperçut point qu'il s'etait placé derriere les broussailles; trompé par un faux jour, il le prend pour une bête fauve, et décharge sur lui son fusil. Le coup fut mortel. Le baron vécut encore quelques jours, et reçut les sacremens avec la plus tendre piété. Il se soumit à la volonté de Dieu avec une parfaite résignation; il consola son ami, qui s'abandonnait au désespoir; il répéta plusieurs fois qu'il lui pardonnait, et il voulut que l'acte de ce pardon fût inscrit sur les registres de la paroisse. Il expira âgé de trente-six ans, dans les bras de son épouse, dont il ne serait pas possible d'exprimer la désolation.

Madame de Chantal resta veuve à vingt-huit ans; elle avait eu six enfans, dont quatre vivaient encore, un garçon et trois filles. Quelque vive que fut sa douleur, elle la supporta avec une résignation et une constance admirable. Elle fit vœu de chasteté perpétuelle, et trouvait de grands motifs de consolation dans la pensée qu'elle ne vivrait plus que pour Dieu. Pour entrer parfaitement dans les vues de son mari, elle pardonna de tout son cœur à l'auteur de sa mort, et voulut même tenir un de ses enfans sur les fonts de baptême.

La sainte veuve se défit, en faveur des pauvres, de ce qu'elle avait d'habits précieux; elle renvoya la plus grande partie de ses domestiques, après les avoir récompensés: elle s'appliqua toute entiere à bien élever ses enfans, et partagea les occupations de la journée, entre leur éducation, la priere, le travail, le soin des pauvres, et la visite des malades. Elle ne fit plus de visites, et ne reçut que celles dont la charité et la bienséance ne lui permirent pas de se dispenser. Cet amour de la solitude ne venait pas dans madame de Chantal, d'une mélancolie outrée, mais uniquement du désir d'être seule avec Dieu, de lui parler dans la priere, ou de l'écouter dans de saintes lectures, et dans ces entretiens intimes dont il favorise les ames pures qu'il destine à la plus haute perfection. Mais il lui manquait un directeur pour la conduire dans les voies où elle devait marcher: elle ne cessait de le demander à Dieu avec beaucoup de larmes. Un jour étant à se promener à la campagne, et priant à son ordinaire, elle vit au bas d'une colline assez proche, un homme de la taille de S. François de Sales, qui lui ressemblait exactement, habillé en évêque; tel, en un mot, qu'il était lorsqu'elle le vit depuis à Dijon. En même temps elle entendit une voix qui lui dit: *Voici l'homme chéri de Dieu et des hommes, que Dieu t'a destiné pour te conduire.* La vision disparut aussitôt, mais elle ne douta plus que Dieu ne l'eût exaucée.

Sachant que S. François de Sales devait prêcher à Dijon,

le carême de 1614, elle forma la résolution d'entendre ce grand serviteur de Dieu. La premiere fois qu'elle vit le saint évêque, elle fut frappée de sa ressemblance avec celui qu'elle avait vu dans la vision dont il a été parlé : en même temps un sentiment extérieur lui fit connaître qu'il était celui que la providence avait destiné pour sa direction. Le saint évêque avait eu également une vision où Dieu lui avait fait connaître ses desseins sur madame de Chantal. Celle-ci l'entretint plusieurs fois chez son pere où il venait souvent. S. François de Sales calma les agitations intérieures dont elle était depuis long-temps éprouvée ; il lui apprit encore à régler tellement ses exercices de piété, que son extérieur parut dépendre de la volonté des autres, sur-tout lorsqu'elle était chez son pere, ou son beau-pere. Sa conduite réunissait tous les suffrages, et ceux qui vivaient avec elle avaient coutume de dire : « Madame prie continuellement, mais elle n'est incommode à personne. »

On voit, dans les lettres que le saint évêque lui écrivait alors, les principes d'une conduite si propre à faire aimer la piété. « *Il faut tout faire par amour, et rien par force*, lui disait-il... je vous laisse l'esprit de liberté.... je veux que s'il vous vient une occasion juste, ou charitable de laisser vos exercices, ce vous soit une espece d'obéissance, et que ce manquement soit suppléé par l'amour. »

Mais bientôt madame de Chantal voulut être entierement affranchie des liens qui l'attachaient encore à la terre ; elle fit connaître son attrait à S. François de Sales, qui demanda du temps pour consulter le ciel. Il lui proposa enfin le projet qu'il avait formé d'établir une nouvelle congrégation, destinée à visiter et soulager les pauvres, sous le nom de la visitation de sainte Marie. La pieuse veuve fut comblée de joie. Comme elle ne devait pas être cloîtrée, et qu'il avait été réglé avec le saint évêque, qu'elle ferait des voyages en Bourgogne, toutes les fois qu'elle serait nécessaire au bien de sa famille, elle parvint à obtenir le consentement de son beau-pere et de son pere, qui auraient cru résister aux volontés du ciel en s'opposant plus long-temps à une vocation qui venait si clairement de Dieu même. Au moment de son départ, son fils alors âgé de 15 ans, fit de nouveaux efforts pour la retenir, et n'en pouvant venir à bout, il se coucha au travers de la porte où elle devait passer. Un spectacle si touchant l'arrêta : ses larmes contenues jusque-là coulerent en abondance ; mais la grace, plus forte que la nature, l'emporta ; elle franchit la barriere qui lui était opposée, et fut se jeter aux pieds de son pere, le supplia de lui donner sa bénédiction et d'avoir soin de son fils qu'elle lui laissait.

Madame de Chantal partit après avoir mis dans un ordre parfait les affaires de ses enfans. Elle laissa son fils sous la conduite du président Fremiot et de l'archevêque de Bourges, et elle amena ses trois filles dont l'une venait d'être mariée avec le baron de Thorens, frere de saint François de Sales,

et les deux autres devaient achever leur éducation auprès d'elle. Arrivée à Annecy, elle commença l'établissement de son institut, le dimanche de la Trinité de l'an 1610, avec deux personnes pieuses qui s'étaient attachées à elle. Dix compagnes vinrent bientôt augmenter le nombre de la communauté naissante. Après l'année du noviciat qu'elles passerent dans la clôture elles se livrerent aux exercices de charité qui avait été le premier but de leur institution; elles allaient donner leurs soins aux malades les plus abandonnés, et en tâchant de leur rendre la santé du corps, elles travaillaient encore avec plus de sollicitude au salut de leurs ames.

Madame de Chantal fit plusieurs voyages en Bourgogne, pour l'établissement de ses enfans et le soin de leurs affaires; mais dès qu'elles étaient terminées, elle retournait promptement à Annecy. La réputation de sa congrégation s'étendit bientôt: le cardinal de Marquemont, archevêque de Lyon, voulut l'établir dans son diocese; il en écrivit à l'évêque de Geneve, et madame de Chantal vint fonder la maison de Lyon. Ce fut à cette occasion que le saint Evêque, cédant au sentiment du cardinal de Marquemont, changea la premiere constitution de son ordre, et y établit la clôture et les vœux solennels. Mais pour conserver quelque chose du primitif, il régla que ses religieuses recevraient parmi elles, les veuves, les personnes âgées et les infirmes, afin qu'elles pussent pratiquer dans leur monastere, une charité que la clôture ne leur permettait plus d'exercer au-dehors. La mere de Chantal fut successivement appelée dans plusieurs villes, notamment à Grenoble, à Bourges, à Dijon, à Moulins, à Orléans, à Paris, pour y établir des maisons de son ordre. Elle resta trois ans dans cette derniere ville, au couvent de la Visitation de la rue Saint-Antoine; c'est là où elle connut saint Vincent de Paul, à qui saint François de Sales avait confié la direction de ce monastere; et elle l'aida de ses conseils dans l'établissement des *Filles de la Charité*, auquel l'institution orginaire des religieuses de la Visitation, servit de modele.

En 1622, Dieu enleva à madame de Chantal, son bienheureux pere, l'évêque de Geneve. Cette perte lui fut extrêmement sensible, mais elle était si accoutumée à adorer en tout la volonté divine, qu'elle la supporta avec une constance admirable. Elle fit rendre les plus grands honneurs au corps du saint Evêque, qui fut enterré dans l'Eglise de la Visitation d'Annecy; elle recueillit et procura la publication de la plus grande partie de ses ouvrages, et travailla dès-lors pour obtenir sa béatification. Du vivant du Saint, la mere de Chantal avait établi 13 maisons de son ordre; après sa mort, elle en porta le nombre à 87.

Elle éprouva des contradictions et des difficultés infinies pour achever ces différentes fondations; mais sa confiance en la Providence lui fit supporter toutes les peines et vaincre tous les obstacles. Elle éprouva aussi de vives afflic-

tions dans sa famille. Après avoir perdu dans la même année son gendre, le baron de Thorens, et sa fille qui expira dans ses bras, elle apprit que son fils unique avait été tué en combattant contre les Huguenots dans l'île de Rhé. Elle fut très-vivement touchée de cette perte. Mais son éminente piété prenant aussitôt le dessus, elle se mit à genoux, et les yeux levés vers le ciel, elle dit ces paroles qui marquaient si bien sa parfaite soumission aux ordres de Dieu : « Mon Sauveur, j'accepte vos coups avec toute la soumission de mon ame, et vous prie de recevoir cet enfant entre les bras de votre infinie miséricorde. O mon cher fils, que vous êtes heureux d'avoir scellé de votre sang la fidélité que vos aïeux ont toujours eue pour la véritable Eglise ; en cela je m'estime vraiment favorisée, et je rends graces à Dieu d'avoir été votre mere. »

Les motifs de consolation de madame de Chantal étaient d'autant mieux fondés, que son fils s'était préparé au combat par la réception des sacremens. Il ne laissa qu'une fille en bas âge, qui fut depuis la célebre marquise de Sévigné.

En 1638, la duchesse de Savoie fit venir la mere de Chantal à Turin, pour établir une maison de son ordre. Peu de temps après, Anne d'Autriche, reine de France, l'appela à Paris, où elle avait déjà fait deux voyages. Les honneurs qu'on lui fit dans cette ville firent beaucoup souffrir son humilité. En retournant à Annecy, elle visita plusieurs de ses monasteres. Arrivée à Moulins, elle fut attaquée d'une maladie mortelle : elle reçut les sacremens avec les plus vifs sentimens de piété ; puis, après avoir donné ses dernieres instructions à ses filles spirituelles, elle s'endormit dans le Seigneur, le 13 décembre 1641, âgée de 69 ans.

PRATIQUE. Quel modele sainte Jeanne de Chantal a offert dans tous les états de la vie, par cette piété qui n'incommodait personne et qui servait à tous.

PRIERE. Seigneur, qui avez réuni, dans votre Sainte, une fermeté inébranlable pour l'accomplissement de votre volonté, et une douceur qui faisait chérir et glorifier les dons que vous aviez mis en elle ; accordez-nous ces deux vertus, afin qu'en résistant à vos ennemis, nous ne négligions rien pour gagner leur cœur.

(24 déc.) Ste. THARSILLE ET Ste. EMILIENNE. 4e. siecle.

THARSILLE, tante de saint Grégoire-le Grand, se consacra à Dieu dès sa jeunesse, avec ses deux sœurs Gordienne et Emilienne, et menait avec elles, dans la maison paternelle, une vie aussi retirée que dans un monastere. Elles s'excitaient mutuellement, par leurs exemples et par leurs discours, à avancer dans la voie de la perfection. Il y avait déjà plusieurs années qu'elles vivaient ainsi ensemble, lorsqu'on commença à remarquer quelque différence entre elles. On voyait Tharsille et Emilienne croître de plus en plus en charité et en vertus. Elles menaient une vie si mor-

tifiée et si détachée des choses de la terre, qu'elles semblaient avoir oublié leurs corps pour ne plus vivre que de l'esprit. Mais il n'en était pas de même de Gordienne; sa négligence dans les exercices spirituels augmentait de jour en jour, et sa ferveur se ralentissait visiblement. Elle tomba ainsi peu-à-peu dans le relâchement; et ce cœur qui dans le commencement semblait être tout embrasé de l'amour divin, s'ouvrit insensiblement à l'amour du monde. Tharsille s'appercevait avec douleur de ce funeste changement, et disait souvent à Emilienne: « Je vois bien que notre sœur Gordienne se sépare de notre société; je vois bien qu'elle se livre à la dissipation des choses extérieures, et qu'elle n'est pas fidele à la grace de sa premiere vocation. » Elles lui en firent souvent des remontrances avec douceur, et elles employerent tous les moyens qu'une ardente charité put lui suggérer, pour la faire rentrer dans la régularité et le sérieux qui convenaient à la sainteté de sa profession. Gordienne paraissait touchée des discours de ses sœurs, et affectait un air composé en leur présence; mais bientôt après, elle recourait après les vains amusemens du siecle. Elle aimait la compagnie des filles mondaines; au lieu que la conversation des personnes spirituelles qui ne parlaient que de Dieu, lui était à charge. La retraite, le silence et la vie sainte de ses propres sœurs lui déplaisaient.

Tharsille se faisait particulierement admirer par son assiduité à la priere, par la gravité de ses mœurs, par la pratique de l'abstinence et l'amour des afflictions. Par tous ses pieux exercices elle parvint en peu de temps à un haut degré de sainteté. Quand on ensevelit son corps, on trouva que le long et fréquent exercice de la priere lui avait rendu la peau de ses coudes et de ses genoux aussi dure que celle des chameaux; de sorte que sa chair morte rendait témoignage à la sainteté de son ame, et faisait voir qu'elle avait été son occupation la plus ordinaire pendant sa vie.

Saint Grégoire-le-Grand rapporte que Tharsille, quelques jours après sa mort, apparut à sa sœur Emilienne, et lui dit: « Venez célébrer avec nous la fête de l'Epiphanie. » Emilienne, toujours inquiete du salut de Gordienne, répondit: « Et notre sœur Gordienne, entre les mains de qui la laisserai-je? Venez, répliqua Tharsille, votre sœur est mise au rang des séculieres. » Emilienne tomba malade après cette vision, et mourut avant l'Epiphanie. Pour Gordienne, dès qu'elle se vit seule et maîtresse de ses actions, elle s'abandonna à la dépravation de son cœur. Elle ne fit plus voir dans ses actions aucune marque de la crainte de Dieu, et se dépouillant de tout sentiment de pudeur et de retenue, elle renonça au vœu de virginité, qu'elle avait fait en se consacrant à Dieu, et elle épousa un de ses domestiques. Voilà, ajoute saint Grégoire, pape, leur neveu, trois personnes qui se sont consacrées à Dieu avec ardeur pareille; mais elles n'ont pas persévéré toutes trois dans un

même esprit, parce que, comme le Seigneur le déclare, *il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.*

PRATIQUES. 1. Des filles vraiment chrétiennes doivent regarder leur maison comme un monastere, y observer la retraite, la priere, le silence, et les autres exercices que l'amour de Jésus-Christ, leur époux, doit leur inspirer.

2. On s'écarte aisément de la voie de la piété, et peu-à-peu on la quitte tout-à-fait. Veillons donc continuellement, pour ne pas laisser éteindre dans notre cœur, le feu de la charité.

PRIERE. Seigneur, sans vous nous ne pouvons être fideles : donnez-nous le don précieux de la persévérance.

(25 *décemb.*) LA NAISSANCE DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

IL y avait environ quatre mille ans que le monde gémissait sous l'esclavage du péché, lorsqu'arriva le moment heureux où devait naître celui qui s'était chargé des péchés du genre humain, en se revêtant de notre chair, pour nous réconcilier avec Dieu son pere, et nous mériter la grace de la sanctification. Marie, qui l'avait conçu selon la parole de l'Ange, et Joseph que Dieu lui avait donné pour époux afin qu'il fût le témoin et le gardien de sa chasteté, faisaient leur demeure ordinaire à Nazareth, ville de Galilée. Cependant, il y avait plus de sept cents ans que les prophetes avaient prédit que le Messie naîtrait à Bethléem, petite ville de la tribu de Juda, éloignée de Nazareth d'environ quarante-cinq lieues de France. Pour l'accomplissement de sa volonté, Dieu se servit de l'empereur César Auguste. Ce prince voulant connaître les forces de l'empire romain, ordonna qu'on fît le dénombrement de tous ses sujets. Les Juifs, quoique gouvernés par un roi particulier pour leur nation, ne laissaient pas d'être sous la domination des Romains, et par conséquent obligés de se conformer à cette ordonnance. Adam s'était perdu avec toute sa postérité, en cessant d'obéir à Dieu son créateur ; et J. C. commence l'ouvrage de notre rédemption, en obéissant à l'homme sa créature. C'est pourquoi Joseph et Marie n'eurent pas plutôt connu les ordres du prince, qu'ils se mirent en devoir d'y satisfaire. Comme ils étaient tous deux de la famille de David, et que Bethléem était la patrie de ce prince, il fallait qu'ils allassent en cette ville pour s'y faire enregistrer. Ils entreprirent ce voyage à pied, à ce qui paraît, sans alléguer, pour s'en dispenser, ni la longueur du chemin, ni la grossesse de la sainte Vierge, ni aucun autre prétexte, que l'esprit d'indépendance fournit aisément aux hommes. Quand ils furent arrivés à Bethléem, ils ne trouverent pas de place dans les hôtelleries. On rebuta celle qui allait mettre au monde le Messie attendu depuis tant de temps, et pour qui se faisaient même alors dans les desseins de Dieu, tous les mouvemens des nations. Mais J. C. qui s'était incarné pour nous détromper de l'amour du monde, et pour enseigner particulierement l'humilité, ne voulut point user en sa faveur du pouvoir qu'il a sur les cœurs, comme

sur toutes les créatures. Il voulait naître dans la pauvreté ; c'est pourquoi laissant les lieux commodes aux riches, qui s'en étaient emparés, il conduisit ses parens dans une étable. C'est là où sa mere le mit au monde. Aussitôt elle l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crêche. Cependant comme ce divin Sauveur ne s'était fait homme que pour se manifester aux hommes, il releva sa naissance humble, pauvre et obscure, par un miracle suffisant pour le faire connaître de ceux qui le cherchaient de tout leur cœur. Un ange descendit du ciel pour annoncer sa naissance, non aux rois et aux grands, comme on fait quand il naît un enfant aux princes de la terre, mais à des bergers qui par leur vie simple et laborieuse, et semblable à celle de ces anciens patriarches dont le Seigneur semble prendre plaisir à se dire le Dieu, étaient dignes d'adorer les premiers un Dieu fait homme, né dans une étable.

Ces bergers passaient la nuit dans les champs aux environs de Bethléem, à veiller sur leurs troupeaux, à l'ordinaire, lorsque l'ange du Seigneur se présenta à eux tout d'un coup, et qu'une lumiere éclatante les environna. Ils en furent surpris, et saisis de frayeur. Mais l'ange les rassura, en leur disant : « Ne craignez point, car je vous apporte une bonne nouvelle qui doit causer une grande joie à tout le peuple ; c'est qu'il vous est né aujourd'hui dans la ville de David un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Voici la marque qui vous le fera connaître. Vous trouverez un enfant enveloppé de langes, et couché dans une crêche. » Au même moment il se joignit à cet ange un grand nombre d'autres qui louaient Dieu, en disant : « Gloire, à Dieu au plus haut des cieux ; et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Après que les anges eurent quitté les bergers pour se retirer dans le ciel, ceux ci se dirent l'un à l'autre : Allons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui nous a été annoncé, et ce que le Seigneur nous a fait connaître. Et s'étant hâtés d'y aller, ils trouverent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans la crêche. Dès qu'ils eurent vu et adoré ce divin enfant, ils publierent ce que les anges leur en avaient dit, et jeterent dans l'admiration tous ceux qui les entendirent. Ils s'en retournerent ensuite prendre leurs occupations, pleins de reconnaissance envers Dieu, qu'ils louaient de toutes les choses qu'ils avaient entendues, et qu'ils avaient trouvées telles qu'on le leur avait dit.

L'évangile ne nous rapporte aucune parole de la sainte Vierge et de S. Joseph sur cet ineffable mystere, il se contente de nous apprendre que la sainte Vierge attentive à tout ce qui se passait, conservait tout dans son cœur. A l'imitation de cette sainte mere de Dieu, tenons-nous en esprit devant la crêche, et recevons-y les instructions qu'un Dieu fait homme veut aujourd'hui nous y donner. Celui qui venait détromper les hommes des fausses idées qu'ils ont des biens et des maux de cette vie, choisit pour sa naissance,

des parens pauvres, une ville peu considérable, un lieu incommode, afin de nous inspirer du mépris pour tout ce qui fait l'objet des peines, des soins et des désirs des gens du monde. Il devait dire un jour : Heureux les pauvres ; et il naît pauvre, pour confondre notre avarice. Il souffre les incommodités de la pauvreté, afin de confondre notre mollesse ; et il en porte les humiliations, pour confondre notre orgueil.

PRATIQUES. 1. Obéissons aux Princes et à ceux qui sont au-dessus de nous, quelque durs et rigoureux que leurs ordres puissent être. Comment s'en dispenser après l'exemple de Jésus-Christ ?

2. Choisissons toujours ce qui est le plus bas et le plus pauvre. Jésus Christ le fait, en naissant enfant et dans une étable.

3. Respectons les pauvres, puisque c'est à eux que la naissance de Jésus-Christ est annoncée.

4. La marque à laquelle on reconnaîtra que nous sommes disciples de Jésus-Christ, c'est l'amour de la pauvreté et de l'humilité. Nous ne pouvons entrer dans le royaume des cieux, si nous ne devenons enfans. Respectons Jésus-Christ dans les enfans, principalement ceux qui sont pauvres ; et dans cette vue, rendons-leur quelque service, ou procurons-leur quelque secours.

PRIERE. C'est parce que vous nous aimez, Seigneur, que vous vous abaissez aujourd'hui d'une maniere si prodigieuse. Ne permettez pas que nous aimions désormais autre chose que l'abaissement et la pauvreté, afin que nous vous témoignions par-là notre amour et notre reconnaissance.

(26 *decembre.*) S. ETIENNE.

Après la descente du Saint-Esprit, l'église de J. C. s'augmentait tous les jours de plus en plus par la prédication et par les miracles de ses disciples. Ceux qui croyaient, étaient unis ensemble. Ils n'étaient tous qu'un cœur et u'ne ame ; il n'y avait point de pauvres parmi eux. Tout ce qu'ils avaient était en commun : ils vendaient leurs possessions et leurs biens, et en apportaient le prix aux pieds des Apôtres, afin qu'on le distribuât selon le besoin de chacun. Ils continuaient d'aller tous les jours au temple ; ils prenaient leur nourriture avec actions de graces, louant Dieu, et s'attirant l'estime et l'affection de tout le peuple. Mais comme le nombre des fideles se multipliait extrêmement, les apôtres occupés au ministere de la parole, ne pouvaient pas prendre soin par eux-mêmes de toute cette multitude. Ils furent donc obligés de se décharger de ces fonctions sur d'autres personnes, qui donnerent lieu aux Juifs Grecs de murmurer contre les Juifs Hébreux, parce qu'ils semblaient préférer les veuves des Hébreux, à celles des Grecs, dans la distribution qui se faisait chaque jour.

Les apôtres voulant remédier promptement à cette dissention naissante assemblerent tous les disciples, et leur dirent : « Il n'est pas juste que nous abandonnions la prédication de la parole de Dieu, pour avoir soin des tables. Choisissez donc, mes freres, sept hommes d'entre vous, d'une probité reconnue, pleins du S. Esprit et de sagesse, à qui nous puis-

sions commettre ce ministere. Pour nous, nous nous appliquerons entierement à la priere et à la dispensation de la parole.» Ce discours plût à toute l'assemblée; et ils choisirent Etienne qui était un homme plein de foi et du S. Esprit, avec six autres. Ils les présenterent aux apôtres, qui leur imposerent les mains en priant.

Après l'imposition des mains, Etienne animé d'un nouveau zele pour la gloire de J. C. et pour le salut des ames, ne s'occupait pas seulement au service des pauvres et des veuves: mais sans manquer à ce premier devoir, il travaillait à faire connaître le mystere de la rédemption des hommes par l'Incarnation du Fils de Dieu. La force avec laquelle il annonçait la vérité, et le nombre de ceux qui se convertissaient à ses prédications, lui attirerent la haine des ennemis de l'évangile. Ils l'attaquerent et disputerent contre lui; mais ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'esprit qui parlait par sa bouche. Le dépit de se voir vaincus, leur suggéra ce qu'ont coutume de faire, au défaut de bonnes raisons, ceux qui ne sont poussés que par un zele amer, et une fausse science qui n'est pas selon Dieu. Ils eurent recours aux mensonges et aux voies de fait. Ils subornerent des gens pour dire qu'ils avaient entendu Etienne blasphémer contre Moïse et contre Dieu. Et sur cette déposition ils se porterent à son égard aux plus grandes violences.

Ils entrerent en une fureur si grande, qu'ils grinçaient les dents contre lui, pendant qu'Etienne, soutenu par la grace du S. Esprit dont il était rempli, était tranquille et intrépide au milieu de tous ces furieux. Dans le temps qu'il était exposé à la rage de ses ennemis, il vit la gloire de Dieu et J. C. qui était debout à la droite de son pere, pour lui faire connaître par cette posture, qu'il était là pour le secourir dans le combat et le couronner après sa victoire. Alors il s'écria: « Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme qui est debout à la droite de Dieu.»

La déclaration de cette vision, qui attestait la résurrection de J. C. et sa divinité en même temps, leur fit pousser de grands cris. Ils se boucherent les oreilles pour ne pas entendre, et se jeterent sur lui avec violence. L'ayant traîné hors de la ville, ils le lapiderent. Des témoins qui, selon la loi devaient lui jeter les premieres pierres, quitterent leurs habits pour être moins embarrassés dans l'exécution, et satisfaire leur haine plus aisément: ils les mirent aux pieds d'un jeune homme nommé Saul, dont le nom devint dans la suite si célebre dans l'église, par les travaux qu'il a endurés pour elle, après l'avoir persécutée.

Etienne resta debout pendant qu'on l'accablait de pierres; et sans rien perdre de la tranquillité qui convenait à un disciple de J. C., il l'invoquait dans les souffrances, disant: Seigneur Jésus, recevez mon esprit.» Il ne fit paraître aucun ressentiment contre ceux qui le traitaient si cruellement. Au contraire, s'étant mis à genoux, il s'écria à haute

voix : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché, c'est-à-dire, pardonnez-leur le péché qu'ils commettent, faites-leur connaître la vérité, et qu'ils deviennent vos serviteurs en l'embrassant et en la pratiquant. Après cette priere, il s'endormit dans le Seigneur, pour aller jouir de la gloire que Dieu lui destinait.

S. Etienne mourut, à ce qu'on croit, sur la fin de la même année que J. C. c'est-à-dire, l'an 33. On trouva dans la suite ses saintes reliques ; et Dieu fit plusieurs miracles en faveur de ceux qui le priaient par l'intercession de ce saint martyr.

PRATIQUES. 1 L'union des cœurs par une véritable charité, l'application à la priere, le détachement des biens de la terre, sont les caracteres principaux des chrétiens.

2. On ne peut trop s'appliquer à connaître Jésus-Christ, et à le connaître aux autres, puisque nous ne pouvons être sauvés que par lui. Mais il faut le connaître, afin de l'aimer et de l'imiter.

Que la conduite des Juifs nous fasse trembler. On est souvent zélé pour des pratiques extérieures, et pour des dévotions peu importantes, pendant que l'on manque de charité, que l'on commet des injustices, que l'on répand des calomnies contre les gens de bien.

PRIERE. Seigneur, vous nous avez appris à pardonner à nos ennemis, votre serviteur saint Etienne l'a fait à votre exemple : répandez la charité dans notre cœur, afin que nous les aimions comme nos freres

---

(27 *décembre.*) S. JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

JEAN le disciple bien-aimé de Jésus, était de Galilée, fils de Zébédée de Salomé, et frere de S. Jacques le majeur. Ces deux freres gagnaient leur vie à la pêche avec leur pere, avant leur vocation à l'Apostolat. Il semble que dès-lors Jean était disciple de S. Jean-Baptiste, et que ce fut lui avec S. André, qui ayant entendu le saint précurseur dire de Jésus qu'il voyait marcher : Voilà l'agneau de Dieu, suivit Jésus jusqu'à la maison où il demeurait, et resta avec lui ce jour-là ; et que dans la suite il allait de temps en temps écouter J. C. avec les autres disciples, sans abandonner entierement sa profession. Mais après la pêche miraculeuse, J. C. l'appela ; il quitta sans hésiter son pere, sa barque, ses filets, en un mot tout ce qu'il avait, pour suivre J. C.

On croit que Jean était le plus jeune de tous les apôtres, et cela paraît sur-tout par le grand nombre d'années qu'il a vécu après la mort de J. C. Mais tout jeune qu'il était, il menait une vie pure et irrépréhensible, et l'on croit qu'il demeura vierge. On attribue à sa chasteté l'affection particuliere que J. C lui témoignait.

Dans la persécution de Domitien, S. Jean fut conduit à Rome, et plongé dans l'huile bouillante auprès de la porte Latine. Mais Dieu lui conserva la vie miraculeusement. Loin d'en recevoir aucune incommodité, il en sortit plus vigoureux et plus sain qu'il n'y était entré. S. Jean fut envoyé en exil en l'île de Pathmos, pour y travailler aux mines et aux carrieres. Ce fut dans le lieu de son exil qu'il eut les révélations qu'il a écrites dans l'Apocalypse. Domitien fut tu-

l'année suivante quatre-vingt-seizieme de J.C. ; et S. Jean, délivré de son exil, retourna à Ephese. Il était alors âgé d'environ quatre-vingt-dix ans, sans qu'une si grande vieillesse l'empêchât de visiter les églises pour y ordonner des évêques. Ce fut dans ce temps-là qu'il ordonna S. Polycarpe pour la ville de Smyrne. Ce fut aussi alors qu'arriva la conversion d'un chef de voleurs qui est trop remarquable pour ne la pas rapporter ici.

S. Jean, avant son exil à Pathmos, étant allé à une ville peu éloignée d'Ephese, pour régler les affaires de l'église, et pour établir la paix entre les chrétiens, avait présenté à l'évêque du lieu un jeune homme bien fait et agréable de visage, fort et robuste de corps, et d'un caractere vif et ardent en lui disant : « Je vous recommande ce jeune homme, autant que je puis vous le recommander ; je vous le donne comme en dépôt en présence de J. C. et de l'église. » L'évêque s'en était chargé, et avait promis d'en avoir soin. S. Jean, avant de s'en retourner à Ephese, lui avait répété la même chose, en le conjurant d'en prendre grand soin. L'évêque avait pris le jeune homme chez lui, l'avait nourri et entretenu, et pendant quelques années il n'avait rien oublié de tout ce qui était nécessaire pour le porter à la vertu. Quand il l'eut jugé suffisamment disposé à recevoir la grace du baptême, il lui conféra ce sacrement et celui de la confirmation, qui est comme le sceau du Seigneur et la perfection de la vertu du chrétien : mais après cela, il crut pouvoir l'abandonner à sa propre conduite. Ce jeune homme vivant dans une assez grande liberté, avait fait société avec des jeunes-gens de son âge, fort corrompus et accoutumés à toutes sortes de vices. Il l'avaient gagné d'abord par des repas magnifiques ; ensuite ils l'emmenerent avec eux pour dépouiller les passans pendant la nuit. Après quelques manteaux, ils volerent des choses de plus grand prix. Ils ne s'en étaient pas encore tenus là, ils l'avaient engagés à de plus grands crimes. Enfin, peu-à-peu, ce jeune homme en était venu aux derniers excès. Il ne gardait plus de mesures ; et prenant avec lui tous ses camarades, il en avait formé une compagnie de voleurs, dont il était le chef, comme le plus hardi. Il y avait déjà quelque temps qu'il s'était précipité dans l'abime de tous les crimes, lorsque Dieu, qui avait des vues de miséricorde sur lui, conduisit S. Jean dans cette ville, pour quelque affaire qui lui était survenue. L'apôtre, après avoir mis ordre à ce qui faisait le sujet de son voyage, dit à l'évêque : « Rendez-moi le dépôt que J. C. et moi vous avons confié en présence de l'église à laquelle vous présidez. » L'évêque fut d'abord surpris : il croyait qu'on lui demandait un dépôt d'argent, et il savait bien qu'il n'en avait pas reçu et n'osait soupçonner S. Jean de lui demander ce qu'il ne lui aurait pas donné. « C'est le jeune homme, dit l'apôtre, que je vous ai confié autrefois, que je demande ; c'est l'ame de notre frere. » Alors le vieillard baissant les yeux, dit en soupirant et en

pleurant : « Il est mort. Comment, dit l'apôtre ? et de quelle mort ? Il est mort à Dieu, dit-il : il est devenu un méchant, un perdu, et pour tout dire, un voleur ; il s'est emparé d'une montagne, où il demeure avec une troupe de gens semblables à lui. » A ces paroles, le saint apôtre déchira sa robe en jetant de profonds soupirs, et dit : « J'avais laissé un bon gardien à l'ame de notre frere ! Qu'on me donne promptement un cheval et un guide. » Aussitôt il sort de l'église, monte à cheval, et se rend au lieu où on lui avait dit qu'étaient les voleurs. Lorsqu'il y fut arrivé, voyant venir à lui leur sentinelle, il ne s'enfuit point ; mais il demanda hardiment à parler au chef. Je suis venu exprès pour cela, dit-il : menez-moi à votre capitaine. On le mene vers ce jeune homme, qui attendait tout armé. Mais quand il reconnut l'apôtre, il s'enfuit de honte. S. Jean, sans penser à son grand âge, le poursuit à toute bride, en criant : « Mon fils, pourquoi me fuyez vous, pourquoi fuyez-vous votre pere ? pourquoi fuyez-vous un vieillard sans armes ? Mon fils, ayez pitié de moi ; ne craignez point ; il y a encore espérance pour votre salut. Je répondrai pour vous à J. C. Je donnerai volontiers ma vie pour vous, comme J. C. a donné la sienne pour nous tous. Arrêtez, croyez-moi, c'est Jésus qui m'a envoyé vers vous. » A ces mots le voleur s'arrêta, tenant les yeux baissés vers la terre, et jetta ses armes. Ensuite il commença à pleurer amerement ; et allant au devant de l'apôtre, il l'embrassa : il tenait cependant sa main droite cachée, comme étant souillée par tant de crimes. Le saint apôtre le rassura, en lui promettant de nouveau d'obtenir du Sauveur, par ses prieres, le pardon de ses péchés. Il se mit à genoux en sa présence pour prier, lui baisa la main droite, et le ramena à l'église. Après cela il offrit des prieres fréquentes pour lui ; il jeûna continuellement avec lui ; il l'entretenait de discours édifians, et adoucissait son esprit et son cœur par diverses paroles de l'écriture sainte. Enfin, il ne se sépara point d'avec lui, qu'il ne l'eût rétabli dans la participation des sacremens.

S. Jean demeurait à Ephese lorsqu'il écrivit son évangile, après son retour de Pathmos. Il avait plus de quatre-vingt-dix ans ; cependant il s'était contenté jusqu'alors d'enseigner de vive voix ses disciples : les évêques d'Asie et les fideles de plusieurs églises le conjurerent de leur laisser par écrit le dépôt de la foi. Enfin vaincu par leurs instances, il ordonna un jeûne et des prieres publiques, pour implorer les lumieres du S. Esprit ; et quand il eut connu la volonté de Dieu, il commença à écrire. Les autres évangélistes avaient assez parlé de ce qui regarde l'humanité de J. C. C'est ce qui le porta à établir particulierement sa divinité. Il s'appliqua aussi à parler de la prédication de J. C. depuis son baptême jusqu'à la prison de S. Jean-Baptiste. Nous avons encore trois lettres du même apôtre qui font voir que son cœur était entierement embrasé du feu de la charité. Dans les derniers temps de sa

vei, on était obligé de le porter à l'église. Comme la foiblesse où son grand âge et la fatigue l'avaient réduit, l'empêchait de faire de longs discours, il répétait souvent ces mots; « Mes chers enfans, aimez-vous les uns les autres. » Ses disciples ennuyés de cette répétition, lui dirent : « Maître, vous nous dites toujours la même chose. Il répondit : C'est le commandement du Seigneur, si on l'exécute bien, il suffit. » Ce saint apôtre mourut à Ephese, âgé de près de cent ans, vers l'an 100.

PRATIQUES. 1. Pour conserver le corps chaste, il faut suivre Jésus-Christ par l'humilité et par le détachement des choses de la terre.

2. L'éducation des jeunes gens demande une vigilance et une attention continuelles. Que de parens et de maitres seront condamnés au dernier jour pour avoir manqué à ce devoir ?

PRIERE. Seigneur, vous êtes amour, et vous nous avez appris, que nous ne serons vos disciples, qu'autant que nous aurons d'amour pour vous et pour nos freres. Nous n'aimons que nous-mêmes : faites-nous la grace que nous nous haissions, pour n'aimer que ce que vous nous commandez.

(28 *décembre.*) LES SAINTS INNOCENS.

QUAND les mages passerent à Jérusalem, en cherchant J. C. qu'ils voulaient adorer, Hérode, roi de Judée, leur fit promettre de repasser par cette ville, pour l'informer de l'endroit où était le nouveau roi des Juifs, afin, disait-il, que j'aille l'adorer moi-même. Mais lorsque les Mages eurent trouvé Jésus, et qu'ils l'eurent adoré, un ange leur ordonna de prendre une autre route pour retourner dans leur pays. Hérode dont l'ambition avait été troublée par la nouvelle de la naissance d'un roi des Juifs, voyant que les Mages n'étaient pas venus l'informer du lieu où était cet enfant, entra dans une étrange colere, et envoya tuer tous les enfans mâles de Bethléem et des environs jusqu'à l'âge de deux ans, pour étouffer dès le berceau celui dont il croyait avoir à craindre. Les mesures paraissaient infaillibles. Il ne doutait pas que ce nouveau roi ne périt dans ce massacre général : mais il n'y a pas de prudence contre le Seigneur. Dieu avait envoyé un ange à S. Joseph, époux de Marie, mere de Jésus qui lui dit : « Prenez l'enfant et sa mere, emmenez-les en Egypte, et n'en partez pas jusqu'à ce que je vous le dise : car Hérode cherchera l'enfant pour le faire mourir. » Joseph suivit exactement les ordres de Dieu, et la cruelle politique d'Hérode fut trompée. L'église honore comme des martyrs tous ces enfans qui perdirent la vie à cause de J. C.

PRAQIQUE. Que de Peres et de meres, plus méchans qu'Hérode, font mourir leurs enfans par les mauvais exemples qu'ils leur donnent, et par les passions qu'ils leur inspirent en leur faisant aimer le monde et ses maximes.

PRIERE. Seigneur, donnez-nous un saint respect pour l'innocence des enfans. Ne permettez pas que nous leur donnions la mort par nos discours ou par nos exemples.

(29 *décembre.*) S. THÉODORE, ABBÉ. 4. siecle.

Théodore naquit vers l'an 314, d'une des plus nobles et des plus riches familles de la Haute-Thébaïde. C'était la coutume dès-lors de célébrer l'Epiphanie par des réjouissances toutes séculieres, et très-peu conformes à l'esprit du christianisme. Théodore voyant faire dans sa famille les préparatifs de cette fête, considéra combien la joie toute profane à laquelle on allait se livrer, convenait peu à des chrétiens; et quoiqu'il n'eût encore que douze ans, il se mit à réfléchir sur les obstacles que le monde apporte au salut, sur les fausses complaisances que les gens de bien même se croient souvent permises pour des pratiques qu'ils savent mauvaises, mais auxquelles ils n'osent se refuser dans la crainte de paraître se singulariser. Le jeune homme livré à ces réflexions, se disait à lui-même : Pauvre Théodore, de quoi te servira-t-il d'être grand en cette vie, si tu ne l'es pas en l'autre? En vain prétendrais-tu allier le bonheur des gens du siecle avec la félicité éternelle. En sortant de ce monde pour entrer dans l'éternité, on ne passe pas de délices en délices. Il faut donc que tu renonces aux plaisirs de la terre, si tu veux un jour posséder ceux du ciel. » Ces sentimens firent tant d'impression sur son esprit, que s'étant retiré dans une chambre écartée de la salle où chacun se rassemblait, il s'abandonna aux larmes en la présence de Dieu, qu'il conjurait instamment de lui montrer la voie qu'il devait suivre pour arriver au salut. A l'heure du repas, sa mere l'alla chercher. Elle fut très-étonnée de le voir triste et abattu. Elle lui demanda le sujet de son chagrin, et le pressa de venir se dissiper avec les autres, sans pouvoir rien obtenir.

Il n'avait encore que quatorze ans, lorsqu'il obtint de ses parens la permission d'aller trouver quelques vertueux solitaires du voisinage. Ces solitaires avaient coutume chaque jour apres la priere du soir, de s'assembler pour s'entretenir de l'écriture sainte. Dans une de ces conférences, un d'entr'eux rapporta une explication qu'il avait apprise de S. Pacôme, dont il loua beaucoup le mérite et la sainteté. Théodore forma aussitôt le dessein de se mettre sous la discipline de ce saint homme : il pria Dieu de le conduire auprès de lui, s'il était tel qu'on disait, afin d'opérer son salut en accomplissant les préceptes de l'évangile à son imitation.

Théodore fut reçu avec beaucoup de bonté par le saint abbé Pacôme, et il n'oublia pas d'en remercier Dieu comme d'une grande grace. L'ardeur qu'il fit paraître pour s'avancer dans la vertu, le distingua bientôt parmi tant de saints religieux, et on le regarda comme un modele de perfection, que Dieu avait envoyé pour l'exemple des autres.

Dans un voyage que Pacôme fit à Panople, ville épiscopale de la Basse-Thébaïde, où il avait fondé un monastere

de son ordre, Théodore et un autre disciple nommé Corneille, qu'il avait menés avec lui, furent chargés d'aller conférer avec un fameux philosophe de la ville, qui avait demandé un entretien avec ce saint abbé, ou quelques uns des plus habiles d'entre ses religieux. Après divers discours de civilité, le philosophe leur proposa les questions suivantes : « Qui est-ce qui est mort sans être né ? Qui est-ce qui est né sans être mort ? Qui est-ce qui est mort sans laisser de cadavre et sans pourrir ? » Théodore lui répondit sur-le-champ que c'était Adam, Enoch et la femme de Loth. Il le satisfit avec la même promptitude sur les autres difficultés qu'il avait préparées, et quitta ce philosophe en lui disant qu'il lui conseillait de renoncer à toutes les subtilités de son art, et à toutes les spéculations seches qui faisaient l'objet de ses études, pour s'occuper sérieusement de la science du salut.

Théodore n'avait gueres que vingt-cinq ans, lorsque Pacôme commença à l'employer dans les divers monasteres de sa congrégation, pour visiter les freres, et pour y régler toutes choses comme il l'eût fait lui même. Il l'établit quelque temps après supérieur de Tabenne, et le fit ordonner prêtre. Cependant Théodore était depuis long-temps fort incommodé d'un grand mal de tête, qui lui causait de très-vives douleurs. Pacôme lui disait pour le consoler, qu'il y a plus de mérite à souffrir patiemment les maladies et les afflictions involontaires, qu'à pratiquer l'abstinence et à faire beaucoup de prieres.

Tant de mérites et de vertus dans un âge si peu avancé, faisaient craindre à S. Pacôme que le démon de la vanité ne se glissât dans le cœur de Théodore. Il crut même en appercevoir dans une action où les autres n'avaient remarqué aucun mal. Un jour que le saint abbé était malade, ses principaux disciples s'étaient assemblés auprès de lui pleins de douleur et d'inquiétude, dans la crainte qu'ils avaient de le perdre, parce qu'il était fort âgé Ils s'entretenaient de la difficulté de lui donner un successeur capable de remplir cette place importante; en examinant ceux qu'ils en croyaient les plus dignes, ils ne trouvaient personne qui approchât davantage de S. Pacôme, que Théodore. Comme il était présent, ils le presserent tous unanimement de leur promettre qu'il ne les abandonnerait pas, et qu'il voudrait bien accepter la charge d'abbé. Leurs instances furent si vives et si opiniâtres, que Théodore se rendit après plusieurs refus. Pacôme regarda cet acquiescement de Théodore comme un effet de son orgueil; et il crut devoir apporter un remede prompt à un mal qui pourrait dans la suite gâter tout ce qu'il y avait de bon dans ce religieux. Il fit donc assembler tous les supérieurs de sa congrégation, leur parla de la nécessité de se défaire de toute vue humaine, afin d'arriver à la perfection Il les exhorta tous à avouer les fautes dont ils se sentaient coupables, et il leur donna le premier l'exemple. Théodore

confessa

confessa qu'il était tourmenté par des pensées de vanité. Après la mort de S. Pacôme, qui arriva environ l'an 348, Pétrone, qu'il avait nommé abbé de son vivant, ne lui survécut que peu de jours, et eut pour successeur Orsiese qui ne se sentant pas en état de gouverner une congrégation si nombreuse se démit de sa charge, et en revêtit Théodore. Il eut beaucoup de peine à consentir à cette nomination : il avait toujours devant les yeux le danger où il s'était exposé pour avoir promis d'être abbé quelques années auparavant. Il fallut en quelque sorte lui faire violence ; encore ne se rendit-il que quand Orsiese lui eut déclaré qu'on suivait en cela les ordres de S. Pacôme.

Théodore se crut chargé de tous les religieux en particulier et obligé de répondre de leur salut. Cette pensée ne le laissait en repos ni le jour ni la nuit. Si quelqu'un était dans la tristesse et dans l'abattement, il le prenait en particulier, le consolait et l'encourageait. Il reprenait ceux en qui il remarquait quelque défaut, avec une douceur et une humilité qui lui gagnaient les cœurs ; de sorte que tous lui découvraient leurs foiblesses et leurs infirmités, comme à un bon pere et à un médecin charitable et expérimenté. Il allait souvent faire ses prieres sur une montagne hors du monastere où était les tombeaux des religieux. Un frere qui l'accompagnait quelquefois, entendit un jour qu'il demandait à Dieu de le retirer du monde. Dieu exauça sa priere : il tomba malade, et mourut regretté de tous les freres qui avaient prié Dieu pendant trois jours, de leur conserver un homme si capable de les conduire dans les voies du salut. Il rendit l'esprit en demandant pardon à ceux qu'il avait pu offenser, l'an 367, âgé de 53 ans.

PRATIQUES. 1. On doit prier beaucoup pour obtenir de Dieu un homme rempli de son esprit, qui nous conduise dans les voies du salut.

2. Regardons la science qui ne conduit pas au salut comme un poison, puisqu'en effet, elle ne produit en nous que l'orgueil qui tue notre ame.

3. Nous n'avons à craindre, ni l'amour-propre, ni notre propre volonté dans les maladies et dans les afflictions. Demandons à Dieu la grace de les souffrir avec patience, puisqu'elles sont si utiles.

PRIERE. Seigneur, qu'il est aisé de s'éloigner de vous par l'orgueil, qui est notre plus dangereuse maladie. Vous avez guéri tant de malades, ayez compassion de nous.

(3 décembre.) S. PERPETUE, ÉVÊQUE DE TOURS. 5.e siecle.

PERPET OU PERPETUE était distingué dans les Gaules par sa naissance et par ses grands biens. Il est à croire qu'il n'était pas moins considérable par sa science et par sa vertu, puisqu'après la mort de S. Eustoque son parent, second successeur de S. Martin, il fut choisi par le consentement unanime des peuples et du clergé, pour remplir le siége de la ville de Tours. Il se rendit recommandable entre les saints prélats des Gaules, par sa piété singuliere, et par le zele qu'il fit paraître pour la pureté des mœurs, pour la discipline

des saints canons, pour le culte de Dieu et des Saints, et pour ce qui regarde l'office divin. Il fit bâtir une Eglise en l'honneur de S. Martin, parce que les miracles qui se faisaient à son tombeau attiraient tant de monde, que celle qui avait été bâtie par saint Brice, était trop petite. La dédicace s'en fit le même jour que la translation des reliques du Saint, le 4 juillet. Dès la premiere année de son épiscopat, il tint un concile à Tours, ce fut le 18 novembre de l'an 461; il était composé de huit Evêques qui étaient venus en cette ville pour célébrer la fête de saint Martin. On y fit 13 canons fort utiles pour le rétablissement et la conservation de la discipline, et sur-tout pour régler la conduite des ecclésiastiques, qui se dérangeaient à l'occasion des troubles et des guerres dont ce siecle était agité. Quelques années après, il tint un second concile à Vannes à l'occasion de l'ordination de Paterne, élu évêque de cette ville. On y fit aussi treize canons, un desquels ordonne que celui qui se sera enivré, soit séparé de la communion pendant 30 jours ou puni corporellement.

Ce saint Evêque s'appliqua à mettre un bon ordre dans son Eglise. Il régla les jeûnes et les vigiles des fêtes pour tout le cours de l'année, et marqua les Eglises où l'on devait les célébrer. L'an 476, se voyant âgé et infirme, il fit son testament, par lequel il institua les pauvres ses héritiers. Il laissa à deux prêtres, qu'il avait déposés et qu'il défendit de rétablir, une pension à prendre sur ses biens propres. Il affranchit plusieurs esclaves, remit à ses débiteurs ce qu'ils lui devaient et légua à son Eglise sa bibliotheque et plusieurs fonds de terre. Par un autre testament qu'il fit depuis (car il vécut encore seize ans après avoir fait le premier), il laissa à chacune des églises bâties sous son épiscopat dans le diocese de Tours, les biens qu'il avait dans les mêmes lieux. Et saint Grégoire, un de ses successeurs, marque qu'il avait fait bâtir un grand nombre d'Eglises, et qu'il avait établi beaucoup de paroisses nouvelles. C'est ainsi que ce saint homme voulut se faire un trésor dans le ciel, dont il alla jouir après 30 années d'épiscopat, l'an 491, le 8 d'avril.

PRATIQUE. Combien de chrétiens seraient privés toute leur vie des Sacremens, si l'on était exact à observer ce que les saints Canons ont ordonné contre l'ivrognerie? Ayons honte d'un vice qui nous déshonore, et qui nous rend semblables aux bêtes.

PRIERE. Faites-nous la grace, Seigneur, d'user avec sobriété des biens que vous nous donnez; et si nous ne pouvons jeûner, faites que nous ne prenions, du boire et du manger, que ce qui est nécessaire pour soutenir nos corps dans votre service et dans nos occupations.

(31 *décembre.*) S. ÉVROUL, ABBÉ. 6e. siecle.

Evroul naquit à Bayeux l'an 517, avec tous les avantages qui pouvaient le faire considérer dans le monde. Ses parens qui étaient des plus qualifiés et des plus riches du pays, firent instruire leur fils dans la piété chrétienne et dans les sciences humaines. Quand ils le crurent en état d'entrer dans le monde, ils l'envoyerent à la cour du roi Childebert I, qui le reçut au nombre de ses officiers. Evroul était bien fait de corps et plein d'esprit : il parlait aisément et avec grace : il entendait bien les affaires, et avait un talent particulier pour les développer et les faire entendre aux autres. C'est ce qui engagea le roi à en faire comme son procureur-général. La maniere sage et désintéressée dont il s'acquitta de cette charge, le fit aimer et estimer de tout le monde. On admirait sur-tout son humilité et sa piété solide qui le faisait paraître indifférent pour les grandeurs que les autres recherchent avec tant d'ardeur et d'empressement.

Ses parens et ses amis l'ayant engagé à prendre un établissement, il trouva une femme vertueuse dont les inclinations étaient assez conformes aux siennes. Ce nouvel engagement ne le détourna pas de la vertu. Pour s'animer à la pratique des bonnes œuvres et résister au torrent des mauvais exemples, il joignait à la lecture de l'écriture-sainte, celle des vies des Saints et des anciens solitaires, et il s'étudiait à retracer leurs vertus dans ses actions. Ces lectures firent tant d'impression sur son esprit, qu'il menait déjà au milieu de la cour la vie d'un solitaire; et que se dégoûtant de plus en plus du monde, il ne souhaitait rien tant que de pouvoir rompre avec lui tout-à-fait, pour suivre l'attrait de l'esprit de Dieu qui le portait à la solitude. Il savait que Dieu se trouve difficilement dans le tumulte et les embarras du siecle; mais qu'il aime à parler au cœur seul à seul dans la retraite, le silence et le repos. Evroul plein de ces réflexions, ne souhaitait rien tant que d'avoir la liberté de s'enfuir sur les montagnes ou dans les forêts, comme le prophete, lorsque Dieu lui en facilita les moyens en inspirant à sa femme les sentimens dont il était rempli. Ils se séparerent l'un de l'autre; la femme alla prendre le voile dans une communauté de filles. Evroul ne différa à l'imiter, qu'autant qu'il lui fallut de temps pour distribuer tous ses biens aux pauvres.

Après s'être débarrassé de ce fardeau, il se réfugia dans un monastere du diocese de Bayeux, comme dans un port où il pourrait travailler plus sûrement à son salut : il ne resta néanmoins pas long-temps dans cette maison. Son humilité profonde, son détachement parfait de toutes choses, et la ferveur qu'on voyait croître de plus en plus, lui attirerent l'estime et la vénération des religieux. Ils le respectaient comme un grand serviteur de Dieu, capable de les instruire

de leurs devoirs par ses exemples. Les témoignages de respect qu'on lui rendit, lui causerent une véritable affliction, et il forma le dessein de s'aller cacher dans l'obscurité de quelque désert. Il fit part de sa résolution à trois religieux qui voulurent le suivre. Ils sortirent ainsi tous quatre sans aucune provision, et sans avoir pris aucune mesure, s'abandonnant entierement à la providence de Dieu, qui a promis de nourrir ceux qui jeteraient tous leurs soins dans son sein. Ils allerent se cacher dans le fond de la forêt d'Ouche, au diocese de Lizieux, qui n'était habitée que par des bêtes sauvages et par des voleurs. Ils s'arrêterent auprès d'une source d'eau vive, qu'ils regarderent comme un présent de la libéralité divine. Ils entrelacerent des branches de jeunes arbres les unes dans les autres, pour en former une haie; et ils se bâtirent dans cette espece d'enclos, de petites cabanes de bois et de terre pour se loger. Quoique cette habitation fût fort écartée du commerce du monde, ils y furent découverts par un paysan, qui tout surpris de trouver des hommes assez hardis pour demeurer dans des lieux si déserts, leur représenta qu'ils n'étaient pas en sûreté, tant à cause qu'ils y étaient exposés à manquer de tout, qu'à cause des voleurs qui en faisaient leur retraite. « Mon frere, lui répondit Evroul, nous sommes venus ici pour y pleurer nos péchés; nous mettons notre confiance en la miséricorde de Dieu, qui nourrit jusqu'aux petits oiseaux. Nous ne craignons pas les hommes; et si vous êtes sage, vous embrasserez-aussi le meilleur parti. » Cet homme touché de cette réponse continua son chemin, et revint le lendemain leur apporter trois pains avec du miel. Il se joignit à eux dans la suite, et embrassa la vie monastique.

Un des voleurs qui habitaient ces bois, ayant rencontré Evroul, jugea bien à sa mine qu'il n'avait rien à craindre pour l'argent: mais il voulut lui persuader de quitter une demeure où sa vie n'était pas en sûreté. Evroul lui répondit qu'ayant Dieu pour protecteur, il devait peu appréhender les hommes; que lui et ses compagnons n'étaient pas venus en ces lieux pour nuire à personne, mais pour y mener une meilleure vie. Il représenta ensuite au voleur le pitoyable état où il était, et l'exhorta avec beaucoup de zele et de charité à changer de vie. Ce voleur se convertit en effet; et par reconnaissance de la grace que Dieu lui avait faite, il amena plusieurs de ses compagnons vers les saints hermites, pour les engager à les imiter. La plupart de ces brigands quitterent leurs désordres et leur mauvaise vie, entrerent dans les voies de la justice et de la pénitence. Les uns voulurent demeurer au même lieu, et devinrent très-bons religieux; les autres s'établirent à la campagne, et s'appliquerent à cultiver la terre, pour avoir de quoi vivre, et de quoi rendre à ceux qu'ils avaient volés. Ainsi Evroul se trouva en peu de temps chargé de pourvoir à la subsistance d'un certain nombre de personnes. Il est vrai qu'ils travaillaient

tons des mains, et qu'ils défrichaient la terre; mais la terre qu'ils habitaient était assez ingrate, et les autres ouvrages qu'ils pouvaient faire, avaient peu de débit.

Comme c'était pour l'amour de Dieu qu'ils s'étaient exposés à manquer de tout, le pere céleste, infiniment bon pour ceux qui ne préferent rien à son service, leur fit trouver dans la charité des peuples voisins, ce que leur travail ne leur fournissait pas. Evroul ne fit pas difficulté de recevoir les aumônes qu'on lui envoyait; et lorsqu'il avait ce qui était nécessaire pour la journée, il donnait le surplus aux pauvres qui se présentaient, sans rien réserver pour le lendemain.

Les avantages et les douceurs de la solitude paraissaient si considérables à Evroul, qu'il aurait souhaité pouvoir toujours vivre en Anachorete, et n'être jamais chargé que de soi-même; mais la charité pour le prochain l'emporta sur le penchant qu'il avait à une entiere séparation des hommes. Il ne crut pas qu'il lui fût permis de demeurer indifférent pour le salut des autres. Il reçut donc auprès de lui tous ceux qui vinrent se mettre sous sa conduite. Comme sa communauté augmentait tous les jours, il fut obligé de bâtir un monastere qu'on appelle aujourd'hui de son nom. Cette maison fut bientôt trop petite pour renfermer le grand nombre de disciples que sa réputation lui attira des provinces voisines: et plusieurs personnes étant venues lui offrir des terres pour y fonder des monasteres, il les accepta, et en fit bâtir jusqu'à quinze, les uns pour les hommes, les autres pour les femmes; il leur donna pour supérieurs des personnes sages et spirituelles; et se contentant d'une instruction générale, il s'attacha à gouverner particulierement celui d'Ouche, qui a toujours été le plus célebre de tous.

La tendresse qu'Evroul avait pour les pauvres allait jusqu'à donner quelquefois le peu de pain qu'il pouvait avoir. Quand il en venait d'infirmes et de malades, il les gardait avec lui jusqu'à ce qu'ils fussent entierement rétablis; et si c'étaient des hommes sans engagement dans le monde, il les exhortait à rester, en leur disant qu'ils gagneraient leur vie par le travail, et le ciel en servant Dieu. Il exerçait l'hospitalité envers tout le monde, et ne renvoyait personne sans lui faire quelques petits présens. Le temps qu'il ne donnait pas à l'exercice de la charité, il l'employait à la méditation de l'Ecriture sainte, qu'il étudiait jour et nuit. Quoiqu'il se livrât tout entier aux travaux pénibles d'une rigoureuse pénitence, et il ne laissa pas de parvenir à une grande vieillesse. Il soupirait depuis long-temps après l'heureux moment qui devait le réunir avec Jésus-Christ, et il disait que c'est le caractere d'un serviteur infidele de n'avoir pas d'empressement pour voir son maître. Il fut enfin attaqué d'une violente maladie, que Dieu lui fit la grace de supporter avec tant de patience, qu'à peine paraissait-il sensible à ses douleurs. On ne l'entendit faire aucune plainte, il fut quarante-sept jours sans pouvoir prendre autre chose qu'un peu d'eau et le sacré

corps de Jésus-Christ. Cependant il ne cessa pas d'exhorter ses disciples, et de les faire ressouvenir des vérités évangéliques, jusqu'au 29 décembre qu'il leur dit adieu avec un visage serein et plein de joie. Il mourut en 596.

Pratiques. 1. Quand on veut être à Dieu, on cherche la retraite. Ceux qui ne cherchent que les compagnies du monde et ses divertissemens, ne pensent donc gueres à leur salut.

2. Quand on cherche Dieu sincerement, on ne craint point de manquer du nécessaire : on se rappelle ces paroles de Notre Seigneur : *Votre Pere céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses. Cherchez donc premierement, le royaume de Dieu et sa justice; et le reste vous sera donné comme par surcroît.*

Priere. On trouve en vous, ô mon Dieu! tous les trésors : faites-nous la grace de vous chercher de tout notre cœur, et de ne chercher que vous.

FIN.

